Denkwürdiger und nützlicher rheinischer Antiquarius welcher d. wichtigsten u. angenehmsten geograph., histor. u. polit. Merkwürdigkeiten d. ganzen Rheinstroms, von seinem Ausfluß in d. Meer bis zu seinem Ursprunge, darstellt
Bd.: 16. 1869

Koblenz 1869

Denkwürdiger und nützlicher

Rheinischer Antiquarius,

welcher die

wichtigsten und angenehmsten geographischen, historischen und politischen

Merkwürdigkeiten

des ganzen

Rheinstroms,

von seinem Ausflusse in das Meer bis zu seinem Ursprunge darstellt.

Von einem

Nachforscher in historischen Dingen.

Mittelrhein.

Der II. Abtheilung 16. Band.

Coblenz, 1869.
Druck und Verlag von Rud. Friedr. Hergt.

Das Nahethal.

Historisch und topographisch

dargestellt

durch

Chr. von Stramberg.

Nach dessen Tode

fortgesetzt von

Hofrath A. J. Weidenbach.

Erster Band.

Coblenz.
Druck und Verlag von Rud. Friedr. Hergt.
1869.

Das linke Ufer der Nahe.

Dicht am Saum der Soon hat Darweiler sich angebaut, ursprünglich wohl nur ein Hof, der Abtei Otterburg bei Kaiserslautern zuständig, den aber diese Abtei 1441 an den Pfalzgrafen Ludwig IV verkaufte. Die Nutzungen aus dem anstoßenden Wald zogen allmälig mehre Ansiedler herbei, daß der Ort im J. 1787 an 50 Häuser zählte, auch eine eigene Pfarrei erhielt. Die Kirche, zu Mariengeburt, soll von den Gemeinden Ober- und Niederingelheim und nochmals im J. 1756 erbaut worden sein. Besagte Gemeinden mögen an Darweiler ein besonderes Interesse genommen haben von wegen ihres mit jenem Waldort grenzenden Forstes von 4000 Morgen. Die Markung von Darweiler selbst begreift nur 200 Morgen Ackerland, 173 Morgen Wiesen, 6 Morgen Gärten, 46 Morgen Wald. Den Zehnten bezog der Pastor. Etwan 400 Schritte von dannen fließt die Guldenbach, unterhalb Rheinbellen aus der Vereinigung zweier Gewässer entstehend, deren eines von Ellern herabkommt, das andere in der Weseler Struth entspringt. Sie treibt, neben 32 Mühlen, die Rheinbeller- oder Utscherhütte, jezt der reichen Familie Puricelli Eigenthum, und gleich darunter, in der Markung von Darweiler, die Sahlershütte. Von diesen Eisenwerken schreibt Calmelet: „Das erste Werk, welches vor mehr als einem Jahrhundert errichtet worden ist, gehört dem Hrn. Fr. Wilhelm Utsch zu; es besteht aus einem Schmelzofen von 7 M. 3 (22 Schuhe) in der Höhe, aus einem Herde, um das Eisen zu läutern, und aus einem großen Hammer. Die Mine geht über Rißweiler, Richenroth (Kanton Castellaun), über

Spesenroth (Mairie Castellaun), wo sie jener von Völkenroth und Löffelscheid sich anschließt, über Lingerhan (Kanton St. Goar), über Linnekopf (Kanton Stromberg). Man hat auch Erz zu Meschum, Reitzborn, Tiefenbach, Dichtelbach, Ellern-Heyde, Merkerei (Mairie Simmern) gegraben. Die größte Entfernung von dem Hüttenwerk ist 4 bis 5 Stunden. Die mehresten dieser Erze werden in der Absicht, ihnen die Härte zu benehmen, geröstet; man vermischt sie hierauf und schmilzt sie mit Kohlen und Kalksteinen von Stromberg. Ein Zentner dieser Mischung gibt 29½ Pfund geschmolzenes Eisen oder weißen Guß, blätterig und brüchig, und wird unmittelbar zu Töpfen, Feuer-Platten, Oefen ꝛc. gegossen. Man läutert, das heißt, man verwandelt alten Guß und zerbrochenes Gußwerk in Eisen; gewiß eine sehr verwerfliche Methode: bei dem Läutern verliert der Guß ein Drittel seines Gewichts, und dies ist viel, und man verbrennt 15 Maas oder 1750 Pfund Kohlen, um 1000 Pfund kaltbrüchiges Eisen zu erhalten; dieses wäre, wenn es sich wirklich so verhält, ungeheuer. Der jährliche Ertrag an Gußwerk beläuft sich auf 200,000 Kilogramm, an dickem Eisen auf 25,000 Kilogramm, der jährliche Verbrauch an Holz auf 10,600 Stere, die Anzahl der Arbeiter auf 120. Das Eisen wird nach Holland ausgeführt, und drei Viertel der Gußwaaren werden auf dem rechten Rheinufer abgesetzt. Das zweite dieser Hüttenwerke, vom J. 1719 sich herschreibend, die Stromberger Hütte genannt, ist ein Eigenthum des Hrn. Sahler; sie besteht aus einem Schmelzofen, eben so hoch wie der vorhergehende, aus drei Läuterungs-Feuern und aus zwei Hämmern. Man schmilzt darauf das Erz von Wolfskaul, von Reifenwieserberg, von Pauwald (Kanton Stromberg), von Lipshausen (Kanton Bacharach), von Daxweiler, Genheim, Stromberg, Warmsroth, Seibersbach und Schöneberg. Die mittlere Entfernung aller dieser Orte von der Hütte ist 1½ bis 3 Stunden. Diese Erze werden auf einem Pochwerk, welches durch Wasser getrieben wird, gestampft; sie werden nicht, wie zu Rheinbellen, geröstet, indem die erste Operation bis auf einen gewissen Grad die zweite ersetzt. Ein Zentner von dieser Mischung gibt 33 Pfund weißen,

blätterigen Guß, den man zu Töpfer-Gegenständen, wie jenen der Hütte zu Rheinbellen, verwendet. Der Guß liefert ein kaltbrüchiges Eisen. Um diesen Fehler zu verbessern, mischt man ihn mit grauem Guß von der Clemenshütte auf dem rechten Rheinufer, im Verhältniß zu einem Drittel; man erhält auf diese Weise ein ziemlich gutes Eisen, welches in der Gegend verkauft wird. Uebrigens ist die Arbeit die nämliche wie bei dem vorhergehenden Hüttenwerk. Der jährliche Ertrag an Gußwerk steigt auf 200,000 Kilogramm, an dickem Eisen auf 60,000 Kilogramm, der jährliche Verbrauch an Holz auf 12,000 Stere, die Anzahl der Arbeiter auf 150."

In dem Nachtrag äußert der Nämliche: »Je n'ai rien à ajouter d'important sur l'indication des lieux nombreux où se rencontrent les minérais de fer. J'ai déjà dit dans ma notice de 1808, que ceux exploités jusqu'ici, produisaient un fer cassant à froid que l'on ne savait rendre meilleur qu'en affinant les fontes du pays avec celles de la rive droite du Rhin. J'ai dit aussi que le principal obstacle qui s'opposait à la défense totale de l'exportation des charbons sollicitée par plusieurs maîtres de forge, était le besoin que l'on avait pour cette opération de ces fontes étrangères. Que conclure de tout cela si ce n'est que les maîtres de forge ont eux-mêmes entre leurs mains les moyens de décider la lutte à leur avantage? Ne peuvent-ils rechercher un autre procédé pour améliorer la qualité de leurs fers, qui les délivre de toute dépendance commerciale envers les mines du duché de Nassau? Le problême de la purification des fers cassans à froid a été résolu économiquement cette année par M. Dufaud, maître de forge du département de la Nièvre, et la solution en a été couronnée par la société d'encouragement pour l'industrie nationale. La purification s'opère dans un fourneau à réverbère (Reverbierofen), où l'on pratique déjà, dans l'usine de M. Dufaud, l'affinage de la fonte de fer ou gueuse, à la houille, avec un bénéfice qui dans ce pays est de 52 francs par millier de fer. On introduit et l'on fond dans ce fourneau 200 kilogrammes de fonte donnant du fer cassant à

froid; on projette sur le bain un 30ème du poids de la fonte en carbonate de chaux (Kalkstein), on brasse fortement le mélange, puis on renouvelle une seconde fois cette opération jusqu'à ce que la matière ait pris en s'affinant une consistance pâteuse. Alors on la divise en plusieurs parties ou pièces selon qu'on veut avoir des barres plus ou moins fortes. On pousse ces pièces le plus près possible de l'autel au-dessus duquel jaillit la flamme de la chauffe, afin qu'elles reçoivent un grand coup de feu; lorsque le métal a pris un aspect brillant, on arrose les pièces avec du laitier tenu en fusion sur le devant du fourneau, puis on les porte au martinet ordinaire. Le produit de l'opération est un fer extrêmement doux et de la meilleure qualité.

»C'est aux maîtres de forge de l'arrondissement de Simmern à examiner, en se délivrant pour un moment du trop puissant empire des préjugés, nés de l'habitude, si un tel procédé serait pour eux économique. Le carbonate de chaux de Stromberg est placé près de leurs usines; les houilles abondent dans le département de la Sarre, qui est voisin. Qu'ils essayent donc cette route nouvelle où, sans rien compromettre, ils peuvent tout gagner. Alors l'exportation des charbons pourrait être absolument défendue, puisque l'importation des fontes de la rive droite deviendrait inutile; alors aussi la fabrication pourrait augmenter par la substitution de la houille dans l'affinage au charbon de bois, dont le haut prix et la rareté forment la principale limite à la fabrication actuelle; alors enfin l'importation des fers qui arrivent par le Rhin, cesserait d'occasionner l'exportation annuelle d'argent qui en est la suite. Il est utile de remarquer que la quantité moyenne de charbon exporté par les bureaux des inspections des douanes de Coblentz et de Bingen, dans les années 1806, 1807 et 1808, a été par an de 49,458 quintaux métriques 87 kilogrammes; tandis que la quantité moyenne de fonte importée a été par les mêmes lieux et dans le même-temps, de 22,855 quintaux métriques 63 kilogrammes. Ce qui fournit ce rapprochement intéressant, que la quantité de

charbon livrée représente à-peu-près celle qui est nécessaire à la production de la fonte importée. Il n'y a donc que la main-d'oeuvre qui soit perdue pour le département. Il en résulte encore qu'en prohibant maintenant l'exportation du charbon, on diminuerait précisément de la quantité de fonte importée, la production annuelle des usines du duché de Nassau, car il est naturel de penser que la coupe des bois y est portée à la limite prescrite par une bonne exploitation. L'importation moyenne des fers en barres et de divers échantillons ainsi que de l'acier non ouvré, a été en outre dans le même-temps, et pendant une année, de 2495 quintaux métriques 38 kilogrammes. Toutes ces importations ont été croissant d'une manière assez rapide de 1806 à 1808. L'exportation du charbon a subi en 1807 une baisse considérable dont elle ne s'est pas à beaucoup près entièrement relevée; ce résultat, dont j'ignore les causes, paraît l'avoir ramenée à son degré naturel.

»L'usine de Rheinbellen, appartenant à M. Utsch, et composée d'un haut fourneau, d'un foyer d'affinerie et d'un gros marteau, a consommé en 1808 304 foudres de charbon, chacun du poids de 2250 kilogrammes. Ce qui fait 684,000 kilogrammes. Elle a fabriqué en fonte, poterie etc. 133,000 kilogrammes, en gros fer 16,182. Il s'en suivrait que l'on aurait brûlé une quantité de charbon très-considérable qui n'attesterait rien moins que la bonté des procédés. Le haut fourneau n'est en activité que pendant 7 mois de l'année, à cause du manque d'eau, de charbon et du défaut de débouchés où les produits puissent tenir la concurrence des prix avec ceux des forges étrangères. Ces débouchés sont principalement Bâle et la Bavière. Les gîtes de mines sont très variables dans leur disposition et leur richesse; aussi les lieux d'exploitation changent-ils très-souvent. Ils étaient en novembre 1809 au nombre de 12, éloignés depuis ½ lieue jusqu'à 4 lieues de la forge. Ces mines sont fusibles et, sous le rapport de la fonte pour la poterie, d'assez bonne qualité. Soixante ouvriers sont employés aux ateliers, 60 à la coupe

des bois et au charbonnage, 11 à 12 à l'exploitation des mines pendant que la forge est en feu. Total 132 au plus.

»L'usine de Stromberg, appartenant à MM. Sahler, frères, et composée d'un haut fourneau, de 3 feux d'affinerie et de deux marteaux, a consommé en 1808 385 foudres de charbon ou 866,250 kilogrammes. Elle a fabriqué 201,000 kilogr. de poterie en fonte moulée, en poëles etc., 16,000 kilogr. de blocailles, plus une quantité de fer omise par les propriétaires. Ces résultats s'éloignent moins des proportions convenables entre les quantités de charbon et de fonte; on n'en peut rien conclure, puisque la quantité de fer manque. Le haut fourneau n'a été en activité que pendant 7 mois, faute de bois et d'eau. Les principaux débouchés sont les départements de Rhin-et-Moselle, du Mont-Tonnerre et le grand-duché de Bade. Les mines s'exploitent par petits ouvrages souterrains dans le territoire de Stromberg. L'étendue du terrain exploité peut être de 1½ hectare. La qualité de ces mines est mauvaise; elles donnent un fer rouvrain ou rempli de gerçures et cassant à froid (kaltbrüchiges Eisen). Un million de kilogrammes a été extrait en 1808. Soixante-quinze ouvriers ont été employés aux ateliers et au charbonnage, et 15 à l'extraction.«

Stromberg, Goldenfels.

Dahin führt die Guldenbach in ihrem fernern Lauf. Zu keiner Zeit wird die Guldenbach als ein Strom betrachtet worden sein, es mag daher der Ort, gelegen an dem Fuß steiler strammer Höhen, ursprünglich Stramberg geheißen haben; doch muß ich dieser Wahrscheinlichkeits-Betrachtung jenen Grafen Bertolfus von Strumburg entgegensetzen, welchen K. Heinrich III um das J. 1054 mit der Untersuchung der gegen die Schirmvögte der Abtei St. Maximin erhobenen Beschwerden beauftragte. Es wird aber die auf der äußersten Höhe belegene Burg Stromberg, späterhin auch der Saal genannt, nach Bertolfs unbeerbtem Ab-

gang an den königlichen Fiscus gekommen sein, denn in einem an Clerus und Volk von Mainz gerichteten Schreiben von 1120 (?) beschuldigt K. Heinrich V den dasigen Erzbischof mehrer Frevel, namentlich daß er die dem Kaiser zuständige Burg Strumburg bis zu den Grundmauern zerstört habe. Die Erben des fränkischen Kaiserhauses, die von Staufen, betrachteten Stromberg als ihr Erbstück, und hat K. Friedrichs I Bruder, Konrad von Staufen von 1156 an Stromberg besessen, auch solches sterbend, 1195, seiner Tochter Agnes und ihrem Gemahl Heinrich von Braunschweig, dem Nachfolger in der pfalzgräflichen Würde, hinterlassen. Im J. 1311 verpfändete Pfalzgraf Rudolf die Burg zu Stromburg und die Dörfer Schimsheim, Nieder-Weinheim, Ensheim, Engelstatt, Appenheim, Horweiler, Grolsheim um 2000 Pfund Heller an den Grafen Simon von Sponheim. Rudolfs Wittwe, Mechtild und ihr Sohn Rudolf kündigten im J. 1320 die Wiederlöse der gedachten Pfandschaft an; dem widersetzte sich jedoch Mechtildens Schwager, K. Ludwig, der sich der Pfälzischen Lande bemächtigt hatte, und ließ die Sache auf den Ausspruch der Rathleute ankommen. Deren Entscheidung muß jedoch zu Gunsten der Pfalzgräfin ausgefallen, die Löse erfolgt sein, indem Mechtild wenige Jahre später samt ihrem Sohn Adolf und ihrem Pfleger, dem Grafen Johann von Nassau, mit Graf Simon von Sponheim dahin sich einigte, daß diesem für Korn, Wein und Hausrath in dem Hause Stromburg 300 Pfd. Heller und für allen ihm angethanen Schaden weiter 200 Pfd., zusammen also 500 Pfd. Heller, innerhalb vier Jahren bezahlt werden sollten.

Seitdem ist Stromberg der Pfalz geblieben bis 1794, als Hauptort eines aus 16 Flecken und Dörfern bestehenden Oberamts. Daß Stromberg nicht jenes Stronberch sein kann, dessen Besitz Papst Innocentius II 1131 dem Cassienstift zu Bonn bestätigte, liegt am Tage. Wie sich am Fuße der Burg das Städtchen gebildet hat, ist unbemerkt geblieben, gleichwie dasselbe niemals zu einer der Betriebsamkeit seiner Einwohner angemessenen Bedeutung gelangen konnte. Im J. 1817 zählte Stromberg, die Mühlen ungerechnet, 716 Einwohner, 374 Katholiken, 20

Lutheraner, 313 Reformirte. Im J. 1839 wurden 1014 Einwohner angegeben, in 22 Jahren eine Vermehrung von beinahe 50 p. c. Die Hauptnahrung beruht auf den Gerbereien, denen die Guldenbach sehr förderlich, dann auf dem Bierbrauen. Ueber das Städtchen erhebt sich die Kirche, 1725 erbaut, deren eine Hälfte den Evangelischen, die andere den Katholiken zuständig, diese, 518 Köpfe im J. 1866, einschließlich aber der Bevölkerung von Roth, Warmsroth, Genheim und der Emaillirfabrik, 937 Köpfe, verehren als ihren Schutzpatron den h. Apostel Jacobus, nachdem die ursprüngliche Kirche diesem Heiligen geweihet gewesen. Damals war der Pfalzgraf Patron der Caplanei, welche nach dem geistlichen Lehenbuch des Kurfürsten Philipp die Mönche von Germersheim seit 20 Jahren besaßen und jährlich 23 fl. Geld und 18 Malter Korn bezogen, wofür sie „alle Tage Messe lesen, Salve singen, und selbst drüt sich davon erneren mußten". Im J. 1474 heißt es von einer Capelle zu St. Stephan, sie werde von dem Stiftscapitel zu Bingen vergeben.

Von der Burg hat, wie gewöhnlich, der Hauptthurm am längsten sich erhalten. Im Allgemeinen mag zum Verfall der übrigen Gebäude der Umstand beigetragen haben, daß sie auf Bleiadern standen. Der behufs ihres Betriebs gleich unterhalb der Burg angebrachte Schacht senkt sich bis in den halben Berg. Auf dem Schlosse hauseten die Burggrafen, deren Reihe 1350 beginnt mit Heinrich Beyer von Boppard, dem in der gleichen Eigenschaft 1388 N. N. Brenner von Steincallenfels und 1401 Werner von Albich folgten. Mit Hans Winterbecher beginnt 1416 die Reihenfolge der Amtmänner: Hermann Boos von Waldeck 1464. Ernst von Weilheim 1471 und 1481. Albrecht Göler von Ravensburg 1502. Johann von Schönberg zu Hartelstein 1509. Dieter von Schönberg 1530. Richard Greifenklau von Vollraths 1542. Hans Valentin von Schönberg 1560. Johann Barthel von Obentraut 1589. Johann Kasimir Kolb von Wartenberg 1614. Nathanael von Schiebel, Mayer und Amtmann. Albrecht von Adelsheim, Amtmann, 1675. Ludwig Heinrich Pawel von Rammingen, Bayer von Herkunft, 1684. Friedrich Adolf Schelm

von Bergen 1691. Ehrenreich Andreas von Polheim 1710, kurpfälzischer Geheimrath, Obrister-Landhofmeister im Fürstenthum Neuburg, Bischöflich Augsburgischer Hofmarschall, und An. 1732 Premier-Ministre; er lebte noch 1739 ohne Kinder, obgleich er sich zu Augsburg, 18. Nov. 1710, die Wittwe von Ketzgen, geb. von Gymnich zu Vlatten, und nach deren tödtlichem Abgang eine Hofdame vom kurpfälzischen Hof, Teresa von Winkelhausen, beigelegt hatte. Franz Georg Graf von Polheim 1744, 1767, 1778.

Wie glänzend noch des Ehrenreich Andreas von Polheim Stellung, es wird doch bereits an ihm, in Vergleich etwan mit Martin oder Wolfgang von Polheim, der allmälige unaufhaltsame Verfall des Adels bemerkbar. Es sind die Polheim Oestreicher von Herkunft, wie denn Pilgrin von Polheim in einem Confirmationsbrief für die Abtei Lambach vom J. 1073 unter den Zeugen, des Landes vornehmsten Geschlechtern, obenansteht. In einem Urbarium von 1099 heißt es: „Seind verschrieben des Edlen, Ehrbaren und Mächtigen Herrn Weickharden von Polheimb seel. alle Dienst, Zins, Geld, Nutz, Zehend, Mairschafft und Rechten, die er zu allen seinen Geschlossen und Herrschaften hat und gehörent, von erst zu Wartenburg, zu Rechberg, zu Tozenbach, zu dem Stain, zu dem Rohr, zu Wienn und auf dem Marchfeld. Herr Dietrich von Polheimb hat nebst andern Grafen, Herren, Rittern und von Adel umb das Jahr 1216, als König Andreas zu Hungarn und Herzog Leopold zu Oesterreich mit einer mercklichen Macht in das gelobte Land gezogen, und wie die alten Annales schreiben, innerhalb 16 Tagen (welches vorhin niemals erhört worden) über Meer geschifft, auch in folgendem 1218. Jahr die berühmte königliche Stadt in Egypten, Damiata genannt, erobert, sich auch mit in solchem Zug befunden und rühmlich gebrauchen lassen, daselbst auch sein Leben eingebüsset.

„Albero Herr zu Polheimb und Seisenburg ward Anno 1236 Haubtmann in dem Krieg zwischen Herzog Friderich zu Oesterreich, dem letzten aus dem Babenbergischen Stamme, und Herzog Otto in Bayern, und Rudeger Bischof zu Passau, welche Linz

belagert haben, allwo nachgehends, als dem Herzog Friderich Herr Albrecht Graf von Pogen zu Hülff kommen, die belagerte Stadt entsetzet, der Bischof zu Passau gefangen und der Herzog in Bayern aus dem Land gejaget worden; hernach ward Albero gedachtes Herzog Friderich von Oesterreich Feldhaubtmann in dem Krieg wider König Bela von Hungarn, und da ihme gedachter König in Hungarn, der König zu Böheimb, der Herzog in Kärnten und der Herzog aus Bayern Anno 1245 auf einen Tag den Krieg angekündet haben, hat Herzog Friderich dem von Bayern diesen Herrn Albero von Polheim entgegengesetzet, und der Bayrischen Bottschafft solches zur Antwort gegeben, wie dessen Hans Ennenkl in seinem Fürstenbuch, fol. 139, mit nachfolgenden Worten gedencket:

Da der Bott auch von dannen rait,
Ein Chnappe von Bayern viel gemait,
Der kam mit einem Brieff gegan,
Da standt auch das Widerpott an.
Der Bott sprach Herrn Hochgebohrn,
Mein Rede soll euch nicht wesen Zorn,
Mein Herre da auß Bayrland
Hat euch den Brieff gesandt,
Zu Hand da man den Brieff gelaß,
Das Widerpott daran was.
Da sprach der Fürst unverzait,
Diz Widerpott ist mir nicht lait,
Wann ich han den Dienst=Mann,
Der im woll gesiget an,
Ich klag es dem von Polhaimb,
Selb will ich seyn dahaimb,
Wann er mir nicht gestreitten mag,
Es wird ihm viel laidiger Slag.

„Herr Weickhard der fünffte dieses Namens, geboren den 27. December 1263, ward Anno 1302 Domherr zu Salzburg, Anno 1306 Domdechant und letzlichen Anno 1312 Ertzbischoff daselbsten, regierte aber mehr nicht als drey ein halb Jahr, dann er starb 1315 und ligt vor St. Ruprechts Altar begraben. Von ihm seyn in der alten Salzburgischen Chronik diese alte Vers vorhanden:

Weickhard von Polhaimb in der Friest
Im Ertz=Stüfft Regirer ist,
Hat g'lebt also der G'main zu gut,
GOtt hab sein Seel in guter Hut.

„Megiserus meldet von ihm in der Kärntnerischen Cronica, daß er ein sehr gelehrter, verständiger, weiser Herr gewesen seye, welcher sonderlich in der History grosse Erfahrnuß hatte, inmassen er die Chronik der Herren von Oesterreich beschriben bis in Annum 1312, welches Werck würdig wäre in Druck zu geben, wie es dann der Historicus Wolfgangus Lazius unter Handen gehabt.

„Herr Weickhard von Polheimb der Sibente dieses Namens, geboren 25. Februar 1237, wird Anfangs 1278 Domherr und hernach Anno 1280 Bischoff zu Passau; selbes Jahr stüfftet und erbaute er nebst seinem Bruder Alberone das Minoriten-Closter zu Welß. Er hat ein Chronicon seiner Zeit in Latein geschrieben, welches noch in der Kayserlichen Bibliothek zu Wien vorhanden, machte neben Bischoff Heinrich zu Regensburg Frieden zwischen Herzog Albrechten zu Oesterreich und Herzog Heinrich in Bayrn, starb Anno 1282 den 16. Januarii nach einer nicht gar drey-jährigen Regierung und liegt in dem Domb daselbsten vor dem Altar der h. Maria Magdalena begraben. Wichard übertrug im J. 1282 dem Grafen Berthold von Schaumberg den Schutz des Donau-Stroms und der Landstrasse von Passau abwärts bis Efferding auf einige Zeit und räumte ihm zu diesem Behufe die Vesten Marsbach und Wesen (im Mühlviertel) ein. Graf Berthold war aber zugleich vom König Rudolph aufgestellter Landpfleger in Oesterreich zu Efferding, welche Stadt schon außerhalb dem Passauischen unmittelbaren Territorium lag, da sich dieses höchstens bis zu dem Rotel-Flüßchen und im Süden der Donau nicht so weit erstreckte, aber doch sicher die Herrschafften Marsbach und Wesen in sich begriff.“ Wichard regierte nur 2 Jahre 7 Monate und 12 Tage, indem er zur Zeit der Weihnachtsferien 1282 zu Wien verblich.

„Weickard X erheurathete 1366 mit Friedrichs von Leibnitz Tochter Katharina die Herrschaft Leibnitz in der Steiermark. Seines Urenkels Weickard Sohn Erhard, Anno 1498 K. Maximilians Rath, Cammerer, hernach Anno 1512 Regent der Niederöstreichischen Landen, Hauptmann zu Pettau, 1527 K. Ferdinands Rath und Statthalter, hatte zur Gemahlin Frauen

Catharinam, Gaudentii von Metsch Grafen von Kirchberg (vergl. Abth. I Bd. 4 S. 182) und der Frauen Hypolitae de Simonetti Tochter, die letzte und Erbtochter ihrer uralten Familie, dero Güter, Titel, Namen, Schild und Wappen höchstgedachter K. Maximilianus ihme, Hrn. Erhard von Polheimb, seiner getreuen nützlichen Dienst willen, laut Diploma dat. Füssen am Sonntag vor Margarethen Tag der h. Jungfrauen, nach Christi Geburt anno 1497 verliehen hat. Allein weil nach Absterben gedachtes Hrn. Gaudentii von Metsch Grafens zu Kirchberg, auch sein Eidam, ersagter Herr von Polheimb bald gestorben, und dessen hinterlassener Herren Söhne Gerhaber dieser Begnadigung nicht nachgesetzt, also ist denselben außer des Wappens nichts verblieben, und die Graf Metschischen Güter vor erbloß gehalten, und von dem Landesfürsten eingezogen worden." Andere Gnaden, von K. Maximilian dem von Polheim zugedacht, sind Abth. I Bd. 4 S. 182 angeführt worden.

„Herr Hartneid von Polheimb blib Anno 1438 in dem Treffen bey Salnitz, als er (da nach Absterben Kaysers Sigismundi die Stände des Königreichs Böheimb in der Wahl uneins waren, und ein Theil des verstorbenen Kaysers Tochtermann Hertzog Albrechten zu Oesterreich, die andern aber des Königs in Polen Bruder Casimirum zum König erwählet hatten), unter Ertzhertzogs Alberti grossem Kriegsheer als Haubtmann wider die Feind ritterlich gefochten, und ward in der Stadt Brix in Böheimb begraben. Philipp von Polheimb Herr zu Schärnstein, ein Stammvater aller jetzt (1732) noch lebenden Herren von Polheimb, hat sich in der Feldschlacht auf dem Marchfeld, 25. Sept. 1278, vor allen andern sehr ritterlich verhalten, wurde auch nach ermeldter Schlacht in freyem Feld bey Stillfried von Kayser Rudolf mit eigner Hand zum Ritter geschlagen. Sigmund von Polheimb, der anderte dises Namens, ward nebst dem Feldhaubtmann Georg Schencken von Osterwitz und vielen andern von Adel in der an S. Bartholomæi Tag 1474 mit den Türken gehaltenen Schlacht vor Rain gefangen. Nach seiner Auslösung, 1479, bekleidete er verschiedene Aemter. Starb 1505.

„Martin von Polheimb, der anderte dises Namens, wurde nebst seinen Brüdern Sigmund und Andre meistens an Kayser Friderici und Maximiliani Hof erzogen, stand bey dem Letztern auch in grossen Gnaden und Ansehen, als dessen geheimer Rath, Cammerer, und Dero Kayserl. Gemahel Obrist-Hofmeister er gewesen. Anno 1479 soll er in der Schlacht bey Guinegate gleich Anfangs derselben, nebst etwelchen vornehmen niederländischen Herren gefangen worden sein, es gilt dieses aber seinem Vetter Wolfgang von Polheim. Als schier das ganze Holland versöhnet, und die andern Sachen dem Landeshaubtmann Lalaing befolchen worden, ist der Erzherzog Maximilian gen Herzogenbusch, ein mit Künsten und Waffen gezierte Stadt in Brabant, zu des goldenen Blusses Versammlung gezogen, welche er nach Löbl. Gebrauch auf den 5ten Tag May 1482 gehalten. An deren Statt, welche gestorben, waren angenommen Jean de Ligne, Claude de Toulongeon, Pierre Bossu, Baudouin de Molembais, Guillaume de la Baume Herr zu Arlant, Jean de Berghes, Martinus von Polheimb und Philippus von Oesterreich, ein Knab von dreyen Jahren.

„Als Anno 1487 die Stadt Brügge in Flandern wider Maximilianum damaligen Römischen König öffentlich rebellirte und ihn daselbsten gefänglich anhielte, wurden auch drey Tag hernach etliche seiner Geheimen Räth gefänglich weggeführet, dann es kam der Schultheiß von Brügge und andere in des Königs Gemach und begehrten im Namen des ganzen Volcks und deren von Gent aus denen Cammerherren in ihre Hut zu geben Graf Philipp von Nassau, Herrn Veit von Wolckenstein, Herrn Martin und Herrn Wolfen von Polheimb, Maingoval, Hofmeistern, Johann Teschütz, Stallmeistern, und Melchior von Maßmünster, dann sie wusten daß die Herren dem König Maximiliano getreu, und die Sachen zu führen dermassen erfahren, daß sie ihme mit Rath und That helffen, ihren Sachen und Anschlägen aber sehr schädlich seyn könten. Die zween Letzteren und der Graf von Nassau waren zu ihrem Glück abwesend, die andere aber sich nicht widerredend, wurden in den Kerker, der Stain genannt, geführet; denen werden zugethan der Canzler

auß Burgund Abt zu S. Bertin und Philippus Loertus auß ihren Herbergen hervorgezogen. In dem Ehrenspiegl des Allerdurchläuchtigsten Ertzhauß von Oesterreich wird hiervon gemeldet, daß diese Gefangene ehe wenn sie in das Gefängnuß geführet worden, sich auf die Knye zu des Königs Füssen geworffen und baten, Se. Majestät wolten ihre bißherige getreue Dienst mit gnädigem Wohlgefallen vermercken und ihnen mit Gnaden gewogen verbleiben, mit Versicherung, daß sie in ihrer Treu biß in den Todt verharren wolten. Worauf der König antwortete: Er wolle der Dienst und Wohlthaten so er von ihnen empfangen ewig eingedenck verbleiben, und wann ihme GOtt helffe, selbige mit besserem Danck vergelten, als die von Brügge, vor welche sie sowohl als vor ihn und seinen Sohn wider der Frantzosen Tyranney Leib und Leben, Gut und Blut gewaget, auch dieselbe vom Land abzuwenden, all ihr Witz getreulich vorgekehret hätten.

„Ermeldter Herr von Polheimb ware sambt seinen Gefährten in der Gefängnuß nicht allzu wol tractiret, weßwegent Maximilianus sich gegen denen Abgeordneten der Stadt Gent beschwärt und vermeldet hat, daß sie Gefangene unschuldig und wider alle Billigkeit in ein elendes Gefängnuß gestecket und übler als alle Kriegsgefangene gehalten würden, und begehrte daß man mit ihnen gelinder verfahren möchte, welches sie auch denen Zünfften zu hinterbringen versprochen, allein es haben nachgehends von disen Gefangenen die von Gent etliche und benanntlichen auch beyde Herren von Polheimb mit sich hinweg geführet, wo sie ihnen anderst nicht einbildeten als daß sie zu dem Richtplatz geschleppet würden, biß endlichen selbe zufolge des mit denen Flanderischen Ständen gemachten Vertrags ihrer Gefangenschafft entlassen worden.“

Umständlicher bespricht Molinet des Königs und seiner Räthe Lage in Brügge: »Au commencement du mois de février 1487 très horribles et fières commotions du peuple de Bruges s'élevèrent contre le roi des Romains étant illec et contre ceux de son hôtel, tellement que les métiers de la ville se mirent en armes, s'assemblèrent par grosses multitudes en plusieurs lieux; comme de fait les charpentiers et ceux de

leur bande, pour savoir qui entrait ou issait de leur fort, se tirèrent aux portes devers Gand et Sainte Catherine, et les aucuns sur les terrées. Le roi sentant cet murmure, pensant apaiser la rumeur du peuple, qui toute la nuit s'était mutiné, se leva de bon matin, et entre cinq et six heures se trouva devant Saint-Donat, où le tumulte populaire était grand. Les gentilshommes de son hôtel le suivaient à la file, chacun une pique à la main. Le roi à privée mainie, accompagné des seigneurs de Polheim et du seigneur de Maingoval et leurs sequelles, se tira vers lesdites portes, où il trouva les charpentiers, auxquels il demanda qui les mouvait d'être ainsi en armes; et ils répondirent que ce faisaient pour garder leur ville, avec autres paroles fières et mixtionnées de hauteur, dont le roi mal se contenta.

»Ce temps pendant, le comte de Zollern, ensemble plusieurs gentilshommes, nobles et écuyers de l'hôtel du roi, étaient en la place de Saint-Donat, où ils se chauffaient en un grand feu, qui par manière de passe-temps et aussi pour voir comment les jouvenceaux se conduiraient, si ce venait à la force, dit à ceux de sa compagnie: »»Faisons le limaçon à la mode d'Allemagne.«« Et lors les gentilshommes tous en armes, chacun la pique au poing, firent quatre et quatre en notable ordonnance un tour à la place à l'environ du feu; puis le seigneur de Zollern s'écria et dit: »»Chacun avalle sa pique!«« A ce mot chacun fit son devoir; mais ceux de la ville étans sur la place, et ceux mêmes qui étaient en la maison en grand nombre, oyans ces mots et voyans ces piques avallées, eurent telle peur et hide, qu'ils ne savaient où se lancer; et pour ce qu'ils étaient en suspicion et boute des Allemands, ils cuidaient que l'on dût charger sur eux, dont plusieurs donnèrent la fuite avant les rues; aucuns fermaient leurs huis, les autres serraient leurs fenêtres, aucuns entraient en Saint-Donat; et y avait tel cri, tel hui, telle presse, et telle foule, que sans ordre et sans mesure l'on marchait l'un sur l'autre. Illec étaient gens abattus et défroissés, comme en bataille déconfite. A cet effroi, le

roi, ensemble sa compagnie, retourna de la porte, et se trouva en la place où se faisait ce piteux déroi. Quand les Allemands les perçurent, ils crièrent: »»Vive le roi!«« Lors les Flamands furent plus effrayés que devant; mais le roi, sans ame grever, recueuilla ses gens, se mit au milieu d'eux, et retourna à son hôtel; et les Brugelins, plus effrayés que devant, persistèrent en leur commotion; car ce jour, environ douze heures, les métiers, par le commandement de leurs doyens, s'assemblèrent en leurs maisons, se partirent en armes en grandes compagnies, apportèrent leurs bannières sur le marché, et prirent lieu chacun selon son état et vocation. Il y avait en ladite assemblée environ cinquante-deux enseignes, parmi aucuns pignons, et dont entre les autres la principale et mieux recommandée était la bannière du comte de Flandre, qui était à drap d'or au lion de sable, située devant le beffroi de la ville; une autre auprès d'elle était l'étendard de Bruges, la bannière des bourgeois et des charpentiers sous lesquelles étaient dix-sept pignons de dix-sept métiers qui se nomment naringuiers (Nehrungen), comme marchands drapiers, foullons et peintres. Ceux de cette bande sur toutes autres fut celle qui plus cerna le roi en sa captivité. Ces bannières ainsi arrangées, et les gens des métiers sous elles, l'on ferma le marché et le fortifia tellement de palis et d'artillerie, qu'il y avait de compte fait quarante-neuf batons à feu. En cette orgueilleuse pompe, assurés comme Roland, se tenaient Brugelins fiers comme lions nuit et jour sur le marché, sans ouvrer ni service faire, sinon penser et imaginer par quel tour et moyen ils pourraient punir et contrarier ceux qui avaient eu le régime des deniers de la domaine du roi; et chacun en son quartier commencèrent à faire logis et élever tentes et pavillons, comme en un ost champêtre, et étaient entretenus et nourris aux dépens des métiers.

»N'est merveille si plusieurs grands et notables personnages de la maison du roi, lors étant en Bruges, étaient en grand souci et danger de leurs vies, voyant la désordonnée et furieuse insurrection du peuple, non-seulement contre les

gouverneurs des finances, mais directement contre la personne du roi. Advint le second jour de février, que une bande de ceux qui étaient sur le marché, fit lever un étendard par un enfant âgé de quatorze ans, puis se partirent en grande fureur et s'en allèrent en la maison du seigneur Pierre Lanchast, maître-d'hôtel du roi, espérant de le trouver; toutefois ils furetèrent son logis, prirent en son comptoir environ vingt livres de gros, ravirent pain et chair salée, et trouvèrent artillerie et poudre, picques et instruments de guerre, lesquels ils amenèrent sur le marché. Furent pareillement ès maisons de Roland Lefebvre, receveur de Flandres, de Thiebaut Barodo, trésorier, et de Jehan Newenhove, burguemestre de Bruges, qui, comme sages, s'étaient mis hors de la voye, dont les métiers furent fort déplaisans.

»Le roi, environné de ses nobles, chevaliers, écuyers et gentilshommes, se tenait lors en son hôtel jour et nuit, fort admiré des insolences des Brugelins. Le seigneur de Bevres et le seigneur de Maingoval allèrent sur le marché de bannière en bannière, demandèrent aux doyens, qui les mouvait de faire telles commotions, et si ils voulaient eux élever contre le roi. Ils répondirent que non, ains voulaient vivre et mourir avec lui, mais jamais ne se partiraient d'illec, n'étaient à leur volonté aucuns de ses officiers gouverneurs. Le lendemain, élirent pour leur capitaine le seigneur d'Inkercke, qui paravant était bailli de Bruges; et firent nouvel écoutette, Pierre Mettenay et faisoient les sermens à ce convenables. Ce jour advint que deux moriennes, de la famille du comte de Zollern, dirent à leur hôtesse, au moins le donnait-elle à entendre, que le marquis d'Anvers, accompagné de grand nombre de gens, viendrait la nuit ensuivant bouter les feux en la ville de Bruges, en trois ou quatre lieux. Ces paroles ne demeurèrent guères ès oreilles de l'hôtesse, qui promptement les planta de sa langue ès oreilles d'un autre; et ainsi de bouche en bouche et d'oreille en oreille parvindrent à la notice des dix-sept neringhes, qui, plus enflammés que dragons, furent tellement allumés d'ire

et de courroux, que pour inciter le peuple en commotion, ils sonnèrent la cloche d'effroi, au son de laquelle, après que lesdites Moriennes furent emprisonnées, aucuns mauvais garçons, tentés du mauvais esprit, prindrent leur train vers l'hôtel du roi, ayant l'étendart de Flandres; et avec leurs sequelles qui furent grandes, faisant grande noise avant les rues, sur intention de l'occir, et de mettre à mort ses nobles, chevaliers, familiers, serviteurs et domestiques, et généralement tous ceux qui tenaient son parti. Aucuns de leurs gens se fourèrent en l'hôtel du roi, et était leur étendart plus de demi voie, quand le seigneur d'Inkerke, leur capitaine retournait de devers le roi, lequel, à très grand danger de sa vie, les retarda de leur folle et malheureuse emprise; car le débat y fut si grand, et l'étreinte tant impétueuse, que la bannière fut brisée et déchirée; mais finalement furent tant réduits ces mauvais garnements, par ledit capitaine et les persuasions d'aucuns notables personnages, lesquels y survindrent, que moitié par force, moitié par requête, ils cessèrent leur mauvaise prétente, et retournèrent avec les autres.

»Néanmoins, ils se prirent celle nuit en nombre de quatre-vingt-dix, firent le guet à l'hôtel du roi, prirent regard sur sa maison; et le roi leur envoya le vin et deux moutons, pour eux récréer ensemble. Peu de jours après les deux Moriennes, qui furent cause de cette commotion, furent mis sur le banc, livrées à torture, et menées sur le hourd, le roi les regardant sur le marché par une fenêtre; puis furent bannis de la comté de Flandres l'espace de dix ans, et le roi, par pitié, leur fit donner dix écus.

»Les Brugelins, pour paratteindre et attraper en leurs lacs les gouverneurs des deniers du roi, firent publier que quiconque leur voudrait ou pourrait enseigner ou livrer sire Pierre Lauchat, maître Roland Lefebvre et maître Thibaut Barado, il aurait pour chacun d'eux cent livres de gros; et quiconque enseignerait où se trouverait Conrad, le Bol dénommé, aurait vingt-quatre livres de gros. Ainsi, tant pour l'affection qu'ils avaient de vindication, comme pour le gain de la

promesse, chacun se mit en diligence de quérir lesdits perponnages. Le cinquième jour de février, les seigneurs de Gand envoyèrent lettre aux seigneurs de Bruges, contenant en bref qu'il se missent au-dessus du roi. Ces lettres venues, environ quatre heures du vespres, le seigneur d'Inkerke vint parler au roi en son hôtel, et lui dit qu'il convenait que incontinent il se trouvât sur le marché, que telle était la volonté des doyens et de leurs sequelles. Le roi, voulant complaire au commandement du commun, cuidant pacifier sa rigueur, il alla à pied, à privée maisnie, accompagné des seigneurs de Bevres et Maingoval, de messire Martin Polhaim et Grand Polhaim. Et lorsqu'il fut illec venu, il alla de bannière en bannière saluer les doyens et leurs complices, lesquels, après toutes salutations, lui montrèrent les lettres que ceux de Gand leur avaient envoyées, contenantes qu'ils se missent au-dessus de lui: sur quoi le roi leur fit requête qu'il put retourner d'illec et demeurer à son hôtel. A cette requête furent aucuns d'opinion qu'il s'en retournât; mais les charpentiers, ensemble les dix-sept neringhiers ne s'y voulurent consentir, et dirent qu'il pouvait aussi bien demeurer sur le marché, comme ils faisaient. En cette murmure, fut le roi l'espace de demi heure, sans avoir appointement, si que nul ne parlait à lui; mais finablement il fut conclu qu'il demeurât auprès d'eux, et fut logé en front du marché, assez étroitement, au Cranenbourg, hôtel d'un épicier.

»Cette admirable histoire bien considérée, est miroir et vif exemplaire à tous hauts grands personnages intronisés en excellent degré, car l'on voit comment le très sacré roi des Romains, futur impérateur et infaillible successeur de la monarchie mondaine, à qui les plus nobles et puissants princes de la terre doivent louange, honneur et service, est venu à celle extrémité par mutinerie et sédition populaire qu'il a été contraint saluer, prier, requérir et incliner gens misérables et de basse condition, et non pas étrangers, Barbarins, Esclavons ni Tartarins, mais ses propres sujets, ses propres ouailles, et en sa propre ville. O très soudaine, très caduque et très

inconstante roue de mutabilité de fortune! comment tu charries et renverse à ta mode folle et poindante les plus honorés de ce monde, notables hommes et puissants personnages, courtoisiens et autres. Souverainement, ceux qui étaient suspicionnés des dix-sept néringhins, voyans le roi ainsi détenu outre sa volonté, par villains de basse condition, furent en grand souci, pensans d'heure en heure être pris et incarcérés; car il y avait guet sur eux, et à grande prière vidait l'on la ville. Néanmoins aucuns échappèrent par subtilités et par prendre habits déconnus, et entre les autres l'abbé de S. Benigne, tenant l'ordre de S. Benoit, transmua son habit noir en un manteau rouge; et pour couvrir sa couronne, s'affubla d'une perruque, fit peindre et élever un porion en son visage; puis, à la manière d'Espagnol, la coustille au côté, quérut son passeport, et avec monseigneur l'évêque de Léon en Bretagne et aucuns autres vida la ville de Bruges. Messire George de Guieselin, chevalier, seigneur de la Boe, sentant ces besognes fort pesantes, et fort en la charge des mutins, se mit en habit d'augustin, cuidant vider comme les autres; mais il fut reconnu à la porte et amené prisonnier en la ville.

»Salazar, lequel était fort mal agréable aux Flamands, qui le réputaient fracteur de paix, à cause de la prise de Thérouane, trouva façon de lui partir de nuit, lui douzième, à main armée; et manda au roi que si son plaisir était, il se faisait fort de l'emmener sain et sauf. Ainsi ledit Salazar fit prendre quatre tonneaux à Adrien d'Iatte, sur lesquels il fit clouer des asselles; il monta sur lesdits tonneaux, et à manière de ponton, rompant et brisant les glaces, passa sûrement, lui et les siens, sans grippe de fortune.

»Le lendemain s'aperçurent les Flamands que Salazar leur était échappé, de quoi ils furent fort ébahis et ennuyés; et les tonneaux sur quoi ils étaient échappés furent apportés en plein marché, et mis en la vue de tout le monde. Messire Charles de Saveuse se mucha derrière l'huys d'une chambre parmi laquelle passaient ceux qui le quéraient. Autres gentils compagnons, cremans fureur populaire, se

glissèrent hors par diverses façons, aucuns en forme de marchans, aucuns en guise de fauconniers, et autres en habits de mendiants.

»Les Gantois ayant entendement avec les Brugelins, furent fort joyeux de la prise et détention du roi. Donc, pour les assister, consoler, conforter et conseiller en leurs affaires, après les envoyes et réceptions en plusieurs lettres missives, tant d'un côté comme d'autre, les Gantois se mirent en train pour venir et entrer en Bruges à grande puissance; mais pour ce que les Brugelins doutaient qu'ils ne se fourrassent en leur ville à main forte et en grande multitude, pour les dompter, comme autrefois avaient fait, ils leur mandèrent qu'ils vinssent seulement à trente chevaux: et les Gantois répondirent que, pour la protection et sauveté de leurs personnes, il était nécessité de y entrer en nombre de sept à huit cents au moins. Les nations et marchans étrangers sentans l'approche des Gantois à main armée et en grand nombre, se tirèrent vers les seigneurs de la ville et les doyens des métiers, auxquels ils remonstrèrent comment, par ci-devant, les Gantois avaient par plusieurs fois pillé la ville, et que legèrement pourraient encore faire, si leur suppliaient très humblement qu'ils leur voulsissent octroyer sauf conduit pour eux tirer hors, eux et leurs marchandises, sans attendre l'aventure de leur venue. Adonc les seigneurs de la loi et les doyens conseillèrent ensemble; et furent d'avis, avec les bourgeois et les marchands, que les Gantois entreraient en la ville, à trente chevaux seulement; mais les charpentiers et les dix-sept néringhins, qui souvent étaient contraires à tous bons et certains propos, voulaient qu'ils y entrassent à grosse puissance; et les Gantois, que cette opinion émouvait, leur firent savoir que jamais ame d'eux n'y entrerait, si tous ensemble n'y entraient, laquelle chose ne leur fut octroyée, dont très mal si avanturèrent. Mais pour les aucunement pacifier, à cause que la nuit approchait, pensans qu'ils avaient faute de vivres, les Brugelins leur envoyèrent pain, chair, fromage et cervoise, lesquels ils renvoyèrent, par grand déplaisir qu'ils

avaient qu'on leur refusait l'entrée de la ville. Et combien qu'ils se disaient être le nombre de sept à huit cents seulement, ils étaient autant de milliers, bien en point, sans la suite des paysans qui conduisaient leurs chariots; et furent pour cette nuit logés à demi lieue près de la ville de Bruges.

»Les Brugelins sentans les Gantois si près d'eux et en leur indignation, furent en grande crainte et souci comment ils se conduiraient la nuit, à cause que les fossés de la ville étaient engelés, et que facilement ils les pouvaient venir visiter par les terres. Donc, par manière de renforcement de guet, et pour mieux être assûrés de leur besogne, ils prièrent le seigneur de Maingoval et messire Charles de Laing qu'ils voulsissent avec eux garder la ville, afin de obvier au danger qui pouvait avenir à la ville par les Gantois; et fit chacun d'eux bonne diligence de prendre garde à son quartier.

»Le lendemain, sixième de février, fut conclu par les Brugelins que se les Gantois voulaient entrer en Bruges, cent hommes seulement, sans être armés et sans vider leurs hôtels, comme ceux de Bruges avaient autrefois fait en Gand, faire le pouvaient. A quoi fut répondu, que pour ce jour ils rameneraient leurs gens en Gand, et lendemain retourneraient. Le samedi ensuivant, neuvième de février, environ cinq heures du vespre, huit députés des plus notables de Gand vinrent par chariots et entrèrent en Bruges, accompagnés de seize ou dix-huit chevaucheurs armés au clair, et quatre-vingt piétons, archiers, arbalêtriers et piquenaires. Ils marchèrent en ordonnance jusqu'au marché, firent la révérence aux seigneurs de la ville, puis allèrent de bannière en bannière saluer les doyens des métiers; et les Brugelins qui les festoyèrent et accueillirent honorablement, leur montrèrent grand signe d'amitié, qui de prime venue déchargèrent à un coup toute l'artillerie du marché. Ainsi s'égaudissaient, s'éjouissaient et se glorifiaient les uns avec les autres; car les Gantois réputaient les Brugelins dignes d'aussi grande gloire, pour la prise et détention du roi, que fut Jason pour la conquête de la toison. Et lendemain de bon matin, les députés de Gand,

accompagnés de leurs gens d'armes, en grande pompe, se trouvèrent sur le marché avec les seigneurs de la loi, qui tous ensemble allèrent de tente en tente parler aux doyens, et à l'après-dîner se mirent en conseil, auquel il fut conclu de mettre garde sur la personne du roi; car la nuit devant avaient fait serrer et barrer les fenêtres de son logis ayant regard sur le marché. Donc pour mettre à exécution ce qui était délibéré par l'avis des Gantois et Brugelins, Piètre de Metteney, escoutette, se partit du conseil, appela huit hommes étans sous les bannières, auxquels il commanda prendre garde au roi et faire le guet en sa chambre; et de fait les mena jusqu'au Cranenbourg, puis retourna en la halle dont il était parti, sans parler au roi; et ces huit hommes députés de ce faire, étaient par apparences extérieures, fort dolents et ennuyés de leur commission, tellement qu'ils n'avaient audace de monter et d'entrer, ni d'approcher la chambre du roi. Illec survint d'aventure le seigneur de Maingoval, qui les trouva en ce déconfort, auquel ils récitèrent la commission qu'ils avaient sur grosse peine. Le seigneur de Maingoval le nonça au roi, et le roi les fit monter et entrer dans sa chambre, lesquels fort doutifs et pensifs, s'excusèrent à leur possible, coulorans leur fait et disans que l'emprise qu'ils avaient faite de le garder, était plus par force que par propre volonté; car les Gantois leur avaient dit par force de menace, que, s'ils ne s'acquittaient de le garder, ils le garderaient eux-mêmes, et seraient griefment punis.

»Quant la table fut ôtée du souper, et que le roi jeta son regard avant la chambre, lui, qui soulait être accompagné et entretenu des plus grands princes de la terre, fut grandement ébahi de soi voir environné, aggaitié et gardé de rudes, crueux satellites de très basse condition; et comme éloigné de nobles personnages, et approché des fiers vilains mutins, commença piteusement à soi doloir et complaindre, jetant ses regards çà et là; et, entre les autres choses, considérant le grand danger qui lui était apparent, pria à si peu de gentilshommes qu'il avait autour de lui, puisqu'il convenait qu'ils

fussent égayés de sa présence, ils voulussent être toujours léaux à monseigneur l'archiduc son fils. Ses complaintes finies, ses domestiques, serviteurs et familiers voyans leur maître en train de grand péril, pensans que seraient brief contraints d'eux se partir, ne purent contenir leurs larmes, et se prirent aucuns d'eux à pleurer et piteusement déconforter.

»Un jour ou deux après s'éleva une grosse bande de métiers qui étaient sur le marché, prirent leur chemin devers l'hôtel du roi, brisèrent, rompirent et effondrèrent serrures, huys et fenêtres, tant des salles et des chambres, que des garderobes, furtèrent la maison partout où bon leur sembla, ravirent armures, piques, hallebardes, cranequins, arcs, bâtons de guerre et menue artillerie, ensemble aucuns hucs, échelles, cordes et bateaux de cuir, desquels ils cuidèrent que tous se fussent assemblés pour leur porter préjudice, emmenèrent quatre serpentines sous leurs bannières, et pareillement robèrent tout ce que possible leur fut. Adonc furent les Brugelins en grande difficulté de renouveler leur loi, pour ce que les Gantois voulaient que le renouvellement se fît sous la commission de monseigneur l'archiduc prince du pays, autorisé du roi de France comme souverain, en ensuivant une appellation entrejetée par ceux de Gand, par laquelle ils avaient déclaré le roi des Romains inhabile au gouvernement et bail de son fils monseigneur l'archiduc, sous la commission duquel pareillement, et de l'autorité du roi de France comme souverain, ladite loi fut renouvelée; en présence de laquelle, pareillement devant aucuns seigneurs de Gand étant illec, les députés des bonnes villes de Lille, Douai, Orchies, Valenciennes, Bois-le-Duc, Middelbourg en Zélande, lesquels le roi avait illec appelés pour besogner au bien de paix, firent leurs propositions et demandèrent congé de retourner, vu que les autres députés de Brabant, Hollande et Namur, étaient retournés, et que ceux d'Ath, en Haynaut, et de Mons, séjournaient à l'Ecluse. Si leur fut répondu par maître Jehan Rogier, que pour leurs grandes affaires, ils ne pouvaient besogner aux états; pour-

quoi ils les congèrent jusqu'ils seraient amendés, comme avaient intention de faire, et montrèrent lettres du roi de France, adressantes à eux, disans que, jà soit-ce que nous ayons accordé le sauf conduit pour vingt hommes du roi des Romains, toutefois ne besognerons-nous aucunes choses, sinon par les députés de Gand, les mercians de leurs gratuités, ayant aussi sauf conduit pour retourner paisiblement, comme ils firent, sous la conduite de leurs messagers.

»Ne suffisait aux Brugelins d'avoir étroitement détenté le roi, si par l'enhort des Gantois ils ne emprisonnèrent les hauts nobles et puissants seigneurs de son hôtel, lesquels ils pensaïent avoir maniances des deniers ou gouvernements quelconques autour du roi. Advint, environ huit heures du soir, qu'ils envoyèrent huit de leurs satellites bien armés au logis du seigneur de Willervaut, notable et prudent chevalier bourguignon, desquels il fut pris et amené en la prison de la ville. Lendemain, quatorzième de février, fut pareillement pris autour de Saint-Donat, après qu'il avait eu la messe, le seigneur de Dugelles; et ce même jour, environ cinq heures du vespre, furent pris, chacun en son hôtel, monseigneur le chancelier, nommé Jehan Carondelet, chevalier de Bourgogne, seigneur de Champenaux, et Jehan de Lannoy, abbé de Saint-Bertin, et furent emprisonnés comme les autres.

»De la prise de ces deux personnes furent tous nobles courages de paix fort angoisseux et ébahis, souverainement de monseigneur le chancelier, qui fort prudemment s'était toujours conduit en son office de chancellerie, au très grand honneur du roi son maître, tellement qu'il en avait acquis grâce, faveur et amitié des grands princes, des moyens et des petits; et doutaient plusieurs de ses bienveillans, que les Brugelins ne le fissent mourir en la faveur de leur commotion, comme ils avaient fait à Gand de maître Guillaume Hugonet, chancelier, son prédécesseur, par les mutineries qui illec se firent tôt après la mort du duc Charles. Disaient en outre ses parens et amis familiers, qui le complaindaient en son adversité, que possible ne lui serait porter le travail

de la prison, considéré son ancienneté et impotence, et qu'il était fort sujet à maladies. Mais nonobstant ces inconvénients, il endura tout patiemment comme vertueux et tout assuré en sa griefve et poignante fortune. Et jà-soit ce qu'il fut égaré de tous ses privés amis et féaux serviteurs, toutefois il avait acquis amis qui le confortèrent en temps de la captivité.

»Aucuns de Bruges et de Gand allèrent vers le roi, et dirent en présence des assistans, que les prises qu'ils faisaient étaient pour parvenir au bien de paix, laquelle était reboutée par les emprisonnés; et avaient intention de punir les mauvais gouverneurs, et ceux qui avaient commis les insolences sur les pays; et avec autres choses, offrirent au roi quatre-vingt mille livres pour payer ses gentilshommes, et quatre mille pour les archiers, lesquelles offres le roi refusa pleinement. Ce même jour, les métiers, auxquels rien ne semblait trop chaud ni trop pesant, se fourrèrent en la chambre du roi, et pour plus accroître son deuil, prindrent trois ou quatre chevaliers d'Allemagne, ses mignons privés familiers, qui toujours l'avaient accompagné et loyaument servi dès que de premier était descendu ès pays. L'un d'eux fut messire Martin Polhaim, chevalier de la Toison-d'Or, l'autre le Grand Polhaim, maréchal de son hôtel, messire Philippe de Nassau, et le seigneur de Wolkenstain. Furent pareillement incarcérés messire Jean de Lannoy, seigneur de Maingoval, grand maître d'hôtel du roi, messire Regnier de May, capitaine de guerre, et autres desquels le record se fera ci-après. Et quand vint au congé prendre et que la séparation se fit du roi et des nobles, nul ne saurait penser les piteuses complaintes et lamentations qui se firent à dire l'adieu; ils se jetèrent à genoux devant la face du roi, tous chargés de larmes, prians, par grande affection de coeur, que son plaisir fut de prendre en grâce le petit service qu'ils lui avaient fait, requérans aussi qu'il eût recordance et mémoire d'eux; à quoi le roi répondit qu'il en avait et aurait assez souvenance.

»Ainsi, après ce douloureux partement, fut cette noble chevalerie emmenée comme les autres en la prison de la

ville, et demeura le roi seulement accompagné, pour nobles hommes, du comte de Zollern et du comte Philippe, Allemands; car il fut défendu à monseigneur de Bevre le départir de son hôtel; mais quatre jours après se partit secrètement le comte de Zollern en guise d'une femme de village portant un cretin en son bras, et trois ou quatre couples d'oignons sur la tête. Semblablement furent emprisonnés ceux de la loi faits par le roi des Romains avec les vieux doyens. Entre les autres prisonniers messire Georges Guiselin, chevalier, qui, pour s'échapper, s'était fait tonsurer comme mendiant, fut amené devant les seigneurs de la loi; ensemble Jehan de Van Nenove, Watergrave, et un sergent nommé Bontemps. Quand ces prisonniers eurent été interrogés au lieu accoutûmé, l'espace d'une petite heure, le doyen des charpentiers et ceux de sa route se partirent soudainement du marché, et vindrent impétueusement frapper à l'huis où ils examinaient lesdits prisonniers; et dirent que si on ne leur faisait ouverture par amour, ils y entreraient par force. Tellement persistèrent en leurs menaces et violences, que les seigneurs furent contraints d'ouvrir les huis et de abandonner les pauvres prisonniers fort tristes et en grand souci; lesquels furent furieusement pris et amenés avec bannière sur le marché pour les livrer à torture et les exécuter par mort, si cause s'y adonnait.

»Ces doyens avaient au marché un parc fait de bailles, où ils tenaient leurs consaux sur leurs affaires; et pour achever leurs mortelles exécutions avaient élevé un hourd grand et spacieux; et au milieu du parc était le banc à la gehenne, sorti de chevilles de fer et de verrous, et composé tellement qu'il était convenable à tous; et rallongeait les membres de ceux qui selon leurs tyrans sinistres et déraisonnables étaient condamnés à la gehenne. Ces trois prisonniers illec venus, attendans très dure discipline, les complices des doyens se mirent en leur diligence à préparer le banc, et appointèrent cordes et autres bagages à ce servans, et couchèrent dessus Jehan de Van Nenove, en commun

spectacle, et le torturèrent tant rigoureusement, qu'ils le ralongèrent outre mesure, dessérèrent les membres de son corps, et par force de les étendre lui ouvrirent les aisselles. En cet angoisseux fort horrible tourment connut publiquement, que pour dompter ceux de Bruges il s'était consenti avec messire Pierre de Lanchast de bouter la garde en la ville. Le sergeant fut semblablement gehenné; mais messire George Guiselin fut respité pour cette fois. Néanmoins, ne sais si c'était par force de torture ou autrement, ils priaient tous trois qu'on les fît mourir, et pardonnaient à tous leur mort. Le bourreau, qui volontiers entendit ces mots pour son gain, et afin que la chose ne demeurât à faire pour faute de lui, monta soudainement sur le hourd, où se firent les exécutions; et en attendant sa proie, était sorti d'épées et de bandeaux. Lors furent en différent les métiers les uns contre les autres, et s'éleva si grande noise sur le marché par leurs controverses, qu'à peine l'on eût ouï Dieu tonner. Aucuns disaient: »»Nous les voulons avoir morts«« Les autres disaient: »»Nous les voulons avoir en vie.«« Si que finalement la plus saine partie porta qu'ils seraient reboutés en prison et plus au long examinés, afin que par leur disposition l'on pût avoir la notice, et appréhender ceux qui coupables étaient de leurs mésus. Si que de rechef, le deuxième jour ensuivant, Jehan Van Newenhove fut amené sur le banquet pitueusement torturé; et le bourreau comparut sur le hourd, lors cuidant trancher la tête; mais l'escouttete de Bruges se trouva au milieu du marché, et dit aux doyens que nonobstant la torture de gehenne, ledit Jehan était innocent du cas qui lui était admis, et ne savait en lui chose par laquelle il fût digne de mort, et à tant la fureur cessa; et fut le pauvre patient, fort débilité de ses membres, de rechef rebouté en prison.

»Pour plus accroître le reboutement du roi, et de lui multiplier deuil sur deuil, ne suffisait aux Brugelins d'emprisonner ses nobles: mais autant que possible leur fut, s'efforcèrent de détruire ses pauvres serviteurs et soudars allemands et wallons, qui lors étaient en Bruges. Donc, pour

mieux les avoir ensemble et mettre à fin leur maudite prétente, firent publier sur le hart et à son de trompe par les carfours de la ville, que tous serviteurs de l'hôtel du roi, ensemble tous ceux qui avaient açcoutûmé de militer à ses gages, se trouvassent, sans verges ni sans bâtons, à une heure après dîner sur le vieux marché, pour illec recevoir souldée et pour employer à ce qu'il leur serait ordonné. De cette publication furent moult réjouis plusieurs gentils compagnons qui leur argent avaient dépendu, et n'osèrent vider la ville, espérans que par ce moyen ils auraient eu retenement; et selon le contenu de la criée, compagnons de diverses sortes et langues se trouvèrent au lieu qui dit leur était, en nombre de trois à quatre cents; et quand vint l'heure que plusieurs archiers du roi, du comte de Nassau et autres gentils compagnons étaient assemblés sur le vieux marché, espérans avoir bien heurée fortune, le doyen des charpentiers, accompagné d'une très fière et grosse bande des métiers, se tira devers eux à bannière déployée, laquelle il fit planter au milieu de la place; et adonc le plus étourdi d'entre eux commença à crier: »»tuez tous! tuez tous!«« A ces mots Flamands s'élevèrent contre Bourguignons, Allemands et Wallons, lesquels tous nuds, tous surpris, sans bâtons et sans armures, fort craindans le coup de la mort, se tournèrent en fuite, et les Flamands leur donnèrent la chasse. Là y avait grand cri, grande crainte et grande course. Les pauvres gens du roi, dispars, déchassés de toutes parts comme cerfs abandonnés aux chiens, s'en allaient, pour sauveté de leurs corps, d'huis en huis, de rue en rue, de maison en maison; là furent plusieurs compagnons foullés; et n'eût été la benignité des femmes de Bruges, qui moult grande peine prirent à les sauver, il y eut eu grands méchefs; mais pitié la débonnaire qui se logea aux coeurs de bonnes personnes, les garantit contre les mauvais.

»Quand les Flamands se virent frustrés de leur mauvaise intention, et que les gens du roi leur furent échappés, ils firent derechef crier sur le hart, que chacun se trouvât sur

le marché comme dessus. Et lors la plupart d'eux, pour doute de la mort et d'être mis en leurs mains furieuses, retournèrent au lieu dont ils furent partis, et les dix-sept neringhes séparèrent les Allemands des Walons, firent emprisonner lesdits Allemands en deux tours sur les terres de la ville, licentièrent les Walons, et leur dirent qu'ils retournassent en leurs hôtels, et que lendemain auraient provisions. Ces besognes accomplies, les Flamands reprindrent leur étendart, sous lequel ils marchèrent en ordonnance; et se trouvèrent devant le bourg de Saint-Donat, où ils firent à manière d'un chapelet, leurs enseignes et leurs doyens au milieu, pour estimer le nombre de leurs gens, et choisirent aucuns d'eux, sur intention de tirer devant le château de Middelbourg, quand temps serait. Ainsi, par furieuse mutinerie et commotion populaire, furent non seulement le roi, mais ses nobles chevaliers, loyaux serviteurs, gens d'armes, sequelles, étroitement emprisonnés et rudement traités.

»Gantois et Brugelins doutans que le roi détenu au Cranenbourg ne leur échappât, tant par force d'armes, faveur, deniers, que par subtilité d'engin, délibérèrent de transmettre sa personne en lieu ample et sûr, et de la loger en l'hôtel de monseigneur de Ravestain, qui jadis fut à monseigneur Jehan Gros. Dont, pour fortifier ledit hôtel, en postposant la cremeur de Dieu, sans observer le saint dimanche ni avoir regard à la feste Saint-Pierre, firent jour et nuit charpenter et maçonner treilles de fer, barres et serrures pour l'emprisonner; puis vinrent vers lui, et lui requirent que son plaisir fût de soi partir du Cranenbourg, où il était assez étroitement, pour être plus amplement logé à l'hôtel de monseigneur Philippe; à quoi le roi répondit que de là ne se partirait, si eux-mêmes ne le portaient hors à la force; et cuidant rétraindre leur fureur, leur remontra par belles persuasions, douces et amiables paroles, la rudesse qu'ils lui faisaient en sa détention, et comment ils le traitaient à toute rigueur, comme l'on ferait le plus pauvre chevalier de son hôtel; toutefois ils l'avaient allé quérir ès Allemagnes, et s'était

éloigné de sa maison paternelle, et descendu du très haut et très puissant siége impérial, pour venir au pays épouser leur princesse naturelle, de laquelle il avait eu génération, telle que chacun sait; et en l'espace de douze ans n'avait eu un seul jour de repos, ains continuel labeur, en répulse des ennemis occupans les seigneuries; et avec ce, il était seul fils d'empereur, roi sacré des Romains, de très haute et noble génération; parquoi il devait être traité selon la dignité de son état; néanmoins il se connaissait être mortel, et que sa vie, laquelle estimait être aussi briefve que le moindre d'eux, pendait en eux; et comme leur prisonnier, le pouvaient s'ils voulaient occir; mais pourtant n'avaient ils tout occis; se regardassent premier à quelle fin ils en viendraient.

»La plupart de ceux qui ces mots ouaient, se prindrent à larmoier; si n'y avait si dur coeur, qu'il ne fut navré de compassion; même ceux qui le cuidaient déloger d'illec, vaincus de ses paroles, retournèrent vaincus, et ne retournèrent avant pour cette fois. Tôt après leur retour, le roi fit une supplication adressante aux seigneurs et au commun de la ville; si la délivra à certains hérauts, lesquels revêtus de leur cottes d'armes, la baillèrent au premier échevin qu'ils trouvèrent au bourg devant Saint-Donat, pour la présenter auxdits seigneurs; mais illec survint un rude vilain, de fières menaces et rigoureuses paroles, disant, que ce qui était conclu demeurait conclu, tellement que ledit échevin fut fort joyeux de refuser ladite supplication, laquelle ne sortit nul effet à l'appétit du roi.

»En ces jours, les Gantois envoyèrent leurs commis requérir aux Brugelins d'avoir jusqu'au nombre de dix prisonniers, comme monseigneur le chancelier, l'abbé de Saint-Bertin, et autres grands personnages de l'hôtel du roi, afin de les mener à Gand, de leur faire illec juridiquement leur procès, et finablement de les punir selon leurs délits et mésus; à quoi les Brugelins s'inclinèrent et consentirent, moyennant certaines obligations à quoi les Gantois s'inclinèrent, contenans en substance que tous les seigneurs de la loi, nobles, bourgeois,

marchands et habitans, ensemble tous les doyens des métiers et communautés de la ville de Gand, promettaient de rendre à ceux de la ville de Bruges lesdits prisonniers, toutes et quantesfois qu'ils en seraient requis; et pour sûreté de ladite obligation, donnèrent lettres-patentes écrites en parchemin, scellées du grand scel de la ville de Gand, lesquelles furent lues et publiées en plein marché, en présence des doyens et de tous les adhérents étans sous leurs bannières.

»Ainsi, monseigneur le chancelier, monseigneur l'abbé de Saint-Bertin, messire Martin Polheim, le Grand Polheim, le seigneur de Maingoval, messire Philippe de Nassau, le seigneur de Willervaut, messire Regnier de May, le seigneur de Wolkenstain, et Philippe Lauvette, furent tirés hors des prisons de Bruges, chargés sur quatre chariots, et livrés aux députés pour les mener à Gand. Merveille n'est si ce voyage fut fort déplaisant à tels hauts et nobles personnages, comme ceux qui sans quelque remède cuidaient illec terminer leurs jours. Et venait à mémoire à monseigneur le chancelier comment, par furieuse commotion populaire, son prédécesseur avait été décapité. Pareillement, les autres se recordaient de la mort du seigneur d'Humbercourt, comte de Meghen, chevalier de la Toison-d'Or, qui pareillement avait été exécuté. N'y avait celui qui ne fut surpris de terreur et de cremeur, doutant le méchef avenir. Les archiers et les arbalêtriers et gens de serment de Bruges se mirent en point avec aucuns de Gand pour les ramener; si les conduirent jusqu'à Arselle seulement, où ils trouvèrent certain nombre de François, naguères paravant venus au secours des Gantois, qui les convoyèrent jusqu'à Gand, où ils furent étroitement emprisonnés dedans Grevesteen, sans permettre ni souffrir que nuls de leurs serviteurs entrassent avec eux.

»En ces jours, Coppenolle, accompagné d'aucuns François venus à Gand, se trouva en Bruges, où il fut reçu à grande joie, tant pour ce qu'il apportait la paix de France, que pour ce qu'il était grand ennemi et adversaire du roi, dès les autres guerres de Gand, et continuait toujours en son hosti-

lité. A la venue de Coppenolle, le vingt-septième jour de février, environ onze heures au jour, le roi des Romains étant encore au Cranenbourg, fut publiée par le roi de France la paix faite en Arras, dès l'an quatre-vingt-deux; mais avant la publication les Brugelins firent sonner trois fois la cloche du beffroi, et par trois fois jouer les menestriers aucuns mottets, puis M. Jehan Rogier, pensionnaire de la ville, lit bien au long le traité de ladite paix; et furent illec tenus et réputés pour ennemis tous ceux qui occupaient les places, et se tenaient en garnison ès limites de Flandres de par le roi des Romains, lequel ils nommèrent simplement archiduc d'Autriche. Fut publié aussi que tous Allemands et Bourguignons, officiers en Flandres de par le roi des Romains, se déportassent de leurs offices sur peine de perdre la vie. Et afin que le cri de ladite paix demeurât perpétuel en la mémoire des hommes, Pieter Metteney et ledit Coppenolle semèrent argent monnoyé sur le marché de Bruges, qui soudainement fut recueilli par le menu peuple.

»Après que l'hôtel de monseigneur Philippe, qui jadis fut à M. Jehan Gros, fut préparé, serré, barré et fortifié pour emprisonner le roi, au contentement de ses adversaires, Brugelins et Gantois vinrent de rechef vers lui, et lui dirent, sommèrent qu'il fallait qu'il se délogeât de Cranenbourg, qu'il vînt parler aux dix-sept neringhen sur le marché, et de là s'en irait audit hôtel, où il serait plus au large, et arrière de toute noise. De ce nouvel déloger fut le roi fort déplaisant et en inestimable souci; car il y avait résisté à son possible; et percevoit bien comment il était caressé, oppressé et contrarié de plus en plus et en péril mortel, comme est l'agnel innocent entre les gueules des loups rabbis; et n'est merveille s'il craignait leur furieuse et déraisonnable insolence. Et quant le roi vit que ni force, ni amour, ni beau parler, ni beau semblant ne lui pouvaient aider à refréner leur ire, il se recommanda en la garde du roi des rois; si se descendit à leur vouloir, proposant de leur faire trois requêtes.

»Ce jour doncques, qui fut le vingt-septième de février, le roi vêtu d'une robe de damas noir, ayant une barrette vermeille en chef, se tira vers les seigneurs de la ville, et alla sur le marché de doyen en doyen, de bannière en bannière, leur requérir trois choses, à chef découvert et la barrette en main: premier, que l'on ne touchât à son corps par violence; secondement, qu'il ne fût livré aux François ni Gantois; tiercement, que l'on lui permît d'avoir dix ou douze de ses princes, familiers et serviteurs, pour lui administrer ses nécessités, tant en chambre, à table, comme en la cuisine. Les trois points lui furent libéralement accordés; puis monta à cheval, couvert de drap d'or, ses gentilshommes devant lui, et fut amené audit hôtel, fort près gardé, fort près serré, et en grand danger de sa vie, pour les mutineries, commotions et monopoles qui se faisaient en la ville.

»Maintenant, sans quérir ancienne histoire lointaine, voyons-nous clairement en la détention et très dure adversité du très victorieux roi Maximilien, la subite et étrange et déreglée mutabilité de fortune; car deux ans révolus paravant cet emprisonnement, en ce même mois de février, voir et quasi en ces propres jours, lors étant archiduc d'Autriche, fut en la ville de Francfort, par les princes de l'Empire électeurs, du bon vouloir et consentement de la noblesse de Germanie, sans quelques contradictions élu, en-oingt et consacré roi des Romains, en présence de son père l'empereur Frédéric, et fut dénommé coadjuteur et successeur immédiat de l'impériale majesté; et fut en cette élection honoré, révérendé, prisé et recommandé pour le plus preux, le plus victorieux et triomphant prince de la terre; et maintenant est tellement dépressé, humilié et adversé par les tourbillons de commotion furieuse, qu'il est séparé et égaré de toute société chevalereuse, ès mains des cruels satellites prisonnier, et traité comme pauvre misérable homme, sans avoir regard à sa dignité royale, à ses claires vertus, ni à sa très inclite et haute générosité; car il était seul fils de l'empereur, empereur à venir, et consacré père de paix. Or était-il en la

sérénité de sa magnificence, très redouté des nobles chevaliers; et il est maintenant la sérénité de sa décadence, très rebouté des vilains durs et fiers; il était franc et libre entre ses parents et amis, et il est maintenant serf et surpris entre ses ennemis; il était honoré des hauts barons puissants; il découvre son chef devant rudes méchants; on lui requérait grâce comme au roi qui pardonne, maintenant faut qu'il prie pour sauver sa personne; sa clareté lumait nobles coeurs vertueux, il est absent et clos entre gens vicieux. Et ainsi doncques, par fortune rétrograde, exorbitant du vrai train raisonnable, les membres tiennent le chef en subjection, les petits oiselets debecquent le seigneur aigle, les poissonceaux de la mer aggressent la baleine, et les simples et rudes moutons, pour complaire aux loups qui les étrangleront, tinrent le berger et ses chiens prisonniers, et en son propre parc, qui fut chose étrange; et jà soit-ce qu'il ne fut associé de très illustres et chevaleureux personnages, sa captivité de son état royal pour entretenement, toutefois jamais sans magnanimité et seigneurieux maintien, sans entretenir ses gravités à son possible, toujours accompagné de louables vertus.

»Les seigneurs de Bruges et aucuns notables bourgeois labouraient fort ardemment de défaire et séparer l'armée qui se tenait sur le marché; mais toujours les rompaient les dix-sept neringhen; jà soit-ce que sur intention de parvenir à ce, l'on fît célébrer solennellement et par dévotes personnes aucunes messes du Saint-Esprit. Enfin les proterves et obstinés garçons en leur malice furent tellement admonestés, induits et persuadés de ceux de bonne volonté, en la bonne semaine, que le samedi de grand Pâques, environ cinq heures du vespre, les seigneurs de la justice, ensemble les doyens des métiers, se mirent en conseil sur cette matière, et de commun accord delibérèrent de déloger du marché et de remettre leurs bannières en lieux accoutumés; et à cette cause fut publié que chacun de ceux qui porteraient armes, fussent, entre six et sept heures, chacun dessous son enseigne, le mieux en point que possible leur serait; et incontinent fut

défait le hourd où les exécutions capitales avaient été perpétrées. Le hourd ou le banc à la gehenne avait été élevé, pour montrer plus amplement messire Pierre Lanchâst. Pareillement le parc fait de gros mairiens où se tenaient les consaux, lesquels tous ensemble, et hourd et banc, cordes et instruments à ce servans furent rués et brûlés en un grand feu illec allumé; et les compagnies illec assemblées sous la bannière, chacun se mit en notable ordonnance, comme ils ont usage de faire à la procession du saint sang de Bruges; et en délogeant prirent congé amiablement entre eux. Les doyens baisèrent l'un l'autre, remercians et louans Dieu de ce que tant paisiblement et sans murmure ni grande noise s'étaient entretenus et trouvés ensemble. Ce fait, se partirent du marché à grande pompe, chacun selon son ordre et état, les bourgeois les derniers. Le seigneur de Dinkerke portait l'étendard de Flandres, et Pierre Metteney la bannière de Bruges. Pendant lequel temps qui dura plus de deux heures, car ils étaient nombre de quinze à seize mille, les menestriers jouèrent plusieurs mottets et chansons. Le mardi de Pâques ensuivant, firent ceux de Bruges une procession générale où fut porté le corps Saint-Donat; et les bourgeois ayans les testes nues, portaient chacun un cierge en la main, pareillement les doyens chacun en son ordre.

»Les garnisons de Hulst, Alost, Tenremonde, Lessines et de Likerkes, furent en grand déplaisir, sachans que les états se rassemblaient en Gand pour besogner au bien de paix, qui leur était fort contraire pour les proyes, pillages, vexations, rançonnemens et compositions qu'ils faisaient sur ceux qu'ils tenaient de Gand et de Bruges; pourquoi, en tant que possible leur fut, ils mirent toutes interruptions, obstacles et empêchemens, afin d'éteindre ledit voyage, tant par trafiques que par menaces et autres romptures. Ceux d'Anvers même montraient qu'ils n'étaient guères affectés à l'assemblée de Gand; car ils envoyèrent, pour les députés de leurs villes, deux prêtres et un avocat de même sentiment; lesquels ne furent acceptés des autres. Ceux de Malines s'excusèrent de

l'allée, disans que les Gantois les tenaient pour suspects; et d'autre part, ils retinrent en leur ville le seigneur de la Gruthuyse, nonobstant qu'il eût lettres de sûreté et consentement de monseigneur l'archiduc, èsquelles il était expressément dénommé. Sur quoi, monseigneur de Ravenstein, monseigneur de Bevres et les états étant en Liège, en écrivirent à monseigneur l'archiduc, qui leur fit savoir qu'il était averti, puis la concession de sûreté, que sur tant que l'on désirait et aurait le bien du roi son père la sûreté de sa personne, mêmes qu'il ne fût transporté en la main de ses ennemis. Le seigneur de la Gruthuyse ne se trouva à ladite journée, attendu aussi que le roi son père lui avait paravant écrit, que ledit de la Gruthuyse l'avait pressé de le condescendre à plusieurs grandes choses à son grand regret.

»En ce temps, la garnison du château de Likerke, sortie de plusieurs François, faisoit innumérables maux aux voisins tenant le parti du roi; car ame n'osait aller de Mons à Bruxelles, sinon à force d'armes, pour doute des rencontres périlleuses et dommageables, considéré l'empêche dessusdite, et que même aucuns personnages desdites garnisons s'embuchaient et tenaient sus. Les seigneurs de Ravenstein, de Bevres et autres des états, désirans le bien de la paix et la délivrance du roi, délibérèrent lesdits seigneurs de monter sur mer, d'arriver à l'Ecluse, et par Bruges tirer à Gand. Mais lorsqu'ils se trouvèrent sur mer, ceux de Hulst, qui les aguettaient à tous lez, tirèrent sus à force de navires, et leur donnèrent tous les troubles que possible leur fut. Toutefois ils arrivèrent à l'Ecluse; et le roi, averti de leur venue, leur manda, par son confesseur, portant lettres écrites et signées de sa main, que à toute diligence et le plus bref chemin que trouver pourraient, ils se trouvassent à Gand. Donc le seigneur de Ravenstein, attendant que les matières s'approcheraient, y envoya en son nom le seigneur de Pratte. Antoine de Fontanne y comparut pour monseigneur Philippe, et le seigneur d'Herselles pour le seigneur de Bevres. Ils se trouvèrent à Gand avec lesdits états, le vingt-cinquième jour du

mois d'avril. L'assemblée se fit en la maison de ville, et en présence de prélats, des chevaliers et autres représentans les états de Flandres, ensemble les trois membres, avec les états des autres pays. Maître Pierre N. docteur en médecine, pensionnaire de Rimerswalle en Zélande, proposa pour les états desdits pays, faisant résumtion des conclusions prises en Bruxelles. Donc après excuses faites de leur tardive venue, requit que préalablement l'on besognât à la délivrance du roi; et les membres voulaient que premiers fussent vidés trois points par eux mis en avant en un libel. Le premier à l'union des pays, le second à la paix de France, et le tierce au gouvernement et régime de monseigneur l'archiduc. En ce différent et altercation furent aucune espace, et toujours coulait le temps sans rien expédier. Tellement advint que, après toutes controverses, plusieurs argumens, répliques et dupliques faits d'un parti et d'autre, le seigneur de Wyère, messire Jehan de la Bonnerie, partit de Bruges, sûrement à l'assemblée, et mit avant que le roi quérait être élargi sur ôtagiers qu'il baillerait, c'est assavoir le duc Christofle en Bavière, le marquis de Bade, Allemands, et monseigneur Philippe de Clèves, parmi tant qu'il ferait vider les gens de guerre hors de la comté de Flandres, les Allemands en Allemagne et les autres en leurs quartiers. Toutes autres intentions de procéder postposées, et les états et membres prètèrent les oreilles au proposé dudit seigneur de Wyère, et fut répondu par ceux de Flandres, pourvu que les deux princes dessusdits se renderaient ôtagiers pour le roi en Bruges, sans en partir que toutes les promesses du roi ne fussent accomplies, et aussi que monseigneur Philippe se rendrait ôtagier en la ville de Gand, ils consentiraient à la délivrance du roi. Et disaient que monseigneur Philippe passerait par Bruges, pour soi trouver en Gand, et serait commandé du roi ainsi le faire. Et s'il advenait que le roi défausit de sa promesse aucunement, il quitterait mondit seigneur Philippe des serments et fidélités que lui devait et avait fait, et lui consentirait donner aide auxdits états et membres;

et dirent outre plus qu'ils n'avaient intention de rudement traiter, ni de mal faire à monseigneur le chancelier ni à ceux qui étaient avec lui emprisonnés; mais, sans en faire prompte délivrance, les garderaient jusques à ce que les choses mises avant seraient parachevées. Et en présence des notaires et témoins requirent lesdits états et membres de Flandres aux états des pays, qu'ils voulsissent déporter le roi de la mambourgnie de tous les autres pays, vu que son gouvernement était peu rassurant; et, si mal en venait, ils protestaient du devoir fait, et non seraient reprochables devers monseigneur l'archiduc, lorsqu'il viendrait en âge. Sur quoi répondirent les états des pays, qu'ils étaient des limites de l'empire, et d'autre condition que ceux de Flandres, et que, par le moyen de messeigneurs du sang et du conseil, provision serait mise au gouvernement du pays, et que l'on entretiendrait le roi à mambourg. De cet acte furent faites lettres et instruments requis d'une part et d'autre, à quoi ceux de Lille et Douay s'accordèrent ennuis.

»Cette chose mise en train de paratteindre à la délivrance du roi, les états conclurent d'envoyer une partie d'entre eux à Bruges, et les autres demeurer à Gand. Dont ceux qui furent députés pour aller à Bruges obtinrent lettres de quatre princes d'Allemagne, scellées de leurs sceaux. De la vue desdits députés furent les Brugelins fort joyeux, et leur firent le bien veignant fort amiable, et en signe de vouloir acquiescer à leur louable poursuite, les cuidans grandement complaire, ils firent mettre jus du marché un hourd et un gibet propice à faire leurs exécutions. Lesdits députés se tirèrent vers le roi, emprisonné à l'hôtel de monseigneur Philippe, sous la garde de trente-six hommes seulement, tant en chambre en bas, que aux entrées. Et, après que le pensionnaire de Rimerswalle, au nom des états, eût fait une petite proposition, le roi fit dire par le seigneur de Wyère, que ce qu'ils avaient fait lui était agréable, fort les remerciant, et que jamais ne les mettrait en oubli. Mais quand au parfait des besognes, sourdit une rompure fort grande;

car le duc Christofle et le marquis de Bade firent refus d'être ôtagiers pour le roi, combien qu'ils en furent fort requis. Mais monseigneur Philippe s'y offrit libéralement, auquel le roi avait fait savoir, par frère Pierre Denis, que les membres de Flandres désiraient de l'avoir pour ôtage avec les dessusdits princes. Et il rescrivit au roi que, par le grand désir qu'il avait à sa délivrance, moyennant que le marquis et le duc le voulussent faire, il s'y offrait de sa part; et, si plus y pouvait employer que corps et bien, il le ferait de très bon coeur.

»De la rompture des princes d'Allemagne furent les états fort déplaisans, non cuidans mener à fin leur espérée et très désirée oeuvre; mais le roi y pourvut d'autres personnages; car en lieu du duc et du marquis, se consentirent de venir et tenir ôtages en Bruges le seigneur de Wolkenstein et le comte de Hanau. Sur espérance de parfaire le tout, l'on avait fait un hourd grand et spacieux, de cent à six vingts pieds en quarrure, sur le marché de Bruges; mais monseigneur Philippe de Clèves, qui se devait rendre ôtager, ne comparut point si tôt que l'on eut bien voulu, et doutaient aucuns qu'il ne fût réfroidi de sa promesse conditionelle, est assavoir être ôtagier, au cas que lesdits duc Christofle et marquis de Bade eussent fait devoir, ce que non. Le roi de rechef envoya devers monseigneur Philippe; qui, comme dessus, amiablement l'accorda, vinssent lesdits princes ou non, moyennant que monseigneur de Ravenstein, son père, fût envoyé à l'Ecluse. Pourquoi mondit seigneur de Ravenstein, dès le jour de l'Ascension, jura la paix, l'alliance et l'union des pays, en l'église Saint-Donat, lorsque l'on chantait la grande messe, en présence des seigneurs et états.

»Le lendemain de l'Ascension, en expectant monseigneur Philippe, en qui gisait le noeud de la besogne, fut préparée une très dévote procession générale, où, en partant de Saint-Donat, fut porté le saint sacrement de l'autel, la vraye croix, le corps de Saint-Donat, patron de paix, et autres plusieurs saints et dignes reliquaires. Et vint la procession jusqu'à

l'hôtel là où le roi tenait prison, toujours surattendant monseigneur Philippe, jusqu'à onze heures. Pendant ce temps, le roi fit sceller certaines lettres aux membres, par lesquelles ils promettaient de rendre ses nobles prisonniers en Gand. Et d'autre part, le roi promit de faire vider toutes gens de guerre, Allemands et autres, hors la comté de Flandres, dedans trois jours, et en dedans autres quatre jours hors des autres pays. Promit aussi que, sans rançon, dépens ou intérêt, il ferait recouvrer le seigneur de la Gruthuyse, maître Roland, le bourguemestre de Bruges, et autres pris en la poursuite et à cause de la délivrance du roi. Ces promesses faites, les lettres scellées, au contentement des partis, le roi montrant signe de récréation, leva la main et dit aux états: »»Or allons, nous avons la paix.««

»Ainsi se partit le roi de l'hôtel qui fut à messire Jehan Gros, où il avait été prisonnier depuis le vingt-septième de février, et accompagna de pied la procession fort dévote à laquelle précédaient les états des pays en notable ordonnance, puis les gentilshommes de l'hôtel du roi, puis le roi, et sur le derrière les seigneurs de Bevres, notables prélats, notables chevaliers et les trois membres de Flandres. La procession venue sur le marché, les gens d'église et les états des pays montèrent sur le hourd fort tapissé et paré de verdure, sur lequel était un autel pour les reliquaires, et un triomphant siége pour le roi; mais le roi se tira au Cranenbourg, le premier logis où il avait été en arrêt. Les états voyants qu'il ne montait sur le hourd, les aucuns pour le convoyer, et lors soudainement s'éleva un hideux cri populaire tant épouvantable, qu'il semblait que l'on dût tous tuer; et lors gens d'église, pour eux sauver et pour mieux courre, ruèrent jus chappes et manteaux; l'un courrait deçà et d'autre de là; l'on ne savait où être le mieux assuré; et ainsi que ce cri s'était impétueusement élevé subtilement, il s'accoisa, et ne sut-on à quelle cause dont procéda ce tumulte.

»En cet hôtel de Cranenbourg, où était le roi, accompagné des nobles, lui étant aux fenêtres, se trouvèrent illec

en un lieu de trente pieds de quarrure, les membres de Flandres, l'écoutette, échevins, horsemans, tous vêtus de couleur noire; lesquels, après qu'ils se furent mis à genoux, eux humiliés et fait la révérence devant la face du roi, vinrent deux et deux sur le hourd, se présentèrent devant les états, se mirent de rechef à genoux, et par messire Jehan Rogier leur pensionnaire, firent remontrer comment par le grand mésus, rudes insolences et horribles excès qu'ils avaient fait et permis faire par le peuple en la noble personne du roi, ils étaient certains qu'il n'aurait miséricorde d'eux, si n'était par l'intercession d'aucuns de leurs médiateurs, car de eux-mêmes ne lui oseraient requérir merci, pardon ni miséricorde; pourquoi, la plupart d'eux fondans en larmes, montrans signe de grande contrition et repentance, prièrent fort humblement auxdits états qu'ils voulussent être leurs intercesseurs vers le roi, et lui prièrent que en l'honneur de la passion de Notre-Seigneur, il leur pardonnât leurs méfaits, mésus, et criminel délit, avec plusieurs douces persuasions incitans les coeurs à pitié et compassion. Les états voyans les requêtes et supplications, voyans que leurs larmes procédaient de la fontaine du coeur, leur promirent intercéder pour eux; et à cette fin descendirent du hourd, accompagnés desdits membres, et se trouvèrent ensemble au carré dont ils étaient partis. Le roi étant aux fenêtres comme dessus, le pensionnaire de Rimerswalle fit la requête au nom des états pour lesdits membres, en manière d'une belle, douce et honorable proposition, pour ouvrir le coeur au roi, et déployer le trésor de sa miséricorde; pour ainsi induire les délinquants à repentance et connaissance de leurs méfaits, qui miséricorde criaient à pleine voix, tellement que le roi fort pleurant, accompagné de plusiers nobles, les reçut à merci et leur fit dire par monseigneur de Wyère, que de toutes offenses particulières ou autres, par paroles ou de fait, il pardonnait tout, sans ce que jamais le retint en son courage. La proposition finée et la pardonnance faite, les états et ensemble les membres vinrent de rechef, chacun en son lieu; et le roi semblablement, qui de

prime face se mit à genoux devant l'autel où reposaient les dignités, jusqu'à ce que les enfants de choeur eurent chanté en plein-chant: *O crux ave, spes unica,* le verset et l'oraison y servant. Ce fait, le roi fut requis de faire le serment de la paix, illec posé. Il le voulut voir et lire bien au long; puis en grande révérence et crainte, comme il semblait, fit le serment tel qui s'ensuit: »»Nous promettons de notre franche volonté, et jurons en bonne foi sur le saint sacrement ci présent, sur la sainte vraie croix, sur les évangiles de Notre-Seigneur, sur le précieux corps Saint-Donat, patron de paix, et sur le canon de la messe, de tenir, entretenir et accomplir par effet la paix, l'alliance, les accords et bon entendement fait et conclu entre nous d'une part, et nos bien amés les états et trois membres du pays de Flandres et leurs adhérens, d'autre part; ensemble la concordance, union et alliance de tous les états et pays, faite et conclue par notre consentement en tous leurs points et articles, selon ce que par nous et par eux de notre consentement a été fait et scellé; et promettons, en parole de prince et comme roi, sur notre foi et honneur, que jamais ne viendrons et souffrirons venir ou faire au contraire directement ou indirectement, en quelque manière que ce soit, selon notre pouvoir, le tout selon le contenu, forme et teneur des lettres de ladite paix, concordance, union et alliance, en déchargeant lesdits de Flandres du serment qu'ils nous ont fait comme père et tuteur et mambourg de notre bien cher et aimé fils, et autrement en quelque manière que ce soit.««

»Au commandement du roi fit le seigneur de Bevres le serment, qui fut tel: »»Je, Philippe de Bourgogne, seigneur de la Vere et de Bevres, en ensuivant le solennel serment fait par très noble personne, le roi ci présent, promets en bonne foi, et jure sur le saint sacrement ci présent, sur la sainte vraie croix, sur les saintes évangiles Notre-Seigneur, sur le précieux corps Saint-Donat, patron de paix, et sur le canon de la messe, de tenir, entretenir et accomplir par effet ladite paix, concordance et union et alliance en tous ses points

et articles, et de non vouloir ou faire souffrir être venu ou faire au contraire. Je promets et jure aussi, par l'ordonnance du roi ci présent, de aider et de faire assistance à ceux de Flandres, contre les infracteurs de ladite paix, union et alliance.««

»Les députés des états du pays jurèrent ce qui s'ensuit: »»Nous, les députés des trois états des duchés, comtés et pays de Brabant, Zélande, Haynaut, Namur et des villes de Lille, Douai, Valenciennes et tous autres ci présens, représentans les trois états desdits pays et villes, en ensuivant le serment solennel fait, jurons et promettons comme dessus.«« Les derniers, les trois membres de Flandres, le bailli de Bruges et les doyens firent leur devoir. Et reçut le serment le suffragant de Tournay, lequel avait chanté la messe, et lequel incontinent tourna sa face vers l'autel, prit le sacrement, chanta une oraison et bénédiction à ceux qui garderaient la paix, et jetant malédiction sur les infracteurs d'icelle, puis les enfans crièrent Noël et l'on chanta *Te Deum laudamus*.

»Ces mystères accomplis, et après que le roi eut solennellement juré d'entretenir, sans jamais aller au contraire, la paix ci-dessus écrite, ensemble l'union, alliance et confédération des pays, laquelle il confirma par lettres signées de sa main, le roi descendit du hourd, chacun se partit d'illec, et la procession retourna à Saint-Donat, avec les états et membres, surattendans la venue de monseigneur Philippe; et quant l'on perçût que l'heure se expirait, le roi se tira à l'hôtel de monseigneur de Ravenstein, où son dîner était préparé, et séait à sa table monseigneur le suffragant de Tournay, qui ce jour avait chanté la messe, et reçû les serments, les abbés de Saint-Pierre et d'Affligham, et le seigneur de Bevres. Le dîner était quasi à demi fait, quant monseigneur Philippe, le plus désiré à jamais, arriva illec tout armé. Il fit la révérence au roi, qui le recueillit fort amiablement; et, après qu'il fut désarmé, le fit seoir à sa table. Grâces rendues à notre seigneur le roi, monseigneur Philippe, les prélats, les membres et les états, s'en allèrent à l'église de

Saint-Donat, où monseigneur Philippe, au commandement du roi, qui lui quitta tous serments et fidélités qu'il aurait faits et devait, en cas qu'il contrevint au traité de paix, fit le serment tel qui s'ensuit: »»Je, Philippe de Clèves, seigneur de Winnendahl etc., promets et jure, par les serments que j'ai ici fait, de moi transporter en la ville de Gand, et illec tenir ôtage, sans m'en départir, jusques ladite paix sera accomplie en tous ses points et articles; et s'il advenait qu'aucun fasse ou vienne au contraire, directement ou indirectement, je jure et promets que, avec les trois membres de Flandres, j'aiderai à résister aux infracteurs, et de corps et de biens jusqu'à la mort.««

»Pendant le temps que ces sermens se firent en Bruges, l'ost des Allemands était à Male et à l'environ, avec lesquels le roi, au délivre de sa détention, fut magnifiquement reçu. Mais, avant son département, fit venir à la porte de Sainte-Croix, pour congé prendre, les trois états qui sa délivrance avaient pourchassés, se lui firent prier qu'il lui plaisit prendre en gré le petit devoir qu'ils avaient fait, en lui offrant tous et quelconques services et amitié que possible leur seroit de faire, lequel il accepta libéralement, disant que jamais ne les mettrait en oubliance, quant par expérience ils lui avaient démonstré service, et honneur et amitié.

»Le roi surattendait à la porte le seigneur de Wolkenstein, qui, selon le compromis du traité de paix, se devait rendre ôtagier pour lui; mais les Allemands, non assurés du partement du roi, ne le souffrirent venir, dont monseigneur Philippe, à la requête du roi et des trois membres de Flandres se tira vers les princes d'Allemagne, auxquels il certifia que ainsi en était; si ramena en la ville le seigneur de Wolkenstein, lequel, voyant le roi, se mit à pied, et le roi le prit par la main, prenant final congé auxdits états, et leur requérant qu'ils ne partissent de Bruges s'ils n'avaient nouvelles de lui, et à tant issit de la ville; et monseigneur Philippe le convoya. Et lorsque le roi et lui furent hors de servage et en toute franchise, monseigneur Philippe dit au roi: »»Monseigneur,

vous êtes maintenant votre franc homme, et hors de tout emprisonnement, veuillez-moi dire franchement votre intention. Est-ce votre volonté de tenir la paix que nous avons jurée, ou non; et, au cas que non, j'en ferai pour ma part le mieux que je pourrai.«« Le roi répondit: »»Beau cousin de Clèves, le traité de la paix, tel que l'ai promis et juré, je le veux entretenir infailliblement et sans infractions.«« Et à tant prirent congé l'un de l'autre, et le roi, fort révérendé, bienvenu et grandement festoyé des princes d'Allemagne, fut mené au château de Male, et monseigneur Philippe, son ôtagier, retourna en Bruges, ensemble le seigneur de Wolkenstein et le comte de Hanau, qui pareillement firent le serment de la paix en l'église de Saint-Donat. Et ce même jour, se partit de Bruges monseigneur Philippe, pour aller en Gand parfournir sa promesse.

»La nuit ensuivant, aucuns de l'ost des Allemands firent courses et criées devant les portes de Bruges; pourquoi grand effroi se renouvela en la ville, et furent tous les habitans toute la nuit en armes; et quand vint le matin, qu'il convint ouvrir la porte Sainte-Croix à Limbourg, le héraut apportant lettres à monseigneur de Wière, afin que les états se tirassent vers le roi, mais à l'ouverture de ladite porte, aucuns bannis de Bruges et malveillans affutèrent trois ou quatre serpentines devant ladite porte, et tirèrent en la ville, dont sourdit plus grand murmure que devant; car il semblait aux Brugelins que le traité de la paix était rompu. Lesquels pour obvier aux emprises de ceux du dehors, chargèrent pareillement aucunes serpentines, et ne faindirent de tirer vers les Allemands. Les états, qui s'étaient acheminés pour aller vers le roi, furent ébahis de ces manières de faire, à grande crainte et doute retournèrent en la ville, et pour rencharge de mal aventure, ceux du parti des Allemands boutèrent les feux en plusieurs censes et maisons étants à l'entour appartenants aux Brugelins, dont ils furent très émus; car le feu de dehors la ville enflamma le coeur de ceux qui dedans étaient, dont pour éteindre les ires d'une

part et d'autre, les états provisèrent d'envoyer devers le roi son confesseur, afin de savoir son intention et qui le mouvait de faire cette rompture, auquel il répondit, que tels excès se faisaient grandement à sa déplaisance, et qu'il se mettrait en tous devoirs pour faire appréhender les malfaiteurs, et que pourtant les états ne différassent de venir vers lui, ensemble ceux de Bruges, et pour cause qui fort touchait leurs affaires. A tant l'effroi s'aroist, et lors les états et les Brugelins allèrent vers le roi, lequel ils trouvèrent aux champs, seul à cheval, accompagné de quatre-vingts archiers. La révérence faite, il appela les Brugelins à part, et entre plusieurs choses leur dit qu'ils gardassent la paix jurée, et il se employerait en toute diligence; puis il fit convoquer les états, auxquels il fit trois requêtes. La première qu'ils priassent aux princes d'Allemagne, qu'il leur plût être médiateurs vers l'empereur, son père, afin qu'il se contentât de ceux de Bruges, considéré qu'il était au délivre et qu'il leur avait pardonné leurs mésus. La seconde, que iceux les états lui voulussent signer cédule de cinquante mille écus qui lui furent accordés au traité par paix faisant. La tierce, que bonne règle et provision fût mis sur les pays; car il avait intention de soi retirer vers son père, solliciter ses affaires.

»Quant à la première requête, ils répondirent que volontiers prieraient aux princes d'Allemagne, afin qu'ils intercédassent pour les Brugelins vers l'empereur. A la seconde, ils répondirent qu'ils se trouveraient aux états à Gand avec les autres, où ils feraient rapport de la requête pour y besogner le mieux que possible serait. Quant à la tierce, ils remettaient le tout à son bon plaisir, et de leur part offraient d'eux employer à toute diligence; et par ainsi le roi se contenta fort d'iceux, et ne demeura guères qu'il n'amenât les princes vers eux, assavoir le marquis de Bade, le comte Christophle et son frère le comte de Zollern, le seigneur Dessestain (d'Ysselstein?) et messire Corneille de Berghes. La révérence faite, messire Pierre le Comte proposa, au nom des états et fit requête auxdits princes, telle que le roi l'avait ordonné,

assavoir qu'il leur plût requérir à l'empereur qu'il pardonnât aux Brugelins etc. Sur quoi les princes les avertirent bien au long; la charge qu'ils avaient de l'impériale majesté, à cause de la prise et détention du roi, c'était de faire la plus austère guerre que faire pourraient, en boutant feux et mettant à l'épée hommes, femmes et enfants. Néanmoins ils promirent de volontiers faire ladite requête à l'empereur; mais afin que plus légèrement il s'inclinât à pardonnance, et que de meilleur coeur ils se employassent, ils requirent auxdits états, que le seigneur de Wolkenstein et le comte d'Hanau, ôtagiers en Bruges pour le roi, leur fussent renvoyés, et parmi tant ils diligenteraient le surplus. Les états répondirent qu'ils en feraient leur mieux avec les Brugelins, mais ils n'avaient puissance que de requête.

»Les princes ne furent pas contents de cette réponse, et dit l'un d'eux que jamais ne se partiraient d'illec eux ni leur armée, s'ils ne rauraient lesdits ôtagiers. Le roi voyant que les princes ne se contentaient, les apaisa par douces persuasions; excusa lesdits états, en disant que c'était le fait des Brugelins et non point aux états, lesquels se employeraient, qu'ils en auraient bonnes nouvelles.

»A tant se départit le roi et les princes, qui se tirèrent ensemble leur armée à Midelbourg et à Ardembourg, et les états rentrèrent en Bruges et trouvèrent en la maison de ville les seigneurs de la loi assemblés, les quatre hommes, les hoostmans et les doyens des Neringhen; et illec récitèrent les requêtes que leur avaient fait le roi et les princes d'Allemagne, la délivrance des ôtagiers. Après que les Brugelins eurent eu lesdites requêtes, ils remercièrent les états de leurs labeurs et bienveillances; et quant ils eurent assemblés le commun, leur dirent qu'ils étaient délibérés de rendre lesdits ôtagiers moyennant que ce serait le bon plaisir de monseigneur Philippe, à cause qu'il lui touchait; car autrement ne se fussent assentis. Et adonc, pour appointer ces besognes, la plupart des états étans à Bruges, retournèrent avec ceux de Gand illec séjournans, lesquels à l'excitation des trois membres

de Flandres jurèrent solennellement la paix sur le saint sacrement, la vraie croix et les saints reliquaires en l'église de Saint-Jehan, ainsi que leurs compagnons l'avaient juré en Bruges, et scellèrent les lettres et signèrent comme les autres, et pour ce que la solennité de la Pentecoste approchait, ils prièrent à monseigneur Philippe de retourner en leurs marches, laquelle chose il accorda, moult ennui et non sans cause; car onques puis nulle d'eux ne se trouva vers lui pour besogner sur cette matière. Toutes fois ils promirent et jurèrent de retourner et comparoire en dedans huit jours ensuivant, ou autres députés pour eux.

»Les états donc retournés ès villes et limites de ceux qui les avaient envoyés et délégués pour la délivrance du roi, fort joyeux de la paix qu'ils avaient obtenue, s'efforcèrent de faire publier ladite paix, et firent ostention de certaines lettres que le roi écrivait, contenant en substance: »»Chers bien aimés, inscrivant la conclusion prise à la journée dernièrement tenue en la ville de Gand par les députés des pays de parachever, nous avons aujourd'hui, en cette ville de Bruges, solennellement juré et promets inviolablement garder, observer et entretenir la paix faite, conclue et accordée, nous et ceux de ce pays de Flandres, selon et en la forme qu'il est à plein déclarée ès lettres patentes de ce faisantes mention. Ce que vous signifions, afin que ladite paix vous gardez et observez en tous ses points et termes, sans faire ni souffrir être fait ou aller au contraire en manière quelleconque, sur tant que douter, méprendre et encourir notre indignation; vous avisant que des infracteurs et contrevenans, et aussi de ceux qui donneront faveur, aide ou confort à ceux qui voudraient contrevenir à icelle paix, ou faire guerre audit pays de Flandres, nous ferons faire telle punition que ce sera exemple aux autres; car certes tel est notre plaisir. Chers et bien aimés, Notre-Seigneur soit garde de vous. Ecrit à Bruges, le seizième jour du mois de mai, an mil quatre cents quatre-vingt et huit. Signés de Maximilien, et du secrétaire Houdecoutre, sur la face des lettres dessus écrit.««

»Sur le rapport de bouche que firent les députés desdits états, et sur l'ardent désir et bonne affection que le pauvre peuple, long-temps bersaudé de guerre, avait au bien de paix, la paix fut publiée en plusieurs villes, comme Bruges, Gand, Oudenarde, Lille et Mons en Hainaut. Sous ombre de cette paix, laquelle l'on espérait ferme et estable, se mirent aux champs et en leurs propres domiciles les paysans de Flandres, et qui, durant la guerre, s'étaient tenus ès forts de Bruges, de Gand et autres villes, et comme bien assurés, commencèrent à labourer les terres, et aussi pour complaire au roi des Romains, et adopter sa grâce et bienveillance, les Flamands délivrèrent au roi le seigneur de Wolkenstein et le comte de Hanau, ôtagiers pour lui en Bruges, et monseigneur Philippe demeura seul en Gand. Deux ou trois jours après que la paix fut publiée èsdites villes, dont les coeurs de bonne volonté furent réjouis plus que jamais, le roi contremanda, par ses lettres, que l'on se déporta de publier ladite paix; et fit commandement que l'on portât et menât de quarante à cinquante chariots de vivres en l'ost des Allemands, lors étant à Ninove; et ceux de Lessines en frontière des Gantois, eurent commandement, par monseigneur l'archiduc, de courre sur les Flamands, dont ils se acquittèrent grandement. Ainsi furent surpris les pauvres paysans, tant des Allemands comme des Hainuyers, desquels ne se doutaient, cuidans entretenir et user du bénéfice de paix. Lors fut mu appointement en épouvantement, liesse en tristesse, tranquillité en hostilité, ébanoi en émoi, et félicité en férocité.

»Le temps pendant que les trois états procuraient la délivrance du roi par voye amiable, se préparaient les princes d'Allemagne à la guerre, pour la recouvrer par main armée; et par le commandement, su et aveu de monseigneur l'archiduc et de son conseil, messire Corneilles de Berghes et messire Frédéric, et monseigneur d'Ysselstein, furent envoyés vers l'archevêque de Cologne et autres grands princes de l'Empire, lesquels firent si bonne diligence, et en peu de jours, qu'ils excitèrent, émurent et élevèrent la puissance de Ger-

manie tellement que, pour élargir la majesté royale de sa dure captivité et détention rigoureuse, l'impériale majesté, accompagnée d'aucuns princes électeurs, ensemble de la très illustre et claire baronnie d'Allemagne, descendit en ces marches; mêmes les bonnes villes subjectes à l'impérial sceptre envoyèrent gens d'armes stipendiés de leurs propres deniers, pour servir le roi à son extrême et très éminente nécessité, et militer pour sa bonne et juste querelle. Ainsi donc que le bon père, fort chargé d'ans, par infaillible et indissoluble amour naturel donna secours en grande célérité à son très cher et aimé fils, les nobles princes et barons de l'Empire, considérans le cas fort lamentable, furent épris de pitié et compassion; et, pour rédimer le roi, leur vrai seigneur et futur impérateur, s'élongèrent de leurs marches, contrées et domiciles, abandonnèrent corps, chevanche et avoir aux dommageables grands périls de la guerre, et fournirent ce voyage à leurs dépens propres; et les bons et léaux subjets, citoyens et communautés des impériales appendances, déployèrent les trésors de leurs épargnes pour subvenir à leur royal chef couronné, unique et vrai héritier de l'empereur, par diverses compagnies et bandes; et à plusieurs fois marchèrent Allemands en Brabant pour entrer en Flandres, et passèrent par la ville de Malines, qui, comme leur singulier refuge et amiable administresse, les reçut, bienvegna, conjouit et favorisa.

»L'empereur, magnifiquement accompagné des princes germaniens, arriva à Louvain la veille de la Pentecoste. Le roi, son fils, habitué d'une robe noire, et nouvellement d'emprisonné de Bruges, se trouva cette même veille en Louvain, si se tira vers l'hôtel au logis de son père l'empereur; et lors, sentant l'approche de son fils, se leva de son siége pour venir au-devant du roi, qui, faisant condigne révérence, montra obédience filiale; et l'empereur, lui rendant amour paternel, comme le bon père qui recouvre son enfant du danger des bêtes sauvages, l'embrassa à très grande liesse. Cet abordement, ce nouveau recueil et très désiré embrassement engendrèrent larmes de pitié et compassion aux coeurs

des assistans. L'empereur et le fils séjournèrent en Louvain jusqu'au lundi ensuivant; et ce lundi, fête de la Pentecoste, entrèrent en Malines, où ils furent reçus par grande affection de coeur et somptueusement festoyés d'almuries, histoires joyeuses et ébattements; et fut la plupart de l'armée de l'empereur logée cette nuit ès maisons de ceux de la ville, qui libéralement leur favorissaient, et ils se contentèrent grandement de leur payement, car ils ne firent dommage d'un seul petit poulet. Et lors courrait en leurs hôtels si noble police fort justement, à mesure que ame ne trouvait fiche de doléance. L'armée était décorée et embellie de très puissans princes élégants et montés sur chevaux de même; et montraient bien qu'ils aimaient le roi d'une fervente amitié, par le bon service qu'ils lui firent.

»Pareillement les villes subjectes à l'impériale majesté, car l'armée fut estimée plus de vingt mille hommes bien pris, gens de fait et de bonne taille; ni jamais ni de notre temps, ni de l'âge de nos ancestres, ni proavint ni descendit en nos quartiers telle puissance d'Allemagne, si notable ni si honnêtement conduite et ordonnée.

»Le mardi séquent, un bon nombre d'Allemands et Wallons firent une course devant Gand, brûlèrent deux tortoirs, une maison de plaisance appartenant à messire Adrien de Rassenghien, et aucuns villages étans sous la garde de monseigneur Philippes. Plusieurs escarmouches se firent aux barrières de Gand, dont les Gantois, qui naguères vidaient leur fort, étaient moult déplaisans. Pourquoi monseigneur Philippe, étant ôtagier illec, voyant cette manière de faire, envoya le grand Polheim et Wolkenstein, pour finablement savoir l'intention du roi, et s'il voulait tenir la paix, ainsi que solennellement il avait juré; mais l'empereur fit mener ledit Polheim et autres, prisonniers en Vilvorde.

»L'empereur, magnifiquement asserné de la noblesse de Germanie, entra en Flandres, se tira vers Gand, tint son camp à Enreghem, où il séjourna propre plusieurs jours. Gantois, qui rien n'admiraient, eux confians en la force de

leurs armes, tours et murailles, sentans l'approche de cette grosse et puissante armée logée et agitée auprès de leur ville, furent comme fort marris, surpris de terreur et d'épouvantement, et est l'opinion de plusieurs, que si l'empereur de prime venue eût donné vigoureux assaut, n'est à douter qu'il n'eût dompté les coeurs des habitans à demi déconfis; la muraille était dépourvue de trait à poudre, et n'y avait quelconque ordonnance pour subvenir à leur défense. Toutesfois par succession de jours, ils reprirent courage, conclurent non vider aux entreprises, se fortifièrent d'aucuns blocus et furent résolus de garder leur fort et donner puissante résistance à quelque péril ou danger que fortune les voudrait tourner.

»Le bruit de la descente de l'impériale majesté et de son noble et grand exercite fut soudainement épandu par le royaume de France; et entre les autres pays, la comté d'Artois était en grand effroy, et tremblaient aucunes frontières, doutans leurs explois. Le seigneur des Querdes, maréchal de France, à grande diligence fit dilapider et démolir le château de Lens, le fort de la Bassée et autres places non tenables, et pour y donner résistance au pourchas de Coppenolle, fit amas de trois mille hommes seulement, dont la plupart n'étaient gens de fait, et craignaient fort l'armée des Allemands, de laquelle la multitude était tant redouté, qu'il semblait aux François, consideré l'empêchement que lors avaient en Bretagne, et aussi telle était notre espérance, que en moins de trois ou quatre mois ils auraient succombé la plus grande partie du royaume de France. En l'ost des Allemands étaient grand nombre de Wallons à cheval et à pied sous la conduite de Ferry de Nonnelle, Louis de Vaudrey, Jehan de Wy et Alverade, qui toujours se conduirent entre eux honnêtement; car ne se firent guères d'emprises que premier ne fut en front.

»Les Flamands, pour obvier aux Germaniens et nations leurs adhérens, mandèrent François en leur aide, et marchèrent en Flandres les seigneurs de Fismes et des Pierres et autres capitaines de trois cents lances. L'alliance et la subvention

des François aux Flamands déplût tant aux Haynuyers, Antverpiens et Malinois que rien plus, et disaient aucuns, jà soitce que le roi eût commandé en jurant la paix à monseigneur Philippe que sa fraction y avait de son quartier, il prensist telle alliance et subside que bon lui semblait. Si ne se devait-il pour nul rien soi joindre aux François capitaux ennemis des pays. Semblablement les Flamands, qui tant constamment avaient soutenu et bataillé contre eux, ne s'y devaient assentir, ains devaient quérir autre manière de faire. Depuis le jour en avant que François alliés aux Flamands se tinrent en pointe contre le roi et ceux de son parti, tout murmure, hayne et hostilité s'éleva contre monseigneur Philippe, souverainement en Haynaut, où il était paravant comme le père du pays, autant ou plus redouté ou crému que le roi des Romains.

»L'empereur tenans les champs à Ceureghem, fit signifier aux Gantois, par un sien héraut, que son plaisir était qu'ils le reconnussent pour souverain seigneur, touchant le quartier outre l'Escaut, et commandait qu'on lui envoyât le chancelier, le seigneur de Maingoval et autres nobles personnages familiers du roi, emprisonnés en Gravesteen, ensemble plusieurs autres choses, dont l'effet fut petit. Lors entre les doyens avait un grand émoy; le doyen des cordonniers, nommé Remieul, le meilleur ouvrier de tous ceux de Gand, qui pour exécuter les rigoureuses conceptions fit amener trois confesseurs, deux puttières, dix ou douze satellites fort en point, armés et embastonnés, et lui-mêmes avait un gantelet de fer en main, et quand il entendit que l'empereur demandait à voir lesdits prisonniers, il promit au héraut sans faute nulle, qu'il aurait partie de son désir. Le héraut, fort joyeux de cette réponse, se contenta grandement, et fit grande chère selon le temps, espérant délivrance de ceux qu'il cuidait ramener à grande joie. Ce doyen dessusdit, fort animé et plein de mauvais esprit, fit hâtivement faire deux maraux à façon de malettes de pélerins, sur intention d'y bouter les testes d'aucuns d'eux, lorsqu'ils seraient exécutés pour en faire présent à l'empereur,

puis se tira vers la prison, accompagné de sacmans, confesseurs et bourreaux, et de prime venue, fit convenir devant lui messire Philippe de Nassau, et messire Renier de May, lesquels soudainement fit administrer de leur salut, les cuidant décapiter au parquet du château. Les autres prisonniers d'en haut, oyans le parlement d'en bas, et connaissant la prochaine malicieuse volonté du doyen, furent en grande perplexité comme ceux qui l'accolée attendaient. Entre lesquels l'abbé de Saint-Bertin descendit en bas, redarguait ledit doyen de sa furieuse prétente, pour ce que sans procès, et sans présence de juge, tyranniquement les voulait faire occir. Le doyen si mal se contenta dudit abbé, qu'il l'empoigna d'une main par le collet, mit la main à sa dague, persistait en son insolence, quand monseigneur Philippe, par l'avertement d'aucuns de la loi, survint illec soudainement, et lorsqu'il aperçut ce grand mésus et douloureux méchef avenir, il adressa ces paroles au doyen et à ses complices, et leur dit: »»Que voulez-vous faire, gens insensés et sans pudeur? ne pensez-vous point au grand danger que vous encourez si vous homicidez ces pauvres prisonniers, et que si la mort vient à la connaissance des Allemands enflammés d'agir, et fort vindicatifs, tenez-vous pour assurés qu'autant en feront-ils au seigneur de la Gruthuyse, l'un des grands amis que vous ayez en Flandres; et soyez certains que le seigneur Despierres et son fils est en certain lieu pour entrer en cette ville à main armée, sur intention de obvier à vos ennemis et subvenir à votre extrême et grand besoin, et si ne faites doute que si son père perd la vie par contrevengeance des prisonniers ici détenus, il vous sera perpétuel ennemi capital et irréfragable, ni jamais ne le vous pardonnera. Ainsi multiplierez ennemis, à tous litz qui guères ne vous sont duisants.««

»Par cette remonstrance ainsi faite, à très grande peine et fort ennuis se refrena de son ire le doyen inhumain, outrageux et felon, et les seigneurs de Gand perçurent l'éminent péril qui leur pouvait mésadvenir par la fatuité et outrecuidance dudit doyen, qui fort avait la teste verde. Afin que

plus avant ne se ingérât de faire telles insolences, ils firent inhibition et défense par commun accord, que nul dorénavant, sur grosse peine, ne se avançât d'exécuter personne si du moins il n'avait huit hommes de la loi présents.

»Et ainsi retourna le héraut vers l'empereur, sans rien obtenir de ses diverses intentions. De cette dangereuse aventure furent madame la chancelière, et la dame de Maingoval lors étans à Gand et pourchassant la délivrance de leurs maris, en angoisseuse tribulation, considérant les injustes exécutions qui paravant s'étaient faites des nobles grands personnages détenus ès mains des Gantois, pourquoi la dame de Maingoval à toute diligence, ce même jour au soir, se trouva vers le seigneur des Pierres, priant très instamment qu'il voulsist remédier au dangereux prétendre dudit doyen, afin que son mari et autres nobles personnages prisonniers fussent assurés de leurs vies, laquelle chose promit ainsi le faire. Madame la chancelière, d'autre part, ne cessait de courre, diligenter et intercéder de l'un à l'autre, et de fait, rencontra sur les rues messire Adrien de Rassenghien et Coppenolle, et icelle postposant toute crainte de noblesse, suppliante pour le salut de son mari, qui lors lui touchait plus que nul rien, se rua devant eux en genoux en la boue et fange comme feroit une pauvre simple femme devant les plus grands princes du monde. Et pour ce que aucuns seigneurs, bourgeois et manans qui tous étaient pour le parti du roi des Romains, s'étaient absentés d'illec, quérans autre part leur demeure, les femmes desdits seigneurs, bourgeois et manans furent bannies de Gand en nombre de quarante à cinquante, entre lesquelles étaient les deux dessusdites dames; et ce fut fait afin que la disposition et état de la ville ne fût révélé aux maris d'elles.

»Deinse est un fort village sur la rivière du Lys, qui donne passage d'Audenarde à Bruges, et de Courtray à Gand; et les paysans à l'environ, tenans parti contraire au roi des Romains, avaient fortifié l'église où ils étaient boutés, comme une forteresse, avec certain nombre de François et de Flamands à cheval et à pied, qui les soutenaient, et défendaient

tellement le passage, que les vivandiers de Mons, Valenciennes, Ath et autres villes de Haynaut n'osaient passer ledit village pour raffraîchir l'ost des Allemands; et furent contraints les aucuns de retourner en Haynaut, les autres de vendre leurs vivres périssables, et les donner à meilleur marché en Audenarde, qu'ils ne leur avaient coûté. Considéré l'obstacle et interpos que lesdits François et Flamands mettaient audit Deinse, tant périlleux que l'on ne pouvait passer sinon à puissance, le roi y mit remède convenable; et pour tenir le passage ouvert, y envoya sous la conduite du duc Christophle, de quatre à cinq mille Allemands, ensemble aucuns Wallons sous Ferry de Nonnelle, qui par l'avis et ordonnance des conducteurs d'Allemagne furent envoyés devant avec les piétons, desquels il était capitaine, afin de savoir par quelle manière on pourrait avoir approche audit fort, et le gagner par armes.

»Quand Ferry et ceux de sa bande se fut approché de Deinse, environ deux heures en la nuit, le neuvième de juin, il trouva fortifications et fossés plein d'eau, esquels lui et les siens entrèrent jusqu'au col, gagnèrent la place, se trouvèrent devant l'église, et donna cet effroy telle peur aux François, qu'ils abandonnèrent les Flamands; et se partirent environ cinquante chevaux et vingt piétons. Ce temps pendant, survint la puissance des Allemands, qui par force d'armes assaillirent le fort tant vigoureusement, que les Flamands et le demeurant des François furent livrés aux trenchans des épées, aucuns noyés et autres fugitifs; et demeurèrent morts sur la place de trois à quatre cents. L'un des doyens des métiers de Gand fut reconnu entre les autres, si fut par les Allemands étendu et fiché d'une longue dague, sur un grand huis, et ainsi en cet état mis sur la rivière, en espérance qu'il arriverait en Gand, et ce fut fait comme par outre vengeance, et en détestant ceux qui durement avaient tenu le roi prisonnier et en captivité, desquels les Gantois étaient les principaux commoteurs.

»Ainsi fut dépeché le passage de Deinse par les Allemands et Wallons, au grand déboutement des Flamands, et le

roi faisant semblant d'assiéger Courtray, surattendant son artillerie, se tint lui et son armée à Menin, par aucuns jours; et les seigneurs de Chievres, de Saimpy, de Cambray, de Lens et autres de Haynaut, fort empoint, le vinrent servir. Et pour ce que nouvelles courraient que ceux d'Ypres voulaient venir à bon appointement, le roi fit publier que sur les châtelenies, terroirs et appendances dudit Ypres, ame ne s'avançât de faire quelqu'emprise, courses ou pilleries, et de fait s'admonstra devant la ville à grosse puissance, espérant qu'ils viendraient ou envoyeraient vers lui pour traiter de la paix; mais il firent le contraire; car ils tirèrent engins à poudre sur son armée, et vinrent escarmoucher aux barrières, tellement qu'il y eut perte d'une partie et d'autre.

»Le roi retourné de devant la ville, les François, deux heures après ensuivant, y entrèrent de nuit à neuf cents chevaux, et pour donner résistance aux François qui se fourraient en Flandres selon la rivière du Lys, si que de fait ils prindrent le château d'Estrées, le roi, accompagné du duc de Sussex, du marquis de Brandebourg, du duc Christofle, et autres comtes et barons, environ quatre-vingts à cent chevaux, et de quatre à cinq cents piétons, entra le jour Saint-Jehan en la ville de Lille, et après dîner s'en alla au château, où avec les souldoyers, qui illec étaient d'ordinaire, renforça la garnison de cent à six-vingts Allemands, puis renouvela le serment de ceux de la ville, qui, levant les mains en haut, promirent d'être bons et léaux sujets au roi, et à monseigneur l'archiduc son fils, et delà le roi retourna à son logis de Menin.

»Coquesu (der Flamänder Coxide) est un petit château situé à lieue et demie de Middelbourg en Flandres, où se tenaient de vingt-huit à trente compagnons de guerre Allemands et Picards, desquels était capitaine, pour le roi des Romains, Adrien Mambon, fort expérimenté du métier d'armes; et jà soit-ce que la place fût de petite résistance, toutesfois elle portait grand préjudice aux Brugelins et autres Flamands à l'environ. La dame dudit château proposa de vider une tour avec ses femmes et transporta certaines bagues, doutans ce que depuis advint;

mais elle fut durement rencontrée, pillée et déprédée par les Flamands, et fut contrainte de soi retirer en sa place. Plusieurs consaux se tindrent en Bruges, pour assaillir, démolir et dilapider, et mettre à finale ruine ce méchant Coquesu qui, ni de nom, ni de fait, n'était guère estimé entre les forts de Flandres. Et porta la conclusion du conseil, de ruer sus par terre, et arracher jusqu'au fondement. Et pour exécuter cette délibération, plusieurs doyens des métiers, bourgeois et autres populaires Brugelins, jusqu'au nombre de quatre à cinq mille, desquels était capitaine le seigneur de Fletènes, se mirent sus environ la fin du mois de juin, menèrent une bombardelle, deux courtaux et six serpentines devant ledit château, et en exploitèrent tellement, que ceux de dedans entendirent à parlementer, et porta l'appointement, parceque les Allemands n'osèrent attendre le coup, qu'ils se rendirent, leurs corps saufs, au seigneur de Fletènes. Toutesfois, les mutins de Bruges donnèrent tel pouvoir à Adrien Mambon, qu'il fut en trop danger de perdre sa vie; car le seigneur de Fletènes, auquel il avait donné sa foi, à grande peine le pouvait garantir ni défendre; et de fait ledit Adrien, à l'extrême nécessité, promit son pesant de cire à Notre-Dame de Halle. Il fut détenu prisonnier en sa chambre, et ses compagnons boutés en fosse.

»Ce temps pendant, autres Flamands entendaient au pillage, furetaient la place, vidaient et chargeaient bagues qui mieux mieux. Aucuns autres faisaient grande chère des biens qu'ils trouvaient, fort joyeux de leur bonne victoire, et sans donner guet à leur bande, ni pourvoir au méchef qui depuis leur advint, passèrent la nuit en déroi, séparés les uns des autres, comme si jamais ame ne les pût contrarier; mais ils furent durement réveillés; car eux étans en leurs plus joyeux bruit, survint le comte de Virnenbourg, Allemand, chef de guerre et bien expérimenté en armes, accompagné de deux cents chevaux et de huit cents piétons, qui, subtilement et de bien grand avis, se fourrèrent sur les Flamands, qui de rien ne doutaient. Lors s'éleva un grand alarme en

l'ost des Brugelins, et n'est merveille si le seigneur de Fletènes et les doyens, fort réjouis de leur victoire, furent fort ébahis ; car ils n'avaient refuge quelconque, sinon qu'au pauvre château qu'ils avaient le jour précédent piteusement démoli, et n'avaient reconfort que en un déconfort.

»C'était Adrien Mainbon qui leur conseillait de mettre un chariot au travers de la porte, qui lors était abattue ; et ce fit il pour éviter leur fureur, afin qu'ils ne l'eussent occis par manière de contrevenge. Finablement rien ne profita leur fortification ; car les Allemands, fiers et bien appris de leur métier, entrèrent ens vigoureusement. Le seigneur de Fletènes, voyant la place prise, Flamands deboutés, et tout espoir de recouvrance anéanti et perdu, pria à Adrien Mainbon, son prisonnier, qu'il lui voulsist sauver la vie, comme il lui avait sauvé la sienne. Et ledit Adrien se mit en peine de le préserver de la fureur des Allemands, et lui fit le semblable que l'autre lui avait fait ; et par ainsi voyons bien la mutabilité de fortune, et comment la chance de la guerre est en peu d'heures tournée. Les victorieux furent succombés, et les prisonniers preneurs ; car finablement les Brugelins furent totalement défaits, et leur place victorieusement gagnée, la chasse donnée, et ceux qui tinrent pied ferme mis à déconfiture. Furent trouvés morts, de compte fait, de vingt et un à vingt-deux cents, entre lesquels fut occis le doyen des peintres de Bruges et le seigneur de Fletènes prisonnier, ensemble aucuns bourgeois et mutins, qui naguères de temps paravant avaient détenu le roi en extrême captivité, en nombre de sept ou huit cents se rendirent prisonniers, et furent menés en l'ost de l'empereur, tenant son camp à Enreghem, et furent tous ensemble mis à rançon à la somme de cinquante quatre mille mailles du Rhin, dont la plupart échut au comte qui avait fait l'emprise.

»De cette griefe dommageuse perte, par ce grand et confus reboutement, furent les Brugelins tristes et ennuyeux, et se prirent par déplaisant courroux à mutiner les uns contre les autres. Le seigneur de Fletènes et trois ou quatre

des principaux prisonniers furent élargis sur leur foi, et se tirèrent vers Bruges, en espérance d'amasser leur rançon, tant pour eux que pour leurs détenus, et entre les autres le seigneur de Fletènes promit à l'empereur de rendre son corps prisonnier dedans certain jour. Les prisonniers venus en Bruges, firent leurs querémonieuses doléances et requêtes aux seigneurs de la ville et aux doyens des métiers, afin de les exciter à ce qu'ils leur voulussent contribuer et donner partie de deniers en diminution de la totale somme; mais les Brugelins ne se voulurent condescendre, et alléguèrent en leurs excuses qu'ils étaient pour l'heure tant chargés, que possible n'était de leur donner ni procurer portion ni pour subside, ni pour rédemption. Et ainsi, sans nulle gratuité, ceux qui avaient faculté de biens, se rédimèrent de leur propre.

»L'empereur, non recors de l'injure perpétrée en la personne de son fils, le roi des Romains, par pitié et compassion renvoya plusieurs pauvres compagnons quittes et délivrés; mais le seigneur de Fletènes, en faisant son pourchas, fut reconnu d'aucuns François illec venus au secours d'iceux, lesquels en le poursuivant de sa rançon à cause de sa prise de la journée de Béthune, lui donnèrent tel empêchement, qu'il ne savait desquels, et ne put comparoir, ni tenir sa journée à Enreghem, ainsi que promis l'avait. Toutefois, quand il fut développé des François, il se retira celle part, et se trouva illec deux ou trois jours après que l'empereur s'était levé de son camp. Jà soit-ce que ledit empereur ne fût présent, il maintint avoir tenu sa promesse.

»En ce temps, la ville de Bruges entre les autres fut tant chargée de dépenses, qu'elle entretenait à ses propres coûts et frais les garnisons du Dam et de l'Ecluse, et ceux de son fort qui journellement militaient pour sa querelle, et fallait qu'elle trouvât paye de cent livres de gros par jour. Et pour satisfaire à cette dépense, furent cueillies et levées plusieurs tailles et impositions sur les habitans et manans de la ville; et même pour subvenir à telle nécessité, les métiers firent fondre et abîmer les clairons, trompettes et instruments

d'argent de leur confrairie, semblablement joyaux, ceintures et vaisselles ; dont pour le bon payement qu'ils firent de leurs souldats, furent-ils diligemment servis. Et sur tous autres ceux de Dam étaient les plus recommandés, et aussi c'était la place tenant leur parti, que le roi désirait plus avoir, et fit faire plusieurs assauts pour l'emporter par subtile voie ou par armes, tant de nuit comme de jour.

»Finablement, aucuns princes des nobles d'Allemagne se mirent sus en très bon nombre, lesquels, entre autres choses, pour ce que la ville était fortifiée de larges et parfonds fossés garnis d'eau, ils firent faire des grandes asselles plusieurs petits vaisseaux à manière de pontons, dedans lesquels étaient quatre hommes seulement, qui à force de piques les conduisaient jusqu'à l'aborder à la muraille. Ceux de la ville, avertis de ces préparations faites, avaient fiché certains pieux en l'eau pour donner empêchement, et quand vint à l'assaut faire, ils laissèrent les Allemands faire leur emprise tout à bon loisir ; et quand ils furent en lieu convenable pour leur donner atteinte, ils les chatouillaient de piques, instruments et attrapes à ce propices ; et les autres ruaient grosses pierres de faix tant sur les Allemands que sur les pontons, en telle roideur et multitude, qu'ils les enfoncèrent en l'eau, et furent illec piteusement noyés aucuns grands personnages de Germanie, qui au service du roi et pour sa délivrance et rédemption, avaient relinqués leurs marches et possessions, et terminèrent illec leurs jours à la grande doléance de tous les princes d'Allemagne. Cet assaut dura environ trois heures, et entre les autres y rendit son ame le frère du marquis de Baden (Markgraf Albrecht), duquel le corps fut honorablement recueilli et enseveli. Ceux de la ville, pendant l'assaut, tirèrent un Allemand à mont la muraille, conquirent deux étendards : en l'un était peinte l'image de Sainte-Barbe, et en l'autre la figure d'une reine. Deux ou trois jours ensuivant, pêchèrent les morts ès fossés, et trouvèrent nobles hommes noyés, ayant salades en testes, chaînes d'or au col, vêtement et singularité de riche estime, qui leur rendit bon butin.

»Pour ce que plusieurs nobles princes d'Allemagne occupaient, tant en la garde de l'empereur, déjà fort ancien, et que les nuits commençaient à refroidir, l'impériale majesté se délogea de son camp d'Enreghem lèz Gand, ensemble l'ost des Allemands, où il y avait gens d'armes bien payés, militans aux gages de soixante-douce bonnes villes subjectes à l'empire; lesquels par glaive et fer succombèrent le plat pays de Flandres et le mirent en aussi basse lauve que jamais avait été paravant. Après le délogement, qui se fit le treizième jour de juillet, et que l'empereur, ensemble la très noble puissance de Germanie, avait illec été plus de six semaines, ils se tirèrent vers Saftingen, où le roi convoya son père, et de là se trouvèrent en Anvers où là furent convoqués les états des pays pour pratiquer aucune bonne paix. Durant ce temps, l'on fit un grand échafaud au clos de Saint-Michel, et illec en spectacle, l'empereur couronné de trois couronnes, en habit impérial, accompagné du roi et des princes d'Allemagne, ensemble de plusieurs héraux et officiers d'armes, partie non ouie et outre le vouloir des états pour avoir commis certains crimes, l'empereur même proféra en langage thiois certains articles contenus en un brief, qui par lui fut déchiré et rué jus de l'échafaud. Le cinquième jour de septembre dégrada monseigneur Philippe de Clèves de son honneur par ban impérial.

»Environ le neuvième d'octobre, l'impériale majesté, le duc Christofle, le duc de Bavière et autres nobles princes de Germanie, chariots, baghes et grand nombre de piétons, se partirent de Malines, pour tirer à Diest, et de là en Allemagne, et monseigneur l'archiduc demeura en la garde de monseigneur Albert, duc de Saxe, fort révérend et très élégant personnage, bon justicier, preux et vaillant aux armes, et qui, en l'absence du roi, qui tôt après tira en Allemagne, se conduisit vertueusement en la guerre, comme il appera ci-après par ses exploits dignes de mémoire perpétuelle.«

„Anno 1486 hat gedachtem Herrn Martin von Polhaimb Kurfürst Hermann von Cöln, so lang sie beyde leben, zu einem

jährlichen Dienstgeld oder Pension 100 Pfd. Heller verschrieben. Also hat ihme auch Herzog Richard von York, alias Perkin Warbeck, am 5. April 1494 wegen einiger dem König Eduard IV gegebenen heylsamen Rathschläge 2000 fl. verehren lassen. Ob das Geld flüssig wurde? Von K. Maximiliano I hatte Martin eine jährliche Pension von 900 fl. so lang zu geniessen, bis ihme nach Kaysers Friderici Todt Anno 1494 die Herrschaft und Schloß Steyr eingegeben, und er dahin zum Burggrafen verordnet." Aus Füssen am Sonnabendtag 1497 schreibt Martin von Polheim an seinen Pfleger und seinen Kastner zu Steyer: „Hoff in 3 Wochen oder eher zu Steyer zu seyn, in Willens, meinen Sohn mit mir zu bringen, darum müst ihr eure Weiber wohl hüten vor meinem Sohn." Herr Merth starb auf Schloß Steyer am heil. Pfingsttage Abend 1498 und wurde zu Welß im Kloster begraben. Aus seiner Ehe mit Regina, Tochter Christophs von Lichtenstein zu Corneid, kamen ein Sohn und eine Tochter. Der Sohn, Sigmund Ludwig macht eine Vereinigung für sich und alle seine, mit seinem Vetter Cyriac von Polheim, „zu Vermehrung ihres Namens, wann seine absteigende Linie mit Tod abginge, daß ihm und seinen Erben zustehen solle das Schloß Parz, Grieskirchen, Tegernbach, geistl. und weltlich Lehenschafft, Wildbahn, sein Theil an Polheim, an allem Heiligthum, Meßgewand, Kelch und anderer Zier bey beyden Capellen zu Polheim und zu Parz, Rüstungen so zur Wehr gehört, das Amt Margarethen, das Vogtamt Stockhoff, Brandstetter Amt zu Welß, Kälber-Amt, Sackinger Amt, das Haus zu Linz in der Stadt, und soll eine ewige tägliche Meß in St. Pauli Capellen zu Polheim halten. Datum Welß am St. Andreastag 1519." Den 5. Febr. 1521 hielt Sigmund Ludwig Hochzeit mit Anna von Eckartsau, Wilhelms Tochter und des Palatinus Johannes Banfy de Also-Lindva Wittwe, die in der Erbtheilung die Herrschaft Bockflüß erhielt, während Eckartsau der andern Erbtochter Apollonia, Wolfs von Volkenstorf Hausfrau, zufiel. Von sich besaß Sigmund Ludwig die Herrschaften Polheim zu Wels, Waldenfels, Thurn, Wolfseck, Irrnharding, Ottenschlag, Wartenberg; Schifferegg hat er 1539 seinem Schwager Wolf von Volkenstorf verkauft. Für den Zug gegen die Türken,

unter den Befehlen des Grafen Hans von Schaumberg, 1537, stellte er 18 gerüste Pferde, darunter folgende von Adel gedient: Hans Aspan mit 5, Georg Perckhaimer mit 5, Christoph Schallenberger mit 4, Hilarius Ment mit 2, Hans Perger mit 2 Pferden, welche alle monatlich auf ein jedes Pferd 12 Gulden empfangen. Sigmund Ludwig starb den 14. Jun. 1544 im Wildbad zu Gastein. Von seinen fünf Söhnen trat Paul Merthen, geb. 25. Januar 1505, im 18. Jahr seines Alters in Dienste des Kurfürsten Johann zu Sachsen Anno 1524, war mit in dem Schmalkaldischen Bundeskrieg und bei der Schlacht auf der Lochauer Heide 24. April 1547. In dieser Schlacht wurde gleichwie der Kurfürst auch Herr Paul Merth gefangen, als er zuvor mit einem Büchsenschuß getroffen, davon er die Kugel bis an sein End getragen. „Nachdem er bey König Ferdinando die Bemüßig- und Aussöhnung, wiewol dergestalt erlangt, daß er neben Erlegung 1000 Gulden Straff sich des Landes ob der Enns auf 3 Jahr äussern müssen, begabe er sich an Kaysers Carl Hof und nachmals in K. Heinrichs von Franckreich Kriegsdienste, da er 1557 in der grossen Schlacht bey St. Quintin gewesen. Anno 1566 hat er dem Feldzug wider den Türcken beygewohnt, hernach sich unterm Hertzog Johann Wilhelm von Sachsen in der Belagerung und Einnahm der Festung Grimmenstein und Gotha wider Hertzog Hans Friedrichen an. 1567 und dann in dessen fürgenommenen Zug K. Carl IX in Franckreich zu guten wider die Religions-Verwandte an. 1568 gebrauchen lassen. Er war gedachtes Hertzog Johann Wilhelm Rath, Obrister über 1000 Pferd und Statthalter zu Altenburg. Verm. zu Weimar 17. Oct. 1568 mit des Schenk Wilhelm von Landsberg auf Wusterhausen Tochter Margaretha, ist er den 4. Dec. zu Altenburg mit Todt abgangen."

Sigmund, ein anderer von Sigmund Ludwigs Söhnen, geb. 28. Febr. 1531, „war viel Jahr lang Verordneter Herrenstandes des Lands ob der Enns, in vielen wichtigen Kayserl. und Lands-Commissionen, auch seiner sonderbaren fürtrefflichen Geschicklichkeiten und Verstands willen bey dem Lands-Hauptmannischen Gericht zu Rath gebraucht. Die armen Schüler, so mit

guten Ingeniis begabt, aber aus Unvermögen dem Studio nicht können nachsetzen, hat er an seinem Hof mit Kleidung und Speiß unterhalten, auf hohe Schulen gen Wittenberg, in Tübingen und Helmstätt verschickt und dieselben, bis sie ihre Studia mit Nutz absolvirt, mit nothwendigen Unkosten versorget. Auf die Höhe bey seinem Schloß Parz hat er ein kleines Kirchel oder Capellen erbauet, darinnen man vor diesem gemeiniglich am Tag Sigismundi, den 2. Maji, geprediget hat. Er starb auf seinem Schloß zu Parz den 10. Sept. 1598, ligt samt seiner Hausfrauen begraben in der Pfarrkirchen bey St. Merthen zu Grießkirchen, allda diesem Herrn ein schön Monumentum von rothem Marmorstein, darauf er im Küriß ligend ausgehauen, aufgerichtet worden." Mit seines Bruders Andreas Söhnen ist Martins II Nachkommenschaft erloschen.

In der Linie zu Wartenberg sind von Weickhards XV Söhnen einzig Bernhard und Wolfgang zu merken. Bernhard, geb. 1456, Rector Studii Patavini, empfing 1478 zu Padua den Doctorhut und wurde in demselben Jahr zu Passau als Domherr eingeführt. Anno 1493 Kürich (curé) und Pfarrer zu Traunkirchen, 1494 Dompropst zu Stuhlweißenburg, 1499 Propst zu Temeswar und Administrator des Bisthums Wien, empfangt er seitdem den Titel Hochwürdiger Fürst. Da er die Weihen nicht gewonnen, schrieb er sich nur Administrator des Bisthums; er starb 13. Jan. 1504. Sein Bruder Wolfgang, geb. Dienstag vor Allerheiligen 1458, im gemeinen Leben der schöne, wohl auch der lange Polheim genannt, „wird als Kaiser Friderichs und seines Sohns Maximiliani I Rath, Hofmeister, Hofmarschalk, auch K. Philippi von Castilien und dessen Gemahlin Obrister Cammerer, Ritter vom guldnen Fluß, frühzeitig ausgezeichnet."

Gleichwie sein Vetter Martin von Polheim war Wolfgang einer der Auserwählten, welche den Erzherzog Maximilian in die Brautfahrt nach Brüssel begleiteten. In der Schlacht bei Guinegate focht Wolfgang seinem Herren zur Seite, unglücklich zwar, da er für seine Person in Gefangenschaft gerieth, während Maximilian, „einer der vorzüglichsten Menschen, die je einen Thron geziert," also urtheilt Johannes von Müller, das glän-

zendste Programm für seine Zukunft ausstellte. »Tant excellents et de merveilleux compte furent les hauts et glorieux exploits du duc Maximilien et de sa baronie à la journée de la Vief-ville, que ma foible plume assez rude ne pourrait écrire le dixième. Néanmoins ce peu que j'en ai pu sentir par le record de gens dignes de foi, présens lors et étans sur le champ où s'engendra l'honneur de la victoire, je l'ai cueilli et amassé sous la verge et correction de ceux lesquels plus avant en surent, en protestant, si besoin est, de élargir et de sincoper le moins ample et le superflu.

»Le très redouté duc d'Autriche voyant expirer le temps de la trève, terminant au mois de juillet, par l'ardent amour et bon zèle qu'il avait au bien des pays et au salut de la chose publique, se tira sur frontières d'ennemis; et à l'entour de la ville de Saint-Omer assembla très grosse puissance, laquelle parmi ses ordonnances, Bourguignons, Allemands, Flamands, Picards, Anglois et autres nations, sans comprendre les armées de monseigneur le prince d'Orange et monseigneur le comte de Chimay avec aucune garnison, fut estimée au nombre de vingt-sept mille et quatre cents combattans. Quand le duc Maximilien se trouva si bien accompagné et honorablement servi de ses bons et léaux subjets, lesquels désiraient moult le reboutement des François et l'avancement de son honneur, il se partit de Saint-Omer le vingt-cinquième jour de juillet, et tint son ost à Arques environ trois jours. Et pour ce que la ville de Thérouane, possessée des ennemis, était la prochaine frontière qui grevait la comté de Flandres avec le demeurant d'Artois, par la mauvaise fenêtre dont le vent françois se dégorge; pour rétouper cette trouée et gouffre, il proposa de tirer celle part et fit trois ou quatre logis avant de venir devant la ville, tant à Clarques qu'autre part. Finalement, le jeudi ensuivant, se logea devant Thérouane, et fit semblant de l'assiéger, car il fit affuter bombardes, lever manteaux et abattre murailles; et fut logé de sa personne en une maison de bois derrière l'abbaye de Saint-Jehan-au-Mont. Il fut servi à l'aborder de traits à

poudre drus et menus, car les François affutèrent une serpentine, laquelle tirait directement dedans le portail de ladite abbaye; aussi fut toute son armée assez durement recueillie.

»Il y avait dedans la ville quatre cents lances bien en point, et quinze cents arbalêtriers, desquels était principal capitaine monseigneur de Saint-Andrieu, lequel ne tint pas ses sondars en oyseuse, mais très souvent réveillaient les Flamands. Pendant ce temps, le duc fut adverti que François se mettaient sus à grand effort pour le déloger à l'épée, et lui livrer grosse bataille; et de fait trois cents lances de leurs gens étaient déjà en Tenen, un gros village, lesquels cherchaient leurs bonnes aventures. De ces nouvelles le duc fut merveilleusement réjoui, car il ne désirait que à soi joindre à ses ennemis face à face; et de fait les voulait quérir au logis où ils séjournaient. Nonobstant son hautain vouloir, il remit la chose en conseil; et lui fut remontré par une raison apparente, comment il n'avait en tout son ost que huit cents et vingt-cinq lances, dont la plupart ne suffirait à rompre ceux dudit village, et l'autre ne serait valable à préserver son exercite. Mais sur ce fut délibéré que Salazar, accompagné de cent à six vingts chevaliers, projeterait lesdits François. Salazar doncques, lequel ne fut jamais lassé de faire quelque bonne emprise, hardi comme un Hector, subtil comme Ulysse, heureux comme César, plus assuré avec ses petits Scipions que n'était Achille entre ses myrmidons, chevauchant jusqu'à Tenen, trouva les François audit village, et lesquels furent de prime venue défaits et mis à grand déroi. François tournèrent le dos; Salazar les poursuivit; furent rués jus par terre et eurent qui les recueillit. Ils perdirent leurs chevaux, Salazar les attrapa; lequel avec cinquante ou soixante bons prisonniers et autant de chevaliers, tous lesquels il amena en l'armée des Bourguignons, pour donner certain témoignage qu'il avait vu ses ennemis, et perdit des siens moult petit nombre.

»Et lors courrait la renommée que les François étaient à Blangey. Le duc, plus désirant de voir leurs étendards

que n'est le cerf de boire à la claire fontaine, les voult à toute fin quérir sur ledit lieu; mais le conseil de sa noble baronnie, d'aucuns expérimentés en ce très noble métier d'armes, porta comment Blangey était quasi inagressible, moult forte de sa propre nature, tant de canaux que de rivières, et desquels mots le duc se contenta. Salazar, qui souvent avait l'oeil au quartier de ses ennemis, prit de rechef un prisonnier, lequel affirma pleinement au duc et à sa seigneurie que les François étaient résolus de le combattre dedans heure de none, le samedi, septième jour d'août. A ces mots, le duc Maximilien renouvela son haut ardent désir, et redoubla sa joye outre mesure: car autre rien ne désirait au monde que de soi joindre aux batailles françoises; mais pour ce que son armée était séparée en trois parties, et que l'une ne pouvait aider l'autre, il eut conseil de déloger sans les attendre cette part et de les quérir au fer de la lance. Il fit lever son artillerie, tentes, pavillons et manteaux; et fit mener les bombardes à Aire. Si ne retint que ses engins volans, puis retourna à son premier logis. Nul ne pourra penser, viser ni mettre en écrit les hideux opprobres, infameux scandales et venimeux langages que les François jetèrent, dirent et degorgèrent au département de l'armée, cuidans que les Bourguignons s'enfuissent et se retirassent à Aire; et mandaient aux François étans à Blangey, qu'ils les chassassent; et toutefois il en advint autrement. Les Flamands, qui les entendirent, furent fort animés sur eux; et proposèrent de eux-mêmes, si jamais dompter les pouvaient, d'en prendre une horrible vengeance. Monseigneur de Fiennes, comme maréchal de l'ost, eut charge de faire les ponts; et fut accompagné de messire Josse de Lalaing et de messire Jehan de Berghes; et monseigneur de Maingoval fut envoyé de par le duc pour trouver passage décent à conduire engins et charroi, lequel trouva un pont tout fait sur la rivière de Cresecq; et pour ce qu'il ne suffisait à passer toutes compagnies, il fit faire un grand pont, et manteaux furent rués en l'eau après que l'armée fut passée, afin que les ennemis ne les suivissent. Et ce fit monseigneur de

Nassau, lequel mit sus archiers en l'eau pour garder ce passage, messire Louis de Cene et messire George d'Escornaix avec quatre mille Flamands.

»Quand l'aube du jour fut crevée, le samedi dessus nommé, le duc fit passer son armée en notable et belle ordonnance. Premiers cheminèrent piétons, chantans et demenant grand réveil, aussi joyeusement ou plus que les femmes qui vont aux noces; puis le charroi s'en alla son train; et les gens d'armes en suivant passèrent au pont, et piétons à guet. Et si les Bourguignons avaient grand désir de combattre aux François, les François désiraient autant ou beaucoup plus de eux joindre aux Bourguignons; par quoi ils délogèrent de Blangey, et passans par Libourg, menèrent charroi, vins et vivres droit sur la montagne de Enqui. Ils avaient vingt-deux étendards, dix-huit cents lances, quatorze mille francs-archiers, grand nombre d'artillerie volante, dont les deux principales pièces étaient la Gringarde et la Girade, bourbonnoises. Et quand l'armée des François fut venue sur la montagne, icelle montagne semblait mieux être de fin acier poli que de terre, car le soleil resplendissait sur leurs salades et armures.

»Or est que entre icelle montagne d'Enqui et l'armée des Bourguignons y avait une autre montagne qui se nommait d'Esquinegates, dessus laquelle le seigneur de Baudricourt avec deux cents lances se montrait pour s'escarmoucher; et au val de ces deux montagnes était le charroi des François. Le duc, voyant ses ennemis en front et en ordre terrible et cruel, considérée la tendre adolescence, ne changea par épouvantement semblant de face ni couleur, mais il montrait chair joyeuse, haut vouloir et grand hardiment, plus assuré en ses noirs lions que Jules César en ses légions; car par mure discrétion, il disposa de ses batailles, et donna charge à Salazar de soutenir les escarmouches; lequel durait cette journée besogne très momentanée. Toute son armée fut mise en une seule masse; et ne fit ruer que une seule bataille, tirant sur la façon d'une herse; et mit premièrement en

pointe cinq cents archiers anglois piétons, sous la conduite de Thomas d'Orican; lesquels furent accompagnés d'autres archiers, arbalêtriers, couleuvriniers et Allemands hacquebustiers jusqu'au nombre de trois mille; puis les engins du duc entresuivaient, qui faisaient très bon devoir de tirer sur François. Conséquemment la bannière du prince tenoit son ordre, laquelle portait pour lors Antoine de Duxée, natif de Bourgogne, écuyer d'écurie. Josse de Hem porta le penon d'Allemagne, où il avait très grande confidence et singulier refuge, ensemble messeigneurs les comtes de Romont, de Nassau et de Joigny, lequel fut blessé en la gorge et fort battu, et autres puissants chevaliers expérimentés de la guerre, dont il avait conseil et recréance. Et fut ce jour accompagné de Philippe monseigneur de Bièvres, monseigneur de Croy, monseigneur de Fiennes, maréchal de toute l'armée, messire Josse de Lalaing, messire Jehan de Luxembourg, messire Bauduin de Lannoy, monseigneur de Ham, messire Jehan de Berghes, monseigneur de Habourdin, monseigneur d'Erchouwez, monseigneur de Ligne et Barbançon, monseigneur de Montigny, monseigneur de Maingoval, messire Jehan d'Adise, le grand bailli de Gand, monseigneur de Peruwez, messire Olivier de Croy, monseigneur de Chantereine, monseigneur de Brimeu, monseigneur de Wargny, monseigneur de Famars, Charles de Croy seigneur de Quiévrain, aîné fils du comte de Chimay, messire Jehan de Gruthuyse, Salazar, Cornille de Berghes, Claude de Zucre, Le Moine de Renti, et plusieurs autres grands personnages, bons vassaux et léaux sujets, qui plutôt la mort choisiraient que reproche de leur honneur.

»Monseigneur le comte de Romont était principal ducteur des Flamands, accompagné du comte de Zollern, Allemand, qui milita vaillament cette journée; de monseigneur de Salenove, natif de Savoye, du seigneur d'Auby, de Claude de Zucre, et aucuns compagnons bien instruits au métier d'armes.

»Monseigneur de Nassau avait aussi une très grosse charge de Flamands picquenaires; et avait en sa compagnie un noble écuyer de Bourgogne, nommé la Mouche, lequel

honnêtement besognait en cet estour. Pareillement Jehan de Vy, Philippe d'Ale, Robin Gaillard, Claude de Roussillon, natif du pays de Bourgogne et autres en grande multitude, capitaines et routiers de guerre, conduirent lesdits Flamands si bien, que l'honneur leur en demeura. Et avaient iceux grands personnages, et la plupart de leurs serviteurs et sequelles chacun le bras dextre nud, pour démontrer que peu ou néant ne doutaient leurs ennemis. Les huit cents et vingt cinq lances que le duc avait seulement, tous par nombre de vingt-cinq, furent ordonnées hâtivement sur ailes de toute la bataille.

»Ce temps pendant, François pensaient à leurs affaires; car ce jour, monseigneur Des Querdes, lieutenant-général du roi, et hautement accompagné de monseigneur de Saint-Pierre, monseigneur de Baudricourt, monseigneur de Magny, messire Maurice Brandelies de Champagne, François de la Sauvague, monseigneur de Saint-Andrieu, monseigneur de Belloy, Conbrian, le Moisne, Clochier de Beauvoisie, Kerkelevont, Jaques d'Aillon, Pierrin des Aiges, le lieutenant du maréchal de Loheac, le lieutenant de monseigneur de Joyeuse, le lieutenant de monseigneur le gouverneur de Limosin, Jehan de Chanu et Maunoury, avec plusieurs routiers de guerre, disciples de Mars, ennemis de paix, flagelleurs des peuples, durs comme métal, legers comme daims, nourris en fer et usités de répandre le sang humain. Messire Philippe de Crèvecoeur seigneur Des Querdes, chevalier de la Toison-d'Or, qui tout le temps de sa jeunesse avait été élevé et nourri en la triomphante maison de Bourgogne, avec le très puissant duc Charles, était principal conducteur de l'armée françoise. En faisant aucuns chevaliers, comme le seigneur de Créquy et autres, il divisa son ost en trois batailles, et le rangea contre le duc d'Autriche, son naturel prince, seigneur et maître; puis pour inciter les François à faire très bien la besogne, il proféra ces mots, ou pareils en substance: »»Noble fleur de chevalerie, les odorans par toute Europe, gens les plus famés du monde, qui par vos bras chevalereux avez tiré fin

glorieuse de tant d'excellentes besognes; et de tant de mortels périls êtes échappés sans danger, montrez vos hardis courages; déployez votre grande prouesse; servez le roi; gagnez honneur. Si vous savez rien de secret en subtilité de guerre ou bataille, si l'employez à cette fois. Voyez-ci l'orgueilleuse assemblée de vos ennemis capitaux, que tant désirez à combattre! véez-ci les chiens mâtins et rebelles persécuteurs de ce royaume, qui dérogent à la couronne. Livrez-les tous aux tranchants de vos épées; faites devoir, car il est heure.««

»Pareillement le très haut duc d'Autriche admonestait ses vassaux à bien faire; et comme ceux qui le recordaient qui les mots cuidaient entendre, montrant semblant doux et riant, se prit à dire en telle manière: »»Rejouissez-vous, mes enfants, rejouissez-vous de bon coeur, voici la journée venue que longtemps avons désirés. Nous avons les François en barbe, qui tant de fois ont courru sur nos champs, détruit vos biens, brûlé vos hôtels, travaillé vos corps. Employez vos sens et toutes vos forces; il est heure, mes beaux enfans, il est heure de besogner. Notre querelle est bonne et juste. Requérez Dieu en votre aide, qui seul peut donner la victoire, et lui promettez de bon coeur, que en l'honneur de sa passion, vous jeûnerez contents de pain et d'eau par trois vendredis ensuivants; et s'il nous veut sa grâce étendre, la journée sera pour nous.««

»Adonc chacun leva sa main en lui promettant ainsi faire. Flamands furent tant réjouis et contents de son bon vouloir, que plusieurs fondaient en larmes de léesse qu'ils avaient. Si disaient en leurs courages: »»O noble fleur d'adolescence, royale semence, impériale branche, duc, archiduc, duc le plus grand du monde, qui de ton arche paternelle, très sacrée inclite maison, est descendu en flandrine contrée pour nous ôter de la grande servitude. Nous sommes tes propres ouailles, tu es notre père et pasteur, et nous voyons les loups famils qui pour nous mordre et engloutir viennent sur nous les gueulles béeés. Ne fais doute, duc très auguste, nous vive-

rons et mourrons avec toi. Si tu vis onques bons sujets léalment servir son seigneur, tu le verras en cet estour.««

»Le duc, pour exaucer noblesse et émouvoir les bons courages à tout haut vertueux emprendre, créa nouveaux chevaliers: Charles de Croy seigneur de Quiévrain, fils aîné du comte de Chimay, Adrien de Blois, Jehan Grecy, qui vaillamment se porta, George de la Roche, Pierre de Noyelles, Louis de Praet, Jehan de la Gruthuyse, Michel de Condé, Antoine de Barlette, Thomas d'Orican et autres, épris de bon vouloir pour l'honneur de leur prince en soutenant la bonne querelle.

»Sitôt que le cri fut donné, et qu'il était temps de marcher, les Anglois qui furent en pointe à la mode d'Angleterre, se prémunirent du signe de la croix, baisant la terre; Bourguignons et Flamands avaient vent et soleil à l'avantage; il était deux heures et plus quand la bataille commença. Combien qu'ils fussent travaillés de la chaleur, qui était grande, ils eurent telle ardeur de combattre que guères ne leur fut de manger ni de boire; et d'une voix assez resonnante crièrent Saint-Georges! Bourgogne! de très bon courage.

»Pour ce que les engins de monseigneur le duc d'Autriche travaillaient fort les François, monseigneur Des Querdes fut contraint de diviser par grosses escadres pour environner les Bourguignons, à cinq ou six cents lances et grand nombre de francs archiers, avec les archiers des ordonnances qui le suivaient à la queue, et lesquels élevèrent un hautain cri, moult terrible et impétueux, et commencèrent à marcher à la file du lez vers Dunkerke; et en passant devant un bois, tirèrent à main droite, faisant un demi tour pour venir bailler sur les ailes des gendarmes de cheval de Bourgogne. Si donnèrent rudement sur iceux et d'un très grand courage; et Bourguignons, à peu de marche, leur donnèrent visage et les soustinrent puissament. Et se joindirent les compagnies des Bourguignons, qui paravant marchaient par escadres sur l'aile qui soutenait les piétons; mais, par puissance ennemie, la compagnie des Bourguignons fut séparée et coupée hors

de l'aile des Picards, tellement qu'ils furent contraints de prendre chemin vers Thérouanne. Aussi les seigneurs de Brimeu, Guillaume de Bouzenton, monseigneur des Pierres, messire Wolkenstein, Allemand, et autres, furent poursuivis jusques sur les fossés de la ville d'Aire, par une compagnie des François, avec une autre bande qui se mirent à ruer jus les vivandiers des Bourguignons. La compagnie des François avait derrière elle les francs archiers avec ceux des ordonnances, qui trouvèrent en barbe la compagnie de monseigneur de Nassau, qui les dépêcha et prit si verd, qu'ils n'eurent loisir de bander arcs ni de tirer épées; et furent rués jus en un village auprès d'une haye, par Allemands, Picards, Bourguignons, Anglois et Flamands, lesquels en firent horrible boucherie.

»A la déconfiture desdits archiers voulaient venir les Bourguignons piétons; et avaient les capitaines d'iceux beaucoup de peine pour les entretenir ensemble, afin de non rompre la grosse armée pour les aventures qui survenir pourraient. Et est à assavoir que, à celle même heure que les compagnies françoises et bourguignonnes heurtèrent ensemble, y eut peu de gents morts, mais grande planté de lances rompues. Lesdits François, archiers de France et de l'ordonnance, furent dépêchés par les Bourguignons, comme dit est. Or pensez quel étonnement, quel cri et quelle horrible noise se firent en ces deux batailles d'engins, de gens et de trompettes. Le son reverberait en l'air tant violent et merveilleux, que si Dieu eût lors tonné, il n'eût point eu d'audience. Trait volait en l'air plus dru que grésil en temps de gelée; et là y eut maint horion donné, maint penon abattu, maint cheval enfondré, maintes lances brisées, maint homme renversé, maint heaulme cassé, mainte flêche tirée, maint archier égueulé, mainte gorge coupée. Là combattaient, par manière de dire, croix fourchues contre croix droites, hallebardes contre aigus tranchants, piques contre couteaux prageois, lions contre loups ravissants, et léopards contre cerfs-volans, Bourguignons, Flamands et Anglois contre Mamelus et François. Tous ceux

qui soustinrent ce faix, tant de cheval que de pied, sont dignes de très grande louange. Et dit-on que le duc d'Autriche chargea dessus un homme d'armes, sur lequel il brisa sa lance en trois pièces, et abattit un franc archier d'un bâton qu'il avait en sa main; et depuis prit un prisonnier, nommé Alexandre, de la nation de Bretagne, lequel lui donna sa foi.

»Advint en ce très dur rencontre que Philippe monseigneur, très preux et vaillant de son corps, jeune d'âge et plein d'esprit, donna dedans comme les autres, où il acquit honneur et bruit; mais il se fourra si avant, pour ce qu'il était fort monté, que quand il se cuida rejoindre en sa bataille avec les autres, il trouva les François en pointe, et fut coupé et sequestré des Bourguignons. Il avait une manteline de drap d'or, riche et gorgiase. Si cuidèrent ses ennemis avoir trouvé le duc d'Autriche; il fut accueilli de dix lances qui lui tinrent le fer au dos et lui donnèrent une chasse jusqu'à demi lieue d'Aire; lequel se vint à Aire; et semonnait et requit tous fuyants qui étaient à Aire, de retourner en la bataille avec lui. Donc, avec tous ceux qu'il en put recouvrer, revint en l'ost et fut bien venu et recueilli. Au premier hurt de ce très dur rencontre dessusdit se partirent par autre sorte aucuns Bourguignons, environ trois cents chevaliers, comme don Ladron et autres. Autres trois cents lances françoises, voyant que lesdits Bourguignons étaient fort embesognés à dépêcher les francs-archiers pour les embrasser d'une autre aile et leur donner nouvelle besogne, se partirent de la grosse puissance; et en passant par devant la Viefville, vinrent charger sur le charroi du duc, et occirent les vivandiers, prêtres, séculiers, mendians, religieux, femmes enceintes, pages, ladres et les enfans qui pendaient à la mamelle. Ceux qui étaient ordonnés à l'arrièregarde pour les protéger et défendre, se joindirent à la grosse bataille; et avaient tel ardent désir de combattre leurs ennemis, que leur semblait bien que jamais n'y pourraient venir à temps; et abandonnèrent richesse pour gagner honneur par prouesse. Toutefois il y eut grosse perte, tant de joyaux, vestures, vaisselles et ba-

gages, comme de pauvres vivandiers occis, et piteusement mutilés.

»O très noble maison de France, renommée très chrétienne, qui par la douceur et suavité et miséricorde, qui en toi doit resplendir plus que en nulle autre, es douée des fleurs de lis dorées; tu as fait criminel excès. Tu combattais jadis les Sarrazins, et tu occis les pauvres orphelins; tu exaulçais l'église et ses pasteurs, et tu destruis ses pauvres serviteurs; dompter soullois tyrans et frailes gens, et tu défais les pauvres innocens. France! France! tu as fait grande souffrance aux impotens; tu as occis les mors, ladres et meseaux, et commis grief outrage, voir et la plus honteuse playe qui jamais advint en ton règne.

»Souvent François rassemblés en bon nombre se travaillaient d'effondrer la compagnie des piétons qui fut conduite sous la main de monseigneur le comte de Romont et le comte de Nassau; mais les Flamands étaient tant bien duits et usités de bâtons et de piques, qu'ils n'osaient fourrer en eux, ains en planant retournaient confus. Ce jour n'y eut si courageux François, qui les put décocher ni ébranler. Pareillement la compagnie que conduisait le comte de Nassau eut plusieurs mortels grands assauts, et demeura ferme en étant sur le camp; mais il survint une grosse puissance de la grande masse des François, qui tant bouta par force d'armes, qu'elle gagna l'artillerie du duc, vent et soleil qui très fort l'empêchoit. Chose admirable, et chose retournée, ils servaient les Bourguignons du trait de leurs propres bâtons. Bourguignons eurent ce hasard, qui furent ébahis et troublés; mais monseigneur le comte de Romont voyant le fait des Bourguignons en branle et en grand danger de perdre la journée, retourna tout soudainement vers la seconde compagnie, pour lui donner un surcroit de renfort; et lui, plus animé que un tigre entre ses petits lionceaux, et chevalereux champion, comme inspiré de divine prouesse, reconquit l'artillerie du duc en reboutant les François à puissance; et, qui plus est, en poursuivant leur bonne fortune, tous embrasés

du brandon de vaillance, puissans de bras et hardis de courage, conquirent le camp des François, leur vin, leur chair et leurs vivres, et trente-sept pièces d'artillerie, serpentines et gros bâtons.

»Là trouvèrent les Bourguignons pain, sel, farine et moutons gras; là furent très bien rafraîchis Allemands, Picards et Anglois; là burent Flamands du meilleur, faisans hanaps de leurs hunettes; et furent François délogés de leur camp par grand vasselage. Plusieurs archiers des ordonnances étaient descendus à pied, sur intention d'égueuler ceux que leurs lances abatteraient. Si furent chassés de si près qu'ils n'eurent loisir de monter sur leurs chevaux; et furent même égueullés par les piquenaires, qui gagnèrent leurs hocquetons chargés de riche orfèvrerie.

»Quand Bourguignons furent maîtres du camp, les François tournèrent en fuite, et Bourguignons leur donnèrent la chasse; les uns, sans courir guères long, passèrent par le tranchant des épées; et les autres furent chassés jusqu'aux portes de Saint-Pol, de Hesdin, de Béthune et de Dourlens. Au détroit des passages prochains, comme à Bony, Enequin, Ripemont, Ergny, Cohen et Loricourt fut la terrible occision. Ceux qui tenaient leur parti, comme les paysans d'Artois, qui étaient bons Bourguignons en coeur, voyants les François mis en chasse et racourris tristes et déconfis, s'appensèrent qu'ils avaient combattu contre eux et en faveur du duc d'Autriche, et les occirent en plusieurs lieux. Ceux aussi des bonnes villes ne leur voulurent ouvrir leurs portes, jusqu'à ce que leurs capitaines, qui vinrent à grosse compagnie, leur donnèrent à entendre que la journée était pour eux. Et est facile à croire qu'ils se rendaient Bourguignons, si le duc ou quelque puissance y fut rudement venue; et jà-soit ce que la poussière fut ce jour grande et horrible, toutesfois l'armée du duc s'entretint assez en état; et celle des François était ce jour dispersée çà et là, tant par fuyes et par déroi; et ne se purent la vesprée trouver cinq enseignes ensemble. Et advint que plusieurs François qui retournaient de la chasse,

à file et sans tenir ordre, arrivèrent à leur charroi, duquel ils s'étaient partis, cuidans trouver leurs compagnons pour eux rafraîchir et bien boire ; mais ils furent fort ébahis quand ils trouvèrent nouveaux hostes qui payèrent leur bien venue d'une pique à travers leurs corps. Les autres, qui furent plus fins, arrivèrent pareillement sur le vêpre ; mais pour doute de l'aventure, afin qu'ils ne fussent connus, ils traînaient leurs étendards. Les Bourguignons les attendaient sans dire mot ; et quand bon leur sembla, ils chargèrent sur eux ; si les exécutèrent.

»Ainsi donques le très victorieux duc d'Autriche, à l'aide de Notre-Seigneur, et par la prouesse de ses hauts et puissans barons, nobles chevaliers et vassaux, bons sujets et vaillants souldars, qui très léalement le servirent, gagna le camp, la journée et victoire de la bataille nommée d'Esquinegates ou de la Viefville. Et aucuns François qui mieux aimaient le butin que le hutin, gagnèrent, plus par pillage que par vasselage, trois ou quatre colliers de l'ordre de la Toison-d'Or, robes, joyaux, vaisseaux et ustensiles. Et coucha le duc cette nuit au lit d'honneur, tendu de glorieuse renommée, au logis des François, auquel il prit la patience, et se passa de leurs biens tels qu'il les trouva. Et pour ce que lui et son ost avaient été environ vingt-huit heures à cheval sans débrider, et étaient fort travaillés, tant de sommeil et autres nécessités, le lendemain se délogea et se logea dedans la ville d'Aire. Le seigneur Des Querdes logea à Blangey, accompagné de quatre enseignes seulement, et au point du jour il rentra en Hesdin.

»Cette bataille dura puis deux heures jusqu'à huit ; et demeurèrent morts en la place, du parti des François, le comte de Pureux (?), le seigneur de Maigny, le capitaine Argenterel de Beauvoisis, le lieutenant de monseigneur de Torci, le lieutenant de messire Maurice seigneur de Dourdan, le Moisne de Broeucq, deux capitaines des piétons de cent hommes d'armes, de six à sept mille francs archiers et autres en bon nombre ; et monta la totale somme jusqu'à dix mille

combattans. Et de la partie du duc d'Autriche furent morts sur le champ, le grand bailli de Bruges, le seigneur d'Alvredinghes souverain de Flandres, le fils de Cornilles bastard de Bourgogne, messire Antoine de Hallewin audiencier, messire Louis du Cornet, messires Marquades, de Bussières, Gormot, Charles de Salmes, Jehan de Moleroucourt, Antoine Lequien, avec environ cent hommes d'armes, six cents vivandiers, parmi trente prêtres, six ladres, femmes et petits enfans.

»Monseigneur le comte de Romont, qui entre tous autres avait acquis grand bruit dans la journée, fut navré d'un vireton à la cuisse; monseigneur de Ligne, qui très honnêtement s'était conduit en ladite bataille, fut pris au retour de la chasse des François. Si furent pris messire Olivier de Croy, lequel se défendit fort d'une masse d'acier, si que à grande peine en vinrent à chef les François qui le prirent, messire Michel de Condé seigneur de Frasne, le grand Polheim, Allemand, messire Antoine de Barettes, le seigneur de Grantmez, Flamand de Bruxelles, Charles de la Marche, Jehan de la Gruthuyse, Bastien de la Tilloy, Quesnoy et autres.

»Les francs-archiers qui là gisaient par monts, par cents et par milliers, ès celliers, ès puits et ès hayes, étaient si très fort armés, que à grande peine les pouvait-on occir; car chacun d'eux avait sallade, gorgerin, longue brigantine à hauts colles, épée, dague, gouge, arc et trousse. N'y avait en tout le camp quasi nulle lance entière; il était semé de bâtons, arbalètes, coulevrines, hallebardes, cranequins et harnois, ou d'autres armures assez et en telle abondance, qu'on donna cent brigandines pour un double patard la pièce. Les paysans pauvres et nus qui venaient gens dépouiller, s'en rallaient en leurs villages armés comme de petits Saint-George. Les paysans artésiens, espérant que les Bourguignons avaient tout gagné, tinrent les bois, et firent tant forte guerre aux François, qu'ils n'osaient vider leurs forts, sinon à grosse compagnie.

»D'autre lez, monseigneur Des Querdes fut très mal en grâce du roi, à cause que, sur un hazard il avait mis l'hon-

neur de France. Dont, pour metre avant ses excuses devant aucuns qui l'accusaient, il manda tous les capitaines des garnisons à l'environ qui furent à celle journée, et leur fit telle remonstrance. »»Le roi est assez averti du dommage qui nous est advenu. Aucuns de vous m'ont chargé sans raison. J'ai besogné à mon possible; si vous eussiez fait aussi bon devoir contre les gens de guerre que vous avez fait contre les vivandiers, prêtres, ladres et les femmes enceintes, qui est grande inhumanité et esclandre perpétuel au roi, vous eussiez gagné la bataille; mais péché vous fait grand encombre. Et n'est pas grande merveille si pauvres paysans ont tué de vos gens, car toujours les avèz inhumainement traités: pourquoi je vous conseille que vous leur pardonnez; aussi si nous avons encore un tel échec ils nous donneront le mat et si nous destruiront.««

»Et adonc conclurent ensemble de rappeler les paysans, et seraient pris à merci; et fut crié de par le roi, que chacun délaissât les bois et vint faire sa besogne, et que tout était pardonné.

»Et ne fut, de vivant d'homme, bataille de plus longue durée, sans connaître qui en aurait la victoire, fors celle bataille devant nommée, dite de Guinegate, qui fut le septième jour d'août an mil quatre cent soixante-dix-neuf.

»Et jà-soit ce que le très illustre et le très victorieux duc d'Autriche demeura victeur sur le champ, ce ne fut pas sans être en grand danger de sa personne; vu que le duc était comme le signe du bersaud, après qui ses ennemis tiraient, et qui à l'abordement de deux batailles avait vigoureusement sur ses ennemis rompu sa lance, et ne cessait de bien encourager ses gens à bien faire, par plusieurs fois et en grand péril d'être attrapé.

»Et advint ainsi, que messire Charles de Croy, nouvellement créé chevalier, trouva messire Guillard de Gouy, seigneur de Wildegrade, soi combattant à un homme d'armes de France. Icelui Charles de Croy cuidant secourir ledit seigneur de Gouy, eut telle fortune que ses étriers rompirent en combattant

audit homme d'armes; et ce temps pendant arriva le duc, accompagné de dix chevaliers allemands, entre lesquels était Josse de Brant, son écuyer d'écurie, portant un penon aucunement semblable au grand étendard, par lequel le seigneur de Quiévrain reconnut que c'était le seigneur duc son maître; et après être séparé dudit homme d'armes françois, le suivit à la chasse des francs-archiers, qui donnaient la fuite, où cestui s'employa de bon vouloir. Mais une compagnie de François, en grande abondance, marchait pour clorre le passage de la rivièrette courant le village; laquelle, comme aucuns disaient, était toute rougie par l'effusion du sang des francs-archiers occis en la bataille. Parquoi chacun prit la retraite arrière d'iceux, sinon ledit seigneur de Quiévrain, qui cuidant prendre nouveau cheval et étriers, à l'aide d'un archier qui le reconnut, fut en grand danger d'être enclos; mais lui remonté fut habile de ratteindre le duc, qui retournait à la grande bataille. Et icelui duc illec venu avec aucuns piétons de la compagnie du comte de Nassau, s'en allait fourrer en un ost d'hommes d'armes françois, cuidant que ce fussent ses gens, n'eût été le seigneur de Quiévrain, qui s'en perçut; et le duc, pour en savoir la vérité, choisit un gentilhomme de Picardie, nommé Jennet de Courteville, et lui dit qu'il allât voir si ainsi était, et qu'il en rapportât certaine nouvelle, ensemble et de savoir où étaient les autres seigneurs, capitaines et conducteurs de la bataille. Ledit gentilhomme, pour obéir au duc son maître, en postposant crainte de mourir, peur et hide qui lui pouvait survenir, se mit à toute diligence pour achever sa charge. Epris de grand courage, s'en alla celle part; mais en chemin trouva si merveilleux rencontre, que son cheval fut tué et abattu sur lui; et tôt après, cinq francs-archiers échappés de la tuerie des autres, s'amassèrent et reposèrent sur ledit cheval tué, en regardant ledit Jennet sous ledit cheval, cuidants qu'il fût expiré; et se prirent à dire ensemble: »»Quoi que soyons fort reboutés, au moins celui-ci y est demeuré.«« Ledit gentilhomme se sentant mal à son aise, pour le fait du cheval qu'il portait

sur lui, retira les bras à soi. Parquoi les cinq archiers, voyans qu'il n'était encore mort, lui coururent sus de tous lez. Ne faut douter si ledit Jennet était fort étonné, car il se sentait aggressé tant du cheval que de ses ennemis; toutefois iceux archiers ne le savaient comment atteindre, pour la pesanteur du cheval mort qui leur donnait empêchement. Néanmoins l'un d'iceux lui mit la dague sur la gorge; et ledit gentilhomme lui arracha à force de bras, et se coupa les doigts; et quand il jeta sa vue, perçut un homme d'armes de sa connaissance, nommé Jehan de Walers, auquel il écria aide; et icelui mit lance en arrêt, défit les francs-archiers, délivra ce gentilhomme d'angoisseux péril, et le monta sur son cheval pour achever son message; et se trouva vers le duc, auquel il récita son aventure, qui demanda au seigneur de Quiévrain qui était ce gentilhomme; et lui dit sa nation, son nom et son état. Parquoi le duc de cette heure le prit en sa grâce, et lui fit depuis beaucoup de biens; et ne faut douter que pendant le temps que ledit gentilhomme avait achevé son voyage, il avait passé par un petit purgatoire.

»Les François en bon nombre, et par plusieurs fois, firent leurs affaires d'entamer les devantdits piétons; mais iceux, voyans qu'ils tenaient bons termes, les laissèrent, cuidans couper leur assemblée et emporter le duc d'eux, non sachans que ce fut lui; mais toujours encourageait ses gens, et mit peine de soi contregarder, jusques il fut parvenu aux autres, comme dit est. Et trouva, par le rapport dudit gentilhomme, que ceux pour qui il était envoyé, étaient ses ennemis, selon ce que lui avait dit le seigneur de Quiévrain. Et lors le duc se joignit au grand tas de ses gens, qui étaient en grand souci pour sa personne; et donna tel courage à iceux, qu'ils marchèrent ensemble virilement et si bien qu'il regagna son artillerie et en débouta ses ennemis, lesquels avaient tant trouvé d'arcs et de sayettes, qu'ils les firent voler en l'air comme bouillons de neige en temps d'hiver. Parquoi le comte de Joigny, qui vigoureusement s'était conduit cette journée, fut navré en la gorge. Monseigneur le comte de Nassau ayant

le bras dextre découvert, se combattit main à main contre un grand puissant homme franc-archier, et le vainquit. Messire Jehan de Crimaighes seigneur de Palmes eut deux chevaux tués sous lui, l'un après l'autre, et chevaleureusement se porta. Philippe de Mamines releva l'enseigne que l'écuyer d'écurie avait laissé cheoir, lequel écuyer avait eu son cheval percé de deux lances et plusieurs coups d'estoc ès lames de sa cuirasse; et fut bien battu cette journée. Autres faits d'armes par plusieurs compagnons de guerre furent achevés en ce jour, en plusieurs et divers quartiers, qui ne sont venus à connaissance, et dont le record causerait attédiation aux écoutans.«

Am 9. April 1486 fungirte Wolfgang von Polheim zu Aachen bei der Krönung des römischen Königs. »Le couronnement fait à Aix, en plus grand triomphe que jamais fut de notre temps, l'empereur, le roi, les électeurs, ensemble leurs compagnies, retournèrent et rentrèrent le jeudi ensuivant dedans Cologne, en telle ordonnance, que premier marchaient les gens du duc de Saxe, ceux du comte Palatin ensuivant, ceux du duc de Juliers, puis ceux des archevêques de Trèves et de Mayence, et puis ceux du roi, tous en armes. Après venaient le grand Polheim et le maître d'hôtel de Nassau, puis le seigneur de Polheim et le frère du comte de Nassau, puis les deux frères d'Egmond, et le seigneur de Wolkenstein, armés tous en blanc, puis le comte de Hanau, et landgrave de Hesse, et l'évêque de Liége, puis le marquis, le duc Albert et le duc de Juliers, puis le comte Palatin et le duc de Saxe, puis l'archevêque de Trèves, seul devant le roi; et le roi venait armé de plein harnois au milieu de l'archevêque de Cologne du droit côté et de l'archevêque de Mayence de l'autre, après lesquels venait l'empereur en son chariot, ayant suite des gens de messeigneurs de Cologne et de Liége. En ce triomphant arroi, marchèrent jusqu'à l'église des Trois Rois, où le roi descendit. Son oraison finée, il fit le serment; pendant ce temps, l'empereur se logea, et le roi fut convoyé à son logis par les électeurs et princes, tenant ordre comme dessus.

»Le mardi dix-huitième d'avril, vint vers le roi une ambassade de Savoye, un chevaucheur de Venise, et si était arrivé l'ambassade de Pologne. Le vendredi séquent, le roi donna audience à plusieurs expectans; entre les autres comparurent l'évêque de Liége et sire Evrard d'Arenberg, lequel se jetant à genoux, proposa aucuns langages quérimonieux mixtionnés de hongueries et murmures sur ledit évêque. Ce voyant et oyant, le roi le cuida faire taire, mais il procéda outre injurieusement contre ledit évêque et les siens, tellement que le roi le prit fort mal en grâces et commanda qu'il se partît d'illec.

»Le mardi, joûtèrent sur le marché, à la mode d'Allemagne, deux nobles hommes de l'hôtel de l'archevêque de Cologne, et de leurs nobles sequelles; le roi se trouva sur le marché pour voir les joûtes ..... alla quérir le duc Albert, qui devait joûter contre le grand Polheim, et quand il l'eût amené sur les rangs, tôt après alla quérir le comte Palatin, accompagné de quatre joûteurs, deux à rochets et deux à fers émolus. Après vinrent messeigneurs Vincent de Schwanenberg, maréchal de l'archevêque, et cent et un autres Allemands.

»Ceux qui joûtèrent de rochets besognèrent tellement que par bien courre et sans lices ils s'entre atteindirent; et cheut l'un d'eux; et quand il fut remonté à cheval, ils firent courses et atteintes tant fières, qu'ils se ruèrent l'un l'autre par terre; puis ils recommencèrent, et celui qui avait premier abattu son compagnon fut rué jus; ainsi chacun y eut honneur égal. Le comte Palatin et messire Philippe de Nassau joûtèrent à fers émolus l'un contre l'autre tant vitement, que messire Philippe fut abattu de son cheval, et le comte fut soutenu de ses gens, et ramené par le roi à son logis. Le duc Albert de Saxe et messire Wolfgang de Polheim joûtèrent tellement, que le Polheim atteindit le duc tant rudement, qu'il tombait par terre s'il n'eût été soutenu; puis joûta messire Vincent de Schwanenberg contre son Allemand, et ne besognèrent guères bien.

»Ce bruit passé, le roi retourna à son logis; les électeurs lui offrirent le convoi, mais ne le voulut souffrir. Ce même soir, l'archevêque de Cologne avait préparé un banquet pour festoyer le roi et les princes, et avait convoqué grande planté de dames et de demoiselles. Il fit couvrir une table élevée dessus un marchepied de deux ou trois degrés de haut, au-dessus de laquelle y avait un ciel et dosseret de velours cramoisi, armoyé de ses armes. A la main droite de cette table, était une autre pour mettre les plats et le vin. Ne demeura guères que le roi ne se vint asseoir à table directement sous le dosseret; auprès de lui, à la main droite, séait madame de Neuss; à la main gauche le comte Palatin et une abbesse; et puis droit devant séaient le duc Albert et madame des Onze Mille Vierges; au bout du passe, du droit lez, était en bas, la table de l'archevêque de Cologne; et séaient avec lui un comte d'Allemagne, madame de Sainte-Marie, la comtesse de Virnenbourg, la comtesse de Mennarde (?), deux de ses cousines et le landgrave de Hesse. Il y avait autres tables où séaient les demoiselles et gentilles femmes des dames dessus-dites et les nobles dames des seigneurs; et au bout de la salle y avait un dressoir de quatre degrés, tout chargé de vaisselles. Au lever du banquet, l'on dansa jusqu'à deux heures après minuit. Le vin et les épices données, le roi prit congé, qui fut reconvoyé à mi-voie de son logis par le comte Palatin et le duc de Saxe. Le vendredi, vingt et unième d'avril, le samedi, dimanche et lundi ensuivant, plusieurs festoyements se firent des uns aux autres.«

Daß die von Brügge, nachdem sie Hand an des Königs Person gelegt, auch seine Räthe Martin von Polheim, »le grand Polheim, maréchal de son hôtel &c.«, verhafteten, und daß diese Gefangene nach Gent gebracht wurden, ist oben vorgekommen. Wolfgang, »beau chevalier et homme de vertu,« von Olivier de la Marche genannt, sollte der Ehre genießen, in der Trauung par procureur seines Königs mit der Erbin von Bretagne die Person seines Gebieters zu vertreten. Er hat auch für Augenblicke das Brautbett bestiegen, wobei, nach Bericht

Reichardts Strein, sein Leib ganz mit einem völligen Cüriß beschlossen, nur daß die rechte Hand und der rechte Fuß bloß. Zwischen beide Bettgenossen hatte man ein scharf schneidendes Schwert gelegt. Bereits war die Erbin von Bretagne in einen unglücklichen Krieg mit dem König von Frankreich verwickelt; dem konnte es nicht gleichgültig sein, daß das wichtige Land dem bedeutendsten seiner Gegner zufalle. »En ce temps,« schreibt Molinet, »fut conclu traité de mariage entre le roi des Romains et mademoiselle Anne de Bretagne, héritière et fille aînée du duc François de Bretagne, qui lors était trépassé de ce siècle, et qui en son vivant était confédéré et allié à la maison d'Autriche, et long-temps paravant au duc Charles de Bourgogne; avait long-temps fort puissamment débellé les François, et chevaleureusement résisté à leurs emprises. De l'alliance dudit mariage furent plusieurs nobles gens fort émerveillés pour plusieurs causes; souverainement pour ce que la duché de Bretagne, où était la demoiselle, était lors avironnée, persécutée et bersauldée du roi de France, qui lors faisait très aspre et cruelle guerre. Item. Le roi des Romains, sur qui était fondée la totale espérance de secours, était lors bien avant en Allemagne; et n'était apparent d'y donner approche sans marcher de piques l'interpos de l'armée du roi de France grosse et puissante, qui prétendait lui donner obstacle. Nonobstant, pour parachever ledit mariage, le roi des Romains envoya un comte d'Allemagne avec son mignon, le beau Polheim, vers la duchesse Anne de Bretagne. Duquel Polheim elle fut pour jutte au nom du roi son maître, comme les grands princes ont usance de faire. Et se tenait lors ladite duchesse en sa ville de Rennes, accompagné de cent gentilshommes brétons, treize cents Allemands et douze cents Anglois.

»Tôt après la mort du duc François, le seigneur d'Albret, très noble et puissant seigneur en Gascogne, lequel avait fort bien servi le duc son maître, et milité en sa querelle contre les François, aspira et se mit en peine d'avoir mademoiselle Anne en mariage; et de fait, comme aucuns disaient pour

parvenir à son intention, obtint la plupart des scellés des barons de la duché; et que plus est, le duc François en son vivant lui avait promis en reconnaissant les bons et agréables services qu'il lui avait fait, tellement qu'il s'attendait avoir l'avance sur tous autres. Mais quant il se vit frustré de sa prétente, et que le roi des Romains y avait mis la barre, comme dit est, il se contenta mal, et commença, de ce jour en avant changer courage, et soi refroidir de la querelle que tant ardemment il avait soutenue, exposant corps, biens et chevance.

»Ce temps pendant, était le maréchal de Rieux dedans Nantes, commis et avoué de la duchesse à la tuition de la ville, et le seigneur d'Albret avait charge du château d'icelle; mais pour la désavance qui lui était faite afin qu'il ne retournât sa robe, l'on trouva façon de le retirer hors et lui bailler autre entreprise; toutefois, plusieurs de ses familiers demeurèrent illec en garnison. Peu de jours après advint que aucuns desdits familiers prirent débat contre les gens dudit maréchal de Rieux, tellement que ceux du château furent navrés à leur grande foule, souvent requirent avoir justice des délinquants; mais ledit maréchal différait ce faire trop longuement à leur apaisement; pourquoi ils mandèrent au seigneur d'Albret, rebouté de sa charge à sa grande déplaisance, que s'il voulait avoir entendement avec eux, ils trouveraient manière de lui livrer le château, et conséquemment la ville, pour mettre ès mains des François si bon lui semblait.

»Le seigneur d'Albret entendit volontiers à leur entreprise, fit amas de gens à son choix, disposa de son affaire; et ses familiers étant au château, préparèrent leurs besognes, choisirent un jour que le maréchal était allé chasser avec grande partie de ses gardes; et ce pendant, le seigneur d'Albret joua son jeu, et par l'adhérence de ses fauteurs et familiers se mit au-dessus du château, lequel en peu d'espace il fournit merveilleusement de gens, d'engins et de vivres.

»Ceux de la ville voyans la perdition du château, furent merveilleusement étonnés; l'effroi s'éleva, l'alarme fut grande;

aucuns s'accoutrèrent pour avoir résistance, les autres s'enfuyaient hors de leur résidence. Le maréchal de Rieux, qui chassait aux bêtes pour son ébat, trouva la prise du château à son retour et grand débat; il se mit en peine toutesfois d'amasser engins, de faire taudis et tranchis pour préserver la ville; mais rien ne lui profita, car les François se fourrèrent au château à toute puissance. Le maréchal, ensemble sa famille, se retirèrent vers la duchesse en la ville de Rennes; et incontinent la ville de Nantes se rendit par appointement, tellement que les manants d'icelle eurent leurs corps et biens saufs. Les seigneurs des Querdes et de la Trémouille entrèrent au château, et peu de jours après le roi de France entra en la ville où il tint la solennité de Pâques.

»Environ la Toussaints, le roi de France fit environner et assiéger la ville de Rennes, et tenir deux siéges à lieue et demie près, où il y avait telle amas d'artillerie, que trois mille chevaux ne le pouvaient mener. Dedans la ville de Rennes était la duchesse Anne, seule héritière de Bretagne, le prince d'Orange, le maréchal Polheim, qui l'avait pour jute au nom du roi des Romains, Lorray, son lieutenant, et plusieurs nobles barons de Bretagne tenans le parti, desquels les noms seraient longs à mettre en compte, et avec ce Bourguignons, Allemands, Espagnols et Anglois, gens de guerre fort expérimentés et prêts à leur défense, jusqu'au nombre de treize à quatorze mille. Peu de jours avant le siége arrivèrent aux prochains ports de Rennes de quinze à seize bateaux d'Angleterre, sur espérance de mener ladite duchesse si à ce se était délibérée; mais elle trouva en son conseil non abandonner ses pays et sujets, ains voulait vivre et mourir avec eux.

»Durant le siége, le bastard de Foix, tenant le parti du roi de France, monté comme un Saint-Georges, s'approcha de Rennes, requérant à courre un fer de lance devant les dames. Réponse lui fut donnée qu'il serait reçu; et lors un noble homme du parti des Bretons, fort bien accoustré, vint sur les rangs. La duchesse fit dresser un hourd sur les fossés de la ville, où elle vint notablement accompagnée. Les François,

d'autre part se tinrent en certain lieu qui leur fut ordonné. Otages donnés d'un quartier et d'autre, les champions se trouvèrent au parc, coururent quatre ou cinq coups; puis vinrent aux épées, se battirent très bien l'un l'autre. L'ébattement fini, la duchesse fit donner hypocras et épices aux François, puis chacun se retira en ses limites.

»Lendemain desdites joûtes, Allemands, Espagnols, Anglois et Bretons étans aux défenses de la ville, firent une saillie de nuit sur l'un des siéges que conduisait le grand écuyer de France. Les Allemands souverainement donnèrent sur eux tellement, que sans miséricorde ils abatirent, occirent et chargèrent sur François, prirent butins et prisonniers à planté. L'effroy de cette alarme s'éleva tant haut, que ceux de l'autre siége en furent tous réveillés, se mirent en point, vinrent à la récousse. Si poursuivirent tant rudement Allemands et Bretons, que nécessité leur fut abandonner leur proye et tuer leurs prisonniers; car à très grand danger rentrèrent en Rennes, et ne tint à guères que la ville ne fût prise.

»De ce jour en avant, le roi fit serrer son siége plus que onques mais; et les assiégés, fort étonnés, commencèrent par eux mater et viser à quelque appointement. Il y avait grand nombre de gens en la ville; vivres se dépendaient, cherté de vin et faute d'argent s'y étaient logés. Une grosse division s'engendra entre les nations étans illec; car les Allemands, selon leur mode accoûtumée, sonnèrent leurs gros tambours, et voulaient être payés pour un mois avant; les Anglois et autres gens de guerre voulaient semblable. Et pour ce que possible n'était fournir le désir de chacun, la duchesse, ensemble sa très noble famille, se condescendirent à faire quelque bon accord. Le roi de France, d'autre part, s'entendait volontiers au bénéfice de paix; car grosse dépense avait soutenu à la conquête de la duché de Bretagne, où grand nombre de gens et pécune innumérable s'y était consommé; et quand le roi de France sentit que la duchesse s'inclinait à traité amiable, il lui offrit cent mille écus pour son entrenance et sa demeure en telle ville de Bretagne que

bon leur semblerait, sinon Rennes et Nantes, et le choix de trois maris à sa plaisance ; c'est assavoir monseigneur Louis de Luxembourg, cousin-germain du roi, le duc de Nemours et le comte d'Angoulême. A cette offre répondit la duchesse, qu'elle était mariée au roi des Romains, et que quand il ne la voudrait avoir à épouse, si le tenait-elle à mari, et jamais n'aurait autre ; et si ledit roi allait de vie à trépas, et qu'elle fût résolue de marier, si n'aurait-elle autre à mari que roi ou fils de roi.

»Le roi de France sentant la duchesse persévérer en son bon propos, pensa de l'avoir par autre sorte ; et pour ce qu'il sentait les gens de guerre étans en Rennes fort disetteux d'argent, il délibéra de délivrer les souldées à ceux de Rennes, lesquelles il avait mandés pour faire paye aux gens d'armes de son ost ; et de fait, fit lever le siége, et Bretons, Allemands, Espagnols et Anglois, furent payés pour trois mois, et allèrent quérir leur payement en la ville de Montfort, située à quatre lieues près de Rennes, et pour la tuition d'icelle fit bouter aucunes mortes-payes, en faisant abolition et pardonnance de tout ce qui avait été dit, fait et proféré ; que lui et les siens donnaient licence et congé à tous ceux qui avaient bénéfice, héritage ou biens meubles, tant audit Rennes comme Nantes et autres villes à l'environ, de retourner à leurs propres bénéfices, héritages et biens meubles.

»Item. De rechef, le roi offrit à la duchesse cent mille francs, si elle se voulait retraire avec son mari le roi des Romains, parmi tant qu'il jouirait paisiblement de la duché de Bretagne, par le droit qu'il y prétendait avoir, et la conquête qu'il en avait faite. Nonobstant ces offres, ladite duchesse demeura une espace sans délibération faire ; et ce temps pendant l'appointement quasi à demi fait, les ducs de Bourbon et d'Orléans entrèrent en Rennes pour le roi de France ; et le roi feignit aller en un pélérinage de Notre-Dame, auprès de Rennes. Sa dévotion faite, accompagné de cent hommes d'armes et de cinquante archiers de sa garde, entra dedans Rennes, salua la duchesse et parlementa long-temps avec elle.

Trois jours après, se trouvèrent en une chapelle, où, en présence du duc d'Orléans, de la dame de Beaujeu, du prince d'Orange, du seigneur de Dunois, du chancelier de Bretagne, et autres, le roi fiança ladite duchesse. De quoi le maréchal Polheim, en la présence duquel se fit ce fianchage, se donna merveille. Semblablement Allemands, Anglois, Brétons, favorisans au roi des Romains, ne se pouvaient trop ébahir; et quant ledit maréchal s'approchait d'aucuns princes et seigneurs, lesquels étaient notés d'avoir fait cette nouvelle alliance, pour connaître la vérité, combien qu'ils eussent été présents audit fianchage, ils affirmaient, juraient et protestoient sur leur noblesse, que rien n'en était encommencé ni fait. Et ainsi était traficqué et séduit le noble maréchal qui représentait la personne du roi des Romains. Finablement il fut jointé aux épousailles et parfait des noces; mais il répondit que jamais ne serait présent à la solennité du mariage de la duchesse, si elle n'épousait le roi son maître, et à tant se partit d'illec, et retourna vers monseigneur l'archiduc à Malines, où il récita ces nouvelles.

»Trois choses donnèrent grande admiration au peuple d'un parti et d'autre à cause de cette alliance. La première est comment le roi de France fut sitôt conseillé de prendre la duchesse de Bretagne; vu qu'elle était promise au roi des Romains; et que lui-même, en face de Sainte Eglise, en présence de son père, le roi Louis, et des plus grands personnages de France, à ce jointés et appelés, avait été présent, quand la solennité des noces de lui et de madame Marguerite d'Autriche avait été tant honorablement célébrée, que chacun clamait et renommait ladite dame reine de France. La seconde chose, que fort admiraient plusieurs nobles courages, était de ce que la duchesse de Bretagne était délibérée de prendre le roi de France à mari, qui, comme ennemi mortel, par hostilité de guerre avait attenué son pays de gens, chevance et d'avoir; et qui plus est, lui avait dit que jamais n'épouserait d'autre que le roi des Romains. La tierce chose, qui épouvanta fort le peuple, fut que le seigneur de Dunois, qui moult

avait labouré à ce mariage faire, au retour de fiancer, trébucha de son cheval et mourut soudainement.« Olivier de la Marche meint, »que le roi des Romains ne fit pas si grande diligence à aider et secourir la duchesse de Bretagne comme il devait; et durant ce temps, le prince d'Orange, ami des François et des Bretons, se mit en pratique, et tellement pratiqua, que le roi de France fut content d'épouser la duchesse de Bretagne.« Dabei ist es aber nicht geblieben; Ungezogenheiten mußten die Beleidigung noch schärfen. Es wurde von Stroh ein römischer König gemacht, durch Pfützen gezogen, mit Ruthen gepeitscht. Der Krieg kam zu Ausbruch, eben nicht nach der Ehre des deutschen Namens: denn ungehört blieb des alten Kaisers würdiges Sendschreiben an die Stände des Reichs, deren, bei so schnödem Handel, einige dem Feind noch Hülfe versprochen; „das nie erhört worden bei unsern Vätern, so die Würde des heil. Reichs auf deutsche Nation gebracht." Arme Herrlichkeit deutscher Nation, armer Kaiser! Was haben deine späten Enkel von ihren Getreuen erleben müssen!

In dem Laufe eines schlaff geführten Kriegs, in welchem einzig der Marschalk von Polheim hohe Ehre einlegte, wurden doch die Franzosen aus Hochburgund vertrieben und genöthigt, in dem Friedensvertrag von Senlis, 23. Mai 1493, allem Recht zu den Grafschaften Burgund, Artois, Charolais, auch der Herrschaft Noyers zu entsagen. Die Kirche schwieg zu einer Gewaltthat, so zu rügen sie wohl befugt; die Zeitgenossen haben aber in dem Bruch von zwei feierlichen Eheversprechen schwere Sünde gefunden, und nach eines halben Jahrhunderts Verlauf schreibt noch Brantome von Karls VIII Vermählung mit Anna von Bretagne: »desorte qu'aucuns ont conjecturé là-dessus que leur mariage de l'un et de l'autre, ainsi noué et dénoué, fut malheureux en lignée.«

„Anno 1492 ist K. Maximilian in die Bruderschafft des h. Sacraments bey St. Ulrich zu Augsburg mit samt nachgeschriebner seiner Hoffstatt eingeleibt worden: Rudolf Fürst von Anhalt, Graf Eberhard von Würtemberg, Hr. Wolffgang von Polheimb Hof-Marschalck, Hr. Christoph von Schärffenberg, Hr.

Ulrich von Eitzing. Anno 1494 am Quatember Pfingsttag vor Michaelis hat Hr. Wolffgang von Polheim Hochzeit und Beylager gehalten zu Mecheln in Brabant mit der 18jährigen Johanna von Borselen, Gräfin von Veere auf Walcheren, und Grandpré in der Champagne, Tochter Wolffarts und der Prinzessin Carola von Bourbon. Nachmittags ward ein ansehnliches Ritterspiel gehalten, darbei nachfolgende Fürsten, Grafen und Herren gestochen und gerennt haben: Hr. Wolffgang, der Bräutigam, mit Bernhard Raunacher. Herzog Friederich von Sachsen mit Sebastian Mistelbecken. Weickard von Polheim mit Graf Hansen von Ortenburg. Hans Schenck mit Hans von Aursperg. Anton von Ysann mit Kaspar von Lemberg. Graf Reichard von Hanau mit Graf Hansen von Montfort. Christoph Schenck mit Graf Haug von Pfannberg. N. Heumann mit Urban von Freundsberg. Wolffgang Jörger mit Hansen von Stein. N. Graf von Salm mit Albrecht von Hohenlohe. Michel Braun mit Felberger. Anno 1500 hielt K. Philipp von Castilien ein Capitel der Ritter vom Orden des gülden Fluß in der Stadt Brüssel; dabey seyn erschienen im Carmelitenkloster: Maximilianus rex Rom. semper Augustus, Wolffgang von Polheim, Hugo von Melun, vicomte de Gand u. s. w.

„In demselben J. 1500 wird Wolfgang als Obrister Hauptmann in Oestreich und Burggraf zu Wien genannt. Anno 1501 sub dato Nürenberg Mittwoch nach dem Sonntag Quasimodogeniti richtet Kayser Maximilian eine neue Lands-Regierung seiner Erblanden auf, darinen kommt unter andern auch also ein: „„Obrister Hauptmann und Regent in unsern Niederöstreichischen Landen soll seyn und bleiben der Edle unser lieber getreuer Wolffgang Herr zu Polheim."" Es ist auch in diesem hohen Ambt der Obristen Hauptmannschafft über die Niederöstreichischen Lande Herr Wolffgang bis an sein Ende geblieben. Anno 1504 den 1. Dec. schreibt K. Philippus in Castilien aus Antwerpen an gedachten von Polheim: „„Liebster getreuer Mitbruder,"" und begehrt, weil er beschlossen seye, ein Fest und Capitel des Ordens den 13. April in der Stadt Antwerpen zu halten, daß er sich (so es immer möglich) in eigener Person darbey wolle

finden lassen zu einer Decision gewisser und hochwichtiger Handlungen; wann er aber verhindert, soll er einen andern Procuratorem aus ihren Mitbrüdern stellen, doch die Nähm und Zunähm der neun Edlen Personen (welche ihm düncken würdig zu seyn, daß sie in die Compagnia anstatt der neun verstorbenen Ritter sollen angenommen werden) benennen. Den 11. Januarii 1505 schrieb an ihn Kayser Maximilian aus Haimburg und begehrt mit Fleiß, er wolle ihm seinen Kobelwagen mitsamt Rossen und aller Zubehörung leihen; daran thue er ihm ein grosses Gefallen. Darunter schreibt der Kayser mit eigner Hand: „„Doch wird der von Zollern solchen Kobelwagen zuvor ein Tag zurichten aufschreiberisch, wie in ein Wagenburg gehört."" Anno 1506 schreibt ihm des Kaysers Gemahl: „„Blanca Maria ꝛc. Edler lieber Getreuer, wir entsenden an Dich unsern lieben Getreuen Christoph Scheierl, unsern Küchenmeister, dem Wir aufgegeben haben, in unserm Namen mit Dir von verschiedenen Dingen zu verhandeln. Blanca Maria, manu propria."" Offtgemelter Herr von Polheim hat sich über seinen uralten Herrnstand von neuem freyen lassen zu einem Freyherrn zu Polheim und Wartenberg. Er hat die Herrschaft Puchheim von dem von der Weitmühl an sich erkauft, Wartenberg, Litzelberg im Attersee, die Burgvogtei Wels, die Herrschaften Kammer, Kogel und Frankenburg (die vorhero Herzog Georgen in Bayern versetzt gewesen ist) innengehabt und besessen; sein Dorf Timmelkam unter Wartenburg hat Kayser Maximilian Anno 1512 zu einem Marckt und die Leut darinnen zu Bürgern gemacht, mit Begabung eines Jahrmarckts auf den nächsten Montag nach Michaelis jährlichen zu halten. In was Gnaden und grosser Hochschätzung Hr. Wolffgang, dieser vortreffliche Mann, bey dem Kayser Maximiliano gewesen, und wie sehr er ihne geliebt habe, kann füglich an deme abgenommen werden, daß höchstgedachte Kays. Maj. sich seiner nicht nur in den wichtigsten Angelegenheiten gebrauchet, sondern auch zur Ergötzung mit niemand öffters dann mit gedachtem Herrn von Polheim thurnieret hat, wie solches aus nachfolgender alten Verzeichnuß aller zwischen Sr. Maj. und ersagtem Herrn von Polheim gehaltenen Thurnieren zu sehen.

„Folgen aufgezeichnete Ritter-Spiel unterschiedene Namen, welche Kayser Maximilian I in eigener Person mit Hrn. Wolffgang von Polheim Freyherrn verrichtet hat. Zu Wien. Darnach hat die Königl. Maj. gerennt mit Hrn. Wolffgangen von Polheim in einer roth, grün und weiß sammeten Deck, und auf dem Hut zwey Oehrlein von derselben Farb, darzwischen einen verguldten Stern, und haben gerennt: die Schweiffer seynd beyde gefallen, die Königl. Maj. über den Ruck mit samt dem Pferd, und der von Polheim frey ledig hinweg, der Königl. Maj. Holtz in drey Stück, das ander in zwey Stück zerbrochen. Darnach stach die Kayserl. Maj. ein Kampff-Gestech mit Hrn. Wolffgang von Polheim in ganz grünen Zentl, auf dem Helm ein grünen Mayen-Crantz von Laub, fiel Kayserl. Maj. allein. Mehr rennt die Kayserl. Maj. mit Hrn. Wolffgang von Polheim fast angezogen in einer roth, braun und weissen Atlaßen Decken, auf dem Hut zu jeglicher Seiten eine weisse Straussen-Federn, seynd beyde Spieß gebrochen, Kayserl. Maj. besessen und der ander gefallen. Darnach rennt die Kayserl. Maj. mit Hrn. Wolffgang von Polheim in einen geschifften Zeug und ganz gulden Geliger, aufm Hut ein Straussen-Federbusch, besassen beyde. Mehr hat die Kayserl. Maj. ein Wälisch Gesellen-Stechen in einer ganz blauen guldenen Deck gestehen, aufm Helm ein verguld Dennlgehörn. Zu Gent. Mehr hat die Kayserl. Maj. mit Hrn. Wolffgang von Polheim gerennt im geschifften Zeug und gemahlten Geligern, auf dem Hut ein aufrechter Straussen-Federbusch, und seynd beyde gesessen, der Kayserl. Maj. Spieß brachen in drey Stück und der ander in zwey. Zu Brüssel. Darnach hat die Kayserl. Maj. mehr zu Brüssel mit Hrn. Wolffgang in einen geschifften Zeug gerennt, und hat Ihr Maj. geführt ein Decken, die eine mit Seiden roth, die andere blau und weiß, aufm Hut zwo weisse Federn für sich stehend, die Kayserl. Maj. Spieß brachen und sprang die Tortschen über den Kopff aus. Darnach stach die Kayserl. Maj. ein Teutsch Gesellen-Stechen, die Deck auf der einen Seiten ganz weiß und auf der andern Seiten blau, roth und weiß mit gekrönten Buchstaben, und auf dem Helm ein Glücksrad, erstach die Kayserl. Maj. den Danck. Mehr hat die

Kayserl. Maj. ein Wälisch Gesellen-Stechen in einer ganz braun sammeten Decken gethan, und aufm Helm ein grosse Ruthen zwischen zween weissen Straussen-Federbüschen geführt. Mehr hat die Kayserl. Maj. mit Hrn. Wolffgang von Polheim gerennt, fast angezogen in einer roth, schwartz und weissen Decken, aufm Hut verguldе Blumen, fiel der von Polheim allein, Kayserl. Maj. brach der Spieß allein. Zu Nimmegen. Mehr hat die Kayserl. Maj. mit Hrn. Wolffgang von Polheim gerennt in einer roth, schwartz und weissen Tamastenen Decken, aufm Hut zwo verguldе Rosen, darüber ein fliegendes Dünntuch, und seynd beyde gesessen. Zu Brüssel. Mehr hat die Kayserl. Maj. zu ihrer Maj. Klag-Abnehmung seiner ersten Gemahlin mit Hrn. Wolffgangen gerennt in einer blau und weiß sammeten Decken, Hr. Wolffgang fiel, der Kayserl. Maj. Spieß brach, und sein Maj. besaß. Darnach rennt die Kayserl. Maj. wieder mit Hrn. Wolffgang von Polheim in ganzem Küriß, besassen beyde und brachen beyde Spieß glücklich einem jedweden, und führt Kayserl. Maj. auf dem eisernen Hut die Pfaiden Fluß. Bey der Schleuß. Mehr hat die Königl. Maj. mit Hrn. Wolffgang ein Teutsch-Kampfffstechen gethan, in einem rothen und weissen Zentl, auf dem Helm ein Aichen-Kräntzlein mit einer guldenen Schnur, fiel Ihr Königl. Maj. allein. Darnach hat Königl. Maj. ein Wällisch-Gesellenstechen zu Brüssel im Thiergarten gethan, hat Sr. Maj. Widertheil ein Korb mit Eyern auf dem Helm, und Ihr Maj. aufm Helm ein Küß, mit einem Fröschlein an einer Ketten, die Renndeck war gelb Atlaß."

„Des von Polheim Gemahl ist Anno 1509, Hr. Wolffgang aber hernach im Jahr 1512 den 11. Nov. am Tage Martini um halb 5 Uhr Abends im 53. Jahr seines Alters gestorben, liegen beyde in der Spitalkirchen zu Polheim unter Wartenberg in einem erhebt gemauerten Grab, darauf ein schöner von roth Marmor Grabstein mit ihrer beyder Eheleith Bildnussen in völliger Statur, und der Herr in einen Küriß samt dem gulden Bluß am Hals hangend ausgehauen, darum folgende Grabschrift zu lesen: Hie liegt begraben der Wohlgeborne Herr Herr Wolffgang Freyherr zu Polheim und Wartenburg, Hauptmann der

N. O. Lande, der gestorben ist an St. Merthen-Tag Anno 1512, dem GOtt gnädig sey. Auf der andern Seiten: Hie liegt begraben die Wohlgeborne Frau Frau Johanna von Borsell Gräfin von der Verr, Herrn Wolffgangen von Polheim Gemahl, die gestorben ist an unser Frauen Geburtstag im 1509. Jahr."

Wolfgangs älterer Sohn Cyriac, „geb. am h. Pfingstabend 6. Jun. 1495, ist Anno 1520 ein Gesandter von der Landschafft zu Kayser Carl gewesen, schreibt sub dato Cöln den 7. Nov. dem Herrn von Losenstein: Er sey zur Kayserl. Majestät zu Maastrich kommen, Audienz gehabt und seine Werbung alle in Schrifften übergeben. Klagt daneben über die Expedition, und daß alles etliche Niederländer regieren, welche den Teutschen weder Ehr noch Guts gönnen. Er wird folgends Ertzherzogs und Königs Ferdinandi geheimer Rath, Cammerer, Obrist-Hofmeister, Statthalter der Niederöstreichischen Landen und zugleich Landeshauptmann ob der Enns ab anno 1521 bis an sein End. Marggraf Albrecht von Brandenburg, Teutschen Ordens Hochmeister, schreibt diesem Herrn von Polheim also: Edler Wolgeborner lieber besonder. Demnach dieweil Wir ein besonders Vertrauen zu Euer Person haben, so ist an Euch als Unsern vertrauten Freund Unser sonders hochfleißige Bitt, Ihr wollet Euch dermassen als der Freund erzeigen, helffen, rathen und daran seyn, daß die Weg gewendet werden, damit das Compromiss mit Polen nicht aus Unfleiß fallen thue, und wollet Euch dermassen erzeigen, wie Unser Vertrauen zu Euch stehet, das werdet Ihr ohne Zweiffel von GOtt dem Allmächtigen Belohnung empfahen, so wollen Wirs in alle Weg wiederum gern um Euch und die Eurigen vergleichen und beschulden. Bitten hiermit, Ihr wollet Unsern Boten förderlich wieder zuruck abfertigen. Wien, den 10. Jan. an. 1525." Cyriac starb zu Linz, 2. Julii anno 1533. Seine Wittwe, Gräfin Elisabeth von Oettingen, die Erbin von Condé, heurathete wider ihrer Befreundten Willen Kayser Maximilians I unächten Sohn, Maximilian oder nach andern Maximilian Friedrich von Amberg, angeblich Herr zu Feldkirch, wo er doch nach Preuenhueber nur sein Heimwesen gehabt. In dem anstoßenden District Tillis errichtete er um das Jahr

1535 den adlichen Sitz Amberg. Am 3. Febr. 1535 verlieh ihm K. Ferdinand ein schönes Stück Waldung nahe dem Schloß, nennt ihn seinen getreuen lieben Diener. Mit dem Wald waren zwei Schupflehen verbunden, der Huethof und der Hellbockhof, auf welchen eine Abgabe von 10½ Scheffel oder 42 Viertel Feldkirchener Maas reiner Weizen nebst 5 Schillingspfennig, der in das Hubenamt zu entrichten, haftete. Bei guter Gelegenheit kaufte Friedrich Max andere Grundstücke dazu, wie im J. 1541 einen Rebberg, im Maße beiläufig 2 fl. Lohn, um 50 Pfund Pfennig, und im Jahr 1546 von den geschwornen Siebnern der Gemeinde Altenstadt ein Stück Boden hinter dem Tillis, im Preis von 35 Pfund Pfennig, die von der Gemeinde zu nöthigen Bauten in der Kirche verwendet wurden. Friedrich Max, geb. 1511, befehligte ein Regiment Landsknechte und starb zu Mailand, 21. April 1553. Die Lehenhöfe samt dem Schlosse Amberg und den dazu gehörigen Grundstücken fielen dem Kaiser Ferdinand anheim, der sie am 28. März 1554 seinem Vicekanzler D. Jacob Jonas verlieh.

Cyriacs spätere Enkel, Ehrenreich Andreas und Franz Ludwig von Polheim, Gebrüder, wurden 1721 von K. Karl VI in den Grafenstand erhoben. Von Ehrenreich Andreas, dem hochfürstlich Augsburgischen Premier-Minister, ist oben Rede gewesen. Sein Bruder Franz Ludwig Graf von Polheim und Wartenberg, Herr zu Starein und Mayers, wurde in der Ehe mit der Gräfin Sophia Elisabeth Teresa Engl von Wagrain Vater von Franz Adam, dessen Sohn Franz Ludwig II, dessen Enkel Franz Georg, geb. 3. Oct. 1764, sich den 6. Febr. 1805 mit Eleonore von Hladik vermählte. Das letzte Besitzthum in Oestreich, die Herrschaft Schwarzenau einschließlich der Prachtburg, samt der damit vereinigten Herrschaft Mayers, wurde bereits 1767 feilgeboten. In der neuesten Zeit ist Schwarzenau in einer Lotterie ausgespielt worden. In frühern Jahrhunderten war der Besitz der Polheim ungemein bedeutend, und kann ich als solchen im Lande ob der Enns nennen Wartenburg, Seisenburg, Wolfseck, Polheim, Scharnstein, Polheim zu Wels, Steinhaus, Ranariedl, Parz, Tegernbach, Lichtenau, Thurn, Waldenfels, Irenharding, Schifferegg,

Lizelberg, Frankenburg, Kammer, Kogel, Puchheim, Bruck an der Aschach; im Lande unter der Enns Rechberg, Laxendorf, Bockfluß, Ottenschlag, Rastbach, Gobelsburg, Totzenbach, Harras, Mayers, Schwarzenau, Starein, Scharfeneck, Männersdorf, Deutsch-Altenburg, Aggstein; in der Steiermark Burgau, Neudau, Leibnitz, zum Theil Leonroth, Prentlhof und das Amt Teigitsch; ferner Puechberg, Eppendorf, Huck, Binenzen, die Sixtmühl.

Gleich bei der Burg Stromberg, doch durch die Guldenbach von ihr geschieden, stand ein zweites festes Haus, der Goldenfels genannt, eigentlich nur ein Außenwerk der Hauptburg, dessen, als eines Ehrenpostens Vertheidigung, dem ersten der Burgmänner-Geschlechter auf Stromberg, den Fust von Stromberg, zukam. Von diesem Geschlecht, von dem berühmten, durch zahlreiche Nachkommenschaft vorzüglich merkwürdige Ritterschauspiel, Fust von Stromberg, von der mannhaften Vertheidigung des Goldenfels durch Gauvain, von dessen Heldentod, ist umständlich Bd. 9 S. 735—792 gehandelt. Ebenso kann ich mich enthalten, von den unmittelbar zwischen Stromberg und dem Rhein belegenen Ortschaften Warmsroth, Walderbach, Waldalgesheim und Weiler zu sprechen, da ich dem Bd. 9 S. 711—828 Gesagten nichts hinzuzufügen vermag.

Münster bei Bingen.

Von Bingen die Nahe aufwärts stellt sich zunächst dar ein zerfallenes Bauwerk aus dem 16. Jahrhundert, der Thurm Trutz-Bingen, dessen Namen sattsam die Bestimmung andeutet. Dann folgt Münster bei Bingen, bis zum J. 1794 ein kurpfälzischer, in das Amt Alzei gehöriger Marktflecken, der im J. 1787 zwei Kirchen, zwei Schulhäuser, 68 bürgerliche und Gemeindehäuser enthielt. Die Markung umfaßte 296 Morgen Acker, 104 Morgen Wingert, 16 Morgen Wiesen, 4 Morgen Garten, 340 Morgen Wald und 46 Morgen Hutweide. Der Einwohner sollen im J. 1817 nur 344 gewesen sein. Dagegen wurde im J. 1866

die katholische Bevölkerung allein zu 523 Köpfen angegeben. Die besaß die Pfarrkirche zu St. Peter und Paul, zu welcher auch Sarmsheim, 470, Dorsheim, 210, Laubenheim, 46 Katholiken, pfarren. Die Evangelischen halten sich zur Kirche in Laubenheim. Pfalzgraf Rudolf I zählt das Dorf Monster bei Bingen in seinem dem Wildgrafen Friedrich ertheilten Willebrief für die Bewittmung von dessen Gemahlin 1309 zu den Lehen, welche der Wildgraf von ihm zu empfangen hat. Im J. 1351 verlieh Pfalzgraf Ruprecht I gedachtem Wildgrafen die Gerichte zu Münster, hoch und nieder, mit allen Zubehörungen. Im J. 1355 verpfändeten Raugraf Wilhelm von Alten-Beimburg und seine Gemahlin Kunegunde, des Grafen Philipp von Sponheim genannt Bolanden Tochter, ihren Antheil des Dorfes Monster bei Bingen an obgedachten Wildgrafen von Kyrburg um 100 Malter Korn Bingner Maas. Als aber K. Ruprecht auf Abgang Ottos, des letzten Wildgrafen zu Kyrburg, die damit der Pfalz heimgefallenen Lehen im J. 1409 dem mit der Wildgräfin Adelheid vermählten Rheingrafen Johann III aus neuen Gnaden verlieh, behielt er für sich den halben Theil an der Vogtei, an Dorf und Gericht Münster mit allen Gerechtigkeiten. Im J. 1493 kaufte Kurfürst Philipp einen halben Theil von Dorf und Markt zu Münster an der Nohe, so pfälzisch Lehen gewesen, von dem Wildgrafen Johann V um 4000 fl., welche aus der Pfalz Kammer mit jährlich 200 fl. zu verzinsen und dergestalt zu Mannlehen bestimmt wurden, daß, nach Ablösung des Hauptgeldes, der Rheingraf solches wieder anlegen und in der gleichen Eigenschaft zu Lehen tragen solle. Kurfürst Philipp dachte mittels dieser Erwerbung die Schifffahrt auf Rhein und Nahe zu fördern. Dem zufolge verlegte er den Wochenmarkt von Bingen nach Münster und ließ solchen drei Jahre lang nach einander jeden Donnerstag an der Nahe halten, so daß seiner Unterthanen keiner etwas nach Bingen verkaufen durfte, wodurch daselbst Mangel an Lebensmitteln entstand. Die Sache ward zwar durch einen Vergleich beigelegt und der Markt wieder zu Bingen gehalten; allein Erzbischof Berthold und das Domcapitel zu Mainz konnten diesen Streich nicht vergessen, und ihre Unter-

thanen am Rheinstrom verübten allerlei Ausschweifungen wider die Pfälzer. Kurfürst Philipp ließ daher zu Beschützung seiner Lande einen neuen Thurm bei dem Ort Münster bauen und nannte ihn Trutzbingen. Der Erzbischof hingegen suchte alles hervor, einige Ansprüche auf Münster geltend zu machen. Dieses die pfälzische Ansicht von dem Ursprung des Zwistes.

Hingegen erzählt Johannes Scholl in seiner Chronik der uralten Stadt Bingen am Rhein, es seien daselbst in dem Brand vom 30. Mai 1490 bei 240 Häuser samt Rathhaus, Registern und Privilegien und zwei Capellen, S. Laurentii und Nicolai, vernichtet worden, „und man meint, es wäre die ganze Stadt abgebrannt, wann nit die Rhingauer zu Hülf wären kommen. Diesen Schaden und Gebäu zu ersetzen, berathschlagten sich die Bürger, daß sie auf alles, was des Mittwochs zu Markt feil käme, Ungeld und Zoll legen, als nämlich auf Früchten &c. Dies wollten andere, besonders die Pfälzer, nicht verstehen, hielten darum auch an bei den Bingern, daß sie möchten gefreiet werden; aber die Binger schlugen es ab und drangen hart darauf, daß es möcht geben werden. Dies klagten die Pfälzer ihrem Pfalzgrafen und Churfürsten Philippsen, welcher alsbald den Bingern ihren Markt gar aufzuheben sich unterstunde, derowegen einen Markt auf den Mittwoch in der Wochen in das Dorff Münster, welches er eben zu der Zeit von den Rheingraffen erkaufft hatte, legen lassen, und dabei verbott er in seinem Land, den Bingern etwas zuzuführen oder ihren Markt zu besuchen, und wurd also drei Jahr der Wochenmarkt zu Münster gehalten und denen von Bingen aller mögliche Abbruch gethan, und kam der Schad zu dem vorigen hinzu, und entstund ein großer Mangel an Essenspeisen, dann sie waren ausgeschlossen an allen Orten, wo Pfalz zu gebieten, etwas zu kaufen, dadurch sie etliche Jahr grausamlich geplagt wurden.

„Es waren zu der Zeit zwischen Pfalz und Maynz noch mehr Irrungen, welche zu Verfolgung der Stadt Bingen nit wenig halffen. Die Binger wollten auch nit leiden, daß jemand zu Pferd oder Fuß über die Brück oder hinter dem Closter St. Rupertsberg sollt vorbeireisen ohne ihren Willen, darum machten

sie aus Befehl des Thumcapituls Schlagbäum, Riegel ꝛc. dahin, bewachten sie bei Nacht allezeit, auch offt bei Tag. Solches wollt der Pfalzgraf nit leiden, gab vor, seine Reuter und des Kaysers, oder auch Botten, müßten frei können ohngehindert passiren, gebot auch der Stadt Bingen es zu enderen, aber sie gaben seinem Gebott kein Gehör. Als Pfalzgraf dies vermerkt, hatte er einen Amtmann zu Creutznach, der hieß Albrecht Göler von Ravensburg, war ein Schwab, dem befahl er die Sachen. Derselbe kam oft mit den Seinigen bei Nacht, auch offt bei Tag, zerbrach, zerschlug, verbrannt solche Riegel und Schlagbäum, und was die von Bingen machten, verbrannten die Pfälzer wieder, und ist zu muthen, daß zu der Zeit der Thurm bei dem Münsterer alten Siechhaus (den man gemeiniglich Trutzbingen nennet) seye gebaut worden, welcher nachmals ohne Zweiffel von den Landgräfischen, da sie daselbst gelegen, ist auf einer Seiten halb abgebrochen, daß man sich nit mehr darin hat wehren können. Um diese Zeit thäten sich auch etliche herfür von Adel, welche in dem Schloß Stein-Callenfels sich auffhielten, thäten viel Schaden mit rauben und brennen. Insonderheit waren sie Pfaffenfeind."

Für den Ort Münster waren das eigentlich nur Neckereien; schweres Unheil aber traf ihn gelegentlich des Pfalzbayerischen Kriegs, veranlaßt durch das Bestreben des Herzogs Georg von Bayern-Landshut, seiner Tochter Elisabeth und ihrem Gemahl, dem Pfalzgrafen Ruprecht die Nachfolge in dem Landshutischen Antheil von Bayern zu verschaffen. Georg hatte als Jüngling schon Aufsehen erregt durch die Hochzeitfeier, welche der Vater, Herzog Ludwig der Reiche, im J. 1475 veranstaltete gelegentlich der Vermählung seines Sohnes mit Hedwig, des Königs Kasimir III von Polen Tochter. Unter den Gästen befanden sich Kaiser Friedrich IV und sein Sohn, Erzherzog Maximilian, Herzog Siegmund von Oestreich, Kurfürst Albrecht von Brandenburg samt Gemahlin und Sohn, Pfalzgraf Philipp bei Rhein und Gemahlin, Herzog Albrecht IV von Bayern-München und sein Bruder Christoph, die Pfalzgrafen Otto und Johann, Herzog Ulrich von Würtemberg und sein Sohn Eberhard, der

polnische Prinz Ladislaus, Markgraf Eberhard von Baden, der Erzbischof von Salzburg, die Bischöfe von Bamberg, Freisingen, Passau, Regensburg, Augsburg, dann Abgesandte von dem König aus Böhmen, von den Kurfürsten von Heidelberg und von Sachsen, von dem Bischof von Würzburg, dem Deutschmeister, weiter über vierzig Grafen, auch bei hundert Freiherren, „und seynd 9260 Pferde zusammen kommen. Inner acht Tagen seynd verzehrt worden 333 ungrische Ochsen, 1130 Schafe, 285 Schweine, 625 halbjährige Schafe, 1537 Lämmer und Kitze, 490 Kälber, 684 Ferkel, 75,000 Krebse, 75 Wildschweine, 162 Hirsche, eine Menge Fischwerk aus bayerisch- und ausländischen Seen, 12,000 Gänse und über 40,000 Hühner, 194,045 Eyer. Ferner wurden in der Küche 220 Zentner Schmalz, 12 Schaff Erbsen, 82 Schaff und 9 Metzen Semmelmehl, 8 Schaff Zwiebeln, 7 Tonnen Hering, 14 Zentner Hausen, dann an Spezereyen und Gewürzen 5 Zentner Weinbeeren, 5 Zentner Mandeln, 140 Zentner Rosinen, 3 Eimer Honig, 2 Zentner 7 Pfund Safran, 286 Pfund Pfeffer, eben so viel Ingwer, 2 Zentner Zimmet, eben so viel Nägelein, 85 Pfund Muscatblüthe und 5 Zentner Zucker verbraucht. An Wein wurden verzehrt 25 Fäßchen Malvasier und Romanier, 5 Eimer Muscateller, 193 Fäßchen Rheinfall, 18 Eimer Vernetscher, 307 Eimer Hepfwein, über 5616 Eimer gemeinen Weins, 2 Eimer Meth. Außerdem wurden 9000 Pferde der Gäste auf Kosten des Herzogs gefüttert. Der Aufwand belief sich, der damaligen sehr geringen Preise ungeachtet, auf 70,766 Dukaten.

„Bei dieser prächtigen Hochzeit wurde auch zu Erfüllung aller Freud und Ergötzlichkeit ein Turnier angestellt, indem aber der wegen Leibsgröße mit allzu übermüthigem Stolz angefüllte polnische Gesandte, welcher die Königliche Braut anhero begleitet, der Teutschen Kampfspiel nur lachte, und samt solche denen Männern übel anstünden, höhnisch vorgab, auch begehrte, daß mit ihm allein ein beherzter Held im Ernst kämpfen sollte, wie er dann auch deswegen selber dem Obsieger 1000 Goldgulden zugeordnet, als thäte sich zu Beschützung der Teutschen Ehr und Namens Herzog Christoph von München hervor, mit

diesem polnischen Ungeheuer zu fechten. Sie kamen daher auf die bestimmte Zeit in vollem Harnisch in die Schranken, und sprang Herzog Christoph alsobald vom Pferd, mit Begehren, daß sein Gegner ein gleiches thun sollte, welcher doch, weil er sich wider die Turnirgesetz mit Riemen auf dem Sattel angeheftet, umb den Fall dardurch zu vermeiden, lang nit daran wollte, und in Erwägung es gleichwol geschehen, man ihme auch die Riemen entzwei schneiden mußte, von einem jeden verlacht wurde, insonderheit er hienach kaum von vielen wieder auf das Pferd gebracht werden konnte, der Herzog Christoph hingegen in einem Sprung darauff kame, und nach gegebenen Zeichen die Lanzen mit solcher Tapferkeit auf dessen Brust stoßte, daß selber nit nur vom Pferde fiele, und des heftigen Stoß halben häuffiges Blut vergosse, sondern auch innerhalb drei Tagen gar sturbe.

„Herzog Georg, der Reiche beigenannt wie sein Vater, zoge Anno 1503 am Montag nach Matthäus des h. Apostels und Evangelisten aus Schwachheit hinaus, in Meinung in ein Wildbad, kehret aber wieder um und stirbt am Freitag nach St. Andre Apostoli. Zu Ingolstadt in seiner Krankheit ware sein Tochtermann und Schwestersohn, Herzog Ruprecht zu Pfalz, bei ihm, den schickt er gen Landshuet, willens ihne in das Land zu setzen, schribe auch zuletzt ein Landtag auff Sonntag Nicolai aus, den er aber nit erlebt.“ So viele Erbverträge auch in dem bayerischen Hause vorhanden waren, so konnten doch dessen Prinzen bei Successionsfällen selten sich einigen. Herzog Georg wenigstens lebte und starb darauf, daß er sein Land mit Vorbeigehung seiner Vettern, der Herzoge von Bayern-München, seiner Tochter Elisabeth und ihrem Gemahl zuwenden könne. Eben so fest waren aber auch die Herzoge zu München, Albrecht und Wolfgang, überzeugt, daß vermöge der Hausverträge ihnen, als den nächsten Agnaten, das Land ansterben müsse. Georg gab sich ungemein viele Mühe, seine Landstände zu vermögen, daß sie noch bei seinen Lebzeiten Frauen Elisabeth und ihrem Herren dem Pfalzgrafen die Erbhuldigung leisten möchten. Er soll auch einstens, dem Lande seine Absicht kund zu thun, in einem Athem 3300 Schreiben haben entwerfen lassen, „doch machte Wilhelm

von Rohrbach dem sterbenden Herzog weis, es müßte der Brief anders eingerichtet werden, und damit verging so viel Zeit, daß er darüber starb."

Jetzt suchten Elisabeth und Ruprecht von der Landschaft eine ihnen günstige Erklärung zu erwirken. Da aber auf der andern Seite der Kaiser sowohl als die Herzoge zu München und der schwäbische Bund die Landstände davon abmahnten, fiel des Landtags Schluß dahin aus, ein Regiment zu bestellen, welches die von Herzog Georg hinterlassenen Länder so lang regieren würde, bis der Kaiser, als ordentlicher Richter der Sachen, den Entscheid gegeben habe. Indeß sollte Pfalzgraf Ruprecht sich keiner fürstlichen Obrigkeit im Lande anmaßen, keine Städte, Schlösser, Flecken in seine Gewalt nehmen, kein fremdes Volk in das Land bringen, die gemeine Landschaft in ihrem Regiment nicht irren, sondern alles bis nach der Sachen Austrag in dem bisherigen Stand belassen, wozu auch Ruprecht seine Einwilligung gab. Den Streit gründlich zu entscheiden, setzte der Kaiser beiden Parteien Termin auf St. Agathen Tag, 5. Febr. 1504, da sie zum gütlichen und rechtlichen Verhör sich zu Augsburg einfinden sollten.

Der Kaiser fand daselbst verschiedene Kur- und Fürsten, die Herzoge von München, den Pfalzgrafen Ruprecht, und mußten die Anwalte der Parteien die einander bestreitenden Ansprüche vortragen. Max suchte einen Vergleich zu stiften, damit wollt es nicht glücken, hingegen glaubte die Pfalzgräfin sich mit Gewalt in den Besitz der väterlichen Lande setzen zu können. „Zu Landshut, da eben der Stadtrath denen Verwaltern des Landregiments die Pflicht gethan, und noch in der Stuben vor denen Regenten stand, kam Frau Herzog Ruprechten Gemahel, botte in einem bayerischen Waffenrock selben einen Brief, begehrend, daß sie (die Regenten) aus der Stadt ritten, und dem Stadtrath auch einen Brief, dann der Gemein einen sonderlichen Warnungsbrief. Da ging der Rath in der Cantzley in das Stübl hinein, wollten den Brief lesen: ehe der Sechstheil gelesen worden, kam das Geschrei, die Hauptleut aus dem Schloß zögen daher, wie dann geschahe. Da ward jedermann zu Streit, und ehe man zu Haufen kam, trieben sie

die Fußknecht zum Thor aus, eroberten die Stadt, daß sie Huldigung thun mußte, darnach am Sambstag nach Sonntag Quasimodogeniti gab gedachte Herzogin und ihr Hauptmann, Georg von Rosenberg, einer Gemein einen Rath zu erwählen, doch künftiglich ohne Abbruch alten Herkommens, also ordnet selbe aus jedem Viertel 15, und zusammen 60, die einen Rath erwählten. Als die ganze Gemein wieder zusammen gebracht wurde, und ihr die 60 fürhielten, sofern selbe es bei ihrer Wahl bleiben lassen, sie die Händ öffnen wollten, daher reckten alle auf, und ward die Wahl geöffnet und ein Rath gesetzt." Burghausen, die Stadt, hatte mit Landshut dasselbe Schicksal, was für die Pfalzgräfin um so wichtiger, da dort der ganze von ihrem Vater gesammelte Schatz an Gold und Silber verwahrt.

Unangenehm berührt durch solche Gewaltthaten, erließ der Kaiser den Rechtsspruch vom 22. April 1504, worin den Herzogen Albrecht und Wolfgang als nächsten Gesippten und Schwertlehenerben alles von Herzog Georgen in und außerhalb Bayern besessene, von Kaiser und Reich lehenrührige Land zuerkannt ward. Ruprecht und seine Gemahlin ließen sich jedoch dadurch nicht irren, suchten vielmehr das Uebrige vom Land, das ihnen noch nicht gehuldigt hatte, vollends unter sich zu bringen und äußerten den festen Entschluß, jedem zu widerstehen, der ihnen den Besitz ihrer vermeintlichen Erbschaft bestreiten würde. Die von Herzog Georg hinterlassenen Schätze und der reiche Kriegs- und Mundvorrath, nebst dem Beistand, den sie von dem Kurfürsten von der Pfalz und einigen andern Fürsten zu gewärtigen hatten, bestärkten sie in solchen Entschließungen. Da der größte Theil der Landstände das kaiserliche Urtheil anerkannte, ließen die Pfalzgrafen in Böhmen eine Werbung anstellen und erhielten von dort aus gleich anfangs bis 2400 Mann, welches sie aber nicht wenig gehässig machte, indem diese Böhmen, als Hussiten verabscheut, aller Orten Verwüstungen anrichteten.

Mittlerweile hatten auch die Gegner des pfälzischen Hauses ihre Rüstungen beendigt, weniger vielleicht in Gefolge kaiserlicher Mandate, als im Andenken der von dem Pfalzgrafen Friedrich

dem Siegreichen erlittenen Demüthigungen und erzwungenen Abtretungen. Als solche Gegner werden genannt, neben dem Kaiser, Markgraf Friedrich von Brandenburg, die Herzoge von München, Landgraf Wilhelm von Hessen, Herzog Ulrich von Würtemberg, Pfalzgraf Alexander zu Veldenz, Herzog Erich von Braunschweig. Contingente stellten der Bischof von Augsburg, Kurfürst Joachim von Brandenburg, die Städte Straßburg, Augsburg, Regensburg, Nürnberg, Ulm, der schwäbische Bund, viele Grafen und Ritter, so daß vier Armeen gebildet werden konnten. Das bedeutendste nach Bayern zu führen übernahm der Kaiser. Mit dem zweiten Heere sollte der Herzog von Würtemberg, mit einem andern der Landgraf von Hessen die Pfalz bestürmen. Der Pfalzgraf von Veldenz hatte auf eigene Faust seine Fehde zu führen, »qui tamen parum fecit, quia multum non potuit.« Erzbischof Berthold von Mainz, die Bischöfe Lorenz von Würzburg, Albrecht von Straßburg, Ludwig von Speier, Reinhard von Worms, Markgraf Christoph von Baden, Pfalzgraf Johann, die Städte Speier und Worms beobachteten sämtlich, als der Pfalz Nachbarn, mit oder ohne des Kaisers Zustimmung, eine genaue Neutralität.

Maximilian, im Begriffe, einem Krieg zweifelhaften Ausganges sich einzulassen, wollte vor allem in Betreff zu besorgender Eventualitäten sicher gestellt sein. Er ließ sich von Herzog Albrecht von München die mit Tyrol grenzenden Herrschaften Kufstein, Kitzbühel und Ratenberg abtreten, nahm auch sogleich davon Besitz, doch den zeitherigen Hauptmann auf Kufstein, den Hans Pienzenauer in seinem Amt belassend. Sodann eröffnete er seine Operationen gegen die von Landshut abhängenden Gebiete, auf welche arge Verwüstung traf. Gewahrend indessen, wo des Krieges Schwerpunkt zu suchen, eilte der Kaiser nach Norden, um sich einem neuen im Anzug begriffenen böhmischen Hülfsheer entgegenzustellen. Es zählte dasselbe 3000 Knechte, 900 Reisige, von Swihowsky, Sternberg, Kolowrat, Zedwitz befehligt, und näherte sich, nach verschiedenen Erfolgen, der Stadt Regensburg. Diese zu behaupten, lieferte Maximilian die Schlacht vom 12. Sept. 1504, die um so zweifelhafter, da

Pfalzgraf Ruprechts Volk seine Vereinigung mit den Böhmen bewerkstelligt hatte. Aber gleich beim ersten Zusammentreffen begab sich dessen Feldhauptmann, Wisbeck nennen ihn die Böhmen, auf die Flucht, die ganze pfälzische Reiterei nach sich ziehend. Gleichwohl stritten die Böhmen, den Vortheil ihrer Stellung auf einer Anhöhe benutzend, mit außerordentlichem Muth, bis sie doch endlich, von allen Seiten eingeschlossen, nachdem sie 2100 der ihren verloren, der Uebermacht erlagen. Auch an dem Feinde die Tapferkeit ehrend, ließ Maximilian die Gefangnen frei nach Haus ziehen. Pfalzgraf Ruprecht war am gebrochenen Herzen gestorben, 20. Aug. 1504, und es folgte nach kurzen Tagen Frau Elisabeth dem zweiundzwanzigjährigen Herren, der als »amabilis, inclitus, mansuetus et humanus valde« beschrieben wird. Nicht wenig hatten des Kaisers Operationen gefördert die Nürnberger, welche in Erinnerung vieler von dem mächtigen Nachbar erlittener Unbilden, mit einer besondern Armada die Oberpfalz anfielen und dort bedeutende Eroberungen machten, z. B. Lauf, am Sonntag nach Fronleichnam 1504, Hersbruck ꝛc., Eroberungen, welche der Republik bis zu ihrem Untergang geblieben sind.

Der Böhmen enthoben, überließ Maximilian einen Theil seines Heeres dem Herzog Albrecht und dem Markgrafen Friedrich von Brandenburg, damit die Eroberung der Landshutischen Gebiete zu vollenden; mit dem andern wendete er sich der Ortenau zu, wo er Offenburg, Gengenbach, Geroldseck, Ortenberg, dann auf der andern Rheinseite Weissenburg, Hagenau, Lützelstein, die ganze Reichsvogtei einnahm.

Näher aber betrafen den Kaiser die Ereignisse in Tyrol. Pienzenauer, so erzählt Seel in der Geschichte von Tyrol, hatte von den Kriegsbewegungen in Bayern kaum Nachricht erhalten, als er den dem Kaiser geschwornen Huldigungseid als gezwungen erklärte und sich nicht mehr an selben hielt. Er erklärte sich für Ruprecht von der Pfalz oder, da dieser bereits nicht mehr am Leben war, für seine hinterlassenen unmündigen Söhne. Maximilian war jetzt genöthigt, einen Platz, den ihm der Herzog in Bayern bereits eingeräumt hatte, mit Waffengewalt zu erobern. Er lagerte sich mit seiner Armee und mit einem Gefolge,

worunter außer dem Herzog von Bayern noch mehre deutsche Fürsten sich befanden, vor die Festung und ließ sie zur Uebergabe auffordern. Pienzenauer hielt den Felsensitz, worin er mit den Seinen lag, für unüberwindlich. Maximilian ließ jetzt die Festung heftig beschießen, und Pienzenauer befahl seinen Knechten, mit Besen auf die Wälle zu treten und im Angesicht des Kaisers den Staub davon abzukehren. Pienzenauer selbst kehrte die Orte, wohin Kugeln trafen, mit einem Besen ab. Dieser Schimpf beleidigte den Monarchen; er sprach beim Anblick dieser That zu seinen umstehenden Rittern: „Sehet ein neues Reuterstücklein; dieser Kriegsmann will den Mauern ihre Wunden mit einem Besen heilen. Wir hoffen aber, es soll aus diesem Ruthenbund ein Beil herausspringen, ihme den Schädel abzuhacken." Maximilian schwur, die ganze Besatzung hinrichten zu lassen und denjenigen, der für sie um Gnade bitten werde, mit einer Maultasche abzufertigen. Da es ihm an schwerem Geschütz fehlte, ließ er von Innsbruck mit außerordentlicher Mühe zwei Stücke von ungewöhnlicher Größe bringen, deren eines Weckauf, das andere Purlepaus genannt wurde; der Gewalt dieser Donnerbüchsen, die noch sieben Hauptschlangen aus den Batterien unterstützten, konnten selbst die 14 Schuh dicken Mauern nicht widerstehen. Die Belagerten mußten sich nach der hartnäckigsten Vertheidigung ergeben. Der sonst so menschenfreundliche und gütige Kaiser ließ jetzt in Gegenwart aller Fürsten, die sich in seinem Gefolge befanden, eine scheußliche Execution mit dem tapfern Häuflein der Gefangenen vornehmen. Allen sollten die Köpfe abgeschlagen werden. Mit dem Festungs-Commandanten Hans Pienzenauer wurde der Anfang gemacht. Ohne Furcht trat er mit edlem Anstand dem bestimmten Tod entgegen und opferte aus Liebe für die unmündigen Prinzen Otto Heinrich und Philipp in dem schönsten Mannsalter sein Leben; er zählte damals erst 36 Jahre. Nach ihm mußte einer nach dem andern den Kopf auf den Block legen. Die anwesenden Fürsten erstarrten vor Schauer und Entsetzen über dieses blutige Schauspiel. Keiner wollte es wagen, den erzürnten Kaiser zu besänftigen. Endlich trat doch Herzog Erich von Braunschweig aus

dem Kreise dem Monarchen unter die Augen und bat ihn, er möchte aller anwesenden Fürsten, Grafen und Herren wegen dieser Execution ein Ende machen und den noch vorhandenen Schlachtopfern das Leben schenken. Maximilian hob die Hand auf und gab dem Herzog einen sanften Backenstreich. Sogleich liefen die Fürsten auf den unglücklichen Haufen hin, der in stummem Schrecken den Tod erwartete, und jeder faßte zwei oder drei dieser Unglücklichen in seine Arme. Mit dieser rührend-menschlichen Scene schloß sich dies ungewöhnliche Schauspiel.

Schon vorher hatte der Herzog von Würtemberg sich in Bewegung gesetzt, um mit einem Heer von 20,000 Fußknechten, so lautet die Sage, und 800 Reitern die Rheinpfalz zu überziehen, wo sich indessen Kurfürst Philipp zu mannhaftem Widerstand gerüstet hatte, gestützt auf die sorgfältig befestigten Städte Heidelberg, Germersheim, Alzei; Maulbronn jedoch, wo 300 Pfälzer in Besatzung lagen, wurde nur schwach vertheidigt. Ueber Knittlingen gelangte der Herzog in die Nähe von Bretten, das er 21 Tage lang belagert hielt, bis ein glücklicher Ausfall der Belagerten ihn zum Abzug nöthigte. Dagegen bemeisterte er sich des festen Punktes Besigheim, des Grafensitzes Löwenstein, der Feste Weinsberg, der am Kocher belegenen Neustadt, wie denn auch Neckmühl nur kurze Zeit seinen Waffen widerstand.

Des Pfalzgrafen von Veldenz Scharen, Bauern großentheils und besser zum rauben als fechten geeignet, setzten sich den Tag vor Peter und Paul in Bewegung und eröffneten ihren Feldzug mit der Plünderung des bei Waldbeckelheim belegenen Wilhelmitenklosters Marienport; alles Vieh wurde weggetrieben, alles Tragbare nach Meisenheim geschleppt, durch die Drohung, Feuer anzulegen, von dem Prior die Summe von 200 Gulden erpreßt. »Quis hic modus bellorum, ubi Deo dicatis locis minatum incendium?« Merxheim, Nußbaum und andere Dörfer um Sobernheim wurden in Brand gesteckt. Von dannen wendeten sich jene Freibeuter dem Westerreich zu, wo sie schwere Brandschatzungen von Klöstern und Kirchen erhoben, wie zu Otterburg, Klingenmünster, Eusserthal, Hartwichshausen, St. Lambrecht, dem Frauenkloster. Billigheim, unweit Landau, sollte

ein ähnliches Schicksal haben, wurde aber noch zu rechter Zeit durch pfälzisches Volk entsetzt.

Am 9. Aug. kam eine Abtheilung Feinde, Reiter und Fußgänger, von Meisenheim her in das Dorf Büdesheim bei Kreuznach; es wurde geplündert, demnächst Brand angelegt. Der Rauch machte die pfälzische Besatzung in Kreuznach aufmerksam, sie zog gegen die Mordbrenner aus, die sich aber in Eile auf den Weg nach Meisenheim begaben, mehre Bauern aus Büdesheim und Hüffelsheim, desgleichen das erbeutete Vieh vor sich hertreibend.

Am 11. Aug. erhob des Pfalzgrafen von Veldenz Feldhauptmann, Ritter Heinrich von Schwarzenberg, von dem Dorfe Windesheim 120 Gulden, wogegen er den Einwohnern volle Sicherheit gewährte, ob sie gleich kurpfälzische Unterthanen. Der Pfarrsatz gebürte nämlich dem Pfalzgrafen von Veldenz. Das Dorf Walhausen, Dalbergischer Herrschaft, kaufte ebenfalls, mittels Erlegung von 300 Gulden, den Brand ab. Der Veldenzer Einfall in das Sponheimische, 4. Sept., wurde durch die Wachsamkeit der Insassen von Beckelheim vereitelt, nur daß den armen Leuten 120 Kühe und 290 Schweine fortgetrieben wurden. Dafür rächten sich am folgenden Morgen die von Beckelheim, indem sie, an die 20 Männer, durch einige Nachbarn aus Sobernheim verstärkt, unweit Meisenheim sich in Hinterhalt legten und, plötzlich daraus vorbrechend, eine gute Anzahl von allerlei Arten Vieh erbeuteten. Dem antworteten die Veldenzer durch ein ähnliches Unternehmen auf derer von Sobernheim Herde. Am 20. Sept. näherte sich eine Partei aus Meisenheim der Feste Züsch in der Soon. Ihr Vortrab, in Bauerntracht, gelangte unbemerkt zu der Burgpforte, die Wache wurde überwältigt, der Burgherr selbst, Johann von Hohenstein, schlafend im Bette betroffen, als Gefangner fortgeführt, die Burg bis auf den Grund ausgebrannt. Am 28. Sept. brannte die Besatzung in Meisenheim vollends ab was von dem Dorfe Merxheim in dem ersten Brande stehen geblieben war. Besagtes Dorf war theils Schweickards von Sickingen, der eben noch in Bayern den Anspruch des Pfalzgrafen Ruprecht verfechten half,

theils des gefangenen Johann von Hohenstein Eigenthum. An demselben Tage bemeisterte sich eine andere Abtheilung der Besatzung von Meisenheim der Burg Sien; ebenfalls Schweickards von Sickingen Eigenthum, wurde sie bis zum Grunde ausgebrannt.

Aber die Pfälzer blieben denen von Veldenz nichts schuldig. Nicolaus Braun von Schmidtburg, »vir audax, fortis et bellicosus,« dem die Hut von Kreuznach anbefohlen, überfiel am 23. Juni die der Nahe anliegenden, dem Pfalzgrafen in Veldenz zuständigen Dörfer Ober- und Niederhausen, plünderte, brannte, daß nur die Kirche stehen blieb, und führte, was sich von Männern auftreiben ließ, in die Gefangenschaft, in der Absicht, ein Lösegeld zu erpressen. Am folgenden Tage verhängte er das gleiche Schicksal über das Dorf Roth. Den 19. Juli kam von Heidelberg herab des Kurfürsten obrister Feldhauptmann, Hans Landschad von Steinach, Ritter, mit einer zahlreichen Mannschaft. Das Eintreffen der Geschütze abzuwarten, blieb er sechs Tage in Kreuznach liegen. Am 26. Juli zog er von dannen, das Fußvolk in der Vorhut, welchem die Reiterei in prächtiger Haltung folgte. Die Stärke des Volkes läßt sich daraus entnehmen, daß ganzer zwei Stunden, von 7 bis 9 Uhr, verliefen, bevor die letzten Reiterscharen zum Thor hinaus. Der Marsch ging nach dem Kloster Disibodenberg, wo Pfalzgraf Alexander 50 Stradioten, albanesische berittene Söldner, eingelegt hatte. Die ergriffen alsbald die Flucht, von allen Seiten wurde das Kloster, wo nur zwei oder drei Mönche zurückgeblieben waren, überfluthet, und es ergaben sich alle für solche Fälle hergebrachten Unordnungen. Die 50 in den Kellern vorgefundenen Stück Wein, an deren Inhalt das Heer Tage lang sich hätte laben können, reizten zuerst die Begierde der Plünderer: die Fässer wurden eingeschlagen; über das Pflaster ergoß sich was die betrunkenen Soldaten nicht auffassen konnten. Nichts in dem ganzen Bereich des Klosters entging den gierigen Händen; das Blei von Dächern und Fenstern, die Nägel an den Wänden wurden abgerissen. Glücklicherweise hatte der vorsichtige Abt die werthvollern Gegenstände bei Zeiten in Sicherheit bringen lassen. Im Allgemeinen ließen sich als Plünderer die zerlumpten

Fußknechte und die in Haufen ihnen folgenden Bauern gebrauchen, doch gab es in dem benachbarten Sobernheim auch Einige, die ihres Anspruchs zu Adel uneingedenk, ganz öffentlich aus der Abtei Kelter, Weinfässer, Lagerhölzer, Bänke, Tische, Heu, Stroh, überhaupt alles Nutzbare aufladen und in ihre Heimath führen ließen. Der Execution in Disibodenberg folgte ein Angriff auf das benachbarte Städtchen Odernheim, gemeiniglich Glan- oder Drecks-Odernheim genannt. Die wenig zahlreiche Einwohnerschaft, Männer wie Frauen, vertheidigte sich drei Tage lang, mußte aber doch am 28. Jul. capituliren. Sofort begann das Plündern, welchem ihre beste Habe zu entziehen, die Bürger sich in der Kirche zusammengedrängt hatten. Auch dort wären sie kaum unangefochten geblieben, hätte nicht Hans Landschad seine Befehle für die Unverletzlichkeit der Kirche durch eine starke Wache bekräftigt. Aber die Stadtmauer, die Thürme mußten die Wuth der Sieger empfinden; sie wurden gebrochen, füllten mit ihren Trümmern den Graben. Noch nöthigte Landschad die Veldenzer, die Belagerung der Feste Beckelheim aufzuheben, während Braun von Schmidtburg von Kreuznach aus mit Raub und Brand die Besitzungen des Pfalzgrafen von Veldenz schwer heimsuchte. Des geraubten Viehes ward so viel in Kreuznach zusammengebracht, „daß ich 500 Schafe für 25 Gulden verkaufen sah, Pferde, Schweine, Kühe wurden gleich wohlfeil weggegeben.“ Also schreibt Trithemius.

Noch ist des vierten Reichsheers Siegeslauf zu verfolgen. Angeführt wurde es von dem Landgrafen Wilhelm von Hessen, dem sich Herzog Erich von Braunschweig, Herzog Heinrich von Mecklenburg, Graf Emich von Leiningen, die Grafen von der Lippe und von Königstein, mehre andere Große angeschlossen hatten. Das zahlreiche Heer marschirte über Frankfurt nach Mainz, wo es die Rheinbrücke überschritt, unternahm sodann die Belagerung von Bensheim in der Bergstraße, die es aber sofort Angesichts des aus Heidelberg gekommenen Entsatzes aufheben mußte. Arge Verwüstung haben dagegen die Hessen auf dem platten Lande angerichtet, dann von den Wormsern freie Ueberfahrt begehrt, welche diese jedoch von wegen der Neutralität

verweigerten. Das nöthigte den Landgrafen wieder herabzuziehen bis Mainz, wo er, unter Vorschub der kurfürstlichen Beamten, Schiffe zusammenbrachte, sein Volk zum linken Rheinufer überzusetzen. Von Weissenau, dem Ort des Uebergangs, richtete er seinen Marsch gen Schornsheim, als von dannen er seine landverderblichen Operationen bis Oppenheim ausdehnte; selbst in jenen Zeiten erregte die Brutalität der hessischen Brandmeister allgemeines Aufsehen. Nachdem sie in der Umgegend von Alzei ihren Muth gekühlet, legten sie sich vor das Städtlein Gau-Odernheim, das ohne Widerstand sich ergab. Dafür wurden alle Mannspersonen, die zu erreichen, in die Gefangenschaft geführt. Der ganze Oppenheimer und Wormser Gau erlag unbarmherziger Plünderung; in den zwei einzigen Ortschaften Saulheim und Westhofen wurden über tausend Faß des besten Weins erbeutet. Bei Annäherung des pfalzgräflichen Feldherrn Landschad fand der Landgraf doch Vorsicht räthlich; er wich an die drei Meilen Wegs zurück und lagerte sich zwischen des Klosters Sponheim Dörfer Planig und Genzingen, eine halbe Meile von Kreuznach. Fünf Tage hielt er sich unbeweglich in seinem Gezelt, einzig durch den Besuch des Pfalzgrafen von Veldenz gestört, den wegen seines wenigen Volks, 1000 Mann, die Hessen unbarmherzig auslachten. Von jenem Lager aus setzten sie ihre Räubereien fort. Sarmsheim, unweit Flonheim, haben sie geplündert und ausgebrannt, namentlich die wunderschöne, prächtige, vor wenigen Jahren aus den Almosen der Gläubigen zu Ehren des kostbaren Blutes unsers Erlösers erbaute Kirche. Die Priester standen um die Brandstätte und weinten. Ebenso verfuhren sie mit Wonsheim, mit Bosenheim, mit Lamsheim, dessen schöne Kirche samt den Glocken sie vernichteten. Die Einwohner hatten sich in die Wälder geflüchtet. Heddesheim an der Guldenbach, Kappes-Laubersheim, Erbesbüdesheim wurden geplündert und eingeäschert, Benzenheim, Genzingen, Planig, Winzenheim, doch in Betracht der eingelegten Fürbitten oder dargebrachten Brandschatzungen verschont. Sprendlingen, eine Meile von Kreuznach, war mit Graben, Mauern, Wällen und Außenwerken zureichend verwahrt. Die Einwohner hatten sich von dem Kurfürsten einzig Bom-

barden, Pulver und sonstigen Kriegsbedarf erbeten, „vermaßen sich dagegen in Zahl und Herzhaftigkeit stark genug zu sein, daß sie des Beistandes der Stradioten nicht bedürften. Es bewilligte der Kurfürst was sie begehrten, denn er wollte nicht dem Uebermuth der Ausländer Leute preisgeben, die so freudig zur Vertheidigung ihrer Mauern sich erboten. Sprendlingen ist kein unwichtiger Ort. Bei Annäherung der Hessen aber entflohen die Männer insgesamt mit Bombarden, werthvollem Eigenthum, Frauen und Kindern, nach Alzei.“ In dem verlassenen Ort sammelte der Landgraf reiche Beute, 400 Stück Wein, Getreide im Ueberfluß, Bombarden und mancherlei Hausgeräthe. Aus Sprendlingen bezog der Landesherr an Bede jährlich 500 Goldgulden. Die Verwüstung wurde mittels Erlegung einer Brandschatzung abgekauft. Um so ärger wurde der Augustiner Chorherren Kloster Schwabenheim mitgenommen, obgleich der Prior sich mit 200 Goldgulden abgefunden zu haben glaubte.

Nicht sobald hatte nach der fünf Tage Verlauf der Landgraf vernommen, daß Landschad von Steinach sich im Anzug befinde, als er am frühen Morgen sein Lager in Brand stecken ließ und in Eile hinabzog gen Bingen. Auf diesem Marsch wurde das Dorf Münster in Brand gesteckt. Freudig sollen von der andern Seite der Nahe der Landgraf, auch die Herzoge von Braunschweig und Mecklenburg den Brand geschauet haben. Schon brannte in des Dorfes oberer Hälfte die Kirche, und nirgends war der Pastor zu finden, daß er das Hochwürdigste Gut in Sicherheit bringe. Es hatte sich aber zur Stelle gefunden Magister Heinrich, der Pfarrherr aus Bingen, der fromme, gelehrte, unermüdliche Verkünder des Wortes Gottes. Der hoffte für jetzt durch sein Flehen den Ort vom Untergang zu retten. Abgewiesen, wie zu erwarten, eilte er zu der brennenden Kirche: hoch schlugen um ihn die Flammen auf; er öffnete den Tabernakel, nahm das Sacrament zu sich und trug es unter Thränen nach Bingen. „Einige wollen wissen, daß der Landgraf auf Bitten der Bingener in solcher Weise gegen den Ort Münster wüthe; in Bingen habe man gehofft, das einmal vernichtete, ihnen schädliche Dorf würde sich nicht mehr aus seinen Ruinen erheben.“ Während

die Flammen von Münster die Umgegend beleuchteten, ritt der Landgraf zu Bingen ein und wurde mit vielen Ehren empfangen als derjenige welcher den gemeinschaftlichen Feind besiegt habe. Nicht wenig erbittert gegen die Pfälzer waren zu dieser Zeit die von Bingen, und sprachen sie ohne Scheu ihren Groll aus.

Einen Tag weilte der Landgraf in Bingen, dann zog er rheinaufwärts, wo er bei Niederingelheim zwischen dem Strom und der Selz sein Lager schlug, indeß eine Abtheilung seiner Leute Ingelheim bestürmen würde. „Als die Landgräfische nahe bei Ingelheim an den Saal kamen, fanden sie die Pforten offen, welche die darin lagen mit Fleiß eröffnet, da meinten die Landgräfische, die Pfälzer, so da gelegen, wären alle geflohen, fielen haufenweis an, um Beute zu machen; die Pfälzische aber, welche ihr Geschütz schon fertig gemacht, ließen solches auf sie los, erschossen ihrer viel, machten die Pforten zu, liefen auf die Thürm und schossen dem Feind nach. Die Pfälzische steckten bei ihrem Rückzug Ingelheim in Brand, zogen hernach zu Mainz über den Rhein, nahmen dem Grafen von Hanau, so es mit dem Pfalzgrafen hielt, das Schloß Homburg. Hiezwischen hausete Pfalzgraf Alexander von Veldenz, der zu Meisenheim Hof hielt, eben dergleichen in des Pfalzgrafen Land um Speyer und Landau, belägerte Billigheim, wurde aber durch Widerstand der Pfälzischen abgetrieben; im Abzug verbrannte, brandschatzte und plünderte er die pfälzische Dörfer, als Klingenmünster, Eusserthal, Otterburg, Hartwichshausen. Unterdessen daß der Landgraf mit Homburg und der von Zweybrücken mit Beckelheim zu thun hatte, schickte Pfalzgraf Philipp einen Haufen Volks von Heidelberg nach Kreuznach, lagen da 8 Tag und warteten auf Geschütz. Als sie solches bekommen, zogen sie aus Kreuznach am 26. Heumonats am Fest St. Annä in Herzog Alexanders von Zweybrücken Land, welches stößt an die Grafschaft Sponheim, und belägerten den Flecken Dreckodernheim und gewannen denselben in zwey Tagen, als nämlich Sonntag den 28. Juli, warfen den Thurm und die Mauern über den Haufen, und wurde alles preis gegeben. Sie fielen auch in das Kloster St. Disibodi, plünderten alles, als die Bibliothek; das Bauernvolk des Pfalz-

grafen nahm alles, sogar das Blei auf den Dächern, Vieh und was sie nicht konnten mitnehmen, zerschlugen sie. Der Landgraf Wilhelm von Hessen, da er dieses hörte, rüstete sich mit Geschütz, des Willens, die festen Oerter in der Pfalz einzunehmen und zu Weißenau ober Maynz über den Rhein zu setzen. Dies wurde der Pfalzgraf gewahr: er schickte ein ansehnlich Volk von Kreuznach auf Weißenau, welches sich auf das Stift St. Victor und ins Dorf legte, um zu verhüten, daß der Landgraf von Hessen über den Rhein käme; daselbst blieben sie 6 Tag liegen, mit grossem Schaden der Geistlichen, welche alle waren in die Stadt gewichen; wollten sie also das Volk hinweg haben, mußten sich die von Maynz gegen ihnen reversiren und sie brieflich versichern, daß sie den Landgrafen von Hessen nicht wieder wollten über Rhein lassen in die Pfalz. Hierauf gedachte der Landgraf von Hessen die Pfalz auf jener Seiten anzugreifen, zog derohalben hinab vor Caub gen Bacharach über, hub an das Städtlein samt dem Schloß zu belägern den 18. Aug. und brauchte davor alle seine Macht, ob er es möcht einbekommen. Der Pfalzgraf schickte aber denen zu Caub viel Volk zu, daß der Feind nichts ausrichten konnte, und hatten die Pfälzer ein Lager bei Bacharach. Den 4. Sept. um 11 Uhr zu Mittag ist durch Verwahrlosung des Pulvers ein Feuer in Caub angangen, wovon 20 Häuser verbrannten, und es lief jeder auf die Mauer, den Feind abzuhalten, damit ihm dieses Feuer zu Einnehmung des Städtleins nicht möchte dienen. Als nun der Landgraf Wilhelm und Herzog Henrich von Braunschweig 5½ Woche vor Caub gelegen und aus ihrem Läger 2400 Schuß in die Stadt und Schloß gethan, deren doch 482 fehl gangen, haben sie gesehen, daß sie nichts möchten ausrichten, seynd sie den 25. Sept. mit Schimpf, Schand und Schaden abgezogen."

In Bayern selbst unternahmen des Pfalzgrafen Ruprecht hinterlassene Räthe und Kriegsobristen noch einige Streifereien in der Herzoge von München Gebiet, mußten sich aber doch endlich zu einem Stillstand bequemen, wie es bereits der Kurfürst von der Pfalz gethan hatte. Vollständig wurde der Handel geschlichtet auf dem Reichstag zu Cöln, 30. Jul. 1505, wo Max

mit Zuziehung mehrer Kur- und Fürsten, wie auch städtischer Deputirten bestimmte, daß des Pfalzgrafen Ruprecht und der Elisabeth hinterlassene Kinder, Otto Heinrich und Philipp, aus des Herzogs Georg Verlassenschaft die Stadt Neuburg an der Donau haben sollten, nebst so viel Land und Leuten, daß der Ertrag davon jährlich 24,000 Gulden betrage, wogegen der übrige Landestheil den Herzogen in München zufallen sollte. Aus den für die pfalzgräflichen Prinzen bestimmten Landen ist die Junge Pfalz erwachsen, die sich späterhin in die Fürstenthümer Neuburg und Sulzbach theilte. Die Mächte, auf welchen hauptsächlich die Last des Kriegs geruhet hatte, Würtemberg, Hessen, die Stadt Nürnberg wurden auf Kosten der Pfalz durch Abtretungen entschädigt. Maximilian brachte durch diesen Frieden Ratenberg am Inn, samt einem Theil des Zillerthals, das Schloß Kuffstein und Kizbühl an Tyrol und nahm die zu Oestreich gehörige Stadt Neuburg am Inn wieder an sich. Zur Entschädigung für die aufgewandten Kriegskosten erhielt er Spiz und Schwallenbach, Ranariedl an der Donau und Neuhaus, die Grafschaft Kirchberg, Stadt und Schloß Weissenhorn, Oberhausen, Mauerstett und Buech, Pfaffenhofen bei Ulm, Senichen am Lech, den Wald bei Wortern und Weissenburg, die bayerische Wildbahn in der Markgrafschaft Burgau, Herzog Georgs Anspruch an Ellerbach, die Kastenvogtei über Salzburg und Passau, die Vogtei über die Klöster Königsbrunn und Mansee, das Schloß Weiteneck, die Vogtei zu Schrattenberg, den Getreidezoll zu Wasserburg, die Zollfreiheit auf dem Inn und andern Orten in Bayern, endlich den Nachlaß aller Schuldforderungen, welche Herzog Georg an das Haus Oestreich zu machen hatte. Des Kaisers Erwerb ergab sich um so wichtiger durch den reichen Ertrag der Erzgruben am Rörerbühel, die vom J. 1550 bis 1606 an Brandsilber 593,624 Mark 10 Loth, von 1563 bis 1607 zusammen 3,103,375 Centner 45¼ Pfund Kupfer gegeben haben.

Rümmelsheim, die Ganerbschaft Leyen.

In der Nähe des nach Waldalgesheim eingepfarrten Dorfes Rümmelsheim, eine halbe Stunde von der Nahe entlegen, stehet Leyen die Burg, ohne Zweifel jenes Leikestre, von welchem benannt domnus Cunradus de Leikestre, der in Gemeinschaft seiner Hausfrauen Hazzecha seine in der Umgebung des Klosters Rupertsberg und in dem Münzethal belegenen Güter an Rupertsberg vergabte, wie Erzbischof Konrad von Mainz in der Urkunde von 1186 bezeugt. Kuno, Hermann, Heinrich und Arnold domni de Leye tragen gegen Empfang von 120 Mark ihre Burg Leye der Cölnischen Kirche zu Lehen auf, Cöln, den Sonntag nach Andreä 1239. Zeugen sind Wildgraf Konrad und Eberhard von Stein. Emericus dictus de Leye, armiger, wird des Erzbischofs Baldewin von Trier Burgmann der Burg Schmidtburg für 40 Mark oder 4 Mark Renten aus dem Dorfe Raunen, nachdem er früher des Heinrich Wildgrafen von Schmidtburg Burgmann um 30 Mark gewesen war. Zeuge: strenuus miles dom. Bertoldus de Sötern, d. Samstag nach Martini 1338. Im Jahr 1342 wird der strenge Ritter Hr. Heinrich Fust von Leyen genannt. Emerche von Leyen, Burgmann zu Schmidtburg, und Hebele seine Hausfrau tragen dem Erzbischof Baldewin von Trier für 40 Mark, die der Erzbischof ihnen als Burglehen zu Schmidtburg gegeben hat, zwei Wingerte zu Diebach in der Geilenbach und in der Hube niedwendig des neuen Weges zu Burglehen der genannten Feste auf. Emriche verspricht dafür ein Vierteljahr mit Roß und Harnisch zu Schmidtburg Burgdienste zu thun. Zeugen: die strengen Ritter Herr Henrich der alte Beyer von Boppard und Arnold Treiz und Emich Baumeister, Scheffen zu Diebach, d. 7. Juni 1345. Friedrich von Leyen genannt Valysen, Ritter, wird von Neuem des Erzbischofs Baldewin Mann auf seine Lebenszeit mit seinem Theil der Veste Leyen bei Bingen um 200 Pfund, 1346, Freitag vor Pfingsten. Philips von Leye eyn wolgeborn Knecht wird von Neuem des Erzbischofs Baldewin von Trier Mann und tragt

ihm seinen Wingert in Diebacher Mark zu Lehen auf um 60 Pfund Heller. Zeugen: die strengen Ritter HH. Conrat von Esch und Wilhelm von Urley, d. Samstag vor unser Frouwen Dag 1346. Pfalzgraf Ruprecht bessert des Ritters Ulrich von Leyen Stromberger Burglehen mit drei heimgefallenen Wingerten zu Dorsheim, 1349, fer. II post Judica. Ulrich von Leyen, Henrich von Stromburg, Rudewin sein Bruder, Philipps von Ingelnheimb, Johan von Bleinchen Pfaffe, Jorg sein Bruder, Roest und Johan von Sanecken sein Bruder, Johan Faust und Lamprecht sein Bruder von Stromberg, Johan Marschalck, Ritter, Fridrich Capell, Seyfried von Stromburg, Karl von Ingelnheimb, Philipp Balysen, Friedrich sein Bruder (Herrne?), Emrich, Eynolff von Leye, Gemeiner des Hauses Leye bei Bingen, errichten einen Burgfrieden daselbst, anno 1366, der mit 17 Siegeln beglaubigt. Adolff Erzbischof von Mainz, mit Bewilligung des Domcapitels daselbst, vergleicht sich mit Johann Blenchin, Emrich Roist Marschalck von Waldecken, Johann Faust, Lamprecht Faust von Stromburg Ritter, Philippus Falyssen, Friedrich Falyssen Gebrüderen, Henne und Werner von Stromburg Gebrüderen, Henne, Enolf, Ulrich und Philipps von Leyen Gebrüderen, Georg und Friedrich von Leyen Gebrüderen die man nennet Koppel, Philippus von Ingelheimb, Wilhelm von Bleniche, allen Edelknechten, Gemeinern zu Leyen über die Oeffnung der Burg Leyen gegen Jedermann außer den Grafen Henrich von Sponheim ihren Lehenherrn. D. St. Johannis Bapt. 1384. Heinrich von Planig, Baumeister zu Leyen, verpachtet einen Morgen Wingerts daselbst, 1389, in die Sylvestri. Rost Marschalck von Waldecken, Johan sin Bruder, Lamprecht Fust von Strumburg, Philips von Ingelnheym, Heintze zum Jungen zu Mentze, Philips Falysen von Leyen, Henne von Strumburg, Henne von Leyen, Fryederich Falysen von Leyen, Wernher von Albiche, Ulrich von Leyen, Brenner von Strumburg, George von Leyen, Enolff von Leyen, Syfrid Rudewin von Stromburg, Karll von Ingelnheim, Philipps von Leyen der Junge und Wilhelm von Bleinchen Gemeynre des Huses und Vesten Leyen schließen einen Burgfrieden zu Leyen, d. Dynstag nach Sonntag Laetare 1393, transfigirt von Heinz

zu dem Jungen, der dem Burgfrieden beitritt, d. 1400. Die Gemeiner zu Leyen vergleichen sich dahin, daß der Bau zu Leyen jeder Zeit im Stande gehalten werden soll, daß alle Jahre 2 Wächter als Thurmknechte angenommen und besoldet werden sollen, und daß Jeder binnen Monatsfrist seinen Antheil zu zahlen habe, 1407.

Conradus dei gratia electus et confirmatus archiepiscopus (von Mainz) gestattet den castrensibus castri Leyen die nicht consecrirte Capelle daselbst mit einem ordentlichen Priester zu besetzen, der daselbst die Messe celebriren kann, d. Erenfels 5. Januar 1420. Ludwig von Gots gnaden Pfaltzgraue by Rine des heil. romischen Richs Ertztruchses und Hertzog in Beyern Lehenbrief für Herman Bossen von Waldeck den Jungen, Amptman zu Crutzenach, als ein Momper Adams von Leyen, Ulrichs von Leyen sel. Sohn, über ein Burglehen zu Stromburg, 3 Morgen Wingert im Dorsheimer Berg bei Leyen gelegen und ein Mannlehen zu Heddesheim in der Gemarkung, bestehend aus 2 Morgen Wingert, 6 Morgen Acker und 2 Wiesen, d. Heidelberg, Samstag nach Anthoni 1426. Peter von Albich Ritter, Lamprecht Faust von Stromberg, Johan von Schwalbach, Adam von Leyen, Lamprecht von Leyen, Otto Walpott von Bassenheim Gemeiner zu Leyen, erneuern den alten Burgfrieden daselbst, ernennen Adam von Leyen und Otto Walpott zu Baumeistern und bestimmen genau deren und der Gemeiner Pflichten, namentlich wegen des Baugeldes und der Straßenräuberei sowie der Aufnahme von Gemeinern, d. Donnerstag nach Johannis decollat. 1461. Hans von Rüdeßheimb und Else seine Hausfrau bekennen dem Baumeister und den Gemeinern 100 rhein. Goldgulden zu schulden, wofür sie als Burgleute zu Leyen angenommen worden sind, und versprechen dieselben jährlich zu Martini ordentlich zu verzinsen, 1461. Lambrechts von Leyen Schuldverschreibung über noch 55 fl. auf eine Wiese unter Leyen, für Otto Walpoden, Erben Gerhards von Gudensheim, dem er jene bereits für 50 fl. verpfändet hatte, 1463, Dienstag nach Laetare. Philips von der Leygen wird von einem Anonymus zum zehntenmal gemahnt, als Mitbürge von Hrn. Henrichs

von Nassau sel. Wittwe, Anna von Selbach, für 1000 Gulden Hauptgeld und 50 Gulden Zinsen mit einem reißigen Pferde zu Dietz Einlager zu halten, widrigenfalls er ein siegelloiß, erloiß, trewloiß meyneydich Man sey, d. Montag nach St. Alban 1492. Lehenreverse gegen Trier über zwei Wingerte in Diebacher Mark: 1) Enolfs von Leyen, d. 1466 und 1499, 2) Enolfs von Leyen, d. 1512. Johann Herr zu Eltz, Lamprecht Faust von Stromberg, Philippus von Leyen, Hartmann von Albich, Johann von Schwalbach, Hans Flach von Schwarzenberg, Johann der Junge Sohn zu Eltz, Paul und Friedrich von Leyen, Gemeiner zu Leyen, versprechen sich untereinander innerhalb 20 Jahren um ihrer oder des Hauses Nothdurft halber keinen Krieg zu führen, es sei denn in eigener Sache oder um Erbgüter von Vater, Mutter, Hausfrau oder Kindern, d. Donnerstag nach der h. 3 Könige Tag 1493. Friedrichs von Leyen Lehenrevers gegen Erzbischof Johann von Trier über 1 Fuder Wein oder 10 fl. Rente zu Wittlich, 1494, Sonntag nach St. Luciä. Bertholds Erzbischof von Mainz Vertrag mit den Ganerben und Gemeinern des Schlosses Leyen, wonach der Vergleich Erzbischofs Adolf von Mainz vom J. 1384 mit denselben über die Oeffnung der Burg Leyen erneuert wird. Die Ganerben sind: Hans von Fechenbach Ritter, Johann von Eltz, Johann jüngster Sohn zu Eltz, Lamprecht Fust von Stromberg, Karl von Ingelheim, Hartmann von Albich, Philipps und Jörg von Leyen Gebrüder, Hans Flach von Schwarzenberg, Johann und Wilhelm von Schwalbach Gebrüder, Paulus und Friedrich von Leyen Gebrüder und Enolf von Leyen. D. Sonntag ad vocem jucunditatis 1497. Hans Hartliebs den man nennet Walßborn, Burger zu Worms, als Momper Enolfs von Leye, seiner Tochter Sohn, Lehenrevers gegen Johann Erzbischof von Trier über zwei Wingerte in der Diebacher Mark. Zeuge: der veste Juncker Melchior von Thübitsch, Thürhutter. D. Sonntag Oculi 1499 more trev. Friedrich von Rüdesheimb beschwört den Burgfrieden zu Leyen 1500. Baumeister und Gemeiner zu Leyen bescheiden den Johann von Schwalbach, daß, falls er die noch schuldigen 20 Gulden Baugeld nachzahlen wolle, er wieder zum Gemeiner angenommen werden

würde. Philipp von Schönberg und Wigand von Dienheim schlichten allerhand Streitigkeiten zwischen den Gemeinern der Burg Leyen, d. Omn. SS. 1508. Wilhelm von Schwalbach verkauft für das versessene Baugeld und 9 Gulden sein Theil an Leyen den Gemeinern daselbst, 1509. Franziscus von Sickingen, Meinhart von Koppenstein und Gerhart von Walbronn, gemeine Amptmenner zu Creutzenach, vergleichen Albrecht Göler von Ravensperg und Johann Herrn zu Eltz wegen eines um 100 Gulden von Albrecht, Albrecht Gölers Vater sel. von Paulus von Leyen erkauften Antheils an Schloß Leyen, d. Montag nach Egidii 1512. Friedrichs von Leyhe Herrn zu Dudeldorff Lehenrevers gegen Wilhelm von Manderscheid, Abt zu Prüm und Stablo, über die Güter, welche Henrich Kriniche von Bedburgh und Conraidt von Badenheym als Prümer Lehen getragen haben, nämlich den kleinen Weinzehnten zu Gründelbach in Sct. Gewers Marck, wie ihn Her Gerhardt von Mendich Pastor zu Monreall sel., dann Johann Thibes der alte Scholtis zu Sct. Gewer gehabt, desgleichen Grundstücke, Zinsen, Renten, Gülten, Busch und Wald zu Mering, wie ihn Friedrich von Leyhen obgenannt von Conraidt von Badenheim gekauft hat, d. 27. März 1517. 15 Stück Gräflich Nassauische Lehenbriefe über ein Gemeiner Theil am Schloß Leyen für die Familien Mauchenheim von Zweibrücken, von Eltz, von Leyen und von Weyhers, 1524 —1766. Thomas Ulner von Diepurg für sich und Philipp und Hartmann Ulner von Diepurg gelobt dem Baumeister Christoff von Eltz den Burgfrieden zu Leyen, der in etlichen Punkten cassirt, aber noch nicht wieder erneuert worden ist, weshalb ihm der Eid nachgelassen, auf sein Edelmannswort hin zu halten, 1558. Johann von Schönberg Herr zu Hartelstein vergleicht Bau- und andere Irrungen zwischen den Gemeinern zu Leyen, d. Montag nach Oculi 1531. Bernhard Mauchenheim von Zweibrücken und Beatrix, Eheleute, verkaufen an Georgen Herrn von Eltz ihren vierten Theil an Haus, Schloß und Veste Leyen bei Bingen mit andern Zubehörungen für 2000 Goldgulden, 1534, Dienstags nach St. Antonii; des Käufers Obligation für die Verkäufer spricht über 1500 Goldgulden, d. eod. Die

Gerichtsjunker zu Rümmelsheim, Philipp Ulner von Diepurg, Bartholomes und Lamprecht Faust von Stromberg Gebrüder, Jörg und Christoff Herren zu Eltz Gebrüder, Bernhart Mauchenheim von Zweybrucken, Ebert und Philips Gebrüder von Leien werden durch Philipp Wolf von Spanheim Amptman zu Bacharach und Carsilius Beier von Bellenhoffen Dr. juris und Amptman zu Creuznach über ihre Streitigkeiten betreffend das Backhaus, Frevelbußen und den Weinschank zu Rümmelsheim verglichen, d. Sonntag Misericord. 1553. Konrads von Grumbach Kaufbrief für Eberhard von Leyen zu Arienschwang über alle seine Weinberge bei dem Schloß Beckelheim, 23. Febr. 1566. Friderichs Kurfürsten zu Pfalz Lehenbrief über dasselbe Burglehen für Johann Valentin von Schönberg Amptman zu Stromberg und Seifried von Dienheim als Vormündern von Eberhards von Leyen minderjährigen Söhnen Johann Meinhard und Peter. Hinzugesetzt sind noch: statt des frühern Mannlehens zu Heydesheim ein eben so großes Mannlehen zu Nieder-Saulheim, nämlich 3 Morgen Wingert, 6 Morgen Acker und eine Wiese zu Bosenheim, d. Heydelberg Freitag 6. Nov. 1573. Friderich von Leyen bekennt von Peter Ernst Grafen und Herrn zu Mansfeldt Edlen Herrn zu Heldrungen, Ritter des gulden Vließ, Gubernator und Oberstem Hauptman im Hertzogthumb Lutzemburgh und der Graueschafft Chiney in Folge der Mandate vom 29. Febr. 1569 und 31. Oct. 1570 mit dem von der Grafschaft Vianden, welche in Folge des Aufruhrs dem König von Spanien als Herzog von Luxemburg anheimgefallen ist, lehenrührigen Hause zu Dublendorff nebst Zubehör, einem Hofe zu Esch, dem Hofe zu Trimporten, Brennholz auf dem Saalholtz und der halben Gerechtigkeit des Dorfes Kamerforst belehnt zu sein, d. 11. April 1571. Der Kurfürsten von der Pfalz Lehenbriefe für die von Leyen über die Vogtei zu Heidesheim, einen Theil am Hof zu Sulzen, 10 fl. Geld aus Wellstein, 4 Theile an den mit den Stumpfen von Waldeck gemeinschaftlichen Gütern zu Waltertheim, namentlich in Mühlen bestehend, d. a. 1584, 1593, 1611 und 1614. Dergleichen d. 1557, 1560, 1573, 1578. Dergleichen über die Mann- und Burglehengüter zu Stromberg, 1584 und

1593. Dergleichen 1426 und 1612. Gräflich Sponheimische Lehenbriefe für die von Leyen über 7 fl. aus Sohren, die halbe Gülte vom Hunsrück, einen Hof zu Kreuznach, die Wingerte zu Londsheim, etliche Kreuznacher und Guttenberger Burglehen, zwei Theile des Hofes zu Sulzen, Güter zu Laubersheim u. s. w., d. 1534 — 1589. Cunradt von Grumbach, Churfürstl. pfälz. Amtmann zu Boxberg, verkauft Eberhart von Leien zu Ariensschwang alle seine Weinberge beim Schlosse Beckelnheim für 300 Gulden, d. 23. Febr. 1566. Otto Nicklaus und Philips Friederich von Wachenheim und ihre Freunde Hans Heinrich Schenck von Schmidtburgk und Hans Wolf von Sponheim geloben dem Churfürsten Friederich von der Pfaltz, daß sie ihre Schwester resp. Base Magdalena von Wachenheim Wittwe von Johann Philipp von Leyen, welche sich „durch Stifftung des Sathans, ihrer weiblichen Ehre und adelichen Herkommens vergessentlich, mit einem Schneiderknecht zu Unzucht eingelassen, als daß sie von ihme beschwängert und hernach die Geburt im heimlichen Gemach, salvo honore zu melden, gefunden worden," dann auf churfürstl. Befehl vom Amte Creuznach in Haft gezogen, jedoch an die Verwandten ausgeliefert worden ist, so zu strafen, wie sie es vor Gott, Sr. churfürstlichen Gnaden und Jedermann verantworten können, d. Creuznach 6. Febr. 1604. Kurpfälzische Lehenbriefe über Güter und Renten in, aus und um Kirchberg für die von Leyen, 1614. K. M. Holzapfels von Vetzberg Kaufbrief für Eberhard von Leyen über seine bei der Burg Leyen gelegenen Wingerte, d. Bingen, den 21. März 1657. Elisabeth, Johann Thelens Wittwe zu Weiler, erneuert die Uebergabe ihres Guts an die von Sickingen und von Leyen gegen lebenslänglichen Unterhalt, d. Weiler, den 14. April 1657. Eberhard Schellenberg übergibt in gleicher Weise sein Gut zu Weiler, d. den 8. Jul. 1681. Wolff Friederich von Leyen, K. Oberster, Gubernator und Amptmann der Vestung und des Ampts Ehrenbreitstein, bekennt von Erzbischof Karl Kaspar von Trier mit 2 Drittel des Dorfes Partenheim bei Stadecken Mainzer Bisthums belehnt worden zu sein. Der Brief führt aus: daß mit Peter Jacob von Partenheim Domcapitular und Domsänger zu Mainz

das Geschlecht von Partenheim, welches mit den von Walbrunn gemeinschaftlich das Dorf Partenheim als Trierisches Lehen besessen, erloschen sei, daß am 10. Nov. 1657 dem Wolf Friedrich von Leyen die Exspectanz auf dieses Lehen eröffnet worden, er sich aber durch seine heroischen Kriegsthaten, vorzüglich die Erstürmung der Brückenschanze bei Trier, Abwendung der der Festung Ehrenbreitstein durch Verrätherei drohenden Gefahr, so wie seinem hohen Eifer bei der Fortificirung von Ehrenbreitstein und Coblenz zur definitiven Belehnung vor Allen würdig gemacht habe. Das übrige Drittel an Partenheim besaß damals Hans Reinhard von Walbrunn. Zeuge: Lothar Friedrich Mohr von Waldt, churtrierischer Thorwärter. D. Trier 15. Nov. 1662. Notariatsinstrument über den Grenzbegang des Burgfriedens der Burg Leyen durch die Gemeinherren daselbst, nämlich Franz Bleikard Ullner von Dieburg, kurpfälz. Hofgerichtsrath, Franz Melchior Savenay Amtmann der Freyherren Faust von Stromberg und Johann Georg Ehren, Freyherrlich von Leyscher Verwalter, d. 1. Oct. 1700. Friedrichs Freiherrn von Ebersberg genannt von Weyhers und Leyen, Domcapitularen zu Fulda, Verzicht auf sein Erbe, mit Vorbehalt 100 Rthlr. Leibrente und 2000 fl. Studien- und Reisegelder, d. Fulda, 14. Sept. 1743. Johann Justus Golsen, Fürstlich Nassau-Usingischer peinlicher Gerichts-Assessor und Advocatus ordinarius als Mandatar von Heribert Freyherrn von und zu Dalberg, Lehenrevers gegen Karl Fürst von Nassau Graf zu Saarbrücken und Saarwerden, des königl. polnischen weißen Adlers Ritter ꝛc., auf Absterben von Johann Wilhelm Ulner von Dieburg als Ehevogt und gemeinsamer Lehenträger der Erbtöchter von Johann Wilhelm Ulner, nämlich Elisabeth Augusta seiner Gemahlin, Maria Franzisca verehelichte von Belderbusch und Friederike Philippine Ulner von Dieburg über den Antheil den Ulrich Ulner und vor ihm die von Albich am Schloß Leyen besessen haben, d. Wiesbaden 14. Dec. 1773. Dieser Antheil wurde nachmals an das neu errichtete Fürstenthum Bretzenheim verkauft.

Den Regesten der Ganerbschaft mögen sich einige Nachrichten von dem Geschlecht von Leyen, das man so häufig mit denen von der Leyen verwechselt, anschließen. Georg von Leyen lebte

1296. Keine 30 Jahre später war das Geschlecht bereits sehr zahlreich geworden. Philipp von Leyen führte in dem Schild nur den weißen Sparren. Friedrich Falysen von Leyen, Ritter, 1342, führte den Schild ohne Beizeichen, auf dem gekrönten Helm eine spitze Haube, 1357. Philipps von Leyen genannt an der Porten, 1320, führte neben dem Sparren die Steine, war todt 1349. Einolf von Leyen, Burgmann zu Schmidtburg 1320, 1325. Hierhin gehört auch, von wegen des weißen Sparrens, Johann von Bleniche (Planig), Ritter, Gemeiner zu Leyen, 1346—1366. Konrad Fust von Leyen, Gemeiner zu Montfort, 1333, 1343, führte Sternlein neben dem Wappen, statt der Steine. Er war mit Agnes verheurathet 1357. Einolfs des Burgmanns zu Schmidtburg Söhne, Einolf und Emmerich, beide Burgmänner zu Schmidtburg, führten den weißen Sparren im schwarzen Felde. Der ehrsame Ritter Philipp Falysen von Leyen, 1341, führte die Linie der Falysen fort. Philipp und Friedrich Gebrüder gen. Falysen, sel. Herrn Friedrichs Falysen von Leyen Söhne 1409. Adam von Leyen, 1454, scheint die Linie beschlossen zu haben. Ulrich von Leyen, Ritter 1349, Gemeiner zu Leyen 1366, starb 1. Febr. 1372; »fuit hic singularis benefactor huius coenobii,« heißt es von ihm zu Rupertsberg, wo seine Ruhestätte. Ulrichs gleichnamiger Sohn, 1376, 1407, Gemeiner zu Leyen 1393, war mit Anna von Ansemburg in erster, in zweiter Ehe mit Justina von Kall verheurathet. Der Sohn der ersten Ehe, Lambert, 1427, wurde in der Ehe mit einer von Rheinberg Vater des jüngern Lambert, der mit Margaretha Belz von Boppard verheurathet, 1453 als Scheffen zu Boppard erscheint. Sein ältester Sohn, Friedrich, 1463—1507, mit Brigitta von Lontzen genannt Roben verheurathet, besaß Dudeldorf im Luxemburgischen und wurde Vater von Johann, Großvater von Friedrich II, todt 1552, der in der Ehe mit Maria von Hodyster einen Sohn und eine Tochter gewann. Der Sohn, Maximin, führte die Sparren weiß im schwarzen Feld, auf dem Helm ein Busch Federn, und starb im Jul. 1586 ohne Kinder, daher Dudeldorf auf seine an Gottfried Braun von Schmidtburg verheurathete Schwester Maria gefallen ist.

Adam von Leyen, des zweiten Ulrich Sohn anderer Ehe, 1433, 1464, besaß Argenschwang und wurde Vater Philipps, Großvater von Peter, der, Fürstlich Pfälzischer Hofmeister zu Simmern 1533, Amtmann zu Winterburg 1539, im J. 1552 verstarb, Vater von Eberhard, † 29. Dec. 1572, Großvater von Johann Meinhard, der im J. 1621 als Nassauischer Rath und Amtmann zu Idstein vorkommt, von Peter, Vicedom zu Mainz 1616—1631, gest. 1632, und Philipp, 1575, gest. 1600. Johann Meinhards Söhne dienten dem Kaiser, als welcher sie insgesamt den 14. Mai 1670 in den Reichsfreiherrenstand erhob. Davon blieb Peter, Rittmeister, vor Göttingen. Eberhard, auf Argenschwang, kaiserlicher Obristlieutenant und Ritterhauptmann des Cantons Niederrhein, heurathete 1646 des Johann Adam von Hunolstein Tochter Maria Elisabeth, starb aber ohne Kinder. Johann Adam, Obristlieutenant, und Johann Melchior, kaiserlicher Rittmeister, starben beide ledig. Georg, Deutschherr und kaiserlicher Hauptmann, blieb über der Belagerung von Ingolstadt, Otto Wilhelm in Preussen als kaiserlicher Rittmeister. Ludwig, kaiserlicher Capitain-Lieutenant, fiel vor Kempten, Hans Kaspar, kaiserlicher Obristlieutenant, vor Wolfenbüttel. Wolf Friedrich, kaiserlicher und kurtrierischer Generalmajor, Commandant auf Ehrenbreitstein seit 1652, starb 1681, nachdem er acht seiner Kinder, in der Ehe mit Maria Judith von Sickingen erzeugt, in der Wiege sterben gesehen. Es überlebten ihm doch Hans Eberhard und Franz Eberhard, dieser zwar ein posthumus, der im Duell umkam. Hans Eberhard, kaiserlicher und des Reichs, auch kurmainzischer Feldmarschall-Lieutenant und Commandant zu Mainz, starb zu Coblenz, 29. Sept. 1732, als der letzte seines Stammes, obgleich er in der Ehe mit Lothar Ferdinands von der Leyen Tochter Isabella Antonette Vater von 8 Kindern geworden. Der älteste Sohn, Anselm Ferdinand, starb als Domicellar zu Trier; Philipp stand als Page am Hof zu Durlach, kam mit der Prinzessin Katharina von Baden-Durlach, die am 3. Jul. 1702 dem Grafen Johann Friedrich von Leiningen-Hartenburg angetraut wurde, den 11. Aug. 1746 als Wittwe verstarb, nach Hartenburg und verschwand dort spurlos, im J. 1705. Emich, auch

einer von Johann Meinhards Söhnen, kaiserlicher Obrist und Commandant zu Hanau, geb. 1597, heurathete 1614 des Philipp Wambold von Umstatt Tochter Kunegunde Elisabeth und als Wittwer des Philipp Franz von Flersheim Tochter Anna Elisabeth. Sein jüngster Bruder Philipp Nicolaus, kaiserlicher Obrist, ward in der Ehe mit Clara Eleonore von Schwendi Vater von Ignatius Wilhelm Kasimir, dem Fürstlich Straßburgischen Amtmann zu Ettenheim, dessen Sohn Karl Joseph Ignatius in Catalonien geblieben ist. Emichs einzige Tochter erster Ehe, Justina Bibiana, heurathete 1655 den Johann Reinhard von Walbrunn. Von den Kindern der andern Ehe wurde Heinrich Wilhelm, ein Jüngling von 21 Jahren, erstochen. Franz Karl hinterließ den einzigen Sohn Ludwig von Leyen.

Die Tochter, Anna Philippa Amalia, heurathete 1719 den Ernst Friedrich von Ebersberg genannt Weyhers und Leyen, dem sie unter andern die Herrschaft Argenschwang, des einen Theils, zubrachte. „Ao. 1719 und 1738 florirten Johann Christoph und Georg Ludwig von Ebersberg genannt Weyhers, jener als kaiserlicher wirklicher Rath und der Reichsritterschaft in Franken Ausschuß, dieser als Hauptmann derselben des Orts Röhn-Werra. Der letztere hatte zwei Brüder, Ernst Friedrichen von Ebersberg genannt Weyhers und Leyen, Herrn zu Argenschwang und Gersfeld, Churmainzischen Cammerherrn und Obristen zu Fuß, welcher An. 1733 nebst den seinigen auch den Namen und Wappen seines das Jahr vorher ohne männliche Erben verstorbenen Schwiegervaters angenommen, und Johann Christoph Philippen, Hessen-Casselischen Rittmeistern bis An. 1729, der An. 1739 Todes verblichen. Von allen dreien waren Kinder beiderlei Geschlechts vorhanden." Ernst Friedrich von Ebersberg und Leyen starb 1762. Es überlebten ihm die Söhne Franz Eberhard und Hugo Karl. Franz Eberhard Christoph Joseph, Erbherr auf Argenschwang, Bechtolsheim, Gersfeld, geb. 10. Nov. 1721, war kurmainzischer Geheimrath, auch Amtmann zu Orb und Hausen, sodann des Cantons Oberrhein Ritterrath. Stammherr wurde sein Bruder Hugo Karl Joseph Isabell, kurmainzischer Kämmerer, des St. Michaelordens Ritter, auch

Fürstlich Fuldischer Oberstallmeister, Kammerjunker und Commandant der Leibgarde zu Pferd. Verm. 1746 mit des Johann Philipp Ernst von Buseck, Ganerben zu Eppelbrunn, Tochter Louise Katharina Elisabeth, gewann er zwei Söhne, deren älterer, Amandus Philipp Ernst, kurmainzischer Kammerherr, geb. 23. Mai 1747, am 5. Mai 1783 die Herrschaft Argenschwang, Leyischer Hälfte, an den Markgrafen von Baden für 26,500 Gulden verkaufte, dagegen die ungleich bedeutendere Herrschaft Gersfeld von seinem Vetter Adam Friedrich von Ebersberg genannt Weyhers erbte. Noch 1800 wird Amandus Philipp als Besitzer von Gersfeld auf der Röhn genannt. Es ist das ein sehr ansehnliches evangelisches Pfarrdorf, 5 Stunden von Fulda entlegen, und hat solches Hermann von Schneeberg im J. 1435 an Hans und Eckard von Ebersberg genannt Weyhers für 900 Gulden verkauft. Amandus hinterließ die einzige Tochter Louise, welche die Herrschaft dem Grafen von Montjoie zubrachte. Diese Grafen, des Geschlechtes Tuillier, besaßen bis zur französischen Revolution die sehr bedeutende Herrschaft Montjoie, Froburg, am Doubs, in Hochburgund. Das Schloß zu Gersfeld ist eine der best eingerichteten adelichen Wohnungen in Franken. Zu der Herrschaft gehören 16 Dörfer und Weiler und noch mehr Einzelhöfe. Vor 70 Jahren schon ertrug sie reine 14 bis 15,000 Gulden, welches alles Viehzucht, Flachs und Holz leisten mußten. Die Bevölkerung wurde zu 3500 Köpfen berechnet.

Die Burg Leyen erhebt sich über das sanfte Wiesenthälchen, welches sich von Rümmelsheim hinab nach der Nahe zieht, und fußt auf einem etwa 60 Fuß hohen Felsenriff, worauf nur eben eine runde, noch etwa 25 Fuß hohe Warte Platz findet. Einem kleinen Gebäude Platz zu schaffen, mußte das Felsenriff theilweise abgetragen werden. Die Burg liegt vollständig in Ruinen; namentlich ist gänzlich verschwunden der Theil der Unterburg, welcher der Warte gegen Westen lag. Ein neu restaurirtes Wohnhaus und eine Scheuer sind an die Stelle gesetzt. Im J. 1774 bestanden, nach des Regierungsraths Simon zu Ingenheim der Nassauischen Regierung bestimmtem Bericht, 8. April, auf der Burg vier Gebäude und ein Thorhaus: 1) Das best erhaltene

Haus, der Ulner von Dieburg, war von 7 Haushaltungen eingenommen; Keller und Speicher benutzte die Herrschaft. 2) Derer von Fürstenwärther Bau befaßte 20 Haushaltungen. 3) Der von Weyhers steht nur noch in Mauern, bis auf ein kleines Dachwerk, worunter 2 Haushaltungen wohnen. 4) Ein gänzlich ruinirtes Gebäude. 5) Das Thorhaus mit der Amtsstube hatten drei Herren, Graf von Eltz-Kempenich, die Ulner und die von Weyhers gemeinschaftlich, und lebten darin 3 Haushaltungen. „Im Ganzen wohnen einige 30 Haushaltungen in der Burg, die den Mitbesitzern zwischen 5 und 7 Gulden jährlich Miethe zahlen. Sie ernähren sich von Raub, Holzstehlen und Besenbinden" (wörtlich). Gleich unter der Burg, westlich, hat das Dörfchen Leyen sich angebaut.

Dorsheim, Laubenheim, Schweppenhausen, Heddesheim.

Dorsheim, weiland pfälzischen Gebiets, hatte zu katholischen Zeiten eine Kirche zum h. Valentin; gegenwärtig pfarren die Katholiken nach Münster, die Evangelischen nach Laubenheim. Den Zehnten in der ganzen Markung bezogen die Schenk von Schmidtburg. In die zu der Ganerbschaft Leyen gehörigen Güter hatten sich die Grafen von Eltz, die von Weyhers, die Ulnerischen und Buschischen Erben getheilt. Zu Laubenheim hat Herzog Stephan, K. Ruprechts zweiter Sohn, im J. 1410 seiner Gemahlin, der Gräfin Anna von Veldenz 4000 rheinische Gulden zu rechter Morgengabe verliehen. Im J. 1787 wurden daselbst in 64 Familien 293 Menschen gezählt; im J. 1817 waren der Einwohner 336. Die Markung umfaßt Ackerland 636, Wingert 60, Wiesen 16, Weide 24 Morgen. Die dem h. Matthäus geweihte Kirche war an die Reformirten gekommen, und gehörten in die Pfarrei Laubenheim als Filiale Dorsheim und Grolsheim, Münster und Sponsheim. Die Lutheraner hatten sich aus gesammelten Beiträgen eine Kirche erbaut. Eine Capelle auf dem

Rathhaus ist der Andacht der Katholiken gewidmet. Zu den Zehnten theilten sich die kurpfälzische Hofkammer und die Inhaber der Herrschaft Reipolzkirchen.

Schweppenhausen, Sweppenhusen, dicht an der Guldenbach, nennt K. Heinrich III unter den Besitzungen der Abtei St. Maximin, 25. Jul. 1044. Der Guldenbach lehnt sich an das nicht unbedeutende Dorf Schweppenhausen, Hauptort vordem einer Gräflich Ingelheimischen Herrschaft, die sich auch über Hergenfeld, Waldhilbersheim, Schönberg mit Neupfalz, Dörrenbach mit Weinbergerhof und Goldenfels, Seibersbach mit Audeshof und Welkenbacher Hof erstreckte. Ursprünglich besaßen die Ingelheim nur was in Schweppenhausen Rheingräfliches Lehen, bis sie im J. 1701 von Jost von Reubern auch das Pfälzische Lehen erkauften. In Folge dessen besaßen sie neben dem herrschaftlichen Hause in Schweppenhausen 33 Morgen Ackerland, 10 Morgen Wiese, 1 Morgen Wingert. Schönberg und Hergenfeld haben eine gemeinschaftliche Markung. Von Schönberg nannten sich die von Schönburg mit den drei silbernen Kreuzen im schwarzen Feld. Sie waren des Erzstiftes Mainz Lehenleute. Heinrich von Schonenberg gerieth zu Fehde mit dem Erzstift Trier von wegen Güter und Haus zu Senheim, so Heinrich Klingelbach von Senheim zu Lehen gehabt. Deß Nachfolger in dem Lehen begehrte Heinrich von Schonenberg zu sein; er wurde aber gefangen und mußte 1415 allem Anspruch zu besagtem Lehen verzichten. Nach der Eifel sind seine Nachkommen verzogen über der Heurath Philipps von Schonenburg, Konrads Sohn, mit der Erbin von Hartelstein. Um die weitern Schicksale des Hauses, namentlich um den Kurfürsten Johann VII von Trier, wolle man der Abth. I vierten Bd. S. 589—604 befragen. Auf Ableben des Grafen Emanuel Maximilian Wilhelm von Schönberg bei Oberwesel fielen Schönberg und Hergenfeld an den Lehenhof zurück. Der Kurfürst Anselm Franz (von Ingelheim) reichte es aber seiner Familie, die dafür 7000 Gulden entrichtete, und schlug das Lehen zu dem von ihm gegründeten Fideicommiß, welchem auch Güter zu Geisenheim, Rüdesheim, Hochheim, die Ingelheimer Au bei Mainz, Obererlenbach bei Frankfurt einverleibt. Die Bevölkerung von

Schönberg und Hergenfeld war leibeigen, und hatte jeder Mann jährlich ein Leibhuhn von 8 kr., jede Wildfrau ein halbes, 4 kr. zu entrichten.

Dörrbach und Seibersbach, zusammen 90 bis 100 Mann, erkaufte Graf Franz Adolf Diedrich von Ingelheim im J. 1701 von Wolf von Sponheim für 6300 fl., desgleichen das Vogteigericht Schweppenhausen, Waldhilbersheim, Hergenfeld, das Burglehen zu Kreuznach und Vierfelden, den Zehnten zu Planig, den Klausenzehnten zu Bretzenheim, so alles dem Familienfideicommiß einverleibt wurde. Den Goldenfels verkauften die von Stein-Callenfels 1618 an die von Hammerstein, und diese weiter an die Wolf von Sponheim. In der Theilung der Sponheimischen Allodien, 1687, fiel der Goldenfels an die von Pöttger, geborne Wolf von Sponheim. Sie verkaufte 1705 an Franz Adolf Diedrich von Ingelheim, der dafür das Gut Lauscheid, 1000 fl. bar und ein Pferd gab. Zu dem Haus gehörten 30 Morgen Acker, 10 Morgen Wiese, ein Garten an St. Stephans Kirche und das Beholzigungsrecht im Bretzenheimer Wald. Waldhilbersheim besaßen gemeinschaftlich die Grafen von Schönberg, die von Flach und Freiherr von Eltz. Kurfürst Anselm Franz erkaufte derer von Flach Antheil; das Schönbergische Drittel fiel nach Aussterben der Grafen dem Lehenhof in Mainz anheim, wurde aber dem Grafen Franz Adolf Diedrich von Ingelheim aus Gnaden zu neuem Lehen gereicht, als welcher auch das Flachische Drittel durch Schenkung erhielt. Das Eltzische Drittel kam an Greifenklau, wurde aber im J. 1733 um 20,600 fl. an Ingelheim verkauft. Granberg, Uerspringen hat Johann Philipp von Ingelheim, gest. 1784, mit Maria Clara Philippine Eckbert von Dalberg erheurathet. Zu Schweppenhausen hatte das Gräflich Ingelheimische Amt seinen Sitz. Neben dem Amtmann fungirte ein Amtskellner, der auch zu Winnersheim, Fürstlich Salmischen Gebiets, den Zehnten, den Ertrag eines Hofguts zu Staudernheim und eines freiadlichen Hofguts zu Heddesheim, so ehemals derer von Obentraut gewesen, erhob. Noch muß ich erinnern, daß das Schultheißenamt zu Ingelheim bis gegen Ende des 16. Jahrhunderts bei der Familie von Ingelheim war. Diese

hatte sich vor dem 14. Jahrhundert in zwei Linien getheilt, die ältere noch bestehende, vorzugsweise Ingelheim, oder auch Kinder von Ingelheim genannt, und die jüngere Linie, der Beusser von Ingelheim. Diese hatten ihren Sitz bei Heidelberg, sind aber 1580 ausgestorben.

Das beträchtliche von der Guldenbach durchflossene Dorf Heddesheim dürfte wohl jenes Heidersheim sein, wo der Jüngling Embricho drei Mansen und einen Hof an das Kloster Johannisberg vergabte. Im J. 1197 verpfändete Pfalzgraf Heinrich die Grafschaft im Maifeld und das Dorf Engelstadt gegen ein Darlehen von 550 Mark an die Grafen Heinrich, Albrecht und Gottfried von Sponheim. Pfalzgraf Rudolf I, die Heurathsverschreibung des Wildgrafen Friedrich mit Agnes von Schönecken bestätigend 1309, nennt das Dorf Heidersheim unter den von ihm zu Lehen gehenden Stücken. Im J. 1389 erkaufte Pfalzgraf Ruprecht I von Emmerich von Löwenstein und Gerhard von Sulzen genannt Heddesheim die Vogtei, das Gericht und sonstige Obrigkeit zu Heddesheim. Dagegen heißt es in K. Ruprechts Lehenbrief für die Wildgrafen, 1409: „Item zu Hedisheim die Gerichte hoch und nieder, als die Wildegraven daz inngehabt hant, und herkommen ist, den Zehenten daselbst mit allen Rechten die darzu gehörent.“ Im J. 1427 kommt Claus von Beckelheim genannt Heddesheim und 1497 Wilhelm Stumpf von Simmern als Gerichtsherr zu Heidesheim vor. Außerdem besaßen die von Obentraut hier ein Burghaus, so späterhin der Ingelheimische Hofmann bewohnte. Des Klosters Ravengirsburg Hof war an die geistliche Verwaltung gekommen; im J. 1493 hatte das Kloster besagten Hof erb- und ewiglich verliehen. Auch die Rheingrafen von Daun, die von Dalberg und von Euler waren im Ort begütert. Es zählte derselbe im J. 1787 in 110 Familien 540 Einwohner, 116 bürgerliche Häuser. Im J. 1817 waren der Einwohner, ohne den Breitenfelserhof, 793. Die Markung enthielt 1340 Morgen Ackerland, Wingert 85, Wiese 76, Gärten 8, Wald 343, Weide 50 Morgen. In die Markung gehört auch der Breitenfelserhof, jenseits der Guldenbach, halbwegs Roxheim, von 216 Morgen, vormals der Herren von Dienheim,

dann der Fürsten von Nassau, welche ihr Eigenthum tauschweise an die geistliche Verwaltung überlassen haben. Den nahe dabei gelegenen Schwarzenfelderhof besaß die pfälzische Hoffammer als heimgefallenes Lehen. Die Kirche zu Heddesheim war von der Propstei des St. Martinstiftes zu Bingen abhängig. In der Kirchentheilung fiel sie in das Loos der Reformirten. Die Katholiken, längere Zeit auf eine Capelle im Rathhaus beschränkt, erbauten sich 1762 die dem h. Jacobus geweihte Kirche. Vor dem obern Thor stand in katholischen Zeiten die Capelle zu Nothgottes. Von dem Zehnten bezog das Stift zu Bingen drei Theile, deren zwei fielen dem Fürsten von Salm, drei den Rheingrafen, das Uebrige war des von Weyhers und Leyen.

Langenlonsheim.

Von der Nahe in einigem, von der Guldenbach in größerm Abstand, wird der schöne und große Ort inmitten einer noch schönern Landschaft in des Klosters Lorsch Urkunden, 770 und 776, Longistheim, in der Fuldischen Urkunde von 832 Longestesheim und in dem Verzeichniß der Bolandischen Güter, aus dem 12. Jahrhundert, Longesheim genannt. Die Herrschaft war von jeher Sponheimisch. Im J. 1787 lebten in 171 Familien und 145 bürgerlichen Häusern 731 Menschen, 836 im J. 1817. Die Gemarkung umfaßte Ackerland 1360, Wingert 197, Wiese 68, Gärten 2, Wald 548, Weide 24 Morgen. Die geistliche Verwaltung besaß den zum ehemaligen Kloster Katharinenthal gehörigen Hof; es waren auch daselbst das Kloster Rupertsberg und der von Plittersdorf begütert. Die Kirche, zum h. Johannes dem Täufer, stand unter dem Patronat derer von Bolanden. Dieses Patronat kam durch die mit Graf Heinrich I von Sponheim verheurathete Kunegunde von Bolanden an ihre Nachkommenschaft, ferner mit ihres Enkels Tochter Elisabeth von Sponheim durch Heurath an Kraft von Hohenlohe und durch dessen einzige Tochter Anna an die Grafen von Nassau. Im J. 1499 consentirten Graf Johann Ludwig zu Saarbrücken und Ludwig zu Weilburg, daß ihr Oheim Graf Engelbert von Nassau

seine Dompräbende zu Mainz gegen die Pfarrei Langenlonsheim vertausche. In der Folge war besagtes Patronat denen von Schönberg verpfändet, und haben diese es auf die Grafen von Degenfeld vererbt. In neuern Zeiten besaßen Katholiken und Reformirte die Kirche in Gemeinschaft: diese hatten einen eignen Pfarrer; die Katholiken gehörten als Filialisten nach Genzingen. Den großen Fruchtzehnten bezogen die Grafen von Degenfeld. Der Weinzehnte fiel in einigen Districten der Hofkammer allein; in andern theilte sie mit dem von Plittersdorf. Den Glockenzehnten genossen der reformirte Pfarrer und der Schulmeister.

Wenn ich nicht irre, war die bekannte rheinische Dichterin, Adelheid Josephine Clotten, verehlichte Klein, zu Langenlonsheim geboren; jedenfalls hat sie in dem freundlichen Ort bis zu ihrer Verheurathung gelebt; ihr Vater stand dort als Maire. Sehr bescheiden tritt sie auf in dem Vorwort zu den Denkblättern für meine Freunde, poetischer Nachlaß von Prof. Joh. August Klein, 1832, um Nachsicht für die darin von ihr gegebene Uebersetzung der lateinischen Oden bittend. „Sie hat nur wenige Kenntnisse der lateinischen Sprache, noch aus früher Jugend her; aber dennoch, mit dem Gange der Ideen ihres Gatten vertraut, und mit dem Geist seiner Oden, glaubt sie eben am ersten diesen, wenn auch nur schwach und unvollkommen wiedergeben zu können. Auf poetischen eigenen Werth machen und können diese Uebersetzungen keinen Anspruch machen.“ Andere Proben von dem Talent seiner Frau hat Prof. Klein in seiner Moselbeschreibung gegeben: S. 106 („Adelheid Klein, die Ritterzeit“), S. 130 („das Schloß Elz“) und S. 243 („die Genovefa-Kirche“). Allzu fern liegt mir die Poesie, als daß ich über diese Proben ein Urtheil fällen könnte; aber den angenehmsten Eindruck hat mir die Dichterin (gest. um 1857) hinterlassen: eine graziöse Gestalt, sehr feine edle Züge gesellten sich ungewöhnlicher Liebenswürdigkeit, dem glücklichsten Humor, bedeutendem Wissen. Höchlich ist sie darum der Kaiserin Marie Louise in ihrer Rheinfahrt aufgefallen: der hohen Reisenden hatte die Jungfrau im Namen der Stadt Kreuznach einen Blumenstrauß zu überreichen. Einen wahren Triumph feierte Adelheid zu St.

Goar, wo sie ihren Oheim, den Maire Reis besuchte: Königin eines ihr zu Ehren gegebenen Balls wurde sie von der gesamten Tanzgesellschaft nach Haus begleitet, und eine Serenade drückte die Gefühle der Versammlung aus; mit einer zweiten Serenade wurde am frühen Morgen ihr Erwachen begrüßt. Eine verführische Jungfrau, wurde sie die beste Frau, ihren drei Töchtern die beste Mutter, liebend und treu. Wie sie ihren Herren geliebt, spricht sich in jeder Zeile der Denkblätter aus, am lebhaftesten in dem Bericht von dessen Leben, den ich hier wiedergebe.

„Johann Baptist August Klein, geboren in Coblenz den 13. Februar 1778, war der Sohn rechtschaffener, wohlhabender Bürgersleute. Sein Vater, der Sattlermeister Johann Peter Klein, genoß seines untadelhaften Lebenswandels, strenger Religiosität, musterhafter Pünktlichkeit in Geschäften und anerkannter Redlichkeit wegen die Achtung seiner Mitbürger und des kurfürstlichen Hofes. Seine Mutter galt als wackere, rastlos thätige Hausfrau. Von mehreren Kindern waren ihnen nur zwei am Leben geblieben: Johann August, den die schlichten Eltern nur kurzweg Johann nannten, und eine jüngere Tochter, an welcher der Bruder mit inniger Zärtlichkeit hing. Das früh hervorkeimende Talent des Sohnes bewog den Vater, diesen studiren zu lassen. Im Herbste 1788 kam derselbe aus der Stadtschule in die unterste (erste) Classe des kurfürstlichen Gymnasiums; 1792 finden wir ihn in der vierten. Daß Klein diese Schuljahre benutzte, dafür spricht der Umstand, daß ihm jedesmal, und in allen Fächern, einer der ersten Preise ertheilt ward, sprechen seine noch vorhandenen Zeugnisse. Sein musterhaftes Betragen geht aber besonders aus der rühmlichen Auszeichnung hervor, die ihm, in öffentlicher Schulprüfung, von dem humanen Kurfürsten Clemens Wenzeslaus Prinz von Sachsen zu Theil wurde. Mächtig mußte dies auf einen Knaben wirken, der, schon von Natur äußerst ehrgeizig, in dieser Anerkennung neuen Sporn zur Thätigkeit erhielt, und mit ganzer Seele hing von jetzt Klein an dem Gedanken, sich zum nützlichen Volkslehrer auszubilden; bis zum Tode aber lebte die Erinnerung an den freundlichen Kurfürsten in seinem Herzen.

„Der französische Umwälzungskrieg war ausgebrochen; die Verkündiger der Freiheit und Gleichheit nahten dem Rheine. Hatte schon Coblenz beim Aufenthalte der Emigranten erblickt ein trauriges Gemälde gefallener Größe, Leichtsinns und der Sittenlosigkeit, so sollte es nun auch erfahren den rohen Uebermuth, die Blutgier und Raubsucht ihrer Ueberwältiger, der sansculottes. Nur zu bald gewahrten die ruhigen Bürger, daß ihnen die Gleichheit der Armuth gebracht wurde, gegen welche die Freiheitsbäume, um die einige junge Schwindelköpfe jauchzend tanzten, keinen Schutz gewährten, keinen Schutz gegen die Requisitionen französischer Kriegscommissaire. Auf ihnen reiften keine Früchte zur Sättigung ausgehungerter carmagnoles; wohl aber hätte man ihre kahlen Zweige beblättern können mit der Unzahl von Assignaten, welche der Handwerker statt des Geldes erhielt für seine Arbeit. Was der Einzelne, klug sich in die Zeit schickend und die Gelegenheit benutzend, gewann, kann nicht in Betracht kommen gegen das, was alle verloren. Auch der Sattler Klein, der aus zu großer Religiosität nicht einmal die goldreiche Emigrantenzeit benutzen mochte, sah sein sauer erworbenes Vermögen durch Requisitionen, Einquartierung, Assignaten und Prellereien mancher Art schwinden. Ihm fiel es zu schwer, seinen Sohn weiter studiren zu lassen, und dieser sollte künftig als Gehülfe den Vater unterstützen. Der jüngere Klein sah so seine Pläne für die Zukunft vereitelt; doch als gehorsamer Sohn fügte er sich in den Willen des Vaters, und bald arbeitete er fleißig in der reinlichen Werkstätte unter muntern Gesellen. (Seine Gattin wahrt noch ein sehr nettes von ihm gefertigtes Koffer aus jener Zeit). Aber seine Freistunden wurden den Classikern gewidmet, und die aufgehende Sonne traf ihn hinter den Büchern. Seine Gymnasiallehrer, einsichtsvolle Männer, die hervorstechendes Talent zu würdigen wußten und unter allen den einzelnen nicht übersahen, vermißten diesen Schüler äußerst ungern. Sie waren es, die den Vater mit Vorstellungen und Bitten bestürmten und es ihm zuletzt zur Gewissenssache machten, den Sohn weiter studiren zu lassen. Dieser, durch jene Hülfe ermuthigt, bot zur Erreichung seines Zweckes nun auch Alles auf und durfte nach

halbjähriger Unterbrechung wieder zum lieben Gymnasium wandern, wo das Versäumte schnell nachgeholt wurde. 1796 war hier seine Lernzeit geendet; mit den rühmlichsten Zeugnissen entlassen, begann er seine Privatstudien unter Leitung der ihm väterlich gewogenen Gymnasiallehrer, um, sobald Ruhe und Ordnung zurückkehren würde, eine hohe Schule zu besuchen: jene kehrten nicht zurück; im Rheinlande bestand keine Universität mehr; in der Ferne eine zu beziehen, ließen die veränderten Vermögensumstände seiner Eltern nicht zu; im Gegentheil mußte er den kleinen Handel seines Vaters betreiben helfen. In den Freistunden gab er Privatunterricht, und um das Neueste der Literatur nicht entbehren zu müssen, ward er (ein gewiß origineller Gedanke) Correspondenzführer der Huber-Zimmermannschen Buchhandlung, gegen den Betrag von 15. Gulden, zahlbar in ungebundenen Büchern, vom 17. Jul. 1804 bis Ende Nov. 1805. Dann, mit ehrendem Zeugniß über Treue, pünktliche Geschäftsführung, untadelhaftes Betragen versehen, trat er die Stelle eines Secretairs der Mairie Gondorf an: glücklich in der reizenden Moselgegend sich fühlend, wo er auch früher die heitern Ferientage der Schulzeit bei Verwandten zugebracht hatte, und wo, nach den Worten seines Moselthals, S. 97, sich sein Gefühl für Naturschönheit, sein Sinn für ritterliche That entwickelte; doppelt glücklich an der Seite eines lieben Jugendfreundes, dem Schwager des Maire, Louis W., an den mehrere Gedichte überschrieben sind. Aber auch hier quälte ihn der Gedanke an die Zukunft, die ihm stets düster erschien, was er in dem so launig beginnenden Gedicht: des Jünglings Klage, klar ausspricht. Ende Nov. 1805 aber gab er jene Stelle auf, um als erster Secretair dem damaligen Maire von Kreuznach, nachherigen Landrath Burret von Coblenz, in das anmuthige Nahethal, nach dem freundlichen Kreuznach zu folgen. Die Zeugnisse des Maire und Ortspfarrers von Gondorf, gleich ehrend für seine Geschäftsführung und sein Betragen, sind noch vorhanden.

„Schien nun auch sein Leben eine andere Wendung genommen zu haben, so konnte Klein dennoch den Gedanken, als Lehrer zu wirken, nicht ganz aufgeben, und in Kreuznach, eingemiethet

in dem Hause eines angesehenen Handelsmannes, widmete er seine Freistunden dem Unterrichte der Kinder seines Hauswirths. Im Frühling 1807 gelang es den Bemühungen des Maire, unterstützt von den wackern Einwohnern, über den Trümmern zweier längst untergegangenen Gymnasien früherer Zeit, eine neue Anstalt zu gründen, welche 1810 durch die französische Université impériale zu Paris erweitert wurde. Klein, als Secretair der Mairie entlassen mit glänzenden Zeugnissen des Maire, des Friedensrichters und des Cantonspfarrers, ward zweiter Lehrer an dieser Anstalt. Wohl wird mancher junge Mann, der eben noch im Burschenanzug die Universität verläßt, froh in Erinnerung dortiger Freiheit und Lebensgenusses, über den unakademischen neuen Lehrer mitleidig lächeln. Er lächle immerhin; er danke der Vorsehung und freue sich, daß der Wohlstand seiner Angehörigen, daß die weisen Einrichtungen seines Fürsten es ihm möglich machten, jene gelehrten Anstalten zu besuchen, wo er, ohne bedeutenden Kraftaufwand, sich eine Fülle von Kenntnissen zueignen konnte, die jener mit Mühe und nur durch eisernen Fleiß, durch unverdrossene Anstrengung sich erwerben mußte. Hat er seine Universitätsjahre genützt, kehrt er geistig und körperlich erstarkt heim, dann mag er sich freuen; aber dann wird er auch mit Achtung auf den jungen Mann hinblicken, der seine Kenntnisse sich selbst, ohne erleichternde Mitwirkung Anderer, verdankt. Nur jener, der, auch im Doctorhut unwissend, gelehrt thut, den das Geschick, sein Geld, oder andere Zufälligkeiten hoben, er wird hohnlächelnd auf den neugebackenen Professor hinschielen, aber doch im Innern vor diesem und sich selbst erröthen müssen. Nachstehende Zeugnisse und Berichtsauszüge mögen beurkunden, ob Klein als Lehrer auftreten konnte: „„Wir Carl Joseph Burret, Maire von Kreuznach, bescheinigen hiermit, daß der Herr Joh. Baptist August Klein, zweiter Lehrer an der Secondairschule hier, gerufen zu dieser Stelle unter dem 15. Juli 1807 durch uns und den Verwaltungsrath, in diesem Augenblick noch in Thätigkeit ist. Er allein besorgt den Unterricht in dem Decimalsystem, in der Metrik, den Anfangsgründen der Algebra und der Geometrie, und gemeinschaftlich mit dem

Hrn. Director jenen der Geographie, der lateinischen und französischen Sprache. Durch seine Kenntnisse und seine glücklichen Anlagen zur Jugendbildung hat er bedeutend zum Emporkommen der Anstalt beigetragen. Die in Gegenwart unserer und der andern Beamten nach einander vorgenommenen öffentlichen Prüfungen beweisen zur Genüge sowohl die Fortschritte der Schüler in den erwähnten Sprachen und Wissenschaften, als auch seine Tüchtigkeit, die ihm übertragene Stelle würdig zu bekleiden. Sein Eifer und sein unermüdlicher Fleiß, seine Pünktlichkeit, jederzeit seinen Verbindlichkeiten nachzuleben, seine gute Aufführung und die Reinheit seiner Sitten haben ihm die Achtung seiner Obern und das Zutrauen seiner Mitbürger erworben, welche allgemein wünschen, daß er seine Amtsverrichtungen fortsetzen möge. Deswegen haben wir dieses Zeugniß ausgefertigt, um dem Großmeister der Universität vorgelegt zu werden. Kreuznach, den 1. October 1808. gez. Burret."" Auszug des gedruckten Reiseberichts des Präfecten Lezay-Marnesia, eingerückt in das Departementalblatt Nr. 57: „„Der Prof. Klein aus Coblenz besitzt im hervorstechendsten Grade die Kunst zu lehren, und als würdiger Bewunderer von Pestalozzi bewirkt er einzig auf dem Wege der anschauenden Erkenntniß die Entwickelung des Geistes und die Erlangung der Kenntnisse.""

„Nicht zufrieden, das Emporblühen dieser Anstalt mitbewirkt zu haben, gab Klein auch noch den jungen Landschullehrern unentgeltlichen Unterricht in dem Decimalsystem und suchte auch so dem Schulwesen überhaupt nützlich zu werden. Viele einzelne Aufsätze über Volksbildung aus seiner Feder erschienen in mehren Zeitschriften. So wurden seine Verdienste anerkannt, aber auch so, mit dem Bewußtsein seines Werthes, ward es bei ihm Grundsatz, sich selbst vertrauend, nie zu bitten, wo er Recht habe; nie das zu erschleichen durch Unterwürfigkeit, was ihm als Recht werden müsse. Ehrgeizig und leicht aufbrausend, vermochte dennoch ein gütiges Wort ihn zu besänftigen, Strenge und Trotz hingegen ihn auf das Aeußerste zu bringen. Folgende Stelle eines Schreibens an seine Eltern um Neujahr 1809 mag zeigen, was er über seinen Standpunkt als Lehrer dachte: „„Wegen

mir, Ihr Lieben, seid unbesorgt! Der Himmel hat mich auf einen Posten gestellt, auf dem ich des Bösen Vieles zu verhüten, des Guten Vieles zu fördern vermag. Ich werde nach meiner Ueberzeugung und stets so handeln, daß ich jeden Augenblick meinen Vorgesetzten hier oder dem Weltrichter jenseits Rechenschaft geben kann von der mir anvertrauten Jugend. Nicht auf gewöhnliche Art kam ich zu meinem Berufe; die Vorsicht scheint mich zum Lehrer bestimmt gehabt zu haben, und eine heilige untrügliche Ahnung sagt mir, daß ich viel, viel im Leben zu kämpfen und zu dulden haben werde; daß aber auch keine Bosheit, keine Tücke mich von der Laufbahn wegbringen werde, auf welche die Vorsicht mich leitete.''"

„Unter dem 27. Nov. 1810 erhielt Klein von der Université imperiale seine Ernennung als professeur régent de mathématiques et d'humanité an dem Gemeinde-Collegium in Kreuznach und blieb als zweiter Lehrer an demselben, nach dem Rückzug der Franzosen, unter der Kaiserl. Oestreich- und Königl. Bayerischen Landes-Administration, sowie später unter Besitznahme des linken Rhein- und Naheufers durch Preussen, jeden Ruf auf eine bessere Stelle, jede Direction, namentlich jene des Gymnasiums in Boppard, standhaft ausschlagend. Professors Klein gesellige Verhältnisse mußten in dem freundlichen Nahegau angenehm sein. Jeder politischen Reibung, jeder religiösen Streitigkeit fremd, bewegte er sich heiter unter frohen Menschen. Lebhaft spricht dies sich in den Gedichten aus jener Zeit aus. An eine eheliche Verbindung durfte er noch nicht denken, da er fortwährend über die Hälfte seines Gehaltes seinen alten Eltern schickte; zudem hätte er es nie wagen dürfen, seinen äußerst frommgläubigen Eltern eine Schwiegertochter zuzuführen, welche einer andern Confession angehörte, ohne das Lebensglück und die Seelenruhe dieser alten, ihm so theuern Eltern zu zerstören.

„Die preussische Flagge wehte seit dem Sommer 1815 über dem Rhein- und Mosellande. Professor Klein hatte beim Abgang des Hrn. Directors auf eine Pfarrstelle die Leitung der Anstalt provisorisch übernommen und wurde zum Vorgesetzten derselben als erster und ältester Lehrer unter dem 15. Sept. 1815 er-

nannt. In der Ernennung heißt es: „„Derselbe wird in dieser Anordnung den vollen Beweis hoher Zufriedenheit mit seinen bisherigen lobenswerthen Bemühungen für die Fortdauer der Anstalt, der er vorsteht, und Anerkennung frühern vielfachen Verdienstes um dieselbe erblicken."" Wohl mag es auch Mühe, Ausdauer und Kraftaufwand gekostet haben, sich im Zeiten- und Regierungswechsel zu halten. Fortan bezog er nur die frühere Besoldung als zweiter Lehrer und ließ jährlich 200 Franken zurück, damit die beiden andern Lehrer ihre Besoldung erhalten konnten. Daß die Oberbehörde Kleins Bemühungen zu würdigen wußte, daß sie ihn schätzte, erhellt aus so vielen Rescripten des hohen Ministeriums, des Oberpräsidiums, des Landrathes und der andern Behörden Kreuznachs, die alle im Original mir vorliegen und aus welchen ich bloß ein Schreiben des Königl. Gouvernements-Commissairs Hrn. Freiherrn Schmitz von Grollenburg aushebe: „„Trier, den 26. Dec. 1815. Mit der nahe bevorstehenden Organisation wird, wie ich nicht zweifle, auch diesem für Kreuznach so interessanten Institut bessere Aussicht blühen, Ew. Wohlgeb. aber das nicht zu verkennende Verdienst bleiben, für seine Erhaltung in den ungewissen und stürmischen Zeiten stets thätig gewirkt zu haben. Sollte meine künftige Bestimmung mir auch allen Einfluß auf dasselbe rauben, so werde ich mich doch stets mit aufrichtiger Theilnahme des in so mancher Beziehung interessanten Kreuznachs erinnern und dem würdigen Manne, welcher frei von kleinlichen Nebenabsichten, Ränken und Habsucht, sein Bestes befördert, meine ganze Hochachtung und innige Wünsche für den Erfolg seines gemeinnützlichen Bemühens widmen.""

„Im J. 1814 war Prof. Kleins Schwester gestorben, und seine Eltern wurden Erbe eines wohlhabenden Oheims. Am 20. Aug. 1815 verheurathete Klein sich in Argenthal bei Simmern, brachte am folgenden Tage seine Gattin nach Coblenz zur Pflege seines erkrankten Vaters und Oheims, und lebte so, kurze Besuchstage ausgenommen, vierzehn Monate getrennt von derselben, um seinen Eltern den Verlust ihrer Tochter minder fühlbar zu machen. Im Januar 1816 starb sein Oheim; am 13. Februar,

seinem Geburtstage, erhielt er die Nachricht von dem Tode seines Vaters und in derselben Zeit wurde seine Gattin von einem convulsivischen Nervenübel befallen. Diese Krankheiten, seine damit verbundenen Reisen kosteten ihn beträchtliche Geldsummen, und seine Gesundheit litt durch Anstrengung und Kummer. Jetzt suchte er seine Stelle mit einer andern am Gymnasium zu Coblenz zu vertauschen. Sein Wunsch wurde nicht gewährt: er müsse die so lange erhaltene Anstalt auch bis zur Reorganisation zu erhalten suchen, hieß es. Im Herbst 1816 nahm er seine Gattin und sein dreimonatliches Kind mit nach Kreuznach. In den theuern Jahren 1816 bis 1817 begann also Prof. Klein seine eigene Haushaltung. Sie mußte natürlich damals mehr kosten, als bei minderer Theuerung in zwei. Doch das wäre vorübergehend gewesen! Sein Schwiegervater, dreißig Jahre hindurch Beamter, entlassen Altershalber als Bürgermeister mit der ehrenhaften Benennung: Hauptmann des Landsturms, ohne Aussicht, ohne Anspruch auf Pension, war mit Gattin und drei unerzogenen Kindern, ohne Stütze, ohne Brod. Was Prof. Klein einst für die eigenen Eltern gethan hatte, that er jetzt für jene seiner Gattin, that mehr: erhielt sie, im strengsten Sinn des Wortes, acht volle Jahre hindurch; ja that mehr als er, selbst Familienvater, hätte thun dürfen. Seinen Wunsch, in Coblenz angestellt zu werden, aufgebend, suchte er sich in Langenlonsheim, dem frühern Wohnort seiner Gattin, bei Kreuznach, Haus und Güter anzukaufen und in späterer Zeit dort ruhig den Wissenschaften zu leben.

„Das Gymnasium zu Kreuznach sollte jetzt organisirt und vorherrschend ein protestantisches werden. Prof. Klein drückte in einem Schreiben an das Königl. Consistorium in Coblenz Besorgnisse wegen seiner Zukunft aus, und in der amtlichen Rückantwort unter dem 24. December 1818 versichert dasselbe ihn: „„Daß seine Besorgnisse völlig ungegründet wären. Daß, weit entfernt, seine Verdienste um das dortige Gymnasium zu verkennen, sowie um das Schulwesen überhaupt, das Königl. Consistorium vielmehr hoffe, seinen pädagogischen Kenntnissen einen weitern, ungestörtern und belohnendern Wirkungskreis anzuweisen,

als ihm die gegenwärtigen und zukünftigen Verhältnisse des Kreuznacher Gymnasiums gestatten dürften. Das hohe Ministerium beabsichtige ihn als Conrector dem bejahrten Rector in Düren zur Seite zu setzen und rechne bei dem großen Mangel an katholischen tüchtigen Schulmännern auf seine thätige Mitwirkung bei Organisirung dieser Anstalt. Da indessen die Fonds für dieselbe noch nicht angewiesen seien und falls die Organisation sich verzögern sollte, so wären noch an den Gymnasien zu Coblenz, Trier und Aachen Stellen mit nicht unansehnlichen Besoldungen vacant, und man fordere ihn auf, sich freimüthig zu erklären, welche der drei Stellen er vorziehen würde.""

„Prof. Klein konnte jedoch nicht so leicht jetzt Kreuznach verlassen ohne bedeutende Verluste, ohne langjährigen, ihn zu Grunde richtenden Rechtsstreit wegen seines in Langenlonsheim übernommenen Hauses. Dieses sah er voraus, und leider wurde sein Voraussehen nur zu wahr! Durch den Tod des würdigen Oberlehrers Steinmetz und die Kränklichkeit des Oberlehrers Thierbach war die Aushülfe am Gymnasium in Coblenz am dringendsten geworden. Prof. Klein wurde unter dem 4. März 1819 unverzüglich an jenes berufen, ohne Rücksicht auf seine Verhältnisse, aber unter der Zusage bedeutender Verbesserung. Wäre dieser wirklich so halsstarrig gewesen, wie man ihn in seinen letzten Lebensjahren der Oberbehörde schilderte, hätte er keine Achtung vor dieser gehabt, und wäre sein Pflichtgefühl nicht wirklich hier so weit gegangen, daß er lieber Wohlstand, Gesundheit und Ruhe aufgeopfert hätte, als ein übelwirkendes Beispiel von Ungehorsam zu geben: würde er dann wohl dem Rufe des Königlichen Consistoriums ohne Widerrede nachgekommen sein, da weder sein Gehalt, noch seine Verhältnisse in Coblenz bestimmt waren, noch er bis jetzt seine rückgelassene Besoldungsquote in Kreuznach erhalten hatte? Und erst am 19. Januar 1820 erhielt er die ihm versprochenen Reise- und Umzugskosten mit 117 Thlr. 12 Gr. als Zeichen besonderer Zufriedenheit mit seiner bisherigen Amtsführung von Seiten des Herrn Oberpräsidenten und des Consistoriums. Von Coblenz aus gewarnt, nicht zu vorschnell seine Stelle in Kreuznach zu

verlassen, sah er diese Warnung einflußreicher Männer zwar als wohlgemeinten Freundesrath an, folgte aber dennoch der Pflicht. Am 19. April 1819 kam er in Coblenz an, fest den Versicherungen der Oberbehörde vertrauend, fest entschlossen, auch hier als Lehrer thätig zu wirken, keine Anstrengung zu scheuen, aber auch eben so fest, nur gerade, nicht rechts, nicht links zu schauen und jetzt wieder seiner Vaterstadt angehörig, sie nie mehr zu verlassen, hier zu leben und zu sterben!

„Ehe ich Kleins ferneres Leben schildere, sei es mir vergönnt, einiges aus der französischen Gesetzgebung hinsichtlich der Lehrer auszuheben, wodurch dem Leser manches Folgende deutlicher werden möchte. Nach den Gesetzen der Université impériale, namentlich nach dem Decret vom 14. März 1808, Tit. 6 Art. 39 bis 48, konnte Niemand über die Amtsführung eines Lehrers entscheiden, Niemand unter den Lehrern entstandene Streitigkeiten schlichten, als der Großmeister der Universität. Nach Tit. 2 Art. 66—67 konnte dieser einen ungehorsamen Lehrer wohl suspendiren, aber im höchsten Falle nur auf drei Monate; der Gehalt blieb ihm. Der professeur principal, also Director, war allerdings Vorsteher der übrigen Professoren, doch kein willkürlicher. Hatte er gegen einen derselben Klage zu führen, so mußte er seine Behauptung begründen, sie an die Inspectoren, und diese sie an den Großmeister senden; dann wurden sie dem Beklagten vorgelegt, und dieser durfte sich gehörig vertheidigen. Nach Preussischen Gesetzen scheint es anders zu sein. So viel ich leider erlebte und was das Königl. Landgericht in dem noch anzuführenden Urtheile mit klaren Worten bestätigt, kann hier der Director auf amtlichem Wege Alles, was er will, über Amtsführung, Moralität und häusliches Leben des Lehrers angeben, ohne Beweise der Oberbehörde berichten. Der Angeklagte bekommt diese Berichte nie zu sehen; er kann sich also auch nicht vertheidigen. Erfährt er dennoch ihren Inhalt, so darf er weder den Ankläger Verläumder nennen, noch ihn, als Bürger, nicht als Beamten betrachtend, gerichtlich belangen; wohl aber kann auf die amtlichen Berichte des Directors die Oberbehörde den Lehrer den Landgerichten übergeben zur Untersuchung und, falls

die Anklage nicht offenbar grundlos ist, auch zur Bestrafung. Prof. Klein kannte diese Anordnung nicht; er hatte keine Verpflichtung, sich darnach zu richten, denn ihm war wohl eine Dienst-Instruction bei seiner französischen Ernennung zugekommen, nicht aber bei der Uebernahme als preussischer Beamter. Und selbst in der Antwort des Königl. Provinzial-Schul-Collegiums auf die Anfrage des Königl. Landgerichts heißt es, daß nur der preussische Lehrer eine Dienst-Instruction bei Leistung des Amtseides erhalte, der übernommene Lehrer sich aber nach seinen frühern Instructionen zu richten habe. Nach genauer Kenntniß von Kleins Charakter darf ich kühn behaupten, daß eben aus diesem Unbekanntsein mit den bestehenden Gesetzen, aus dem Glauben, sich nur nach seiner Instruction richten zu müssen, sein ganzes Unglück, vielleicht gar sein Tod entsprang. Hätte er seine Stellung besser erkannt, gewußt, wie sehr er hier Untergeordneter war, er würde mindere Blößen gegeben haben; er hätte schon des Beispiels wegen gehorcht oder seine Stelle niedergelegt, jedoch nie durch Kriegerei sich Gunst erschlichen. Klein war als französischer Beamter treu seinen Verpflichtungen, ohne jedoch die Franzosen zu lieben; er vergaß nie, daß er deutscher Rheinländer war. „„Nur aus der Treue gegen den frühern Fürsten mag der jetzige erkennen, daß auch ihm ich treu bleiben werde,““ steht als Motto in seinem Tagebuch bei seiner Uebernahme als preussischer Beamter. Er war Deutscher, blies er gleich nicht als Deutschthümler mit vollen Backen in die Posaune. Er hing mit Liebe an dem erhabenen Herrscherstamm, dessen Unterthan er ward. Tiefer Geschichtskenner, verehrte er in seinem Monarchen den Sprossen der edeln Hohenzollern, mehr aber noch den gerechten, milden Fürsten. Die huldvolle Güte, mit der Preussens Thronerbe ihn, als Vorgesetzten von Kreuznach, einst aufgenommen hatte, die Art, wie er ihn später mit einer großer Goldmedaille beschenkte, war ihm unvergeßlich, und die vielen Briefe von den übrigen Prinzen des Königl. Hauses blieben ihm werthere Erinnerungen, als hätte man ihm Gold verehrt. Gerade in einer Zeit, wo er am wenigsten Ursache hatte, sich glücklich als Preusse zu fühlen, gerade wo so Manche

schon wieder die Tricolore am Rhein zu erblicken wähnten, sprach Klein sich in seinem Moselthal bitter über französisches Treiben aus. Daraus erkenne man den ächten Deutschen! Wie weit sein uneigennütziger Patriotismus ging, zeigen die häufigen Sendungen von werthvollen römischen Münzen in Silber, Billon und Bronze in das Museum nach Berlin; dort werden sie mit seinen schriftlichen numismatischen und geschichtlichen Abhandlungen, laut den Briefen des Ministeriums, aufbewahrt. Jede Entschädigung für diese Sammlung, selbst den Betrag seiner Auslage schlug er beharrlich aus, so oft man sie ihm angeboten hatte.

„Ungern war Professor Klein von Kreuznach, wo er beinahe 13 Jahre gelebt und gewirkt hatte, weggegangen; krank kam er in Coblenz an. An einem spasmodischen Nervenübel leidend, konnte er dennoch sich nicht schonen, und immer unterrichtend blieb er von jener Epoche an häufigen Schwindelanfällen unterworfen, was die Aerzte der zu großen Anstrengung zuschrieben, Jemand aber in späterer Zeit wegläugnen wollte oder gar, wenn Klein dadurch gezwungen ward, seinen Unterricht zu unterbrechen, Verstellung nannte. Am Gymnasium in Coblenz unterrichtete Prof. Klein außer dem früher Angeführten auch in der griechischen und deutschen Sprache. Sein Lieblingsfach war Geschichte und ihre Hülfswissenschaften, und mit Beharrlichkeit jede Versetzung, mochte sie auch Verbesserung heißen, ablehnend, jeden Ruf ins Ausland ausschlagend, ward er endlich auf den Vorschlag des Provinzial-Schulcollegiums im Sommer 1826 zum Lehrer der Geschichte ꝛc. am Gymnasium in Coblenz definitiv ernannt. In dem Anfrage-Rescript, ob er glaube, diesem Fach vorstehen zu können, was er mit ja beantwortete, gut beantworten konnte, hieß es, man würde ihn als Oberlehrer vorschlagen. Dies scheint jedoch nicht geschehen zu sein. Klein fragte auch nie darnach; er kannte keinen Unterschied zwischen Lehrer und Oberlehrer. Von jetzt erst bezog er 600 Thaler Gehalt, hatte aber nicht, gleich den übrigen Lehrern, freie Wohnung oder Wohnungsentschädigung. Erst 1824 ward ihm durch Entscheidung des hohen Ministeriums sein Gehaltrückstand zugesprochen. Da aber die Stadt Kreuznach ihn, der doch Staatsbeamter war,

bezahlen sollte, diese sich natürlich weigerte und zuletzt erklärte, sie sei zu arm, um 370 Thaler nachzuzahlen, so mußte er 70 Thaler zurücklassen; das übrige wurde durch Vermittlung der Königl. Regierung ihm dort in dreijährigen Raten angewiesen. Im Jahr 1823 hatte er in Coblenz eine Gehaltszulage von 80 Thlr. erhalten; diese wurden ihm aber nun wieder an der seit 1819 von Coblenz zu zahlenden Rückstandsquote abgezogen, und so waren jene 600 Thaler, die er seit 1826 als Geschichtslehrer bezog, die erste finanzielle Verbesserung, nachdem er in dem kostspieligen Coblenz sein eigenes Vermögen hatte zusetzen müssen, bei eigenem Körperleiden, durch jahrelange Kränklichkeit von Gattin und Kindern, durch Erhaltung von Schwiegereltern, Unterstützung hülfsbedürftiger Studirender und durch Beiträge zu milden Zwecken. Freilich konnte man nachher sagen, er habe nicht mehr thun sollen, als ihm seine finanziellen Verhältnisse erlaubten; man konnte sogar auf die Verordnungen des allgemeinen Landrechts hinweisen hinsichtlich des Schuldenmachens der Beamten. That man es auch wirklich, so ging daraus doch noch nicht hervor, daß er, vertrauend auf Recht und Gerechtigkeit, zu weit gegangen war. Wohl dem, der wie Klein auf dem Sterbebette sagen kann: ich sterbe arm, aber dennoch reich im Bewußtsein, recht gehandelt zu haben; was ich für Andere that, wird der Himmel und durch ihn ein edler Mensch für meine Kinder thun!

„Ein von allen Lehrern des Gymnasiums ausgefertigtes Zeugniß zeigt, wie Klein mit ihnen stand. Ein ähnliches des noch jetzigen Gymnasialdirectors, geschrieben und untersiegelt von ihm selbst unter dem 18. Juni 1824 folgt anbei: „„Der Herr Professor Johann August Klein, früher erster Lehrer und Gymnasial-Vorgesetzter am Schul-Collegio zu Kreuznach, gegenwärtig am hiesigen Königl. Gymnasium beschäftiget, hat mich um ein Zeugniß über seine bisherige Amtsführung ersucht, in der Art, wie ihm solches vor meinem Eintritte in die Direction des Gymnasii von denjenigen Personen ausgestellt worden, welche mit der interimistischen Leitung der Directions-Geschäfte nach dem Abgang des Schlosser höhern Orts beauftragt waren. Ich kann dem Herrn Professor Klein dieses Zeugniß dahin ausstellen, daß er

im Allgemeinen seinen Lehrerpflichten gebührend nachzuleben getrachtet, insbesondere aber daß er die ihm übertragenen Lectionen (im laufenden Schuljahre Geschichte ꝛc. in III. und IV., deutsche Sprache in III. und II., Naturwissenschaftliches in IV.—I., wöchentlich 19 Stunden) pünktlich abgewartet, nur selten eine Lection versäumt, in den Lehrstunden selbst, bei einem gewandten, vielleicht nur zu lebhaften Vortrage, gründliche Kenntniß der Lehrobjecte, der Lehrmittel und Methoden mehr oder weniger bethätiget, mithin den Zweck der Anstalt an seinem Theile nach bester Einsicht und nach Kräften zu fördern gesucht habe. Indem ich Gegenwärtiges auf sein Verlangen und von Amtswegen hiermit erkläre, beziehe ich mich allerdings im Einzelnen auf diejenigen Gutachten und Berichte, welche, aus verschiedenen Zeitpunkten datirt, höhern Ortes vorliegen und in denen dem wirklichen Verdienste des Herrn Professors Klein die gebührende Anerkenntniß zu Theil geworden ist. Coblenz, den 18. Junius 1824. Der Director des Königl. Gymnasiums, gez. Fr. Nic. Klein.‟"

„Daß nun aber, nachdem die anscheinend freundschaftliche Verbindung beider Namensgenossen etwas loser wurde, aus dem zwanzig Jahre hindurch gelehrten, fleißigen, thätigen, moralischen, nur zu lebhaft fortschreitenden Lehrer Klein jetzt in Zeit von zwei Monaten gerade das Gegentheil von allem dem geworden sein sollte, mag freilich jedem Unbefangenen auffallen. Aber es bestanden nun einmal veränderte Verhältnisse. Auf seinen Amtseid hatte der Vorgesetzte berichtet; dem mußte doch allerdings geglaubt werden! Mißverständnisse folgten auf Mißverständnisse: von der einen Seite sah der als Beamter, Bürger und Mensch sich gekränkt fühlende Mann in Allem vorsätzliche Zurücksetzung und Beleidigung, sah in jeder Rüge absichtliche Kränkung und Hohn; von der andern Seite wurde aber auch jede Aeußerung des ehrgeizig Aufsprudelnden als beißende Satire aufgenommen, als beleidigende Anzüglichkeit jedes Wort, was er zur Vertheidigung seiner Ehre schrieb, und jedes Beharren bei seinem Rechte, jede Berufung auf Gerechtigkeit als Widerspenstigkeit angesehen. Zu seinem Schwindel gesellte sich ein stechender Schmerz in der Brusthöhle; öfter wurden Stunden dadurch versäumt: aber

Schwindel und Brustschmerz sollten erdichtet sein, nur um seine Trägheit, seinen Ungehorsam zu beschönigen. Professor Klein wurde am 7. Juni 1827 von seiner Lehrstelle suspendirt, sein halber Gehalt ihm zurückgehalten und das Königliche Landgericht ermächtigt, ihn zur Untersuchung und zur Strafe zu ziehen. Im Gefühle seiner Unschuld, seines Rechts, hatte Klein nicht einmal sich an das hohe Ministerium gewendet. Oeffentlich waren die geheimen Anklagepunkte bekannt, öffentlich wollte er gerechtfertigt sein.

„Ueber ein Jahr währte die Untersuchung. Am 29. Juli 1828 erließ des Landgerichts correctionelle Appellationskammer ein Urtheil des Inhalts: „„Die Klagepunkte gegen Prof. Klein wegen vorsätzlichen Ungehorsams, Widersetzlichkeit und grober Fahrlässigkeit in Ausübung seiner Dienstpflichten hätten sich als nicht begründet dargestellt, er habe also davon freigesprochen werden müssen. Von Anwendung der vollen Strafe nach dem Landrechte § 353 könne daher um so weniger die Rede sein, da die langjährige tadellose Dienstführung desselben, seine nicht zu verkennenden Talente und sein vielfach anerkannter Eifer bei dem Unterrichte der Jugend, sowie der Umstand, daß Klein durch die nachtheiligen gegen ihn in Umlauf gebrachten Gerüchte, welche jedoch durch den Inhalt der demselben von allen Seiten ertheilten vortheilhaften Zeugnisse auf das genügendste widerlegt würden, zu den vorgebrachten Injurien (schriftliche Ausdrücke in seiner Vertheidigung, wie Verläumder, Lügner) gereizt worden sei. In der That aber seien die in den Berichten gegen den Beklagten angegebenen Aeußerungen, die, wenn sie sich als wahr dargelegt hätten, ihn nicht nur dem Hasse und der Verachtung seiner Mitbürger, sondern auch der gerechten Rache der Gesetze nicht entziehen würden, von jeglichem Beweise entblößt, ja in diesen Berichten selbst sei gesagt, daß keine Beweismittel da wären. Hätten nun auch solche amtlichen Dienstberichte keinen Beweis nöthig, könnten sie, als auf amtlichem Wege geschehen, auch nicht als Injurie gegen den Prof. Klein angesehen werden, so sei es dagegen eben so gewiß, daß diese Angaben, sobald sie im Publicum verbreitet wurden, denselben, einen ohnedies sehr reiz-

baren Mann von heftigem und nicht weniger ehrgeizigem Charakter, aufs Aeußerste hätten treiben und aufregen müssen. Daher müsse man dies Alles mit Recht als Milderungsgrund der aufzuerlegenden Strafe ansehen, und das Gericht habe die schon über zwölf Monate währende Suspension und die damit verbundenen nachtheiligen Folgen als hinreichende Strafe anerkannt, da noch überdies mehrere Denunciationspunkte dergestalt unerwiesen geblieben, daß eine völlige Freisprechung des Angeklagten in dieser Hinsicht habe erfolgen müssen, dieser auch zur Ausmittelung der Denunciationspunkte schuldbarer Weise keine Veranlassung gegeben habe."" Die Kosten wurden daher niedergeschlagen. Der rheinische Appellhof bestätigte dieses Urtheil mit dem Zusatze: „„Das Landgericht habe keineswegs Strafe ausgesprochen, da die Suspension nur eine rein administrative Maßregel sei.""

„War aber jetzt auch die Ehre des Beamten hergestellt, so war es nicht jene des Bürgers, des Christen, des Familienvaters. Daher schlug Professor Klein jede ihm im Auslande angebotene Stelle aus, immer hoffend, man würde entweder durch Zuredestellen des Verläumders oder auf eine andere Art ihm Genugthuung geben. Doch selbst that er nicht den leisesten Schritt, sich auch nur durch literarisches Uebergewicht rächen zu wollen. Folgendes Zeugniß des Landraths Burret, der Klein nun über 20 Jahre kannte, keineswegs aber ihm besonders gewogen oder für ihn eingenommen war, mit dem er vielmehr durch das von Klein übernommene Haus in Langenlonsheim einen verwickelten Rechtsstreit führte, mag am besten zur Rechtfertigung von Kleins Familienverhältnissen dienen: „„Dem Herrn Professor Joh. Aug. Klein, der früherhin als erster Lehrer dem Gymnasium in Kreuznach vorgestanden, bezeuge ich auf sein Verlangen, in der Eigenschaft als Landrath dieses Kreises und als Präsident des Verwaltungsrathes des hiesigen Gymnasiums, daß ich bei vielfacher Berührung mit Eltern und Verwandten, deren Söhnen und Angehörigen, während seiner neunjährigen Anstellung dahier, seinem Unterrichte und seiner Aufsicht anvertraut waren, die vollen Beweise ihrer Achtung hinsichtlich seiner allgemein anerkannten sittlichen und rechtlichen, überhaupt untadelhaften Lebensweise,

sowie insbesondere ein entschiedenes Anerkenntniß seiner leichten und faßlichen, dabei gründlichen Lehrgaben, wahrgenommen habe, sowie dieses sich auch in allen öffentlichen Prüfungen jederzeit allgemein bestätigt hat. Diese Achtung steigerte sich noch durch den lobenswerthen Eifer, eine Reihe Jahre hindurch unter bedeutenden Aufopferungen, bejahrte, durch schweren Kriegsdruck erschöpfte Eltern zu unterstützen, durch seine auch späterhin in gleicher Weise an Tag gelegte Denkart, mit welcher er, als Erbe wohlhabender Verwandten, durch hartes Geschick des Beistandes bedürfende Schwiegereltern und ihre Familie jahrelang unterhielt und als einzige Stütze für ihre Subsistenz sorgte, auch außerdem unvermögenden Studirenden auf mancherlei Weise zu Hülfe zu kommen wußte. Mit dieser Theilnahme an fremdem Schicksale vereinigte derselbe zugleich eine ehrende Uneigennützigkeit. Willfährig zum Privatunterrichte in Nebenstunden, wies er besondere, gewöhnlich baare Honorare nebst jeder Entschädigung zurück, selbst durch öffentliche mehrfache Anzeigen in hiesigem städtischen Blatte. Diese mir allzubekannten und allenthalben gewürdigten Charakterzüge veranlaßten mich auch, eben genannten Herrn Prof. Klein auf den mir geäußerten Wunsch, mit Ende des Jahrs 1826 der hiesigen, aus den schätzbarsten und angesehensten Bewohnern gebildeten Casinogesellschaft als Mitglied vorzuschlagen. Die ehrenvolle Aufnahme sprach das mit dem meinigen übereinstimmende allgemeine günstige Urtheil aus. Coblenz, den 13. März 1828. Der Königl. Landrath, Burret."

„Fortwährend zog Prof. Klein nur seinen halben Gehalt, 300 Thaler. Mit literarischen Arbeiten sich beschäftigend, wartete er ruhig ab, was das hohe Ministerium beschlösse. Erst im Spätsommer 1829 wandte er sich, zum erstenmal seit acht Jahren, an dasselbe um Rückgabe seines Gehaltes und um Festsetzung seiner Zukunft. Unter dem 18. Oct. erhielt er eine Lehrerstelle an dem Gymnasium von Düsseldorf mit 600 Thalern. Schon am folgenden Tage lehnte er sie ab; nach seinen Grundsätzen konnte, durfte er nach dem Vorgegangenen nur in Coblenz wirken, wo man ihn und seinen Ankläger kannte, wo seine Schüler mit inniger Liebe an ihm hingen. Das hohe Ministerium stand zwar

von dieser Versetzung ab, aber bis zur Ermittelung einer geeignetern Stelle sollte Prof. Klein nur seinen halben Gehalt ziehen und, da dasselbe nicht bestimmt hatte, aus welcher Casse, so mußte derselbe vier Monate mit seiner Familie im harten Winter in dem kostspieligen Coblenz ohne Gehalt leben!

„Seine Kräfte erlagen. Hatte er im Gefühl seiner Unschuld, vertrauend auf Gerechtigkeit und den Schutz der Gesetze, bis jetzt muthig Alles ertragen, schien selbst bei größerer Ruhe der früher anhaltende Schwindel sich verloren zu haben, so nahm das schmerzliche Brustübel um so schneller zu. Seine Heiterkeit schwand; Sorgen, Mangel und Gram thaten das ihrige. Am 22. März 1831 zog er erst einen Arzt zu Rath; am 4. April befielen ihn tödtliche Erstickungskrämpfe, und am 15. April beim ersten Sonnenstrahle entschlummerte er nach namenlosen Leiden, sanft im Arm der Gattin. Am 4. April, fünf Minuten vor dem ersten Erstickungskrampf, ward ihm erst Gewißheit, daß er künftig wieder monatlich seinen halben Gehalt fortziehen solle; hier erst wurde ihm der vorenthaltene Gehalt der letzten vier Monate nachbezahlt. Wahrlich, hier bewährte sich sein Vertrauen auf eine allwaltende Vorsehung; ohne diese halbe Gehaltsauszahlung hätte er ja sogar noch auf dem Sterbebette darben müssen!

„Wohl dem, der so ruhig wie Klein aus diesem Leben hinüberschlummert! An seinem Sterbebette drückten pflegende Schüler ihre Liebe auf die rührendste Weise aus; in dem Geistlichen, dem Arzte, dem Apotheker erblickte er seine frühern Zöglinge. Sein Lager war stets von Bekannten, von frühern Schülern umringt! Heiter und froh unterhielt er sich mit ihnen; seine Geisteskraft schwand erst mit dem letzten Athemzuge. „„Ich war Euch im Leben nützlich, ich will es auch noch im Tode sein,““ sprach er am letzten Abend segnend zu ihnen; „„möge mein Tod Euch zeigen, was es heißt, mit reinem Herzen zum Vater gehen!““ Längst hatte er seinen Gegnern vergeben; auf dem Sterbebette segnete er sie und ließ ihnen Vergebung sagen! Vor dem letzten gemeinschaftlichen Genusse des heiligen Abendmales, in einer feierlichen Nacht, mußte ihm seine Gattin geloben, jedem Gegner zu vergeben, nie auf Rache zu sinnen, aber ebenso heilig

auch versprechen, seine Ehre zu wahren, zu vertheidigen, wo und von wem sie immerhin angegriffen würde. Sie glaubt, beide heilige Schwüre gehalten zu haben! Er hatte die Freude zu sehen, wie sehr seine Mitbürger ihn bedauerten; ihre Beweise von Theilnahme rührten ihn bis zu Thränen. Seine letzten Reden, werth, daß sie bekannt würden, sind gewiß sicherste Beweise seines hellen Geistes, seines reinen frommen Sinnes gewesen.

„Wohl sah Klein am Sterbebette eine hülflose Gattin, drei verlassene Kinder, bald vaterlose Waisen; aber er sah auch vertrauend über ihnen eine allwaltende Vorsicht, sah an seinem Lager einen treuen Freund! Ihm empfahl er als heiliges Vermächtniß seine Zurückbleibenden, auf sein Wort, sie nie verlassen zu wollen, vertraute er und ward nicht getäuscht. Jetzt konnte er froh seine letzte Stunde nahen sehen und sich innig der verjüngten Natur freuen. Die bisher winterliche Gegend entfaltete ihr heiteres Grün vor seinen Blicken; er sah sich am Tage vor seinem Tode von Blüthen und Veilchen umgeben, sah sein Lager damit bestreut, und allen Schmerz, allen Verlust vergessend, war er glücklich, überglücklich! Er athmete den Wohlgeruch der Blumen, jauchzte laut auf, bedeckte sich Stirn und Brust damit und dankte dem Schöpfer für diese letzte Gabe. Von jetzt an sprach er stets froh von seinem Tode, sah ihn sanft nahen, nahm Abschied von den ihn umgebenden Schülern und Freunden, schickte den übrigen noch Segensgrüße, und seine Kinder segnend, bat er seine Gattin, diese doch ja vor dem frühen Tanzen zu wahren. Dann hauchte er in einem Kusse seine Seele aus. Noch einmal, wohl dem, der so sterben kann! Friede seiner Asche! Blumen sproßten nur wenige auf seinem Lebenspfade; aber unter Blumen starb er, unter Blumen ruht seine Hülle, und dort wird dem Dulder die Blume der Vergeltung blühen! Er bedarf keines Denksteines!

„Die Leichenöffnung zeigte, daß eine Herzkrankheit mit einer polypösen Blutanhäufung seinen Tod herbeigeführt hatte. Seit dem 1. April 1832 wurde der Wittwe des vier und zwanzig Jahre hindurch unterrichtenden Staatsdieners auf den Antrag des hohen Ministeriums von Sr. Majestät dem König ein jähr-

licher Gnadengehalt von 50 Thlrn. und ihren beiden jüngsten Töchtern monatlich 3 Thlr. Erziehungsgeld bis zum 15. Jahre bewilligt. Da die zweite aber am 30. Januar 1833 15 Jahre alt ward, so zieht nur die jüngste, jetzt im 11. Jahre, eigentlich Vortheil von dieser Gnade.

„Indem ich die Feder niederlege, welche mir Pflicht und Liebe zu führen geboten, sage ich Euch Dank, ihr wackern Aerzte, die Ihr so bereit waret, dem Leidenden seine Schmerzen zu lindern! Euch, Ihr wackern Jünglinge, die Ihr den treuen Lehrer erst am Grabe verließet und auch jetzt noch seiner liebend gedenket! Euch, Ihr theilnehmenden Bewohner und Bewohnerinen von Coblenz, die Ihr wetteifertet, dem leidenden Mitbürger Euer Bedauern, Euer Mitleiden zu bezeigen. Auch Euch Freunden sage ich Dank, die Ihr die verlassene Wittwe nicht kalt verließet; kennt sie Euch persönlich nicht Alle, so kennt Euch doch der Vater im Himmel, er wird vergelten. Euch, die Ihr die Herausgabe dieser Denkblätter veranlaßtet, die Ihr durch Eure Unterschriften Euch um das Denkmal des Vollendeten reihet, sage ich herzlich Dank. Möchten diese Blätter Euch Erheiterung gewähren, Euch an einen Mann erinnern, der eines bessern Loses werth war! — Aber auch Dir, Du Edler, möchte ich danken, der Du dem Sterbenden die letzte, schwerste Last vom Busen wälztest und ihm so einen ruhigen Hingang bereitetest. Mehr als Du versprachst, hast Du gehalten! Dir möchte ich danken; aber nur mit einer stummen Zähre vermag ich es. Dein eigenes Bewußtsein sei Dir Dank!"

Windesheim,

zwischen Schweppenhausen und Heddesheim, auf dem rechten Ufer der Guldenbach, 1½ Stunde von Kreuznach, war von den Römern bewohnt, wie die im Jahr 1617 entdeckten römischen Bäder mit den dabei gefundenen Münzen der Kaiser Philipp, Gallien, Augustus (diese 1835 ausgegraben) darthun. Das den Bädern dienende Gebäude samt den Münzen wurde mit Bewil-

ligung des Amtmanns zu Stromberg, J. Kasimir Kolb von Wartenberg, im J. 1619 in Kupfer gestochen, und hat später das Bild Merian in seine Topographia Palatinatus aufgenommen. Den 4. Aug. 1310 tragt Rheingraf Siegfried dem Erzbischof Balduin von Trier aus seinen Fruchtgefällen zu Windinsin zu Lehen auf 20 Malter Weizen und 20 Malter Korn, als Anerkennung eines Darlehens von 150 Pfund Heller, so er von dem Erzbischof empfangen hatte. Rheingraf Johann, der von wegen seiner Mutter Hedwig von seinem Oheim, dem Wildgrafen Johann von Daun, in die Gemeinschaft der Daunischen Lande aufgenommen worden, glaubte nach des Oheims Tod die verjährten Ansprüche der Wildgrafen von Daun auf die Hinterlassenschaft des Wildgrafen Heinrich von Schmidtburg rege machen zu können. Darüber kam er 1353 zu Fehde mit dem Erzbischof Balduin von Trier. Genöthigt, Waffenstillstand zu suchen am Freitag nach Martini und am 27. Dec. 1353, bekannte der Rheingraf am Sonntag nach Nicolai 1357, daß er allem Anspruch an den Erzbischof und dessen Stift, insonderheit zu der Burg Schmidtburg verzichte, vorbehaltlich doch der 250 Gulden, „die unser vorgenannter Herr uns schuldig ist. Auch han ich zu Lehen von dem vorgenannten meinem Herren und seinem Stift als mein Vater selig hatte von dem Stift von Trier, mit Namen das Dorf zu Wyndesheim und was ich da han, darzu mein Gut zu Folkisheim, an Aeckern, Wiesen und Gericht, als die Briefe halten, die mein Vater und Altvordern dem Stift von Trier darüber hant gegeben. Vortme han ich von meinem Herren und seinem Stift zu Lehen empfangen solch Gut und Lehen als der edel Mann Herr Johann selige Wildgraf zu Daun, mein Oem, vom Stift von Trier zu Lehen hatte, zu Sobernheim an Aeckern und Wingarten, it. unser Dorf zu Hochstetten mit Gericht, Herrschaft, Leuten und Guten. Und wann Herr Johann Wildgraf die Dörfer Raunen und Hausen mit ihren Zugehören aufgetragen hatte Erzbischof Balduin und von ihm zu Lehen empfangen, wiewohl Hausen von dem Abt von St. Maximin bei Trier, und das Gericht zu Raunen von dem Herzog von Bayern zu Lehen rühren und von Alters gerührt han, da-

von ist geredt, fände man daß die vorgenannten Herren ihre Gehengnisse darzu gegeben hätten, so soll ich und meine Erben die von unserm Herrn von Trier und seinem Stift empfangen und halten zu Lehen."

Johanns Bruder, Rheingraf Konrad, versetzte im J. 1390 das halbe Dorf Windesheim, mit Ausnahme dessen, was er seiner Tochter „Else und ihrem Mann Claus, seinem Schuber," verschrieben, an Erzbischof Konrad von Mainz, und blieb es dabei bis zum J. 1524, in welchem die Vormundschaft der Kinder des Rheingrafen Philipp zu Daun den Versatz wieder einlösete, wogegen sie zwei Jahre später die Hälfte davon gegen den halben Lösungsschilling, 100 Gulden, an den Rheingrafen Johann VII abtreten mußte. Der vierte Theil des Gerichts zu Windesheim war aber noch des Pfalzgrafen als Schirmherren. Heißt es doch in dem Weisthum von 1550: „Man weißt jährlich zwei ungeboden Dingtag zu halten, den ersten auf Dinstag nächst nach der hh. Drei Königtag, der ander auf Dinstag nach St. Johannis des Taufers Tag im Sommer. Man weißt unsern gnedigen Herrn Rheingrafen für Grundherrn zu richten über Hals und Halsbein, item unsern Herrn Pfaltzgrafen zu einem vierten Theil des Gerichts vor ein Schirmherrn. Item man wißet also wie und welche Zeit sich begibt daß do zu Windesheim war oder dahin keme ein mißthätige Person, Mann oder Frau, und daselbst Missethat beschehen wird, alsdann so sollen unser Herren Schultheißen mit Hülff der Gemein denselbigen Menschen beschauen, angreifen und halten und in einen Stock schließen oder in eisen Banden binden, und desselben die Gemeind den Menschen behuten und versorgen bis solang uff den andern Tag zu rechter Gerichtszeit, und dieweil und zwischen der Zeit sollen die Schultheißen reiten oder laufen zu unsern Herrn obgenannten oder ihren Amtleuten, die sollen den andern Tag zu Gerichtszeit da zu Windesheim sein, so sollen die Gemein den Menschen liebern ans Gericht, und soll alsdann die Gemein ledig und los sein, und was sich weiter mit ihm zu thun gebürt, lassen wir geschehen nach seinem Verdienst. Item wär es doch, daß sich die Leut mit einanden stechen, schlügen, hiegen und verwundt würden eines

Glieds lang, oder Weis, doch daß die Wundt nicht tödtlich were, so seind die unsern Herren verfallen von 10 Pfund Heller. Item wer es Sach daß sich Mann mit einander schlagen mit Staben, Stangen oder Fäusten, und unverwundt bleiben, so seind sie unser Herren Schultheißen verfallen vor 10 Schilling Heller. Item wird einer Stein auswerfen mit Frevel, den das Gericht oder Messer gesetzt hetten an Straßen, Wege und die Gemarken, der solches hat gethan, ist verfallen unsern Herren vor Leib und Gut."

Als im Jahr 1701 die übrigen rheingräflichen Linien mit Salm theilten, bekam dieses für seine Wildfangsforderungen alles, was Grumbach, Rheingrafenstein und Daun an dem Flecken Windesheim hatten, und den 24. Febr. 1707 belehnte Kurfürst Johann Wilhelm zu Pfalz den Fürsten Karl Diedrich Otto von Salm für sich und seine Leibslehenserben, männlichen und weiblichen Geschlechts, „aus sonderbaren Uns bewegenden Ursachen mit unserm ein Viertentheil am Dorf Windesheim nebend denen demselben anklebenden Zoll, Geleit und andern Rechten und Zugehörungen." Im Jahr 1839 wurde die Bevölkerung von Windesheim zu 1014 Köpfen angegeben. „Gegen Windesheim hinauf," also Storck, „sieht man ganze Wälder der größten Obstbäume, man zählt ihrer zwanzigtausend, die schönste Feldfrucht steht unter ihrem Schatten. Der Landmann hält doppelte Aerndte: in der Luft und auf der Erde. Ein Mann hat in Windesheim in einem Jahre zweitausend Gulden aus Aepfelwein gezogen. Diesen kaufen, wie man mir versichern wollte, manche Weinhandlungen am Rhein, und mischen ihn $^1/_3$ zu $^2/_3$ in den Rheinwein. Und wir in Westphalen singen dann noch in gutmüthiger Begeisterung: Am Rhein, am Rhein, da wachsen unsre Reben! indeß ein Obstbaum bei Kreuznach vielleicht das Verdienst von unserer Begeisterung hat."

Dalberg, Wallhausen.

Bei Windesheim die Guldenbach verlassend, gelangt man an Hergenfeld vorbei zu der Grenze der vormaligen Herrschaft

Dalberg, zunächst nach Wallhausen. Etwas höher ist Dalberg gelegen, auf welches Spabrücken folgt, wozu gehören Pfaffenmühlenhof, Unterhuferhof, Oberhuferhof, Eschborner Hof, Eselsbrücken, Waldhütte, Rothmühle, Gräfenbacher Eisenhütte, Weiherwaldhütte, Bechenbacher Hof, Forsthütte, alles in mehr oder weniger gelichteten Stellen der Soon gelegen. Auf der andern Seite ist belegen das ebenfalls zur Herrschaft gehörige Dorf Sommerloch. Von der Gräfenbacher Eisenhütte berichtet Calmelet: „Das dritte Hüttenwerk auf dem Hundsrücken ist jenes zu Gräffenbach, welches den HH. Stumm zugehört. Es besteht aus einem Schmelzofen. Das Erz, welches man darin schmelzt und welches aus dem Sohn- oder Soonwalde bezogen wird, ist von gleicher Natur mit dem von Sahlers- und Utscherhütte. Die Art der Arbeit ist ebenfalls die nämliche wie auf den Hüttenwerken zu Rheinbellen und Stromberg; das Nämliche gilt von der Qualität der Erzeugnisse. Der jährliche Ertrag an Gußwerk beläuft sich auf 220,000 Kilogrammen, der Verbrauch an Holz auf 8000 Stere, die Anzahl der Arbeiter auf 110.“ »L'usine de Graeffenbach, appartenant à MM. Stumm, frères, et consistant en un haut fourneau et un marteau qui chome depuis 12 ans, a consommé en 1808, 380 foudres de charbon, chacun du poids de 1815 kilogrammes et faisant 689,700 kilogrammes. Elle a fabriqué 250,000 kilogr. en poteries et fonte marchande, 12,000 kilogr. de blocaille. Il faut en conclure que l'on y a brûlé 2, 63 parties de charbon pour en obtenir une de fonte; résultat bien supérieur aux précédens. Le haut fourneau n'a été en activité que pendant 26 semaines. Les causes du chomage sont le manque de bois et pendant les étés secs le manque d'eau. Les débouchés principaux sont le pays de la rive droite du Rhin depuis Rastatt jusqu'au grand-duché de Berg. Un 20ème seulement des produits a été vendu dans les départemens voisins. Les gîtes de mines qui sont de même nature et de même disposition que ceux des usines précédentes, sont à Altgrube, territoire de Gebroth, mairie de Winterbourg, et à Neupfalz, territoire de Doerrenbach, mairie de Stromberg; 850 mille kilogrammes ont été extraits en 1808. 70

ouvriers sont employés aux ateliers et au charbonnage, et 12 à l'exploitation de la mine.«

Von der andern Seite grenzt Dalberg mit dem ebenfalls in die Herrschaft gehörigen Dorf Sommerloch. Zu dem Dorf Dalberg gehören die Brauns-, Weisen- und Sodymühle, der Kesselschausche Hof, Hennemannshütte und Thalborner Mühle. Die Gemeinschaft Sponheim reclamirte den Weiler Münchwald oder Dadenborner Heide als zur Grafschaft Sponheim gehörig. Es wohnten dort sechs Familien, welche gegen die Hälfte des 17. Jahrhunderts das Freiherrlich von Dalbergische Haus, nachdem es seine Waldungen ausgerottet, als Hofleute dahingesetzt hatte, und die nunmehr gleichsam ein kleines Dörfchen angelegt haben. Diese Hofleute wollten aber die Gemeinherren Sponheims nicht als ihre Landesherren anerkennen, sondern hielten den von Dalberg dafür, der sie auch als seine leibeigenen fronbaren Unterthanen ansah und stets als solche behandelte. Dagegen ging das Dalbergische Dorf Schlierschied ein und starb aus. Die Hüber und Münchwalder Hofleute bekamen nach dem Eingehen dieses Dorfes den Genuß im Soonwalde, den die Schlierschieder hatten, und trugen hiergegen an die Herrschaft ein Gewisses ab. Früher hat auch Walderbach, das Hofgut, als ein Erbbestand der Herren von Dalberg ausgethan, zu der Herrschaft gehört. Davon spricht Herr Justizrath Sittel, dessen Beschreibung ich überhaupt benutze, in folgender Weise: Walderbach, von Dalberg eine Meile entfernt, ist ein Dörfchen, welches denen von Dalberg und von Hunolstein gemeinschaftlich zugehörte. Das Weißthum von 1555 sagt: „Zum Ersten weißt und erkennt man für Oberherren die strengen Edlen und Ehrenfesten Herren und Junker Kämmerer von Worms genannt Dalberg 3 Theile und Johann Hilchin von Lorig und seinen Erben zum vierten Theil, also daß sie, oder wen sie verordnen, zu strafen haben Dieb und Diebin, auch Brüch und Frevel zu setzen ein jeglicher zu seinem Theil. Zum andern weißt und erkennt man den genannten Herren zu allen Wildfang in Feld und Gemark, Wasser und Weide, auch die Weide in der genannten Gemarkung, doch sollen sie die Gemeinen Wasser, Weide und Walde nach

Notturft gebrauchen und nit sonder Einwilligung der Oberherren und Gerichtsherren verkaufen aus der Gemarkung."

Jeder der in Walderbach wohnte und Rauch auffliegen ließ, hatte der Herrschaft ein Fastnachtshuhn zu liefern. Jeder der sich dort niederließ und keinen verfolgenden Herrn hatte, gehörte beiden Oberherren mit dem Leibe an. Beide Ober- und Gerichtsherren hielten durch ihre Beamten das Jahr zweimal ungebotene Dingtage, nämlich den ersten Dienstag nach Weihnachten-Feiertag und der zweite den ersten Dienstag nach Pfingsttag. Jeder der so viel Eigenthum hatte, daß er einen dreifüßigen Stuhl darauf setzen konnte, war verpflichtet, auf diesen Dingtagen zu erscheinen, widrigenfalls er 30 Pfennige zahlen mußte und zwar bei Sonnenschein an besagtem Dienstag. An jedem Dingtag wurde das Weißthum verlesen, die Vergehungen gerügt, die Rechtsstreitigungen entschieden und die gemeinschaftlichen Abschiede erlassen. Die Protokolle darüber befinden sich in dem Freiherrlich von Dalbergischen Archiv zu Aschaffenburg. Die Collatur der Pfarrkirche daselbst gehörte dem Freiherrlich von Dalbergischen Hause; der Pastor wohnte ehemals zu Dalberg. Da die Einkünfte nicht zureichten, um einen Pfarrer zu halten, so vereinigte man sich im Jahr 1575 mit den Waldalgesheimern, daß der Kirchendienst zu Walderbach ebenfalls von dem dasigen Pastor versehen werde, der jedoch einen Reversschein gab, daß dadurch keine Incorporation mit der Waldalgesheimer Pfarrei gemeint und angenommen werden könnte. Walderbach hatte sein eignes Hochgericht. Im J. 1580 wurde dasselbe erneuert und kam auf den sogenannten Kriden-Acker zu stehen. Walderbach war mit einem Schultheiß und zwei Scheffen versehen, die, wenn darin nicht taugliche Subjecte sich vorfanden, anderswoher unter den Leibeignen des Herrn von Dalberg genommen wurden.

Seiner Beschreibung hat Hr. Sittel eine Geschichte des Hauses Dalberg hinzugefügt. Obgleich die oberflächlichste Kritik sie ihrem ersten Theil nach für ein Convolut von Fabel und Unsinn erklären wird, halte ich doch für zweckmäßig, die Fabel hier aufzunehmen, theils wegen ihres romanhaften ergötzlichen Inhalts selbst, theils weil sie in gewisser Weise der deutschen

Kaiser Ehrfurcht für das Geschlecht von Dalberg erklärt. Unverkürzt gebe ich auch, weil dadurch der Zustand aller kleinen Gebiete aufgeklärt wird, was Hr. Sittel von der gerichtlichen und administrativen Verfassung der Herrschaft Wallhausen mittheilt, gleichwie dessen Ansichten von dem schwierigen Capitel der Gewohnheiten bei ehelichen Vermögens-Verhältnissen und von den besondern Gewohnheiten, Weide, Grenzsteine, Gütertheilung, Obstbäume, Baumpflanzung, Zinsen betreffend. Der Geschichte des Hauses Dalberg leitet er ein mit den wesentlichsten Bestimmungen des Scheffenweisthums von 1484: „Item zum ersten ungebotten Ding das man weißt auf Montag nächst nach dem achtzehnten Tag, darinnen man weißt mit Recht die Herrschaft von Dalberg vor Oberherrn und über Hals und Halsbein und alle mißthätige Menschen. Item weißt man die Herren von Dalberg über alle Gebott und Verbott zu Waldenhausen ꝛc." Die Herrschaft war reichsritterschaftlich und gehörte dem Canton Oberrhein an. Die Unterthanen waren alle der Leibeigenschaft unterworfen. Im J. 1751 wurden die Ortschaften vermessen, und Wallhausen zählte 2831¾ Morgen, Sommerloch 588¼, Spabrücken mit den Höfen 1050, Walderbach 293½ Morgen; davon kamen auf die drei adlichen Güter 196¾ Morgen, auf die Mariottischen Allodialgüter 85¼ Morgen, auf die Forensen 11¼ Morgen. Die Herrschaft hatte an Häusern und Unterthanen im J. 1678: zu Spabrücken 16, zu Dalberg 8, zu Wallhausen 68, Sommerloch 11, Walderbach 1 Hof. Die herrschaftlichen Revenuen betrugen in demselben Jahr an Geld 150 Gulden 15 Albus, an Korn 182 Malter, an Hafer 63 Malter, an Wein 9 Fuder; davon gingen an Kosten circa 200 Gulden, 50 Malter Korn und ebenso viel Hafer ab. Im Jahr 1706 betrugen diese Revenuen schon 600 Gulden, 190 Malter Korn, 68 Malter Hafer, 8 Fuder Wein. Die Zahl der Unterthanen war auch sehr gestiegen; sie betrug damals 127 collectable Männer. Der Freiherr von Dalberg hat noch heute seine Allodialbesitzungen in Wallhausen. Das Walderbacher Hofgut hatte vor 1794 die Frau von Albini im Besitz; der jetzige Besitzer ist der französische General Guerin.

„Die hochadliche und ritterliche Familie der Herren Kämmerer von Worms, zuletzt Freiherren von und zu Dalberg, stammt von dem römischen Ritter Cajo (von) Marcello her. Die Genealogie der Herren Kämmerer von Worms, Freiherren von Dalberg fängt zwar mit Cajus Marcellus an; von ihm und seiner Söhne Nachkommenschaft, die gleich nach Christi Geburt lebten, sind aber keine weitern Nachrichten und Urkunden vorhanden als bis zum 9. Jahrhundert, da durch Kriege die Urkunden und Documente zerstört und viele verbrannt worden sind. Der erste Stammvater, der nach dieser Zeit aus dieser Familie bekannt ist, war Heinrich Kämmerer von Worms, mit welchem die Geschlechtsreihenfolge in ununterbrochener Ordnung fortläuft bis zu dem heutigen Stamm. Kommen wir auf das Entstehen dieser Familie zurück. Nachdem Kaiser Augustus manche Provinzen und Länder sowohl durch Eroberung als durch Friedensschlüsse unter römische Botmäßigkeit gebracht hatte, trachtete er seine siegreichen Waffen auch gegen die von den Römern vielmal bekriegten, aber nie überwundenen Deutschen zu wenden, um sie mit seiner Monarchie zu vereinigen. Er schickte desfalls etliche Jahre vor Christi Geburt mit einem wohlbewaffneten Kriegsheer einen seiner Heerführer, Quintilium Varum, ab, welcher auch bis gegen Augsburg gedrungen war. Um die Stadt Worms, deren Gegend ihnen bequem zum Uebergehen über den Rhein war, gegen den Anlauf der Deutschen zu beschützen, schickte Quintilius Varus einen Befehlshaber seiner Legionen, Namens Cajus Marcellus, mit 40 wohlbewaffneten Römern dahin. Dieser Cajus Marcellus hielt sich tapfer; er beschützte nicht allein den Paß und die Stadt Worms vor allem Anfall gegen die Deutschen, sondern auch seinen Heerführer Quintilium Varum, indem er diesen, als er bei Augsburg in einer Schlacht von dem deutschen General Arminio gefangen genommen wurde, wieder bei Worms aus deren Händen riß, letztern gefangen nahm und nach Worms brachte. Als die deutsche Armee dieses erfuhr, machte sie sich auf und zog gegen Worms, um ihren General zu befreien; allein sie war genöthigt, sich zurückzuziehen und Frieden zu schließen, wobei bedungen wurde, daß Arminius ausgeliefert

werde. Der Kaiser Augustus, zum Zeichen der Dankbarkeit, ernannte Cajus Marcellus zu einem Comite der römischen Besitzung, ein Amt, welches so viel hieß, als daß er erblich die Stadt Worms und deren District zu beschützen hätte, woher dann seine Nachkommenschaft den Namen camerarii Wormatienses bekam.

„Dieser römische Held war nach dem Berichte der Wormsischen Chronik der Stammvater der Herren Kämmerer von Worms. Sein Sohn Konrad lebte 9 Jahre nach Christi Geburt; seine Gemahlin war Emma von Rontenberg, welche im J. 52 starb und in ihrer Ehe drei Söhne, Wolf Cajus, der anno 18 geboren, Friedrich Cajus, geb. im J. 19, und Kuno Cajus, geb. anno 22, gezeugt hat. Des Letztern Gemahlin war eine reiche adeliche Tochter von Worms, die ein gelbes Wappen in 4 Theile zertheilt führte. Von dieser drei Söhne Nachkommenschaft hat man, wie bemerkt, keine Urkunden bis zum J. 864. Von Cajo Marcello fand sich ein Schreiben, welches derselbe an einen seiner Officiere in hebräischer Sprache auf eine Rinde geschrieben, die, wie ein gewisser Johann Nicolaus Bickard im Original im Jahr 1698 bei Ihrer Hochwürden dem Herrn Friedrich Anton Kämmerer von Worms Freiherrn von Dalberg, Domcapitular zu Mainz, in Händen gehabt zu haben betheuert und, wie versichert worden, noch heute in der Familie sich befinden soll. Diese Schrift wurde im J. 1676 durch P. Christoph, Karmeliterordens, in die lateinische und deutsche Sprache übersetzt, wie folgt: »»Hac die filius fabri lignarii Galilaeus ex Nazareth qui se verum prophetam, Judaeorum regem profitebatur, dicitur, multis affectus ludibriis a Pontio Pilato Judeae praefecto et judice in urbe Jeresulymitana crucis suppliciis condemnatur esse. Conradus a Cajo Marcello, Ls. M. c. C. s. W. v.«« — „„Daß heut der Zimmermanns Sohn, welcher von Nazareth in Galiläa war und sich vor einen wahrhaftigen Prophet und Judenkönig aufgeworfen hat, soll nach ausgestandener vieler Verspottung mit dem Tode des Kreuzes vom Leben zum Tode von dem Pontio Pilato, Landpfleger und Richter in Judäa, zu Jerusalem verdammt worden sein. Conradus a Cajo Marcello.““ Höchst interessant zu wissen, ob dieses merkwürdige Stück des

Alterthums noch in der Familie der Kämmerer von Worms sich befände, wandte der Herausgeber sich an Herrn Baron von Dalberg zu Aschaffenburg, der ihm durch seinen Beamten am 29. April 1844 antwortete, daß er nach dem fraglichen Briefe des Cajus Marcellus habe in dem Archive Nachsuchungen anstellen lassen; derselbe habe sich aber nicht vorgefunden, was sich auch durch ein vorhandenes Concept von der Hand des Genealogisten Bickard erkläre, indem hier in passu concernente der Beisatz gemacht sei: „„wo solches Original nach Absterben des gnädigen Herren gekommen, ein solches weiß ich nicht."" Glaubhafte Urkunden, daß dieses Original wirklich vorhanden gewesen, seien indessen aufgefunden worden, die er zum Gebrauche in Abschrift mittheile. Dieselben sind wörtlich folgende:

„„1. Ls. M. c. C. s. W. v. Das heut D: der Zimmermans Sohn, welcher von Nazareth aus Galilaea ware, und sich vor einen warhafftigen Prophet und Juden Koenig auffgeworfen hatt, soll nach ausgestandener vieler Verspottung mitt dem Todt des Creutz von Leben zum Todt von dem Pontius Pilatus Landpfleger und Richter in Judaia zu Jerusalem verdamt worden sein.

Conrad von Cajo Marcello.

P. P. Christophlus Carmeliter Ordens ao 1676 v. c.

„„2. Conrad von Cajo Marcello, welchen der kays. General Quintilius Varus nach Wiedererbauung der Statt Worms zu einem Comite der Roemischen Besatzung verordnet, wovon herstammen diese obstehende Cämmerer von Worms, dieser lebte nach Christi Geburth anno neun, er Conrad schriebe an einen von seinen Mitofficier diesen obigen abgemahlten auff hebræische Sprach in beigesetzter Figur auff einer Rinde geschriebenen Brieff, welchen der P. Christophorus Carmeliter Ordens anno 1676 ins teutsch vertirt, und darnach von mir Unterzeichneten copirt worden. Dessen Original ich des hochwürdigen Domcapituls Genealogist auch selbst in Handen gehabt.

In fidem

Johann Nicolaus Bickard.

„„3. Copia sententiae mortis, so Pontius Pilatus über Christum den Herren gesprochen: Ich Pontius Pilatus, Römisch Kays. Mayest. Tiberii verordneter Landpfleger und Richter in Judæa zu Jerusalem, erkenne, urtheile und erlaube hiermit, demnach das jüdische Volk Jesum von Nazareth zu mir gebracht, ihn als einen Aufrührer verklagt, als der sich vor einen König und Sohn Gottes aufgeworffen, wie solches sowohl aus seiner eignen Erkenntnuß als Verhörung etliche zur Genügen erweislich erachten, da er doch nur eines gemeinen Manns Sohn, über das auch ihren Tempel zu brechen ihnen getrohet, das vermögen jüdische Recht und Gesetz dabei sie billig zu schützen. Dieser Jesus jedoch auf ihre künftige Verantwortung möge gekreuziget werden. Gehe Scharfrichter und führe ihn fort. — Konrad von Cajo Marcello schriebe an einen von seinen Officier, daß heut D. der Zimmermanns Sohn, welcher von Nazareth aus Galiläa ware und sich vor einen wahrhafftigen Prophet und Judenkönig aufgeworffen hat, soll nach ausgestandener vieler Verspottung mit dem Todt des Kreuz vom Leben zum Todt von dem Pontio Pilato verdamt worden sein. NB. Welches rechte Original noch heut zu erfinden ist in den Freih. Dalbergischen Documenten oder Familie uff einer Rind, welche ein Quartblatt lang und breit, geschrieben ist. Dieses wie oben stehet auf ......isch.

„„4. Copia eines Original-Attestes Herrn Procuratoris Braun zu Wormbs wegen eines alten wahren auf Rinden geschriebenen Briefs von der Kreuzigung Christi: Nachdem der Hochfreiherrlich Dalbergische Kellner zu Hesloch Herr Buchner mich ersuchet, die ihme gethane Erzählungen, nemblichen daß ich in anno 1710 bei denen Hochfreiherrlich Dalbergischen beiden gnädigen Fräulein Schwestern Barbara und Elisabeth seel. Andenkens, welche damals in dem großen und kleinen Löwen zu Mainz gewohnt, ein großes Buch in folio abgeschrieben und ihr damaliger Herr Ambtmann Lict. Huberrauch mir erzählet, wie seine hochbesagte beide gnädige Fräulein von Dalberg unter andern alten und wahren Scripturen auch ein Buch auf Rinden, die ganze Kreuzigung Christi beschrieben in Händen und er mir versprochen hatte, solches zu weisen, welches man aber in Ver-

gessenheit gesetzet, schriftlichen mitzutheilen; also habe ein solches demselben nicht abschlagen können, sondern der Wahrheit zu Steuer hiermit mittheilen und attestiren sollen, daß in die 4 bis 5 Wochen lang in der hochgedachten beiden gnädigen Fräulein von Dalberg nunmehr seel. Behausung mit Abschreibung eines Buchs in folio zugebracht und der ernandte damalige Herr Ambtmann Lict. Huberrauch mir erzählt auch versprochen habe, das bei denen oftgedachten gnädigen Fräulein zweien Schwestern von Dalberg in ihrem Archiv sich befindende und auf Rinden die ausführliche Creuzigung Christi beschriebene Buch zu weisen und zu zeigen, allein es ist solches wegen anderer Verhinderung vergessen und unterlassen worden. Uhrkundlicher meiner eigenhändiger Handt- und Unterschrift. So geschehen Hesloch den 8. Januar 1722. Georg Ludwig Braun, Procurator zu Wormbs.

„„Auf Ersuchen des Herrn Procuratoris Braun habe ich in Ermanglung seines Petschaffts obiges Attest mit meinem Notariat-Signet bekräftigt. Geschehen Wormbs den 14. August 1722. (L. S.) Dag. Joh. Sommer, Caes. Mog. aucte L. et publ. jurat.““

„Heinrich Kämmerer von Worms hatte zur Gemahlin Emma; ihr Zuname konnte nicht ermittelt werden. Sie erzeugten Konradum Kammerer, der auf dem vierten Turnier zu Merseburg zu den vier verordneten Grießwärteln vom Rheinstrom im J. 969 gewählt wurde. Seine Gemahlin nannte sich Thudrudis; sie gebar zwei Söhne, Andreas und Heribert. Ersterer verheurathete sich mit Tiburtia Vogtin von Hunolstein, des Herrn Andreas Vogt von Hunolstein Tochter, mit welcher er zwei Söhne erzeugte, Erhard und Riegemar. Andreas starb 1019. Seine hinterlassene Wittwe hatte auf dem sechsten Turnier zu Trier den ersten Dank dem Herrn Jacob von Elrichshausen, einem Franken, gegeben. Erhard Kämmerer von Worms, Ritter, erschien im J. 1080 auf dem achten Turnier, das der Herzog Hermann von Schwaben nach Augsburg beschrieben hatte; seine Gemahlin war Senegard von Hirschhorn, die auf besagtem Turnier als eine Rheinländische die Ehre hatte, die Helme zu beschauen. Riegemar Kämmerer von Worms, Ritter und oberster

Kämmerer des Bischofs daselbst, verheurathete sich mit Hebiga; beide erzeugten Eckenbertum oder Erkenbertum Kämmerer von Worms. Dessen Gemahlin hieß Richlintis. Dieser Erkenbertus stiftete im J. 1119 auf St. Mareitag das Frankenthaler Augustinerkloster mit Genehmigung des Bischofs zu Worms, welcher diese Kirche anno 1125 den 12. Jun. zu Ehren St. Mariä Magdalenä consecrirt hat. Erkenbertus hat noch ein anderes jungfräuliches Kloster daselbst den 16. Mai 1125 erbaut und gestiftet, welches erst nach dessen Tod durch den nämlichen Bischof zu Ehren St. Augustini consecrirt wurde. Dieser Stifter hat endlich die Welt verlassen und das Klosterleben angenommen und bekam die Würde eines Propsten; er regierte einige Jahre sehr gut und starb auf St. Stephans Tag im J. 1132. Seine Frau Richlintis hat gleichmäßig sich dem geistlichen Leben ergeben und dem andern jungfräulichen Kloster vorgestanden. Diese beiden Eheleute sollen auch die Gotteshäuser Lobenfeld, Hagen und Müllem gestiftet haben. Erkenbert hinterließ folgende Kinder: 1) Wolfram Kämmerer, Custos zu St. Pauli in Worms; 2) Kuno Kämmerer. Beide haben auf Zureden ihres Vaters die Welt verlassen und ihr Vermögen zur Stiftung der Klöster angewandt, worin sie auch starben, der erste als Diaconus, der zweite als Subdiaconus. 3) Friedrich Kämmerer, genannt der große Ritter, der 1165 auf dem zehnten Turnier zu Zürich gewesen war und auf dem andern Turnier daselbst als Grieswertel vom Rheinstrom verordnet worden. Seine Gemahlin war eine von Fleckenstein, welche auch mit ihrem Ehemann auf demselben Turnier war und die Ehre hatte, den ersten Dank aufzugeben den vier Königen und Turniervögten, und brachte solchen dem Herrn Seifrieden von Leibelfing, befahl ihm daneben die Handhabung des Turniers und aller Turniersgenossen, daß er sie in aller Ehre soll helfen beschirmen. Sie war auch auf dem Turnier zu Würzburg unter den 12 Frauen und Jungfrauen, die vom Rheinstrom zur Schau erwählt wurden.

„Friedrich erzeugte in dieser Ehe Gerhard, Friedrich Wolfgang und eine Tochter; diese war 1209 mit ihren beiden Brüdern auf dem dreizehnten Turnier zu Worms und gab den Dank,

bestehend in einem freien Kranz von 100 Gulden, dem Herrn Reinhard von Flersheim, dessen Gemahlin sie auch wurde. Gerhard Kämmerer von Worms, der große Ritter, lebte 1251; seine Gemahlin war Beatrix von Randeck, Alberts und der Ida von Ingelheim Tochter, mit welcher er erzeugte: Gerhard Ulrich, der ledig starb, Heinrich, Emmerich und Gerhard, der junge Ritter. Friedrich, Sohn Friedrichs und der Anna von Fleckenstein, hatte zur Gemahlin Maria Schelm von Bergen. Wolfgang, der dritte Sohn Friedrichs, war mit Anna von Rottenburg verehelicht. Gerhard, Sohn Gerhards, war der Stammherr und der Gatte der Guda von Weinsberg; er lebte im J. 1260 und starb 1297 den 6. Januar. Beide Ehegatten liegen in Worms zu St. Martin begraben, die Söhne Winand, Johann, Gerhard, der 1345 starb, und Diether, dann die Töchter Metza, welche 1339 starb und mit Johann von Steincallenfels verheurathet war, Gisela, die 1340 starb und Gattin des Brömser von Rüdesheim war, und Ida, verheurathet an Herrn von der Than, hinterlassend. Nach Gerhard folgte Heinrich, Sohn Gerhards, im Stamm. Seine Gemahlin war Hedwig von Waldeck, die ihm folgende Töchter und Söhne gebar: Diether, der ledigen Standes starb, Wilhelm, Dechant zu St. Martin in Worms, Mechtildis, Irmengardis, welche beide ledig starben, Gerhard, Dechant zu St. Paul in Worms, Hedwig, welche den Philipp Truchseß von Alzey heurathete, Johann, genannt von Boppard, endlich Heinrich, dessen Gemahlin Guda von Weinsheim war. Emmerich, Sohn Gerhards und der Beatrix von Randeck, war der Gatte von Kunegunde von Bickenbach und hatte mit ihr fünf Kinder erzeugt: Anna, Kunegunde, Margaretha, die ledigen Standes starben, Emmerich, Canonicus zu St. Paul in Worms, und Gerhard, dessen Gemahlin Guda von Weinsberg war. Gerhard, Sohn Gerhards und der Beatrix von Randeck, war verehelicht mit einer von Heisenstamm und hatte zu Kindern Erhard, der in der Ehe mit einer von Sponheim kinderlos starb, und Emmerich, der zur Gemahlin Eva von Hirschhorn hatte. Von Friedrich und Maria Schelm von Bergen wurden erzeugt: 1) Friedrich, der 1403 auf dem 23. Turnier zu Darmstadt und

1408 auf dem 24. Turnier zu Heilbronn erschien und mit einer von Fleckenstein verehelicht war, mit der er Söhne erzeugte; sie war auch zur Schau vom Rheinstrom erwählt worden. Dessen Söhne waren: 1) Wilhelm, Dechant zu St. Martin in Worms; 2) Friedrich, verheurathet mit Eva von Altdorff, dessen einziger Sohn Friedrich ledigen Standes verstarb. Wolfgang, der zweite Sohn Friedrichs und der Maria Schelm, erzeugte mit Anna von Rottenberg: 1) Rigeso, dessen Gemahlin Anna Wolf von Sponheim war; 2) Philipp, der im J. 1235 auf dem 14. Turnier zu Würzburg unter den Rittern gewesen. Seine Gemahlin war Eva von Renneberg, die ihm Söhne und Töchter gebar.

„Des Gerhard und der Guda von Weinsberg Sohn Winand starb 1365 und liegt zu St. Martin in Worms begraben. Seine Gemahlin, Demuth von Bechtolsheim, zeugte ihm fünf Söhne: Johann, der ledig starb, Kuno, Peter, Fops und Johann, dessen Gattin Hedwig von Waldeck war, aus deren Ehe ein Sohn entsproß. Johann, des Gerhard und der Guda von Weinsberg anderer Sohn, erlangte durch Herrn Anton Dalberg die Mitbelehnung der Dalbergischen Güter im J. 1315. Durch dieses Instrument, welches sich im von Dalbergischen Archiv befindet, haben die Herren von Dalberg und Otto von Dalberg Sohn den besagten Herrn Johann Kämmerer von Worms, mit Bewilligung des damaligen Bischofs und Fürsten von Speyer, Emichonis, eines Grafen von Leiningen, zur Mitbelehnung seiner Güter angenommen. Die Gemahlin Johanns war Juliana von Waldeck. Er starb 1350, nachdem er mit ihr einen Sohn, Namens Gerhard, zur Welt brachte, der jedoch bald nach dem Vater, 1353, starb und zu St. Martin in Worms begraben liegt. Dessen Gemahlin war Gretha oder Gertrudis von Dalberg, mit welcher Gerhard das Meiste der Dalbergischen Güter ererbte, da dieselbe die letzte des Stammes war. Er hatte mit ihr einen Sohn, Namens Johannes, erzeugt, der im J. 1387 starb. Mit ihm entstand also ein neuer Stamm in der Dalbergischen Familie, der aber auch wieder mit ihm erlosch, da er keine Nachkommen hatte. Wir gehen daher auf die Linie des Kämmerers Winand über, die ihn beerbt hat, und wollen dieselbe allein verfolgen

mit Uebergehung aller übrigen Zweige der Kämmerer Wormsischer Familie, weil es auf die Besitzer der Herrschaft Dalberg im Amte Wallhausen hier bloß ankommt.

„Gerhards und der Guda von Weinsberg Sohn Winand war mit Demuth, Tochter des Johann von Bechtolsheim, vermählt; er starb im Nov. 1365 und liegt zu St. Martin in Worms begraben. Er erzeugte, wie oben bemerkt, mit ihr: 1) Johann, der ledigen Standes gestorben; 2) Kuno, Ritter; 3) Peter, Deutschordensritter; 4) Foys; 5) Johann, der 1300 lebte und mit Hedwig Boos von Waldeck, Tochter Winands Boos und von Löwenstein, verehelicht war; er starb 1374 und liegt zu Worms in St. Martin begraben, den Sohn Johann hinterlassend, der mit Anna Freifrau von Bickenbach, Konrads von Bickenbach und der Gräfin von Weilnau Tochter, verehelicht und im J. 1392 auf dem 21. von dem Adel des Rheinstroms zu Schaffhausen gehaltenen Turnier war. Seine Gemahlin starb 1415, und er folgte ihr noch in demselben Jahre nach; beide liegen zu Oppenheim in der St. Katharinenkirche begraben. Sie hinterließen zu Erben: 1) Johann, Ritter. Dieser lebte 1390 und war schon 1428 Ritter, Rath und Bürgermeister zu Oppenheim; er führte die schwarze Brücke oder Bank (den Turnierkragen) in seinem Wappen. Seine Gemahlin war Anna, eine Tochter des Hansen von Helmstätt und der Budale Knebel von Katzenellenbogen; sie starb 1466 und liegt ebenfalls zu Oppenheim begraben. Sie erzielte mit ihrem Ehemann Söhne; er ist in dem Streit mit Herzog Karl von Burgund im J. 1477 vor Nanzig geblieben. 2) Anna, 3) Ida, die beide jung und unverehlicht 1410 starben und bei ihren Eltern liegen. 4) Demuth, welche sich an Nicolaus Vogt von Hunolstein verheurathete, der 1418 starb. Gedachter Johann erzeugte mit Anna von Helmstätt: 1) Wolf, Ritter, mit Gertrudis von Greifenklau verehelicht; 2) Philipp, verehelicht mit Barbara von Flersheim. Im J. 1441, als das Haus von Odenbach, der Mann genannt, ohne Mannlehenserben abstarb, hatten die beiden Gebrüder Wolf und Philipp Kämmerer von Worms genannt Dalberg den halben Theil des Hauses und der Burg Kropfsberg, welchen Hans von Odenbach von Bischof

und Stift Speyer zur Lehenschaft besaß, zum andern Theil dieser Burg, den sie schon vorher von ihren Voreltern von demselben Stift zu Lehen getragen und von Diether Kämmerer von Worms, wie aus der Lehmannischen Chronik hervorgeht, erkauft worden, von Bischof Reinhard von Speyer und dem Stift erblich erlangt hat. Philipp, zweiter Sohn, erzeugte mit Barbara von Flersheim: 1) Wolf genannt Dalberg, 2) Philipp, der 1559 starb, 3) Johann, 4) Margaretha, verehelicht mit Georg von Rechberg, 5) Guda, Priorin zu Himmelskron in Worms, 6) Anna, Klosterfrau auf Marienberg, 7) Barbara, Priorin daselbst, welche zum Gemahl den Burkhard von Sturmfeder zu Oppenheim hatte. Besagter Philipp, Sohn Johanns und der Anna von Helmstätt, lebte 1469; er war 1481 mit seiner Gemahlin auf dem 30. Turnier zu Heidelberg, das Pfalzgraf Philipp, Kurfürst, dort hielt. Er war König aus der Gesellschaft des Wolf und im J. 1485 auf dem 33. Turnier zu Onolsbach, welches die fränkische Ritterschaft dort gehalten, sodann im J. 1486 auf dem Turnier zu Bamberg, welches von dem fränkischen Adel daselbst gehalten wurde. Er wurde zum König aus dem römischen Kreise verordnet und war gleichfalls auf dem 36. Turnier, welches der pfälzische Adel und die Ritterschaft zu Worms hielten. Er hatte den Sitz zu Hernsheim im Unterschloß erbaut und auch zu Dalberg und Kropfsberg manches erneuert. Er starb 1492, seine Gemahlin 1483; beide liegen zu Hernsheim in einer Capelle, die sie sich bauen ließen. Dieser Philipp hatte die schwarze Bank oder Brücke in seinem Wappen geführt.

„Wolf, Sohn Philipps und der Barbara von Flersheim, erzeugte mit Elisabeth Fetzer von Geispitzheim, des Eberhard von Fetzer und der Elisabeth von Ingelheim Tochter: 1) Eberhard von Dalberg, 2) Anna von Dalberg, verehelicht mit Diether von Schönberg, Philipps von Schönberg und der Elisabeth von der Leyen Sohn. Er war Amtmann zu Stromberg im J. 1535, nachher Kurfürstl. Pfälzischer Marschall zu Heidelberg, wo er im Franziscanerkloster begraben liegt; er starb den 10. Nov. 1542, seine Gemahlin 1549, die zu Hattenheim im Rheingau

begraben liegt. 3) Margaretha von Dalberg, verheurathet mit Ulrich Ullner von Dieburg, † 1550; sie starb 1546. 4) Noch eine Tochter, die sich an Herrn von Werner verheurathete, deren Namen aber nicht ausfindig gemacht werden konnte. Dieser Wolf Kämmerer von Worms genannt Dalberg, auch der Schwarze, war 1496 auf dem Reichstag zu Worms. Er war Bürgermeister zu Oppenheim. Von seiner Gattin erhielt er das Gut Nierstein, welches nachgehends durch seinen Sohn Wolf mittelst Testaments nebst andern Gütern dem Mannsstamm in perpetuum afficirt wurde. Der dritte Sohn Philipps und der Barbara von Flersheim, Johann, hatte in der Ehe mit Katharina von Cronberg mehre Söhne und Töchter: 1) Joachim, Domherr zu Worms und Speyer, welcher 1532 starb und im Kreuzgang des Stifts begraben liegt; 2) Philipp, Deutschordensritter; 3) Balthasar; 4) Johann, der ganz jung 1509 starb; 5) Anna, verehelicht mit Diederich Landschad von Steinach; 6) Elisabeth, Klosterfrau zu Himmelskron bei Worms. Der Vater war 1487 auf dem 36. Turnier zu Worms aus der Gesellschaft des Wolf, wie auch zuvor 1484 auf dem 31. Turnier zu Stuttgart und mit seiner Gemahlin auf dem Reichstag zu Worms. Im J. 1507 hat Pfalzgraf Philipp, Kurfürst, alle seine Leibeigenen unter den Dalbergischen Unterthanen denen von Dalberg erblich verkauft, wogegen sie ihm auch alle ihre Leibeigenen, welche sich in seinem Gebiet, wo er allein Gericht hatte und Oberster war, vorfanden, ebenfalls erblich übertragen und noch 600 Gulden herausgegeben haben; gleichzeitig wurde ein ewiger freier Zug zwischen dem Kurhaus Pfalz und dem Geschlecht von Dalberg verabredet, welches hernächst im J. 1538 auch auf die Dörfer extendirt wurde. Von Balthasar, dem Sohn Johanns und der Katharina von Cronberg, und dessen Gemahlin Maria Jacobe von Neuhäuser wurde bloß erzeugt eine Tochter, Margaretha, verehelicht mit Wolf von Hattstein. Balthasar starb 1528; mit ihm erlosch also diese Linie.

„Eberhard von Dalberg, Sohn Wolfs und der Elisabeth Fetzer, hatte aus seiner Ehe mit Ursula von Hutten aus Franken einen Sohn Philipp, der noch vor seinem Vater, im

J. 1559 ledig gestorben war. Es beerbten ihn Friedrich und Georg von Dalberg. Friedrich, Diethers und der Anna von Helmstätt Sohn, wovon unten noch Rede sein wird, bekam das Schloß Dalberg halb und Kropfsberg ganz, Georg, Wolfen und der Agnes von Sickingen Sohn, das Haus Hernsheim. Eberhard war im Rath zu Oppenheim und starb 1559; seine Gemahlin war schon vorher, 1555 gestorben; beide liegen zu Hernsheim, wo sie ihren Sitz hatten. Eberhard hinterließ ein Testament, wonach seine damals lebenden Vettern des Stammes und Namens alle seine hinterlassenen eigenthümlichen Güter erhalten und ferner an ihre männlichen Erben übergehen und bei dem Stamm Dalberg, so lange derselbe erhalten werde, verbleiben und nicht veräußert, sondern sie für alte rechte Stammgüter gehalten werden sollen, damit dieser Stamm erhalten und befördert, auch die Nachkommen zur Mehrung und Verbreitung desselben angereizt, zu allen Ehren und Tugenden bewegt und ihrer Eltern und Vorfahrer Fußtapfen nachzufolgen erinnert werden. Gleichzeitig verfügte er, daß nach seinem Tode jeden Jahrs ewiglich nach Martini 4 Malter Korn von seinen Gütern zu Hernsheim, wie auch am nämlichen Tage 1 Malter Brods von seinem Haus zu Hernsheim, item noch für 8 Gulden grau Tuch und für 4 Gulden weiß Futtertuch jährlich nach Martini unter die Hausarmen zu Hernsheim ausgespendet und vertheilt werden sollen, dafür er alle seine liegenden Güter, auch die zu seinem Theil daselbst gehörig, verlegt und verschafft hat, welches alles der Erbe und Inhaber seiner Behausung zu Hernsheim allzeit zu verrichten habe, laut seines Testaments, welches als perpetuirtes Legatum von dem Besitzer des Unterschlosses ewiglich beobachtet werden müsse.

„Wolfgang Kämmerer von Worms, Sohn Johanns und der Anna von Helmstätt, war mit Gertrudis, Tochter Friedrichs Greifenklau von Vollraths, Ritter, und der Adelheid von Langenau, verheurathet und erzeugte mit ihr: 1) Friedrich, verehelicht mit Katharina von Gemmingen; 2) Diederich, der jung 1507 starb; 3) Johann, erstlich Dompropst zu Worms und Domherr zu Mainz und Trier, Geheimrath und Kanzler des Pfalzgrafen und

Kurfürsten Ludwig IV. Derselbe hat auf der Universität zu Heidelberg, als er schon Dompropst war, öffentlich gelesen, auch das Kanzellariat oder Rectorat besagter Universität der Dompropstei Worms incorporirt, so daß seit dieser Zeit ein jeder Dompropst zu Worms zugleich Cancellarius oder Rector magnificus der Universität Heidelberg war. Er wurde im J. 1482 zum Bischof von Worms erwählt, welchem Bisthum er 20 Jahre vorstand. Dieser Bischof war seiner Zeit einer der gelehrtesten: er perorirte unter dem Papst Innocenz VIII in dem Consistorium öffentlich, ebenso in Beisein des Königs Ludwig XII zu Paris; er soll, wie ein Geschichtschreiber sich ausdrückt, gewesen sein unter den Gelehrten der Gelehrteste, unter den Beredsamen der Beredsamste, unter den Philosophen der Plato, unter den Musikanten der Theotheus, unter den Rednern der Demosthenes, unter den Sternerfahrnen der Firmicus, unter den Rechenmeistern der Archimedes, unter den Dichtern der Poet Virgilius, unter den Weltbeschreibern der Strabo, unter den Bischöfen der Augustinus und unter den Frommen Numa Pompilius. Er war der Anfänger des gewölbten Kreuzgangs am Dom zu Worms, den man im J. 1488 zu bauen anfing; er starb zu Heidelberg 1503, und seine Reste wurden nach Worms in das bischöfliche Gewölbe gebracht. 4) Diederich II, verheurathet mit Anna, Tochter Hansens von Helmstätt, Ritter, und der Gertrudis von Palland. 5) Wolf, der Lange genannt, verehelicht mit Agnes, Tochter Schweickards von Sickingen und der Margaretha von Hohenberg. 6) Anna, vermählt mit Bleikard von Gemmingen, Hansen des Reichen und der Katharina Landschad von Steinach Sohn. Er starb 1515; beide liegen zu Gemmingen begraben. 7) Apollonia, Aebtissin auf Marienberg bei Boppard, † 1524. 8) Guda, Priorin daselbst, † 1518; beide liegen im Chor begraben. 9) Margaretha, welche als Klosterfrau daselbst 1521 starb. 10) Gertrudis, die auch im nämlichen Kloster jung im J. 1520 starb; beide liegen im Kreuzgang daselbst begraben. Wolf der Vater lebte 1441; er schwur 1458 im Rath zu Oppenheim, wo er bald darnach Bürgermeister geworden. Er wurde im Jahr 1446 zu Rom auf der Tiberbrücke, als der Römische

Kaiser Friedrich IV der Stadt eintrat, zum Ritter geschlagen, und durch solchen Ritterschlag wurde das uralte Privilegium der Kämmerer von Worms bestätigt. Wolf schrieb sich erster Kämmerer von Worms genannt von Dalberg. Er ist im J. 1476 zu Oppenheim, wo er seinen Sitz hatte, gestorben; seine Gemahlin starb 26 Jahre nach ihm, im J. 1502. Beide liegen zu Oppenheim in der St. Katharinenkirche, wo ihr Epitaphium zu ersehen ist.

„Friedrich von Dalberg, Sohn Wolfens und der Gertrudis von Greifenklau, hatte im Jahr 1482 im Rath zu Oppenheim geschworen und war 1503 und 1506 daselbst Bürgermeister. Im J. 1481 ist er mit seiner Gemahlin auf dem 30. Turnier zu Heidelberg gewesen, wie auch 1484 auf dem 31. Turnier zu Stuttgart, welches von dem schwäbischen Adel gehalten wurde. In demselben Jahr ist er zum Richter der Waffen gesetzt worden; auch hat er 1485 dem 33. Turnier zu Onolsbach beigewohnt, welches die fränkische Ritterschaft daselbst gehalten, in welchem er neben vielen andern des römischen, fränkischen, bayerischen und schwäbischen Adels Statuten im Turnier zu halten aufzurichten geholfen hat. Ferner war er im 34. Turnier, das die fränkische Ritterschaft zu Bamberg gehalten, zum Curator ad Steph. verordnet. Endlich war er König des rheinischen Kreises auf dem 36. und letzten Turnier von 1487, welches von der pfälzischen Ritterschaft daselbst gehalten wurde. Er starb 1506 zu Oppenheim, wo er mit seinen Voreltern in der St. Katharinenkirche liegt. Mit seiner Gattin Katharina von Gemmingen, die nach ihm, 1517 starb, erzeugte er Söhne und Töchter: 1) Philipp, Ritter, mit Katharina von Cronberg verehelicht; 2) Wolf, der junge genannt, der 1527 starb und mit Loricha von Cronberg verheurathet war; 3) Margaretha, die 1524 lebte, in welchem Jahr sie mit ihren Brüdern Philipp und Wolf getheilt hat; 4) Friedrich, Domherr zu Worms und Speyer, welcher 1520 starb und zu Speyer im Kreuzgang begraben ist.

„Diederich II von Dalberg, Sohn Wolfs und der Gertrudis von Greifenklau, war 1487 auf dem 36. und letzten Turnier zu Worms und starb 1527, seine Gemahlin, Anna von Helmstätt

im folgenden Jahr; beide sind zu Wallhausen begraben. Sie erzeugten: 1) Friedrich, der alte Fritz genannt; 2) Katharina, vermählt mit Augustin von Braunsberg. Wolf von Dalberg, der Lange, starb 1522; seine Gattin, Agnes von Sickingen war schon vorher, im J. 1517 mit Tod abgegangen. Beide liegen zu Oppenheim begraben und erzeugten: 1) Georg, Ritter, in erster Ehe mit Elisabeth Ulner von Dieburg verehelicht; diese starb 1594 und liegt zu St. Martin in Worms begraben. In dieser Ehe wurden keine Kinder geboren. 2) Ludwig, der 1530 ohne Leibeserben starb; zum Weib hatte er Margaretha, Tochter Jacobs von Fleckenstein und der Barbara von Ingelheim, welche nach seinem Tode noch zwei Männer, nämlich Georg von Cronberg und Johann von Sulzberg zur Ehe hatte. 3) Anna, vermählt mit Friedrich von Fleckenstein dem jungen zu Hechweiler, der ohne Leibeserben 1568 und sie 1563 gestorben ist. 4) Gertrudis, vermählt mit Gottfried von Franckenstein, Sohn Hans des ältern und der Irmel von Cleen; er starb 1563 und sie 1568.

„Philipp von Dalberg, Ritter, Sohn Friedrichs und der Katharina von Gemmingen, schwur zu Oppenheim im Rath und wurde 1521 daselbst Bürgermeister. Im J. 1517 reisete er nach Jerusalem und ließ sich daselbst im nämlichen Jahr, den 25. Jul., zum Ritter des heiligen Grabes machen; er starb 1533 und liegt mit seiner Gattin Katharina, Tochter Philipps von Cronberg und der Katharina von Bach, zu Oppenheim begraben. Diese hatte vorher zur Ehe Kaspar von Cronberg, Franks von Cronberg und der Anna von der Leyen Sohn, aber keine Kinder mit ihm. Aus zweiter Ehe entsprossen: 1) Philipp, der zuerst Helena von Randeck, des Hans Henrich und der Agatha von Weiler aus Franken Tochter, zur Gattin hatte, mit welcher er 8 Kinder erzeugte, wovon 5 ganz jung starben. Agatha starb 1564, und nahm ihr Gatte zur zweiten Frau die Anna von Handschuchsheim, die letzte ihres Geschlechts; sie starb 1602 zu Hernsheim, ihr Gatte Philipp 1590, und liegen beide daselbst begraben. 2) Gertrudis, die sich mit Jacob von Fleckenstein, Sohn Jacobs und der Barbara von Ingelheim, vermählte, der 1553 und sie 1563 starb. 3) Margaretha, die jung gestorben.

„Wolf von Dalberg, Sohn Friedrichs und der Katharina von Gemmingen, der Junge genannt, der mit seiner Gattin zu Hernsheim begraben liegt, hinterließ zu Erben: 1) Wolf den Alten, der im Rath zu Oppenheim geschworen und 1564 daselbst Bürgermeister und im folgenden Jahr kurmainzischer Rath und Märschall geworden und zuletzt als Amtmann zu Dieburg im J. 1576 gestorben ist. Er hatte erstlich zur Ehe Margaretha von Rechberg, die ohne Leibeserben starb, und zum andernmal Barbara von Angelloch, † 1564, und erzeugte mit dieser: 1) Margaretha, verheurathet an Martin von Retzinger, gestorben kinderlos im J. 1578. 2) Magdalena, vermählt mit Heinrich von Zeitzkam, Speyerischer Landhofmeister, der 1562 starb mit Hinterlassung von 7 Töchtern. 3) Anna, verehelicht mit Wilhelm von Breidbach Herrn zu Büresheim, im J. 1551 Amtmann zu Bonn, dann zu Linz und Neuerburg; sie starb 1555 und liegt zu St. Johann begraben, in der Pfarrkirche zum Hause Büresheim gehörig.

„Philipp von Dalberg, Sohn Philipps und der Katharina von Cronberg, war zuerst verehelicht mit Helena Röder von Randeck und erzeugte mit ihr: 1) Katharina, 2) Elisabeth, 3) Ursula, 4) Felicitas, 5) Johannetta, die alle jung starben; 6) Philipp Friedrich, der mit Apollonia Wolf von Sponheim während 29 Wochen verehelicht war und den 16. Nov. 1589 starb; 7) Anna, verehelicht zuerst mit Johann Bock von Queustheim, der 13 Wochen nach der Vermählung starb, dann mit Philipp Knebel von Katzenellenbogen, mit welchem sie 8 Söhne und 2 Töchter gezeugt hat; er starb 1619, sie 1626. Beide liegen in Bedenheim. Philipp von Dalberg hatte mit seiner Gemahlin Anna von Handschuchsheim folgende Kinder erzielt: 1) Johann, der 1568 jung starb. 2) Barbara, die 1583 ebenfalls unverehelicht starb. 3) Maria, vermählt zuerst mit Georg Philipp von Dalberg, mit welchem sie nur 1 Jahr 45 Wochen 3 Tage verlebte, da er 1590 kinderlos starb, dann mit Hans Wolf von Eltz, Sohn Johann Adolfs von Eltz und der Katharina von Brandschied; Maria starb 1619. 4) Eberhard, verheurathet mit Anna von Sickingen; er starb ohne Leibeserben.

Seine Ehegattin verehelichte sich wieder mit Johann Reinhard Schütz von Holzhausen. Mit diesem Eberhard ist sein und des Philipp Friedrich von Dalberg, seines Halbbruders Stamm ausgestorben.

„Georg von Dalberg, Ritter, Bürgermeister zu Oppenheim in den Jahren 1541, 1543, 1550 und 1560, hatte folgende Kinder mit Anna von Flersheim gezeugt: 1) Wolf, der Junge, verehelicht mit Anna Mül von Ulmen, mit dem sie einen Sohn und vier Töchter gebar; sie starb 1606. Ihr Mann nahm darauf die Maria Spiering zur Frau, die kinderlos blieb. Er starb 1616. Seine zweite Frau verheurathete sich wieder mit Johann Philipp von Katzenellenbogen, kurmainzischer Amtmann zu Höchst und Hofheim, und starb 1623. 2) Elisabeth, vermählt an Wilhelm von Löwenstein, Amtmann zu Deidesheim, welcher 1579 und sie 1609 starb. 3) Ottilia, die erstlich mit Philipp von Angelloch, Obervogt und Speyerischer Baut zu Edesheim, und hernach mit Eberhard von Gemmingen verehelicht war. 4) Agnes, vermählt mit Ludwig Sturmfeder, der 1573, sie aber erst 1609 starb. 5) Ursula, mit Franz Friedrich von Liebenstein, Oberamtmann zu Saarbrücken, verheurathet. Die übrigen Kinder, drei Töchter und vier Söhne, starben jung. Mit Georg Philipp von Dalberg, Sohn Wolfs des Jungen, dessen Ehegemahlin Maria von Dalberg war, erlosch, da er keine Kinder hatte, diese Linie.

„Friedrich von Dalberg, der alte Fritz genannt, ein Sohn Diederichs, der in dem Taufbuch Weinhold genannt ist, war pfälzischer Amtmann zu Oppenheim und hatte die zwei adelichen Sitze und Wohnungen zu Dalberg und Kropfsberg inne; er starb 1574 und liegt zu Wallhausen begraben. Seine Gemahlin war Anna von Fleckenstein, mit welcher er 10 Söhne und 4 Töchter erzeugte. Sie brachte ihm zu das Haus Rupertsberg und alle Obrigkeit, Gerechtigkeit, Hoheit und Nutzungen von Dorfersheim, Gemmersheim, Merchenheim, Mindenheim, Estel und Ehrnstein samt der Jagd- und Fischereigerechtigkeit. Anna starb 1564 mit Hinterlassung nachfolgender Kinder: Wolfgang Friedrich, der Junge genannt, Diederich, Ludwig, Johann, Amand, Johann

und Schweikard, welche beide jung starben, Jacob, Heinrich, der gleichfalls jung starb, Ursula, vermählt an Heinrich Blick von Rottenburg, † 1556, und zum zweitenmal an Georg Diether von Büdighenn, Amtmann zu Wasselnheim, Anna, vermählt an Hans von Fleckenstein zu Rödern, † 1578, sie † 1592, Katharina, vermählt mit Johann Walbott von Bassenheim, † 1615, Margaretha, welche zum Ehemann hatte den Emmerich zu Eltz, kurtrierischer Amtmann zu Berncastel, Hunolstein und Baldenau, † 1609.

„Wolfgang, der älteste Sohn, Dompropst zu Mainz und Speyer, wurde 1584 zum Erzbischof und Kurfürsten zu Mainz erwählt und im nämlichen Jahr zu Aschaffenburg consecrirt, welchem Amt er 18 Jahre 11 Monate und 16 Tage vorstand. Er brachte 1585 das Haus Essingen mit allen Zubehörungen an das Geschlecht von Dalberg, welches er von Johann Christoph von Rosenberg erkauft hatte, um es dem Dalbergischen Stamm ewiglich einzuverleiben, ohne etwas davon veräußern zu dürfen, wie er in seinem Testament vorgeschrieben; auch hat er 2000 Gulden Capital für die Armen legirt, wovon das Haus Essingen jährlich die Zinsen zu entrichten hatte. Er starb 1601 und liegt im Domchor zu Mainz begraben. Der zweite Sohn, Friedrich, war mit Barbara von Rosenberg, fränkischen Geschlechts, verheurathet, mit welcher er zwei Söhne und eine Tochter gezeugt hat. Die Tochter, Anna, war vermählt an Philipp von Bicken und zum zweitenmal an einen Herrn von Eltz. Der älteste Sohn, Wolfgang, kurmainzischer Rath und Amtmann zu Oberolm und Algesheim sowie Hauptmann der Reichsritterschaft am Oberrhein, hatte zur ersten Frau Ursula von Kerpen, mit der er 3 Söhne und 6 Töchter erzeugte, und zur zweiten Margaretha Kunegunde Löw von Steinfurt, Wittwe von Hattstein, in welcher Ehe geboren wurde Maria Eva, welche den Wolf Eberhard von Dalberg heurathete, der 1621, sie 1626 starb. Der andere Sohn Friedrichs, Balthasar, kurmainzischer Rath und Amtmann zu Miltenberg, verheurathet mit Anna Margaretha von Cronberg, starb 1607 ohne Leibeserben.

„Der dritte Sohn Friedrichs von Dalberg und der Anna von Fleckenstein, Dieberich, starb ohne Descendenten. Seine

Gemahlin war Elisabeth von Hirschhorn. Diesem und seinem Bruder Damian ist das Haus Rupertsberg mit allen Zubehörungen, das sie von ihrer Mutter geerbt, zugefallen. Der vierte Sohn, Ludwig, hatte zur Ehe Maria Jacobe Eckbrecht von Türkheim, die ohne Leibeserben starb. Dieser bekam mit seinem jüngsten Bruder von ihrem Vater Friedrich das Haus Dalberg mit allen Lehenschaften, sowohl geistlichen als weltlichen Stammgütern und Dörfern. Der fünfte Sohn, Johann, kurmainzischer Rath und Amtmann zu Lahnstein, nahm erstlich 1565 zur Ehe Katharina Walbott von Bassenheim, die mit ihm 3 Söhne und 3 Töchter zeugte, und zum andernmal Dorothea Riedesel von Bellersheim, die ihm keine Kinder brachte; er starb 1607 und liegt zu Wallhausen begraben. Der sechste Sohn, Damian, pfälzischer Fauth zu Germersheim, war zuerst mit Eva von Landeck, mit der er einen Sohn und eine Tochter erzielte, dann mit Katharina von der Leyen, mit welcher er Söhne und Töchter bekam, verheurathet.

„Von Wolfgang, dem ältesten Sohn Friedrichs von Dalberg und der Barbara von Rosenberg, wurden erzeugt: 1) Wolf Johann, verheurathet mit Katharina von Hoheneck, in welcher Ehe drei Kinder erzielt wurden, nämlich Johann Philipp Franz, † 1635, Maria Ursula, deren Todesjahr unbekannt, und Maria Katharina, † 1635. Von seiner zweiten Gemahlin, Margaretha Löw von Steinfurt, hatte er 7 Kinder: Maria Eva, verheurathet mit Wolf Eberhard von Dalberg; Philipp Balthasar, verehelicht mit Magdalena von Warsberg; Anna Margaretha, verheurathet mit Hans Germond Ulner von Dieburg; Anna Katharina, vermählt mit Hans Diederich Echter von Mespelbrunn und zum zweitenmal mit Georg Christoph von Haslang; Ursula, verehelicht mit Hans Schweickard von Sickingen, † 1664; Maria Barbara, vermählt mit Johann Philipp von Hoheneck; Anna Magdalena, welche jung im Jahr 1611 starb. Philipp Balthasar erzielte aus seiner Ehe mit Magdalena von Warsberg, † 1647, folgende Kinder: 1) Wolf Friedrich, † 1635; 2) Georg Samson, † 1629; 3) Philipp Christoph, gestorben als Kind; 4) Maria Magdalena, verehelicht mit Jacob Fried-

rich von Eltz, † 1671; 5) Philipp Franz Eberhard, der 1658 bei der Krönung des Kaisers Leopold zum Ritter geschlagen wurde und mit Anna Katharina Franzisca von Dalberg verehelicht war, welche letztere 1679 starb; er war Kammergerichtspräsident zu Speyer und wurde nach dem Tode seiner Gemahlin Dompropst zu Worms; er starb 1693.

„Von Johann von Dalberg, dem fünften Sohn Friedrichs und der Anna von Fleckenstein, waren in seiner Ehe mit Katharina Walbott von Bassenheim sechs Kinder erzeugt: Wolf Dieterich, Oberamtmann zu Rieneck, verheurathet zuerst mit Magdalena von Cronberg und hernach mit Anna Ursula von Walbrunn, starb 1618; Anna, verheurathet mit Ulrich von Cronberg; Ursula, vermählt mit Heinrich Groschlag von Dieburg; die drei folgenden, Katharina, Anna und Johann, starben alle jung. Wolf Diederich, der älteste Sohn, erzielte in seiner Ehe mit Magdalena von Cronberg 7 Kinder: 1) Johann Schweickard, † 1607. 2) Friedrich Diederich, Domherr, Amtmann zu Bingen, † 1644. 3) Wolf Hartmann, Oberamtmann zu Höchst und Hofheim, verheurathet mit Maria Elisabeth Echter von Mespelbrunn, † 1662; er starb 1656. Durch diese Heurath kam das Schloß Bücholb mit allen Gütern an das Haus Dalberg. 4) Gertrud, die 1635 ledig starb. 5) Katharina, vermählt mit Hermann von Hatzfeld, Herrn von Gleichen. 6) Johann, Amtmann zu Oberolm und Algesheim, auch oberrheinischen Cantons Ritterschaftsdirector, wurde 1653 bei der Krönung Ferdinands IV. zu Augsburg zum Ritter geschlagen und erhielt 1664 die Kammergerichts-Präsidentenstelle. Er verehelichte sich mit Anna Antonetta von der Leyen, † 1664, nachdem er mit ihr erzeugt hatte: Anna Katharina Franzisca, verheurathet mit Philipp Franz Eberhard von Dalberg, Maria Ernestine, die jung starb, und Johann. Er verheurathete sich zum zweitenmal mit Ursula Maria von Hoheneck; diese Ehe war aber unfruchtbar. 7) Maria Dorothea, Aebtissin auf Oberwerth, gest. 24. Oct. 1674.

„Von Damian von Dalberg, dem sechsten Sohn Friedrichs und der Anna von Fleckenstein, wurden in der Ehe mit Katha-

rina von der Leyen erzeugt ein Sohn und eine Tochter, diese, Anna, vermählt mit Philipp von Hoheneck, † 1610. Der Sohn, Johann Georg, erzeugte in seiner Ehe mit Barbara von Cronberg, † 1621, folgende Kinder: Anna Magdalena, vermählt mit Friedrich von Sickingen und nach dessen Ableben mit Johann Heinrich von Ostein; Maria Eva, die jung starb; Wolf Eberhard, vermählt mit Maria Eva Kämmerer von Worms Freifrau von Dalberg; Philipp Friedrich, der ledig starb; Margaretha, verheurathet mit Friedrich Franz Adolf von Hoheneck. Johann Georg starb 1624. Wolf Eberhard, dessen Sohn, hatte 17 Kinder, mit Namen: Maria Franzisca, † 1636; Magdalena Katharina, † 1652; Maria Margaretha, † 1639; Johann Franz, Domsänger zu Worms; Maria Franzisca; Maria Ursula, gleich gestorben; Wolf Johann; Maria, starb gleich; Maria Eva, Nonne; Antonetta Gertrud, starb als Kind; Eckenbert, Reichshofrath; Friedrich Anton, Hofrathspräsident, starb im J. 1705; Anna, verheurathet mit Adolf Karl von Bettendorf; Maria Barbara; Maria Elisabeth; Maria Magdalena, verehelicht mit Johann Philipp Eckenbert Kämmerer von Worms, Freiherr von Dalberg; endlich Anna Katharina. Mit Wolf Eberhard ist die Rupertsbergische Branche erloschen.

„Wolf Hartmann von Dalberg, Sohn Wolf Diederichs und der Magdalena von Cronberg, erzeugte in seiner Ehe mit Maria Elisabeth Echter von Mespelbrunn 4 Kinder: 1) Franzisca, verehelicht mit Franz Ferdinand von Sickingen; 2) Friedrich Diederich, Ritterhauptmann des oberrheinischen Cantons, von Kaiser Joseph I zu Augsburg zum Ritter geschlagen, † 1712, verheurathet mit Maria Clara Freifrau von Schönborn, welche 1716 starb; 3) Johann Philipp Eckenbert, Domherr und Oberamtmann zu Bischofsheim, † 1692, hatte 4 Kinder, die alle jung starben; 4) Maria Margaretha, verehelicht mit Adolf Johann Karl von Bettendorf. Der älteste Sohn, Friedrich Diedrich, hatte folgende Nachkommenschaft: 1) Maria Ursula, verehelicht mit Franz Adolf Diederich von Ingelheim, Reichskammerrichter zu Wetzlar, † 1742; sie starb 1730. 2) Maria Anna, Gemahlin des Johann Kaspar von Bicken; sie starb 1738. 3) Anna

Sophia Maria Franzisca, Stiftsdame, † 1762. 4) Johann Friedrich Eckenbert, Domherr zu Mainz und Würzburg, dann Oberamtmann zu Lohr, von Kaiser Karl VI zu Frankfurt zum Ritter geschlagen, bei welcher Gelegenheit er das Prädicat als Reichshofrath erhielt, † 1719. Verheurathet war er zum erstenmal mit Maria Katharina Ernestine Kämmerer von Worms, mit welcher er zwei Töchter erzeugte, die beide jung starben, zum zweitenmal mit Maria Louise Cotwitz von Aulenbach, mit der er einen Sohn erzeugte, der jung starb, und die Tochter Maria Clara Philippine, verheurathet mit Johann Philipp von Ingelheim, kurmainzischer Obermarschall und Geheimrath. 5) Anna Louise, verehelicht mit Franz Eckenbert Kämmerer von Worms; sie starb 1760. 6) Franz Eckenbert, Domherr zu Worms; mit ihm erlosch diese Branche.

„Philipp Franz Eberhard von Dalberg, des Philipp Balthasar Sohn aus seiner Ehe mit Magdalena von Warsberg, hatte mit seiner Gemahlin Anna Katharina Franzisca von Dalberg 13 Kinder: 1) Johann Karl, der jung starb. 2) Damian Engelbert, Domcustos zu Würzburg, † 1725. 3) Johann Franz Engelbert, der jung starb. 4) Johann Heribert, Domherr, † 1712. 5) Friedrich Eckenbert, der jung starb. 6) Franz Anton, Würzburgischer Generalmajor und Commandant zu Königshofen, † 1725. 7) Philipp Wilhelm, Custos zu Bruchsal, † 1721. 8) Hugo Ferdinand, jung gestorben. 9) Franz Eckenbert, Reichshofrath, wurde auf dem allgemeinen Ritterconvent von 1714 zum Ritterhauptmann des oberrheinischen Rittercantons erwählt, und im J. 1738 wurde von Kaiser Karl VI die Confirmatio diplomatica über den ersten Ritterschlag ertheilt. Seine erste Gattin war Franzisca Fuchs von Dornheim, † 1706, welche ihm zwei Söhne hinterließ; seine zweite Frau, Anna Louise von Worms, gebar ihm gleichfalls Söhne und Töchter; er starb im J. 1741. 10) Damian Kasimir, Deutschordensritter und kaiserl. Generalwachtmeister, blieb in der Schlacht bei Belgrad 1717. 11) Maria Katharina Ernestine, mit Johann Friedrich Eckenbert von Worms verheurathet, † 1703. 12) Anton Adolf, Abt von Butlar, starb 1737. 13) Wolfgang Eberhard, kurpfälzischer Hof- und Gehei-

mer Regierungsrath und Kammerpräsident, † 1737. Er war mit Maria Anna Greifenklau von Vollraths verheurathet; sie starb 1768. Im J. 1723 errichteten Franz Anton, Franz Eckenbert und Wolfgang Eberhard die sogenannten von Dalbergischen Familienpacten, welche für alle Nachkommen verbindlich gemacht wurden durch Beschwörung derselben bei erlangter Großjährigkeit.

„Franz Eckenbert erhielt in seiner ersten Ehe die Söhne Lothar Friedrich Heribert, Domherr, † 1720, und Hugo Philipp Eckenbert, Oberamtmann von Hamelburg, welches Amt ihm 1737 auf drei Generationen von seinem Oheim, dem Fürstabt Anton Adolf zu Fulda verliehen wurde. Im J. 1742 wurde er von K. Karl VII als erster Ritter des Reichs im Harnisch zum Ritter geschlagen. Er bekam das Rittergut Friesenhausen durch Testament seines Oheims Philipp Johann Fuchs von Dornheim und in der Theilung mit seinem Halbbruder Friedrich Anton Christoph die Herrschaften Dalberg und Essingen. Er starb 1754 zu Hamelburg, wo er auch begraben liegt. Er war verheurathet mit Maria Anna Josepha Sophia von Zobel. In der zweiten Ehe hatte Franz Eckenbert 7 Kinder: 1) Friedrich Anton Christoph, kurpfälzischer Oberamtmann zu Veldenz und Lauterecken. Er wurde 1745 von Kaiser Franz I auf dessen Krönungstag zum ersten Ritter des Reichs im Harnisch geschlagen, auch ihm ein mit Juwelen besetztes Kleinod ertheilt, und ein Jahr vorher wurde er im allgemeinen Ritterconvent zum Ritterhauptmann des oberrheinischen Rittercantons erwählt. Er starb 1775 und liegt in der Dominicanerkirche zu Mainz begraben. Er hatte zur Gattin Sophia Elisabeth Xaveria Wambold von Umstadt. 2) Clara Josephine Amalia, welche als Kind starb. 3) Maria Magdalena Lucretia, verheurathet mit Franz Alexander Kasimir von Dern und zum zweitenmal mit Philipp von Hutten zu Stolzenberg, welche beide im J. 1737 mit Hinterlassung einer Tochter starben, die Novia Johanna hieß und mit Adolf Wilhelm Franz von Greifenklau zu Vollraths verehelicht wurde; sie starb 1794. 4) Anna Sophia, die jung starb. 5) Maria Anna Henrika, mit Johann Heinrich von Zievel, Oberamtmann der Stadt Luxemburg, verheurathet; sie starb 1793. 6) Caroline

Adalbertine, starb in der Kindheit. 7) Franz Karl Anton, Dompropst in Trier, erwählt 10. März 1777, † 15. März 1781.

„Von Wolfgang Eberhard, dem jüngsten Sohn des Philipp Franz Eberhard, wurde durch die mit seinem Bruder Franz Eckenbert errichtete Erb- und Grundtheilung für sich und seine Leibeserben die Dalberg-Hernsheimische Linie errichtet. Er war des Kaisers Karl VI wirklicher Geheimrath, wie auch des Kurfürsten zu Pfalz, Karl Philipps Geheimrath, Kammerpräsident, Oberamtmann zu Oppenheim und Commandeur des pfälzischen St. Huberti-Ordens. Aus seiner Ehe entsprossen: 1) Johann Philipp, † 1723. 2) Franz Heinrich, Burggraf der Stadt Friedberg, wurde bei der Krönung des römischen Königs Joseph II zu Frankfurt zum Ritter des Reichs geschlagen und starb 1776 zu Friedberg. Er war verheurathet mit Maria Sophia Gräfin von Eltz-Kempenich, † 1763. 3) Karl Philipp Daniel Joseph, Domdechant zu Mainz, † 1778. 4) Auguste Maria Anna, welche als Kind starb. 5) Maria Louise Teresa, verheurathet mit Johann Wilhelm Ulner von Dieburg, † 1740 ohne Kinder, so daß diese Linie erlosch. 6) Wolfgang Wilhelm, † 1726.

„Von Hugo Philipp Eckenbert von Dalberg, dem Sohne Franz Eckenberts und der Franzisca Fuchs von Dornheim, wurden mit seiner Gemahlin Maria Anna Josepha Sophia von Zobel 9 Kinder erzeugt: 1) Adolf Franz Wolfgang Eckenbert, † 1794. 2) Maria Anna Josepha Franzisca Sophia, verheurathet mit Karl Christian von Eberstein, † 1795. 3) Karl Ludwig Valentin Anton, † 1736. 4) Lothar Friedrich Johann Heribert, † 1734. 5) Maria Anna Magdalena Josepha Philippine, verehelicht mit Adolf Friedrich Karl von Beelheim; sie starb 1762. 6) Maria Anna Antonetta Teresa, verehelicht mit Franz Adalbert von und zu Radenhausen. 7) Gottlob Amand Leopold August Benedict, verehelicht mit Sophia von Reus, die nicht ritterbürtig war, mit der er 2 Söhne und 3 Töchter erzeugte; er starb 1794. 8) Franz Karl Gregor Adam Eckenbert, verehelicht mit Christine von Guttenberg, † 1777; er starb 1785, und liegen beide zu Wallhausen begraben. 9) Maria Sidonia Ed-

munda Teresa, mit Franz Joseph Köth von Wanscheid vermählt; dieser starb 1788 und war der letzte dieses Stammes; sie starb 1832.

„Friedrich Anton Christoph von Dalberg, ältester Sohn Franz Eckenberts aus seiner zweiten Ehe mit Anna Louise Kämmerer von Worms, erzielte mit seiner Gemahlin Sophia Elisabeth Xaveria Wambold von Umstadt folgende Nachkommenschaft: 1) Louise Charlotte Sophia Anna Walburgis, verehelicht mit Friedrich Karl Maximilian Graf von Ostein; er starb 1809, sie 1805; beide liegen in Geisenheim. 2) Philipp Franz Gregor Nepomuk, starb 1742. 3) Friedrich Franz Karl Eckenbert Benedict, Statthalter zu Worms, kurmainzischer Geheimrath und 1788 oberrheinischer Vice-Ritterhauptmann; er starb zu Aschaffenburg den 8. März 1811 und liegt zu Höchst begraben. Er war verehelicht mit Maria Anna von Greifenklau zu Vollraths.

„Franz Heinrich von Dalberg, Sohn Wolfgang Eberhards und der Maria Anna Greifenklau von Vollraths, hinterließ aus seiner Ehe mit Maria Sophia Gräfin von Eltz-Kempenich drei Söhne und acht Töchter. Von den Töchtern vermählte sich Maria Anna Helena Josepha im J. 1765 mit Franz Karl Grafen von und zu der Leyen und Hohengeroldseck, kaiserlicher Kammerherr und Geheimrath; sie wurde 1775 Wittwe und starb 1804. Louise Anna Maria Ferdinanda starb 1746. Sophia Charlotte Henrike starb 1748. Clara Elisabeth Anna Leoba Philippine starb 1750. Philippine und Maria Anna Friederike Walpurgis starben beide frühzeitig. Antonetta Maria Franzisca starb den 26. Sept. 1818, Maria Johanna Franzisca Hyacinthe Walburgis endlich bereits im J. 1762. Der jüngste von den Söhnen, Johann Friedrich Hugo Nepomuk Eckenbert, war Domherr zu Trier, Speyer und Worms und starb den 26. Jul. 1812. Der mittlere, Wolfgang Heribert Tobias Otto Maria Johann Nepomuk, war kurpfälzischer Geheimrath und Oberappellationsgerichtspräsident zu Mannheim, dann seit 1803 badischer Staatsminister und Oberhofmeister, St. Huberti, St. Josephs und des Malteser Ordens Ritter, wurde von Kaiser Leopold II zu Frankfurt 1790 zum ersten Reichsritter geschlagen und starb zu Mannheim den 27. Dec. 1806. Er ver-

ehelichte sich im J. 1771 mit Elisabeth Augusta Freiin Ulner zu Dieburg. Der älteste Sohn, Karl Theodor Anton Maria, geb. 1744, wurde als Domherr zu Würzburg 1753, zu Mainz 1754 und zu Worms 1758 aufgeschworen, ging 1768 zu Mainz und 1770 zu Worms zu Capitel, wurde von dem Kurfürsten Emmerich Joseph im J. 1772 zum Geheimrath und wirklichen Statthalter zu Erfurt ernannt, in der Folge Domscholaster, nachher Dompropst zu Würzburg und beständiger Kanzler der Julius-Universität daselbst. Er wurde zum Coadjutor des Erzstifts Mainz den 5. Jun. 1787, zu Worms den 18. desselben Monats und zu Constanz am nämlichen Tage gewählt, zum Bischof von Tarsus den 31. Aug. 1788 consecrirt, succedirte als Fürstbischof zu Constanz 1799 und trat nach dem Tode des Kurfürsten Friedrich Karl Joseph die Regierung als Erzbischof und Kurfürst von Mainz und Fürstbischof zu Worms an. Er erhielt vom Papst am 11. Oct. nämlichen Jahrs das Pallium, wurde durch den Reichsschluß im J. 1803 als Reichs-Erzkanzler und Fürst von Regensburg gehuldigt, daselbst durch die Transferirung des erzbischöflichen Stuhls von Mainz nach Regensburg, 23. April 1804, vom Papst bestätigt den 2. Febr. 1805. Er trat der rheinischen Conföderation am 22. Jul. 1806 bei, erhielt das Primat und ward souverainer Fürst von Aschaffenburg, Frankfurt und Wetzlar, gehuldigt zu Frankfurt den 2. Januar 1807. Vermöge des am 16. Febr. 1810 mit Frankreich zu Paris abgeschlossenen Tractats trat derselbe das Fürstenthum Regensburg ab, bekam dagegen die Fürstenthümer Hanau und Fulda und ward Großherzog von Frankfurt. Er resignirte bei Vertreibung der Franzosen vom deutschen Boden und Auflösung des rheinischen Bundes, beschloß die Reihe der Kurfürsten von Mainz und starb am 10. Febr. 1817 zu Regensburg, wo er im Dom begraben liegt. Die Armen haben an ihm einen wahren Wohlthäter, Künste und Wissenschaften einen großen Beschützer verloren. Er war auch Schriftsteller und Mitglied vieler gelehrten Gesellschaften und Akademien.

„Aus der Ehe des Franz Karl Gregor Adam Eckenbert von Dalberg mit Christina von Guttenberg gingen hervor: 1) Lud-

wig Georg Valentin Heribert, der 1774 starb und zu Wallhausen begraben liegt. 2) Karl Alexander Heribert, 1793 Oberamtmann der Fuldischen Oberämter Geis und Fischberg, 1801 Fuldischer Hof- und Regierungsrath, 1797 kurmainzischer und 1814 königl. bayerischer Kämmerer. Er kaufte von den beiden Brüdern Emich und Philipp Karl von Dalberg den ihnen zustehenden Antheil von Friesenhausen, 1809 das Gut zu Altstadt und 1812 das gräflich Osteinische Gut zu Hestbach. Er verehelichte sich mit Johanna Maria Sturmfeder zu Oppenweiler und starb am 1. October 1838 zu Aschaffenburg. 3) Maria Henriette, welche 1776 starb.

„Friedrich Franz Karl Eckenbert Benedict von Dalberg hatte mit seiner Gattin Maria Anna Freiin von Greifenklau folgende Kinder erzeugt: 1) Maria Sophia Johanna Henrika, vermählt mit dem Freiherrn Ferdinand von Sturmfeder zu Oppenweiler; 2) Friedrich Karl Anton Heribert Hubert, k. k. Kämmerer, wurde 1809 in dem Testament des Grafen Maximilian Friedrich Karl von Ostein als Sohn adoptirt, wodurch er dessen Güter in Böhmen und Mähren überkam, trat in östreichische Militairdienste und starb unverheurathet im J. 1814; 3) Maria Ludovika Carolina, verehelicht mit dem Grafen Franz von Spaur, der 1824 starb; 4) Karl Anton Maximilian Eckenbert, k. k. Kämmerer, vermählt mit Caroline Wilhelmine von Sturmfeder. Der Vater starb am 8. Mai 1811, die Mutter am 29. Sept. 1829.

„Wolfgang Heribert Tobias Otto Maria Johann Nepomuk von Dalberg und Elisabeth Augusta Freiin von Ulner hinterließen folgende Kinder: 1) Maria Anna, † 1772; 2) Emmerich Joseph Peter Dismas Franz Heinrich Gerhard, badischer Geheimrath und bevollmächtigter Gesandter zu Paris, ward von Napoleon im J. 1810 zum Herzog erhoben mit einer reichen Dotation auf Regensburg, war kaiserlich französischer Staatsrath und erster Reichsritter von Frankreich und vermählte sich 1810 mit Pelina Marquise von Brignolle, Palastdame der Kaiserin Maria Louise; 3) Elisabeth Augusta, welche schon 1776 starb; 4) Franzisca, vermählt mit dem Freiherrn von Lerchenfeld, k. bayerischer Kämmerer; 5) Maria Anna, verheurathet mit dem

Freiherrn von Venningen zu Mannheim, großherzogl. badischer Obristsilberkämmerer.

„Die Herrschaft Dalberg hatte einen Amtmann, der in Wallhausen seinen Sitz und sowohl Jurisdiction als Kamerale zu besorgen hatte; dessen Pflichten theilten sich daher in zwei Hauptgegenstände ab, und beide hatten ihre Unterabtheilungen. Als Civilbeamter war er berufen, die Justiz, Jurisdictionalien, Polizei und Criminalsachen zu besorgen. Als Kameralbeamter führte er die Aufsicht über die richtige Erhebung der herrschaftlichen Revenuen, die Güter und deren Verbesserung, die Unterhaltung der herrschaftlichen Gebäude und über die Waldungen. Außer diesem Beamten gab es noch Dorfbeamten, nämlich in den Ortschaften Dalberg und Wallhausen Schultheißen, sodann in jeder Gemeinde Vorsteher und Gerichte, wovon jedes aus 7 Scheffen zusammengesetzt war, die das Gemeindeinteresse wahrnahmen und die Gemeindepolizei zu handhaben, jedoch keine Jurisdiction hatten, dann in jeder Gemeinde ein ständiger Bürgermeister. Der Schultheiß eines jeden Ortes wurde von der Herrschaft gesetzt; die Gemeinde oder das Gericht hatte nichts dazu zu sagen. Er präsidirte dem Ortschaftengericht und formirte dasselbe mit, war aber mehr Beamter der Herrschaft als der Gemeinde. Als Beamter der Herrschaft hatte er alle herrschaftlichen Gefälle in Geld und Früchten wie auch die Ritterschatzung und die Bede auf eine ihm jedesmal dazu gegebene Liste einzuziehen und an die Kellnerei abzuliefern. Früher hatte er mit den Gerichten volle Jurisdiction, die ihm aber in der Folge bis auf die gemeinen Rügen und Kleinigkeiten abgenommen und dem Amtskellner übertragen wurde. Bei einer spätern Gerichtseinrichtung wurde ihm aber auch diese Jurisdiction abgenommen und dem Amtmann überwiesen, der bei den in jedem Ort abgehaltenen Amtstagen auch diese Rügen und kleinen Fälle zu schlichten hatte. Der Schultheiß und seine Wittwe hatten Personalfreiheit in der Gemeinde. Als Beamter der Gemeinde hatte der Schultheiß mit Zuziehung zweier Scheffen die Inventarien, auch Käufe und Verkäufe aufzunehmen, die aber durch den Amtmann in das Protokoll eingetragen werden mußten. Derselbe

hatte alle Befehle und Gebote zu vollziehen und die Gemeindepolizei zu handhaben, mit auf die Waldungen zu sehen und dieselben beforsten zu helfen. Er gab sich auch mit Theilungen ab; sobald es sich aber von der Vertheilung des Vermögens der Eltern unter die Kinder handelte, hörte seine und der Scheffen Einwirkung auf, und es befaßte sich damit ausschließlich nur das Amt, welches bei vorkommenden Rechtsstreitigkeiten dann auch zugleich entschied und die vormundschaftlichen Verhältnisse regulirte. Der Schultheiß führte auch das Ohmgeld-Register und rechnete mit den Wirthen ab. Die Verrichtungen des Bürgermeisters bestanden darin, die Gemeindegefälle einzuziehen und zu verrechnen. Früher wechselten die Bürgermeister jedes Jahr; seit 1787 wurden sie aber ständig ernannt.

„Die Besorgung der Justiz hatte ihre Unterabtheilungen, nämlich 1) die Entscheidung der gewöhnlichen Klagesachen und 2) die Verhandlung der sogenannten voluntairen Jurisdiction. Was die erste betraf, so hatte der Amtmann in Wallhausen a. jede Woche einen Amtstag zu halten; b. darüber ein besonderes Protokoll zu führen; c. alle Klagsachen von minderer Wichtigkeit mündlich zu instruiren und längstens binnen 6 Wochen zu entscheiden, wobei er ausdrücklich angewiesen war, darauf zu sehen, daß die schriftlichen Verhandlungen so viel wie möglich vermieden würden; d. eine besondere Depositenkiste zu halten und ein besonderes Depositenbuch zu führen, welches so eingerichtet war, daß man jeden Augenblick die Depositen übersehen, alle Einnahmen und Ausgaben darin finden und auf jedesmaliges Verlangen über alle Depositen die Rechnung ohne weitere Umstände nehmen konnte. Im Amtsprotokoll wurden die Depositen jedoch besonders bemerkt. Außer den gewöhnlichen wöchentlichen Amtstagen mußte der Amtmann e. alle 6 Wochen einen Amtstag in jedem Orte des Gebiets halten, wo er sowohl die gemeinheitliche Verfassung nachsah, als auch kleine Klagen untersuchte und entschied und sich um die Polizei genau erkundigte. f. Der Amtmann hatte über Summen, welche 30 Gulden betrugen, ohne weitere Appellation zu erkennen, wobei aber alle Servituten, Gerechtsamen und Alimentationssachen insbesondere ausgenommen

waren, von welchen sowie in Sachen über 30 Gulden die Appellation an die Herrschaft oder gemeinschaftliche Kanzlei u. s. w. ausdrücklich vorbehalten war. Häufig wurden je nach der Wichtigkeit der Sache, und nachdem dieselbe untersucht war, die Acten ad impartiales verschickt. Das weitere Rechtsmittel ging an das Reichsgericht. Ueber Rechtsstreite zwischen Unterthanen und der Herrschaft erkannte das ritterschaftliche Directorium zu Coblenz, und von da ging die Appellation an das Reichsgericht. Endlich hatte der Amtmann g. jedes Quartal eine Tabelle über alle Klagesachen an die Herrschaft einzureichen. Die Besorgung der voluntairen Jurisdiction begriff in sich die Aufnahme der Testamente, Contracte, Confirmation der Hypotheken und alle Jurisdictionsakten, wo es nicht gerade Streitfragen über mein und dein waren. Wegen dieser gerichtlichen Verhandlungen mußte der Amtmann auch ein besonderes Protokoll führen. Er war angewiesen, bei Aufnahme der Hypotheken darauf zu sehen, daß der öffentliche Credit nicht litt, daß keine Verschreibung ausgefertigt wurde, wo eine stillschweigende Hypothek mit einem Vorzugsrecht vorhanden sein konnte. Die Jurisdictionale umfaßte die Schätzung und Aufrechthaltung der Gerechtsamen, Abwendung fremder Eingriffe in dieselben; er hatte daher ein besonderes Jurisdictionalbuch zu führen, worin alle Gerechtsame bemerkt wurden. Da dieser Beamte angewiesen war, alle sechs Wochen einen Amtstag in jedem Orte der Herrschaft zu halten, so mußte er bei jedesmaligem Amtstag sich bei dem Schultheiß und Gericht erkundigen, ob nichts Neues vorgefallen; er hatte nämlich vorher dieselben genau zu unterrichten, worauf sie ihre Aufmerksamkeit setzen sollten. Jedes Quartal mußte von ihm Bericht ex officio über Jurisdictional-Gegenstände erstattet werden.

„Die Polizei theilte sich in die hohe und in die niedere; zur erstern gehörten: Nahrungszustand der Unterthanen und derselben Beförderung; Aufsicht über das gemeine Wesen, Alimenten; Erhaltung der Landstraßen und Wege; Aufsicht über Gebäulichkeiten und Feuerstätten; Pupillarwesen; Aufsicht über die Schulen. Zur niedern Polizei wurden gezählt: Aufsicht über die Wirthe; Ausweisung der fremden Bettler, Landstreicher und

Gesindels; Gesundheitsanstalten sowohl bei Menschen als Vieh; Aufsicht über den Ackerbau und besonders die Landwirthschaft; endlich die Feueranstalten. Bezüglich des Nahrungszustandes der Unterthanen war dem Amtmann besonders eingeschärft, jedes Hinderniß aus dem Wege zu räumen, welches dem Unterthan in Ansehung seiner Nahrung hinderlich sein konnte, desfalls demselben mit dienlichen Rathschlägen sowohl an Handen zu gehen, als auch gutachtliche Berichte und Vorschläge zu machen, den Unterthan zu unterstützen, den Nahrungsstand zu befördern und sich mit allen Verhältnissen der Unterthanen vertraut zu machen, die fleißigen aufzumuntern, die liederlichen, faulen und unfleißigen von Zeit zu Zeit zu ermahnen und bei fruchtlosen väterlichen Ermahnungen sie mit sonn- und feiertägigen Thurmstrafen zu belegen.

„Die Gemeinden standen mit ihrem Vermögen und ihrer Verwaltung desselben unter der Aufsicht der Herrschaft; ohne deren Wissen und Genehmigung konnten sie nichts veräußern und keinen Proceß führen; thaten sie dennoch letzteres, so hatten die desfallsigen Verwalter die Kosten aus ihren Beuteln zu bestreiten; sie durften auch ohne höhere Ermächtigung keine Capitalien aufnehmen, widrigenfalls die Aufnehmer dafür zu haften hatten. Die Gemeinde bestellte ihre Diener, Hirten, Flurschützen selbst; jedoch mußte dieses mit Wissen und Genehmigung der Herrschaft oder deren Beamten geschehen. Zur Erhaltung der Wässerung auf den Wiesen und Abwendung künftiger Wasserfluthen wurden zwei Mann aus der Gemeinde zur Wässerung und vier Mann zur Abwendung der schädlichen Wasserfluthen auch mit Genehmigung der Herrschaft angenommen und verpflichtet. Die Schulmeister und Kirchendiener wurden dagegen von der Herrschaft angenommen und von der Gemeinde belohnt. Die Anordnung der Erndte, des Heu- und Grumetmachens sowie der Weinlese gingen jedesmal von dem herrschaftlichen Beamten aus, der den Tag dazu anordnete und publicirte. Vorzüglich war es dem Beamten aufgetragen, dahin aufmerksam und thätig zu sein, daß die gemeinen Rechnungen aller Gemeinheiten von Jahr zu Jahr ordentlich abgehört und die gestellten Rechnungen der Herrschaft

zur Revision überschickt wurden, und daß die Gemeindeschulden sich verminderten. Der Amtmann hatte die Bürgermeister zu controliren und auf die Gemeindewaldungen aufmerksam zu sein, die Förster scharf anzuhalten und darauf zu sehen, daß der Regel nach kein Holz angewiesen und gefällt werde ohne nachgesuchte und erhaltene herrschaftliche Erlaubniß. Der herrschaftliche Consens durfte nur dann eingeholt werden, wenn eine starke Partie Holz angewiesen und verkauft werden sollte; nie durfte aber eine Gemeinde, ohne die Anzeige bei dem Amtmann zu machen, Holz anweisen und fällen; dann mußte dieses auch allemal in Beisein des herrschaftlichen Försters geschehen. Letzterer hatte die Aufsicht auf die von den Gemeinheiten angestellten Waldschützen, darüber zu wachen, daß diese ihre Schuldigkeit thäten und daß kein schädliches Holz gefällt werde, dagegen darauf zu halten, daß junges Holz angepflanzt und ordentlich gehegt würde.

„Wollte ein Fremder sich in die Herrschaft einheurathen, oder hatte er in derselben zu erben, so mußte er nebst den gewöhnlichen sogenannten Kauf- oder Tauschgeldern oder sonstigen Praestandis der Herrschaft 10 und der Gemeinde 5 Gulden, ein Beständer oder Beisaß dagegen nur nebst dem jährlichen Verspruchsgeld der Herrschaft 12 und der Gemeinde 6 Gulden vor Antritt und Nutzung der Güter und seinen Aufzug entrichten. Hielt ein Bürgerskind oder Einwohner an einem fremden Orte Freiheit oder Hochzeit und zog hernach oder gleich darauf wieder ins Gebiet mit seiner Frau, so hatte er nebst dem herkömmlichen Einkauf seiner Frau die Hälfte obiger Gebühren zu erlegen. Blieb er Jahre lang aus, so mußte er sich wie ein Fremder einkaufen. Derjenige, der sich zum Unterthan machen lassen wollte, war außerdem verpflichtet, zuvörderst den Huldigungseid zu leisten und ein Vermögen von 200 Gulden zu erbringen, eine Summe, die aber auch nach Umständen vermindert oder ganz nachgelassen werden konnte. Bei einer Wittwe oder einem Beisaß war es nebst den erwähnten Praestandis bloß die Hälfte. Zwischen Kurpfalz, der Grafschaft Leiningen und der Herrschaft Dalberg bestand ein Uebereinkommen der Freizügigkeit. In Ansehung anderer Herrschaften mußte beim Abzug der zehnte Pfennig

vom abgehenden Vermögen gezahlt werden; diese Abgabe konnte nach Umständen von der Herrschaft vermindert oder vermehrt werden. Es durfte kein Fremder als Gemeiner oder Beisaß angenommen werden, ohne vorher nachzuweisen, daß er einen Manumissionsschein erhalten oder aus einem Lande her sei, wo sie alle freie Leute und keiner Leibeigenschaft unterworfen gewesen.

„Durch das Gebiet ging keine besondere Landstraße; da aber nichtsdestoweniger Fremde sowohl als Einheimische die Wege gebrauchten, so waren die Ortsvorstände angewiesen, wenigstens dieselben fahrbar zu erhalten und durch Gemeindefrohnden jederzeit auszubessern. Niemand durfte ein neues Gebäude aufführen noch große Reparaturen vornehmen, ohne solches dem Beamten anzuzeigen. Bei einer solchen Anzeige mußte der Amtmann mit Zuziehung der Handwerksleute dahin vorzüglich sehen, daß keine schlechte elende Hütten aufgebaut, diese aber so eingerichtet wurden, daß keine Feuersgefahr zu befürchten war, wohin die Handwerksleute besonders instruirt wurden. Das Pupillarwesen ist zwar ein Zweig der Gerichtsbarkeit; es wurde aber deswegen zur hohen Polizei mitgerechnet, weil dabei vorzüglich die Erhaltung des Vermögens vorkommt. Dem Amtmann war es besonders ans Herz gelegt und zur Pflicht gemacht, den Pupillen tüchtige und gute Vormünder zu geben, die Rechnungen jedes Jahr richtig abzuhören, für die Erziehung der Pupillen zu sorgen und auf die Sitten dieser Kinder besonders acht zu geben; er führte ein besonderes Pupillar-Protokoll, hielt jeden Monat einen besondern Amtstag wegen dieses Pupillarwesens, vernahm an diesen Tagen die Pupillen und ihre Vormünder und verhandelte hier bloß Pupillarsachen. Dahin gehörte denn auch die Verwaltung des Vermögens Abwesender, Verschwender oder sonst einer Curatel unterworfener Personen. Er hatte für alle Inventarien und Theilungen zu sorgen: diese wurden zwar an den Gerichten auch vorgenommen; allein er hatte dieselben Inventarien und Theilungen zu revidiren, und alle Inventarien mußten bei dem Amt hinterlegt werden.

„Das Schulwesen befand sich noch vor 1787 in einem erbärmlichen Zustande, obgleich es die erste Pflicht der Herrschaft

war, daß die Jugend wohl erzogen und unterrichtet werde. Die Herrschaft mag dieses wohl eingesehen und gefühlt haben, wie nachtheilig jede Versäumniß hierin wirken müsse: sie ordnete daher im J. 1787 manches zu dessen Verbesserung an, unter Andern daß der Amtmann eine vorzügliche Aufmerksamkeit auf diesen Gegenstand haben, von Zeit zu Zeit selbst die Schulen besuchen, die Lehrart der Schulmeister prüfen, Vorschläge machen und überhaupt die Schulen zu verbessern suchen sollte; ein ordentlicher Gerichtsmann wurde angestellt, der mit dem Pfarrer und Schulmeister die Aufsicht über die Schuljugend führen, von Zeit zu Zeit dem Amtmann über die Verfassung der Schulen Anzeige machen, die faulen Kinder und die, welche nicht fleißig die Schule besuchten, zur Correction aufzeichnen sollte; hauptsächlich mußte die Jugend sowohl im Winter als Sommer zur Schule angehalten werden und im Sommer wenigstens zwei Stunden des Tages Schule sein, damit sie dasjenige nicht im Sommer vergäßen, was sie im Winter erlernt hatten; jedes Jahr wurden öffentliche Prüfungen gehalten, jenen, die es verdienten, kleine Belohnungen ausgetheilt, und kein Kind durfte von der Schule befreit werden, bis es vollkommen im Lesen, Schreiben und Rechnen bekannt war. Nach einem alten Herkommen war es die Herrschaft, welche die Schulmeister oder Kirchendiener zu bestellen hatte, während die Gemeinden dieselben besolden mußten. Die Bürgermeister zu Dalberg und Wallhausen waren verpflichtet, den Schullehrern das Schulgeld und Korn jederzeit mit den übrigen Contributionen zu erheben und zu colligiren und demnächst dasselbe ihnen zuzustellen; damit sie genügendes Auskommen haben konnten, hatten sie eine gewisse Schulcompetenz von der Herrschaft bewilligt erhalten, bestehend jährlich in einem Sömmer Korn, einem gehauften Sömmer Hafer, 10 Kreuzer an Geld und einem Glockenbrod. Schon im J. 1701 war die Anordnung getroffen, daß alle Dalbergischen Hofleute auf den Huben und in dem Münchwalde gleich allen Spabrückener Unterthanen jene Abgaben dem Schulmeister zu leisten hätten. Dem Schullehrer zu Dalberg war im Jahr 1736 ein Gewisses aus den Kirchen-Revenuen zugesichert, um wohl bestehen zu können: die Gemeinde lieferte ihm

3½ Malter Korn jährlich, und von jedem Kind bekam er vierteljährlich 4 Albus; das Geldquantum wie das Korn wurde ihm aus der Gemeindecasse bezahlt, und diese bezog es von den Eltern.

„Die Gegenstände der niedern Polizei hatte der Amtmann zu überwachen. Die Wirthe waren angewiesen, Einheimischen nicht über 10 Uhr im Sommer, im Winter aber nicht über 9 Uhr Wein zu schenken. Die Schultheißen waren angewiesen, nicht zu erlauben, daß fremdes Gesindel in den Ort aufgenommen werde; sie mußten daher von Zeit zu Zeit die Wirthshäuser visitiren und dem Beamten schleunige Anzeige davon machen. Landstreicher, Bettler und Leute ohne Paß mußten sogleich aus den Ortschaften gewiesen werden. Keinem Fremden wurde ohne Vorwissen des Beamten ein Aufenthalt gestattet. Der Beamte war gleichzeitig berufen, auf die Krankheiten der Menschen und des Viehes Obsorge zu haben; kein Unterthan durfte Vieh kaufen und ins Dorf bringen, wovon er nicht mit einem Paß beweisen konnte, daß dasselbe gesund und von einem Ort herkomme, wo keine Krankheit herrschte; besonders mußte darauf gesehen werden, daß das Vieh jedesmal gesundes reines Wasser bekam. Was die Landwirthschaft betraf, so erhob dieselbe sich erst einigermaßen nach 1787, wo den Unterthanen befohlen wurde, statt der wilden Obstbäume edle Stämme anzupflanzen, und der Wein-, Acker- und Kleebau durch manche neue Anordnung befördert wurde. Einem alten Herkommen gemäß, welches auch durch Decret vom J. 1696 seine Bestätigung erhielt, durften in die Gemeinde Wallhausen keine fremde Weine eingebracht werden. Von diesem Herkommen wollten im J. 1721 einige abgehen; allein durch ein Conclusum von demselben Jahr wurde dieses Verbot erneuert und sogar die Confiscation des Weines darauf gesetzt. In den 1780er Jahren wurden auch erst Spritzen, Leitern, Feuerhaken und Eimer angeschafft und zu diesem Ende verordnet, daß ein jedes neue Ehepaar, welches als Unterthan angenommen, zwei Eimer beibringen und bei dem Amtmann mit einem Schein von dem Ortsschultheiß darüber sich legitimiren, und daß jeder Ortsschultheiß mit Werkverständigen vierteljährlich in dem Orte die Feuerstätten visitiren und dem Amtmann über den Befund be-

richten und dann von diesem die nöthige Vorsehung getroffen werden mußte. Der Amtmann sah bei seinem sechswöchentlichen Amtstage nach: fand er den Ortsschultheiß hierin nachlässig, so belegte er ihn mit einer Strafe von 1 Rthlr.; im Wiederholungsfall berichtete er darüber der Herrschaft.

„Der Amtmann, welcher die Criminalgerichtsbarkeit zu besorgen hatte, war angewiesen, mit aller Pünktlichkeit bei vorkommenden Fällen zu verfahren, das Informations-Protokoll sogleich mit der Anzeige eines Criminalfalls einzuberichten, und er hatte dann die weitere Weisung abzuwarten. Der Amtmann konnte in kleinen Zentfällen auf zweitägige Thurmstrafe ohne Weiteres erkennen, auch um 5 Rthlr. strafen, mußte aber diese kleineren Straffälle vierteljährlich an die Herrschaft berichten; in allen andern Fällen durfte er, ohne ein Protokoll geführt und einberichtet zu haben, keine Strafe aussprechen. Merkwürdig war die Art der Bestrafung der kleinen Diebereien. Grasete ein Mädchen, so kam es zum erstenmal in das Häuschen und gab dem Schützen 4 Kreuzer Anbringgeld und 2 Kreuzer dem Bürgermeister. Wurde es zum drittenmal ertappt, so mußte seine Mutter dafür an das Halseisen und zahlte daneben 6 Kreuzer Anbringgeld und 6 Kreuzer dem Bürgermeister. War es eine erwachsene Person über 15 Jahre, so trug sie für das erstemal die Geigen im Ort herum und zahlte 6 Kreuzer Anbringgeld; das zweitemal stand dieselbe am Halseisen und gab dem Anbringer und dem Bürgermeister jedem 6 Kreuzer. Verfehlte sich eine Frau mit Grasstehlen, so mußte sie zum zweitenmal 30 Kreuzer Anbringgeld zahlen und stand eine Stunde am Halseisen.

„Wallhausen hatte ein eigenes Hochgericht. Im J. 1711 wurde von der Herrschaft die neue Erbauung desselben, da wo es früher gestanden, verordnet und dasselbe wirklich im November nämlichen Jahrs mit folgenden Ceremonien aufgerichtet. Nachdem drei leibeigene Unterthanen und Zimmerleute das Gehölz im herrschaftlichen Walde Scheibesheck gehauen und solches durch zehn Paar Ochsen ans Rathhaus nach Wallhausen frohndweise von den Wallhausener Fuhrleuten gebracht und in 6 Tagen von besagten Zimmerleuten um einen gewissen Lohn verfertigt war,

wurde der Bau auf 5 Wallhausener Wagen geladen und mittels Escortirung von 25 gewehrten Mannschaften aus dem Wallhausener Ausschuß zu dem destinirten Orte, wo das alte zerfallene Gerichtsgehölz lag, mit ordentlicher Begleitung des Amtskellners, Namens der Herrschaft, des Schultheißen und der Gerichte, auch sämtlicher Wallhausener Einwohner gebracht. Als das Gehölz in Ordnung gelegt war, hielt der Amtskellner zu Pferd eine kurze Anrede von der herrschaftlichen hohen Jurisdictionsgerechtigkeit des Blutbannes sive jurisdictione capitali, die der Freiherr von Dalberg hier habe, sodann von der Intention der Herrschaft über die Aufrichtung des jetzigen Baues. Er schlug den ersten Nagel im Namen der Herrschaft, der Schultheiß den zweiten und jeder Gerichtsscheffen einen Nagel ein. Hierauf schloß der Ausschuß einen Kreis, und es legten die übrigen mit Seilen, Hebeln, Leitern, Heugabeln und sonsten Hand an, und so wurde dann das Gericht aufgestellt, wonach die Escorte Salve gab und der Kellner sich für den treuen Dienst, den sie der Herrschaft geleistet, dankte und ihnen den Frieden so lange wünschte, als der neue Bau stände, auch daß derselbe als Jungfer gleich dem andern wieder zerfalle. Jeder Zunftmann wie auch die Zimmerleute mit Schultheiß und Gerichten bekamen einen Trunk und etwas Brod zur Recompens, und nach dessen Verzehrung und abermaliger Salve begaben sie sich in Begleitung des Kellners nach Haus. Sommerloch besaß ebenfalls ein eigenes Hochgericht, welches am 10. Dec. 1704 zuletzt neuerdings mit vielen Ceremonien aufgerichtet wurde. Die Gemeinde gab das Holz aus ihrem Walde dazu und mußte dasselbe auch auf Ort und Stelle bringen.

„Die Erhebung und Verrechnung der herrschaftlichen Gefälle, die jährliche Stellung einer Rechnung, die Führung eines Manuals war Sache des Amtmanns, der dazu eigene Instructionen erhielt. Er hatte die Aufsicht über alle Güter und Gebäulichkeiten; betrug die Reparation mehr als 3 Gulden, so mußte er der Herrschaft darüber berichten und Erlaubniß dazu einholen. Er hatte auch die Aufsicht über die herrschaftlichen Waldungen, im Früh- und Spätjahr mit den Förstern die Waldungen zu

umgehen und bei dieser Umgehung auf Grenzen, Beschaffenheit des Waldes, dessen Gehölzes, Hegung, genau zu sehen und demnächst über den Befund ausführlich Bericht abzustatten, zugleich an Handen zu gehen, was für Verbesserungen gemacht werden sollten und welche Gattungen Holz am besten fortkommen; gleiche Obsorge mußte er für die Jagd tragen. Er hatte die Holzrüge sowohl in gemeinen als herrschaftlichen Waldungen jedes Jahr vorzunehmen und das desfalls geführte Protokoll einzuschicken, überhaupt den Jäger zur Erfüllung seiner Pflichten anzuhalten.

„Die Herrschaft hatte auch regelmäßige Zünfte, die mit eigenen Zunftartikeln versehen waren. Alle Unterthanen waren, wie schon erwähnt, der Leibeigenschaft unterworfen und hatten als solche Frohnden und andere persönliche Verrichtungen zu leisten sowie Besthaupt zu liefern, wovon unten Rede sein wird. Ohne Erlaubniß der Herrschaft konnte Niemand sich niederlassen, und jeder, der zugelassen war, hatte ein Gewisses zu entrichten. Wer über Jahr und Tag in Wallhausen sich aufhielt und keinen verfolgenden Herrn hatte, gehörte ohne Weiteres dem Herrn von Dalberg an und war der Leibeigenschaft desselben unterworfen. Im 16. Jahrhundert hatte Kurpfalz in der Herrschaft Wallhausen noch viele Leibeigenen sitzen gehabt, welche dieselbe der Freiherrlich von Dalbergischen Familie mittels Verträgen von 1507 und 1538 gegen baare Zahlung von 600 Gulden mit der Bestimmung verkauft hat, daß diejenigen Leibeigenen, die aus der Kurpfalz oder aus dem Pfalzgräflichen in die Flecken oder Dörfer des Herrn von Dalberg zögen, demselben sein und bleiben sollen und so die Gleichheit gehalten werde; so auch war der Zug und die Verheurathung frei bedungen. Machte sich ein Fremder leibeigen, so waren es dessen Kinder, die er mitbrachte, von Rechtswegen nicht, sondern sie wurden es erst dann, wenn sie sich in der Dalbergischen Herrschaft niederlassen wollten.

„Die Unterthanen waren mit folgenden Abgaben belegt: dem Ohmgeld vom Weinzapf, dem Ausfuhr-, Stand-, Markt- und Abtriebsgeld, dem Loskaufsgeld, Accisengeld vom Fruchtbranntweinbrennen, dem Zehntenpfennig bei Verkäufen liegender Gründe, dem Stempelpapiergeld (gegen die Einführung des Stempel-

papiers opponirten die Unterthanen und beschwerten sich hierwegen bei der niederrheinischen Ritterschaft, die jedoch diese Beschwerde zurückwies, weil Herr von Dalberg als Landesherr im Rechte sei, solche Abgaben einzuführen), den Ausfuhrgeldern, der Leibbede, den Rittersteuern, dem Besthaupt, dem Judenschutzgeld, dem Zehnten u. s. w. Neben diesen Abgaben hatten sie als Leibeigene alle möglichen Frohnden zu entrichten, wie sie überhaupt gewöhnlich waren. Der Freiherr von Dalberg war mit seinen Unterthanen wegen mancher Frohnden, z. B. wegen Fertigung von Reifstangen, Faßdauben und Pfählen, im Streite, der jedoch durch Vergleich beigelegt wurde. Bei Austheilung von Schatzungsurkunden beobachtete man, daß jedesmal der dritte Theil der ganzen auszuschlagenden Summe auf die Gesammtmannschaft, die übrigen zwei Drittel dagegen auf das Vermögen geschlagen wurden. In ritterschaftlichen Schatzungsumlagen aber beobachtete man den altherkömmlichen Fuß, nach dem Mannskopf zu 50 fl., wobei ohne Unterschied die Begüterung, Haus, Hof, Früchte, Vieh, Wein, Baarschaft in Anschlag kam.

„Die Herren von Dalberg waren die Lehenherren und die Stifter der Wallhausener Pfarrei; dies geht aus einer Urkunde de dato Mainz 1466 hervor. Als solche hatten sie das jus patronatus und mit diesem das Präsentationsrecht bei einer jeden Vacanz; sie gaben auch in kirchlichen und Schulangelegenheiten Befehle und errichteten im J. 1698 eine eigene Kirchenordnung. Die Kirche zu Wallhausen und die übrigen der Herrschaft standen unter dem Mainzer Bisthum, das mit Einverständniß des Herrn von Dalberg die nöthigen Anordnungen wegen des Gottesdienstes traf. Der Pfarrherr zu Wallhausen bezog von dem Zehnten 20 Malter Korn, 1 Fuder Wein nebst andern Gülten, Zinsen und Renten. Zu Sommerloch hatte das Kloster St. Katharina in Kreuznach die Caplanei zu verleihen, welche der Pastor von Roxheim versah, der auch die Gefälle zu genießen hatte. Die Herren von Dalberg hatten ebenfalls das jus patronatus über die Spabrücker Kirche, welche wie die übrigen unter dem Erzbisthum Mainz stand. Im J. 1680, am Tage der jährlichen Kirchweihung nahm der Erzbischof zu Mainz Besitz von derselben,

und wurden dabei folgende Feierlichkeiten beobachtet: eine Procession eröffnete dieselbe, wobei der Pater Wernerus das Venerabile trug; bei dem Ausgehen derselben verschloß der Glöckner auf Befehl die Sacristei und Sacra wie auch die beiden Pforten, gab die ad Sacra gehörigen Schlüssel dem Pfarrer zu Wallhausen und Spabrücken, die Kirchpfortenschlüssel aber dem Amtskellner des Freiherrn von Dalberg; als nun die Procession zurückkam und der besagte Pater vor der großen Kirchenpforte wieder angelangt war, öffnete der Pfarrer von Wallhausen im Namen des Vicariats zu Mainz und übergab die Schlüssel ad Sacra dem Pater Guardian und der Amtskellner im Namen der Herren von Dalberg die Schlüssel zur Kirchenpforte und wünschte ihm Glück; die Pforten wurden darauf gleich geöffnet, das Venerabile auf den hohen Altar gesetzt und die Sacristei geöffnet; von da begab man sich in den Glockenthurm, zog die Glocken an und gab ein Zeichen damit, berührte ferner die Kanzel und den Altar, und nach dieser vollbrachten Ceremonie wurde das Te Deum laudamus gesungen. Auch zu Waldalgesheim hatten die Herren von Dalberg das Collaturrecht; die Kirchendiener wurden von der Herrschaft angenommen. Zu Wallhausen wurden am 19. Oct. 1706 die Glocken neu gegossen; die Mittagsglocke wiegt 13, die große circa 22 Centner. Die beiden Glocken in St. Lenertscapelle zu Dalberg gehörten der Herrschaft; das Glöckchen zu Spabrücken ist ebenfalls herrschaftlich.

„Die Juden waren in der Herrschaft geduldet. Anfänglich sollte in jedem Orte bloß eine kleine Zahl aufgenommen werden; späterhin vermehrten sie sich aber merklich, da sie der Herrschaft viel eintrugen. So waren zuerst anfänglich nur 3 Juden in Wallhausen gelitten; später aber wuchs die Zahl auf 8 bis 10. Die Unterthanen beschwerten sich zwar dagegen, weil ihnen dies wegen des Weidgangs nachtheilig sei; allein es half wenig. Die Rechte der Juden bei ihrer Annahme bestanden darin, daß ihnen eine Wohnung in der Herrschaft und gleich andern Schutzverwandten Schutz und Schirm und völlige Sicherheit verstattet wurde: sie konnten mit allerhand zuläßigen Waaren Handthierung treiben, in und außerhalb der Herrschaft sich ernähren; sie

durften nicht wie andere Unterthanen beschwert werden, als nur bei Kriegssteuern; sie hatten gegen ein Gewisses, was sie der Gemeinde jährlich entrichteten, den Weidgang für ihr Vieh auf der gemeinen Weide, durften aber kein fremdes Vieh, sondern nur eigenthümliches, worüber sie sich durch Atteste ausweisen mußten, auftreiben. Zu den Pflichten der Juden wurde gerechnet, daß sie sich gegen die Angehörigen der Herrschaft, geistliche und weltliche, alles Wuchers enthalten, gestohlene Sachen nicht ankaufen, solche vielmehr jedesmal dem Gericht anzeigen, ferner den Beamten das herkömmliche Schutzgeld jährlich auf Martini entrichten, endlich dasjenige der Gemeinde zahlen, was gebräuchlich war. Sie durften, weil sie den Schutz zahlten und nur Weide und Wasser aus der Gemeinde zu genießen hatten, nicht zu den gewöhnlichen Umlagen herangezogen werden, als nur zu den Kriegscontributionen, wo sie dann drei Viertel desjenigen zahlten, was der ärmste Mann für sein Contingent zu leisten hatte. Sie hatten keinen Anspruch auf Holz; wollten sie solches haben, so mußten sie der Gemeinde es vergüten. Jeder Jud, der Vieh in die Gemeinde brachte, mußte nachweisen, woher dasselbe war, damit keine Seuche eingebracht wurde; er mußte jedes erhandelte Stück Vieh, bevor er es auf die Weide trieb, 14 Tage lang im Stall behalten; das Vieh aber, was er oder andere Handelsleute in der Handelschaft haben, durften sie nicht auf die gewöhnliche Weide, wohin das gemeine Vieh seinen Gang hatte, sondern an andere Orte führen. Alle Unterthanen und Juden, die etwas klagbar anzubringen hatten, mußten sich bei dem Amt innerhalb 4 Wochen melden, wozu auch die redhibitorischen Klagen zu rechnen sind. Die gesamte Judenschaft hatte jährlich zu entrichten an Schulgeld 8 Gulden an die Rentei und 18 Gulden an dieselbe für den ganzen Accis, jeder einzelne an die Gemeinde 1 Gulden 15 Albus wegen der gemeinen Nutzungen, an Schutzgeld an die Herrschaft 16 Gulden, auch weniger, je nachdem die Verhältnisse waren, an Begräbnißgeld 2 Gulden, 3 fette Gänse, wovon die Herrschaft 2 und der Amtskellner oder Amtmann eine bekam. Es war auch ein altes Regal, daß die Juden die Zungen des Viehes zur herrschaftlichen Kellerei abliefern mußten. Vor

dem J. 1711 standen die Dalbergischen Juden unter dem Rabbiner zu Bingen, der alle ihre Streitigkeiten in Betreff der Kirchen-Ceremonien schlichtete, sich aber in die Civilgerichtsbarkeit nicht einmischen durfte. Am 16. Jan. 1711 gab die Herrschaft den Gebiets-Schutzjuden einen eigenen Rabbiner, der angewiesen wurde, alle Streitigkeiten wegen jüdischer Ceremonien zu entscheiden, dem sie bei Strafe von 5 Gulden Folge leisten mußten. Die Hälfte der jüdischen Strafen kam zur herrschaftlichen Casse; die andere Hälfte bezog die Almosencasse. Lange scheint dieser erste Rabbiner nicht gefallen zu haben, denn schon im J. 1712 am 8. Jun. wurden die Juden von der Herrschaft angewiesen, ihre Klagen und Gegenklagen über jüdische Ceremonien wieder durch den Rabbiner zu Bingen entscheiden zu lassen.

„Folgendes waren die Gewohnheiten bei ehelichen Vermögens-Verhältnissen: 1) Bei abgehenden Pacten war es Herkommen, daß bei Auflösung der Ehe der Ehegatte oder dessen Erben von der liegenden und fahrenden Errungenschaft zwei Drittel und die Ehefrau resp. ihre Erben ein Drittel bekamen; in demselben Verhältniß trugen sie auch zu den ehelichen Schulden bei. Vor Allem zog jeder Theil das beigebrachte liegende und fahrende Vermögen zurück. 2) Hochzeitskosten und Kleidungen, die bei der Hochzeit gegeben worden, mußten die Kinder zur Collation bringen. 3) Was den Eheleuten auf der Hochzeit geschenkt worden, davon gebührte der Frau, wenn die Hochzeit auf gemeine Kosten gehalten worden, der halbe Theil; hat der Mann die Hochzeit allein gehalten, und es ist der Frau insbesondere von ihren Verwandten und Freunden etwas geschenkt worden, so erhält sie es allein. 4) Was der Ehemann der Frau zum Trauschatz gegeben und sonst im Ehestand an Kleidungsstücken gereicht worden, behält sie allein. Jedes Ehegemahl behielt alle zugebrachte Kleider, die es von seinen Eltern oder Freunden geerbt hat, allein. 5) Harnisch, Büchsen, Schwert und dergleichen des Mannes blieben demselben. 6) Die Schaar im Felde wurde zu zwei resp. ein Drittel getheilt. Alles Eßwerk, welches sich beim Ableben im Hause fand, als Wein, Korn, geschlachtetes Vieh, gesalzenes und geräuchertes Fleisch, alle Frucht, Erbsen, Linsen,

Salz, Schmalz, Butter, Käse und dergleichen wurde in zwei gleiche Theile getheilt, und jeder Theil bekam seine Hälfte, das noch lebende Vieh sowie die Frucht auf dem Felde jedoch hiervon ausgeschlossen. 7) Der Ueberlebende erhielt die Kleider seines Ehegemals, die zu seinem Leibe gehörig, allein, wenn die Eheleute ganz ledig, ohne Kinder zuzubringen, zusammenkamen, oder die zugebrachten Kinder gestorben sind. 8) Jeder Kaufhandel oder Verkauf liegender Gründe war nicht eher gültig, bis die beiderseitigen Eheweiber ihre Einwilligung gegeben und den Kaufbrief unterschrieben hatten; auch der Weintrunk konnte erst dann getrunken werden, wenn dies geschehen war.

„Bezüglich der Nutznießung der überlebenden Eheleute ist nach dem Landesgebrauch die überlebende Ehefrau in den väterlichen Gütern ihrer Kinder leibzüchtig, so lange sie im Wittwenstande verbleibt; schreitet sie zur zweiten Ehe, so verliert sie diese Nutznießung. Der überlebende Vater behält aber die Leibzucht, wenn er auch die zweite Ehe eingegangen ist. Sind keine Kinder aus der Ehe vorhanden, so besteht ohne Pacta keine Leibzucht. Dieses geht aus folgenden, aus den Dalbergischen Amtsprotokollen gezogenen Entscheidungen hervor. I. Jacob Dieter erzeugte mit Brigitta 3 Kinder, Nicolaus, Detzem und Margaretha, und starb mit Hinterlassung seiner Wittwe und dieser Kinder. Brigitta verehelichte sich zum zweitenmal mit Hansen; Nicolaus und Detzem starben inzwischen: es fragte sich jetzt, was nunmehr das noch lebende Kind erster Ehe, Margaretha, zu beziehen habe. Die Entscheidung erfolgte dahin, daß, obwohl die Mutter nach dem ländlichen Gebrauch die Nutznießung habe, sie dennoch dieselbe, da sie sich anderwärts verheurathet, von der Stunde an verloren habe und die väterlichen Güter den Kindern herausgeben müßte; man bezog sich hierwegen auf eine römische Gesetzstelle. Was die Erbschaft der beiden verstorbenen Kinder betrifft, so sei nach einem römischen Gesetz dieselbe auf die Schwester Margaretha und die Mutter zu gleichen Theilen gefallen, und letztere habe die ihr zugefallenen Güter jedoch nur in der Art zu empfangen, daß sie nach ihrem Absterben nicht auf die Kinder zweiter Ehe, sondern auf die Margaretha fallen,

so daß sie nur Nutznießerin sei und keine Macht habe, etwas davon zu veräußern, zu versetzen und zu verpfänden. Diese Entscheidung ist schnurstracks gegen die pfälzische Landesordnung, die sowohl den Frauen als auch den Männern, wenn sie Kinder haben, die Nutznießung in Allem gestattet, wie auch die Erbschaft eines oder mehrer Kinder mit den lebenden Kindern nicht allein nutznießlich, sondern auch eigenthümlich zu theilen gestattet. II. Matthias und Ottilia lebten zu Dalberg in der Ehe und hatten zwei Kinder erzielt, Hans und Katharina. Matthias starb und hinterließ seine Frau und die beiden Kinder. Ottilia schritt zur zweiten Ehe mit Hilges, mit dem sie eine Tochter, Agnes, erzeugte. Der Sohn Hans starb während dieser Ehe, und nach ihm ging die Mutter auch mit Tod ab. Es fragte sich nun, wie die Güter des ersten Mannes, die des Sohnes und der Mutter zu vertheilen seien. Die Entscheidung war folgende: die Verlassenschaft des ersten Mannes, bestehend in dem Zugebrachten und in zwei Theilen der Errungenschaft, liegend oder fahrend, fielen auf seine beiden Kinder eigenthümlich, und die Mutter blieb Nutznießerin, so lange sie im Wittwenstande beharrte; das geerbte Gut des Sohnes Hans fiel halb auf seine Schwester Katharina und halb auf die Mutter; die Halbschwester wurde davon ausgeschlossen; weil die Mutter sich nicht nochmals verheurathet hatte, so blieb sie Nutznießerin dieser Hälfte so lang sie lebte und durfte nichts davon veräußern, so daß die Katharina nach ihrer Mutter Ableben alle Güter ihres Bruders Hans bekam; sie mußte auch zwei Theile der Schulden übernehmen, die während der Ehe ihres Vaters gemacht wurden; der zweite Ehemann Hilges erhielt nichts als sein Zugebrachtes und zwei Theile der in der Ehe errungenen Güter; die Schulden, die er aus erster Ehe gezahlt, mußten ihm mit zwei Theilen vergütet werden; das mütterliche Vermögen wurde in zwei Theile getheilt, und es bekam Agnes den einen und Katharina den andern Theil; von dem Theil der Agnes behielt der Vater lebenslänglich den Genuß, gleichviel ob er seinen Wohnsitz verändere oder nicht. Im Wesentlichen kommt diese Entscheidung ganz mit der ersten überein. III. Gleiche Grundsätze werden in einem, im Amts-

protokoll eingeschriebenen Rechtsgutachten in einem Proceß zwischen Nicolaus Zwicken und Consorten, Erbrecht und Nutznießung betreffend, ausgesprochen; es wurde gleichzeitig erkannt, daß der Ehemann als Letztlebender und Nutznießer seinen eigenen Kindern keine, wohl aber eine Caution zu prästiren habe, welche zwei Stücke in sich begreife: 1) daß er sich verbürge, das Gut in keinen Abgang und Unbau kommen zu lassen und alles das zu thun, was ein fleißiger Hausvater in seinen eigenthümlichen Gütern zu thun schuldig sei, und 2) daß er alle solche wiederfällige Güter, wenn die Nutznießung beendet sei durch anderweitige Verheurathung oder Todesfall, wieder zustelle. Auch hier wurde überall auf römische Gesetze und Autoren sich bezogen. IV. Nicolaus Metzler von Wallhausen war verehelicht mit N. und starb ohne Leibeserben mit Hinterlassung der Wittwe und Geschwister. Es fragte sich, was jene und diese zu beziehen hätten. Die Entscheidung (1579) ging dahin: weil die Frau sich wieder zu verheurathen gedenke, so habe sie alle Güter des Mannes, fahrende, liegende, zugebrachte und erworbene, dessen Erben herauszugeben, denn das Weib habe ohne besondere Pacta und Bedinge, besonders wenn keine Leibeserben vorhanden, in des Mannes Gütern keine Nutznießung, sondern müsse solche den Erben zukommen lassen, dagegen der Mann auch; sie habe jedoch ihr eingebrachtes liegendes und fahrendes Vermögen vorab wegzunehmen; von den errungenen Mo- und Immobilien nehme sie vermöge des allgemeinen Brauchs ein Drittel und müsse den Erben des Mannes zwei Drittel zustellen; derselbe Fall sei auch in Ansehung der Fruchtschaar, welche im Felde stehe; was den Eheleuten auf der Hochzeit geschenkt worden, davon gebüre der Frau, wenn die Hochzeit auf gemeine Kosten gehalten, der halbe Theil; hat der Mann die Hochzeit allein gehalten, so bekommt die Frau nur dasjenige allein, was ihr insonderheit von ihren Freunden und Verwandten geschenkt worden; was ihr Ehemann ihr zum Trauschatz geschenkt und sonst im Ehestand angekleidet worden, behalte sie allein; die während der Ehe contrahirten Schulden habe die Frau zu einem Drittel und der Mann resp. dessen Erben zu zwei Drittel zu entrichten. V. Im Amtsproto-

koll vom Januar 1580 ist verzeichnet, was Rechtens in Kurpfalz und im Dalbergischen, wenn Ehegatten ohne Kinder von einander ab intestato sterben; es heißt dort: 1) kurpfälzische Landesordnung gestattet dem letztlebenden Ehegemahl den Nießbrauch des halben Theils der Güter des Verstorbenen unter Caution, er bleibe unverheurathet oder nicht; 2) im Dalbergischen Gebiet muß alles zurückgegeben werden, er verheurathe sich oder nicht. VI. Nicolaus Metzler war mit Cuna verheurathet, ohne Kinder erzeugt zu haben; nach dem Tode des erstern fragte es sich, was die Erben desselben zu beziehen hätten. Durch Entscheidung des Landesherrn selbst vom 19. Januar 1775 wurden die Rechtsansprüche also regulirt: 1) die Erben ab intestato sollen alle von Nicolaus Metzler in die Ehe zugebrachten Güter, liegend und fahrend, wiederbekommen, und wäre Sache, daß Nicolaus Metzler von Zeit seines gehaltenen hochzeitlichen Handstreichs bis an den Kirchengang etwas liegender oder fahrender Hab erkauft, errungen oder überkommen, so soll dies ebenfalls als zugebracht angesehen werden; 2) dieselben sollen erhalten alle von Nicolaus Metzler hinterlassene Wehr, als Harnisch, Büchsen, Schwerter und dergl., zwei Theile aller Schaar im Feld, so Nicolaus Metzler geblumet habe; 3) zwei Theile aller in stehender Ehe errungenen liegenden und fahrenden Güter, aller in stehender Ehe gemachten Activ- und Passiv-Schulden; 4) alle zugebrachten Kleider, die Nicolaus von seinen Eltern und Freunden ererbt; 5) alles Eßwerk, so im Hause noch vorhanden, als Wein, Korn, geschlachtetes Vieh, gesalzenes und geräuchertes Fleisch, alle Frucht, Erbsen, Linsen, Salz, Schmalz, Butter, Käs und dergl. sollen in zwei gleiche Theile getheilt und jedem ein Theil zugewiesen werden, mit Ausschluß des noch lebenden Viehes sowie der Frucht im Felde. Cuna Metzler soll erhalten: 1) all ihr zugebrachtes liegendes und fahrendes Gut; 2) alle ihres Hauswirths Nicolaus seligen Kleider, nur allein was zu seinem Leibe gehörig gewesen, und was er ihr von den Frauenkleidern, so er von seinen Eltern oder sonst geerbt, oder auch aus neuem Gewand hat machen lassen; 3) ein Drittel aller in der Ehe errungenen liegenden und fahrenden Güter; 4) ein

Drittel der Schaar, so von beiden Eheleuten geblumet; 5) ein Drittel aller in der Ehe gemachten passiven und activen Schulden. VII. Im J. 1580 war am Wallhausener Amt ein Rechtsstreit anhängig, wo es sich um die Erbansprüche an die Hinterlassenschaft beider Eheleute handelte, die keine Kinder hatten. Der Landesherr, um mit Sachkenntniß sprechen zu können, wandte sich an das Gericht zu Wallhausen, um zu erfahren, wie der Landesbrauch in jenem Fall bei ihnen hergebracht sei, und dasselbe berichtete ihm Folgendes: Wenn von zwei Eheleuten der Mann oder die Frau sterbe, ohne Kinder zu hinterlassen, so bekomme der Letztlebende seines verstorbenen Ehegatten Kleidung ohne Erstattung des Werthes; dieses verstehe sich aber nur von dem Fall, wenn die Eheleute ganz ledig zusammengekommen und weder von dem einen noch andern Theil Kinder zugebracht worden oder die zugebrachten nicht mehr am Leben seien. Was aber die zugebrachten liegenden Güter betreffe, so fallen diese zurück, woher sie gekommen; von den errungenen Gütern erhalte der Mann zwei Drittel, das Weib ein Drittel; die ehelichen Schulden werden in demselben Verhältniß übernommen. VIII. In einem herrschaftlichen Decret vom 12. Febr. 1752 wird bestätigt, daß, wenn der überlebende Ehegatte zur zweiten Ehe nicht schreite, er die Leibzucht von des verstorbenen Ehegatten beigebrachtem Vermögen habe.

„Die höchst wichtige Frage, welches Landesrecht die Herrschaft Dalberg regiert habe, ist früher wie heute vielen Zweifeln unterworfen gewesen: manche stellten mit Gewißheit auf, daß die kurpfälzischen Landrechte eingeführt seien und zur Anwendung kommen müßten; andere wollten die gemeinen Rechte als herrschend gelten lassen. Nicht allein jetzt ist dieser Rechtszustand zweifelhaft geworden, sondern er war es schon früher. Für die Geltung des pfälzischen Landrechts sprach wohl der Umstand, daß die Herrschaft vom pfälzischen Lande ganz umgeben war und von den Advocaten aus Kreuznach immer die Eingaben und Proceßschriften angefertigt wurden, die Dalbergischen Unterthanen mit den kurpfälzischen im steten Handelsverkehr standen und dazu das pfälzische Landrecht einen Ruf hatte, sodann weil auch eine

specielle Verordnung vom Landesherrn die Einführung desselben ausdrücklich verfügte. Dennoch kann erwiesen werden, daß besagtes Landrecht nicht in der Herrschaft gegolten, sondern nur das Gewohnheitsrecht, und da, wo dieses schwieg, das gemeine Recht und Particularverordnungen, die allein bei Rechtsentscheidungen zur Anwendung kamen. Es darf daher nicht wundern, wenn der Königl. Friedensrichter von Kreuznach in seinem amtlichen Bericht vom 1. März 1834 mit Andern die Vermuthung aufstellt, daß das pfälzische Landrecht besagte Herrschaft regiert habe. Folgende historische Entwickelung mit den angezogenen Beweisstücken wird aber das Gegentheil bestätigen. Die Herrschaft gehörte nie Kurpfalz an, sondern sie war ein Lehen des Bisthums Speyer, welches an die Familie von Dalberg schon im 15. Jahrhundert durch Kauf und Erbschaft kam. Die rechtliche Vermuthung spricht also von vorn herein nicht für das kurpfälzische Landrecht, sondern für das gemeine Recht, da die Vasallen den Unterthanen kein eigenes Landrecht gaben. Bis zum J. 1730 wurde auch das gemeine Recht nebst dem Landesbrauch beobachtet. Dieses sagen die bei der Abhandlung über die Nutznießung oben angeführten Urkunden und Entscheidungen, deren sich noch eine Menge anführen ließen. Im J. 1730, wo die Freiherren Franz Eckenbert und Wolf Eberhard die Herrschaft regierten, haben diese erst die Einführung der pfälzischen Landes-Ordnung und Rechte verordnet; sie sagen in dieser Verordnung, daß sie erfahren hätten, in den Orten ihrer Herrschaft sei bis dahin keine gewisse Landesordnung eingeführt gewesen, sondern bald dieser bald jener Gebrauch beobachtet worden, und es habe derselbe nach Verlauf einiger Jahre in einem und demselben Orte mehrmalen gewechselt, was den Unterthanen merklich geschadet hätte; diesen müsse daher daran gelegen sein, daß ein stabiles Gesetz bestehe, worauf in judicando sowohl als bei allen Handlungen reflectirt werde. Alle vorherigen Landesbräuche und Gewohnheiten, welche besagter pfälzischer Landesordnung ungemäß und entgegen waren, wurden als abgeschafft erklärt, mit der Bestimmung, daß da, wo die Ordnung nicht entscheidend wäre, nach gemeinen beschriebenen kaiserlichen Rechten und Reichs-

Constitutionen gesprochen werden solle. Im J. 1735 nahm bei Erlassung eines Decrets über die Appellationssumme die Herrschaft nicht allein Bezug auf die kurpfälzische Landesordnung, sondern es wurde nebenbei der Beamte angewiesen, daß, wenn das Project des Decrets gegen die ehemals ergangene herrschaftliche und kurpfälzische Landesordnung laufen sollte, man ein anderes gleichlautendes zu formiren habe. Man dürfte daher nun wohl annehmen, daß jenes Landesrecht wirklich publicirt worden, besonders da in einer Bittschrift, die Theilung einer ehelichen Gütergemeinschaft betreffend und an den Landesherrn gerichtet, ausdrücklich auf die kurpfälzische Landesordnung Bezug genommen und darin gesagt worden, daß diese in allen Orten der Herrschaft, welche dem pfälzischen Territorium angrenzten, recipirt, auf- und angenommen worden. Das auf diese Eingabe erfolgte Decret vom 12. Febr. 1752 gibt indessen Gewißheit, daß jene Verordnung nicht in Vollzug getreten und das kurpfälzische Landesrecht nicht zur Ausführung gekommen ist. Der Petent wollte letzteres Recht bei der Theilung in Anwendung gebracht haben; dies veranlaßte die landesherrliche Erklärung, daß er in seinen Gerichten und Herrschaften alle seine Beamten angewiesen und verpflichtet habe, nach den allgemeinen Civilrechten in judicando zu verfahren, und daß die kurpfälzische Landesordnung nicht recipirt noch herkömmlich sei, und so erkannte er nun auch in der Sache nach Maßgabe des gemeinen Rechts.

„Hiernach unterliegt es keinem Zweifel mehr, daß das pfälzische Landesrecht keine Gesetzeskraft in der Herrschaft erlangt hat. Jeder etwaige Zweifel verschwindet aber durch den Umstand, daß auch in der Folge nur der Landesbrauch und das gemeine Recht, nicht aber das kurpfälzische Landesrecht in judicando angewandt worden; dieses bekunden folgende im Dalbergischen Archiv vorgefundene Urkunden: 1) Eine Theilungsverhandlung vom 25. Jan. 1758, worin gesagt ist: Hiervon erbet zwar der Vater mit seinen übrigen 5 Kindern nach gemeinen kaiserlichen Rechten, muß aber nach juxta verba expressa sothaner Rechte, weilen er ad portionem virilem an diesen rückgefallenen Gütern keinen usum fructus participirt, die in Pupillensachen

hergebrachten Interessen von 100 Gulden zu 6 Gulden. 2) In einer Amtshandlung wurde bemerkt: daß nach kaiserlichen Rechten das Handwerksgeschirr nicht saisirt werden dürfe. 3) In einem Einkindschafts- und in einem Erbrechtsproceß, betreffend den Philipp Eisenperger, wird bloß auf das kaiserliche Recht Bezug genommen. 4) Im J. 1790 war bei dem Amt zu Wallhausen ein Rechtsstreit zwischen Lunkenheimer und den Erben Schott anhängig. Das Factum war folgendes: Christoph Weinstein und dessen Ehefrau Anna Maria Lunkenheimer starben, ohne Kinder hinterlassen zu haben, errichteten jedoch eine letzte Willensmeinung, wodurch sie sich wechselseitig die lebenslängliche Nutznießung von allem dem, was der Erstverstorbene von ihnen verlassen werde, zusichern; in dem Eigenthum aber setzte der Ehemann den Johann und David Schott, die Ehefrau dagegen die Erben Lunkenheimer zu Erben ein. Der Ehemann starb zuerst, die Ehefrau zuletzt. Nach dem Tode der Ehefrau wurde zur Theilung geschritten und solche auch vom Amt Wallhausen vorgenommen. In derselben wurden den Erben des Mannes zwei Drittel der Errungenschaft nebst den von ihren Erblassern beigebrachten Fahrnissen, den Erben der Ehefrau dagegen nur ein Drittel der Errungenschaft zugetheilt, ganz nach dem alten Landesbrauch. Letztere behaupteten nun, nach dem pfälzischen Landesrecht, welches eingeführt sei, müßten ihnen alle Fahrnisse zugewiesen werden. Man hat von obigem Amtsbescheid appellirt; das Resultat dieser Appellation konnte aber nicht ermittelt werden. 5) Ein gleicher Fall findet sich in der Theilungssache des Nicolaus George bestätigt, wo dem pfälzischen Landesrecht entgegen der Ehemann zwei Drittel der Errungenschaft und ein Drittel die Ehefrau im J. 1781 zugewiesen erhielt und dieses von keinem Theil bestritten wurde. 6) In einer Verordnung vom 16. Febr. 1756 wird erwähnt, daß für die den Kindern sowohl nach der Natur als gemeinem Recht zuständige Verlassenschaft Sorge getragen werden müsse. Nirgends ist Rede von dem nachbarlichen pfälzischen Recht, und so könnten viele andere Urkunden angeführt werden, worin mit Uebergehung des pfälzischen Landesrechts bloß des gemeinen Rechts Erwähnung geschieht. Die

Ursache, daß die Verordnung, welche das pfälzische Landesrecht einführt, nicht zum Vollzug gekommen, scheint dieselbe gewesen zu sein wie die in der Herrschaft Bretzenheim, welche ganz nahe bei Wallhausen liegt. Hier war auch die Publication des besagten pfälzischen Landesrechts verordnet; allein da der Fürst von Bretzenheim darauf aufmerksam gemacht worden war, daß Kurpfalz, welches gern um sich greife, sich als Schutz- und Schirmherr dadurch ansehen und in der Folge sich über die Herrschaft zum Herrn machen könnte, so unterblieb sie, und man zog vor, lieber das alte Recht beizubehalten, als einen solchen gefährlichen Schritt zu thun.

„Als besondere Gewohnheiten in der Herrschaft sind folgende zu verzeichnen. Bezüglich der Weide hatten die Schultheißen die Befugniß, bis Michaeli alle Wiesen zu hegen und zu verbieten, dergestalt, daß Niemand selbst in seinen eigenen Wiesen weiden lassen durfte, bis der Schultheiß sie bannweise, eine nach der andern, aufthat. Am 17. Jul. 1742 erging eine dieser Verpflichtung ganz gemäße Verordnung, daß die Wiesen, worauf Grummet gemacht werden konnte, geschlossen und bis Michaelitag in Bann gelegt werden sollen. Nach der Gemeindeordnung von 1742 durften keine Wiesen mehr abgegrafet werden, sondern mußten alle zum Futter aufgemacht und bis Michaeli in Bann dergestalt gelegt bleiben, daß hingegen, wie sich die Verordnung ausdrückt, die nach letztergangenem herrschaftlichen Befehl zum Grummet nun ebenmäßig in Bann gethanen Wiesen nur bis nach Aegidii verboten und geschlossen sein sollen. Ferner war das Weiden vor dem Grummet Regel; wenn eine Ausnahme stattfinden sollte, wurde dieses immer ausdrücklich vom Landesherrn verordnet. Das Schafhalten auf der gemeinen Weide endlich war nach dem Schatzungsfuß ermittelt: der viele Schatzung zahlte, konnte auch viele Schafe halten; der nicht eigne Wiesen hatte, durfte aufs Höchste nur eine Kuh zur Weide bringen. Wegen der Grenzsteine mußte nach der Gemeindeordnung von 1742 jeder Angrenzende ½ Schuh Erde zur Markanwendung liegen lassen, bei Strafe von 2 Gulden, wovon die Herrschaft zwei Drittel und die Gemeinde ein Drittel bekam. Hatte ein Nachbar den

Markstein umgeworfen oder beschädigt, so war er gehalten, dieses sogleich bei Strafe dem Nachbarn und dem Beamten anzuzeigen. Gütertheilungen oder Veräußerungen konnten ohne Vorwissen und Beisein der herrschaftlichen Beamten nicht geschehen, und diese waren angewiesen, darauf zu halten, daß so viel wie möglich die Güter und Häuser der Unterthanen beisammen blieben und die Erben sich allenfalls unter sich verglichen oder der Tüchtigste herausgelesen oder darum gespielt werde. In diesem Fall habe dann einer dem andern sein Erbtheil herauszuzahlen und dieser sein Glück weiter und anderwärts zu suchen. Dieser Anordnung lag als ratio zum Grunde, weil die Erfahrung gelehrt habe, daß eine unbeschränkte Theilung nur zum Nachtheil der Gemeinde gereiche, indem die Unterthanen des Gebiets sich so vermehrt und die von ihren Eltern geerbten Güter jedesmal so unter sich vertheilt hätten, daß da, wo sonst kaum einer davon hätte leben können, nunmehr 2, 3, 4 und mehr davon sich erhalten wollten, und diese Antheile würden sogar wieder mit der Zeit unter ihre Kinder vertheilt, der Art, daß solche Leute nicht mehr bestehen könnten und im Nothfall andern ihre Früchte raubten. Standen Obstbäume nahe an dem Eigenthum des Nachbarn, so zog man gemäß der Gemeindeordnung vom 24. Jan. 1784 die Schnur: fand es sich, daß dieselbe den Baum berührte, so bekam der Nachbar ein Drittel des Genusses davon; traf die Schnur auf den halben Baum, so erhielt der Angrenzer den halben Genuß. Es war zur Vermeidung solcher Streitigkeiten verordnet, daß bei künftiger Anpflanzung der jungen Bäume 10 Schuhe von Furche und Gewann hinweggeblieben werden solle. In der Gemeindeordnung von 1742 war es vorgesehen, wenn die Aeste eines Baumes über des Nachbars Eigenthum ragten und der Eigenthümer des Baumes das Obst abnehmen wollte, daß er dann zuvor dieses seinem Nachbar anzeigen mußte. Der Nachbar durfte dagegen nicht das Obst des Ueberhangs ohne Wissen und Willen des Eigenthümers des Baumes abnehmen, bei Strafe von 1 Gulden. In der Nähe von Weinbergen war es untersagt, Bäume anzupflanzen; die vorhandenen mußten sogar beseitigt werden. War es indessen der Fall, daß ein Eigenthümer

eines Obstbaums, der am Ende eines Feldes stand, sich bereit erklärte, den Schaden zu ersetzen, und dieses Anerbieten wurde von der Herrschaft angenommen, so konnte der Baum stehen bleiben; wilde Obstbäume mußten aber selbst bei Erbietung des Schadenersatzes niedergehauen werden. Das Zinsenwesen war in der Herrschaft dahin regulirt, daß es nur erlaubt war, von geliehenen Capitalien 5 Procent zu nehmen, dagegen verboten, Naturalien statt Geldzinsen zu stipuliren und sich liefern zu lassen."

„Die Burg Dalberg," hat Hr. Archivrath Eltester aufgezeichnet, „liegt an der Gräfenbach, etwan 200 Fuß über dem Dörfchen Dalberg auf einer von drei Seiten freiliegenden Bergkuppe, die nur gegen Westen mit dem Gebirgsstock in Verbindung steht, hier aber durch einen künstlichen, tief in den Felsen gehauenen Graben durchschnitten ist. Der Zugang zur Burg beginnt von dem Dorfe aus von Osten her und windet sich um die Südseite des Berges herum bis auf die Westseite der Burg, wo ein doppeltes Thor gewesen zu sein scheint, eines in der Zwingermauer und ein zweites hart unter der Südwestecke der Burg. Die Burg selbst ist ein unregelmäßiges Oblong, welche auf der Hauptfronte nach Süden vier neben einanderstehende verschiedene Gebäude, auf der Ostseite zwei runde Thürme, auf der Nordseite zwei Gebäude und auf der Westseite über dem Graben die Warte zeigt. Da die Gebäude etwas verworren durcheinander liegen, so folgen wir bei der Beschreibung dem durch die beiden Zwingerthore führenden Burgwege und treten durch das schmale Burgthor in der Mitte der Südfronte in den äußern engen Burghof ein. Das nächste Gebäude zur Rechten, welches durch eine nach außen hin abgerundete Ecke zugleich das kleine Eingangsthor der Burg flankirt und äußerlich sich mit dem nebenanstehenden Capellengebäude durch einen Bogenmauerkamm auszeichnet, enthielt früher vier Balkenstockwerke, das nach Osten anstoßende im untern Stockwerk die Capelle mit einigen Spitzbogenfenstern und Spuren von schlecht bemalten Wänden, darüber noch drei Balkenstockwerke. Der es flankirende runde Thurm bildet zugleich die Ecke nach Südosten. Unmittelbar an den vorigen Bau stößt ein weites vierstöckiges Gebäude mit

starkem, rundem Eckthurm, nach Nordosten zu gerichtet, und liegt hier in der Mitte des Hofes ein Gewölbeingang, der zu einer Cisterne geführt haben kann. Links vom Eingang in die Burg liegt auf der Südseite zunächst ein hohes Gebäude mit gut erhaltenem Gewölbe und drei Balkenstockwerken, daneben die Ruinen eines ebenfalls drei- oder vierstöckigen Gebäudes, welches an die Warte, die den höchsten Punkt in der Burg, eine kleine Felsenerhöhung auf der Nordwestseite, einnimmt und den Graben beherrscht. Die Warte ist nur etwa 20 bis 25 Fuß hoch, überragt auch trotz ihrer höhern Lage kaum die übrigen Gebäude und Thürme. Daß sie auch früher nicht viel höher war, zeigen die Fensterbänke des Wachzimmers und die schwarzen Mauern. Nördlich an die Warte stoßen noch ein Gewölbe und Mauerreste eines an die Ringmauer gelehnten Gebäudes. Der Zwinger, der auf der Südseite noch erhalten ist, scheint sich rings um die Burg gezogen zu haben; wenigstens bemerkt man sowohl auf der Ost- wie auf der Nord- und Westseite eine Rondele und basteiartige Vorsprünge zu seiner Flankirung. Auf der Südseite ist auch ein kleiner Graben davor in den Felsen eingeschrotet. Der Hauptgraben befindet sich, wie schon angedeutet, auf der Westseite unter der Warte. Zwei hohe, schmale, aus dem Graben heraufgemauerte Pfeiler trugen hier eine Wasserleitung in hölzernen Röhren zur Burg hinein. Was nun das Alter der jetzigen Ruine angeht, so sind die ältesten Theile die Thürme, woran man deutlich älteres Mauerwerk unterscheidet, und das Gebäude zur Linken des Thors; doch möchte letzteres nicht über das 14. Jahrhundert hinaufgehen. Die Hauptgebäude auf der Süd-, Ost- und Nordseite rechts vom Eingang scheinen ihrer Regelmäßigkeit nach aus dem 15., vielleicht sogar aus dem 16. Jahrhundert herzurühren. Man sieht der ganzen Burg, die schon anfänglich von beschränktem Umfang war, an, daß sie auf die Dauer den zahlreichen Linien und Aesten des Hauses der Kämmerer von Worms zu eng wurde, so daß sie genöthigt waren, sich mit einzelnen, dicht neben einander erbauten Häusern darin mehr in die Höhe als in die Breite auszudehnen. Sie gleicht darin vollkommen der Burg Eltz, die

aber Dalberg in dem Reichthum an Thürmen und massivem Steinbau übertrifft."

Die Burg Dalberg wurde nach der urkundlich belegten Angabe von Bodmann (Rheingauische Alterthümer, I. 100) um 1170 von Godebold Herren von Weyerbach (bei Oberstein, † 1185) erbaut, Dominus Godeboldus de Wirbach, qui castrum Dalburch primo edificavit. Sein Sohn Godebold Herr zu Weyerbach, 1190—1225, theilte seine Besitzungen unter zwei Söhne: Godebold der jüngere setzte die Linie in Weyerbach fort, welche indessen kurz nach 1277 mit dessen Sohn Johann erlosch; Johann dagegen erhielt Dalberg und erscheint 1235 urkundlich als erster Herr von Dalberg: Ego Johannes dominus de Dalborg (II. 562). Sein Sohn Otto Herr zu Dalberg, 1275—1292 erscheinend, hatte zur Gemahlin Agnes von Waldeck und von ihr den einzigen Sohn Anton Herr zu Dalberg, der als der letzte seines Geschlechts 1304—1315 vorkommt. Dieser Anton vererbte Dalberg an seinen Vetter Johann Kämmerer von Worms, unzweifelhaft denselben, welchen Humbracht, S. 14, als den Gemahl der Juliane von Waldeck aufführt und von ihm meldet, daß er von Anton von Dalberg als seiner Ehegemahlin Schwestersohn (soll wohl heißen Mutterschwester Sohn) 1315 in die Gemeinschaft des Schlosses und der Herrschaft Dalberg aufgenommen worden sei.

Die Regesten der Herren von Dalberg, insofern sie dem Publicum vorliegen, sind sehr unvollständig, wie man aus dem wenigen, so ich beizubringen vermag, entnehmen wird. Rath und Gemeinde von Worms reversiren sich gegen Eberhardus Schuron miles, G. dictus Magnus, Henricus, Gerhardus und Embrico fratres Camerarii etc., bis zu dem Sinodstage, welchen die Bischöfe von Worms und Speier und Graf E. von Leiningen angesetzt haben, jedoch unter der Bedingung, daß die genannten Ritter den Wald Belde bis zu der Hunenstat am Rhein und die Inseln im Rhein ruhig besitzen und gebrauchen, 24. Jun. 1261. Eberhard Bischof von Worms belehnt die Gebrüder Henricus und Gerhardus milites, camerarios nostros, mit drei Viertel der Wiese Dretdelachen bei Vischerhusen, welche diese

von dem Ritter Heinrich Alhere, ministerialis noster, filius quondam Cunradi Alheri, gekauft haben, VII. idus aprilis 1269. Der Rath von Worms beurkundet den Verkauf eines Zinses aus einem Hause zu Worms, Lehen des h. Martinus, zu Handen des Ritters Dirolfus filius quondam Caroli militis de Hocheim und seiner Hausfrau Agnes, an Henricus camerarius Wormatiensis, 1272. Eberhard Bischof von Worms, Alexander, Dechant, und das Domcapitel zu Worms belehnen ex gratia die Gebrüder Henricus et Gerhardus, fratres camerarii milites Wormatienses, mit der Wiese Dredelachen, in die S. Pantaleonis 1273. Hermann und Eberhard, Kämmerer zu Mainz, consentiren lehnsherrlich, daß Philipp, Giselberts des Ritters von Alzei Sohn, mit seinem Bruder Werner genannt Winther, das Gericht zu Umesheim für die Mitgift der Hausfrau Philipps, Hedwig, Tochter des Kämmerers von Worms, um 60 Mark Cöln. verpfände, am Sonntag Invocavit 1278. Bischof Friedrich von Worms und sein Domcapitel vererben die Wiese Dredelache, die von den Gebrüdern Heinrich und Gerhard, Ritter, Kämmerer zu Worms angekauft wurde, an diese und ihre Verwandten, in Epiphania Dñi 1282. Das Nonnenkloster Predigerordens zur Himmelskron zu Hochheim, Wormser Sprengels, stellt eine Schadlosverschreibung aus für Heinrich, Gerhard und Emicho Kämmerer zu Worms, wegen der von Sygelo von Waltinheim eingetauschten Aecker zu Hochheim, Pauli Bekehrung 1288. Johann Kämmerer von Boppard, Ritter zu Worms, und Jutta von Rennenberg, Eheleute, verkaufen der Frau Liepmuth zu Brey, Wittwe des Ritters Raymbold, 6 Mark Geld jährlich aus ihren Wingerten zu Hirzenach, vigilia S. Thomae 1355. Kurfürst Ruprechts des Jüngern zu Pfalz Revers wegen Oeffnung der Dalburg durch die Gemeiner daselbst auf seine und seines Sohnes Lebenszeit, am Tage Viti et Modesti 1367. Den 25. Mai 1374 einigen sich Peter, Wolf, Johann Kämmerer, Ritter, Gebrüder von Worms, Diether Kämmerer von Worms, Edelknecht, und Heinrich Bottendal von Drechungeshusen, um die Verleihung der Capelle St. Pancratien zu Erbach bei Stromberg, „also daß Herr Dold, itzund Caplan, sie

friedlichen und getruwelichen besitzen soll sein Lebtage, darnach wann er abgehet von Todes wegen oder sie uffgibt, so sollen wir Peter, Wolf, Johann, Diether vorgenannt und unser Erben leihen und geben zum ersten einem redlichen Manne der vorgenannt Capellen, also sich das heischet. Darnach soll Heinrich Bottendal, wann sie ledig wird, die Capelle leihen einem biederben redlichen Manne, der des wirdig ist. Vortme sollen wir Peter, Wolf, Johann, Diether vorgenannt Kemmerer und unser Erben drei Gifte han nach einander, also dick das nott ist, und Heinrich Bottendal und sin Erben ein Gift darnach, in aller der Massen als wir dann han an dem Gerichte zu Erbach vorgenamt." Kaiser Karls IV lehensherrlicher Consens für die von Ritter Konrad von Rüdesheim vorgenommene Verpfändung seines Zehnten zu Ramstein an Peter Kämmerer von Worms, Oppenheim 1374.

In der St. Katharinenkirche zu Oppenheim liegen begraben 1) Philipp von Winnenburg, gest. 1362. Außer dem der geharnischten Gestalt beigegebenen Wappenschild erscheinen über einem Baldachin rechts die Wappen von Winnenburg, links die von Dienheim. 2) Anna, des Johann Kämmerer von Worms Tochter, gest. 1410. Ein wunderhübsches Köpfchen. 3) Heinrich Kämmerer von Worms, gest. um 1400. Neben ihm 4) seine Hausfrau, Hedwig Boos von Waldeck. 5) Friedrich Kämmerer von Worms genannt von Dalberg, gest. 1506. Neben ihm 6) seine Eheliebste, Katharina von Gemmingen, gest. 1517. 7) Wolfgang Kämmerer von Worms genannt von Dalberg, gest. 1476, Freitag nach St. Matthäi. Neben ihm 8) seine Hausfrau Gertrud Greifenklau von Vollraths, gest. 1502 auf St. Laurentien Tag. Sie ward die Mutter von Johann von Dalberg, Bischof zu Worms. 9) Wolfgang Kämmerer von Worms genannt von Dalberg, gest. 1527. Geharnischte Gestalt von eleganter Arbeit in einer modern-antiken Nische. Unterschrift: Ao. MDXXII uff Mittwoch nach S. Pauls bekehrung starb der ehrenvest Wolfgang Kæmmerer von Worms genannt von Dalberg.

Der erste Kämmerer von Worms, der den Beinamen: genannt von Dalberg führte, ist der Enkel des in die Gemein-

schaft von Dalberg aufgenommenen Johann, ebenfalls des Namens Johann, der, kurfürstlicher Hofmeister und Rath, am 9. Oct. 1415 das Zeitliche gesegnete. Er ist directer Stammvater der zahlreichen Dalbergischen Linien, deren ältere, von seinem Sohn Wolfgang abstammend, gegenwärtig noch zu Maleschau in Böhmen blüht, während die jüngeren längst erloschen sind. Im J. 1657 wurde das Geschlecht in den Reichsfreiherrenstand erhoben. Hingegen ruhet das tiefste Dunkel auf einer andern, dem Hause Dalberg ausschließlich zu Theil gewordenen Auszeichnung. Bei der Krönung eines römisch-deutschen Kaisers, in dem Augenblick, daß dieser sich anschickte, einem drapello eletto den Ritterschlag zu verleihen, mußte ein Herold ausrufen: „Ist kein Dalberg hier?" und der pflegte niemals zu fehlen. Wie das Neue Genealogische Handbuch, welches die Geschlechtstafeln derer in- und außer dem Heil. Röm. Reich dermahlen blühender Freyherr- und Adelicher Familien enthält, Jahrgang 1777, unter der Rubrik, Cämmerer von Worms genannt von Dalberg schreibt: Es hat solches Geschlecht „schon vom K. Carl V das Privilegium exemptionis et de non evocando subditos etc. erhalten. Welches Privilegium auch von allen hernach gefolgten Kaisern, auch sogar von dem Rheinischen Reichs-Vicariat bis auf Ihre jetzige Allerglorwürdigst herrschende Kaiserliche Majestät bestätiget worden. Nebst diesen so hohen Prärogativen haben noch die Cämmerer von Worms gt. v. D. die Ehre, des H. R. R. Erste und Erb-Ritter zu seyn; wie denn in jeder Kaiserkrönung bei dem Ritterschlag allemal einer von Dalberg im vollständigen Harnisch vor allen andern zum Ritter geschlagen und vorhero von dem Kaiserlichen Herold dreimal aufgerufen wird." Es wird versichert, K. Friedrich IV, an seinem Krönungstag auf der Tiberbrücke zu Rom an 300 Grafen, Herrn und Edelleut den Ritterschlag ertheilend, habe mit einem Cämmerer von Worms den Anfang gemacht, „weil das von Alters her im Brauch gewesen." Ennenckl aber, der von 190 dieser neuen Ritter die Namen aufbewahrt, gedenkt keines Dalberg. Dem Alter des Geschlechtes, wie hoch dasselbe auch hinaufgeht, kann diese Auszeichnung nicht zuzuschreiben sein;

so viele andere stehen, was diesen Punkt betrifft, mit ihm in gleicher Linie. Die Erinnerung an die Herrlichkeit des vormaligen Königshofs zu Worms wird zu K. Friedrichs IV Zeiten nicht gar lebendig gewesen sein; am wahrscheinlichsten bleibt es, daß man in den Kämmerern von Worms ihre Abstammung von den Dynasten von Weyerbach ehren wollte.

Im J. 1794 werden als des Geschlechts Besitzungen genannt: 1) Hernsheim, Schloß und Städtchen bei Worms. 2) Kropfsberg bei Speier. 3) Rupertsberg bei Speier. 4) Essingen bei Landau. 5) Esthal bei Neustadt an der Hart. 6) Heßloch bei Oppenheim, auf dem rechten Rheinufer, gleichwie 7) Abenheim bei Oppenheim und 8) Gabsheim bei Wörstatt. 9) Albersheim im Odenwald, 2½ Stunde von Lindenfels. 10) Die Herrschaft Dalberg-Wallhausen. 11) Friesenhausen, in dem vormaligen Rittercanton Baunach, mit einem ansehnlichen Schloß, vortrefflichen Meiereigründen und 68 Unterthanen. Das Neue Genealogische Handbuch für 1776 gibt Zeugniß von der Wichtigkeit der Dalberg in frühern Zeiten. „Die von Cämmerer waren zu Zeiten der Fehdekriege noch weit fürchterlicher als das berühmte Fränzchen von Sickingen oder Götz von Berlichingen — denn die Cämmerer hatten nicht nur viele Bergfestungen, sondern jederzeit ein ansehnliches Kriegsvolk, wie sie dann auch noch würklich die Bergfestung Kropfsberg, Breidenstein rc. in dem Gereiden Gebürg bei Neustatt an der Hart besitzen."

Um den Ursprung des Geschlechts soll man nicht fragen; er verliert sich in tiefem Dunkel. Den h. Heribert, den Erzbischof von Cöln, in die früheste Ahnenreihe aufzunehmen, ist beinahe ebenso abgeschmackt als die Herleitung von dem römischen Cavalier Cajus de Marcello. Sogar ist unerwiesen, daß ein Kämmerer von Worms jener Erkenbert sei, der im J. 1119 den Anfang machte mit dem Bau von Kirche und Kloster zu Frankenthal, welchen er im Laufe von fünf Jahren so weit brachte, daß er es mit Mönchen Augustinerordens besetzen konnte. Er stand auch von 1126 ab bis zu seinem Absterben 1132 dem Hause als zweiter Propst vor, gleichwie seine Gemahlin Richlindis die erste Vorsteherin des von ihr ebenfalls zu Frankenthal

erbauten Nonnenklosters Augustinerordens geworden ist. Die Brüder Gerhard 1200, Wolfgang 1269, Friedrich 1209, müssen als die Stammväter des Geschlechts angenommen werden. Gerhards Sohn, Gerhard der Große zu Ehrenberg 1239, hinterließ eine zahlreiche bis auf diesen Tag blühende Nachkommenschaft, die nach einer von Hrn. Archivrath Eltester aufgestellten Tabelle in die folgenden Linien sich verzweigt hat: I. Gerhards Linie theilte sich um 1280 in a. Gerhards Linie, mit Dalberg mitbelehnt 1315, theilte sich 1350 in die Linien aa. Diether, zuletzt 1820, bb. Winand und cc. Gerhard zu Dalberg, zuletzt 1414; b. Embrichos Linie, zuletzt 1414. II. Embrichos Linie erscheint zuletzt 1315. III. Wolfgangs Linie, um 1250, theilte sich in die Linien 1) Rigeso, welche um 1280 sich wieder theilte: a. Peter Kämmerer von Worms genannt von Bechtolsheim, erloschen um 1440, und b. Giselbert Foys oder Phus Kämmerer von Worms, erloschen 25. Nov. 1386; 2) Philipp, zuletzt 1337. IV. Friedrichs Linie, zuletzt 1284.

Winands Linie zu Dalberg, zuerst 1395 den Beinamen von Dalberg führend, theilte sich 1441 in A. Wolfgangs Linie, welche sich 1476 wieder zweigte in I. Friedrichs Linie; diese theilte sich 1506 in 1) Wolfgangs Ast, erlosch 2. Mai 1576, 2) Philipps Ast, erlosch 1614. II. Diethers Linie theilte sich 1530 in 1) Hans Linie, in den Reichs-Freiherrenstand erhoben von K. Ferdinand III 6. April 1654, erlosch 1722; 2) Damians Linie, erlosch 1705; 3) Friedrichs Linie zu Dalberg und Kropfsberg; diese theilte sich 1693 in a) Franz Eckenberts Linie, welche sich 1741 wieder theilte in aa. Hugo Philipps oder Dalberger Linie, die am 2. Sept. 1848 erlosch; bb. Friedrich Antons oder Heßlocher Linie, welche sich 1811 abermals theilte in *a.* Friedrich Karls Linie, durch K. Franzens von Oestreich Gnade seit 1810 Grafen von Ostein-Dalberg, blühen noch; *b.* Karl Antons Linie zu Heßloch, blüht ebenfalls noch. b) Wolf Eberhards oder Hernsheimer Linie, französischer Herzog von Dalberg seit 14. Oct. 1814, erlosch 1833. III. Wolfgangs Linie, aus der Theilung von 1476, erlosch 1616. B. Philipps Linie, von 1441, theilte sich 1492 in 1) Wolfgangs Ast, erlosch 25. Sept. 1559; 2) Hans Ast, erlosch 13. Juli 1532.

Wolfgang Kämmerer von Worms genannt von Dalberg, der 1446 auf der Tiberbrücke vor allen Andern, selbst höhern Standes, der erste zum Ritter geschlagen wurde, starb 1476, in der Ehe mit Gertrud Greifenklau Vater von 16 Kindern, darunter insbesondere Johann von Dalberg, Fürstbischof zu Worms, merkwürdig als einer der thätigsten Beförderer des wissenschaftlichen Strebens in Deutschland bei seiner hohen kirchlichen Würde. Von seinen Jugendjahren weiß man durchaus nichts; doch gehet aus seinem nachherigen Leben zur Genüge hervor, daß er eine ausgezeichnete Erziehung genossen haben müsse. In dem Alter von 21 Jahren bezog er laut der Matrikel von 1466 die Universität Erfurt; 1470 erhielt er daselbst das Baccalaureat der Philosophie. Nachher scheint er auch die Universität Heidelberg besucht zu haben. Bald darauf unternahm er eine wissenschaftliche Reise nach Italien, wo die classische Literatur wieder aufzublühen begann. Hier besuchte er die berühmtesten Universitäten, machte auch bedeutende Bekanntschaften, wie namentlich jene von Rudolf Agricola; seine rechtswissenschaftlichen Studien verschafften ihm das Doctorat, wahrscheinlich zu Ferrara, wo er 1476 sich befand. Nach seiner Rückkehr aus Italien machte er noch für kurze Zeit einen Abstecher nach der Universität Ingolstadt 1478. Dem folgte sehr bald seine Berufung an den Hof des Kurfürsten Philipp zu Pfalz, der ihn zu seinem Kanzler ernannte. Es war das ein glückliches Ereigniß für die Universität Heidelberg, deren Gedeihen er in aller Weise zu befördern suchte; sie mag unter ihm ihre höchste Blüthe erreicht haben.

Johann hatte sich bereits in den geistlichen Stand begeben und war Dompropst zu Worms, als er auf Ableben des dasigen Bischofs Reinhard von Sickingen (12. August 1482) zu dessen Nachfolger erwählt wurde. Nicht lange und er kam zu lebhaften Streitigkeiten mit der Stadt Worms, so ihn veranlaßten, in Begleitung sämtlicher Geistlichkeit die Stadt zu verlassen und nach Ladenburg zu übersiedeln, 1499. Mit um so lebhafterm Eifer widmete er sich den Wissenschaften, daneben nach Kräften der Universität Heidelberg Aufnahme befördernd. Einer der

vorzüglichsten Lehrer, den sie ihm zu verdanken hatte, war Rudolf Agricola. Auch die Heidelberger Universitätsbibliothek hat er gegründet, den Kurfürsten Philipp im Jahr 1498 zur Errichtung der neuen Burse, deren Bestimmung die Beförderung des Studiums der bürgerlichen Rechte, bewogen. Als Bischof hatte Dalberg die neue Anstalt zu bestätigen und einzuweihen. Bereits Bischof ließ er sich von Rudolf Agricola in der griechischen, von Johann Reuchlin in der hebräischen Sprache unterrichten. Besonders aber wird sein Eifer für Ausbildung der deutschen Sprache gerühmt. Fast alle Gelehrte des Vaterlands bemühten sich um seine Bekanntschaft, eigneten ihm ihre Werke zu; viele wurden durch ihn zur Ausgabe von schätzbaren Schriften veranlaßt; die ausgezeichnetesten, Trithemius, Eitelwolf vom Stein, Reuchlin, Celtes, standen mit ihm in beständigem Briefwechsel, und die rheinische gelehrte Gesellschaft, von Konrad Celtes gegen Ausgang des 15. Jahrhunderts gestiftet, wählte ihn zu ihrem Präsidenten. Trithemius, ebenfalls dieser Gesellschaft angehörend, außerdem mit Dalberg genaue Verbindung unterhaltend, meint, er sei unter den Doctoren der gelehrteste, unter den Philosophen ein Plato, unter den Musikern Timotheus, unter den Rednern Demosthenes, unter den Astronomen Firmicius, unter den Arithmetikern Archimedes, unter den Dichtern Virgilius, unter den Geographen Strabo, unter den Geistlichen Augustinus, in der Gottesfurcht Numa gewesen. Aus andern Nachrichten läßt sich schließen, daß er besonders ein Beförderer der Münzkunde, der historischen Wissenschaften überhaupt war. Als Redner glänzte er 1485 an dem päpstlichen Hof, da er abgesendet worden, dem neuen Papst Innocentius VIII Namens des Kurfürsten zu Pfalz Glück zu wünschen. Wenn also Dalberg auch nicht als Lehrer und Schriftsteller sich eigne Verdienste um die Wissenschaften erwarb, so bleibt ihm doch der Ruhm, daß er einer der größten Kenner und Beförderer derselben gewesen, der sowohl durch sein Beispiel als durch Aufmunterung und Unterstützung anderer Gelehrten nicht wenig zum Aufblühen ernster Studien beitrug. Zu frühe, allgemein betrauert, starb er den 28. Jul. 1503. Von seinen Schriften ist nicht viel

auf uns gekommen. Außer der Rede an den Papst und einigen Briefen an Reuchlin, scheint gar nichts ihm Angehöriges gedruckt zu sein; doch führen gleichzeitige oder bald nach ihm lebende Schriftsteller, z. B. Konrad Gesner in seiner Bibliotheca universalis (Zürich 1545, fol.) S. 396 b noch folgendes von ihm an: 1. Carmina et orationes variae. 2. De moneta liber. 3. Collectio aliquot millium graecorum et teutonicorum vocabulorum, quae utraque lingua idem significant. 4. De vita Agricolae. Noch gebürt ihm der Ruhm, daß er den Grund zu der schönen Geschlechtsbibliothek gelegt habe.

Von des Bischofs von Worms Brüdern wurde Friedrich, gest. 1506, Stammvater der ältern, Friedrichschen Hauptlinie, welche sich durch seine Söhne Wolfgang und Philipp in zwei Aeste verbreitete und mit Philipps Enkel Eberhard auf Hernsheim erlosch im J. 1614. Ein anderer Bruder, Dietrich, gest. 1530, wurde in der Ehe mit Anna von Helmstatt Vater von Friedrich, Oberamtmann zu Oppenheim, der, mit Anna von Fleckenstein verheurathet, den 21. Febr. 1574 mit Tod abging. Von dessen 10 Söhnen sind zu nennen Hans, von welchem die Johanns-Linie, Damian, Vaut zu Germersheim, gest. 1598, Stammvater der Damianischen Linie, deren Mannsstamm mit seinem Urenkel Friedrich Anton, Domherr zu Mainz, kurmainzischer Geheimrath und Hofrathspräsident, 1705 ausging. Ferner Wolfgang, der Kurfürst, und Friedrich zu Kropfsberg, dessen Nachkommenschaft noch heute blühet.

Hans von Dalberg, kurmainzischer Rath und Amtmann zu Lahnstein, starb den 29. Jul. 1607, aus der ersten Ehe mit Katharina Walbott von Bassenheim den Sohn Wolfgang Diedrich hinterlassend. Dieser, Oberamtmann zu Rieneck, † 18. Jul. 1618, hinterließ drei Söhne, deren ältester, Wolfgang Hartmann, Oberamtmann zu Höchst, gest. 1654. Von wegen seiner Frau, Maria Echter von Mespelbrunn, hatte er eine starke Forderung an seinen Schwager, und es wurde ihm statt der Zahlung das im Jahr 1596 von Diedrich Echter von Mespelbrunn um 125,000 Gulden angekaufte Bücholb, Marktflecken und wichtiges Gut bei Arnstein im Würzburgischen. Die Belehnung darüber

empfing er 1652. Von dem Kaiser den 6. April 1654 in den Reichsfreiherrenstand erhoben, ist er in demselben Jahr verstorben. Sein älterer Sohn, Johann Friedrich Eckenbert, kaiserlicher wirklicher Rath, Amtmann zu Höchst 1665, Vicedom zu Mainz den 28. Sept. 1686, starb im März 1712; da er, kinderlos in seiner ersten Ehe mit Maria Katharina Ernestina von Dalberg, in der zweiten Ehe mit Maria Clara Lucretia Kottwitz von Aulenbach die einzige Tochter Maria Clara Philippine gewonnen hatte, wurde Bücholb, das an Ländereien, Weinbergen und Seen sehr beträchtliche Rittergut, als vermanntes Lehen von dem Lehenhof eingezogen, und der in Würzburg regierende Fürstbischof gab es an seines Bruders Sohn, Lothar Gottfried Greifenklau zu Vollraths. Dieser vertauschte es gegen Braunsbach und Groß-Eßlingen an das Hochstift. Dem Hochstift blieb Bücholb bis 1747. In diesem Jahr wurde der Graf von Ingelheim von wegen seiner Gemahlin, der Erbtochter von Dalberg, nach langen Verhandlungen mit dem Gut belehnt; nur mußte er dessen Eigenschaft als Mannlehen anerkennen, auch andern Bedingungen sich unterwerfen. Während der nun eintretenden Sedisvacanz 1749 wurde der Graf durch das Domcapitel aus seinem Besitz vertrieben. Dieses veranlaßte einen langwierigen Rechtsstreit vor dem Reichshofrath, welcher nach mehren rechtlichen Ausführungen im J. 1753 zu Gunsten von Würzburg entschieden wurde. Ueber diesen Zwistigkeiten ergaben sich in dem Ort so viele Unordnungen, daß man in der ganzen Gegend von einer zerrütteten Wirthschaft das Sprichwort hört: „Es ist eine Haushaltung wie zu Bücholb."

Wolfgang, geb. im J. 1537, hatte eine vortreffliche Erziehung genossen. Nach dem Beispiel so mancher seiner Vorfahren, die sich durch Wissenschaften und Geschäftskunde ausgezeichnet, trat er mit rühmlichem Eifer in ihre Fußstapfen. Solche Eigenschaften erwarben ihm frühzeitig die ansehnliche Stelle eines Domscholasters; man bediente sich seiner zu Gesandtschaften auf Reichstagen, woselbst er mit der ihm ganz besonders eignen Beredsamkeit die Wohlfahrt des Reichs und der Kirche beförderte. In der Folge wurde er in Mainz und zu Speyer

zum Dompropst erwählt. Durch den Tod des Kurfürsten Daniel (Brendel von Homburg) wurde das Erzstift in allgemeine Trauer versetzt. Jeder fühlte tief, welch großen Verlust die Kirche und das Reich erlitten. Sehnsuchtsvoll wandte man seine Blicke auf das Domcapitel, welches zu einer neuen Wahl den 20. April 1582 anberaumt hatte. Von der Klugheit und den edlen Gesinnungen seiner Glieder erwartete man mit Zuversicht, daß der Mainzer Kirche ein verdienstvoller Mann würde vorgesetzt werden, und in der That wurden diese Hoffnungen in vollem Maße erfüllt. Kaiser Rudolf, dem Wolfgang persönlich bekannt, war über seine Erhebung höchst erfreuet. In seinem Schreiben an den Papst rühmt er dessen Anhänglichkeit und Eifer für die katholische Religion, die Unsträflichkeit seiner Sitten, den würdevollen Anstand und die vorzügliche Geschäftskunde, welche er bei mehren Veranlassungen unter seinen Vorfahren auf den Reichsversammlungen gezeigt habe, woselbst man besonders seine Beredsamkeit bewundert habe.

Wolfgang, nachdem er im obern Erzstift die Huldigung eingenommen, begab sich auf den vom Kaiser ausgeschriebenen Reichstag nach Augsburg, woselbst er am 18. Juni anlangte. Die Hauptgegenstände der Berathschlagungen waren die gegen die Türken zu leistende Hülfe und das Benehmen, so man gegenwärtig in dem Krieg, welcher in den Niederlanden von den Spaniern mit ihren aufrührischen Unterthanen geführt würde, zu beobachten hätte. Nach vielen Unterhandlungen bewilligte man dem Kaiser vierzig Römermonate, innerhalb fünf Monaten zu entrichten. In Betreff des zweiten Punkts, der wegen der allenfallsigen Einmischung Frankreichs gegründete Besorgnisse erregte, konnte man sich nicht vereinigen. Die geistlichen Kurfürsten wollten wenigstens die holländischen Werbungen im Reich verboten wissen; allein die weltlichen, meistens der Reformation zugethan, erklärten, daß man hierdurch sich des Kriegs theilhaftig mache. Nur in so weit verständigte man sich, daß man zur Sicherheit der westfälischen Länder zwei Römermonate in Bereitschaft halten wolle, um den allenfallsigen Streifereien beider Parteien Einhalt zu thun.

Höchst auffallend ist es, daß man mit so wenig Nachdruck zu einer Zeit gehandelt hat, wo der Wohlstand und die Industrie Deutschlands die kräftigsten Maßregeln erheischt hätten. Seither war der rheinische Handel bis an die See frei gewesen. Dieser Freiheit verdankten die rheinischen Städte und besonders Cöln ihre Reichthümer und steigenden Flor. Allein nun sperrten die holländischen Republikaner den Rheinstrom für immer. Hierüber betroffen, beschloß zwar die Reichsversammlung eine Vorstellung an die Staaten von Holland. Der Erfolg lehrte aber, daß man entweder gar nicht geschrieben, oder daß niemand sich daran gekehrt habe. Während seines Aufenthalts zu Augsburg sandte Wolfgang den Domherrn Bernhard von Gablenz und den Dechanten von St. Sever zu Erfurt, Veit Milet, nach Rom, um die Bestätigung und das Pallium zu erhalten. Auch trat er am 30. Julius dem Kurverein nach abgelegtem Eide bei. Der feierlichen Belehnung Johanns, Erzbischofs von Trier, wohnte er bei; er selbst aber konnte in Ermanglung der päpstlichen Bestätigung dieselbe nicht erhalten. Da sie erst im November dieses Jahrs eintraf, sandte er im folgenden (1583) Hartmud von Kronberg, Vicedom von Aschaffenburg, und Johann von Heusenstamm, Oberamtmann von Amorbach, nach Preßburg, Posony, nicht Posen, Poznan, woselbst sie am 13. April von dem Kaiser die Regalien empfingen.

Die fortwährenden Verwicklungen, so wie auch eine tödtliche Seuche, welche im J. 1583 große Verheerungen anrichtete, hatten bisher Wolfgang verhindert, die erzbischöfliche Weihe zu empfangen. Nunmehr bereitete er sich mit der auferbaulichsten Geistessammlung zu diesem heiligen Geschäft und empfing in der Stiftskirche zu Aschaffenburg am h. Pfingstfeste 1584 aus den Händen seines Weihbischofs Stephan Weber die Consecration. Ohnerachtet Wolfgang mit warmer Anhänglichkeit der katholischen Religion ergeben war und deren Grundsätze standhaft vertheidigte, so störte in diesen trüben Zeiten doch kein fanatischer Eifer die Gefühle von Wohlwollen, die er gegen Andersgesinnte hegte. Diese in jenen Tagen so seltenen Gesinnungen, in Verbindung mit seinen großen persönlichen Eigenschaften, erwarben ihm selbst bei

seinen Gegnern Bewunderung und Liebe. Einen überzeugenden Beweis hiervon gab Kurfürst August von Sachsen, der ihm einen freundschaftlichen Besuch abstattete, als er sich der Gesundheit halber in den benachbarten Bädern aufhielt. Man besprach sich auf die freundschaftlichste Weise, wobei der Erzbischof von Trier, Johann von Schönberg, und selbst der Pfalzgraf Kasimir gegenwärtig waren, wie der Frieden in dem deutschen Vaterland aufrecht erhalten werden könnte. Wolfgang bewirthete seine Gäste auf das prächtigste, ließ zu ihrer Unterhaltung unter Anleitung der Jesuiten von der studirenden Jugend das Schauspiel „Esther" aufführen. Dasselbe erhielt so ungetheilten Beifall, daß der Kurfürst von Sachsen den Jesuiten ein Geschenk von mehren hundert Thalern machte und Wolfgang die Schauspieler, hundert und zehn an der Zahl, welche meistens aus dem ersten deutschen und französischen Adel waren, nach Hof zur Tafel lud. Dieses glückliche Ereigniß berichtete Wolfgang dem Kaiser mit dem Beifügen, daß August sich sehr geneigt zeige, den neuerwählten Kurfürsten Ernest von Cöln als solchen anzuerkennen. Mit eben so großer Leutseligkeit und Ehrenbezeugung empfing er den Kurfürsten von Pfalz, Friedrich V, und seine Gemahlin Elisabeth, welche bloß aus persönlicher Neigung ihm einen Besuch abstatteten.

Wolfgang kannte aus Erfahrung den wichtigen Einfluß, welchen die ernsten Wissenschaften und schönen Künste auf die gründliche Erlernung der Religion und Beförderung ächter Humanität hatten; er wußte auch, daß an dem Unterricht und der Ausbildung der Jugend der Kirche und dem Staat alles gelegen, deßwegen befliß er sich, seine Residenz zum beständigen Sitz der Musen einzuweihen. Zu dem Ende beförderte er die von Daniel getroffene Schuleinrichtung und schützte dessen fromme Stiftung zum Besten des Schulwesens. Dem päpstlichen Nuntius zu Cöln, welcher gegen die Bestimmung des ehemaligen Minoritenklosters zu einem Schul-Collegium dem Kurfürsten Gegenvorstellungen machte, und sogar den vortrefflichen Daniel einer Gewaltthätigkeit beschuldigte, schrieb er eben so unbefangen als ernst, er müsse es ungemein hart empfinden, daß man einem so vortreff-

lichen Fürsten Beschuldigungen aufbürde, von welchen er gänzlich rein sei, indem er nicht aus eigner Macht, sondern mit Genehmigung Gregors XIII diese Bestimmung verfügt habe. Um Wetteifer unter der studirenden Jugend zu erregen, schickte er seine Nepoten in die öffentlichen Schulen, wohnte oft selbst den Prüfungen und theatralischen Vorstellungen bei. Die Schlechtgesitteten und Untauglichen schloß er zum warnenden Beispiel aus, die Guten ermunterte er dagegen durch angemessene Belohnungen.

Im J. 1588 ließ Wolfgang das vom Papst der Christenheit verliehene Jubiläum bekannt machen. Er gebot dessen Feier in seiner Hauptstadt, ohnerachtet die Gegenden am Rheinstrom durch den französischen Religionskrieg in große Unruhen versetzt wurden. Als in dem nämlichen Jahr Christian I, Kurfürst von Sachsen, den Hugonotten in Frankreich Reiterei und Fußvolk zu Hülfe sandte und Fürst Christian von Anhalt dieses Heer nahe bei Mainz versammelte, erregte dieses große Besorgnisse. Nicht sobald hatte Wolfgang, der sich damals in Aschaffenburg aufhielt, hiervon Nachricht erhalten, so eilte er furchtlos mitten durch die von Kriegern wimmelnden Straßen und langte glücklich zu Mainz an. Sogleich ließ er die Bürgerschaft bewaffnen und besetzte die Festungswerke; um aber den Bürgern die mühsamen Kriegsbeschwernisse zu erleichtern, ließ er unter der Hand Mannschaft anwerben, welche er bis zu gänzlich verschwundener Gefahr in Sold behielt. Stets besorgt für die Wohlfahrt seiner Unterthanen, bemühte er sich, die Industrie zu beleben, behufs deren er an verschiedenen Orten mehre Bauten vornehmen ließ. So wurde in Mainz das alte baufällige Schulhaus, so die Jesuiten inne hatten, von Grund aus neu erbauet. Der prächtig aufgeführte Schloßbau zu Höchst ist auch sein Werk, und das Schloß zu Steinheim erhielt manche Verbesserung und Verschönerung. Zu Aschaffenburg erbaute er ganz von Neuem die Oberjägermeisterei, welche nachmals zum Gebrauch des erzbischöflichen Commissariats diente, sodann die Oberkellerei am Schlosse und das Amtskellereihaus vom Bachgau.

Aus seinen Regierungsverordnungen so wie aus den Unterhandlungen mit den benachbarten Staaten leuchtet überall seltene

Weisheit und das Bestreben für das Beste seiner Untergebenen hervor. Ganz gegen den herrschenden Geist seines Zeitalters, in welchem die Großen zum empfindlichen Schaden ihrer armen Bauern die Wildbahn mit unerbittlicher Strenge hegten, erließ er die strengsten Befehle zur Beschränkung derselben, damit der mühsame und höchst nothwendige Feldbau nicht beeinträchtigt würde. Sein oftmaliger Ausspruch war: „Viel lieber will ich lebenslänglich kein Wildpret mehr genießen, als daß meine armen und arbeitsamen Unterthanen dadurch nur im geringsten sollten beschädigt werden," Gesinnungen, wodurch er sich die Liebe und Hochschätzung seiner Unterthanen erwarb, die aber anderswo keine Nachahmer fanden.

Die Fortschritte der Türken in Ungern und das allgemein verbreitete Gerücht, daß der Sultan selbst zu Feld ziehen und die Belagerung von Wien in Person befehligen wolle, bewogen den Kaiser, in dieser bedrängten Lage einen Reichstag nach Regensburg auszuschreiben. Zu dem Ende sandte er den Grafen von Oettingen an den Kurfürsten nach Aschaffenburg. Nachdem Wolfgang sich vorläufig mit den rheinischen Kurfürsten berathschlagt hatte, beauftragte er den Domherrn Johann Adam von Bicken und den Kanzler Wolf von Rosenbach, sich nach Regensburg zu begeben, welchen er bald darauf selbst folgte und am 15. Mai 1594 seinen feierlichen Einzug daselbst hielt. Wolfgang versah nun in eigner Person die Stelle eines Directors des Kurcollegiums. Der Kaiser schilderte die dringende Gefahr auf das lebhafteste; dessen unerachtet wollten die protestantischen Stände, besonders Kurpfalz, erst vor der Hand die Religionsbeschwerden gehoben wissen. Rudolf erreichte aber doch endlich seine Absicht, da die lutherischen Fürsten es gegen ihr Gewissen hielten, länger Gemeinschaft mit dem calvinischen Kurfürsten von der Pfalz zu machen. Man bewilligte achtzehn Römermonate, in gewissen Terminen zu zahlen, obgleich dem Kaiser der gemeine Pfennig ungleich angenehmer würde gewesen sein. Wolfgang wohnte auch der auf diesem Reichstag feierlich vollzogenen Einführung des Kurfürsten Ernest von Cöln in das Kurcollegium bei, so wie auch der Belehnung dieses Fürsten.

Um seine Unterthanen vor dem großen Nachtheil zu bewahren, der ihnen durch die häufig cursirenden schlechten Münzen im Handel und Wandel erwuchs, traf Wolfgang die geeigneten Vorkehrungen. Er ließ Münzen von ächtem Schrot und Korn prägen und verbot die Circulation der schlechtern bei scharfer Ahndung. So wurden in den Jahren 1586 und 1587 rheinische Goldgulden und 1593 ganze, halbe und Viertels-Thaler geschlagen. Ferner verordnete er, daß der Königsthaler nicht höher als für einen und einen halben Gulden, der Reichsthaler für zwanzig Batzen, der Doppeldukaten für vier Gulden und zum höchsten vier Batzen eingenommen und ausgegeben werde.

Wolfgang besaß eine ächte reine Religiosität. Durchdrungen von solcher Gesinnung, zeigte er sich allzeit gerecht, gütig und zum Wohlthun geneigt, gegen Niemand strenger, als gegen sich selbst. Hiervon gab er in seiner letzten Krankheit, welche sich zur Fastenzeit ereignete, einen sehr erbaulichen Beweis, indem er sich durch kein Zureden bewegen ließ, Fleischspeisen zu genießen. Er hielt Religion und Gottesfurcht für das Höchste; nach seinem Ausspruch waren sie die lebendige Urquelle aller Rechtschaffenheit, Ehre und Redlichkeit. Er suchte nicht allein sein eignes Vergnügen in Ausübung der Religionspflichten, sondern sein Eifer für Herstellung des reinen Gottesdienstes erstreckte sich zugleich auf seine Umgebungen und Unterthanen. Hiervon zeugen seine trefflichen Kirchenverordnungen, seine Stiftsvisitationen, besonders jene des Alexanderstifts in Aschaffenburg. Seine landesväterliche Sorgfalt bekundete er durch den Erlaß eines Verbots, daß keine Vorladungen seiner getreuen Unterthanen vom Hofrichter und den Beisitzern des kaiserlichen Hofgerichts zu Rothweil in Zukunft anzunehmen seien, wodurch seine Unterthanen ungebürlicher Weise beschwert worden. Er vermehrte auch die Kameralgefälle durch verschiedene Einlösungen und vortheilhafte Verträge mit den Benachbarten. Bezüglich des Alexanderstifts in Aschaffenburg bewirkte er die Einwilligung, daß die sehr einträgliche Propstei auf immer mit dem Erzstift vereinigt wurde, so daß in Zukunft ein zeitlicher Erzbischof die Würde eines Propstes immer bekleiden solle.

Die letzten Tage Wolfgangs wurden durch die Aussichten getrübt, welche sich immer mehr durch die zunehmenden feindlichen Gesinnungen im Reich äußerten und die eine traurige Zukunft verkündeten. Er war schon seit einiger Zeit kränklich gewesen, wurde aber am 31. März 1601 so hart ergriffen, daß man an seinem Aufkommen verzweifelte. In voller Geistesgegenwart bereitete er sich zu seinem Ende, welches zu Aschaffenburg am 5. April 1601 sehr sanft im 64. Jahre seines Alters erfolgte. Am 16. April wurde dessen Leiche in einer ganz mit schwarzem Tuch ausgeschlagenen Jacht nach Mainz geführt. Die sämtliche hohe und niedere Geistlichkeit, der ganze Adel und die Bürgerschaft empfingen sie am Rheinthor und begleiteten sie in die Schloßcapelle. An demselben Nachmittag wurde sie in einem feierlichen Zug unter Trauergesängen in den Dom überbracht und in dem hohen Chor neben der Grabstätte Alberts von Brandenburg eingesenkt. Sein zweiter Nachfolger, Schweikard, ließ ihm ein prächtiges Monument aus Marmor an dem dritten Pfeiler gegen den Markt hin im Dom errichten. Man erblickt in der meisterhaft gearbeiteten Statue sein wahres Ebenbild. Anstand und Würde zeichnen seinen Blick aus und verrathen einen eben so geistreichen als biedern Mann.

Friedrich endlich, des Kurfürsten jüngster Bruder, war mit Kropfsberg abgefunden und gewann in der Ehe mit Barbara von Rosenberg die Söhne Wolfgang Friedrich und Balthasar. Jener, Amtmann zu Oberolm und Algesheim, wurde Vater von Wolf Johann und Philipp Balthasar. Dieser, gest. 10. April 1639, wurde Vater von Philipp Franz Eberhard auf Hernsheim, Essingen und Kropfsberg, des Kammergerichts zu Speyer Präsident, gestorben 27. Dec. 1693, alias 1695. Im J. 1662 hatte er sich Johanns von Dalberg und der Anna Antonetta von der Leyen Tochter Anna Katharina Franzisca, gest. in Kindesnöthen 31. Jul. 1694, beigelegt. Es überlebten ihm acht Söhne. Davon waren Damian Eckenbert, Johann Heribert und Philipp Wilhelm Domherren; Franz Anton, Würzburgischer Feldmarschall-Lieutenant und Commandant zu Königshofen, starb 2. Febr. 1725; Damian Kasimir, Deutschherr, Comthur zu Aachen, k. k.

Generalmajor und des Regiments Deutschmeister Obrist, geb. 11. Nov. 1673, starb an den in der Schlacht vor Belgrad 1717 empfangenen Wunden; Anton Adolf, geb. 29. Mai 1678, widmete sich dem geistlichen Stande, erhielt als Capitular zu Fulda die Propstei Celle und wurde den 8. April 1726 zum Fürstabt in Fulda erwählt. „Er hat den unter der Regierung seines Vorfahren bereits angefangenen Proceß mit denen Fürstlichen Häusern zu Eisenach und Meiningen wegen der Aemter Salzungen und Lichtenstein, die das Stift als Pfandschilling gerne wieder einlösen will, mit vielem Eifer fortgesetzet, aber die Sache zu keinem gewünschten Ende bringen können. Den größten Ruhm hat er sich während seiner kurzen Regierung durch die in seiner Residenzstadt Fulda neu-angelegte Römisch-Catholische Universität zuwege gebracht, welche den 19. August 1734 mit grossen Solennitäten eingeweihet und dabei in allen vier Facultäten ansehnliche Promotiones verrichtet worden. Er starb den 3. Nov. 1737 in seines Stiftes Stadt Hamelburg."

Die Familie haben fortgepflanzt der fünfte Sohn, Franz Eckenbert, und der jüngste Sohn, Wolfgang Eberhard. Dieser, Herr zu Hernsheim und Abenheim, kaiserlicher wirklicher Geheimrath, kurpfälzischer Geheimrath, Kammerpräsident und Oberamtmann zu Oppenheim, des St. Hubertusordens Ritter und Kanzler, auch, gleich seinem Bruder Franz Eckenbert, in Wissenschaften wohl begründet, starb 15. Dec. 1737. In Gemeinschaft mit seinem Bruder Franz Eckenbert hat er die prächtige, zu Mainz aufgestellte Geschlechtsbibliothek von 7000 Bänden dem öffentlichen Nutzen gewidmet, zugleich auch eine gelehrte Gesellschaft zu begründen gesucht. Der Kinder seiner Ehe mit Anna Maria Greifenklau von Vollraths waren sechs. Ein Sohn, Karl Philipp Damian Joseph Ferdinand, geb. 10. Oct. 1717, war Domdechant und Jubilarius zu Mainz, auch wirklicher Geheimrath und Statthalter zu Mainz, Archidiaconus in der Trierischen Kirche, tit. S. Castoris, seit 11. Mai 1757, Dompropst zu Worms, kurtrierischer Geheimrath und des St. Michaelordens Großkreuz; er starb 1778. Franz Eckenbert, Herr zu Essingen, Kropfsberg, Estatt, Rupertsberg, Heßloch, Gabsheim,

kurtrierischer, k. k., auch fürstlich Würzburgischer Geheimrath, Oberamtmann zu Kirweiler und Deidesheim im Hochstift Speier, Vicedom zu Mainz seit 1. April 1714 bis zum J. 1732, des Cantons Oberrhein Ritterhauptmann, starb 14. Aug. 1741, nachdem er mit Franzisca Fuchs von Dornheim* in erster, in zweiter Ehe mit Anna Louise von Dalberg, Friedrich Dietrichs Tochter, verheurathet gewesen. Von seinen Söhnen gründete Friedrich Anton Christoph die Heßlocher Linie, während der älteste, Hugo Philipp Eckenbert, fürstl. Würzburgischer Hof- und Fuldischer Geheimrath, Oberamtmann zu Hamelburg, † 1754, den einzigen Sohn Adolf Franz Wolfgang Eckenbert, Domherr zu Bamberg und Minden, hinterließ, der 1794 mit Tod abging. Friedrich Anton Christoph, Franz Eckenberts dritter Sohn, Herr zu Heßloch, Gabsheim, Mommernheim und Bechtolsheim, des h. R. R. erster Erbritter, kaiserlicher wirklicher Rath, kurmainzischer Geheimrath, Vice-Hofkammerpräsident und Hofmusikintendant, Oberamtmann zu Veldenz und Lautereck, erbetener Hauptmann des Cantons Oberrhein, starb zu Mainz 15. Jul. 1775, aus der Ehe mit Sophia Elisabeth Xaveria Wambold von Umstatt den Sohn Friedrich Franz Karl Eckenbert hinterlassend. Dieser, geb. 21. März 1751, Oberamtmann zu Miltenberg, weltlicher Statthalter zu Worms, Vice-Ritterhauptmann des Cantons Oberrhein, auch Aeltester seines Geschlechts, wurde von K. Franz II bei dessen Krönung 1792 zum ersten Reichsritter geschlagen und starb 8. März 1811. Aus seiner Ehe mit Maria Anna Greifenklau von Vollraths kamen zwei Söhne und zwei Töchter. Der ältere Sohn, Friedrich Karl Anton, wurde von seinem Oheim, dem Grafen von Ostein, zum Erben eingesetzt 1809 und 1810 von Kaiser Franz in den Grafenstand erhoben unter dem Namen Graf von Ostein-Dalberg. Er starb den 22. Nov. 1817, eine bedeutende Erbschaft, namentlich die Herrschaften Datschitz in Mähren und Maleschau in Böhmen seinem Bruder Karl Anton Maximilian hinterlassend. Mit Charlotte Sturmfeder von Oppenweiler verheurathet, hat dieser einen einzigen Sohn und auch Enkel, des Hauses Dalberg einzige Hoffnung.

Die Linie zu Hernsheim beruhte auf Wolfgang Eberhards Söhnen Franz Heinrich und Karl Philipp Damian Joseph Ferdinand, geb. 10. Oct. 1717. Dieser, Domdechant zu Mainz, Mainzischer Geheimrath und Statthalter, in der Trierischen Kirche durch Ernennung vom 11. Mai 1757 Archidiaconus tit. S. Agathae, Dompropst zu Worms, kurtrierischer Geheimrath, des St. Michaelordens Großkreuz, starb 1778. Franz Heinrich, Herr zu Hernsheim, Abenheim, Gerolzheim, Mandel, geb. 8. Febr. 1716, Burggraf zu Friedberg, k. k. Kämmerer, kurmainzischer und kurtrierischer Geheimrath, weltlicher Statthalter zu Worms, Oberamtmann zu Oppenheim seit 1743, starb 9. Dec. 1776, Wittwer seit 30. Nov. 1763 von Sophia Maria Anna Gräfin von Eltz-Kempenich. Zu seiner Zeit, 20. Jul. 1769 ließ der Kaiser den für die altadeliche Burgmannschaft zu Friedberg gestifteten weltlichen Ritterorden St. Josephi, worüber er sich und seinen Nachfolgern das Großmeisterthum vorbehalten, in seinem Namen durch den Grafen von Neiperg aufs Feierlichste installiren. Der Burggraf Freiherr von Dalberg ward dabei zum Großprior und ersten Vorsteher dieses Ordens ernannt, auch ihm die Vollmacht ertheilt, künftig alle Burgmänner, die sich zu diesem neuen Orden gehörig legitimiren würden, statutenmäßig aufzunehmen. Das Ordenszeichen für die Commandeurs besteht in einem mit Gold bestralten, weiß geschmelzten Ordenskreuz, das mit einem blau eingefaßten goldenen runden Schild belegt und oben mit der kaiserl. Krone, in der Mitte mit dem kaiserl. doppelten Adler geziert ist. In der blauen Einfassung befindet sich die Umschrift: Virtutis avitae aemuli. Die Ordensritter tragen ein an einem blauen, auf beiden Seiten schwarz gewirkten Bande hangendes und mit durchsichtigen goldenen Stralen weiß geschmelztes Ordenskreuz, das oben mit der kaiserl. Krone und in der Mitte mit dem kaiserl. doppelten Adler und den Insignien versehen und mit einem blau eingefaßten runden Schild belegt ist, darin der verzogene Name St. Josephs und in der blauen Einfassung die Umschrift Virtutis avitae aemuli sich befindet; auf der Gegenseite ist das Kreuz blau und am Rande weiß geschmelzt, in dessen Mitte die Worte stehen: Imperatoris auspiciis lege imperii conservamur.

Der Burggraf war Vater von sechs Kindern geworden. Der älteste Sohn, Karl Anton Theodor, Coadjutor zu Mainz, Fürst Primas, wird am Schlusse der Abhandlung seine Stelle finden. Maria Anna Helena, wurde den 16. Sept. 1765 dem Grafen Franz Karl von der Leyen angetraut und starb zu Frankfurt, 10. Jul. 1801. Antoinette Maria war Stiftsdame zu St. Mårien im Capitol zu Cöln. Der jüngste Sohn, Karl Anton Max Eckenbert, Domicellar zu Mainz, verzog später nach Aschaffenburg. Johann Friedrich Hugo, geb. 17. Mai 1760, Domcapitular zu Trier, Worms und Speyer, kurtrierischer Geheimrath, lebte seit der französischen Sündfluth bei seinem Bruder, dem Statthalter zu Erfurt, oder zu Aschaffenburg bei seiner Schwester Antoinette. Körperlich mißbildet, war er ein ausgezeichneter geistvoller Mann, Enthusiast für Musik, auch selbst Virtuose. Seine Forschungen über Aesthetik und musikalische Archäologie werden als classisch geschätzt. Im Privatleben war er einfach, bescheiden, gefällig, zuvorkommend, überhaupt verehrungswürdig. In der Pflege der Musen und im Verkehr mit seinen Geschwistern, besonders mit der Stiftsdame Antoinette, fand er den Himmel auf Erden. Er starb zu Aschaffenburg, Ausgang Juli 1812. Man hat von ihm: Bittschrift des Papiers an die Gelehrten, Frankfurt 1789. — Die Aeolsharfe, ein allegorischer Traum. 8. Erfurt, Beyer. 1808. — Anémomètre, proposé aux amateurs de météorologie. Avec figures. gr. 4. Erfurt, Keyser. 1782. — Ariston, oder über die Wirksamkeit der peinlichen Strafgesetze. 8. Ebendaselbst. 1782. — Von Erfinden und Bilden. gr. 8. Hof (Hermann in Frankfurt), 1791. -- Fantasien aus dem Reich der Töne. 8. Erfurt, Beyer. 1806. — Untersuchungen über den Ursprung und die Ausbildung der Harmonie. Mit Kupfern. gr. 8. Ebendas. 1800. — Blick in die Musik der Geister. 12. Erfurt, Keyser. 1787.

Wolfgang Hugo Heribert, Herr zu Hernsheim, geb. 18. Nov. 1750, war zuerst kurpfalzbayerischer Geheimrath und Oberappellationsgerichtspräsident zu Mannheim, dann kurbadischer Staatsminister und Obristhofmeister, daß demnach Lauzuns Verheißung, »qu'il serait quelque jour un grand ministre palatin,« in Er-

füllung gegangen ist. Von Kaiser Leopold II wurde er bei der Krönung, 1790, zum ersten Reichsritter geschlagen. Er war ein eifriger Gönner und Beschützer der Wissenschaften und Künste. Mannheim verdankte ihm sehr viel. Die dortige deutsche Gesellschaft erhielt durch ihn neues Leben; lange Zeit war er ihr Präsident. Das Mannheimer Theater brachte er durch seine Thätigkeit und einsichtsvolle Leitung zu solchem Flor, daß es geraume Zeit als die erste Pflanzschule Deutschlands für dramatische Kunst anerkannt wurde. Er starb 28. Sept. 1806. Im J. 1771 hatte Wolfgang sich Johann Ullners von Dieburg Tochter Maria Elisabeth Augusta beigelegt. Was Lauzun von seinen Beziehungen zu dieser Dame erzählt, habe ich Bd. 2 S. 261—263 mitgetheilt, ohne doch die Glaubwürdigkeit des Referats verbürgen zu können. Sie wurde Mutter von drei Kindern. Die ältere Tochter, Franzisca, geb. 4. Jun. 1777, heurathete den Grafen Maximilian von Lerchenfeld; ihre jüngere Schwester, Maria Anna, geb. 27. Sept. 1778, wurde des Freiherrn Anton von Venningen Gemahlin. Der Sohn, Emmerich Joseph Kämmerer von Worms Freiherr von Dalberg, geb. 20. Mai 1773, wird als ein Mann von ausgezeichneten Fähigkeiten gepriesen; sie auszubilden, besuchte er die Universität Göttingen. Er schaute das Treiben zu Regensburg und Wien, diente dem Großherzog von Baden als Geheimrath und Gesandter zu Paris. Napoleon fand Geschmack an ihm, was ihn veranlaßte, die badischen Dienste zu verlassen und französischer Bürger zu werden. Am 14. Oct. 1810 ernannte ihn Napoleon zum Herzog von Dalberg, zugleich verordnend, daß bei jeder Kaiserkrönung der Herzog von Dalberg der erste sein solle, den Ritterschlag zu empfangen. Eine bedeutende Dotation auf das Fürstenthum Regensburg war mit diesen Ehren verbunden. Daneben benutzte der Herzog seine hohe Stellung zu einträglichen und glücklichen Börsespeculationen, so daß man ihn als einen der gewandtesten Stock-jobber betrachtete. Im Jahr 1814 wurde er Mitglied der Angesichts der verbündeten Monarchen von dem Senat aufgestellten provisorischen Regierung, und als zweiter französischer Gesandter hatte er auf dem Congreß zu Wien Frankreich zu vertreten. Von 1816 bis 1820

bekleidete er den Gesandtschaftsposten am Turiner Hof. Er starb 1833, der letzte Mann seiner Linie, nachdem er noch von Ludwig XVIII ein zweites Herzogspatent erhalten hatte. Seine Wittwe, Pelina Marquise Brignole, aus dem bekannten ligurischen Geschlecht, Palastdame der Kaiserin Marie Louise, verm. 1810, hat noch viele Jahre das von ihm bedeutend gebesserte Schloß Hernsheim bewohnt.

Karl Theodor Anton Maria Kämmerer von Worms Freiherr von Dalberg, Coadjutor zu Mainz, Fürstprimas, endlich Großherzog von Frankfurt, war auf Schloß Hernsheim 8. Febr. 1744 geboren und genoß zu Mainz unter den Augen seines kenntnißreichen und umsichtigen Vaters einer vortrefflichen Erziehung. In dem Alter von 15 Jahren wurde er genugsam vorbereitet für die Universität befunden; er studirte demnach in Göttingen und besuchte, seine akademische Laufbahn zu beschließen, die Universität Heidelberg, wo er 1761 vor seinem Abgang das Doctorat der Rechte erhielt. Nach des Vaters Wunsch und zugleich persönlichen Neigungen folgend, hatte er sich dem geistlichen Stand bestimmt: dafür sich vorzubereiten, verlegte er sich auf das Studium des kanonischen Rechts; zu Worms, Mannheim und Mainz absolvirte er seinen theologischen Cursus. Die Kenntniß der verschiedenen Zweige der Staatsverwaltung verschaffte er sich unter den Augen der Mainzischen Minister von Groschlag und Benzel; auch die Lehren des östreichischen Ministers Grafen von Firmian waren nicht verloren; die Praxis der Geschäfte eignete Dalberg sich an als Hülfsarbeiter bei den kurfürstlichen Ministerien. Domicellar zu Mainz, Würzburg und Worms, übte er bereits auf alle Capitularverhandlungen bedeutenden Einfluß, während seine erleuchtete Mildthätigkeit ihm die untern Volksclassen gewann.

Von Kurfürst Emmerich Joseph wurde Dalberg im J. 1772 zum wirklichen Geheimrath und Statthalter in Erfurt ernannt, und es beginnt für ihn der verdienstlichste, glänzendste, sorgenfreie Abschnitt seines Lebenslaufs. Mit musterhafter Treue, Ordnung und Genauigkeit seinem Beruf lebend, faßte er in allen seinen Geschäften immer das allgemeine Beste, Wahrheit und Recht ins Auge. Er gab Gesetze, welche insgesamt von einer

aufgeklärten, liberalen, menschenfreundlichen Denkungsart zeugen, hielt streng auf Handhabung des Rechts, beförderte den Handel, die Gewerbe, die Landwirthschaft, den Gartenbau und jede Art nützlicher Betriebsamkeit. Langwierige Zwistigkeiten, durch die Verschiedenheit der Religionen veranlaßt, wurden durch ihn ausgeglichen. Der Kirchen und Schulen beider Confessionen nahm er sich in der liebreichsten Thätigkeit an. Und so stand die von ihm in seiner trefflichen classischen Schrift: Betrachtungen über das Universum (1777, sechste Auflage 1819) ausgesprochene Maxime: „Willst du deine Unterthanen glücklich machen, so strebe nach drei Dingen, daß keiner hungere, jeder beschäftigt sey, daß alle gerecht und wo möglich liebend seyen," mit seiner Handlungsweise stets in vollkommner Uebereinstimmung.

Eben so wurde er der damals sehr gesunkenen Erfurter Universität eine neue Stütze und der daselbst bestehenden Akademie nützlicher Wissenschaften eine wahre Zier. Die von ihm für diese Gesellschaft geschriebenen Abhandlungen gehören zu den gelungensten. Sein Haus war jederzeit der Mittelpunkt gelehrter, geistreicher und belebender Unterhaltung. In dem benachbarten Weimar stand er mit den Heroen der schönen Literatur, mit Wieland, Herder, Göthe, Schiller in dem vertrautesten Verhältniß, das nicht ohne Einfluß auf seine eigene Haltung; in dem Verkehr mit den genialen Männern kam ihm der Drang, der Zwang an, selbst durch Genialität zu leuchten. Mit den Höfen von Gotha, Weimar, Schwarzburg unterhielt er das freundlichste Vernehmen.

Deutschland blickte mit Stolz auf den liebenswürdigen, gelehrten, menschenfreundlichen Statthalter zu Erfurt, als Kurfürst Friedrich Karl, damals gänzlich befangen in preussischen Interessen, auf den Einfall gerieth, sich in der Person des Prinzen August von Preussen einen wahrhaft gottesfürchtigen Coadjutor zu suchen. Manche Animositäten zu schonen, wurde das Geschäft auf fremden Namen geführt, als der zu Erwählende der nachmalige Domdechant, Christoph Karl Adam Ludwig Joseph von Dienheim vorgeschoben, und der Prinz blieb im Hintergrund, bis die reichlichen im Domcapitel von Berlin aus vertheilten und

angenommenen Spenden gegen jeden Zweifel um das Gelingen der Wahl zu assecuriren schienen. In dieser Lage der Dinge machte der preussische Gesandte von Stein den letzten Versuch, den einzig noch widerstrebenden Domherrn, den Grafen von Walderdorf zu gewinnen. Darüber kam es zwischen beiden Herren zu unangenehmen Redensarten, die den von Walderdorf von der Gesellschaft aus in der Nacht von Haus zu Haus trieben, um seinen Collegen die vernommenen, der Ehre eines hohen Domcapitels verkleinerlichen Worte mitzutheilen und sie zu einer ihrer eigenen Würde angemessenen Entschließung zu vermögen. Seine Bemühungen gaben die Entscheidung; am Morgen wurde der von Dalberg gewählt. Die großen Summen, welche die Wähler bezogen, mußten erstattet werden; das that, in Betracht der nahen Verwandtschaft, der Graf von der Leyen, der auch den Aufwand für die Wahl zu bestreiten hatte.

Anders berichtet Werner in seinem Mainzer Dom. „Im J. 1787 fand die Wahl eines Coadjutors für das Erzstift statt. Der Churfürst, schon seit mehreren Jahren leidend, hatte aus Gründen der Vorsicht sich entschlossen, noch bei Lebzeiten seinen Nachfolger erwählen zu lassen. Ob das damals verbreitete Gerücht, ein großer nordischer Hof beabsichtige einem seiner Prinzen die Nachfolge in der Chur zu verschaffen, gegründet war, muß man wegen Ermanglung näherer Auskunft auf sich beruhen lassen; gewiß ist es aber, daß unter beiden Höfen eine große Vertraulichkeit herrschte und der Einfluß des Gesandten jenes Hofes bei unserm Fürsten vielvermögend war. Die Stimmen in dem Domcapitel waren anfänglich sehr getheilt. Der Churfürst, welcher den Domherrn von Dienheim zu seinem Nachfolger erhoben wünschte, hatte mehrere Stimmen zu seiner Absicht gewonnen, konnte jedoch die zu einer kanonischen Wahl erforderlichen nicht erlangen; der kaiserliche Hof war ohnehin diesem Candidaten abgeneigt, dagegen sehr gewogen dem Domherrn von Dalberg, Statthalter zu Erfurt, der eines ausgezeichneten Rufes in Deutschland genoß. Im Capitel selbst hatten sich viele Stimmen für denselben vereinigt; andere waren für den Dombechanten Freiherrn von Fechenbach und einige wenige

für den Dompropst Grafen von der Leyen. Da Dalberg eine so mächtige Unterstützung hatte, so konnte der Churfürst mit seinem Candidaten nicht durchdringen; auch der Domdechant entsagte seinen Stimmen zu Gunsten Dalbergs, und so trat nun der Churfürst selbst auf dessen Seite.

„Nun ward der 5. Junius, der Tag der Gedächtnißfeier des h. Bonifazius, des großen Apostels Deutschlands, zur Vollziehung der Wahl anberaumt. Nachdem Tags zuvor der zur Wahlvorstehung ernannte kaiserliche Minister, Graf von Trautmannsdorf seine Creditive dem Domcapitel übergeben und sich des andern Tages um 8 Uhr in feierlichem Aufzug in die Domkirche verfügt hatte, so wurde nach abgehaltenem Hochamt zur wirklichen Wahl geschritten. Der Wahlakt wurde in der Capitelstube nach herkömmlicher Sitte vollzogen und in der Kirche verkündet; einhellig war Karl Theodor Anton Maria Freiherr von Dalberg zum Coadjutor erwählt worden. Alles frohlockte über diese höchst glückliche Begebenheit, und ein allgemeines Vivat unter Trompeten- und Paukenschall erfüllte den großen Tempel, worauf ein feierliches Te Deum unter dem Läuten aller Glocken und dem Donner der Kanonen abgesungen wurde. Mittags war große Tafel in dem Freiherrlich Dalbergischen Hof zu den drei Sauköpfen und des Abends Souper in dem prachtvoll illuminirten Garten des Dalbergischen Hofes auf dem Ballplatz; auch wurde daselbst Brod, Fleisch und Wein der Bürgerschaft ausgetheilt. Der Churfürst befand sich während der Wahl zu Eltvil im Rheingau. Am 7. Jun. kehrte derselbe in Begleitung des Coadjutors nach Mainz zurück, verfügte sich aber sogleich in die Favorite; dagegen bezog Dalberg das deutsche Haus.

„Sonntags darauf, am 10. Jun., wurde in dem Dom das feierliche Dankopfer dargebracht, welchem der Churfürst mit seinem ganzen Hofstaat beiwohnte. Nach geendigtem Gottesdienst begab sich Friedrich Karl im großen Staatswagen mit dem Neuerwählten zu seiner Linken über die Domcustorei, den Ballplatz, Thiermarkt und über die große Bleiche nach dem Schloß unter Paradirung der ganzen Bürgerschaft, des Schützencorps und der ganzen Garnison, begleitet von den Segenswünschen des jubeln-

den Volks: denn allgemein verehrt und geliebt war der würdige Dalberg; darum war rein und ungeheuchelt dieser Ausdruck der Freude. Niemand vermuthete damals, daß dieser der letzte feierliche Akt seyn sollte, der nach alterthümlichem Brauch seit der durch Calixt II errungenen Wahlfreiheit in unserer Domkirche statt haben würde. Zur Erhöhung des freudenvollen Ereignisses ertheilte der Churfürst mehrere Beförderungen: der Domsänger Freiherr von Hoheneck, der Domherr Freiherr von Heddesdorff und der Generalmajor Graf von Hatzfeld wurden zu wirklichen adelichen Geheimräthen ernannt, der Domherr von Bibra zum Edlen vom Haus, der Geheimrath Gracher zum Directorial-Kreisgesandten; bei dem Militair wurden der Generalmajor Freiherr von Buseck zum Generallieutenant, der Obrist Freiherr von Schliederer zum Generalmajor ernannt und mehrere andere befördert; bei der Leibgarde wurde der zeitherige Obrist Graf von Hatzfeld zum Capitain en chef mit dem Charakter eines Generalmajors ernannt. Den Mittag war große Tafel bei Hof, Abends Souper im Eltzischen Garten in der Rheinallee und hierauf eine prachtvolle Beleuchtung der ganzen Stadt. Gegen 11 Uhr erhob sich der Churfürst aus dem schön erleuchteten Garten mit einem großen Gefolge und einer Suite von 300 Carossen, durchfuhr die Straßen der Stadt und nahm die herrlich beleuchteten Decorationen in Augenschein.

„Montags den 11. Jun. war große Tafel zu 140 Gedecken unter den schön verzierten Bäumen der Churfürstlichen Favorite. Abends war große Akademie und Souper, und hierauf folgte die Illumination dieses wegen seiner Lage einzigen Gartens; sämtliche Cascaden und Pavillons waren auf das Geschmackvollste beleuchtet. Zur Verherrlichung des Festes hatte die Schifferzunft drei Jachten festlich geschmückt und in der Mitte des Rheins vor Anker gelegt, deren Masten bis zur Spitze erleuchtet waren; zahlreiche Raketen stiegen empor unter dem Donner der Kanonen und dem Jubel der jauchzenden Menge. Dienstags den 12. war Concert und Vauxhall en masque; dem erstern wohnte der Churfürst mit dem Coadjutor bei. Am Mittwoch den 13. fand das große Manöver des Churfürstlichen Militairs bei Oberolm Statt;

nach der Mittagstafel, welche der Churfürst nebst vielen Herrschaften auf dem Jägerhause einnahm, wurde das Exercitium unter dem Befehl des Gouverneurs Freiherrn von Gymnich mit allgemeinem Beifall ausgeführt. Hierauf war Souper, und nach diesem erfolgte ein großes Feuerwerk. Den Unterofficieren und Gemeinen wurde eine ständige Verbesserung ihrer Gage bekannt gemacht und dann das ganze Militair an besondern Tischen mit Braten, Schinken, Wein und Bier bewirthet."

Die Wahl hatte den 5. Jun. 1787 Statt gefunden. Den 18. Jun. 1787 wurde Dalberg in Worms, den 18. Jun. 1788 zum Coadjutor für das Bisthum Constanz erwählt. Am 3. Febr. 1788 erhielt er zu Mainz die Priesterweihe; am 11. Aug. desselben Jahrs wurde er zu Aschaffenburg von dem Kurfürsten als Erzbischof von Tarsus consecrirt. Am 15. Oct. 1797 wurde er in Würzburg zum Dompropst erwählt; mit dieser Pfründe war ein Einkommen von 30,000 fl. verbunden. Unausgeführt hingegen blieben die Träume, welchen der Coadjutor, stets die Statthalterschaft zu Erfurt beibehaltend, in seiner Correspondenz mit Kaiser Joseph II sich hingab. Sehr bald trat an die Stelle der Traumgebilde eiserne Wirklichkeit. Der Krieg mit Frankreich, einzig von Oestreich und den geistlichen Fürsten in der unglücklichsten Beschränktheit geführt, bedrohte bereits die Existenz des deutschen Reichs. Am 22. März 1797 erhob sich der Coadjutor im versammelten Reichstag, um den Erzherzog Karl als Erretter von Deutschland zu begrüßen, sodann die Fürsten des Reichs zu Anstrengungen, wie sie den Umständen angemessen, aufzufordern. „In der Gefahr eines nahe bevorstehenden Umsturzes ist der Beifall wahrer deutscher Patrioten und die stillschweigende Billigung rechtschaffener Männer hinreichend, um diejenigen Mittel als rechtmäßig zu gebrauchen, welche allein die öffentliche Sache retten können, und wenn es nicht anders sein kann, so biete der Erzherzog die Mannschaft in Masse auf, und taub bei den Klagen einiger Uebelgesinnten und den furchtsamen Bedenklichkeiten einiger Kurzsichtigen, ergreife er das Ruder, um das Schiff aus dem Schiffbruch zu retten. Wenn Mack in Italien und Erzherzog Karl in Deutschland diese Energie nicht entfalten, so ist zu be-

fürchten, daß die Franzosen im Laufe dieses Jahres dem Staatssystem von ganz Europa den Todesstoß versetzen werden."

Ungehört blieb in der allgemeinen Bethörung die warnende Stimme. Den Siegen des Jahrs 1799 folgten auf dem Fuße die schweren Niederlagen von 1800 und 1801; nicht nur das linke Rheinufer war für Deutschland verloren, sondern es wurde auch das über die geistlichen Staaten verhängte Todesurtheil vollzogen, zerrissen das letzte Band, welches bis dahin einige Reichsstände in dem Bewußtsein ihrer Schwäche zu demjenigen, der allein sie zu schützen vermochte, in der Verbindung mit Kaiser und Reich erhalten hatte. Diese Verbindung war jetzt aufgelöset. Schon früher hatte man in dem unüberwindlichen Mainz ein geeignetes Tauschobject für Palmanova, die Bicoque, vergleichbar dem Nürnbergischen Gibraltar Lichtenau, der Würzburgischen Festung Königshofen, dem Nassauischen Staatsgefängniß Marxburg, gefunden, jetzt wurde auch der Rest des Kurfürstenthums Mainz auf das Grausamste zerfleischt, um die hungrigen Raben zu sättigen.

Kurfürst Friedrich Karl starb den 25. Jul. 1802, daß er demnach die Früchte seiner weisen, vielleicht durch Johannes Müller inspirirten Politik noch hat schauen können. Am 17. Jan. 1800 hatte auch der Fürstbischof von Constanz, Maximilian Christoph von Rodt diese Zeitlichkeit verlassen. Hierdurch regierender Fürstbischof, hat Karl Theodor zu Mersburg wie aller Orten den Vorschriften der Weisheit, Humanität, Mäßigkeit, des Wohlwollens gehuldigt. Er unterstützte das bischöfliche Seminarium zu Mersburg mit reichlichen Beiträgen aus seiner Privatcasse, errichtete den Maximilianischen Fond zur Unterstützung für Beamte, Wittwen, Waisen und bedürftige Künstler aus dem Hochstift, entwarf einen Schuldentilgungsplan, traf eine Menge wichtiger Einrichtungen für Veredlung des Clerus, Vereinfachung und Erhebung des Gottesdienstes, beförderte die Ausbreitung katholischer Literatur durch Einführung der Pastoralconferenzen und eigener Zeitschriften. Er verwendete außerdem beträchtliche Summen für Erweckung des Kunstsinns, der Industrie und die Verbesserung des Zustandes der Armen. Von dem Erzstift Mainz

ist ihm doch ein Theil, das sogenannte Fürstenthum Aschaffenburg, geblieben; dazu kamen Regensburg, Bisthum und Stadt, und Wetzlar, ein Einkommen von 650,000 fl., statt der 1,985,000 fl., die noch jüngst das Kurfürstenthum abgeworfen hatte. Dann sollte der Kurfürst von dem Ertrag des Rheinschifffahrtsoctroi so viel beziehen, daß sein ganzes Einkommen eine Million ausmache. Die ganze Octroi hat aber niemals 350,000 fl. ergeben, so daß die Beibehaltung des Reichs-Erzkanzlers, wie der Kurfürst fortan zu betiteln, eigentlich nur als eine Derision zu betrachten. Der Stuhl von Mainz wurde auf die Domkirche zu Regensburg übertragen. Am 23. April 1804 empfing Karl Theodor zu Regensburg die Huldigung. Die päpstliche Bestätigung als Erzbischof zu Regensburg folgte den 2. Febr. 1805.

In solcher Lage ließ Karl Theodor gegen Ende des J. 1804 sich zu einer Reise nach Paris bestimmen, theils um der Kaiserkrönung beizuwohnen, mit Papst Pius VII über die Angelegenheiten der katholischen Kirche in Deutschland, mit Napoleon über verschiedene zwischen dem Reich und dem neuen Kaiserthum waltende Irrungen sich zu besprechen. Er sah in der Nähe den gewaltigen Sieger, und es konnte kaum verfehlen, daß er, dem bis dahin nur Armseligkeiten vorgekommen, Angesichts der Riesengestalt, die zugleich so anmuthig und verführisch aufzutreten wußte, sich hingerissen fühlte. Mit diesem Tage beginnt seine Hinneigung zu Frankreich, wenn er auch nach Ausbruch des Kriegs von 1805 an alle Stände des Reichs den Aufruf vom 8. Nov. 1805 erließ, worin er die Gefahren einer französischen Invasion auf das Freimüthigste und Lebhafteste schildert, und die Verantwortlichkeit, welche in diesem Kampf auf Leben und Tod die Feigen, die Trägen treffe. Nichtsdestoweniger wurde er nach München in des Kaisers Hauptquartier berufen, und mag dort ihm der Gedanken, in dem Cardinal Fesch sich einen Coadjutor zu suchen, eingegeben worden sein. Den Gedanken verwirklichte Karl Theodor am 27. Mai 1806, und schon am 5. Jun. gab Napoleon hierzu seine Zustimmung, gleichwie die Bestätigungsbulle für den Coadjutor zu Rom den 20. Nov. 1806 ausgefertigt wurde. Außer-

ordentliches Aufsehen, allgemeinen Unwillen hat der Kurfürst Erzkanzler sich durch Bestellung dieses Nachfolgers zugezogen.

Noch mehr steigerte sich die Aufregung, die Anfeindung bei Begründung des Rheinbundes, durch welchen er die Titel eines Fürst-Primas, doch ohne Vorrechte, und Altesse Eminentissime erhielt. Es wird ihm zur Last gelegt, daß er zu sothaner Mißgeburt die erste Veranlassung gegeben habe. Nach Andern soll er von dem Vorhaben des Kaisers nichts gewußt haben, und geschäftig in der Sorge für die Erhaltung der Reichsverfassung, sich auf Wörth, der vormals Regensburgischen Besitzung, befunden haben, während zu Paris der Machtspruch erging. Er versagte Anfangs dem Grafen von Beust, dem Gesandten zu Paris, der in der Nacht vom 12. Jul. 1806 ganz unvorbereitet unterzeichnet hatte, die Ratification des Geschehenen; von Schmerz ergriffen, soll er ausgerufen haben: „Was wird Deutschland, was wird die Welt von mir sagen, wenn ich, der Kurerzkanzler, diesem Deutschlands Verfassung vernichtenden Bunde beitrete!" und einzig die Vorstellungen und Bitten seines Ministers, des von Albini, dann die Betrachtung, daß es der Erhaltung seines Staates gelte, und daß er in diesem neuen Verhältnisse dem Vaterlande ebenfalls die bedeutendsten Dienste werde leisten können, sollen ihn zur Unterzeichnung jener wichtigen Akte bestimmt haben. Also steht gedruckt zu lesen, und gegen ein solches Zeugniß verliert der Umstand, daß in des Erzkanzlers Umgebung keiner gleichwie Albini französischem Wesen feindlich, seine Bedeutung.

Jene Verhandlung übertrug dem Kurfürsten, in Verbindung mit der fortbestehenden Würde eines Erzbischofs zu Regensburg, den Rang und Titel eines souverainen Fürst-Primas des Rheinbundes mit dem Vorsitz in der Bundesversammlung und, falls sich diese in zwei Collegien theile, mit dem Vorsitz in dem königl. Collegium; zugleich erhielt er durch sie die vormalige Reichsstadt Frankfurt mit ihrem Gebiet und alle Souverainitätsrechte über die Besitzungen der Fürsten und Grafen von Löwenstein-Wertheim, sofern sie auf dem rechten Mainufer belegen, und über die Grafschaft Rieneck. Im Rückblick auf die jetzt vernichtete alte Reichsverfassung erkannte er als eine Pflicht, der in diesem Um-

sturz der alten Ordnung brodlos gewordenen Diener und Beamten sich anzunehmen; er genügte ihr treulich, absonderlich in Bezug auf das Personal des Reichskammergerichts zu Wetzlar, unterstützte dasselbe auch mit Erfolg bei andern Fürsten. Er nahm Besitz von der Stadt Frankfurt und den übrigen durch die Rheinbundakte ihm zugewiesenen Lande; am 2. Jan. 1807 wurde ihm zu Frankfurt, fortan seine Residenz und Sitz des Rheinbundes, gehuldigt. Wie grenzenlos seine Abhängigkeit von Frankreich geworden, ergibt sich aus des Kaisers Botschaft an den Senat vom 1. März 1810, worin ausgesprochen, daß er wegen Unverträglichkeit des Priesterthums mit irgend einer Souverainität des Cardinals Fesch Coadjutorie in Regensburg als nicht erfolgt betrachte, zumal der Cardinal selbst die ihm zugedachte Würde nicht habe annehmen wollen. Die Nachfolge in dem durch Vertrag, d. d. Febr. 1810 geschaffenen Großherzogthum Frankfurt hat hierauf Napoleon seinem Stiefsohn, dem Prinzen Eugen Beauharnais, beigelegt. In dem Vertrag vom 10. Febr. hatte Karl Theodor in den Fürstenthümern Hanau und Fulda, dieses zwar mit schweren Dotationen überladen, bedeutende Vergrößerung erhalten. Dagegen mußte er das Fürstenthum Regensburg an Bayern und die Hälfte der Rheinschifffahrtoctroi an den Kaiser der Franzosen abtreten, auch alle durch den Reichsdeputationsschluß ihm auferlegten Renten übernehmen.

Bitter getadelt wurden des Primas Anordnungen für die allmälige Einführung französischer Institutionen. Es läßt sich indessen annehmen, daß er besorgte, der Nachfolger werde dieses in rascher verletzender Weise vollbringen, und daß er dem durch eine vorbereitende stufenweise Einleitung vorbeugen wollte. Auf dem sogenannten Concilium zu Paris 1810 führte Karl Theodor eine dem Machthaber sicherlich höchst unerwartete feste Sprache, gleichwie er sich des Papstes mit vieler Wärme annahm. Musterhaft war auch in den mehrsten Beziehungen sein Verfahren in dem eigenen Lande. Seine Civilliste setzte er sehr gering an; er ordnete die Finanzen, sorgte für Schul- und Armenwesen, erleichterte die Lage der Judenschaft und bewies sich, wie das aller Orten ihm Brauch gewesen, als Vater seines Volkes.

Während seiner Regierung wurden mehr als hundert Schulhäuser auf dem Lande erbaut oder erweitert, die Gehalte von mehr als 80 gering besoldeten Schullehrern vermehrt; er stiftete für die Bildung der Volksschullehrer eine Normalschule, eine Wittwencasse für die Wittwen der Schullehrer; gelehrte Institute zu Aschaffenburg, Frankfurt, Hanau, Wetzlar, Fulda, Regensburg entstanden oder wurden wenigstens zu höherm Flor gefördert; des Klosters Schmerlenbach Eigenthum wurde dem Seminarium und das ansehnliche Vermögen des Collegiatstiftes zu St. Peter und Alexander in Aschaffenburg dem Schulfond im Allgemeinen überwiesen.

In seinem segensvollen Wirken wurde der Fürst vielfältig durch den spanischen und russischen Krieg gestört; auch von ihm wurden schwere Opfer an Menschen und Geld gefordert. Den Zudringlichkeiten des französischen Gesandten, des Bürgers Bacher, der so lange Deutschland regirt hat, auszuweichen, reisete Karl Theodor kurz vor der Schlacht von Leipzig über Constanz nach Zürich und Luzern. Im November 1813 entsendete er seinen Geheimrath und Kammerherrn von Varicourt nach Frankfurt, um vor dem Hauptquartier der verbündeten Mächte seine politische Richtung zu rechtfertigen. Damit wollte man ihn nicht hören, er mußte büßen, während — von denjenigen, welche den Kaiser und ihre Mitstände im Stich gelassen haben, nicht zu sprechen, wohl aber von denen, die im Bunde mit dem Ausland ihren Kaiser bekriegt hatten — die wahrhaften Sünder ungestraft durchwischten. Seine Resignation zu Gunsten des designirten Nachfolgers (Nov. 1813) wurde nicht anerkannt, vielmehr am 6. Nov. das Großherzogthum unter provisorische Verwaltung gestellt und am 14. Dec. der Stadt Frankfurt die vormalige Unmittelbarkeit wiedergegeben.

Der beinahe siebenzigjährige Fürst beschloß seine übrigen Tage dem Dienst der Kirche zu widmen. Er kehrte nach Regensburg zurück, wo er den 5. Januar 1814 anlangte, bezog eine bürgerliche Wohnung in abgelegener Straße und verlebte seine drei letzten Lebensjahre in der Beschäftigung mit seinem bischöflichen Beruf, umgeben von einem engen aber auserlesenen Kreise von Freunden, und auch jetzt noch, obgleich bisweilen ihm selbst

beinahe Mangel drohte, seinem wohlthätigen Sinn keine Grenzen setzend. Er starb den 10. Febr. 1817 in dem Laufe der bittern Theurung, da die Armen seines Beistandes noch am dringendsten bedürftig. Den 14. Febr. wurde seine Leiche unter großen Feierlichkeiten in der Domkirche zu Regensburg beigesetzt; das Herz in einer silbernen Capsel hat man in das Erbbegräbniß nach Aschaffenburg gegeben. Der Nachlaß an barem Geld und Mobilien betrug nur 9245 fl. 48 kr. Das übrige Vermögen bestand größtentheils nur aus Rückständen, theils von des Fürsten Sustentation, theils von der Rheinschifffahrtsoctroi, theils aus freiwillig gemachten Vorschüssen. Im J. 1813 hatte Karl Theodor in der Freude seines Herzens über das vermeintlich von Napoleon mit dem Papst abgeschlossene Concordat den Concordienorden, gar kurzen Bestandes, gestiftet. „Gleichwie er," äußert einer seiner Biographen, „im Buche der Menschheit als edeldenkender Fürst stets genannt werden wird, so glänzt auch im Gebiete der Literatur sein Name ehrenvoll." Man kennt von ihm, ohne die zu öffentlichen wissenschaftlichen Blättern von ihm gelieferten Beiträge, die Titel von 35 Schriften, wovon die Betrachtungen über das Universum, Mannheim 1805, Verhältniß zwischen Moral und Staatskunst, Erfurt 1786, Grundsätze der Aesthetik, Erfurt 1791, Von dem Bewußtseyn, als allgemeinem Grund der Weltweisheit, Erfurt 1793, Considérations sur le caractère de Charlemagne, 1806, Entwurf eines Gesetzbuchs in Criminalsachen, Frankfurt und Leipzig 1792, De l'influence des beaux arts sur la felicité publique, Regensburg 1806, Perikles, Gotha 1807, die wichtigsten sein werden.

Eine Stimme aus dem Hochstift Constanz läßt sich also über ihn vernehmen: „Seine rege Empfänglichkeit für alles Gute, Schöne und Nützliche machten ihn schon als Jüngling zum Lieblinge der Musen. Mit dem damaligen Aufblühen der Wissenschaften und Künste in Deutschland schwang sich auch sein Geist in die höhern Regionen philosophischer Speculation empor. Aber sein Streben begnügte sich nicht mit der Erkenntniß, sein reineres Wissen sollte zum Segen der Menschheit fruchtbar werden. Er

kannte persönlich den größten Theil der Gelehrten seiner Zeit, suchte den Umgang der Gebildeten aus jeder Classe, bereiste Frankreich, Italien, Deutschland, und sein rastloses Forschen in dem unermeßlichen Kreise von Erfahrungen machte ihn zu dem Manne, dessen Größe in allen Nuancen des irdischen Lebens als Mensch, Bürger, Gelehrter, Staatsmann, Bischof und Regent uns gleich bewunderswerth erscheint. Er verließ Regensburg, Constanz, Mersburg, aber der Segen seiner ehemaligen Unterthanen, denen er in der Entfernung noch neuen Anlaß zur Dankbarkeit gibt, verläßt ihn nie." In den Miszellen über die neueste Weltkunde wird dem nekrologischen Artikel des Fürsten in folgenden Worten eingeleitet: „Aber unter tausend Namen, welche wir oft mit Wehmuth, oft mit Entsetzen der Nachwelt zu nennen haben, ist auch noch mancher, den sich die bessere Menschheit jeden Zeitalters mit Stolz aneignen wird — ein solcher ist der Name Karls von Dalberg."

In die Herrschaft Dalberg gehörte auch noch das Dorf Spabrücken mit der Pfarrkirche zu Marienhimmelfahrt. Eine Wallfahrtscapelle war dieselbe der Pfarrei Wallhausen einbezirkt, so jedoch Friedrich Diedrich Kämmerer von Worms und Johann Philipp Eckenbert Kämmerer von Worms an das Erzstift Mainz, behufs Errichtung eines Franziscaner-Recollecten-Klosters im J. 1680 abtraten. Die Uebernahme durch den Pater Wernerus Rost, Guardian des Klosters zu Kreuznach, geschah den 6. Oct. 1680, welches war Kirchweihtag zu Wallhausen. Eine besondere Abtretungsurkunde zu Gunsten des Ordens haben die Dalberg ausgestellt Coblenz 29. April 1681. Das Kloster, oder eigentlich die Wallfahrt prosperirte ungemein; im Jahr 1796 wird P. Wernerus Elsinger als Guardian genannt. Die Patres von Spabrücken hatten auch die Pfarreien Sommerloch, Walderbach und Wallhausen zu versehen. Für Wallhausen war außerdem ein Frühmesser, P. N. Henky, ord. piarum Scholarum, bestellt. Gegenwärtig zählt die Pfarrei Spabrücken 1302 Angehörige, davon 190 in dem benachbarten Dorfe Argenschwang.

Argenschwang war früher ein Pertinenzstück der Grafschaft Sponheim. Im J. 1332 verpfändete Graf Johann von Spon-

heim Feste und Thal Argenschwang an Simon von Argenschwang um 2000 Pfund Heller, mit Vorbehalt der Wiederlösung. Im J. 1406 übertrugen Pfalzgraf Ludwig, Wittwe Elisabeth von Sponheim Herzogin in Bayern und Graf Johann von Sponheim an Ulrich von Leyen die Feste Argenschwang mit dem Thal. Sie gehörte 1783 den Familien von Weyhers-Leyen und von Hoheneck und bestand aus einem 1722 neu gebauten Schlosse und aus einem unter demselben im Thal gelegenen Dorf von 28 Häusern. Der Markgraf von Baden wollte Argenschwang als eine Sponheimische Pfandschaft von 1767 bis 1780 reluiren und kaufte endlich 1783 die Hälfte des Guts von der Familie Weyhers-Leyen um 26,500 Gulden und 1785 die andere Hälfte von der Familie von Hoheneck um 26,000 Gulden. Acta, betreffend die vorgeschlagene Reluition von Feste und Dorf Argenschwang als eine Sponheimische Pfandschaft, 1767 bis 1780, zwei Hefte, ferner betreffend den Ankauf von Herrschaft, Feste und Dorf Argenschwang, zur Hälfte 1783 von der Familie Weyhers-Leyen und zur andern Hälfte 1785 von der Familie von Hoheneck, drei Hefte und ein Convolut, sind vorhanden, ebenso reichsritterschaftliche Einwendungen wider den Verkauf des Orts Argenschwang an Baden, 1789 bis 1797. Her Simond von Arnswank Ritter wird in einer Sponheimer Urkunde von 1338 genannt. Am 30. Nov. 1340 wird Symon von Arimswang mit der Burg Rodenberg bei Daun von den Wildgrafen von Daun belehnt. Herr Symon von Arnswang Ritter kommt vor 1342. Simon von Arenswang ein Edelknecht verbindet sich 1355 mit seiner Veste Rodenburg zum Dienste des Erzbischofs Boemund von Trier wider den Pfalzgrafen Ruprecht den Jüngern und Johann Grafen von Sponheim. Simon miles de Arnswanck kommt 1388 vor. Sehr berufen ist das Schloß Argenschwang durch die vielen Gespenstergeschichten geworden.

Bretzenheim.

Unterhalb Heddesheim ergießt sich die Guldenbach in die Nahe. Unweit der Mündung, auf der Guldenbach linkem Ufer erscheint Bretzenheim, vor 70 Jahren noch Hauptstadt eines unabhängigen Fürstenthums, vorher Reichsherrschaft, bestehend in dem Flecken Bretzenheim mit dem Heidenpark, der Ortenbergersmühle, der Salmiakhütte und der Saxenmühle, sodann in dem Dorfe Winzenheim. Sie liegt zwischen den Städten Kreuznach und Bingen an der Landstraße, von Bingen 2, von jener ¾ Stund, enthält in der Länge vier, in der Breite eine Stunde, mithin im Umkreis 3738 Morgen, ohne die Heide von 170 Morgen und den Wald von 37 Morgen, und liegt in einer erhabnen Ebne, in einer der schönsten Gegenden. Sie hat Ueberfluß an den vorzüglichsten Halmfrüchten, gutem Obst und vortrefflichem Wein; hingegen mangelt es an Holz. Die Halmfrüchte sind Roggen, Gerste, etwas Spelz, Weizen und Kohl; für andere Früchte ist das Erdreich zu fett.

Durch die Herrschaft fließt die Guldenbach in die Nahe. Sie ist ungestümm, tritt öfter in die Felder aus, verändert ihren Lauf und richtet großen Schaden an. Gleich darunter, unweit Ippesheim fließt jenseits die Appelbach in die Nahe; aus derselben werden jährlich zweimal die anliegenden Bretzenheimer Wiesen gewässert, dem Heuwachs sehr zu Vortheil. An dem Abhang zweier aneinanderstoßender Berge sind gegen Sonnenaufgang die Weinberge der beiden Ortschaften, wo nicht allein viel, sondern auch guter Wein gezogen wird. Oberhalb dieser beiden Berge ist eine ebne Heide von 150 Morgen, wovon früher kaum ein Drittel mit Halmfrüchten angepflanzt, die übrigen zwei Drittel aber öde liegen geblieben sind. Im J. 1786 war sie indessen bis auf 40 Morgen, 3 Jahre später ganz angebaut; sie hat Sand- und Lettenboden, nebst dem auch Wasserquellen, gewährt dabei eine schöne Aussicht, indem auf derselben nicht allein das ganze Rheingau, sondern außerdem noch 20 Ortschaften übersehen werden können.

Im Jahr 1802 zählte Bretzenheim 127 Familien und 635 Seelen in 109 Feuerstellen, Winzenheim 66 Feuerstellen, 64

Familien und 340 Seelen. Es stand in Bretzenheim ein Schloß, welches 1595 erbaut und 1689 von den Franzosen abgebrannt, in der Folge wieder unter Dach gebracht wurde.

„Eine kleine halbe Stunde von Bretzenheim, nächst der Guldenbach, steht eine sehenswerthe Eremitage, worauf sich zwei Eremiten befanden; man sah dort eine große Kirche, wovon die Hälfte im Felsen stand; es waren darin Beichtstühle und Kanzel, daneben Küche, Keller, Kammer, Bestellstube und ein kleiner Saal angebracht, und zwar alles dem Felsen eingehauen. Im J. 1759 wurde ein kleines Gebäude, bestehend aus einem Gastzimmer und einer Küche mit einem Keller, daran gebaut; dabei befand sich auch ein Gemüse- und Baumgarten. Der erste Stifter dieser Capelle und Eremitage, Junker von Heddesheim, ist außerhalb der Kirche in einem Stein eingehauen.“ Hr. Sittel ist hinsichtlich dieser Einsiedelei so wortkarg, daß ich mich veranlaßt finde, seine kurze Abhandlung aus des Hrn. Schneegans verdienstvoller Schrift: Kreuznach und seine Umgebung, zu ergänzen. „Ueber den Martinsberg am Binger Thore (zu Kreuznach),“ schreibt Hr. Schneegans, „geht die Wanderung nach dem freundlichen Oertchen Winzenheim, mit seiner neuen geschmackvollen evangelischen Kirche an die Abdachung allmälig anlaufender Weinberge gelehnt, deren süßer Saft gar lieblich duftet und glühendes Feuer aus dem Kelche sprüht. Durch die Rebenhügel selbst gelangen wir zur Höhe, welche eine breite Fläche mit einem Hofgut einnimmt. Ein Pfad leitet von da über eine Wust, die hie und da schon des Anbaues Spur und eines thätigen Volkes Fleiß verrieth, nach einem Vorsprung, dessen steiler Abhang des „Lindl's“ Niederwald deckt. Ein herrliches Panorama entfaltet sich hier dem Blick. Weit in das Rheingau hin sieht das Auge, verweilt aber auch nicht ungern bei dem Bild, das so reizend der Vordergrund darstellt. Ein Garten Gottes, mit der Verheißung des Segens in hunderten von Loosen unter die Menschen vertheilt, entfaltet tief unten im Thal alle Schönheiten eines reichen Fruchtlandes. Und wo der Halm nicht mehr aus der Erde schießt und die gebleichte Aehre das goldgelockte Haupt nicht mehr zum Boden neigt, da beginnen

des Bacchus Hügel, und die röthliche Erde, über welcher die Traube reift, schimmert im Stral der Sonne, wie die Perle, die im Glase blinkt, gefüllt vom Safte jener Hügel. Näher wollen wir diesen Garten betrachten, steigen einen jähen Pfad, dessen Tritte theils in die Felsen gehauen sind, hinab, und neue Ueberraschung wartet unser: denn etwa hundert Schritte vom Fuße der steilen Felsenwand reiht sich zum Bilde des Ganzen ein reizender Wiesengrund, und zwischen Wiesen und Feldern wuchert üppiges Gehölz, unter welchem ein Flüßchen verschämt dahin schleicht, jetzt ruhig und still, zuweilen aber auch schäumend und wild wie ein Gießbach, der tobend vom Berge herabstürzend Alles mit sich fortreißt, was hemmend seinem Lauf entgegentritt; die Guldenbach ist es, von den Goldkörnern, die sie einst mit sich führte, getauft, nun aber weit mehr jenen Namen verdienend durch die „güldenen" Vortheile, welche ihre Gewässer dem Betriebe von Eisenhütten, Gerbereien und Mühlen gewähren. Nahe am letzten der Felsentritte gewahren wir im Gestein ein Bild in Rittertracht und rechts in der Höhe die Form eines Gewölbes mit einer Nische, in welcher noch das Kreuz des Erlösers steht. Treten wir in den zum Keller benutzten Raum neben dem Ritterbild ein, so finden wir noch ausgehauene Gräber und einen Altar, zur Kelter entheiligt. Das Ganze bildete eine theils kunstvoll in den Berg gemeiselte, theils aus demselben hervortretende Kirche, erst in den Kriegen des vorigen Jahrhunderts ein Raub der Flammen, und jener Ritter scheint ihr Gründer zu sein. Noch etwas weiter links befinden sich auch Zellen, ganz in die Steinwand gehauen, jetzt modern zur Jägerherberge eingerichtet, einst aber frommer Einsiedler kaltfeuchte Lagerstätte und noch bis vor einem Jahrzehnt von einem Waldbruder bewohnt."

Die Einwohner der Herrschaft Bretzenheim waren zum Theil katholisch, zum Theil lutherisch. Die Herrschaft war ein kurcölnisches Mannlehen; die Grafen von Falkenstein und von Virnenburg besaßen dieselbe, jeder zur Hälfte. Im Jahr 1456 trat der Graf von Virnenburg seine Hälfte an seinen Tochtermann, Graf Melchior von Daun und Falkenstein durch Ehevertrag ab. Wirich II Graf von Daun und Falkenstein war der

erste, welcher von Erzbischof Diether und dann von Erzbischof Ruprecht im J. 1464 und nach diesem von Erzbischof Hermann im J. 1481 allein mit dem Dorfe Bretzenheim und Zugehörungen belehnt wurde. Nach Absterben des Grafen Melchior kam dieses Lehen 1501 an dessen Sohn, Wirich III. Dieser hatte vier Söhne, Johann, Kaspar, Sebastian und Philipp, auch einige Töchter. Bei Lebzeiten machte er mit seinen Kindern eine Ordnung, zugleich Schenkung unter den Lebenden im J. 1546, vermöge dessen alle Güter in zwei Theile, nämlich in die Falkensteinischen, wozu Bretzenheim, und in die Obersteinischen, wozu Bruch und Bürgel gezählt, getheilt, und sollte Johann den Falkensteinischen, Philipp den Obersteinischen Theil erhalten. Johann hatte den blödsinnigen Bruder Kaspar zu unterhalten, und Philipp mußte den halben Theil der Einkünfte an Sebastian abgeben. Die Töchter wurden standesmäßig ausgesteuert. Es war gleichzeitig festgesetzt worden, daß einer dem andern in der Erbportion nachfolgen solle.

Nach Wirichs III Tod bekam also Johann Bretzenheim, der auch bald darauf von Kurcöln belehnt wurde. Wir wollen die Obersteinische Linie verlassen und uns bloß an der Falkensteinischen halten. Johann hatte drei Söhne, Sebastian, Wolfgang und Emich, nebst zwei Töchtern, die beide gegen eine Aussteuer verzichteten. Die Söhne starben ohne Leibeserben. Emich, der zuletzt regierte, machte am 9. Sept. 1627 ein Testament, worin er seine Vettern von Oberstein, Franz Christoph und Lothar, als Erben seiner Lehengüter einsetzte und seinen Vettern beider Häuser Oberstein und Bruch die Erb- und Allodialgüter vermachte. Er starb 1628. Ferdinand Erzbischof zu Cöln wollte dieses Lehen als heimgefallen in Besitz nehmen und das dominium utile mit dem directo vereinbaren, allein die Erben widersetzten sich, und es geschah, daß hierauf Franz Christoph und Lothar von Oberstein am 23. Dec. 1639 wieder mit dem Dorfe Bretzenheim belehnt worden sind. Lothar starb ohne Erben, ebenso Franz Christoph, und es erlosch mit diesem die Obersteinische Linie. Graf Wilhelm Wirich zu Falkenstein succedirte in der Herrschaft Bretzenheim, wurde auch damit belehnt. Dieser

verkaufte mit Bewilligung des Lehensherrn die Herrschaft an den Grafen Alexander von Vehlen im J. 1642 für 49,000 Rthlr. Der Kurfürst von Cöln stellte in Folge dieses Vertrags den Lehenbrief auf den Käufer aus, worin zum erstenmal Rede von Winzenheim geführt und solches als ein Lehenstück mit bezeichnet wird. Am 5. April 1664 ist von K. Leopold auf die Herrschaft Bretzenheim die Reichsunmittelbarkeit, auch Sitz und Stimme auf dem Reichs- und Kreistag dem Grafen von Vehlen ertheilt und bestätigt worden, wie denn auch bis in die letzte Zeit diese Reichsherrschaft bei dem oberrheinischen Kreise in Sitz und Stimme durch einen Gesandten vertreten wurde. In dem letzten Krieg gab sie ihr Contingent mit einem Unterofficier und 12 Mann. Graf Alexander von Vehlen starb 1675; ihm folgte sein einziger Sohn Ferdinand Gottfried, und diesem dessen Sohn Alexander Otto. Es trat inzwischen die französische Reunionszeit ein, wo Frankreich auch Besitz von Bretzenheim nahm, und darin es bis zum Ryswyker Friedensschlusse blieb. Die Grafen von Vehlen befanden sich im ruhigen Besitze des Lehens bis zum J. 1653, wo ihnen das Recht auf die Herrschaft Bretzenheim durch den Grafen Wilhelm Wirich von Falkenstein streitig gemacht wurde. Durch des Reichskammergerichts Urtheile wurden sie aber in dem Besitze geschützt, vorbehaltlich des Petitoriums. Dieses Petitorium ergriffen die Grafen von Löwenhaupt und Manderscheid und erlangten bei der Reunionskammer zu Metz im Jahr 1683 ein Erkenntniß, welches den Grafen von Manderscheid zu einem Fünftel berechtigt erklärte. In Folge dieses Urtheils einigten sich beide Theile, und Graf von Vehlen gab dem von Manderscheid für das Fünftel der Herrschaft 9500 Thaler zum Abstand, wonach er seinem einzigen Sohn Alexander die Herrschaft überlassen konnte. Da aber Alexander keine Leibeserben hatte, machte er mit seinem Anverwandten, Graf Otto Ernst von Limburg-Styrum den 9. Mai 1733 ein Freundschaftsbündniß und wiederholte solches, gleichwie er in einer letzten Willensmeinung den besagten Grafen von Limburg-Styrum zum vollkommnen Erben ernannte, darüber auch die kaiserliche Bestätigung erwirkte. Bald darauf, 7. Nov. 1733 beschloß Graf Alexander seine Lebens-

jahre und zugleich das Geschlechtsregister seines gräflichen Namens. Nach seinem Tod suchten die Grafen von Löwenhaupt sich der Herrschaft einzudrängen und als Herren sich anerkennen zu lassen, legten auch Gewalt an, mußten sich aber unverrichteter Sachen zurück verfügen, indem die Bewohner drohten, Gewalt gegen sie anzuwenden, wenn sie sich nicht entfernten. Kurz darauf traf ein kurcölnischer Commissarius mit einem Fiscal ein, unter Begleitung von 50 Soldaten, ließ die Unterthanen dem Lehensherrn huldigen und nahm im J. 1734 förmlichen Besitz von der Herrschaft. Den 16. März näml. J. wurden die Unterthanen ihrer Eidespflichten wieder entlassen und angewiesen, dem Grafen von Virmont, dem die Herrschaft ex nova gratia zu Lehen verliehen war, Huldigung zu leisten, der dann auch gleichzeitig dem Besitz eingesetzt wurde.

Am 11. Febr. 1736 drang Graf Limburg-Styrum in die Herrschaft und das Schloß mit einem Hauptmann, Wachtmeister und 13 andern Bewehrten ein, warf sich zum Ortsherrn auf und wollte von den Allodien und Lehen Besitz nehmen. Der Graf von Virmont verbot den Unterthanen, sich zu unterwerfen; Styrum gab Gegenbefehl; das Kammergericht mahnte die Unterthanen durch Mandat vom 18. Mai 1736 bei schwerer Strafe, daß sie dem Grafen von Virmont als angehuldigten Landesherrn den schuldigen Gehorsam leisten und sich hiervon durch den Grafen von Styrum nicht abwendig machen lassen sollten. Graf Styrum erwiderte durch ein Publicandum, blieb und zog die Schatzung und alle herrschaftlichen Revenuen ein. Unordnungen waren hiervon die unvermeidliche Folge; einige Unterthanen folgten dem Grafen von Styrum, andere dem von Virmont. Ein neues kaiserliches Mandat de manu tenenda zum Vortheil des Grafen von Virmont kam dazu, und der von Limburg-Styrum zog sich zurück. Graf Ambrosius Franz Friedrich Christian Albert von Virmont starb den 19. Nov. 1744. Kurcöln als Lehensherr nahm darauf wieder Besitz von der Herrschaft und belehnte damit 1747 den Freiherrn Karl Hartmann von Roll, welcher, da er von der Herrschaft weit entfernt wohnte, seinen Sohn Franz Anton, Domherr zu Worms, mit der Regierung beauftragte. Nach seinem Tod trat sein Sohn Joseph Leopold die Regierung an, die

aber nur vorübergehend gewesen ist. Kurcöln übernahm die Herrschaft. Im J. 1773 verkaufte der Kurfürst besagtes Lehen für 300,000 Gulden dem Grafen Karl August von Heideck oder Bretzenheim. Dieser wurde in den Reichsfürstenstand erhoben 1790. Am 8. und 9. Febr. 1774 war für ihn zu Bretzenheim Besitz genommen worden.

Merkwürdig sind die symbolischen Zeichen dieser Besitznahme. In einem Zimmer stellte man auf einen gedeckten Tisch 6 zinnerne Teller. Auf dem einen lagen 4 Stück Erde, auf dem zweiten ein Stück Wiesenwasen, auf dem dritten einige Reben, auf dem vierten einige Reischen von Bäumen, auf dem fünften einige Actenfascikel, auf dem sechsten der Hausschlüssel. Es versammelten sich in diesem Zimmer der Schultheiß und die Gerichtsscheffen beider Ortschaften; nach einer kurzen Rede nahm man von dem Teller ein Stückchen Erde und überreichte solches dem Commissarius des neuen Landesherrn, mit dem mündlichen Zusatz, es werde ihm für den Landesherrn der Besitz von Grund und Boden überlassen. Der Commissarius nahm das Stückchen Erde unter der Erklärung zu Handen, daß er diesen Besitz für seinen Herrn und in dessen Namen annehme, und so wurde dann auch das Stück Wiesenwasen zum Zeichen der Uebertragung aller Wiesengründe, die Rebe zum Zeichen der Uebertragung der Weinberge, die Reiser zum Zeichen der Uebertragung der Waldungen, Hecken und Bäume, das Fascikel Acten zum Zeichen der Uebertragung des Landes und der Hoheitsjurisdiction, Regalien und übrigen Rechte, der Hausschlüssel zum Zeichen der Uebergabe der herrschaftlichen Gebäude übergeben und angenommen. Nachdem er den Schlüssel übernommen, öffnete der Commissarius die Thür und schloß sie wieder zu. Die Wände der Gebäude wurden mit der Hand berührt, in den Räumen hob man Erde auf, in den Gärten hackte man den Grund auf und warf ihn mit der Schaufel in die Luft. Bei der Kirchenthür gab der Pfarrer das Weihwasser, und der Schulmeister präsentirte auf einem Teller den Kirchenthürschlüssel als Zeichen der Uebergabe der Kirche, des juris patronatus Episcopalis et circa Sacra; der Commissar öffnete die Kirchenthür, nahm Sitz beim hohen Altar, griff ihn mit eigenen Händen an, öffnete die Sacristei,

griff auch die Kanzel mit eigenen Händen an, öffnete die Thür zum Glockenthurm und zog mit eigener Hand eine Glocke an; mitten in der Kirche wurde ihm ein zinnerner Teller voll Erde als Zeichen der vollständigen Uebergabe überreicht; er nahm von dem Teller Erde und streute sie in die Luft. Beim Schulhaus wurden die Schlüssel dargebracht, angenommen und dem Schulmeister zurückgegeben. Bei der Zehentscheuer übergab man dem Commissarius ein Büschelchen Heu und Stroh, das er annahm; beim Rathhaus präsentirte man ihm die Schlüssel auf einem Teller, womit er die Thür öffnete. In der Gerichtsstube, wo Schultheiß, Gerichte und Gerichtschreiber versammelt, nahm er Sitz; man überreichte ihm den Schlüssel des Gerichtschranks; er zog aus demselben das Lagerbuch und aus der Kiste eine Gemeinderechnung, nicht minder das Verlegungs-Protokoll. Bei den Büschen brach man einen Ast von einer Eiche ab und übergab ihn als Zeichen der Besitzergreifung. In Betreff der Jagd schoß der Commissar eine Flinte im Walde los.

Bei andern Besitzergreifungen schlug der Herr die Pforten, Küchen, Speicher, Keller und andere Gelasse auf, durchzog die Zimmer und Speicher, in der Küche ließ man den Feuerhal auf und ab, man zündete das Feuer an und löschte es aus; in den Gärten grub man die Erde auf und brach einige Zweige ab. In dem Gemeindebackhaus präsentirte man die Schlüssel, man machte die Thür auf und zu, man nahm einiges warmes Brod aus dem Ofen, man zündete das Feuer an und löschte es aus. In den Bächen, wo gefischt wurde, warf der Herr ein oder mehrmalen das Netz aus und fing Fische. In der Mühle wurden die Thüren auf- und zugemacht, das Mahlgeschirr und der Wasserlauf eingehalten und wieder losgelassen.

Die Unterthanen zu Bretzenheim waren alle der Leibeigenschaft unterworfen. In Folge der von Kaiserl. Maj. dem Grafen von Bretzenheim ertheilten venia aetatis legte derselbe sich eine eigene Kanzlei in Mannheim bei. Die Herrschaft trug jährlich an Geld und Früchten ein 10,428 fl. 57 Xr. und enthielt eine Bevölkerung von 975 Seelen. Winzenheim war größtentheils Allodium. Das Fürstliche Haus hatte in der Reichsherrschaft einen Amtmann, der

mit 2790 fl. besoldet, einen Amtskellner, zu 2434 fl., einen Amtsschreiber, zu 566 fl. 22 Xr., einen Amtsdiener mit 410 fl. 58 Xr., einen Küfer mit 228 fl. 12 Xr. An Abgaben hatten die Unterthanen zu entrichten:

1. An Schatzung:
   a. zu Bretzenheim, ständige Lichtmeßschatzung 134 fl. 16 Xr.
      Bartholomäusschatzung . 134 „ 16 „
   b. zu Winzenheim, Lichtmeßschatzung . . . . 74 „ 12 „
      Bartholomäusschatzung . 74 „ 12 „
2. An Bede:
   a. zu Bretzenheim auf Martini, an Geld 100 fl.,
      an Korn 31 Malter,
   b. zu Winzenheim 60 fl.
3. An Wasserfall 17 fl.
4. Heu-, Flachs-, Hanf-, Lämmer- und Blutzehnte zu Bretzenheim 38 fl.
   Fruchtzehnten daselbst 78 Mltr. Korn, 9 Mltr. Weizen, 16 Mltr. Spelz und 17 Mltr. Gerste,
   „ zu Rümmelsheim 46 Mltr. Korn, 15 Mltr. Weizen und 59 Mltr. Gerste.
5. Judenschutz. Jeder Jude zahlte jährlich, nach seinem Vermögen, 18, 9 bis 3 fl. jährliches Schutzgeld.
6. Laudemium oder Handgeld veräußerter Güter, 2 pCt. von dem Kaufschilling.
7. Transfix wiederveräußerter Güter.
8. Der Aschenauffauf, Kaminfegerei, Lumpensammeln, Kesselflicken, Saiten- und Würfelspiel, Gastwirthschaft, Branntweinzapf, Schildwirthschaft; alle diese Rechte wurden verpachtet.
9. Schafweide.
10. An jährlicher Recognition zahlte die Judenschaft zu Bretzenheim wegen ihrer Schule 3 fl., ein jeder Beisaß 1½ fl., ein jeder, der Branntwein brannte, 3 fl., ein jeder, der Tauben hielt, 2 fl.
11. Jeder Fremde mußte an Bürger-Einzugsgeld 15 fl. und eine Frau 10 fl. entrichten.

12. Loskauf von der Leibeigenschaft nach den Vermögensumständen.
13. Jeder, der aus der Herrschaft zog, entrichtete von dem ausgeführten Vermögen den zehnten Pfennig, die sogenannte Nachsteuer.
14. Das Ohmgeld, der Kirch- und Weihnachtszapf.
15. Fleischaccise.
16. Zunftgelder.
17. Stempelpapier.
18. Chausseegeld.
19. Dispensationsgeld und herrschaftliche Taxe.
20. Zinskorn zu Bretzenheim, Grasteiner Korn 162 Mltr., Hofkorn 40 Mltr., Martinsteiner Korn 4 Mltr.
21. Rauchhühner.
22. Von jedem Gulden erfallener Strafe erhielt die Herrschaft außer der Strafe 3 Kreuzer. Betraf es eine Geldstrafe statt der Lebens- oder Zuchthausstrafe, oder mehr als ein Monat Arrest, so bekam die Herrschaft von jedem Hundert 3 Gulden.
23. Von confiscirten Gütern, selbst wenn das Vermögen zurückgegeben wurde, erhielt die Herrschaft vom Hundert 3 Gulden.
24. Wenn eine Person vor der Zeit ins Kindbett kam, ausschließlich der herrschaftlichen Strafe, 1, 2 oder 3 Gulden, auch nach Vermögen ein mehres; von denen, die uneheliche Kinder geboren, ausschließlich der Strafe, 1, 2 oder 3 Gulden.
25. Von denen, welche sich nicht in ihrer Kirche, sondern auswärts copuliren ließen, 3 Gulden.
26. Von denen, die 3 Tage lang Hochzeit hielten, 1 Gulden.
27. Von denen, die ungeladen einer Hochzeit beiwohnten, jedesmal 30 Kreuzer.
28. Von den Wittweibern, die vor Ausgang der Trauerzeit heuratheten, 1, 2, 3 Gulden, nach Vermögen auch mehr.
29. Von jenen, die sich zur verbotenen Zeit copuliren ließen, 2 Gulden.
30. Von denen, die sich ohne vorherige Dispensation von der Proclamation copuliren ließen, 2 Gulden.

31. Von denen, die auch mit Dispensation in die Verwandtschaft heurathen, nach Vermögen 4 bis 20 Gulden.
32. Von solchen, die an Sonn- und Feiertagen Hochzeit halten, 15 Kreuzer.
33. Von denen, die ihre Kinder zu Haus taufen ließen im Nothfall, 30 Kreuzer.
34. Von denen, die des Gewinns wegen Lustbarkeiten und Tanz anstellten, 1 Gulden.
35. Von Aerzten und Marktschreiern, täglich 5 Kreuzer.
36. Von solchen, die sich schimpften oder thätlich angriffen, schlugen, rauften und beschädigten, ausschließlich der herrschaftlichen Strafe, nach Art des Verbrechens und Vermögens, 1, 2, 3, 4, 5, 6, auch mehr Gulden.
37. Von Wirthen, die nach 9 Uhr Abends den Spielleuten das Musikmachen und den Gästen das Tanzen verstatteten, 2 Gulden.
38. Von denjenigen, die die Raupennester bis Ende Februars von Bäumen und Zäunen nicht abgemacht hatten, 3 Gulden.
39. Von Immobilien-Güterkäufen und Versteigerungen, von jedem hundert Gulden 10 Kreuzer.
40. Von jenen, die ohne eheliche Leibeserben starben, von hundert Gulden 2 Gulden 30 Kreuzer.
41. Von denen, die ohne Leibeserben im ledigen oder Wittwenstande aus der Herrschaft in ein Land zogen, wo keine Freizügigkeit hergebracht war, von jedem hundert Gulden 2 Gulden 30 Kreuzer.
42. Von jedem, der Tauben hielt, vom Schlag 10 Kreuzer.
43. Von dem, der ein öffentliches Amt überkam, 30 Kreuzer.
44. Von jenem, der beim Zuackern mit aufstehendem Pflug durch die Chaussee fuhr, 30 Kreuzer.
45. Von denen, die den Chausseegraben zuackerten und nicht wieder aufhoben, 20 Kreuzer.
46. Von solchen, die die ausgehenden Bäume an der Chaussee nicht gleich im ersten Jahr ersetzten, 10 Kreuzer.
47. Von jenen, welche durch die Benutzung mittels öffentlicher Pfähle verbotener Wege straffällig geworden, 10, 20, auch 30 Kreuzer.

Kirchenverfassung: Die Bewohner der Herrschaft waren vermischter Religion, beide Kirchen in Bretzenheim und Winzenheim daher simultan. Der Fürst übte sowohl über die lutherische als katholische Pfarrei das jus patronatus aus. Diese stand unter dem Erzbisthum Mainz. Die Reformation war auch der Herrschaft Bretzenheim eingedrungen. Erst im Jahr 1651 führte der Graf von Vehlen den katholischen Gottesdienst wieder ein und setzte fest, daß der katholische Pfarrer in Bretzenheim wohnen und die Gemeinde Winzenheim mit versehen solle. Gegen Ausgang des 17. Jahrhunderts ward auf Veranlassung der Franzosen durch einen besondern Geistlichen zu Winzenheim Gottesdienst gehalten und damit bis in das J. 1784 fortgefahren; da indessen die Pfarreinkünfte zusammengenommen über 230 Gulden nicht ertrugen, und davon zwei Geistliche unmöglich leben konnten, so geschah es, daß solche vier Tage in dem Kloster blieben, den Schulen ihre Aufsicht entzogen und die Pfarrgenossen nöthigten, in Vorfällen nach ihnen zu schicken und sie zu begehren. Dieser Uebelstand veranlaßte den Grafen, die Verfassung von 1651 wiederherzustellen, somit beide Pfarreien zu vereinigen, was das Generalvicariat am 6. Mai 1785 genehmigte.

Die Pfarrkirche zu Bretzenheim war schlecht, hatte dagegen ein schönes und starkes Geläute, welches man in einer Entfernung von 5 Stunden hören konnte. Die Hauptglocke tragt den folgenden Vers: En ego campana nunquam pronuncio vana, defunctos plango, voco vivos, fulgura frango, 1013? Der Graf von Ingelheim hatte den Chor der Kirche zu bauen, wegen der zwei Fünftel des Zehnten, die er bezog; das Uebrige der Kirche hatte die Ortsherrschaft zu bauen, wozu die Bretzenheimer sowohl als Winzenheimer Unterthanen Frohndienste zu leisten verpflichtet, weil sie ungemessene Frohnden der Herrschaft schuldeten. Dieselbe Verpflichtung traf auch die Mitbürger zu Mandel, Ippesheim und Rümmelsheim. Der katholische Pfarrer bezog an jährlicher Competenz in Ermanglung eines Pfarrhauses 11 fl. 15 Xr. Hauszins, aus den Kirchengefällen 17 fl. 21 Xr., an Korn 1 Malter 6 Sömmer; dazu ein Pfarrgut von 2 Morgen, Weingarten 2 Morgen, 2 Viertel Wiesen und 12 M. Ackerland,

verpachtet zu 10 Malter Korn, im Anschlag von 40 fl., sodann 3 Mltr. Korn von dem Zehnten; er war berechtigt, zur Gemeindeherde 2 große und 2 kleine Stück Vieh frei mitzulassen. Er hatte von einer Copulation 1 fl. 30 Xr., von der Taufe eines Kindes und Aussegnung einer Kindbetterin 20 Xr., vom Begräbniß einer Hauptleiche neben den Exequien 1 fl. 30 Xr., eines kleinen Kindes 40 Xr., welches im Ganzen veranschlagt worden zu 105 fl. 6 Xr.; sodann von der Herrschaft für heilige Messen 15 fl. und besonders assignirt 5 fl. Die Pfarrei zählte überhaupt 1506 Katholiken, davon 490 in Bretzenheim selbst, 455 in Langenlonsheim, 543 in Winzenheim. Die Kirche ist zu Ehren der h. Jungfrau geweihet.

Der katholische Pfarrer zu Winzenheim hatte jährlich zur Hälfte der mit dem dasigen lutherischen Pfarrer theilbaren ganzen Competenz zu genießen: aus den Kirchengefällen 6 fl. 28 Xr., an Geldzinsen 1 fl. 48 Xr., an Kornzinsen 1 Malter 2½ Sömmer, an Kornzehnten 10 Mltr., an Gerstenzehnten 3 Mltr., an Spelzzehnten 4 Mltr., an Wein 15 Viertel. Das halbe Pfarrgut bestand in 7 Morgen Ackerfeld und Weingarten, im Ertrag von 10 Mltr. Korn und 2½ Ohm Wein, sodann an Rüben- und Kappeszehnten 3 fl., an Stolgebüren 7 fl., im Ganzen sich auf 151 fl. 41 Xr. belaufend, ferner von der Herrschaft assignirt 5 fl. Winzenheim hatte eine Pfarrkirche, die 1789 und 1790 erbaut wurde, sodann ein evangelisches Pfarrhaus, welches der Herrschaft zustand. Die evangelische Gemeinde hatte für dessen Unterhaltung allein zu sorgen. Das Langhaus der Kirche war der Graf zu bauen schuldig. Der Pfarrer empfing die Hälfte von der mit dem katholischen Pfarrer theilbaren ganzen Competenz, welche oben angegeben, ferner von der Herrschaft 5 fl. Er bezog ferner von jedem lutherischen Einwohner 24 Xr. und 2 Sömmer Korn, die Stolgebüren von Copulationen, Proclamationen und Predigten mit 1 fl. 30 Xr.

Der erste und letzte in Bretzenheim regierende Fürst, **Karl August**, war der natürliche Sohn des Kurfürsten Karl Theodor zu Pfalz und der bei dem Mannheimer Theater engagirten Josephine Seyffert, der nachmaligen Gräfin von Heydeck,

die außerdem Mutter von drei Töchtern geworden ist: 1) Karoline Reichsgräfin von Bretzenheim, Frau auf Thanstein und Pilmersreut, geb. 27. Januar 1768, gest. 27. Jun. 1786, nachdem sie seit 18. Febr. 1784 mit dem Grafen Maximilian Joseph von Holnstein vermählt gewesen. 2) Eleonore Gräfin von Bretzenheim, geb. 1770, wurde im Sept. 1802 durch das Tribunal zu Mainz von ihrem Gemahl, dem Grafen Wilhelm Karl von Leiningen-Guntersblum, geschieden, der zwar die Competenz des Tribunals bestritten hat. Die Gräfin starb den 26. Jan. 1809. 3) Friderike Gräfin von Bretzenheim, Fürst-Aebtissin zu Lindau 26. April 1782, resignirte 20. Jan. 1796 und heurathete den Grafen Maximilian von Westerholt-Giesenberg; sie starb 1816.

Den Fürsten von Bretzenheim hatte der durchlauchtigste Papa sehr reichlich ausgestattet. Er gab ihm, außer der mit 300,000 Gulden bezahlten Herrschaft Bretzenheim, im J. 1779 die beinahe noch wichtigere Herrschaft Zwingenberg am Neckar, im J. 1746 zu dem Preis von 400,000 Gulden und 1000 Ducaten Schlüsselgeld angekauft, die sehr schönen und wichtigen vormals Hatzfeldischen Güter Weisweiler und Palland, das gleich diesen im Jülichischen belegene Breitenbend, Merfeld, vergrößerte das Fürstenthum durch den Ankauf von Mandel, Planig, Ippesheim, Rümmelsheim, Leyen, hinterließ auch noch die Mittel für den Ankauf (17. Sept. 1799) der in der Steiermark belegenen vereinigten Herrschaften Thanhausen, Unter-Fladnitz, Sturmberg, Ratmannsdorf, Wachseneck, die zwar Karl August schon wieder am 17. Dec. 1806 veräußerte. Durch die französische Revolution des Fürstenthums Bretzenheim entsetzt, wurde er dafür durch Lindau, fürstliches Stift und Reichsstadt, entschädigt. Schon in denselben Tagen wurde Schwaben für das östreichische Ministerium der Gegenstand von Vergrößerungs-Entwürfen. Mit mehren kleinen Herren wurden Tausch- oder Kaufverträge abgeschlossen. Namentlich gab der Fürst von Bretzenheim sein Fürstenthum Lindau, angeblich von 46,000 Gulden Ertrag, mit 6000 Einwohnern, durch Vertrag vom 25. April 1803 hin und empfing dafür die herrlichen aus der über Franz II Rakoczy verhängten Confiscation übrigen Herrschaften Saros-Patak in dem Zempliner

und Regecz in dem Abauiwarer Comitat von Ungern. Auf Regecz hatte Emmerich Tököly seine Hochzeit mit Helena Zriny gefeiert. Für Napoleon wurde Regecz oder Lindau die Hauptveranlassung beinahe zu dem Krieg von 1805. „Ganz Europa," dies seine Worte, „ist dabei interessirt, daß Lindau nicht östreichisch werde." Bald darauf hat er die ligurische Republik, von 620,000 sehr unternehmenden Menschen bewohnt, mit Frankreich vereinigt. Fürst Karl August von Bretzenheim, des Malteserordens bayerischer Zunge Großprior, starb den 27. Febr. 1823, aus seiner Ehe mit Walburge, des Fürsten von Oettingen-Spielberg Tochter, mehre Kinder hinterlassend, darunter der einzige Sohn, Fürst Ferdinand, geb. 10. Febr. 1801.

Indem ich von Franz II Rakoczy spreche, bemerke ich, daß ich von den interessanten Anzeichnungen der Herzogin von Orléans, das Ehepaar Rakoczy betreffend, keinen Gebrauch gemacht habe. Das soll aber hiermit geschehen. Den 15. Jun. 1713 schreibt die Herzogin: „Ich habe mich ein wenig amusirt, denn wie ich angefangen zu schreiben, ist der Fürst Rakoczy, so hier unter dem Namen vom Graf Saros ist, zu mir kommen, er ist ein recht guter Herr, allzeit von gutem Humor, hat Verstand und gar viel gelesen, verstehet sich auf Alles, hat meine Medaillen und gegrabene Steine begehrt zu sehen, welche ich ihm gewiesen." Den 4. Sept. 1718: „Man kann nicht artiger noch angenehmer sein, als die junge Prinzeß de Conti ist, sie weiß wol, daß ich sie lieb habe, nimmt also gar nichts übel von mir, denn sie ist wol versichert, daß ich sie nicht offendiren will, sondern nur vexire; der arme Fürst Rakoczy wußt auch wol, daß sie angenehm war, aber mit allen seinen guten Minen hat er ihr doch nicht gefallen. Er ist ein großer wolgeschaffener Herr, der gute Minen hat, sein Gesicht ist nicht hübsch, auch nicht gar häßlich, auch nicht gar alt, jetzt hat er 44 Jahr, er ist zu bedauern, ich glaube, wir werden ihn wieder hier sehen, er ist sehr devot, predigt aber nie, hat dabei einen lustigen Humor, lacht und schwätzt gern, er wohnt hier auf dem Lande 5 oder 6 Meil von Paris an einem Ort bei Mönchen, so man Camaldulen heißt und schier so einen strengen ordre haben als die Karthäuser, er

lebt, wenn er bei diesen Mönchen ist, eben wie sie, stehet nach Mitternacht mit ihnen auf und gehet mit ihnen beten, fastet auch oft; ich weiß nicht, wie er mit dem Leben und all seinem Unglück so lustig sein kann, es muß ihn doch innerlich plagen, denn er ist abscheulich geändert, wie er hier war, dürr und mager worden; wie er in Frankreich kam, war er dick, stark und frisch, aber hiemit genug von unserm guten Fürst Rakoczy." Den 23. Sept. 1718: „Ich habe noch der Zeit nicht gehabt, den Artikel von unserm guten ehrlichen Fürst Rakoczy zu lesen, er lebt wol gar nicht debauchirt auf keine Weis, betet gar fleißig, fastet gar oft, das kann man ja wol devot heißen. Daß er zu den Türcken gegangen, ist kein Wunder, der Kaysser tractirt ihn übel und stellt ihm nach dem Leben, und die Türcken haben ihm versprochen, keinen Frieden ohne ihn zu machen und ihm wieder zu seinem Fürstenthum zu helfen, das kann er ja nicht abschlagen. Diesen Nachmittag werde ich seinen article in der gazetten lesen, ist er vor Spanien, so bringt ihn sein Freund der maréchal de Tessé darzu, der sehr spanisch ist, wie schier alle maréchaux de France sein, denn sie seind schier alle Creaturen von der alten Zot, die hat sie schier alle gemacht was sie sein, und les héros de la Maintenon hat man längst gesungen stunden in den Cordon von Holland." Den 30. Oct. 1721: „Die Fürstin Rakoczy spricht poli und de bon sens. Ich weiß ihr Leben wol, muß also gestehen, daß ich mich ihrer ein wenig schäme, denn alle Leute wissen ihre historien hier. Ich habe mein Sohn von Herzen lachen machen, wenn ich ihm gesagt, er solle nicht allein bei ihr bleiben, damit sie ihn nicht nothzüchtige, wie man sagt daß dem Zar mit ihr geschehen." Den 21. Febr. 1722: „Große dicke und starke Leute leben nicht länger als andere, welches wir an die arme Fürstin von Rakoczy verwichen Mittwoch gesehen. Sonntag war sie frisch und gesund, Montag bekommt sie, nachdem sie einen Zahn hat ausziehen lassen, ein Geschwür im Mund und das Fieber. Man hat ihr zweimal am Arm und einmal am Fuß zur Ader gelassen; sie schiene besser zu sein nach diesem Aderlaß, ein Augenblick aber hernach sagt sie: es wird mir übel, und gibt den Geist auf; gestern hat man sie begraben in ihrem

Kloster. Ihre Leute haben mir eine gar wunderliche Sach von ihr verzehlt: wie sie noch zu Warschau war, träumt ihr eine Nacht, daß ein fremder Mann zu ihr komme in einer kleinen Cammer, so sie auch nie gesehen, der bringt ihr einen Becher und sagt, sie solle trinken; sie hatte keinen Durst; der Mann sagte, sie solle trinken, denn es wäre der letzte Trunk, so sie ihr Leben trinken würde, darauf erwacht. Der Traum ist ihr doch immer im Kopf geblieben; wie sie herkame, logirte sie sich gleich in ein hôtel, da befund sie sich übel, forbert einen Doctor, man holte einen, so des Königs Doctor parquartier ist und Helvetius heißt, sein Vatter ist ein Holländer, gar gelehrte Leute, so sehr estimirt hier sein; wie sie den Doctor sicht, erstaunt sie und sicht in der ganzen Cammer herumb, Graf Schlieben fragte sie, was ihr wäre, daß sie so verwundert, sie sagte, was sie so Wunder nehme, wäre, daß Helvetius eben derselbe Mann wäre, den sie zu Warschau im Traum gesehen, setzte in lachen dazu: aber ich werde an dieser Krankheit noch nicht sterben, denn dieses ist die Cammer nicht, worin ich mich im Traum gefunden. Wie sie aber ins Closter von Chassemidi kommen, wo man ihr ein appartement geheürt hatte, ohne daß sie es vorher gesehen, sagte sie zu ihren Leuten: hieraus werde ich nicht lebendig kommen, denn diß ist eben die Cammer, so ich in Polen im Traum gesehen, wo ich den letzten Trunk gethan. Welches auch geschehen ist gar wunderlich, aber mich deucht, daß solche Sachen mehr den hessischen fürstlichen personen begegnen als allen andern Leuten, wo es herkommt, mag Gott wissen, wir andere Pfälzer seind ganz contrarie, wir hören und sehen weder Geister noch Träume."

Harxheim, Gudenberg, Braunweiler, Roxheim, Rüdesheim, Weinsheim.

Von Winzenheim geht es aufwärts nach dem Hof Breitenfels, vormals derer von Dienheim, dann Nassauisch, endlich durch Tausch der geistlichen Verwaltung Eigenthum. Ursprünglich 216 Morgen haltend, liegt er an der von Kreuznach nach Simmern

führenden Landstraße. Seitwärts, an der Gräfenbach, ist gelegen das Dörfchen Harxheim, wo im Jahr 1730 aus gesammelten Almosen die katholische Kirche zu St. Bernhard erbaut worden. Es pfarret nach Roxheim, dem alten Hrocheshеim, wo in den J. 773, 781 und 790 die Abtei Fulda ein Hofgut und verschiedene andere Güter erhielt. Im J. 1241, da Juanus Abt in Sponheim war, hatte Roxheim einen Pfarrherren des Namens David, welcher in Vertheidigung der Rechte und Freiheiten seiner Kirche von seinen Pfarrkindern zu Sommerloch auf das Grausamste ermordet wurde. Erzbischof Siegfried strafte die Missethäter mit dem Bann, und des Frevels sämtliche Theilnehmer büßten am Rad oder durch elenden Tod in der Fremde. Herr Gerlach von Limburg genehmigt 1333 den Verkauf von 2 Fuder Weinrente zu Roxheim und Weiler, so sein Lehensmann Johann von Schöneberg genannt von Waldeck vorgenommen hat. Die Kirche wurde im J. 1738 als Simultankirche neu aufgebaut und dem h. Sebastian geweihet. Der Katholiken sind 288, mit welchen eine kirchliche Gemeinde ausmachen Gudenberg, 228, Mandel, 161, Rüdesheim, 36, Weinsheim, 262, überhaupt 975 Katholiken. In die evangelische Pfarrei gehören auch Harxheim und Gudenberg. „Je mehr wir von Hargesheim thaleinwärts kommen, desto lieblicher wird der Weg. An uns vorüber rieselt die Gräfenbach, durch Erlen- und Weidengebüsche gegen die austrocknende Gluth der Sonne geschützt, mit ihrem kühlen Gewässer, und an das Bächlein schmiegen sich, Erfrischung aus ihm schöpfend, üppige Wiesen, und an diese ein fruchtbares Gelände, über welchem üppige Reben die aufsteigenden Hügel schmücken. So vereinigt hier die Natur Alles, daß wir glauben in einem großen schönen Garten zu wandeln, welchen die Kunst zum Eden der Gegend umzuschaffen sich bemüht hat."

Seitwärts Roxheim, an der nach Kreuznach gehenden Fischbach, hat Rüdesheim sich angebaut, das wie es scheint unter dem Namen Befritesheim 774 urkundlich vorkommende Dorf. Außer dem Steincallenfelser Hof besaß hier die geistliche Verwaltung die von den Klöstern Sponheim, Disibodenberg und St. Katharinen, dann der Präsenz Kreuznach herrührenden Güter. Die

Kirche ist dem h. Georg geweihet und beiden Religionen gemeinschaftlich. Vordem war sie katholischer Seits, gleichwie Weinsheim, der Pfarrei Sponheim zugetheilt. Die Evangelischen sind Filialisten von Weinsheim. Am großen Zehnten bezogen die Boos von Waldeck, freiherrlicher Linie, ein Drittel, die von Steincallenfels und die Erben Knapp auch eines, und der reformirte Pfarrer das Uebrige. Weinsheim, an der Gräfenbach, ist das alte Wigmundesheim, wo Haribald im Jahr 770 seine Besitzungen an die Abtei Lorsch vergabte. Im J. 868 schenkt Hericus, vir illustris, seinen Hof zu Vihmundesheim, überhaupt sein Gut in marcha Genzengas und zu Bingen cum mancipiis utriusque sexus ibidem pertinentibus vel aspicientibus, an die Abtei Prüm, und das zu seinem eigenen und seines Bruders Hunfried, seines Vaters Alberich, seiner Mutter Hunna, seiner Brüder Heinrich und Alberich Seelenheil. Hunfried, in der Kirche von Térouane als Heiliger verehrt, war Mönch zu Prüm, Abt zu St. Bertin in St. Omer, endlich Bischof der Moriner oder zu Térouane. Schwer hat er unter den Einfällen der Normänner zu leiden gehabt; er starb 869. Der Schenkung fidejussores waren Graf Megingaud, Milo, Megingaud der Vicedom, Brunicho, Hunold Ratad. Megingaud, der Graf, stand dem Wormsgau vor und war ein Bruder Hugos des Starken, des Grafen von Anjou, Blois und Orléans, und Vater eines andern Megingaud, auf dessen Bitten K. Arnulf der Abtei St. Maximin den Ort Rübenach verlieh. Wie Regino unter dem J. 992 erzählt, wurde dieser jüngere Megingaud, Neffe Odos, des Königs der Westfranken, durch Alberich und dessen Helfer im Kloster zu St. Sixtus in Rettel ermordet. Die Leiche brachte man nach Trier, um sie in St. Maximin zu beerdigen. Der für Prüm wohlthätige Hericus überlebte der Schenkung nur kurze Zeit, und wollte sein Neffe, Graf Werner, das Gut wieder an sich ziehen. Das klagte die Abtei dem K. Ludwig, und hat dieser am 12. April 870 die Schenkung aufrecht erhalten.

In spätern Zeiten war die Abtei Sponheim der stärkste Eigenthümer in Weinsheim, bis im J. 1427 der Abt Bernhard zwei Höfe davon veräußerte. Bittere Reue erfaßte ihn deshalb

vor seinem Ende; er ließ den ganzen Convent zusammenkommen und sprach zu ihm in folgender beweglichen Weise: „So überlasse ich es nun euch, wie ihr jene beiden Höfe in Weinsheim, von denen ich den einen gekauft und den andern von meinem Neffen durch richterliches Urtheil gewonnen habe, nach meinem Tode je eher desto lieber von seinen unrechten Besitzern wieder erhaltet. Sollte der von Koppenstein ein Recht darauf vorgeben, so wißt nur, daß seine Behauptung falsch ist; denn ich habe bei jenem Streit, den wir vor etwa fünf Jahren — Gott verzeih's uns! — mit einander hatten, aus allzu heftigem Unwillen und in meiner Leidenschaftlichkeit gethan, was ich mit Recht nicht konnte, indem ich ohne eure Zustimmung dem gedachten Jekel von Gemünden die Höfe gegeben, welche jetzt Meinhard von Koppenstein unrechter Weise besitzt, so wahr mir Gott gnädig sein wolle in dieser meiner letzten Noth. Sehet, ich habe euch den ganzen Hergang der Sache gesagt; solltet ihr nun den Wiedererwerb der entwendeten Höfe versäumen, so möget ihr es vor Gott verantworten; ich habe meine Seele erleichtert." Demnach ließ Abt Konrad im J. 1448 den Meinhard von Koppenstein vor die Amtmänner in Kreuznach, Friedrich von Löwenstein und Johann von Wachenheim, laden und trat mit den Zeugen auf, welche des sterbenden Abts Bernhard Widerruf über die entkommenen Höfe mit angehört hatten. Die Amtmänner gaben nach Anhörung beider Theile dem Abt auf, sein Gesuch schriftlich einzureichen, und Meinharden, schriftlich darauf zu antworten, worauf sie, was Rechtens wäre, entscheiden wollten. Der Abt that, wie ihm befohlen; aber die Amtmänner, sei es, daß sie mit andern Geschäften überhäuft oder, wie Viele glauben wollten, der Gegenpartei allzu geneigt waren, schoben das Urtheil hinaus, indem sie den Abt von Tag zu Tag bald aus diesem, bald aus jenem Vorwand vertrösteten, und so blieb die Sache auf sich beruhen.

Als Widder sein treffliches Werk dem Publicum übergab, bestand auf dem Bann von Weinsheim der Scholländerhof, südwärts gegen Niederhausen, ein Sponheimisches Lehen, welches der von Cathcart und Hoffammerrath Greis besaßen.

Weiter kamen daselbst vor: 2) Das zur Herrschaft Altenbeimburg gehörige Lehengut, in der Fürstin von Isenburg Besitz. 3) Das Koppensteinische, nunmehr von Hackische Lehen. 4) Das von Crammische, dermalen der Hofkammer zuständig. 5) Das Dalbergische, 6) das Langwerthische, 7) das Collenbachische, 8) das Hunoltsteinische, 9) das Degenfeldische, 10) das Cathcartische, 11) das reformirte Pfarrgut und 12) das von Hofkammerrath Greis besessene Capellengut. Endlich 13) die Disibodenberger und 14) die Sponheimer Klostergüter. Die Simultankirche zu Allerheiligen war vordem katholischer Seits Filial der Pfarrei Sponheim und wurde von einem Benedictiner versehen, reformirten Theils aber eine Pfarrkirche, von der Rüdesheim und Treisen die Filiale. Am großen Zehnten bezog der Graf von Schönborn drei, der reformirte Pfarrer zwei Theile, die Hofkammer das übrige Sechstel.

Das Bergwerk in dem benachbarten Kellerberg lieferte im J. 1774 an rohem Erz 3445 Centner, die 788 Pfund 30 Loth Quecksilber gaben, wurde aber bald darauf verlassen. Von dem verlassenen Werk weiß Calmelet nicht viel zu sagen. „Das Departement von Rhein und Mosel grenzt gegen Süden an den an Quecksilberminen reichhaltigen Erdstrich der Pfalz. Es war daher zu vermuthen, daß man dieses Metall auch diesseits der Nahe, die die gemeinschaftliche Grenze der Departemente vom Donnersberg und von Rhein und Mosel bildet, antreffen würde. Wirklich wurde in der Gegend von Kreuznach an zwei Orten Quecksilbererz ausgebeutet. Die eine Mine, zu Weinsheim, zwei Stunden nordwestwärts dieser Stadt, ward vor Ausbruch des Krieges verlassen; sie lag in einem Gebirge, dessen Schichten von Nordwest gegen Süden streichen, sich gegen Norden neigen und aus thonquarzartigen Klumpen mit größern oder kleinern Körnern gebildet sind. Der Abraum (die ausgeworfene Erde) besteht aus einem grauen, gelbartigen, etwas erdigen Porphyr mit Körnern von Quarz. Dermalen sieht man bloß leichte Spuren der Ausbeutung. Die Stollen haben sich gesenkt, und die Gebäude sind vernichtet. Unterrichtete Leute sagen, daß der Gang von Osten gegen Westen gelaufen sei, mit einer Neigung gegen

Norden zu 45 Graden. Seine Dicke wechselte ab, von 0, M. 3 zu 2 M. Gegen den obern Theil war er arm, aber in der Tiefe reichhaltig an Zinnober und flüssigem Quecksilber. Die Arbeiten waren unter der Oberfläche des Thales angebracht, und das Wasser, welches endlich die Mine zu verlassen zwang, wurde mit Handpumpen ausgeschöpft. Die Werkstatt bestand aus 36 Retorten; das Erz gab auf den Brand 15—16 Pfund Quecksilber. Die zweite alte Quecksilbergrube liegt bei Kreuznach und den Salinen, denen diese Stadt den Namen beilegt. Die Mine ward Belz genannt; sie wurde vor etwa 50—60 Jahren eröffnet und bestand in einem Nachsuchungsstollen, der auf einige Aederchen von Zinnober gegraben worden war, welche aber zu keinem Gange führten, der ausgebeutet hätte werden können."

Den Mittelpunkt zwischen Norheim und Braunweiler macht aus der Katharinenhof, weiland Nonnenkloster Cisterzienserordens. Veranlassung zu dessen Stiftung gab ein Wunder, so sich 1212 in der unmittelbaren Nähe der Abtei Sponheim ereignete. „Ein bejahrter Ackersmann wurde krank, starb, lag eine Nacht hindurch todt, ward bei Sonnenaufgang, als schon alles zur Beerdigung fertig gemacht wurde, wieder lebendig. Die Umstehenden stürzen vor Angst fort; der Erstandene geht in die Kirche, bleibt lange auf den Knieen im Gebet liegen. Die Menge sammelt sich um ihn; er hört und sieht sie nicht. Als man ihn endlich anredete, ruft er aus: O thörichte, o gottlose Menschen, welche Qualen sind euch bereitet nach diesem Leben!"

Des todten Mannes Aeußerungen und Ermahnungen beschäftigten alle Gemüther nahe und fern, vorzüglich aber den Pfarrherren von Mandel. Dieser beschickte in seinem Erstaunen den Abt Ruprecht von Sponheim und den Prior Johann, als welche, von einigen Zeugen begleitet, in des Bauern Hütte sich begaben, um aus dessen Munde den Bericht von dem wunderbaren Hergang zu vernehmen, und der Befragte erzählte: „Als nach meinem Tode die Engel meine Seele in die Luft führten, da schwirrten eitel Funken wie Schneeflocken um mich: das waren unzählige Teufel, die wollten mich in das ringsum lodernde fürchterliche Feuer stürzen; die Engel aber wehrten sie ab. Den

bösen sowie den guten Engeln waren alle meine Sünden bekannt; mir selbst aber erschienen sie noch weit fürchterlicher als ihnen, und manche waren mir doch im Leben so unbedeutend vorgekommen! So fragte mich zum Beispiel einmal ein Bettler, als ich nach Kreuznach ging, nach dem Weg; den sagte ich ihm, aber nicht genau genug, so daß der Bettler hernach einige Stunden im Wald herumirren mußte. Wie ich dafür gestraft wurde, könnte ich nicht ausdrücken, wenn ich auch hundert Zungen hätte. Von dem der Kirche gebürenden Zehnten habe ich einmal eine gute Garbe heimlich weggenommen und eine schlechtere dafür hingelegt. Ich habe dies zwar gebeichtet und Absolution erhalten und glaubte mich sicher; weil ich aber das Genommene nicht wiedererstattet, so wäre beinahe die ewige Verdammniß über mich ausgesprochen worden, hätten nicht die Gebenedeite und der heilige Maximin und die heiligen Engel Fürbitte für mich eingelegt. Aber die Teufel warfen mit lautem Gelächter brennende Garben auf mich, verbrannten mich erbärmlich und trieben das wohl vierhundert Jahre so fort.

„Dann wurde ich durch einen Engel zu dem Orte der ewigen Verdammniß geführt. In der kurzen Zeit meines Todes stürzten so viele Seelen hinab zur Hölle, daß ich nicht geglaubt, daß in hundert Jahren so viele Menschen sterben könnten. Darunter waren viele Bischöfe, Aebte, Priester, Mönche und Nonnen und Christen und Heiden, und ein fürchterliches Geheul erhob sich. Die Seele eines gewissen Bischofs wurde mittlerweile mit großem Getöse von den Teufeln in die Hölle geschleppt. Ach wie viele Sünden habe ich da kennen gelernt, die ich sonst für keine Sünden gehalten! O, wenn die Acker- und Weinbauern wüßten, wie schwer der Betrug bei Abreichung des Zehnten an Kirchen und Klöster bestraft wird, sie würden lieber denselben doppelt geben, als nur einen Hellerwerth entziehen! Mönche und Nonnen wurden auch wegen Ungehorsam und Murren gegen ihre Obern fürchterlich gestraft. Bischöfe und Prälaten sah ich in unzähliger Menge, die wegen Simonie, Geiz, Stolz, Prachtliebe, Verachtung der Armen, Vernachlässigung des Amts und Fleischeslust jämmerlich leiden mußten. Die größere Menge der Landleute wurde gestraft

wegen Betrug unter sich, vorzüglich aber gegen die Geistlichen, und weil sie das Beseitigte nicht erstatteten und selten ihre Sünden ganz rein und wahrhaft bekennen, dann auch weil sie die Handlungen der Prälaten und Geistlichen, die Gott richten wird, so frech beurtheilen.

„Da sah ich auch mitten in der Erde einen fürchterlichen Schacht, ganz mit Seelen angefüllt, aus welchem die Flammen bis zum Himmel schlugen. Teufel wirbelten dazwischen herum; Jammer und Wehgeschrei hallte aus der Tiefe und gräßliches Fluchen. Und der Engel sagte zu mir, wer da drinnen säße, käme nie wieder heraus. Dann zeigte er mir das Fegfeuer, und darauf sah ich ein tiefes, tiefes Thal, darin strömte ein großer stinkender Fluß, und über denselben ging eine dünne, schlüpfrige Brücke von einem Berg zum andern, höher als wenn man den Kirchthurm zu Kreuznach viermal auf einander setzt; sie war nur zwei Fuß breit und ging steil aufwärts bis zur Mitte und ebenso wieder abwärts. Und es waren viele Seelen, die über diese Brücke wollten; einige aber fielen im Anfang, andere in der Mitte, andere am Ende herunter in den Fluß, wo abscheuliche Drachen und ungeheuere Schlangen die Köpfe herausstreckten, um die Fallenden zu verschlingen; es war erbärmlich anzusehen. Die Fallenden sanken unter bis an den Kopf, oder bis an den Hals, oder auch nur bis an das Knie, nach Verdienst ihrer Sünden, und arbeiteten sich durch mit größter Eile; der eine kam früher, der andere später ans Ufer. Aber wenn sie es erreichten, so waren sie weit schöner als vorher, wurden von den Engeln mit Jubel empfangen und in den Palast des Himmelreichs geführt. Viele, die mit Gold und manchen andern irdischen Sorgen beladen gingen, fielen gleich zu Anfang und hatten viel zu thun, um ans Ufer zu kommen, da ihnen die Rückkehr unmöglich war. Viele wälzten sich in dem stinkenden Unflat lange Jahre hindurch bis zur äußersten Entkräftung. Und ich sah eine nackte, aber sehr schöne Seele rasch und sicher über die Brücke gehen. Das ist der Mönch Theodobert, sagte der Engel, der außer Gott in der Welt nichts geliebt hat.

„Darauf faßte der Engel meine Hand und führte mich zum Wohnsitz der Seligen. Was ich da sah, kann keines Menschen Zunge aussprechen. Da war auch unter Andern unser seliger Pastor Hildebert zu Sponheim; er trug einen Stern auf der Brust, der funkelte wie die Sonne, weil der Selige auch auf der Erde durch Frömmigkeit und Wissenschaft wie ein Licht geleuchtet hat. Die Engel wollten haben, ich sollte bei ihnen bleiben, aber mein Führer sagte: Er muß zur Erde zurück, damit er seine Sünden bereuen und büßen und nach Jahren glücklicher zu uns zurückkehren möge. Ach, wie entsetzte mich dieser Ausspruch! Und der Engel sagte: Das ist der Wille Gottes, verkündige Alles, was du gesehen, deinem Pastor, und was er dir heißet, thue jedermänniglich kund, und was er dir verbietet, verschweige. — Und nun bin ich wieder hier und lebendig zu meiner Strafe."

So gesagt schwieg er und weinte bitterlich. Und Udo, zu Mandel Priester, hat solches Alles aufgeschrieben. Adalbert der Landmann aber, dem solches begegnet, hat sich so strenger Buße unterworfen, daß jedermann geglaubt, er müsse noch schrecklichere Strafen gesehen haben, als die er beschrieben; denn er hat nachmalen ein einsames Leben im Walde nahe bei Dahlen geführt und sich eine Hütte von Holz und Lehmen erbauet, und hat da in großer Kreuzigung des Fleisches noch sieben Jahre nach seinem Tode gelebt.

In frommer Rührung stifteten hierauf der Propst zu Kreuznach, der Landdechant zu Hilbersheim und der Pfarrer zu Mandel das zu Ehren der h. Katharina benannte Kloster, welche Stiftung Erzbischof Sigfried von Mainz im J. 1219 bestätigte. In demselben Jahr wird als des Klosters Vorstand die Aebtissin Mechtild genannt. Gottfried, der Stiftscustos zu Bingen, hatte dem Kloster für ein Seelgeräth zwei Ohm Wein zu Heimbach angewiesen. Um die Erfüllung der mit dem Legat verbundenen Pflichten mögen sich Zweifel erhoben haben, und diese zu beseitigen, geloben Ottilia, die Aebtissin und die Sammlung, daß, im Falle sie mit Haltung des Gottesdienstes sich säumig bezeigen würden, jene Weingült dem Stift zu Bingen anheimfallen soll,

am Mittwoch nach Nicolai 1291. Graf Johann II vermachte dem Kloster 1311 dreißig Mark. Von des Hauses weitern Schicksalen findet sich, wie schon Gudenus klagte, keine Nachricht. Es soll erst im J. 1573 aufgehoben worden sein, war längere Zeit einem eigenen Schaffner anbefohlen, bis es zu Erbpacht ausgethan wurde. Von Kirche und Kloster ist nur noch weniges Mauerwerk sichtbar. Der Einwohner sind jetzt 180; sie pfarren nach Braunweiler, haben jedoch eine Capelle im Ort.

Braunweiler, im Thal zwischen der Katzen- und Ellerbach, zählte im J. 1788 in 51 Familien, 56 Häusern 210 Einwohner; deren sind heute 472. Die Markung umfaßt: Ackerland 297, Wingert 6, Wiesen 56, Weide und Wald 198 Morgen. Die katholische Pfarrkirche ist dem h. Joseph geweihet.

Mandel,

Manendal, war im J. 1107 nur ein Hof. Zwei Jahrhunderte später, zu Peter und Paul 1338, bekennt Johann, des edlen Herren Grafen Johannis von Sponheim Schreiber, „umb die Zweiunge, Krieg und Missehellunge, die ich gehabit han mit Hern Humbrechte von Schonenberg, ein Rittere, und sinen Stiffsunen, Johann, Zymare, Ludewige und Wilhelme Gebrudere, als von der Kyrchen wegen zu Mannedal, daz ich des gentlich und garne bin gesunet. bit in und sie bit mir und glob in vor mich, alle mine Erbin, Frunde und Mage, daz ich sie niemer sol angesprechin oder dun anesprechin umb Kost, Virlust, Schaden, oder umb keinerleige Sache bit Gerichte odir ane Gerichte geistlich oder weltlich, noch bit keinen Sachen, die sie hindern odir in schaden mochten.“ Am Dienstag nach Palmarum 1457 bekennt Johann Wildgraf zu Daun und Kirburg, Rheingraf zum Stein, daß er von Antonius, dem Abten zu St. Maximin bei Trier, neben andern Stücken die Vogtei zu Mannental zu Lehen empfangen habe. Von den Rheingrafen wird der Ort an die von Dalberg gelangt sein, und blieben diese im Besitz, „bis die Familie in ihrer Gesamtheit, am 4. April 1786, an den

Grafen von Bretzenheim unter Beistand des von dem Kurfürsten Karl Theodor angeordneten Vormunds, des Freiherrn Franz Albert von Oberndorff, den ganz freien und mit keinem Lehensverband, pacto familiae, fideicommiss oder sonstigen nexu inalienabilitatis von nun an mehr befangenen Flecken Mandel verkauft hat, wie solcher in Rainen und Steinen sich ganz richtig befindet, mit allen darzu gehörigen Höfen, Gebäuden, Häusern, Stallungen, Kellern, Kelterhäusern und anderm, was darzu gehörig und vorhanden ist, gesucht oder ohngesucht, desgleichen an Gärten, Wiesen, Aeckern, Weinbergen, Waldungen und Gehölzen, Wässern, Zehenden, Bannbackrechten, Fronden, Trieb, Wännen und Weiden, Mannschaften, Unterthanen, Beed, Renten, Gülten, Zinsen, Früchten, Wein oder andern, auch Ortshoheit, hohen und niedern obrigkeitlichen Rechten und davon abhangenden Nutzungen, samt allen andern Gerechtsamen, Freiheiten, Ein- und Zugehörungen, darunter auch insbesondere das Patronatrecht auf die katholische Pfarrei und das Recht der Bestätigung des lutherischen Pfarrers vi juris episcopalis, wie auch die Begebung der katholischen und lutherischen Schuldiensten einbegriffen, überhaupt aber nichts davon ausgenommen, wie solche bisher die freiherrlich von Dalbergische Familie eigenthümlich inngehabt, besitzen, benutzen und geniesen mögen, können und sollen. 4° Da der Ort Mandel der niederrheinischen Reichsritterschaft einverleibt ist, so ist von beiden Theilen bedungen worden, daß dieser ritterschaftliche Verband mit den davon abhangenden Rechten und Obliegenheiten aufrecht gehalten, insbesondere die Rittersteuern sowohl in ordinario als extraordinario, vor wie nach, ohne allen Anstand entrichtet werden sollen. 6^to^ versprechen Herr Reichsgraf von Bretzenheim und dessen gnädigst angeordnete Vormundschaft zum richtig behandelten und festgesetzten Kaufschilling für den Ort Mandel mit allen Rechten und Gefällen, wie obgedacht, sodann für die herrschaftliche Gebäulichkeiten samt ihren Zubehörungen die Summa von 110,000 Fl. schreibe Einmalhundert und zehentausend Gulden rheinischer Wehrung . . . in einer unzertrennten Summ und zwar sogleich nach Ausfertigung des Kaufbriefs zu Manheim an die freiherrlich von Dal-

bergische Familie baar und gegen Quittung zu bezahlen. 9no soll der Ort Mandel mit dem Ortsvorstand und Unterthanen in ihren wohlhergebrachten erweißlichen Rechten und Privilegien gehandhabet werden. 10mo verspricht Herr Käufer für sich und dero Nachkommen, wie auch die gnädigst angeordnete Vormundschaft, daß der öffentliche katholische Gottesdienst der in dem Ort Mandel der Zeit befindlichen oder in der Folge von der Ortsherrschaft anzunehmenden katholischen Unterthanen in eben dem Zustand, sowohl in Hinsicht der Kirche als der Schule, ungekränkt belassen werden sollte, wie es bis itzt damit gehalten worden." Hiermit wurde Mandel integrirender Theil des Fürstenthums Bretzenheim.

Frühere Besitzer waren die von Koppenstein. Dem Fürsten von Bretzenheim wurde im Sept. 1786 gehuldigt. Er übte von dem an die Jurisdiction in bürgerlichen und peinlichen Sachen, die Polizei, das Recht, den Schultheiß mit Rath der andern Scheffen zu kiesen, die Atzung, die Annahme der Bürger und Beisassen, erhob die Dispensationsgelder. Sein war die Jagdgerechtigkeit zu Wald und Feld, ihm waren die Unterthanen insgesamt mit der Leibeigenschaft zugethan, leisteten ungemessene Frohnen, entrichteten Rauch-, Erndte- und Fastnachthühner. Saß einer Jahr und Tag ohne verfolgenden Herren, so wurde Mann und Weib der Herrschaft Mandel leibeigen. Ferner stand der Herrschaft das Recht zu, Juden aufzunehmen, mit allen davon abfließenden Nutzungen; die Gebüren von Judenbeschneidung und Begräbniß; der Aschen und Kaminfegerei Bestand; Pacht vom Vogelfang; Loskauf; Nachsteuer; Pacht der Gastwirthschaft; Kesselgeld; Fleisch-Accisen; die Strafen; das Umgeld vom Weinzapfen.

Außerdem hatte die Herrschaft noch die folgenden besondern Rechte: das Bannbackhaus, in welchem alle Unterthanen backen mußten; den vierten Theil von dem großen Frucht- und Wein-, auch kleinen Zehnten, dann den Lämmer-, Spanferkel-, Kälber-, Blut- und Federviehzehnten, den Novalzehnten ausschließlich; das Beischlagsrecht auf die Schafweide; den Erlös aus abgängigen Obstbäumen und Windfällen; das Marktstandgeld;

die Mastung nebst Beischlagsrecht; das Recht, den katholischen Pfarrer zu setzen und den lutherischen vi juris Episcopalis zu bestätigen; den katholischen und lutherischen Schuldienst zu vergeben; die Taxen von Concessionen; die Dispensationsgelder. Der auf dem Bann von Mandel so viel Eigenthum hatte, daß ein dreibeiniger Stuhl gesetzt werden konnte, wenn er auch anderswo ansässig war, mußte auf dem jährlichen Dingtag, Montag nach Martini, erscheinen und 4 Pfennig für den Junker zu Fautrecht und 4 Pf. Trinkgeld für die Gemeinde mitbringen. Wollte er bei der Gemeinde bleiben und, wie das Weisthum sich ausdrückt, mit ihr züchtig und ehrbarlich halten, so brauchte er den Pfennig nicht zu geben. Im J. 1801 zählte Mandel 84 Feuerstätten, 90 Familien, 455 Einwohner, und hatte die Herrschaft daselbst zu erheben 1904 Gulden 13 Xr., 226 Mltr. Korn, 11 Mltr. Weizen, 12 Mltr. Gerste, 7 Mltr. Spelz, 9 Mltr. Hafer, 1 Fuder 6 Ohm Wein. Das altfränkische Schloß bewohnte der Beamte.

Die Unterthanen waren vermögend, gesittet, fleißig, friedsame und rechtschaffene Leute. Die Gemarkung ist sehr groß und fruchtbar; sie bietet schönen Wiesenwachs, viele tausend Obstbäume, die herrlichsten, meist der Herrschaft zuständigen Waldungen, viele Weingärten, die mehr als mittelmäßiges Getränk produciren. Die Genossen der verschiedenen Religionsparteien lebten in der lobenswerthesten Eintracht. Weder in- noch außerhalb der Kirche konnte der mindeste Unterschied wahrgenommen werden.

Von Mandel bis Kreuznach rechnet man 900 Ruthen Wegs, es könnte demnach hier gar füglich Kreuznach, dessen älterer Theil dem linken Naheufer angehört, vorkommen. Mehre Ursachen bestimmen mich jedoch, dessen Beschreibung dem rechten Ufer vorzubehalten. Die eine Viertelstunde oberhalb der Stadt gelegenen Salinen breiten sich ebenfalls über beide Ufer aus. Die Theodorshalle gehört dem linken Naheufer an, die Karlshalle dem rechten. Durch eine hölzerne, auf steinernen Pfeilern ruhende Brücke verbunden, bergen sie ihre Wohnungen und Gradirhäuser zwischen die porphyrnen Felsmassen der waldigen Hart

und die mit Reben bepflanzten Vorhöhen des Rheingrafensteins. Daß ihre Salzquellen, wahrscheinlich 1478 entdeckt, schon im J. 1490 zur Salzbereitung und zum Bade benutzt wurden, zeigt eine vom Kurfürsten von der Pfalz seinen beiden Köchen, Konrad Brun und Mathes von Nevendorf, ausgestellte Urkunde von diesem Jahr, wonach er denselben unter gewissen Bedingungen die Salz- und Badbrunnen auf beiden Seiten der Nahe zwischen Ebernburg und Kreuznach zu Erb gibt. Indessen ist die Karlshalle erst im J. 1732 unter dem Kurfürsten Karl Philipp erbaut und Anfangs verpachtet, dann aber von der kurfürstlichen Hofkammer selbst betrieben worden. Die Theodorshalle, eilf Jahre später, 1743, unter dem Kurfürsten Karl Theodor errichtet, wurde gleichfalls einer Gesellschaft gegen den Zehnten des Ertrags mit der Bedingung überlassen, daß nach 40jähriger Nutznießung alle auf Kosten der Pächter angelegte Gebäulichkeiten unentgeldlich dem Landesherrn anheimfallen sollten. Als daher im August 1783 jener Contract zu Ende ging, nahm Kurpfalz von der Theodorshalle wieder Besitz, verpachtete sie aber samt der Karlshalle an eine andere Gesellschaft, welche die Werke mit vielem Vortheil betrieb, bis 1808 Napoleon dieselben theilweise seiner Schwester, der Prinzessin Borghese, schenkte, tauschweise für das in der Lombardei belegene Herzogthum Guastalla. Fünf Jahre nur hat die Prinzessin die Einkünfte von ihren Actien bezogen, dann kamen die Werke unter preussische Hoheit, während das nutzbare Eigenthum durch den Staatsvertrag vom 30. Jun. 1816 dem Großherzog von Hessen, dem heutigen Besitzer, verliehen wurde. Es schreibt Calmelet: „Die Salzwerke zu Kreuznach sind die wichtigsten Minen des Departements. Sie sind drei an der Zahl: Theodorshalle, Karlshalle und Münsterhalle. Die zwei erstern sind Eigenthum der Regierung und verpachtet an die Compagnie der östlichen Salinen; das dritte haben mehrere Privatpersonen von Frankfurt in Erbbestand. Das Thal der Nahe, wo diese Minen gelegen sind, ist mit aufgeschwemmten Gebirgsarten angefüllt. Man durchschnitt dieselben mittels Schachten und fand auf dem Grunde den in diesem Lande so gemeinen Porphyr-Felsen. In diesen Felsen bohrte man Nachsuchungs-

Löcher von 0, M. 065 im Durchschnitte und im Mittelanschlage von 27 Meter in der Tiefe. Das Gewässer, welches schwach gesalzen ist, strömt in diese Löcher und drängt sich durch die natürlichen Spalten des Felsens. Auf diese Art erschien das Gewässer ehemals auf der Oberfläche des Bodens und ward entdeckt. Man drang in die Tiefe, doch immer in dem Porphyr, über den hinaus man nicht gekommen ist; allein die Salzigkeit ward dadurch nicht vermehrt, ein Umstand, der mit Wahrscheinlichkeit vermuthen läßt, daß der ursprüngliche Behälter der Gewässer in einer gewissen Entfernung liege. Das gesalzene Wasser der Quellen ist zu $\frac{7}{8}$ Grad, mit andern Worten, 100 Pfund Wasser enthalten $\frac{7}{8}$ Pfund Salz. Die Bereitung geschieht auf die gewöhnliche Weise, indem man das Wasser getheilt auf Haufen von Dornen-Reisern, die dem Windzug ausgesetzt sind, fallen läßt. Dadurch verdünstet das Wasser und wird concentrirt; die Verdünstung wird demnach beendiget und die Crystallisation in den Kesseln bewirkt. Die Theodorshalle hat 9 Schachten, 5 hydraulische Räder, 10 Gradations-Gebäude, die 10 vollständige Gradationen bilden, und 12 Oefen. Sie fabricirt jährlich ungefähr 13,000 Centner metrisch (26,000 Centner altes Gewicht) und beschäftiget 70 Arbeiter und Angestellte. Die Karlshalle hat 1 Schacht, 1 hydraulisches Rad, 1 Gradations-Gebäude und 2 Oefen; sie fabricirt jährlich 2000 Centner metrisch (4000 Centner altes Gewicht) und beschäftiget 7 Arbeiter. Diese beiden Salinen verbrauchen jährlich für die Gradation 550 Gebund Dornen-Reiser und für das Kochen oder die Verdünstung in den Kesseln 11,000 Stere Holz und 10,000 Centner metrisch (20,000 Centner altes Gewicht) Steinkohlen, die hauptsächlich aus der Mine zu Seiters (Donnersberger Departement), die den Salinen gehört, bezogen werden. Diese Salinen sind sehr schön und in gutem Stande. Man wird sich hierüber nicht verwundern, da sie in dem Hrn. Dupré einen sehr einsichtsvollen Director haben. Das Salz ist sehr weiß und stärker als jenes der Salinen des Departements de la Meurthe.“ Und ferner: »Les produits des salines impériales de Creutznach ont été affectés par l'Empereur aux revenus de S. A. I.

la princesse Pauline Borghèse, duchesse de Guastalla, à laquelle la compagnie des salines paye une portion du prix de son bail général. On peut évaluer la production annuelle de cet établissement, à 15 mille quintaux métriques qui se répartissent dans les parties Nord et Est du département du Mont-Tonnerre, et dans la partie Sud de celui de Rhin-et-Moselle. Le reste de la consommation de ce département se tire des salines de la Meurthe, par l'intermédiaire de l'entrepôt de Sarrebrück, qui répand 10 mille quintaux métriques de sel dans les petits entrepôts épars sur les bords de la Moselle depuis Trèves à Coblentz, et en dirige 12 mille sur cette dernière ville, qui renferme le magasin principal où viennent puiser les consommateurs.« Die 11 Gradirhäuser bei den Kreuznacher Salinen beschäftigten früher 50, jetzt 80 Personen, welche jährlich aus 10 Millionen Kubikfuß Soole etwa 25,000 Centner (den Centner zu 108 Pfd. gerechnet) Salz bereiten und dazu außer den Steinkohlen 3000 Klafter Holz verbrauchen. Die Soole, nur stark eingradig, ist seit 1817 durch Dr. Prieger als Heilquelle gegen scrophulöse Krankheiten in Aufnahme gekommen, aber seitdem durch die wunderbarsten Heilungen der verschiedenartigsten und schwierigsten Krankheiten dergestalten empfohlen worden, daß die Salinen die Menge der Kurgäste, welche ihre Heilquellen besuchen, kaum mehr zu fassen vermögen. Ihre Heilkraft verdanken dieselben dem innern wie dem äußern Gebrauch der Soole und der gradativen Verstärkung der Bäder mit Mutterlauge.

Der Prinzessin Borghese Testament spricht nicht von der Saline, doch finde ich mich veranlaßt, dasselbe als ein historisches Document hier auszugsweise mitzutheilen. Pauline hatte ihren ordentlichen Wohnsitz, den Palast Borghese in der Straße del Palazzo zu Florenz, verlassen, um in der Campagna de' Strozzi, vor der porta S. Gallo, der Landluft zu genießen. »L'an de notre Seigneur Jésus-Christ 1825, le jour 9. du mois de juin &c.,« sagt der Notar im Eingang, »Son Altesse, saine de mémoire, pleine de vie, se trouvait néanmoins un peu incommodée.« Nach vorläufiger Vernichtung aller frühern Testamente weiset die Erblasserin der Kirche Santa Maria del Fiore die gesetzlichen 3 Livres

10 Sols an, und sie fähret fort: »A titre de legs et institution respectueuse ou à tout meilleurs titres je laisse et légues à S. A. Impériale Mad. Letizia veuve Bonaparte, ma très-chère mère, la légitime dévolue de droit sur mon héritage et succession. J'institue, je veux que soit et nomme mes héritiers et légataires universels de tous mes biens meubles et immeubles de quelqu' espèce et nature que ce soit dans tous les lieux où ils sont situés, et par égale portion entre eux, le comte de St. Leu, le prince de Montfort et la comtesse de Lipona, lesquels leurs noms sont Louis, Jérome et Caroline Bonaparte, mes frères et soeur, lesquels je charge et oblige de satisfaire entièrement tous les legs particuliers qui suivent. Je laisse et légues aux trois fils du prince de Montfort, un de mes frères, la somme de trente mille francs à chacun pour une seule fois, lesquelles sommes seront déposées constamment pour en payer à chacun de ces légataires à leur majorité accomplie de 21 ans, avec les intérêts annuels, mais que leurs père et mère ne peuvent toucher ni aux rentes ni au capital. Je laisse et légues ma campagne Pauline de Rome à mon neveu Napoléon et Charlotte, fils et fille, le premier de Louis et l'autre de Joseph Bonaparte, par égale portion entre eux, à condition expresse que lesdits légataires ne pourront les vendre ni aliéner, mais la transmettront à leurs enfans, autrement je fais voeux que ladite campagne soit donnée à l'hôpital du St. Esprit de Rome. Je laisse et légues ma campagne et possession de St. Martin dans l'isle d'Elbe à mon neveu Napoléon, fils de l'Empereur mon frère, plus le lavabo de porcelaine qui servit au couronnement, et qui lui rappellera une des époques les plus glorieuses de l'histoire de son père, la cassette des parfums et un petit bijou en or que l'Empereur m'a laissé par testament, le tout en témoignage de l'affection que j'ai pour lui. Je laisse et légues à mon très-cher oncle le cardinal Fesch ma berline anglaise. Bien que j'aie des motifs de me plaindre de mon frère Lucien et de sa famille, cependant je lui pardonne et pour lui en donner une preuve, je laisse et légues au même vingt mille francs

pour son fils Paul, à condition que la somme sera déposée sans que le père ni la mère n'en puissent disposer, de manière que les intérêts et le capital seront payés à Paul lorsqu'il sera parvenu à son âge de majorité. Je laisse et légues ma campagne Pauline de Luques, meublée comme elle est actuellement, au prince Borghese mon époux pour sa vie durante comme un vrai témoignage de ma sincérité et du vrai intérêt qu'il m'a montré dans cette longue maladie, reconnaissant bien que les circonstances et les grands événemens ont été la cause de notre désunion pendant quelque tems, mais que le prince Borghese s'est toujours conduit envers l'Empereur mon frère avec la plus grande loyauté et fidelité. Je lui laisse enoutre ma belle voiture de voyage. La proprieté (après) de ladite villa je la laisse et légues à la princesse Zenaïde, fille ainée du comte de Survillers, mon frère, mariée avec le fils ainé de Lucien. Je laisse et légues au prince don François Aldobrandini, mon beau-frère, le beau cadre du prince Borghese fait par Gerard, avec le buste en marbre du même prince Borghese. Je laisse et légues à la duchesse de Hamilton marquise Douglas mon nécessaire d'argent doré comme un ressouvenir de l'amitié qu'elle m'a professée. Je ne laisse rien à mon frère Joseph parce qu'il n'a besoin de rien, et parce que mes autres frères sont assez moins pourvus de biens et de fortune; qu'il reçoive donc de moi dans le moment mes sincères sentiments d'affection et d'amour. Je laisse et légues la somme de vingt mille francs au fils de Jérome né en Amérique de madame Patterson, mariage annullé. Je laisse et légues à la princesse Louise, fille de ma soeur Caroline, cinquante mille francs pour une seule fois, et soixante mille francs pour les princes Achiles et Lucien, fils de ladite Caroline, la moitié pour chacun, pour une seule fois, je laisse ensuite à la marquise Letizia Pepoli, autre fille venue de madite soeur, un beau voile et un beau schawl de Cachemir à son choix. Je laisse enoutre à la susdite princesse Louise ma nièce mon médaillon qui contient les cheveux de l'Empereur et la chaîne bronzée. Je laisse et légues au prince Foelix Bacciochi mon

beau flambeau de vermeil qui se trouve à ma campagne de Rome, le priant de l'accepter comme un souvenir de l'amitié que j'ai pour lui. Je laisse et légues à la comtesse de Posse la somme de deux mille écus romains et à sa soeur la princesse Gabrielli un beau schawl de Cachemir. Je laisse et légues à madame Duhautmesnil qui a été près de moi pendant six ans et qui m'a toujours témoigné la plus grande affection, la somme de cinq mille écus romains, plus une portion de ma blancherie, de mon train et mes cachemirs. Je laisse enoutre à la même mes brasselets avec mon tour en perles et turquine et mon petit lit brodé. Je laisse et légues au chevalier Duhautmesnil la somme de deux mille écus romains, une paire de mes chevaux avec ma belle caleche de Vienne. Je laisse à madame la comtesse Bonnacorsi un schawl de Cachemir. Je laisse à la fille de la comtesse Negroni, que j'ai tenu sur les fonds de baptème, un beau voile de dentelle. Je laisse et légues à la fille de la marquise Curtileprès, que j'ai tenu sur les fonds de baptème, un petit bijou et un schawl et un trésor à son choix. Je laisse au cardinal Rivarole le service de porcelaine de Sèvres verte qui se trouve à ma campagne de Rome, en témoignage de mon amitié. Je laisse et légues au cardinal Pacca une pendule et deux chandeliers de ma campagne de Rome à son choix, le priant de les accepter pour mémoire. Je laisse et légues au cardinal Zurla mon vase à eau et mon bassin d'argent doré. Je laisse et légues au cardinal Spina mon petit carosse à l'ondulé. Je laisse au comte de Survilliers, mon frère Joseph, les deux beaux vases de porcelaine de ma campagne Pauline de Rome. Je laisse et légues à la comtesse de St. Leu, ma belle soeur, mon nécessaire d'acier qui se trouve à ma campagne Pauline de Rome. Je laisse et légues au prince Chigi mon service de cristal comme un vrai témoignage de mon amitié et de mon estime. Je laisse au comte Palimollé de Rome une petite épingle à poitrine et une bague pour mémoire de son amitié. Je laisse et légues à la princesse de Piombino mon couvrepied de Cachemir à raie rose et

blanche. Je laisse et légues à la comtesse Mariscota, née Torlonia, mon couvrepied de Cachemir d'hiver et autres objets de ma toilette. Je laisse à Mad. Rosa Mallini un schawl et un petit bijou. Je laisse et légues au prince Louis, fils du comte de St. Leu, le portrait de l'Empereur avec la chaîne. Je laisse et légues à Charles, Dominique et Antoine, mes domestiques, une pension de sept écus romains par mois pour chacun d'eux &c. Je laisse à l'hôpital de Rome six-cents écus romains, pour faire célébrer des messes dans ladite cité. Je laisse au père de Pozzo cinquante écus romains pour aumones et messes. Je laisse à la princesse Louise Murat mon horloge de perles. Je laisse au seigneur chevalier Simon Colonna une petite bague et une petite épingle de poitrine. Je laisse à Jean Surgis Augusto que j'ai fait éduquer au collège de Sienne, la somme de vingt-quatre mille francs pour une seule fois, que mes exécuteurs testamentaires placeront constamment à intérêt pour servir aux dépenses de son éducation, et ne lui remettront le capital qu'à son âge de majorité. Je laisse et légues aux serviteurs de la maison du prince Borghese trois-cents écus romains en récompense des soins qu'ils ont eu pour moi. Je laisse et légues aux veuves de Viaregio la somme de cent écus romains pour une seule fois. Je laisse le casino et le jardin de Viaregio avec tous les meubles y existans à ma soeur Caroline Murat. Je laisse au duc de Devonshire mon petit medaillon de fer infusé que l'Empereur m'à laissé dans son testament. Je laisse aux veuves et à la sacristie de Ste. Marie majeure de Rome deux-cents écus romains pour une seule fois. Je laisse à madame Furgioni ma cousine en Corse mil écus romains pour une seule fois. Je laisse aux pauvres d'Ajaccio en Corse quatre-cents écus romains qui seront distribués par la personne qui sera designé par madame-mère. Je laisse à mon frère de lait ou à ma soeur de lait, s'ils existent, deux-cents écus romains pour une seule fois. Je laisse et légues à madame Traditi de l'île d'Elbe mes brasselets représentant le costume de Rome et de Naples. Je laisse à madame Malzarosa de Lucques ma

petite parure de malchite, comme une preuve de la mémoire que j'ai conservée pour elle. Je laisse au seigneur Schultheis, banquier à Rome, une de mes plus belles pendules de ma campagne Pauline de Rome. Je laisse à la duchesse de Hamilton deux beaux vases de porcelaine de Sèvres de ma chambre à dormir dans ma campagne Pauline de Rome. Je laisse à milord Gower mon service de thé de porcelaine de Sèvres, qui représente le portrait des femmes celèbres et qui se trouve dans ma dite campagne de Rome. Je laisse à la petite princesse Mathilde, fille du prince de Montfort, mon petit nécessaire de toilette avec les ustensiles en or. Je laisse un petit anneau d'ampoule à la fille de la duchesse de Hamilton. Je laisse à la comtesse de Lipona, ma soeur, les deux tabourets et les deux bidets de vermeil. Je laisse à don Angelo Mechelli et à don Simon Senni, qui sont près du prince mon mari, deux-cents écus romains pour chacun. Je laisse à madame Napoléon comtesse Camerata, ma nièce, et au petit prince Bacciochi, son frère, la somme de quinze mille francs pour chacun d'eux pour une seule fois, comme une espèce de souvenir. Je laisse à la princesse Catherine de Wurtemberg, ma belle-soeur, ma belle pelisse doublée avec les cheveux, qui ont appartenus à l'Empereur. Je déclare que je ne veux pas être exposée dans mon appartement comme de coutume, mais je désire d'être embaumé et conduite à Rome où est mon domicile pour être deposée dans l'église de Ste. Marie majeure dans la chapelle Borghese. Je crois en faisant ce testament de faire une chose juste; je suis au milieu de cruelles et horribles douleurs d'une longue maladie que j'ai supporté avec les sentimens de résignation et de vraie chretienne et je suis sans avoir aucun mouvement odieux ni d'animosité contre qui que ce soit, dans les principes de la foi de la doctrine de l'église catholique, apostolique et romaine dans la plus pieuse résignation de sentimens. Je nomme et légues pour mon exécuteur testamentaire le prince Borghese mon mari, pour tout ce qui regarde mes biens meubles et immeubles situés dans le grand-duché de Toscane

et duché de Lucques et le seigneur cardinal Auguste Rivarola pour ceux situés dans les états pontificaux et autres, les priant d'accepter cette charge et de s'entendre pour l'exécution de mes dispositions. Fait et redigé ce testament unique dans la maison de campagne du noble seigneur Strozzi dans la commune de Peligrino ce jour, mois et an susdit. Signé princesse Pauline Borghese. Antoine de défaut Jacob Chelli, notaire à Florence. Pour copie conforme au testament original: signé Antoine de défaut Jacob Chelli, notaire à Florence.«

Die Borghese sind ursprünglich in Siena zu Haus, wo sie die wichtigsten Aemter bekleideten. Augustin Borghese erwarb sich in einem der unaufhörlichen Kriege seiner Vaterstadt mit den Florentinern den Titel eines Vaters des Vaterlandes. Marc Anton, ein ausgezeichneter Rechtsgelehrter, practicirte zu Rom als Consistorial-Advocat, mit solchem Erfolg, daß er für seinen Erstgebornen, Horaz, das Amt eines Kammerauditors erkaufen konnte. Der junge Mann starb aber nach kurzer Frist, und von Rechtswegen war das mit 70,000 Ducaten bezahlte Amt der apostolischen Kammer angefallen. Papst Clemens VIII, in dem Mitgefühl für des Vaters Schmerz, verlieh dasselbe dem zweiten Sohn, Camill Borghese. Der neue Auditor fand sehr bald Gelegenheit, sein ausgezeichnetes Talent zu Unterhandlungen zu bekunden, für den Kaiser bei K. Philipp II von Spanien eine kräftige Türkenhülfe zu erwirken. Der günstige Erfolg dieser Sendung verschaffte ihm den Cardinalshut, und das nach Leos XI Tod zusammengetretene Conclave erwählte ihn, der nur 53 Jahre zählte, zum Papst, unter dem Namen Paul V (16. Mai 1605). Als Papst verließ Camill sofort das bis dahin von dem h. Stuhl regelmäßig verfolgte politische System; ihm waren im Laufe seiner Gesandtschaft schmerzlich aufgefallen die bei allem äußerlichen Glanz unverkennbaren Merkmale des tiefen Verfalls der spanischen Monarchie, und er glaubte in dem aufstrebenden Erzherzog Ferdinand von Graz den rüstigsten Vorkämpfer der Kirche, in der unberührten Bevölkerung der Erbstaaten eine niemals zu erschöpfende Masse von Streitern aufgefunden zu haben. In dieser Weise ergab sich, zum erstenmal seit Gregors VII Zeiten, die genaueste Verbindung zweier Mächte,

die bestimmt, einander gegenseitig zu stützen. Selbst nachdem des h. Stuhls Restauration einzig durch Oestreich im J. 1814 bewirkt worden, trat diese Opposition augenblicklich wieder auf, und hat einzig Gregor XVI deren sich enthalten. Daß dadurch großentheils des Papstes Pius IX peinliche Lage veranlaßt, wird Niemand in Abrede stellen können. Der Kirche hat hingegen das herzliche Einverständniß zwischen Paul V und Ferdinand II die herrlichsten Früchte getragen, die wichtigsten Eroberungen verschafft, in deren Lauf der Papst am 24. Jun. 1621 das Zeitliche gesegnete.

Auch seiner Familie ist Paul V ein ausgezeichneter Wohlthäter geworden. Seinen ältern Bruder Franz ernannte er zum General der Galeren, den jüngern, Johann Baptist, zum Gonfaloniere und Oberfeldherrn der Kirche, dem zugleich die Hut der Engelsburg anbefohlen. Einen Schwestersohn, den Scipio Cafarelli, den sogenannten Cardinal Borghese, dem großentheils die Leitung der Geschäfte überlassen, ernannte er zum Cardinal. Es ist derselbe der Erbauer der Villa Borghese vor der Porta Pinciana geworden, hat auch den Anfang mit der dasigen Kunstsammlung gemacht. Am freigebigsten aber bezeigte sich Paul V gegen seinen Nepoten Marc Anton Borghese, des Johann Baptist einzigen Sohn. Er verheurathete ihn mit Camilla Orsini, des Herzogs von Bracciano Tochter, verlieh ihm die confiscirten Güter der unglücklichen Familie Cenci, benutzte seinen Einfluß an dem spanischen Hof, um dem Liebling das Fürstenthum Sulmona in dem diesseitigen Abbruzzo samt der Grandeza zu verschaffen, überschüttete ihn mit Reichthum. Marc Anton, der auch noch den Cardinal Cafarelli beerbte, und dem es geglückt war, seinem einzigen Sohn Paul eine der reichsten Erbinen Italiens, die Prinzessin Olympia Aldobrandini zu freien, starb im Jahr 1658. Seine ausgebreiteten Besitzungen fielen, da Paul zwölf Jahre früher das Zeitliche gesegnet hatte, an Johann Baptist II, den ältesten von Pauls Söhnen. Dieser, unter den römischen Baronen der reichste, zumal seit ihm auch die mütterliche Erbschaft, insbesondere das Fürstenthum Rossano in dem diesseitigen Calabrien angefallen, wurde in der Ehe mit Eleonore Buon-

campagno, des Herzogs von Sora Tochter, Vater von drei Söhnen, deren ältester, Marc Anton III, geb. 1660, den 22. Mai 1729 starb, nachdem er durch seine Heurath mit Flaminia Spinola, Tochter des Fürsten Karl von S. Angelo und der Violanta Spinola aus dem Hause der Fürsten von Tassaro, seinen Nachkommen die Aussicht zu neuen Erwerbungen gesichert hatte.

Von seinen acht Söhnen wurde Franz Scipio, geb. 20. Jun. 1697, „Cardinal im Jahr 1729, nachdem er kurz hintereinander sowohl päpstlicher Kammermeister als Oberhofmeister gewesen, ob er gleich allererst 42 Jahr alt ist (1739). Er lebt zu Rom sehr prächtig und galant und wird von allen fremden Standespersonen seiner persönlichen Eigenschaften und guten Aufführung wegen nicht wenig gerühmt." Er starb den 21. Jun. 1759. In seinem Nekrolog heißt es: „Er war unter seinen Brüdern der mittelste und wurde von Kindheit auf dem geistlichen Stand gewidmet. Er hat den P. Ignatium de Graveson aus dem Dominicanerorden zu seinem vornehmsten Lehrmeister gehabt, dessen Schriften er auch selbst sehr zierlich drucken lassen. Er empfing in dem Dominicanerkloster alla Minerva die theologische und nicht lange hernach in dem Archi-gymnasio Romano die juristische Doctorwürde. Den 4. April 1721 legte er die geistliche Kleidung an. Papst Benedictus XIII machte ihn im Sept. 1724 zu seinem Hausprälaten und Kammerpräsidenten, worauf er den Prälatenhabit anlegte. Den 29. Januar 1728 wurde er päpstlicher Maestro di Camera und den 23. März 1729 Oberhofmeister, nachdem er den 8. Febr. zum Subdiaconus, den 19. zum Diaconus, den 24. zum Priester und im März zum Erzbischof von Adrianopel geweihet worden. Jedoch er hatte die letzte Würde kaum etliche Wochen bekleidet, so creirte ihn der Papst den 7. Jul. zum Cardinal. Weil er sich zu Rom anwesend befand, empfing er sogleich aus des Papstes Händen das Biret und wenig Tage hernach den Hut, den Priestertitel S. Petri in Monte aureo aber den 3. Aug., welchen er jedoch nachgehends mit dem von Sylvestro in capite vertauschte. Seine Erhebung erweckte in der ganzen Stadt eine große Freude. Man sahe drei Abende hintereinander die herrlichsten Erleuchtungen, wobei das

Haus Borghese so reiche Geschenke austheilte, daß man darüber erstaunte. Jedoch die große Freude des Borghesischen Hauses wurde nicht lange hernach in ein tiefes Trauern verwandelt, indem der alte Fürst das Zeitliche gesegnete. Die hinterlassenen Söhne geriethen alsdann mit einander über die Erbschaft in große Widerwärtigkeit, weil der älteste, der dem Vater in seinen Gütern und Titeln folgte, seinen Brüdern nicht so viel zur Apanage geben wollte, als sie verlangten. Endlich stiftete der Cardinal Corsini, der das Jahr darauf den päpstlichen Stuhl bestieg, einen Vergleich, wobei unser Cardinal bei dem Papst so viel auswirkte, daß ihm der Bruder sogleich 15,000 Scudi voraus und hernach jährlich noch 20,000 Scudi zahlen sollte. Im J. 1730 ging er zum erstenmal in Conclave und half Clementem XII erwählen, der nach 10jähriger Regierung 1740 verstarb. Er wohnte alsdann zum andernmal dem Conclave bei und hielt sich zu der Partei des alten Collegii, die sich denen Corsinischen Creaturen widersetzte. Er half Benedictum XIV erwählen und wohnte seiner Krönung bei. Anno 1742 ernannte ihn der Kaiser zum Protector von Deutschland und seinen Erblanden. Anno 1747 begab er sich aus einem besondern Mißvergnügen plötzlich von Rom nach Norcia, kam aber nach einigem Aufenthalt nach Rom zurück. Den 25. Sept. 1752 bekam er das Bisthum Albano, wodurch er in die Ordnung der Cardinal-Bischöfe trat. Anno 1758 ging er zum drittenmal ins Conclave und half Clementem XIII erwählen, der ihm den 12. Febr. 1759 das Bisthum Porto ertheilte, kraft dessen er Vice-Decanus des Cardinalscollegii wurde. Jedoch da er es nicht viel über ein Vierteljahr bekleidet hatte, fiel er in eine gefährliche Krankheit, daran er obgedachtermaßen starb, nachdem er sich schon den 4. Juni die Päpstliche Benediction in articulo mortis ertheilen lassen. Er hielte sich fast beständig zu Rom auf, ob er gleich an dem Hofe keine Aemter bekleidete. Seine reichen Einkünfte setzten ihn in den Stand, prächtig und galant zu leben. Er stand bei jedermann in Hochachtung und verstattete allen fremden Standespersonen, die seine persönlichen Eigenschaften und gute Aufführung nicht genug zu rühmen wußten, einen freien Zutritt."

Der Majoratsherr, Camill Anton Franz Joseph Balthasar, seit 4. Nov. 1723 mit Agnes Colonna, des Groß-Condestable Tochter, verheurathet, war seit dem Monat Sept. 1723 kaiserlicher Kammerherr, gab aber diesen Schlüssel auf, um in der gleichen Eigenschaft dem neuen König von Neapel zu dienen. „Er hatte seinen Aufenthalt meistens zu Rom, wo er im Mai 1734 das Unglück hatte, daß sein schöner Garten-Palast mit allen Meublen, Gemälden und Kostbarkeiten verbrannte." Er starb den 16. Sept. 1763. Sein ältester Sohn, Marc Anton IV Franz, Fürst von Rossano und Sulmona, geb. 16. Sept. 1730, war des Großherzogs von Toscana Obrist-Stallmeister, auch 1798 einer der Senatoren der ephemeren römischen Republik. Verm. 25. April 1768 mit Anna Maria Louise Virginia Salviati, der 16jährigen Tochter des Herzogs Eberhard von Giuliano (sie starb im Mai 1809), ward er, gest. 18. April 1800, Vater von zwei Söhnen, Camill Philipp Ludwig und Franz. Von Marc Anton ist noch anzumerken, daß er bei einem prächtigen, aber geregelten Haushalt im Jahr 1764 den seit 12 Jahren vor der Rota Romana geführten Proceß mit dem Hause Colonna, als Cessionar des Fürsten Doria Panfili, wegen der Succession der verwittweten Fürstin von Rossano, durch Vergleich und Entrichtung von 120,000 Scudi an das Haus Colonna beendigte, gleichwie er den beinahe hundertjährigen Proceß wegen der Erbschaft des Hauses Aldobrandini geführt, in der gleichen Weise im J. 1769 beseitigte. Die hierdurch erworbenen Güter fielen jedoch nach den Familiengesetzen an seines Vaters Bruder, Paul Borghese, der auch Namen und Wappen der Aldobrandini annahm. Da dieses einziger Sohn, Fürst Paul Aldobrandini, kinderlos im J. 1802 verstarb, so folgte ihm Johann Baptist Franz Borghese, geb. 1733, Marc Antons IV jüngerer Bruder, und diesem, der unverheurathet blieb, Franz Borghese, Marc Antons IV jüngerer Sohn.

Marc Antons IV älterer Sohn, Camill Philipp Ludwig, geb. 15. Jul. 1775, diente 1797 in der französischen Armee in Italien, ward französischer Bürger und durch seine Vermählung (zu Morfontaine 28. Aug. 1803) mit Maria Pauline Bona-

parte Schwager des ersten Consuls der französischen Republik. Im J. 1805 von dem neuen Kaiser zum französischen Prinzen und Großkreuz der Ehrenlegion ernannt, diente er noch in des Jahres Lauf in dem Krieg mit Oestreich als Escadronschef bei der kaiserlichen Garde. Im J. 1806 erhielt er von Napoleon den Titel eines Herzogs und Fürsten von Guastalla, betheiligte sich bei dem Feldzug gegen Preussen und Rußland und erhielt 1806 eine Mission nach Warschau. Den 15. April wurde er in seiner Eigenschaft als Prinz des Kaiserreichs mit dem Prädicat Kaiserliche Hoheit zum General-Gouverneur von Piemont oder den Departementen Dora, Marengo, Po, Sesia, Stura, mit der Residenz Turin, ernannt. Brigadegeneral im J. 1807 und bis dahin Obrist des 1. Carabinierregiments, wurde er in demselben Jahr gezwungen, die Villa Borghese an den Kaiser zu verkaufen, und wurde der Kaufpreis durch Decret vom 27. Sept. 1807 auf zwölf Millionen Franken festgesetzt, zahlbar 1) in drei Millionen Franken bar; 2) in Inscriptionen auf das große Buch sechs Millionen Franken, 300,000 Franken rentirend; 3) in der Abtei Lucedio in Monserat, angenommen zu dem Ertrag von 80,000 Franken, welche die caisse d'amortissement gegen in Frankreich belegene Güter eintauschen sollte, was jedoch unterblieb. Von den drei Millionen bar erhielt der Fürst nur die eine Hälfte, die andere Hälfte sollte er vermöge Decrets vom 29. Oct. 1808 in 150 Actien (von den 360, so das Decret vom 13. März 1808 zu creiren verordnet hatte) auf die Salinen Kreuznach und Dürkheim erhalten, jede zu 10,000 Fr., die im Dec. 1808 ihm eingehändigt wurden. Da auf der Villa Borghese ein immerwährendes Fideicommiß ruhte, so gebürte die Nachfolge für den Fall kinderlosen Abgangs des Fürsten Camill seinem Bruder Franz, dem Fürsten Aldobrandini. Diesem hat auch der ältere Bruder in dem zu Paris 7. April 1809 abgeschlossenen Theilungsvertrag die auf den beiden Salinen haftende Rente von 75,000 Franken abgetreten, daher er auch die Bestimmungen der Wiener Congreßacte hinsichtlich besagter Salinen bestritt.

Im J. 1809 wurde Fürst Camill auch noch zum Obercommandanten der 27. und 28. Militairdivision ernannt, und hatte

er als solcher im J. 1814 den Oberbefehl der in Piemont zusammengezogenen Reservearmee. Am 19. April huldigte er der provisorischen Regierung von Frankreich, und am 27. nämlichen Monats war ihm auferlegt, die seiner Hut anvertrauten Festungen den Siegern zu übergeben. Die Villa Borghese und einen Theil der darin aufbewahrten Kunstschätze erhielt er durch die Verträge vom Aug. 1814 und 1815 zurück. Von der Abtei Lucedio ließ der König von Sardinien 1815 Besitz nehmen und durch den Rechnungshof zu Turin die Einkünfte mit Beschlag belegen. Beide Theile compromittirten auf den schiedsrichterlichen Ausspruch der vier Mächte, Oestreich, Rußland, England, Preussen. Das Urtheil, d. d. Paris 31. Aug. 1816, entschied für den Fürsten, welcher demnächst im J. 1818 Lucedio an Sardinien verkaufte für drei Millionen Francs. Auch die ehelichen Zwistigkeiten, welche den Fürsten bestimmten, ohne Scheidung im Jahr 1814 seine Gemahlin zu verlassen, wurden schließlich beigelegt, wie dieses durch der Fürstin Testament bekundet. Ihr Gemahl, Fürst Camill, starb in Florenz, 9. Mai 1832. Da er kinderlos, fiel das Majorat an seinen Bruder, den Fürsten Franz Aldobrandini, geb. 9. Jun. 1776. Es war derselbe erster Stallmeister der Kaiserin Marie Louise, Obrist des 4. Cürassierregiments, später Maréchal de camp, quittirte aber als General-Lieutenant im Jahr 1830. Wegen seiner 150 Actien, auf die Salinen zu Kreuznach und Dürkheim lautend, kam er zu Streit mit Bayern und Hessen, denen er entgegenstellte, daß ihm ein hypothekarisches Recht zu den Salinen, so durch den Art. 27 des Pariser Friedens von 1814 anerkannt, zustehe. Da seine Gegner dieses in Abrede stellten, der Prinz Aldobrandini für den Fall ihrer Nichtverpflichtung Frankreich zur Zahlung anhalten wollte, ward von Bevollmächtigten von Oestreich, Rußland, Preussen, England, zu Paris 1817 und auf dem Laibacher Congreß 1821 Einleitung getroffen zu schiedsrichterlicher Entscheidung dieses Streits; ob sie erfolgte, weiß ich nicht.

Fürst Franz Borghese, von Rossano und Sulmona Fürst, starb den 29. Mai 1839, aus der Ehe mit Adele Gräfin von la Rochefoucauld drei Söhne hinterlassend. Sie haben alle drei

Nachkommenschaft. Der Majoratsherr, Don Marc Anton V, Wittwer 27. Oct. 1840 von Katharina Gwendoline Talbot, des Grafen von Shrewsbury Tochter, nahm die zweite Frau, Teresa de la Rochefoucauld, von der sechs Söhne. Don Camill, Fürst Aldobrandini, vom 10. März bis 3. Mai 1848 päpstlicher Kriegsminister, freite sich die Prinzessin Maria von Aremberg. Der jüngste der drei Brüder, Don Scipio Borghese Herzog von Salviati ist mit Arabella Prinzessin Fitzjames verheurathet.

Die Einkünfte der Primogenitur wurden um das J. 1792 zu hunderttausend Zecchinen berechnet. Von ihren Besitzungen werden genannt, außer den Fürstenthümern Rossano und Sulmona, in Patrimonio di S. Pietro: la Turchina, Pian d'Arcinone, Morlupo mit Morolo, Stabbia, Fogliano und Paterno, Inviolati, Porcarraccina mit Santa Maria in Aquaviva, San Nicola und Santa-Croce, Castel Campanile; in Sabina: das Fürstenthum Lamentana, Palombara mit Cretoni, Castel Chiodato, S. Angelo, Stazzano und Monticelli, Cinquina, il Forno mit S. Eusebio und Marco Simone, endlich Monte Flavio mit Civitella, Porcilii, S. Polo, Canemorito, Vivaro, Valle in Fredda und Scarpa; in Campagna di Roma: la Rustica, Rocca Cenci mit Pantano, Pratico mit dem Campo Ascolano, Caroceto mit Campo del Fico und Tofelli, Montefortino, Torrecchia, Norma, Monte Dragone mit Monte Portio, Computo und der Villa Taverna zu Frascati. Neben den Kunstschätzen besaß die Familie auch Diamanten, wie sie kaum ein König in der gleichen Menge und Kostbarkeit aufzuweisen vermochte.

In Betreff der Villa Taverna, von Monte Dragone und der Familie Cenci hat der verläßliche Keyßler Folgendes aufgezeichnet: „Die Villa Taverna ist der unterste Pallast, welchen die Familie Borghese zu Frascati hat, und wenn Paulus V, wie öfter geschah, in Monte Dragone sich aufhielt, so traten die Cardinäle, Prinzen und Gesandten, so bei Sr. Heil. Gehör suchten, allhier ab. Die Herrschaft hält sich gemeiniglich im Herbst und Winter allhier auf, und soll die Luft besser seyn als die vom Monte Dragone. Dieser letztgenannte Pallast liegt ein wenig höher am Berge, und geht man durch eine schöne Allee hinauf. Bei dem Eingang liest man:

Thessala quid Tempe, quid quæris Adonidis hortos?
Hæc tibi pro cunctis Villa Draconis erit.

Ferner:

Hesperidum nostris quantum viridaria cedunt,
Custos est tanto mitior ore Draco.

Und die Verse, welche der Papst Paulus V gemacht haben soll:

Hac subit impositi et ponit cum pondera mundi
Paulus, ab accessu subtrahe cura pedem.

„Die Größe des Pallastes kann man aus der Menge der Fenster, deren 374 gezählet werden, ermessen, und ist von diesen eines dergestalt gelegen, daß man daraus so viele dem Hause Borghese zustehende Ländereien übersehen kann, daß solche 60,000 Scudi jährlicher Einkünfte betragen, welches sicherlich ein angenehmer Prospect für den Gutsherrn seyn muß. In den Zimmern sieht man das metallene Brustbild Pauls V und das vom Cardinal Scipio Borghese (der nach Gregor XIII unglaubliche Summen auf dieses Landhaus gewendet hat) aus weißem Marmor, ein kleines hölzernes Crucifix, welches ein Blindgeborner verfertiget hat, das heil. Abendmahl von Caraccioli gemalt, den Sieg des Erzengels Michael von Pietro Perugino, bei welchem der Frauenkopf der Schlange nach dem Portrait einer gewissen Dame gemalt seyn soll, die Geißelung Christi und eine Madonna, beide von Titiano, nebst andern guten Stücken, eine alte Statue des Bacchus in seiner Jugend, zu welcher Bernini den Kopf gemacht hat (wie er auch bei zwölf andern alten Bruststücken gethan) und viele Portraite vornehmer und berühmter Leute in einem besondern Saale. In der großen Galerie stehen zwey sehr große busta, das eine und größte der Faustina, das andere des Antinous, ferner viele Thiere von Pioli gemalt, von welchem Meister auch das große Stück ist, welches den Orpheus mit seiner Leyer mitten unter den Thieren vorstellet. Aus diesem langen Saale kömmt man in den schönen Porticum von Säulen, welchen Vignola angegeben hat, und worinnen sowohl als in dem daran gelegenen kleinen Garten viele schöne Statuen und busta zu sehen sind. Dergleichen findet man auch an den schönen Springbrunnen, womit diese Villa häufig gezieret ist.

„Von hier aus übersieht man die Gegend der Stadt Rom bis in die offenbare See, und kann ich die Portraite der unglücklichen Mutter und Tochter aus der Familie Cenci, welche beide in einem von diesen Zimmern gezeiget werden, nicht gänzlich mit Stillschweigen übergehen. Der Vater dieser letztern war ein brutaler Mann, der mit seiner Frau in der Tochter Kammer schlief und vor dieser ihren Augen nicht nur viele Sachen beging, die er ohne Zeugen hätte verrichten sollen, sondern endlich auch in ihrer Gegenwart Sodomiterei trieb und die Tochter öfter zu nothzüchtigen suchte. Diese und dergleichen Verfolgungen abzulenken, gerieth sie auf den verzweifelten Anschlag, daß sie zween Meuchelmörder in ihr Zimmer verbarg, welche den schlafenden Vater umbringen sollten. Als es zur That kommen sollte, reuete die zween bestellten Mörder ihr gethanes Versprechen, und bezeugten sie einen Abscheu vor dessen Vollziehung; die Tochter aber ergriff im Eifer ein Stilet und stieß es dem schlafenden Vater durchs Herz, also daß er alsobald in seinem Blute starb. Dieses geschah unter Paulo V, und weil die Mutter und der Bruder um den Anschlag gewußt, so wurden allen dreyen die Köpfe vor der Engelsburg abgeschlagen, wobei ihnen der Papst keine andere Gnade angedeihen ließ, als daß in der Zeit, da das Urtheil vollstrecket wurde, etliche Canonen vom Castell S. Angelo gelöset wurden, damit bei diesem Zeichen der Papst abwesend über die Sterbenden seinen Segen noch sprechen möchte. Die Tochter starb mit großer Standhaftigkeit und wurde wegen ihrer Schönheit von Vielen beklaget."

Die Herkunft des Hauses Bonaparte gestaltet sich zu einem beinahe unauflösbaren Problem. Ein Namen der Art konnte auf hundert Stellen sich wiederholen, ohne daß darum zwei von dessen Trägern gleicher Herkunft. K. Ludwig von Holland versichert, »avec un sérieux incompréhensible, que lorsque son frère épousa l'archiduchesse Marie-Louise, l'empereur d'Autriche avait dit: Je ne la lui donnerais pas si je ne savais que sa famille est aussi noble que la mienne.« Ein anderer Forscher, geleitet wahrscheinlich durch die zwei silbernen Sterne im rothen Feld des Familienwappens der Bonaparte, gelangte zu der Entdeckung,

daß sie von den großen Herren von Baux, Balzo, Balsa, mithin von den Baltenkönigen der Westgothen abstamme. Sothane Entdeckung wurde aber in dem Moniteur vom 14. Jul. 1805 für eine ebenso lächerliche als platte Genealogie erklärt, mit dem gewichtigen Zusatz: das Haus Bonaparte entstammt dem 18. Brumaire.

Dagegen gibt Buchon, der jüngste Herausgeber von des Jacob Bonaparte, † 1541, Sac de Rome du temps du Pape Clément VII de Medicis, en 1527, sehr bestimmte Nachrichten von den Bonaparte von Treviso, von denen er jene von Florenz und folgerecht die von Corsica ableitet. Ich lasse sie hier folgen: »Jacques Bonaparte, historien, sera jugé par ceux qui voudront prendre la peine de lire sa relation; le traducteur l'abandonne à la critique impartiale, sans rien ajouter aux éloges de l'éditeur de Cologne (voir ci-après la préface de l'éditeur de Cologne). Il se contentera de remplir les lacunes de cette préface, en publiant sur la famille Bonaparte des détails authentiques, lambeaux d'histoires presque entièrement oubliées, mais au moins intéressantes pour ceux qui aiment à retrouver, dans les annales des temps passés, l'origine d'une illustration plus récente.

»Ceux des lecteurs, que cette courte dissertation généalogique pourrait effrayer, sont priés de passer de suite au *Sac de Rome.*

»*L'histoire de Trévise de Bonifazio* (p. 128) rappelle qu'en l'année 1178, Jean Bonaparte fut envoyé par cette ville libre près du gouvernement de Padoue, pour se procurer les éclaircissements nécessaires, relativement aux armements des Padouans, qu'on supposait destinés contre Trévise. Il fallait, pour une commission aussi délicate, un homme doué de dextérité et de pénétration, qui eût la confiance de sa patrie, et que les Padouans (naturellement et de tout temps assez graves et fiers) ne pussent mépriser comme ministre, ni pour sa naissance, ni pour son mérite personnel.

»*La chronique de Mauro* affirme que Jean Bonaparte a été un des premiers chevaliers de l'ordre de Saint-Jacques,

en Espagne, et le fondateur de l'hôpital de cet ordre dans Trévise. Cet ordre militaire, institué l'an 1170, exigeait des preuves de noblesse.

»Le 21. décembre 1208, dans le traité de paix entre les villes de Padoue d'une part, et celles de Vérone, Vicence et Trévise de l'autre, *interfuerunt in dicto consilio Ergus Joannes Bonapars.* On lit dans les *Monumenta Ecclesiae Aquilejensis* du célèbre P. de Rubeis, que les feudataires du Frioul, mécontents de l'élection au Patriarcat d'Aquilée, de Bertold de Méranie, se révoltèrent contre la souveraineté ecclésiastique du Frioul, se procurèrent avec la bourgeoisie de Trévise l'appui de cette ville contre leur souverain. On en dressa un traité solennel, le 15. septembre 1229, *in praesentiam Bonisperi filii Joannis Bonapartis.*

»L'année 1233, Barthélemy, évêque de Vicence, propage en Italie l'ordre des chevaliers Gaudenti ou de Sainte-Marie Mère de Dieu. Cet ordre a été institué en France, et ses trois premiers maîtres ont été Français. Les chevaliers Gaudenti, par une bulle d'Honorius III, de l'année 1221, devaient se conformer en tout, hors dans l'habit, aux réglements et statuts des Templiers, *secundum observantiam Ordinis Fratrum Militiae Templi.* Ils étaient mariés; ils faisaient preuve de noblesse du côté paternel et maternel, comme dans l'ordre de Saint-Jean, et avaient pour but de réconcilier entre eux les citoyens, et de ramener l'union entre les villes d'Italie. On trouve nommé parmi les chevaliers Gaudenti, *Bonsembiante Bonaparte,* en 1270. Ce même Bonaparte influa beaucoup, l'an 1279, dans l'alliance entre Trévise, Padoue et Vicence; il apaisa une sédition qui s'était élevée dans Padoue, et fut un des bienfaiteurs de l'hôpital de Trévise, où son testament est conservé.

»Le 12. septembre 1267, Bonsembiante Bonaparte fut nommé ambassadeur de Trévise au traité de paix entre Trévise, Padoue et Vicence.

»Le chevalier *Nordille Bonaparte,* fils de Jean, a été en 1258, un des otages que la ville de Trévise donna à Ec-

celin de Romano, pour caution qu'on le dédommagerait des dégâts que les Trévisans avaient faits sur ses terres. Le chevalier Nordille Bonaparte, l'an 1259, fut un des garants des anciennes conventions renouvelées entre les villes de Trévise et de Conégliano.

»En 1268, le 2. avril, le prince Conradin de Souabe, fils de Conrad, celui-là même à qui Charles d'Anjou fit trancher la tête à Naples, fut cautionné par Nordille Bonaparte, moyennant quelques balles de coton, pour la valeur des droits de douane dus, pour les effets dudit prince, à un certain Nascimben, qui apparemment avait pris à ferme la douane de Trévise.

»La ville de Trévise ayant envoyé Nordille Bonaparte comme son syndic chargé de procuration à Venise, il y conclut un traité de commerce entre sa patrie et la république de Venise, le 11. avril 1271.

»Nordille Bonaparte, l'an 1272, ayant été élu podestat de Parme, y fut reçu chevalier Gaudens, dans l'église des Dominicains de la même ville, au moment où il finissait son administration. C'était le premier gentilhomme de Trévise admis et reçu dans cet ordre. Le 21. mai 1280, par le moyen d'Hector Doglioni, docteur en droit, et son chargé de procuration, le chevalier frère Nordille fit acheter, pour 400 livres de *piccioli* de Venise, des biens situés à Trévise, dont il prit possession au nom de son ordre.

»Le 3. avril 1290 le chevalier Nordille Bonaparte décéda, après avoir fondé un hôpital hors de la porte Saint-Thomas, dont il donna le patronat aux chevaliers de Saint-Jacques de l'Epée ou de San-Jago en Espagne.

»Dans la moitié du XIII. et au commencement du XIV. siècle, il y eut diverses émigrations et proscriptions de familles trévisanes. La première eut lieu de 1255 à 1257, occasionée par les persécutions qu'essuyait le parti guelfe sous la tyrannie d'Albéric da Romano, seigneur de Trévise.

»Le chevalier Pierre Bonaparte, fils du chevalier frère Nordille, l'an 1312, entra dans la coalition des Apponi et des

Beraldi, pour détruire le pouvoir tyrannique que Richard et Guecello, seigneurs de Camino, exerçaient dans Trévise, sa patrie.

»Le 3. novembre 1313, les Trévisans élurent le chevalier Pierre Bonaparte ambassadeur près de Can-le-Grand, seigneur della Scala, souverain de Vérone. Ce chevalier était un des *Quatuor Viri sapientes,* que la ville de Trévise chargea, avec l'évôque de Céneda, de délibérer sur les affaires publiques.

»Les Trévisans envoyèrent dans les forts de leur district des gouverneurs pour les garder, et le chevalier Pierre Bonaparte fut envoyé à Breda, au-dessus de Arlo.

»L'an 1314, le conseil de Trévise nomma Pierre Bonaparte un des *Sopragasbaldi,* c'est-à-dire des commissaires généraux, chargés de pourvoir aux choses nécessaires à la défense du pays. Le 4. avril 1314, le chevalier Pierre, étant un des quatre anciens magistrats, proposa d'envoyer un ambassadeur à Padoue pour offrir aux Padouans des secours contre le seigneur della Scala, souverain de Vérone.

»Le 4. juin 1316, Guecello de Camino, avec peu de troupes, s'étant emparé de Feltre, où était podestat Pierre Bonaparte, qu'il renvoya chez lui, l'évêque Andrighieri tint ferme en se fortifiant dans l'évêché. Ce dernier écrivit, pour avoir du secours, aux Trévisans, et sa lettre est adressée: *sapientibus viris, amicis praecipuis, nobili viro, Dom. Petro de Bonaparte, Feltri potestati* etc. Le 16. du même mois, les Trévisans envoyèrent à Pierre Bonaparte des secours pour délivrer l'évêque de Feltre, et le 2. août 1316, le chevalier Pierre étant un des *Sapientum primi gradus* de la municipalité de Trévise, fut chargé de prendre en considération la médiation offerte par les Padouans pour ménager un accommodement entre Trévise et Guecello, seigneur de Camino.

»Le 12. février 1318, Pierre Bonaparte, étant podestat de Padoue, obtint des secours en faveur des Padouans contre le seigneur della Scala; et ces secours leur procurèrent une paix avantageuse. L'année 1319, le chevalier Pierre fut élu ambassadeur des Trévisans près l'empereur Frédéric d'Autriche, pour implorer du secours contre les attaques de leurs voisins.

»Le chevalier Odéric, fils du chevalier Pierre, est un des sages élus pour délibérer avec les anciens, sur le parti à prendre par la ville, et il est le troisième nommé en rang parmi les vingt-six ambassadeurs trévisans envoyés à Venise, pour la reddition de la ville de Trévise et de tout le pays au gouvernement de Vérone.

»Le chevalier Odéric eut deux fils, Pierre et François, qui l'année 1350 étaient aussi chevaliers Gaudenti.

»On ne trouve ni dans l'histoire de Trévise, ni dans la chronique de Mauro la mort et les descendans du chevalier Nicolas, fils du chevalier Odéric. Il en est de même des autres enfants du même chevalier Odéric, que Mauro indique dans sa généalogie et sa chronique, et dont il ne donne aucune trace après l'année 1350. Leur postérité s'éteignit longtemps après dans Trévise. Celle du chevalier François dura jusqu'en 1400. Celle du chevalier Pierre finit à défaut de descendance mâle.

»Il y eut une autre branche d'un Jean Lombard Bonaparte qui dura une génération de plus dans Trévise. Son testament est rappelé dans une lettre du P. Rubbi, et l'auteur de cette lettre soupçonne que les Bonaparte, citoyens libres d'un pays indépendant, abandonnèrent Trévise où n'existait plus la liberté républicaine, et allèrent s'établir ailleurs.

»Le préfet du Tagliamento, Joseph Casati, dans son *travail sur la connexion qui existe entre les Bonaparte de Trévise et ceux de Toscane,* convient que les érudits ne sont pas d'accord sur l'époque de l'émigration des Bonaparte de Trévise; il estime néanmoins que c'est toujours la même famille que celle de Toscane. En premier lieu, il fait observer qu'il retrouve les Bonaparte à Trévise avant les divisions de la Toscane en deux partis, en Guelfes et Gibelins, puis en Guelfes noirs et blancs; et que les chroniques les plus accréditées représentent cette famille comme descendant des Lombards. En second lieu, il remarque qu'il y eut de grands désordres causés dans la Marche de Trévise par les deux

factions ennemies ci-dessus, qui s'appelaient dans cette ville, les Impériaux et les Populaires; que lorsque ces dissensions éclatèrent, la famille illustre Della Parte fut séparée en deux branches, l'une nommée Bonaparte, l'autre Malaparte; la première conserva toujours le plus de crédit et d'influence à Trévise. Enfin en troisième lieu, il suppose que l'émigration des Bonaparte doit avoir eu lieu à la fin du XIV. siècle, lorsque, ayant beaucoup perdu de leur fortune, et leur patrie étant tombée sous la domination de la république de Venise, ils allèrent s'établir à San-Miniato en Toscane, où ils ont toujours été regardés comme une ancienne famille.

»C'est avec des arguments tirés des généalogies du docteur Mauro, qu'il est convaincu de pouvoir soutenir ces trois propositions.

»La translation de Bonaparte de l'autre côté des Apennins ne va pas au-delà des révolutions de Trévise: Ces émigrés trévisans suivirent l'exemple des Ordelafi qui se retirèrent à Forli, et quelques Bonaparte des différentes branches de cette famille, qui étaient à Trévise, auront formé des établissements dans la Romagne, et puis en Toscane et à Sarzane, suivant l'impulsion des événements.

»Louis-Marie-Fortuné Bonaparte, de la branche établie à Sarzane, passa en Corse, en 1612, au temps de la guerre contre les Génois. Il se fixa à Ajaccio, et est le chef de la branche des Bonaparte de Corse.

»Le traducteur terminera son travail par quelques notes détachées, recueillies par M. le marquis Joseph-Etienne Degli Alli Maccarani de S. Miniato.

»Dans l'histoire florentine de Marchione Coppo Stefani, intitulée *Delizie degli eruditi Toscani,* on trouve que Jean Bonaparte de Dascoli était podestat de Florence en 1334, et qu'un Odéric Bonaparte de Trévise, en 1345, fut capitaine du peuple, à Florence.

»Dans les archives *delle Decime Granducali,* on lit qu'un Bonaparte fut exilé de Florence par le parti Guelfe, *ob nimiam potentiam,* et qu'il vint s'établir dans la jolie ville de

S. Miniato al Tedesco. Avant son exil, il habitait à Florence, dans le quartier *San Niccolo* et était connu sous le nom du *Gibelin.*

»Léonard-Antoine Bonaparte fut décapité à Florence, comme Gibelin, en 1441. Il avait alors des fils dont on ignore la postérité.

»Le traducteur a omis beaucoup de détails dans cette généalogie; car il pense que des titres de noblesse ne sont un objet de curiosité que pour un petit nombre de personnes, et d'ailleurs la famille Bonaparte n'en retirerait, à ses yeux, aucun lustre. . . .

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Préface de l'éditeur de Cologne.

»La famille Bonaparte, de la ville de San-Miniato-al-Tedesco, à toujours été considérée comme une des plus distinguées de cette ville, et même de la Toscane. Les charges importantes et honorables qu'elle a constamment occupées dans l'administration de la république de San-Miniato en fournissent la preuve. Suivant les historiens, cette famille s'est fait remarquer par les grades éminents qui lui furent conférés dans les guerres soutenues par cette ville contre Florence. A Florence même, elle fut élevée aux premières dignités de l'état et comptée parmi les grandes familles du pays. Ces faits n'ont pas besoin d'attestation pour tous ceux qui sont un peu versés dans nos archives.

»J'ai réussi à tirer des archives particulières de cette illustre famille le manuscrit de la présente histoire, qui m'a paru fort intéressante. Jacques Bonaparte, son auteur, vivait à la cour de Rome, à l'époque du sac de cette ville, en 1527. Plusieurs ouvrages de sa composition, encore inédits, ne peuvent laisser aucun doute sur son goût et son érudition. La maison dont il est sorti a brillé de tout temps dans les lettres. Pour s'en assurer, il suffit de consulter l'*Histoire de l'Université de Pise* par le célèbre professeur Etienne Fabrucci, dans laquelle sont cités avec éloge plusieurs Bonaparte, littérateurs distingués, et, entre autres, Nicolas Bonaparte, qui

le premier introduisit l'étude de la jurisprudence dans l'Université de cette ville, suivant les interprétations de Chesio.

»Je ne veux point perdre l'occasion de parler ici d'une inscription, gravée sur un marbre, dans l'église de Saint-François, à San-Miniato.

CLARISSIMO SUÆ ÆTATIS ET PATRIÆ VIRO
IOANNI IACOBI MOCCII DE BONAPARTE
QUI OBIIT ANNO MCCCCXLI DIE XXV
SEPTEMBRIS. NICOLAVS DE BONAPARTE
APOSTOLICÆ CAMERÆ CLERICVS FECIT
GENITORI BENEMERENTI ET POSTERIS.

»Avec le souvenir de Nicolas Bonaparte, prélat distingué, ce monument consacre celui de notre auteur qui demeurait à Rome, dans le palais des Orsini, avec qui sa famille était liée. Ce qui donne un prix infini à sa relation, c'est l'exactitude avec laquelle il rapporte, jour par jour, les événements qui ont eu lieu, le jugement et l'impartialité qu'il met dans les détails de sa narration, le soin qu'il prend de se tenir constamment éloigné de la haine comme de la prévention. D'ailleurs, quelle foi ne mérite pas un témoin oculaire? toutes ces circonstances réunies donnent, à mon avis, à ce récit du pillage de Rome, un air de vérité que je suis loin de retrouver au même degré dans les histoires qui traitent du même sujet. Les autres narrateurs habitaient loin de Rome, ou bien ils écrivirent long-temps après, et mêlèrent à leur récit des faits qui n'y ont aucun rapport.

»Grégoire Giraldi, dans sa préface *Alli Ecatammiti,* fait une description pathétique des malheurs de la ville sainte; mais il ne suit pas la marche régulière des événements, et ne cite les noms d'aucun des personnages qui y figurèrent activement, soit comme bourreaux, soit comme victimes; son ouvrage n'est qu'une longue déclamation. — Guicciardini parle de cette funeste catastrophe, mais il n'a guère d'exactitude ni de précision. — Dans l'histoire de sa vie, Benvenuto Cellini entre dans beaucoup de développements sur ce désastre; mais il ne raconte pas tout, et rapporte des

traits de bravoure évidemment faux; c'est ainsi, par exemple, qu'il s'attribue l'honneur d'avoir tué Bourbon. D'ailleurs, enfermé au château Saint-Ange, comment a-t-il pu tout voir? — Quatre ou cinq autres, que je pourrais citer, tels que Panvinio, Giovio, Oldoino etc. ont écrit sans suite et sans méthode. Pour me résumer, je dirai qu'un grand nombre d'écrivains rapportent des faits, sinon entièrement faux, au moins extrêmement douteux. Notre auteur respecte, sans faire tort à la vérité, les chefs de l'Empire et de l'Eglise; et si quelquefois il les dénonce comme auteurs des désordres qui ont eu lieu, au moins ne confond-il jamais leur imprudence et leurs erreurs politiques avec les écarts de leur vie privée. Nulle part il ne laisse percer l'humeur ou l'esprit de parti.

»Bonaparte commence son ouvrage par une courte introduction où il expose avec beaucoup de sagacité les intérêts des princes d'Europe, et le caractère des principaux personnages qu'il va mettre en scène. S'il n'avait pas eu soin de faire précéder le récit de ce déplorable événement des causes politiques qui l'amenèrent, il ne semblerait plus être que le résultat d'un de ces hasards funestes au genre humain.«

Karl Bonaparte, geb. zu Ajaccio in Corsica, 1747, Gutsbesitzer und Rechtsgelehrter, wurde 1769 bei dem nach Eroberung der Insel angeordneten Conseil supérieur zum Procureur général bestellt und war 1784 einer der Abgeordneten von Corsica vor Ludwigs XVI Thron. Von dannen begab er sich, Genesung suchend, nach Montpellier, wo er am 24. Febr. 1785 sein Leben beschloß. Seine Wittwe, Frau Maria Lätitia, aus dem adlichen Hause Ramolini, die merkwürdige Frau, ist nicht ohne Grund der Niobe der Alten verglichen worden. Geb. 24. Aug. 1750, verm. im März 1767, hatte Lätitia aus der zweiten Ehe ihrer Mutter mit Franz Fesch aus Basel, dem Oberlieutenant bei dem damals (1757) in Ajaccio stehenden Schweizerregiment Boccard, zwei Halbgeschwister, die verehlichte Frau Bürky zu Basel und den am 3. Januar 1763 zu Ajaccio gebornen Joseph Fesch. Die Fesch, Fäsch erlangten in der Person der Brüder Heinzmann und

Burkard das Bürgerrecht zu Basel 1409. Romey Fesch wurde in den Rath gezogen 1491 und dessen Enkel Hans Rudolf, Landvogt auf Waldenburg, 1552 an den König Heinrich II von Frankreich abgesendet, um gegen die gewaltsame Occupation des Elsasses zu protestiren. Remigius befand sich Namens der Stadt Basel bei der Deputation, welche von Seiten der Cantone 1586 an den König von Frankreich, Heinrich III, abgeordnet worden, bekleidete hierauf das Bürgermeisteramt und starb 1618. Ein späterer Remigius, J. utr. D. und Professor, „war neben den Rechten, worin er große Kenntnisse besaß, ein sonderbarer Liebhaber der Antiquitäten, unterhielte derowegen mit ausländischen Gelehrten einen weitläufigen Briefwechsel und sammelte von allerhand curieusen und raren Stücken eine solche Menge zusammen, daß er damit ein ganzes Cabinet anfüllte, welches unter dem Namen der Feschischen Kunstkammer noch bis auf den heutigen Tag bekannt ist und den Liebhabern zu einer sonderbaren Ergötzung dient. Der Stifter hat in seiner Verordnung angehängt, daß, im Fall keiner von dem Feschischen Hause mehr übrig wäre, der die Jura prosequirte, sowol die Bücher als das Cabinet der Universität zufallen sollten." Er starb ledigen Standes 1667. Ein Neffe von ihm, Emanuel, geb. 1646, trat in französische Dienste und erhielt in seines ersten Feldzugs Lauf, 1667, eine Fahne bei der Schweizergarde. In des Prinzen von Birkenfeld Regiment befehligte er 1670 eine Compagnie, in der Schlacht von Montcassel, 1674, ein Regiment. Er quittirte 1683, um im folgenden Jahr von dem Kurfürsten von Cöln Bestallung als Obrist des Hildesheimischen Infanterieregiments anzunehmen, auch mit besagtem Regiment in den Türkenkrieg zu marschiren. Der Feldzug von 1685, die unglückliche Belagerung von Neuhäusel scheinen ihm aber den Kriegsdienst verleidet zu haben; er quittirte abermals, wurde 1689 Rathsherr, 1691 Dreier- und Dreizehnerherr, auch Kriegscommissarius in seiner Vaterstadt und starb 1693.

Johann Rudolf Fesch, nachdem er es in französischen Diensten bis zum Obristen gebracht, hierauf in der Heimath verschiedene Aemter bekleidet hatte, wurde am 2. Oct. 1760 zum Bürger-

meister erwählt, starb aber den 5. April 1762 im 82. Altersjahr. Ein anderer Johann Rudolf Fesch, ebenfalls in Basel geboren, Obristlieutenant, dann, Dec. 1741, Obrist bei dem kursächsischen Ingenieurcorps, starb zu Dresden 1749 in dem Rufe, in seinem Wirkungskreis einer der ausgezeichnetesten Männer gewesen zu sein, ein Ruf, welchen eine nähere Prüfung seiner Schriften, der kriegswissenschaftlichen wenigstens, leicht in Gefahr bringen könnte. In seinen Anfangsgründen der Fortification will er mit einigen andern Ingenieuren, Clairac namentlich, eine Erfindung der Festungsbaukunst, den bedeckten Weg, auch auf Feldverschanzungen übertragen und sucht den Einwurf, daß die Vertheidiger eines solchen bedeckten Weges durch das Feuer der eigenen Schanze leiden würden, dadurch zu beseitigen, daß der Graben mit einigen Fußbänken versehen und davon die oberste mit Pallisaden besetzt werde, womit er einen sattsam niedrig liegenden bedeckten Weg herstellen zu können glaubt. Er schrieb: 1) Mathematische Vorschläge, wie ein Fürst adelige Landeskinder erziehen solle. Dresden, 1713. 4. 2) Einleitung in die mathematische Wissenschaft. Dresden, 1716. 4. 3) Kurze, jedoch genaue und deutliche Anfangsgründe zu der Fortification. Nürnberg, 1725. fol. (Ein neues Titelblatt tragt die Firma: Leipzig, 1780.) 4) Kriegs-, Ingenieur-, Artillerie- und Seelexikon, mit Kupfern. Dresden, 1723 und 1735; auch unter der falschen Firma 1786; desgleichen französisch. 5) Architektonische Werke. Nürnberg, 1725. 5 Theile. fol. (Aufgewärmt 1780 und 1781.) 6) Befestigtes Europa, bestehend in 100 Planen theils befestigter Städte und Schlösser, theils wirklicher Festungen, Schanzen und Seehäfen. Nürnberg, 1727 (fälschlich 1786). 4.

Der Sohn Johann Rudolfs, Georg Rudolf Fesch, ebenfalls in kursächsischen Diensten, erhielt als Obrist bei dem Ingenieurcorps am 4. Sept. 1768 den eben gestifteten St. Heinrichsorden und starb als Generalmajor und Chef des Ingenieurcorps den 1. Mai 1787 in seinem 77. Jahr, wie der Vater eine große Anzahl von Schriften hinterlassend, namentlich: 1) Journal von den Belagerungen in den Niederlanden. 1746. Auch französisch, Amsterdam, 1750. 2) Puysegurs Kriegskunst, aus dem Fran-

zösischen übersetzt. Leipzig, 1753. 3) Mittel, die Flüsse schiffbar zu machen. Mit Kupfern. Leipzig, 1757. 4) Des Grafen von Sachsen Einfälle (rêveries) über die Kriegskunst. Aus dem Französischen übersetzt. Leipzig, 1757. 5) Instructions militaires du roi de Prusse pour ses généraux, publiées par G. R. Fäsch. Londres (Leipzic), 1761, und Francfort, 1766. Diese letzte Ausgabe mit dem Zusatz: traduit de l'allemand par G. R. Fäsch. Auch deutsch unter dem Titel: Anweisung des größten Meisters in der Kriegskunst, den Krieg mit Vortheil zu führen. Herausgegeben von G. R. Fäsch. Mit Kupfern. Frankfurt, 1770. 6) Relation et plans des batailles et combats de la guerre en 1756 et 1757. Dresde, 1770. 4. 7) Règles et principes de l'art de la guerre. Leipsic, 1771—1774. Auch in deutscher Sprache unter dem Titel: Regeln und Grundsätze der Kriegskunst. Leipzig, 1771—1774. 8) Geschichte des österreichischen Erbfolgekriegs. Dresden, 1787. Wird als sehr gut und brauchbar gerühmt.

Joseph Fäsch von St. Eustache wurde im Jul. 1741 als Generaldirector nach der holländischen Insel Curassao versendet. Johann Rudolf Fäsch, der preussische Agent zu Amsterdam, empfing im Febr. 1750 von seinem Hof den Charakter eines geheimen Oberfinanzraths, und der von ihm herrührende Zweig der Familie besteht bis auf den heutigen Tag in Holland. Ungeachtet diese holländische Linie die Schreibart Fäsch angenommen hat, gehörte zu ihren nächsten Vettern jener Franz Fesch, der, Lieutenant in dem in französischem Sold stehenden Schweizerregiment Boccard, das einen Theil der Besatzung von Ajaccio ausmachte, aus Liebe zu der jungen Wittwe Bonaparte den katholischen Glauben annahm, darauf 1757 diese Wittwe ehelichte und durch sie Vater von zwei Kindern wurde. Davon heurathete die Tochter einen Handelsherrn, des Namens Bürkly, zu Basel. Der Sohn, Joseph Fesch, geb. zu Ajaccio den 3. Jan. 1763, war dem geistlichen Stand bestimmt und empfing die zu dieser Bestimmung befähigende Bildung von seinem 13. Jahr an im Seminarium zu Aix. Der Cursus war noch nicht vollendet, als der Ausbruch der französischen Revolution den Entwürfen für die Zukunft des Jünglings

eine veränderte Richtung aufdrückte. Mit Feuereifer die neuen Ideen ergreifend, warf Joseph das geistliche Gewand von sich, um zunächst in der Kriegsverwaltung ein Unterkommen zu suchen. Als Garde-magasin stand er bei Montesquious Armee in Savoyen; als Kriegscommissair fand ihn bei der italienischen Armee 1796 seiner Halbschwester, Lätitia Ramolini, Sohn, Napoleon Bonaparte, und eine glänzende Zukunft enthüllte sich hiermit dem bis dahin in der Masse der Commissaires-grippe, und wie sie sonst geheißen haben mögen, verlornen Oheim. Besonders lucrative Geschäfte in englischen Waaren soll dieser, der Expedition nach Livorno folgend, gemacht haben.

Napoleon liebte im Allgemeinen die abtrünnigen Priester nicht, jedoch scheint weniger diese Abneigung, als vielmehr das eigene religiöse Gefühl den mittlerweile zum Manne gereiften Fesch um die Größe, um die Strafbarkeit des begangenen Irrthums belehrt zu haben; er kehrte zu seinen kirchlichen Verpflichtungen zurück, sobald die sogenannte constitutionelle Kirche verschwand. Domcanonicus zu Bastia seit 1802, wurde er am 9. April desselben Jahrs zum Erzbischof von Lyon ernannt, am 15. Aug. von dem Cardinal-Legaten geweiht und am 17. Jan. 1803 von Papst Pius VII mit dem Purpur bekleidet. Cardinalpriester, schien er besser als irgend ein Diplomat geeignet, das innigste Freundschaftsbündniß mit dem römischen Stuhl zu knüpfen, und der Gesandtschaftsposten bei Pius VII wurde ihm übertragen. Er traf am 1. Jul. 1803 in Rom ein, fand die schmeichelhafteste Aufnahme und in der schwierigen Unterhandlung über die Kaiserkrönung wenigstens keinen unüberwindlichen Widerstand. Aber Concerte, zu denen er die vornehme Welt versammelte, und die er während der Fastenzeit fortsetzte, gaben einiges Scandal und veranlaßten den Cardinalvicarius la Somaglia zu einer entschiedenen Manifestation; es wurde allen Mitgliedern des heiligen Collegiums der Besuch dieser Concerte untersagt. Am 3. Nov. 1804 trat der heilige Vater die Krönungsfahrt an und hatte dabei den Cardinal Fesch zum Begleiter sowie in den Ceremonien der Krönung zum Beistand. Unmittelbar vor derselben empfing das kaiserliche Ehepaar aus den Händen des Cardinals, als Grand

aumônier seit 10. Jul. 1804, die priesterliche Einsegnung. Der Grand-aumônier, vermöge seiner Würde einer der Grands-officiers de l'Empire, wurde auch nachträglich zum Vorsteher der Missionen, 28. März 1805, und am 20. Febr. 1806 zum Primicerius des Capitels von St. Denis ernannt, gleichwie er in Rom die Aemter eines Prefetto der Congregationen del Concilio, de propaganda fide, de' riti und de' negotii consistoriali bekleidete. Am 1. Febr. 1805 ward er in den Erhaltungssenat aufgenommen, gleichzeitig mit dem großen Band der Ehrenlegion und am 9. Aug. 1805 von dem König von Spanien mit dem Vließorden beschenkt.

Aber der Gesandtschaftposten in Rom konnte bei der zunehmenden Verwicklung der Dinge nicht länger dem Oheim des Kaisers von Frankreich zusagen; Fesch verließ die christliche Hauptstadt im Mai 1806. Am 27. Mai 1806 wurde er von dem Kurfürsten-Erzkanzler des deutschen Reichs, der in den nächsten Tagen in den Fürsten Primas des Rheinbunds sich verwandeln sollte, zu seinem Coadjutor und Nachfolger bestimmt, eine Anordnung, welche Napoleon am 5. Jun. genehmigte und eine päpstliche Bulle vom 20. Nov. 1806 sanctionirte. Allein der Cardinal, besorgt, einem mit so vielen Schwierigkeiten und Weitläufigkeiten verknüpften Beginnen einzugehen, verbat sich die Coadjutorie, ohne doch einstweilen seine Protestation gegen die ihm zugedachte Ehre veröffentlichen zu dürfen. Ueberhaupt war der Verkehr mit dem römischen Hof nicht ohne Einfluß auf seine Gesinnung geblieben, hatte ihm namentlich die sogenannte Freiheit der gallicanischen Kirche zu einem Greuel gemacht. In mehren seiner Handlungen offenbarte sich bereits eine Opposition gegen das System der Regierung, wie er denn der erste gewesen ist, in seiner Diöcese, neben andern geistlichen Genossenschaften, die Pères de la foi einzuführen. Den Starrkopf genauer zu beaufsichtigen, wollte Napoleon ihn von Lyon entfernen; es wurde das Erzbisthum Paris am 31. Jan. 1809 dem Cardinal verliehen, der zu klug aber, um seine ehrenvolle und gewichtige kirchliche Stellung gegen eine Pfründe, zu der eine kanonische Einführung unmöglich, aufzugeben. Denselben Mangel an Fügsamkeit für den kaiserlichen Willen ließ Fesch sich in der bald darauf alles

Ernstes zur Sprache kommenden Frage um die Gültigkeit der durch ihn eingesegneten kaiserlichen Ehe zu Schulden kommen. Für seine strenge Anhänglichkeit an die Gesetze der Kirche ihn zu bestrafen, erklärte Napoleon in einer Botschaft an den Erhaltungssenat vom 1. März 1810, daß er von wegen Unverträglichkeit der priesterlichen Würde mit der Ausübung irgend einer Art von Souverainität, die Handlung des Fürsten Primas, wodurch derselbe den Cardinal Fesch zu seinem Coadjutor und Nachfolger ausersehen habe, als ungeschehen betrachte, zumal der zu solcher Coadjutorie Berufene sie abgelehnt habe. Während der Kaiser in dieser Erklärung seinen Unwillen aussprach, hatte er einen Entschluß gefaßt, der wie kaum ein anderer des Cardinals Wichtigkeit zu erhöhen geeignet. Den Tag vorher, 28. Febr., war das Nationalconcilium decretirt worden, jene Erfindung, von welcher Napoleon die Lösung der täglich mehr ihn belästigenden kirchlichen Wirren hoffte; dem Concilium aber wenigstens den Schein der Legalität zu verleihen, war der Beistand des Primas von Gallien, des Erzbischofs von Lyon, unerläßlich. Fesch, gezwungen, das Präsidium dieser Versammlung zu übernehmen, eröffnete sie am 17. Jun. 1811; wenn aber der Neffe von ihm irgend eine dem kaiserlichen Despotismus förderliche Concession erwartet hatte, so mußte die Enttäuschung sich als Folge der ersten Sitzungen ergeben. An den Buchstaben der kirchlichen Satzungen sich haltend, viel eher geneigt, zu übertreiben, denn zahme Nachgiebigkeit zu üben, wurde Fesch in dem Concilium, welches so viele unabhängige, der Menschenfurcht unzugängliche Gesinnungen zu Tag fördern sollte, durch Unerschrockenheit, Geistesgegenwart und sichern Takt einer der Leiter der Opposition, bis sich nach drei Monaten das sogenannte Nationalconcilium von Frankreich und Italien unvermerkt auflösete.

Für Napoleon hätte die Entdeckung, daß es in der weltlichen Gesellschaft wie in der einzelnen Menschenbrust eine Saite gibt, an deren Schnellkraft jede Art von Gewalt abprallt, ein gleich heilsames und folgenreiches Ereigniß werden können; er achtete ihrer aber so wenig wie der vielen andern von dem Geschick in wohlthätiger Absicht ihm zugesendeten Warnungen

und zeigte sich lediglich bedacht, die Verächter des kaiserlichen Willens seinen Zorn empfinden zu lassen. Fesch, in entschiedene Ungnade verfallen, fand eine Zuflucht auf seinem bischöflichen Stuhl. Er hatte zu Lyon die prächtigen Gebäude der Karthause angekauft und geschmackvoll eingerichtet; von diesem Feensitz aus regierte er seine Diöcese in seltener Weisheit, jede Gelegenheit ergreifend, den Geist der Religiosität bei seinen Diöcesanen zu beleben, diesem Geist in neugegründeten geistlichen Instituten die sichersten Vorbilder zu bieten. Aber es kamen die Zeiten, welche Fesch und seine Schwester so oft im Geist geschauet, so bestimmt angekündigt hatten. Durch die Annäherung der Oestreicher sah der Cardinal sich genöthigt, Lyon zu verlassen, den 12. Jan. 1814. In Gesellschaft der Civilbehörden gelangte er nach Roanne, und sehr verächtlich hat sich daselbst der Corse, der Oheim Napoleons, über die Lyonesen ausgedrückt: »qui avaient l'ineptie de ne pas se défendre.« In dem nahen Pradines, in einem Frauenkloster seiner Stiftung, suchte und fand er einstweilen ein Unterkommen, aus welchem ihn jedoch ohne vieles Säumen ein feindliches Reitercommando vertrieb; beinahe wäre er noch den Verfolgern in die Hände gefallen. Er gelangte nach Orléans am Ostersonntag, verließ aber schon wieder am 9. April das verödete Blois, um in Gesellschaft seiner Schwester über Lyon, wo sie am 24. April eintrafen, nach Rom sich zu begeben.

Am 14. Mai ward Rom erreicht, und es schien von nun an des Cardinals Bestreben zu sein, vergessen von der Welt, die Welt zu vergessen. Aber des Menschen Sinn ist wandelbar: der nämliche Seher, der in den Glanztagen des Kaiserthums zu dessen Zukunft niemals ein Vertrauen fassen konnte, dieser Seher wollte, die Nachricht von der Landung bei Cannes und deren nächste Folgen vernehmend, in solchen wunderbaren Ereignissen die höchste Verherrlichung der Vorsicht erblicken; er empfing Besuche und Glückwünsche, er verhieß Schutz und Beistand und war nicht mehr zu halten, sobald Napoleon von seiner vormaligen Hauptstadt Besitz genommen hatte. Fesch eilte nach Paris, wurde am 2. Jun. 1815 zum Pair des Reichs ernannt, fand aber bald Ursache, seine Uebereilung zu bereuen. Abermals von seiner

Schwester begleitet, wendete er sich den Alpen zu, und in Bourg den 22. Jul. übernachtend, las er am andern Morgen, Sonntag, in der Pfarrkirche Messe. Das Volk, den Oheim, die Mutter des großen Kaisers erblickend, gerieth in Gährung; der Ruf: es lebe der Kaiser! ertönte von allen Seiten, blieb aber, wie billig, von dem Cardinal unbeachtet. Eine Stunde später saß er zu Wagen. Papst Pius VII bezeigte dem verlornen Sohn keinen Groll über den Ausflug, vielmehr eine herzliche Zuneigung dem Mann, der sich in der That durch sein Benehmen auf jenem Nationalconcilium, abgesehen von allem Andern, derselben so würdig gezeigt. Indem aber Fesch, durch die échappade, seine Stellung zu den großen Mächten wesentlich verschlimmert fand, machte er von nun an es sich zur Aufgabe, durch die vorsichtigste Haltung jeden Verdacht, jeden Zweifel über seine vollkommene Unterwürfigkeit für die Gewalt der Umstände zu beseitigen. Außer seinen Verwandten und einigen zu Rom ansässigen Corsen sah er wenig Gesellschaft, und wenn er auch alle seine Collegen durch elegante Toilette, glänzende Dienerschaft, reiche Equipagen übertraf, so machte er doch keineswegs ein Haus. In Mitten dieser vollständigen Abscheidung von Allem, was ihn zu Verwicklung führen konnte, war ein Punkt doch, welchen der Cardinal festhielt, gleichwie einst gegen seinen Neffen die Interessen der Kirche. Wie dringend auch von dem französischen Hof ihm zugemuthet wurde, daß er seinem Erzbisthum entsage, wie sehr der römische Hof sich bemühte, ihn zu einer Nachgiebigkeit für diese Exigenz zu stimmen, nie war in dieser Hinsicht das Geringste ihm abzugewinnen. Die Restauration sah sich gemüßigt, ihm in der Person des Abbé de Rohan einen Generalvicarius zu bestellen, und Leo XII fügte den vielen Schwachheiten seines Regiments auch noch ein Breve hinzu, 1824, wodurch dem Cardinal jede Ausübung einer geistlichen Gerichtsbarkeit in dem Sprengel von Lyon untersagt wurde.

Gezwungen, der Autorität des heiligen Stuhls sich zu unterwerfen, wendete Fesch seine ganze Thätigkeit einer Liebhaberei zu, die seit Jahren schon ihn beschäftigte, und der er den Besitz einer Gemäldesammlung verdankte, vollständiger und belehrender

als irgend eine Privatgalerie und als die meisten öffentlichen Sammlungen. Für deren Anschaffung war ihm sehr zu Statten gekommen, daß er in Zeiten sammeln konnte, wo die Liebhaberei gering und die Käufer selten. Unter diesen günstigen Umständen waren sehr viele Hauptbilder an ihn gekommen, Niederländer besonders reicher Auswahl, für Rom, wo diese Schule nicht häufig vertreten, ein Schatz von eigenthümlichem Werth. Die ganze Sammlung zählte über 2000 Nummern; außerdem hatte der Cardinal unzählige Bilder von geringerm Werth, in Gesamtkäufen erworben, an katholische Kirchen in America verschenkt, einzig das Beste sich vorbehaltend: denn er kannte das Fach genau, bis in die Feinheiten des Kunsthandels und der Restauration hinaus, und verschmähte es daher auch nicht, hohen Fremden, die zum Besuch der Galerie sich einfanden, als Führer zu dienen. In solchen Fällen zeigte er sich in Liebenswürdigkeit unübertrefflich, gleichwie in der Feinheit, womit er der Fremden Aufmerksamkeit von Bildern abzulenken wußte, welche wohl ihres Kunstwerths, nicht aber gerade des Dargestellten wegen geeignet waren, in der Sammlung eines geistlichen Herrn zu figuriren. Seit dem Tode von Pius VII waren alle Nuditäten in ein Magazin relegirt; verkauft oder verbrannt wurde aber keine dieser Darstellungen: das eine würde dem Kunstliebhaber zu schmerzlich, das andere eine Verbreitung gewesen sein.

Fesch, der die schwierige Kunst erfaßt hatte, unter dem Einflusse höchst widerwärtiger Umstände mit vier Päpsten leidlich, mit zweien derselben sogar gut zu stehen, starb, als Capo d'ordine der Cardinal-Priester, nach längerer Krankheit, den 13. Mai 1839, in dem hohen Alter von 76 Jahren, welches zu erreichen ihn einzig die strengste Diät befähigt hat. Er war von Gestalt eher klein, als groß, ohne allen helvetischen Zusatz ein Corse. Feste, wenig bewegliche Züge wurden durch einen sehr geschlossenen, beinahe lippenlosen Mund entstellt. Auch die braune Perücke kleidete nicht so vortheilhaft als die frühere wohl gepuderte und dem wahren Abbéstyl entlehnte Frisur. Das Französische blieb jederzeit des Cardinals Lieblingssprache, doch drückte er sich auch im Italienischen mit Reinheit und Eleganz aus. Wie sehr

auch den Grundsätzen der gallicanischen Kirche entgegen, trug er dennoch bis an sein Ende das gallicanische Bäffchen. Unter den vielen Glaubenseifrigen, welche das heilige Collegium unter seinen Mitgliedern zählte, wird ihn wohl keiner in der Strenge der Orthodoxie übertroffen haben. Ein wahrer Triumph mag es ihm gewesen sein, daß er 1819, auf seines Neffen bittliches Ansuchen, die beiden Priester Buonavita und Vignali nach St. Helena zu entsenden hatte. Seine Fürsorge für die Bedürfnisse der americanischen Kirche ist bereits angedeutet worden. Ein des großen Neffen nicht unwürdiger Oheim, hat Fesch durch die Würde seines Betragens vor und nach dem Falle durch streng kirchliche Haltung und innige religiöse Ueberzeugung, durch eine lobenswerthe Liebhaberei sogar, manch unfreundliches Vorurtheil besiegt. Seine reichhaltige Gemäldesammlung wurde zerstreut.

Lätitia, Madame-Mère betitelt, nachdem sie das Prädicat Kaiserliche Hoheit empfangen, wurde 1805 Protectorin der barmherzigen Schwestern in Frankreich, besaß seit 25. Aug. 1805 das prächtige Schloß zu Pont-sur-Seine, starb zu Rom, erblindet, bei ihrem Bruder dem Cardinal den 2. Febr. 1836. Welche Geisteskraft, welche Charakterstärke muß diese Frau besessen haben, um damit alle ihre Nachkommen bis zum dritten Geschlecht ausstatten zu können. Ihr Sohn der Kaiser hatte für sie in dem Vertrag vom 11. April 1814 eine Jahresrente von 300,000 Franken stipulirt, eine Bestimmung, die vermuthlich regelmäßig wie die übrigen Stipulationen dieses Vertrags erfüllt wurde. Der Frau Lätitia Schwager, Napoleon Bonaparte war Canonicus zu San Miniato in Toscana und hat seinen beiden ältern Neffen den Namen gegeben. Von dem Ursprung dieses seltenen, einzig in dem Hause Orsini häufig vorkommenden Namens erzählt Napoleon I, einer seiner Altvordern habe unter dem berühmten Condottiere Nicolaus Orsini Graf von Pitigliano gedient und das Wohlwollen seines Generals in hohem Grad erworben, so daß dieser ihm ein Söhnlein zur Taufe hielt und demselben den im Hause Orsini vorzüglich beliebten Namen Napoleon beilegte. Des Nicolaus Orsini Bild hat Sansovino seiner Historia della Casa Orsina beigefügt, und muß die unverkennbare voll-

ständige Aehnlichkeit dieses Bildes mit Napoleon I einem jeden auffallen.

Der Kinder von Karl Bonaparte waren acht, nach der Ordnung ihrer Geburt Napoleon Josephe, Napoleon, Lucien, Elisa, Louis, Pauline, Caroline, Jérome. Napoleon Josephe, geb. 7. Januar 1767, bezog zu Anfang des J. 1779, zugleich mit seinem Bruder Napoleon, die Kriegsschule zu Brienne. Zu Ajaccio trat er als Advocat auf, war in Frankreich Kriegscommissair, Bataillonschef von Volontairs, einer der Chefs bei der Administration von Italien, begleitete seinen Bruder in die Fahrt nach Campo Formio, war 1797 Botschafter bei dem heil. Stuhl, wurde Mitglied der Deputation von Corsica in dem Rath der Fünfhundert, bevollmächtigter Minister für die Friedensverhandlungen zu Lunéville, Morfontaine, Amiens, Paris und für die Abschließung des Concordats mit dem h. Stuhl, Staatsrath, Tribun, Senator und Inhaber der Senatorie Brüssel, seit 1805 Obrist des 4. Infanterieregiments. Grand-électeur seit 18. Mai 1804, wurde er mit dem nominellen Obercommando der gegen Neapel ausgesendeten Armee bekleidet. Er zog den 15. Febr. 1806 zu Neapel ein, wurde durch kaiserl. Decret vom 30. März zum König beider Sicilien ernannt und mußte sich demnach vorall mit der Einnahme der noch von den Sicilianern besetzten Plätze beschäftigen. Dafür hätte Regniers Niederlage bei Maida sehr hinderlich werden können; die Gegner wußten solches Ereigniß aber nicht auszubeuten. »Le quali cose aggiungevano animo a' nemici del governo, ed al governo sdegno e sospetto. Fatta potentissima la polizia, sursero in gran numero spiatori e delatori delle opere e dei pensieri altrui, e lo infame mestiero coprendosi dell' amore e zelo di patria seduceva per fin gli onesti; come nella opposta parte le immunità del brigantaggio si onoravano del nome di fedeltà per lo antico re. E così vizii e delitti, prendendo della virtù il linguaggio e l' aspetto, divenivano irreparabili, ed erano, come che turpissimi, dalle proprie sette ammirati.

»Piene le prigioni di colpevoli e d' infelici, le commissioni militari non bastavano al tristo uffizio di giudicarli; le

morti per condanne o comando non erano numerate nè numerabili; i modi del giustiziare varii, nuovi, terribili; e quasi non bastassero l' archibugio, la mannaja, il capestro, in Monteleone, città capo di provincia, fu appeso al muro uomo vivente e fatto morire lapidato dal popolo; ed in Lagonegro, non piccola città di Basilicata, io vidi un misero conficcato al palo con barbarie ottomana. Non erano prescritte dal governo quelle morti, ma tra gli abusi d' impero e la estrema servitù de' vinti, il giudizio e la fantasia degli agenti regii avevano potenza di legge. E difatti quel martirio di palo fu comandato da un colonnello francese ch' era stato in Turchia viaggiatore o prigioniero.

»Facendo pericolo il gran numero de' carcerati, che spesso rompendo le catene uscivano feroci ed animati da vendetta e disperazione, la polizia se ne sgravava in due modi: o col pretesto di tradurli ad altro carcere, facendoli uccidere tra via; o mandandogli prigioni in Campiano, Fenestrelle ed altre più remote fortezze della Francia. Al primo modo immolaronsi i più oscuri, al secondo i più diffamati, come Duecce, Brandi, Palmieri, e parecchi altri. Il popolo per questi si allegrava; ma poco appresso crescendo l' arbitrio, relegandosi i meno tristi, i meno rei, poi gl' innocenti, la stolta pubblica gioja si cambiò in terrore.«

Sich besser befestigt fühlend auf seinem Thron, suchte Josephe ihm größere Festigkeit zu verschaffen durch zeitgemäße Anordnungen. »Riformava lo stato, spesso per imitazione, sempre costretto ad introdurre nel regno le leggi e pratiche regittrici della Francia; e quindi nelle opere di governo talora mancava la spinta del pensiero, e tali altre volte al concepimento non rispondeva l' effetto. Abolita, per esempio, la feudalità, buoni feudi si fondavano; pubblicato il sistema giudiziario crescevano le commissioni militari e i tribunali di eccezione; detestati gli spogli del governo borbonico, spogliavansi i possessori di arrendamenti, i compratori degli uffizii civili, le antiche fondazioni di pubblica pietà; abborrite le pratiche di polizia del Vanni, esecrati i giudizii dello Spe-

ciale, giudizii peggiori, peggiori pratiche si adoperavano. Pareva che sopra le rovine degli errori distrutti nuovo edifizio di uguali errori si ergesse.« Bevor jedoch Josephe vermögend, die Ergebnisse seiner vermeintlichen Reformen zu würdigen, war nach des Bruders unwiderstehlichem Willen ihm ein anderer Thron angewiesen. König von Spanien und Indien durch kaiserliches Decret vom 6. Jun. 1808, hatte er schon vorher seine bisherige Residenz verlassen; Neapel sah ihn nicht wieder. »In luglio di quell' anno 1808 partì verso Francia la famiglia del re Giuseppe, la moglie e due figliuoli, tre mesi avanti senza pompa regia e quasi senza grido giunte in Napoli. Ma non così modesta ne fu la partenza, che, appena divolgata, andarano in corte a fare augurii di felicità i grandi uffiziali della corona, i ministri, i consiglieri di stato, la municipalità, i generali, i magistrati, le società, le accademie: era la regina di Spagna che partiva. Nel giorno della mossa le milizie francesi e napoletane si schieravano a mostra nella strada di Toledo; la regina usci del palazzo, il maresciallo dell' impero Jourdan precedeva a cavallo la carrozza regia; gli ambasciatori de' potentati stranieri e numeroso corteggio la seguivano; l' immenso popolo spettatore accresceva magnificenza allo spettacolo; e benchè fosse a calca raccolto per curioso talento, appariva riverenza pubblica. A molti cavalieri e dame si diè commiato da Aversa; ad altri da Capua; i ministri, i consiglieri di stato, altri segnalati personaggi furono congedati alla frontiera del regno; tre dame, la duchessa di Cassano, la marchesa del Gallo, la principessa Doria Avellino ed un cavaliere, il principe d'Angri, accompagnarono la regina in tutto il viaggio e ne tornarono ricchi di doni.«

Welche Dornenkrone Josephe in Madrid gefunden hat, ist bekannt. Zweimal, im Nov. 1808 und nach der Schlacht von Salamanca, 1812, aus seiner Hauptstadt vertrieben, kehrte er nur dahin zurück, um sie für immer im J. 1813 zu verlassen. Wie unzufrieden der Kaiser auch mit den Zeichen von Schwäche und Imperitie, deren so viele sich ergaben in Josephes Wirksamkeit in Spanien, wurde er doch der Kaiserin-Regentin als

Lieutenant général beigegeben (28. Januar 1814). Denn groß war, wie das ein herrschender Zug bei den Italienern, des Kaisers Anhänglichkeit zu diesem ältern Bruder, in welchem er den Regierer des Hauses verehrte. Josephe sollte Paris gegen die unzählbaren Heere der Coalition vertheidigen, eine Aufgabe, welcher der Kaiser selbst schwerlich gewachsen gewesen. Nach Napoleons Abdication bewohnte Josephe das durch Kauf im Jul. 1810 für ihn erworbene Schloß Prangin am Genfer See. Wieder erhoben sich über Frankreich die kaiserlichen Adler, wiederum trat Josephe in Paris auf als französischer Prinz und Connétable. Nach dem Tage von Waterloo übersiedelte der Graf von Survillers, wie Josephe von nun an heißen wollte, nach Nordamerica, wo er in der Gegend von Bordentown, bei Philadelphia und am Lorenzfluß Ländereien gekauft hatte. Einige Jahre später bewohnte er London. Er starb 28. Jul. 1844. Den 21. Sept. 1794 hatte er sich des Banquier Clary in Marseille Tochter Marie Julie beigelegt; die bewohnte seit 1816 mehre Jahre hindurch die Stadt Frankfurt, verzog 1825 nach Rom und starb 8. Aug. 1834. Sie hatte nur Töchter geboren: die ältere, Julie Zenaide Charlotte, geb. 8. Jul. 1801, wurde zu Brüssel 30. Jun. 1822 dem ältesten Sohn ihres Oheims Lucien, Lucien Charles angetraut, wohnte als Wittwe zu Florenz und starb, Mutter von 8 Kindern, im Jul. 1825; die jüngere, Charlotte, geb. 31. Oct. 1802, heurathete zu Rom, Nov. 1825, den ältern Sohn ihres Oheims Louis, der sie 1831 in den Wittwenstand versetzte.

Daß ich von Napoleon, der beinahe zwanzig Jahre lang in glühenden Zügen die Weltgeschichte schrieb, vielmehr beherrschte, einen dürftigen Lebensabriß gebe, wird niemand erwarten. Es genüge hier zu erinnern, daß er, geb. 5. oder 8. Febr. 1768, den 5. Mai 1821 verstarb. Von seiner ersten Gemahlin, Marie Josephine Rose Tascher de la Pagerie, ist ausführlich gehandelt Bd. 2 S. 564—646. Einige Betrachtungen über die Ehescheidung mögen hier folgen. »Le divorce de Napoléon avec Joséphine est un des évènemens les plus importans d'un règne si fécond en grands évènemens. De cette époque, suivant une observation généralement faite, date le commencement du déclin d'une fortune jusqu'alors si solide et si brillante.

»Napoléon, parvenu au sommet de la gloire et de la prospérité, jette un regard inquiet sur l'avenir et n'aperçoit point après lui d'héritier issu de son sang. Il gémit en secret de ne pouvoir transmettre sa couronne à un descendant légitime, et prend la résolution d'en avoir un à tout prix.

»Joséphine a atteint cet âge où la femme ne peut plus espérer de devenir mère. Quel parti prendra l'empereur dans cette position? il brisera des liens qui lui sont chers, afin d'affermir sa postérité sur un trône qui lui est plus cher encore.

»Napoléon est uni en mariage avec Joséphine par des liens civils et religieux. Il lui sera facile de rompre les premiers par le moyen d'un sénat qu'il a assez avili pour en obtenir tout ce qu'il peut désirer, et avec la coopération de l'archi-chancelier, esclave obéissant du plus impérieux des maîtres.

»Il lui sera plus difficile de faire déclarer par l'autorité ecclésiastique qu'un mariage, béni en face des autels, est nul dans son principe; car l'Eglise ne reconnaît et ne prononce pas de divorce. Cependant il sera possible à la rigueur d'obtenir une déclaration de nullité, en supposant des motifs suffisans, s'il n'en existe réellement pas de valables. Celui qui a déjà servi de procureur fondé à l'empereur auprès du sénat conservateur, le 16. décembre 1809, pour la prononciation de son divorce avec Joséphine, deviendra également son agent auprès de l'officialité diocésaine de Paris, pour requérir de ce tribunal une sentence qui déclare le mariage nul et de nul effet *quoad foedus*, et accorde aux parties la faculté d'en contracter un autre.

»Tout le manège qu'on employa dans cette circonstance est développé par un des acteurs de ce drame, M. l'abbé Rudemare, alors chanoine-honoraire de Notre-Dame et promoteur de l'officialité diocésaine, desservant de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux en 1815, retiré et domicilié au Havre-de-Grâce depuis la révolution de juillet 1830.

»Le but du narré de M. Rudemare est surtout de donner une explication apologétique de sa conduite, com-

mandée par la nécessité. Il se peut que, malgré des apparences de candeur, l'ancien promoteur ne soit pas toujours d'accord avec les autres historiens de cet acte célèbre; mais nous n'avons point l'intention de porter un jugement contre lui, il nous suffit de fournir une pièce de plus pour éclairer la religion de la postérité et la mettre à même de prononcer en connaissance de cause.

»Il nous reste à dire, d'après un témoin digne de foi, que, lorsque l'official Boilesve signifia à Napoléon que le tribunal de l'officialité déclarait qu'il était du devoir de S. M. I. et R. de faire aux pauvres une aumône dont on lui laissait l'appréciation, l'Empereur, se retournant vers le cardinal Fesch, lui dit, à coup sûr avec plus d'ironie que de colère: »»Tu l'entends; je suis condamné à une aumône, mais c'est toi qui la paieras: tu as fait la faute en nous mariant sans en avoir le pouvoir; tu devais savoir ton métier.««

Von S. 646—669 Bd. 2 ist auch von Josephinens zwei Kindern ihrer ersten Ehe, so Napolon an Kindesstatt annahm, Rede gewesen. Eine andere Adoptivtochter hat er sich am 4. März 1806 beigelegt in der Person von Stephanie Napoleon Louise Adrienne, Tochter des Vicomte Claude de Beauharnais und einer Lezay-Marnesia, um sie an den Erbprinz von Baden zu verheurathen. Angebetet wegen ihrer seltenen Güte und Liebenswürdigkeit, ist diese den 29. Januar 1860 gestorben. Sie hat zwei Töchter hinterlassen. Davon heurathete Josephine Friderike Louise, geb. 21. Oct. 1813, am 21. Oct. 1834 den Fürsten Karl von Hohenzollern-Siegmaringen, und Marie Amalie Elisabeth Karoline, geb. 11. Oct. 1818, am 23. Febr. 1843 den Herzog von Hamilton und Brandon, William Alexander Archibald Douglas. Ein unglücklicher Fall auf der Treppe des Hôtels zu Saint-Germain-en-Laye führte den Tod des Herzogs herbei, 1. Juli 1863.

Nach seiner Scheidung ging Napoleon am 2. April 1810 die andere Ehe ein mit der Erzherzogin Marie Louise von Oestreich, gest. zu Wien 18. Dec. 1847, zum zweitenmal Wittwe durch den Tod ihres Ehegemahls, des Grafen Adam Adalbert von Neipperg. Ihr einziges Kind erster Ehe, Napoleon II, König

von Rom, Herzog von Reichstadt, geb. 20. März 1811, sträubte sich in auffallender Weise die Tuilerien zu verlassen, als er am 29. März 1814, wegen Annäherung der Alliirten, in Sicherheit gebracht werden mußte. Er lebte seit 21. Mai 1814 mit seiner Mutter und seiner Aya, Frau von Montesquiou, maman Quiou, zu Schönbrunn.

In der zweiten Abdicationsacte, 22. Juni 1815, begrüßte Napoleon seinen Sohn als Napoleon II Kaiser der Franzosen. Für den Erfolg dieser Bestimmung stritten in der Repräsentantenkammer Regnault von St. Jean d'Angely, Béranger, Defermont, Boulay de la Meurthe, Manuel, es bezeichnete auch die provisorische Regierung, deren Präsident Fouché, in ihrer ersten Proclamation den Prinzen als den Kaiser der Franzosen, und hatte den in das Hauptquartier der Verbündeten entsendeten Deputirten, Lafayette, Sebastiani, Laforêt, d'Argenson, Pontécoulant, aufgegeben, mit Nachdruck auf dessen Anerkennung zu dringen: sie wurden aber nicht vorgelassen und kehrten mit trocknem Bescheid nach Paris zurück. Während der hundert Tage war der Prinz von seiner Mutter getrennt, doch wurde er am 29. Mai 1815 unter ihre Aufsicht zurückgegeben. Dagegen erhielt er Ausgangs Juni 1815 in der Person des Grafen Moriz von Dietrichstein einen interimistischen Obristhofmeister; es wurde auch Frau von Montesquiou gleich den übrigen französischen Damen entfernt. Eine Bestimmung des Wiener Congresses entsetzte den Prinzen der Aussicht auf die Nachfolge in Parma, dagegen verlieh sein Großvater ihm, dem Prinzen Franz Joseph Karl (verpönt war der Namen Napoleon) am 20. Juli 1818 den Titel eines Herzogs von Reichstadt, samt den böhmischen Herrschaften Reichstadt, Tachlowitz, Buschtiehrad, Politz, Ploschkowitz, Kronporitschen, Kaczow, Swoleniowes, deren Gesamtertrag zu 500,000 Gulden jährlich angenommen. Ueberhaupt soll K. Franz für seinen Enkel lebhafte Zärtlichkeit empfunden haben. Für Erlernung der deutschen Sprache bezeigte dieser anfänglich entschiedenen Widerwillen; sehr bald aber wurde er, nachdem besiegt der Widerwillen, ihrer mächtig. Zu seinem Lieblingsbuch erwählte er des J. Cäsar lib. de bello Gallico. Aber auch die Geschichte seines Vaters wurde ihm der Gegenstand lebhafter Theilnahme. Schon im fünften Jahr soll er häufig durch dahin zielende Fragen

den Lehrern Verlegenheiten bereitet haben. Die hatten zwar, wie es heißt, Befehl, rücksichtslos und nach ihrer besten Ueberzeugung die Wahrheit zu sagen. Von nun an wurden die Fragen seltener, und der Prinz versank oft in tiefes Nachdenken. Beim Ausbruch der Julirevolution schrieb an ihn seine Muhme, die eben zu Wien sich aufhaltende Gräfin Camarata, drei Briefe, worin sie ihn aufforderte, sich an die Spitze der Erhebung des französischen Volks zu stellen. Nur den dritten Brief, vom 12. Nov., fand er hingeworfen in eines der von ihm bewohnten Zimmer. Er zeigte ihn dem Grafen Dietrichstein, sodann dem Kaiser. Auf dem ersten Ball, den er nach Beendung seiner Erziehung am 25. Juni 1831 besuchte, wurde ihm Marschall Marmont vorgestellt. Den zu sehen hatte er längst gewünscht; es wurde demnach für den andern Tag, unter Vorwissen und Genehmigung des Kaisers, eine zweite Zusammenkunft beliebt, als welcher mehre folgten. Aber die bloße Unterredung genügte dem Prinzen nicht lange, der Marschall sah sich genöthigt, ihm förmliche strategische Vorträge über die Feldzüge Napoleons I, besonders über die ersten zu halten. Darauf wurden drei Monate verwendet. Seiner, über dem Aufruhr zu Parma nach Piacenza geflüchteten Mutter hätte der Herzog gar gern Hülfe gebracht, aber die dafür erforderliche Erlaubniß war nicht zu erhalten. Nachdem er in hergebrachtem Schlendrian die untern militairischen Grade durchlaufen hatte, ging er im Juni 1831 als Obristlieutenant bei Gyulay in den wirklichen Dienst; es wurde ihm auch ein militairischer Hofstaat beigegeben. Aber seine Gesundheit schien angegriffen. Vom 26. Sept. 1831 bis 2. Januar befand er sich dienstfrei in Schönbrunn; bald nach seinem Wiedereintritt wurde er dem Regiment als Seconde-Obrist vorgesetzt. Aber am 16. Januar schon sah er sich genöthigt, den Dienst wieder aufzugeben. Wiederholte Erkältung und Nichtbeachtung der Rathschläge einer besorgten Umgebung verschlimmerten das Uebel und erzeugten einen Brusthusten. Es ergaben sich alle Zeichen der Schwindsucht. Die Mutter verließ Parma in Eile, um des Kindes zu pflegen, und in ihren Armen ist am Morgen des 22. Juli 1832, um 5 Uhr, Napoleon II entschlummert. Bei der Obduction fand man die

Lunge skirrös und krebsartig, das Sternum fehlte fast gänzlich, die Brust, schwach gebaut an sich, war sehr verengt. Die Leiche wurde in der Kaisergruft bei den Capuzinern zu Wien beigesetzt. Der Sarg tragt folgende Inschrift: Aeternae memoriae Josephi Caroli Francisci Ducis Reichstadiensis, Napoleonis Gall. Imperatoris et Mariae Ludovicae Archid. Austr. filii, nati Parisiis 20. Martii 1811, in cunabulis Regis Romae nomine salutati, aetate omnibus ingenii corporisque dotibus florentem, procera statura, vultu juveniliter decoro, singulari sermonis comitate, militaribus studiis et laboribus mire intentum, phthisis tentavit, tristissima mors rapuit in suburbano Augustorum ad Pulchram Fontem prope Vindobonam 22. Julii 1832.

Lucien Bonaparte, geb. 1772, wurde am 27. Mai 1797 Deputirter des Departements Liamone für den Rath der Fünfhundert, dessen Präsident er am 9. Nov. 1799 geworden ist. »Il parut à la tribune le 18. juillet 1798 et repoussa comme tyrannique la proposition d'ordonner la fermeture des boutiques le dimanche, pour forcer à la célébration du décadi. Le 7. août suivant il combattit le même projet. Le 17. il s'éleve avec force contre les dilapidateurs et fit arrêter, que le conseil se formerait en comité général, lorsqu'il s'agirait de délibérer sur les finances. Le 20. il fut élu secrétaire, et le lendemain il fit une motion contre les innovations projetées dans la constitution cisalpine — —. Le 26. Lucien Bonaparte appuya la prorogation pour trois mois seulement de la loi qui mettait les presses sous la surveillance du gouvernement. Au premier vendémiaire (21. septembre), lors de la commémoration de la fondation de la république, Lucien invita ses collègues à jurer à mourir pour la constitution de l'an 3. Lorsque Jourdan, appelé aux armées, envoya le 14. octobre sa démission de représentant, Lucien prononça un discours, dans lequel il donna à ce général, au nom du corps législatif, un témoignage éclatant d'estime et de confiance. Il se déclara ensuite contre le rétablissement de l'impôt sur le sel. Le 11. juin (1799) il s'éleva contre l'assertion de Carret du Rhône, qui avait dit que l'assassinat

des ministres français à Rastadt n'avait fait aucune impression sur les esprits, et fit supprimer cette phrase de son discours. Le 20. il exposa les causes qui obligeoient le corps législatif à se déclarer en permanence, et prononça un discours étendu sur les fautes des directeurs et l'abus qu'ils avaient fait de leur système de contrepoids. Le 27. il défendit le projet de Français de Nantes pour l'ouverture des sociétés populaires. A la célébration de l'anniversaire du 14. juillet il déclara que le corps législatif voulait maintenir la constitution de l'an 3 et ne souffrirait pas plus le retour de la royauté que celui de l'anarchie. Vers cette époque le Journal des Hommes libres l'accusa hautement; et le Moniteur, prenant sa défense, observa que Lucien n'était ainsi déchiré que parcequ'il n'avait pas voulu s'associer aux Jacobins. Le 22. août il fit un rapport sur la situation de la république, présenta un tableau des attentats renaissans du royalisme dans le midi et l'ouest et proposa ensuite des mesures propres à accélérer de nouvelles levées. Lorsque le 14. septembre les débats s'engagèrent sur la proposition de déclarer la patrie en danger, Lucien la combattit vivement dans l'assemblée, après l'avoir combattue dans les comités. Le lendemain, à l'occasion des craintes d'un coup d'état contre le corps législatif, exprimées par Jourdan, il rappela l'existence d'un décret qui prononçait la mise hors la loi contre les violateurs de la représentation nationale. Cependant le 18. brumaire approchait, et Lucien Bonaparte fut porté à la présidence du conseil des 500. Lorsque le corps législatif, transféré à St. Cloud, tint la séance extraordinaire du 19. brumaire, il fit tous ses efforts pour arrêter l'opposition qui se manifestait contre son frère. Il quitta le fauteuil au milieu de l'agitation occasionnée par l'apparition du général, justifia sa démarche et voulut rassurer les députés sur ses intentions: ne pouvant y réussir, il se dépouilla des marques de sa dignité et quitta la salle. Pendant ce temps son frère lui envoyait du dehors un officier et quelques soldats pour le délivrer, ce qu'ils exécutèrent sans opposition. Lucien aussi-

tôt monta à cheval, harangua les troupes avec véhémence, dit qu'on avait voulu assasiner son frère et invita les soldats à le défendre. Son courage détermina les événements: les représentants furent chassés, et ceux qui adhéraient aux nouveaux plans se réunirent en conseil des 500. Lucien y reparut alors et analysa les causes et les circonstances des changements politiques qui s'opéraient, les attribua aux violations successives du pacte social, dont l'organisation lui parut vicieuse et une source annuelle de secousses politiques: il proposa en conséquence de le modifier et demanda qu'il fût nommé une commission chargée de présenter un projet. A dix heures du soir il prononça un long discours, dans lequel il développa les avantages d'une réorganisation et annonça que le conseil était ajourné au 1. ventôse (20. février 1800) pour faire place aux commissaires législatifs dont il fut un des membres. A la séance du 24. décembre (1799) il présenta un projet en faveur des condamnés à la déportation par des actes législatifs. En février 1800 il fit le rapport sur l'acceptation de la nouvelle constitution, annonça qu'elle avait été reçue avec enthousiasme et comptait plus de votants que les constitutions de 1793 et de l'an 3 (1795).«

Den 25. Dec. 1799 wurde Lucien zum Minister des Innern ernannt, aber schon am 7. Nov. 1800 entlassen; unabhängigen Sinnes, mußte er zu häufig dem gebietenden Bruder mißfallen. Botschafter zu Madrid seit 30. Oct. 1800, schloß er dort die Uebereinkunft in Bezug auf Parma und Toscana, sodann am 29. Sept. 1801 den Frieden mit Portugal. Am 14. Nov. 1801 befand er sich wieder zu Paris; dem Tribunat eingeführt den 7. Jun. 1802, stieg er am 21. Aug. n. J. zum Senat auf: sein war die Senatorie Trier. Die Frau, die er sich 1795 gegeben, Christine Boyer, Tochter eines Steuerbeamten zu St. Maximin in der Provence, starb 14. Mai 1800 oder 1802; er beabsichtigte eine zweite Heurath mit Rose, Tochter des Marinecommissairs de Bleschamps. Dieser, im Lauf der Revolution seines Vermögens beraubt, ließ sterbend seine schöne Tochter in hülfloser Lage zurück. Sie heurathete den Agent de change

Jouberthon de Vambertie, der aber ebenfalls schlechte Geschäfte machte, bei der nach St. Domingo bestimmten Armee eine Anstellung erhielt und zu Port-au-Prince dem gelben Fieber erlag. Die Wittwe ließ Lucien sich im Dec. 1803 antrauen, was jedoch die Verstimmung seines Bruders gar sehr steigerte. Dieser hatte ihm die verwittwete Königin von Etrurien zugedacht und wollte nun, daß der junge Ehemann sich scheiden lasse. Dessen weigerte sich Lucien schlechterdings, und weitern Zudringlichkeiten auszuweichen, verließ er am 10. April 1804 Paris, um sich mit dem 1. Mai zu Rom niederzulassen. Er lebte auch eine Zeitlang zu Mailand und Pesaro, im J. 1808 zu Florenz und auf seinem Gut bei Viterbo. Zu Rom bewohnte er den Palast Lancelloti, und noch häufiger die Villa de' Nemori bei Albano.

Im halben Dec. 1807 hatten die beiden Brüder, auf Verwendung der Mutter, in der Nähe von Mantua eine Unterredung, die aber nicht zu der gehofften Aussöhnung führte. Am 14. Jul. 1810 verließ Lucien Civita Vecchia, um, wie es hieß, eine Seereise nach Nordamerica anzutreten; die Anstalten dafür wurden so öffentlich betrieben, daß kaum zu zweifeln, es habe Napoleon zu der Reise seine Einwilligung gegeben. Zu Cagliari hoffte jener einen Paß aus England zu erhalten, statt dessen wurde er als Staatsgefangner behandelt und über Malta nach England gebracht. Er landete zu Plymouth 13. Dec. 1811, wurde der Aufsicht eines Obristen untergeben und wohnte zuerst auf Stonehouse bei Ludlow, welches Lord Powis ihm angeboten hatte, dann zu Thorngrove bei Worcester, dem von ihm angekauften Gut. In Freiheit gesetzt 1814, begab er sich wieder nach Rom und erkaufte oder erhielt zu Geschenk von Papst Pius VII Canino, eine der Domainen des Herzogthums Castro, für welche ihm zugleich der Fürstentitel verliehen wurde (2. Sept. 1814). Im April 1815 reisete er auf Bitten seiner Schwester Pauline nach Paris, um von dem Kaiser die Weisung an Murat, daß er den Kirchenstaat räume, zu erhalten. In Gefolge einer Unterredung mit dem Kaiser zu Malmaison wurde die Weisung gegeben; Lucien begab sich auf die Rückreise, wurde aber an der Grenze angehalten (18. April). Gegen seinen Willen blieb er

22 Tage zu Versoy am Genfer See und bequemte sich erst am 9. Mai zu einer zweiten Reise nach Paris, wo er sofort als französischer Prinz und Pair des Reichs eingeführt wurde, 1815. Während über dem Waffenunglück Alles verloren schien, blieb er besonnen und muthig, wollte, daß der Kaiser sofort die Kammern auflöse und die Dictatur übernehme. Nach der zweiten Abdication dachte er nach Rom zu flüchten, wurde aber von den Oestreichern aufgefangen und zu Turin in der Citadelle festgehalten, doch auf des Papstes Fürsprache im Sept. 1815 freigegeben. Seitdem lebte er mit seiner Familie abwechselnd zu Rom oder auf der Ruffinella. Am 21. März 1824 wurde er auch Fürst von Musignano. Graf von Monte Pugliano bei Rom war er schon früher. Unglückliche Speculationen bestimmten ihn, sich nach Sinigaglia zurückzuziehen. Seit November 1832 verlebte er eine Reihe von Jahren in England, wo er mit dem 16. April 1837 als Prinz Bonaparte auftrat. Er bereisete noch Deutschland, starb aber zu Viterbo im J. 1838. Von den Kindern der ersten Ehe blieb ihm einzig Charlotte, geb. 13. Mai 1796 und an den Prinzen Gabrielli vermählt. Als Kinder der zweiten Ehe werden genannt Charles, Lätitia, geb. 1. Dec. 1804, verm. 1824 mit Thomas Wyse, dem bevollmächtigten Minister und außerordentlichen Gesandten Englands zu Athen, welche Ehe doch bereits im Jahr 1828 getrennt wurde. Noch werden als Luciens Kinder genannt Louis Lucien, geb. 4. Januar 1813, Pierre Napoleon, geb. 12. Sept. 1815, Antoine, geb. 31. Oct. 1816, Marie, geb. 12. Oct. 1818, Wittwe des Grafen Vincenz Valentini seit Juli 1858, Constance, geb. 20. Januar 1823, im Kloster du sacré coeur auf dem Monte Pincio zu Rom seit Januar 1844 Nonne, seit 1852 Aebtissin. Ein Sohn, Paul, starb durch einen Unglücksfall auf der Fahrt nach Griechenland bei la Spezzia, 5. Aug. 1827. Eine Tochter, verm. an den schwedischen Grafen Posse, der im Mai 1826 in Nordamerica starb, scheint ihrem Herren nicht lange überlebt zu haben. Eine andere Tochter, Christina, vermählte sich in England, Juli 1826, mit Lord Dudley Stuart.

Charles Lucien Jules Laurent Bonaparte, geb. zu Paris 24. Mai 1803, 2ter Fürst von Canino, bei des Vaters Lebzeiten

Prinz von Musignano genannt, empfing seine Bildung auf italienischen Universitäten. Nach seiner Vermählung (Brüssel 30. Juni 1822) mit Julie Zenaide Charlotte, Tochter seines Oheims Josephe, fuhr er, noch nicht zwanzigjährig, nach Nordamerica, wo er sich bei dem Schwiegervater zu Point Breeze in New-Jersey aufhielt, eifrig beschäftigt mit naturwissenschaftlichen Studien, deren Ergebnisse niedergelegt in seiner American ornithology, Philadelphia 1825, 3 Bde., Fortsetzung von Wilsons American ornithology, or the natural history of the birds of the United States, illustrated with coloured plates. Philadelphia 1808—1814. 9 Bde. gr. 4. Ferner hat man von dem Prinzen Charles Saggio di una distribuzione degli animali, Rom, 1831. Iconografia della fauna italica, Rom, 1833 — 1841, 3 Bde. fol. Dieses Prachtwerk ließ er auf seine Kosten in seiner Villa bei Rom drucken und lithographiren. Catalogo metodico dei mammiferi europei, Mailand, 1845. Catalogo metodico dei pesce europei, Neapel, 1846. Conspectus systematum, Leiden, 1850. Conspectus generum novorum, Leiden, Bd. 1 und 2. Ein umfassendes Werk, worin der Verfasser die Ergebnisse seiner in der alten und neuen Welt betriebenen 25jährigen Studien vortragt.

Des Aufenthalts in America müde, übersiedelte Charles nach Rom, fortwährend seinen Studien ergeben. Darum nahm K. Louis Philipp keine Notiz von dessen durch wissenschaftliche Bestrebungen veranlaßten Aufenthalt zu Paris 1837. Als er jedoch 1847 zu Venedig, von dem Gelehrtencongreß zum Präsidenten erwählt, seiner Rede politische Betrachtungen einflocht, ließ die k. k. Regierung ihn über die Grenze weisen. Daß der neue Papst, Pius IX, seine Absichten fördern könne, hat er bald ermittelt, und in erkünstelter Begeisterung für den Befreier Italiens, Gelegenheit gefunden, dessen Herrschaft zu untergraben. Nach der Ermordung des Ministers Rossi, welcher den Prinzen wegen seiner demokratischen Umtriebe gewarnt hatte, trat er in Gemeinschaft mit dem radicalen Advocaten Sterbini den 16. Nov. 1848 an die Spitze der republikanischen Partei, verlangte auch nach der Abreise des Papstes die Einberufung der sacrosanta costituente

italiana. Der Franzosen Einrücken abzuwarten, fand er nicht räthlich; er wendete sich nach Frankreich, vernahm aber bei seiner Ankunft zu Marseille, daß ihm der Aufenthalt in Frankreich nicht gestattet sei. Dem ungeachtet setzte er seine Reise nach Paris fort. Er wurde zu Orléans verhaftet und nach Havre gebracht, wo er sich einschiffte und hinüberfuhr nach England. Seit dem Sommer 1850 hielt er sich zu Paris auf, und wurde er am 21. Febr. 1852 in seine Rechte als Franzos wieder eingesetzt. Die Güter im Kirchenstaat hat er verkauft. Er starb den 29. Juli 1857, seine Gemahlin, Zenaide Charlotte Julie Bonaparte, den 8. Aug. 1854. Sie ebenfalls hat eine gelehrte Bildung empfangen. Ihr den Sac de Rome zueignend, schreibt Buchon: »L'histoire du Sac de Rome étant l'ouvrage d'un de vos ancêtres, j'ai pensé que vous le recevriez avec bonté. Vous dédier une traduction, à vous qui traduisez si bien, c'est un acte de témérité, je le sais, mais en me décidant à vous offrir ce travail, j'ai été entraîné par le désir de vous donner un faible témoignage de ma sincère amitié.« Von Schillers Tragödien hat die Prinzessin mehre übersetzt. Sie ist Mutter von acht Kindern geworden, hat auch ihrer in dem Alter von 23 Jahren verstorbenen Tochter Giovanna Onorato Gedichte, Ispirazioni d'affetto di une giovane musa, herausgegeben. Giovanna hinterließ aus ihrer Ehe die einzige Tochter Clelia. Luciens ältester Sohn, Josephe Lucien Karl Napoleon Bonaparte, geb. 13. Febr. 1824, ist den demokratischen Ansichten seines Vaters durchaus fremd geblieben, was er besonders während seines Aufenthalts zu Rom im Carnaval 1850 blicken ließ. Dafür wurde ihm am 10. Febr. 1850 eine Handgranate, in einem Blumenstrauß verborgen, in den Wagen geworfen; das Mordwerkzeug platzte, ohne doch jemand zu verwunden. Der zweite Sohn, Lucien Louis Josephe Napoleon, geb. 15. Nov. 1828, trat dem geistlichen Stande ein im Jahr 1853 und wurde im Juni 1855 päpstlicher Cameriere segreto.

Ein anderer von Luciens Söhnen, Lucien ebenfalls genannt, wurde von Kaiser Napoleon am 31. Dec. 1852 zum Sénateur ernannt. Im Sommer 1856 hielt er sich mehre Monate in den

baskischen Provinzen Spaniens auf, um die Sprache der Basken und sonstige Eigenthümlichkeiten dieses merkwürdigen Urvolks, das wohl einst bis zum Rhein reichte, doch allgemach den Galliern weichen mußte, zu studiren. Sein Bruder Pierre verließ, ein Jüngling von 16 Jahren, im Frühling 1831 das väterliche Haus, um sich bei dem Aufstand in der Romagna zu betheiligen, gerieth darüber in Gefangenschaft und wurde nach Livorno gebracht. In Freiheit gesetzt nach einer Gefangenschaft von sechs Monaten, von dem Vater mit einer monatlichen Zulage von 40 Piastern bedacht, ging er nach den vereinigten Staaten von Nordamerica. Dort lernte er den als Bolivars Gegner der Republik Columbia verwiesenen General Santander kennen und achten. Eben, am 9. März 1832 war dieser für die Dauer von vier Jahren zum Präsidenten des Staats Neugranada erwählt worden, und dem sich anzuschließen, zweifelte Pierre um so weniger, da der eigene Vater diese Absicht guthieß.

Lucien schrieb an den Sohn, d. d. Canino, 15. Nov. 1832: »Nous recevons enfin, mon cher Pierre, une de tes lettres d'Amérique. Tu sembles craindre que je n'approuve pas ton départ pour la belle Colombie. Au contraire, je l'approuve fort. J'estime beaucoup le général président de cette république, et je ne crois pas que tu puisses mieux faire que de s'attacher à lui et à la Colombie, jusqu'à ce que la Providence redonne à notre belle France un gouvernement républicain. Cet avenir est loin d'être impossible; les vertiges de l'Empire et de la Monarchie se dissipent; et les idées de brumaire reprennent leur éclat dans notre patrie. On sent que la république consulaire que j'avais fondée plus que personne, était la véritable, la seule ancre de salut pour la France, on y revient à grands pas tous les jours. Dans ce cas, et dans ce cas seul, je te conseillerais de quitter la Colombie. Attire-toi l'estime de tes nouveaux concitoyens et réponds par ta conduite à ton nom et à l'amitié de ton chef, à qui tu présenteras mes respects affectueux et mes remercîments pour la bienveillance qu'il témoigne à mon cher Pierre Napoléon. Tu n'es plus dans les pays où ce beau nom serait

périlleux à qui le porte; j'approuve fort que tu t'en pares. Maman t'embrasse tendrement ainsi que les petites. Maman ne peut s'accoutumer à ton silence. Elle doute quelquefois de ton coeur. Tristes pensées pour une mère! Antoine n'a pas trouvé Joseph, et on m'écrit qu'il va revenir en Europe. Hélas! qu'y faire à présent? J'aurais bien désiré qu'il suivît ton exemple. Puissez-tu te faire une carrière honorable! Je vais partir pour Londres où Joseph s'est établi. Je ne suis pas en état de te faire cent piastres par mois. Je verrai avec Joseph, à Londres, d'arranger tes affaires. Si je puis vendre quelque chose, je serai bien content de te faire passer ce que je pourrai. Ainsi, tu ne peux pas encore compter sur autre chose que sur tes quarante piastres, dont les fonds sont faits. La Providence me mettra à même, j'espère, bientôt, de pouvoir vous aider comme je le désire. Nous t'embrassons de tout notre coeur et te donnons, Maman et moi, notre bénédiction la plus complète. Puisse notre cher fils avancer dans sa carrière et nous rendre glorieux de ses succès! Ton papa, Lucien B.«

Wie dringend aber durch Namen und Richtung Peter jenen Freiheitsmännern empfohlen, wie sehr er in einer Reihe von Gefechten seine Todesverachtung bewährte, er brachte es in Columbia nicht weiter als zum Escadronschef. Schmollend ohne Zweifel, kehrte er nach Europa zurück 1834, um in Canino sich umzusehen. Hier tödtete er 1836 einen Polizeisoldat, dann auch den Officier, der ihn solchen Frevels halber verhaften sollte. Er wurde in der Engelsburg gefangen gehalten und den 24. Sept. zum Tod verurtheilt, von Papst Gregor jedoch begnadigt, nur daß er den Kirchenstaat zu räumen hatte. Der Aechter besuchte die jonischen Inseln und jagte von Corfu aus in den Wildnissen von Albanien. Darüber zu Streit gekommen mit vier gewaltthätigen Skypetars, erlegte er deren zwei, verwundete den dritten. Zum Verzeihen ist ein Skypetar niemals geneigt, sofort scharten sich Freunde und Verwandte und fuhren über die Meerenge nach Corfu, um das Haus ihres Feindes zu belagern, der jedoch mit Flintenschüssen sie verscheuchte. Eine dadurch veranlaßte Weisung

die jonischen Inseln zu verlassen, machte ihm wenig Kummer, es vergingen beinahe zwei Monate, bevor er Folge leistete. Vergeblich bemühte er sich um die Aufnahme in französischen Kriegsdienst. Mit dem Pascha von Egypten war er nicht glücklicher; daß er dem sich anbiete, hatte der Vater gerathen, in den Worten: »Réveille-toi, jeune Bonaparte! va servir le héros qui civilise l'Orient.« Aus Belgien wurde er 1845, wegen Correspondenz mit Mazzini, verwiesen. Bei der ersten Meldung von den Februarunruhen zu Paris eilte er dahin, 27. Februar 1848. Er wurde Mitglied der Nationalversammlung für Corsica, unternahm auch am 15. Mai deren Rechtfertigung, gleichwie er den Charakter seines Vetters, des nachmaligen Kaisers, auf der Tribune in Schutz nahm. In der Sitzung vom 13. Jun. 1848 erklärte er: »J'aimerais mieux mourir que d'occuper un trône.« Bei dem Straßenkampf in den Junitagen wurde ihm das Pferd unter dem Leib erschossen, indem er die Stellung der Feinde recognoscirte. Späterhin in Algerien als Bataillonschef bei der Fremdenlegion, wurde er wegen eigenmächtiger Verlassung seines Postens abgedankt. Im J. 1856 verließ er Corsica, um sich nach Paris zu begeben. Dort mag er kurz vor dem J. 1859 mit Tod abgegangen sein. Sein Bruder Charles starb den 29. Jul. 1857.

Marie Anne Elise Bonaparte, geb. 3. Jan. 1777 und in dem königlichen Erziehungshaus zu St. Cyr erwachsen, vermählte sich den 5. Mai 1797 mit Pascal Felix Bacciochi, eines Obristen Sohn aus altem corsicanischen Adel, geb. zu Ajaccio 18. Mai 1762, französischer Bataillonschef und Commissair zu Ajaccio, Adjutant-commandant bei Bernadotte 1798, Chef des Generalstabs der Armee in Piemont 1799, Obrist des 26. leichten Regiments 1800, Commandant des Forts St. Jean zu Marseille, Brigadegeneral 1803, Divisionsgeneral, Senateur und Großofficier der Ehrenlegion 1804, Fürst von Piombino 5. März 1805, Fürst von Lucca am 23. Jun. 1805. Beide Fürstenthümer verlieh ihm und der Prinzessin sein Schwager, Kaiser Napoleon, dergestalt jedoch, daß Elise die eigentliche Regentin sein sollte. Durch Napoleons Decret vom 30. März wurden auch Massa, Carrara und die Garfagnana dem Fürstenthum Lucca einverleibt. Am

3. März 1809 erhielt Elise als Großwürdnerin des französischen Reichs, unter dem Titel Großherzogin von Toscana, das Generalgouvernement von Toscana; in Urkunden hieß sie seitdem Elisa Fürstin zu Lucca und zu Piombino, Großherzogin von Toscana. Den 18. Januar 1811 schrieb sie an die Kaiserin Marie Louise: »Madame et très chère soeur. Je reçois par le prince Aldobrandini la lettre de Votre Majesté et la belle tasse dont elle a daigné le charger pour moi au nom de l'Empereur. Je remercie mille fois votre aimable bonté; et j'ose vous prier, ma très chère soeur, d'être auprès de l'Empereur l'interprète de ma reconnaissance pour cette marque de souvenir. Je fais parler beaucoup le prince et la princesse Aldobrandini sur votre santé, sur votre belle grossesse; je ne me lasse pas de les interroger, et je suis heureuse d'apprendre que vous vous portez très bien, que rien ne vous fatigue et que vous avez la plus belle grossesse qu'il soit possible de désirer. Combien je désire, chère soeur, que tous vos voeux soient exaucés! Ne croyez cependant pas que si vous nous donniez une petite princesse, je ne l'aimerais pas. Non; elle nous serait chère: elle ressemblerait à Votre Majesté; elle aurait sa douceur, son amabilité, et ce joli caractère qui la fait chérir de ceux qui ont le bonheur de la connaître. Mais, ma chère soeur, j'ai tort de m'appésantir sur les qualités dont serait douée cette auguste princesse: vous nous donnerez d'abord un prince, un petit roi de Rome. Jugez combien je le désire. Nos bons Toscans prient pour vous; ils vous aiment, et je n'ai pas de peine à leur inspirer ce que je sens si vivement. Je vous remercie, ma très chère soeur, de l'intérêt que vous prenez à mon fils; tout le monde dit qu'il ressemble à l'Empereur: cela me charme. Il est bien portant à présent, et j'espère qu'il sera digne de servir sous les drapeaux de son auguste oncle. Adieu, ma chère soeur! soyez assez bonne pour conserver un souvenir à une soeur qui vous est tendrement attachée. Napoléon ne cesse de lire la lettre, pleine de bonté, que Votre Majesté a daigné lui écrire. Cela lui a fait sentir le

plaisir qu'il y avait à savoir lire, et l'encourage dans ses études. Je vous embrasse et suis, Madame et très chère soeur, de Votre Majesté, la plus attachée et affectionnée soeur, Elisa.« Der Elisa Gemahl mußte sich mit dem Commando der Truppen in Toscana begnügen, daß er also neben der Großherzogin gar sehr verdunkelt. Ein Umstand, auf den sie nicht ungern aufmerksam machte. In Ausübung der Pflichten ihres Gouvernements bewies die Semiramis von Lucca, wie ein Witzling sie nannte, Tüchtigkeit und Selbstständigkeit, zugleich Wissenschaften und Künste beschützend. Ihrer Herrschaften verlustig 1814, lebte sie seitdem, unter dem Titel Gräfin von Compigniano, meist zu Triest, auch eine Zeitlang bei ihrer Schwester in Böhmen, und ist sie den 6. Aug. 1820 auf ihrer Villa Vissentina bei Triest gestorben. Bacciochi hatte sich zu Bologna niedergelassen, ist auch daselbst den 27. April 1841 gestorben. Sein Vermögen, acht Millionen Franken, fiel an einen Enkel.

Ein Enkel Luciens, Sohn seiner an Thomas Wyse verheuratheten Tochter Lätitia, Alfred Wyse, hat dem Verleger des Antiquarius schwere Sorge gemacht. Der Knabe, blödsinnig, entsprang der Irrenanstalt zu Maréville bei Nancy, und gelangte mit Hülfe seiner Mutter in traurigen Umständen nach Coblenz. Die Heilanstalt zu Münstermaifeld nahm ihn auf, konnte ihn aber nicht festhalten. Er entfloh abermals, unter mancherlei Umständen, welche der Vicomte d'Arlincourt zu seinem Roman, le Pélerin, benutzte. Seine Erzählung nahm die Rhein- und Moselzeitung auf, ohne zu ahnen, daß der Docteur Conseil eine wirkliche Person sein könne. Die hat sich aber gefunden, und Klage auf Verleumdung gegen den Eigenthümer der Rhein- und Moselzeitung angestellt. Es erfolgte in erster Instanz ein schreckliches Urtheil, welches doch glücklicherweise für den unschuldigen Verleumder in der Appellkammer gar sehr gemildert wurde.

Louis Bonaparte, geb. 2. Sept. 1778, Zögling der Artillerieschule zu Chalons-sur-Marne, war seines Bruders Napoleon Aide-de-camp vom März 1796 bis zum 5. Nov. 1798, da er wegen geschwächter Gesundheit Egypten verlassen mußte. Brigadechef im Oct. 1800, stand er in dem unbedeutenden Feld-

zug von 1801 bei der gegen Portugal ausgesendeten Armee, im Mai 1802 wurde er Obrist des 6. Dragonerregiments, Divisionsgeneral im J. 1803, Mitglied des Staatsraths den 18. Mai 1804, und wurde ihm die zweite der Grandes Dignités de l'Empire, die Würde eines Connétable, mit welcher die Verrichtungen des Groß-Admirals zu verbinden, bis dahin diese Grande Dignité einen eigenen Titular haben würde. Auch war er seit dem Monat Juli 1804 Colonel-général der Carabiniers und seit 14. Mai 1807 Generalgouverneur der Departemente jenseits der Alpen. Während des Kriegs von 1805 versah er die Stelle eines Commandanten der 1. Militairdivision (Paris), war als solcher Gouverneur der Hauptstadt, dann hatte er den Oberbefehl der von ihm seit dem 8. Nov. gebildeten Nordarmee, die aber bereits im Januar 1806 aufgelöset wurde.

Der Staatsvertrag vom 24. Mai 1806 verhieß dem Prinzen Louis die Krone von Holland; schon am 5. Juni erfolgte die Erklärung, wodurch er zum König der bisherigen Republik ernannt. Die Würde eines Großconnétable von Frankreich sollte den Königen von Holland erblich bleiben. Ungern von wegen seiner Kränklichkeit, wie es heißt, ergab er sich in diese seine Erhöhung. Vom 10. Jun. 1806 wurde in seinem Namen regiert; feierlich übernahm er selbst die Regierung den 23. Juni. Die in Rücksicht auf den preussischen Krieg gebildete Nordarmee hatte er abermals zu commandiren. Die peinliche Lage seines Königreichs zu erleichtern, das Glück der Holländer zu begründen, wurde sein lobenswerthes, sein ernstliches Streben, was jedoch zu ernstlichen Differenzen mit seinem Bruder führte; daß er durch den, um dessentwillen, König sei, hat er wohl übersehen, wie das an mehren Prinzen des Hauses Bonaparte, auch in andern Häusern sich wiederholte und auch dort bestraft wurde. Bittern Vorwürfen, in dem Schreiben vom März 1810 ihm gemacht, setzte der König die einfachen Worte entgegen: »en acceptant le trône de Hollande, je me suis fait Hollandaise.« Die massenweise in Holland vorkommenden Uebertretungen des Continentalsystems gaben dem Kaiser den Vorwand zu der militairischen Occupation von Amsterdam und den Seeküsten. Deren nicht Zeuge zu werden, legte der

König am 1. Jul. 1810 die Krone nieder, ernannte seine abwesende Gemahlin zur Regentin während der Unmündigkeit seines Sohnes, und suchte Zuflucht in Oestreich, zu Gratz namentlich. Ein hochverehrtes Andenken hat er seinen ehemaligen Unterthanen hinterlassen.

Oestreichs Beitritt zu der großen Allianz im J. 1813 bestimmte den Grafen von Saint-Leu, wie er seit seiner Abdankung heißen wollte, zum Uebersiedeln nach Rom, und von da, Angesichts der Gefahren, von denen sein Bruder bedroht, begab er sich 22. Dec. 1813 nach Paris. Auf der Fahrt nach Blois hat er die Kaiserin-Regentin begleitet, dann im April 1814 sich nach Lausanne gewendet, von dannen er im Nov. sich wieder nach Rom begab. Daselbst blieb er auch während der hundert Tage, obwohl der Kaiser ihn zu der Pairschaft berufen hatte. Saint-Leu bei Montmorency überließ er 1817 dem Prinzen Eugen. Seit 1826 wohnte er zu Florenz, wo er auch 1828 einen Palast erkaufte. Vernehmend, daß der einzige ihm übrige Sohn, jetzt Napoleon III, zu Ham in der Gefangenschaft sich befinde, wendete er sich bittlich an K. Louis Philippe um die Vergünstigung, noch einmal diesen Sohn sehen zu dürfen; sie wurde nicht ertheilt. Hingegen hat der 68jährige Vater, in Kenntniß gesetzt von der Flucht seines Sohns, sich sofort nach Livorno bringen lassen, um ihn zu umarmen. Aber der alte Herr sollte den Moment des Wiedersehens nicht erleben, er starb zu Livorno 25. Jul. 1846. In seiner Ehe mit Hortense Beauharnais gewann Louis die Söhne Napoleon Charles, geb. 10. Oct. 1802, gest. 5. Mai 1807, Napoleon Louis und Charles Louis Napoleon. Auch Schriften hat er hinterlassen: Marie ou les peines de l'amour, ou les Hollandaises, Paris 1814, Bde. 3. Histoire du parlement anglais, Paris 1820. Documents historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande. 3 Bde. London 1821. Réponse à Sir Walter Scott, 1829. Observations sur l'histoire de Napoléon par M. de Norvins, 1834. Mémoires sur la versification, 2 Bde. Eine Sammlung von Gedichten, darunter eine Fortsetzung des Lutrin von Boileau.

Des K. Louis Erstgeborner war als Napoleons erklärter Liebling zu hohen Dingen berufen: ihm war die Nachfolge in

Frankreich und Italien zugedacht. Des Kindes Tod scheint mächtig gewirkt zu haben auf des Oheims Ehescheidung, die so folgenreich ausfallen sollte. Napoleon Louis, geb. 11. Oct. 1804, erhielt den 3. Mai 1809 unter Vormundschaft das Großherzogthum Cleve und Berg. Aller seiner Hoffnungen im Jahr 1814 entsetzt, beschäftigte er sich in dem Exil zu Florenz mit öconomischen und philosophischen Experimenten, abwechselnd mit der Uebersetzung von des Jacopo Bonaparte Schrift: Ragguaglio storico sull occorso giorno per giorno nel sacco di Roma dell' anno 1527. Von dieser verdienstlichern Arbeit berichtet Buchon: »Le prince Napoléon Louis Bonaparte, jeune homme de si brillante espérance, et moissonné d'une manière si funeste et si prématurée dans la dernière révolution de la Romagne, a traduit en français l'ouvrage de son parent sur le *Sac de Rome.* Il avait omis deux morceaux sur le siége de Marseille, par les Impériaux, et sur la bataille de Pavie. Son frère, le prince Napoléon, à qui nous devons un *Manuel* d'artillerie, qui l'a placé si haut dans l'estime de nos plus habiles officiers, et quelques pages politiques qui annoncent, non moins que plusieurs circonstances de sa vie, une haute raison et un caractère ennobli par le plus pur dévouement, a bien voulu se charger de compléter pour moi l'ouvrage de son frère. Ce sont ces deux traductions réunies que je public ici. La traduction principale avait été déjà imprimée sous les yeux du jeune auteur à Florence en 1830.« Von den friedlichen Beschäftigungen wurden die beiden Brüder, die für jetzt, gleich dem Vater, Grafen von Saint-Leu genannt, durch den Aufruhr in den päpstlichen Marken abgerufen; daß der Advocat Menotti aus Modena viel Schwierigkeit gefunden haben sollte, sie für die angebliche Befreiung von Italien zu bewaffnen, ist nicht glaublich. Schon vorher hatte der Vater, von des ältern Sohns entschiedener Richtung das Schlimmste besorgend, ihn der mütterlichen Aufsicht anvertraut, die aber ebenfalls wirkungslos blieb. Kaum zu Rom angelangt, trieb Napoleon Louis mit allen Unruhstiftern so arges Spiel, daß der Governatore sich gemüssigt sah, ihn über die Grenze schaffen zu lassen.

Gleich im Beginn der aufrührischen Bewegungen im Febr. 1831 eilten beide Brüder, sich dem hoffnungslosen Unternehmen anzuschließen. Die Anstalten für die Vertheidigung des Landstrichs zwischen Foligno und Civita Castellana wurden durch sie angeordnet und geleitet. Napoleon Louis bestand an der Spitze einer Bande von 200 Mann ein siegreiches Gefecht mit päpstlichen Truppen, die Terni und Spoleto zu nehmen gedachten. Charles Louis Napoleon traf die Vorbereitungen zur Erstürmung von Civita Castellana, als die revolutionaire Regierung die beiden Brüder ihres Commandos entband und sie nach Bologna forderte. Auf dem Wege dahin, zu Rieti, 8. März, fiel Napoleon Louis in eine feindliche Partei, und ein Flintenschuß nahm ihm das Leben. Im Nov. 1825 war ihm seines Oheims Joseph jüngere Tochter, Charlotte, angetraut worden.

Charles Louis Napoleon, oder wie er sich nach dem Tode seines zweiten Bruders, als nun Aeltester in der Linie seines Vaters nannte, ist geboren 20. April 1808 und hatte zu Taufpathen, 1811, den Kaiser und die Kaiserin Maria Louise. Während der Abhaltung des Champ de mai, 1. Juni 1815, stand er dem Kaiserthron zur Seite. Nach der zweiten Abdication folgten die beiden Prinzen der Mutter in das unstäte Leben, bis daß eine Art von bleibendem Aufenthalt zu Augsburg ermittelt. Dort empfing Napoleon die Confirmation, dort hat er sich die deutsche Sprache angeeignet, daß er vermögend, die Kriegsschule in Thun mit Nutzen zu besuchen, seit 1830. Zu Thun schrieb er seine Rêveries politiques 1832, worin geradezu ausgesprochen, daß Frankreichs Wiedergeburt nur von den Napoleoniden ausgehen könne, indem einzig sie vermögend, die Idee der Volksherrschaft mit den kriegerischen Richtungen des Volks zu vereinigen. Bereits hatte er zum Schwert gegriffen, dem Aufruhr in den Marken sich angeschlossen. Aus den gefährlichsten Verwicklungen, dann aus den Wehen des Krankenlagers ihn zu retten, dieses vermochte einzig die Mutter. Längere Zeit hielt sie den Geretteten in dem lieblichen Arenaberg fest, daß Zschokke schreiben konnte: „Da wohnt auf anmuthsvoller Höhe des Arenenbergs, den Stürmen der Welt entronnen, die Gräfin

von Saint-Leu, in edler Muße, wohlthuend und verehrt. Ihr geistvoller und liebenswürdiger Sohn, Prinz Louis, vergißt da, im Umgang mit den Musen, das glänzende und gefährliche Loos, welches durch seine Geburt ihm einst bestimmt zu sein schien. Der Prinz ist Republikaner geworden, und der Bürger des freien Thurgaues steht unabhängiger, als er je im königlichen Palast, und harmloser unter dem Himmel der Alpen, als er je unter der Pracht eines Thronhimmels gestanden sein würde."

In der That ließ sich der Prinz das Bürgerrecht in der Gemeinde Salenstein, Thurgau, ertheilen 1832; im Juli 1834 wurde er Artillerie-Hauptmann im Schweizer Dienst, veröffentlichte auch 1835 seinen Manuel de l'artillerie, der die Bildung tüchtiger Artillerieofficiere für die Schweiz bezweckt. Aber seine Gedanken gehörten nicht weiter der Schweiz an, ihn beschäftigte die Betrachtung, daß er am 22. Juli 1832 des Herzogs von Reichstadt natürlicher Erbe geworden. Seitdem, auch in den Considérations politiques sur la Suisse, 1833, gibt sich das Bestreben kund, den Zauber, durch den Namen Bonaparte auf das französische Volk geübt, auszubeuten, den Scepter den schwachen Händen eines Louis Philippe zu entreißen. Ein Aufenthalt zu Baden-Baden, Juni 1836, brachte ihn zu Berührung mit vielen Officieren aus den Garnisonen im Elsaß und in Lothringen. Sie alle begehrten nicht besser als dem Neffen des großen Kaisers sich anzuschließen, Alle überbot in schwärmerischer Ergebenheit für den Prinzen Vaudrey, Obrist des 4ten Artillerieregiments und interimistischer Commandant der gesamten Artillerie von Straßburg. Diesem vertrauend, und den lebendigen Erinnerungen an eine glorreiche Vergangenheit, die allen Officieren ohne Ausnahme gemein, weniger nicht der Abneigung der Bevölkerung für ein Königthum, das bereits verächtlich geworden, begab sich der Prinz, August 1836, in tiefem Geheimniß nach Straßburg. Am andern Tage hatte er mit Officieren von der Artillerie und Infanterie, deren nach einigen 15, nach andern 25, eine Zusammenkunft. Er empfing die Versicherungen unbegrenzter Anhänglichkeit und treuer Mitwirkung für sein Vorhaben. Die Rollen wurden vertheilt: eine außerordentliche

Thätigkeit entwickelten hierbei Persigny, der seit 1835 zur Umgebung des Prinzen auf Arenaberg gehörte, Armand Laity, Obristlieutenant Parquin und die Sängerin Gordon, Eleonora Brault. Parquin, mit der Freundin und Vorleserin der Königin Hortense, deren Mémoiren sie auch gegeben hat, mit Fräulein Cochelet verheurathet, besaß in der Nähe von Arenaberg ein Gütchen und stand seit einigen Jahren in genauem Verkehr mit dem Prinzen.

Zum andernmal traf zu Straßburg ein am späten Abend des 28. Oct. 1836 der Prinz. Die Nacht brachte er zu auf dem Zimmer eines befreundeten Officiers, am folgenden Morgen setzte er sich mit Vaudrey in Verbindung. Am Abend hatte er die bei dem Unternehmen zunächst betheiligten Officiere um sich, und in ihrer Gesellschaft wurden die Mittel der Ausführung geordnet, den Umständen angemessene Proclamationen entworfen. Am 30. Oct. Morgens 5 Uhr ließ Vaudrey sein Regiment vor der Caserne aufmarschiren. Der Prinz mit einem Gefolge von Officieren trat vor die Fronte. Vaudrey, blank ziehend, erklärte in der vollen Lungenkraft, daß eine Revolution ausbrechen würde oder ausgebrochen sei, und Kaiser Napoleon II die Zügel der Regierung erfasset habe. Es folgte ab Seiten des Prinzen eine kurze Anrede, dann an die Spitze des Regiments sich stellend, führte er es nach der Caserne des 46ten Infanterieregiments; die Kanonen ließ er zurück. In der Uebereilung verfehlte man die verabredeten Straßen, die eine regelmäßige Aufstellung der Artillerie erlauben konnten, es wurden vielmehr die nächsten engen Gäßchen gesucht, um dem Prinzen, dem Obrist und einem Theil der Artillerie Bahn zu machen, während die andere Hälfte des Regiments in einer breiten Straße aufgestellt blieb. Der Prinz, Vaudrey, indem sie zu dem Thor der Caserne traten, begegneten unerwartetem Widerstand, wurden ohne sonderliche Anstrengung übermannt. Vaudrey commandirte noch seine Leute zum Abzug. Eine einzige Stunde war über dem verfehlten Unternehmen hingegangen. Der Prinz wurde, ein Gefangner, nach Paris abgeführt. Das Ministerium erbebte vor dem Gedanken, den Assisen einen Bonaparte vorzuführen, bei dessen

Anblick alle Erinnerungen an Revolution und Kaiserthum in verdoppelter Stärke sich erheben konnten; es schickte seinen Gefangnen am 21. Nov. 1836 auf der Fregatte Andromeda nach Nordamerica. Noch befand er sich auf dem Meer, als am 13. Januar 1837 seine Mitschuldigen, dreizehn an Zahl, zu Straßburg freigesprochen wurden.

Auf die Kunde von der Krankheit seiner Mutter kehrte er nach Europa zurück, um auf Arenaberg ihre letzten Seufzer zu empfangen. »Je n'ai point de conseils politiques à donner à mon fils,« sagt die Königin Hortense in ihrem Testament, »je sais qu'il connaît sa position, et tous les devoirs que son nom lui impose.« Zu Anfang des Jahrs 1838 bemühte sich das Ministerium zu Paris, von der Schweizer Regierung die Ausweisung des Prinzen zu erhalten, dagegen wurde ihm auf dem eidgenossischen Schützenfest zu St. Gallen im Sommer 1838 ein glänzender Empfang bereitet. Der Zwist mit Frankreich drohte ernstlicher zu werden; dieses zu meiden, verließ der Prinz die Schweiz freiwillig am 14. Oct. 1838, um sich in London niederzulassen. Seine Reise auf dem Rhein gab Schreibern dieses Gelegenheit, in der Rhein- und Moselzeitung über ihn eine Meinung auszusprechen, welche in schroffem Widerspruch zu der damals allgemein waltenden Ansicht von den geringen Fähigkeiten des Prinzen. Gleich im J. 1839 ließ dieser die Idées Napoléonnes erscheinen, worin seine Rechte zu dem Thron von Frankreich beleuchtet, der Anspruch von Louis Philippe geprüft und verworfen, indem derselbe weder auf Legitimität, noch auf die Lehre von der Volkssouverainität gebaut sei. Der Prinz ließ auch das Journal le Capitole zu Paris auf seine Kosten drucken, gleichwie er mehre der dasigen Blätter sublevirte.

Nicht lange, und der Leiche Napoleons Uebertragung nach Paris erschien dem Prinzen als die Einladung zu einem zweiten ernstlichen Angriff auf Louis Philippe. Am Morgen des 6. Aug. 1840 setzte das Dampfschiff City of Edinburgh ihn bei dem Dorf Wimereux, zwei Stunden von Boulogne, ans Land, neben ihm etwan 60 seiner entschlossensten Anhänger, alle bewaffnet, darunter Persigny, Parquin, Graf Montholon. Rasch drang das Häuflein

gegen Boulogne vor, die Unterstadt war zurückgelegt, es sollte der Caserne des 42ten Linienregiments gelten, aber die Mannschaft war nicht zu gewinnen, und theilnahmlos verhielt sich das Volk. Von Linientruppen und Nationalgarde cernirt, wurden die Angreifer gegen die Küste gedrängt. Ein Boot nahm den am Arm leicht verwundeten Prinzen auf und von dessen Begleitern so viel als der Raum zuließ, schlug aber um, und in dem seichten Wasser wurden die Flüchtlinge insgesamt aufgefangen. Anfangs auf der Citadelle zu Boulogne verwahrt, wurde der Prinz zeitig nach Ham, dann nach Paris in die Conciergerie transferirt. Am 28. Sept. 1840 wurde sein Proceß vor der Pairskammer eröffnet. Den Anstrengungen seines Vertheidigers Berryer zu Trotz, verurtheilte ihn der Hof, 131 Pairs, zu lebenslänglicher Haft in einer auf dem Continentalgebiet von Frankreich belegenen Festung. Am 7. Oct. 1840 wurde er samt Montholon nach Ham zurückgebracht.

Die traurigen Stunden der Gefangenschaft vergingen ihm in wissenschaftlichen Bestrebungen. Er schrieb: Fragments historiques, 1841, Analyse de la question des sucres, 1842, Sur l'extinction du paupérisme, auch gab er dem Journal Progrès du Pas de Calais eine Reihe von Aufsätzen. Vergeblich bat er um die Vergünstigung, dem sterbenden Vater das letzte Lebewohl bringen zu dürfen. Da warf er sich in eines Arbeiters Kleid, und ein Brett tragend, ist er am 25. Mai 1846 aus Ham entflohen. Sein Wagen erwartete ihn unweit der Festung, und glücklich wurde die Eisenbahn, der belgische Boden erreicht. Ueber Ostende gelangte er nach England, wo er seine wissenschaftlichen und militairischen Studien wieder aufnahm. Er gab ein Bändchen Mélanges und le passé et le présent de l'artillerie, in 3 Bänden.

Gleich mit dem Ausbruch der Februar-Revolution 1848 eilte der Prinz nach Paris, von dannen ihn aber die Executiv-Commission wieder zu entfernen wußte; zu allem Ueberfluß trug sie vor die Nationalversammlung einen Gesetzentwurf, der wiederholt die Verbannung der Familie Bonaparte aussprechen sollte. Der Vorschlag wurde verworfen. In den Ergänzungswahlen vom 4. Jun. 1848 wurde der Prinz in vier Departementen,

Seine mit 84,000, Yonne mit 26,000, Charente inférieure mit 37,197, Corsica mit 35,408 Stimmen zum Abgeordneten erwählt. Mittels Schreiben an den Präsidenten der Versammlung, Sénard, erklärte sich der Prinz für die Annahme der Wahl des Seine-Departements. Des Briefs Fassung, worin sogar das Wörtlein Republik gemieden, brachte die ganze Partei der Republikaner zur lebhaftesten Aufregung. Ihr für den Augenblick auszuweichen, kündigte der Prinz nach wenigen Tagen an, daß er sein Mandat aufgebe. Er blieb in London. Als jedoch durch die Neuwahlen für den 17. Sept. 1848 seine Wiederwahl in Aussicht gestellt, bekannte er durch Schreiben an seinen Oheim Jérome, das sofort veröffentlicht wurde, die Absicht, einer für jetzt sich ergebenden Wahl nachzuleben. Er wurde in fünf Departementen, Seine oder Paris mit 110,752, Yonne 42,086, Moselle 17,813, Charente inférieure 39,820, Corsica 30,193, zusammen 240,664 Stimmen erwählt. Hierauf erklärte er in der Sitzung der National-versammlung vom 5. Oct., er nehme die Wahl an der Stadt, wo er geboren, Paris nämlich. Am 9. Oct. erhob er sich mit Lebhaftigkeit gegen die Qualification Prétendant, die man ihm beilegen wolle. Die über die Familie Bonaparte verhängte Verbannung wurde durch Decret vom 11. Oct. einstimmig aufgehoben.

Nichts konnte mehr den Prinzen abhalten, seine Bewerbung um die Präsidentschaft der Republik offen vorzutragen. In der Concurrenz mit Cavaignac, Ledru-Rollin, Raspail, Lamartine wurde er am 10—11. Dec. in den Urversammlungen mit 5,048,872 Stimmen gewählt; Lamartine zählte deren 17,584. In Gefolge dessen hat die Nationalversammlung in der Sitzung vom 20. Dec. den Prinzen zum Präsidenten der Republik für die vom Gesetz bestimmte Zeit, bis zum dritten Sonntag des Maimonats 1852 proclamirt. Daß er demokratischen Tendenzen nicht eben geneigt, bekundete er in der gewaltsamen Unterdrückung der Unruhen vom 29. Januar 1849 und in der römischen Expedition; daß seine Politik die Zustimmung des Volks besitze, ergab sich in dem Ausfall der Wahlen für die am 29. Mai 1849 stattfindende erste Versammlung der gesetzgebenden Gewalt. Des Ledru-Rollin

Versuch, den Präsidenten und sein Ministerium in Anklagestand zu versetzen, scheiterte in der schmählichsten Weise und mußte die Flucht der Häupter der Opposition bestimmen. Bedeutend hierdurch erleichtert, bildete der Präsident sich am 31. Oct. 1849 ein Ministerium von meist ihm persönlich ergebenen Individuen (Fould, Bineau, Rouher, General d'Hautpoul), mittels dessen er hoffen konnte, die sogenannte constitutionelle Partei vollends zu besiegen. Dringender noch erschien ihm das Bestreben, sich der Armee immer mehr zu versichern, und machte er darin solche Fortschritte, daß er es wagen durfte, in seiner Eröffnungsrede der Sitzung, Nov. 1850, einer Revision der Verfassung vom 4. Nov. 1848 zu gedenken; darin konnte vor Ablauf der Präsidentschaft des Prinzen die eventuelle Verlängerung seines Amtes auf constitutionellem Wege durchgesetzt werden.

Die Einleitung dazu ergab sich in den mit dem Frühjahr 1851 beginnenden Umtrieben, welche zugleich auf Abschaffung des Wahlgesetzes vom 31. Mai 1850 und auf Wiederherstellung des unbeschränkten allgemeinen Stimmrechts gerichtet. Wurde nun auch für die Abänderung der Verfassung in den stürmischen Verhandlungen vom 14—19. Jul. 1851 die erforderte Mehrheit von zwei Drittel nicht erreicht, so verzichtete der Prinz doch keineswegs dem Streben, die Gewalt in Händen zu behalten, zumal die ihm Verderben drohenden Parteien sich offen für den Maimonat rüsteten und die culbute générale für diesen Zeitpunkt förmlich ankündigten. In der Nacht vom 1—2. Dec. 1851 wurden die Häupter der Opposition, auch die feindlich gestimmten Generale verhaftet, die Nationalversammlung und der Staatsrath aufgelöset, das Wahlgesetz vom 31. Mai 1850 durch Einführung des allgemeinen Stimmrechts beseitigt, Paris in Belagerungsstand erklärt. Partieller Aufruhr in der Hauptstadt, 3—4. Dec., konnte nur blutig unterdrückt werden. Die Urversammlungen sollten die von dem Präsidenten vorgeschlagenen, durch die Kammer späterhin ausführbaren Gesetze sanctioniren, ein verantwortliches Staatsoberhaupt für die Dauer von 10 Jahren einführen, Minister, lediglich von der executiven Gewalt abhängig, einen Staatsrath, der die Gesetze entwerfe und vor dem gesetzgebenden

Körper rechtfertige, einen gesetzgebenden Körper, der die Gesetze discutire und votire, und durch das allgemeine Stimmrecht zu ernennen, eine zweite Versammlung, die als ein Senat, als pouvoir pondérateur, aus allen Notabilitäten des Landes gebildet, die Verfassung schirme und die öffentlichen Freiheiten. Es folgte am 3. Dec. das Decret des Präsidenten, durch welches das Volk für den 14. in die Comitien berufen, um über das folgende plébiscite abzustimmen: „Frankreichs Volk will die Fortsetzung der Gewalt Louis Napoleons Bonaparte und übergibt demselben die nöthige Vollmacht, um eine Verfassung nach der in seinem Manifest aufgestellten Grundlage zu errichten." Alle Franzosen, die über 21 Jahre alt und sich im Besitz ihrer bürgerlichen und politischen Rechte befinden, sollten in den Tagen vom 14—21. des Monats in eines der beiden von dem Maire der Gemeinde eröffneten Register, das der Annahme oder der Verwerfung des vorgeschlagenen Plebiscits, ihre Namen eintragen. Am 31. Dec. wurde das Resultat der Abstimmung verkündigt: von 8,165,630 stimmten bejahend 7,431,531, verneinend 647,292 Votanten; der ungültigen Stimmzettel wurden 37,107 gezählt. Am 12. Januar 1852 wurde über die Führer der Opposition, Thiers, Rémusat, Victor Hugo, Changarnier, La Moricière, das Verbannungsdecret gesprochen, am 22. Jan. der Verkauf der Güter des Hauses Orléans binnen Jahresfrist verordnet, und die Nichtigkeit der Schenkungen, wodurch Louis Philippe einen großen Theil seines Eigenthums von dem Heimfall an die Krone zu bewahren hoffte, erklärt, am 18. Febr. ein neues Preßgesetz mit sehr strengen Bestimmungen gegeben, welchem allen am 10. Mai die von hoher Feier begleitete Vertheilung der Adler an die verschiedenen Truppentheile folgte.

Zum Schlusse der Sitzung des gesetzgebenden Körpers am 18. Jun. 1852 äußert in seiner Botschaft der Präsident: „In Frankreich waltet eine Regierung beseelt von der Liebe zum Guten und beruhend auf dem Volk, Quelle aller Macht, auf der Armee, Quelle aller Gewalt, auf der Religion, Quelle aller Gerechtigkeit." Des Prinzen Reise durch die südlichen Provinzen, 14. Sept. bis 16. Oct. 1852, veranlaßte häufige Manifestationen, ausgehend

zum Theil von ihm selbst und den Gedanken einer Aenderung der Verfassung andeutend, zum Theil auch von dem Volk, welches einer vorherrschenden Neigung für eine veränderte Regierungsform kein Hehl hatte. Mit welchem Geschick er auf dieses Volk zu wirken verstand, ergibt sich aus einem scheinbar sehr unerheblichen Vorfall. Der Prinz war zu Marseille zu Schiff gegangen. Eine unermeßliche Volksmenge drängte sich am Ufer zusammen, ihn vorbeifahren zu sehen. Diese undurchdringliche Masse zu durchbrechen versucht doch Einer, der Einzige, welcher dergleichen zu vollbringen vermögend, ein Vater, der um das Leben seines Sohns bekümmert. Er gelangt zu dem äußersten Rand des Ufers und spricht, indem das Schiff an ihm vorbeigleitet: »Sire! sergent-major jadis de la garde impériale, je n'ai qu'un seul fils, et l'on veut me le ravir, le punir de l'exil, parce que il a eu le malheur de se laisser séduire par les promoteurs de troubles. Laissez-moi ce fils!« Stracks wendet der Prinz sich dem Seepräfecten zu mit den Worten: »Graciez cet homme.« Viele tausend Menschen haben den Gnadenspruch vernommen, und es erhob sich unter ihnen ein Jubel, ein Freudengeschrei, dergleichen niemals dem glänzendsten Sieger dargebracht worden.

Nur eben war der Prinz zu Paris eingetroffen, und am 19. Oct. wurde durch Decret der Senat für den 4. Nov. einberufen. Werde derselbe für eine Aenderung der Regierungsform stimmen, so sollte das Senatusconsult der Genehmigung des Volkes in den Primärversammlungen untergeben werden. Zeitig genug, am 25. Oct. hat Heinrich V Protest eingelegt gegen das in Aussicht stehende Kaiserthum, ohne doch, wie zu erwarten, irgend Gehör zu finden. Am 4. Nov. wurde der Antrag auf Wiederherstellung des erblichen Kaiserthums zu Gunsten des Prinzen Louis Napoleon Bonaparte, oder wie er künftig heißen sollte, des Kaisers Napoleon III, dem Senat vorgetragen, am 7. Nov. durch 86 Stimmen gegen eine votirt, was die Urversammlungen am 21. und 22. Nov. bestätigten. Der Stimmenden waren überhaupt 8,157,752: davon erklärten sich 7,839,552 für, 254,501 gegen Napoleon; der verlornen Stimmen waren 63,699, wie das in der Sitzung der gesetzgebenden Versammlung am 25. Nov. con=

statirt, daß demnach am 2. Dec. 1852 zu Paris und am 5. Dec. in den Departementen proclamirt werden konnte Napoleon III, von Gottes Gnaden und durch den Willen der Nation Kaiser der Franzosen. Durch ferneres Votum des Senats vom 6. Dec. wurde die kaiserliche Familie auf Napoleon, K. Jérome und den Prinzen Napoleon reducirt; der Civilfamilie sollten alle Sprößlinge der von dem Regierer des Hauses genehmigten Ehen angehören. Am 7. Dec. wurde eine Civilliste von 24 Millionen, außerdem für Unterhaltung der Schlösser, Domainen u. s. w. eine Summe von 4 Millionen bewilligt, ferner für die kaiserliche Familie anderthalb Millionen, davon eine Million für K. Jérome, 250,000 Franken für den Prinzen Napoleon, 200,000 für die Prinzessin Mathilde. Am 29. Januar 1853 vermählte sich der Kaiser mit einer der edelsten Töchter Spaniens; am 16. März 1856 wurde ihm ein Thronfolger geboren. Weiter ihm zu folgen, könnte ich füglich mich entheben, wären nicht einige seiner Beziehungen zu dem Ausland, hinsichtlich deren ich meine unmaßgebliche Meinung nicht verschweigen will.

Zu Bordeaux hat der Kaiser gesagt, das Kaiserthum ist der Frieden, zwei Jahre darauf nahm der Krimmkrieg seinen Anfang. Erreicht ist durch die schmerzlichsten Opfer nichts geworden, wenn auch bereits alle Zeichen Rußlands vollständige Erschöpfung verkündigten, die für die Folge wichtige Entdeckung gemacht wurde, daß der Russe mit seiner Todesverachtung doch nicht des Deutschen Zähigkeit vereinigt. Des Kriegs Zweck zu erreichen, hätten ganz andere Mittel zur Anwendung gebracht werden müssen. Die dem Oheim verunglückte Wiederherstellung Polens konnte der Neffe vollbringen, so er die Grenzen einer engherzigen Politik zu überschreiten wagte. Er durfte nur das hierzu keineswegs ungeneigte Oestreich in die große Allianz ziehen, und das Mittel dafür war leicht gefunden. Dem Beherrscher von Ungern und Böhmen wäre Polen die willkommenste Zugabe geworden; einer solchen hätte er ohne Bedenken das nichtige Italien geopfert und für alle Zeiten bei den Händeln des Westens von Europa jeder Theilnahme verzichten müssen. Denn ein schweres Stück Arbeit würde Oestreich mit der Krone von Polen übernommen haben, unsterb-

lichen Kampf mit dem auch nach dem Verlust des ganzen Dnieper-beckens immer noch unendlich überlegenen Rußland. Doch ließ sich annehmen, daß ein Zusatz von acht oder zehn Millionen Polaken und Rusniaken hinreichenden Einfluß gewinnen würde auf ein in Müssiggang und Wohlleben versumpftes Volk, um den Beherrscher der wiederhergestellten Monarchie der Jagellonen, eines wahrhaftigen Oesterreichs, in Stand zu setzen, daß er Europa gegen eine neue Völkerwanderung schirme.

Schweren Tadel mußte die Theilnahme bei den mexikanischen Händeln finden. Viele glaubten darin eine Wiederholung des schrecklichen Irrthums zu gewahren, welchem der Oheim in dem frevelhaften Angriff auf ein bis dahin ihm blindlings ergebenes Volk verfiel. Zu rechter Zeit, nach bedeutendem Aufwand von Menschen und Gold wurde das hoffnungslose Unternehmen aufgegeben, zu rechter Zeit, werden alle wiederholen, denen das Wörtlein Ehre ein leerer Schall. Schade, dreimal Schade um den liebenswürdigen, geistreichen, todesmuthigen Fürsten, nach langer Unterbrechung Karls V von Lothringen ächter Sohn, der nichtssagenden Versprechungen vertrauend, in dem glorreichen Bestreben, einen Theil des Reichs seiner Ahnen wieder zu gewinnen, unterging. Die dazu ihn aufforderten, dann schimpflich fallen ließen, entbehren sogar des schwachen Trostes, den, nachdem bei Quiberon ihrem König getreue Franzosen den herben Verlust erlitten hatten, Pitt zu finden wußte: „Da ist kein englisches Blut geflossen." „Ja," erinnerte Sheridan, „ja, englisches Blut ist nicht geflossen, aber Englands Ehre entrann allen Poren."

Spielereien sind eigentlich nur die Begründung des sogenannten rumänischen Reichs, die Verbindungen mit den Mörderbanden des Montenegro, selbst die scheinbar erzielte Einheit von Italien. Die Völker des Südens, einmal entnervt, kommen nicht mehr zu sich. Doch könnte unter Umständen Italien dem Beherrscher von Frankreich lästig werden. Ernstlich aber ist Frankreich bedroht durch die, nicht ohne Napoleons Zuthun, für Preussen gewonnene Hegemonie von Deutschland. Es ist das die neue Macht, durch die Seher Hermann von Lehnin und Bartholomäus Holzhausen angekündigt, vor welcher Europa sich zu beugen hat. Nicht

ausbleiben wird es dann, daß wir, zur Anwendung bringend Napoleons eigene Erfindung und Schooskind, die Nationalität, zurücknehmen, was niemals uns hätte entrissen werden sollen.

Glücklicher denn in seinem politischen Verkehr mit dem Ausland, ist Napoleon III in der Wahl einer Gemahlin gewesen. Mit Stolz konnt er aussprechen: „Die Eigenliebe des Volkes litt, als des Throns Erbe fruchtlos mehre Jahre hindurch die Verbindung mit einem Herrscherhause erstrebte und endlich zwar ohne Zweifel eine vollkommene Fürstin zur Gemahlin erhielt, die aber nur einem untergeordneten Fürstenhause entstammte." Gelegentlich dieser Aussetzung muß ich doch erinnern, daß das Königshaus der Obotriten, Mecklenburg, von allen in Europa regierenden Häusern das älteste ist. Dagegen darf ich dem Kaiser nicht bestreiten, daß seine Gemahlin einem ausgezeichneten Hause angehört, Französin ist durch ihr Herz, ihre Erziehung und durch Erinnerung an das Blut, welches ihr Vater für die Sache des Kaiserreichs vergossen hat. Sie ist also nicht die Tochter des eigentlichen Grafen von Montijo, der so lange durch seine Umtriebe die Herrschaft der Cortes beunruhigte und noch 1814 lebte, sondern allem Ansehen nach die Tochter eines jüngern Bruders, der, als einer der wichtigsten unter den Afrancesados und Obrist eines Artillerieregiments, von K. Joseph den Titel eines Grafen von Montijo erhielt, noch unter den Mauern von Paris 1814 für den König seiner Wahl stritt und im Jahr 1839 verstarb. Ihm, oder aber seiner ältern Tochter wird des Hauses großes Eigenthum, das Herzogthum Peñaranda de Duero, die Grafschaften Montijo unweit Badajoz, Miranda de Castaña, Baños, Mora, Fuentidueña, Ablates, S. Istevan de Gormaz, Casarubios, Santa Cruz de la Sierra, la Calzada, die Marquesados Val de Rabano, Osera, Barcarota, Algava, la Bañeza, Moya, Villanueva del Fresno, Valdonquillo und Mirallo, das Vizcondado los Palacios de Valduerna mit seinen 19 Dörfern, überhaupt ein Einkommen von einer halben Million Piaster ihrem Herren, dem vor wenigen Jahren verstorbenen Herzog von Alba zugebracht, während ihre jüngere Schwester, Eugenie Maria Franzisca de Sales Puertocarrero, Guzman, Leyva, de la

Cerda, Eigenthümerin der Grafschaft Teba, durch Napoleons überglückliche Wahl am 29. Jan. 1853 Kaiserin der Franzosen geworden ist. Vollständigere Nachrichten von dem Hause Montijo gibt der III Abth. zweiter Bd. S. 287—408.

Pauline Bonaparte Fürstin Borghese, geb. 22. April 1781, oder nach Andern den 20. Oct. 1780, hatte, als eine blendende Schönheit, das gewöhnliche Schicksal solcher Günstlinge der Liebesgöttin zu erfahren. Von der Wiege an wurde sie verhätschelt, Niemand konnte ihr etwas abschlagen. Dabei wunderlich und eigensinnig, war sie dennoch die Liebenswürdigkeit, die Güte selbst. Als ihre Familie nach Marseille übersiedelte 1793, erregte sie in hohem Grad die Aufmerksamkeit des unlängst noch so furchtbaren Fréron: »Lorsque, en 1793, la Corse fut prise par les Anglais, madame Bonaparte se réfugia en Provence avec les plus jeunes de ses fils et ses trois filles. La seconde d'entre elles, Pauline, qui n'avait que treize ans alors, déjà se faisait remarquer par sa beauté et justifiait le jugement que Napoléon portait d'elle plus tard lorsqu'il disait, à Sainte-Hélène, qu'elle avait été la plus belle femme de son temps, et qu'elle était la meilleure créature vivante. Stanislas Fréron, qui d'abord se montra ennemi aussi implacable des opinions modérées que son père, dans son *Année littéraire,* qui s'était déclaré adversaire acharné de toute idée philosophique, Stanislas Fréron, qui était venu, en l'an II, conjointement avec Barras et Robespierre jeune, punir, par la terreur et les menaces de démolition, Marseille de s'être armé pour la Gironde, Toulon de s'être rendu aux Anglais; Stanislas Fréron, peu après ardent coopérateur de la révolution du 9. thermidor, revint à Marseille en l'an IV, comme pour réparer le mal de sa première mission. L'esprit cultivé, les manières élégantes de ce représentant, chef de cette jeunesse dorée qui, par un mouvement réactionnaire, réhabilitait la poudre et les cadenettes, lui donnèrent accès dans les familles les plus distinguées. Il se lia avec les fils de madame Bonaparte et conçut pour Pauline une passion qu'il sut faire partager. L'histoire tout entière de cet amour est dans les lettres qu'on

va lire. L'espoir de mariage dont les deux amans avaient été autorisés à se bercer, par la mère de Pauline, par son frère Lucien, et même par Napoléon, fut trompé par suite de l'éclat que fit une femme à laquelle Fréron avait antérieurement promis de légitimer des rapports intimes. Napoléon sembla saisir avec assez d'empressement cette occasion de rompre l'union projetée de sa soeur avec un homme au nom duquel s'étaient rattachés de bien cruels souvenirs. Stanislas et Pauline furent donc séparés alors; mais ils devaient être rapprochés de nouveau. Fréron, n'ayant été élu ni au conseil des Cinq-Cents ni au conseil des Anciens, demeura dans l'obscurité jusqu'au 18. brumaire, époque à laquelle Bonaparte lui donna, pour le faire vivre, une place dans l'administration des hospices. Sur les instances de sa propre famille, le premier consul l'appela ensuite à un poste plus avantageux. Pauline, oubliant les sermens de désespoir de ses seize ans, épousa à dix-sept le général Leclerc. En 1802, Bonaparte ayant résolu l'expédition de Saint-Domingue confia cette entreprise à son beau-frère, et, par un rapprochement singulier, Fréron fut embarqué avec le général et sa femme pour aller remplir les fonctions de sous-préfet de l'un des arrondissemens de l'île. Peu de mois après Pauline vit succomber sous l'influence du climat et le mari de son choix et l'homme qui le premier avait fait battre son coeur si aimant. Fréron n'avait alors que trente-cinq ans.«

Ungemein zärtlich spricht in ihren Briefen an Fréron die Jungfrau sich aus. Die Heurath war beschlossen, aber Josephine, die nachmalige Kaiserin, fand sie in hohem Grad unpassend, schrieb darum an ihren Gemahl, so erzählt Pauline dem Freier: »Mon ami, tout le monde s'entend pour nous contrarier. Je vois par ta lettre que tes amis sont des ingrats; jusqu'à la femme de Napoléon que tu croyais pour toi. Elle écrit à son mari que je serais déshonorée si je me mariais avec toi, ainsi qu'elle espérait l'empêcher. Que lui avons-nous fait? Est-il possible, tout est contre nous! Que nous sommes malheureux!... Mais que dis-je! non, tant que

l'on aime, on n'est pas malheureux; nous éprouvons des contradictions, nous avons des peines, il est vrai, mais une lettre, un mot: Je t'aime! nous console des larmes que nous répandons.... Je te conseille d'écrire à Napoléon, je voudrais lui écrire: qu'en dis-tu? il me semble que ma lettre n'était pas assez forte pour bien le persuader de mes sentimens pour toi; peut-être serait-il attendri des larmes d'une soeur et des prières d'une amie. Tu sais qu'il peut beaucoup; dis-moi ce que tu penses là-dessus.« Aber Napoleon war ein gefälliger Ehemann, Josephinens Einwendungen folgsam schrieb er einen sehr ernsten Brief, den Pauline zu widerlegen sucht. »J'ai reçu votre lettre; elle m'a fait la plus grande peine; je ne m'attendais pas à ce changement de votre part. Vous aviez consenti à m'unir à Fréron. D'après les promesses que vous m'aviez faites d'aplanir tous les obstacles, mon coeur s'était livré à cette douce espérance, et je le regardais comme celui qui devait remplir ma destinée. Je vous envoie sa dernière lettre; vous verrez que toutes les calomnies qu'on a débitées contre lui ne sont pas vraies. Quant à moi, je préfère plutôt le malheur de ma vie que de me marier sans votre consentement et m'attirer votre malédiction. Vous, mon cher Napoléon, pour lequel j'ai toujours eu l'amitié la plus tendre, si vous étiez témoin des larmes que votre lettre m'a fait répandre, vous en seriez touché, j'en suis sûre. Vous, de qui j'attendais mon bonheur, vous voulez me faire renoncer à la seule personne que je puis aimer. Quoique jeune, j'ai un caractère ferme; je sens qu'il m'est impossible de renoncer à Fréron, après toutes les promesses que je lui ai faites de n'aimer que lui; oui, je les tiendrai; personne au monde ne pourra m'empêcher de lui conserver mon coeur, et de recevoir ses lettres, de lui répondre, de répéter que je n'aimerai que lui. Je connais trop mes devoirs pour m'en écarter; mais je sais que je ne sais pas changer suivant les circonstances. Adieu, voilà ce que j'ai à vous dire; soyez heureux, et, au milieu de ces brillantes victoires, de tout ce bonheur, rappelez-vous quelquefois de la vie pleine d'amertume et des larmes que

répand tous les jours Pauline B.« Aber schon damals beherrschte Napoleons eiserner Willen die ganze Familie. Unter Vergießung vieler Thränen gab das arme Kind den Bräutigam auf.

Glücklicher Weise kommt aller Orten zur Geltung unser Sprichwort: „de Himmel es blo, wann de eine git, es de anner schon wieder do," auch zu Marseille hatte sich bereits ein anderer Freier gemeldet, der Obrist Victor Emanuel Leclerc. Eines reichen Mehlhändlers aus Pontoise Sohn, war dieser 1792 in seinem zwanzigsten Jahr bei einem Bataillon Volontairs eingetreten. Von seinen Cameraden zum Lieutenant erwählt, diente er in der Belagerung von Toulon, Herbst 1793, als Generaladjutant. Sein Verdienst um den glücklichen Ausgang dieser Unternehmung zu belohnen, wurde er als Träger der Siegesbotschaft an den Convent abgesendet. Am 20. Dec. 1793 trat er auch in dem Jacobinerclub auf, von dem Gang der Begebenheiten vor Toulon zu berichten, einen wesentlichen Antheil an ihrem erwünschten Ausgang dem Bürger Robespierre (la bête) zuschreibend. Der habe die Bevollmächtigten des Convents, die Schlächter, »les sauveurs du midi,« Barras, Fréron, Lapoppe, gegen die in der Heimath ausgestreuten Verleumdungen aufrecht erhalten.

Der Nordarmee zugetheilt, focht Leclerc bei Fleurus, 1794, sodann in der Alpenarmee, wo er sich des Mont-Cenis bemächtigte, auch diesen gefährdeten Posten den Winter 1794—1795 hindurch behauptete. Im Herbst 1795 kam er als Chef des Generalstabs der Division nach Marseille zu stehen. Hier machte er die Bekanntschaft der schönen Pauline Bonaparte, um in Anbetung für sie zu versinken. Napoleon, seinen Zug über die Alpen vorbereitend, gab ihm ein Commando bei seiner Armee, für Leclerc ein Sporn, sich vielfältig auszuzeichnen, namentlich den 5. Sept. 1796, den Tag nach dem Treffen bei Roveredo, und den 15. Sept. Angesichts der Wälle von Mantua, wo er eine Wunde erhielt. Der Brigadegeneral Leclerc wurde zu Mailand im J. 1797 der schönen Pauline angetraut. Der Bruder hatte ihre Hand dem General Duphot zugesagt; nach dessen Ermordung zu Rom entschied sie sich aus freiem Willen für eine neue Wahl.

Während der augenblicklichen Beruhigung von Italien wurde Leclerc dem Generalstab von Berthier und Brune zugetheilt, dann zu einem selbstständigen Commando in Lyon, 1798—1799, berufen. Seiner lebhaften Thätigkeit für den 18. Brumaire lohnte der Schwager, jetzt sein Gebieter, mit dem Rang eines Divisionsgenerals, in welcher Eigenschaft er zu der Armee von Moreau kam, auch bei Hohenlinden, 3. Dec. 1800, vorzüglich sich auszeichnete.

Im Jahr 1801 übernahm er das Commando der für die Occupation von Portugal ausgesendeten Armee. Ueber der Länge des Marsches ergaben sich unter den Truppen Meutereien, die zwar Leclerc durch Festigkeit und Strenge meisterte. Zum commandirenden General der gegen Toussaint-Louverture gerichteten Expedition ernannt, schiffte er sich im Dec. 1801 zu Brest ein, begleitet, nach dem Willen des ersten Consuls, von der schönen Gemahlin und dem einzigen Kind. Im Febr. 1802 war San Domingo erreicht, binnen drei Monaten die Insel unterworfen. Aber das gelbe Fieber kam zu Ausbruch, schreckliche Verluste trafen die französische Armee, die von wegen des erneuerten Kriegs mit England auf Ersatz des Abgangs nicht hoffen durfte. Mit den Trümmern seines Heers mußte sich der General nach der Isla de las Tortugas unweit der nordwestlichen Spitze von San Domingo zurückziehen, wo auch ihn am 22. Nov. 1802 die tödtliche Seuche traf. Pauline, die in den bedrohlichsten Wechselfällen des Feldzugs durch seltene Einsichten und überraschende Entschlossenheit ihrer Herkunft sich würdig gezeigt hatte, kam gegen Anfang des J. 1803 mit der Leiche des Generals nach Frankreich zurück, besorgte auch dessen Beerdigung auf dem Gut des Generals Montgobert bei Soissons. Um Leclerc haben der erste Consul und sein Hof zehn Tage lang Trauer angelegt.

Nur kurze Zeit hat Pauline den Wittwenschleier getragen, sintemalen sie am 28. Aug. 1803 zu Morfontaine dem Fürsten Camill Borghese angetraut worden ist. Diese Ehe blieb jedoch unfruchtbar, und auch der kleine Leclerc starb zu Frascati 1804. Ueberhaupt war diese zweite Ehe nicht glücklich; Pauline lebte während des Bestands des Kaiserthums meist zu Neuilly. Ver-

geblich suchte der Kaiser eine Aussöhnung herbeizuführen, indem er am 30. März 1806 den beiden Eheleuten in Gemeinschaft das Herzogthum Guastalla verlieh. Mehr oder minder durch die Fruchtlosigkeit seiner Intervention verletzt, nahm er das Herzogthum wieder an sich, durch Decret vom 24. Mai 1806, entschädigte den Prinzen und wies der Schwester in Bons auf den Schatz des Königreichs Italien sechs Millionen Franken an, unter der Bedingung, sich damit in Frankreich anzukaufen. Durch ferneres Decret vom 29. Oct. 1808 ließ er von dieser Summe 2,100,000 Franken anlegen, um damit für seine Schwester 210 Actien von den 360, die auf die Salinen Dürkheim und Kreuznach radicirt, anzukaufen.

Auch in anderer Hinsicht hörte der Kaiser nicht auf, die Lieblingsschwester zu verwöhnen, und hat sie in den meisten Fällen, wenn auch zuletzt durch Schmollen, ihren Willen gegen ihn durchgesetzt. Doch ergab sich letzlich im J. 1810 zwischen den beiden Geschwistern eine Veranlassung zu dauerndem Bruch. Pauline, heimgekehrt aus der Badecur zu Spa und Brüssel, der Kaiserin aufwartend, verfehlte sich gegen die der Majestät schuldige Ehrfurcht. Zur Strafe durfte sie von dem an nicht mehr bei Hof erscheinen. Nichtsdestoweniger war sie es, welche in dem Unglück von 1814 am treuesten dem Bruder zuhielt, ihm die zärtlichste, sich selbst vergessende Theilnahme zuwendete. Nicht achtend der Gefahren, welche in der heftig bewegten Provence ihr begegnen konnten, hatte sie Eile, mit dem Bruder zusammenzutreffen. Sie begleitete ihn nach Porto Ferrajo, vermittelte dort die Aussöhnung Napoleons mit seinem Bruder Lucien, seinem Schwager Joachim, und erleichterte den von Elba aus geführten Verkehr mit Neapel und Rom. Während der hundert Tage blieb sie auf Elba, eine kurze Erscheinung, bis zu Murats völligem Sturz war sie in Neapel, ließ sodann sich zu Rom nieder, wo sie einen Theil des prachtvollen Palastes Borghese, seit 1816 auch die Villa Sciarra innehatte. Von Pius VII, dem sie während seines Aufenthalts zu Fontainebleau theilnehmend sich bewiesen, wurde sie mit der schmeichelhaftesten Gunst beehrt, sah sich stets von der vornehmsten Gesellschaft, auch von den berühmtesten Künstlern umgeben, bis

zu ihrem Tod, der jedoch nicht zu Rom, sondern während eines Ausflugs nach Florenz erfolgte, am 9. Mai 1832, wie es heißt, welches Datum mir doch, jenem des Testaments verglichen, einige Zweifel zurückläßt. Ihr Vermögen wurde zu zwei Millionen Franken berechnet.

Auch Anunciata Caroline Bonaparte war ein sehr schönes, mit ausgezeichneten Fähigkeiten begabtes Weib. Geb. 25. März 1783, wurde sie den 20. Januar 1800 mit Joachim Murat vermählt. Dieser, Sohn eines Gastwirths zu la Bastide im Departement Lot, geb. 1771, war von dem Vater dem geistlichen Stand bestimmt. Er besuchte das Collegium zu Cahors, sollte darauf zu Toulouse kanonisches Recht studiren. Schulden, die er dort gemacht, veranlaßten den Vater, ihn nach Haus zu rufen. Des einförmigen abhängigen Lebens bald überdrüssig, ließ er sich für das 12. Regiment Chasseurs anwerben und brachte es darin bis zum maréchal-des-logis. In der Furcht einer durch Insubordination verwirkten Strafe desertirte er, ließ sich zu Paris in die constitutionelle Garde Ludwigs XVI aufnehmen und ging nach ihrer bald erfolgten Auflösung zu dem 11. Chasseurregiment als Unterlieutenant. Seine Begeisterung für die Revolution, die sich in der brausendsten Weise aussprach, und seine Kühnheit auf dem Schlachtfeld verhalfen ihm zu rascher Beförderung. Obristlieutenant 1793, war er 1794 Obrist. Die dem 9. Thermidor folgende Reaction unterbrach seine wie seines künftigen Schwagers Bonaparte Laufbahn. Nach den Ereignissen vom 13. Vendémiaire (5. Oct. 1795) wurde er jedoch in seinen Grad wieder eingesetzt und der italienischen Armee zugetheilt. In der Schlacht bei Mondovi, 17. April 1796, wurde Obrist Murat durch seine Kühnheit, durch seine Gewandtheit in der Benutzung jeden Vortheils dem Obergeneral ein Gegenstand der Bewunderung. Dieser nahm ihn zu seinem Aide-de-camp, versendete ihn Ende Aprils als Unterhändler, oder vielmehr um den Hof von Turin durch des Mannes militairisches Auftreten hinsichtlich der Frage um einen Frieden zu schrecken, nach der Hauptstadt von Piemont, und von da nach Paris, wo er dem Directorium 21 eroberte Fahnen zu überbringen hatte. Dem Botschafter wurde mit seiner Er-

nennung zum Brigadegeneral gelohnt, Mai 1796; Bonaparte aber, mehr und mehr durch dessen Leistungen befriedigt, gab ihm das Commando der Cavalerie. Im März 1798 commandirte Murat unter Berthiers Oberbefehl in Rom, und die Insurrection hat er zu Marino, Albano und Capello unterdrückt.

Seines Feldherrn Begleiter in den abenteuerlichen Zug nach Egypten, wo zum öftern seine Standhaftigkeit dem Druck der Elemente unterlag, commandirte Murat vor Ptolemais die Reiterei als eine unabhängige Division, die in der Schlacht am Berg Tabor den Truppen von Djezzar Pascha, wie bei Abukir der türkischen Hauptarmee vorzüglich verderblich wurde. Angesichts von Ptolemais zum Divisionsgeneral ernannt, kehrte er in des Feldherren Gefolge nach Frankreich zurück, um in kurzer Frist des ersten Consuls Schwager zu werden; im Dec. 1799 hatte er auch das Commando der Consulargarde erhalten. Seine glänzende Führung in der Schlacht von Marengo wurde mit einem sabre d'honneur, überschrieben: en témoignage particulier de la satisfaction du peuple français, belohnt. An der Spitze der Observationsarmee von Italien vertrieb er die Neapolitaner aus dem Kirchenstaat, worauf er zu Foligno, Febr. 1801, mit Micheroux, dem neapolitanischen Bevollmächtigten, Waffenstillstand abschloß, welcher den Separatfrieden vom 28. März zur Folge hatte. Gouverneur von Paris im Januar 1804, wurde er am 19. Mai desselben Jahrs maréchal de l'Empire und am 1. Febr. 1805 Prince et grand amiral de l'Empire.

Wiederum befehligte er in dem Krieg von 1805 die Cavalerie; bei Nördlingen streckte Werneck vor seinem Corps die Waffen. Bald nach Anfang des J. 1806 wurden ihm die Lande Cleve und Berg, samt dem Titel eines Großherzogs zugetheilt; »pauvre prince, à quoi es-tu réduit,« soll er bei dieser Gelegenheit geseufzet haben. Das Großherzogthum erhielt auch sehr bald Vergrößerung. In dem Krieg von 1806 — 1807 führte er die Reservecavalerie; im Frühling 1808 ging er als Oberbefehlshaber der französischen Armee nach Spanien. Am 25. März zog er zu Madrid ein; am 2. Mai lieferte er das Straßengefecht, welches in Betracht der victimas del dos de mayo ein Trauer-

tag für Spanien geblieben ist. Sehr deutlich ließ der Großherzog merken, daß er sich für den Nachfolger Ferdinands VII halte, womit aber keineswegs einverstanden sein kaiserlicher Schwager. Der forderte ihn nach Paris zurück, ließ sich aber doch endlich durch der Schwester Bitten bewegen, daß er das durch König Josephs Versetzung nach Spanien erledigte Königreich beider Sicilien dem bisherigen Großherzog verlieh, 15. Jul. 1808. Das Decret besagt: »Concediamo a Gioacchino Napoleone nostro amatissimo cognato, gran duca di Berg e di Cleves, il trono di Napoli e di Sicilia, restato vacante per lo avvenimento di Giuseppe Napoleone al trono di Spagna e delle Indie.«

»Altri capi regolavano la discendenza. Era prescritto che Carolina Bonaparte, quando mai sopravvivesse a Gioacchino Murat marito di lei, salisse al trono prima del figlio. Che il re delle due Sicilie, finchè durasse la stabilita discendenza, aggiungerebbe al suo titolo la dignità di grande ammiraglio dell' impero francese. Che mancata la stirpe Murat, la siciliana corona tornasse all' impero di Francia. Che il nuovo re governasse lo stato dal dì primo del vicino agosto con le regole dello statuto di Bajona del 20 giugno di quell' anno. Un editto contemporaneo di Gioacchino prometteva a' popoli delle due Sicilie felicità, grandezza, soliti vanti di chi regna; giurava lo statuto di Bajona: diceva prossimo il suo arrivo, inculcava a' ministri e magistrati di vegliare nella sua assenza al mantenimento dello stato. Con altro decreto nominava a suo luogotenente il maresciallo dell' impero Perignon.

»Saputo il nuovo re, i Napoletani si chiedevano a vicenda il natale di lui, la vita, i costumi, i fatti pubblici; ma la fama del suo valore tutte invadeva le restanti cose, e sì che i mali esperti delle virtù militari in lui temevano inflessibil comando, cuor duro alla pietà, moti continui di guerra e di ambizione, incapacità ed impazienza alle cure di pace. Ai quali timori aggiungevano fede i recenti fatti di Spagna e la ribellione di Madrid, oppressa da Gioacchino con molta strage di popolo. Ma dall' opposta parte così deboli e di effetto lontano erano i benefizii del regno di Giuseppe e sì grandi

e pubblici i sofferti mali, che ogni vicenda di stato piaceva alla moltitudine; la quale inoltre credendo che l' indole guerriera del nuovo re disdegnasse le odiose pratiche di polizia, sperava almeno cambiar dolori, che è genere di riposo nelle miserie. Era Gioacchino ancor lontano, e ricorrendo il giorno del suo nome, si fecero nella città e nel regno pompose feste, così come si usa per adulazione o timore de' re presenti. A dì 6 settembre di quell' anno egli fece ingresso nella città a cavallo, superbamente vestito, ma non col manto regio o altro segno di sovranità, bensì da militare qual soleva in guerra. Ricevè alla porta (simulata con macchine nella piazza di Foria) gli omaggi de' magistrati, le chiavi della città, tutti i segni della obbedienza. Egli, bello di aspetto, magnifico della persona, lieto, sorridente co' circostanti, potente, fortunato, guerriero, aveva tutto ciò che piace a' popoli. Nella chiesa dello Spirito Santo prese dal cardinal Firao la sacra benedizione, con religioso aspetto, ma tenendosi in piedi sul trono. Passò alla reggia, e tutte le cerimonie con disinvolti modi adempì quasi re già usato a quelle grandezze; la città fu riccamente illuminata; l' allegrezza pubblica, quella che nasce da felici momentanee apparenze, fu sincera e per tutta la notte si prolungò.

»I primi atti del regno, concedendo perdono a' disertori, convocando i consigli di provincia, restringendo alcune spese per fino a danno dell' esercito francese ch' era di presidio nel regno, furono benigni e civili; diede alcun soccorso ai militari in ritiro, ed alle vedove ed orfani dell' antica milizia napoletana, dal precessore abbandonati; riformò lo stemma della corona per aggiugnervi la insegna di grande ammiraglio di Francia, e mutar nel suo nome quel di Giuseppe. Ed erano i principii di regno oltrachè benigni, come ho detto, felici; la polizia aveva sospeso o nascondeva i suoi rigori; le feste per la venuta del re non appena terminate, ricominciarono i moti di allegrezza e i guadagni del popolo per altre feste che si apprestavano alla regina. Vi erano dunque molte speranze di pubblico bene e tutte le immagini di letizia

pubblica, quando il dì 25 di settembre Carolina Murat giunse in città. Fu la cerimonia meno magnifica di quella già fatta nello arrivo del re, ma più splendida per ammirazione della bellezza di lei e del contegno veramente regale, e per lo spettacolo di quattro figliuoli teneri, leggiadrissimi, e per il comune pensiero che a Gioacchino il diadema era dono di lei.« Die Einnahme der Insel Capri machte gleichsam den Schluß der Festlichkeiten.

»Capri restò presidiata e meglio fortificata dai Francesi; perciocchè il recente assedio avea scoperto molti errori di arte, e l' isola di nemica divenuta parte del regno, avea mutate le condizioni di guerra. Il governo donò i tributi di un anno agl' isolani; ma il dono era minore de' guadagni che innanzi facevano a cagione della liberalità degl' Inglesi e delle occasioni di controbando, e delle dissipazioni del denaro pubblico fra le sollecitudini della guerra. Quella impresa per celerità, modo ed effetti accrebbe gloria a Gioacchino. Fu seguita da importanti miglioramenti. Rivocato il decreto di Giuseppe che avea messe le Calabrie in istato di guerra, tornarono quelle province sotto al pacifico impero delle leggi; richiamati gli esuli, sprigionati i rei di stato, e sciolte le vigilanze; tutte crudeltà di polizia estimate insino allora necessarie o prudenti. Ma non per anco fu permesso il ritorno a' rinchiusi in Compiano, Fenestrelle ed altre più lontane prigioni della Francia; perchè grande n' era il numero, certa di molti la malvagità, e del ritorno loro pubblico il danno. Sono questi gli effetti del dispotismo: i rei, i meno rei, gli innocenti colpiti dalla stessa pena; e quando la potenza, o pentita o per circostanze temperatasi, vorrebbe rivocare quelle condanne, la rattiene il pericolo che fa allo stato la libertà di alcuni tristi: e però sempre pessima è la sorte dei buoni nei rigori o nelle blandizie della tirannide. Nel proseguimento del regno di Gioacchino molti tornarono da quelle crudeli relegazioni, e molti vi erano periti, i peggiori vivevano: la morte più colpiva gl' innocenti, perchè della ingiusta pena più addolorati.« Im Allgemeinen gewann Joachim sehr bald

die freilich wenig verläßliche Zuneigung seiner neuen Unterthanen durch ein gemäßigtes wohlwollendes Regiment, nur daß des Königs vornehmste Sorge der Bildung einer tüchtigen Armee zugewendet. Es wurde nach französischem Styl die Conscription eingeführt.

»Pubblicata quella legge, ne cominciò l' adempimento. Altro distintivo di quel tempo era il far le cose di governo con l' impeto delle rivoluzioni, il qual difetto era spesso aggravato del cattivo ingegno e lo zelo indiscreto delle minori autorità. Si voleva, per ottenerne merito e premio, compier presto la coscrizione nella provincia dall' intendente, nel distretto dal sotto-intendente, nel comune dal sindaco; e così, fra tanti stimoli, spesso le forme si trasandavano, vi erano ingiustizie, e apparivano maggiori; e i coscritti credendosi scelti non più dalla sorte, ma dall' umana malizia, fuggivano o si nascondevano: fuggitivi, erano chiamati refrattarii e perseguiti, la famiglia multata, i genitori puniti. Le quali pratiche inique serbaronsi per alcuni anni, sino a tanto che il governo, per miglior consiglio, ed i popoli per maggior pazienza, eseguirono le coscrizioni con modi onesti e volontarii.

»Avuti i soldati, si componevano in reggimenti di tutte le armi, s' ingrandivano le fabbriche militari, fondavansi nuove scuole, nuovi collegi. La maggior spesa per la finanza era l' esercito; e poichè d' anno in anno questo cresceva, giunsero a tale le strettezze dell' erario che le taglie non bastavano; altre nuove se ne aggiunsero, le rendite delle comunità si usurparono; ed infine gran parte de' tesori di Gioacchino, frutto di guerra e di fortuna, fu spesa per l' esercito. E tanti dolori, tanto sforzo dello stato e del re non producevano lo sperato effetto, perchè Gioacchino disadatto allo studio de' popoli, ignorante della storia di Napoli e d' Italia, avendo lunga e sola esperienza de' suoi, credeva gli uomini nostri, come i Francesi, aver animo proclive alla milizia, tolleranza de' travagli, stimolo e disio d' onore, intendimento pari al proprio stato. Per ciò, e perchè sperava che le blandizie del comando gli fruttassero l' amor de' soldati, rilassò le disci-

pline e riponeva la forza dell' esercito meno nella bontà che nel numero delle squadre; continuò a tirar soldati dai condannati a pena e dai prigioni; li univa agl' innocenti coscritti; di tutti perdonava i falli, nascondeva i difetti, secondava le voglie. Quella moltitudine, chiamata esercito, non era parte della società, ma fazione nello stato; e Gioacchino, tra quella, non re, ma capo. Erano i soldati di bello aspetto, bellamente vestiti, audaci, presuntuosi, animosi nelle venture; e sarieno stati obbedienti in ogni fortuna, se migliore fosse stata di Gioacchino l' indole ed il giudizio. La disciplina non è virtù dell' esercito, ma del capo; tutti i soggetti vi si piegano perchè sopra tutti i cuori la legge, la giustizia, le pene, le abitudini hanno possanza; un reggitore di eserciti severo a sè, severo agli altri, obbediente alle ordinanze, esigitore inflessibile dell' altrui obbedienza, soldato ne' travagli, imperatore al comando, non mai debole, non mai molle, è sicuro della obbedienza delle sue squadre. Ma tal non era Gioacchino.

»Delle milizie, in sì breve tempo di regno da lui composte, egli volle far mostra; e prescrisse che a' 25 di marzo, dì natale di lui e della regina, si distribuissero a' nuovi reggimenti dell' esercito ed alle legioni civiche le bandiere. Il re per sua natura e per arte di regno amante di feste, pavoneggiando della persona, del vestimento, del corteggio ricchissimo, credeva, con soperchia fidanza, imprimere ne' popoli sentimento della sua potenza e della sicurezza comune. Chiamò dalle province le scelte di legionarii, e di soldati; fece alzare magnifico trono nella più larga piazza della strada di Chiaja; tutto preparò con orientale ingegno per la pompa. Marciavano intanto per il regno le compagnie di soldati col consueto militare contegno, e quelle de' legionarii a modo di bande civili, spesate e festeggiate per comando del governo nelle comunità di passaggio, e liete fra tante apparenze di universale allegrezza. Giunte in Napoli alcun giorno prima del 25 di marzo, i legionarii non albergarono ne' duri quartieri de' soldati, ma comodamente ne' palagi de' nobili, de' ricchi e degli stessi regii ministri. E visto che un sol giorno non

bastava alle cerimonie di corte ed alle feste, che si chiamarono delle Bandiere, fu assegnato il dì 26 alle seconde. Nel qual giorno i reggimenti francesi e napoletani ch' erano in città, altri chiamati da Capua e da Salerno, dodicimila soldati schierarono nella strada di Chiaja; stando il re sul trono, la regina con la famiglia, i ministri, i grandi dell' esercito e della corte in separate lussureggianti tribune; alzato un altare alla diritta del trono, con sopra la croce e bandiere, e in seggiola ricchissima, con vesti e decoro pontificale, il cardinal Firao. Le compagnie destinate a ricevere dalla mano del re le bandiere, stavano in punto.

»Cadeva stemperata pioggia, ma il militar contegno non sofferendo che fosse intoppo alla festa, il cardinale, al convenuto segno delle artiglierie de' forti e delle navi, a voce canora ed intesa benedì le bandiere; e benedette, abbracciate a fascio, sotto la pioggia le recò al re, che le fece disporre in giro al trono; e quando per riceverle e giurar fede le compagnie, una dopo l' altra, si avvicinavano, il cielo serenò; che parve alla plebe augurio di futura felicità. Proseguì la festa: conviti, giuochi, spettacoli teatrali furono dati a' legionarii; e si coniò per memoria una medaglia di argento, che aveva nell' una faccia l' effigie del re, nell' altra quattordici bandiere (quante erano le province) ordinate a trofeo, col motto: Sicurezza interna; ed attorno: Alle Legioni Provinciali, il 26 di Marzo del 1809. Le compagnie dopo ciò ritornarono alle province dove altre feste si fecero.«

Eine gewaltige englische Expedition wurde ohne sonderliche Anstrengung zurückgewiesen, veranlaßte aber im Innern des Königreichs die bedauerlichsten Unordnungen. »Terminata la guerra esterna, si accese la interna, vasta quanto non mai ed orrenda. I briganti lasciati sopra terra nemica non avevano altra salute che vincere; e per la simultanea loro entrata in tutte le provincie del regno, fu generale l' incendio. Quando le milizie assoldate erano state nei campi, e le civili a difesa della città, i briganti avevano dominato spietatamente nella campagna; e perciò liberi e fortunati per due mesi

crebbero di numero e di ardire: formati in grosse bande sotto i capi ferocissimi, una entrò in Crichi, paese di Calabria, e dopo immensa rapina, fuggiti quei che per età robusta potevano dar sospetto di resistenza, vi uccise quanti vi trovò, vecchi, infermi, fanciulli, trentotto di numero, tra' quali nove bambini di tenerissima età. In Basilicata altra banda assediò nel suo palagio il barone Labriola, che alfine, vinto dalla fame, si arrese, e dopo patto di vita e di libertà egli e la sua famiglia (sette di ogni età, di ogni sesso) furono trucidati. Sul confine tra Basilicata e Salerno milatrecento briganti, dei quali quattrocento a cavallo, campeggiavano apertamente; e non più fuggitivi come innanzi, ma sicuri, entravano nei paesi grandi e popolosi. In una imboscata di questa banda, nelle strette del Marmo, s' imbatte il giovine generale de Gambas, che per velocità del suo cavallo uscì del bosco; ma viaggiando dietro lui donna ch' egli amava e che avea fatta madre di due figliuoli, al vedere sè libero e colei nel pericolo, ritornò al soccorso, e prima di raggiungerla fu ucciso. In Puglia altro capo di briganti, ricordando la credulità di quei popoli e le riferite fortune del Corbara nel 1799, si finse il principe Francesco Borbone, compose una corte, e con pompa regia taglieggiava, rapinava, e solamente astenevasi dal sangue per meglio accreditare con la clemenza la regal condizione. Fra i delitti di brigantaggio e quelli che dal brigantaggio derivavano, il censo giudiziario del regno numerò in quell' anno, 1809, trentamila violazioni delle leggi.

»Sconvolgimenti sì grandi si operavano sotto il nome del duca d' Ascoli, del principe di Canosa, del marchese della Chiava e di altri primarii cortigiani del re di Sicilia, ed avevano incitatori e seguaci molti già fuggiti coi Borboni. Avvegnachè nei disegni di quella guerra, e nelle opinioni e discorsi della corte borbonica, il brigantaggio, tenuto mezzo legittimo e chiamato voto e fedeltà di popolo, non faceva ribrezzo ai borboniani più onesti. Ma il re Gioacchino che ne giudicava per le opere, furti, assassinii, rovine, e niente di sacro, di nobile, di grande; non popolo mosso, comunque barbaramente qual nel 1799, a

sostegno de' proprii diritti, e di opinioni che sono diritti nei popoli, ma plebe armata, ladra, omicida; fu preso da tanto sdegno e vendetta che dettò tre leggi degne di ricordanza.

»Rammentata l' ostinatezza dei fuorusciti a combattere con modi atroci contro la patria, e l' essersi accompagnati ad esercito straniero, e l' avere alcuni mosso, altri seguito il brigantaggio, prescrisse che i beni liberi di quelle genti fossero confiscati, e parte data in ricompensa ai danneggiati, parte in premio ai più zelanti seguaci del governo; il resto venduto a benefizio della finanza con modi tanto celeri e larghi che apparisse il governo sdegnoso, non avido, ed ai suoi magnifico.

»Con altra legge invitò i Napoletani che militavano per il re Borbone a disertare quelle bandiere e venire in patria, ove avrebbero, come più bramassero, il ritiro dal servizio, e lo stesso grado che lasciavano nell' esercito di Sicilia, e miglior fortuna, ed onorato combattere per la terra natale. A coloro che, schivi all' invito, cadessero prigioni, minacciava come a ribelli la morte. Ma lo dico ad onore degli uffiziali borbonici e di Gioacchino, non alcuno tra loro per lusinghe o minacce disertò, nè i prigioni ebbero altra pena che consuete molestie della prigionia militare.

»Una terza legge prescrisse che in ogni provincia, per cura del comandante militare e dell' intendente, si facesse lista dei briganti, chiamati dopo allora Fuorgiudicati; si affiggesse nei pubblici luoghi di ogni comune; si desse ad ogni cittadino facoltà di ucciderli o arrestarli; arrestati, si giudicassero dalle commissioni militari con le consuete celeri forme: egual pena di morte avessero i promotori e sostenitori del brigantaggio, benchè non inclusi nelle liste, e questi in apparenza vivendo nelle città, s' incarcerassero le famiglie dei capi più conti delle bande; ed infine, dei briganti dannati a morte s' incamerassero i beni. Formate le liste, si vide maggiore di quel che credevasi la mole del brigantaggio; ed era fortuna che le bande non avessero accordo, nè simultaneità di opere, nè unità di obbietto, e senza ordini guerreggiassero e senza

regole: condizioni necessarie a gente avventicce, per malvagità radunate.

»La polizia ritornata in potenza e rianimati i già depressi suoi ministri, ripigliò le antiche pratiche. A sua dimanda fu fatta altra legge che imponeva alle comunità la compensazione dei furti e danni arrecati nel territorio dal brigantaggio; e poichè le comunità popolose e ricche potevano tener lontani i briganti, quella rigidezza colpiva le più misere. La facoltà d' incarcerare le famiglie de' fuorgiudicati produsse miserevoli arresti di vecchi padri, vecchie madri, innocenti sorelle, giovani figliuoli; ma si aveva almeno alle crudeltà la certa guida del parentado: la facoltà d' incarcerare i promotori e gli aderenti, vaga, arbitraria, facile agli errori ed agl' inganni, produsse mali smisurati ed universale spavento. Tal rinacque il rigore, che, se la benignità del re non avesse temperata in molti casi l' asprezza delle sue leggi; o se gli afflitti non fossero stati ultima plebe, di cui sono bassi non sentiti i lamenti, quel tempo del regno di Gioacchino avrebbe pareggiato in atrocità e mala fama i più miseri tempi di Giuseppe.«

Für die projectirte Expedition nach Sicilien brachte Joachim 16,000 Soldaten und 300 Kriegs- und Transportschiffe zusammen. Es war ihm ein Corps Franzosen unter Grenier beigegeben, »con ordine in secreto di non assaltare l' isola si non a dimanda della regina Carolina, o quando ei sapesse che combattevano tra loro soldati inglesi e siciliani, si che il successo dei Francesi fosse certo.« Die projectirte Expedition scheiterte. »Mentre il re stava in Calabria con molta parte dell' esercito, quelle stesse province e le altre del regno erano sempre mai travagliate dal brigantaggio; le provvigioni di guerra predate sul cammino, i soldati assaliti ed uccisi per fino intorno al campo. Un giorno nelle pianure di Palme il re incontrandosi ad uomo che i gendarmi menavano legato, dimandò chi fosse, e prima di ogni altro parlò il prigione e disse: »»Maestà, sono un brigante, ma degno di perdono, perchè jeri mentre vostra maestà saliva i monti di Scilla ed io stava nascosto

dietro un macigno poteva ucciderla; n' ebbi il pensiero, preparai le armi, e poi l'aspetto grande e regio mi trattenne. Ma se io jeri uccideva il re, oggi non sarei preso e vicino a morte.«« Il re gli fece grazia, il brigante baciò il ginocchio del cavallo, partì libero e lieto, e da quel giorno visse onestamente nella sua patria.

»Gioacchino, poi che vide possibile ogni delitto a' briganti, fece legge che un generale avesse potere supremo nelle Calabrie su di ogni cosa militare o civile per la distruzione del brigantaggio. Il generale Manhes, a ciò eletto, passò il seguente ottobre in apparecchi, aspettando che le campagne s' impoverissero di frutta e foglie, ajuti a' briganti per alimentarsi e nascondersi; e dipoi palesò i suoi disegni. Pubblicate in ogni comune le liste de' banditi, imporre a' cittadini di ucciderli o imprigionarli; armare e muovere tutti gli uomini atti alle armi; punire di morte ogni corrispondenza co' briganti, non perdonata tra moglie e marito, tra madre e figlio; armare gli stessi pacifici genitori contro i figli briganti, i fratelli contro i fratelli, trasportare le gregge in certi guardati luoghi; impedire i lavori della campagna, o permetterli col divieto di portar cibo; stanziare gendarmi e soldati ne' paesi, non a perseguire i briganti, a vigilare severamente sopra i cittadini. Nelle vaste Calabrie da Rotonda a Reggio, cominciò simultanea ed universale la caccia al brigantaggio.

»Erano quelle ordinanze tanto severe che parevano dettate a spavento; ma indi a poco per fatti, o visti o divolgati dalla fama e dal generale istesso, la incredulità disparve. Undici della città di Stilo, donne e fanciulli (poichè i giovani robusti stavano in armi perseguitando i briganti) recandosi per racorre ulivi ad un podere lontano, portavano, ciascuno in tasca, poco pane; onde mangiare a mezzo del giorno e ristorare le forze alla fatica. Incontrati da' vigilatori gendarmi de' quali era capo il tenente Gambacorta (ne serbi il nome la istoria), furono trattenuti, ricercati sulla persona, e poichè provvisti di quel poco cibo, nel luogo istesso, tutti gli undici uccisi. Non riferirò ciò che di miserevole disse e fece una

delle prese donne per la speranza, che tornò vana, di salvare non sè stessa, ma un figliuolo di dodici anni.

»In un bosco, presso a Cosenza, fu sorpreso uomo canuto per vecchiezza, che ad altro uomo, giovine a vedersi, magro per fame ed armato, dava poco vitto; era questo un brigante fuggitivo, e quegli il padre. Arrestati entrambo e dannati a morte, furono giustiziati nella piazza di Cosenza; e per dare alla pietà del vecchio il maggiore supplizio, si fece morir secondo, ed assistente alla morte del figlio.

»Nel bosco di San Biase nacque di donna, che fuggiva col marito brigante, un bambino; e perchè intoppo al fuggire, e con gl' innocenti vagiti denunziatore del luogo che nascondeva i genitori, la madre portatolo di notte nella città di Nicastro, destò un' amica, le consegnò piangendo il figliuolo, e torno al bosco. Ne' dì seguenti saputo il fatto, il general Manhes prese del bambino provvida cura, ma la pietosa nutrice fu per castigo uccisa. E quì mi arresto, chè l' animo non basta a narrare altri fatti i quali certificarono delle orribili minacce del generale essere l' adempimento certo, inflessibile, maggiore.

»Lo spavento in tutti gli ordini del popolo fu grande, e tale che sembravano sciolti i legami più teneri di natura, più stretti di società; parenti e amici dagli amici e parenti denunziati, perseguiti, uccisi; gli uomini ridotti come nel tremuoto, nel naufragio, nella peste, solleciti di sè medesimi, non curanti del resto dell' umanità. Per le quali opere ed esempii viepiù cadendo i costumi del popolo, le susseguenti ribellioni, le sventure pubbliche, le tirannidi derivarono in gran parte dal come nel regno surse, crebbe e fu spento il brigantaggio. Questa ultima violenza non fu durevole: tutti i Calabresi perseguitati o persecutori agirono disperatamente; e poichè i briganti erano degli altri di gran lunga minori, e spiccolati, traditi, sostenitori d' iniqua causa, furono oppressi. Sì che di tremila, che al cominciare di novembre le liste del bando nominavano, nè manco uno solo se ne leggeva al finire dell' anno; molti combattendo uccisi, altri morti per tormenti,

ed altri di stento, alcuni rifuggiti in Sicilia, e pochi, fra tante vicissitudini di fortuna, rimasti, ma chiusi in carcere.«

Während dieser erfolgreichen Bestreitung des Räuberwesens wurde die Feudalität mit allen ihren Verzweigungen ausgerottet, 1810. »Il primo giorno del anno 1811, fra le consuete feste della reggia, il re concesse con titolo e dote, ma senza diritti ed usi di feudo, alcune baronie a generali e colonnelli dell' esercito: liberalità che generando nobiltà nuova, armata, potente, partigiana degli ordini nuovi, provvedeva a molti bisogni della nascente casa de' Napoleoni, e non aveva di sconcio che il nome. Il re Giuseppe, a pompa o prodigalità aveva fatto altri doni a' ministri civili; Gioacchino istesso ne' succedenti anni nominò ora per premio a' servigi, ora per favore, altri baroni, conti e duchi, e concedè titoli senza terre o terre senza titoli a militari, a magistrati, ad artisti. Parvero, e tali erano in alcuni casi, dissipazioni dell' erario pubblico; ma non sì grandi e sì vacue quanto la malignità divolgava.« Fortwährend wurde auch die Aufstellung einer bedeutenden Kriegsmacht mit Lebhaftigkeit betrieben. Ihre Stärke wurde bereits zu 60,000 Mann stehender Truppen, 40,000 Bürgersoldaten angegeben. »La nuova scuola politecnica ingrandì il già collegio militare; sursero nuove di artiglierie e del genio; in cento modi si provvide all' esercito napoletano, perocchè si divisava di congedare il francese, le coscrizioni si facevano quietamente e con prestezza, frutto del consolidato regno. E a tanti mezzi di forza si univano, per iscuotere il giogo della Francia, il comandar duro di Bonaparte e l' indole libera e presuntuosa di Gioacchino. Spuntò allora il primo sdegno fra i due cognati.« Von Anfang her trug K. Joachim sehr unwillig die von seinem kaiserlichen Schwager ausgeübte Suzerainität.

»Nel qual tempo nacque all' imperatore de' Francesi un figlio che appellò re di Roma; e Gioacchino, per impostagli riverenza, si recò a Parigi, e sebbene credevasi che vi si fermasse sino al battesimo a fine di accrescerne la pompa, inatteso tornò in Napoli molto innanzi della cerimonia. E giunto appena, congedò le schiere francesi, con decreto che

nessun forestiero, se non prima dichiarato cittadino napoletano come prescriveva lo statuto di Bajona, potesse rimanere agli stipendii militari o civili. Spiacque l' ardito comando a Bonaparte, che in altro decreto disse: non bisognare ai compagni di patria e di fortuna di Gioacchino Murat, nato francese e asceso al trono di Napoli per opera dei Francesi, la qualità di cittadino napoletano per avere in quel reame uffizii civili o militari. Il re infuriò, la regina placava gli sdegni; pochi dei Napoletani timidi e servili biasimavano l' ardire di Gioacchino; molti liberi, audaci, ambiziosi lo applaudivano; dei Francesi niuno, benchè cortigiano, si mostrava della sua parte. Nelle grandi contese di stato, in cui di ordinario primeggiano due opposte sentenze, capo dell' una si faceva il re, dell' altra la regina, e intorno a sè raccoglievano i sostenitori delle due parti: contendevano nel pubblico, accordavansi nel privato; pareva discordia, ma era scaltrezza in tanti moti e pericoli di regno nuovo. Eppure quella volta non per finzione ma per sentimento il re e la regina discordavano; ella fidando meno del giusto nel marito, e assai più del giusto nel fratello. Si accesero domestiche brighe: egli, impetuoso per natura, infermò; ed ella, benchè superba, fu palesemente mesta e addolorata. Vinse il decreto di Bonaparte: l' esercito francese uscì dal regno; ma i Francesi che avevano in Napoli militare o civile impiego restarono.«

Neben diesem Ringen nach Selbständigkeit darf eine Handlung der Gnade, höchst ehrenvoll für Joachims Andenken, nicht unbemerkt bleiben. »Abbattuta ma non ancora impotente l' ira contro Gioacchino, fece ordire congiura per ucciderlo quando andasse a diporto di caccia nelle foreste di Mondragone, dove il luogo vicino al mare agevolasse a' regicidi la fuga; capo de' congiurati un tal frà Giusto, già frate, amministratore di vaste tenute presso al disegnato luogo del delitto, compagni altri ventotto venuti di Sicilia o arruolati in Napoli. Si ordinavano le insidie, quando l' un d' essi, a patto d' impunità, rivelò al governo il disegno; e quindi arrestati i congiurati, sorprese armi e fogli, fu comandato il giudizio, ma con le

libere consuete forme, come non fosse causa di maestà. Per testimoni, documenti e confessioni venne in pubblico dibattimento dimostrata la colpa, ed il regio procuratore chiese condanna di morte per sette de' congiurati, e di galera in vita per altri ventuno. Parlavano a difesa, con poca speranza, gli avvocati, quando il presidente ruppe il discorso per leggere al pubblico un foglio or ora pervenutogli, ed era del re, che diceva: »»Io sperava che gli accusati di congiura contro la mia persona fossero innocenti; ma con dolore ho inteso che il procuratore generale abbia domandato per tutti pene assai gravi. È forse vera la colpa, ed io volendo conservarmi un raggio di speranza della loro innocenza, prevengo il voto del tribunale, fo grazia agli accusati, e comando che al giugnere di questo foglio si sciolga il giudizio e si facciano liberi quei miseri. E poichè trattasi d' insensato delitto contro di me, e non ancora è data la sentenza, io non offendo le leggi dello stato se, non inteso il consiglio di grazia, fo uso del maggiore e migliore diritto della sovranità. Gioacchino.««

Bei der Feier des Neujahrs ergab sich am Hof eine jener Rangstreitigkeiten, die in frühern Zeiten so häufig vorkamen. »Era il dì primo dell' anno 1812, e si facevano in corte le usate riverenze al re ed alla regina, seduti al trono. Primi ad essere introdotti erano i ministri de' re stranieri, e primo de' primi esser doveva quello di Francia, se avesse avuto titolo di ambasciatore qual convenivasi a re della stessa casa; ma Bonaparte già tenendo a fastidio Gioacchino, e volendo mostrare al mondo che nol riguardava congiunto, avea spedito in Napoli il signor Durant col titolo di plenipotenziario, e perciò il ministro di Russia Dolgorouky voleva precederlo nella cerimonia. Era il Russo grande di persona, fiero di aspetto, l' altro piccolo e sparuto, l' età in entrambo sul primo confine della vecchiezza. Inoltraronsi nella stanza del trono contemporanei; in riga, frettolosi, Dolgorouky e Durant, ma quegli per più disteso passo già precorreva, quando questi, presogli i braccio, il trattenne, e allora il Russo con occhio ed impeto barbaro pose il pugno su l' elsa della spada. I

principi mirarono la sconvenevole briga, ed il re si mosse incontro dicendo ad entrambo che lodava lo zelo di giunger primiero ad offrirgli omaggio, e sì parlò che non diede a nessun dei due argomento di preferenza. Succedendo intanto altri ministri e cortigiani, quei primi partirono: finì la contesa per quel giorno.« Gleichwohl war der Krieg mit Rußland bereits unvermeidlich geworden. Dafür stellte Joachim ein Contingent von 12,000 Mann, übernahm auch das Commando der Cavalerie, mit welcher er am 12. Jun. 1812 den Niemen überschritt.

Zum Rückzug genöthigt, übergab Napoleon zu Wilna den 5. Dec. das Commando der Armeetrümmer seinem königlichen Schwager, der jedoch sofort einer so wenig Hoffnung auf Erfolge gewährenden Stellung überdrüssig, am 17. Dec. 1813 eigenmächtig sein Commando dem Prinzen Eugen übertrug und die Armee verließ. »L' abbandono che fece Gioacchino dell' esercito francese gli fu danno ed onta: il suo regno riposava perchè già spente le discordie civili, e la Sicilia travagliata da' proprii destini, e la Inghilterra intesa alle guerre di Germania e di Spagna; la reggente con animo e senno virile provvedeva e bastava a' bisogni dello stato. Egli era sull' Oder non re, ma capitano, nè cittadino di Napoli, ma Francese; là stava ed afflitta la sua patria, là stavano in pericolo quelle schiere che gli avevano data e fama e trono.« Napoleon hat auch in seinem Moniteur das Ereigniß in einer für seinen Schwager höchst beleidigenden Weise beleuchtet. »Nè per quelle pubbliche vendette ancor sazio lo sdegno di Bonaparte, scrisse alla sorella regina di Napoli ingiurie per Gioacchino, chiamandolo moncatore, ingrato, inetto alla politica, indegno del suo parentado, degno per le sue macchinazioni di pubblico e severo castigo. Ed il re a quel foglio direttamente rispose, e tra l' altro scrisse: »»La ferita al mio onore è già fatta, e non è in potere di vostra maestà il medicarla. Voi avete ingiuriato un antico compagno d' armi, fedele a voi nei vestri pericoli, non piccolo mezzo delle vostre vittorie, sostegno della vostra grandezza, rianimatore del vostro smarrito coraggio al

diciotto brumaire. Quando si ha l' onore, ella dice, di appartenere alla sua illustre famiglia, nulla debbe farsi che ne arrischi l' interesse o ne adombri lo splendore. Ed io, sire, le dico in risposta che la sua famiglia ha ricevuto da me tanto onore quanto me ne ha dato collegandomi in matrimonio alla Carolina. Mille volte, benchè re, sospiro i tempi nei quali, semplice uffiziale, io aveva superiori e non padrone. Divenuto re, ma in questo grado supremo tiranneggiato da vostra maestà, dominato in famiglia, ho sentito più che non mai bisogno d' indipendenza, sete di libertà. Così voi affliggete, così sacrificate al vostro sospetto gli uomini più fidi a voi, e che meglio vi han servito nello stupendo cammino della vostra fortuna; così Fouchè fu immolato a Savary, Talleyrand a Champagny, Champagny stesso a Bassano, e Murat a Beauharnais, a Beauharnais che appresso voi ha il merito della muta obbedienza, e l' altro (più gradito perchè più servile) di aver lietamente annunziato al senato di Francia il ripudio di sua madre. Io più non posso negare al mio popolo un qualche ristoro di commercio a' danni gravissimi che la guerra marittima gli arreca. Da quanto ho detto di vostra maestà e di me, deriva che la scambievole antica fiducia è alterata. Ella farà ciò che più le aggrada, ma qualunque sieno i suoi torti, io sono ancora suo fratello e fedel cognato. Gioacchino.«« Spedito nel bollore dello sdegno, ed irrevocabile quel foglio, Gioacchino supponendo immensa ed intemperabile l' ira del cognato, si apprestò alle difese; ma d' altra parte la regina, per la saputa natura di lui, e per voci che gli sfuggiavano dal facile adirato labbro, indovinando i sensi dello scritto, interponevasi e molciva quelle nemicizie.«

Bereits ließ Joachim auf der Insel Ponza mit Lord Bentinck unterhandeln. Der sollte ihm den Beistand von England verschaffen, wenn er es auf sich nehme, den Franzosen Italien zu entreißen, wofür er verlangte, als König des vereinigten Italiens, einschließlich Siciliens, anerkannt zu werden. Die Handlung führte zu keinem Ziel; »e Gioacchino pendeva fra pensieri opposti, credendosi ora traditore, ora tradito; e sentendo ad

un tempo le lusinghe del diadema d' Italia, e i timori dell' ira di Bonaparte. Mentre la scorta e sospettosa regina, esperta ad ammollire gl' impeti del marito e gli odii del fratello, parlava all' uno, scriveva all' altro in amichevoli sensi. E Bonaparte, o che cedesse per amor di lei, o che vedesse i pericoli del tradimento, rispose lettere di domestico affetto, pegni di pace, per Gioacchino. E nel tempo stesso scrissero al re il maresciallo Ney ed il ministro Fouchè; dei quali il primo diceva che l' esercito impazientava non vedendo ancora tra le file il re di Napoli, che la cavalleria apertamente lo appellava, che forse il destino di Francia stava nel suo braccio: corresse su l' Elba. Erano prieghi e laudi accettissime, perchè di prode a prode. E Fouchè scriveva che amicizia e riverenza lo spingevano a palesargli che il veder Gioacchino sicuro e lontano da' pericoli della guerra e della Francia, portava all' universale dell' esercito scoramento e scandalo; che un congresso di pace adunavasi, ed il re di Napoli, se presente in campo, vi era ammesso; ma se assente, obbliato: che dunque debito, onore, interesse lo chiamavano a Dresda. Eppure Gioacchino, in tanti modi assalito, resisteva. Nella notte che succedè all' arrivo de' mentovati fogli, il ministro Agar e la regina per molte ore il pregarono; ed egli, stretto dagli argomenti e scongiuri, palesò il vero motivo del suo ritegno: la facile conquista d' Italia, le conferenze di Ponza, l' atteso ritorno de' legati. E la regina, come che in cuore lo biasimasse, applaudì col sembiante; e disse che il suo debito natale verso la Francia lo chiamava al campo di Dresda; che il suo debito di re verso il regno e la Italia gl' imponeva di proseguire i trattati con la Inghilterra: che dunque il principe della casa francese combattesse su l' Elba; ed in nome del re la reggente fermasse gli accordi con Bentinck, e facesse prorompere in Italia gli eserciti congiunti napoletano ed inglese.« Wozu die Königin rieth, dafür entschloß sich Joachim. Er ging zur großen Armee ab, erreichte Dresden im halben August. »E mio debito rammentare che il re di Napoli nelle universali sventure e disperazioni fu prode, infati-

cabile, ansioso di bella fama, come se ne fosse ne' suoi stato bisognoso; e che in Erfurt, finiti gl' intoppi e i pericoli della ritirata, prese commiato dall' imperatore tra scambievoli fraterni abbracciamenti, ultimo commiato e ultimi segni di amicizia e di affetto. Giunse in Napoli al finire dell' anno 1813, quando negli stati di Europa, dopo il genio riformatore del passato secolo, e la tumultuosa mal sentita libertà di Francia, e la politica eguaglianza più goduta e più radicata, cominciò ne' popoli e ne' governi nuova tendenza, primo punto di altro circolo di sconvolgimenti e di miserie.« Es nahmen ihren Anfang die Unterhandlungen, deren Ergebniß das am 11. Jan. 1814 mit Oestreich abgeschlossene Bündniß; in einem geheimen Artikel war dem König Vergrößerung auf Kosten des Kirchenstaats mit einer Bevölkerung von 400,000 Menschen verheißen. Dafür machte er sich anheischig, der Oestreicher Operationen mit einem Hülfscorps von 30,000 Mann zu unterstützen.

Der Neapolitaner Bewegungen auf dem Südufer des Po nöthigten die Franzosen, sich hinter den Mincio zurückzuziehen. Im Uebrigen bezeigte Joachim nur wenig Thätigkeit gegen seine vormaligen Waffenbrüder. Den Kampf in seinem Innern verräth ein Schreiben an die Prinzessin Pauline, d. d. Bologna, 15. Febr. 1814: »Ma chère soeur, je ne saurais vous exprimer le bonheur que m'a fait éprouver votre lettre du 9, de Nice, que la grande-duchesse de Toscane vient de m'adresser. Quand me sera-t-il permis de vous exprimer de vive voix tous les sentimens qui m'agitent en ce moment? Comment vous peindre mes tourmens et l'horreur de ma situation? Je laisse à votre ame sensible, à votre constante amitié pour moi, à l'apprécier. Elle ne la supposera jamais aussi affreuse qu'elle l'est en effet. L'Empereur est aux prises avec les Alliés, la France est malheureuse, et tout me fait un devoir de ne pas aller mourir pour les défendre. Tout m'attache à ma nouvelle patrie; le sort de mes enfans, celui de mes sujets l'a emporté; je suis resté pour eux, et en apparence contre l'homme que je révère, et que j'aime encore plus. Cependant je ne suis pas encore ennemi, et

j'espère que la paix viendra avant que le roi de Naples ait pu se décider à agir. Ah! ma soeur, plaignez-moi; vous m'aimez, et vous savez combien j'aime l'Empereur! Je lui ai proposé de sauver l'Italie en la rendant indépendante; on n'a jamais répondu, quand, d'un autre côté, les Alliés me demandaient de m'expliquer, et me menaçaient du renversement du trône de Naples. J'avais rempli envers la France, envers l'Empereur, les devoirs de la reconnaissance; j'ai dû remplir ceux de roi, ceux de père; j'ai dû sauver mes enfans, quand je me serais perdu sans résultat et pour eux et pour la France. Ah! ma chère soeur, plaignez-moi; je suis le plus malheureux des hommes! que de larmes je verse! Vous voulez savoir s'il y a une expédition en Sicile; elle doit être en mer; et, à tout évènement, vous ferez bien de quitter Nice. Si vous voulez venir à Naples, je vous enverrai prendre par une frégate, ou de la manière que vous le désirerez; ordonnez. Combien Caroline, combien mes enfans seraient heureux de vous embrasser! Adieu, ma bonne et tendre soeur; rappelez-vous que vous avez et aurez toujours en moi un ami à toute épreuve, un ami qui vous aimera toute sa vie. Ne cessez pas d'être bonne pour moi; n'imitez pas Camille. Je lui ai écrit à Turin, il n'a pas daigné me répondre. Adieu, j'embrasse la plus belle, la meilleure des soeurs. Votre frère, J. Napoléon.«

Die Nachricht von den Ereignissen an der Seine wurde dem König zu Piacenza, während einer Unterredung mit Colletta. »Leggendo i fogli impallidì, e tacito per alcun tempo ed agitato passegiava in disordine: ma poscia a pochi che gli stavano intorno disse mestamente ed in breve i casi della Francia, comando che la guerra fosse sospesa, e subito tornò a Firenzuola, indi a Bologna. Nè cessò la mestizia, che anzi per parecchi giorni andava crescendo, pensando alla grandezza del rovinato impero, ed a' passati travagli per innalzarlo, ed a' suoi presenti pericoli ed a' Bonaparte, non più in sua mente despota e superbo, ma congiunto, benefattore e infelice.«

»Gioacchino, riparate come poteva le sue cose d'Italia, e lasciate nelle Marche due legioni sotto l' impero del general Carascosa governatore di quelle province, tornò in Napoli. Furono grandi le feste, talune prescritte, altre suggerite dall' adulazione, tutte ingannevoli; perocchè la caduta di Bonaparte e l' impeto del vecchio sopra il nuovo, lasciando Gioacchino isolato e straniero alla politica del tempo, suscitava ne' popoli sospetto che le sorti del regno sarebbero in breve mutate. Ed indi a poco, in conferma di tali dubbiezze si lessero gli editti del general Bellegarde, nunzii del ritorno dell' antica Lombardia all' impero d' Austria; e i trattati di pace fermati a Parigi il 30 dì maggio, ne' quali, non facendo motto del re di Napoli, si convocava congresso di ambasciatori a Vienna per i casi dubbii di dominio. Pompeggiava intanto ne' discorsi e negli editti de' più potenti re la legittimità, parola ne' primi tempi variamente intesa; ma poichè fu da principi deffinita la distruttrice delle male opere di cinque lustri, conservatrici delle buone, e sopra le vaste rovine della rivoluzione restauratrice benigna delle precedenti cose e persone, era parola e principio pericoloso e contrario a Gioacchino. Egli nominò suoi ambasciatori nel congresso il duca di Campochiaro ed il principe di Cariati; e ad occasione vi spediva generali ed altri personaggi di fama e d' ingegno.

»Ma volse i suoi maggiori pensieri alle cose interne; reputando che più de' maneggi e de' discorsi valer gli dovesse il voto de' soggetti e la forza dell' esercito, in tempi ne' quali menavasi vanto dell' amore de' popoli e della pace. Raccolse in quattro adunanze i migliori ingegni napoletani, e lor disse che per gli ultimi avvenimenti acquistata da noi piena indipendenza politica, era suo debito riordinare il regno senza o soggezione o simiglianza o gratitudine ad altro stato; così adombrando le tollerate catene per nove anni. Chiamava in ajuto il consiglio de' più sapienti e più amanti di patria, che intendessero a riformare i codici, la finanza, l' amministrazione, l' esercito. Pregava di non correre ciecamente con la fortuna verso il passato, ma considerare che le civili in-

stituzioni della rivoluzione di Francia e dell' impero erano frutto in gran parte della sapienza de' secoli.«

Joachim fühlte die Nothwendigkeit, sich auf sein Volk zu stützen, glaubte an die Möglichkeit, in demselben eine der Gefahr angemessene Energie zu finden. »Per nuove ordinanze giovò al commercio esterno, così aggradendo ai suoi popoli ed agli Inglesi, che soli trafficavano ne' nostri porti; fece libero coll' abolizione del cabottagio (tal era il nome di un sistema molestissimo di dogana marittima) il commercio interno; fece libera la uscita delle granaglie; tolse alcuni dazii di entrata, altri scemò; non osava bandire l' assoluta libertà commerciale, impedito dalla poca sua scienza nella pubblica economia e dal mal esempio della Francia e dell' Inghilterra.

»Era stata per nove anni invidia e lamento de' Napoletani veder nel regno i Francesi primi agli onori e a' guadagni; e perciò il re, oggi inteso di piacere a' suoi popoli, prescrisse concedersi le cariche dello stato a' suoi Napoletani, o a quegli stranieri divenuti per leggi cittadini; e non essere cittadino se non a' termini dello statuto di Bajona; e doversi chiedere la cittadinanza fra un mese; e non chiesta, o non concessa, uscir di uffizio. Quanti erano stranieri nel regno dimandarono la cittadinanza napoletana; ed aperto l' esame nel consiglio di stato, pochi de' consiglieri mostravansi severi, molti facili; ma coll' andare de' giorni la severità prevaleva. E ciò visto, i Francesi, per disperazione fatti audaci, dicevano al re: »»Da voi pregati, lusingati da voi (rammentando i tempi, i luoghi, le parole), siamo rimasti con voi, nemico alla Francia; ed ora voi stesso, felice in trono, discacciate noi senza patria infelicissimi: poveri, e solamente colpevoli della vostra colpa.«« Rimproveri acerbi perchè veri.

»L' animo del re fu commosso; che ad ogn' istante al mal preso partito d' infingere e d' ingannare egli pagava larghissimo tributo di dolori e di danni. Venne in consiglio di stato preparato a difendere gli stranieri col renderne facile la cittadinanza, e disse: »»Io parlo a voi questa volta come re a' consiglieri, e come padre a' figli; perciocchè nella qui-

stione che proporrò, trovandosi confusi interessi ed affetti, si competono i giudizii della mente e del cuore. Da chè le fortune di Francia mutarono, e giovò al regno l' esser nemico di quell' impero, io benchè francese, congiunto di sangue e debitore del trono all' imperatore Napoleone, seguendo il vostro interesse e i consigli vostri, mi legai in guerra co' nemici della mia patria e della mia famiglia. Il mio cuore, non vo' nascondere il vero, è stato assalito da contrarii affetti; ha combattuto in segreto per molti mesi, e combatte, i doveri di re hanno sempre vinto e vinceranno. E benchè la quistione cher or ora proporrò sia dentro me stesso decisa, se voi sarete contrarii al mio voto, io non userò del sovrano potere, ma tollerando questo nuovo dolore, seconderò il vostro avviso. De' molti Francesi che in guerra o negli officii di pace han servito tra noi, e che a mal grado dispongonsi all' andare, io a picciol numero, a soli ventisei qui registrati (mostrò un foglio) ho promesso che voi concederete la dimandata cittadinanza. Sono gli stessi che volendo partirsi mesi addietro, io, travagliato sul Po, tratenni con preghiere e lusinghe. Non troverebbero in Francia nè patria che da nemici abbandonarono, nè stima pubblica, nè la stessa misera quiete nell' oscurità, giacchè troppo noti per fama ed opere. Or io vi dimando per essi la cittadinanza; il concederla fia premio a' servigi che han reso alla nostra patria, pietà del loro stato, condiscendenza alle mie promesse.«« E ciò con amorevole gesto proferito, più altieramente soggiunse. »»È libero ad ognuno di rispondere.««

»Il qual discorso avrebbe ottenuto pieno e sollecito effetto, se il continuo simulare del re non avesse scemata fede a' suoi detti, e se la quistione di cittadinanza non legavasi all' altra maggiore della costituzione, che aveva tra' consiglieri non pochi sostenitori, e contrarii Francesi nemici del re, i nomi dei quali non dubitavasi che fossero nel novero dei ventisei. Due consiglieri più animosi sommessamente risposero, che, non essendo in facoltà del consiglio mutare lo statuto di Bajona, si tratterebbe della cittadinanza de' ventisei per le vie di legge; che intanto pregavano il re con figliale rispetto ed

amore a riflettere ch' egli aveva non solamente promesso ma giurato a cinque milioni di soggetti il mantenimento dello statuto; che in quei tempi di politica difficilissima rivocare i giuramenti e le promesse era troppa fidanza nella rassegnazione dei popoli, e che dopo dolori tanto vivi al suo cuore quanto profittevoli al regno, non volesse perderne il frutto, e adombrarne il merito per fievoli cagioni. Uno dei ministri per la opposta parte, in sostegno de' voleri del re, lungamente parlò, ed ebbe vivaci risposte; l' accesa disputa si prolungava, ma il re la interruppe, dicendo: »»Oramai le varie sentenze sono manifeste; si dicono i voti.«« Di ventotto consiglieri, ventitrè furono per la sentenza del re, gli altri cinque per la opposta; e questi, mal veduti dal principe, erano dal pubblico laudati.

»Vittorioso il re, propose di concedere cittadinanza ad ogni straniero che avesse militato nel nostro esercito; ed un suo ministro aggiungeva che per merito d' armi ogni stato diviene patria a' guerrieri. I due consiglieri, sfortunati nel primo arringo, opponevano che passato il tempo della sgherreria militare, e le armi stesse divenute civili, il più onorevole officio era servir la patria combattendo; ma il più vergognoso vendere altrui, o per oro o per falsa gloria, la vita. Eppure in quell' adunanza di cittadini e di onesti, non per sentimento ma per virtù, il voto del re fu secondato da' ventitrè medesimi della prima sentenza. E passando a' nomi degli ammessi, la lista de' ventisei fu trovata di trentotto, e quindi estesa a piacimento; l' altra de' militari, lunghissima; non partirono che i volontarii e i più miseri: il re, che in consiglio era entrato modesto, ne uscì altiero; e que' fatti, divolgati, accrescevano desiderio di porre alcun modo al supremo potere.«

Die Armee wurde fortwährend verstärkt. Die Conscription lieferte Rekruten in Masse, daß neue Regimenter gebildet werden konnten; die Hauptstadt erhielt eine guardia di sicurezza, sechs Bataillone und eine Schwadron, welcher die angesehensten Bürger eintraten. Hin und wieder suchte auch Joachim der öffentlichen

Meinung zu Hülfe zu kommen durch Hindeutungen auf eine durch Gesetze beschränkte Regierung. »Ed altro segno di potenza fu creduto il lusso della reggia, al quale inclinavano per propria alterezza il re e la regina, per costume il secolo, e per naturale imbecillità tutta la plebe della umana specie; perciò continue in corte feste, cacce, tornei, ed al campo di Marte militari esercizii che mostrassero agli osservatori l' esercito ognor crescente di numero e di bellezza. Magnifica cerimonia fra tutte, al ritorno dell' Alemagna delle schiere napoletane, fece l' esercito stanziato in città, che festeggiava que' ritornati, tra' quali il generale d'Ambrosio ferito nella battaglia di Bautzen, il generale Macdonald in Lutzen, i generali de' Gennaro e Florestano Pepe feriti in Danzica.

»L' Italia intanto, aperta dopo dieci anni a' viaggiatori, era piena d' Inglesi e di personaggi di altre nazioni, venuti curiosi, o mandati ad esaminare lo stato de' popoli e de' governi, e sopratutto di Napoli, a cui gareggiavano due re. Ogni forestiero di fama o grado era ammesso alla reggia, ed ivi per le delizie del luogo e la cortesia de' principi e le studiate blandizie de' ministri della corte (comunque vi giungesse indifferente o nemico), pigliava affetto a Gioacchino ed alla sua causa. Ne' diporti delle cacce e delle ville era prescritto a' cortigiani abito uniforme, con segni della casa Murat, e però di domestica servitù; e frattanto i liberi e superbi Inglesi, i nobili Alemanni, i più caldi sprezzatori de' re nuovi, io ho visti, e tutti, non costretti, non incitati, ornarsi di quelle vesti e menarne vanto e superbia. La regina d' Inghilterra, allora principessa di Galles, venne in Napoli e fu accolta nella reggia come si conveniva al grado di lei, alle speranze che Gioacchino avea poste nella politica inglese. E colei rendendo ricevute grazie, mostravasi riverente a' sovrani del luogo.«

Aber mehr und mehr verdunkelten sich die Aussichten auf die Nachbarstaaten. »Ma presto le fortune mutarono. Cessate nel congresso le contese, accusato il re Gioacchino di mancamenti nella guerra d' Italia, sospettato di nuove trame ed ambizioni, perseguito dal ministro di Francia Talleyrand, che

ai doveri della sua ambasciata univa lo zelo di purgar con l' odio i prestati servigi a Napoleone ed ai napoleonici, e sentiva cupidigia di ricevere dal re Ferdinando un milione di franchi per pattovito premio del trono di Napoli: Gioacchino, in tanti modi travagliato, non più confidava nella alleanza austriaca; udiva i suoi ministri a Vienna male accetti, i ministri del re contrario ammessi alle conferenze del congresso; il principe di Metternich accennare le compensazioni, per dare a lui non più come innanzi al suo rivale; il re di Francia preparare armi in sostegno del legittimo re delle Sicilie; i principi italiani esagerare il timore di un vicino come Murat, potente, ambizioso, usato alla guerra ed a rivolgimenti. Ridotto perciò a confidare nelle proprie forze, volle accrescerle, e diè cagione a nuovi sospetti e querele. E frattanto la Francia e la Italia, semprepiù scontente dei novelli reggitori, per moti e minacce davano apprensione al congresso. L' imperatore d' Austria chiese a Gioacchino di restituire al papa le Marche, e quegli rispondendo rammentò i patti segreti della lega, afforzò di maggiori presidii quelle province, ed attese ad accrescere le fortificazioni di Ancona. L' imperatore nei suoi stati di Milano e Venezia puniva i cospiratori e i contumaci, e il re accoglieva i fuggiaschi e i disertori, gli ordinava a reggimento. Il papa dolevasi dei segreti maneggi di un console napoletano, cavaliere Zuccheri, che il re scusava; e quando, palesate le trame, il papa minacciò il console, venne di peggio minacciato dal re, che mosse altre schiere verso la frontiera romana e spedì nelle Marche un Maghella suo ministro a concitare, coi segreti modi della polizia o delle sette, i popoli contro il pontefice. E dall' isola d' Elba Bonaparte deposta l' ira, comunicava amichevolmente col cognato e colla sorella; e la principessa Paolina Borghese veniva in Napoli e quindi tornava all' Elba, ed altri men chiari ma più arditi personaggi giungevano da Porto Longone e Parigi alla reggia di Murat trasfigurati, ma sospetti agli ambasciatori dei re alleati: essi non credendo a' ministri di Napoli, che in varii modi male onestavano quelle pratiche.

Perciò il congresso di Vienna, informato di ogni cosa, sempre più diffidava di Gioacchino, e Gioacchino del congresso.«

Am 4. März langte zu Neapel an der aus Porto-Ferrajo entsendete Bote mit der Nachricht, daß Napoleon zu Schiff gegangen sei. Die Mittheilung vernehmend, entfernten sich für einen Augenblick König und Königin; Höflinge, Minister, Gesandte standen in Erwartung, »ed indi a poco tornando riferì con allegrezza la ricevuta notizia e sciolse il circolo.« Am folgenden Tage wurden Schreiben gerichtet an die Höfe von Wien und London mit der bestimmten Erklärung »che, felici o sventurate le fortune sorti dell' imperatore Napoleone, egli, stabile nella sua politica non mancherebbe alle formate alleanze; le quali dichiarazioni erano inganni, però che sensi contrarii chiudeva in cuore. Sconfidava dell' Austria e del congresso, e ne ricordava i mancamenti e le minacce; riposava nella fortuna di Bonaparte, e già sembravagli di vederlo sul trono, potente e primo in Europa; gli premeva il cuore la memoria delle recenti offese fatte alla Francia per la guerra d' Italia, e sperava di ammendarle per opere che giovassero all' ardita impresa del cognato. Ed in mezzo a questi pensieri spuntava l' ambiziosa voglia d' impadronirsi della Italia; e prendere quel destro a farsi grandissimo, per poi patteggiare dopo gli eventi con l' Austria e con la Francia, qualunque restasse vincitrice. Sorprendeva i Tedeschi, non temeva per lo armistizio gl' Inglesi, nè gli alleati, solamente rivolti alla guerra di Francia. Ciò che mancava a' suoi disegni lo sperava dalla fortuna, ed a tutte le obbiezioni del proprio senno rispondeva co' ricordi della sua vita.

»Ma trattenevano il proponimento i ministri, i consiglieri, gli amici, la moglie; il qual contrasto lo indusse a convocare un consiglio, non per seguirne le sentenze, ma sperando di sedurre le altrui opinioni, persuader tutti alla guerra, spegnere le contrarietà, muovere all' impresa per unanime sentimento. Palesò allora per la prima volta, e forse amplificò i suoi timori dal congresso, le speranze e i maneggi nell' Italia; rappresentò l' esercito di ottantamila soldati e quattordici bat-

taglioni di milizie provinciali, quattromila guardie doganieri, duemila forestieri, ed una milizia civile numerosissima: tutto il regno levato in armi. Disse l' Italia intorno al Po preparata e sommossa in suo favore, citò i nomi de' partigiani e le forze; un di questi accertava avere assoldati dodici reggimenti, e tener pronti dodici mila archibugi; altro in distanza del primo nutrir quattro reggimenti armati; un terzo, di cui taceva il nome, personaggio alto e potente, trarre seco il maggior nerbo del già esercito italiano ed unirlo a' Napoletani per la comune causa dell' indipendenza; soccorsi che i partigiani di Gioacchino millantando, avevano esagerati; ed erano creduti in parte da lui, nulla o minimamente dal consiglio.

»Il re proseguendo diceva, che negli attuali moti di Europa nè si doveva scemare l' esercito nè con le entrate pubbliche di Napoli si poteva mantenerlo; o dunque abbisognavano nuove taglie, o farlo vivere sopra altre terre ed altre genti. Poi ragionando della politica europea rappresentava i pericoli della civiltà, non solo temuti ma sperimentati, e rassegnava in argomento tutti gli stati d' Italia; il retrocedere del Piemonte, la ingannata e oppressa repubblica genovese, il regno italico disciolto, i Lombardi abbiettati, tutta l' antica Romagna minacciata della barbarie papale, ed in Roma la tortura rialzata. Si poteva confederarsi a' nemici di Bonaparte, sospirando ei diceva, quando accertavano voler la Francia frenata non oppressa, e le sorti de' popoli migliorate, e gli antichi re ammansiti, e non perduto il frutto de' travagli di trent' anni, e de' pensieri di due secoli; ma che oggi, vista scopertamente la politica del congresso, il combattere per quelle parti saria misfatto di offesa civiltà.«

Ein in Betracht der Lage einberufener Cabinetsrath war der Ansicht, daß die Beantwortung der nach Wien und London geschriebenen Briefe abzuwarten; Oestreichs Absichten hinsichtlich des Throns von Neapel würden sich verrathen, man möge den Ausgang von dem Unternehmen Bonapartes, die Entscheidung des Congresses in Bezug auf Frankreich abwarten. Aber nichts vermochten Betrachtungen der Art auf ein in den Träumen des

Ehrgeizes vertieftes Gemüth, »gli apparecchi incalzavano, le nuove leggi riformatrici del regno cadevano, la speranza di costituzione mancava, tutti gli attesi benefizii pubblici erano spenti o allentati, ed in gran pericolo soprastava. Manifestato il pensiero del re, le opposizioni furono maggiori, pubbliche, vane; già i destini di Murat si compivano: a' dì 15 marzo 1815 palesò la guerra.«

Eben am 31. März hatte der Congreß den Entschluß gefaßt, den König Joachim in Neapel zu belassen, den von Oestreich ihm bewilligten Vertrag aufrecht zu halten, und am 30. März 1815 ward der Krieg begonnen in Manifestationen aus Rimini, in Thätlichkeiten. »La guerra, oramai certa, fu denunziata il 30 marzo per editti e combattimenti. Un decreto di Gioacchino aggregava le province delle Marche e distretti di Urbino, Pesaro e Giubbio al suo regno, cosicchè n' era il confine non più il Tronto ma il Foglia: e un editto concitava i soldati alla guerra, dicendo nemici gli Austriaci; motivo a combattere la infedeltà del governo d' Austria; obbietto la indipendenza italiana; stimolo all' esercito la gloria, l' onore, le ricompense, i ricordi; e ajuto a lui tutte le armi d' Italia. Altro editto agl' Italiani numerava le loro sventure, rammentava i beni della indipendenza, prometteva libera costituzione, diceva mossi a combattere ottantamila Napoletani, invitava i forti alle armi, i sapienti ai consigli; eccitava l' odio, la vendetta, le speranze, l' ambizione. Ma in questo invito alla italiana indipendenza appresso al nome francese di Murat era sottoscritto Millet francese.«

Cesena wurde nach unerheblichem Gefecht von den Oestreichern verlassen, ebenso Bologna; aber die Brücke über die Salmoggia, zwischen Bologna und Modena mitten inne, leistete den hartnäckigsten Widerstand, welchen zu gewältigen der König selbst zur Stelle sich fand. Einen vierten Sturm sollte Filangieri leiten. »Il re ne diede carico al generale Filangieri, e gli affidò fanti, cavalli, artiglierie che il generale ordinava a colonne, mentre molti cannoni battendo le sbarre del ponte le scomponevano. E visto aperto un varco, comandando che

la preparata colonna di cavalleria passasse il ponte, egli il primo seguito da ventiquattro soldati a cavallo prorompe su la sponda nemica da molte schiere difesa, ed inatteso giungendo, disordinandole, vincendole procede. Ma la colonna che dovea secondarlo non muove; perocchè il generale Fontaine che la guida, o per timidezza o per invidia d' onore come francese, non obbedisce al ricevuto comando. I Tedeschi osservando il piccolo numero degli assalitori tirano sopra quelli, pochi ne cadono, retrocedono alcuni, otto soli col generale, certi del vicino soccorso, valorosamente combattono. Alfine non mai ajutati, e colpiti da mille offese, cadono tutti e nove, otto estinti, e l' Filangieri, come estinto, gravemente ferito.

»Accorse il re valicando per il ponte con quanti aveva fanti e cavalli; ed allora il nemico già menomato per morti, e scorato dall' impetuoso come che infelice assalto di piccol numero di cavalieri, sonando a raccolta, imprese a ritirarsi; i battaglioni Napoletani restati lungo tempo a difesa su la sponda del fiume, e 'l generale Carascosa con altri pochi, ritornati con più vigore ad offendere, uccisero al nemico molti uomini, molti presero; impedirono al generale tedesco Stefanini, già ferito, di unirsi co' suoi battaglioni al grosso dell' esercito, e 'l prendevavo se avessero avuti cavalli meno stanchi o più giorno a combattere. I Tedeschi, fuggendo, traversarono Modena; i Napoletani vi entrarono e ristettero, in quella battaglia lenta, male ordinata, il nemico perdè mille soldati morti o feriti o prigioni; noi settecento: reggeva i Tedeschi il general Bianchi; i Napoletani, il re. Del generale Filangieri il dubbio di morte ed il non più combattere in quella guerra furono all' esercito napoletano cordoglio e danno.« Ferrara die Stadt wurde von den Oestreichern geräumt, nicht aber die Citadelle; Reggio, Carpi, alles Land zwischen Panaro und Secchia wurde von den Neapolitanern überschwemmt.

Der Brückenkopf von Occhiobello widerstand jedoch den heftigsten Anstrengungen, und eitel zeigten sich alle die Träume von einer Erhebung, von einer Mitwirkung Italiens. »Le spe-

ranze ne' rivolgimenti d' Italia erano anch' esse svanite, perocchè gli editti e i discorsi del re non altro avean prodotto che voti, applausi, rime pubblicate, orazioni al popolo, ma non armi e non opere; ossia molti per lo avvenire, cimenti di polizia, nessuno di guerra. I dodici e i quattro reggimenti promessi, erano per vanto, non veri; si aprì registro di volontarii e restò quasi vuoto; i tenuti in prigione da' Tedeschi per colpe o sospetti di stato, fatti liberi da noi, tornavano quieti alle case, ammaestrati non irritati dal carcere; la fidanza che le milizie italiane si unissero alle nostre era affatto perduta, da che un reggimento modenese afforzava i Tedeschi di Bianchi, e due di Toscana i Tedeschi di Nugent; nè quelle alleanze, nè la nemicizia per i Napoletani erano volontarie, ma le sforzava condizione de' tempi e calcolata misura de' pericoli e de' successi: consigliatrici benevole di vivere modesto e riposato, ma contrarie alle imprese ed a' rivolgimenti. Perciò i tumulti italiani del 1814, che per lo passato avevano servito a precipitare i consigli di Gioacchino, nel presente operavano scandalo e danno comune. Sì che meno infelici sarebbero le nostre genti, se avessero il cuore libero come il labbro, o servo il labbro, ed il cuore.«

Nirgends konnten die Neapolitaner der jetzt von Nugent und Frimont ergriffenen Offensive widerstehen. Napoleon, damals noch der Hoffnung, Oestreich zu gewinnen, enthielt sich jeder Theilnahme bei Murats Operationen, hatte nur den General Belliard als einen erfahrnen Rathgeber geschickt. Auf dem Rückzug erreichte Joachim Macerata den 30. April. Am 3. Mai wurde bei Tolentino die Schlacht geliefert, aus welcher Coletta gar gern eine Art Sieg machen möchte, die aber zu einer vollständigen Niederlage ausging. In seinem Rückzug, zu Pescara, glaubte Joachim in Concessionen, seinen Unterthanen gemacht, einen Anker zu finden bei den vielen Widerwärtigkeiten. »Mandò in Napoli per essere pubblicata una costituzione politica, delle fogge comuni. Re, due camere, consiglio di ministri, consiglio di stato; le leggi proposte dal re, esaminate dalle camere; le magistrature indipendenti; le amministrazioni dello stato

certe per leggi; le amministrazioni provinciali e comunali rette da magistrature delle province e delle comunità; la stampa libera; le persone, le proprietà sicure; le tante altre libertà e guarentige usate in quelle carte. Il gran difetto era nella elezione de' deputati comunali, chiamati notabili; un gran pregio nella leva de' soldati, non potendo farsene alcuna senza il voto del parlamento. La costituzione portava la finta data di Rimini 30 marzo, benchè mandata il 12 maggio, pubblicata il 18, tardo e ridevole sostegno di cadente trono. Quella legge un anno innanzi avrebbe salvato il regno ed il re, perchè le camere impedivano la guerra d' Italia; ma nel tempo in cui fu data, qualunque parlamento avrebbe operato a danno, essendo natura delle adunanze mettersi con la fortuna; ed i pochi (che la storia rammenta in disperati casi) eroici proponimenti si partono da popoli sollevati a tumulto, e non mai dal maturo consiglio de' sapienti.«

Daneben verlangte der Commodore Campbell die Auslieferung aller Schiffe und sämtlicher in den Arsenalen vorhandenen der See bestimmten Kriegsvorräthe. Ein eben von der Armee zurückgekehrter General sprach „von der Ueberlegenheit unserer Mittel, meinte, daß Campbell es nicht wagen würde, den Küstenbatterien zu trotzen, und daß seine unverschämte Forderung, auf unsere Furcht gegründet, jedenfalls zurückzuweisen sei." Einige stimmten in diesem Sinne, »ma la reggente disse: Che sebben vano il pericolo, era vero il timore della città; che bisognava non accrescere il numero de' nemici, e togliere a Napoli occasione di agitarsi; che Campbell ed il suo governo (se questi approvasse le offese) si avessero in faccia al mondo, dopo la taccia di aver mancato alla giurata tregua, l' altra di abusare dei terrori di un popolo per frodargli navi ed attrezzi, e che solo ed ultimo ricovero contro la ingiustizia potente è la istoria.«

Prinz Cariati wurde abgesendet, mit dem Commodore zu unterhandeln, und es wurde beliebt, »che fossero consegnati al commodoro i legni da guerra napoletani; e tenuto ne' magazzini regii in deposito ogni attrezzo di marina; che sì

degli uni come degli altri si disponesse da' due governi napoletano ed inglese, finita la guerra d' Italia: Che la regina con la famiglia, persone e robe di sua scelta, avesse imbarco e sicurezza sopra un vascello di Campbell: Ch' ella potesse mandar messo o negoziatore in Inghilterra a trattar pace: Che la guerra tra l' armata inglese e Napoli cessasse alle ratifiche dell' accordo. Le quali subito date, rassicurarono la città; potè la regina attendere alle estreme cure dello stato. Ella consigliera non gradita di pace, lasciata reggente, fu sollecita per le cose di guerra; provvide all' esercito che combatteva nelle Marche, provide alle fortezze interne, afforzò lo impaurito Montigny de' numerosi e prodi corazzieri della guardia; afforzò Manhes de' granatieri; spedì alla frontiera i gendarmi; le poche schiere di deposito, le stesse guardie della reggia. E fra le milizie urbane conversando con assai maggior animo che di donna, ne accresceva lo zelo, ei sedava del popolo i timori e i sospetti facili e frequenti tra guerre di terra e mare, in città popolosa e molle. Stavano nella reggia la sorella Paulina, lo zio cardinal Fesch, e la madre Letizia, a' quali allo approssimar de' pericoli la regina apprestava imbarco per Francia; e a quattro teneri figliuoli di lei per Gaeta, già vinto ed inseguito Gioacchino, rotto e disperso l' esercito, le fortune del regno infime ed irreparabili, caduta ogni speranza, ogni lusinga svanita. E quando (presenti me ed il principe di Cariati) l' afflitta famiglia venne a lei per congedo, ella mesta sì ma serena, gli racconsolava di consigli e di speranze simulate a conforto loro. Partirono. Ella dopo silenzio brevissimo tornò alle faccende di governo; e trattandosi di surrogare a Manhes altro generale di maggior senno e valore, che respingendo i Tedeschi oltre i Liri, lasciasse al re libera ritirata dagli Abruzzi, ella scelse il generale Macdonald napoletano e ministro in quel tempo della guerra. Ed ecco in quel mezzo presentarsi a lei il duca di Santa Teodora, che assistente alla partenza dei principi, riferendone le particolarità, di tenerezza piangeva; e la regina: »»O trattenete il pianto, gli disse, o andate vi

prego, a sfogare il dolore in altro luogo; che il mio stato non abbisogna di pietosi spettacoli.«« Sensi ed opere degni del grado e del sangue.«

Während dem manoeuvrirte der König, um Capua zu erreichen: in der festen Stellung, durch den Volturno geboten, hätte er mit einiger Aussicht auf Erfolg dem weitern Vordringen der Feinde entgegentreten können; aber ein neuer Unfall, der in dem Lager von Mignano das undisciplinirte Heer betraf, führte dessen Auflösung herbei (16. Mai) und verlöschte den letzten Hoffnungsfunken. Von wenigen Reitern begleitet, traf K. Joachim am 19. Mai zu Neapel ein. Es war gegen Abend, »ma fu del popolo scoperto e salutato come re e come ancora felice. Andò alla reggia negli appartamenti della regina, e giunto a lei, l' abbracciò, e con voce ferma disse: »»La fortuna ci ha tradito, tutto è perduto. — Ma non tutto (ella replicò) se conserveremo l' onore e la costanza.«« Prepararono insieme segretamente la partenza; furono ammessi a strettissimo circolo di corte i più fidi e i più cari, e dopo breve discorso congedati. Egli provvide co' ministri a molte cose di regno, ultime, benefiche, ricordevoli; fu sereno, discreto confortatore della mestizia de' circostanti ed a' Francesi che partivano ed ai servi che lasciava liberale così come principe che ascende al trono.« Sodann ertheilte er den Generalen Carascosa und Colletta Auftrag, mit dem Feind zu unterhandeln. »Disse al primo, trattassero per lo interesse non più di lui, ma dello stato e dell' esercito, e pateggiassero il mantenimento delle vendite, e dei doni, di tutto ciò che lasciavagli fama di buon re ed affettuosa memoria ne' Napoletani. Al Colletta che richiedevagli quali cose concederebbe al nemico, rispose: tutto fuorchè l' onore dell' esercito e la quiete de' popoli; della fortuna contraria io voglio sopra di me tutto il peso.« Den 20. Mai trafen sich diese Bevollmächtigten mit den östreichischen Generalen Bianchi und Neipperg und Lord Burghersh, und es wurde für die Räumung des Königreichs der bekannte Tractat von Casalanza abgeschlossen. Lanza hieß der Besitzer des einsamen, drei Miglien von Capua entlegenen Hauses, wo der Tractat abgeschlossen wurde.

»Nella sera dello stesso giorno, dopo che il re ebbe contezza del trattato, partì sconosciuto verso Pozzuoli; e di là, sopra piccola nave passò ad Ischia, ove rimase un giorno venerato da re; ed il dì 22 sopra legno più grande con poco seguito di cortigiani e di servi, senza pompa, senza lusso, senza le stesse comodità della vita, si partì per Francia. Ed intanto fatte note in Napoli le concordie di Casalanza, la città mandò ambasciatori al principe Borbone.« Die Königin mußte noch den englischen Admiral schriftlich um Hülfe für die zum Aeußersten durch den Pöbel bedrohte Stadt ersuchen, erhielt auch 300 Mann, die momentan die Ruhe wiederherstellten. Die benutzte Caroline, um sich einzuschiffen, wie das auch die Minister Agar, Zurlo, Macdonald thaten, »e pochi altri personaggi, che, non confidando nelle promesse di Casalanza, fuggivano la temuta vendetta de' Borboni.«

Auf Ischia schiffte Joachim sich wiederum ein; das französische Gebiet sollte seiner Reise Ziel werden. Zu Cannes angelangt, vernahm er die von dem kaiserlichen Schwager erlassene Weisung, durch welche ihm der Aufenthalt in Paris untersagt; auf solchen Empfang lebte er in möglichster Verborgenheit in einer Bastide bei Toulon; nach dem Tage von Waterloo verlangte er von dem Präfecten einen Paß für Paris, wo er den Fürsten Metternich aufsuchen wollte. Er wurde ihm verweigert. In der Verzweiflung wendete er sich an den englischen Admiral Pellew (nachmalen Lord Exmouth) mit der Bitte, ihn nach England zu befördern. Dazu wollte der Admiral sich verstehen, doch keine Bürgschaft hinsichtlich der Aufnahme des Flüchtlings übernehmen. Da bei der Stimmung der Provinz der fernere Aufenthalt in Toulon nicht ohne Gefahr, suchte er sich durch öfteres Wechseln seines Aufenthalts an der Seeküste zu verbergen. Nach mehren, in solcher Weise verlebten Wochen stieß ihm, der von allen Geldmitteln fast entblößt, eine Barke auf, deren Patron ihn nach Corsica zu bringen versprach. Am 22. August schiffte er sich mit drei Begleitern ein. Das armselige Fahrzeug befand sich auf dem sturmbewegten Meer fortwährend in Gefahr; glücklicherweise traf es auf das die Strecke zwischen Toulon und Bastia befahrende Paketboot la Balancelle.

So erreichte Joachim die Insel Corsica, wo sich eine kleine Schar Corsen und Franzosen um ihn sammelte, die nicht abgeneigt, dem Vorhaben einer Landung an der neapolitanischen Küste sich anzuschließen, von wo aus Einladungen herüberkamen, vermuthlich heimtückische, an die Abenteurer ergangene Verlockungen.

Am 28. Sept. 1815 schiffte Joachim auf der Rhede von Ajaccio sich ein; für den Transport der ihn begleitenden 250 Mann hatte er sechs Schiffe gemiethet, die zu erhalten er seine Diamanten versetzte. Die Fahrt war nach Salerno gerichtet; es wurden aber die Schiffe durch das stürmische Wetter getrennt. Wie es scheint, wollte der König das Unternehmen aufgeben, wenigstens hat er die bereits gedruckten Proclamationen vernichtet. Es erklärte aber der Schiffscapitain, Barberia, sein Schiff habe Havarie erlitten, es fehle auch an Trinkwasser, daher die Landung unumgänglich nothwendig sei. Die sollte, seinem Dafürhalten nach, bei lo Pizzo an dem Golf von S. Eufemia bewerkstelligt werden. Dieses Ziel erreicht, bestand Barberia, alle Vorstellungen nicht achtend, auf der Landung. Er ebenfalls werde landen, erklärte Joachim, und ihm folgten seine 30 Gefährten. Wohl aufgenommen von einigen Fischern, die ihn erkannten, verfolgte er seinen Weg nach Monteleone hin. Ein Piket Gendarmen stellte sich ihm entgegen, gab Feuer. Joachim wendete sich der Küste zu. Aber Barberia hatte bei den ersten Schüssen die Anker gelichtet. Rathlos am Strand umherirrend, wurde der König von den anrückenden Gendarmen und einem Trupp Gesindel aus lo Pizzo eingeholt, übermannt und unter Mißhandlungen entmenschter Weiber nach dem Schloß von lo Pizzo gebracht. Der in Calabrien commandirende General Nunziante bestellte, sobald ihm der in Neapel verlangte Befehl zugekommen, eine Militaircommission, welche über den entthronten Monarchen das Todesurtheil sprach. In einer Stube des Schlosses, so des Herzogs von Infantado Eigenthum, wurde er am 13. Oct. 1815 von 12 hierzu commandirten Soldaten erschossen und der Leichnam in der Stille in der Pfarrkirche begraben.

Ein König, den man todtschießen läßt als einen tollen Hund, gibt Anlaß zu so traurigen Betrachtungen, gestaltet sich

zu einem so schrecklichen Beispiel, daß ich mich gedrungen fühle, hinsichtlich der Mordscene und ihrer Veranlassung einen französischen und einen italienischen Bericht aufzunehmen. In jenem schreibt M. Desbranz: »Le 25. septembre 1815, M. Maceroni, secrétaire de Murat, arriva à Bastia pour lui remettre un passeport autrichien, conçu en ces termes: »»M. Maceroni est autorisé, par la présente, à prévenir le roi Joachim, que Sa Majesté l'empereur d'Autriche lui accorde un asile dans ses états, sous les conditions suivantes: 1° Le roi prendra un nom privé. La reine ayant pris celui de comtesse de Lipona, on propose au roi le même titre; 2° On laisse au choix du roi de fixer son séjour dans une ville de la Bohême, de la Moravie ou de la Haute-Autriche. Dans le cas où il aimerait mieux demeurer à la campagne, il le pourra sans opposition, pourvu que ce soit dans une des provinces susdites; 3° Le roi engagera sa parole envers Sa Majesté Impériale et Royale, de ne jamais quitter les états autrichiens sans le consentement exprès de ladite Majesté, et de vivre dans la position d'un particulier de distinction, mais soumis aux lois des états autrichiens. En foi de quoi, et afin qu'on en fasse l'usage convenable, le soussigné a reçu ordre, de par l'empereur, de délivrer la présente déclaration. Fait à Paris, ce 1. septembre 1815. Le prince de Metternich.««

»A la réception de ce passeport, Murat écrivit à M. Maceroni la lettre suivante: »»Ajaccio, 28. sept. 1815. J'ai pris connaissance de la feuille dont vous êtes le porteur; j'accepte le passeport que vous êtes chargé de me remettre, et je compte m'en servir pour me rendre à la destination qui m'est fixée. Quant aux conditions que Sa Majesté Impériale et Royale m'impose en m'offrant un asile en Autriche, je me réserve de traiter de cet important article aussitôt que j'aurai rejoint ma famille. Je n'accepte pas l'offre du capitaine Bastard, savoir: de faire usage de la frégate de Sa Majesté Britannique, pour me conduire à Trieste, et cela à cause de l'intimation qu'il m'a faite, il y a quelques jours, dans des termes peu mesurés. Poursuivi, menacé en Corse,

parce qu'on craint que je ne cache des desseins sur cette île, j'avais déjà songé aux moyens de quitter cette contrée. Je pars en effet cette nuit. J'accepte volontiers les deux valets de chambre que vous voulez bien me céder. Sur ce, monsieur Maceroni, je prie Dieu, etc. etc. Joachim.««

»Cette lettre avait été écrite pour cacher le plan de Murat, qui était de partir la nuit même pour reconquérir son sceptre; mais, quelques heures plus tard, il adressa une autre lettre à M. Maceroni, dans laquelle il dévoilait ses intentions véritables. »»Ajaccio, 28. sept 1815. Ma première lettre d'aujourd'hui m'a été dictée par les exigences du moment; mais je dois à moi-même, à la vérité, à votre noble loyauté et à votre bonne foi, de vous dévoiler mes intentions. Voilà le motif de cette seconde lettre. Je préfère la liberté à tout autre bien. La captivité est pour moi la mort. Quel traitement dois-je attendre de ces puissances, qui, pendant deux mois, me laissèrent exposé aux poignards des assassins de Marseille? Moi, j'ai sauvé la vie au marquis La Rivière: il était condamné à l'infamie de périr sur un échafaud; et c'est moi qui obtins sa grâce de l'empereur. Vérité exécrable! c'est lui-même qui excitait la haine des Marseillais contre moi, et qui mettait ma tête à prix!!! Errant dans les forêts, caché dans les montagnes, je dois la vie à la pitié généreuse que mes malheurs excitèrent dans le coeur de trois officiers français, qui m'aidèrent à gagner la Corse, en y exposant plus que jamais leurs jours. Des gens méprisables prétendent que j'ai emporté sur moi des trésors de Naples. Ils ne savent pas que, lorsque ce royaume me fut donné en échange du grand-duché de Berg, qui était à moi en vertu d'un traité solennel, j'y ai apporté des richesses immenses. Tout cela fut employé pour mon royaume de Naples. Le souverain qui s'en est emparé après moi a-t-il reconnu ce présent? Je n'ai pas de quoi vivre, moi et ma famille. Monsieur Maceroni, je n'accepterai jamais les conditions qu'on vous a chargé de m'offrir. Je n'y vois qu'une abdication pure et simple qu'on exige de moi, pour qu'il me soit permis

de vivre; mais dans un esclavage éternel, soumis à l'influence arbitraire des lois, sous un gouvernement despotique, y a-t-il de la modération et de la justice? où sont les égards dus à un monarque malheureux, reconnu formellement dans toute l'Europe, un monarque qui, au moment difficile, décida de la campagne de 1814 en faveur des mêmes puissances, lesquelles aujourd'hui, sans consulter leurs vrais intérêts, l'écrasent sous le poids excessif de leur persécution? C'est une vérité reconnue de toute l'Europe, que si j'ai repoussé les Autrichiens jusqu'au Pô, c'est seulement parce qu'à l'aide d'intrigues on avait réussi à me persuader qu'ils allaient m'attaquer. J'ai jugé alors nécessaire d'avancer ma ligne de défense, et d'intéresser à ma cause les peuples de l'Italie. Personne plus que vous, monsieur Maceroni, ou plus que lord Bentink, ne doit être convaincu que le mouvement fatal de la retraite du Pô fut provoqué par la déclaration de ce général: qu'il était de son devoir de prêter du secours aux Autrichiens, aussitôt qu'ils en demanderaient. Vous connaissez aussi la cause des désordres et de la désertion dans ma belle armée, le faux bruit de ma mort, le débarquement des Anglais à Naples, la conduite du général Pignatelli et la trahison de quelques officiers, qui, à l'aide d'une perfide habileté, réussirent à augmenter par leur exemple et par leur langage le découragement et la désertion. Il n'y a pas aujourd'hui un seul des soldats de cette armée qui n'ait reconnu son erreur. Je pars pour les réjoindre. Ils brûlent de désir de me revoir à leur tête. Ils m'ont gardé leur dévouement, ainsi que mes sujets bien aimés, à quelques classes qu'ils appartiennent. Je n'ai jamais abdiqué. J'ai encore le droit de reconquérir ma couronne, si Dieu m'en donne la force et les moyens. En remontant sur le trône de Naples, je ne peux donner lieu à aucune crainte; on ne me suspectera pas de correspondance secrète avec Napoléon, qui est maintenant à Sainte-Hélène; au contraire, l'Angleterre et l'Autriche pourront tirer de moi des avantages qu'ils attendraient en vain du souverain qu'ils voudraient me substituer. C'est parce que je

vous écris à vous, monsieur Maceroni, que je me livre à tous ces détails. Votre conduite à mon égard, votre réputation et votre nom, vous donnent droit à ma sincérité et à mon estime. Vous ne sauriez empêcher mon départ, quand même vous en auriez le désir. Lorsque cette lettre se trouvera entre vos mains, je serai déjà bien loin de vous, dans la voie que me trace ma destinée. Ou je réussirai dans mon entreprise, ou je tarirai avec ma vie la source de mes peines. Après avoir bravé mille fois la mort en combattant pour la patrie, pourquoi ne la défierai-je pas une fois pour moi-même? Mais je ne puis m'empêcher de frémir en songeant au sort de ma famille. Je n'oublierai jamais la manière noble et délicate dont vous vous êtes acquitté de votre mission auprès de moi. Quel contraste entre vos procédés et la conduite grossière et révoltante de tant d'autres, qui n'avaient ni votre autorité ni votre considération! J'ai ordonné qu'on vous remît tous vos papiers. Sur ce, monsieur Maceroni, je prie Dieu, etc. etc. Joachim.««

»Dernière lettre de Murat à sa famille, écrite le jour de sa mort. »»Ma chère Caroline! Ma dernière heure est arrivée. Dans peu de moments, j'aurai cessé de vivre; tu n'auras plus d'époux, et mes enfants n'auront plus de père. Ne m'oublie jamais, ne maudis pas mon souvenir, je meurs innocent, ma vie n'a jamais été souillée d'aucune injustice. Adieu, mon Achille; adieu, ma Letitia; adieu, mon Lucien; adieu, ma Louise! Montrez-vous au moins dignes de moi. Je vous laisse sans royaume et sans biens, et entourés de nombreux ennemis! Soyez constamment unis; montrez-vous supérieurs à l'infortune; songez à ce que vous êtes, non à ce que vous avez été. Dieu vous protége! Respectez ma mémoire. Sachez que la douleur la plus profonde qui m'accable aux derniers instants de ma vie, c'est de mourir loin de mes enfants. Recevez ma bénédiction paternelle, mes larmes et mes embrassements. Que votre malheureux père soit toujours présent à votre souvenir. Pizzo, ce 13. octobre 1815. Joachim.««

»*Sentence.* La commission militaire, etc. etc., s'étant réunie à dix heures du matin le treizième jour de ce mois d'octobre, et de l'année 1815, dans le château de Pizzo, pour juger comme ennemi public Joachim Murat, général français, en état d'arrestation: On a procédé à la lecture des actes relatifs au procès, et entendu les témoins dans la séance publique; le rapporteur dans ses conclusions; le capitaine Joseph Starace, sous-directeur de l'artillerie dans les Calabres, défenseur officieux du prévenu, qui a déclaré n'avoir plus rien à ajouter à la défense; le procureur-général du roi en sa demande; le président a réuni à huis-clos ladite commission pour porter jugement, et lui a proposé les questions suivantes:

»*Première question.* Le général français Joachim Murat est-il ennemi public? Attendu, que de la lecture des actes, de l'audition des témoins, et des débats, il résulte qu'il faut statuer sur ce fait: Le dimanche 8. d'octobre courant, vers dix heures du matin, sur la plage qui appartient à la commune de Pizzo, mouillèrent deux barques, dont trente personnes, la plupart armées de fusils et de pistolets, descendirent aussitôt avec la rapidité de la foudre, en violant évidemment les lois sanitaires. Des cris, vive le roi Joachim, retentissaient parmi eux; celui que l'on reconnut ensuite être Joachim Murat excitait tout le monde à faire écho, et tâchait, tout le long de la route qui conduit de la marine à la place de Pizzo, de se faire reconnaître et proclamer comme tel. Lorsque enfin ils arrivèrent, répétant toujours les mêmes cris, sur la place, Murat s'adressa aux gardes nationaux pour leur faire battre l'appel, les réunir autour de lui, arracher le drapeau royal qui planait au haut de ce château, et y arborer le drapeau qu'il portait avec lui. Il proclamait hautement que, par suite de son retour sur le sol napolitain, on devait obéissance, non à Sa Majesté Ferdinand IV, mais à lui seul. La ferme résistance que Murat rencontra dans ses séductions rebelles anima davantage ses efforts et ceux de ses compagnons. Pour s'emparer des hauteurs, et pour s'opposer de

toute sa force à cette hardiesse extraordinaire, à laquelle on avait d'abord de la peine à croire, le peuple s'arma bientôt en masse et se réunit à la légion. Murat, qui s'en aperçut, suivit en toute hâte la route supérieure, et, lorsqu'il arriva en pleine campagne, on lui tira des coups de fusil, de sorte qu'il se vit obligé à une retraite précipitée sur une pente escarpée. Escorté d'un petit nombre de ses amis (les autres s'étaient cachés dans les vallées), il tâcha de regagner la côte, poursuivi de toute part par un feu violent; mais il fut arrêté dans sa fuite, parce que les barques s'étaient éloignées. Par hasard, il trouva sur le rivage un bateau, et il se disposait déjà à le pousser dans l'eau pour s'enfuir, quand quelques matelots accourus l'en empêchèrent et s'emparèrent de lui: les compagnons de Murat, au nombre de vingt-huit, furent également arrêtés les armes à la main; c'étaient des Corses; l'un d'eux avait péri frappé par une balle. Murat a déclaré que, dans la nuit du 28. septembre, en partant, accompagné des siens, pour se rendre d'Ajaccio à Trieste où il se proposait de rejoindre sa famille, il fut surpris par la tempête, et que, désirant se pourvoir de vivres, et changer pour un navire plus commode et plus solide son embarcation endommagée par la tempête, il avait résolu de débarquer en cet endroit. Parmi les papiers pris sur les personnes arrêtées, on trouva de soi-disants décrets de Joachim Murat, à la date des 25. et 27. du mois de septembre passé, en vertu desquels, s'arrogeant le titre de roi des Deux-Siciles, il conférait des promotions militaires et des honneurs à Jean Moltedo, et Pierre Pernice, deux de ses compagnons. D'une lettre en date d'hier, écrite par M. l'intendant de Cosenza au général Nunziante, il résulte que Murat, dans la journée du 7. octobre, avait essayé de débarquer sur la côte de Saint-Lucido, et que, repoussé par la force publique, il y avait laissé deux de ses camarades sur le terrain.

»Considérant que Joachim Murat, après avoir quitté, il y a quatre mois, à l'issue de la guerre, le royaume de Naples, qu'il devait aux chances des armes; qu'après être, par con-

séquent, devenu simple citoyen, et soumis comme tout autre à la loi; qu'après que le souverain légitime a été rétabli sur son trône, il à débarqué à Pizzo en plein jour de fête, suivi par des gens armés, et proclamant la rébellion; — considérant que le besoin prétendu de vivres et l'échange du navire sont démentis par des faits, savoir: par les efforts tendant à allumer la révolution dans cette commune; par le débarquement essayé à Saint-Lucido le jour précédent; par la descente précipitée d'étrangers en armes qui violaient d'une manière inexcusable les lois sévères de santé; et qu'en outre on n'a demandé à personne ni vivres ni navire, mais qu'au contraire la barque a poursuivi son voyage; circonstances qui, en détruisant toute idée de secours espéré de l'hospitalité de ce pays, prouvent pleinement une invasion ayant pour effet de troubler l'ordre public; — considérant que les papiers signés par Murat en forme de décrets, la veille même de son départ d'Ajaccio, prouvent qu'il n'a jamais renoncé à la royauté, et que, faute de moyens pour réussir dans son entreprise de détruire le gouvernement légitime, il voulait allumer ici la guerre civile, en excitant les habitants à s'armer pour le soutenir, sacrifiant ainsi à ses desseins criminels la sûreté privée des citoyens paisibles, soumis aux lois, et attachés à leur souverain; — la commission a jugé et juge à l'unanimité que Joachim Murat est coupable d'avoir attenté directement à la sûreté de l'état, d'avoir excité les citoyens à porter les armes contre le roi et l'ordre public, et d'avoir provoqué une insurrection dans la commune de Pizzo pour l'étendre dans tout le royaume: ce qui rend Murat coupable de crime commis contre la sûreté intérieure de l'état, et en fait un ennemi public.

»*Seconde question.* Quelle est la peine applicable à Joachim Murat? Considérant, que la compétence est fixée d'une manière inattaquable par le décret du 28. juin 1815, article V, paragraphe 3 et 4, qui porte: »»Les commissions militaires procèderont contre les auteurs des délits cités ci-dessus, commis après le 29. du mois de mai dernier; — contre ceux

qui sont prévenus d'un des crimes contenus dans le paragraphe 2, 2e section, chapitre 1er, titre Ier, du premier livre du Code pénal, lorsqu'ils ont été saisis les armes à la main ou en flagrant délit; — contre ceux qui sont saisis en délit flagrant ou quasi-flagrant d'exciter le peuple à la révolte contre le gouvernement, soit par des cris, soit par des actes commis dans des lieux publics;«« — considérant, que les attentats dont Joachim Murat a été reconnu coupable, sont prévus par les articles 87 et 91 du Code pénal, dans les termes suivants: »»Art. 87. L'attentat ou le complot, dont le but est, soit de détruire, soit de changer le gouvernement ou l'ordre de succession au trône, d'exciter les citoyens ou les habitants à porter les armes contre l'autorité royale, seront punis de la peine de mort et de la confiscation. Art. 91. L'attentat ou le complot dont le but est d'exciter à la guerre civile en armant les citoyens et les habitants, ou en les excitant à s'armer les uns contre les autres; à porter la dévastation, la ruine et le pillage dans une ou plusieurs communes, seront punis de mort, et les biens des coupables seront confisqués.«« A jugé, et juge que les susdites sanctions pénales sont applicables à Joachim Murat. C'est pourquoi, à la même unanimité, elle l'a condamné et le condamne à la peine de mort, avec la confiscation de ses biens. Le rapporteur est chargé de l'exécution de la présente sentence, dont on imprimera cinq cents exemplaires. Fait à cinq heures après midi, des jours, mois et an susdits.«

»Pizzo, ce 18. octobre 1815. Le prêtre Thomas Antoine Masdea, chanoine de l'église de la ville très fidèle de Pizzo à M. l'intendant de la Calabre ultérieure. Monsieur, après avoir été appelé le 8. du présent mois d'octobre, malgré mon âge de soixant-dix ans, auprès du célèbre Joachim Murat, alors détenu prisonnier, pour maintenir le bon ordre et la modération de par l'autorité de l'église, à quoi je réussis en effet en l'exhortant au château de Pizzo, je me suis trouvé, par ordre de M. le maréchal-de-camp Nunziante, le 13. du même mois, audit château, de 13 heures (de dix heures du

matin à quatre heures du soir) du matin jusqu'à 23 heures du soir, pour disposer Murat aux derniers devoirs de la religion avant de mourir. En effet, Dieu en soit loué, je fus assez heureux pour recevoir sa confession sacramentale, et pour espérer son salut éternel comme prix de la résignation qu'il témoigna jusqu'à ses derniers instants aux décrets de la Providence. Et comme avant d'aller à la mort, pour laisser un souvenir éternel de sa conversion et confondre l'impiété, il a voulu me remettre un billet écrit par lui-même, portant ces mots: Je déclare mourir en bon chrétien, J. M.; j'ai l'honneur de vous l'envoyer pour le rendre public. Je crois aussi de mon devoir de faire parvenir ledit billet d'une manière sûre entre les augustes mains de S. M. R. notre monarque bien-aimé Ferdinand IV, afin que son ame religieuse en soit soulagée. Masdea.«

Den zweiten Bericht entlehne ich dem General Colletta: »Dopo la battaglia di Vaterloo e la caduta dell' impero francese molte voci si divolgavano sulle sorti del re Gioacchino; chi lo diceva in Tunisi, chi in America, o che nascosto si tenesse in Francia, o che travagliato fuggisse a ventura; quando s' intese che da re era giunto in Corsica, ed indi a poco da nemico in Calabria. Qui lo attendea la fortuna per dare al mondo novelli esempii di sua possanza, abbattendo le sublimità ch' ella dalla polvere aveva erette, e confondendo gli estremi di felicità e di miseria.

»Ho detto le sventure di lui nella guerra d' Italia, e la fuga dal regno, e come in Ischia, restato un giorno, prese asilo sopra piccolo legno che navigava per Francia. Traversando il golfo di Gaeta, vedendo su le torri sventolare la sua bandiera, pensando che i suoi figli stavano tra quelle mura, e oltre ciò l' impeto naturale ed il lungo uso di guerra lo spingevano ad entrare nella fortezza, ed ivi combattere, non a speme di regno, per disperato consiglio; ma parecchie navi chiudendo le entrate al porto, egli addolorato, proseguì a navigare verso occidente.

»Giunse a Frejus il 28 maggio ed approdò al lido istesso che il prigioniero dell' Elba due mesi avanti e con fato migliore

avea toccato. Sulla terra di Francia mille pensieri e memorie lo agitavano, le primizie del suo valore, le fatiche, le fortune, il diadema, il nome; e dall' opposta parte gli ultimi fatti della guerra di Russia, l' ira di Bonaparte, le pratiche coll' Austria e con la Inghilterra, l' alleanza e la guerra contro la Francia, l' abbandono e la ingratitudine. Le avversità avevano ammollito quell' animo, e prevalendo il timore alla speranza, non osò recarsi a Parigi, si fermò a Tolone.

»Scrisse lettere al ministro Fouchè suo amico nelle prosperità, e diceva: »»Voi conoscete i motivi ed i casi della guerra d' Italia; or io in Francia offro all' imperatore il mio braccio, ed ho fede che a' cieli piacerà di ristorare le sventure di re colle fortune di capitano.«« Fouchè presentò il foglio a Bonaparte, che richiese qual trattato di pace avesse egli fermato col re di Napoli dopo la guerra dell' anno 14; così ricordando e vendicando le offese. Gioacchino restò in Tolone, venerato da quelle genti, o che fosse pietà della sua sventura, o memoria dell' antica grandezza, o sospetto di novelle fortune.

»Pur quel molesto riposo gli fu turbato dopo i fatti di Vaterloo. Tolone, Nimes, Marsiglia si videro agitate da furie civili e religiose; i partigiani dell' impero trucidati, divise le spoglie. Gioacchino si nascose, e mandò lettere allo stesso Fouchè, che, poco fa ministro di Bonaparte ora di Luigi, serbava illesa l' autorità e la potenza presso re nemici, fra le rovine de' regni. Gioacchino lo pregava di un passaporto per la Inghilterra, promettendo vivere da privato sottomesso alle leggi. E così scrisse a Maceroni suo uffiziale di ordinanza quando regnava, rimastogli fido, e per ingegno e fortuna noto a' re alleati. Ma Fouchè non rispondeva, e Maceroni, venuto in sospetto della polizia di Francia, fu imprigionato.

»Peggiori ogni dì si facevano le sorti dell' infelice Murat: cercato da' manigoldi di Tolone, insidiato dal marchese La Riviere, che anni prima scampato per suo favore dal supplizio, ora gli rendeva ingratamente morte per vita; scrisse lettere al re di Francia non superbe nè abbiette, ma da re

profugo ed infelice, e le mandò a Fouchè onde le appresentasse alle regie mani; il foglio al re non aveva data per non palesare l' asilo e non mentirlo; quello al ministro diceva: dall' oscuro abisso del mio carcere, nè altro di miserevole, vietandolo il regale orgoglio. Nulla ottenne per que' prieghi, che l' astuto ministro non rispose, e il re pur tacque. Misero e disperato deliberò di recarsi a Parigi e fidare le sue sorti a' re collegati memore del cinto diadema, e de' fasti di guerra e de' confidenti colloquii con que' re, e delle tante volte distese mani in pegno di amicizia e di fede: egli sperava nobile accoglimento e salvezza. Non imprese il cammino di terra per evitare le strade ancora bagnate del sangue del maresciallo Brune; fece noleggiare una nave che lo portasse ad Havre de Grâce, donde senza periglio poteva recarsi a Parigi.

»Fu scelta per lo imbarco spiaggia recondita e molta notte; ma fosse errore o caso, andò la nave in altro luogo, ed egli dopo lungo aspettare e cercarla, vedendo che spuntava la prima luce, andò vagando tra boschi e vigneti; trovò a caso altro asilo, scampò altre insidie, ed alfine sopra piccola navicella fuggì di Francia verso Corsica, isola ospitale, patria di molti che un dì furono suoi seguaci nella guerra e compagni di gloria. Dopo due giorni di navigare sorse improvvisa tempesta, sì che, raccolta la piccola e sola vela latina, corse il legno per trent' ore a fortuna di mare. Calmato il temporale (e fu ventura perchè il piccolo naviglio in più parti sdrucito non poteva reggere alle procelle), scoprirono altra nave più grande che veleggiava verso Francia; e raggiuntala, uno de' tre seguaci di Gioacchino dimandò con preghi al piloto di accoglierli, e per larga mercede menarli in Corsica. E quegli, o che avesse cuore inumano, o che temesse d' insidia o di contagio, rigettò con disdegno la richiesta. Ma volle fortuna che gl' infelici fossero raggiunti dalla corriera che fa continuo passaggio tra Marsiglia e Bastia; Gioacchino, a viso alzato, palesò il suo nome a' nocchieri, e soggiunse: »»Io Francese parlo a' Francesi, e

vicino al naufragio dimando ajuto a chi naviga fuor di periglio.«« Fu accolto ed onorato da re.

»Nel dì seguente sbarcò a Bastia. La Corsica in quel tempo era sconvolta da discordie civili, parteggiando i borbonici, i bonapartisti, gl' indipendenti; delle quali parti la prima era poca e debole; e le altre due, più forti, fidavano per novità di stato in Gioacchino. Perciò le autorità dell' isola insospettivano; ed egli per sicurtà e prudenza passò a Vescovado, indi ad Ajaccio, sempre perseguito da' reggitori dell' isola e sempre difeso dagli isolani sollevati in armi. Le quali popolari accoglienze lo rendevano allo stato di re, mostrandogli falsa immagine di fortuna, sì che spesso diceva: »»Se popoli nuovi per me combattono, che non faranno i Napoletani! Io ne accetto l' augurio.«« Allora fece disegno, non rivelato che a' suoi più fidi, di approdare in Salerno, dove tre mila del già suo esercito stavano oziosi e scontenti del governo borbonico; passar con essi ad Avellino, ingrossare, procedendo, di soldati e partigiani; precorrere di tre giorni sul cammino di Basilicata le schiere tedesche, le quali forse movevano da Napoli per combatterlo; riempiere della sua fama tutto il regno; e non volgere alla capitale primachè il grido de' successi non avesse disordinato il governo, e spinto il timido Borbone alla fuga. Non prevedeva sventure, non curava pericoli, vietandolo naturale baldanza e lungo uso di fortuna e di guerra. Fra' quali pensieri raccolse una squadra di duecentocinquanta Corsi, fidi a lui, pronti a cimenti, e noleggiò sei barche. Prefisse il giorno al partire; ma, poco innanzi di muovere, lettere del Maceroni da Calvi annunziavano ch' egli portatore di buona nuova era in cammino per Ajaccio. Gioacchino lo attese e quegli, giunto il dimani, narrò brevemente i proprii casi, e gli porse un foglio che in idioma francese diceva (s. S. 399).

»»Or dunque, disse Gioacchino, una prigione è il mio asilo! prigione è come tomba, ed a re caduto dal trono non rimane che morir da soldato. Tardi giugneste, Maceroni; ho già fermo il mio destino: aspettai per tre mesi la decisione

de' re alleati; quegli stessi che non ha guari mi ricercavano di amicizia, mi han poi lasciato sotto il ferro de' miei nemici. Io vo con felici speranze a riconquistare il mio stato; la sventurata guerra d' Italia nulla tolse alle mie ragioni; si perdono i regni e si acquistano per l' armi, i diritti alla corona sono immutabili, e i re caduti risalgono al trono se lo vuole fortuna, istromento di Dio. La mia prigionia, qualora fallisca l' impresa, troverà scusa dalla necessità; ma non mai serberò, volontario schiavo sotto barbare leggi, misero avanzo di vita. Bonaparte rinunziò al trono di Francia; vi tornò per quelle vie che ora io tento, fu sconfitto in Vaterloo e prigioniero. Io non ho rinunziato; i miei diritti sono illesi, destino peggiore della prigionia sarebbe contrario alla ragione delle genti; ma rassicuratevi, sarà Napoli la mia Sant' Elena.««

»Nella notte, che fu del 28 settembre, la piccola armata salpò di Ajaccio, ed era sereno il cielo, placido il mare, propizio il vento, animosa la schiera, allegro il re; fallaci apparenze. Il governo di Napoli molto sapeva di Gioacchino, e dirò come. Appena sentì ch' egli era in Corsica cercò persona che lo spiasse; ed a quel vile uffizio si offerse, o (raccomandato dalla sua mala fama) fu richiesto un tale Carabelli, Corso di patria, impiegato da Gioacchino nel suo regno, d' ingegno vario ed ingrato. Si accostò in Ajaccio all' incauto Murat, e simulando gratitudine lo distoglieva dall' impresa; consiglio amichevole come che di nemico, avendo così comandato al Carabelli il governo di Napoli che misurava i pericoli di quella impresa. Quegli dunque riferì di Gioacchino il proponimento, le speranze, gli apparecchi e le mosse, ma il governo nulla faceva in difesa, ignorando il luogo del disegnato sbarco e temendo divolgare i pensieri di Gioacchino nel regno, dov' erano molti ed audaci i suoi partigiani, pochi e deboli i borbonici, e già mancate le speranze che il ritorno dell' antico re avea suscitate ne' creduli ed inesperti.

»Per sei dì l' armata prosperamente navigò, poi la disperse tempesta che durò tre giorni; due legni, l' uno de' quali tenea Gioacchino, erravano nel golfo di Santa Eufemia, altri due a

vista di Policastro, un quinto nei mari della Sicilia, e il sesto a ventura. Il pensiero dello sbarcare a Salerno impedirono i cieli a noi benigni, perciocchè quelle armi non assai potenti al successo, nè così deboli da restar subito oppresse, bastavano a versare nel regno discordie civili, tirannide e lutto. L' animo di Gioacchino si arrestò dubbioso, e poi disperato ed audace stabilì di approdare al Pizzo per muovere con ventotto seguaci alla conquista di un regno.

»Era l' 8 d'ottobre, dì festivo, e le milizie urbane stavano schierate ad esercizio nella piazza, quando giungendo Gioacchino colla bandiera levata, egli ed i suoi gridarono: »»Viva il re Murat.«« Alla voce rimasero muti i circostanti che prevedevano infausta fine alla temerità della impresa. Murat, viste le fredde accoglienze accelerò i passi verso Monteleone, città grande, capo della provincia e ch' egli sperava amica non credendola ingrata. Ma nel Pizzo un capitano Trentacapilli ed un agente del duca dell' Infantado, divoti ai Borboni, questi per genio e quegli per antichi ed atroci servigi, uniscono in fretta aderenti e partigiani, raggiungono Gioacchino e scaricano sopra di lui archibugiate. Egli si arresta e non coll' armi, co' saluti risponde. Crebbe per la impunità l' animo a' vili; tirano altri colpi, rimane ucciso il capitano Moltedo, ferito il tenente Pernice, si dispongono gli altri a combattere; ma Gioacchino lo vieta, e col cenno e col braccio lo impedisce.

»Ingrossando le nemiche torme, ingomberato d' esse il terreno, chiusa la strada, non offre campo che il mare, ma balze alpestri si frappongono, eppure Gioacchino vi si precipita, ed arrivando al lido vede la sua barca veleggiare da lunge. Ad alta voce chiama Barbarà (era il nome del condottiero), ma quegli l' ode e più fugge per far guadagno delle ricche sue spoglie. Ladro ed ingrato: Gioacchino, regnando, lo aveva tratto della infamia di corsaro, e benchè Maltese ammesso nella sua marina e sollevato in breve spazio a capitano di fregata, cavaliere e barone. Gioacchino, disperato di quel soccorso, vuole tirare in mare piccolo naviglio che è

sulla spiaggia, ma forza d' uomo non basta, e mentre si affatica, sopraggiunge Trentacapilli co' suoi molti, lo accerchiano, lo trattengono, gli strappano i giojelli che portava al capello e sul petto, lo feriscono in viso, e con atti ed ingiurie in mille modi l' offendono; fu quello il momento dell' infima sua fortuna, perchè gli oltraggi di villana plebaglia sono più duri che morte. Così sfregiato lo menarono in carcere nel piccolo castello, insieme ai compagni che avean presi e maltrattati.

»Prima la fama e poi lettere annunziarono alle autorità della provincia que' fatti, nè furono creduti. Comandava nelle Calabrie il general Nunziante, che spedì al Pizzo il capitano Stratti con alquanti soldati. Stratti si recò al castello, ed imprese a scrivere i nomi de' prigioni, egli medesimo non credendo che vi stesse Gioacchino; dopo due, dimandò al terzo chi fosse, e quegli: »»Gioacchino Murat re di Napoli.«« A' quali detti il capitano compreso di maraviglia e rispetto, abbassò gli occhi, lo pregò di passare a stanza migliore, gli fu cortese di cure, gli disse maestà, ultimi favori o ludibrii della fortuna. Arrivò Nunziante, lo salutò sommessamente e provvide ai bisogni di cibo e vesti. Quel generale nella prigionia di Gioacchino conciliò (difficile opera) la fede al re Borbone e la riverenza all' alta sventura del re Murat.

»Per telegrafo e corriere seppe il governo i casi del Pizzo: spavento del corso pericolo, allegrezza de' successi, ancora sospetti e dubbiezze, odio antico, vendetta, proponimento atroce, furono i sensi del ministero e del re. Si voleva porre in carcere i murattisti più noti e più potenti, mancò l' animo a farlo; si mossero soldati nelle province; si mandò in Calabria con poteri supremi il principe di Canosa, sperimentato strumento di tirannide e di enormità; si afforzò la reggia di guardie e di custodi. Le quali sollecitudini cessavano colla morte di Murat, e ne fu dato il comando per via di segni e di messi: un tribunal militare dovea giudicarlo come nemico publico. E mentre il comando di morte volava sulle ale de' telegrafi, Gioacchino al Pizzo passava il tempo serenamente, dormiva come i fortunati, curava le mondizie

della persona, parlava al Nunziante qual re a generale straniero; e nel giorno innanzi al morire gli disse, esser facile accordarsi col re Ferdinando, questi cedendo a lui il reame di Napoli, ed egli all' altro le sue ragioni sulla Sicilia. Ne' quali pensieri temerarii ed inopportuni traspariva di Gioacchino l' indole e l' ingegno.

»Ma il fatale comando della notte del 12 arriva. Si eleggono sette giudici, tre de' quali ed il procurator della legge erano di que' molti che Murat nel suo regno avea tolti dal nulla, ed accumulati sovr' essi doni ed onori. Se rifiutavano il crudele uffizio erano forse puniti (come voleva rigor di legge) colla perdita dell' impiego e la prigionia per tre mesi, compravano a basso prezzo onorata fama; ma preferendo la disonestà, tutti accettarono, rendendo grazie a chi gli scelse, per la opportunità, ei dicevano, di dar pruova di fede al nuovo re. Ed erano crudeli all' antico, e speravano col nome di una virtù nascondere le turpitudini dell' opposto vizio. In una stanza del castello fu l' infame concilio adunato.

»In altra stanza Gioacchino dormiva l' ultimo sonno della vita. Entrò Nunziante quando già chiaro era il giorno, ma pietà non sofferse che il destasse, ed allorchè per sazietà di sonno aprì le luci, quegli, composto a dolore, gli disse che il governo aveva prescrito ch' ei fosse da un tribunale militare giudicato. »»Ahi, rispose, io son perduto! il comando del giudizio è comando di morte.«« Di pianto velò gli occhi, ma poi vergognando il respinse, e domandò se gli sarebbe permesso di scrivere alla moglie, al che l' altro con un segno (poichè sentiva l' animo commosso e soffocata la voce) accennò il sì, ed egli con mano sicura scrisse in francese: »»Mia cara Carolina, l' ultima mia ora è suonata, tra pochi istanti io avrò cessato di vivere, e tu di aver marito. Non obbliarmi giammai, io moro innocente, la mia vita non è macchiata di alcuna ingiustizia. Addio mio Achille, addio mia Letizia, addio mio Luciano, addio mia Luisa, mostratevi al mondo degni di me, io vi lascio senza regno e senza beni, tra numerosi nemici. Siate uniti e maggiori dell' infortunio; pensate a ciò

che siete non a quel che foste, e Iddio benedirà la vostra modestia. Non maledite la mia memoria. Sappiate che il mio maggior tormento in questi estremi di vita è il morire lontano dai figli. Ricevete la paterna benedizione, ricevete i miei abbracciamenti e le mie lacrime. Ognora presente alla vostra memoria sia il vostro infelice padre. Gioacchino. Pizzo 13 ottobre 1815.«« Recise alcune ciocche de' suoi capelli, e le chiuse nel foglio che consegnò e raccomandò al generale.

»Fu eletto difensore il capitano Starace che si presentò all' infelice per anunziargli il doloroso uffizio presso que' giudici. Ed egli: »»Non sono miei giudici, disse, ma soggetti; i privati non giudicano i re, nè altro re può giudicarli perchè non vi ha impero su gli eguali: i re non hanno altri giudici che Iddio e i popoli. Se poi sono riguardato qual maresciallo di Francia, un consiglio di marescialli può giudicarmi, e se qual generale, di generali. Prima ch' io scenda alla bassezza degli eletti giudici, molte pagine dovranno strapparsi dalla storia di Europa; quel tribunale è incompetente, io ne arrossisco.«« Ma pure Starace lo pregava a comportare di esser difeso, ed egli allora con risoluto consiglio: »»Voi non potrete salvare la mia vita, fate che io salvi il decoro di re. Qui non trattasi di giudizio, ma di condanna; e costoro che chiamano miei giudici, sono miei carnefici. Non parlerete in mia difesa, io ve lo vieto.««

»Dolente partivasi il difensore, entrò il giudice compilatore del processo, e gli chiedea, come è costume, del nome; ed altro dir volea, ma il prigioniero troncò il molesto discorso con dirgli: »»Io sono Gioacchino Murat re delle due Sicilie e vostro; partite, sgombrate di voi la mia prigione.«« Rimasto solo, chinò a terra il capo, incrociate al petto le braccia, gli occhi affissati sopra i ritratti della famiglia; al sospirar frequente, alla profonda mestizia palesava che asprissimo pensiero gli premeva il cuore. Trovandolo in quell' atto il capitano Stratti, suo benevolo custode, non osava parlargli; ma Gioacchino gli disse: »»Nel Pizzo è gioja la mia sventura (il suppose o il sapeva). E che ho fatto io a' Napoletani per

avergli a nemici? Ho speso a loro pro tutto il frutto di lunghe fatiche e di guerra, e lascio povera la mia famiglia. Quanto è di libero nei codici, è opera mia. Io diedi fama all' esercito, grado alla nazione fra le più potenti d' Europa. Io per amor di voi dimenticai ogni altro affetto; fui ingrato a' Francesi che mi avevano guidato sul trono, donde io scendo senza tema o rimorso. Alla tragedia del duca di Enghien, che il re Ferdinando oggi vendica con altra tragedia, io non presi parte, e lo giuro a quel Dio che in breve mi terrà nel suo cospetto.«« Tacque per alcuni istanti, e dipoi: »»Capitano Stratti, sento bisogno di esser solo. Io vi rendo grazie dell' amore mostratomi nella sventura, nè in altro modo posso provarvi la mia riconoscenza che confessandola. Siate felice.«« Così Gioacchino, e lo Stratti ubbidiente il lasciava, ma piangendo.

»Indi a poco, non ancora palese la condanna, entrò il prete Masdea, e disse: »»Sire, è questa la seconda volta che io le parlo. Quando V. M. venne al Pizzo, sono cinque anni, io le dimandai un soccorso per compiere le fabbriche della nostra chiesa, ed ella il concesse più largo delle speranze. Non dunque sfortunata è la mia voce appo lei, ed oggi ho fede che ascolterà le mie preghiere, solamente rivolte al riposo eterno dell' anima.«« Compiè Gioacchino gli atti di cristiano con filosofica rassegnazione, ed a dimanda del Masdea scrisse in idioma francese: »»Dichiaro di morire da buon cristiano, G. M.««

»Opere così pietose si praticavano in una camera del castello; ma spietatissime in altra, dove il tribunale militare profferiva: Che Gioacchino Murat, tornato per la sorte delle armi privato quale nacque, venne a temeraria impresa con ventotto compagni, confidando non già nella guerra, ma nei tumulti; che spinse il popolo a ribellarsi, che offese la legittima sovranità, che tentò lo sconvolgimento del Regno e della Italia, e che perciò, nemico pubblico, era condannato a morire, in forza di legge del decennio mantenuta in vigore. La qual legge (per maggiore scherno di fortuna) dettata da Gioacchino

sette anni innanzi, benignamente da lui sospesa in molti casi di governo, fu, come ho detto, istromento della sua morte.

»La sentenza venne udita dal prigioniero con freddezza e disdegno. Menato in un piccolo ricinto del castello, trovò schierato in due file uno squadrone di soldati; e non volendo bendar gli occhi, veduto serenamente l' apparecchio dell' armi, postosi in atto d' incontrare i colpi, disse ai soldati: »»Salvate al viso, mirate al cuore.«« Dopo le quali voci le armi si scaricarono, ed il già re delle due Sicilie cadde estinto, tenendo stretti in mano i ritratti della famiglia, che insieme alle misere spoglie furono sepolti in quel tempio istesso che la sua pietà aveva eretto. Quei che crederono alla sua morte amaramente ne piansero, ma la più parte de' Napoletani ingannava il dolore, fingendo non so qual mendacio in tutti i fatti del Pizzo.

»Questa fine ebbe Gioacchino nel quarantesim' ottavo anno di vita, settimo di regno. Era nato in Cahors di genitori poveri e modesti; nel primo anno della rivoluzione di Francia, giovanetto appena, fu soldato ed amante di libertà, ed in breve tempo uffiziale e colonello. Valoroso ed infaticabile in guerra, lo notò Bonaparte e lo pose al suo fianco; fu generale, maresciallo, gran duca di Berg e re di Napoli. Mille trofei raccolse (da secondo più che da capo) in Italia, Alemagna, Russia ed Egitto; era pietoso a' vinti, liberale a' prigioni, e lo chiamavano l' Achille della Francia perchè prode ed invulnerabile al pari dell' antico; ebbe il diadema quasi in dote della sorella Bonaparte, lo perdè per ignoranza di governo. Due volte fatale alla Francia, nell' anno 14 per provvido consiglio, nel 15 per insano. Ambizioso, indomabile, trattava colle arti della guerra la politica dello stato. Grande nelle avversità tollerandone il peso; non grande nelle fortune perchè intemperato ed audace. Desiderii da re, mente da soldato, cuore di amico. Decorosa persona, grato aspetto, mondizie troppe, e più ne' campi che nella reggia. Perciò vita varia per virtù e fortuna, morte misera, animosa, compianta.«

Während K. Joachim dem Gestade zusteuerte, wo er wenigstens persönliche Sicherheit zu finden hoffen konnte, mußte seine Königin von dem Schiffe aus, das für jetzt ihr Gefängniß geworden, den Jubel der Stadt Neapel wegen der Restauration der Bourbonen vernehmen. Am andern Tage wurden doch die Segel gelichtet, und gelangte das Linienschiff zeitig nach Triest. Unter Bewilligung des k. k. Hofs lebte Caroline Gräfin Lipona (Napoli) zuerst in Böhmen, bewohnte sodann die Schlösser Haimburg (seit 1815) und Brunn, seit 1817 Froschdorf, endlich die Villa Campo Marzo bei Triest, in Gesellschaft ihrer Schwester Elisa, besaß auch durch Kauf, 1822, die Herrschaft Froschdorf bei Wienerisch-Neustadt, die gegenwärtig des Grafen von Chambord Eigenthum. Zum Betreiben einiger Geldforderungen wurde ihr ein vorübergehender Aufenthalt in Paris gestattet bis zum Juli 1838, wo sie den französischen Boden wieder verlassen mußte. Sie starb wie ihr Vater und ihr Bruder Napoleon am Magenkrebs, 1846, nachdem sie Mutter von vier Kindern geworden: 1. Achilles Napoleon, der Kronprinz, geb. 21. Januar 1801, lebte bis 1821 bei seiner Mutter, worauf er sich nach Nordamerica wendete und in Florida, Jefferson County, unweit Tallahassee, Ländereien ankaufte; bis 1824 hatte er zu New-York gelebt. Mit der Urbarmachung seines Eigenthums beschäftigt, fand er noch Zeit für wissenschaftliche Studien, namentlich in Bezug auf die Verfassung der vereinigten Staaten, erwarb sich auch in hohem Grad die Achtung seiner Mitbürger. Im Jahr 1828 übersiedelte er nach Georgien, eine Advocatur zu betreiben. Im Jahr 1831 trat er für kurze Zeit als Obrist der Fremdenlegion in belgische Dienste. Im J. 1839 kam er nach Europa zurück und fand an dem Hofe von K. Louis Philippe freundliche Aufnahme. Nachdem er mehre Jahre in Frankreich zugebracht, begab er sich auf den Heimweg nach Florida, und ist er 1848 auf seiner Farm gestorben, ohne Kinder zu haben in seiner Ehe mit Caroline Dudley. Man hat von ihm Exposition des principes du gouvernement républicain tel qu'il a été perfectionné en Amérique, Paris 1833. Man hält ihn auch für den Verfasser einer Schrift, worin die Nothwendigkeit der Sklaverei in den Südstaaten dargethan.

2. Lätitia Josephine, geb. 25. April 1802, wurde zur Fürst-Aebtissin von Elten ernannt den 14. März 1808, heurathete aber nachmalen in das große Haus der Grafen Pepoli zu Bologna. 3. Napoleon Lucien Charles, geb. 16. Mai 1803, erhielt im Januar 1813 den Titel Prince de Pontecorvo. Bis zum J. 1825 lebte er bei seiner Mutter, dann wollte er Spanien bereisen. Es wurden ihm aber Schwierigkeiten gemacht, die zu seiner Verhaftung führten. Der wiedererlangten Freiheit froh, bestieg er ein nach Nordamerica bestimmtes Schiff. Advocat zu New-York, 1827 verheurathet, errichtete er ein Pensionat für Töchter höhern Standes. Er besuchte Frankreich 1839 und 1844, dann 1848 unmittelbar nach der Februarrevolution. Hier hatte er Eile, das Lotdepartement zu erreichen, wurde dort auch von mehr als 45,000 Wählern zum Deputirten für die constituirende, dann für die gesetzgebende Versammlung ernannt. In den Club der rue de Poitiers aufgenommen, fiel er während der Unruhen vom 15. Mai 1848 in einen Trupp Aufrührer, wo er wegen Aehnlichkeit mit Caussidière Unannehmlichkeiten hätte haben können. In den J. 1849—1850 stand er als der französischen Republik außerordentlicher Gesandter und bevollmächtigter Minister am Hof zu Turin; darauf wurde er Obrist einer der beiden Legionen der Nationalgarde, so die Umgebung von Paris zu stellen hatte, und am 25. Januar 1852 Senator. Man hielt ihn für einen Prätendenten zu der Krone von Neapel, was er doch in einem der Oeffentlichkeit bestimmten Brief abzulehnen schien. 4. Louise Julie Caroline, geb. 22. März 1805, wurde zu Triest 27. Oct. 1825 einem Grafen Rusponi aus Ravenna angetraut. Joachim hatte auch eine Adoptivtochter, Antoinette Marie Murat, genannt Bonafons, die geb. 5. Januar 1793, am 28. Januar 1808 durch Napoleon I gefürstet, am 5. Febr. 1808 mit dem Fürsten Karl Anton Friedrich von Hohenzollern-Siegmaringen vermählt wurde. Eine Mutter von vier Kindern, starb sie zu Siegmaringen 19. Januar 1847. Ihr ältestes Kind, 1. Annunciate Caroline Joachime Antoinette Amalie, geb. 6. Jun. 1810, heurathete am 7. Jan. 1839 den Prinzen Friedrich Franz Xaver Anton von Hohenzollern-Hechingen, k. k. Feldmarschall-

Lieutenant und Inhaber des 2. Chevauxlegersregiment. Dieser, einer der Helden des Tags von Aspern, 1809, starb den 13. Dec. 1847, und die kinderlose Wittwe nahm den zweiten Mann, den Major Johann Stäger von Waldburg. 2. Karl Anton Joachim Zephyrin Friedrich Mainrad, regierender Fürst in Siegmaringen bis zum 7. Dec. 1849, königl. preussischer General der Infanterie, Militairgouverneur der Rheinprovinz und Westfalens, Chef des 26. Infanterie-Regiments und Commandeur der 14. Division zu Düsseldorf. Er hat die Herrschaft Bassenheim angekauft. 3. Amalie Antonie Caroline Adrienne, geb. 30. April 1815, verm. 25. Jul. 1835 mit Herzog Eduard Karl Wilhelm Christian von Sachsen-Altenburg, starb 14. Januar 1841 mit Hinterlassung von zwei Töchtern. 4. Friderike Wilhelmine, geb. 24. März 1820, wurde den 5. Dec. 1844 dem Marchese Joachim Napoléon Pepoli, dem ältesten Sohn der ältern Tochter von Joachim Murat, angetraut. Ein Brudersohn von König Joachim, Pierre Gaetan Graf Murat, geb. 1800, wurde nach der Julirevolution 1830 von dem Departement Lot als Deputirter in die Kammer gesandt, mußte indessen wegen Kränklichkeit zeitig sein Mandat niederlegen. Er starb am 25. Dec. 1847, aus der Ehe mit Marie Pauline de Meneval, einer Schwester vermuthlich des anmuthigen Schreibers, einen Sohn und eine Tochter hinterlassend. Der Sohn, Joachim Joseph André Graf Murat, geb. 12. Dec. 1828, Mitglied des gesetzgebenden Körpers, ist seit 22. Dec. 1854 mit Blanche Alice Marion, die Tochter, Jérome Napoléone Caroline Murat, seit 1. Jul. 1854 vermählt mit Charles Elie Maximilien Marquis du Tillet.

Jérome Bonaparte, der Frau Lätitia jüngstes Kind, geb. zu Montpellier 15. Nov. 1784, hatte zur Zeit seiner Aufnahme in das Collége von Juilly, in der Landschaft Brie, das zehnte Jahr erreicht und nahm, nach dem Willen des ersten Consuls, Dienst in der französischen Marine. Aspirant bis zum März 1802, wurde er gegen Ende des Jahrs Fähnrich. Der Expedition gegen die Neger auf S. Domingo zugetheilt, wurde er doch gleich nach der Landung als Ueberbringer von Depeschen nach Europa zurückgeschickt. Fregattencapitain, führte er die Fregatte l'Epervier

nach Martinique, kreuzte auch längere Zeit vor der Insel Tabago. Einige Monate später, im Sommer 1803, wurde er auf seiner Fregatte l'Epervier von einem englischen Kreuzer gejagt; um wenigstens seine Person in Sicherheit zu bringen, bestieg er das zunächst ihm aufstoßende Handelsschiff, Eigenthum von William Patterson, der einer der reichsten Handelsleute in Baltimore. Dahin gelangt, hatte Jérome Eile, dem Eigenthümer des Schiffes seine Dankbarkeit zu bezeigen. Dieses führte zu Bekanntschaft mit Elisabeth Patterson, der liebenswürdigen ältern Tochter des Hauses, und wurde sie zu Boston, 24. oder 27. Dec. 1803, durch den Bischof Carroll dem irrenden Ritter angetraut.

Höchlich mißbilligte der erste Consul diese Heurath. Gleich im Monat Januar 1804 mußte gegen dieselbe der französische Gesandte in Nordamerica Einspruch erheben. In der Hoffnung, den Bruder zu besänftigen, schrieb Jérome an seine Mutter den unterwürfigen Brief vom 29. März 1804: »Mes lettres, par lesquelles je vous annonçais mon mariage, vous sont sans doute parvenues, ma bonne maman; c'est une nouvelle qui vous a dû étonner; mais, lorsque vous connaîtrez ma femme, j'espère que vous approuverez mon choix. Dans ces époques essentielles de la vie de l'homme vous voyez, ma chère maman, que l'on y est conduit comme par une destinée que l'on ne peut ni éviter ni prévoir. Assurément je n'avais pas prévu la mienne et ne l'ai point évitée. Je vous ai donné des détails plus particuliers dans mes dernières lettres qui sans doute sont actuellement sous vos yeux; je n'en parlerai pas davantage et j'attendrai l'occasion de vous présenter une femme chérie et qui mérite de l'être. Je vous envoie son portrait. M. de Maupertuis, qui a passé l'hiver avec moi, vous le remettra, et, comme son intention est de retourner, si le hasard faisait que je fusse encore en Amérique, il m'apportera de vos nouvelles et votre approbation à mon mariage, sans laquelle je ne puis être heureux. Adieu, ma bonne maman, je vous embrasse du meilleur de mon coeur. J. Bonaparte. J'apprends que Lucien est en voyage, Paulette à Rome, et Louis aux eaux. Dans vos lettres rappelez leur frère Jérôme

à leur souvenir, et présentez-leur les amitiés de ma femme.« Verzeihung zu suchen, hätte Jérome die liebenswürdige Frau seiner Familie vorstellen mögen, aber die Gefahr, englischen Kreuzern in die Hände zu fallen, hielt ihn bis zum Frühling 1805 in America fest. Im Maimonat nach Lissabon gelangt, mußte er vernehmen, daß sein Bruder die Heurath nicht anerkenne, am 2. März 1805 verboten habe, die „angeblich eheliche Verbindung seines Bruders einem Civilstandsregister einzutragen", auch Befehl gegeben habe, der Miß Patterson das Betreten der französischen Grenze zu untersagen. Gern oder ungern trennte er sich von der Frau seiner Wahl den 8. April 1805, bekannte auch zu Ausgang des Junimonats 1805 die gesetzliche Nichtigkeit seiner Vermählung.

In Italien stellte Jérome sich dem Bruder dar und empfing von diesem den durch ein Geschwader unterstützten Auftrag, die als Sklaven zu Algier festgehaltenen Genueser, nachdem sie unlängst Franzosen geworden, zu reclamiren. Sie wurden ausgeliefert und 250 Menschen der Sklaverei entledigt. Zu Paris angelangt, erhielt Jérome den Rang eines Schiffcapitains; im Nov. 1805 begab er sich nach Nantes und von da nach Brest, wo er am 27. Nov. den Befehl des zum Geschwader des Contreadmiral Villaumez gehörigen Linienschiffs le Vétéran von 74 Kanonen antrat. Nach längerm Kreuzen in den Gewässern von Martinique mocht er wohl das Bedürfniß einiger Ruhe empfinden, er kam 26. Aug. 1806 nach Frankreich zurück und wurde am 7. Sept. 1806 als Prinz von Frankreich und Italien mit einer Million Apanage, doch ohne Recht zur Nachfolge, anerkannt. Daneben erhielt er am 19. Sept. 1806 den Rang eines Contreadmirals, womit seine nautische Laufbahn geschlossen; denn im October wurde ihm das mit Vandamme zu theilende Generalcommando des 10. Armeecorps, Franzosen, Bayern, Würtemberger, verliehen. Am 6. Febr. 1807 zog er zu Breslau ein, und es fielen nacheinander die schlesischen Festungen, zuletzt Glatz, den 25. Jun. 1807. Divisionsgeneral seit 14. März 1807, wurde er durch kaiserliches Decret vom 15. Nov. 1807 zum König von Westfalen ernannt. Die Regierung trat er an den 7. Dec. 1807

auf dem Weißenstein, jetzt Napoleonshöhe, und am 1. Januar 1808 empfing er zu Cassel die Huldigung. Bereits am 15. Nov., dem Geburtstage des neuen Königs, war dem Lande eine Verfassung, der französischen nachgebildet, verliehen worden.

Der niedrige Stand der Abgaben, wie sie von der hessischen und hannöverischen Regierung festgestellt, und eine glänzende, dabei gar lustige Hofhaltung verschaffte dem König in seiner Hauptstadt eine gewisse Beliebtheit. Aber der verfehlte Aufstand von 1809 veranlaßte drückende Polizeimaßregeln, gleichwie die Erhöhung der Armee von 18,000 zu 30,000 Mann vom Lande schwere Opfer forderte. In eines Jahres Lauf, 1808—1809, stieg die Staatsschuld von 28 zu 112 Millionen Thaler. Die fortdauernde Finanznoth hatte 1811 die Abschließung einer Anleihe von 10 Millionen Franken erfordert; eine Einkommensteuer wurde angeordnet, der Zins der Staatsschuld herabgesetzt, der Anfang gemacht zu der Veräußerung der Domainen. Eine sehr bedeutende Vergrößerung des Königreichs durch schier das ganze Kurfürstenthum Hannover war kaum decretirt, 10. März 1810, als der Kaiser noch im Winter desselben Jahrs, 10. Dec., die Hauptmasse zurücknahm, um sie mit Frankreich oder genauer mit den hanseatischen Departementen zu vereinigen. Für den russischen Krieg stellte Westfalen ein trefflich ausgerüstetes Contingent von 24,000 Mann, so der König in Person nach Polen führte. Zu Warschau angelangt, hatte er Eile, das lustige Leben, wie es an seinem Hof eingeführt, fortzusetzen; dann überschritt er an der Spitze von 89,000 Mann die russische Grenze. Es wird ihm aber Schuld gegeben, daß er, hierin mit Baraguay-d'Hilliers und Sebastiani wetteifernd, durch eine Reihe von Mißgriffen den grandiosen Feldzugsplan, des Meisters Meisterwerk, vereitelt habe. Er wurde, Aug. 1812, nach Cassel zurückgeschickt. Für den Feldzug von 1813 hatte Westfalen nochmals 12,000 Mann aufzubringen; die Grenzen wurden aber so schlecht verwahrt, daß am 30. Sept. 1813 Czernitschew mit seinen Kosaken vor Cassel erschien. In Eile flüchtete der Hof aus Cassel; Czernitschew erklärte das Königreich Westfalen für aufgelöset, ohne doch in der leichten Eroberung sich behaupten zu können.

Am 17. Oct. 1813 kam Jérome nach Cassel zurück, um es schon wieder am 26. Oct. und für immer zu verlassen. Das Königreich Westfalen lag in den Gefilden von Leipzig begraben. Jérome wendete sich nach Paris, bewohnte mit seiner Gemahlin vom 23. Dec. ab das Schloß zu Compiègne, demnächst, seit April 1814, die Schweiz. Er nahm seinen Aufenthalt in Grätz, verlegte ihn zu Anfang des Jahrs 1815 nach Triest. Von der Revolution vom 20. März in Kenntniß gesetzt, verließ er Triest, wo er unter Polizeiaufsicht gestellt; man scheint in jenem Lande der Kunst, einen Verdächtigen festzuhalten, nicht mächtig. In das Hauptquartier von Murat aufgenommen, begab er sich gegen Ausgang des Maimonats, in Begleitung des Cardinals Fesch, auf den Weg nach Paris, wo der Kaiser ihn am 2. Jun. zum Pair ernannte und ihm ein Commando bei der Armee vertraute. In den Schlachten bei Ligny und Waterloo, besonders bei dem Angriff auf das Gehölz von Huguemont zeigte er sich als ein wahrhafter König, der vorderste im Streit, wie er denn eine leichte Wunde am Arm davontrug. Unter seiner Anführung waren die rothen Lanciers von der Garde die letzten von der Wahlstatt zu weichen. Er begleitete den Kaiser nach Paris und suchte demnächst, in Folge der zweiten Abdication, Zuflucht in der Schweiz, 27. Jun., bis dahin sein Schwiegervater, der König von Würtemberg, ihm das Schloß zu Ellwangen einräumte; vorher mußte er alle Franzosen seiner Umgebung entfernen, sich verpflichten, die würtembergischen Staaten nicht zu verlassen. Im J. 1816 verlieh ihm der Schwiegervater den Titel eines Fürsten von Montfort. Im August 1816 nahm er nebst Gemahlin seinen Aufenthalt in Oestreich, wo er 1817 die Herrschaften Schönau bei Wien und Wald bei St. Pölten ankaufte. Seit Dec. 1819 lebte er abwechselnd zu Schönau und zu Triest, seit 1822 zu Rom. Der Erwerb von ansehnlichen Gütern in der Mark Ancona bestimmte ihn, seine Besitzungen in Oestreich zu veräußern. Rom wurde nun sein ordentlicher Wohnsitz, vornehmlich für die Wintermonate. Einige Jahre später, 1829 verzog er nach Lausanne, dann wählte er Florenz zu seinem Aufenthalt, und von dort aus richtete er an die Pairskammer zu Paris ein Gesuch für

ungehinderten Aufenthalt in Frankreich. Der Antrag wurde durch die Pairs verworfen, fand aber Anklang in der Deputirtenkammer. Die Regierung konnte nicht umhin, vorläufig dem Prinzen von Montfort und seinem Sohn die Rückkehr nach Frankreich zu verstatten. Vater und Sohn trafen im Nov. 1847 zu Paris ein. Drei Monate später wurde die Februarrevolution die Einleitung zu der vollständigen Restauration des Hauses Bonaparte in seiner Hauptlinie. Napoleon III ernannte am 23. Dec. 1848 seinen Oheim zum Generalgouverneur des Invalidenhauses, am 1. Jan. 1850 zum Maréchal de France, im J. 1852 zum Präsidenten des Senats. Am 6. Dec. 1852 wurde für denselben die Würde eines kaiserlichen Prinzen hergestellt, womit eine Dotation von einer Million Franken jährlich verbunden. Das organische Decret vom 18. Dec. hat auch seiner Linie die Succession auf dem Kaiserthron zugesichert. Jérome starb zu Paris, 24. Jun. 1860.

Seiner ersten Gemahlin Elisabeth Patterson oder Peterson, wie der von der Insel Gothland sich herschreibende Namen eigentlich lauten soll, war Frankreich unzugänglich geworden. Aufgegeben von dem Gemahl, der ihr zwar später ein Leibgeding von 50,000 Franken anwies, wendete sie sich nach England. Hier, zu Parkplace in Camberwell bei London wurde sie am 7. Jul. 1805 von einem Knaben entbunden. Nach Baltimore zurückgekehrt, betrieb sie vor der richterlichen Behörde von Maryland ihre Scheidung. Eine zweite Heurath hat sie aber niemals eingehen wollen, vielmehr die lockendsten Anträge zurückweisend. Den Winter 1821—1822 brachte sie in Rom zu. Ihr Sohn, Jérome Napoleon Bonaparte vermählte sich den 9. Nov. 1829 mit Susanna May (alias Williams), einzige Tochter und Erbin eines sehr reichen Eigenthümers in Baltimore. Es hat derselbe seinen bedeutenden Landbesitz durch Urbarmachung ausgedehnter Waldstrecken nicht wenig erweitert und mit seiner nutzbaren Thätigkeit den Ruf eines ausgezeichneten Landwirths sich verdient. Er soll der eifrigste Verehrer seines Oheims, des Kaisers Napoleon III geworden sein, wie denn dessen Statuen, Büsten und Gemälde die vornehmste Zier von des Neffen Wohnung zu

Baltimore ausmachen. Sein älterer Sohn, Jérome Napoléon ebenfalls genannt, gebildet auf der Kriegsschule zu Westpoint, trat im Jun. 1852 ein bei den mounted Riflemen, den berittenen Schützen, denen er doch bald valedicirte, um in Frankreich schnellere Beförderung zu suchen. Sein Großoheim, der Kaiser, verlieh ihm die Ehrenlegion und ließ ihn als Unterlieutenant bei dem 7ten Dragonerregiment eintreten, wogegen sein Großvater, Prinz Jérome ihm 1856 auf dem Rechtsweg den Namen Bonaparte streitig gemacht hat. Die Klage wurde jedoch zurückgewiesen.

Von der Patterson geschieden, ging Prinz Jérome die zweite Ehe ein mit der Prinzessin Friderike Katharina Sophie Dorothea, des Königs Friedrich von Würtemberg ältere Tochter. Sie wurde zu Stuttgart par procureur vermählt 12. Aug. 1807 und den 22. Aug. zu Paris durch den Fürsten-Primas getraut. Als vorüber die Tage der Herrlichkeit, begehrte die Königin nicht der Sieger zu erwarten. Sie wollte im Ausland Sicherheit suchen, wurde aber im April 1814 bei Fontainebleau von Maubreuil, der früher ihr Ecuyer, für jetzt eine bewaffnete Schar befehligte, angefallen und ihrer Diamanten und Kostbarkeiten beraubt. Den Räubern ihre Beute zu entreißen, mußte ein gerichtliches Verfahren eingeleitet werden. Ein anderer Proceß, die Güter in Frankreich betreffend, war ebenfalls zu Paris vor Gericht auszufechten. Er zog sich dergestalten in die Länge, daß es dem fürstlichen Ehepaar von Montfort während des Aufenthalts in Triest an den nöthigen Subsistenzmitteln mangeln wollte. Ihre Noth klagte die Fürstin dem Kaiser Alexander von Rußland, und dieser ließ ihr in Wien durch den Grafen Golowkin 150,000 Gulden auszahlen, unabhängig von dem Jahrgeld von 25,000 Rubel Papier, so er zugleich ihr bewilligte. Bald darauf wurde der Proceß in Paris der Fürstin zu Gunsten entschieden, die Summe von 460,000 Frcs. ihr zuerkannt. Wesentlicheres noch hatte Jérome der Gemahlin zu verdanken. Vermöge der Richtungen des Casseler Hofs konnte die Ehe nicht zu den vergnügten gehören. Nach Vernichtung des Königreichs Westfalen wünschte K. Friedrich seine Tochter zurück zu haben. Unterhandlungen wurden darum versucht, aber Ka-

tharina hörte nicht darauf, sondern wendete jetzt ihre ganze Zärtlichkeit dem zu, dessen Untreue ihr so manche böse Stunden bereitet hatte. Unzertrennlich von ihm, bewachte sie ihn mit Treue und Sorgfalt bis zu ihrem am 28. Nov. 1838 zu Lausanne erfolgten Ableben. Es thut mir leid, hinzufügen zu müssen, daß der Prinz von Montfort zu Paris 19. Januar 1853 die dritte Ehe einging mit einer Florentinerin, der verwittweten Gräfin Bartolini.

Der Kinder der andern Ehe waren drei: 1. Jérome Napoléon Charles Bonaparte Prinz von Montfort, geb. zu Triest 24. Aug. 1814. Zögling der Militairakademie zu Ludwigsburg, seit 1834 würtembergischer Hauptmann, 1840 Major, dann Obrist; leidend jedoch, wurde ihm der Gebrauch der Bäder von Vernet, in dem Departement der östlichen Pyrenäen, verordnet, 1845, ohne daß die Minister von Louis Philippe ihm die Erlaubniß zu einem vorübergehenden Aufenthalt in Frankreich hätten gewähren wollen. Er starb zu Castello bei Florenz, 12. Mai 1847. In Gesichtszügen und Haltung war er seinem Oheim dem Kaiser sehr ähnlich. 2. Mathilde Lätitia Wilhelmine Prinzessin von Montfort, geb. zu Triest 27. Mai 1820, 1841 mit dem Grafen Anatole von Demidow vermählt, ist eine sehr bedeutende Persönlichkeit, geistreich und schön. Am 18. Dec. 1852 erhielt sie Titel und Rang einer französischen Prinzessin. 3. Napoléon Joseph Charles Paul, vorzugsweise Prinz Napoléon genannt, geb. zu Triest 9. Sept. 1822, wurde am 18. Dec. 1852 zum kaiserlichen Prinzen und eventuellen Thronfolger sowie zum Divisionsgeneral ernannt. Am 30. Jan. 1859 vermählte er sich mit Clotilde, des K. Victor Emanuel von Sardinien Tochter. Er hat, gleichwie sein Bruder, auf der Akademie zu Ludwigsburg eine militairische Bildung empfangen bis 1840, bereisete bis 1845 Deutschland, England und Spanien. Im Jahr 1845 erhielt er von der französischen Regierung Erlaubniß zu einem viermonatlichen Aufenthalt in Frankreich. In Betracht seiner Verbindungen mit Demokraten wurde ihm indessen vor Ablauf des bewilligten Termins die Weisung, Frankreich binnen acht Tagen zu verlassen. Er wendete sich nach England, von dannen er doch gegen Ende 1847 mit

seinem Vater nach Paris kommen durfte. Durch Schreiben vom 26. Febr. 1848 stellte er sich der provisorischen Regierung der Republik zur Disposition. In Corsica, wo er sich den Wählern persönlich empfahl, wurde er mit 39,229 Stimmen zum Abgeordneten für die Nationalversammlung erwählt. In der Versammlung hielt er sich zur äußersten Linken, wie auch in der legislativen Versammlung, was ihn zu Uneinigkeit mit seinem Vetter dem Präsidenten führte. Im April 1849 war ihm die Gesandtschaft an dem Hofe von Madrid zugetheilt; eine Rede aber, die er unterwegs zu Bordeaux hielt, und der darin ausgesprochene Tadel der reactionairen Politik des Präsidenten hatten seine Rückberufung nach Paris zur Folge. Er nahm Antheil bei dem Krimmkrieg, stand dann als Präsident an der Spitze der Commission, welche für die Ordnung und Leitung der großen Industrie- und Kunstausstellung ernannt. Im gemeinen Leben heißt er Prince Plonplon; was damit gemeint, weiß ich nicht.

In Betracht der Vermählung der Prinzessin Mathilde will ich doch einige Nachrichten von dem merkwürdigen Hause Demidow mittheilen. Eines der größten russischen Geschlechter, hat dasselbe auf Industrie und Geldcirculation in dem weiten Kaiserreich einen Einfluß geübt, übt ihn noch, wie in andern Ländern ihn kaum jemals eine einzelne Familie erlangen konnte. Die Größe des Hauses schreibt sich von Nikita Demidow her, der unter dem bescheidenen Titel eines Commissairs von Peter dem Großen, und zwar mit dem besten Erfolg, gebraucht wurde, um in den ödesten Gegenden des Reichs verschiedene Industriezweige, besonders Eisenfabrication, ins Leben zu rufen. Unter Nikitas Auspicien wurde vom 23. April 1699 an die erste Eisenhütte in ganz Sibirien, die von Newiansk, auf Kosten der Krone erbaut, und der Kaiser empfand solches Wohlgefallen an der musterhaften Einrichtung des Werks, daß er dasselbe im J. 1702 an seinen Commissair zu Eigenthum verschenkte. Von Newiansk aus wurden sodann nach und nach alle die Werkstätten gegründet, welche die Permische Wildniß in eine der interessantesten Provinzen der Monarchie umgewandelt haben. Insonderheit legte Nikitas Sohn, der Staatsrath Akimfi Demidow im J. 1725 das

Eisenwerk Nischneitagilsk an, welches dermalen wohl die vollkommenste und vielleicht die einträglichste aller sibirischen Particularhütten ist. Sie liegt am Fuße des berühmten Magnetbergs und hat 4 Hochöfen, 6 große Hämmer mit 12 Herden, 2 Hammerschmieden, 1 Drahtwerkstatt, 4 Walz- und Schmiedewerke, 4 Blechhämmer, 2 Streckhämmer, 3 Schmieden, 1 Schlosserfabrik, 1 Formhaus, 3 Balgmachereien, wo auch mancherlei Tischlerarbeit verfertigt wird, und erzeugte im J. 1782 an Roheisen 444,176 Pud, an Schmiedeeisen 70,432 Pud 35½ Pfund. Zu Nikitas Zeiten wurden sogar hier und auch in Newiansk Statuen, deren Ausführung zum Theil sehr lobenswerth, Gitterwerke und dergleichen aus Gußeisen fabricirt. Jeder Reisende wird hier von jeher während einer bestimmten Zeit in fürstlicher Munificenz bewirthet. Nikita legte auch zuerst den schönen Garten zu Krasznoselo, 2 Werste von der Kreisstadt Solikamsk, an.

Ein halbes Jahrhundert beinahe war die Familie fast ausschließlich mit der Ausbeutung ihrer reichen Berg- und Hüttenwerke beschäftigt; späterhin, nachdem sie sich in mehre Zweige vertheilt hatte, begann sie ihren Rang unter den großen Häusern des Reichs einzunehmen. Bereits 1741 wurde Basil Demidow der Obersecretarius des Senats, mit Beibehaltung seiner bisherigen Functionen, zum Staatsrath, und am 5. Mai 1764 Iwan Demidow zum Contreadmiral ernannt. Auch auf andere Weise begann der wohlthätige Einfluß der Familie sich über alle Theile des Reichs zu verbreiten. So legte z. B. Paul Gregorovitz Demidow bei seinem Palast in der Nemetzka Sloboda zu Moskau einen besonders an exotischen Holzarten sehr reichen botanischen Garten an, der für die ökonomischen Verhältnisse der mittlern Provinzen des Reichs eine bedeutende Wichtigkeit gehabt hat. Der Nämliche sammelte Naturalien und Kunstgegenstände, aus welchen, nachdem er 1773 das ganze Cabinet der Demoiselle Clairon und noch mehre andere Sammlungen erkauft, das merkwürdigste Cabinet in Moskau erwachsen ist. Eben dieser Paul gründete in einem von ihm erbauten und durchaus gewölbten Hause bei dem Findelhause zu Moskau eine Handelsschule für 100 Söhne von Kaufleuten, die mit 6 Jahren

ein=, mit 21 Jahren austreten und in 5 Classen getheilt sind. Die ganze, sehr reich von ihrem Begründer dotirte Anstalt ist eine der schönsten, die je von einem Privatmann gestiftet worden, und konnte allein durch einige in der neuesten Zeit ebenfalls von der Familie Demidow gemachte ähnliche Stiftungen übertroffen werden. Indessen ist diese veränderte Richtung der Familie für ihren Hauptbesitz in Permien nicht ohne nachtheilige Folgen gewesen; namentlich hat schon des alten Staatsraths Akimfi Sohn, Prokoffi Demidow das so äußerst wichtige Newiansk und noch drei andere Hütten, Werchneitagilsk, Schuralinsk und Büngofsk, an den Collegien=Assessor Sawa Jakoblef Sabakin verkauft. Folgende Hüttenwerke in Permien besitzt die Familie noch. A. Eisenhütten: in dem Ochanskischen Kreis Rosche=stevensk; in dem Ossaschen Kreis Kanbarsk und Aschapsk; in dem Krasnoustimskschen Kreis Suksunsk, Tissofsk und Bisersk; in dem Katharinenburgischen Kreis Rewdinsk, Utkinsk, Nischnei=serginsk, Werchneiserginsk, Nischneikyschtimsk, Werchneikyschtimsk und Kaslinsk; in dem Werchoturischen Kreis Nischneitagilsk, Tschernoiztotschinsk, Wuisk, Nischnei= und Werchnei=Laisk, Nisch=neisaldinsk, Werchneisaldinsk, Wißmintkinsk und Wissimoschätansk. B. Kupferhütten: im Ossaschen Kreis Aschapsk und Bümofsk; im Krasnoustimskischen Kreis Suksunsk; im Werchoturischen Kreis Wuisk. Auf diesen sämtlichen Hütten wurden im J. 1782 an Roh=eisen 1,984,524 Pud, an Schmiedeeisen 1,318,473 Pud 16 Pfd., an Garkupfer 6843 Pud 11 Pfd. erzeugt. Nischneitagilsk gibt das beste Eisen in ganz Rußland und das einzige, welches die von der Admiralität vorgeschriebene Probe, »de tourner 160 fois, dans les deux sens, une barre de fer autour d'un pieu,« aushält. Gegenwärtiger Eigenthümer ist der Graf Nikita Demidow, sehr ver=dient um Vaterland, Wissenschaft, Kunst, Industrie und Technologie. Unter den Seitenlinien ist besonders die zu Dugna, Gouvernement Tula, Kreis Alexin, zu bemerken. Dugna ist eine bedeutende Eisenhütte an der Oka mit 2 Hochöfen; es sind damit verschiedene andere Fabriken verbunden, die jährlich an 500,000 Rubel in Circulation setzen. Man bedient sich in Dugna zum Kohlenbrennen einer ebenso eigenthümlichen als vorzüglichen Methode.

»Dougna. Forge très-considérable, appartenant à M. Pierre Demidof. Le minérai vient de mines, à soixante-six verstes, près de Toula; elles sont fort riches, puisqu'elles donnent jusqu'à 70 pour %. Le fer, en gueuses, est transporté à d'autres forges, à cent quatre-vingt, ou deux cents verstes, où il est forgé. Le grand travail de ces forges est de fondre des gueuses: il y a deux fourneaux, de treize archines de profondeur, et cinq de diamètre, qui travaillent rarement ensemble. Ils donnent chacun deux fontes par jour, de deux cent cinquante pouds. Le bois vient de quatre-vingt verstes et au-delà, par l'Occa, au bord de laquelle cette forge est située, ce qui fait qu'il est peu cher: les fourneaux pour le grillage du minérai sont au nombre de cinq en activité: il faut quatre semaines, et jusqu'à cinq. Le feu est seulement dessous le minérai, sur une espèce de triangle en fer renversé, et sur lequel on applique des gueuses, ce qui forme comme une grille: le feu se fait avec des poutres ou des arbres entiers. On met de la chaux avec le minérai. Cette méthode brûle moins de bois que celle de Suède, où le charbon et le minérai sont mis par couches: mais aussi nous croyons, par cette dernière, le minérai mieux brûlé. Il y a une autre forge, à dix-huit verstes, où on travaille peu. A cent quatre-vingt verstes, une autre, très-considérable, de vingt-quatre marteaux, dont seize travaillent continuellement. On exige quarante-cinq pouds par semaine, de chaque marteau (ce qui n'est pas grand chose). Il y a ici deux marteaux pour forger des barres qu'on vend un rouble, 20 ou 30 cop., le poud. Lors de notre passage un seul étoit en activité. On travaille à la Valonne.

»Ce qu'il y a de plus intéressant, d'unique, à cette forge, c'est la méthode pour faire le charbon. Les fourneaux sont à deux verstes; il y a huit fourneaux, de dix-huit à vingt sagènes de long, et quinze archines de large, ils ont six portes et six cheminées. On les remplit d'arbres entiers, mis en long, les uns sur les autres, jusqu'au comble de la voûte: ils en contiennent trois à quatre mille: ensuite on les allume aux six portes qui se ferment hermétiquement. On laisse seule-

ment ouverts quelques soupiraux en haut, qu'on augmente ou diminue selon que le maître le juge à propos (ils ont dix-huit archines ¼ de haut, sont en briques et pierres, et tous voûtés). Au bout de six semaines environ, le bois est réduit en charbon, et le secret de l'ouvrier consiste à savoir quand cette opération est finie: il le devine au goût de la fumée qui sort par les soupiraux, et ce tact, dont il ne peut pas rendre compte, lui est particulier, il le tient de père en fils, depuis cinquante ans; d'après ses notions, on a voulu faire cet essai en Sibérie, il n'y a pas réussi: si on ouvroit trop tôt, le feu prendroit, et tout seroit réduit en cendres. Les arbres, convertis en charbon, conservent leur forme: tout celui qui se fait ici est consommé dans la fabrique: la qualité de ce charbon est meilleure que toutes les autres. Il y a trois cent cinquante ouvriers (hommes), appartenant au propriétaire; mais souvent, et sur-tout l'été, un très-grand nombre vient travailler des environs. Les conduits qui mènent l'eau aux machines sont en fer fondu; les morceaux ont une archine ½ de long, sur ¾ de diamètre, sans les bords, et un verchock ½ d'épaisseur. Ils pèsent cinquante à cinquante-trois pouds. Il y a d'espace en espace des bassins, et deux pour donner de l'air à l'eau et du repos: malgré cela, l'eau a quelquefois rompu de ces morceaux (on en a fait ici pour le canal projeté à Moskou, dont chaque morceau a deux archines de long, une de diamètre, près de trois verchocks d'épaisseur, sans les bords; ils pèsent cent douze pouds). Le conduit de cette fabrique, en y comprenant toutes les parties, a deux verstes de long. Celui de Moskou a coûté 88 copecks le poud, aujourd'hui il en coûteroit plus de 110. On fait ici des meules pour les moulins à poudre, qui pèsent trois cent cinquante pouds, et coûtent un rouble ½ le poud, parce qu'elles sont polies. La roulance annuelle de toutes les fabriques de M. Demidof est de 460,000 roubles. — Il y a une machine pour couper le fer chaud en trois, cinq, et sept pièces, pour faire des cloux. Autre machine, en forme de ciseau, pour couper à froid, et une troisième pour égaliser le fer, et

le rendre poli; c'est une espèce de tour. — Près des fourneaux à faire le charbon est une brandevinerie de grains; elle a vingt cuves de cuivre, y compris deux alambics: on fait par an, de cent à cent vingt mille vedros: pour neuf pouds de grains (seigle), le directeur doit livrer depuis cinq vedros un quart jusqu'à sept. Il reçoit cinq copecks par vedro; pour six ¼, et au-dessus, vingt copecks. Il y a soixante-dix ouvriers employés, qui sont payés cinq roubles par mois. On croit bientôt ne plus avoir qu'un très-petit nombre d'ouvriers, en substituant des machines, qui seront mues par des chevaux. Il y a vingt fourneaux, un par cuve, qui sont entièrement séparés du reste de la fabrique: on travaille seulement l'hiver, c'est-à-dire, huit mois par an. On n'entre dans l'endroit où sont les cuves qu'avec des lanternes, et, en tout, la distribution de cette fabrique nous a paru fort bien entendue. Le résidu des cuves est donné à trois cents boeufs, pour lesquels leur propriétaire paye à M. Demidof 1000 roubles tous les trois ans.

»Attenant de la maison du propriétaire est une fabrique de toiles fines; il y a vingt-six métiers, quatre pour les nappages et un pour des draps, de quatre archines de large, en tout, trente-un: on n'en vend rien; tout ce qui s'y fait est pour la maison: il y a de très-belles toiles et d'une grande finesse. On a eu pour épreuve du fil travaillé au fuseau, tellement fin, que 3600 archines ne pesoient pas deux zolotnics: on y fait des toiles dont quatre archines pliées pouvoient passer par un anneau de femme: un écheveau de ce fil de 3600 archines pèse trois zolotnics et demi; une pièce de vingt-cinq archines sur cinq quarts, faite à la maison, pèse deux livres seize zolotnics. On nous a dit que depuis 40 ans notre visite à cet établissement étoit la cinquième (d'étranger et voyageur), ce qui est bien extraordinaire.

»Dougna est situé dans une espèce d'entonnoir entouré presque par-tout de montagnes: la descente, en venant de Toula, est très-rapide et assez mauvaise en hiver: il faudra se munir d'une lettre pour M. Demidof.«

Münster am Stein, Treisen, Norheim.

Münster am Stein empfängt den Beinamen von jenem mächtigen Stein, dem Rheingrafenstein, von welchem es lediglich durch die Nahe geschieden. Nicht groß, aber lebhaft ist der Ort, der, unabhängig von der Nähe von Kreuznach, zu den anmuthigsten Punkten in dem schönen Thal zu rechnen. Bereits im 13. Jahrhundert war er der Rheingrafen Eigenthum, obgleich Kurfürst Philipp, vermuthlich auf eine Bestimmung der goldenen Bulle gestützt, im J. 1490 seinen beiden Köchen, Konrad Brun und Mathes von Nevendorf neben den Salz- und Badbrunnen oberhalb Kreuznach, auch jene „oberhalb Rheingrafenstein über probirt und gerecht gefunden," zu Erb verlieh. Es muß aber diese Concession ohne Folgen geblieben sein, indem Rheingraf Friedrich im Jahr 1576 die Quelle untersuchen ließ, ohne sie doch, wie es seine Absicht gewesen sein mag, in Betrieb zu nehmen. Dreißig Jahre später, 1606, machten die Rheingrafen zu Grumbach, Johann und Adolf, Gebrüder, den ersten Versuch, die Salzquelle zu Münster gemeinschaftlich auszubeuten. Rheingraf Adolf wurde aber bald der auf jenes Werk zu verwendenden Kosten überdrüssig und übertrug 1610 seine Hälfte dem Bruder, mit der Bedingung, daß dieser die darauf haftenden Schulden übernehme, ihm auch jährlich 300 fl. nebst den Vortheilen der Münze entrichte. Aber auch Rheingraf Johann fand seine Rechnung nicht bei dem Betrieb, da in dem Lauf von 60 Stunden aus einfachem Brunnenwasser nur 7½ Malter und aus etwa 400 Centner sechspfündigen Kastenwassers in 24 Stunden nur 11 Malter Salz erbeutet, in sieben Tagen und Nächten 10 — 10½ Waldklafter Holz verbrannt wurden. Mit Rücksicht hierauf verzichtete Rheingraf Adolf im Jahr 1612 den stipulirten 300 Gulden, um sich mit den rückständigen französischen Dienstgeldern seines Vaters zu begnügen. Bei der Grumbachischen Theilung 1699 wird das Salzwerk zu Münster als gemeinschaftlicher Besitz von Leopold Philipp Wilhelm von Grumbach und Friedrich Wilhelm von Rheingrafenstein angemeldet. Es

hat solches aber Rheingraf Johann Karl Ludwig den Frankfurter Bürgern Christoph Ruprecht und Heinrich Bartels verliehen, „deren Familien," heißt es 1839, „noch im Besitze sind und jährlich mit großem Kostenaufwand etwa 7000 Centner Salz bereiten lassen. Die Soole wird jetzt auch zur Trink- und Badeanstalt benutzt. Bald vor dem Dörfchen nach Kreuznach zu verengt sich das Thal bis zu einem kleinen, von nackten Porphyrpfeilern und waldbedecktem Gebirg eingeengten Raum, durch welchen zwischen den Strömungen der Nahe auf der einen und einem in Felsen gehauenen Kanal auf der andern Seite sich künstlich die Straße windet, welche über die Salinen zur Stadt zurückführt."

Die Münsterhalle, bemerkt Calmelet, besitzen mehrere Personen von Frankfurt in Erbbestand. „Sie hat 4 Schachte, 2 hydraulische Räder, 4 Gradiergebäude und 3 Oefen. Man hat in neueren Zeiten noch andere Gebäulichkeiten aufgeführt. Sie fabrizirt jährlich 3500 Centner metrisch (7000 Ctr. altes Gewicht) und beschäftigt 14 Menschen. Ihr Verbrauch ist 130 Gebund Dornenreiser und 3800 Stere Holz." Im Jahr 1842 hat die Regierung das Eigenthum jener Privatbesitzer käuflich übernommen. Ungleich merkwürdiger als die Saline ist die von einem scharfsinnigen Wirth ausgehende Entdeckung der Höle, worin der tugendhafte Ulrich von Hutten sich zu bergen pflegte, um ungestört, unangefochten die Epistolas obscurorum virorum schreiben zu können. Jeder Gebildete, jeder Menschenfreund wird in dankbarer Erinnerung des von dem Schreiber ausgestreuten Segens mit Freuden die 5 Groschen erlegen, welche für die Ansicht des Heiligthums gefordert werden.

Treisen, im Mittelalter Threyß, Treysa, Trayshin, der unmittelbare Nachbar von Münster am Stein, wird genannt in einer Urkunde von 1112, worin K. Heinrich V das zwischen den Erzbischöfen von Mainz und Magdeburg eingegangene Tauschgeschäft genehmigt; der von Mainz sollte den Ort Bennungen in Thüringen abtreten und dagegen von Magdeburg erhalten einen Hof zu Wesel im Trachgau mit allem Zubehör in Gugenheim, Hüffelsheim und Treisen im Nahgau. Im J. 1275 hat Heribert

von Schaleiden, Edelknecht, die von der Abtei Bleidenstatt zu Lehen tragenden Güter an das Kloster Ravengirsburg verkauft, und im J. 1294 verzichtete Savilia von Westhofen, Florentins von Norheim Wittwe, auf diese ihr zur Morgengabe angewiesenen Güter. Graf Johann von Sponheim, von Kurfürst Ludwig II 1287 zum Burgmann in Stromberg bestellt, trug dagegen sein Eigenthum in Treisen dem Pfalzgrafen zu Lehen auf. Im J. 1312 beweisen Propst Stephan und Convent von Ravengirsburg auf ihren Hof zu Treisen zwei Mark Pfennige als ein Seelgeräth, welches Friedrich von Treisen und Mechtild, Eheleute, mit 20 Mark gestiftet haben. Im Jahr 1344 erkaufte Blanciflor, des Grafen Friedrich von Veldenz Wittwe, von ihrem Bruder, dem Grafen Johann von Sponheim-Starkenburg ein in den Dörfern Lonsheim und Treisen gelegenes Gut für 700 Pfund guter Heller auf Wiederkauf. Das Patronat der Kirche zu St. Laurentien war an die Dompropstei zu Mainz gekommen, und bezog diese den Zehnten, wovon doch ein Drittel dem katholischen Pfarrer in Norheim angewiesen. Diese Kirche ist simultan. Bei 369 Morgen Acker besitzt der Ort nur zehn Morgen Wingert.

Norheim, Narheim, dicht an der Nahe, betreibt dagegen auf 38 Morgen ziemlich bedeutenden Weinbau und producirt ein Gewächs, das unter den vorzüglichsten Nahweinen zu nennen. Die Pfarrkirche zum h. Martin wurde von dem Domcapitel vergeben. Sie zu bedienen, war ein Karmelit aus dem Kloster Kreuznach bestellt, der samt seinem Caplan in Norheim wohnte, aber auch zu Ebernburg, Feil und Treisen den Gottesdienst und die sonstigen Pfarrhandlungen zu verrichten hatte. Außerdem gehörten Niederhausen, die Berghütten, Dachrod und Oberhausen, so viel die Casualien betrifft, in die hiesige Pfarrei. Gegenwärtig erstreckt sich diese Pfarrei über Hüffelsheim, 160, Treisen, 6, Münster am Stein, 34, Huttenthal, wo vielleicht auch Hutten sein Wesen trieb, 5, Niederhausen, 6 Katholiken, die mit den 560 in Norheim für den ganzen Sprengel 771 Katholiken ergeben. Wie zu Treisen, bezog auch hier das Domcapitel zwei Drittel von dem großen und kleinen Zehnten, und hatte das

andere Drittel dem Pastor zugelegt. Im Jahr 767 verkaufte Adalger seine Besitzungen zu Norheim, ein Gut mit Haus und Hof, Aeckern, Wingert und Waldung an die Abtei Lorsch, welcher Sigehard ein Stück Landes, so geeignet, als Wingert benutzt zu werden, schenkte. Im J. 962 werden unter den vielen Besitzungen der Abtei St. Maximin Norheim und Mandel aufgezählt. Am 2. Mai 1107 gab K. Heinrich V den Hof in Mandel samt dessen Zubehör in Norheim, welche Kuno von Schwaben seit langer Zeit zu Unrecht inne hatte, an die Abtei zurück. Des Ritters Florentin von Narheim ist oben gedacht. Zeitig wird Norheim als der Grafen von Sponheim Eigenthum genannt, wogegen sie Ebernburg, Feil und Bingard zu verschiedenen Zeiten von den Raugrafen zu Alten-Beimburg an sich gebracht haben sollen.

Hüffelsheim, Niederhausen.

Noch etwas weiter wie Treisen ist Hüffelsheim von der Nahe entfernt, so daß es ziemlich genau den Mittelpunkt für Norheim und Weinsheim andeutet. „Hüffelsheim," schreibt Hr. Sittel, „eine Stunde von Kreuznach entfernt, ist ein schönes, 100 Bürger starkes Dorf, welches dem gesamten wild- und rheingräflichen Hause zugehörte und durch dasselbe dem von Boos zu Lehen übergeben wurde. Nach einem ritterschaftlichen Attestat vom 6. Mai 1774 besaßen aber auch die von Sickingen Güter in Hüffelsheim, die nachher an die Grafen von Leiningen-Heidesheim und von diesen 1787 an die gräflich Bretzenheimische Vormundschaft gekommen sind, unmittelbares, der ritterschaftlichen Matrikel einverleibtes Eigenthum. Die Boos übten als rheingräfliche Vasallen die folgenden Gerechtsame: die Ortsherrschaft, die Jurisdiction, den Pfarrsatz, das Leibeigenschaftsrecht. Sie hatten folgende Regalien und Einkünfte zu beziehen: a. An Frohngeld, von jedem Fuhrfrohnder 4 fl. 10½ Alb. und von jedem Handfrohnder 1 fl. 40 kr. b. An Leibesbeed, von jedem Ehepaar 12 kr., von einem Wittwer oder einer Wittwe 6 kr. c. Das Einzugsgeld,

welches von der Herrschaft nach Willkür abgenommen wurde. Kurpfalz behauptete hier freien Ein- und Auszug zu haben. d. Das Loskaufsgeld, womit es die nämliche Bewandtniß hatte wie mit dem Einzugsgeld. e. Den zehnten Pfennig. f. Das Branntweinkessel-Geld; jeder Kessel zahlte 2 fl. g. Die Strafen. h. Das Ohmgeld, von jeder Ohm Wein 1 fl., Bier oder Branntwein 20 kr. i. Den Kirchweihzapf, welcher meistbietend versteigert wurde. k. Den Blutzehnten. l. Den Wasen- und Aschen-Bestand. m. Die Jagd. n. Die Krämerei. o. Das Saitenspiel, welches verpachtet wurde; von dem Preise erhielten die Chorsänger zwei Drittel. p. Den Judenschutz; jeder Jude zahlte 18 fl., die Wittwe bloß 3 fl. q. Die Martinsgänse, welche die Juden lieferten, ebenso Neujahrs- und Gewürzgeld, welches in dem Schutzgelde enthalten ist; von der Synagoge zahlten sie 12 fl., ferner Judenhochzeits- und Beschneidungsgeld. r. Die Hälfte der Strafen, der Auf-, Ding- und Losssprechungsgelder in Zunftsachen. s. Den Grundbirnenzehnten. t. Den Fleischaccis. u. Das Beisassengeld, 40 kr. von jedem. v. Ein Viertel des großen Zehnten. w. Zinsen und Erbbestandspächte. x. Die Einnahme von gedörrten Zungen. y. Den Zehnten von Kappes, Klee, Flachs, Obst und dergleichen. z. Laudemiengelder von den Erbbestandsgütern. aa. Stempelpapier. Die jährlichen Revenuen dieser Herrschaft und der Hofgüter wurden von dem Vasallen selbst auf 3582 fl. angeschlagen."

Der Ort zählte, nebst mehren protestantischen, 26 katholische Haushaltungen, auch Juden. Der Gottesdienst, welcher früher von einem Karmelit aus Kreuznach versehen wurde, ist später vom Generalvicariat an die Franziscaner zu Kreuznach übertragen worden. Neben der Wohnung im herrschaftlichen Schloß bezog der Vicarius 400 Wellen und die Zinsen von dem Stiftungscapital, wogegen er verpflichtet, wöchentlich 2 Messen zu lesen, die ihm aber auch entzogen worden sein sollen, sodann 3 Viertel Wein, welche den Messen-, Johannes-, Sänger- und Communikantenwein ausmachten, ferner 2 Malter Korn und 24 fl. bares Geld. Der von Boos besaß hier ein geistliches Gut, welchem nach seiner Bestimmung geistliche Lasten und Schuldigkeiten anklebten. Die

von Boos erkannten dieses auch, da sie dem zeitlichen Pastor in ihrem eigenen Hause, statt in jenem des Frühmesserguts eine Wohnung anwiesen. Der im J. 1790 regierende Boos entzog ihnen nicht nur die Wohnung und wies ihnen dagegen einen Kuhstall neben dem Schulhause, den er zur Wohnung einrichten ließ, an, sondern entzog ihnen auch die 400 Wellen Holz, was aber durch Conclusum des Generalvicariats auf den alten Fuß zurückgebracht wurde. Den protestantischen Pfarrer setzten Boos und Sickingen gemeinschaftlich, wiewohl Boos als ausschließlicher Patron galt. Das Gericht, Schultheiß und fünf Beisitzer, hatte seinen eigenen Gerichtschreiber. Allem Ansehen nach galt hier gemeines Recht. Das Schloß, die dazu gehörenden Grundstücke und selbst das Archiv kamen im Anfang des Jahrhunderts zu Verkauf, daß also verloren, was der Sage nach ein früherer Boos durch Aufopferung seines Lebens erworben hatte. Hr. Pharius hat diese Sage zu einem allerliebsten, Abth. I Bd. 1 S. 200 mitgetheilten Gedicht benutzt.

Niederhausen, dicht an der Nahe, zwei Stunden von Kreuznach, war, gleichwie das auf dem andern Ufer gelegene Oberhausen, der Grafen von Veldenz Besitzthum, als welches sie von dem Erzstift Mainz zu Lehen trugen. Im J. 1788 zählte der Ort in 51 Haushaltungen 257 Menschen, welche 570 Morgen Ackerland, 109 M. Wingert, 100 M. Wiesen, 17 M. Gärten bauten, nebst 60 M. Weide und 800 M. Wald. Die Kirche hat ein schönes Geläute, und wurden die Altarpfründen U. L. Frauen in den beiden Pfarrkirchen zu Niederhausen und Duchrod von den pfalzgräflichen Gebrüdern Kaspar und Alexander im Jahr 1490 dem Weltpriester Johann von Alsenz verliehen. Sie gehört vorlängst den Reformirten. An der Gemarkung Rand wurden einst Kupfergruben von namhaftem Ertrag ausgebeutet, dann aber wegen Holzmangel aufgelassen. Man will auch dort Anzeigen von Steinkohlen wahrgenommen haben. Calmelet benennt sie von Treisen, eine halbe Stunde nordwestlich von Münster am Stein. „Vor dem Kriege waren dieselben ein Gegenstand einer Ausbeutung, und später verfolgten sie die HH. Nall und Bailly von Bingert. Dermalen ist Alles verlassen. Die Schichte von

Steinkohlen, welche die Anzeichen ankündigten, ist 0, M. 3, stark; sie ist von mittelmäßiger Qualität und untermischt mit Thonschiefer. Sollte sie etwa eine Fortsetzung jener Schichte sein, die auf dem rechten Ufer der Nahe, auf dem Gebiete von Ebernburg, im Donnersberger Departement, ausgebeutet worden ist?"

Als Dependenzen von Niederhausen gelten der Hof Trumbach und die Berghütten, die auch, obgleich auf dem rechten Naheufer belegen, der preussischen Hoheit unterworfen sind. Der meist mit Wald bedeckte Lemberg birgt in seinem Schoos verschiedene Anflüge von Quecksilbererzen. Die Waldcapelle in der Höhe hielt man, gestützt auf die von Gudenus mitgetheilte Urkunde vom Jahr 1518, für Franzens von Sickingen Stiftung. Allein diese Clause, zu Ehren der h. Andreas, Antonius und Maria Magdalena erbaut, bestand schon am Mittwoch vor Antonien 1404 und wurde durch eine Genossenschaft von Priestern bedient. Aus zwei dem J. 1510 angehörenden Urkunden ergibt sich, daß die Clause, nachdem sie durch einen unglücklichen Brand zerstört worden, bereits durch den kurpfälzischen Obristhofmeister Schweikard von Sickingen gemeinsamer Hand mit seiner Hausfrau Margaretha Püller von Hohenberg wiederhergestellt zu werden begann. Das früher in einem einfachen Bruderhäuschen bestandene Kloster ward nunmehr erweitert; allein Schweikard starb vor Vollendung des neuen Gebäudes und überließ solche seinem Sohn und der Ehefrau desselben, die auch ohne Bedenken das Begonnene weiter führen ließen. Eine bestimmte Anzahl Beguinen sollte das neue Kloster beziehen. Reichlich wurde vergabt; der Stiftungsbrief enthält alle durch den Geist einer solchen Anstalt bedingten Bestimmungen für die gottgeweihten Jungfrauen. Albrecht von Mainz, in dessen Sprengel die Clause gelegen, gab nach einigen Jahren die erzbischöfliche Bestätigung und Installation, nachdem solche aus allerlei Bedenklichkeiten von seinem Vorgänger Uriel war zurückgehalten worden.

In der Urkunde vom 1. Sept. 1510 sagen Franz von Sickingen und Hedwig von Flersheim, Eheleute: „So haben wir beyde elude freywilliglichen verschafft, gegeben, gegyfft vnd vbergeben, bedrechtiglich mit wolbedachtem fryen Mudth vnd

rechten wissen, In vnd mit Crafft dis briefs, wie das der allerbesten Forme In allen geistlich vnd weltlichen rechten zu gescheen ist, Nun hierfur zu ewigen zeiten got dem Allmechtigen zu lobe, Marie seiner gebenedeyten lieben Mutter vnd Jungffrauwen, Sambt allem himmlischem here vnd besonnderlich zum eren der heilgen Sanct Marien Magdalena als fordersten patron, darnach allem himmlischen here, alles one vnser erben vnd Nachkhomender auch allermenglichs Intrag diese nachbenanter vnser gutter In der Trumbach bye Ebernberg Menzer Bischumb gelegen, Nemlich die Kirche von neuwem von Vnsern Altern mit anderer frommer Lewte stewr gantz vfferbuwet, sambt der Clawsen daselbs bye auch vffgericht, mit allen anndern dazu gehorigen abgesteynten guttern, Evern, wiesen, weiden, felden, Nuzungen, allen rechten vnd gerechtigkeiten, so wir bisher dagehabt, darumb gentzlich nichts vßgescheyden; Solichs alles sollen als geistlich Personen Nun hienfur zu ewigen zeitten haben hanthaben besitzen nyeßzen. Vnd daselbs by Got dienend gebrauchen die Erbarn Andechtigen Swestern vnd Kynder Conuersyn der Regell sancti Francisci ytzundt darin gesetzt seint, sambt allen Iren Nachkhomenden ewiglich one Eintrage vnser, vnser Erben erbnemen. nachkhom̃ender vnd aller menglichs, Doch das sie die gute Gutter lute dißer Verschreybung zu der Trumbach gegeben vnd gehorig nit versetzen verpfenden veräussern, verandern, oder anders wohien laißen dienen. In keynen wege. Vnd damit ein zale personen, Nemlich sieben oder acht vnd nit druber mit eynem zymlichen nodtturftigen gesynde, vnd wie vorgemeldt stediglichen vor alles wie furbegerth zu bieten, Dazu blyeben, vnd gott dyenen mogen, So haben wir Egenante Elute Franciscus et Hedwig obgnt in der allerbesten forme lawterlichen vnd vmb gottes willen vor vns vnd vnser Erben Nachkhomende vnd Inhaber Ebernburgs wie obsteet, die gemelte Got übergebne Stadt vnd Personen zu Irer Arbeit vnd verdienst so sie thun sollent, wyter begabet vnd versehen, wie hernachuolgt. Nemlich mit zwenzig Malter Korns, zwolff pfund heller vnd eyn foder wyns. Alles ewiger Gulte, der wir sie verweißt vnd wolversichert haben lute eyner sondern Verschreybung Inen hiemit übergeben. Vnd dageigen sollen die

güter geistlichen personen vnd Conuent In der Trumbach In geistlichem vnd got angenemen werken nach guttem Vermogen leben, Auch vnser aller wie vorgemelt nit vergessen. Verschaffen vnd stediglich one alle verseumnis zu gescheen bestellen Ein ewige Wochenmesse die dan in eyner yedlichen wochen vff eynen gelegnen tage daselbs gelesen soll werden In ere der Mutter aller genaden der Junffrawe Marie der Mutter Gotts, darin dan sonderlich zu gedenken vnser lieben Eltern, fronde vnd verwandten, alssonderlich derer, So ye zu dem guten gotshuße hilf vnd stewr gethan haben mit grois oder cleyn Vrsach gewest sein. Vnd vor welich wir schuldig sein, sunst auch hilflich troist zuverschaffen vnd Gott dem Allmechtigen wißlich vnd gantz gefellig ist zu bieten. Das wir dan sonderlich In Crafft disser schrift gentzlich vff ire aller vnd Irer Nachkhomender Conscientz setzen vnd auch geladen wollen haben, damit daran keyn hyndernis seiwmnus geschee zu allen zeitten." In einer zweiten Urkunde von demselben Datum werden der Clause noch einige weitere Einkünfte zugelegt. Franz von Sickingen baute, wie man sieht mit Bewilligung des Erzbischofs Albrecht im J. 1518 die Capelle Trumbach samt der Clause wieder auf und übergab solche Klosterfrauen Franziscanerordens, die, sieben an Zahl, dem Prior in Pfaffenschwabenheim unterworfen sein sollten. Das Klösterlein ging sehr bald wieder ein; die Gebäulichkeiten wurden als Meierhof benutzt. Im J. 1710 wurde die Capelle, zu U. L. Frauen, von Gutthätern wiederhergestellt und seitdem häufig von Wallfahrern besucht.

Schloß Beckelheim, Thal- und Wald-Beckelheim.

Auf einem der reizendsten Punkte des ehemaligen Nahegaues, zwischen den Städten Kreuznach und Sobernheim, auf steilem, von der Nahe bespültem Felsen erhob sich die durch Lage und Bauart feste Burg Beckelheim. Beckelheim oder Beckilnheim wurde von Herzogen des rheinischen Franziens besessen. Historisch ist es, daß Herzoge auf diesem Schlosse residirten und den Namen desselben trugen. Gegen Ende des 10. Jahrhunderts findet sich

daselbst Herzog Kuno aus salischem Geschlecht, der mit der angrenzenden Disibodenberger Abtei in innigem Verkehr stand. Urkundlich schenkte auf Bitten des Erzbischofs Willigis von Mainz derselbe zum Gedächtniß seiner in gedachter Abtei verstorbenen Tochter Uda dem heil. Disibodus zwei Grundstücke, zwanzig Morgen haltend, und zwei von Bauern aus Boos besessene Mansen. »Eodem etiam tempore (scil. Willigisi) dux Cuno de Beckilnheim et uxor ejus Jutta, divitiis, potentia et nobilitate praecipui ob remedium animarum suarum et pro recordatione filie sue Ude, jam ibidem defuncte, instinctu et rogatu ejusdem venerabilis Archiepiscopi duos agros viginti jugera secundum veram et firmam estimationem hominum continentes salice terre et duos mansos a colonis possessos in Boys, S. Disibodo in proprietatem contradiderunt.« Im J. 1065 wurde diese Burg nebst Dependentien von K. Heinrich IV an Bischof Gebhard zu Speier verschenkt. Nachdem 40 Jahre später dieser unglückliche Kaiser von seinem Sohn Heinrich in der Morgenfrühe des 22. Dec. auf das Castell zu Bingen gebracht worden und daselbst übernachtet hatte, wurde er des andern Tages nach Schloß-Beckelheim abgeführt, wo er während der Weihnachtstage verblieb, des Gottesdienstes und der gewohnten leiblichen Pflege entbehrend.

Um das J. 1220 befand sich Schloß-Beckelheim im Besitz der Grafen von Sponheim. Im Jahr 1277 verglichen sich die Brüder Johann und Heinrich, des Grafen Simon II von Sponheim Söhne, daß sie die Burg Beckelheim mit Zubehör als ein gemeinsames Lehen inhaben wollten. Nichtsdestoweniger verkaufte sie Graf Heinrich am 25. Jul. 1278 an den Erzbischof Werner von Mainz für 900 Mark Aachener Pfennige. Als nun Mainz Besitz ergriff, wollte der erzürnte Graf Johann das Verkaufte mit Geld auslösen, und als weder Bitten noch Drohungen zum Ziele führten, kam es im J. 1279 zur blutigen Fehde. Graf Johann, ein heftiger, gleich zu den Waffen geneigter Mann, wiewohl er an einem Fuß hinkte, begann das Mainzer Gebiet mit Feuer und Schwert zu überziehen. Ihm zur Seite standen die Grafen von Leiningen, Vaihingen, Sayn, Katzenellen-

bogen und Veldenz, nicht wenige Ritter, auch die hörigen Leute und Bürger aus Kreuznach, zumal die Metzger, geführt von ihrem Bannerträger Michel Mort. In der Ebene zwischen Sprendlingen, wo ein Sponheimisches Castell, und Genzingen kam es zur Schlacht. Die Mainzer wichen vor dem mächtigen Anprall der Sponheimer zurück. Als aber Graf Waldeck mit den Rheingauern ihnen in den Rücken fiel, da errang Mainz den Sieg. Die Grafen von Sayn, Vaihingen und Katzenellenbogen geriethen in Gefangenschaft. Graf Johann selbst wurde aus persönlicher Lebensgefahr durch den Opfertod des tapfern Kreuznacher Metzgers Michel Mort und die Schnelligkeit seines Rosses gerettet. Das Andenken des Helden Mort ehrte sein Herr dadurch, daß er ihm zwischen Sprendlingen und Zozenheim an der Stätte, wo er gefallen, ein Denkmal, bestehend aus einer steinernen Säule mit eingehauenem Bildniß, errichten ließ. Die Anwohner aber gaben dem Felde den Namen Michel-Mort-Feld. Von dem Denkmal hat man in der neuesten Zeit nur noch spärliche Reste wahrgenommen; doch lebt der wackere Kreuznacher im Gedächtniß der Bewohner des Nahethals unvergeßlich fort. Das Sponheimer Gebiet mußte den Zorn des Mainzers schwer empfinden; erst nach zwei Jahren gelang es dem Kaiser Rudolf, den Frieden herzustellen. Nach dem im Jahr 1281 zu Mainz errichteten Friedensinstrument verzichtete Graf Johann mit seinem Bruder Eberhard auf Beckelheim, das Schloß, die Burgmannen und zugehörigen Güter, wie es in dem Theilungsbrief der Brüder Johann und Heinrich enthalten, für sich und seine Erben, in Gegenwart des Kaisers. Das Erzstift Mainz behielt die gekauften Besitzungen. Die beiden Grafen bekräftigten den Vergleich mit einem Eid. Für den Fall der Verletzung desselben sollten die Städte Frankfurt, Friedberg, Gelnhausen, Oppenheim, Wesel und Boppard unter kaiserlicher Führung gegen Sponheim einschreiten. Die Grafen von Katzenellenbogen und Leiningen verpflichteten sich noch besonders, dem Sponheimer gegen Mainz ferner nicht beizustehen.

Nach den von dem Kaiser erlassenen Bestimmungen hätte ein Drittel der Burg der von dem Grafen Heinrich abstammenden

Linie in Bolanden verbleiben sollen. Davon findet sich indessen keine Spur: das Erzstift übte alle Gerechtsame einseitig aus, wie denn Kurfürst Peter im J. 1312 die Gebrüder Johann und Wilhelm Ulner zu Burgmännern aufgenommen hat; als solche kommen im J. 1238 Balduin, Wilhelm und Werner von Beckelheim vor. Im J. 1265 erscheint Philipp von Beckelheim als des Grafen von Sponheim Burgmann, desgleichen 1270 Philipp und Albert Gebrüder, dann Heinrich von Sobernheim. Des Geschlechtes von Beckelheim höchste Zier ist gewesen St. Hildegard, die Aebtissin vom Rupertsberg, Hildeberts und der Mechtildis Tochter. Wilhelm von Beckelheim wurde 1341, Kraffto II 1375 zum Abt in Sponheim erwählt. Des Abtes Kraffto II Bruder, Eitelwolf von Beckelheim, starb 3. Mai 1387; Margaretha, seine Hausfrau, war eine Wohlthäterin des Klosters Sponheim.

Wildgraf Friedrich von Daun, als Pfandherr, entließ im J. 1434, nachdem er durch Zahlung von 5000 Gulden befriedigt worden, „Schultheißen, Scheffen und Gemeinden der Slosse, Stete, Dorffern und Gerichte tzu Beckelnheim in der Burg, in dem Dorffe und in dem Tale, Sobernheim, Montzingen und Nußbaum, ihrer Pflichten." Im J. 1462 kamen die genannten Städte und Dörfer durch die historisch wichtige Verpfändung Seitens des Kurfürsten von Mainz, Adolfs von Nassau, an Herzog Ludwig den Schwarzen, Pfalzgrafen von Veldenz, welcher außer den Zweibrücker Landen einen ansehnlichen Theil der Grafschaft Sponheim besaß und zu Meisenheim residirte. Der Pfandschilling betrug 40,000 Gulden. In dem Pfandbrief ist die ausdrückliche Bedingung gemacht, daß der Kurfürst von Mainz und seine Nachfolger das Amt Beckelheim gegen Erstattung des Pfandschillings wieder auslösen könnten. Nicht lange, und der Vetter des genannten Ludwig, Pfalzgraf Friedrich, der den Beinamen der Siegreiche erhielt, regierte die Pfalz als Vormund seines Neffen, des Kurprinzen Philipp. Schon am 19. October 1456 war es diesem thatkräftigen und tapfern Fürsten in Gemeinschaft mit dem Kurfürsten Dieter von Mainz gelungen, eins der gefürchtetsten Raubnester, Schloß Montfort

am Lemberg, nach fünftägiger heftiger Belagerung zu erobern und zu schleifen. Da er seinen Neffen Philipp adoptirte und die Zügel der Regierung gegen des Kaisers Willen in eignem Namen in die Hand nahm, gerieth er in kriegerische Verwicklungen mit Kaiser Friedrich IV. Mainz, Veldenz, Leiningen und Andere hatten sich gegen ihn auf des Kaisers Antrieb verbündet. Da zog Friedrich am 8. Jun. 1461 von Heidelberg aus mit 10,000 Mann gegen Meisenheim am Glan, wo Pfalzgraf Ludwig und der Graf von Leiningen sich verschanzt hatten. Von einer Anhöhe, welche die Straßen der Stadt beherrschte, beschoß der Kurfürst dieselbe, bis sich am 23. Jun. 1461 Pfalzgraf Ludwig und Graf Leiningen, auf den Knien um Frieden bittend, ergaben. Ludwig trat in den pfälzischen Lehensverband und verpfändete später dem Kurfürsten die Stadt Meisenheim. Als nun im J. 1469 Kurfürst Friedrich in Fehde mit der Stadt Weißenburg gerathen war, nahm sich der Kaiser dieser um Schutz flehenden Stadt an und ernannte den Pfalzgrafen Ludwig den Schwarzen von Veldenz zum Reichshauptmann gegen den Kurfürsten. Da beschloß der erzürnte Friedrich, den Veldenzer, der sich ja als seinen Lehenträger unterworfen hatte, ernstlich zu züchtigen. Nachdem er Dürkheim erobert und geschleift hatte, zog er von der Hart aus gegen die an der Nahe liegenden Veldenzischen Besitzungen. Im Aug. 1471 schloß er mit seinem Heer die Stadt Sobernheim ein und belagerte dieselbe mehre Tage lang. Diese Stadt hatte nämlich, auf Entsatz durch Ludwigs Heer hoffend, die Thore geschlossen; sie war mit einer Ringmauer von 29 Fuß Höhe und 6 Fuß Dicke umgeben, welche vermuthlich schon vor dem J. 1400 erbaut worden, und hatte 9 hohe Thürme. An jedem Stadtthor waren zwei feste Thürme, wovon die Reste noch in der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts sichtbar waren. Von den Thürmen sind bekannt der hohe rundgebaute weiße Thurm, von dem ein Felddistrict noch jetzt den Namen tragt, der Wolfsthurm, der oberste Thurm und der sogenannte alte Thurm. Rings um die Mauer lief ein tiefer Graben. Die also befestigte, von mannhaften Bürgern vertheidigte Stadt konnte eine mehrtägige regelrechte Belagerung

aushalten. Als aber die Hülfe ausblieb, so wurde am 24. Aug. 1471 die Stadt geöffnet und dem Kurfürsten übergeben. Derselbe ließ sich sofort auf der Feldflur vor der Stadt von Bürgermeister, Rath und Bürgern den Eid der Treue leisten und bestätigte den Einwohnern, geistlichen wie weltlichen, alle Privilegien, Rechte und das alte Herkommen. Ein ähnliches Schicksal hatten bald auch Monzingen, Beckelheim, Glanodernheim und andere Orte. Von Sobernheim bewegte sich nämlich das Heer weiter gegen Nußbaum und Monzingen, welche Orte sofort genommen wurden, dann gegen die Burg zu Beckelheim. Dieselbe war damals vertheidigt durch einen Stellvertreter des abwesenden Veldenzischen Hauptmanns, den Konrad Schlarp aus Geisenheim im Rheingau. Da die nachgesuchte Hülfe ausblieb, so übergab er das Schloß, wogegen er mit seinen Leuten freien Abzug erhielt. Am 2. Sept. 1471 kam zu Heidelberg zwischen Friedrich und Ludwig der Friede zu Stand, wonach ersterer die eroberten Plätze behalten durfte.

Als Amtsherren auf Beckelheim werden genannt: Emich Wolf von Sponheim, 1344; Antelmann von Grasseweg, 1348 bis 1382; Johann Boys von Waldeck, 1400; Heinrich von Bach, gegen 1460; Kunz Schlarp von Geisenheim, 1470; Albrecht Göler von Ravenpurg (auch für Kreuznach), 1489; Hans von Sickingen, 1500; Dietrich von Schöneberg (auch für Stromberg), 1537; Georg von Altdorf, genannt Wollschläger, 1549 bis 1551; Johann Valentin von Schöneberg (auch für Stromberg), 1553; Konrad von Grumbach, 1563; Johann Philipp Landschad von Steinach, 1566; Junker Sigismund Ehem, 1580; Friedrich von Castillon, 1620; Hans Werner von Hammerstein, 1623; Karl Friedrich Pavel von Rammingen, 1659; Ludwig Pawel von Rammingen, der letzte auf dem Schlosse, 1680—1688; Knebel von Katzenellenbogen, zur Zeit der Sequestration, 1705.

Mit dieser Sequestration hatte es folgende Bewandtniß. Im J. 1663 verlangte der damalige Kurfürst von Mainz, Johann Philipp, das Oberamt Beckelheim von dem Pfalzgrafen Ludwig Heinrich zurück gegen jene 40,000 Gulden, für welche Erzbischof Adolf von Nassau dasselbe an Ludwig den Schwarzen verpfändet

hatte, vermittels einer durch Notarien und Zeugen insinuirten Kündigung. Der Pfalzgraf berichtete sofort an seinen Vetter, den Kurfürsten Karl Ludwig, und bat um dessen Assistenz. Inzwischen aber drohte Kurmainz das pfalzgräfliche Gebiet zur Durchführung dieses Anspruchs mit Kriegsmacht zu überziehen. Durch die Vermittlung des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg kam zu Kreuznach am 11. Sept. 1663 ein von dem Pfalzgrafen Ludwig Heinrich, dem Kurfürsten Johann Philipp von Mainz und dem Kurfürsten von Brandenburg unterzeichneter Vergleich zu Stande, worin hauptsächlich Folgendes stipulirt war: 1) dem Pfalzgrafen von Simmern verbleiben die Orte Sobernheim, Monzingen, Beckelheim, das Schloß und die zugehörigen Dörfer, wie solche an Ludwig von Zweibrücken dereinst verschrieben waren, als rechtes Mannlehen mit aller landesfürstlichen Hoheit; 2) der Pfalzgraf Ludwig Heinrich bekennt, gedachtes Gebiet vom Erzstift zu Mainz als Lehen empfangen zu haben, und macht keinen Anspruch auf den Pfandschilling; 3) die Beamten und die Garnison zu Schloß-Beckelheim huldigen für den Fall des Aussterbens der Linie in Simmern zum voraus dem Erzstift Mainz, als der eventuellen Herrschaft; 4) die Garnison des gedachten Schlosses bestellt, wirbt und unterhält Pfalz-Simmern allein, während den Commandanten des Schlosses aber der Kurfürst von Mainz wählt; der pfälzische Amtmann, welcher ebenfalls daselbst residirt, sollte dem Erzstift Mainz den Eventual-Eid leisten, neben dem Schloßhauptmann das Commando führen und allein den Schlüssel zu bewahren haben.

Gegen diesen Vergleich protestirten bald der Kurfürst Karl Ludwig und dessen Agnaten aus den Häusern Neuburg und Zweibrücken. Als nun Ludwig Heinrich, der letzte Herzog zu Simmern, am 24. Dec. 1673 ohne Leibeserben zu Kreuznach gestorben war, setzte sich Kurmainz sofort in Besitz, indem es den Obristlieutenant Böttcher mit Truppen gegen das Schloß Beckelheim marschiren und letzteres, das nicht vertheidigt wurde, besetzen ließ. Am 5. Januar 1674 erschienen die kurmainzischen Räthe Arnold von Horneck und Raimund Jäger auf Schloß Beckelheim und zu Sobernheim, am folgenden Tage zu Monzingen, und

nahmen die Einwohner in kurmainzische Pflicht. Bald darauf aber öffneten die Bürger von Sobernheim und Monzingen den deputirten kurpfälzischen Räthen und Truppen ihre Thore, worauf daselbst dem Kurfürsten Karl Ludwig gehuldigt wurde. Die Mainzer Beamten wurden sofort vertrieben und die kurmainzischen Wappen abgerissen. Im Juli 1675 ließ nun plötzlich das Erzstift Mainz Truppen zu Roß und Fuß durch die kurpfälzischen Aemter Alzei und Kreuznach marschiren und die Städte Sobernheim und Monzingen wegnehmen. Der zu Sobernheim wohnende kurpfälzische Amtsverweser wurde gefangen gehalten, und etliche des Raths und der Bürgerschaft wurden nach Schloß Beckelheim in Gewahrsam abgeführt. Von beiden Seiten hatte man bereits Streitkräfte gesammelt, und das Oberamt Beckelheim sollte die Veranlassung, vielleicht auch der Schauplatz eines blutigen Kriegs zwischen zwei deutschen Fürsten werden. Da legte sich Kaiser Leopold ins Mittel und ließ im J. 1676 das Amt sequestriren. Somit kam es unter besondere kaiserliche Verwaltung, und wurde der Reichshofrath beauftragt, die beiderseitigen Ansprüche zu prüfen und den Rechtsstreit zum Austrag zu bringen. Die vom Kaiser ernannten Sequester, welche die Stelle des Landesherrn versahen, waren Graf Ludwig von Hohenlohe-Schillingsfürst, der gewandte Gesandte des Kaisers, bis zu seinem im J. 1697 erfolgten Tode, und Graf Salentin Ernst von Manderscheid-Blankenheim bis zum J. 1705. Durch Patent des Kaisers Joseph I d. d. Wien, 21. Aug. 1705, ernannte dieser den Sohn des letztern, Franz Georg von Manderscheid-Blankenheim, nachdem er bereits früher seinem Vater adjungirt gewesen, zum Sequester und gab ihm auf, die frühern Beamten in ihren Würden zu belassen und die vorräthigen Gelder sowie die zu erzielenden Einkünfte durch Vermittlung des Oberamtmanns Freiherrn Knebel von Katzenellenbogen an den Magistrat der freien Stadt Frankfurt pünktlich abzuliefern.

Im J. 1715 kam endlich zwischen dem Kurfürsten Lothar von Mainz und dem Pfalzgrafen Johann Wilhelm, nachdem der Reichshofrath nach vierzigjähriger Prüfung der voluminösen Actenstücke sich außer Stand gesehen, eine endgültige Entscheidung zu

treffen, ein Vergleich zum Abschluß, wonach das Amt Beckelheim zu Kurpfalz zurückkehrte, während Kurmainz zur Deckung der Hälfte des Ertrags des gedachten Oberamts mit den aus dem Oberamt Kreuznach entnommenen Dörfern Wöllstein, Siefersheim, Gumsheim, Pleitenheim und Volxheim entschädigt wurde. Seitdem wurde das Beckelheimer Amtsgebiet als selbstständiges Oberamt aufgelöset und dem Oberamt Kreuznach, das außer dieser Stadt noch die Dörfer Bosenheim, Schwabenheim, Oberhilbersheim, Zozenheim, Langenlonsheim, Genzingen, Hackenheim, Laubersheim, Rüdesheim, Hargesheim, Roxheim, Treisen, Guttenberg, Weinsheim, Sponheim, Bockenau, Auen und Braunweiler enthielt, als Unteramt einverleibt. Am 25. April 1715 geschah die Publication der Aufhebung der langjährigen Sequestration des Amtes Beckelheim, und wurde letzteres durch die committirten Regierungsräthe von Fritz und von Becker in kurpfälzische Pflicht genommen.

Der französische Intendant La Goupillière hatte durch eine im Sept. 1688 erlassene Verfügung die Beamten der Herrschaft Beckelheim aufgefordert, 100 starke und arbeitsfähige Männer dem Gouverneur de la Gardette zu Kirn zur Disposition zu stellen zu einem Zweck, welcher von diesem noch näher anzugeben. Dieses Geheimniß sollte sich nur zu bald lösen. La Gardette befahl nämlich am 14. Nov. 1688 den Beckelheimer Beamten, die besagten 100 Mann, sämtlich Zimmerleute und Maurer, mit Geräthschaften, welche geeignet seien, Mauern zu brechen, unter Anführung eines Beamten nach dem Schloß Beckelheim zu führen. Dort wurde alsbald unter französischer Leitung die Demolirung vorgenommen, und so fiel dieses altehrwürdige Reichsschloß und Amthaus, die Zierde des Nahethals, nachdem es etwa sieben Jahrhunderte gestanden, unter den Händen der zu diesem Vernichtungswerk wie Sklaven zusammengetriebenen Amtsunterthanen. In neuerer Zeit werden die auf dem Heimberg stehenden Häuser das Schloß, die an dessen Fuß erbauten Häuser Thal-Beckelheim genannt. Sie enthielten im J. 1788 zusammen eine Bevölkerung von 125 Köpfen, die im J. 1817 bis zu 238 angewachsen war. Begütert waren daselbst die geist-

liche Verwaltung, die Erben von Stein-Callenfels, die Boos von Waldeck, die von Ebersberg genannt Weyer. Die Ruine war ein Lieblingsaufenthalt des berüchtigten Schinderhannes.

Wald-Beckelheim, ein mittelmäßiger Flecken, gilt als jenes Bechitenheim, wo am 15. Febr. 824 eine Fuldische Urkunde ausgefertigt worden. Des Ortes hohes Alter soll auch durch verschiedene im Felde ausgegrabene Metallgeräthschaften, Vasen und Statuetten nachgewiesen sein. Im 15. Jahrhundert war er durch Wall und Graben geschützt. Die Kirche ist dem h. Bartholomäus gewidmet; in einer Urkunde des Erzbischofs Gerhard II vom J. 1299 wird Gottfried als Erzpriester zu Beckelheim genannt. Das Patronat hatte Erzbischof Gerlach 1351 seinem Domcapitel zugewendet. Gegenwärtig ist diese Kirche simultan und für beide Religionsparteien Pfarrkirche. Die beiden Sprengel haben genau dieselben Grenzen. Gleichwie die katholische erstreckt sich die evangelische Pfarrei Waldbeckelheim über Thal- und Schloß-Beckelheim, den Rothen- und Steinbergerhof, Boos, Oberstreit, Steinhart, Marienport. In Waldbeckelheim selbst zählt man 539, in der ganzen Pfarrei 978 Katholiken.

Das an des Waldes Rand in tiefem Thal gelegene Marienport war ein Wilhelmitenkloster (vergl. Bd. 3 S. 582—583). Als Papst Alexander IV im Jahr 1256 die Wilhelmiten den Augustiner-Eremiten einverleibte, wurde namentlich Marienport von diesen in Besitz genommen. Sofort erhob dagegen Beschwerde der General der Wilhelmiten, als dessen Einwilligung nicht begehrt worden, und nach längern Verhandlungen entschied im Jahr 1266 Papst Clemens IV, daß alle dem Wilhelmitenorden entzogenen Klöster, namentlich Marienport, demselben zurückzugeben. Am 28. Jun. 1504 wurde das Kloster von des Pfalzgrafen von Zweibrücken Volk rein ausgeplündert, und daß es nicht in Brand gesteckt werde, konnte der Prior nur durch ein Opfer von 200 Goldgulden verhindern. Nach der Aufhebung wurde Marienport an einen Cratz von Scharfenstein verkauft; dem folgten die von Schellard, durch Heurath ein gewisser Petri und endlich die Latre de Feignies. Nach Nußbaum zu ist gelegen der Hof Steinhart, den Namen eines Waldes tragend, welcher

in einer Urkunde des Papstes Eugenius III für die Abtei Disibodenberg genannt ist. Diesen Hof haben Johann, Simon, Emich und Gottfried, Grafen von Sponheim zu dem Preis von 190 Mark Cölnisch an die Abtei Disibodenberg verkauft. Einschließlich des Marienporter-, Steinharter-, Hahner-, Rother-, Heimberger- und Nahethalerhofs, dieser den Grafen von Degenfeld und den Warsberg zuständig, zählte im J. 1788 Wald-Beckelheim 519 Einwohner, die auf 1943 Morgen Ackerland, 9 M. Wingert, 241 M. Wiesen und 1800 M. Wald, so zum Theil der Erben von Stein-Callenfels, der Latre de Feignies Eigenthum. Den Zehnten bezog das Domcapitel zu Mainz, den Burg- und Gänszehnten die pfälzische Hofkammer.

Sponheim.

Von Wald-Beckelheim weiter landwärts, jenseits der Fischbach, folgen nahe bei einander Burg- und im Hintergrund Kloster-Sponheim. Von Burg-Sponheim, als dem Stammhaus eines großen Geschlechts, von des Hauses Herrlichkeit, wie sie noch in den Trümmern sich spiegelt, ist Bd. 1 S. 211—276, 285—329 gehandelt worden. Des Klosters Sponheim erster Begründer ist geworden Graf Eberhard II von Nellenburg, nicht von Sponheim, wie ich Bd. 1 S. 215 nachgewiesen habe. Eberhard setzte seine Kirche auf den Gauchsberg, mons campi, wie Trithemius übersetzt, damit die falsche von den Neuern aufgebrachte Benennung Feldberg verschuldend. Sehr reichlich hat Eberhard die zu Ehren der allerheiligsten Jungfrau und Gottesgebärerin Maria am 24. Jun. 1047 von Erzbischof Bardo geweihte Kirche begiftet. Er gab dazu den Zehnten des Dorfes Sponheim mit Hörigen und Saalgut, in Petersheim 2 Mansen, in Rüdesheim 3 herrschaftliche und 4¼ an Bauern ausgethane Mansen, in Hackenheim 2 Mansen und 2 Morgen Wingert, in Bosenheim einen Mansus und 6 Morgen, in Dromersheim einen halben Mansus und 4 Wingerte, in Mandel einen Mansus, in Bockenau 2, in Auen 4¼ Mansus, in Monzingen einen Hof mit Gebäulichkeiten

und 12 Morgen Wingert, in Wersbach 2 Mansen, in Esselborn 8 Malter Weizen und 16 Malter Korn aus dem sogenannten Eberhards-Mansus. Die Ernennung der für Abhaltung des Gottesdienstes in dieser Kirche bestimmten Priester wollte Eberhard sich und seinen Nachkommen vorbehalten wissen. Von den Söhnen seiner Ehe mit der frommen Ita fielen zwei, Heinrich und Eberhard III, an der Unstrut in des Kaisers Krieg den 13. Jun. 1075; der dritte, der hochbegabte, hochverehrte Erzbischof Udo von Trier starb in des Kaisers Lager, 11. Nov. 1077, über der Belagerung von Tübingen; der vierte, Graf Burkard, hinterließ die an Graf Meginhard, des großen Stammes von Vianden, verheurathete Tochter Mechtild, die demselben die Güter im Nahgau, auch das Patronat der Kirchen auf dem Gauchsberg und in Schwabenheim zubrachte.

Beinahe 70 Jahre blieb die Kirche auf dem Gauchsberg den vier zu ihrem Dienst ernannten Priestern anvertraut, dann begann Meginhards Vater Stephan, der wohl mitunter, in des Sohnes Recht, von Sponheim sich betitelt, einen klösterlichen Bau bei der Kirche. „Graf Stephan," erzählt Trithemius, „war ein guter gottesfürchtiger Herr; durch göttliche Eingebung entflammt, unternahm er die von seinen Vorfahren erbaute Kirche mit einem Kloster zu verbinden. Von 1101 ab ließ er an den Conventsgebäuden und den Wohnungen der Mönche, wie St. Benedicts Regel sie vorschreibt, arbeiten, ohne doch, durch mancherlei Zwischenfälle gehindert, das Werk zu Ende bringen zu können. Darum hat er auf dem Sterbelager seinem Sohn Meginhardus aufgegeben, die begonnene Arbeit zu Stand zu bringen; demnächst ist er im Herren entschlafen den 25. Febr. 1118." Der Ermahnung hätt es kaum bedurft: mit Lebhaftigkeit setzte Meginhard den Bau fort; der Chor erhob sich in Mitten der Kirche unter dem Thurm, der mit einem steinernen Getäfel, enthaltend Abbildungen der zwölf Apostel und der Propheten, verziert. Der Kirche seitwärts, gegen Westen hatten sich die Klostergebäude angeschlossen. Nachdem es so weit gekommen, wurden die Präbendaten entlassen und anderwärts versorgt; Erzbischof Adalbert ernannte den Bischof Buggo (Burkard II) von Worms, der seit vielen Jahren von seinem

Sitz vertrieben, Adalberts Comensal geworden, zu seinem Stellvertreter für die in Sponheim vorzunehmende heilige Handlung, und hat dieser am Sonntag Quasimodo 1123 Kirche und Kloster zu Ehren der Gottesgebärerin Maria und des h. Martinus geweihet. Am 7. Jun. 1124 übergab Meginhard die neue Stiftung dem Orden des h. Benedictus; es fertigte zugleich Erzbischof Adalbert den Stiftungsbrief aus, worin zu lesen, „daß Herr Meginhard von Sponheim und seine Hausfrau Mechtild, Graf Rudolf und seine Hausfrau Reggat, von dem Geiste Gottes ergriffen, von freien Stücken zu St. Martins Schrein getreten sind, und zu ihrem und der Ihren Heil, auch in der Hoffnung unvergänglicher Belohnung, der Mainzer Kirche das Gotteshaus zu Sponheim mit allem Eigenthum und Gerechtigkeit, wie sie dieselbe bis auf diesen Tag zu Erbrecht besaßen, als vollkommnes Eigenthum übergeben hat.“ Auf diese Worte halten Trithemius und seine Abschreiber, Zillesius und Kremer, den Meginhard von Sponheim und den Grafen Rudolf für Brüder, deren Eigenthum die Kirche auf dem Gauchsberg. Der Alemannier Rudolf (Graf von Bregenz?) kann Meginhards Bruder nicht gewesen sein, wohl aber möchte die Kirche der beiden Frauen, Mechtild und Reggat, der Mechtild Schwester, gewesen sein. Jene schenkte dem neuen Kloster auch noch besonders eine Wiese und einen Garten zum Anbau von Küchenkräutern, daß sie demnach vor dem Klosterthor begütert gewesen sein muß.

Die ersten Mönche, 12 an Zahl, 8 Priester, 4 Conversen, wurden aus Mainz, theils aus St. Alban, theils vom Jacobsberg berufen; sie kamen am Mittwoch nach Passionssonntag und wählten am 8. Jun. 1124 zu ihrem Abt einen Profeß aus St. Alban, jenen Bernhelm aus Burgsponheim, dessen Vater Eberhard viele Jahre des Grafen Stephan rüstiger Kämpe gewesen. Im J. 1125 erwirkte Meginhard auch von Heinrich V die kaiserliche Bestätigung des Klosters und übergab ihm aufs Neue eine in demselben Jahre nordöstlich am Fuße des Gauchsbergs hergestellte Kirche mit allen ihren Gefällen. Ebenso arbeitete der Abt Bernhelm eifrig an des Klosters Emporkommen und stiftete 1125 am westlichen Saum des Gauchsbergs noch eine Clause

für heilige Jungfrauen, deren erste Bewohnerinen seine Schwester Mechtild und deren Freundin Sophie im J. 1125 geworden sind. In demselben Jahr baute Graf Meginhard die alte verfallene Pfarrkirche in Dalen am Fuße des Gauchbergs, gegen Nordost. Die ließ er durch den aus seinem Bisthum vertriebenen Bischof Bruno von Straßburg zu Ehren St. Georgen weihen und vergabte sie mit all ihrem Zubehör an das Kloster. Im J. 1126 ließ Abt Bernhelm den Brunnen graben, da man bisher alles Wasser den Berg hinauf schleppen müssen. Udo von Sponheim, des Abtes Bernhelm Anverwandter, schenkte der Abtei sein ganzes Eigenthum in Bockenau und Genzingen, die Kirche in Genzingen mit ihren Zehnten, Mancipien, Weinbergen, Holzungen, Wiesen, Mühlen, welche Schenkung Erzbischof Adalbert am 25. Dec. 1127 bestätigte. Im J. 1143 erhielt das Kloster durch Vermittlung des Grafen Meginhard zwei Leiber aus der Gesellschaft der h. Ursula, als ein Geschenk von dem Cölnischen Erzbischof Arnold. Der fromme Abt Bernhelm starb den 27. März 1151, seines überaus löblichen Regiments im 27. Jahr.

An seine Stelle trat durch der 20 Brüder Wahl Kraffto, der Sohn des Grafen Meginhard von Sponheim, der bestimmt gewesen, das Geschlecht fortzuführen. Eine Braut für ihn war bald gefunden: Clementia, des Grafen Adolf von Hohenberg Tochter, so schön als verständig, sollte das Glück seines Lebens vollends begründen; es ergab sich aber gleich in den ersten Stunden der Ehe, daß sie durch ein Gelübde zu immerwährender Keuschheit verpflichtet. Daß sie sothanes Gelübde erfüllen dürfe, hat sie durch die dringendsten Bitten von dem in heißer Leidenschaft ihr zugethanen Ehegemahl erlangt. Geraume Zeit blieb das Geheimniß den beiderseitigen Eltern verschwiegen, dann hat doch Kraffto dem Vater gebeichtet und des gütigen gottergebenen Mannes Zustimmung ohne allzu viele Schwierigkeit erlangt. Es blieb aber nicht bei diesem ersten Schritt, nach höherer Vollkommenheit strebend, nahm Clementia den Schleier zu Trier in dem Kloster der h. Irmina, wurde Kraffto Mönch in dem Kloster Sponheim.

Kraffto erwarb sich als Abt hohe Verdienste um sein Kloster. Der Koppenstein mit dem Wald und den anliegenden kleinen

Ortschaften, die er als sein Erbtheil von dem Bruder erhielt, ward ein wichtiger Zusatz für das Klostergut. Das Armenhaus auf dem Berg samt der Capelle, wohin die Pfarrei Dalen verlegt worden, brannte den 21. Oct. 1156 ab. Sofort legte Kraffto Hand an für den Neubau der Capelle auf minder gefährdeter Stelle; das Armenhaus aber entstand nicht wieder aus seinen Trümmern, was die Folge sein soll von des Grafen Gottfried von Sponheim Gleichgültigkeit für die Armen. Dagegen ließ der Abt eine Partikel von dem wahren Kreuz, so er durch Vermittlung des Cardinals Benedictus von Papst Alexander III erhielt, sehr kostbar in Gold und Edelgestein fassen, und blieb sie der Sacristei vornehmste Zier, bis zu der von dem Abt Philipp vorgenommenen Veräußerung. Auch eine Mitra ließ Kraffto anfertigen, großentheils auf Kosten seiner Mutter; sie war von feinem Silber, übergoldet, und reichlich mit Perlen und Edelsteinen besetzt, »quorum multi sublati sunt,« klagt Trithemius. Ebenso ließ der fromme Abt das Haupt der h. Irmina, so er beim Antritt seines Regiments von Erzbischof Hillin erhalten, in Silber fassen, mit Edelsteinen zieren. Aber nach vielen Jahren, »cum status rerum temporalium per malum regimen abbatum et improbam vitam monachorum, nimium esset collapsus,« wurde zu Zeiten des Abtes Kraffto II das Silber verkauft, durch eine kupferne Fassung ersetzt. Abt Kraffto I, »vir per omnia religiosus atque sanctissimus, qui multa bona huic monasterio fecit et multas possessiones pro fratrum sustentatione comparavit,« starb an der Dysenterie den 28. Mai 1175, und gleich am folgenden Tage wurde ihm ein Nachfolger gegeben, der bisherige Custos Adelger, »vir maturus et tam in spiritualibus quam in temporalibus peritissimus.« Er hat die neue Sacristei neben dem Hochaltar erbaut 1176, ein Jahr, welches auch merkwürdig durch das am 21. März zu St. Irminen erfolgte Ableben der frommen Clementia, weiland des Abtes Kraffto Braut. Der Mönch Erenfried, welcher als des Abtes Geschäftsträger zu Rom gewesen, hat dort eine namhafte Partikel von dem h. Johannes dem Täufer erhalten, so gebürend zu verwahren, der Abt einen Schrein aus elfenbeinern und hölzernen, mit ver-

goldetem Kupferblech überzogenen Tafeln anfertigen ließ, dessen viele Fächer auch andere Heiligthümer aufnahmen. Um das Jahr 1178 ließ der Abt durch einen seiner Untergebenen, den geschickten Schreiber Gotschalk das alte und das neue Testament sehr schön in drei großen Bänden schreiben. Adelger starb den 2. Jul. 1181. Zucht und Ordnung blühten unter ihm; Bruderliebe und hohe Frömmigkeit vereinigten zu einem gemeinsamen Ziele seine Untergebenen. Innige Verehrung lohnte der frommen Gesellschaft und verschaffte ihr von Seiten derjenigen, welche einer Fürbitte bedurften, die reichlichsten Almosen. Selbst in dem entfernten Cöln fand sich in der Person von dem Pastor Werner zu St. Columba ein Wohlthäter. Ein Weingut hat er nach Sponheim gestiftet.

Adelgero, zu Kreuznach geboren, seit Jahren das Cantoramt bekleidend, wurde zum Abt erwählt, baute viel und erkaufte zu dem Preis von 20 Mark Silber das Dorf Argenschwang, dessen Vogtei er dem Ritter Erenfried von Sponheim verlieh. Er starb den 23. Mai 1199. »Vir bonus et religiosus, qui huic monasterio tam in spiritualibus quam in corporalibus utiliter praefuit.« Sein Nachfolger wurde Rupert, der bisherige Prior, »qui observantiam regularis disciplinae tam in se quam in aliis strenue custodivit, et multos verbo et exemplo ad iustitiam convertit. Fuit enim tam in divinis scripturis quam secularibus literis eruditissimus, et praedicator divini sermonis egregius, et non minus ad regimen temporalium rerum quam spiritualium idoneus, et prudentissimus in omnibus quae agenda erant.« Doch haben sich zu seiner Zeit nicht undeutliche Spuren von dem Verfall der Disciplin in der Clause ergeben. Dagegen hat Rupert als Stellvertreter des Grafen Adelbert von Sponheim, während dessen Abwesenheit im heiligen Lande, solches Verdienst erworben, daß der dankbare Graf nicht nur das Dörflein Auen bei Monzingen, sondern auch die vielen im Orient gesammelten Reliquien dem Kloster zuwendete, 1203. Nicht minder freigebig erzeigte sich demselben Hildebert, der Neffe oder Großneffe des Abtes Bernhelm. Dieser hatte sich den kühnen Scharen angeschlossen, unter deren Streichen die

Hauptstadt des Ostens erlag. Während ihre Waffenbrüder von der Seine mit Gold und Edelgestein, mit kostbaren Stoffen sich bedeckten, dürstete Hildebert gleichwie sein Landsmann Heinrich von Ulmen nur nach Schätzen, so die Motten nicht verzehren, Diebe nicht entführen. Hildebert, gläubigen Sinnes, durchsuchte mehre Kirchen, und Heiligthümer in großer Zahl hat er dort sich angeeignet, Reliquien des h. Laurentius, der Märtyrer St. Marcus und St. Marcellinus, drei Partikel von unschuldigen Kindlein, so Herodes seinem Argwohn opferte, etwas von dem h. Johannes Chrysostomus. Weiter seine Pilgerfahrt ausdehnend, hat er auch in dem Lande der Verheißung reiche Schätze aufgefunden, von manchem das Eigenthum erworben, ein Stück von dem Grabe des Herren, von dem Stein, welchen des Heilands Füße berührten, da er zum Himmel sich aufschwang, von dem Stein, welcher den Engel trug, indem er der Gebenedeiten das Geheimniß offenbarte der Menschwerdung Christi, von der Wiege des Herren, von der Thür, die, obgleich verschlossen, nachdem er von den Todten erstanden, seinem Eingang diente, von dem Oel der h. Katharina, von St. Stephan dem Erzmärtyrer, von dem Oelberg, von dem Grab der allerheiligsten Gottesgebärerin Maria, von dem Felsen des Calvarienbergs, wo der Herr gekreuziget worden, von dem Felsen Golgatha, auf welchen sein Blut träufelte, von seinem Speisetisch, von seinem Bett, von der Stelle, wo die Passion begann, alles das und vieles andere hat der fromme Ritter dem Kloster Sponheim zugewendet. Rupert starb den 16. Aug. 1213, und es trat an seine Stelle der bisherige Prior Juanus, ein Sohn des Ritters Gottfried von Sponheim, den Brüdern durch seine hohe Weisheit empfohlen, auch darum in der ganzen Landschaft gepriesen. Im Jahr 1217 pilgerte Juanus in Gesellschaft des Grafen Johann von Sponheim nach dem Lande der Verheißung. Im J. 1224 versetzte er die vier Schwestern, die allein noch in der Clause übrig, nach dem Rupertsberg, wovon vielleicht eine Folge, daß der Rupertsberg selbst dem Abt von Sponheim untergeben wurde. Abt Juanus, »sub cuius regimine observantia regularis disciplinae ultimis annis deficere coepit,« starb den 28. Nov. 1252.

Sein Nachfolger, der bisherige Cantor, Johann von Schönberg, war zu schwach, der eingerissenen Unordnung zu steuern. Sie wuchs schier mit jedem Jahr, und bis zu des Klosters Aufnahme in die Bursfelder Congregation, 200 Jahre lang, ergaben sich fruchtlos alle reformatorischen Versuche. Johann starb 21. April 1264. Es fand eine streitige Wahl statt zwischen Peter, dem Kellner, und Wilhelm, dem Cantor. Peter, »qui erat homo astutus,« bemächtigte sich der Abtei; Wilhelm suchte Hülfe bei dem Grafen von Sponheim und weiter bei dem Erzbischof Werner, der aber für Peter entschied und dessen Gegner gefangen hielt. Möglich, daß dieses die Folge der Transaction vom 9. Jul. 1265, wodurch Peter die Kirche zu Genzingen dem Domcapitel überließ, wogegen die Pfarrei Sponheim dem Kloster incorporirt wurde. Es theilte Peter mit dem Convent, so daß ein jeder seinen bestimmten Antheil erhielt, während des Convents Antheil gleich den Pfründen eines Collegiatstifts unter die Mönche vertheilt wurde. Im J. 1271 kaufte Peter für 200 Mark den Hof in Braunweiler. Im J. 1274 schien er entschlossen, die Theilung in Präbenden zurückzunehmen, wofür er aber entschiedener Opposition Seitens der Mönche begegnete. Den gegen ihn gerichteten Mordanschlägen sich zu entziehen, suchte er Zuflucht in Kreuznach, und blieb er länger denn ein Jahr dem Kloster fern, bis Graf Simon von Sponheim den Streit vermittelte. Abt Peter starb hochbejahrt den 2. Mai 1290. »Fuit homo multum activus, sed minus curans interna et spiritualia. Moriturus devotissime confessus dixit, se de nullo plus formidare iudicium Dei futurum, quam quod se autore proprietatis occasio monachis huius coenobii maxima videretur esse relicta.«

Johann II, der neunte Abt, aus Sobernheim gebürtig, beschäftigte sich gleich im J. 1291 mit dem Umbau der vier Altäre der Klosterkirche, die er schließlich durch den Bischof Peter von Suda, als den erzbischöflichen Vicarius, weihen ließ. Im Jahr 1296 wurde die noch immer unvollendete Kirche in Dalen durch Fürsorge und Mittel von Frau Hedwig, des Ritters Hermann von Sponheim Wittwe, vollkommen hergestellt, auch ihre Existenz für die Zukunft durch Hingabe ihres Hofs zu Welgesheim

bei Genzingen, von 6 Malter Korn Ertrag, gesichert, eine Freigebigkeit, in deren Anerkennung Abt und Convent der Stifterin und ihren Erben das Patronat jener Kirche verliehen. Abt Johann, gest. 27. April 1298, wird geschildert als »homo bonus et humanae conversationis, amator pacis et quietis, et quem iurgia et contentiones secularium negotiorum non magnopere delectabant.« Aber die Ordnung herzustellen, war er zu schwach. An seine Stelle wurde Dietlieb, Trierer von Geburt, erwählt, und hat dieser ohne sonderliche Anstrengung die Ordnung wiederhergestellt. Bei Gelegenheit des Jubeljahrs, 1300, pilgerte er in Gesellschaft des Grafen Heinrich von Sponheim nach Rom. Sein Todestag wurde der 29. Sept. 1309. »Vir bonus et amator fratrum suorum, qui bene praefuit monasterio tam in spiritualibus quam in temporalibus, quia et peculium, quod praedecessores eius indulserant monachis, abstulit, et competenter substantiam temporalium rerum ampliavit. In agendis fuit providus et perspicacis ingenii, cuius consilio in arduis causis etiam comes de Sponheim et vicini nobiles aliquotiens utebantur.« Wilicho I von Westerburg verdankte die Abtei ohne Zweifel dem Einfluß seines Schwagers, des Grafen Heinrich von Sponheim. Im J. 1313 stiftete Stephan Kindelin Propst zu Ravengirsburg in der Klosterkirche zu Sponheim den Altar zu den hh. Nicolaus und Katharina, zu dessen Dienst ein Weltpriester zu bestellen, welchem für seinen Unterhalt des Stifters Hof zu Norheim und jährlich 1 Fuder Wein aus Mandel angewiesen. „Der Priester soll täglich eine h. Messe lesen und darin der Memorie unsers Vaters, weiland des Ritters Emmelrich, unserer Mutter Petrissa, unserer Brüder Lambert und Arnold Kindelen seligen und des weiland Wäpelings Emelrich gedenken. Nach unserm Tod soll das Patronat haben Arnold Kindelin und dessen Bruder Emmelrich, und ferner die Töchter unseres vorgenannten Bruders, dann unser Vetter Arnold Bigele der Sohn.“ Also verordnet Propst Stephan den 30. März 1313. Es haben aber nachmalen die Erben, Wilhelm von Löwenstein, Simon Boos von Waldeck, Hartmann von Halberg, dem Abt Johannes Trithemius das besagte Patronat abgetreten. Im J. 1325 tauschte Abt Wilicho

mit den Grafen Johann und Simon von Sponheim. Diese gaben den Hof zu Bosenheim, den die Abtei bis zu ihrem Ende innehatte, und erhielten dafür die Burg Koppenstein samt den Dörfern Richweiler und Geilweiler. Zugleich belehnte der Abt den natürlichen Sohn des Grafen Johannes, den Stammvater des Geschlechtes Koppenstein, mit der Vogtei zu Auen, die jährlich 12 Malter Korn und 12 Hahnen abwarf. Im J. 1326 gelangte Wilicho endlich zum Besitz des für die Abtei in dem Preise von 70 Mark Cölnisch zu Kreuzerhöhung 1313 von den Gebrüdern Konrad, Rudolf und Simon von Ansbruck erkauften Hofs in Sponheim. Am Sonntag nach Johanni 1329 hat Graf Simon von Sponheim seine Hälfte an der Burg Sponheim der Abtei zu Lehen aufgetragen. Den abteilichen Hof zu Genzingen freite der nämliche Graf von allen Diensten, wogegen der Abt ihm der Abtei Mühle zu Rüdesheim und die eingegangene Mühle in Genzingen überließ. Am Ostertag 1332 erkennt Graf Johann von Sponheim, daß des Klosters Mühle und Backhaus zu Sponheim und Bockenau des Bannrechts genieße. Am Freitag nach Johannis Enthauptung 1335 tragt der Nämliche seine Hälfte von Sponheim der Abtei zu Lehen auf, daß also die ganze Burg der Abtei lehenbar. Abt Wilicho, »qui multa bona fecit huic monasterio,« starb den 17. März 1337.

Der 12te Abt, Heinrich, in Kreuznach geboren, hatte nichts Angelegentlicheres als die Theilung in Präbenden zu erneuern, und dehnte sie selbst auf die Bibliothek sich aus. Ziemlich reich von der Stiftung an, hatte diese von Zeit zu Zeit Zuwachs erhalten, jetzt wurde sie in der schmählichsten Weise vernichtet, ihr kostbarster Inhalt um weniges Geld verschleudert, damit das Wohlleben der Mönche stets neue Nahrung finde. Denn der Abt, durch des Vaters, des gräflichen Schenken Einfluß zu solcher Würde erhoben, diente nicht den Wissenschaften, sondern nur der Eitelkeit, und blieb darum Zeitlebens ein Idiot. Unter den vielen Nachtheilen, so er dem Kloster gebracht, ist besonders die in das erste Jahr seiner Regierung fallende Veräußerung der ausgedehnten Waldungen zwischen Eckweiler und Argenschwang anzuführen. Er starb den 29. April 1350: »reliquit autem posteris

testamentum non bonum.« Schon am 6. Aug. 1351 folgte ihm zum Tode sein Nachfolger, Wilicho II, Sohn Johanns von Sponheim genannt Bruder. Dem Vater, nachdem dieser zur zweiten Ehe geschritten, hat er die Abtretung des mütterlichen Erbes, des Hofs in Nußbaum mit Haus, Capelle und reichem Zubehör abgenöthigt, um solches Erbtheil dem Kloster zuzuwenden, dem er auch seine Güter in Bockenau, Ackerland, Wiesen und Gärten mit Willen des Lehensherren, des Grafen von Veldenz verkaufte.

Der 14te Abt, Wilhelm von Beckelheim, aus dem Geschlecht der h. Hildegard, hat dem Kloster sein Erbtheil, den Präsenzhof in Bockenau zugebracht, auch für dasselbe am Sonntag Reminiscere 1354 des Wenzo Kippen Haus und Hof in Bingen und am Tage Felix und Adauctus 1348 den Hof in Planig mit Haus, Acker, Wingert, Wiesen erkauft. Er legte seine Würde nieder den Montag vor Laurentien 1350 und starb kurz nachher, den 27. Oct. n. J. »Homo pius et bonus, qui multa huic monasterio bona fecit, curtes, possessiones, reditus et census ampliavit.« Sein Nachfolger wurde der Prior Philipp I Meyswin, eines Sponheimischen Rittergeschlechtes. Er starb den 19. Sept. 1374. Der 16te Abt, Kraffto II von Sponheim bezeichnete den Antritt seines Regiments mit der Veräußerung der silbernen Fassung des Hauptes der h. Irmina. Er veräußerte auch den Hof in Nußbaum gegen ein Kaufgeld von 150 Gulden. »Homo laboriosus, sed parum fortunatus, et qui in utroque statu non satis provide rexit, relinquens monasterium in multis debitis et observantiam penitus dissipatam«; er ist den 1. Sept. 1390 mit Tod abgegangen. Philipp II, des Ritters Heinrich von Bechtolsheim Sohn, regierte nur sechs Monate; in thörichter Eitelkeit befangen, wollte er gleich zu Anfang seines Regiments mit Glanz sich umgeben: ein zahlreiches unnützes Hofgesinde wurde angeschafft, eine übermäßige Anzahl Pferde gekauft; wenn die vorigen Prälaten sich mit einem Caplan, einem Diener und drei Pferden begnügten, ward Philipp stets mit einem Gefolge von fünf Berittenen gesehen. Solchem Aufwand konnte das verarmte Kloster nicht lange genügen. Das von Kraffto I angeschaffte goldne Kreuz mußte veräußert werden. Glücklicher

Weise führte das unerwartete Ableben des Abtes, 1391, das Ende der tollen Wirthschaft herbei. »cuius obitus neminem plus contristavit, quam eius familiares, epulones et adulatores, qui praedam sequebantur non hominem, qui parum de utilitate monasterii curabant.«

Der 18te Abt, Bernhard, des Rittergeschlechts von Sponheim, erkaufte im J. 1405 den Hof in Weinsheim, den er doch, mit dem Convent zerfallen, nach einigen Jahren, und einen zweiten dazu, veräußerte. Im J. 1417 besuchte er das Concilium zu Constanz, wo er nebst einem Diener und zwei Pferden über 50 Goldgulden verzehrte. Auf der bei dieser Gelegenheit in der Abtei Petershausen von den Aebten seines Ordens abgehaltenen Synode hatte er gleich seinen Collegen sich eidlich verpflichtet, in eines Jahres Frist die Reformation seines Capitels zu bewerkstelligen, bei Verlust seiner Pfründe und Unfähigkeit, dergleichen ferner zu besitzen. Nach Haus zurückgekehrt, traf er sofort Anstalten für die Erfüllung seines Versprechens. Er redete zu seinen Mönchen von den Pflichten ihres Standes. Aber Ermahnungen, Drohungen, Strafen verfehlten ihres Zweckes; er mußte sich darauf beschränken, den Seinen die Gelegenheit zur Sünde zu benehmen, ihnen das Ausgehen, dem Weibsvolk den Besuch des Klostergartens zu untersagen. Besagter Garten war mit Bäumen bepflanzt, unter welchen der eifrige Abt nicht selten Mönche und Weibsleute, die sich die Kirschen trefflich munden ließen, erblickte. Den Näschern die eine Versuchung zu ersparen, ergriff er die Axt, um den nächsten Baum zu fällen. In dem heiligen Eifer ließ er es in dem ungewohnten Geschäft an der nöthigen Vorsicht fehlen: ein Zweiglein fuhr ihm in das Auge, beraubte ihn dessen gänzlich nach vielen ausgestandenen Schmerzen. Deß lachten die Mönche, die Bauern, die Dorfnymphen freuten sich des Unfalls, der nach ihrer Ansicht dem Neidischen eine Strafe. Die Folgen davon hatte der Abt Zeitlebens zu tragen, aber die Mönche blieben unverbesserlich, und ihre offenbare Feindschaft veranlaßte den Abt, sich meistens in Trarbach, Bingen oder Kreuznach aufzuhalten, dem Kloster vollends zu Verderb. Im Jahr 1427 veräußerte Bernhard die beiden Klosterhöfe zu

Weinsheim. Was er sterbend, hinsichtlich dieser beiden Höfe, seinen Mönchen empfahl, ist S. 274 vorgekommen. Er starb den 28. Mai 1432.

Eben befand sich Graf Johann von Sponheim auf dem Ritt von Winterburg nach Kreuznach; das Trauergeläute im Kloster vernehmend, kehrte er unverweilt dort ein, um, gegen des Ordens Freiheiten, für die Wahl eines neuen Abtes Termin in Kreuznach auf den 30. Juli anzusetzen. »Habebat autem comes monachum quendam Cisterciensis ordinis, de monasterio S. Disibodi secum, nomine Gobelinum, hominem astutum et curialem, quem plurimum diligebat, eratque apud eum in magno precio, interque secretarios primus.« An dem Wahltage zu Kreuznach wurde, nach dem von dem Grafen ausgesprochenen Wunsch, Gobelinus, der Bürgerssohn aus Kreuznach, gewählt; er hausete aber selten im Kloster, sondern hielt sich meistens in der Nähe des Grafen auf, in Trarbach, wo er ein eigenes Haus besaß, wurde auch zum Theil aus der gräflichen Küche gespeiset. Seine Entfernung war für die Ordnung im Kloster kein Vortheil. Daß er nach Trarbach auch der Abtei wichtigste Urkunden schaffte, ergab sich wo möglich noch nachtheiliger. Vieles ist davon verkommen, bis doch endlich im J. 1469 eine unvollkommene Restitution erfolgte. Dagegen sind die der frühern Zerstreuung der Bibliothek entgangenen Bücher, die werthvollsten sonder Zweifel, niemalen aus Trarbach zurückgekommen. Schwer drückte außerdem eine fortwährend steigende Schuldenlast. Von Johann, dem letzten Grafen von Sponheim, hatte der Abt 12,000 Gulden in Händen gehabt; darüber forderten nach des Grafen Ableben die Erben pünktliche Rechnung, und weil sie nicht sofort beizubringen, wurde der Abt als ein Gefangner behandelt und beinahe ein Jahr lang auf Winterburg verwahrt. Gobelinus starb den 27. Oct. 1439.

Friedrich, aus dem ritterlichen Geschlecht von Nackheim, wurde der 20te Abt, kümmerte sich wenig um den Zustand des Klosters und dankte ab den 17. Febr. 1445, ein Ereigniß, dem er ganzer 18 Jahre überlebte. Zum Nachfolger erhielt er den Konrad Humbrecht, eines ritterlichen Geschlechtes aus Gau-

Obernheim. In den ersten Jahren beschäftigte Konrad sich Tag und Nacht ausschließlich mit fröhlichen Gelagen und Würfelspiel, worin er das Einkommen des Klosters auf die unwürdigste Art vergeudete; nicht selten verspielte er an einem Abend 10, auch 20 Gulden, ein Faß Wein, die Ringe vom Finger. Später wirthschaftete er doch besser: die vorgefundene Schuld von 1060 Gulden hat er mehrentheils abgetragen, die Klostergebäude gebessert, neue Weinberge angelegt. Wie kläglich aber immer noch des Hauses Zustand, ergibt sich aus einem unter den Bauern sich forterbenden Spruch: zu Sponheim leben zwei Aebte und ein Mönch. Konrad starb den 9. März 1461. »Homo satis laboriosus, et qui monasterio in temporalibus bene praefuit. Reformationem vero detestabatur summo opere, vixitque secundum carnem, filios relinquens et filias, non sine damno monasterii et animae suae gravi periculo.« Ulrich von Zeisheim, der Nachfolger, hatte ursprünglich in dem Kloster Selz Benedictiner Ordens im Straßburger Bisthum das Kleid des h. Benedictus empfangen und dort ein keineswegs erbauliches Leben geführt, bis die Masse seiner Schulden ihn nöthigte, das Weite zu suchen. Er kam nach Sponheim, wurde dort in den Convent aufgenommen und am 10. März 1471 zum Abt erwählt. Als solcher blieb er den alten Gewohnheiten treu, brachte in unnützem oder sträflichem Treiben das Kloster an den Rand des Verderbens. Nicht befriedigt durch die in dem Laufe von fünf Jahren gehäufte Schuldenlast, verkaufte er heimlicher Weise so viel an Aeckern, Wiesen, Zinsen, daß sich ein Schaden von mehr als 3000 Gulden ergab. Es hat sich mehrmalen ereignet, daß er für 6 Gulden ein Roß weggab, so er wenige Tage vorher für 20 Goldstücke angekauft hatte. Zu Obernheim hat er für 123 Gulden Ackerland, in Meisenheim, in Ober-Heimbach einen Zins von 3 Mark, in Büdesheim bei Bingen, in Lorch, Geisenheim, Winkel, Kreuznach, Heimersheim, Sobernheim, Freimersheim viele und die werthvollsten Grundstücke verkauft. Schulden, die er ehedem in Selz gemacht, Gläubiger zu Mainz, aus neuerer Zeit herrührend, hat er mit des Klosters Eigenthum abgemacht, für seinen persönlichen Gebrauch 20 Pferde angeschafft. Dazu kamen noch

geheime Ausgaben. »Multa enim turpiter expendit, praedecessoris sui exemplo, uterque enim concubinas publice tenuit, aliquando in monasterio, aliquando in villis circumiacentibus.« Es kam so weit, daß der Abt, die Unmöglichkeit einsehend, solches Wesen länger fortzusetzen, am 3. April 1466 von freien Stücken abdankte, mit Hinterlassung einer Schuld von 2500 Gulden, wobei der heimlichen Veräußerungen keineswegs gedacht. Noch an demselben Tage wurde in dem sehr schwach besetzten Convent der Prior Otto Haueisen aus Cöln, »ingenio mitis et pacificus,« zum Abt erwählt. Die Nothwendigkeit einer gründlichen Reformation einsehend, ließ er aus der Abtei St. Pantaleon zu Cöln zwei Mönche kommen, die in Sponheim eine günstige Meinung von der Bursfelder Union erwecken sollten. Sie fanden im Anfang freundliche Aufnahme; als sie aber von Reformation zu handeln anfingen, kehrte sich gegen sie die ganze Nichtswürdigkeit und Bosheit der Mönche, der jüngern insbesondere, welche die ihnen verhaßt gewordenen Lehrer neckten, verhöhnten, thätlich mißhandelten. Die Eitelkeit ihrer Bemühungen gewahrend, gingen die Beiden nach St. Pantaleon zurück. Aber der Abt blieb bei seinem Vorhaben. Am 31. Jul. 1469 ertheilte der Ordinarius den Aebten vom Jacobsberg und vom Johannisberg Vollmacht, in Sponheim die Reformation, wie sie in Bursfeld entstanden, einzuführen, und haben diese, unterstützt durch die erzbischöflichen Commissarien, am 22. Aug. 1469 nochmals den Convent zusammenberufen, um allen und jeden die Nothwendigkeit einer gründlichen Besserung vorzustellen. Dafür wurden nicht nur theologische Gründe erbracht, sondern auch die verzweifelte öconomische Lage des Hauses besprochen. »Magna fuit eo tempore huius monasterii paupertas. Rarissimi in edulio fratrum pisces erant, sed frequenter pro piscibus pira, in fornace quadam exsiccatione decocta, et postea resoluta in caldari, brodioque perfusa, commestioni fratrum parabantur. Ornamenta pro decore domus Domini pauca erant et nimis exilia, et praeter mitram pontificalem clenodia in ecclesia nulla. Bibliotheca nulla fuit, quia monachi deformati non libros, sed ludos et voluptates sequebantur. Octo enim volumina, praeter

Bibliam in duabus partibus divisam, parvi precii aut valoris, tempore reformationis fuerunt tantum in hoc monasterio inventa.« Nichts wollte auf die verstockten Gemüther wirken, und die Commissarien sahen sich genöthigt, die Ungehorsamen des Klosters zu verweisen und demselben einen andern Abt zu geben in der Person von Johann Colnhausen, alias von Butzbach nach seinem Geburtsort genannt, der zeither Kellner auf St. Jacobsberg, als einer der erzbischöflichen Commissarien zugegen. Er regierte bis zum J. 1483; dann wurde er als Abt nach Seligenstadt versetzt, gegen seinen Willen zwar, aber genöthigt, zu gehorchen; er resignirte den 27. Jul. 1483. Wie zu Sponheim ward er auch während eines neunjährigen Regiments für Seligenstadt ungemein wohlthätig, bis er Alters halber resignirte und 30 Monate später in dem Herrn entschlief.

Für Sponheim war der würdigste Vorsteher bald gefunden: Johann IV Trithemius, erwählt 29. Jul. 1483. Er wurde zu Trittenheim den 1. Febr. 1462 gegen Mitternacht, um 11 Uhr 33 Minuten, geboren. Man hat annehmen wollen, daß der Ausdruck: post horam undecimam, von der noch heute an der ganzen Mosel üblichen Tischstunde, 11 Uhr zu verstehen sei, allein Trithemius, der doch am besten unterrichtet sein muß, sagt »in *nocte* post meridiem cal. Februarii, hoc est in ipsa *nocte* festum purificationis beatae Mariae semper virginis praecedente, natus est Johannes Trithemius.« Der Vater, Johannes, war von Heidenburg dahin gezogen und trieb, was er zu Heidenburg erlernt hatte, den Weinbau, denn auch dieses jenseits des Tröhnchen gelegene Dorf baut noch Weinberge; die Mutter, Elisabeth, stammte aus dem Moseldorf Longuich. Das Söhnlein, Johannes, war nicht viel über ein Jahr alt, da starb der Vater, und Elisabeth verharrte sieben Jahre im Wittwenstand, ließ dann sich bethören. Mit dem zweiten Mann hatte sie mehre Kinder, von denen doch nur der einzige Jacob zu Jahren kam. Johannes traf es mit dem Stiefvater sehr übel, zumal seit in ihm die Neigung zum Studiren erwacht war. Mit harten Worten und Schlägen sollte die gefährliche Richtung ausgetrieben werden; sie wurde bald unwiderstehlich. Nachts, wenn Alles schlief, verließ

Johannes das Haus, um sich von einem Freund im Lesen und Schreiben, im Decliniren und Conjungiren lateinischer Worte unterrichten zu lassen. Der Freund mußte des Schülers außerordentliche Lernbegierde und ein Gedächtniß, dergleichen ihm nie vorgekommen, bewundern, und dieser offenbarte ihm dagegen eine wunderbare Erscheinung. Nachdem er ein Jahr lang gefastet und gebetet, um von Gott zu erhalten, daß er gelehrt werde und noch etwas, so er hartnäckig verschwieg, war ihm, dem Schlafenden, ein Jüngling in weißem Kleid erschienen, hatte ihm zwei Tafeln vorgehalten, die eine beschrieben, die andere mit Bildern angefüllt, und ihn darunter wählen lassen. Als er die beschriebene Tafel wählte, sprach der Jüngling: „Gott hat dein Gebet erhört, er wird dir mehr gewähren, als du bitten konntest."

Der fünfzehnjährige Schüler, der in einer Woche das Abc, das Vaterunser, den englischen Gruß, das apostolische Glaubensbekenntniß, und in einem Monat das Lesen deutscher Bücher erlernt hatte, machte die Entdeckung, daß er des Freundes Wissen all in sich aufgenommen habe; andererseits empfahlen einige geistliche Herren der Aufmerksamkeit eines Oheims das so überraschend sich entwickelnde Talent. Als Vormund forderte Peter von Heidenburg von dem Stiefvater den Knaben und Rechnung über dessen Vermögen: Schmach, Mißhandlung und Schläge fielen in verdoppeltem Gewicht auf den armen Johannes, bis dieser Gelegenheit fand, dem elterlichen Hause zu entfliehen, wie Israel aus Aegypten. Drei Tage irrte er im Feld herum, dann wandte er sich nach Trier, wo er mit neuem Eifer seine Studien vornahm, um sie ferner in Niederland und letzlich in Heidelberg fortzusetzen. Von Heidelberg aus gefiel es ihm, nach Neujahr 1482, in Gesellschaft eines Freundes, die Heimath in Trittenheim zu besuchen. Ueber Kreuznach wollten sie die Höhe des Hundsrückens ersteigen; der Weg führte an dem Kloster Sponheim vorbei. Johannes wurde von dem Freund so zu sagen gezwungen, dem Kloster einzukehren. Nach eingenommenem Mittagsmahl setzten sie die Reise weiter fort. Es erhob sich ein fürchterliches Schneegestöber; der Wind blies ihnen den Schnee ins Angesicht, daß sie kaum die Augen

offen halten konnten; der zugeschneite Weg war nicht mehr zu erkennen. Der Freund rieth zur Rückkehr nach dem Kloster; „wir müssen uns schämen," meinte Johannes. Der Sturm wurde immer heftiger. „Wohlan," begann Johannes jetzt von selbst, „wir müssen wohl zu dem Kloster zurück; aber du wirst sehen, ich bleibe da." Das ereignete sich zu Pauli Bekehrung 1482, und acht Tage später, den 1. Febr. legte Johannes bereits die weltliche Kleidung ab, wurde am 21. März als Novize eingekleidet, und am 21. Nov. 1482, Mariä Opferung, sprach er die unwiderruflichen Gelübde. So war er denn Capitular geworden der Benedictinerabtei Sponheim. Schon im nächsten Jahr wurde der zeitherige Abt, Johann von Colnhausen, in der gleichen Eigenschaft nach Seligenstadt versetzt; der Zustand, in welchem der Abt bei allen seinen Bemühungen das Kloster hinterließ, war nicht geeignet, in dem wenig zahlreichen Capitel die Regungen des Ehrgeizes zu erwecken, und die Brüder vereinigten sich zu Gunsten oder vielmehr zu Lasten des jüngsten aus ihrer Mitte, 29. Jun. 1483. Die kirchliche Weihe empfing Trithemius auf dem Jacobsberg bei Mainz den Sonntag vor Martini, 9. Nov. 1483. Er, der sich bisher nur mit Studien beschäftigte, fand der Sorgen viele: eine schwere Schuldenlast war durch die frühern Aebte gehäuft worden, um so drückender, da die wichtigsten Gefälle verschleudert, verpfändet oder ungangbar; der Obern Sittenlosigkeit hatte die Untergebenen alles Gehorsams entwöhnt und ein nur zu vielfältig nachgeahmtes Beispiel gegeben; die Satzungen der Bursfelder Congregation, gewaltsam dem Kloster im J. 1470 aufgedrängt, waren bei solcher Stimmung vielmehr ein Reiz zu Groll und Tücke, denn ein Führer auf bessere Wege geworden.

Trithemius unternahm die Wiederherstellung der Abtei in geistlichen wie in weltlichen Dingen. Die verfallenen Gebäude wurden aus dem Schutt erhoben, die Schulden getilgt, Einnahme und Ausgabe zu einander in richtiges Verhältniß gesetzt. Mit sichtlichem Wohlgefallen gedenkt er des wichtigsten seiner Bauwerke, der Prälatur, zugleich den dadurch veranlaßten Aufwand entschuldigend. „In demselben Jahr 1494 hat Trithemius, der Abt, die neue Abtei aufgebaut, theils aus den Trümmern des

alten Baues, theils auch von Grund aus neu, durchaus kostbar und zierlich, wie man heute an der östlichen Seite des Klosters, wo vordem der Eingang war, erkennen mag. Es befinden sich darin zwei Kammern für den Abt und eine dritte für den Caplan, dann eine Stube, darunter zwei Luftlöcher und die Capelle mit Altar, den der Weihbischof Erhard Episcopus Venecomponensis 1495 weihte. Wie nothwendig aber der Neubau dieser Prälatur gewesen, werden Alle, so den vormaligen Bau schauten, wissen. Die Wohnung war nämlich zu eng, unpassend und wegen Feuersgefahr bedrohlich, obgleich bei der Nacktheit der Wände und der vollständigsten Leere nichts darin zu finden. Denn an dem Tage, da Trithemius in die Abtei kam, war, außer einem Schreibheft, dem Biret und dem Bett mit seinem nothwendigsten Zubehör, in des Abtes Wohnung nichts zu finden. So war nämlich des Abtes Colnhausen Sinnesart, der, ein Liebhaber des Einfachen, hier wie in Seligenstadt nur enge und gedrückte Zimmer herzustellen wußte. Als er die Abtei resignirte, war kein Schrank, keine Kiste, kein Tisch, überhaupt kein beschließbarer Raum, worin etwas niedergelegt werden konnte, zu finden. Also sah Trithemius sich genöthigt, inwiefern es des Hauses Armuth zuließ, kostspielige Spinden und Kammern anzulegen, Vorlegeschlösser, die erforderlichen Kisten anzuschaffen, gleichwie so manches Andere, was gegenwärtig zu sehen und des Geldes nicht wenig kostete." Bereits im J. 1486 hatte Trithemius eine größere Gaststube angelegt und die dazu gehörigen Kammern verändert, eine neue Glocke gießen lassen, auch den halben Hof zu Nußbaum eingelöset. Noch sorgfältiger wirkte er für die moralischen Interessen seiner Gemeinde. Die bisherige Zügellosigkeit mußte strenger Ordnung weichen, und überzeugt, daß bei Müßiggang und Unwissenheit eine dauerhafte Reform nicht möglich, suchte der Abt bei seinen Mönchen den Geschmack an wissenschaftlicher Beschäftigung zu wecken. In den ihnen gewidmeten Vorträgen empfiehlt er Lecture und schriftliche Uebung; das Abschreiben von Büchern hält er für die einem Religiosen angemessenste Handarbeit. Mehrmals äußert er den Wunsch, daß Alle eine so ehrenvolle Beschäftigung ergreifen oder wenigstens dem Abschreiber behülflich

werden möchten: sie könnten Pergament, Tinte und Federn bereiten, Linien ziehen, Schreibfehler verbessern, Ueberschriften und Anfangsbuchstaben ausmalen, den Einband besorgen. Was der Abt fremden Mönchen anrieth, das nöthigte er die eigenen zu befolgen, und von so vielen fleißigen Händen unterstützt, konnte er, der bei seinem Eintritt in das Kloster nur 48, oder, nach einer andern Stelle, nur 14 Bände vorgefunden hatte, eine Bibliothek sammeln, die im J. 1502 bereits 1646 Bände zählte und die er bis auf 2000 vermehrte. Er beschreibt diesen Schatz in einem Catalog. Fürsten, Bischöfe, Doctoren, Edelleute und berühmte Männer aller Art kamen nach Sponheim, um den gelehrten Abt kennen zu lernen, seine Kenntnisse zu benutzen oder seine herrliche Büchersammlung zu bewundern. Viele blieben ein viertel, ein halbes, ein ganzes Jahr im Kloster, auf ihre Kosten, um sich unter dem Abt in der lateinischen und griechischen Literatur zu vervollkommnen. Weil das aber den Mönchen mißfiel, den eifrigen zumal, indem die Fremden der Hausordnung hinderlich, wurde fortan nur ungern fremden Gelehrten und angesehenen Männern der längere Aufenthalt im Kloster gestattet.

Im J. 1488 fing Trithemius an, sich als Schriftsteller zu versuchen, „damit mein Gemüth sich dadurch eiteln und schädlichen Gedanken verschließe, zum andern, daß, wenn meine Schriften der Welt auch nichts nützen, ich doch mit ihnen meinen Verstand übe." Sein erstes Werk, de Origine, acquisitione, pulchritudine ac utilitate virtutum, in genere ac in specie, übergab er dem Feuer. Dann schrieb er, mehrentheils zu Belehrung der Mönche, Sermonum vel exhortationum ad monachos lib. II (Straßburg, 1516) und de Scriptoribus ecclesiasticis. In chronologischer Ordnung werden hier 963 Kirchenväter und Theologen aufgeführt, von Papst Clemens I an bis auf den Verfasser, der im J. 1495 seine Arbeit beendigte und sie dem Bischof von Worms, Johann von Dalberg, widmete. Jedem Namen ist die Lebensgeschichte in kurzen Andeutungen und das Verzeichniß der gelieferten Arbeiten beigefügt. Noch in demselben J. 1495 erschienen von diesem auch heute brauchbaren Werke zwei Auflagen, zu Basel, in fol., und zu Mainz, in 4°. Im f. J. 1496

wurde zu Utrecht, in 4°, die Abhandlung de luminaribus Germaniae gedruckt. Die Abhandlung lugubris liber de statu et ruina ordinis S. Benedicti wurde 1493 bei Abhaltung eines Ordenscapitels im Kloster Hirsau bei Tisch öffentlich verlesen; einem andern Capitel, im Kloster Seligenstadt versammelt, trug Trithemius selbst seine Rede de cura pastorali vor. Mit einem Frankfurter Geistlichen, mit Wigand Caupo, bestand er einen gelehrten Streit wegen der unbefleckten Empfängniß.

Mehr Unruhe brachte ihm der Verdacht, daß er mit geheimen Künsten sich befasse. Ein gelehrter Karmelit aus dem Kloster zu Gent, Arnold Bost, fragte schriftlich bei ihm an, mit welchen Studien er sich jetzt beschäftige. Der Abt antwortete, auf eines Fürsten Begehren habe er ein großes Werk unter Händen, welches von geheimen Sachen und Künsten handle, die niemand vor ihm gekannt und gewußt habe. Als der Brief eintraf, war Bost eben verschieden, Donnerstag nach Ostern 1499. Sein Prior erbrach das Schreiben, las und wunderte sich, sprach auch öffentlich davon; Fürsten und Gelehrte in Frankreich und Deutschland wurden aufmerksam. War vorher der Zulauf zu dem Kloster groß gewesen, so überschritt er jetzt alles Maas. Aus den entferntesten Theilen Frankreichs kamen Neugierige herbei; andere, die noch ferner wohnten, schickten Boten und Briefe. Zweimal war Markgraf Christoph von Baden in Sponheim, theils um die Bibliothek, theils um die Geheimnisse des Abtes kennen zu lernen. In gleicher Absicht fand sich auch Kurfürst Philipp von der Pfalz ein. Nicht minder soll es Sehnsucht nach geheimem Wissen gewesen sein, welche den Kurfürsten Joachim I von Brandenburg veranlaßte, durch einen eigenen Abgeordneten, dann auch durch viele Briefe (1502) den Abt von Sponheim zu sich zu entbieten. Von dem an bestand zwischen Kurfürst und Abt ein schriftlicher Verkehr, und als Joachim im f. J. dem Fürstentage in Frankfurt beiwohnte, unterließ Trithemius nicht, dem Kurfürsten daselbst seine Aufwartung zu machen. Zehn Tage verweilte er in des hohen Gönners Umgebung; mit Ehre und Geschenken überhäuft wurde er entlassen, von dem päpstlichen Legaten mit den Worten des h. Antonius: »O quam tarde notus, quam cito recedis.«

Anders beurtheilte das Volk den gepriesenen Inhaber solcher geheimen Wissenschaft, und von boshaften Neidern wurde freudig des Volkes Stimmung benutzt, um dem gehaßten Nebenbuhler zu schaden. Vorzüglich thätig bewies sich hierin der Franzose Bouelles, dem Trithemius sein Manuscript mitgetheilt hatte, und der dafür sein Angeber wurde. Man begnügte sich nicht, die Stellen herauszuheben, die des Verfassers strafbare Verbindung mit den dunkeln Mächten der Tiefe anzudeuten schienen, man erlaubte sich auch, für seine Rechnung die abgeschmacktesten Mährchen zu erfinden und in Umlauf zu setzen. Es wurde erzählt, Trithemius, gerührt von der tiefen Trauer, in welcher Kaiser Maximilian stets seiner ersten Gemahlin, der burgundischen Maria gedachte, habe sich erboten, ihn den geliebten Schatten erblicken zu lassen. Gern habe der Kaiser das Anerbieten benutzt, und in einem einsamen, wohl verschlossenen Gemach, wohin nur ein Kämmerling dem Monarchen folgen durfte, habe der Abt seine Beschwörungen angestellt. Maria erschien, angethan mit allem Reiz der Jugend und fürstlicher Pracht, doch zweifelte der Kaiser noch, ob es wirklich sie, die er erblicke. Darum habe er ein Kennzeichen gesucht, das sie lebend im Nacken trug, und als er die Warze gefunden, da habe ihn die Geisterwelt erfaßt mit allen ihren Schrecknissen. Seiner nicht mehr mächtig, habe er dem Abt befohlen, auf der Stelle das höllische Gaukelspiel aufzugeben, und ihm auf das Bestimmteste für die Zukunft solchen Fürwitz untersagt.

Dergleichen Erdichtungen hätte es freilich nicht bedurft, um den Abt von Sponheim einer Liebhaberei für geheime Wissenschaft zu überführen. Das Buch, das Bouelles vor Augen hatte, ist kein anderes, als die berühmte Steganographia, hoc est, ars per occultam scripturam animi sui voluntatem absentibus aperiendi, certa: praefixa est clavis, zu Frankfurt, 1606, Darmstadt, 1621, Cöln, 1635, am frühesten vielleicht zu Lyon, 1531, gedruckt. Wunderliche Dinge sind darin gesagt und gelehrt, auch Behauptungen aufgestellt, welche zu glauben die heutigen Verehrer des Magnetismus sich bemühen. So heißt es: was in meinem entflammten Gemüth sich darstellt, das kann ich einem hundert Meilen von mir Entfernten mittheilen, und zwar ohne

Worte, Zeichen oder Winke. Ich habe dazu eine Weltsprache, die aller Welt verständlich ist, die ich nie erlernt, noch gehört habe. In einem andern Werke, Chronologia mystica de septem secundeis sive intelligentiis orbes post Deum moventibus, Augsburg, 1545, Cöln, 1567, Straßburg, 1600, und früher, in deutscher Sprache, Nürnberg, 1522, sucht Trithemius einer platonischen oder kabalistischen Lehre eine historische Grundlage zu geben. Ueber die sieben Planeten sollen am Anfang der Welt sieben Engel, Orifiel, Anael, Zechariel, Raphael, Samael, Gabriel, Michael, gesetzt worden sein; jeder regiert 354 Jahre. Am Schlusse betheuert der Verfasser dem Kaiser Maximilian, dem die Chronologia gewidmet: „In allem hier Gesagten erkenne ich als wahr nur dasjenige, was die katholische Kirche genehmigt; alles Uebrige verachte ich als eitel Erdichtung und Aberglauben." In gleichem Sinne hatte er schon früher an den Karmeliten Bost geschrieben: „Siehe, ich spreche vor Gott, dem Allwissenden. Das, wovon ich gesprochen habe, ist herrlicher, tiefer, erhabener, als ich zu beschreiben vermag, oder du nur glauben kannst, und doch ist alles natürlich, ohne Betrug, ohne Aberglauben, ohne Zauberei, ohne Anrufung der Geisterwelt."

Allein die Gemüther waren eingenommen, und selbst die Bewohner des Klosters empfanden Scheu vor dem Meister in der geheimnißvollen Kunst; zudem wollten auch die Mönche des ewigen Abschreibens müde werden, und eine Partei bildete sich um Nicolaus von Remich, den Conventsprior, der ohnehin schon, bei dem stets in tiefen Studien vergrabenen Abt, mehr Gewalt gewonnen hatte, als dem Frieden des Hauses zuträglich. Dieser Frieden wurde noch unmittelbarer bedroht durch die Fehde um die Bayern-Landshutische Erbfolge. Aus Furcht vor den Hessen flüchtete Trithemius mit Büchern, Documenten und kostbarem Geräth nach Kreuznach, und die sechs Monate, die er dort verweilte, benutzte die Gegenpartei, um sich eines mächtigen Schutzes zu versichern. Der Pfalzgraf Johann I von Simmern war mit dem Kurfürsten, in Heidelberg, zerfallen, über die Einlösung eines Fünftels an der vordern Grafschaft Sponheim, so der Kurfürst mit Unrecht ihm verweigerte. Nicolaus von Remich wußte des

Abtes Flucht nach Kreuznach dem Pfalzgrafen von Simmern als einen Beweis darzustellen, daß jener dem Kurfürsten zuhalte. Der Beweis wurde vollständig, wie Trithemius am 1. April 1505 nach Heidelberg reisete; dahin hatte Philipp ihn berufen, um von der Wiederherstellung des abgebrannten Klosters Limburg zu handeln. Unpaß trat er die Reise an; über die mit ihr verbundene Ermüdung verfiel er ernstlicher Krankheit. Am fünften Tage, von seiner Abreise gerechnet, offenbarte sich unsägliche Verwirrung im Kloster: die Wuth der Neider kam zum Ausbruch; die Leidenschaften der Mönche erhoben sich im Sturme. Die gehässigsten Beschuldigungen wurden vorgebracht gegen den gelehrten Abt und fanden Eingang in Mainz bei dem Erzbischof, in Simmern bei dem Pfalzgrafen. Doch kam Trithemius für kurze Zeit nach Sponheim zurück, 29. Nov. 1504. Es erschreckte ihn die Stimmung seiner Mönche, mehr noch die äußere Lage des Hauses, dem die Fehde unsäglichen Schaden gebracht. Wiederum begab der Abt sich auf Reisen. Von Speier aus ertheilte er die nöthigen Vollmachten zur Anordnung einer klösterlichen Administration; dann besuchte er, eingeladen von Kurfürst Joachim, den Reichstag zu Cöln. Als der Reichstag sich trennte, folgte er dem Kurfürsten nach Berlin, wo die größte Auszeichnung seiner wartete. Neun Monate durch unterrichtete er, vier Stunden täglich, den wißbegierigen Kurfürsten in der lateinischen und griechischen Sprache, in Mathematik und Geschichte. Dieser Unterricht soll aber, wie des Lehrers Feinde versichern, nur ein Aushängeschild gewesen sein, um das Treiben zauberischer Künste zu bemänteln. Nach des Abtes Rath stiftete Joachim die Universität zu Frankfurt an der Oder; sie wurde in des gefeierten Gastes Gegenwart eingeweihet und erhielt in seinem Freunde Wimpheling den ersten Rector.

Indessen dauerte die Unordnung in dem Kloster Sponheim fort; umsonst bemühten sich die Abgeordneten des Ordenscapitels, den Abt zur Rückkehr zu bewegen; umsonst hatten Männer von Gewicht ihren Einfluß auf den Pfalzgrafen in Simmern benutzt, um diesen von seinen Vorurtheilen für die rebellischen Mönche zu heilen: Johann liebte seine Ruhe zu sehr, um sie noch einmal durch die Zänkereien und die Widersetzlichkeit, denen er

23 Jahre lang geboten hatte, gefährden zu lassen. Es gereichte Allen zur Verwunderung, daß er die von ihm gesammelte herrliche Bibliothek, das durch ihn berühmt gewordene Kloster, den stolzen Bau, den er ausgeführt, und so manches andere, das im Laufe der Jahre ihm lieb geworden sein mußte, hingeben konnte. „Was mir zu leid geschehen," schreibt er in einem Brief, worin er zuvorderst die Undankbarkeit der Mönche anklagt, „was mir zu leid geschehen, will ich verachten, nicht rächen. Ich bin nicht so sehr an den Ort gefesselt, daß ich nicht außerhalb Sponheim leben könnte. Wenn es sein muß, so ist die ganze Welt mein Vaterland. Ein Himmel wölbt sich über eine Erde, meine Wallfahrt geht nicht nach Kloster Sponheim, sondern nach dem Himmel. Gott ist überall. Leicht gebe ich, nach Gottes Willen, mein Kloster daran, wo ich Armuth und Mühe viel, Ruhe und Freude wenig fand." Eine andere Stelle drückt sich in gleicher Ergebung aus: „Wohl hing ich mit ganzem Herzen an den zweitausend Bänden schöner Handschriften, die ich gesammelt; wenn ich aber bedenke, daß der Tod mir ohnehin diese Freude rauben würde, so beruhige ich mich. Einmal hat mich eitles Selbstvertrauen getäuscht: ich hielt das Lächeln der Mönche für Freundschaft; ehrend schienen mir die Schmeicheleien der Vornehmen, unvergänglich die Gaben des scherzenden Glückes. Ich werde mich nicht zum zweitenmal täuschen lassen."

Noch einige Zeit hielt er sich, nach der Rückkehr aus Berlin, in Speier auf; im J. 1507 schrieb ihm der Kurfürst von Brandenburg: „Ehrwürdiger Vater, geliebtester Lehrer! Mit herzlicher Liebe wünsche ich Dir zu Deiner neuen Abtei Glück und hoffe, Du werdest da ruhiger leben als in Sponheim. Ich flehe zum Allmächtigen, daß er Dich, wenn es so sein heiliger Wille ist, wie ich es von ganzem Herzen wünsche, derselben lange gesund und glücklich erhalten möge. Gar gerne möchte ich wissen, ob Dein alter Lehrer Libanius noch lebt oder bereits verschieden ist. In letzterm Falle versäume mir doch ja nichts wegen des Ankaufs seiner nachgelassenen Bücher, denn Du weißt, wie nützlich und nothwendig sie mir sind. In Deinem letzten Briefe versprachst Du mir Deine für den Druck bestimmten Arbeiten

möglichst bald zu vollenden; ist dies geschehen, so übersende mir Alles durch einen treuen Boten auf meine Kosten. Ich schicke Dir, Theuerster! eine Tonne eingesalzener Hechte und zwei Tonnen Häring; mögest Du sie geneigt aufnehmen, nicht um des Geschenkes willen, sondern zum Andenken. Ich habe diesmal weder Stör noch Salm aufbringen können, sonst hätte ich sie Dir gerne geschickt. Wo ich nur etwas Gutes für Dich auftreiben kann, da macht es mir besonderes Vergnügen, wie es auch Dein Fleiß und Deine Treue gegen mich verdienen. Mit Recht würde ich mich ja der Undankbarkeit schuldig machen, vergäße ich je Deiner Wohlthaten gegen mich. Mein lebhafter Wunsch ist, daß Du um Pfingsten, oder, wenn es sein kann, noch früher, wieder zu mir kommst; denn ich habe viel mit Dir zu besprechen, was sich nicht gut für einen Brief schickt.“ Einen andern Brief vom 9. Mai desselben Jahrs schließt der Kurfürst mit den Worten: „Lebe wohl Du Zierde Deutschlands, Du Arche gesammter Weisheit; sei meiner eingedenk vor Gott, liebe mich, wie ich Dich innig liebe.“

Jetzt aber ließ Trithemius, nachdem er vorher am 16. Aug. 1506, auf Sponheim verzichtet, sich gefallen, die Regierung des Schottenklosters zu St. Jacob in Würzburg zu übernehmen. Ende Septembers 1506 wurde er von dem Bischof dahin berufen. Die Schotten, nachdem sie Zinsen und Capital aufgezehrt, waren einer nach dem andern davon gegangen, und der Prälat, der, ein Hirt ohne Herde, allein übrig, erlag dem Hunger und Jammer. Bischof Laurentius von Bibra ließ ihn abdanken, dann besetzte er das geplünderte Kloster mit deutschen Benedictinern aus St. Stephan. Ihrer waren nur wenige, und um so eher konnte Trithemius auf ihre Lenksamkeit rechnen. Nochmals that er, vom 12. Oct. 1506, als seinem Wahltag, an, in St. Jacob, wie er früher in Sponheim gethan hatte: das Kloster wurde durch ihn aus dem äußersten Verfall erhoben, die Gemeinde zu ächter Religiosität und nützlichem Fleiß herangezogen, auch, um diese Güter ihr zu sichern, ihre Vereinigung mit der Bursfelder Congregation durchgesetzt, endlich, wie sich das versteht, eine Bibliothek angeschafft. So vielfach beschäftigt, fand Trithemius

gleichwohl noch immer Zeit zu Fortsetzung seiner Studien und literarischen Unternehmungen; die wichtigsten seiner historischen Werke hat er in St. Jacob geschrieben oder wenigstens vollendet. Geschrieben hat er daselbst, in den J. 1509—1514, die Annales Hirsaugienses, vollendet das Chronicon monasterii Spanheimensis S. Martino consecrati. Ueber beide Schriften hat sich vorlängst das Urtheil festgesetzt: man betrachtet sie als eine reichhaltige Quelle für die Geschichte des Mittelalters, bei deren Gebrauch freilich Vorsicht zu empfehlen; denn Personen und Zeiten verwechselt Trithemius nicht selten in seltsamer Weise. Mit noch viel größerer Behutsamkeit sind zu benutzen sein Breviarium primi voluminis chronicorum de origine gentis et regum Francorum per annos 1189 a Marcomiro ad Pipinum regem und de Origine gentis Francorum ex 12 ultimis Hunnibaldi libris de Francis. Die beiden letzten Schriften erschienen zusammen, Mainz, 1515, und Paris, 1539, befinden sich auch in des Schardius Sammlung und werden gemeiniglich als eine Art von historischen Romanen betrachtet, die sich vielleicht in Interesse und Darstellung den beliebtesten Schöpfungen dieser Art aus der neuesten Zeit gleichstellen dürfen. Dabei haben sie noch das weitere Verdienst, daß sie manche Thatsache, manche Combinationen aufbewahren, die gewöhnlichen Geschichtschreibern entgingen und doch, indem sie durch anderweitige ungezweifelte Umstände unterstützt werden, auch für uns der Aufbewahrung oder wenigstens der Prüfung werth sind. Ein historisches Interesse anderer Art knüpft sich an des Abtes Briefwechsel mit seiner Mutter, mit seinem Halbbruder Jacob, mit Papst Julius II, mit den Kurfürsten Hermann von Cöln, Joachim von Brandenburg, Friedrich von Sachsen, mit Jac. Wimpheling, Konrad Celtes, Karl Bouelles. Es sind dieser Briefe, so viel ihrer nämlich in die Hagenauer Sammlung, 1536, in 4°, aufgenommen worden, 140. In einer eigenen Schrift, vom J. 1509, Chronicon monasterii S. Jacobi majoris in suburbio Herbipolitano, beschrieb Trithemius noch die Schicksale seines Schottenklosters; in einer andern, vita S. Irminae virginis, die nicht gedruckt, hat er das Andenken des Trierischen Vaterlandes gefeiert. Vieles Andere noch hat er geschrieben:

zwanzig verschiedene Abhandlungen sind gesammelt in seinen Operibus spiritualibus, die der Jesuit Joh. Busäus im J. 1604 zu Mainz herausgab; seiner Polygraphiae lib. VI wurden zum erstenmale 1506, dann 1518 zu Oppenheim, fol., gedruckt, und haben wesentlich den Fortgang der Kunst, in Chiffre zu schreiben, befördert; viele von seinen Schriften, z. B. posteriores libri Steganographiae, sind auch niemals zum Vorschein gekommen. Manches Werk mag er wohl noch in Arbeit gehabt haben, als sein Stündlein kam; er starb zu Würzburg, an St. Lucientag, d. i. den 13. Dec. 1516. Eine Steinplatte, worauf ein Abt mit Inful und Stab abgebildet, bezeichnete allein seine Grabstätte, bis sein vierter Nachfolger in der äbtlichen Würde, der Weihbischof Georg Flach, eine Inschrift hinzufügte. Die vollständigste Geschichte des merkwürdigen Mannes wird sich ohne Zweifel in seines Freundes, des gelehrten Johann Butzbach von Miltenberg, Macrostroma seu de laudibus Trithemianis lib. XVI finden. Mit Butzbachs übrigen Schriften war diese wichtige Handschrift aus der Abtei Laach nach Paris gewandert; in Gefolge der Ereignisse des J. 1815 ist sie der Universitätsbibliothek in Bonn zugetheilt worden. — In Trittenheim zeigt man noch das Hüttchen, in welchem, der Ueberlieferung nach, der gelehrte Abt geboren wurde.

Zu Sponheim will man tagtäglich der Wiederkehr des Abtes Trithemius entgegengesehen haben, als am 14. Nov. 1504 ein Schreiben einlief, des Inhalts, daß er als erwählter Abt zu St. Jacob binnen Würzburg der Abtei Sponheim verzichte. Darauf wurde nach einer Vacanz von zwei Monaten am 9. Dec. der Prior Nicolaus, geb. zu Remich an der obern Mosel, zum Abt erwählt. Er baute, wie beschränkt auch die Mittel, seit dem Ausbleiben der Zuschüsse, so Trithemius von vielen Seiten her empfing, das neue Kelterhaus. Er starb den 1. Jul. 1527. »Vir pius et clemens, omni religioni et honestati deditus, et neminem sua praesumptione contristavit unquam, monasterium suae personae expensis haud gravavit, verum regularem disciplinam tam in se quam in subditis optime ad finem usque vitae suae continuavit.« Mit ihm beschließt Trithemius die Reihenfolge der Aebte von Sponheim, so beigegeben der Chronik Coenobii

Spanheimensis: »eius fundationem et progressum ab anno Christi 1124 usque ad annum 1526, vel potius res ab octo illis saeculis in tota Ecclesia et Imperio memorabiliter gestas complectens.«

Der neue Abt, Johann V von Simmern genannt, doch in Argenthal zu Haus, war anfänglich Prediger, hernach Prior des Klosters und endlich im J. 1526 Abt; er stand demselben sechs Jahre lang vor. Es folgte ihm 1532 Johann VI, welcher in dem 1547 zu Werden gehaltenen Jahrcapitel unter den Verstorbenen vorkommt. Sein Nachfolger, Johann VII, mit dem Beinamen Re, soll gegen Ende des Jahrs 1559 gestorben sein. Jacob Spira, 1560, der letzte Abt vor gänzlicher Einziehung des Klosters, hat solches mit allem Zubehör im Jahr 1565 der Landesherrschaft übergeben und sich mit Beatrix, der Aebtissin des bei Braunweiler gelegenen Klosters St. Katharinen, verheurathet. Ihm wurde ein jährlicher Gehalt angewiesen, er zugleich als erster protestantischer Prediger bestellt. Mit der Verwaltung der Güter wurde ein weltlicher Schaffner betraut. Dabei blieb es bis zum Einfall der Spanier in die pfälzischen Lande im J. 1622, da aus der Abtei St. Martin zu Cöln einige Capitularen nach Sponheim kamen und das alte Kloster in Besitz nahmen. Bei Ankunft der Schweden mußten sie zwar solches auf einige Zeit verlassen, kamen aber wieder zurück und blieben bis zum westfälischen Friedensschluß. Endlich meldete sich der Benedictinerorden und in seinem Namen die Abtei St. Jacobsberg bei Mainz im J. 1687 bei den damals eingefallenen Franzosen, die mit Bewilligung des Kurfürsten Philipp Wilhelm und des Markgrafen Ludwig Wilhelm von Baden das Kloster Sponheim ihnen einräumten. Im J. 1699 errichtete Kurfürst Johann Wilhelm mit gedachter Abtei einen Vertrag, wodurch derselben alle Güter und Gefälle um einen jährlichen Pacht verliehen und zu deren Verwaltung wie zu Besorgung der Pfarreien einige Mönche angestellt wurden. Da aber dieses nur auf gewisse Jahre beschränkt gewesen, so verordnete Kurfürst Karl Philipp im Jahr 1732, daß der mit dem damaligen Abt zu St. Jacobsberg errichtete Bestand sich auch auf seine Nachfolger erstrecken solle, wobei es denn verblieb.

Im Gefolge der ligistischen Heere erscheint Remigius Holz, aus der Abtei St. Martin zu Cöln, von 1622 bis 1643 als wirklicher Abt zu Sponheim. Ihm folgten: Gerhard Karel, Prior der Reichsabtei Corvey und Gesandter bei den Friedensunterhandlungen; er hat die angetretene Abtei bald wieder seinem Nachfolger überlassen: Jacob Horns, aus St. Martin zu Cöln, Doctor der heiligen Schrift, soll den 24. Heumonats im J. 1645 verstorben sein; Arnold von Essen, aus der Abtei Deuz, kommt noch im J. 1651 als Abt zu Sponheim vor und soll erst zwei Jahre hernach mit seinen Conventualen vertrieben worden und im J. 1664 als Abt auf dem St. Jacobsberg verstorben sein; Elias Bingel, von gedachtem St. Jacobsberg, hat anfänglich, 1687, das katholische Pfarrwesen in den umliegenden Kirchen besorgt, hernach auch die Güter und Gefälle des Klosters in Bestand genommen; Roman Traut, aus Mainz, hat diesem Amt von 1721—1727 vorgestanden; Friedrich Ettingshausen, ebenfalls aus Mainz, der heil. Schrift Doctor und vormaliger Prior auf St. Jacobsberg; Amand Schell, aus Coblenz gebürtig, der heil. Schrift und beider Rechte Doctor, 1732, war zugleich Prälat zu St. Jacobsberg und erhielt den bisherigen Pacht der Abtei Sponheim für sich und seine Nachkommen erblich. Von 1781—1796 wird P. Augustinus Hofbauer als Superior und Pfarrer in Sponheim genannt.

So lang das Dörflein Dalen noch bestand, war die dortige uralte Kirche zu St. Georg die Pfarr- und Mutterkirche; nachdem solche im J. 1234 eingeäschert worden, wurde die Pfarrei nach Sponheim verlegt und endlich im J. 1478 mit dem Kloster gänzlich vereinigt. Im J. 1788 war solche zwischen den Katholiken und Reformirten gemeinschaftlich, und zwar auf Seite jener eine ordentliche Pfarrkirche, die ins Glaner, dann Kreuznacher Landcapitel einschlug. Ein zeitlicher Prälat auf dem Jacobsberg war als Beständer der Sponheimischen Klostergefälle Pfarrer daselbst; er ließ aber sowohl diese als die dazu gehörigen drei Kirchen durch Priester seines Ordens versehen. Reformirter Seits war solche ein Filial der Pfarrei Bockenau. Die Lutherischen bedienten sich der Kirche zu Burg-Sponheim. In obiger Pfarrkirche be-

finden sich vier Grabmäler, nämlich: 1) des im J. 1504 verstorbenen Meinhard von Koppenstein und seiner Hausfrau, Eva Schenk von Schmidburg; 2) des im J. 1672 verstorbenen Pfalz-Simmernschen Raths Friedrich Kasimir Remich, nebst seiner Frau, Kindern und Enkel; 3) der im J. 1688 begrabenen Oberhofmeisterin bei der verwittweten Pfalzgräfin zu Simmern, Charlotte von Damm, gebornen Pauel von Rammingen; 4) des landgräflich hessischen Oberappellations- und Kirchenraths Freiherrn von Rochow, der im J. 1736 verschieden ist. Außerhalb, am Eingang der Kirche ist auch der im J. 1668 auf dem Gottesacker gefundene Grabstein des ehemaligen Abts Jacob Spira eingemauert. Darauf steht unter andern folgende Inschrift am Rande:

Hic ego Jacobus Spira ultimus hujus Collegii Sponheim. Abbas et primus hujus loci Pastor, cum conjuge charissima Beatrice, requiesco.

Oben ist das Sponheimische Wappen, unterhalb aber folgende Inschrift eingehauen:

Jacobus Spira obiit
1605. 30 November.
Beatrix vero Conjux ipsius
anno 1597. 5 November.

Des sel. Herrn von Stramberg Werk endet an dieser Stelle. Ehe jedoch der neue Bearbeiter den abgerissenen Faden wieder aufnimmt, glaubt er vorher eine Nachlese über Kirche und Kloster zu Sponheim, und namentlich über Sponheims berühmten Abt Johannes von Trittenheim, halten zu sollen.

Die Verheirathung einer Sponheimischen Tochter mit einem Grafen von Vianden (S. 453), und damit die Gründung eines zweiten Geschlechtes, hat auch eine Sage aufbewahrt, welche Simrock aus dem Munde der Thalbauern Sponheims vernommen und in ein poetisches Gewand eingekleidet hat. Er betitelt das schöne Gedicht:

Sponheims Gründung.

„Herr Graf von Vianden, ich mußt' Euch versagen,
Ihr habt mir den nächsten Verwandten erschlagen;
Zur Buße nun zieht Ihr ins heilige Land:
So bringt mir vom Willen des Himmels ein Pfand.

„Viel Schätze des Glaubens sind dort zu erwerben,
Und wär es ein Span nur, ein Nagel, ein Scherben.
Ja, kehrt Ihr, gewürdigt so köstlichen Guts,
So bin ich die Eure gar willigen Muths."

Die Gräfin des Nahgaus hat es gesprochen,
Frau Hedwig; wie fühlt er im Busen es pochen!
Da fuhr er erfreut mit der reisigen Schar
Und focht mit den Feinden des Heils wohl ein Jahr.

Nun ruhten die Waffen, da griff er zum Stabe
Und zog als ein Pilger zum heiligen Grabe.
Da bietet ein Jude zu kaufen ihm an
Vom Kreuze des Herrn den gediegenen Span.

Da ließ er den besten der Schmiede sich gießen
Die goldne Truhe, den Schatz zu verschließen,
Der Name der Gräfin erglänzte darauf;
So segelt er heim mit beschleunigtem Lauf.

Doch wehe, wie thürmen sich zornig die Wellen,
An lauernder Klippe das Schiff zu zerschellen!
Doch hielt er sich oben im Wogengebraus
Und brachte das Leben, das nackte, nach Haus.

„Frau Gräfin, mir ließ es der Herr nicht gelingen:
Ich hofft' Euch in goldener Truhe zu bringen
Vom Kreuze des Heils ein gediegenes Stück:
Das schlangen die Wellen und schlangen mein Glück." —

„Und war auf der Truhe mein Name geschrieben?" —
„Ja, Herrin, aus flüssigem Golde getrieben." —
„So schauet, Herr Graf, ist wohl dieses die Truh'?" —
„Sie ists, doch gehöret ein Wunder dazu." —

„Wohl hat uns der Himmel ein Zeichen gesendet;
Ich wußte nicht, wer mir die Gabe gespendet.
Es hat sie ein Jüngling dem Pförtner gebracht
Erst heut in der Frühe und freundlich gelacht.

„Nun darf ich, mein Graf, Euch nicht länger versagen,
Der Himmel gebietet's, wie könnt' ich noch fragen!
Bei jeglichem Heilthum ist Zweifel erlaubt;
Dieß hat uns ein sichtliches Wunder beglaubt."

Sie ließen ein herrliches Schloß sich erheben
Und bauten dem Himmel die Kirche daneben.
Weit ward ihr Geschlecht in den Landen bekannt:
Vom Span in der Truh' ist es Spanheim genannt.

Ein Graf Friedrich von Vianden soll wirklich an einem Kreuzzug Antheil genommen haben, von den Saracenen gefangen und erst nach mehreren Jahren durch die Vermittlung des Ordens von der h. Dreifaltigkeit (S. Trinitatis de redemptione captivorum) befreit worden sein. Die Sage, welche um Zeiten und Personen ihr nebelhaftes Kleid schlingt, scheint also auch hier einen historischen Kern bewahrt zu haben.

Im J. 1135 erhielt Abt Bernhelm von dem Grafen Meginhard, was für die, zu vielen Abstinenzen verpflichteten Mönche sehr wichtig war, die Fischgerechtigkeit in dem an Burg Sponheim vorbeifließenden Bache, um sie gemeinschaftlich mit dem Grafen und dessen Erben auszuüben. Abwärts von der Burg bis zur Mitte des Weges nach Weinsheim durften demnach nur die Schloßbewohner und das Kloster fischen; aufwärts vom Schlosse bis zum Anfang des Waldes, wo die Burgmark beginnt, gehörte die Fischerei dem Grafen, von dort aber weiter aufwärts bis Bockenau und bis zur Nunkirche (nova Ecclesia) dem Abte kraft der Schenkung Udos (S. 455).

Abt Bernhelm machte im Jahr 1140 mit dem Erzbischof Adelbert II und dem Grafen Gottfried von Sponheim, dem Sohne Meginhards, eine Reise nach Rom. Bei dieser Gelegenheit erhielt er von dem Papst Innocenz II mehrere Reliquien, als: einen Zahn des Apostels Paulus, vom Haupte des Märtyrers Hyppolit, von den Haaren des Apostels Petrus, vom Holz des h. Kreuzes u. s. w.

Auch die h. Hildegard, Aebtissin auf dem Rupertsberg bei Bingen, beschenkte den Abt mit einer Reliquie, und zwar dem rechten Beine des h. Rupert vom Knie bis zum Fußknöchel, woran noch Fleisch und Haut waren. Die in der Rochuscapelle

zu Bingen aufbewahrten Reliquien des h. Rupert schaut man noch heute in gleicher Weise.

Als unter dem zweiten Abte Krafto (S. 455) dessen Vater Graf Meginhard 1155 starb, stiftete der Sohn mit Zustimmung aller Mönche ein Jahrgedächtniß mit Vigilien und Messen; jeder Priester mußte dann eine heilige Messe lesen, während die Laienbrüder verpflichtet waren, die 50 Psalmen, und die solches nicht konnten, ebenso viele Vater unser und Ave Maria zu beten. Ueberdies wurden 12 Arme an diesem Tage gespeist.

Unter demselben Abt wurde die Pfarrkirche zu Sponheim neu erbaut und am 3. November 1160 von dem Bischof Heinrich, als Vicarius in pontificalibus generalis des Erzbischofs Arnold von Mainz, zu Ehren der h. Dreifaltigkeit, des h. Kreuzes und des h. Aegidius eingeweiht. In den Altar schloß man Reliquien vom h. Aegidius, Vitus, Mauritius, den h. Mauren, Alexander, Aegrötius Bischof von Trier, Bonifacius, der Jungfrau Emerentiana, Irmina und den 11,000 Jungfrauen ein.

Die Gebeine der Aebt Bernhelm und Krafto wurden in ein Grab gelegt und darüber die, wahrscheinlich von dem Prior Anselm von Böckelheim, einem Verwandten der h. Hildegard, verfaßte Inschrift gesetzt:

Abbates clari, quibus accidit huc tumulari,
Ambo Deo chari, sunt modo pace pari.

Der dritte Abt Adelger (S. 456), dessen Eltern Theodon und Amalaberga hießen, war ein geborner Mainzer, der seine Studien zuerst in seiner Vaterstadt, dann sieben Jahre lang in Paris gemacht hatte. Es beruht deshalb auf einem Schreibfehler, wenn es S. 457 heißt: Adelger sei zu Kreuznach geboren; statt Adelger soll es heißen Baldemar, welcher nach Adelgers Tode zum Abt gewählt wurde. Dessen Schwester Udegeba war Recluse zu Sponheim, monialis valde deuota et sanctae conuersationis; auf ihr Zureden war Baldemar ins Kloster gegangen, als ein Jüngling von 18 Jahren; jetzt, da er Abt geworden war, vermehrte er die Zahl der Reclusen auf zwölf, die von dem eingebrachten elterlichen Vermögen und ihrer Hände Arbeit, ohne das Kloster zu benachtheiligen, in Gemeinschaft lebten. Eine

darunter war Lukardis, die Tochter des Ritters Eberhard von Sobernheim, die unter Baldemars Klosterregierung starb, und von der es hieß, daß sie visiones et revelationes angelicas gehabt habe.

Baldemar baute ein Dormitorium zur Aufnahme von Fremden und vollendete die um das Kloster führende Mauer, mit deren Errichtung Krafft begonnen hatte. Mit den Bewohnern zu Sponheim hatte er einen Streit wegen der Weide und des Waldes, der endlich durch den Grafen Gerlach und andere Freunde zur Zufriedenheit beider Parteien geschlichtet wurde.

Unter ihm war der als fünfter Abt folgende Rupert, aus Thüringen gebürtig, Prior. Dieser schaute in einer wunderbaren Vision die Höllenstrafen und die Freuden des Paradieses; weil er sie aber unvorsichtiger Weise enthüllt hatte, wurde er während eines ganzes Jahres von der Gicht heimgesucht. Wie unter demselben Rupert als Abt ein Bauer aus Mandel eine gleiche Vision hatte, die er aber ohne solche Strafe erzählen durfte, ist S. 276 mitgetheilt worden.

Wenn es S. 458 heißt: der sechste Abt Juanus pilgerte im Jahr 1217 in Gesellschaft des Grafen Johann von Sponheim nach dem Lande der Verheißung, so muß dieses dahin verstanden werden, daß beide an dem in jenem Jahre veranstalteten fünften Kreuzzuge Theil nahmen. Hoc anno, sagt Trithem, Juanus abbas cum domino Johanne comite de Sponheim et multis aliis peregrinis cruce signatis mare transiens perrexit ad terram sanctam. Jverunt etiam eo tempore cum ipsis Wilhelmus comes Hollandiae et Georgius comes Widensis cum magna turba cruce signatorum. Andreas quoque res Ungariae et Lupoldus dux Austriae cum episcopis et comitibus copiosaque multitudine signatorum mare transeuntes eodem tempore ad terrae sanctae subuentionem exierunt. Trithem spricht also von dem genannten Kreuzzuge, den die Niederrheiner unter Wilhelm von Holland und Georg von Wied im Mai zu Schiffe von Vlerdingen an der Maas über Lissabon antraten, wo sie überwinterten und das sie erst im März 1218 wieder verließen, um nach Accon zu segeln. König Andreas von Ungarn und Leopold von Oestreich traten den Zug etwas später, in der zweiten Hälfte

des Jahres 1217 an; von diesem Heere kehrten aber schon viele in dem folgenden Frühjahre wieder zurück. Auch Abt Juan und Graf Johann trafen am 25. März 1218 wieder in Sponheim ein; indeß scheinen sie nach der Darstellung Trithems an dem Zuge des Wilhelm von Holland und Georg von Wied sich betheiligt zu haben, und sie wären demnach von Lissabon aus wieder umgekehrt, ohne das heilige Land gesehen zu haben. Es würde in diesem Falle also nicht richtig sein, was Trithem bei der Rückkehr Juans mittheilt: Dominus Juanus abbas multas particulas reliquiarum sanctorum Martyrum secum attulit, et maxime de locis illis, quae Dominus Jesus Christus sua corporali praesentia sanctificauit, lapides et petras excisas, oder er müßte dann doch den Zug mit Andreas von Ungarn angetreten haben und mit diesem auch zurückgekehrt sein.

Abt Juanus kaufte von dem Ritter Heinrich Spon von Böckelheim um 25 Mark Silber einen Hof zu Nußbaum (Nosbach), den der spätere Abt Kraffto wieder um 150 rheinische Gulden veräußerte.

Die Versetzung der vier Schwestern Agatha, Radegundis, Hedwig und Margaretha aus der Sponheimer Clause nach dem Rupertsberger Kloster (S. 458) war thatsächlich die Veranlassung, daß die Nonnen die Unterstellung unter den Abt von Sponheim beantragten und erhielten. »Unde moniales praefati coenobii S. Ruperti tali inuentione vel occasione audentiores factae, apud Archiepiscopum Moguntinum Sifridum impetrauerunt, ut ipsarum coenobium supra dictum abbati huius coenobii perpetuis futuris temporibus committeretur, quod a principio fundationis abbati S. Disibodi fuerat commissum; sed quia religio nimium in eodem monasterio Disibodensi tepuerat, facile ab archiepiscopo poterant consequi, quod pro animarum salute postulabant.«

Im Jahr 1234, dem ein und zwanzigsten des Abtes Juanus, brannte das Dörfchen Dalen vollständig ab, so daß bis auf den heutigen Tag davon keine Spur mehr zu sehen ist. Nur die Kirche zum h. Georg wurde nach 62 Jahren durch Hedwig, die Gemahlin des Ritters Hermann von Sponheim, wieder her-

gestellt. S. 450. Auch der Klosterhof mit den fünf oder sechs Häusern zu Gauchshausen (Gauvvershausen), das auf dem Gauchsberg lag, in ipso monte, qui Gauiae mons, vulgariter Gauvversberg dictus, brannte unter diesem Abte ab. Es wurde ebenfalls nicht wieder aufgebaut.

Der zehnte Abt Dietlieb (S. 460) war früher Kanzler des Erzbischofs von Trier und darauf geheimer Kanzler des Grafen von Sponheim gewesen; eine heftige Krankheit hatte ihn bestimmt, das Mönchshabit zu nehmen. Angezogen von der durch ihn wiederhergestellten Klosterzucht und dem hohen Ruf des Abtes trat Willicho Graf von Westerburg, der Bruder der Gemahlin des Grafen Heinrich von Sponheim, in das Kloster ein, zu dessen Abt er nach Dietliebs Tode gewählt wurde. Bei seiner Anwesenheit in Rom, wohin ihn das von Papst Bonifaz ausgeschriebene Jubiläum gezogen hatte, erwirkte er von 13 Cardinälen Abläße für die Klosterkirche sowohl, als für die Capelle zum h. Pancratius auf der Burg Sponheim, die nach dem Inhalte der Bulle von den Erzbischöfen Peter und Gerhard von Mainz bestätigt wurden. Die ehemalige Clause ließ er vollständig abbrechen und an der Stelle einen Weinberg anpflanzen, der bis in die spätesten Zeiten den Namen Clause behielt.

Unter dem 12. Abte Heinrich (S. 461) im Jahre 1338 wurde durch Albert, episcopus Ibinensis und Weihbischof des Erzbischofs Heinrich von Mainz, das Fest der Kirchweihe des Klosters Sponheim vom nächsten Sonntag nach Mariä Geburt auf den nächsten Sonntag nach Martini verlegt. Abt Heinrich starb nicht, wie es S. 461 irrthümlich heißt, am 29. April 1350, sondern am 25. April 1340, ebenso sein Nachfolger, der 13. Abt Willicho II nicht am 6. August 1351, sondern 1341.

Auch die Erwerbung des Hofes zu Bingen unter dem 14. Abt Wilhelm von Böckelheim (S. 462) erfolgte nicht im Jahre 1354, sondern 1344. Die unter ihm vollendete Muttergottes-Capelle im Umgange des Klosters wurde 1350, kurz nach der Amtsniederlegung des Abtes, durch den Mainzer Weihbischof Rudolph, episcopus Saloniensis, am 5. September eingeweiht, nachdem jener am 6. Januar sie mit allen Einkünften dem Officium

des Priors bestimmt hatte, unter der Auflage, daß dieser zweimal wöchentlich darin das Meßopfer celebrire.

Der 15. Abt Philipp von Sponheim genannt Meyswin (S. 462) ließ die Freiheit des Klosterhofes in Planig von allen Auflagen sich erneuern und erwarb solche auch für die Klostergüter in den Marken der Dörfer Sponheim, Rüdesheim und Bockenau von dem Grafen Walram von Sponheim um 1000 Gulden.

Sein Nachfolger Kraffto II (S. 462) war ein Sohn des Ritters Wolfram von Sponheim und der Margaretha von Sobernheim.

Von dem 21. Abt Konrad Humbrecht von Gau-Odernheim (S. 464) sagt Trithem: alio nomine vulgariter Schiltweck vocatus; nach dem Sobernheimer Gerichtsbuch, das rothe Buch genannt, muß es aber heißen Schlitzwecke, denn also steht darin geschrieben: Uns is kuntlichen so als Juncker Conrait von Ippelsheim den man nennet Slitzwecke syne maghe hern Conrait Humbrecht von Odernheim eynen bestedigeten Apt von Spanheym geerbet hat wie ez dan in dem gerichtsbuche stet daz Juncker Conrait syme mage dem Apt das gut vor gericht off getragen hait. Vnd hat Juncker Conrait daz gut widder entlent u. s. w. Dieser Konrad Schlitzweck von Ippelsheim hatte von den Rheingrafen Lehen zu Sobernheim und Nußbaum besessen, die 1454 auf Margarethentag dem Volmar von Rüssingen verliehen wurden.

Ueber den berühmten Abt Johannes von Trittenheim, dessen Wahl S. 469 irrig auf den 29. Juni 1483 gesetzt worden ist, während es S. 467 richtig heißt 29. Juli, hat in neuester Zeit (1868) Professor Silbernagel zu München eine mit vielem Fleiß bearbeitete Monographie geschrieben, in welcher er dem Charakter des so bedeutenden Mannes das vollste Lob zollt, während er anderer Seits jedoch bei der Beurtheilung seiner historischen Schriften, abgesehen von ihrer Unzuverlässigkeit rücksichtlich der Personen und Zeiten, ihm offenbare Fälschungen und Erfindungen angeführter Quellen, so des Meginfried und Hunibald, zum Vorwurf macht. Es mag sein, daß Meginfried wie Hunibald unterschobene Werke sind, ob aber gerade Trithem es sein

dürfte, dem solches zur Last zu legen wäre, dazu scheint mir die Beweisführung der Monographie doch nicht ausreichend, da solche sich zumeist auf Widersprüche stützt, die eher von Unachtsamkeit, Nachlässigkeit oder Mangel an kritischem Scharfsinn, als von absichtlichem Betruge oder von Fälschung zeugen dürften. Der weitern Beweisführung, da außer Trithem niemand etwas von einem Meginfried erfahren habe, hat Herr Ruland in dem Bonner theologischen Literaturblatte schlagend entgegengehalten, daß er als Quelle auch den Richer gebraucht habe, von dessen Geschichte bis zum Jahre 1833 Niemand außer Trithem etwas wußte, so daß man also seit der Auffindung desselben auch nicht mehr sagen könne, Trithem habe ihn erdichtet. Cuius i. e. bibliothecae publicae Bambergensis, sagt Pertz in der Vorrede zum Richer, thesauros quum Boehmero nostro comite mense Augusto anni 1833 perlustrarem, oblatus est nobis inter codices historicos liber, cuius in fronte manu recenti inter alia legebatur: Richeri etc. libri IV Historiae. Primo intuitu vetustate operis perspecta, mox primis etiam lineis haud sine maximo gaudio scriptorem saeculi decimi hucusque ineditum et cuius tantum nomen a Trithemio proditum fuisset, agnovi. Ebenso könnte es auch noch einmal mit Meginfried und Hunibald geschehen; ohne jene Entdeckung hätte Silbernagel ohne Zweifel unsern Trithem auch der Erfindung des Richer beschuldigt.

Die oben S. 473 kurz berührte Steganographie Trithems behandelt Herr Silbernagel ausführlich. „Eines der merkwürdigsten und interessantesten Werke des Trithemius ist seine Steganographie (Geheimschrift), welche ihm sogar den Ruf eines Zauberers zugezogen. Die Veranlassung dazu gab nachstehender Vorfall. Der Carmelit Arnold Bostius zu Gent, ein gelehrter und mit Trithemius befreundeter Mann, hatte diesen brieflich gefragt, womit er sich denn gegenwärtig beschäftige, und Trithemius antwortete ihm am Montage nach dem Palmsonntag des Jahres 1499, daß er ein großes Werk unter den Händen habe, welches, wenn es veröffentlicht werde, die ganze Welt in Erstaunen setzen werde. Der Titel des ersten Buches sei Steganographia; es werde aber aus vier Büchern, von denen jedes mindestens 100 Capitel

enthalte, bestehen. Das Werk sei auf Anbringen eines großen Fürsten, den er ihm nicht zu nennen brauche, begonnen worden und lehre Unglaubliches und Unerhörtes. „„Das erste Buch enthält nämlich mehr als hundert Arten von Geheimschriften, wodurch man ohne Verdacht und ohne Versetzung der Buchstaben seine geheime Absicht einem Briefe anvertrauen kann, so daß Niemand, der in diese Kunst nicht eingeweiht ist, den Inhalt des Briefes, der aus ganz unschuldigen und freundschaftlichen Worten besteht, errathen kann. Noch Wunderbareres wird das zweite Buch enthalten, die Kunst nämlich, meine Gedanken dem Eingeweihten auf jegliche Entfernung, sei es auch auf 100 Meilen und mehr, ohne Worte, Schrift oder Zeichen durch was immer für einen Boten mitzutheilen, und zwar so, daß, wenn dieser auf dem Wege gefangen genommen und durch die Tortur zur Antwort gezwungen würde, er nichts von meiner Botschaft, die ihm gänzlich unbekannt ist, bekennen kann, und die Menschen der ganzen Welt dieselbe nicht ausfindig machen können. Ferner die Kunst, dem Eingeweihten meinen Willen auch ohne Boten kund zu thun, mag derselbe gleich drei Meilen weit unten im Kerker schmachten. Und dieses Alles ist zu thun, wann und so oft man will, ohne Hülfe abergläubischer Mittel und ohne Beistand von Geistern. Das dritte Buch soll dann die Kunst lehren, daß ein Mensch, der bloß seine Muttersprache versteht, in zwei Stunden vollkommen lateinisch lesen und schreiben lerne, und zwar mit Verständniß des Lateinischen. Das vierte Buch endlich wird viele staunenswerthe, jedoch rein natürliche Experimente enthalten, wie die Kunst, meinen Willen dem in dieselbe Eingeweihten während des Essens oder Sitzens in Gegenwart Anderer ohne Worte oder Winke, ja selbst während des Sprechens, Predigens, Spielens auf der Orgel oder Singens ohne Hinderniß der Handlung irgend Jemandens auf's Geheimste, sogar mit geschlossenen Augen mitzutheilen, und a. dgl. Viele gelehrte Männer, denen ich dieses kund that, wunderten sich hierüber und hielten es für unmöglich; ich aber erklärte ihnen und sage es auch dir, daß vieles natürlich möglich sei, was denen, welche die Kräfte der Natur nicht kennen, unmöglich oder übernatürlich erscheint, damit du

mich nicht für einen Zauberer hältst, sondern für einen Philosophen. Denn wie es dem Albertus Magnus begegnete, daß er wegen der wunderbaren Dinge, die er durch die geheimen Kräfte der Natur bewirkte, für einen Zauberer vom Pöbel gehalten wurde, so könnte das auch bei mir der Fall sein. Uebrigens habe ich das nicht von einem Menschen gelernt, sondern durch irgend eine, ich weiß selbst nicht welche, Offenbarung. Denn als ich mich in diesem Jahre im Geiste mit diesen wunderbaren Dingen beschäftigte und schon daran als Unmöglichkeiten verzweifelte, erschien mir Nachts, als ich vom Nachdenken hierüber ermattet eingeschlafen war, Jemand, der zu mir sprach: Trithemius, was du im Kopfe hast, sind nicht eitle Sachen, wenn gleich sie dir unmöglich sind, und weder du, noch ein Anderer mit dir, sie erfinden kannst. Und ich sprach zu ihm: Wenn sie also möglich sind, so sage es mir, ich beschwöre dich, wie. Und er öffnete hierauf seinen Mund und lehrte mich alles einzeln der Ordnung nach und zeigte mir, wie leicht das verwirklicht werden könne, worüber ich viele Tage vergebens nachgedacht habe. Bei Gott, ich sage die Wahrheit und lüge nicht; Niemanden habe ich noch dieses gelehrt, außer einem Fürsten, dem ich schreibe, obwohl ich dieses Alles in jeder Sprache der Welt, die ich nie gehört habe, lehren kann."" Ehe aber dieser Brief des Trithemius nach Gent kam, war Bostius daselbst am Donnerstag nach Ostern (4. April) gestorben, und er wurde nun vom Prior des Convents eröffnet und gelesen, der ihn wegen seines merkwürdigen Inhalts wieder Andern zum Lesen und Abschreiben mittheilte, so daß sich dieser Brief in kurzer Zeit durch ganz Frankreich und Deutschland verbreitete, und verschiedene Meinungen über Trithemius sich bildeten, indem die Einen ihn für ein überirdisches Wesen, die Andern für einen sehr gelehrten und wieder Andere für einen der Zauberei ergebenen Mann hielten. Zur Verbreitung der letztern Ansicht trug ein gewisser Karl Bovillus aus der Picardie sehr viel bei. Dieser hatte sich, vom Rufe des Trithemius angezogen, um das Jahr 1500 nach Sponheim begeben und dort auch das Werk über die Steganographie, welches damals bis zum dritten Buche geführt war, gesehen. Bei seiner Rückkehr

nach Frankreich schrieb er nun an Germanus von Ganay, nachmals Bischof von Orleans, auf dessen Anfrage, was er denn zu Sponheim bei Trithemius erfahren habe, einen Brief des Inhalts, daß er den Trithemius zwar als einen Zauberer, aber in keinem Stücke der Philosophie bewandert gefunden habe. Seine Steganographie habe er flüchtig durchblättert und den Anfang einiger Capitel gelesen, aber kaum zwei Stunden in den Händen behalten und dann gleich weggeworfen, erschreckt von so starken Beschwörungen und so barbarischen und ungebräuchlichen Geisternamen. Wenn Trithemius in seinem Briefe an Bostius sage, es seien Alles heitere klare Worte ohne Versetzung der Buchstaben, so sei das richtig; denn in seiner Steganographie lasse er hin und wieder herrliche Gebetlein unterlaufen, die anstatt eines Briefes an einen Freund gesendet werden könnten, aber in Wahrheit seien es nichts Anderes, als, wie das Sprüchwort laute, Crocodils-Zähren. Wenn er sich aber rühme, ohne Beistand der Geister alle diese Dinge zuwege zu bringen, so lüge er; doch sei, wie er glaube, der gute Engel Gottes noch vorhanden, daß er ihn mitten von einander schneide und den gottlosen Bund, den er mit den schädlichen Engeln eingegangen, auflöse. Und hierauf schreibt Bovillus dem Germanus von Ganay dasjenige, was er sich von der Steganographie gemerkt hatte. Gegen diese Verleumdungen des Bovillus vertheidigte sich Trithemius in mehreren seiner Schriften. In seinem Nepiachus befindet sich eine eigene Apologie gegen die, welche ihn magischen Künsten ergeben glauben, während er nur die Kräfte der Natur studirte. Hierin sei Libanius, der berühmte Arzt aus Frankreich, sein Lehrer gewesen, der im Jahre 1495 zu ihm nach Sponheim gekommen. Dieser ward von dem Eremiten Pelagius auf der Insel Mallorca, dessen Bücher er geerbt, und von Picus Mirandola in die natürliche Magie eingeweiht. Auf die Kenntniß der natürlichen Magie nun, wie sie von Picus Mirandola gelehrt und schon früher von Albertus Magnus geübt wurde, habe er sich verlegt, nicht aber auf jene, die mit Hülfe böser Geister geschehe, wie die Nekromantie und dergleichen Zauberarten, welche er vielmehr mit der Kirche verabscheue und verdamme. Und in seiner der Stegano-

graphie vorgesetzten Apologie bemerkt Trithemius, daß schon die alten griechischen Philosophen die Kunst verstanden haben, ihre Geheimnisse auf verschiedene Weise den Uneingeweihten zu verbergen; wie denn auch Moses nach der Behauptung der jüdischen Gelehrten in seiner Geschichte der Weltschöpfung unaussprechliche Geheimnisse durch einfache Worte verhüllt habe. Durch fortwährendes Studium habe nun auch er einige solche Arten von Geheimschriften ausgedacht, welche er auf Ansuchen des Pfalzgrafen und Churfürsten Philipp in einem Werke herausgeben wollte. Allein der üble Ruf, der sich wegen der Steganographie über ihn verbreitet hatte, veranlaßte den Trithemius, dieses Werk nicht zu vollenden. Meine Steganographie, schreibt Trithemius an den Mathematiker Johann Chapelier zu Paris, deren erste zwei Bücher du in Cöln gesehen, weiß ich nicht, wann ich sie herausgeben werde, aus drei Gründen: einmal aus Furcht eines wahrscheinlichen Uebels, das sich durch den Mißbrauch schlechter Menschen ereignen könnte, da auch die Schlechten davon Gebrauch machen würden; dann wegen der großen Mühe und des geringen Lohnes, der daraus erzielt würde, obschon ich nicht für zeitlichen Lohn zunächst arbeite, und endlich wegen der Meinung des ungelehrten Pöbels, der Alles, was er nicht versteht, den bösen Künsten zuschreibt. Ebenso äußert sich Trithemius im Briefe an Rogerius Sicamber, daß er die Steganographie, welche er in acht Büchern zu schreiben begonnen, unvollendet liegen gelassen habe. Wenn hier Trithemius von acht Büchern spricht, so scheint er eben die spätere Polygraphie, welche er für den Kaiser Maximilian ausarbeitete, zur Steganographie gerechnet zu haben. Denn wie wir aus einem Briefe des Trithemius an Johann Chapelier sehen, unterschied er eine kleinere Steganographie, welche er auch Glottophoria (Sprachfruchtbarkeit) nennt und die eben die nachher herausgegebene Polygraphie ist, und eine größere, welche die Geheimschreibekunst enthält. Von dieser letztern besitzen wir nur zwei Bücher und den Anfang des dritten Buches. Gehen wir nun auf das Werk selber ein.

„Das erste Buch vollendete Trithemius am 27. März 1500. Nach einer Vorrede an den Pfalzgrafen Philipp, in welcher Tri-

themius gegen die Beschuldigung der Zauberei Protest einlegt, gibt er in 31 Capiteln eben so viele verschiedene Arten, seine Gedanken dem in die Kunst Eingeweihten sicher, geheim und ohne Verdacht brieflich mittheilen zu können, im 32. Capitel aber eine kurze Recapitulation über das in den vorhergehenden Capiteln Gesagte und einige Cautelen, die von denen, welche von dieser Kunst Gebrauch machen wollen, beobachtet werden müssen. Das zweite Buch, welches Trithemius am 20. April desselben Jahres fertig brachte, enthält weitere 24, jedoch mehr sichere Arten von Geheimschriften, und in der Vorrede zu demselben bekennt Trithemius wiederholt, daß nichts dem katholischen Glauben zuwider Laufendes, nichts Abergläubisches darin enthalten sei. Zum Verständniß dieser beiden Bücher hat Trithemius selbst einen dreifachen Generalschlüssel verfertigt. An der Spitze eines jeden Capitels steht ein Geistername, gleichsam als Träger der hier enthaltenen Geheimschrift, dem dann wieder mehrere untergeordnete Geister, welche Worte oder Silben bezeichnen, zur Seite stehen. Die Geisternamen sind beim ersten Buche aus der Kabbalah, im zweiten aus dem s. g. Schlüssel Salomonis oder aus den Werken des Hermes genommen. Die Geheimschrift selbst oder vielmehr die Regeln für die Anwendung derselben sind in den Beschwörungen enthalten. Im dritten Buche, das unvollendet geblieben, wollte Trithemius die Kunst lehren, einem Abwesenden seinen Willen kund zu thun, ohne Buchstaben und Boten, selbst für eine Entfernung von 24 Stunden. Diese Kunst hatte er, wie er in der Vorrede sagt, aus dem Buche eines alten Philosophen Namens Menastor geschöpft, der zur Verhüllung seines Geheimnisses sich der 7 Planeten bediente, denen er 7 Engel und diesen wieder 21 untergeordnete Geister vorsetzte. Nur von drei Planetengeistern werden ihre Bewegungen, d. i. ihre Operationen beschrieben, und man begreift leicht, daß es sich hier um enkaustische Kunststücke handelt. Die Distanz wird durch die Rede geregelt und statt der Buchstabenschrift werden Zahlen oder die dermatische, hyphasmatische, aleotische oder hieroglyphische Schreibweise gebraucht.

„Wie man sieht, entspricht die durch den Druck veröffentlichte Steganographie des Trithemius nicht ganz dem Briefe desselben

an Arnold Bostius, wo Trithemius schon im zweiten Buche von dem zu handeln verspricht, was hier erst das dritte Buch bringen will; auch enthält nicht jedes Buch 100 Capitel, wie es im Briefe verheißen war. Man hat daraus den Schluß ziehen wollen, daß die durch den Druck bekannt gemachte Steganographie nicht die des Trithemius sei, zumal da das Autographon hievon vom Churfürsten Friedrich II von der Pfalz auf den Rath des Franz Junius, Bibliothekars zu Heidelberg, der es für ein dämonisches Werk erklärt hatte, den Flammen übergeben worden sei. Allein aus Briefen des Cornelius Agrippa und von Andern wissen wir, daß von Trithems Steganographie mehrere Abschriften gemacht wurden, und so erschien sie denn zuerst im Jahr 1606 zu Frankfurt im Druck. Bevor jedoch das Werk gedruckt wurde, hatte schon der spanische Jesuit Martin Anton del Rio in seinen magischen Untersuchungen (Lib. L. II. 9. 3. p. 55) darauf aufmerksam gemacht, daß dieses Werk mit Recht verboten werden müsse, wie alle Bücher der Zauberkunst. Daher kann es uns auch nicht Wunder nehmen, wenn die Steganographie des Trithemius nachher durch ein Decret der Index-Congregation vom 7. September 1609 wirklich den verbotenen Büchern, welche gegen die neunte der s. g. Tridentinischen Regeln verstoßen, einverleibt wurde. Die spanische Inquisition aber verbot, wie Johann Caramuel (Steganographiae Trith. declaratio) berichtet, das Werk mit folgenden Worten: „„Die Steganographie, die falsch dem Trithemius beigelegt wird, wird ganz den Flammen übergeben."" Der Jesuit und Cardinal Bellarmin (Scriptor. eccles. ad ann. 1500) sucht das Verdammungsurtheil durch die Behauptung zu rechtfertigen, daß die Steganographie des Trithemius voll von gefährlichen, nicht zur natürlichen, sondern zur verbotenen Magie gehörigen Sätzen sei, wie er es selbst anerkannt und bekannt habe. Ein gleiches Urtheil fällt auch der Jesuit Possevin in seinem Aparatus sacer (T. I. p. 945). Jeder Unbefangene aber, der die Steganographie liest, muß dem Trithemius beipflichten, wenn er behauptet, daß in seiner Steganographie nichts Abergläubisches enthalten; denn der Gebrauch von Geisternamen und Beschwörungen zur Verhüllung der Geheimnisse seines Werkes erweist sich als eine

kindische Spielerei. Es fehlte daher nicht an gelehrten Männern, welche den Trithemius und seine Steganographie diesen ungerechten Urtheilen gegenüber in Schutz nahmen, wie Abt Sigismund von Sieon, Herzog August von Braunschweig und Lüneburg unter dem Namen Gustav Selenus, Johann Caramuel Lobkowitz, Kaspar Schott, besonders aber Wolfgang Ernest Heidel, welcher ausführlich die Frage erörtert, ob die Steganographie mit Recht verboten werden konnte, und dieses verneint. Was aber den Ruf eines Zauberers betrifft, den sich Trithemius durch die Steganographie zunächst zugezogen hat, so müssen wir ihm die Schuld zum Theil selbst beimessen, weil er in seinem Briefe an Arnold Bostius, wie vielen Andern gegenüber, ein so großes Wesen aus derselben gemacht und ihr durch die Erzählung von einer nächtlichen Erscheinung, welche ihm die Ausführung dieses Werkes geoffenbart, gleichsam einen überirdischen Anstrich gegeben hat. Damit wollen wir keineswegs den Trithemius einer Lüge zeihen, als hätte diese nächtliche Erscheinung nicht stattgefunden. Wir kennen ja seine lebhafte Phantasie, die zu Traumgebilden sehr geneigt war, schon aus seiner Jugendzeit, wo er in einer schweren Herzensangelegenheit eine ähnliche Erscheinung gehabt hat. Auch lehrt uns die Geschichte mancher genialen Männer, daß sie ihre schönsten Compositionen und geistreichsten Producte der Thätigkeit ihrer Seele während des Schlafes zu verdanken haben."

Auch die Streitigkeiten Trithems mit seinem Convente zu Sponheim, sein Aufenthalt am Hofe des Markgrafen Joachim zu Berlin und seine Wahl als Abt des Schottenklosters St. Jacob zu Würzburg sind von Herrn Silbernagel eingehend dargestellt, wobei er nur zu erwähnen vergessen hat, daß er sich am 26. April 1506 an der Eröffnungsfeier der Universität zu Frankfurt an der Oder betheiligte, deren er im Chronicon Sponheimense mit folgenden Worten gedenkt: Eodem anno (MDVI) memoratus Princeps Joachim Marchio Brandenburgensis nouum Vniversale gymnasium in oppido suo Franckenfurt cis Oderam instituit, quod XXVI die mensis Aprilis, quae fuit Dominica secunda post festum Dominicae resurrectionis, cum magna

solennitate introduxit, Joanne praesente Abbate: cuius primus Rector Vniversitatis et lector Theologiae facultatis ordinatus est Conradus ex Buchen Francus Orientalis, Doctor Lipsensis, de Wimpfen nuncupatus.

„Obwohl Abt Trithemius für das geistliche und leibliche Wohl seiner Mönche gewissenhaft sorgte, so war er bei denselben keineswegs beliebt. Schon seine fortwährende Beschäftigung mit den Studien war ihnen nicht genehm, da sie lieber einen Bauern als einen Redner zum Abte haben wollten. Sie ersuchten sogar die Visitatoren, den Trithemius doch von seinen Studien abzubringen; allein dieser erklärte, eher die Abtswürde niederlegen zu wollen, als von seinen Büchern zu lassen. Auch zur stricten Beobachtung der klösterlichen Disciplin vermochte Trithemius seine Mönche nicht zu bringen. Nicht nur verrichteten sie ihre Arbeiten nachlässig und schlecht und hielten ihre Kleidung und Geräthschaften schmutzig, sondern sie nahmen selbst von der Arbeit Gelegenheit, das Fasten zu brechen. Darum macht ihnen Trithemius in einer Anrede den Vorwurf, daß sie nicht essen, um zu arbeiten, sondern vielmehr arbeiten, um zu essen, wenn sie nach der Regel fasten sollten. Ein wahres Kreuz hatte Abt Trithemius mit seinen Prioren. Stellte er einen eifrigen und strengen Prior auf, so konnten ihn die Mönche nicht ertragen; mit einem andern, der seinen Pflichten nicht nachkam, war aber dem Trithemius nicht gedient, und so sehen wir unter seiner Regierung zu Sponheim einen fortwährenden Wechsel der Priore. Sein erster Prior, Johann von Tonna, wußte das gehörige Maß bei der Austheilung nicht zu beobachten und mußte deßhalb nach einem Jahr abgesetzt werden. Sein zweiter Prior, Johann von Treisa, erlitt, bevor noch zwei Jahre verflossen, dasselbe Schicksal, weil er sich selbst nicht mäßigen konnte. Nicolaus von Kreuznach, der dritte Prior, der auf Disciplin hielt, mußte nach zwei Jahren um des Friedens willen von der Stelle entlassen werden. Sein Nachfolger, Johann von Bingen, mußte nach 18 Monaten wegen Gebrechlichkeit die Stelle aufgeben, und Johann von Cöln bat nach zwei Jahren selbst um seine Entlassung. Im Jahr 1491 wurde dann Nicolaus von Remich aus Luxemburg Prior,

der das Vertrauen des Trithemius mit Undank lohnte und sich zuletzt an dessen Stelle zu setzen wußte. Darum schreibt Trithemius an den Abt Anton von St. Matthias zu Trier, als er seinen gelehrten und tüchtigen Prior, Johann Bracht, verlor: „„O wie sicher, wie ruhig lebt und schläft ein Abt, der einen solchen Prior hat, wie du gehabt hast. Wenn einen solchen Trithemius gehabt hätte!““ Ebenso schlecht ging es dem Trithemius mit den Kellermeistern. Zog er hiefür einen brauchbaren fremden Mönch herein, so konnte es dieser vor lauter Chikanen der übrigen Mönche nicht aushalten; machte er aber einen Einheimischen zum Kellermeister, dann hatte das Kloster jedes Mal den größten Schaden. So hatte Trithemius Niemand, dem er nur einen Theil seiner zeitlichen Sorgen und Geschäfte vertrauensvoll überlassen konnte, und doch hätte er eines solchen Mannes um so mehr bedurft, als er wegen der Visitationen auf Befehl der Obern viele Zeit von seinem Kloster abwesend sein mußte. Einigen Mönchen und namentlich den Laienbrüdern (Conversen) waren dann auch die vielen Fremden verhaßt, welche zu Trithemius nach Sponheim kamen, und von denen manche oft längere Zeit des Unterrichts wegen verweilten, obschon das Kloster hievon keinen Schaden hatte, da die meisten aus ihnen hinreichend bezahlten. Daß es bei dieser Unzufriedenheit an Verschwörungen der Mönche gegen Trithemius nicht fehlte, begreift sich leicht. So erhoben sie gegen ihn die Beschuldigung, daß er insgeheim Schulden auf das Kloster mache, und bezeichneten einen Goldarbeiter aus Worms als seinen Gläubiger. Durch die Untersuchung der Visitatoren, der Aebte Gerlach von Deuz und Johann von Schönau, stellte sich diese Beschuldigung als falsch heraus. Auch unter den Aebten hatte Trithemius viele Feinde aus Neid wegen seines Ruhmes und der Ehrenbezeugungen, die ihm von Fürsten und Bischöfen widerfuhren. Als im October 1503 die Churfürsten zu Frankfurt versammelt waren, wurde Trithemius vom Markgrafen Joachim von Brandenburg eigens dahin gerufen, wo er dessen Tischgenosse war und außerdem vier Mal beim päpstlichen Legaten, dem Cardinal Raymund, und zwei Mal beim Erzbischof Hermann von Cöln speiste und bei seiner Rückkehr von ihnen mit sehr schönen silbernen Ge-

fäßen beschenkt wurde. Darüber sollen seine Gegner, der Abt von St. Jacob auf dem Schönberg zu Mainz und der von St. Johannisberg im Rheingau, mit den Zähnen geknirscht haben. Dazu kamen noch ungünstige politische Verhältnisse, insofern es die getheilten Territorialverhältnisse der Grafschaft Sponheim mit sich brachten, daß das Kloster Sponheim zwei Schutzherren, den Churfürst Philipp von der Pfalz und den Herzog Johann von Simmern, hatte. Es war natürlich, daß sich Trithemius vorzugsweise an den Churfürsten, einen großen Freund und Beschützer der Wissenschaften, hielt, während Herzog Johann von Simmern wohl ein gutmüthiger Herr war, aber beim bloßen Anblick von Büchern mit Grausen erfüllt wurde, weil er einstens als Knabe von seinen Lehrern tüchtig geprügelt worden. An diesen hielten sich nun die dem Abte abgeneigten Mönche und suchten den Trithemius beim Herzog auf alle mögliche Weise zu verleumden, was ihnen um so leichter gelang, als dessen Kanzler ein Gegner des Trithemius war aus Furcht, der Herzog möchte statt seiner den Trithemius zum Kanzler nehmen. Die Anhänglichkeit des Trithemius an den Churfürsten Philipp hatte für ihn allerdings keine glücklichen Folgen: denn als im Jahr 1504 der bayerische Erbfolgekrieg ausbrach, mußte sich Trithemius vor den Feinden des Churfürsten nach Kreuznach flüchten, und es wurden die Besitzungen der Abtei Sponheim bedeutend verwüstet, was einen nicht geringen Groll bei den Mönchen erregte; und so bedurfte es nur eines Anlasses, um den schon lange gehegten Unwillen zum Ausbruch kommen lassen zu können, was bald sich ereignen sollte.

„Im bayerischen Erbfolgekrieg war auch das schöne Kloster Limburg niedergebrannt worden, und der Churfürst und Pfalzgraf Philipp wollte dasselbe in Wachenheim wieder aufbauen. Er berief deshalb den Trithemius zu sich, um sich mit ihm hierüber zu berathen. Trithemius reiste am 1. April 1505 mit dem Boten des Churfürsten und einem Diener nach Heidelberg. Er war damals an einem dreitägigen Fieber leidend, und als er nach Heidelberg gekommen war, nahm die Krankheit dergestalt zu, daß er auf das Krankenlager geworfen wurde und nicht in das Kloster zurückkehren konnte, wo sich indessen ein eigenthümlicher Vorfall

zutrug. Der Kellermeister Heilmann ward von den Dienern des Trithemius im Kreuzgang des Klosters mit einem Bauernweib im fleischlichen Umgang ertappt worden und flüchtete sich nun aus Furcht vor der Strafe zu dem Abt von Schönberg, dem er Falsches gegen Trithemius und sein Dienstpersonal vorlog. Auch den Officialen des Herzogs berichtete er falsche Beschuldigungen über die Diener des Trithemius, unterstützt hierin vom Prior und einigen Donaten, an deren Spitze ein gewisser Claudius stand. Und so geschah es denn, daß am fünften Tage nach der Abreise des Trithemius einige Söldlinge des Herzogs, auf Andringen des Abtes von Schönberg sagte man, in das Kloster zu Sponheim eindrangen und die Diener des Trithemius theils gefangen nahmen, theils in die Flucht jagten. Als dieses Trithemius von Theodorich, seinem Caplan, zu Heidelberg erfuhr, gerieth er in gerechten Unwillen sowohl über die ihm zugefügte Beleidigung, als auch über die Verletzung der klösterlichen Immunität, und da hierüber allerlei Gerede im Volke entstand, so beschloß er, nicht eher in's Kloster zurückzukehren, bis nicht die Urheber dieser Frevelthat die gebührende Strafe erhalten. Er blieb daher zu Heidelberg und begab sich Ende Aprils nach Speier, wo er im Hause des Abtes von Limburg am Fieber krank darnieder lag, und überdies wegen eines Unfalles mit dem Pferde sein linkes Bein geschwollen war. Zum Zeitvertreib ließ er sich von seinem Prior ein griechisches Psalterium, ein griechisches Dictionnaire, seine griechisch geschriebenen Episteln, den Zenobius und seine über Homer gemachten lateinischen Gedichte und einen Tubus mit noch einigen Sachen schicken. Hier erhielt er von Berlin aus ein Schreiben des Markgrafen Joachim von Brandenburg, welches ihn auf den ersten Juli nach Bonn bestellte, um dort mit dem Markgrafen, der sich auf den Reichstag nach Cöln begeben wollte, zusammen zu treffen. Obwohl Trithemius noch ziemlich schwach war und am linken Fuß ein wenig hinkte, so verließ er doch am 25. Jun. mit Magister Narcissus, der neulich aus Paris zu ihm geschickt worden war, und einigen andern Vertrauten Speier und kam an demselben Abend in einem gemietheten Wagen nach Mainz. Am andern Tage bestieg Trithemius mit seinen Gefährten ein Schiff und

segelte bei günstigem Winde den Rhein hinab, wo er am 1. Jul. in Bonn ankam. Dort erwartete er zwei Tage lang die Ankunft des Markgrafen und ward unterdessen der Gast des Erzbischofs von Cöln. Am 3. Jul. Abends kam endlich der Markgraf mit 60 Reitern an und hielt sich drei Tage beim Erzbischof, seinem Bruder, auf. Am 6. Jul. früh verließen der Markgraf und Trithemius Bonn und kamen um 10 Uhr ungefähr nach Cöln, wo sie sich in einer Herberge in der Trankgasse einlogirten. Diese Straße, schreibt Trithemius, führt ihren Namen mit Recht, denn sie ist stets von Trinkern voll. Zu Cöln genoß Trithemius, vom Markgrafen mit Allem reichlich versehen, im Umgang mit gelehrten Männern, die er zu sich lud, ein seelenvergnügtes Leben. Zu den letzteren gehörten vorzüglich Theodorich Ulsenius, Arzt, Mathematiker und Dichter; Jacob von Maseck, Arzt und Philosoph, mit dem Trithemius fortwährend gegen die Thorheit der Alchymisten, welche Großes versprechen und immer selbst nichts haben, streiten mußte; Jacob Kymolan, Karmelit aus Gent, ein Mann von angenehmem Geiste, mit dem sich Trithemius gerne unterhielt; Georg Sibuth, Poëta laureatus, ein geistvoller Jüngling; endlich der speculative Mathematiker und Philosoph Johann Chapelier aus Paris. Mit diesen Männern führte Trithemius die geistreichsten Unterhaltungen während der vier Wochen, die er in Cöln zubrachte. Um die Gesinnung seiner Mönche besser kennen zu lernen und die Absichten seiner Gegner zu durchschauen, beschloß Trithemius, seine Rückkehr in's Kloster zu verschieben, wie es ihm auch sein Freund und Lehrer Libanius gerathen hatte. Als das dem Markgrafen bekannt wurde, lud er den Trithemius, den er schon vor vier Jahren gerne längere Zeit bei sich gehabt hätte, ein, mit ihm in die Mark zu gehen, und da Trithemius zu kommen versprach, nachdem er die nothwendigen Vorkehrungen für die Verwaltung des Klosters getroffen, so gab ihm der Markgraf 50 fl. Reisegeld. Am 4. August verließ Trithemius Cöln, das der Markgraf schon am 30. Jul. verlassen hatte, und kam am 9. Aug. Abends zu Speier an, wohin er den Prior zu sich berief, um ihm die nöthigen Aufträge bezüglich des Klosterregiments zu ertheilen.

„Am 27. Aug. 1505 verließ Trithemius mit seinem Caplan Theodorich und drei Dienern, die ihm der Markgraf gegeben, Speier zu Wagen und gelangte am 11. Sept. nach Berlin, wo er jedoch den Markgrafen nicht antraf, da derselbe sich auf der Jagd befand. Am andern Tage wurde ein Bote zu ihm gesandt, die Ankunft des Trithemius zu melden. Der Markgraf war hierüber sehr erfreut, eilte sogleich nach Berlin und hieß den Trithemius herzlich willkommen. Joachim zählte erst 22 Jahre, war sehr gebildet, hatte viele Talente und verlegte sich mit Eifer auf die Wissenschaften. Trithemius gab ihm Vorschriften und Regeln, durch die er ohne große Mühe die lateinische Sprache sich vollkommen eigen machen konnte, und schrieb auf sein Andringen einige Abhandlungen, die er mit großer Freude las. Trithemius fand sich beim Markgrafen ziemlich behaglich und wurde durch dessen Chirurgen von seinem Fußleiden vollkommen befreit. Nur den Umgang mit gelehrten Männern, den er zu Cöln genossen, entbehrte er schmerzlich, und die Neuplatoniker Jamblichus, Proclus, Porphyrius und Synesius, welche ihm der Bischof Theodorich von Lebus zum Lesen geschickt, konnten ihm hierfür nur wenig Ersatz bieten. Wie ganz anders sah es auch damals in der Markgrafschaft Brandenburg und in Berlin aus, als heut zu Tage! Die Mark schien zwar dem Trithemius gerade nicht unfruchtbar zu sein, aber sie bedarf arbeitsamer Pflanzer, schreibt er, da sie öde ist und von großer Breite, die Bauern dagegen wenige und sehr faul sind, mehr dem Trunk und Müßiggang ergeben, als der Arbeit. Den Markgräflern bringt die Müßiggängerei und die vielen Festtage frühzeitig die Armuth, das viele Fasten Krankheiten und das viele Trinken frühen Tod. In diesen drei Stücken zeichnen sie sich vor den übrigen Nationen Deutschlands aus. Sie sind gleichsam von Natur aus zum Müßiggang geboren und werden durch viele Feiertage am Arbeiten gehindert, daher sie durch beständigen Mangel gedrückt werden, besonders die auf dem Lande leben. Im Fasten aber sind sie unter allen, die wir gesehen, die pünktlichsten, und in diesem einzigen Stücke sind sie als lobenswürdig vor Vielen mit Recht zu schätzen. Aber die größere Menge von

ihnen ist dem Trunke allzusehr ergeben und befleckt dadurch wieder das Verdienst des Fastens; denn leben heißt bei ihnen fast nichts Anderes als essen und trinken. Die Leute in Berlin sind zwar gut, schreibt Trithemius an einen Freund, aber allzu ungebildet und mehr der Freß- und Sauflust ergeben, als dem Studium nützlicher Wissenschaften. Selten verlegt sich hier ein Mann auf das Schriftstudium, sondern in ihrem angebornen plumpen Wesen dahinlebend erfreuen sie sich am Müßiggang und Becher. Doch darin gefallen die Leute mir sehr wohl, daß sie von großer Unterwürfigkeit und Hingebung an die Religion Christi erfüllt sind. Sie besuchen fleißig die Kirchen, feiern ehrerbietig die Feste der Heiligen und beobachten auf's Strengste die ihnen angekündigten Fasten, und sie sind in der Verehrung Gottes um so eifriger, als sie zu den jüngsten zum Christenthum bekehrten Völkern Deutschlands gehören. Ein Exceß im Trinken allein führt bei ihnen nicht den Namen eines Lasters, obschon es mitunter auch viele Enthaltsame gibt, und die fränkischen und schwäbischen Ankömmlinge, wie wir häufig erfahren haben, mehr im Trinken ausschreiten, als die Eingebornen. Berlin ist nun allerdings nachher zu einer Pflanzstätte der Wissenschaft geworden, aber mit der Pflege der letztern scheint das religiöse Leben mehr verschwunden zu sein.

„Trithemius hatte im Sinne, vor dem Feste des hl. Martin (11. Nov.), dem Patron der Klosterkirche zu Sponheim, in die Heimath zurückzukehren, allein auf Bitten des Markgrafen und mit Zustimmung des Pfalzgrafen Philipp, seines Herrn, blieb er bis Ostern zu Berlin, wo ihn auch die Bürger sehr lieb gewonnen zu haben scheinen. Und da er deshalb nicht zum Provinzialcapitel, welches im Jahr 1506 zu Augsburg stattfand, kommen konnte, so stellte er den Abt Konrad von St. Ulrich und Afra als seinen Procurator auf und schickte ihm den Rechenschaftsbericht über seine geführte Vorsteherschaft. Am 14. Mai 1506 um eilf Uhr Vormittags verließ Trithemius, vom Markgrafen mit 300 Dukaten beschenkt, Berlin, hatte aber auf der Rückreise viele Widerwärtigkeiten zu bestehen. Sechs Tage mußte er am Stein und an der Urinblase leidend in Leipzig bleiben und sich zum

ersten Male von Aerzten behandeln lassen. Zu Gelnhausen traf er mit Dr. Faust zusammen, der sich hier mit seinen magischen Künsten producirte. Er gab sich den pompösen Titel „„Magister Georg Sabellicus, Faust junior, Born der Nekromantiker, Astrolog, zweiter Magus, Chiromantiker, Agromantiker, Pyromantiker und in der Wasserkunst der Zweite."" Als er aber hörte, daß Trithemius angekommen sei, floh er sogleich aus dem Gasthause und konnte von Niemanden beredet werden, sich dem Trithemius vorzustellen. (¹) Als Trithemius an den Rhein kam und im Nonnenkloster Sebach einkehrte, wurden er und seine Begleiter daselbst von den Söldlingen des Grafen von Leiningen, des Brandstifters vom Kloster Limburg, am Dreifaltigkeitsonntag um 11 Uhr gefangen genommen und in ein benachbartes Schloß abgeführt; doch wurde er mit seinen Gefährten noch an demselben Abend entlassen, als man erkannte, daß er unter königlichem Schutz stehe. Der Grund der Gefangennahme aber war der, daß Trithemius sich des Abtes von Limburg gegen den Grafen angenommen hatte. Nach diesen Unfällen gelangte endlich Trithemius am 2. Jun. nach Speier und begab sich von da nach Heidelberg, wo er einstweilen zu bleiben gedachte; denn er wollte nicht eher in sein Kloster zurückkehren, als bis sich seine Gegner ihm aufrichtig unterworfen haben würden. Er hatte daher von Frankfurt aus seinen Caplan Theodorich nach Sponheim vorausgeschickt, um die Verhältnisse des Klosters auszuforschen und den Prior zu ihm nach Heidelberg zu rufen.

„Zwei Mönche waren es in Sponheim, die wünschten, Trithemius möchte nicht mehr zurückkehren, der Prior und der Kellermeister, welche beide nach der Abtswürde strebten. Wohl hatte der Prior an Trithemius geschrieben, daß man seine Rückkehr nach Sponheim sehnlichst wünsche; aber wie wenig Ernst ihm selbst

---

(1) Von diesem Georg Sabellicus schreibt Trithemius an den Mathematiker Johann Virdung von Haßfurt, daß er ein Schwätzer und kein Philosoph sei, und daß er im Jahr 1507 von Franz von Sickingen, einem dem Mysticismus sehr ergebenen Manne, zum Scholasticus von Kreuznach gemacht wurde, wo er das Verbrechen der Päderastie beging und sich hierauf durch die Flucht der Strafe entzog.

dabei gewesen, sollte bald sein nachheriges Verhalten zeigen. Am 4. August versammelten sich die Hauptgegner des Trithemius zu Bingen und faßten dort folgenden Beschluß: „„Sie wünschen, daß Trithemius in's Kloster zurückkehre, zumal da er von Seite des Herzogs nichts zu fürchten habe, der vielmehr selbst seine Rückkehr sehr gerne sehe und es öfter öffentlich ausgesprochen habe, daß er nichts gegen den Abt Trithemius gehabt habe. Sollte es übrigens dem Abte nicht gefallen, in's Kloster zurückzukehren, so möchte er resigniren, obschon sie lieber seine Rückkehr wünschten."" Diesen Beschluß hinterbrachte der Prior dem Trithemius mündlich nach Heidelberg. Trithemius antwortete, er wolle noch zuvor seine Sache dem Capitel, das demnächst in Mainz stattfinden werde, vorlegen, worauf sich der Prior entfernte, um dem Herzog Bericht zu erstatten. Da kam des andern Tages nach dem Weggang des Priors Johann Damius, früher Mönch und eifriger Schüler des Trithemius, nun Vorstand des Nonnenklosters Neuburg bei Heidelberg, zu Trithemius und erzählte ihm, daß der Prior auf dem Schönberg zu Mainz von einem feilen Mönche des Klosters St. Johann im Rheingau, Peter Slarpion, im Namen des Convents von Sponheim ein Schreiben voller Schmähungen gegen ihn verfertigen ließ, welches er gelesen und dann zerrissen habe. Diese That des Priors empörte das gute Herz des Trithemius auf's Heftigste. „„O Prior, Treulosester aller Mönche"", ruft er in Briefen an seine Freunde aus, „„nicht mit Unrecht dem Verräther Judas zu vergleichen, wie gottlos hast du gegen uns gehandelt, uneingedenk aller unserer Wohlthaten gegen dich! Haben wir nicht deine Eltern, als sie, aus Luxemburg durch Krieg und Brand vertrieben, arm und dürftig ankamen, aus Liebe zu dir aufgenommen, sie bereits 23 Jahre hindurch vom Klostervermögen gegen den Willen vieler Brüder ernährt und ihnen eine Wohnung mit jeglicher Freiheit im Dorfe Sponheim umsonst eingeräumt? Dich selbst ließen wir zum Priester weihen, haben dich hierauf zu unserm Caplan und Tischgenossen genommen, dann als ersten Kellermeister aufgestellt, und als wir dich nach wenigen Monaten wegen deines Leichtsinnes entfernen mußten, haben wir dich, damit man von dir keine schlechte Meinung be-

käme, zum Prior gemacht gegen den Willen Vieler und dich in diesem Amte trotz alles Murrens der Brüder 14 Jahre hindurch gehalten und dich immer vertheidigt und entschuldigt. Als ein würdiger Prior hast du dich nie erwiesen; denn während wir mit Visitationen auswärts beschäftigt waren, gingst du ohne Ursache und ohne unsern Willen zu den Nonnenklöstern St. Katharina, St. Rupert und Eibingen, dich fleischlich zu ergötzen, liefest in den benachbarten Dörfern und Städten gegen die Ordensregel herum und hieltest durch Bitten alle ab, deine Ausschweifungen uns zu hinterbringen. Und als wir es endlich doch erfuhren, haben wir entweder geschwiegen des Friedens wegen oder dich gelinde zurecht gewiesen. Immer waren wir gegen dich auf's Gütigste, du aber hast, wie der Verräther Judas, für die Güte Böses erwiesen."" Diese Undankbarkeit und Bosheit des Priors brachte in Trithemius den Entschluß zur Reife, Sponheim für immer zu verlassen; jedoch wollte er noch zuvor den Beschluß des Ende August zu Mainz stattfindenden Capitels der Bursfelder-Union abwarten. Da Trithemius fürchtete, er möchte auf der Reise nach Mainz zum Capitel vom Grafen von Leiningen, der seine Diener gescholten, daß sie den Trithemius aus der Haft entlassen hatten, abermals aufgehoben werden, so schickte er den bereits erwähnten Johannes Damius dahin mit einem Schreiben an die Vorsitzenden des Capitels, worin er den Hergang des ganzen Conflictes mit seinen Mönchen darstellte und schließlich seine Absicht, Sponheim zu verlassen, aussprach. Trithemius hatte unter den Aebten der Union viele Freunde, und der Abt Anton von St. Matthias zu Trier sagte öffentlich im Capitel, daß, wenn Trithemius zu ihm kommen würde, er ihm sehr angenehm wäre und bei ihm den besten Platz haben sollte. Das Capitel beschloß, zur Beilegung des Zwistes sowohl an Trithemius als an den Herzog Johann Abgeordnete zu schicken. Am 4. Sept. erschienen die Aebte Johann von Schuttern, Konrad von St. Stephan zu Würzburg und Georg von Schwarzach bei Trithemius, der sich im Nonnenkloster Neuburg zu Heidelberg aufhielt, und suchten ihn im Auftrag des Capitels zur Rückkehr in sein Kloster zu bereden, indem sie zugleich erklärten, daß die

Aebte Thomas von Seligenstadt und Johann im Rheingau zum Herzog abgeordnet wären, um ihn im Namen der Congregation dem Tritheminus wohlgesinnt zu machen. Tritheminus antwortete ihnen, daß er keine Aussöhnung mit dem Herzog wünsche und er durchaus kein Vertrauen mehr zu seinen Gegnern haben könne, so daß er auf seinem Entschlusse, die Abtei zu resigniren, beharren müsse. Als die abgesandten Aebte einsahen, daß Tritheminus von seinem Vorsatz nicht mehr abzubringen sei, schrieben sie sogleich an die beiden andern Aebte, sich nicht weiter zum Herzog zu bemühen, da Tritheminus nicht nach Sponheim zurückkehren wolle. Tritheminus wußte damals noch nicht, wohin er sich begeben werde. Wohl würden ihn der römische König Maximilian, der Markgraf von Brandenburg und der Churfürst Philipp von der Pfalz gerne bei sich an ihrem Hofe gehabt haben; allein dem Tritheminus gefiel das Hofleben nicht. Der Fisch in der Küche und der Mönch am fürstlichen Hofe, schreibt er an Dr. Konrad Peutinger, scheinen mir von der größten Gefahr nicht entfernt zu sein: beiden droht der Tod, dem Einen der natürliche, dem Andern der geistige; denn sowie es dem Fisch in der Küche unmöglich ist, dem Tode zu entgehen, weil er ja dahin gebracht worden ist, um gegessen zu werden, ebenso unmöglich kann der Mönch am Hofe und im Tumulte der Welt seinen klösterlichen Vorsatz unverletzt bewahren. Als ihm daher der Abt Konrad von St. Stephan gesagt hatte, daß die Abtei St. Jacob zu den Schotten in Würzburg nächstens durch Resignation in Erledigung komme und er, wenn Tritheminus sie wünsche, sich für ihn beim Bischof verwenden werde, so gab Tritheminus freudig seine Zustimmung, worauf ihn am 8. Sept. die Aebte verließen.

„Der Bischof Lorenz von Würzburg, welcher den Tritheminus schon zwei Mal gerne als Abt von Schwarzach gehabt hätte, war über die Nachricht, daß Tritheminus die Abtei St. Jacob annehmen wolle, hoch erfreut und erklärte dem Abt Konrad von St. Stephan, daß er nichts sehnlicher wünsche, als den Tritheminus in seiner Diöcese zu haben. Abt Konrad gab dem Tritheminus hievon sogleich Nachricht und lud ihn ein, so bald als möglich nach Würzburg zu kommen. Nachdem Tritheminus vom Chur-

fürsten und Pfalzgrafen Philipp die Zustimmung hiezu erhalten hatte, begab er sich nach Speier, wo er noch einige Geschäfte abzumachen hatte, und kam am 3. Oct. in Würzburg an. Der Abt Kilian des Schottenklosters St. Jacob resignirte sofort seine Stelle, und Trithemius wurde hierauf am 12. Oct. durch ein Compromiß der Conventualen in die Hände des Bischofs und zweier Aebte, des Konrad von St. Stephan und Georg von Schwarzach, zum Abt erwählt, am 14. Oct. vom Bischof bestätigt und am andern Tage in den Besitz des Schottenklosters feierlich eingeführt.

„Das Schottenkloster St. Jacob in Würzburg verdankt seinen Ursprung einem Schottenmönche, Namens Christian, dem der Bischof Embricho auf seine Bitten zur Erbauung eines Klosters einen Platz in der Vorstadt von Würzburg jenseits des Maines, Girberg genannt, anwies. Im Jahr 1134 begann der Bau, und am 3. Sept. 1139 wurde dem neuen Kloster vom Bischof Embricho in der Person des Schotten Makarius der erste Abt vorgesetzt, welcher am 6. Jänner 1153 im Rufe der Heiligkeit starb. Die Klosterkirche aber ward erst am 8. Jul. 1140 eingeweiht. Vom Jahr 1454 an begann das Kloster nach Bestand und Besitz gleichmäßig zu verfallen. Es kam oft vor, daß die Aebte keine Mönche mehr hatten oder nur irgend einen, der aus den Bettelorden entsprungen war. Im Jahr 1486 griffen sogar Kleriker der Mainzer Diöcese nach den Klostergütern, und im Jahr 1497 beim Tode des Abtes Philipp II war kein einziger Mönch da, wohl aber viele Schulden. Papst Alexander VI nahm sich des verlassenen Klosters an und beauftragte den Bischof Lorenz von Bibra, deutsche Mönche in dasselbe einzuführen. Bischof Lorenz versetzte drei Mönche von St. Stephan zu Würzburg dahin, die aber ihrem frühern Abt unterstellt blieben. Unter der Administration des Fiscals Johann Hickerich wurden die Schulden zum Theil getilgt, Kloster und Kirche wieder hergestellt und eingerichtet, und am 26. Jul. 1504 ward in der Person des Kilian Crispus von Ochsenfurt, eines Mönches aus St. Stephan, dem Schottenkloster ein neuer Abt gegeben. Da er ein Mann voll Frömmigkeit und ein Freund stiller Zurückgezogenheit war,

so legte er, um für sein eigenes Heil ganz sorgen zu können, nach Verlauf von zwei Jahren seine Würde nieder und zog sich in sein erstes Kloster zurück. Ihm folgte Trithemius als der 34. Abt des Klosters, welcher nur drei Mönche unter sich hatte. Da die Klostereinkünfte sehr gering waren, so gab der Bischof dem Trithemius, damit er ohne Mangel leben könne, eine Domherrn-Präbende. Am 14. Aug. 1514 wurde das Kloster mit Erlaubniß des Bischofs der Bursfelder-Union einverleibt. Im J. 1583 wurde das Kloster vom Bischof Julius abermals restaurirt und am 23. April 1595 wieder schottischen Mönchen aus dem Schottenkloster zu Regensburg übergeben, welche auch im Besitz desselben blieben bis zur großen Säcularisation im J. 1803. Die Klostergebäude werden gegenwärtig als Militair-Krankenhaus benützt.

„Das ist in Kürze das Schicksal der Abtei St. Jacob, wo nun Trithemius eine ruhige Stätte und Muße für seine literarischen Arbeiten, welche er auch sogleich mit frischem Eifer wieder aufnahm, gefunden hatte. Nur Eines vermißte er schmerzlich, seine prachtvolle Bibliothek, welche er in Sponheim zurückließ, weil sie aus dem Klostervermögen erworben war. Bloß einige Bücher über mystische und geheime Dinge der Natur, welche dem Kloster nicht gehörten, nahm er mit sich nach Würzburg. Um einen Spottpreis wollte ich, schreibt Trithemius an den Karmeliten Jacob Kymolan, von meinem Nachfolger zu Sponheim die griechischen und hebräischen Bücher erwerben; allein ich will Sponheim seiner Zierde nicht berauben und werde mir solche Bücher mit dem Gelde, das ich vom Markgrafen erhalten, anschaffen.

„Erst am 31. Oct. richtete Trithemius ein Schreiben an den Convent von Sponheim, worin er den Conventualen ihre Undankbarkeit vorhielt und ihnen anzeigte, daß er die Abtei, welche er 23 Jahre zwei Monate und 18 Tage inne gehabt, resignirt habe, und sie zugleich aufforderte, einen solchen Abt zu wählen, der ihnen mit Wort und Beispiel vorangehe, Keinen aber von jenen Beiden, welche auf die Abtswürde speculiren. Allein trotzdem, daß sich Trithemius alle Mühe gab, die Wahl dieser beiden

Gegner zu hintertreiben, wurde doch der Prior Nicolaus von Remich am 9. December zu seinem Nachfolger gewählt, was Trithemius mit Bedauern vernahm. Mit dem Weggang des Trithemius von Sponheim verschwand aber sogleich der Wohlstand des Klosters, und die Tage des Mangels und der Dürftigkeit hielten jetzt ihren Einzug. Auch mußten die Mönche deshalb, weil sie den Trithemius vertrieben, viele Schmähungen anhören und Beleidigungen erdulden, woran übrigens der sanftmüthige Trithemius, der die Rache nicht kannte, keine Freude hatte, und er ermahnte und bat daher seinen ehemaligen Schüler Johann Gottfried, Pastor zu Mandel bei Kreuznach, seinetwegen dem Kloster ja nichts entgelten zu lassen, sondern vielmehr demselben jede mögliche Hülfe zu leisten."

Merkwürdig sind außer der Steganographie noch zwei andere Schriften Trithems, die Polygraphie und die mystische Chronologie, deren oben S. 474 und 479 nur kurz erwähnt wurde. Von ihnen schreibt Herr Silbernagel: „Das erste Werk von Bedeutung, welches Trithemius zu Würzburg verfaßte, ist seine Polygraphie. In diesem Jahr, schrieb Trithemius am 31. Aug. 1507 an Rogerius Sicamber, habe ich ein großes und mühevolles Werk in sechs Büchern vollendet, das ich Polygraphia (Vielschrift) betitelte, weil es mit bewunderungswürdiger natürlicher Einfachheit viele, ja unendliche Schreibweisen lehrt und wie man auf das Sicherste und Geheimste ohne irgend einen Verdacht in jeder Sprache der Welt einem Andern seine Gedanken ausdrücken könne. Dieses Werk ist freilich nur für Könige und Fürsten, damit sie ihre Geheimnisse ohne Furcht den Abwesenden mitzutheilen vermögen, so daß man ohne Kenntniß dieses Werkes ihr Geheimniß nicht errathen kann. Deshalb werde ich das Werk auch einem Fürsten anbieten, dessen Weisheit und Tugend alles Gute verdient. Dieser Fürst war nun der Markgraf von Brandenburg, wie wir aus einem Briefe des Trithemius an denselben sehen, wo er ihm anzeigte, daß die Polygraphie fertig und ihm dedicirt sei; er werde sie so bald als möglich erhalten. Das Letztere geschah jedoch nicht, sondern Trithemius arbeitete das Werk noch einmal um und widmete es dem Kaiser Maximilian, dem er es

auch im J. 1508 zu Boppard überreichte. Denn bereits dreimal hatte der Kaiser ihn zu sich beschieden, und Trithemius kehrte, nachdem er drei Monate am kaiserlichen Hoflager verweilt hatte, reich beschenkt in sein Kloster zurück. Das erste Buch hatte Trithemius am 12. Febr., das zweite am 27. Febr., das dritte am 7. März, das vierte am 13., das fünfte am 16. und das sechste am 21. März 1508 fertig gebracht. Damit aber der Kaiser, welcher vor vielen Geschäften nicht Zeit habe, alles durchzugehen, eine Uebersicht über das ganze Werk bekomme, verfaßte Trithemius ein mystisch gehaltenes Inhaltsverzeichniß von den sechs Büchern, Pinax genannt, zugleich mit einer Vorrede (d. 7. April 1508), worin er sich besonders gegen die Verleumdungen des Bovillus vertheidigt. Außerdem gab Trithemius zum Verständniß des Werkes einen eigenen Schlüssel heraus. Und so konnte endlich am 26. April die Polygraphie dem Kaiser dedicirt werden.

„Was den Inhalt des ersten Buches betrifft, so führt hier Trithemius der Reihe nach 384 Alphabete auf und fügt den einzelnen Buchstaben eines jeden Alphabets bestimmte Ausdrücke bei, von denen jeder den Buchstaben, dem er beigesetzt wird, bezeichnet, obschon er nicht mit demselben beginnt. Den einzelnen Ausdrücken aber entsprechen in der andern Reihe die Worte desselben Sinnes, so daß aus vielen Alphabetreihen ein Gebet gehörig zusammengesetzt werden kann. Nimmt man nämlich aus dem ersten Alphabet nur einen Ausdruck, einen andern aus dem zweiten, einen weitern aus dem dritten und so fort bis zum Ende, oder so weit man will, dann hängen alle Ausdrücke zusammen und bilden ein passendes lateinisches Gebet, dessen einzelne Worte jenen Buchstaben bezeichnen, dem sie in ihrem Alphabete entsprechen. Sollte das zu schreibende Geheimniß mehr Buchstaben enthalten, als Alphabete aufgeführt sind, so kann man beim ersten Alphabet wieder anfangen und fortfahren, wie das erste Mal. Nur hat man sich zu hüten, daß man nicht auf ein Mal gleich mehrere Ausdrücke aus ein und demselben Alphabete nimmt, und daß man kein Alphabet überspringt; ferner daß man nicht die hie und da an der Seite beigefügten Satzpartikel vergißt, weil sonst der ganze Sinn des Gebets zerstört werden könnte. Das zu schreibende

Geheimniß kann in deutscher und in jeder andern Sprache, welche das lateinische Alphabet hat, lauten, und weil die lateinische Sprache kein W kennt, so hat Trithemius diesen Buchstaben jedem Alphabete zuletzt beigefügt, so daß jedes Alphabet aus 24 Buchstaben besteht. Würde statt des lateinischen das griechische oder hebräische Alphabet gebraucht werden, dann könnte auch das griechisch oder hebräisch lautende Geheimniß in lateinischer Sprache einem Andern geschrieben werden. Aus dem Gesagten sehen wir, wie es möglich ist, daß ein des Lateinischen Unkundiger gehörig lateinisch schreibe und in dieser Sprache Andern seine Gesinnung ausdrücke. Es hat jedoch diese Art der Geheimschreibkunst das Fatale, daß das lateinische Gebet leicht den Verdacht erregen kann, es handle sich hier um ein Geheimniß, das unter dieser Form einem Andern kund gemacht werden soll. Ferner kann sie nicht angewendet werden, wenn nicht Beide, der Schreiber und der Adressat, das Buch des Trithemius besitzen. Endlich gibt das längste Gebet nur einen sehr kurzen Sinn. Das zweite Buch unterscheidet sich vom ersten bloß dadurch, daß den Buchstaben der 304 Alphabetreihen andere Ausdrücke beigegeben sind zu ihrer Bezeichnung. In seinem Schlüssel zur Polygraphie bemerkt Trithemius bei der Erklärung des zweiten Buches, daß er in seiner Steganographie viel bessere und sichere Arten der Geheimschreibkunst lehre. Auch das dritte Buch enthält eine ähnliche Schreibweise; nur sind die den Buchstaben in 132 Alphabetreihen beigefügten Ausdrücke fingirt, so daß der, welcher ohne Kenntniß von dieser Kunst einen auf solche Weise geschriebenen Brief liest, glaubt, eine fremde Sprache zu lesen. Ebenso fingirt sind die Ausdrücke, welche die Buchstaben der 117 Alphabetreihen des vierten Buches bezeichnen. Der Unterschied dieser Schreibweise von der im dritten Buche besteht aber darin, daß der zweite Buchstabe dieser Ausdrücke immer den Buchstaben des Alphabets, dem er beigefügt wird, bezeichnet, und somit die einzelnen zweiten Buchstaben in den einzelnen Ausdrücken das zu schreibende Geheimniß enthalten. Uebrigens wäre hiezu eigentlich ein Alphabet nicht nothwendig, denn Jeder kann Ausdrücke erdichten, deren erster, zweiter Buchstabe u. s. w. die Buchstaben des Geheim-

nisses gibt. Das fünfte Buch lehrt eine geheime Schreibweise mittelst Versetzung der Buchstaben, so daß man statt A ein B, für B ein C setzt u. s. f., und es lassen sich hier sowohl in gerader als umgekehrter Ordnung verschiedene Alphabete bilden. Zum Schlusse zeigt Trithemius, wie sich das von ihm aufgestellte Alphabet auch zur Bezeichnung von Zahlen verwenden lasse. Um es hier gleich den Hebräern zu 28 Buchstaben zu bringen, verdoppelt er vier und nimmt ein Schluß-M (uj) und Schluß-N (j), ein langes und kurzes S (ſ, s) und ein geschlossenes und offenes U (v, u) an. Das W als der letzte von den 28 Buchstaben bedeutet 1000. Das sechste Buch endlich bringt verschiedene alte Schriftzeichen und gibt also Material an die Hand, sich aus denselben ein eigenes Alphabet zu bilden. Wir sehen hier ein Normannisches Alphabet, welches nach Beda (De schematibus) die Normannen, als sie Gallien verwüsteten, mit Hülfe griechischer Buchstaben gebildet haben sollen. Es besteht bloß aus 9 Buchstaben und einem Zahlzeichen g, welches dem lateinischen F entspricht, und es werden die griechischen Zahlzeichen bis 24 den 24 Buchstaben des Alphabets angepaßt. Hierauf folgen zwei Alphabete der alten Franken von ihren alten Geschichtsschreibern Wasthald und Dorak aus Hunibalds Geschichte vom Ursprung der Franken. Trithemius bemerkt zum Alphabet des Wasthald, daß es ganz das griechische Alphabet sei, nur mit andern Schriftzeichen. Der Codex des Hunibald sei durch das zu hohe Alter ganz morsch und könne kaum gelesen werden, und so fürchte er mehr von irgend einem Interpolator getäuscht worden zu sein, als die wahre Ansicht des Hunibald gefunden zu haben. Ebenso hält er das Alphabet des Doracus für fingirt, welches auch viele Aehnlichkeit mit den folgenden deutschen Alphabeten Karls des Großen hat, die Trithemius nach der Grammatik des Mönchs Otfrid von Weissenburg gibt. Zum Beweis, wie man ein solches Alphabet machen könne, verfertigt dann Trithemius selber eines. Nun kömmt ein Alphabet des Franken Hichus um das J. 400 und ein Normannisches Alphabet aus Beda. Hierauf macht Trithemius alle Buchstaben des Alphabets zu Zahlen, wie er schon im fünften Buche gethan, und formirt daraus neue

Alphabete. Dann folgt ein Alphabet des Thebaners Honorius, eines Magiers, aus dem Elucidarium des Petrus von Abano, ferner ein alchymistisches Alphabet und die Noten Cicero's und Cyprians. Zum Schluß gibt Trithemius noch eine Schreibweise vermittelst Zahlen und weist jedem der 12 Thierkreise und der 7 Planeten ein Alphabet an. Aus der ganzen Erörterung wird Jeder erkennen, daß wir in den ersten fünf Büchern der Polygraphie nur die Steganographie in einer minder anstößigen Form haben, so daß also mit Ausnahme der Form die Polygraphie kein wesentlich verschiedenes Werk von der Steganographie ist, wie denn auch Trithemius selbst beide Werke zusammen rechnet, wenn er in einem Brief an Jacob Syberti sagt, daß er 8 Bücher der Polygraphie an Kaiser Maximilian geschrieben habe. Das Werk war allerdings ein sehr mühsames; das ganze Verdienst aber besteht darin, für die weitere Ausbildung der Chiffrirschrift beigetragen zu haben.

„Ein anderes Werk, welches Trithemius im J. 1508 ausarbeitete und gleichfalls dem Kaiser Maximilian widmete, ist die mystische Chronologie oder die Abhandlung von den 7 Planetengeistern, welche nach Gott die Welt regieren sollten. In der Dedicationsepistel an den Kaiser sagt Trithemius, daß es der Glaube alter Weisen sei, daß die Welt nach Anordnung Gottes von untergeordneten Geistern regiert werde. Den sieben Planeten seien von der Weltschöpfung an sieben Geister vorgesetzt worden, von denen jeder die Welt 354 Jahre und vier Monate vier Mal in seiner Reihenfolge regiere. Es ist diese Anschauung aus dem Buche des alten Philosophen Menastor genommen, von welchem Trithemius im dritten Buche seiner Steganographie Erwähnung macht. Orifiel ist der Engel des Saturnus, Anael der Engel der Venus, Zachariel der Engel des Jupiter, Raphael der Engel des Mercur, Samael der Engel des Mars, Gabriel der Engel des Mondes und Michael der Engel der Sonne. Jeder Engel führt nun die Herrschaft über die Welt in seiner nur ihm eigenen Weise nach den Eigenschaften der Natur seines Gestirns, so daß also unter der Herrschaft eines jeden Engels sich gewisse und bestimmte Ereignisse zutragen müssen. Doch

äußert der Engel die Natur seiner Herrschaft nicht gleich Anfangs, sondern erst wenn er die Hälfte seiner Regierungszeit bereits überschritten hat. So soll Samael zur Zeit der Sündfluth, Gabriel bei der Sprachenverwirrung, Michael beim Auszug Israels aus Aegypten geherrscht haben. Wer dieser Ansicht Glauben beimißt, sagt Trithemius im dritten Buche der Steganographie, der kann leicht von Anfang der Welt die Veränderungen der Zeiten und die Regierung der Engel bis zu seiner Zeit in der vorgeschriebenen Ordnung ausrechnen und darstellen. Das hat nun Trithemius in seiner mystischen Chronologie gethan. Die erste Regierungsperiode dieser sieben Geister reicht von der Schöpfung der Welt bis zum Jahr 2480 der Welt, die zweite von 2480 bis 4960; unter der dritten Regierungsperiode des Orifiel wurde Christus geboren im Jahr 5206 der Welt und im 246. Regierungsjahr des Orifiel. Das Scepter war nun von Juda genommen und die jüdischen Opfer erloschen, und es wird den Juden die Freiheit nicht wiedergegeben werden vor der dritten Regierungsperiode des Michael, d. i. im Jahr 1880 nach Christus oder im Jahr 7087 der Welt. Zur Zeit des Trithemius regierte der Engel des Mars, Samael, dessen Herrschaft im Jahr 1171 begann und bis zum Jahr 1525 dauerte. Bei jeder Regierung eines der sieben Engel führt Trithemius die unter seiner Herrschaft vorgefallenen geschichtlichen Ereignisse an, und dasselbe thut er auch hier bei der dritten Regierungsepoche des Samael. Wie beschaffen ist nun in der Regel dessen Herrschaft? Unter der Regierung dieses Engels finden immer gewaltige Veränderungen auf der Welt Statt. Große Reiche gehen zu Grunde, und neue entstehen; Religionssysteme und Secten wechseln, und die Gesetze werden geändert. Doch ereignen sich diese Umwälzungen gewöhnlich erst in der zweiten Hälfte seiner Regierungsperiode. So haben wir unter der ersten Regierung des Samael die Sündfluth, in seiner zweiten den Fall von Troja, und auch die dritte desselben wird ohne einen großen Riß der Einheit nicht enden; denn aus dem Vorausgegangenen kann man auf die Zukunft schließen. Eine große Secte wird sich erheben, eine Zerstörung der alten Religion. Das

ist die berühmte Stelle, aus der man gefolgert hat, Trithemius habe die Reformation durch Luther vorhergesagt. Allein aus der ganzen bisherigen Darstellung wird jedem klar geworden sein, daß Trithemius nicht weissagen, sondern nur andeuten wollte, daß auch die dritte Regierung des Samael entsprechend den beiden frühern endigen wird.“ An einen Abfall von der Kirche, wie er so bald nach Trithems Tode eintrat, hat dieser sicher nicht gedacht, wenn auch die andauernden Kämpfe auf kirchlichem Gebiete nicht verfehlt hatten, die Gemüther für eine religiöse Umwälzung empfänglich zu machen. „Hatte doch der Schweinehirt Hans von Niclaushausen in der Diöcese Würzburg bei seinen tollen Predigten gegen die Geistlichkeit im J. 1476 einen Zulauf von 10,000—30,000 Menschen. Ebenso wenig hat Trithemius den blutigen Bauernkrieg vorhergesagt, wenn er schreibt: im Jahr 1525 wird man die Wirkung der im Jahr 1500 auf den Kleidern der Menschen erschienenen Kreuze sehen; denn in den Annales Hirsaugienses (T. II. p. 580) und in der Sponheimer Chronik bezeichnet er sie als Vorboten der zwei Jahre nachher ausgebrochenen Pest. Wir haben somit hier einen reinen Zufall. Daß Trithemius nicht prophezeien wollte, ergibt sich auch daraus, daß er am Schlusse bezüglich der im Juni 1525 beginnenden dritten Regierung des Gabriel bemerkt, die Darstellung dieser Periode erfordere die Gabe der Prophezie. Da er nun schließt, so scheint er sich diese Gabe nicht zusprechen zu wollen. Die ganze Abhandlung ist ihrer Grundlage nach ohne Zweifel eine abergläubische, obschon sie auf gewissen geschichtlichen Wahrnehmungen beruhen mag. Jedem Geschichtsforscher dringt es sich bei fleißiger Beobachtung gleichsam von selber auf, daß sich in gewissen längern oder kürzern Zeitabschnitten auch dieselben Ereignisse, wenngleich in anderer, der Zeit entsprechender Form wiederholen. So ist es z. B. eine gewöhnliche Annahme der Kirchenhistoriker, daß nach drei Jahrhunderten eine Häresie, wenigstens in der Gestalt, in welcher sie auftrat, wieder verschwinde. Große Reiche bilden und lösen sich auf unter bestimmten Zeitverhältnissen. Nichts Neues unter der Sonne, sagt ja schon der Prediger. Diese historischen Erfahrungen scheinen nun

hier unter einer abergläubischen kabbalistischen Form systematisch dargestellt zu werden. Hätte übrigens Trithemius in dieser Abhandlung seine eigene Ansicht vorgetragen, so würde er unstreitig gegen das Dogma der göttlichen Weltregierung verstoßen haben; allein das ist nicht der Fall, sondern er protestirt am Ende der Abhandlung ausdrücklich dagegen, daß er den hier vorgetragenen Ansichten zustimme, indem er nichts Anderes glaube und annehme, als was die katholische Kirche glaube, und alles Uebrige als Aberglaube verwerfe und verachte. Daß es dem Trithemius mit dieser Protestation Ernst gewesen, daß er der Astrologie und Alchymie nicht angehangen habe, dafür haben wir in seinen Briefen und andern Schriften Beweise. So schreibt er an Nicolaus von Merneck, daß die Constellation, unter der Jemand empfangen oder geboren wird, keinen Einfluß auf den Menschen habe. Die entgegengesetzte Meinung der Mathematiker hebt die Vorsehung Gottes und den freien Willen des Menschen auf. Die Natur treibt Niemanden zum Bösen, sondern der eigene Wille. Schon der h. Augustin widerlegt diese Ansicht im 5. Buche de civitate Dei, und die Kirche verdammt sie im Gratianischen Decret (c. 13 C. 26. q. 7). Die Gestirne, schreibt er an Germanus Ganay, verstehen nicht und fühlen nicht, daher sie weder Weisheit unserm Geiste bringen, noch irgend eine Herrschaft über uns haben, die wir im Geiste wandeln, bekennend den Herrn Jesus, der Alles in seiner Gewalt hat, nach dessen Gleichniß wir uns, wie wir vermögen, getreu bilden müssen. Er ist des Vaters Weisheit, er ist Quelle und Ursprung der Wissenschaft, das Centrum des Geistes, durch den Alles geworden. Weg, ihr verwegenen eitlen Menschen, ihr lügenhaften Astrologen, Betrüger des Geistes und frivole Schwätzer; denn nichts zum unsterblichen Geiste, nichts zur natürlichen Wissenschaft, nichts zur überhimmlischen Weisheit trägt die Ordnung der Sterne bei, sondern Körper übt nur gegen Körper seine Herrschaft. Der Geist aber ist frei, nicht den Sternen unterworfen, noch empfängt er Einflüsse von denselben, noch folgt er ihrer Bewegung, sondern hat nur mit dem überhimmlischen Princip, von dem er geschaffen ist und befruchtet wird, Gemeinschaft. Deshalb ist Trithemius mit

dem h. Augustin überzeugt, daß die Prophezeiungen aus der Constellation der Gestirne lächerlich seien, obwohl sich das ereignete, was ihm selbst der Astronom des Königs Philipp geweissagt habe. Bei ihm bewirkte der Eintritt der Prophezeiung den Neid der Gegner, den ein böser Dämon erregte. Denn wenn es Gott zuläßt, wirken die Dämonen gerne mit menschlichen Vorhersagungen mit, wodurch sie auf dem Abwege des Irrthums die allzu leichtgläubigen Geister durch Eitelkeiten gefangen nehmen. Es siegte also die Verwegenheit der Gegner, aufgestachelt durch den Dämon, so daß, was durch die Gestirne vorgezeichnet war, durch den freien Willen der Menschen geschah.

„Wie gegen die Astrologie, so spricht sich Trithemius auch gegen die Alchymie aus. Die Alchymisten, sagt er in einem Briefe an Germanus Ganay, wollen die Natur nachahmen und Theile machen, was Sache allein des Universellen ist, während sie die Wurzel der Naturkraft nicht kennen. Glaube daher den sehr thörichten Alchymisten nicht, weil sie Schwätzer sind und Schüler der Affen, Feinde der Natur und Verächter des Himmlischen, ohne dessen verständige Erkenntniß die Alchymie nichts ist. Auch in den Annales Hirsaugienses erklärt sich Trithemius gegen die Alchymie. Wohl hat Trithemius, wie er selbst gesteht, die meisten Bücher über die Magie gelesen, nicht um Zauberkünste zu treiben, sondern um die mitunter sehr schlechten und abergläubischen Gebräuche zu widerlegen. Womit er aber sich mit besonderer Liebe beschäftigte, das war die natürliche Magie (Physik), welche durch die Astrologen und Alchymisten eben um ihren Credit gebracht worden war. Diese Beschäftigung zog ihm jedoch den Ruf eines Zauberers zu. Noch habe ich nichts geschrieben, sagt er in einem Briefe an den Mathematiker Chapelier zu Paris, was man mit Recht anstaunen könnte, und schon werde ich als ein Zauberer verschrien, soll ich Todte auferweckt, Dämonen von der Unterwelt gerufen, Zukünftiges vorhergesagt, Diebe durch Zauberformeln zurückgeführt und Räuber gebunden haben. Und in der That existiren mehre solcher Anekdoten von Trithemius. So schreibt Lercheimer in seinem Christlichen Bedenken von der Zauberei: „„Trithemius sei ein-

mal im Frankenland gereist und unter andern seiner Gefährten ein kaiserlicher Rath gewesen, der erzählte, daß sie in ein Wirthshaus gekommen seien, wo nichts Gutes zu essen und zu trinken gewesen. Da habe der Abt nur ans Fenster geklopft und gesprochen: affer, d. h. bring. Nicht lange darnach wird eine Schüssel mit einem gekochten Hecht zum Fenster hineingereicht und daneben eine Flasche Wein."" Ferner: „„Kaiser Maximilian I hatte zum Ehegemahl Maria, die ihm sehr lieb war und wegen deren Tod er sich heftig bekümmerte. Dies wußte der Abt wohl und erbot sich, sie ihm wieder vor Augen zu führen, um sich an ihrem Antlitze zu ergötzen. Er läßt sich überreden und willigt ein. Sie gehen mit einander in ein besonderes Gemach und nehmen noch Jemand mit sich, und es verbot ihnen der Zauberer, ein Wort zu reden, so lange das Gespenst gegenwärtig ist. Maria kam wirklich und der wahren ganz ähnlich, ja in Verwunderung der Gleichheit wird der Kaiser eingedenk, daß sie ein schwarzes Flecklein zu hinterst am Halse gehabt, auf das er achtgibt und es auch findet, als sie zum andernmal vorüberging. Alsdann gab der Kaiser erschreckt dem Abt ein Zeichen, daß er das Gespenst zurückrufen möchte, und sprach hernach zu ihm: Mönch, mache mir der Possen keine mehr. Denn er wußte, wie hart ihm das Schweigen angekommen, um der drohenden Todesgefahr zu entgehen."" Diese Anekdote erzählen auch Kormann (De miracul. mortuor. P. II. c. 11), Ernstius (Bilderhaus P. I. p. 32), Lauterbach (Polnische Chronik p. 10). Crusius (Annal. Suev. P. III. l. 8. p. 464, Francf. 1596) schreibt: Trithemius habe dem Kaiser Maximilian seine im J. 1482 verstorbene Gemahlin Maria von Burgund gezeigt, wie sie lebend gewesen, denn er war Nekromantiker. Davon sei der Kaiser so erschrocken, daß er die Gestalten mehrer Verstorbener, die jener ihm zeigen wollte, nicht mehr zu sehen verlangte." Anastasius Grün hat diese Sage in seinem „Der letzte Ritter" wunderschön poetisch bearbeitet.

Wie eines Mörders Seele, so schwarz und bang war die Nacht,
Da ward die Klosterpforte zu Sponheim aufgemacht,
Ein Mann, verhüllt im Mantel, trat schweigend über die Schwelle,
Schritt durch den Kreuzgang und pochte dann an des Abtes Zelle.

Wo sich der fromme Tritheim, so hieß der Abt, ließ sehen,
Da blieb in scheuer Demuth barhäuptig der Laie stehen,
In stummer Ehrfurcht neigten die ersten Doctoren sich,
Und unter mancher Kutte pocht' es ganz sichtbarlich.

Bei mitternächt'ger Lampe saß nun der heil'ge Mann
Und las in Büchern der Weisen und betet', schrieb und sann,
Da trat herein der Fremde, fast Jüngling an Gestalt,
Doch schier ein Greis an Kummer, und so sprach er alsbald:

„Ehrwürd'ger Herr! ein König steht flehend nun vor Euch,
An Ehr' und Land vor Kurzem, sowie an Liebe reich,
Doch nun Vasall auf ewig! Schmerz ist mein König genannt,
Schwer ruht auf Haupt und Schultern mir des Tyrannen Hand.

„Entfloh'n, ach, ist die Liebe! die Krone nur blieb mein
Und bohrt die spitzen Zacken mir nun in's Herz hinein!
O Vater! ruft sie hernieder, ruft sie, die ich verlor,
Ihr wallt als Freund und Bekannter ja durch der Geister Chor!"

Da glänzt des Priesters Auge, wie Lieb' und Ernst gepaart,
Auf den Talar hin rollet in Fülle sein schwarzer Bart;
Aufsteht er nun voll Würde, ergreift des Gastes Hand
Und blickt ihm sanft in's Auge und hat ihn wohl erkannt.

Durch stille Klostergänge, wo Echo nur noch wacht,
Schritt mit dem Abt der Fremde hinaus in schwarze Nacht,
Wie'n Pilger, der sich verirrte in weiter Fürstengruft,
Grau'n schließt sein Aug', die Fackel erlosch im Leichenduft.

In schwarzes Bahrtuch hüllten die Berge den Riesenleib,
Der Nordwind ächzt und wimmert wie'n altes Leichenweib;
Es rauschen Blätter und Wellen, doch seh'n kann sie kein Blick,
Manch' flücht'ger Hirsch prallt blutend vom Stamm der Eiche zurück.

Jetzt standen still die Beiden. Herr Tritheim betet und kniet,
Urplötzlich flammt's am Himmel, und rasch ist's wieder verglüht;
Doch auf dem schwarzen Grunde der sternenlosen Nacht
Erglänzen licht zwei Scepter in blanker Goldespracht.

„Sieh' hin, mein Fürst und wähle! Vernichtung und Schöpferkraft,
Das Grab, sowie das Leben, trägt solch' ein gold'ner Schaft;
Mit diesem bewegt der Weise den ganzen Erdenwall,
Mit jenem schlagen Thoren ihr Volk als Federball.

„Als schlichter Stab strahlt einer, auf daß er zu stützen diene,
Fast spitz, wie'n Dolch, ist der and're, Blutstropfen seine Rubine,
Die hellen Diamanten versteinte Thränen nur,
Und eingedrückt dem Griffe der Wütherichskralle Spur;

„In jenem Garten, wo reifend der Zeiten Saaten weh'n,
Wird dieser als dürrer Baumstamm, wo nicht als Schandpfahl steh'n,
Doch jener als Palme grünen, verschont von Mittagsglut,
Mit blätterreicher Krone, worunter sanft sich's ruht."

So sprach der greise Priester. Die Scepter sind verschwunden,
Und wieder, doch nicht lange, hält Nacht das Aug' umwunden;
Denn plötzlich flammend steiget ein Stern, gar licht und groß,
Ein lächelnd Antlitz neiget hervor sich aus seinem Schoos.

„Sieh, thränenlos und selig glänzt der Verklärten Blick,
Denn Schmerz und Kummer ließ sie im Sarge ja zurück;
Die blüh'n als bleiche Rosen und als Cypressen auf,
Doch lächelnd blickt von oben ihr selig Aug' darauf.

„Dich ruft ein kräftig Wirken, That heißt des Herrschers Lauf!
Aus Thaten bau' ihr Denkmal! an's Werk nun, rüstig, auf,
Denn darf ein Blick voll Thränen sich auf zur Sonne wagen?
Kann eine Hand, die zittert, wohl einen Scepter tragen?

„Die Zähren Euch zu trocknen, zum Handeln Euch zu stärken,
Die Glut in Euch zu zünden zu menschlich edeln Werken,
Das sind die Zauberkräfte, die Gott uns Priestern verlieh'n,
Sei stark mein Fürst, sei weise! und zieh' gesegnet hin."

So sprach voll Ernst der Abbas; der Fürst erfaßt sein Wort,
Drückt ihm die Hand und eilet durch Nacht und Nebel fort;
Er langte nach der Krone, — wen hat sie schöner geziert?
Er faßte kühn das Scepter, — wer hat es besser geführt?

Es weinen alle Blumen, wenn Morgenroth erglänzt,
Es springen alle Quellen, wenn Lenz ihr Ufer kränzt,
Und immer wenn man Maren Mariens Namen genannt,
Barg er sein Aug' und die Thräne, die glänzend drinnen stand.

„Der Jesuit Schott berichtet, er habe in einem Briefe, der dem Fasciculus temporum von Werner beigefügt war, gelesen, daß Trithemius, als er zu Trier beim Kaiser mit vielen Adeligen zu Tische saß, plötzlich ein Gewächs hervorgezaubert habe. Physikalische Kunststücke des Trithemius scheinen also die Veranlassung zu diesen Anekdoten gegeben zu haben, wie es auch bei Albertus Magnus der Fall war. Mehr Glauben verdient eine andere Anekdote, in der Trithemius das Schicksal Grumbachs voraussagt. Als nämlich Trithemius einmal vom Fürstbischof Lorenz von Bibra in Würzburg zur Tafel gezogen worden war,

bei der zufällig der junge Wilhelm von Grumbach als Kammerjunker des Fürsten servirte, soll er diesen angeschaut und, nachdem er dessen Gesichtszüge nachdenkend betrachtet hatte, sich zum Fürstbischof gewendet und mit dem Finger auf Wilhelm deutend gesprochen haben: Dieser Jüngling wird einstens seinem Vaterlande entweder zum großen Vortheil oder zum größten Nachtheil gereichen, und wenn Letzteres der Fall, wird er sein Leben durch die gräßlichste Todesstrafe enden. Das Letztere traf nun wirklich ein, und wir bewundern daher in diesen Worten des Trithemius seine tiefe Menschenkenntniß, welche er sich im Umgang mit Personen verschiedenen Charakters und durch vielseitige Erfahrungen erworben und vermittelst derer er den ungestümen Geist Grumbachs durchschaut hatte.

„So reichliche Kenntnisse der natürlichen Magie übrigens Trithemius besessen haben mag, so vermochten sie ihn doch nicht ganz über alles abergläubische Wesen hinwegzuheben, gleichwie Cornelius Agrippa von Nettesheim in seiner occulta Philosophia, in welcher er die reine alte Magie wiederherzustellen suchte, viel des Abergläubischen anführte. Abgesehen von den sonderbaren Geistergeschichten, die Trithemius uns in seinen Chroniken erzählt, schreibt er auch jeder Sonnenfinsterniß, jeder Kometenerscheinung die Ursache von einem darauf gefolgten harten Ereigniß, sei es Krieg oder Hunger oder Pest oder Ueberschwemmung, zu. Das damals gebräuchliche Haschen nach geheimen Wissenschaften, wo man bei jedem merkwürdigen und unerklärbaren Gegenstande der Natur im Himmel oder auf der Erde große geheimnißvolle Wirkungen vermuthete, trübte den Geist sonst verständiger Männer. Wie eingenommen zu jener Zeit die gelehrtesten Männer für alles Mystische und Magische waren, dafür geben uns die Briefe des Trithemius einen deutlichen Beweis. Dieser hatte an den Priester Johannes Steinenmoel in Mecheln einen steganographischen Brief geschrieben, welchen der gelehrte Germanus Ganay, Rath des Königs von Frankreich, zu sehen bekam und in den geheimnißvollen Worten desselben einen tiefen Sinn vermuthete. Er bat deshalb den Trithemius um Interpretation dieses Briefes, da ihm die Erlangung der

geheimen Wissenschaft wünschenswerther als Crösische Schätze sei. Trithemius schickte ihm nun einen Schlüssel zum Verständniß dieses Briefes, läßt aber zugleich in dem Schreiben an ihn seine mystische Weisheit leuchten, die er aus den Büchern des Hermes geschöpft hatte. „„Zur Einheit,““ schreibt er, „„ist durchaus die Dreizahl zurückzuführen, wenn der Verstand das vollkommene Verständniß dieser Dinge erlangen will. Die Einheit ist keine Zahl, denn aus ihr entsteht die Zahl. Verworfen werde die Zweiheit, und die Dreiheit läßt sich zur Einheit zurückwenden. Was oben ist, ist wie das, was unten, und was unten, ist wie das, was oben, weil aus der Einheit allein die ganze Zahl besteht. Fließen nicht alle Dinge von einer einzigen Sache aus durch die Güte eines Einzigen? und was immer mit der Einheit verbunden wird, kann nicht verschieden sein, sondern nimmt Theil an der Einfachheit und Zusammengehörigkeit des Einen. Was entsteht aus der Einheit? Nicht die Dreiheit? Nimm nun. Die Einheit ist einfach, die Zweiheit zusammengesetzt, die Dreiheit aber wird wieder zur Einfachheit der Einheit zurückgebracht. Nicht bin ich, Trithemius, eines dreifachen Geistes, sondern in einem einzigen Geiste sich erfreuend der Dreizahl, die wahrhaft gebiert den wunderbaren Fötus. Sein Vater ist die Sonne, seine Mutter der Mond. Es trug den Samen in die Gebärmutter der Wind; die Erde ernährte. Der Vater aller Vollkommenheit der Welt ist dieser. Seine Kraft ist unversehrt und unermeßlich. Wenn es in Erde verwandelt sein wird, wirst du die Erde vom Feuer trennen, das Dichte vom Feinen, und das Dreifache, nun sich selbst gegeben, wird mit Geist und großer Annehmlichkeit von der Erde zum Himmel emporsteigen und wiederum mit Kraft und Schönheit geschmückt zur Erde zurückkehren, empfängt höhere und untere Kraft und wird nun mächtig und glorreich im Glanze der Einheit geeignet, alle Zahlen hervorzubringen, und es wird fliehen alle Dunkelheit. Eins ist das reine Princip; das Zweifache wird von der Einheit sich entfernend zusammengesetzt, weil es unmöglich zwei Principien geben kann. Also allein das Dreifache, geheiligt, gekräftigt und mächtig, mit Besiegung des Zweifachen, kehrt in sein Princip nicht

durch Natur, sondern durch Theilnahme an der Aehnlichkeit zurück, worin ohne Widerspruch alle Geheimnisse erkennt der Verstand eines schön geordneten Geheimen. Das ist die sehr schöne Tugend einer ganzen Tapferkeit, die alles Weltliche besiegt und jeden festen Körper durchdringt, färbend Jegliches mit wünschenswerther Schönheit, wie die Alchymisten es zwar bei zusammengesetzten Körpern versprechen, aber sich täuschen und Alle täuschen, von denen sie gerne gehört worden sind. Unsere Philosophie ist himmlisch, nicht irdisch, damit wir jenes höchste Princip, Gott, durch Anschauung des Geistes vermittelst des Glaubens und der Erkenntniß gläubig erblicken, Vater, Sohn und h. Geist, ein Princip, ein Gott, ein höchstes Gut in Dreiheit der Personen. Wenn nicht zu diesem der Geist emporsteigt, wird er nichts von dem Schönen erkennen, sondern in seiner Unwissenheit vergehen. Wenn wir zum Himmel blicken, erheben wir nothwendig zuerst das Haupt und senken es, nachdem wir geschaut haben. Mit den Augen allein kann man die Sonne betrachten; die Ohren sehen nicht: damit also die Seele emporsteige, wird sie nicht Ohr, sondern Auge und Herz, und wird aus dem Dreifachen die Einheit durch Theilnahme an der Güte beim Princip, weil ein allmächtiges Gut ist, nicht zwei oder mehrere. Die Dinge, sowohl die allgemeinen als die besondern, sind nothwendigerweise, und gewisse Beschaffenheiten der Dinge sind offenbar, gewisse offenbarer und gewisse am offenbarsten, und andere sind verborgen, andere verborgener, andere am verborgensten, sowohl dem Gefühl als der Vernunft. Welche Verschiedenheit bewirkt nicht die Natur der Dinge selbst! Daher geschieht es, daß gewisse Menschen weiser werden als die übrigen; mehr weise aber wird genannt, der weniger Faßbares begreift. Die Zahl besteht aus Ordnung und Maß; Ordnung kann auch ohne Zahl und Maß nicht sein, und das Maß besteht aus Zahl und Ordnung. Die Einheit hier und die Dreiheit lassen keine Zweiheit zu, sondern von aller Vielheit entblößt durch die ihnen angeborne einfachste Reinheit bestehen sie im Ersten. Das ist der Weg zu dem Höhern, auf dem die alten Weisen, verständig fortschreitend unter der Leitung der Vernunft, sehr Vieles erfaßt haben, was als übermenschliche

Fassungskraft von unsern Gelehrten jetzt gehalten wird. Willst du noch Vollkommneres hören? Das Studium erzeugt Kenntniß, die Kenntniß aber gebiert Liebe, die Liebe Aehnlichkeit, die Aehnlichkeit Gemeinschaft, die Gemeinschaft Kraft, die Kraft Würde, die Würde Macht, und die Macht wirkt Wunder. Das ist der einzige Weg zum Ziel der magischen Vollkommenheit, sowohl der göttlichen als der natürlichen, von denen entfernt und beschämt wird alles Abergläubische und Betrügerische und Diabolische; denn nichts Anderes wollen wir durch die Magie kennen lernen als die Weisheit, das Verständniß nämlich der physischen und metaphysischen Dinge, die in der Erkenntniß der göttlichen und natürlichen Kräfte besteht. Die himmlische Harmonie, nicht die materielle, sondern die geistige für uns bewunderungswürdige Uebereinstimmung muß man wissen, wo Zahl, Ordnung und Maß durch die Dreiheit in Einheit zusammenkommen, zu welchem Einklang all unser Unteres geordnet werden muß. Albern ist es, die Sternenharmonie für eine himmlische Harmonie zu halten. Es gibt wohl eine himmlische Harmonie, eine durch Zahl, Ordnung und Maß der Körpervertheilung unverletzbare Uebereinstimmung; aber diese muß überschritten werden, damit durch die Dreiheit bereitet wird das Emporsteigen zu jener Harmonie, die überhimmlisch ist, wo nichts materiell, sondern alles geistig ist. Denn von da ist dem Geiste die Aehnlichkeit anzunehmen, woher er kommt."" Mit diesen mystischen Phrasen sucht Trithemius zu zeigen, daß alles Erschaffene, insbesondere der Menschengeist, ein Abbild des dreieinigen Gottes sei, und in solchem Mysticismus mußte damals jeder Gelehrte, wenn er einen großen Ruf erlangen wollte, bewandert sein.

„Trithemius genoß ganz besonders das Vertrauen des Kaisers Maximilian, seitdem er auf dem Reichstag zu Cöln im J. 1505 eine lange Unterredung über verschiedene theologische Fragen mit demselben gehabt hatte, in welcher er den Kaiser so befriedigte, daß ihm dieser den Titel und die Privilegien eines kaiserlichen Caplans verlieh. Als daher im Jahr 1508 Trithemius wieder zum Kaiser beschieden worden war und denselben Anfangs Mai zu Boppard getroffen hatte, wo er ihm seine Polygraphie

überreichte, legte ihm der Kaiser acht Fragen, welche schwierige theologische Gegenstände betrafen, zur Beantwortung vor. Trithemius suchte sie während der drei Monate, die er beim Kaiser zubrachte, zu lösen und wurde mit dieser Arbeit am 10. Jul. zu Speier fertig, nachdem er das kaiserliche Hoflager bereits verlassen hatte. Wohl hatte der Kaiser im Sinne, nach Speier zu gehen, aber wichtige Geschäfte riefen ihn nach Brabant. Die Beantwortung dieser acht Fragen werden wir an andern geeigneten Stellen zur Sprache bringen."

Von allen Werken Trithems hat keines wegen seines Inhaltes einen größern Widerspruch und eine härtere Beurtheilung erfahren, als sein Compendium de origine gentis Francorum, ex duodecim ultimis Hunibaldi libris, quorum sex primos Wasthaldus conscripsit ab introitu Sicambrorum ad partes Rheni in Germaniam, indem man den ganzen Inhalt und namentlich die Behauptung, daß die Sygambrer Trojaner seien, die nach der Zerstörung Troja's auf ihren Irrfahrten sich zuletzt an den Mündungen der Donau niedergelassen und von dort nach Deutschland eingewandert seien, als ein fabelhaftes Machwerk und den Trithem selbst für den Erfinder des Hunibald erklärte. Ohne die Aechtheit des Hunibald beweisen zu wollen, was Görres zu thun nicht mit Glück versucht hat, mag nur bemerkt werden, daß man bis zum 16. Jahrhundert vielseitig an eine solche glaubte, und daß es in einem Briefe Freher's an Marcus Velser in Augsburg heißt: »Percuperem scire, an Hunibaldus Wastaldusque de Francorum origine ibi sint M. S., unde suam epitomen Trithemius exscripsit, *quos certe quidem memoria patrum diversis in locis exstitisse integros certum est.*« Trithem behauptete, das Werk des Hunibald in Sponheim vor sich gehabt zu haben; das aber erklärt Hr. Silbernagel für eine Lüge, eine Anklage, die mit dem Charakter des von ihm selbst so gerühmten Mannes gar schwer in Uebereinstimmung zu bringen ist, der dazu in der Vorrede zu seinen Hirschauer Annalen selber sagt: „Sowohl die Mönchsprofeß, als auch der christliche Glaube zwingen mich, die Lüge zu verabscheuen, und weisen mich an, ein Freund der Wahrheit zu sein, weil ein Mund, welcher lügt,

die Seele tödtet.“ Doch hören wir, wie Hr. Silbernagel argumentirt, und urtheile dann der Leser selbst.

„Den Codex des Hunibald wünschte nun Kaiser Maximilian von Trithemius zu erhalten, und er hatte deshalb den bereits genannten Herald von Geldern an ihn gesandt. Trithemius gab einem seiner Mönche auf einem Blatt Papier ein Verzeichniß von verschiedenen Chroniken, darunter auch die des Hunibald, und schickte ihn mit dem Herald zuerst nach Mainz und dann nach Sponheim, um den Hunibald zu suchen. Unterdessen kam ein kaiserlicher Hofbeamter zu Trithemius, der diesem sogleich einen Brief an den Kaiser übergab, worin er ihm zu wissen that, daß, wenn zu Sponheim der Hunibald nicht gefunden werde, zu Hirschau nachgesehen werden möchte, da sein Nachfolger zu Sponheim mehrere Bände dem Abt von Hirschau verkauft habe. Ich kenne, schreibt Trithemius, die Manier der Bücherliebhaber und besonders die der Mönche, die, wenn sie nicht auf das Sicherste angezeigt, um nicht zu sagen umzingelt werden, dem Mächtigen nicht gerne ihre Bücher mittheilen. Wenn der Fürstentag zu Worms Nachdruck und Kraft haben wird, werde ich vielleicht nach Kräften mitarbeiten, damit der gefangene Hunibald aufgefunden werde, den ich am 1. April 1503 in Sponheim mit andern 2000 zurückgelassen. Und am 22. Nov. 1515 schrieb Trithemius an den Kaiser: Wie du es mir befohlen, habe ich mich persönlich nach Sponheim begeben und den Hunibald gesucht, aber nicht gefunden. Ich vermuthe, daß er mit mehreren andern um Geld verkauft worden. Ich ging in das Kloster und habe die Untersuchung genau angestellt; aber die Bibliothek konnte ich nicht sehen, da man sagte, sie sei verschwunden. — Wer merkt es nicht aus diesen Briefen, daß all die Angaben bezüglich des Suchens und Nichtfindens des Hunibald bloße Ausflüchte sind, durch die sich Trithemius aus seiner Verlegenheit ziehen wollte. Die Behauptung des Trithemius, er habe den Hunibald in Sponheim zurückgelassen, die er auch in den Hirschauer Annalen macht, ist eine Lüge; denn seine Polygraphie hat er erst in Würzburg ausgearbeitet, und wenn er nun im sechsten Buche derselben die

fingirten Alphabeta aus Hunibald nimmt, so hatte er nach seiner eigenen Bemerkung den Codex desselben, der vor hohem Alter ganz morsch war, zur Hand. In dem Verzeichniß, das er seinem Mönche für die Auffindung des Hunibald und anderer Chroniken gab, weiß er den Codex des Hunibald nicht mehr genau zu beschreiben, wohl aber die übrigen Codices. In Sponheim weiß Trithemius noch nichts von einem Hunibald; in der Hirschauer Chronik, die er unvollendet in Sponheim zurückließ, findet sich bei Rudolph von Habsburg nicht die geringste Andeutung von Hunibalds fränkischer Geschichte. Erst in Würzburg macht Trithemius Bekanntschaft mit ihm, und nach Vollendung der Hirschauer Annalen widerruft er in dem erwähnten Briefe an Nicolaus Basellius, veranlaßt durch die Geschichte der Franken, seine frühere Ansicht von dem deutschen Königthum und dem römischen Kaiserthum. Wie, Trithemius sollte den Codex des Hunibald, wenn er zu Sponheim wirklich gewesen wäre, nicht erhalten haben? Beauftragte er nicht sogleich seinen Freund Johann Damius, als er erfahren, daß der Abt von Bursfeld bei der Visitation befohlen habe, die griechischen Codices und Bücher zu verkaufen, dieselben für ihn zu erwerben? Sollte er da nicht auch den Hunibald, eine für ihn so wichtige Geschichtsquelle, haben erwerben können? Allein Trithemius besaß den Hunibald bloß auf Papierblättern, welche auch der nach Trithems Tod in Würzburg angekommene Stabius fand und auf denen Hunibalds Geschichte öfters verändert war, und in seinem Gedächtniß; welche Annahme kann demnach begründeter sein, als die, daß die ganze Geschichte Hunibalds dem Kopfe des Trithemius selbst entsprungen sei? Wir geben dem Görres zu, daß keine eigentliche Genialität, keine Erfindungsgabe zu einem großen zusammenhängenden Lügengewebe in Trithemius war; einer solchen bedurfte es in diesem Falle auch nicht: die Fabel von der trojanischen Herkunft der Franken war ja schon längst von ältern Historikern, wie von Gregor von Tours, Regino, Otto von Freysing, Gottfried von Viterbo, Vincenz von Beauvais, Aeneas Sylvius und Andern, erzählt worden, und Trithemius erweiterte sie nur, indem er die Franken oder Sicambrer um

800 Jahre früher in Deutschland auftreten läßt und die hiezu erforderliche Königsreihe bis zur Zeit des Kaisers Valentinian erdichtet. Seine Kenntniß von vielen und alten Chroniken und seine fortwährende Beschäftigung mit Abfassung von historischen Werken hatten ihm endlich eine gewisse Gewandtheit in der Darstellung geschichtlicher Ereignisse verschafft, wie denn auch Gervinus bemerkt, daß in der Geschichte des Hunibald Manches der Gothengeschichte des Jornandes, welche Trithemius ohne Zweifel kannte, nachgebildet sei."

Gegen den Inhalt des Trithem'schen Compendiums hat sich wohl am schärfsten Prof. Löbell in einer Beilage zu seinem Gregor von Tours: „Ueber die Meinungen vom Ursprung der Franken," ausgesprochen, indem er schreibt: „Die Franken treten in der Geschichte zu einer Zeit hervor, wo unter den Römern Sinn und Talent für historische Forschungen schon tief herabgesunken waren. Was es mit dem plötzlichen Erscheinen neuer Völkernamen in Germanien für eine Bewandtniß habe, würde für die Untersuchungen eines Plinius und Tacitus kein Räthsel geblieben sein. Im dritten Jahrhundert waren die Gründlichkeit und der Ernst dieser Schriftsteller nicht mehr vorhanden. Man begnügte sich mit allgemeinen Erkundigungen, und auch diese Ergebnisse sind gewiß nur flüchtig aufgezeichnet worden. Ob Ammianus Marcellinus in seinen verloren gegangenen Büchern über diesen Gegenstand gründlich gehandelt hatte, werden wir bezweifeln dürfen, und noch ein Jahrhundert später würde es für den kritisch Forschenden, wenn es damals einen solchen gegeben hätte, noch schwerer, ja wohl schon unmöglich gewesen sein, die Wahrheit in ihrem ganzen Zusammenhange zu entdecken; denn in der Sage, zu welcher sich bei den damaligen Deutschen alle historische Ueberlieferung gestaltete, verwischt sich die Kunde von allgemeinen Ereignissen weit früher, als von Begebenheiten, die sich an hervorragende Persönlichkeiten knüpfen. Wie hätten also wohl die Schriftsteller, welche nach der Eroberung die dürftigen Reste literarischer Bildung bewahrten, im Stande sein sollen, für die Beantwortung der Frage nach dem Ursprunge ihrer Sieger echte Anknüpfungspunkte aufzufinden! sie, die auch dargebotene

gewiß nicht auf die rechte Weise zu benutzen verstanden haben würden.

„Unser Gregor berührt den Ursprung der Franken nur flüchtig. Er weiß nichts anzuführen, als die Meinung Vieler, sie seien aus Pannonien gekommen. Er nennt unter diesen Vielen nicht einen einzigen Schriftsteller als Gewährsmann, während er in demselben Capitel den Sulpicius Alexander als einen Geschichtschreiber anführt, der Vieles von den Franken erzähle, und für andere dieses Volk betreffende Begebenheiten sich auf den Renatus Frigeridus beruft. Gelesen hat er also von der pannonischen Heimath bei diesen Schriftstellern gewiß nichts. In dem Werke des Sulpicius Alexander muß Gelegenheit gewesen sein, des Ursprungs der Franken zu erwähnen, und wenn der Geschichtschreiber sie nicht benutzt hat, so werden wir schließen dürfen, daß er nichts mehr davon erkunden konnte. Ob nun unter den Vielen bloß mündliche Erzähler zu verstehen sind, oder die Verfasser von verlorenen schriftlichen Nachrichten, müssen wir dahin gestellt sein lassen. Bestimmteres weiß der später lebende Epitomator und Fortsetzer Gregors, den wir Fredegarius nennen, zu erzählen. Er berichtet, daß die Franken aus Troja stammen. Damals als Troja durch die List des Ulysses genommen worden sei, hätten sie es verlassen unter der Führung ihres ersten Königs Priamus. Das erzähle zuerst die Geschichte des Poeten Virgilius. Diese Berufung auf den Virgil reicht allein hin, die Nachricht auf ihr wahres Gebiet, nämlich auf das einer über ihre Quellen völlig sorglosen Erfindung, zu verweisen. Daß Gregor sie gekannt hat, habe ich früher wahrscheinlich zu machen gesucht. Aber die Richtigkeit ihrer Grundlage war ihm so wenig zweifelhaft, daß er sie völlig mit Stillschweigen übergeht. Auch daß die Gesta regum Francorum einer andern Ausbildung der Sage folgen als Fredegar, deutet auf einen Ursprung derselben hin, der älter ist als beide.

„Leibnitz hat den Ursprung dieser Fabel folgendermaßen erklärt. In der Chronik des Prosper Tiro lies't man zum Jahr 832: Priamus regiert in Francien. Dieser Name sei aus Pharamund verderbt, von Unwissenden aber mit der trojanischen Geschichte in Verbindung gebracht worden. Man muß billig be-

zweifeln, daß die Sage, wenn sie durch ein solches Mißverständniß entstanden wäre, so vielen Eingang gefunden hätte. Auch bedarf es dieses Umweges nicht, um zu dem Punkte zu gelangen, den Leibnitz gleich selbst angibt, daß es ein alter Ehrgeiz vieler Völker gewesen, sich einen trojanischen Ursprung beizulegen. Seitdem die Anknüpfung Roms an diese Sage durch Virgil aller Welt geläufig geworden war, hielt man es für keine geringe Ehre, in eine so vornehme poetische Vetterschaft mit dem weltherrschenden Volke treten zu können. Der Mensch hat ein geistiges Bedürfniß, auf den Ursprung der Dinge zurückzugehen; wo die Wahrheit nicht zu finden ist, vertritt für die Menge, in Zeiten geringer Civilisation für das ganze Volk, die Fabel ihre Stelle. Fabelhafte Anfänge der Nationen sind daher immer so begierig aufgenommen worden, daß Erdichtung hier das freieste Spiel treiben durfte, und dunkle unbestimmte Ueberlieferungen von uralten Einwanderungen gaben diesen Erfindungen einen weiten, willkürlich zu benutzenden Spielraum. So hatte der Grieche Timagenes, der zu den Zeiten des Augustus schrieb, gallische Ueberlieferungen vernommen, nach welchen ein Theil des Volkes aus Urbewohnern, ein anderer aus spätern Einzöglingen bestand; wenn er aber hinzusetzte, Griechen, nach dem Untergange Troja's flüchtig, hätten sich dort niedergelassen, so kann man nicht zweifeln, daß dies entweder seine eigne oder eines früher fabelnden Landsmannes Erfindung war. Als man nun für die Franken, wie für einen aus dem Staube gehobenen Emporkömmling, eine Genealogie schmieden wollte, glaubte man ihnen nicht besser schmeicheln zu können, als wenn man auch sie von dem sagenberühmten trojanischen Boden ableitete. Ohne Zweifel hätten die dreisten Erfinder ihnen auch irgend einen andern Ursprung anheften können, ohne Widerspruch zu erfahren.

„Denn eine Anknüpfung an alte Volksüberlieferungen kann bei dieser Sage schon darum nicht angenommen werden, weil sie sich eben ganz an die griechische anschließt. Sie müßte einen eigenthümlichen, dem classischen Alterthum fremden Kern enthalten, wenn wir an das ursprünglich Deutsche glauben sollten. Mehrere Stellen deutscher Gedichte des Mittelalters erzählen freilich

auch von trojanischer Herkunft der Franken, oder spielen darauf an, aber dieses kann durchaus nicht zu der Annahme jenes Beruhens auf einem alten volksmäßigen Grunde führen. Wie man ein halbes Jahrtausend später antike Stoffe in die Weise und Form deutscher epischer Dichtung, die sonst nur das Nationale behandelte, aufnahm, so nahm damals, als die Nation mitten unter Romanen sich immer mehr in das Romanische hineinlebte, ohne sich dieser Veränderung klar bewußt zu werden, die Sage selbst fremde Elemente auf. Denn wie sehr auch der Charakter der Sage von dem der absichtlichen Erdichtung abweicht, es ist die assimilirende Kraft, welche ihr inwohnt, so groß, daß sie sich auch der Erfindung, wenn diese einen nationalen Anklang gefunden hat, bemächtigt und sie in ihr Eigenthum verwandelt. Die Gelehrten gingen mit ihrem Haschen nach Verbindungen mit der im Eusebius enthaltenen Universalgeschichte voran, und die Nation folgte. Denn warum hätte sie nicht glauben sollen, daß die ihrer Eitelkeit so schmeichelnden Stammbäume Entdeckungen waren, die Jene aus alten Pergamenten gezogen hatten? So fanden es denn auch die Schriftsteller der folgenden Jahrhunderte des Mittelalters passend und bequem, die Gründer des mächtigsten abendländischen Reiches an eine Zeit und eine Begebenheit zu knüpfen, die ihnen als eine Fundamentalepoche geläufig war. Aber eine Amplification der seltsamsten Art erhielt die Erdichtung im Anfange des sechzehnten Jahrhunderts durch Trithem, welcher mit einer förmlichen Geschichte der Franken nach der chronologischen Folge ihrer Könige bis zum J. 440 vor Christi Geburt zurück hervortrat, die er aus einem dem Chlodowig gleichzeitigen Geschichtschreiber, Namens Hunibald, geschöpft haben wollte. Doch so jung und unerfahren die Kritik dieser Zeiten auch sein mochte, hier trat ihr die Unächtheit auf den ersten Blick in so großen und deutlichen Zügen entgegen, daß sie nicht getäuscht werden konnte. Mit gesundem Sinne sprach sich darüber schon Trithems Zeitgenosse, der Graf Hermann von Nuenar, aus, und alle Literatoren von Einsicht und Ansehen erklärten sich in derselben Weise. Pontanus lieferte in seinem gelehrten und gründlichen Werke über die Anfänge der fränkischen Geschichte eine ge-

lungene und treffende Kritik über den sogenannten Hunibald. Vossius kann kaum Worte finden, die Erbärmlichkeit des angeblich alten Geschichtschreibers zu schildern. Und in dieser Art gehen die Urtheile fort bis auf den Grafen Bünau, der in die Worte ausbricht: „„Wer weiß nicht, daß Dasjenige, was Trithemius für Hunibalds Schriften ausgeben wollte, abgeschmackte und nichtswürdige Fabeln sind?""

„So Bünau vor hundert Jahren, und wer sollte glauben, daß die Kritik seitdem in der Fähigkeit, das Wahre vom Falschen zu unterscheiden, Rückschritte gethan habe! Und doch hat sich von Gelehrten unserer Tage eine andere Meinung über Hunibald vernehmen lassen. Während die meisten Forscher und Geschichtschreiber auf dem frühern Wege blieben, war es Görres, welcher den Versuch machte, den, wie es schien, so wohl eingesargten Hunibald wieder herauf zu beschwören. Um den Verlust der alten deutschen Geschichte wenigstens zum Theil zu ersetzen, sei, meint er, kein anderes Mittel übrig geblieben, als das, was die Kritik in ihrem Uebermuth unter die Füße getreten, wieder in Recht und Ehre einzusetzen. Die positive Erweiterung unserer Kenntnisse, welche eine mit großer Ausführlichkeit und chronologischer Bestimmtheit bis zum J. 440 vor Christi Geburt zurückgehende Geschichte der Franken gewährte, würde wahrlich ihre geringste Bedeutung sein. Denn sie würde zugleich alle unsere Vorstellungen über Art und Inhalt historischer Ueberlieferungen vor der Ausbildung einer eigentlichen Literatur über den Haufen werfen und uns zu einer völligen Umgestaltung derselben nöthigen. Es wäre die unverzeihlichste Vernachlässigung, deren die gesammte Literaturgeschichte gedenkt, eine solche Quelle und zu einem solchen Zwecke drei ganze Jahrhunderte hindurch unbenutzt gelassen zu haben. Wenn wir indeß nur wenige Seiten in dem Schriftsteller, welcher diese Erleuchtung enthalten soll, gelesen haben, fühlen wir uns und unsere Vorgänger von diesem Vorwurf und dieser schweren Verantwortlichkeit befreit durch die evidente Ueberzeugung, daß wir es mit einem ganz gemeinen, groben und täppischen Betrug zu thun haben. „„Alles,"" meint Görres, „„beruht hier auf Heldenliedern und lebendiger Ueberlieferung.""

Aber zum Charakter einer in Prosa umgesetzten Heldensage gehört der Mangel der positiven historischen Treue, welche spätere Begriffe von geschichtlichen Darstellungen vor allen Dingen fordern. Derjenige, welcher diese mißgestalteten Annalen schmiedete, hat von dem Sagencharakter so wenig einen Begriff gehabt, daß er buchstäbliche Treue log und dadurch am meisten lächerlich wird. Die Zahl der Franken, welche im Monat Hekatombäon des J. 433 vor Christo die Ufer des schwarzen Meeres verlassen, um an den Rhein zu ziehen, weiß er mit einer Genauigkeit anzugeben, welche manche statistische Tabelle der neuern Zeit beschämt. Es waren 175,658 streitbare Männer. Das ganze Volk ohne die Sklaven bestand aus 489,360 Köpfen.

„Pontanus hat unter mehreren andern von ihm angeführten Gründen auf die hervorguckenden Eselsohren des vorgeblichen Geschichtschreibers aufmerksam gemacht, wenn er sich in die spätere Geographie verirrt und die Stadt Rotterdam nennt, und auf die ungemeine Achtlosigkeit, mit der er sein eigenes Machwerk behandelt, wenn er die Franken unter ihrem angeblichen sechs und zwanzigsten König Frankfurt erbauen und unter dem dreißigsten, mehr als hundert Jahre später, erst die Kunst lernen läßt, Gebäude aufzuführen. Die Beweise in einer so klaren Sache zu häufen, erklärt er mit Recht für Mißbrauch der Muße. Wäre dieser Vorwurf nicht heut zu Tage noch gegründeter als zu den Zeiten des Pontanus, so würde man zur Belustigung des Lesers einige Proben von dem Niederdeutschen des fünfzehnten Jahrhunderts hinzufügen können, welches der Verfasser den alten Germanen an einigen Stellen in den Mund legt.

„Nicht ganz unwichtig für die Literaturgeschichte ist die Frage nach dem Urheber dieser läppischen und schalen Erfindung. Man hat angenommen, Trithem habe sich durch das Machwerk eines späten Mönchs, welcher dem Hunibald falsche Annalen untergeschoben, hintergehen lassen; Leibnitz dagegen glaubt, daß Trithem das Ganze selbst geschmiedet habe, und diese Meinung hat allerdings einen hohen Grad von Wahrscheinlichkeit: denn wer hat vor Trithem von einem Hunibald je gehört? wer beruft sich auf ihn? wer kennt auch nur seinen Namen als den eines verloren ge-

gangenen Schriftstellers? Käme aber auch der Name irgendwo vor, wer außer Trithem hat die Handschrift des Pseudohunibald je gesehen? Sollte Trithem gar keinen Freund gehabt haben, dem er sie mitgetheilt, auch nur gezeigt hätte, auf den er sich nachher hätte berufen können, als Friedrich der Weise sie zu sehen wünschte? Da nun auch nachher Niemand diesen Codex je mit Augen gesehen hat, und es doch bei der großen Neugier an mannichfacher Nachfrage nicht gefehlt haben wird, was ist natürlicher als die Vermuthung, daß er nie existirt hat?

„Was Trithem verleitet haben kann, einen solchen literarischen Betrug zu spielen, ist freilich nicht gewiß zu bestimmen; nur darf man behaupten, die Freude, Leichtgläubigen etwas aufzuheften, ist es gewiß nicht gewesen. Ich vermuthe, es war ein durch die Bewegung jener Tage, wo noch so manche verschüttete Quelle alter Geschichte wieder aufgegraben wurde, irre geleiteter Nationalstolz. Auch den Deutschen sollte es an einer in graue Zeiten hineinreichenden Geschichte, einer stolzen Folge von Königen, die es mit dem Glanze Roms und Griechenlands aufnehmen konnten, nicht fehlen. Es war eine nach seiner Meinung auf einen guten Zweck berechnete edle Täuschung, die er sich erlaubte, die er aber freilich ungeschickt genug ausführte. Die unsichere Hand, mit der er seine Arbeit vollendete, die zuweilen hier nimmt, was sie dort gegeben hat, bezeugt die Zweifel, mit denen er zu kämpfen hatte. Was Görres betrifft, so bleibt man zweifelhaft, ob sein Wiedererweckungsversuch etwas Anderes sein sollte, als ein genialer Scherz. Aber ernstlich gemeint oder nicht, er hat für die vorgetragene Meinung Glauben und Vertheidiger gefunden. Mone, indem er die trojanische Sage als eine Stammsage festhält, erklärt es für falsch, daß Hunibald ein betrügerisches Machwerk sei; die weltgeschichtliche Bedeutung des Werkes und seine innere Wahrheit sei von Görres allerdings nicht hinlänglich erwiesen, aber die örtlichen Beziehungen von Hunibalds Nachrichten zu untersuchen, sei der Mühe werth. Dann führt er eine Reihe von Thatsachen als Ergebnisse aus Hunibalds Werk auf. Entschiedener hat Türk im Hunibald und der trojanischen Sage die Grundlage zu einer kritischen Geschichte der Franken ge-

sucht. Diese Kritik gehört aber den Ansichten und der Methode, wir möchten auch sagen der Unschuld einer Zeit an, welche so weit hinter uns zu liegen scheint, daß es schwer wird, sich mit ihr zu verständigen. Die Forderung des Verfassers an die Gegner, das von ihnen Verworfene durch Anführung entgegenstehender zweifelloser Nachrichten zu entkräften, gehört zu den seltsamsten, die je an eine ihrer Natur nach nothwendig negative Kritik gemacht worden sind. Wenn nun auch Philipps nicht ansteht, in seiner deutschen Geschichte den Hunibald als Quelle zu citiren und in den Noten ganze Stellen aus Trithem abdrucken zu lassen, so liegt hierin wohl die Rechtfertigung, daß ich eine Untersuchung wieder aufgenommen habe, die Vielen überflüssig scheinen wird.

„Eine absichtliche Erdichtung, wie die trojanische Herkunft der Franken, ist die pannonische, von der Gregor berichtet, nicht, aber eine nicht minder grundlose Annahme, die ihre Veranlassung vielleicht nur darin hat, daß seit den Zeiten der hunnischen und gothischen Länderüberschwemmungen die Volksmeinung im westlichen Europa die Heimath aller Eroberer auf die Donauländer übertrug, wohin man denn, wie es zu geschehen pflegt, auch das Nahegelegene zog, wovon man eine viel bessere Kunde haben konnte. Auch waren Franken unter jenen furchtbaren Schwärmen, welche mit Attila in Gallien einbrachen. Verlassen von ausdrücklichen Zeugnissen glaubwürdiger Schriftsteller über eine alte Heimath der Franken, haben die Neueren verschiedene Hypothesen über einen solchen Ursitz aufgestellt, aus welchem das Volk im dritten Jahrhundert hervorgebrochen und auf dem Schauplatz der Geschichte erschienen sei. Aber keine derselben ist glücklich und die meisten sind völlig vergessen. Die Zurückführung der Franken auf die celtischen Stämme in Ober-Deutschland ist so gänzlich aus der Luft gegriffen, daß sich nur die Eitelkeit einiger ältern Franzosen, des Gedankens wegen, daß in den Adern ihrer Landsleute gar kein deutsches Blut rolle, daran ergötzen und andere französische Schriftsteller sie leicht widerlegen konnten. So kann auch Leibnitzens Gedanke, auf eine dunkle, mehrfacher Deutung fähige Stelle des anonymen Geographen von Ravenna gestützt, den Franken ursprüngliche Sitze an der Ostsee von Holstein bis nach Pommern

hin anzuweisen, nur für eine Uebereilung des großen Mannes gelten.

„Es ist der Mühe nicht unwerth, sich gründlich davon zu überzeugen, daß alle historischen Spuren, nach welchen die Franken, sei es aus andern Ländern oder aus dem Innern von Deutschland erst an den Rhein gezogen sein sollen, mit falschem Schein täuschen. Um so entschiedener bestärkt man sich dann in der Ueberzeugung, welche die gegenwärtig von der Mehrzahl der Forscher angenommene ist, daß an diesen Franken, wie sie im dritten Jahrhundert erscheinen, nichts neu ist als der Name, der Sache nach aber nur Völker auftreten, welche den Römern zu den Zeiten des Augustus schon sehr wohl bekannt waren. In ihrem kriegerischen Zusammenwirken, vorzüglich gegen Rom, erhielten sie diesen neuen Namen, dessen etymologischen Grund mit Gewißheit bestimmen zu wollen wohl vergebliche Mühe bleiben wird. Es ist keine Eidgenossenschaft, welche hier auftritt, keine politische Verbindung verschiedener Völkerschaften, die etwa in einem gewissen Betracht als demokratische Volksgemeinden selbstständig bleiben, in einem andern zu gemeinsamem Handeln verpflichtet sind, wie in republikanischen Bundesverfassungen alter und neuerer Zeit, eben so wenig wie dies der Fall ist bei den Alemannen, Gothen und ähnlichen Genossenschaften, die von derselben Natur sind, der Name für das Ganze mag nun ein neu entstandener sein, oder von der hervorragenden Völkerschaft hergenommen: vielmehr gehen diese Verbindungen von dem Zusammentreten der Kriegsheere mehrerer Völker aus; andere Stämme schließen sich theilweise oder in ihrer Gesammtheit an, meistens freiwillig, zuweilen auch gezwungen, trennen sich auch wieder ab und treten in eine neue Verbindung ähnlicher Art. Endlich im Laufe der Zeit, bei ganz veränderten, das Alte auflösenden Verhältnissen, behält das Gemeinsame die Oberhand; nach einigen Jahrhunderten sind die meisten gemischten Stämme in und außer Deutschland zu Gothen, Franken, Alemannen, Sachsen, Baiern, Longobarden geworden. Und nicht erst seit dem dritten Jahrhundert unserer Zeitrechnung gehen solche Haupt- und Grundveränderungen in der Gruppirung und Scheidung der deutschen Völkerfamilien

vor. Jene Eintheilung in Istaevonen, Ingaevonen und Hermionen, die Plinius und Tacitus anführen, ist gewiß eine alte und zuverlässige; wenn sie aber zu den Zeiten des Tacitus noch lebendig und geltend gewesen wäre, würde er sich wohl mit der allgemeinen Kunde davon begnügen und sie da, wo wir ihre Anwendung erwarten, bei der Aufzählung der einzelnen Völkerschaften nämlich, ganz mit Stillschweigen übergehen? Aus diesem Stillschweigen sind wir vollkommen berechtigt zu schließen, daß hier Trennungen, dort Vereinigungen Statt gefunden hatten, welche es zu seinen Zeiten schon unthunlich machten, die einzelnen Stämme jener alten Grundeintheilung zu subsumiren. Dieser zufolge waren, wie wir im Plinius lesen, die Sueven nur ein Theil der Hermionen neben Hermunduren, Chatten und Cheruskern; wenn sie im Tacitus mehr als die Hälfte des ganzen Deutschlands umfassen, kann es anders sein, als daß sich ihr Name ungemein ausgebreitet hatte?

„Die Entstehung der neuen Vereinigungen ist nicht bloß in irgend einem äußerlichen Anlaß, an dem es freilich auch nicht ganz fehlte, zu suchen, daher man nicht etwa mit Mannert die Gründung des Frankenvolkes aus dem Druck innerer Stämme herleiten darf, sondern es ist zugleich ein inneres Streben nach Verschmelzung, als ein großer damals vorherrschender Entwickelungsmoment, stark genug, die entgegengesetzte, das individuelle Dasein zu erhalten trachtende Richtung zu überwältigen. Dieses alte besondere Wesen des Stammes geht unter in dem größern Ganzen, und damit sind auch die einzelnen Namen größtentheils verschwunden. Nur für den Gelehrten leben sie in den römischen Schriftstellern fort, und in den Benennungen von Ortschaften und Flüssen erkennt er hier und da ihre Spuren. Es ist demnach diese Entstehung des fränkischen Volkes nichts Besonderes und Vereinzeltes, sie hat sich vielmehr nach einem für das ganze germanische Volk gültigen Entwickelungsgesetz zugetragen, so daß wir dieselbe schon der Analogie nach als sehr wahrscheinlich annehmen dürften, wenn uns für dieses Volk auch alle speciellen Beweise fehlten. Sie fehlen aber keineswegs, die Beweise, daß im dritten und vierten Jahrhundert eine Reihe früher unter andern Namen

bekannter Stämme als Franken auftraten, und von den meisten Schriftstellern sind sie als so entscheidend angesehen worden, daß sie nach einem andern Ursprung dieses Volkes nicht weiter suchten. Schon Pontanus kennt die wichtigsten dieser Gründe. Später, als Leibnitz mit einer neuen Hypothese auftrat, sind sie, dieser gegenüber, von dem gründlich gelehrten Grupen in ihrer ganzen Vollständigkeit vorgetragen worden; unter den Forschern unserer Tage hat sie besonders von Ledebur mit Schärfe und Präcision dargestellt. Eine Wiederholung derselben an diesem Orte wäre also sehr überflüssig. Nur einer der schlagendsten Beweise mag hier seine Stelle finden, weil er aus Gregor hergenommen ist. Dieser berichtet aus Sulpicius Alexander, daß unter Valentinian II dessen Oberfeldherr Arbogastes einen Krieg gegen zwei fränkische Fürsten (subregulos Francorum) anfing und im Winter in das Land der Franken einzufallen beschloß, damit er in den entlaubten Wäldern vor einem Hinterhalt sicher sein könnte. Er ging demnach über den Rhein und plünderte die Gebiete der Bructerer und Chamaven, ohne daß sich ihm ein Feind entgegenstellte, bis auf wenige Ampsivarier und Chatten, welche sich unter der Anführung des Marcomer, eines jener beiden Fürsten, sehen ließen. Hieraus ist klar, daß diese vier Völker zu den Franken gehörten. Dasselbe läßt sich beweisen von den Sicambrern und Chattuariern und wahrscheinlich machen von den Chasuariern, Cheruskern, Tubanten, Kauchen und Friesen. Es umfaßten somit die Gebiete, welche die fränkischen Völker, abgesehen von ihren Niederlassungen auf dem linken Rheinufer, auf dem rechten einnahmen, das Land von dem Ausflusse der Ems bis zur Sieg und zur Werra hin. Die nördlichen dieser Volksstämme trennten sich dann später von der Verbindung, und als Kern derselben blieben die südlichen Niederdeutschen des Westlandes übrig, die schon den Uebergang zu den Hochdeutschen machen. Auf die nahe Verwandtschaft dieser Stämme läßt die verhältnißmäßig sehr schnelle und innige Verschmelzung schließen. Diese liegt am deutlichsten vor Augen in den salischen und ripuarischen Gesetzen, welche kein älteres, besonderes Recht der einzelnen Völkerschaften enthalten. Und hieraus ergibt sich

denn wiederum, daß die Verbindung einen tiefern Grund hatte, als ein äußerer Anstoß ihn bilden kann.

„Das Volk, dessen Fürsten entweder vom Anfang der Verbindung an die Führer und Leiter waren, oder die später mit ihren Gefolgschaften so an die Spitze traten, daß sie den Kern des Ganzen bildeten, waren die Sicambrer, die Männer, gegen welche Cäsar schon über den Rhein zog, und die dem Augustus so gefährliche Feinde schienen, daß er sie nur durch Treulosigkeit zu zähmen wußte, indem er ihre Vornehmsten, die als Abgeordnete zu ihm gekommen waren, gefangen nehmen und hierauf einen großen Theil des aller seiner Häupter beraubten Volkes über den Rhein nach Gallien versetzen ließ. Nicht nur bei Dichtern heißt das Gesammtvolk der Franken zuweilen Sicambrer, der Bischof Remigius, indem er den Chlodowig tauft, redet ihn mitis Sicamber an, und auch sonst werden in prosaischer Rede die Franken so genannt. Hieraus läßt sich schließen, daß die Sicambrer mit demjenigen Theil des Gesammtvolkes genau zusammenhängen, welcher später als salische Franken eine so wichtige Rolle spielt. Ledebur nimmt an, daß jene Sicambrer, welche vom Augustus an die Waal versetzt wurden, salische Franken waren, und sucht mit großer Wahrscheinlichkeit deren Sitze im niederländischen Salgau, in der heutigen Provinz Oberyssel. In jedem Falle muß man den Ursprung der Salier in der Nähe des Rheines suchen und sie nicht von den thüringischen Grenzen, von der fränkischen Saale ausgehen lassen, eine Meinung, der Viele folgen, und welche besonders von Wersebe ausführlich zu beweisen gesucht hat. Aber die Deutung der im Prolog zu den salischen Gesetzen vorkommenden Gaunamen auf Gegenden an der fränkischen Saale ist gar zu unsicher und willkürlich, und die Stütze, welche diese Ansicht in der oben schon berührten, eine vielfach besprochene Variante enthaltenden Stelle Gregors sucht, eine gebrechliche. In dieser lesen wir die Nachricht, daß die Franken aus Pannonien, als ihrem vorausgesetzten Heimathlande, zuerst an die Ufer des Rheins gelangten und, nachdem sie diesen Fluß überschritten, weiter vordrangen durch Thoringien. Gregor trägt hier eine bloße Sagengeschichte vor, ein nicht unerheblicher

Umstand, auf den wir jedoch weiter kein Gewicht legen wollen. Es sei, daß wir es mit einem eigentlich historischen Zeugniß zu thun haben, dessen geographische Bestimmungen Beachtung verdienen. Thoringien, wird behauptet, ist das gewöhnlich so genannte Land, nämlich Thüringen. Da nun aber der Weg dahin die von Osten Kommenden nicht über den Rhein führt, so muß man den Namen des Flusses ohne irgend eine in den Handschriften vorhandene Spur ändern. Dies ist schon von Mehreren geschehen, aber in verschiedener Weise und ganz willkürlich, wie es nicht anders sein konnte, da es auf ein bloßes Rathen hinauslief. Ferner muß man alsdann den König Chlogio oder Chlodio von einem in der Mitte Deutschlands gelegenen Dispargum aus Kundschafter nach dem weit entfernten Cambrai senden lassen, um Gelegenheit zur Erorberung desselben zu erspähen, was schon an und für sich thöricht, nach der Lage der Verhältnisse in der Mitte des fünften Jahrhunderts als ganz widersinnig erscheint. Ohne forschen zu wollen, welchem Ort der neuen Geographie dieses Castell Dispargum entspricht, leiten uns alle Umstände auf die Nähe des Rheins. Und wenn denn in einer auf eine oder die andere Weise verderbten Stelle eine Aenderung unumgänglich nöthig ist, so muß doch wohl, auch abgesehen von der innern Evidenz, die vorgezogen werden, auf welche Spuren der Handschriften leiten, und folglich in der unsrigen, nach dem Vorgange Mehrerer, besonders von Dubos und Mannert, gelesen werden: transacto Rheno Tungriam transmeasse. Es ist hier gewiß schon sehr früh geirrt worden, denn die doppelte Schreibart des einen Copisten Thoringorum vel Tungrorum führt auf die Vermuthung, daß sich bald nach Gregors Zeiten der Schnitzer eingeschlichen hatte, erst die Namen der beiden Völker und Landschaften mit einander zu verwechseln, bald auch bei der immer mehr überhand nehmenden Unwissenheit die Dinge selbst, da die Thüringer durch ihre Verhältnisse zu den Franken so viel bekannter geworden waren, als die Tungrer. Damit fällt auch der Einwand weg, den man gegen die Lesart Tungria daraus hergenommen hat, daß die Späteren, welche Gregor excerpiren, Rorico und Aimoin, den Ort Dispargum gleichfalls in das Land

der Thüringer versetzen, und dies folglich in ihren Exemplaren gefunden haben müssen. Dies ist sehr wahrscheinlich, hat aber nach der aufgestellten Ansicht gar keine Beweiskraft für die Richtigkeit dieser Lesart.

„Einen innern Grund, die thüringische Herkunft für die wahre zu halten, hat Gaupp in einer in mehreren sehr wichtigen Beziehungen herrschenden Uebereinstimmung zwischen den fränkischen, besonders den ripuarischen Gesetzen und den thüringischen zu finden geglaubt. Ich will diese Uebereinstimmung keineswegs anfechten, sehe aber nicht, wie sie die Stütze einer sonst unhistorischen Annahme werden kann, da sie wohl noch auf andere Weise zu erklären ist, als durch das geographische Verhältniß. Indeß fehlt auch dieses keineswegs gänzlich, ohne daß man die Franken als solche, d. h. als schon vereinigte Völkerschaft, von Thüringen ausgehen läßt, denn da die Chatten zu der Vereinigung gehörten, so erstreckten sich fränkische Elemente allerdings bis zu den thüringischen Grenzen. Es ist sehr zu beklagen, daß die einzige Andeutung, die wir über die ältere Geschichte des Volkes aus seinem eignen Munde haben, die Angabe in der längern Vorrede des salischen Gesetzes, daß es einst das römische Joch abgeschüttelt, so gar unbestimmt lautet. Denn wahrscheinlich ist hier auf eine Begebenheit angespielt, die älter ist als irgend eine Erwähnung der Franken in den uns übrig gebliebenen Geschichtsquellen, und die Anführung näherer Umstände dieses Befreiungskampfes würde uns vielleicht den Anlaß der Verbindung errathen lassen. Die Dürftigkeit der Anspielung scheint zu beweisen, daß zur Zeit der Abfassung der Gesetze mit der Volkssage das Andenken an die alten Großthaten des Volkes schon ganz verblichen war. Einer unserer geistvollsten Geschichtschreiber, Karl Adolf Menzel, hat beide Ansichten mit einander zu verbinden gesucht, die von dem Heranziehen eines eigenen Frankenvolks aus Osten mit der von einer Verbindung schon bekannter deutscher Rheinvölker, indem er annimmt, daß die letzteren sich bei der Ankunft jenes fremden Stammes zu ihm geschlagen und seinen Namen angenommen haben. Diesen Stamm hält er für einerlei Volk mit den Bastarnen, welche in der alten Geschichte als Bundes-

genossen der macedonischen Könige Philipp und Perseus und des pontischen Mithridates erscheinen. Seine Gründe dafür haben mich nicht überzeugt, um so weniger, da er auf angeblich fränkische Sagen von einer Verbindung des Volkes mit den Königen Philipp und Alexander von Macedonien baut, Sagen, die nirgends vorkommen, als in dem fortgeführten Faden jener Erdichtung von der trojanischen Herkunft, und nicht minder aus der Luft gegriffen sind als diese selbst. Es ist die Betrachtung jenes scharfen Contrastes zwischen den vielgerühmten Tugenden der alten Deutschen und der Entartung der Franken, welche Menzel zu dieser Annahme bewogen hat. Wie aber diese Entsittlichung unter den Deutschen selbst geschah, und daß der Unterschied zwischen den Franken und andern germanischen Stämmen in dieser Hinsicht so groß nicht ist, als er auf den ersten Anblick erscheint, davon habe ich früher in diesem Buche gesprochen. Menzel nimmt zur Unterstützung seiner Ansicht einen besondern Haupttheil der germanischen Völker an, welchen er den vandalischen oder östlichen Wanderungsstamm nennt und den eigentlichen deutschen besonders dem niederdeutsch-sächsischen Stamme entgegenstellt. Gegen diesen, sagt er, habe er an Sittenmilde und Bildung weit zurück gestanden und sich vor ihm besonders dadurch ausgezeichnet, daß er seine Sprache überall verlernte, wie es mit den Gothen, Longobarden, Burgundern und Franken geschehen, während die Sachsen in Britannien Deutsche geblieben seien. Aber es sind gerade die Gothen und die Burgunder, welche den übrigen Deutschen an Milde der Sitten und Bildungsfähigkeit vorangehen, und wenn die Sachsen die einzigen ausgewanderten Germanen sind, die in einem römisch gebliebenen Lande ihre Sprache nicht verlernten, so liegt dies entweder darin, daß das römische Wesen hier schon zerstörter war, als in andern Provinzen, oder daß sie einen Ausrottungskrieg dagegen führten. Wie wir uns auch dagegen sträuben mögen: gerade in denjenigen Deutschen, die zu den Zeiten des Augustus und seiner nächsten Nachfolger die rühmlichste Rolle spielten, in denjenigen, die Tacitus am meisten gekannt und bei seiner Beschreibung vorzüglich vor Augen hatte, haben wir die Vorfahren der Franken zu

suchen. Es hat die Natur manche Völker vor andern mit Eigenschaften und Gaben ausgerüstet, ihnen in dem Kern der Gattung, welcher die Schätze der Bildung zu bewahren und zu entwickeln bestimmt ist, ihre Stelle angewiesen, aber den Tugenden der Väter, wenn sie sich durch viele Geschlechter hindurch in den unbefleckten Seelen der Söhne erneuert haben, droht oft Gefahr, wenn auf dem Wege der Entwickelung ungekannte Lockungen schmeicheln und verführen. Ihnen widerstehen, ohne sich von der immer reichern Entfaltung der Cultur abzuwenden, ist die schönste That und der höchste Segen."

Neben solche Abhandlung eines scharfsinnigen Historikers stelle ich eine andere des geistreichen Prof. Braun aus seinem Festprogramm zu Winckelmanns Geburtstag 1856, „die Trojaner am Rhein", die, wenn sie auch die Frage über den Ursprung der Franken nicht zum Abschlusse bringt, doch auf eine geniale Weise zeigt, daß, „so reich die Schrift Hunibalds an Erfindungen auch sein mag, er den Kern seiner Darstellung doch nicht erfunden hat".

„Der Ursprung der Franken, ihre frühesten Züge, Wanderungen und Wohnsitze, das sind Fragen, welche, wie die älteste Völkerkunde und Geschichte Germaniens überhaupt, stets einen anziehenden Stoff der Untersuchung, Forschung und mehr oder minder begründeten Combination darbieten werden. Die übriggebliebenen Nachrichten sind nicht allein zu mangelhaft, sondern auch so ungenau und unzuverlässig, daß sich unmöglich ein richtiges und festes Bild der Vergangenheit damit ausführen läßt. Die Eingebornen haben selbst ihre Geschichte nicht aufgezeichnet und haben nichts hinterlassen als schwerverständliche hieroglyphische Bruchstücke; den Fremden aber war Himmel und Erde, war Luft und Wasser und Menschen in Deutschland eine so eigenthümliche, ihnen so fremdartige Erscheinung, daß sie, wenn sie sich auch noch so sehr darum bemüht hätten, das richtige Maß der Beurtheilung und die Würdigung nach dem wahren Werthe doch kaum würden gefunden haben. Was aber die Urbewohner unseres Vaterlandes uns für den Aufbau ihrer Geschichte selbst hinterlassen haben, ist vornehmlich der Boden selbst, den sie

bewohnt, die Namen, welche sie ihren Wohnsitzen gegeben. Diese bilden einen Codex rescriptus, den zu lesen man erfolgreich begonnen hat, und der immer erfreulichere Resultate zu gewähren verspricht, wenn man anders sich vor den Gefahren hütet, welche hier die spielende Phantasie so leicht bereitet. Unter solchen Verhältnissen tritt uns das deutsche geographische Gebiet der Urzeit mit seinen zahlreichen Völkerschaften wie ein weit ausgedehntes Meer entgegen, in welchem die verschiedenen Stämme, gleich den Wellen, bald sanfter, bald stärker bewegt, sich drängen und treiben, sich schieben und anziehen, bis sie zuletzt in einem großen gigantischen Sturm sich weit über ihre Ufer hinauswälzen, Alles vor sich niederwerfen und dem Welttheil, den sie bewohnen, eine neue Gestalt aufdrücken, welche über Geschlechter und Jahrhunderte hinaus bis auf die Gegenwart herab fortgedauert hat.

„Wüßte man es auch nicht aus geschichtlichen Zeugnissen, daß die zahlreichen Völkerschaften und Stämme, welche das alte Deutschland bewohnten, mit einander häufig in Kampf und Krieg gelegen, so würde die Sache an und für sich schon glaubwürdig und aus der deutschen Individualität zu erklären sein. Was die Vernunft und das gegenseitige Wohl nicht vermochten, das brachte äußerer Druck zu Wege. Durch die Uebermacht der von unersättlicher Eroberungssucht getriebenen Römer, durch die Grausamkeit, mit welcher die Sieger die überwundenen Völker behandelten, wurden die deutschen Völkerschaften zur Gründung von Genossenschaften, Völkervereinen, Allianecn getrieben. Dieses Bedürfniß trat, wenn sonst irgend, dann auch an den Ufern des Rheines, der Grenze zwischen den beiden streitenden Völkergebieten, hervor. So finden wir den Alemannen-Bünd vom Main bis in die Alpen hinein, den Bund der Franken am untern Rhein, während der Sachsenbund etwas später sich zwischen beide hineinschiebt. Bündnisse, welche von dem Abscheu vor fremder Herrschaft geschlossen, erhielten Dauer durch die Lust an Beute und Eroberung. Wälder und Moräste waren die stärksten Festungen der Deutschen. Haiden, Moräste, Oeden, Brüche, Marschländer erstreckten sich von den Ufern der Nordsee, an den Mündungen des Rheines vorbei, bis zum litthauischen Walde. Den Römern

blieben diese Gegenden unzugänglich; sie waren die Sitze, von denen aus die Franken ihre Einfälle in das Gebiet des römischen Galliens ausführten. Als das römische Reich zusammengestürzt, tausend kleine an die Stelle Eines oder weniger großer Tyrannen traten, Menschen, die von keiner höhern Idee getragen wurden, als zu rauben, zu plündern und sich zu bereichern, sehnte man sich nach den Barbaren, die man bis dahin gefürchtet hatte. Solche Zustände waren schon früher, ehe das römische Reich noch förmlich zusammengestürzt war, gemein geworden. „„Und nun,““ sagt Salvian, der vor dem Jahr 496 gestorben ist, „„und nun, wie soll man das nennen? wie grausam, wie gottlos, wie fremd selbst den Barbaren ist es, sich einander durch Erpressungen zu Grunde zu richten! nein, sie richten nicht einander zu Grunde, denn in gewissem Betracht wäre es noch erträglicher, wenn jeder dasselbe Leiden tragen müßte, was er einem Andern zufügt; das aber ist viel schlimmer, daß die große Mehrzahl von Wenigen zu Grunde gerichtet wird, denen die Staatssteuer nichts anders als Raub für ihr Privatinteresse geworden ist, welche unter dem Titel, öffentliche Steuern einzutreiben, sich selbst bereichern, und dies geschieht nicht bloß von den höchsten, sondern fast von den allerniedrigsten Personen, nicht bloß von den Amtspersonen, sondern auch von ihren Dienern. Wo sind, ich will nicht sagen die Städte, sondern die Flecken und Dörfer, wo nicht gerade so viele Tyrannen als Beamten sind? Niemand ist mehr sicher, niemand ist von den Verwüstungen dieser Alles zerstörenden öffentlichen Straßenräuberei frei, als die vornehmen Räuber selbst und die ihnen in der Räuberei gleich sind; ja so weit ist das Verbrechen gekommen, daß man, um sicher zu leben, kein anderes Mittel mehr hat, als selbst ein Verbrecher zu sein.““

„Bei solchen unerträglichen Zuständen hatten sich noch zur Zeit des Bestehens des römischen Reiches die Blicke mancher Römer zu den Barbaren hingewandt. „„Gibt es ein größeres Zeugniß für die Schlechtigkeit der Römer,““ sagt Salvian, „„als daß so viele, so achtbare, so edle Männer durch die unsägliche Schlechtigkeit der Römer in die Nothwendigkeit versetzt worden sind, zu wünschen, keine Römer zu sein? Die Armen werden

bedrückt, die Wittwen seufzen, die Waisen werden niedergetreten, so daß viele derselben und solche, die von keiner gemeinen Herkunft sind und eine liberale Erziehung genossen haben, zu den Feinden fliehen, um aus der allgemeinen Bedrückung wenigstens ihr Leben zu retten, die bei den Barbaren römische Menschlichkeit suchen, da ihnen unter den Römern die unmenschliche Barbarei unerträglich ist. Und obgleich sie sich von denen, zu welchen sie flüchten, unterscheiden, unterscheiden durch Sitten, Sprache, da sie, ich möchte sagen, selbst durch den Gestank der barbarischen Körper und Kleidung von denselben unterschieden werden, so wollen sie doch lieber unter den Barbaren die fremde Lebensweise sich gefallen lassen, als die schauderhafte Ungerechtigkeit unter den Römern."" Solche Zustände unterdrückten die Wünsche der Römer, die unter barbarische Herrschaft gerathen waren, je wieder Römer zu werden. „„Daher haben sämmtliche Römer unter den Barbaren,"" sagt Salvian, „„den einen gemeinsamen Wunsch, daß sie nie mehr in die Nothwendigkeit versetzt werden möchten, römische Bürger zu werden; daher hat das gemeine römische Volk dort nur das eine und gemeinsame Gebet: sein Leben unter den Barbaren fortsetzen zu können.""

„Was wir in den alten sowohl als in den neuern Schriften über die Rauheit des deutschen Klima's und über die Wildheit unserer Vorfahren lesen, leidet an Uebertreibung, die durch die Malerei, welche die alten Deutschen nicht entsetzlich genug darstellen zu können glaubt, weiter ausgebreitet und befördert wird. Diese Bemerkung läßt sich in ihrer Beziehung auf die frühesten Zustände unserer vaterländischen Geschichte als wahr nachweisen; ihre Wahrheit tritt aber noch viel leuchtender in der spätern Zeit hervor, wo die alten Germanen durch die feindlichen wie freundschaftlichen Beziehungen mit den Römern und ihrer Bildung bekannt geworden waren. Ehe die barbarischen Völker in das römische Reich einfielen, hatten Männer von deutscher Abkunft sich zu den einflußreichsten Stellen im römischen Reich hinaufgeschwungen, und wenn sie und die deutschen Truppen im römischen Solde das Reich auch nicht regierten, so übten sie doch entschiedenen Einfluß auf die Schicksale des römischen Volkes aus. Die

Franken werden vor andern germanischen Völkern wegen mancherlei Tugenden gerühmt: bei ihnen fand sich weniger Rohheit als bei den übrigen Barbaren, nicht die Ungerechtigkeit in der Steuererhebung, welche im römischen Reich eine so scheußliche Gestalt angenommen hatte; durch Hospitalität zeichneten sie sich vor allen andern deutschen Völkern aus.

„Um den Ruhm, der in diesem Worte den Franken zugeschrieben wird, nicht unter seinem Maße zu schätzen, ist es nothwendig, den Sinn desselben in dem Lichte der alten Zeit zu betrachten, in jenen Zeiten, wo nicht der Mensch im Menschen, sondern nur der Mensch im Bürger und im eigenen Volke galt, wo jeder Fremde als außer dem Gesetze dastehend betrachtet wurde, und wo die Völker sich stets feindlich gegenüberstanden. Unter solchen Verhältnissen war die Hospitalität eine Cardinaltugend. Sie war daher auch unter den Schutz des höchsten Gottes, des Dius Fidius, Ζεύς ξένιος, oder des Jupiter hospitalis gestellt und wurde nicht bloß von den heidnischen Moralisten, Cicero, Theophrast, und den Dichtern, sondern auch von dem Christenthum auf das angelegenste empfohlen. Zu den ersten Eigenschaften eines würdigen Bischofs rechnet der Apostel Paulus die Hospitalität, eine Tugend, auf welche in den Evangelien die höchste Belohnung gesetzt wird. Und in der That hängt diese Tugend mit der Humanität enge zusammen und lag in den Zeiten, die nicht durch die Lehren des Christenthums erleuchtet waren, ganz in der Nähe des Begriffes der Nächstenliebe, jenes Begriffes, welcher die Welt neu gestaltet hat.

„Der Nationalfehler der Franken war die Leichtigkeit, mit welcher sie mit der Wahrheit umgingen; aber auch hier unterschieden sie sich von den andern Völkern, den Römern, den Hunnen, den Gothen, dadurch, daß sie, indem sie auf den Ruhm der Wahrheitstreue verzichteten, auch den Schein nicht retten wollten, und daß sie, wie ein römischer Schriftsteller von ihnen sagte, ihr Wort lachend brachen und Eidschwüre für bloße Redensarten hielten. Diese Unzuverlässigkeit, diese lubrica fides der Franken, wird besonders scharf von ihren Feinden hervorgehoben. Constantin der Große mußte alle Macht aufbieten, um ihren

Einfällen in das römische Gebiet Schranken zu setzen, und mit ihrem ersten Auftreten zur Zeit dieses ersten christlichen Kaisers wird jene Eigenschaft der Franken von ihren Feinden als ein charakteristischer Zug hervorgehoben; aber indem dieses geschieht, wird ihnen zugleich das Zeugniß der Tapferkeit und größten Todesverachtung von ihren Feinden gegeben, und Constantin, um sie zu schrecken, schauderte nicht zurück, der Welt das scheußliche Schauspiel zu zeigen, in dem Amphitheater zu Trier die beiden gefangenen Frankenkönige Regaisus und Ascaric nebst so vielen andern gefangenen Franken den wilden Thieren vorwerfen zu lassen, so daß die Wuth der wilden Thiere durch die große Anzahl der Opfer ermüdet wurde. Constantin konnte nach einer solchen That sich nicht mehr rühmen, den Franken an Grausamkeit nachzustehen. Daß die Franken nicht mehr auf der Stufe der Barbarei standen, auf welcher zu ihrer Zeit die andern germanischen Völker erscheinen, läßt sich auch daraus entnehmen, daß die Lex Salica, das geschriebene Rechtsbuch der salischen Franken, älter ist als alle Gesetzbücher der übrigen barbarischen Völker germanischer Abkunft.

„Das abendländische römische Reich, von innerer Fäulniß zerstört, sank in sich selbst zusammen; das verfallende Erbe in Empfang zu nehmen, setzten sich die germanischen Völkerschaften in Bewegung. Chlodowig, der König der Franken, welcher durch die Nachbarschaft und feindlichen Einfälle mit den innern Zuständen des römischen Reichs bekannt war, jung, tapfer, eroberungslustig, auf den die Augen der benachbarten Gallier ohnedies hingerichtet waren, fiel in Gallien ein; erst 20 Jahre alt, schlug er 487 bei Soissons Syagrius, den gesetzlichen Vertreter der verächtlich gewordenen römischen Herrschaft. Nachdem er die Thüringer geschreckt und zurückgetrieben, wurde er gegen die Alemannen ins Feld gerufen. Diese, welche ihr Gebiet nach dem Süden hin nicht ausdehnen konnten, waren den Rhein heruntergekommen, hatten Cöln, die Hauptstadt der ripuarischen Franken, genommen und den König derselben, Siegebert, vertrieben. Chlodowig zog den Alemannen entgegen, schlug sie in einer blutigen Schlacht bei Zülpich, 496, wurde Christ und der

Stifter des fränkischen Reichs, in mancher guten wie schlechten Beziehung ein Constantin. Er trieb die Alemannen bis zu den Ufern des Mains zurück; die Franken, welche sich hier niederließen, werden zum Unterschiede derjenigen, welche den Rhein überschritten, Frankonen, ihr Gebiet wird Frankonien genannt. Das Kriegsglück war im Anfang der Schlacht bei Zülpich auf Seiten der Alemannen; als die Gefahr, die Schlacht zu verlieren, ihren höchsten Grad erreicht hatte, that Chlodowig das Gelübde, sich taufen zu lassen, wenn der Gott der Christen ihn siegreich aus dieser drohenden Gefahr hervorgehen lasse. Das Kriegsglück wandte sich, die Alemannen wurden völlig geschlagen, ihr König getödtet, und um nicht weiteres Blut zu vergießen, unterwarf sich das feindliche Heer der Macht Chlodowigs. Dieser löste sein Gelübde: nachdem er sich im Christenthum hatte unterrichten lassen, wurde er zu Rheims unter großer Feierlichkeit getauft; als er ins Bad hinabstieg, sprach der Bischof Remigius die großen, kühnen Worte, in denen ein Nachklang der alten großen Redner noch wahrgenommen wird: „„Beuge in Sanftmuth deinen Nacken, Sygamber! bete an, was du den Flammen übergeben, übergib den Flammen, was du angebetet hast!““. Mehr als 3000 Mann aus seinem Heer empfingen die Taufe mit ihm.

„Aber ist denn Chlodowig, der hier getauft wird, ein Sygamber? Wie kömmt der Bischof Remigius von Rheims dazu, bei einer so feierlichen Gelegenheit, wie das fränkische Volk sie noch nie gesehen hatte, den König der Franken Sygamber anzureden? Die Beantwortung dieser Frage wird uns zu dem Gegenstande unserer Erörterung wieder zurückführen. Von keiner germanischen Völkerschaft, mit welcher die Römer feindlich zusammengestoßen waren, sprechen sie mit Geringschätzung; der Name der Sygamber aber flößte ihnen Schrecken ein. Horaz nennt sie wild, die am Morden Freude haben. Juvenal schreibt ihnen einen wilden Blick zu (torvi), und Tacitus sagt von ihnen, sie seien aufgelegt, Gefahren zu bestehen, und sowohl durch das Geräusch ihrer Waffen als ihres Gesanges seien sie schreckenerregend. Welchen Ruf die Sygamber in der römischen Welt

hatten, wie sehr ihr Name den Römern eingeprägt war, das können wir noch durch eine andere Stelle, die weniger kriegerischen Verhältnissen entspricht, beweisen. Die germanischen Völkerschaften zeichneten sich durch ihr rothes Haar (πυῤῥαι, ξάνθαι τρίχες, aureae crines) aus. Die Römer fanden das rothe Haar schön, und die römischen Frauen theilten diesen Geschmack so sehr, daß sie ihr eigenes Haar roth färbten, mit falschen rothen Haaren sich schmückten, welche man gefangenen deutschen Frauen abgeschnitten hatte. Ovid beklagt eine Frau, daß sie ihr Haar nicht mehr färben könne, da es ihr ausgefallen, und tröstet sie damit, daß sie deutsche Haare, Haare Sygambrischer Frauen tragen könne.

Nunc tibi captivos mittet Germania crines;
　　Culta triumphatae munere gentis eris.
O! quam saepe, comas aliquo mirante, rubebis;
　　Et dices, Emta nunc ego merce probor.
Nescio quam pro me laudat nunc iste Sygambram.

Indem Ovid die Sygamberin für die deutsche Frau überhaupt nennt, zeigt er, daß diese Völkerschaft in Rom vor andern bekannt sein mußte. Diesen Ruf behauptete sie später noch, nachdem sie römischer List und Uebermacht erlegen und vom rechten Rheinufer auf das linke nach Gallien versetzt worden war. Wir haben die Zeugnisse römischer Schriftsteller über die Sygamber angeführt, wir dürfen nicht vergessen, daß diese einem den Sygambern feindlichen Volke angehörten, und wenn diese die Sygamber furchtbar finden, so ist mit Sicherheit anzunehmen, daß die Sygamber sich selbst für tapfer hielten. Der Name Sygamber hatte daher etwas Ehrenvolles, und auch um dessentwillen redete Remigius den Chlodowig Sygamber an.

„Die Sygamber erscheinen nun auch in dem Völkerbunde, welcher den Namen Franken führte, und namentlich finden sie sich unter dem Namen der salischen Franken wieder; wir finden sie als Glied eines Völkerbundes, dessen weltgeschichtliche Bedeutung Clüver mit folgenden bezeichnenden Worten darstellt: Gens haec fuit omnium, quotquot magna illa atque vasta Germania tulit, nobilissima; longe lateque, non modo

domi in patriis sedibus incolens, sed in exteras postmodum regiones, cis Rhenum Danubiumque effusa; haud dubium Romani imperii excidium. Wenn Remigius den Chlodowig Sygamber anredete, so gab er ihm zugleich den Namen seines Volkes, und da dieses bei der Tauffeierlichkeit sich in großen Schaaren zusammengefunden hatte, so war die Wahl dieses Namens um so treffender. Daß nun, indem ein Sygamber die Krone des Frankenreichs trug, der Ruhm der Sygamber und der Franken zusammenfloß, lag in der Natur der Dinge, und dieser Ruhm erstreckte sich nun namentlich auch auf das Alter der Abstammung.

„Wir können hier nicht füglich fortfahren, ohne der Ansicht zu erwähnen, die man nicht bloß in den frühern, sondern auch noch in den neuesten Zeiten geltend gemacht und die allerdings erhebliche Gründe für sich hat. Von den römischen Historikern wird berichtet, Tiberius habe die Sygamber theils durch Ueberredung, theils durch Gewalt von der rechten Rheinseite auf die linke, nach Gallien zu den Menapiern verpflanzt, und mit dieser Thatsache seien sie als selbstständiges Volk aus der Geschichte verschwunden. Die Zeugnisse dieser Schriftsteller lauten nun allerdings so, als sei die gesammte Völkerschaft der Sygamber aus ihren alten Sitzen herausgezogen und nach Gallien verpflanzt worden; aber trotzdem sind wir nicht genöthigt, diesen Sinn anzunehmen: einmal liegt in der Zahl, welche von Suetonius angegeben wird, ein Grund gegen diese Annahme; dann aber möchte das Gebiet der Sygamber dem Julius Cäsar auch zu ausgedehnt, die Zahl der Bevölkerung zu groß vorgekommen sein; immer bleibt es unwahrscheinlich, daß die ganze Bevölkerung aus nicht mehr als 40,000 Mann bestanden haben solle. Man könnte einwenden, viele derselben seien in dem Kampfe umgekommen; allein dem Tiberius gelang es, zum Theil durch List oder Täuschung, die Sygamber auf der linken Rheinseite festzuhalten, und nicht durch das Schwert allein, wie er sich dessen selbst rühmt. Wie aber, sollten die Sygamber, die den römischen Legionen so furchtbar waren, sich auf eine Zahl von nicht mehr als 40,000 Mann beschränkt haben? Hiernach hat die abweichende Angabe, welche sich in einzelnen Handschriften

des Eutropius findet, daß die Anzahl der Sygamber, die nach Gallien verpflanzt wurden, nicht auf 40,000, sondern auf 400,000 Mann sich belaufen habe, mehr für sich, obgleich sie aus kritischen Gründen verworfen wird. Will man diese Zahl als die richtige annehmen, so dient dieselbe nach einer andern Seite unsere Ansicht zu unterstützen. „„Hätte Tiberius nicht die ganze Völkerschaft der Sygamber auf die linke Rheinseite gezogen, hätten sie als besonderes Volk fortbestanden, dann müßten sie von den alten Schriftstellern häufiger genannt worden sein."" Gegen diese Einwendung stellen wir die andere: hätte Tiberius die ganze Bevölkerung der Sygamber auf die linke Rheinseite verpflanzt, hätte diese Bevölkerung die Zahl von 400,000 Mann erreicht, dann hätte eine so zahlreiche Völkerschaft, eine Völkerschaft, der ein so scharf ausgeprägter Charakter eigenthümlich war, sich auch in Gallien bemerkbar machen und die Geschichtschreiber zwingen müssen, ihrer Erwähnung zu thun; nun geschieht dieses aber nach der gegnerischen Ansicht im historischen Sinn des Worts fast gar nicht. Dagegen stellen wir noch diese Bemerkung: auch die Ubier siedeln auf die linke Rheinseite hinüber; wie geschieht es denn nun, daß die Sygamber fast gänzlich auf der linken Rheinseite verschwinden, während die Ubier, die weniger kriegerisch, weniger deutsch gesinnt waren als die Sygamber, wenn auch dem römischen Reich einverleibt, sich doch in der Geschichte erhalten? Daß übrigens von den Sygambern nach der Stelle in den Annalen des Tacitus, wo eine Cohorte Sygamber bei dem thracischen Aufstand auf Seiten der Römer ruhmvoll, wie gewöhnlich, kämpfte, zum letztenmal geschichtliche Erwähnung geschehen, ist eine unrichtige Ansicht, wie wir gleich nachher sehen werden. Es ist aber überhaupt nothwendig, in der ältesten deutschen Geschichte sich daran zu erinnern, daß die Nachrichten aus einer feindlichen Quelle fließen, daß die alten Deutschen keine Mittel hinterlassen haben, einzelne Angaben der römischen Schriftsteller, die zu ihrem Nachtheil sprechen, zu prüfen, daß das ganze Capital, welches der alte Deutsche besaß, daß sein Ruhm und sein Stolz einzig seine Freiheit war; daß das ganze Capital, welches der Römer besaß, das Vaterland war,

eine Idee, unter welche Alles sich beugen oder, was sich nicht beugen konnte, brechen mußte, und daß auch die römische Geschichte dieser allgemeinen Nothwendigkeit nicht enthoben, sondern der Macht dieser Idee dienstbar war, und daß überhaupt bei der römischen Geschichte die Geschichtsforschung gegen die Geschichtsdarstellung, welche ihnen Alles war, zurücktreten mußte.

„Strabo aus Capadocien, kein eigentlicher Römer, ein Freund der stoischen Philosophie und hochverdient um die alte Geographie, der im fünften Jahre der Regierung des Tiberius das vierte Buch seiner Geographie vollendete, welcher Kunde von der Versetzung der Sygamber hatte, berichtet nicht, daß die ganze Völkerschaft auf die linke Rheinseite herübergezogen worden sei, sondern daß ein Theil, wenn auch ein kleiner Theil derselben, zurückgeblieben sei. Aber was hätte, sagt man, den Tiberius bestimmen können, einen Theil der Sygamber in ihrem alten Gebiete zurückzulassen? Die Antwort liegt in den Worten des Tiberius bei Tacitus: se plura consilio quam vi perfecisse. Denn wie, wenn ein Theil der Sygamber sich durch die List oder die Versprechungen des Tiberius nicht hätte bestimmen lassen, wenn ein Theil der Sygamber sich seinem Schwerte durch die Flucht entzogen hätte, könnte man dann noch fragen, was den Tiberius bestimmt habe, einen Theil der Sygamber auf der rechten Rheinseite zurückzulassen? Hätte Strabo, der so große Reisen gemacht, um sein Werk zu schreiben, sich auch an den Rhein begeben, dann würden wir wahrscheinlich von ihm erfahren haben, daß der zurückgebliebene Theil der Sygamber nicht so ganz unbeträchtlich gewesen sei; denn wären sie nach Tacitus wirklich aus der Geschichte verschwunden, dann würde ihr Name nicht so oft noch genannt worden sein. Ihr Name findet sich nicht bloß bei Juvenal, Martial, sondern bei Dichtern aus dem 5. und 6. Jahrhundert, bei Claudian, Sidonius Apollinaris und Venantius Fortunatus. Freilich sind dieses Dichter: aber mit dieser einfachen Bemerkung kann man ihre Zeugnisse nicht beseitigen; den Dichtern ist Vieles erlaubt, nur nicht, sich lächerlich zu machen. Das würden die Genannten aber gethan haben, wenn die Sygamber schlechthin nicht mehr existirt hätten. Wir

wollen dieses an dem einen oder andern Beispiel zeigen. Claudian blühte unter Theodosius und dessen Söhnen Honorius und Arcadius; was für die Muse des Horaz Augustus und Mäcenas war, das waren für Claudian Honorius und Stilicho. In dem Lobe dieser Männer ist Claudian überschwenglich: nicht bloß im Innern des Reiches stellen sie das goldene Zeitalter her, sondern auch die äußern Feinde unterwerfen sich fast ohne Schwertstreich und liegen den römischen Machthabern, namentlich dem Honorius zu Füßen. In seinem Gedicht auf das vierte Consulat des Honorius wird angegeben, Honorius habe den Frieden auch am Rhein wiederherstellen wollen; die Stelle lautet:

Et Rhenum pacare iubes. Volat ille citatis
Vectus equis, nullaque latus stipante caterva,
Aspera nubiferas, qua Rhaetia porrigit Alpes
Pergit, et hostiles, tanta est fiducia, ripas
Incomitatus adit. Totum properare per amnem
Attonitos humili reges cervice videres.
Ante ducem nostrum flavam sparsere Sycambri
Caesariem, pavidoque orantes murmure Franci
Procubuere solo. Iuratur Honorius absens.

Der Dichter sagt, vor dem Feldherrn des Honorius hätten die gelbhaarigen Sygamber sich hingeworfen, die Franken hätten zu seinen Füßen gelegen und hätten kaum vor Angst sprechen können. Und wie nun, wenn es zur Zeit des Honorius keine Sygamber mehr gegeben hätte, wenn die Sygamber zur Zeit des Honorius mehr als dreihundert Jahre aus der Geschichte und aus der Welt verschwunden gewesen wären, hätte dann Claudian nicht etwas Lächerliches gesagt, wenn er gesagt hätte, die Sygamber, die gar nicht mehr existirten, hätten sich dem Honorius zu Füßen geworfen? In seinem Epithalamium auf die Hochzeit des Kaisers Honorius redet Claudian die kaiserliche Braut an: sie wird als Kaiserin überall verehrt, sie wird herrschen über den Rhein wie über die Elbe, man wird ihr dienen, sie wird selbst bis in die Mitte der Sygamber als Königin einherziehen.

I digno nectenda viro, tantique per orbem
Consors imperii! Iam te venerabitur Ister.

Nomen adorabunt populi. Iam Rhenus et Albis
Serviet. In medios ibis Regina Sycambros.
Quid numerem gentes, Atlanteosque recessus
Oceani? toto pariter dotabere mundo.

Wie wäre Claudian dazu gekommen, zu sagen, die Kaiserin werde in der Mitte der Sygamber erscheinen, wenn es kein Sygambervolk mehr gegeben hätte? Wäre die Schmeichelei nicht lächerlich geworden, wenn Claudian gesungen: die Kaiserin werde ihre Gewalt über ein Volk ausdehnen, was seit mehren Jahrhunderten zu sein aufgehört hatte? Daß Claudian, indem er hier von dem Rhein und der Elbe und den Sygambern redet, von Völkern spricht, die den Römern nicht unterworfen waren, unterliegt keinem Zweifel.

„In seinem Lobgedicht auf den Stilicho beschreibt Claudian den Zug dieses tapfern Heerführers des Theodosius den Rhein herab: der Zug ist in der Beschreibung des Dichters kein Feld-, sondern ein Triumphzug; die feindlichen Völker am Rhein eilen ihm auf Schiffen entgegen, um sich ihm, durch den bloßen Namen geschreckt, zu Füßen zu werfen!

Rhenumque minacem
Cornibus infractis adeo mitescere cogis,
Ut Salius iam rura colat, flexosque Sycambri
In falcem curvent gladios, geminasque viator
Cum videat ripas, quae sit Romana requirat:
Ut iam trans fluvium non indignante Cauco
Pascat Belga pecus, mediumque ingressa per Albin
Gallica Francorum montes armenta pererrent.

Stilicho bricht die Macht des Rheines und bringt die Salier und die Sygamber dahin, daß sie ihre Schwerter in Pflugschaare umwandeln; das rechte Rheinufer ist bereits so angebaut, daß der Wanderer dasselbe von dem linken, wo die Cultur der Römer herrscht, nicht mehr unterscheiden kann. Kann es noch zweifelhaft sein, daß Claudian die Sygamber auf der rechten Seite des Rheines, nicht auf der linken Seite dieses Stromes dachte? Daß Claudian aber mit den Verhältnissen am Rhein nicht unbekannt war, würde nicht schwer sein, vollkommen genügend darzuthun.

Die Stelle beim Juvenal läßt an und für sich die Deutung zu, daß die Sygamber als besondere Völkerschaft zu seiner Zeit nicht mehr vorhanden waren, wiewohl sie durch diese Deutung verlieren würde. Aber bei dieser Stelle kömmt die Erklärung des alten Scholiasten in Betracht, welcher uns sagt, unter den Chatten und Sygambern seien deutsche oder fränkische Völkerschaften zu verstehen. Der Commentar dieses ungenannten Scholiasten wird an das Ende des 3. und in den Anfang des 4. Jahrhunderts gesetzt, und wenn er die Sygamber für eine fränkische Völkerschaft erklärt, so mußte er an den Fortbestand der Sygamber glauben und ihr Verhältniß zu dem Frankenbund kennen. Es wird ferner eingewendet, man berufe sich auf diese Dichter ohne allen Grund und ohne zu merken, daß die Zeugnisse, worauf man sich beruft, nicht einmal, was man wolle, besagen, denn hiernach bilde das Volk der Sygamber nicht etwa einen Theil des fränkischen Volkes, sondern es bestehe zwischen den Franken und Sygambern völlige Identität, so daß der neue Name der Franken an die Stelle des alten sygambrischen getreten sei. Wer das behauptet, muß die Stellen aus dem Claudian entweder gar nicht oder nur oberflächlich gelesen haben: er nennt ausdrücklich Sygamber und Franken und eben so ausdrücklich Salier und Franken, und eben so bestimmt unterscheidet Sidonius Apollinaris die Franken von den Sygambern, wenn er sagt:

Tu Tuncrum et Vachalim, Visurgin, Albin
Francorum et penitissimas paludes
Intrares, venerantibus Sycambris
Solis moribus inter arma tutus.

Diese Verschiedenheit der Benennung begreift man, wenn man sich erinnert, daß das Völkerbündniß den gemeinsamen Namen Franken führte, daß somit die Sygamber Franken, aber nicht alle Franken Sygamber waren, und wenn nun die Sygamber statt der Franken, die Franken im Allgemeinen Sygamber genannt werden, oder wenn neben dem Namen der Franken die Sygamber noch insbesondere erwähnt werden, so geschieht dies, weil die Sygamber den Urstamm der Franken, den Kern des Frankenbundes bildeten und weil der Ruf der Tapferkeit der

Sygamber eben so alt als weit ausgebreitet war. Gildo hatte Afrika aufgewiegelt und hatte sich gegen Rom aufgelehnt; Claudian schrieb ein Gedicht gegen diesen Empörer, worin er zum Kampf gegen denselben die Römer anfeuerte. Dem Dichter erscheint der Geist des Honorius: der Geist will Alles aufbieten, die Empörung niederzuwerfen; ganz Deutschland will er gegen den Gildo aufrufen, und die Sygamber sollen die Deutschen mit ihrer Flotte begleiten. Auch hier sind die Sygamber unter den Deutschen mit einbegriffen, aber wegen ihres kriegerischen Muthes werden sie insbesondere genannt. Die Peutingersche Tafel führt an den Mündungen des Rheines die Chamavi mit den Worten: Chamavi qui et Franci, d. h. die Chamaver, welche auch Franken genannt werden, auf, und so werden die Sygamber ebenfalls Franken genannt.

„Eine Einwendung wollen wir noch mit zwei Worten berühren. Man beruft sich nämlich auf das gänzliche Stillschweigen der gleichzeitigen Geschichtschreiber, des Julian, Ammian, Sulpicius Alexander, der Notitia Imperii. Wir erwidern: der Name Francus und Francia war, wie uns der h. Hieronymus berichtet, ein neuer Name; einige Schriftsteller brauchten den neuen, andere den ältern Namen, und wenn nun Julian, Ammian, Sulpicius Alexander und Andere den neuen Namen Franken gebrauchen, so ist dies um so begreiflicher, weil sie den Verhältnissen näher standen. Weil sie einsahen, daß der ältere Name nicht ganz mehr zutreffend war, so bedienten sie sich des neuern. Wie langsam ältere Namen sich aus der Sprache verlieren, wenn neue an ihre Stelle treten, ist an sich zu einleuchtend, als daß es nothwendig wäre, es zu beweisen. Man begreift aber auch, wie man auf der andern Seite statt des Wortes Franke sich des Namens Sygamber bedienen konnte, weil nämlich in diesem Worte zugleich Alter und Ruhm der Abstammung enthalten war. Wenn nun der h. Remigius den Chlodowig einen Sygamber nennt, so haben wir jetzt das gute Recht kennen gelernt, mit dem er dieses gethan hat; ihn leitete dasselbe Gefühl, was den Dichter Venantius Fortunatus bestimmte, den fränkischen König Charibert wegen seiner Abstammung von den Sygambern

zu preisen, indem er ihn einen Sygamber nannte. Wir könnten zur Unterstützung der von uns vertretenen Ansicht Beispiele genug aus den römischen Geschichtschreibern anführen, wenn dieses für unsern Zweck gefordert würde; wir begnügen uns, nur ein einziges hier mitzutheilen. Plinius berichtet, die Druiden seien unter der Regierung des Kaisers Tiberius, und Suetonius, sie seien von Claudius aufgehoben worden; aber nach Tacitus waren sie nicht aufgehoben worden, wenigstens nicht gänzlich, denn er erwähnt ihrer wiederholt um das Jahr 60 und 70 nach Christus, wo sie ihren Einfluß auf die öffentlichen Angelegenheiten noch ausüben und die Zukunft richtiger, als Tacitus selbst, vorhersagen, indem sie verkündeten, die Herrschaft der Welt werde den Völkern diesseits der Alpen zufallen! Auch Lampridius und Vopiscus bezeugen es, daß die Druiden später, trotz der entschieden lautenden Nachrichten über ihre Aufhebung, noch fortbestanden. Tacitus selbst liefert andere Beweise; so schreibt er an einer Stelle, die Cölner hätten ihren Namen von Agrippa, an der andern, von der Agrippina.

„Ueber die Frage, wo die Sygamber zu jener Zeit, aus welcher wir die ersten geschichtlichen Notizen über sie haben, gewohnt haben, sind viele Untersuchungen angestellt worden, die bis jetzt zu einem feststehenden Resultat nicht geführt haben, auch aus den allgemeinen oben angegebenen Gründen nie dahin führen werden. Nach Clüver gehörte ein großer Theil Westfalens zwischen der Lippe und Hessen, dann etwa die Hälfte des Herzogthums Berg, die ganze Grafschaft Mark und ein Theil des Herzogthums Cleve zu ihrem Gebiete. Die spätern Zeugnisse aber, wo sie bereits unter dem Namen Franken auftreten, zeigen sie uns in den untersten Gegenden des Rheingebietes, dort, wo der Strom sich spaltet, in den nassen und sumpfigen Gegenden, an dem rechten Rheinufer hinauf bis zu der Mündung der Mosel. Daher werden sie von den römischen Schriftstellern paludiculae, paludosi, d. i. Sumpfbewohner, genannt. Strabo schon berichtet, daß sie nahe am Meere wohnten.

„Das Prädicat Sumpfbewohner, welches die römischen Schriftsteller den Franken beilegten, enthält eine Beziehung, die

wir mit Stillschweigen nicht übergehen wollen. Die Sitte, daß Heere und Heeresabtheilungen, Städte und Völker eigene Zeichen, eigene Wappen führen, reicht in ein sehr hohes Alter hinauf. Im 4. Buch Moses finden wir schon diese Einrichtung: Jeder soll, so heißt es dort (2, 2) sich bei seinem Panier, bei dem Zeichen seines väterlichen Hauses lagern. Die Wahl der Bilder wurde durch sehr viele Rücksichten bestimmt, und nicht selten wurden die Verhältnisse des Landes dabei maßgebend und die Bilder aus der Naturgeschichte genommen. So führten die Tyrier eine Muschel im Schilde, die Argiver einen Wolf, die Bewohner von Regium (Reggio) einen Hasen, die Coër eine Schlange, die Vindelicier eine Zirbelmaus, die Athenienser eine Eule, die Cephalonier ein Pferd, die Locrier eine Heuschrecke, die Messenier einen Fuchs, die Peloponneser eine Schnecke, die Perser einen Adler, die Stadt Rom eine Wölfin. Auch einzelne Personen führten Wappen und hatten Thiere in dieselben aufgenommen: Agamemnon führte in seinem Schild einen Löwenkopf, Antiochus einen Löwen, Semiramis drei Elephanten, Vespasian einen Steinbock, Lykurg eine Krähe, ein gewisser Spartianus bei Plutarch eine Fliege, Mäcenas einen Frosch und Ulysses einen Delphin. Nun sagt man uns, die Franken hätten ursprünglich drei Frösche in ihrem Wappen geführt, an deren Stelle unter Chlodowig die drei Lilien getreten seien. Für ein Volk, welches die Sage in den mäotischen, welches die Geschichte in den sumpfigen Gegenden der Niederlande findet, für jene paludicolae oder paludosi waren Frösche als Embleme des Wappens durchaus geeignet, und man kann in der eigenthümlichen Abbildung der französischen Lilien, wie sie sich bis in die jüngste Zeit erhalten haben, eben so leicht drei Frösche als drei Lilien erkennen. Die Sygamber, in sumpfreichen Gegenden geboren, waren eben so tapfere wie gewandte Soldaten zu Wasser wie zu Lande, und Cäsar selbst gibt ihnen das Zeugniß, nichts, nicht Sümpfe noch Wälder vermöchten sie in ihrem Laufe aufzuhalten. Den Ruhm, den Cäsar den Sygambern zuerkennt, haben die Franken zu bewahren gewußt; denn wenn Sidonius Apollinaris, der im 6. Jahrhundert blühte, von den Franken redet, so paart sich ihm

mit dem Namen nicht allein die Vorstellung des Ungestümen, sondern er erkennt den Franken auch den Vorrang als Schwimmer vor den andern deutschen Völkerschaften zu, wie er den Saliern den Ruhm der Geschwindigkeit der Bewegungen im Landkriege zuschreibt.

„Die Frage nach der Abstammung der Franken ist somit keine andere, als die Frage nach der Abstammung der Sygamber. Die Sygamber stammen nach dem Glauben früherer Zeiten von Niemand anders als von den Trojanern selbst ab. Dieser Glaube ist nicht etwa ein poetischer, wie in dem Annoliede, sondern ein solcher, den sich auch die geschichtliche Mittheilung angeeignet, und der bis in die spätern Zeiten fast unangefochten fortgepflanzt worden ist. Es kommt nun darauf an, diese Angabe zu beweisen. Wir wenden uns, um nicht bei spätern Angaben uns aufzuhalten, gleich zuerst an die Geschichte Wasthalds und Hunibalds, aus welcher Johannes Trittheim uns einen Auszug überliefert hat. Hier finden wir viel nähere Angaben über die Herkunft der Sygamber, als wir zu erwarten ein Recht haben. Wir erfahren aus einem Werke, welches zur Zeit Chlodowigs verfaßt worden zu sein sich das Ansehen gibt, daß die Sygamber Trojaner seien, die, nachdem Troja zerstört, auf ihren Irrfahrten sich zuletzt an den Mündungen der Donau niedergesetzt, daß sie hier von den Gothen angegriffen worden, und daß in diesem Kampfe viele Sygamber nebst ihrem König Antenor das Leben verloren hätten. Antenor hinterließ, diesen Angaben zufolge, zwei Söhne, Marcomir und Suimo. Der erste folgte seinem Vater Antenor in der Regierung, und zwar 440 Jahre vor Christi Geburt; dieser, um den unablässigen Einfällen der Gothen zu entgehen, brach mit seinem Volke auf und ließ sich im Lande der Sachsen nieder. Marcomir starb 410 vor Christus und hinterließ drei Söhne: Antenor, Priamus und Nicanor. Antenor folgte seinem Vater in der Regierung; mehrmals setzte er über den Rhein und fiel in Gallien ein. Im 8. Jahre seiner Regierung klagten die Sygamber, daß ihnen ihr Gebiet zu enge sei; sie eroberten das Gebiet, welches später Friesland genannt wurde. Antenor starb 380 vor Christus; sein einziger Sohn hieß Priamus, unter dessen

Regierung die Sygamber ihre bisherige Sprache, die griechische, zu verlernen anfingen. Zwischen mehr Dichtung als Wahrheit führt uns Hunibald durch die Geschichte der Sygamber hindurch bis auf König Antharius, welcher 38 Jahre vor Christus getödtet wurde, dessen ältester Sohn Franck genannt wird, und welcher dem ganzen Volke seinen Namen gab. Der Name Sygamber kam von nun an allmälig in Vergessenheit. Hunibald weiß das Genauere über die Entstehung dieses Namens anzugeben. In einer Schlacht, welche deutsche Völker den Gothen lieferten, führte Franco die Sygamber an; der Ruf: hie Frank, hie Frank! erscholl als Feldgeschrei durch die verbündeten Heere, wie wenn sie den Namen eines höhern Wesens angerufen hätten, und seit der Zeit vertauschte man den Namen Sygamber mit dem Namen Frank. Dieser Name, sagt Trittheim, habe den Franken so wohl gefallen, daß sie sich seitdem nicht anders gegrüßt hätten, als mit den Worten: Ein guten Tag fryer Franck!

„So reich die Schrift Hunibalds an Erfindungen sein möge, den Kern seiner Darstellung hat er nicht erfunden; denn die Sache selbst läßt sich viel weiter in der Geschichte zurückverfolgen, und um nicht zu ausführlich zu werden, wollen wir gleich bis hoch in das Mittelalter zurückgehen. Stellen wir im Allgemeinen zusammen, was das Mittelalter über den Ursprung der Franken zu wissen glaubte, so läßt es sich auf Folgendes zurückbringen. Die Franken oder Sygamber stammen von den Trojanern ab; von Troja ziehen sie, 12,000 Mann stark, zum Tanais; von hier breiten sie sich an den mäotischen Sümpfen aus, wo sie sich niederlassen, eine Stadt Sicambria bauen, lange Zeit wohnen bleiben und zu einem großen Volk heranwachsen. Unter Valentinian hatten sie den Römern sehr nützliche Dienste geleistet, hatten zu Gunsten der Römer ihre Geschicklichkeit bewiesen, Sümpfe und Bruchland zu durchwaten. Unzufrieden mit der drückenden Herrschaft hätten sie, so wird erzählt, den Römern den Gehorsam aufgekündigt, seien unter ihren langgelockten Fürsten durch Thüringen an den Rhein gezogen, hätten hier eine große Stadt zu bauen begonnen, seien von da nach Disparagum und Cameracum gekommen, hätten das Gebiet um die

Saone in Besitz genommen, daselbst lange Zeit gewohnt und seien so allmälig in die historische Zeit eingetreten. Wir finden diese Angaben schon von Hinkmar von Rheims zusammengestellt, der um das Jahr 882 gestorben ist.

„Die nachfolgenden Zeugnisse, deren wir noch manche andere aus den Sammelwerken von Du Chêsne, den Monumenten von Pertz und den Bollandisten beifügen könnten, werden vollkommen ausreichen, die ausgesprochene Ansicht zu beweisen. Wir finden diese Sage bei Roric, gesta Francorum, in der Lebensbeschreibung Siegeberts III, welche, wenn sie auch nicht gleichzeitig mit Siegebert abgefaßt worden, doch aus ältern Quellen schöpft, bei Dudo, bei Otto von Freisingen. Hier erfahren wir, Aeneas und Antenor seien nach der Zerstörung Troja's ausgewandert, Aeneas habe Rom gegründet, Antenor mit 12,000 Trojanern habe Scythien durchzogen, habe sich um die mäotischen Sümpfe herum niedergelassen, und von ihm sei das Volk Antenoriden genannt worden. Ihre Nachkommen hätten eine Hauptstadt gebaut, hätten dieselbe Sicambria genannt, und von dieser hätten sie selbst den Namen Sygamber erhalten. Sie hätten ihre eigenen Könige gehabt, seien den Römern tributpflichtig geworden, und gegen diese, die Römer, seien die Alanen unter Valentinian aufgestanden; diese aber seien von den Sygambern geschlagen worden und zwar unter der Regierung des Sygamber-Königs Priamus, und Valentinian habe ihnen deswegen den griechischen Namen Franci gegeben. Nach dem Tode des Priamus, unter der Herrschaft seines Sohnes Marcovius, seien die Franken aus Sygambrien aufgebrochen, hätten sich nach Thüringen begeben; später seien sie weiter vorgerückt, seien in Gallien eingedrungen, hätten die Stadt Tornacum eingenommen, seien bis Cameracum vorgedrungen und hätten viele Römer in Gallien getödtet. Nach Clodius habe Meroveus regiert, und von diesem hätten die Franken den Namen Merovinger erhalten. Andere Zeugnisse finden wir in dem Chronikon Moissiniacense, welches um das Jahr 818 geschrieben ist, in der Chronik des Sigebertus Gemblacensis, wo die Franken bei ihrem Auszug aus Troja den Antenor als Anführer haben. Ohne weitere Stellen, welche über

diesen Gegenstand sprechen, hier zusammenzustellen, wollen wir sogleich zu Fredegar, dem ältesten fränkischen Geschichtschreiber nach Gregor von Tours, übergehen, der im 7. Jahrhundert lebte und ganz genau den Ursprung der Franken von den Trojanern anzugeben weiß. Nach ihm stammen die Franken von den Trojanern ab; sie verlassen Troja, welches durch die List des Ulysses gefallen war; Friga wird ihr König. Sie theilen sich: eine Abtheilung wendet sich nach Macedonien; die andere, welche nach dem König Friga Frigier genannt werden, durchziehen Asien und lassen sich an den Mündungen der Donau und den Ufern des schwarzen Meeres nieder. Sie theilen sich abermals, und eine Abtheilung derselben begibt sich mit ihrem König nach Europa; sie durchschweifen Deutschland mit Weib und Kindern, bemächtigen sich des Rheinufers und bauen in der Nähe des Rheines eine Stadt nach dem Vorbilde von Troja; sie lassen den Bau dieser Stadt unvollendet; sie werden von Francio Franken genannt. Fredegar hat diese Angaben in seiner Historia Francorum epitomata aufgezeichnet; dieselben, wenn auch in einer etwas verschiedenen Fassung, finden sich in den Excerpten desselben Chronisten.

„Es leuchtet hieraus ein, daß zur Zeit Fredegars die Sage von der trojanischen Abstammung der Franken vollkommen ausgebildet vorhanden war. Die Stellen im Fredegar würden aber noch eine höhere Bedeutung bekommen, wenn es sich nachweisen ließe, daß die Quelle, aus welcher er sie geschöpft haben will, ächt sei. Er beruft sich nämlich auf keinen geringern und jüngern Gewährsmann, als den h. Hieronymus, aus dessen Schriften er seine Angaben geschöpft haben will. Allein in den Werken des Hieronymus kommt, außer der angeführten Stelle, in welcher gesagt wird, der Name Franke sei ein neueingeführter, nichts vor, was den Mittheilungen des Fredegar auch nur als Unterlage hätte dienen können. Das Einzige, was hier noch angeführt werden kann, ist in Beziehung auf den Fredegar sehr wenig. In den Werken des Prosper von Aquitanien kommen zwei Chroniken vor, von denen die erste Prosper zum Verfasser hat; die zweite hingegen ist ihm mit Unrecht zugeschrieben worden.

Diese letztere, welcher man den Namen Chronicon Prosperi Tironis gegeben hat, um sie von der ächten zu unterscheiden, kündigt sich selbst als eine Fortsetzung der Chronik des Hieronymus oder der Chronik des Eusebius, welche Hieronymus übersetzt hat, an, und in dieser Chronik des Prosper finden wir eine Stelle, welche Spuren der fränkischen Trojasage enthält. In derselben wird nämlich zum Jahr 383 bemerkt: Priamus quidam regnat in Francia, quantùm altius colligere potuimus. Indessen glauben wir die Trojasage der Franken noch weiter hinauf verfolgen zu können. Tacitus berichtet nämlich in seiner Germania, die Deutschen behaupteten, Hercules sei in ihrem Lande gewesen; einige unter ihnen versicherten, Ulysses sei auf seiner langen und fabelhaften Reise in den deutschen Ocean und von da in das deutsche Gebiet gekommen und habe die Stadt Asciburg am Ufer des Rheines erbaut, und zum Beweis würde angeführt, daß man dort einen dem Ulysses geweihten Altar, auf dem der Name seines Vaters Laërtes eingeschrieben war, vor langer Zeit ausgegraben habe. Freilich war Ulysses selbst kein Trojaner, aber er war einer von den Helden, welche Troja zerstört hatten, und wir werden später noch darauf hinweisen müssen, daß der Fall von Troja fast gleich verhängnißvoll für die Sieger wie für die Besiegten wurde, und daß beide, Sieger und Besiegte, in allen Ländern und Zonen der bekannten Welt auf langen Irrfahrten umherirren und neue Städte und Völker gründen. Wo dieses Asciburgum gelegen, gibt uns Tacitus selbst nicht genauer an, und die vielen Untersuchungen über die Lage dieses Ortes haben bis jetzt ein entscheidendes Resultat nicht gehabt. Nach der angeführten Stelle in der Germania müssen wir annehmen, Asciburgum habe auf der rechten Rheinseite gelegen, denn Tacitus spricht dort von Deutschland, und die Grenze Deutschlands ist ihm der Rhein; in den Historien hingegen drückt er sich so aus, daß man Asciburgum kaum anderswo als auf der linken Rheinseite suchen kann. Denkt Tacitus in beiden Stellen an dasselbe Asciburgum, dann haben wir dasselbe am Unterrhein, und namentlich zwischen Neuß und Castra vetera oder zwischen Gelduba und Vetera zu suchen, und dann ist dieses Asciburgum in der unmit-

telbaren Nähe der Sygamber auf der linken Rheinseite, oder es ist auf dem Gebiete der Sygamber selbst auf der rechten Rheinseite gelegen. Nicht aber allein nach der Germania des Tacitus, sondern auch nach dem Zeugniß des Ptolemäus war Asciburgum auf der rechten Rheinseite, mithin im Gebiete der Sygamber gelegen. Hätte Minola in der Angabe der Lage von Asciburgum recht, welcher dasselbe von den beiden Armen des Rheines umströmen läßt, dann könnte die bezeichnete Schwierigkeit leicht gehoben werden. Auffallend bleibt es, daß Tacitus, der in seiner Germania so Vieles von den deutschen Völkerschaften zu erzählen und so gut ihre Namen weiß, sich hier so unbestimmt ausdrückt — ceterum quidam opinantur — und uns nicht sagt, welche deutsche Völkerschaft diesen Glauben gehabt habe. Von den Sygambern konnte er freilich dieses nicht berichten, da er diese ein für allemal aus ihren Sitzen vertreiben und aus der Geschichte hatte verschwinden lassen. Bringen wir die Stadt Asciburgum aber nach dem oben Auseinandergesetzten mit den Sygambern in Beziehung, dann finden wir hier die Trojasage wieder, und wenn die Sygamber, die Väter der Franken, gerade den Ulysses für ihren Ahnherrn erklärten, so hatten sie ihre Wahl wohl getroffen, denn in Ulysses, dem kühnen Seefahrer, der den Delphin, den geschwindesten und menschenfreundlichsten aller Fische, in seinem Schilde führte, neben Achilles der hervorragendste Held unter allen, die vor Troja mitgefochten, tritt uns die unermüdliche Ausdauer mit unvergleichlichem Muth und List, mit andern Worten, mit völliger Mißachtung der Wahrhaftigkeit gepaart entgegen, Eigenschaften, welche insbesondere bei den Franken als Nationalcharakter uns begegnen, und wenn die Römer sich rühmten, von Trojanern abzustammen, so konnten alle die Deutschen, die sich zu dem Glauben an die Ankunft des Ulysses am Rhein bekannten, sich einer höhern Abstammung rühmen, der Abstammung von einem der Sieger von Troja!

„Hätte man die Aufgabe, die Ansprüche der Franken auf trojanische Abstammung zu vertheidigen, so müßte diese Vertheidigung sich auf einen höhern Standpunkt der geschichtlichen Betrachtung erheben, von welchem die Völkergeschichte in ihren

ältesten Entwickelungen, in ihren ganzen und großen Massen zu überschauen ist, sie müßte sich auf diesen Standpunkt nicht beschränken, sondern sich überdies auf andere Gebiete des Wissens, auf das Gebiet der Physiologie und der Naturkunde überhaupt begeben, um auch von daher ihre Gründe zu nehmen. Wir haben oben bereits gesagt, daß rothes Haupthaar in dem alten Rom zur Zeit der Kaiser Mode geworden war, daß die sygambrischen Frauen vor andern deutschen Frauen ihr goldfarbenes Haar zum Schmuck eitler und leichtfertiger Römerinnen hergeben mußten. Es bedarf keines Beweises, daß die Sygamber und die Deutschen überhaupt, wie durch ihre Körperstärke, so auch durch ihr rothes Haar sich vor den Römern und Griechen auszeichneten, und fragen wir nun, welche Farbe das Haupthaar der trojanischen Helden gehabt habe, so erfahren wir, daß vor Allen das Haupt des schlauen, erfindungsreichen Odysseus mit rothen Haaren geschmückt war. Nicht bloß unter den spätern Römerinnen, sondern auch unter den Griechen wurde rothes Haar für schön gehalten: fürstliche Kinder und Heldensöhne erschienen auf dem attischen Theater stets im Schmuck des rothen Haupthaars; rothes Haupthaar trug Ganymed, der Sohn des Königs Troas, dem Troja Erbauung und Namen verdankt; rothes Haar trugen Achill und Menelaos, und den Ruhm des rothen Haarschmucks haben die christlichen Maler auf die spätern Zeiten fortgepflanzt, indem sie die heilige Jungfrau mit solchen Haaren geschmückt auf ihren Bildern darstellten. So sehr war das rothe Haar im Alterthum geschätzt, daß selbst den Hausthieren dieser Farbe ein höherer Werth und mystische Bedeutung beigelegt wurde. Die Rosse, von denen Achilles und Hektor getragen wurden, hatten Goldfarbe, und es ist kaum zu bezweifeln, daß das Lieblingspferd des Kaisers Augustus, *φωσφόρος* oder Lucifer genannt, welchem Augustus ein Denkmal errichten ließ, das von römischen Dichtern besungen wurde, von gleicher Farbe gewesen. In dem Koran des Mahomed finden wir die rothe Kuh, und diese Sure des Koran ist die rothe Kuh überschrieben, von einer Stelle aus dem Pentateuch, in welcher, nach den Worten des Korans, Moses den Israeliten gebietet, eine rothe Kuh zu opfern, eine Kuh „„von

rothgelber Farbe, so hochrothgelb, daß sie die Augen der Zuschauer belustige“". Man sagt, das rothe Haar sei in Griechenland deswegen für schön gehalten worden, weil es dort selten gewesen. Aber nicht Alles, was selten ist, ist schön oder wird dafür gehalten: auch in Aegypten war das rothe Haar selten und wurde dort nicht für schön gehalten; auch jetzt ist das rothe Haar in Deutschland selten und wird nicht für schön gehalten, und konnte nicht so gut in Griechenland wie in Deutschland ein Wechsel in der Farbe der Haare eintreten, und konnte der Ruhm des rothen Haares sich nicht aus den alten Zeiten herschreiben, wo es in Griechenland häufiger war? Wir brauchen eben so wenig zu erinnern, daß sich die Farbe des Haares von Geschlecht zu Geschlecht fortpflanzt, als daß Sitten und Trachten des Volkes, daß selbst die Spiele der Kinder bei aller Veränderlichkeit der Mode ihren Urtypus beibehalten und durch Jahrtausende sich zurückführen lassen. Man weiß, daß im Rheinland und in Brabant der Kittel einheimisch ist. Sein Name ist griechisch; er ist von χιτών oder κιθών abgeleitet; er hat neben dem Namen Form und Farbe des alten griechischen Kleidungsstückes bewahrt und erschien bis in die letzten Zeiten in Verbindung mit jener Kopfbedeckung, deren Typus unter dem Namen der phrygischen Mütze auf alten Denkmalen erscheint und ihren Ursprung auf das trojanische Gebiet zurückführt, wie phrygische Tracht auf die Priamiden und die Trojaner im Allgemeinen hinweist. Wir dürfen diesen Gegenstand hier nicht weiter und nach andern Seiten hin verfolgen und kehren daher zu unserer Aufgabe zurück.

„Begleiten wir nun die Franken in ihre neuen Wohnsitze nach Gallien, so finden wir, daß sie dort den Glauben an ihre trojanische Abstammung bei mehreren gallischen Völkerschaften, namentlich bei den Arvernern, den Häduern und Sequanern vorgefunden haben. Ohne uns mit der Frage zu beschäftigen, ob nicht etwa die Franken erst auf gallischem Boden die Sage von der trojanischen Abstammung aufgenommen haben, beschränken wir uns auf die Bemerkung, daß der Glaube an diese Abstammung unter den genannten gallischen Völkern sehr hoch in die Geschichte hinaufreicht. Ammianus Marcellinus berichtet nämlich,

nach dem Timagenes, einem griechischen Schriftsteller, daß die Bevölkerung Galliens zum Theil aus Griechen, die nach dem Falle Troja's Griechenland verlassen, abstamme. Aiunt quidam, paucos post excidium Troiae, fugitantes Graecos ubique dispersos, loca haec occupasse, tunc vacua. Regionum autem incolae id magis omnibus asseverant, quod etiam nos legimus in monumentis eorum incisum. Dieser Timagenes schrieb zu Zeiten des Augustus, und so muß die Sage bis dahin mindestens hinaufreichen. Unter den genannten gallischen Völkern wurden, nach Cäsars Bericht, die Häduer von den Römern und selbst von dem Senat öfter Brüder und Verwandte genannt, und von dieser Benennung ließe sich ein Schluß auf die trojanische Abstammung der Häduer ziehen; denn stammen die Römer von den Trojanern ab, und sind die Häduer Blutsverwandte der Römer, so müssen die Häduer auch Blutsverwandte der Trojaner sein und, wie die Sache historisch lag, von den Trojanern abstammen. Allein man ist nicht gezwungen, das Wort fratres oder consanguinei im eigentlichen Sinne zu nehmen; es wird weit richtiger für uneigentliche Verwandtschaft genommen und in demselben Sinne der Courtoisie, in welchem unsere Fürsten und Könige sich Brüder und Vettern nennen, wenn sie auch durch kein Band der Verwandtschaft verbunden sind. Diese Benennung hat sich bis Constantin noch in Geltung erhalten, indem der Rhetor Eumenius, der selbst ein Häduer war, sie geltend zu machen sucht, jedoch so, daß man aus seinen Worten sieht, er habe nicht an eine eigentliche Verwandtschaft der Häduer mit den Römern geglaubt. Fuit olim Saguntus foederata, fuit amica Massilia, protegi se maiestate Romana gratulabatur, imputavere se origine fabulosa in Sicilia Mamertini, in Asia Ilienses; soli Aedui non metu territi, non adulatione compulsi, sed ingenua et simplici charitate fratres populi Romani crediti sunt appellarique meruerunt.

„Wir haben die Sage von der Abstammung der Franken so weit verfolgt, als geschichtliche Mittheilungen es uns möglich machen; wir sind aber von selbst in diesem Wege auf einem Punkt angekommen, von welchem sich unser Gesichtskreis in einem

ungeheuern Maaße erweitert, und um denselben ganz zu durchmessen, ist es nöthig, zur Zerstörung Troja's wie zum Centrum hinaufzusteigen, um dort die Radien zu erfassen, die sich in der ungeheuren Peripherie ausdehnen. In der Iliade XX, 307, 308 ist eine prophetische Stelle enthalten, welche den Aeneas nicht ohne Hoffnung läßt, sondern verkündet, daß auch nach dem Fall von Ilium Aeneas und seine Nachkommen über die Trojaner herrschen werden.

Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,
Καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.

Wo Aeneas über die Trojaner herrschen werde, das war nicht vorher verkündigt worden; aber die Vorhersagung mußte in Erfüllung gehen, und Aeneas mußte als Fato profugus umherirren, um sich ein neues Reich zu gründen. Wie diese Vorhersagung in Erfüllung gegangen sei, darüber bildeten sich verschiedene Sagen; hier behauptete man, Aeneas habe sich in Thracien, dort, er habe sich in Arkadien, wieder anderswo, er habe sich in Sicilien, und abermals anderswo, er habe sich in Italien mit seinen Gefährten niedergelassen und habe dort seine Tage beschlossen. Das Schicksal der Griechen, welche als Sieger von Troja zurückkehrten, war kaum günstiger als das der Besiegten; die ruhmvollsten Heerführer der Griechen, vor allen Ulysses, mußten nach dem Siege zu Wasser und zu Lande umherirren, gründeten Städte und Reiche, und so wurde der Sturz von Troja eine neue vagina gentium, aus der hervorgegangen zu sein die größten Städte und angesehensten Völker sich rühmten. Drei Richtungen waren es vornehmlich, nach welchen die Trojaner auseinandergingen: eine Abtheilung, mit Aeneas an der Spitze, kam nach Italien, wovon die Albaner und von diesen die Römer abstammen; die zweite Abtheilung, von Antenor geleitet, gelangte durch die Buchten des adriatischen Meeres in das Land der Liburnier und gründete dort ein neues Reich, dessen Hauptstadt Padua wurde; die dritte Abtheilung endlich war diejenige, von denen, wie wir gesehen haben, die Franken ihre Abkunft herleiten. Daß Aeneas auch auf diesen Irrfahrten vor Andern hervorragte, darf erwartet werden, und so finden wir

denn an den verschiedensten Orten sein Andenken erhalten: zu Aenus in Thracien, in Pallene, in Aeneia an dem Meerbusen von Thermä, auf Delos, in Orchomenos und Mantineia in Arkadien, auf den Inseln Kythera und Zakynthus, in Leukas und Ambrakia, in Buthrotum in Epirus, in Drepana und Segesta auf Sicilien, in Karthago, auf dem Vorgebirge Palinurus, in Kumä, Misenum, Kajeta und endlich in Latium, wo er den ersten kleinen Grundstein zu dem mächtigen Rom und seiner Herrschaft legte. Nachdem Aeneas in Latium gelandet war und sein neues Reich gegründet hatte, finden wir eine große Reihe von Städten in Latium, die ihren Ursprung, wenn auch nicht von Aeneas selbst, doch von irgend einem seiner Genossen oder Abkömmlinge herleiten.

„Wie die Römer über die Richtigkeit der einzelnen Angaben auch denken mochten, der Glaube, daß das römische Volk von den Trojanern abstamme, wurde nicht bloß von den Dichtern gepflegt, sondern auch von den Geschichtschreibern Livius, Sallust, Plutarch, Justinus u. A. mehr oder minder entschieden ausgesprochen. Livius, obgleich er in der Vorrede zu seiner römischen Geschichte sich die Freiheit seines Urtheils über die Erbauung der Stadt wahrt, beginnt seine Geschichte mit dem Fall Troja's und zeigt den Faden genau auf, der den Untergang dieser Stadt mit der Erbauung Roms verbindet. Urbem Romam sicut ego accepi, sagt Sallust, condidere atque habuere initio Troiani, qui Aenea duce profugi, sedibus incertis vagabantur. Es würde nicht schwer sein, nachzuweisen, daß die ältern lateinischen Schriftsteller fast alle die Sage von der Ankunft des Aeneas in Latium kannten. Selbst die griechischen Schriftsteller führten die Geschichte Roms auf die Zerstörung Troja's zurück. Virgil fand, wie aus jenen Schriftstellern hervorgeht, den Stoff zu seiner Aeneide reich ausgebildet im Volke vor: er brauchte nichts zu erfinden; nur das Vorhandene hatte er dichterisch zu gestalten, und wie herrlich ihm dieses gelungen, das wurde nicht bloß beim ersten Erscheinen seines Gedichtes durch die höchste Bewunderung kund, mit der es aufgenommen wurde, sondern wird auch durch den Beifall bewiesen, den es bei allen gebildeten

Nationen der Welt gefunden hat. Durch die Aeneide, ein Gedicht, welches von den Römern neben die Odyssee und Iliade gestellt und selbst diesen vielfach vorgezogen wurde, welches durch den Glanz der Sprache und den Zauber der Romantik fesselte und Bewunderung erregte, wurde die Sage von der trojanischen Abstammung der Römer in dem herrlichsten Lichte verklärt. Nichts ist für eine Nation wichtiger, als wenn sie ein Buch besitzt. Was wären die Israeliten ohne das alte Testament, was die Griechen ohne den Homer, was die Muhamedaner ohne den Koran? Das Nationalwerk der Römer war die Aeneide. Die Aeneide wurde in den Schulen erklärt, von den Knaben auswendig gelernt; sie war eine reiche Quelle, aus welcher das Nationalgefühl des jungen Römers, der nationalstolzer als der stolzeste Brite war, seine Nahrung zog. Der Ruhm des Dichters, der ein so großes Werk geschaffen hatte, ging nicht unter mit dem römischen Staat; sein Werk wirkte über die Trümmer desselben hinaus fort, und ein Zeitalter, welches das Große in den Gedanken und in der That, das ihm menschliche Kräfte zu übersteigen schien, höhern Geistern oder Dämonen zuschrieb, welches Albertus Magnus und den Papst Sylvester II unter die Zauberer versetzte, erkannte auch in dem Virgil einen Zauberer und zugleich seinen Führer und Lehrer. Der größte Dichter des Mittelalters und einer der größten Dichter aller Zeiten, der Dichter der göttlichen Komödie, singt von dem Dichter der Aeneide:

Tu se' lo mio maestro e il mio autore:
Tu sei solo colui da cui io tolsi
Lo bello stilo che m'a fatto onore.

„Ein Heldengedicht wie die Aeneide mußte der Trojasage unter den Römern, welche fast von allen Schriftstellern dieses Volkes erwähnt wurde, einen höhern Grad von Glaubwürdigkeit verleihen, zumal da der Inhalt nicht bloß dem Nationalgefühl, sondern auch dem Familienstolz schmeichelte; denn nicht wenige römische Familien leiteten ihre Abstammung von den trojanischen Geschlechtern ab, wie wir nachstehend zeigen werden. Vor allen andern muß hier die Familie der Julier, welcher Julius Cäsar angehörte, erwähnt werden. Nach dem Zeugniß des Livius,

Dionysius von Halicarnaß und des Suetonius leitete sie ihr Geschlecht von Julus, dem Sohn des Ascanius, nach Andern dem Sohn des Aeneas, ab. Cäsar selbst setzte kein Bedenken in die Richtigkeit dieser Angaben. Nach dem Zeugniß des Festus stammten die Aemilier von Aemilus, dem Sohn des Ascanius, die Atier aber von dem Trojaner Atis ab. Die Familia Cäcilia, die Familia Clölia, die Familia Cluentia, die Familia Gegania, die Familia Junia, die Familia Memmia, alle führten ihren Stammbaum nach Troja zurück. Daß die Familia Nautia einen gleich alten Ursprung gehabt habe, wird von Dionysius, Virgilius, Festus und Servius bezeugt; die Familia Sergia erkannte den Trojaner Sergestes als ihren Ahnherrn an. Fast alle diese Familien wurden auch von Virgil in der Aeneide verherrlicht und bekleideten die höchsten Aemter im römischen Staat. Außer den genannten gab es viele andere Familien in Rom, die ihren Stammbaum von den Trojanern herleiteten. Nach dem Zeugniß des Servius hatte Varro ein eigenes Buch über diejenigen römischen Familien geschrieben, die von den Trojanern abstammten, und eben dieses Umstandes wegen werden diese Familien von Juvenal Troiugenae, Trojaentstammte, genannt. Wie die genannten Familien sich ihres Ursprungs bewußt blieben, so waren auch die andern angesehenen römischen Familien bemüht, ihre Abstammung nicht in Vergessenheit gerathen zu lassen. Die Familien der Furier, Sulpicier, Curiatier, Quinctier, Servilier, Coruncanier, Porcier schrieben ihren Ursprung von den alten Latinern her, während die Aurelier, Curtier, Calpurnier, Claudier, Pomponier, Turannier, Marcier ihre Stammbäume von den Sabinern, die Cölier, Tarquinier den ihrigen von den Hetruskern herleiteten.

„Es war aber nicht bloß der Ruhm der alten Abstammung einzelner Familien, welcher das historische Verhältniß zwischen den Römern und Trojanern lebendig erhielt, sondern die römische Staatsgewalt selbst legte einen hohen Werth auf diese Beziehung und gab in vielen Fällen ihre Vorliebe für die Ilienser zu erkennen. Als die römischen Legaten, um die idäische Mutter abzuholen, sich nach Pessinus begaben, rühmten sie sich vor dem

König Attalus ihres trojanischen Ursprungs, und bei dem Friedensschluß mit dem König Antiochus dem Großen übergaben sie den Iliensern, weniger wegen ihrer Verdienste, als aus Rücksicht darauf, daß die Römer von ihnen abstammten, die Städte Rhoeteum und Gergithum. Dem Sohne des Antiochus versprachen später der Senat und das römische Volk Freundschaft unter der Bedingung, daß er ihre Verwandten, die Ilienser, von allen Abgaben befreie. Diese verwandtschaftliche Beziehung erkannte Scipio, als er sich auf dem Gebiete der Ilier befand, eben so freudig an, als die Ilier selbst, und als unter Claudius sich Widerspruch gegen die Privilegien erhob, welche man den Iliern so reichlich bewilligt hatte, war es der junge Nero, welcher eine griechische Rede zu Gunsten der Ilier im Senate hielt, wodurch die Sache derselben siegte. Unter Augustus war man bereits so weit in der Schwärmerei für Ilium oder Troja gekommen, daß eine politische Partei Ilium wiederherstellen und zur Hauptstadt des römischen Reichs im Orient erheben wollte. Wir verdanken dieser Idee, deren Ausführung Augustus sich entschieden widersetzte, eine der schönsten Oden des Horaz, dessen dichterisches Genie hier, wie so oft, der Politik des Kaisers dienen mußte. Nicht bloß die Schule und die Politik mußten der Idee von der Abstammung der Römer Nahrung geben, selbst mit den Spielen wurde sie verflochten, um so das Leben des Römers von Jugend auf ganz damit zu durchdringen. Das Trojaspiel (Troianus ludus, ludicrum Troiae) war eine eigenthümliche Art von militairischen Uebungen, welche von der adeligen Jugend Roms im Circus zu Pferd ausgeführt wurden, eine Art von Spiel, welches die Kaiser, namentlich Tiberius, Claudius, Nero und Andere bei festlichen Veranlassungen der militairischen Jugend im Circus gaben. Der Kaiser Nero war ein Freund dieses Spiels in seiner Jugend gewesen, und als er, damit es kein Verbrechen gäbe, welches er nicht geübt, zum Brandstifter wurde, sang er den Untergang Troja's, dessen Fall das brennende Rom ihm vergegenwärtigen sollte! Als Erfinder dieses Spiels wurde Ascanius, der Sohn des Aeneas, nach Andern Aeneas selbst genannt.

„Wenn nun, wie wir gesehen haben, einzelne Familien und die Staatsgewalt selbst den Ursprung der Römer auf die Trojaner zurückführten, so müßte es auffallen, wenn nicht auch einzelne Städte Italiens Ursprung und Namen von Troja abgeleitet hätten. Diese Vermuthung wird durch die That vollkommen bestätigt; ehe wir aber dazu übergehen, diesen Beweis zu liefern, haben wir eine allgemeine Bemerkung voranzuschicken: wir begegnen auf dem Gebiete, auf welchem wir uns hier befinden, nicht einmal der Thatsache, daß einer und derselben Stadt verschiedene Ursprünge, verschiedene Namen beigelegt werden. Nicht selten hat die fabelnde oder sich selbst unklare Wissenschaft solche Verschiedenheit hervorgerufen, aber oft auch die Geschichte selbst. Die Kriege hatten unter den alten Völkern einen ungleich grausamern und vernichtendern Charakter als in den christlichen Zeiten. In besiegten Städten wurde Alles, was dem Sieger nicht dienen konnte, ohne Rücksicht auf Alter und Geschlecht, grausam niedergemacht; wer aber dem Sieger nützen konnte, mußte ihm in Sclavenketten dienen. Wurden die zerstörten Städte vom Feind wieder aufgebaut, so erhielten sie neue Namen, und der ältere Name kam ganz oder zum Theil in Vergessenheit. Bei den ewigen Kriegen, in welchen sich die alte Welt bewegte, konnte eine und dieselbe Stadt von diesem Schicksal mehrmals getroffen werden. Nicht allein wenn Städte zerstört worden waren, auch wenn sie sich durch Treue und Dienstleistungen ausgezeichnet hatten, wurde ihr Name verändert. Nach dem Zeugniß des Dio ertheilte der Senat solchen Städten Ehrentitel. Ohne diese Bemerkung verwickelt man sich bei Fragen der Art in unnöthige Schwierigkeit, und die Kritik wird leicht versucht, zu leugnen, wo sie nur genauer zu untersuchen hätte.

„Indem wir nun zu dem oben bezeichneten Gegenstande übergehen, knüpfen wir gleich an die Landung des Aeneas in Latium an, und hier finden wir denn, daß Aeneas sich zuerst mit den Seinigen in dem Gebiet von Laurentum niederließ, daß er daselbst sein Lager aufschlug, und daß dieses Lager Troja genannt wurde, aus welchem später eine kleine Stadt hervorging, welche den Namen Troja schlechthin oder Troia nova führte; wenigstens

wird dieses Lager oder Castrum von Virgil stets als eine Stadt bezeichnet, womit auch andere alte Schriftsteller übereinstimmen. Dieses Troja ist wie viele Städte und Völkerschaften des alten Latiums verschwunden, und wie oft die Bewohner dieses von der Natur gesegneten Landstriches verdrängt worden und in den ältesten Zeiten gewechselt, davon liefert Plinius der Aeltere einen Beweis, indem er nicht weniger als 53 Völkerschaften nur in einem Theile Latiums namentlich aufzählt, die spurlos verschwunden seien. Aeneas, nachdem er von dem König Latinus Land angewiesen erhalten und dessen Tochter Lavinia geheirathet hatte, erbaute nicht weit von Neu-Troja eine Stadt, die er nach dem Namen seiner Gemahlin Lavinia Lavinium nannte, und nun finden wir eine Reihe anderer Städte, die ihren Ursprung von Aeneas, seinen Verwandten oder seinen Waffengefährten ableiten. Wir erwähnen zuerst Alba longa, eine Stadt, die nicht weit von der jetzigen Stadt Albano gelegen war. Als Erbauer dieser Stadt wird fast einstimmig von den römischen Schriftstellern Ascanius, der Sohn des Aeneas, genannt, welcher Lavinium verließ, um sich hier eine eigene Stadt und Herrschaft zu gründen. Alba longa wurde für die römische Geschichte ein sehr bedeutender Ort; sie wurde die Mutter des römischen Volks, der Ring, durch welchen das römische Reich mit Troja verbunden wurde. Deswegen setzt Virgil diesen Satz an die Spitze seines großen Nationalgedichtes:

genus unde Latinum
Albanique patres atque alta moenia Romae.

Außer Alba longa leiteten manche andere Städte Latiums ihren Ursprung von Troja ab; so wurde z. B. die Erbauung Lanuviums (von Lavinium zu unterscheiden) Diomedes, dem Sohne des Deiphiles, die Erbauung Tusculums Telegonus, dem Sohne des Ulysses, zugeschrieben. Antium nannte den Ascanius, Cora den Aeneas selbst oder den Dardanus ihren Erbauer. — Wir dürfen diesen Gegenstand hier nicht weiter verfolgen und verlassen denselben, indem wir nur noch berichten, daß das Schiff, auf welchem Aeneas mit seinen Gefährten in Latium gelandet war, in Rom als Reliquie aufbewahrt und verehrt wurde. Hat man

den Procopius, der uns dieses, so viel ich weiß, allein berichtet, nicht hintergangen, als man ihm ein solches Schiff in Rom zeigte, dann begreifen wir, wie dasselbe wesentlich dazu beitragen mußte, den Glauben an Alles, was an die Landung des Aeneas in Latium geknüpft war, zu befestigen.

„Wie es Rom und andere Städte in Latium, so gibt es auch auf der spanischen Halbinsel eine Anzahl Städte, die ihren Ursprung auf den trojanischen Krieg zurückführen. Ich begnüge mich bloß darauf hinzuweisen. Hier finden wir nun zunächst die Stadt Tuy, welche Diomedes, den König von Anatolien, den Sohn des Tydeus und der Deiphila, als ihren Stifter verehrt. Entfernte Anklänge an griechische Namen haben fabelnde Gelehrte verleitet, den Ursprung der Städte Cale und Urci von Trojanern herzuleiten, und daß Lissabon, Ulysippo, von Ulysses gegründet worden sei, wird schon von Strabo berichtet, der zugleich hinzufügt, daß in Spanien noch sehr viele Spuren von der einstigen Anwesenheit des Ulysses und seiner Gefährten vorhanden seien. Wir wollen hierbei aber nicht länger verweilen, sondern sogleich nach Britanien übergehen, um zu sehen, ob nicht auch bis dorthin die Trojaner und ihre Anführer vorgedrungen seien. Und in der That finden wir die Trojasage auch in England wieder. Zufolge dieser Sage stammen die Briten von Brutus ab; dieser Brutus war der Urenkel des Aeneas, der Sohn des Aeneas Sylvius, der nach einer zehnjährigen Irrfahrt zu Wasser und zu Lande endlich in Britanien mit seinen Gefährten landet, die Einwohner sich unterwirft und ein neues Reich stiftet. Dieser Kern der britischen Trojasage wurde von den englischen Schriftstellern Hardyng, Fabian, Holinshed und Andern ausgebildet, als geschichtliche Wahrheit vorgetragen und unbedenklich geglaubt. Kurz vor Buchanan hatte ein Engländer von nicht gewöhnlicher Gelehrsamkeit sogar zu beweisen versucht, die Griechen hätten Englisch gesprochen! Unter den Metra des Boethius, welche Alfred dem Großen zugeschrieben werden, befindet sich bereits eine Schilderung der Irrfahrten des Aulixes (Ulysses), ein Beweis von dem Alter und dem Umfang des Interesses, welches die Trojasage in Britanien fand.

„Wie die Engländer, so suchten auch die Schotten ihren Ursprung aus Griechenland, zwar nicht von den Trojanern, aber von den Vorfahren derjenigen Griechen herzuleiten, deren Nachkommen Troja zerstört hatten! Ihr Stammvater war demnach Gathelus, nach Einigen der Sohn des Argus, nach Andern der Sohn des Cecrops, der, nachdem er auf seinen Irrfahrten Griechenland, Afrika, Spanien, Gallien, Italien u. s. w. durchwandert war, endlich in Schottland landete, dort ein neues Reich stiftete und Ahnherr der schottischen Könige wurde. Sowohl in England als in Schottland wurde diese Angabe als historisch zuverlässig bis zum 16. Jahrhundert angenommen. Zweifel an der Aechtheit zu äußern war um so bedenklicher, da diese Sagen verwerfen die alte Abstammung der Könige leugnen hieß. Milton, der Dichter des verlorenen Paradieses, der Freund und lateinischer Secretair Cromwells, der Verfasser einer Schrift, in welcher der Königsmord mit den glänzendsten Waffen der Gelehrsamkeit und Dialektik vertheidigt wird, spricht sich in Ansehung der Glaubwürdigkeit dieser Sage dahin aus, daß die Geschichte dieselbe nicht beseitigen, und daß man ohne zu große Ungläubigkeit nicht annehmen könne, die alten eingeborenen Könige, Lucius und seine Nachkommen, seien nicht wirkliche, sondern erdichtete Personen gewesen. Der Schotte Buchanan hingegen, der in seiner Schrift: de iure regni apud Scotos, gleiche Grundsätze über das Königthum ausgesprochen, hatte sich bereits mit der ihm eigenthümlichen Entschiedenheit gegen die trojanische und griechische Abstammung der Briten erklärt und die Reihe erdichteter Königsgeschlechter verworfen. Ein solches entschiedene Verfahren wie das von Buchanan hatte nicht bloß Einwendungen aus dem Gebiete der Geschichte selbst zu beseitigen, auch politische, genealogische und selbst rechtliche Verhältnisse standen demselben entgegen. Das Königthum stand unter den ungebildeten Völkern in der alten Welt so hoch, daß ein irdischer Ursprung für die Träger der königlichen Gewalt den Völkern und den Königen selbst zu niedrig schien: ihre Abkunft war eine höhere; sie waren Söhne der Götter und wurden selbst für Götter gehalten. „„Wo eine Gottheit vorzüglich verehrt wurde,

da hatte sie auch in der Urzeit als König oder Königin regiert.““ Durch diesen göttlichen Charakter, den man den Königen beilegte, stand das Königthum doch nicht fester. Wenn bei den Burgundionen z. B. der König in einem Treffen unglücklich, wenn unter ihm eine schlechte Aernte war, so wurde der König dafür verantwortlich gemacht und abgesetzt. Als Gott oder Göttersohn hätte er ja den Mißwachs verhüten müssen! Das Loos der Könige war wie das der Götter. Chlodowig, der Frankenkönig, schwur seine Götter ab, weil sie zu schwach waren, ihm den Sieg über die Alemannen zu verschaffen.

„Diesem Glauben an die göttliche Abstammung ihrer Könige waren auch die germanischen Völker zugethan. Nach Tacitus feierten die alten Deutschen den Gott Tuisto und seinen Sohn Mannus als ihre Stammherren; einzelne deutsche Völker legten sich einen besondern göttlichen Ursprung bei, wie auch die Angelsachsen ihre Königsgeschlechter auf Wôden zurückführten. Diese Thatsache gibt uns das Mittel zum Verständniß eines alten Mythus. Wer die classischen Schriften der Alten gelesen, weiß, wie zahlreich die Liebschaften sind, die man vor Allen dem Jupiter, dem Herkules und andern Göttern und Heroen zugeschrieben hat; dem entsprechend treten in der nordischen Mythologie neben dem Namen Wôden andere Namen auf, die man für personificirte Eigenschaften oder Söhne desselben Gottes gehalten hat. Warum dieses? Weil so viele Fürsten und Völker ihre Abstammung z. B. vom Jupiter herleiteten, so konnte dieses nicht geschehen, ohne dem Jupiter, ohne dem Herkules eine neue Buhlschaft oder einem germanischen Gott irgend einen Sohn zuzuschreiben! Wenn die römischen Kaiser nach ihrem Tode unter die Zahl der Götter versetzt wurden, so hatte die Schmeichelei ihren Antheil an dieser Sitte; ihr Ursprung liegt aber weit höher. Augustus wurde zu Lebzeiten schon als Gott verehrt, und die Anrede: numen tuum, divinitas tua, welche selbst christliche Kaiser sich noch gefallen ließen, war ein Nachhall des Glaubens aus uralten Zeiten, der über römisches und griechisches Alterthum hinausgeht!

„Wir sind dem Gange, den die Trojasage genommen, die auf ihrem Wege fast ganz Europa umspannt, so weit gefolgt,

als es für unsern Zweck dient; wir haben uns hierbei auf die bloße Berichterstattung beschränkt und wollen hier nicht den Versuch machen, die Metaphysik dieser Sage, die letzten Gründe derselben kritisch zu untersuchen und zu prüfen. Wir beschränken uns hier darauf, die Worte des Cornelius Tacitus, welche er auf die Ueberlieferungen der alten Deutschen anwendet, zu den unserigen zu machen: Quae neque confirmare argumentis neque refellere in animo est: ex ingenio suo quisque demat vel addat fidem. Dieses Annehmen oder Verwerfen, von dem Tacitus spricht, ist hier, wie überhaupt, wenn auch der Freiheit, dennoch nicht der Willkür überlassen. Die Sage überhaupt ohne Prüfung, ohne zureichende Gründe schlechthin verwerfen, mag als Beweis geistiger Freiheit angesehen werden; dieses Verfahren ist an sich dennoch so unvernünftig, als eine Sage ohne irgend eine Prüfung und ohne zureichende Gründe für wahr annehmen. Das entschlossene Verwerfen ist kein Beweis von Scharfsichtigkeit, wohl aber manchmal vom Gegentheil. Wäre der Blick in der That schärfer, hätte er die Kraft, in die Dämmerung und das Dunkel der grauen Vorzeit einzudringen und fremde Gestalten zu unterscheiden, hätte der prüfende Geist die Macht, entschwundene Zeitalter zu seiner Beschauung näher heranzuziehen, dann würde er Dinge sehen, die er jetzt leugnet, lediglich weil er sie nicht sieht. Entschwundene Weltalter sahen gewaltige, riesenhafte Erzeugnisse der Natur, die im Laufe der Zeit und mit den Veränderungen, die unser Planet erlitten, untergegangen sind; man leugnet das einstige Dasein derselben nicht, weil dasselbe von den handgreiflichen Ueberresten derselben unleugbar bezeugt wird. Der Same, der Kern, aus welchem der Baum mit seinem Stamm und weitausgebreiteten Aesten hervorgetrieben, ist längst verschwunden und unsichtbar geworden. Mögen die Moleschotts der Natur diesen Kern leugnen, weil sie ihn nicht sehen, nicht tasten, dieser Kern war dennoch da, und ohne diesen Kern und Samen werden sie in Ewigkeit keinen Baum, keine Pflanze hervorbringen! Auf dem Gebiete der Geschichte ist es nicht viel anders. Nicht Alles ist falsch, was man im gewöhnlichen Sinn des Wortes nicht als wahr beweisen

kann; das Recht wird nicht Unrecht, wenn ihm auch die Beweise zu seiner äußern Anerkennung fehlen, und es ist der schlechteste Adel nicht, dessen Diplome vor Jahrhunderten von dem Zahn der Zeit vernichtet worden."

So vollständig, wie es geschehen, hatte ich geglaubt die Abhandlung des sel. Prof. Braun († 30. Sept. 1864 zu Bonn) wiedergeben zu müssen, um durch eine Analyse oder Excerpte die so geistreiche Auffassung nicht zu verkümmern oder den logischen Zusammenhang zu stören; jetzt, wo dieselbe gedruckt zur Correctur mir vorliegt, freue ich mich dessen um so mehr, als mir eine so eben erschienene Schrift zugeht, in der ebenfalls die alte fränkische Stammsage von der Einwanderung der Urfranken aus dem Osten entschieden festgehalten und ein Herkommen von Troja, wenn auch nicht aus dem alten Homerischen oder Virgilischen, sondern aus einem viel spätern des 3. Jahrhunderts n. Chr., historisch zu begründen versucht wird. Diese Schrift heißt: „Ueber die Herkunft der Franken von Troja. Zur Lösung eines ethnographischen Problems von Dr. Joseph Wormstall, Münster 1869", und geht in ihren Untersuchungen, neben der Fortsetzung der Chronik des Eusebius von Hieronymus, dem Fredegar und den Gestis regum Francorum, zunächst und ganz besonders von dem vor wenigen Jahren (nach dem Erscheinen von Brauns Abhandlung) wieder aufgefundenen Breviarium Hieronymi ex Cosmographia Aethici aus, der, von Geburt ein Istrier, vor der Völkerwanderung, specieller vor dem Constantinischen Religionsedict (313), in runder Zahl gegen das Jahr 300 n. Chr. geschrieben hat. Ich beschränke mich, da ich später bei der Besprechung der römischen Verhältnisse am Rhein auf den Inhalt der Schrift Wormstalls zurückkommen werde, an dieser Stelle auf die Mittheilung der merkwürdigen Stelle des Kosmographen Aethicus und das Ergebniß der darauf gebauten Forschungen, ohne dabei jedoch dem Gange der Untersuchung zu folgen.

Indem Aethicus unter wahrscheinlich absichtlich (vielleicht aus Furcht) fingirten Namen diejenigen römischen Kaiser beschreibt, welche die Süddonauländer erobert oder zurückerobert haben,

kommt er auch auf einen Romulus, den er einen Mörder seines Vaters, einen Vergrößerer und Neubenamer der Stadt Rom, einen Brudermörder, wie einen nichtswürdigen Lüstling (spurcitiae omni deditus et luxoria freniticus pellexator nefarius) nennt, und fährt dann fort: »Commoto exercitu Romanorum avi crudelitate arreptus Lacedaemones crudeliter debellavit, Pannoniam vastavit, Semoen transiit, post *primam* eversionem *Troiae secundus* cruentator peraccessit; cum *Franco* et *Vasso qui ex regia prosapia remanserant* certando dimicavit, ipsosque superatus. *Ilio dinuo capto* remeavit ad urbem. *Francus* enim et *Vassus* foedus apud *Albanos* patraverant mutuo moventes exercitum contra Romulum, montana *Histriae* transeuntes fixerunt tentoria, contra quos Romulus castra obponit; cum *Franco* et *Vasso* dinuo bellaturus properavit in montem sacrum arasque Jovis famosissimas. Praeparavit ad aciem perduellis hostes invicem dimicantes. Romulus post cruentissimam stragem, sicut maximum moverat exercitum, victor extetit debellaturosque superavit. *Francus* et *Vassus* caesum cernentes exercitum cum paucis qui remanserant per fugam lapsi evaserunt. *Albani* prostrati atque devicti, qui evadere potuerant a caede maxima, reversi sunt ad propria. *Francus,* ut diximus, et *Vassus* videntes se superatos, terram autem adflictam et vastatam in solititudinemque redactam, relinquentes propria cum paucis sodalibus sed viris expeditis pulsi a sede statim, *Rhaetiam* penetrantes ad invia et deserta *Germaniae* pervenerunt, laevaque *Maeotidas* paludes demittentes more praedonum pyr(r)aticum et fero fisorum atque latronum degentes urbem construunt; *Sichambriam* barbarica sua lingua nuncupant, idem gladium et arcum, more praedonum externorumque positam.« Unter diesem Romulus des istrischen Kosmographen, dessen Schrift gegen die mehrfache Behauptung einer Fälschung des 8. Jahrhunderts Wurmstall als ein Original zu erweisen gesucht hat, kann selbstredend nicht der erste römische König gemeint sein, sondern es ist Antoninus Caracalla, der von den Kaisern zuerst mit den Gothen (den Albanen des Aethicus) kämpfte, Troja einnahm, ein scheußlicher Wollüstling

war, einen Mordversuch gegen seinen eigenen Vater Septimius Severus gemacht hatte und seinen Bruder Geta tödtete, von dessen Vorgänger Commodus aber auch nicht lange vorher Rom fast ganz umgebaut und Commodiana genannt worden war. Daß Caracalla Troja einnahm, dort den Grabhügel des Achilles bekränzte und sein ganzes Heer beschenkte, wird ausdrücklich von Dio (77, 16) bezeugt, wenn es auch nur als ein militairisches Schaugepränge, als ein Prunkmanöver angegeben ist. Hieran knüpft sich nun die ganze weitere Ausführung. Die in Schlachten in den Pontusgegenden geschlagenen Schaaren des Francus und Bassus wandern nach diesen Unfällen nach dem Jahre 214 unter der Regierung Caracallas aus und erscheinen um 230 bis 235 unter Severus und Maximin als ein neues Volk in voller Raubarbeit am Mittelrhein; es sind die Franken, welche gegen 240 zum erstenmal von einem römischen Schriftsteller genannt werden. Sie gehören also nicht, wie gewöhnlich behauptet wird und was auch Löbell vertheidigte, den Westgermanen, sondern dem großen ostdeutschen gothisch-vandalischen Stamme an, der an der Mäotis (dem asow'schen Meer), in Kleinasien und Pannonien sich niedergelassen hatte. Diesem Herkommen entspricht die ganze urfränkische Art in Recht, Sitte, Waffenführung, Volkscharakter und Lebensweise, welche eine ganz andere ist, wie solche uns Tacitus von den westgermanischen Urstämmen entworfen hat, mit deren Culturtypus ihr blinder, toller Wagemuth, ihre Grausamkeit, ihre ewige Raublust, ihre Goldgier und Treulosigkeit, wie ihr heimathloser Renegatensinn, der je nach Vortheil heute gegen die Wälschen, morgen gegen die eigenen Landsleute sich wendet, nicht zu vereinigen ist. Am Nieder- und Mittelrhein überwältigten sie die alten istävonischen Völker Marsen, Chamaven, Sigambrer, Brukterer und Chatten, wie sie später Gallien sich unterwarfen, schmolzen dann aber mit ihnen in einen neuen Volkskörper zusammen, dessen sämtliche francisirten Stämme seitdem Franken mit politischem Begriff hießen, sowohl die niederdeutschen an Ruhr und Lippe, wie die althermionisch-oberdeutschen an Sieg, Lahn und Main. Und dieses Vorkommen zwiesprachischer Gaue, zweier deutschen Hauptdialekte im ältesten Frankengebiet, ist dann

dem Verfasser ein weiteres Zeugniß für die neue Francia als ein Product der Eroberung. Daß Aethicus sagt, die Schaaren des Francus hätten eine Stadt Sicambria gegründet, bedeutet ihm nichts Anderes, als daß sie ihre neue Heimath in der alten Sigambria aufgeschlagen hätten; die Annahme dieses Namens aber als einer ehrenvollen Auszeichnung scheint ihm daher zu stammen, daß die neuen Fürsten des alten Volkes sich mit dem vielleicht altehrwürdigen hieratischen Namen der Sigambrer (Gambrivier) geschmückt hätten.

Wenn nun auch durch Wormstalls Untersuchungen, die mit vieler Schärfe geführt worden sind, eine ganz andere Auffassung über die Franken sich ergibt, so bestätigen sie doch in der Festhaltung an der altfränkischen Stammsage über deren Einwanderung aus dem Osten den Satz Brauns, daß der Kern der Darstellung Hunibalds nicht erfunden ist, und daß sich überhaupt die mittelalterliche Ansicht über den Ursprung der Franken (S. 563) von der Wahrheit im Großen und Ganzen nicht entfernt, sobald wir nur statt des alten Troja das von Caracalla eroberte setzen und von andern Einzelheiten absehen. Kann demnach nicht Hunibald wirklich ein altfränkischer Schriftsteller sein, oder sind wir nach solchen Untersuchungen noch genöthigt, ihn für eine reine Erfindung Trithems zu halten?

Um wieder zu diesem zurückzukehren, möge noch zum Schluß des Herrn Silbernagel Urtheil über seinen Charakter folgen, womit sich freilich, wie bereits bemerkt, seine harten Urtheile über absichtliche Geschichtsfälschungen und Unterschiebungen erdichteter Quellen schwer vereinigen lassen. „Wenn es wahr ist, daß sich aus der äußern Gestalt des Menschen auf dessen Geist schließen lasse, dann muß in der ehrwürdigen Gestalt des Trithemius eine edle Seele gewaltet haben. Er war zwar nicht von schöner, aber von durchaus einnehmender Gestalt. Aus seinem ausdrucksvollen Gesichte sprach heiliger Ernst vermischt mit Sanftmuth und Milde, aus seinen hellen Augen Klugheit und verständige Einsicht. (¹) Trithemius war kein tiefer Denker, kein

(1) Das finstere Gesicht mit einem großen Barte, wie man den Trithemius bei Freher, Busäus, Heidel in ihren Ausgaben Trithemischer Werke und auch

speculativer Kopf, aber ein vielseitig gebildeter, vielwissender Geist. Seine Wissenschaft war eine Frucht seiner ausgebreiteten Kenntnisse in den verschiedenen Zweigen der Literatur, die er sich durch sein unermüdliches Forschen in den Klosterbibliotheken erworben hatte, und welche ihn in den Stand setzten, in allen Fragen Aufschluß zu geben. Bei allen seinen Studien und schriftstellerischen Arbeiten, wenige Werke von specieller Tendenz abgerechnet, verfolgte er immer nur einen Hauptzweck, den der Erbauung. Unzählig sind die Schriftsteller in unsern Tagen, ruft er klagend aus, aber der kleinere Theil derselben denkt auf die Erbauung der Seelen. In seinem Lebenswandel befolgte er den Rath seines von ihm hochgefeierten Lehrers Libanius: „„Erkenne mit Scharfsinn,““ schrieb ihm Libanius, „„das dreimal Große, Christ durch Nachahmung Christi, Mönch durch Verachtung der Welt und Philosoph durch keine Zulassung von Leidenschaften, damit du dreimal groß seiest und in Christi Liebe endlich selig werdest.““ Und so kämpfte denn Trithemius wie ein ächter Pythagoräer gegen die Leidenschaften des Zornes, der Feindseligkeit und Ungeduld. Kein Neid, kein Haß, keine Rache kam in seinem Herzen auf. Gelächter und alles Frivole war seiner Seele verhaßt, und in dem Tumulte der Welt fand er keine Freude. Wie es dem gestorbenen Menschen geziemt, sich begraben zu lassen, schreibt er an einen gelehrten Freund, so dem Mönche, der der Welt entsagte, ruhig und friedlich mit sich und der h. Schrift beschäftigt im Kloster zu bleiben. Trithemius blieb seinem Gelübde treu: er war Mönch durch und durch; er war ein Charakter im vollen Sinne des Wortes, und diese Charakterfestigkeit muß um so höher angeschlagen werden, als zu seiner Zeit Abfall und Charakterlosigkeit an der Tagesordnung waren. Mag man gleichwohl tadeln, daß er den Fürsten vielleicht zu sehr geschmeichelt habe, und daß er sich hie und da von einer gewissen gelehrten Eitelkeit befallen zeige, so werden diese menschlichen Schwächen durch seine übrigen Eigenschaften unstreitig weit aufgewogen, und er wird mit Recht von seinen Schülern und Freunden gepriesen als eine Zierde des

---

in der bayerischen Ruhmeshalle abgebildet sehen kann, ist ganz falsch. Trithemius trug keinen Bart.

Vaterlandes, als eine Arche aller Weisheit, als ein Licht der Geister, als ein Lehrer und Spiegel der Mönche, als ein Erzieher und Freund der Priester, als ein Vater der Armen und Arzt der Kranken. O daß doch ihm alle deutschen Aebte und Bischöfe geglichen hätten!"

Also nicht allein dem Charakter, sondern auch der Gelehrsamkeit Trithems zollt Herr Silbernagel alles Lob, und das mit Recht, denn nicht nur die lateinischen Classiker, wie Ovid, Horaz und Virgil, waren ihm vollständig bekannt und werden häufig von ihm in seinen Briefen und Reden erwähnt, sondern er las auch, was damals etwas Seltenes war, die griechischen, wie Homer, Hesiod, Sophokles, Euripides, Plato und besonders den Menander, dessen Aussprüche vielfach von ihm citirt werden. Diese seine Kenntniß der griechischen Sprache, wozu die der hebräischen kam, machten ihn besonders befähigt zu exegetischen Studien, wie dann das Studium der h. Schrift ihm über Alles ging. Er besaß alle astronomischen Instrumente, welche damals zu haben waren, war wohl bewandert in der Mathematik, wie das seine Steganographie und Polygraphie beweisen, beschäftigte sich eifrig mit Physik und Chemie oder der natürlichen Magie, wie er sie im Gegensatze zur abergläubischen Magie und Alchymie nannte, und war selbst in der Medicin kein Fremdling. Am wenigsten beschäftigte er sich mit der Dichtkunst, da nach seiner Ansicht das Versemachen eine knabenhafte Arbeit sei und es sich für Männer höchstens zieme, Trauergedichte oder Grabinschriften für Verstorbene zu machen, außer es wäre Einer ein solcher Paraphrast, daß er immer poetisch schreibe und so gleich einem Prudentius, Sedulius, Juvenius u. A. die Waffen menschlicher Weisheit zum Lobe der h. Schrift verwende.

Wie groß endlich die literarische Thätigkeit dieses so bedeutenden Mannes gewesen ist, zeigt das von Herrn Silbernagel seiner Monographie beigegebene Verzeichniß seiner Schriften, von denen eine nicht kleine Anzahl gedruckt, während eine fast gleich große Menge ungedruckt geblieben und deshalb nicht mehr vorhanden ist, einige aber auch ihm fälschlich beigelegt worden sind.

I. Die im Druck erschienenen Schriften.

De vanitate et miseria humanae vitae, gedr. zu Mainz 1495, 4°, und bei Busäus in den Oper. spiritual. des Trithemius S. 784 ff.

De institutione vitae sacerdotalis, gedr. zu Mainz 1494, bei Busäus a. a. O. S. 765 ff. und öfters.

Commentarius in s. Benedicti regulam, gedr. bei Busäus S. 150 ff. und zu Valence 1608, 8°. Eine Papierhandschrift davon in Fol., 235 Blätter stark, besitzt die Würzburger Universitätsbibliothek (Cod. ch. f. 145), welche sie als Autographon vom Schottenkloster bekam; allein nach der Versicherung des Hrn. Oberbibliothekars Dr. Ruland ist sie von einer fremden Hand geschrieben.

De tentationibus religiosorum libr. II, gedr. bei Busäus S. 661 ff.

De vitio proprietatis monachorum, gedr. zu Mainz 1495, bei Busäus S. 723 ff.

De modo et forma visitationis monachorum, gedr. zu Nürnberg 1496 und bei Busäus S. 979 ff.

De modo celebrandi Capitulum Provinciale, gedr. zu Nürnb. 1496 und bei Busäus S. 1003 ff.

Oratio de fuga saeculi, gedr. bei Busäus S. 840 f.

Epitome Statutorum Capitularium O. S. B. per Provinciam Moguntinam et Dioecesin Bambergensem, gedr. zu Nürnb. 1496 und bei Busäus S. 1026 ff.

De origine, progressu et laudibus Ordinis Carmelitarum libr. II, gedruckt zu Mainz 1494 und öfters.

Oratio de ruina Ordinis s. Benedicti, gedr. bei Busäus S. 850 f.

De laude scriptorum manualium, gedr. zu Mainz 1494, bei Busäus S. 741 ff.

Liber penthicus seu lugubris de statu et ruina Ordinis monastici, gedr. zu Mainz 1494, bei Busäus S. 806 ff. und zu Bamberg 1739 in 8°.

Oratio de republica ecclesiae, gedr. bei Busäus S. 854 f.

Liber de scriptoribus ecclesiasticis, öfters gedruckt. Das Autographon soll sich früher in der Erfurter Bibliothek befunden

haben. Nach einer gütigen Mittheilung des Hrn. Professors Dr. Hinschius zu Berlin befindet sich in der dortigen Staatsbibliothek hievon eine Handschrift, ob aber Autographon, ist nicht bemerkt.

De laudibus s. Annae, gedr. zu Mainz 1494, bei Busäus in seinen Paralipomenen, Mainz 1605, S. 619 ff.

De Luminaribus sive de Viris illustribus Germaniae, gedr. zu Mainz 1495, 4°, und bei Freher, Oper. hist. Trith. P. I p. 121 sq. Ein prachtvoll geschriebener Pergamentscodex der Würzburger Universitätsbibliothek (Mp. f. 64[b]), aus 129 Folioblättern bestehend und mehrere Werke Trithems aus den alten Drucken abgeschrieben enthaltend, hat hier ein Supplement, welches in der Freher'schen Ausgabe S. 148 und S. 182 einzuschalten ist.

Oratio de cura pastorali, gedr. zu Mainz 1496 und bei Busäus, Oper. spirit. Trith. p. 863 sq.

Oratio de duodecim excidiis observantiae regularis, gedr. zu Mainz 1496, bei Busäus l. c. p. 875 sq. und öfters. Sie erschien im Jahr 1604 in einer französischen Uebersetzung zu Douay.

De triplici regione Claustralium P. II, gedr. bei Busäus, Oper. spirit. Trith. p. 562 sq.

Compendium spiritualis exercitii, gedr. bei Busäus l. c. p. 656 sq.

Oratio de operatione divini amoris, gedr. bei Busäus l. c. p. 888 sq.

Cursus, Rosarium et Oratio supplicatoria de s. Anna, gedr. bei Busäus, Paralip. p. 704 sq.

Steganographia, gedr. zu Frankfurt 1606, zu Darmstadt 1608 und öfters.

Oratio de vera conversione mentis ad Deum, gedr. bei Busäus, Oper. spirit. Trith. p. 901 sq.

Chronicon Hirsaugiense, gedr. zu Basel 1559, fol., und bei Freher, Oper. hist. Trith. T. II p. 1 sq.

De viris illustribus Ordinis Bened. libr. IV, gedr. bei Busäus l. c. p. 16 sq.

Chronicon Ducum Bavariae et Comitum Palatinorum, gedr. zu Frankf. 1544, 1549 und bei Freher l. c. T. I p. 100 sq., in's Deutsche übersetzt von Phil. Ernst Vögelin, Frankf. 1616.

Polygraphia cum clave, gedr. zu Frankf. 1518 und öfters, französisch von Collange, Paris 1561. Das Autographon befindet sich nach Lambecius (Comment. de Bibl. Caes. App. l. III p. 342) in der kaiserlichen Bibliothek zu Wien. Auch die Universitätsbibliothek zu Upsala will nach Wallin (Diss. de arte Trith. scrib. per ignem p. 27) ein Autographon besitzen. Beide bemerken, daß die Codices von den Druckausgaben sehr abweichen. So hat der Codex zu Upsala nach Wallin (l. c. p. 25) nur 22 Buchstaben.

De septem intelligentiis libellus, gedr. zu Leipz. 1519 und öfters, bei Freher l. c. T. I, auch in's Deutsche übersetzt zu Nürnberg 1522. Wie uns Hr. Professor Hinschius mitgetheilt hat, befindet sich in der Berliner Staatsbibliothek eine Handschrift hiervon.

Epistolarum familiarium libr. II, welche Trithemius um 1507 für seinen Bruder Jacob gesammelt, gedr. zu Hagenau 1536 und bei Freher l. c. T. II p. 436 sq.

Nepiachus, von Trithemius um 1507 verfaßt und gedruckt bei Eccard, Corpus historicum medii aevi T. II Nr. XIII. Es enthält dieses Büchlein eine Beschreibung der Studien Trithems von seiner Jugendzeit an.

Liber octo quaestionum, zuerst gedr. zu Oppenheim 1515 und nachher sehr oft, in's Deutsche übersetzt zu Ingolstadt 1556. Das Autographon befindet sich in der kaiserlichen Bibliothek zu Wien. Auch der Codex zu Upsala enthält diese 8 Fragen nach Wallin (l. c. § 16 not.), der zugleich bemerkt, daß der Codex gegenüber der Oppenheimer Ausgabe Mehreres anders geordnet, Vieles ausgelassen und Anderes hinzugefügt habe.

Antipalus maleficiorum, gedr. zu Ingolstadt 1555, 4°, und bei Busäus in Paralipomenis, wo jedoch das Werk nur vier Bücher hat und nicht fünf, wie Trithemius (Annales Hirsaug. II 693) angibt. Legipont hält daher diese fünf Bücher für verschieden vom Antipalus.

Chronicon Sponheimense, gedr. bei Freher l. c. T. II p. 236 sq. Das Autographon befindet sich in der Würzburger Universitätsbibliothek (Cod. ch. f. 126) und weicht, wie uns Hr. Dr. Ruland mittheilt, in vieler, namentlich in sprachlicher Beziehung von der Freher'schen Ausgabe ab. Auch die Berliner Staatsbibliothek besitzt hiervon eine Handschrift.

Compendium breve fundationis et reformationis monasterii S. Jacobi in suburbio Herbipolensi, gedr. bei Busäus, Oper. spirit. Trith p. 3 sq. aus dem erwähnten Würzburger Codex.

De miraculis B. Mariae Virginis in Dittelbach, gedr. bei Busäus l. c. p. 1075 sq.

Annales Hirsaugienses in II T., gedr. zu St. Gallen, 1690. Das Autographon befindet sich in der Münchner Staatsbibliothek (Cod. lat. 703, 704, siehe Dr. Ruland im Serapeum, Jahrg. 1855, S. 296 ff.), und wir haben uns durch Einsicht des Originals überzeugt, wie fehlerhaft die St. Gallener Ausgabe ist. So ist z. B. Annal. I 156 eine ganze Zeile des Originals übersprungen worden.

Compendium primi voluminis Annalium de origine Francorum, gedr. zu Mainz 1515, bei Freher l. c. T. I p. 1 sq. und öfters; deutsch von J. Schenck, Frankfurt 1568, 8°.

Aliud compendium de origine gentis Francorum cum enumeratione Praesulum Wirceburg., gedr. bei Freher l. c. P. I p. 63 sq.

Vita s. Rabani in libr. III, gedr. in Act. SS. Bolland., T. I, Februarii, p. 500 sq.

Vita s. Maximi, episc. Mogunt., gedr. bei Surius, de prolat. SS. historiis, P. VI p. 447 sq.

Oratio in laudem Ruperti, Abb. Tuitiensis, gedr. bei Busäus, Oper. spirit. Trith. p. 912 sq.

De miraculis ad invocationem B. V. Mariae in Urticeto extra Helbronnam libr. III, gedr. bei Busäus l. c. p. 1131 sq. Die Würzburger Universitäts-Bibliothek besitzt hiervon eine Papierhandschrift von 135 Quartblättern (Cod. ch. q. 27), welche als Autographon gilt, was jedoch von Dr. Ruland bezweifelt wird.

Außer diesen sollen von Trithemius auch Resolutiones quaedam dubiorum circa Missarum celebrationem occurrentium gedruckt worden und im J. 1507 Legendae et Officia compassionis B. Mariae Virginis et suorum progenitorum atque cognatorum, Josephi quoque conjugis virginei et sororum Mariae Jacobi et Salome zu Pforzen im Druck erschienen sein.

Von den kleineren schriftlichen Arbeiten des Trithemius finden sich bei Busäus in den Paralipomenen (S. 729—774) gedruckt ein officium missae de s. Anna, zwei Sequenzen für die heil. Anna, ein Bittgebet zu derselben, für die Aebtissin Richmond von Horst verfaßt, mehrere Bittgebete zum heil. Schutzengel, heil. Andreas, heil. Benedict, zur h. Maria von Aegypten, zu den Heiligen, deren Reliquien Trithemius bei sich trug; ferner Gebete beim Vorübergehen vor dem Bilde des Gekreuzigten, beim Eintritt in eine Kirche und beim Grabe eines Heiligen; Collecten für das Fest Mariä Opferung und für die Missa propria sacerdotis des Abtes Trithemius; Gebete zum Leiden Christi, für die Wohlthaten Christi, zur seligsten Jungfrau und zum süßesten Namen Jesu, und endlich eine Sequenz für die h. Hildegard. Von Briefen des Trithemius sind 35 gedruckt bei Busäus, Oper. spirit. p. 916 sq.; ein Brief Trithems an den Grafen Johann von Westerburg und ein anderer an den Markgrafen Joachim von Brandenburg sind gedruckt in der Cölner Ausgabe des Werkes Trithems de VII Secundeis seu Intelligentiis vom Jahr 1567; die Correspondenz zwischen Trithemius und Hartmann Schedel ist gedruckt im Serapeum, Jahrg. 1855 S. 168 f. Drei Briefe Trithems an Kaiser Maximilian sind gedruckt bei Chmel (Handschr. der Wiener Bibliothek Bd. I S. 318 f.). Ein Brief Trithems an Heinr. Corn. Agrippa ist bei Freher (l. c. P. II p. 573), an den Erzbischof Albert von Mainz bei Mencken (SS. rer. Germ. P. III p. 439) und an den Abt Peter von Amorbach bei Lambecius (l. c. p. 342) abgedruckt.

II. Ungedruckte Schriften.

Summula de virtutibus et vitiis in II libr., de laude virginitatis, verfaßt im Jahre 1485.

De investigatione S. Scripturae, eine kurze Anleitung, verf. im J. 1486.

Investigatorium SS. Scripturarum, de vero modo studendi, de vita spirituali, Speculum vitae hominis religiosi, verf. im J. 1488.

Vita s. Irminae, Laudes s. Andreae ap., Laudes s. Josephi nutricii Domini, Laudes s. Benedicti abb., verf. im J. 1489.

Laudes vitae coenobiticae, verf. im J. 1490.

Synopsis statutorum annalis Capituli Patrum de observantia Bursfeldensi.

Modus et forma annale Capitulum celebrandi, verfaßt auf Bitten des Abtes Johann von Bursfeld.

Oratio de ruina Ordinis, gehalten auf dem Provinzialcapitel zu Hirschau im J. 1493.

Tractatus de illibata gloriosae Virginis conceptione. Von diesem Tractate, der in neun Capiteln die unbefleckte Empfängniß Mariens zu beweisen suchte und von Trithemius im Jahr 1495 verfaßt wurde, besaß Legipont eine Abschrift.

De laude poenitentiae.

Soliloquium hominis ad animam suam, de laude, amore et vero studio Scripturarum oder nach den Hirschauer Annalen (II 692) laudes et utilitates studii et lectionis Scripturae sacrae, de certis quaestionibus graecis in Evangelium s. Joannis vitio Scriptorum depravatis auf Verlangen des Ulrich Kreidweiß von Eßlingen, auf desselben Verlangen de quibusdam in Psalterio dubiis, quaestiones graecae de Evangeliorum dissonantia, auf Bitten des Rogerius Sicamber miracula s. matris Annae, sämmtlich verfaßt um 1495.

Um das Jahr 1495 übersetzte Trithemius aus dem Griechischen in's Lateinische den Dialog des Abtes Maximus de incarnatione Domini, die Anathematen des Cyrillus von Alexandrien und einige Briefe der dritten Synode zu Ephesus im Jahr 431, und später noch die mystische Theologie des Areopagiten Dionysius.

De miseria Praelatorum claustralium libr. II, dem Abte Macarius von Limburg gewidmet.

De institutione virginitatis auf Bitten einiger Nonnen, de continentia viduali et de institutione vitae conjugalis, verfaßt um 1498.

De crucibus, quae in lineis vestibus hominum nostro apparuerunt tempore, auf Befehl des Erzbischofs Berthold von Mainz im Jahr 1500 geschrieben.

De computo ecclesiastico, verfaßt auf Bitten des Minoriten-Guardian Albert Morderer.

Bibliothecae catalogus, verfaßt um 1496. Ein Index der griechischen Bände ist gedruckt bei Busäus in den Paralipomenen S. 777 ff.

Oratio de laudibus religionis monasticae, gehalten auf dem Bursfelder Jahrcapitel zu Erfurt im Jahr 1502.

Epitome de vitis Sanctorum cum multis ac variis orationibus supplicatoriis, verf. im Jahr 1505 für den Markgrafen Joachim von Brandenburg.

Panalethia de variis quaestionibus naturalibus in libr. XX et Opus hieraticum per variis morbis depellendis in 34 particulas divisum, um dieselbe Zeit für den genannten Markgrafen verfaßt.

De morbo caduco et maleficiis l. III.

Modus graece scribendi.

De laudibus s. Josephi lib. un. in 20 capitul. distinct. cum Rosario. Dieses Werk, eine Umarbeitung und Vermehrung der im Jahr 1489 verfaßten Laudes s. Josephi, ist dem Christoph Friedrich von Redwitz, Canonicus zu Bamberg, gewidmet.

De Praenotionibus licitis et non licitis homini Christiano l. II an Joachim von Brandenburg.

Itinerarium seu Hodoeporicum vitae meae l. II.

Contra simoniam et peculium quarundam monialium tractatus, geschrieben auf eine von Burkard von Horneck, Doctor der Medicin, vorgelegte Frage.

Indiculus lucubrationum mearum.

Epistolarum Spanheimensium libr. IV.

Contra Carolum Bovillum libr. II.

Die Epistolae Herbipolenses wurden nach den Hirschauer Annalen (II 693) von 2 auf 6 Bücher vermehrt.

Das Exercitium totius vitae, actionis et passionis Domini nostri Jesu Christi per modum orationis et gratiarum actionis, welches Legipont für ungedruckt hält, scheinen uns die beiden gedruckten Gebete in den Paralipomenen des Busäus (S. 756—767) zu sein.

Nach dem Verzeichnisse der Schriften des Trithemius von Duracluſius (ap. Freher l. c. T. I), sowie nach dem Verzeichnisse, welches Herzog Ludwig von Würtemberg seinem Antwortschreiben an den Bischof Julius von Würzburg beilegte, soll Trithemius vier Bücher de origine, regibus et ducibus Bavarorum simul et Comitum Palatinorum et Spanheimensium an den Herzog Johann von Simmern geschrieben haben.

Nach den Zusätzen des Trithemius zu seinem Katalog der berühmten Männer Deutschlands vom Jahr 1509 sind von ihm auf den verschiedenen Capiteln 16 und außer denselben 8 Reden gehalten worden. 40 Reden an seine Mönche hat er in ein Buch gesammelt, welches beginnt: Necessitas me compellit. 23 Reden an das Volk hat er gleichfalls in ein Buch gesammelt, welches anfängt: Assumpta est Maria. Mehr als 64 Bittgebete zu Gott und den Heiligen hat er auf Bitten seiner Freunde verfaßt. Aureolen oder Rosarien schrieb er zu Ehren des Apostels Petrus, des Apostels Andreas, des h. Joseph, des Evangelisten Johannes und der h. Magdalena. Eine dritte Sequenz für die h. Anna schrieb er auf Bitten des Carmeliten-Provincials Johann Stark; sie geht nach der Melodie Lauda Sion und stellt den Namen Joh. Stark (Fortis) dar. Ferner schrieb er ein officium missae mit Sequenz und Orationen für den h. Joseph, eine Messe mit Sequenz für den h. Rupert, Herzog von Bingen, auf Bitten der Aebtissin Guda Spechtin von Bingen, eine Messe zu Ehren des Leidens Mariä, eine Messe und ein Rosarium zum h. Schutzengel und desgleichen für die h. Martha, wie er denn auf Bitten seiner Freunde die Collecten und Meßofficien vieler Heiligen geordnet hat.

Eine solch großartige literarische Thätigkeit entwickelte Trithem innerhalb einer verhältnißmäßig nur kurzen Lebenszeit, die aber zum Glück für sein wissenschaftliches Streben in eine, durch viele und große Fragen die Geister bewegende Periode fiel, in welcher man gerade auf dem Felde der Wissenschaft Ersatz suchte für das, was fehlte an Ordnung im staatlichen Leben, oder Mittel zur Bekämpfung dessen, was man für unvollkommen hielt auf dem Gebiete der Kirche. Vor Allem war es das classische Alterthum, auf dessen in Italien schon längst gepflegtes Studium man jetzt auch in Deutschland vorzüglichen Fleiß verwandte, und mit dessen großartigem Erwachen dann auch zugleich das größte Ringen und Streben auf allen andern wissenschaftlichen Gebieten sich kund gab, lebhaft unterstützt von den Fürsten, mochten diese solches nun aus innerer Theilnahme oder geleitet von dem Erforderniß thun, im Lande Vertreter der Wissenschaft zu haben. Die vielen Universitäten, welche im 15. Jahrhundert gestiftet wurden und auf deren Gründung allerdings die großen Kämpfe Einfluß hatten, die auf dem kirchlichen Gebiete geführt wurden, geben davon Zeugniß. „Hatten diese Kämpfe eine Menge wissenschaftlicher Kräfte auf die Bühne der Begebenheiten gebracht, so mußte die Sicherung der geistigen Güter, die von jenen Kämpfen berührt wurden, Anstalten für eine den höchsten Bedürfnissen der Menschheit dienende Wissenschaft nothwendig machen. So spinnt sich hinter den lauten und sichtbaren Begebenheiten, die sich an das beständige Streben nach Sicherung des Bestehens und Ausgleichung der Ansprüche knüpfen, eine Thätigkeit fort, die von Zeit zu Zeit mit ihren Ergebnissen neue Bewegungen hervorruft, die gerade durch die Ausdehnung wissenschaftlicher Thätigkeit und die Verallgemeinerung wissenschaftlicher Ansichten auch Anspruch gibt, an Gestaltung der großen Lebensverhältnisse mitzuarbeiten, und bei der Gährung, welche die Wissenschaft in die Gemüther bringt, die Theilnehmer jener Arbeit in verschiedene, oft in entgegengesetzte Richtungen treibt.“ Ganz so war es gegen Ende des 15. Jahrhunderts an der 1380 gestifteten Universität Heidelberg, wo die alte scholastische Richtung sich im Kampfe befand mit der humanistischen, die dort ihre bedeutendsten Vertreter, so-

wie einen lebhaften Beförderer im Kurfürsten Philipp und besonders in dem Fürstbischof von Worms, Johann von Dalberg, hatte. Wir wissen, daß auch Trithem dort seine Studien gemacht hatte: Reuchlin war sein Lehrer in der griechischen Sprache gewesen; alle andern Koryphäen jener Hochschule waren seine Freunde, Dalberg einer seiner vorzüglichsten Gönner. Diesem, obgleich S. 225 schon besprochen, dürften hier nichtsdestoweniger noch einige Zeilen gewidmet werden. „Er empfing seine gelehrte Bildung zu Erfurt, wo damals Jacob Publicius im Sinne des Humanismus wirkte, und erwarb sich dort den Rang eines Baccalaureus (1470). Nachdem er noch auf einer deutschen Universität, vielleicht zu Heidelberg, seinen Lieblingsstudien obgelegen, zog es ihn nach Italien, dem Heerde der neuen Bildung, bald auch der neuen Kunst, das damals alle höher strebenden Geister, aus Deutschland besonders, in seinem Schooße versammelte. In Ferrara, der erlauchten Wiege edler Geister, lernte er Rudolf Agricola kennen und lieben; dort schloß er mit Dietrich von Plenningen, einem jungen Deutschen gleichen Sinnes, den Bund der Freundschaft. Um diese Zeit (1476) kam Philipp der Aufrichtige zur Regierung; er suchte Männer, die ihm in Heidelberg das Ideal eines Musensitzes verwirklichen sollten, wie es vor seinem Geiste, den die neue Bildung befruchtet, in hellen Zügen lebte, und wählte dazu die beiden Genannten. Dalberg und Plenningen blieben seitdem des Fürsten Freunde und Rathgeber auch in äußern Dingen. Noch im J. 1482 ward Dalberg Bischof von Worms, und seitdem gebrauchte ihn der Kurfürst oft zu diplomatischen Sendungen; auch Kaiser Maximilian selbst wählte ihn als Gesandten bei einer wichtigen Unterhandlung (1499).

„Alle diese Geschäfte eines vielbewegten Lebens zogen aber den edlen Mann nicht ab von dem Ziele, welches er sich gesetzt; vielmehr machte ihn seine günstige äußere Stellung nur um so fähiger, seine Wünsche in umfassenderm Sinne zu realisiren. Es trieb ihn seine heiße Wißbegierde unaufhörlich zu den edleren Beschäftigungen seiner Jugend zurück, und ein geistiger Durst, wie ihn nur die ewig junge göttliche Begeisterung hervorruft, durchdrang sein ganzes Wesen. Es war nichts in ihm von jener

hohlen Ostentation, jener stolzen Ueberschätzung seiner eigenen Stellung, nichts von der prunkenden Eitelkeit der Schaar gewöhnlicher Mäcenaten, an denen unsere spätere Literatur keinen Mangel hat, die Liebe zu einer großen Sache erfüllte ihn ganz. Den ihm theuer gewordenen Agricola ließ er im J. 1483 ohne jede drückende Bedingung nach Heidelberg einladen, ließ ihn bei sich wohnen und ungehindert den Studien seiner Neigung sich hingeben. Agricola, Dalberg und Plenningen waren seitdem das Dreigestirn, das den edlen Kurfürsten in ungetrübter Eintracht umgab; nach Agricola's frühzeitigem Tod ist es Reuchlin, der an seine Stelle tritt.

„Mit einer seltenen Anspruchslosigkeit ging Dalberg nie aus seiner Sphäre heraus, ordnete sich der Ueberlegenheit seiner Freunde gern unter, bemühte sich eifrig, ihren Wünschen zu genügen, und war ihnen allen mit inniger Pietät ergeben, besonders Reuchlin, den er in dankbarer Verehrung seinen Lehrer nannte. Es liegt in der Natur der Sache, daß die schriftstellerische Wirksamkeit eines so vielfach thätigen Mannes weniger bedeutend sein konnte, obschon nach Agricola's Zeugniß ihm die gründliche Gelehrsamkeit dazu nicht fehlte. In seinen Briefen findet man auch wirklich jene geschmackvolle, vom classischen Hauch durchdrungene Darstellung, die ihm auf seiner römischen Reise die staunende Bewunderung der Italiener zuzog. Von seinen übrigen Schriften ist bis jetzt noch nichts öffentlich geworden; auch reicht ein Blick auf sein persönliches Wirken hin, den Mann in seiner ganzen Bedeutsamkeit zu würdigen. Er war, wenn auch nicht unmittelbar Stifter, doch jedenfalls der Urheber der nachher zu nennenden r h e i n i s c h e n G e s e l l s c h a f t, und was er als Curator der Universität Heidelberg gewirkt, werden wir später in Verbindung mit der Geschichte der Hochschule erwähnen.

„Für so hohe Verdienste belohnte ihn das stete Vertrauen seines Fürsten, die einstimmige Verehrung aller seiner Zeitgenossen. Mit Pico von Mirandola hat ihn Sixtus Tucher verglichen, und man kann wohl hinzufügen, daß er bei gleichem Verdienst den berühmten Italiener an anspruchsloser Bescheidenheit noch übertraf. Trithemius, Reuchlin und der biedere Se-

bastian Brant beeifern sich um die Wette, ihn durch Zueignung ihrer Schriften zu ehren, und Jacob Wimpheling, einer der Besten seiner Zeit, nennt ihn den Stolz Deutschlands, den Ruhm seines Hauses, die herrliche Zierde des Kurfürsten Philipp, die Krone aller Bischöfe. Celtes aber, vielleicht der bedeutendste Vertreter der neuen classischen Richtung, spricht seinen tiefen Schmerz über Dalbergs frühzeitigen Tod (1503) laut aus. Was er für die Pfalz gewesen, zeigt am besten ein Blick auf die Männer, welche damals Heidelberg schmückten: alle hängen mehr oder minder mit ihm zusammen; für alle ist er als Mann der Vermittlung und Vereinigung von hoher Wichtigkeit. Unter ihnen bei weitem den ersten Rang nimmt Rudolf Agricola ein.

„Rudolf Agricola (eigentlich Hausmann) war im Aug. 1443 in der Nähe von Gröningen geboren. Nachdem er in Zwoll unter Thomas von Kempen, dem Bildner so vieler trefflichen Männer und besonders vielfachen Wiederhersteller der Wissenschaft, seine Jugendbildung empfangen, bezog er die Universität Löwen. Der dürre Scholasticismus, der dort noch ganz vorherrschte, trieb den unbefriedigten Jüngling nach Paris und endlich nach Italien, wo wir ihn 1476 finden. Dort lernte er, wie schon erwähnt ist, in Ferrara Dalberg und Plenningen kennen; dort vollendete er die wahrhaft classische Ausbildung, welche ihn bald der Bewunderung Italiens, der dankbaren Ehrfurcht Deutschlands werth machte. Ganz sich selbst und seinem Genius lebend, hatte er nie gelernt, seine Thätigkeit an einen festen Punkt im Leben zu fesseln; an die geistige Ungebundenheit von jeher gewöhnt, war es ihm unmöglich, seine Wirksamkeit auf den Dienst eines Einzelnen zu beschränken. Verschiedene Anerbietungen holländischer Städte, ja selbst einen sehr ehrenvollen Antrag Maximilians, der ihn im J. 1481 in diplomatischen Geschäften hatte kennen lernen, schlug er aus; er haßte das Hofleben, und die Abhängigkeit war ihm ungewohnt. Diese Stimmung mochte Dalberg wohl kennen, daher die Art seines Antrags, womit er im Oct. 1482 den berühmten Gelehrten überraschte: er schickte Plenningen an ihn und bot ihm einen durchaus ungezwungenen Aufenthalt in Heidelberg an; alle seine Wünsche und Bedürfnisse wolle er

befriedigen, Alles, was sein sei, mit ihm, dem Freunde, theilen. Plenningens überredendes Wort that auch das Seinige; Agricola gab nach, und so finden wir ihn 1483 in seinem neuen Wirkungskreis ganz sich selbst lebend, gehend und kommend nach Belieben, von Dalberg und dem Fürsten geschätzt und gehoben, mehr durch Umgang und Beispiel, als durch Schrift und Lehre wirkend. Oft folgte er auch seinem Freunde nach Worms und hielt dort Vorlesungen vor einem zahlreichen Auditorium; selbst fremde Gelehrte besuchten Heidelberg, um ihn zu sehen, und sein Name gehörte zu den gefeiertsten Deutschlands. Und doch fühlte er sich nicht ganz wohl; er empfand sogar einen ihm selbst unerklärlichen Widerwillen gegen diesen Ort: wohl möglich, daß die stete Sehnsucht nach dem ihm theuer gewordenen Italien ihn zurückstieß von dem damals allerdings noch halb barbarischen Vaterlande; gewiß beengte ihn aber auch das edeln Seelen eigene Gefühl der Unzufriedenheit, immer empfangen und wenig dafür geben zu können. Freilich war jene humanistische Bildung hier noch bloß Werk der Schule, dort mit dem Leben bereits innig verwachsen; hier stand Agricola fast allein, dort fehlte es ihm nicht an Männern von gleich hoher Bildung, deren Umgang ihm zugleich Antrieb und Leitung gewesen wäre. Hier war überhaupt der Boden erst urbar zu machen für die neue sich kaum gestaltende classische Richtung. Noch hing die Masse fest an ihren scholastischen Tändeleien, an ihren dürren Brodstudien, und schlug es hoch an, wenn sie eine überflüssige Minute für solche Nebensachen verwendete, wie ihr das classische Alterthum war; gerade hier konnte aber ein Mann wie Agricola um so segensreicher wirken. Er besaß so wenig wie Dalberg jene schriftstellerische Eitelkeit vieler seiner Zeitgenossen: seine Bescheidenheit hinderte ihn, auf die Werke seiner Feder viel Werth zu legen; er schrieb nur, wie er selber sagt, um dem allgemeinen Beispiel zu folgen, nicht weil er von seinen Schriften Großes halte.

„Schade nur, daß es ihm nicht länger vergönnt war, in jenen Kreisen zu wirken; schon nach einem sehr kurzen Aufenthalt raffte der Tod (1485) den hochverdienten Humanisten hinweg.“ Trithem gedenkt seiner im Catalogus illustrium virorum

mit folgenden Worten: Rudolphus Agricola de Gruningen, patria Frisius, vir in secularibus literis omnium suo tempore doctissimus et divinarum non ignarus, philosophus, rhetor et poeta celeberrimus, trium linguarum principalium Hebraicae, Graecae, Latinae peritus, ingenio subtilis, eloquio disertus, Johannis Dalburgii episcopi Wormatiensis viri aeque doctissimi quondam praeceptor, in Gymnasio Heydelbergensi docendo et scribendo tum Graece tum Latine facile obtinuit principatum. Hermolaus Barbarus, Patriarch von Venedig, schrieb ihm folgendes Epitaphium:

Invida clauserunt hoc marmore fata Rudolphum
Agricolam, Frisii spemque decusque soli,
Scilicet hoc uno meruit Germania, quicquid
Laudis habet Latium, Graecia quicquid habet.

„An Dalberg und Agricola, die Heidelberg im engsten Sinne angehören, reihen wir am besten einen andern Gelehrten, dessen Wirken sich zunächst zwar auf andere Kreise erstreckt, der aber durch seinen hohen Einfluß auf die ganze neu erwachende Literatur in Deutschland, wie durch seinen innigen Zusammenhang mit den damaligen Bestrebungen der Pfälzer, nach Dalberg und Agricola die erste Stelle verdienen dürfte — wir meinen Konrad Celtes. Geboren zu Wipfeld bei Schweinfurt im Jahr 1459, machte er seine Studien zu Erfurt und Cöln und genoß wahrscheinlich auch den Unterricht des berühmten Dringenberg zu Schlettstadt. Es zog ihn aber zunächst nach Heidelberg, wo wir ihn im J. 1484 immatriculirt finden. Die gleichgesinnten Männer Dalberg und Agricola fühlten sich zu ihm hingezogen; gegen Agricola war er selbst von tiefer Verehrung erfüllt und hat ihn in vielen seiner Gedichte aufs Schönste gepriesen. Auch Plenningens Freundschaft gewann sich der junge Celtes. Gegen Dalberg fühlte er sich, wie er es vielfach ausgesprochen, aufs Innigste verpflichtet, und Dalberg selbst ließ ihm eine Anerkennung zu Theil werden, die beiden Männern gleich viel Ehre macht; der hoch gestellte, viel beschäftigte Mann zeichnete ihn durch einen Besuch aus, der ihn eigens zur Reise nach Ingolstadt bewog.

„Von Heidelberg ging Celtes im J. 1485 weg, und wir finden ihn im folgenden Jahr in Leipzig, wo er als Lehrer der neuen Humanitätswissenschaft auftrat. Der dort noch herrschende Scholasticismus verursachte ihm Cabalen, die ihm den längern Aufenthalt verleideten. Dafür hat ihn um dieselbe Zeit der Dichterlorbeer aus des Kaisers Hand entschädigt. Er wendete sich nach Rostock, blieb aber auch hier nicht lange und eilte, seine ungeheure Reiselust im Ausland zu befriedigen; er ging nach Italien, hielt sich dort längere Zeit auf, reiste später über Krakau zurück und trat hier sogar einige Zeit als Lehrer auf, ging dann nach Prag, bis er endlich in Ingolstadt eine feste akademische Wirksamkeit bekam. Auch da trieb ihn seine Sucht, zu reisen, unaufhörlich: allenthalben lernte und wirkte er; es gab wenig Gelehrte von Bedeutung, in Deutschland und Italien, mit denen er nicht in Verbindung gestanden hätte. Eine der bedeutendsten Schöpfungen, die wir seinem unermüdeten Wirken verdanken, ist die rheinische Gesellschaft, die er in Gemeinschaft mit Dalberg auf einer Reise durch Heidelberg im letzten Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts gründete. Bald nachher zwang ihn eine verheerende Pest von Neuem, Ingolstadt zu verlassen, und er folgte Dalbergs Einladung nach Heidelberg. Dort lebte er mit Plenningen, Trithemius, Wimpheling und dem Kurfürsten selbst, dessen Söhne er im Lateinischen und Griechischen unterrichtete. Früher, als er und seine Freunde es wünschten, mußte er wieder nach Ingolstadt zurück, wo es ihm aber nicht mehr behagte. Erfreulich war ihm ein Ruf nach Wien als Professor der Poesie, Geschichte und Philosophie; dort ward er Stifter der danubischen Gesellschaft und Vorsteher des poetischen Collegiums. Reisend und wirkend starb er im J. 1508, noch nicht sehr bejahrt.

„In Celtes erblicken wir einen der eigenthümlichsten Repräsentanten der humanistischen Richtung jener Zeit: er ist der persönliche Ausdruck der Vermischung deutsch-gelehrten Wesens mit italienisch-römischer Gewandtheit und Lebenslust; er ist nicht bloß Mann der Schule, er ist zugleich Mann des Lebens, und sein Geist des Alterthums ist mit seiner Individualität bereits innig verwachsen. Es ist nichts in ihm von jener düstern, riesigen

Wissensmasse, die das Elastische und Bewegliche des Geistes erdrückt und den klaren Blick in die Außenwelt verfinstert: vielmehr scheint er oft gelehrter, als er ist; geschickt weiß er, selbst auf die Gefahr hin, sich eine Blöße zu geben, das Lückenhafte seiner Gelehrsamkeit zu verdecken und durch die flüchtige Leichtigkeit der Form den minder tiefen Blick des Welt- und Hofmanns zu blenden. Er fühlt sich nicht glücklich an dem Ort, wo sonst der deutsche Gelehrte seine längste Zeit verlebt — auf dem einsamen, stillen Studirzimmer, es drängt ihn hinaus in das geräuschvolle Treiben der Welt; auf Reisen allein findet sein beweglicher Geist die Befriedigung, welche ihm die stille einfache Häuslichkeit nicht gewährt. Er sieht das Leben nicht allein, er genießt es auch und, wie es scheint, nicht immer mit Maß. Er ist in Allem mehr flüchtig als ausdauernd, selbst in seinem Beruf; denn wie oft haben ihm seine fleißigern Collegen die Vernachlässigung des Katheders verargt! Dafür hatte er aber auch von dem antiken Elemente des Lebens mehr in sich aufgenommen als irgend einer seiner deutschen Zeitgenossen. Sein Einfluß als Humanist kann sich mit dem der bedeutendsten messen. Als Schützling des Kaisers, als Freund Dalbergs, Agricola's, Pyrkheimers, um nur drei der vorzüglichsten Namen zu nennen, als Bibliothekar und Lehrer an der kaiserlichen Universität, als Vorsteher des poetischen Collegiums in Wien, als Stifter und Lenker einer Reihe von gelehrten Vereinen, die sich durch ganz Deutschland verzweigten, als Mann von ungeheurer Lebensthätigkeit und Vielseitigkeit können wir ihn wohl als den eigentlichen Hebel aller der geistigen Bemühungen betrachten, die sich gegen Ende des 15. Jahrhunderts zu Gunsten des neu erwachten Alterthums regten, und die Geschichte kann wohl persönliche Schwächen des hochverdienten Mannes über der großartigen Wirksamkeit übersehen, welcher er die ausschließliche Thätigkeit seines ganzen Lebens gewidmet hat.

„Durch diese persönliche Thätigkeit ist er auch bedeutend als Stifter und Vorsteher der sogenannten rheinischen Gesellschaft. In einer Zeit, wie die genannte war, wo so mancherlei Bestrebungen sich geltend machten, wo die geistige Anregung so

allgemein und so durchgängig war, bedurfte es mehr als sonst eines Anknüpfungspunktes, worin die verschiedenartigen Richtungen ihre Einheit fanden. Die Verbindung zum Allgemeinen schließt dann die originelle Richtung des Einzelnen nicht aus; nur die Zersplitterung und Isolirung ist es, welche verhütet werden soll: darum können in solchen Zeiten der Entwickelung gelehrte Gesellschaften von großem Nutzen sein. Celtes ist unstreitig der Mann, der diesem in der Zeit schlummernden Bedürfniß Leben gab und, von einem Dalberg und Andern unterstützt, die ersten dieser literarischen Vereine in Deutschland einrichtete. Er war, wenn er auch nicht immer den Namen führte, doch der ungenannte Lenker aller bedeutendern und die Seele der ganzen Einrichtung.

„Der Geist und Charakter aller dieser gelehrten Gesellschaften ist deshalb auch nur der Reflex seiner eigenen Geistesthätigkeit. Das classische und zwar vor der Hand zunächst das römische Alterthum ist die Basis ihrer ganzen Wirksamkeit: dort schöpfen sie die wahren Muster für ihre poetischen Versuche; dort sind die Quellen für ihre rhetorischen und poetischen Theorien. Reinheit der Sprache, eine sich eng an die Alten anschließende Eleganz der metrischen und grammatischen Form ist, wie bei Celtes, so bei jenen gelehrten Gesellschaften erstes Ziel. Wie bei Celtes und auch bei Agricola wird die neu erblühte antike Philosophie, jener Florentinische Platonismus, der in Ficinus, Pico von Mirandola und Angelus Politianus seine Vertreter gefunden, in den Kreis ihrer Thätigkeit hineingezogen, wobei freilich die damals noch sehr geringe Verbreitung der griechischen Sprache störend eingewirkt haben muß. Selbst Mathematik und Astronomie, so weit sie aus Euclid und Claudius Ptolemäus geschöpft werden konnte, war aus dem Gebiet ihrer Arbeiten nicht verbannt. Die Musik sogar ward durch Celtes Einfluß, der ihr eifriger Verehrer war, nicht völlig vernachlässigt. Immer blieb aber das Alterthum der Mittelpunkt, um den sich Alles bewegte; eifrig suchte man die Reste des Römerthums in Germanien auf, forschte nach Inschriften und Steinen und machte sie bekannt. Wenn das damals von geringer Bedeutung war, so war dagegen

etwas Anderes desto wichtiger. Auch die vermoderten Handschriften der römischen Literatur zog man aus den Klosterbibliotheken hervor und gab sie heraus; Kaiser Maximilian, in dem überhaupt die neue Richtung einen gnädigen Beschützer verehrte, hatte ihnen sogar ein Privilegium gegeben gegen Nachdruck der unter ihren Auspicien gedruckten Werke. Bei ihrem lebhaften Bestreben, das Reich des guten Geschmacks in Deutschland wieder aufzurichten, mußten sie aber gegen sich eben so strenge sein wie gegen Andere: man führte daher eine Art ästhetischer Censur ein, d. h. jede Schrift eines Mitgliedes mußte von einigen andern das Imprimatur erhalten haben; so finden wir in Celtes Schrift über Nürnberg Wilibald Pyrkheimer und Johann von Dalberg als Censoren unterschrieben. Was hier im Allgemeinen gesagt ist, gilt so ziemlich von allen, deren Zahl im Ganzen nicht klein war. Wir finden deren angeführt zu Straßburg, Schlettstadt, Wittenberg, Augsburg, Erfurt und viele andere; sie alle sind aber wohl nur Töchter der beiden ersten von Celtes gestifteten, der danubischen und der hier in Betracht kommenden rheinischen.

„Als Stifter und Lenker dieser Gesellschaft haben wir bereits Celtes und Dalberg genannt; ihre Mitglieder, zu denen die ersten Berühmtheiten von ganz Ober-Deutschland gehören, lernen wir aus Celtes Ausgabe der Roswitha kennen, wo die meisten durch kurze Epigramme oder Lobgedichte jener berühmten Dichterin ein Denkmal gesetzt haben. An die beiden genannten Männer schließt sich Trithemius an, ferner Heinrich von Bünau, ein sächsischer Ritter, zu den gewaltigsten Kämpfern für die neue Literatur gehörig, der schwäbische Edelmann Eitelwolf vom Stein, der griechischen und lateinischen Sprache in hohem Grade mächtig und hoch verdient durch persönlichen Einfluß auf die Fürsten des brandenburgischen Hauses, von allen seinen Zeitgenossen hoch geschätzt und verehrt, ein Mann, der sein viel bewegtes Leben mit ungetheilter Wärme den neuen Studien widmete und zu früh für die Wissenschaft hinstarb, der er in der Universität Mainz eine neue großartige Zufluchtsstätte gründen wollte. An ihn schließt sich der berühmte Nürnberger Patricier Wilibald Pyrkheimer, literarisch wohl der bedeutendste unter Allen, mächtig

durch seinen Einfluß auf alle Celebritäten seiner Zeit, ein Mann, dessen Jugend mit der neu erwachten Literatur, dessen Alter mit dem religiösen Kampfe des 16. Jahrhunderts innig zusammenhängt, und dessen Persönlichkeit wohl geeignet ist, an ihr die ganze innere Geschichte jener Zeit vorüberziehen zu lassen. Zu der Gesellschaft gehörte ferner Johannes Tolophus aus Franken, ein Domherr zu Regensburg, Celtes vertrauter Freund und mit gleicher Liebe wie er den neuen Studien zugewandt, der Nürnberger Schulmann Heinrich Groninger, von der Familie Pyrkheimer und Celtes hoch gerühmt; ferner Johann Werner in Nürnberg, als Mathematiker ausgezeichnet, der bei Dalberg in hohem Ansehen stand und den Celtes als Professor der Mathematik nach Wien zu ziehen suchte. Sodann gehört dahin der um die Heilkunst verdiente Mellerstadt, Celtes Landsmann und Freund, die Mathematiker J. Lateranus, J. Stubius, S. Sprenz, alle drei für das Alterthum lebhaft begeistert, und Urbanus Prebusinus, ein Schüler von Celtes. Nimmt man dazu noch die Namen eines Zasius und Vigilius, jener zu Freiburg, dieser zu Heidelberg Lehrer der Rechtswissenschaft, endlich den hoch verdienten Konrad Peutinger — so ist damit der Anfang und die Tendenz der Gesellschaft ziemlich bestimmt gegeben.

„Von 1490—1499 wirkte Reuchlin an der Universität. Wenn wir Celtes und Agricola in ihrem humanistischen Wirken als Koryphäen bezeichneten, so ist Reuchlin in seiner universellen Thätigkeit unbedingt als die größte und bedeutendste geistige Persönlichkeit seiner Zeit zu nennen; denn wo ist ein Mann, der ihm gleich käme an unermüdeter Kraft des Wirkens und allumfassendem Reichthum seines Wissens? Diesen Mann, in dem alle geistigen Regungen seines Jahrhunderts sich wie in einem Mittelpunkte zusammenfinden, nöthigten politische Händel, Würtemberg, wo er bei Herzog Eberhard I in hohem Ansehen gestanden hatte, zu verlassen; wie Alle, die einer engherzigen Zeit oder ihren kleinlichen Beziehungen als Opfer fielen, so fand auch er in Heidelberg, dem Zufluchtsort aller edlen freien Geister, eine ehrenvolle und innige Aufnahme. Alles, was sich dort zusammenfand, der Kurfürst, Dalberg, Plenningen, Trithemius,

Celtes, Vigilius, Wimpheling wurden nun seine Schüler, und die Universität empfand bald — zu geringem Behagen ihrer meisten Glieder — die kraftvolle Nähe des großen Restaurators. Noch war bloß das römische Alterthum in Heidelberg thätig cultivirt worden; Reuchlin zog auch die griechische Sprache, die in dem fürstlichen Kreise schon eifrige Verehrer genug zählte, zuerst in den Kreis der akademischen Lehrthätigkeit hinein. Sein Bruder und Schüler, Dionysius Reuchlin, durch ihn jetzt an den Kurfürsten empfohlen, zugleich ein Zögling der großen Humanisten Italiens, ist der erste Professor der griechischen Literatur an der Universität, und wenn die neue Wissenschaft nicht die Wichtigkeit gewinnen konnte, welche der Name Reuchlin in Aussicht stellte, so lag es nicht an ihm, sondern an den hindernden Einflüssen, welche von dem scholastischen Theil der Universität, also der Mehrzahl ihrer Lehrer, ausgingen. Wie allseitig er wirkte und wie er selbst in dem kurzen Zeitraum von drei Jahren seine ganzen Umgebungen mit neuen Ideen der Verbesserung durchdrang, zeigen zwei andere Einrichtungen, die in dieselbe Zeit fallen und denen, nächst Dalberg, sein Einfluß gewiß nicht fremd war. Die Jurisprudenz nämlich, sowohl das bürgerliche wie das canonische Recht, war mit der Gründung der Universität in die Reihe der Lehrfächer eingetreten. Seit Ruprecht II, welcher bei der steigenden Spannung zwischen dem alten germanischen und dem eingedrungenen römischen Recht sich zum erstern hinneigte, wurde das bürgerliche Recht zwar nicht, wie man oft meinte, völlig von der Universität ausgeschlossen, aber doch so vernachlässigt, daß Friedrich I es für nöthig hielt, die Zweckmäßigkeit jenes Studiums wieder schärfer hervorzuheben. Er that es, indem er mit dem Artistencollegium noch eine Lehrstelle des römischen Rechts verband und zugleich den Juristen Vorrechte angedeihen ließ, welche sie, gegenüber den andern Facultäten, immer mehr erheben mußten. So sehen wir bald eine bedeutende Anzahl berühmter und gelehrter Rechtslehrer an der Universität Heidelberg wirken; dem Volke freilich und den Freunden deutscher Nationalität sind die Professoren des fremden Rechts so verhaßt, daß bei einem Vertrag mit Friedrich I die Stadt Straßburg ihm

ausdrücklich die Bedingung stellt, er müsse bei künftigen Streitigkeiten „„zween Leyen, die nicht Doctores oder Juristen seynd, als Schiedsrichter darzu setzen."" Von Philipp dem Aufrichtigen nun ward die juristische Facultät nicht nur in denselben Ehren gehalten wie von seinem Vorgänger, sondern es geschahen unter ihm, und zwar gerade in der Zeit von Reuchlins Aufenthalt, einige wichtige und für die Jurisprudenz höchst vortheilhafte Aenderungen: er vermehrte nämlich die Zahl der Professoren des canonischen Rechts, stiftete ein Collegium für Studirende der Jurisprudenz und zog die Doctoren des römischen Rechts zu seinem Hofgericht hinzu; Beides, namentlich aber das Letztere, hat zu dem allmäligen Eindringen des römischen Rechts in das deutsche oder zunächst pfälzische Leben ungemein viel beigetragen.

„Wollte man auch hier den unmittelbaren Einfluß Reuchlins bestreiten, so ist dagegen etwas Anderes, für jene Zeit sehr Merkwürdiges unbezweifelt von ihm ausgegangen, wir meinen die Aufführung jener Komödie, die in ihrer Form, wie alles Reuchlinische, aus dem Boden des classischen Alterthums, namentlich der Nachahmung des Terenz erwachsen war. Das Erste, was er zum Stoff gewählt, war eine starke Persiflage auf den Mönch Holzinger, dessen Cabalen ihn genöthigt hatten, sein geliebtes Schwaben zu verlassen. Rücksichten auf des Kurfürsten Umgebung, worin sich Mönche befanden, veranlaßten Dalberg, davon abzurathen, und er verfaßte nun die »progymnasmata scenica«, worin die schlechten Advocaten in satirischer Weise durchgezogen wurden. In Dalbergs Hause führten am 31. Jan. 1497 einige Studirende das Drama auf, dem lauter und allgemeiner Beifall zu Theil ward; Dalbergs gewohnte Freigebigkeit entließ die Spielenden reich beschenkt. Wie groß das Aufsehen war, das Reuchlins Gedanke erregte, zeigt die vielfache Erwähnung, die von jener Aufführung geschieht. In der That war dies Lustspiel die ächte Vermittlung zwischen dem nationalen Stoff der formell rohen Volkskomödien und der formellen Zierlichkeit der ihrem Stoff nach Deutschland ferner liegenden antiken Stücke. Das 16. Jahrhundert versuchte sich bald in ähnlichen Anfängen einer tiefer ins Leben eingreifenden Satire."

Wie Reuchlin, der sich auch gräcisirt Capnion (ein kleiner, schwacher Rauch, also Räuchlein) nannte, als der größte Gelehrte seiner Zeit galt, sagt auch Trithem: »Johannes Capnion alias Reuchlin, ex Pforcen (Pforzheim) oppido Sueciae oriundus, preceptor meus graecus, legum imperialium doctor eximius, ac illustris ducis Eberhardi de Wirtenberg consul tum facundissimus, tum iuris fideique integerrimus, omnis antiquissimae philosophiae et literaturae indagator solertissimus, trium principalium linguarum Hebraicae simul et Chaldaicae, Graecae pariter et Latinae interpres peritissimus, Gallicanae etiam atque politioris nostrae vernaculae inprimis clarus, et tam in diuinis scripturis quam in secularibus literis omnifariam doctissimus, quippe qui Graecorum Hebraeorumque secreta mysteria multis iam annis énixissime penetrauit. Dignus profecto qui solis literis, non etiam perstrepenti populari curiae incumberet. Nullum non nobis non modo Italia, sed nec seculum quidem nostrum huic tanto viro parem objiceret.«

„Wir reihen an Reuchlin einen andern Mann ganz ähnlichen Strebens, der als Humanist in Heidelberg thätig war, nämlich Jacob Wimpheling aus Schlettstadt, geb. 1450, gest. 1528. Es ist hier nicht die geistvolle Neuheit der Auffassung, das Gewichtige der Persönlichkeit, wie bei Agricola, das wir an ihm rühmen können, auch nicht die zierliche, mit Welt und Wissenschaft gleich vertraute Gewandtheit des Celtes, noch die großartige Universalität Reuchlins, weshalb wir ihn nennen; aber seine Thätigkeit war, wenn auch vielleicht minder glänzend, doch eben so segensreich und dankenswerth. Seine Wirksamkeit am Hof mag zwar neben der hohen Bedeutung der Dalbergischen Schule etwas in Schatten gestellt sein, und wir haben Grund zu glauben, daß die akademische Jugend damals noch nicht der rechte Boden, seine scholastischen Collegen noch nicht die geeignete Umgebung waren, wo seine Bemühungen Wurzel schlagen, wo die Früchte seines Wirkens ihn selbst besonders anregen konnten, allein er war deswegen doch als Lehrer und Schriftsteller bedeutend genug, um in der Reihe berühmter Namen, die jene Zeit verherrlichten, ehrenvoll genannt zu werden. Als Lehrer hat er

für die Geschichte der pfälzischen Fürsten schon insofern eine Wichtigkeit, als er die Söhne des Kurfürsten Philipp unterrichtete; mehrere Bücher von ihm sind ausdrücklich für seine fürstlichen Schüler bestimmt; eine historische Arbeit von ihm ward 1498 auf dem kurfürstlichen Schlosse vor der ganzen Familie vorgelesen. Sehr ausgedehnt ist seine Wirksamkeit als Schriftsteller: zwar können wenige seiner Schriften auf bleibenden Werth Anspruch machen; fast alle sind für den Augenblick bedeutend, für Bedürfnisse der Zeit berechnet und für uns bloß historische Actenstücke zur Kunde jener Zeit. Am wichtigsten ist er einestheils als einer von den wenigen Männern, die mit ihm und nach ihm, wie Trithemius, A. Krantz, Peutinger, Aventinus die ersten Schritte thaten zu Begründung einer Geschichtsforschung, anderntheils als Pädagog, wo er die von Agricola angewiesene Bahn eifrig verfolgte und namentlich auf die eigentlich lernende Jugend ausdehnte. Sein Isidoneus und das Buch de adolescentia gehören hierher; den Unterricht aber nicht bloß von seiner geistigen, sondern auch von der sittlichen Seite zu heben, ist sein Hauptbemühen. Als einer von des berühmten Schlettstadter Pädagogen Dringenberg ausgezeichnetsten Schülern, als ein Mann von vielseitiger Bildung, von bescheidenem, reinem Charakter hat er sich durch sein stilles Wirken wohl eben so bleibenden Anspruch auf den Dank der Nation erworben, als Celtes und Agricola durch ihre höher strebenden Bemühungen."

Trithem widmete seinem Freunde Wimpheling, welcher Domvicar in Speyer sowie Professor der Theologie und des canonischen Rechtes war, und den er vir undecunque doctissimus, ingenio subtilis, eloquio disertus nennt, 1495 ex monasterio nostro Spanhem vltima die mensis Julii seinen Catalogus illustrium virorum. Wie sehr Wimpheling von Kaiser Maximilian geschätzt wurde, geht daraus hervor, daß dieser ihn 1510 schriftlich (Maximilianus etc. nobis dilecto Jacobo Wimphelingo Salestadiensi, S. Theologiae professori, familiari nostro) und durch einen nach Straßburg an ihn abgesandten Secretarius mündlich auffordern ließ, die sogenannten zehn Beschwerden der deutschen Kirche zu entwerfen. Sie wurden auch von ihm aus-

gearbeitet und, wie es scheint, dem Erzbischof Berthold von Mainz übergeben. Er starb am 17. Nov. 1528, im 79. Jahr seines Alters, bei seiner Schwester in Schlettstadt.

An diese Koryphäen der Wissenschaft, mit welchen Tritheim in der engsten Verbindung stand, darf sich endlich noch sein vertrautester, oben mehrmals genannter Freund Roger (Rutger) Sicamber (aus Venrath im Geldern'schen, daher Sicamber genannt), Mönch im regulirten Augustinerkloster St. Peter (vulgariter Heynense nuncupatum), Diöcese Worms, reihen, dessen Briefe an ihn, wie er selbst sagt, unzählige waren. Wie fleißig dieser zu den Strebenden gehörige Mann war, ersehen wir aus einem Schreiben, das Tritheim am 6. Mai 1505 an ihn aus Speyer richtete, als jener ihm das Verzeichniß seiner Schriften zugesandt hatte. »Plane admiratione dignum est,« schreibt er ihm, »unum te hominem obseruantia regularis disciplinae die noctuque semper occupatissimum, sex et triginta supra centum in decennio, metro simul et prosa, non vulgaria absoluisse opuscula, quorum vel sola nomina rarum nos in modum oblectarunt.«

Die Burg Sponheim.

Von Sponheim, wo das Kloster stand, ist nur eine Viertelstunde bis zu dem evangelischen Pfarrdorfe Burgsponheim, dessen Burg dem berühmten Grafengeschlechte, wie so vielen Rittergeschlechtern, und solchen, die dort Burgmannsdienste zu leisten hatten, den Namen gab.

Von dem Dorfe, welches seit der letzten Sponheimischen Theilung zum badischen Amte Winterburg der hintern Grafschaft gehörte, weiß ich indeß nur zu sagen, daß, nachdem der dem Kloster Sponheim dort zustehende Zehnten in Folge der Aufhebung an den weltlichen Herrn gefallen war, dieser auch die daran haftenden Pflichten zu erfüllen und demgemäß die Collatur Winterburg daselbst die Kirche zu bauen und zu unterhalten hatte, ohne daß die Gemeinde, wie diese behauptete, zu desfallsigen Frohnden

verpflichtet gewesen wäre. Ihr lag es nur ob, das Pfarrhaus zu unterhalten, das zugleich, seit man in den letzten Zeiten einen Schullehrer dort bestellt hatte, zur Schule diente.

Es ist wohl kein Zweifel, daß das Dorf ursprünglich nur von Leibeignen der Grafen bewohnt war, aber wir werden bei den Burgmannen erfahren, daß auch diese dort Wohnungen hatten, wie wir dann namentlich lesen, daß Hiltrudis, die Hausfrau des Dienstmannes Eberhard und Mutter des ersten Abtes Bernhelm, ihre Wohnung im Dorfe Sponheim unter der Burg hatte.

Von dieser im französischen Kriege von 1688 und 1689 zerstörten Burg sind nur wenige Ueberreste vorhanden; aber auch diese zeugen noch von früherer Größe. Herr Archivrath Eltester gibt von ihnen folgende Beschreibung: „Die Burgruine ist wegen der Bauart des Hauptthurmes eine der merkwürdigsten und wohl auch ältesten im Rheinlande. Sie liegt in anmuthiger Gegend auf einem mäßigen Waldhügel des Fischbaches und besteht jetzt nur noch aus der viereckten Hauptwarte und einem etwa 80 Schritte davon westlich gelegenen runden Thurm von 26 Fuß Durchmesser und 8 Fuß dicken Mauern, welche noch etwa 30 Fuß Höhe haben. Das Mauerwerk ist der gewöhnliche, am ganzen Rhein übliche Schieferbruch. Eine 5 Fuß dicke, fast gänzlich zerstörte Mauer verbindet diesen Thurm mit der erwähnten viereckten Hauptwarte, die ganz frei auf einem ziemlich ebenen, ehemals wahrscheinlich von hölzernen Gebäuden bedeckten Platze steht und durch ihr Ansehen ein sehr hohes Alter verräth.

„Der Thurm bildet im Grundriß ein Quadrat von 30 Fuß in 7½ Fuß dicken Mauern, so daß der lichte innere Raum 15 Fuß im Quadrat mißt. Eine Thür führt von Norden ins Innere. Die Höhe beträgt noch circa 45 bis 48 Fuß und zeigt inwendig auch die Löcher für die Balkenlager von fünf Etagen, die also ziemlich niedrig gegriffen waren. Das Mauerwerk ist ein gar festes, indem es durchgehends aus inwendig glatt behauenen, auswendig aus vortretenden sogenannten Buckelsteinquadern (¹)

(1) Ich erinnere mich, einmal gelesen zu haben, daß Jemand die Würfel im Wappen der Grafen von Sponheim von diesen Quadersteinen der Burg ableitete.

besteht, die auf das Solideste mit einander verbunden sind; die spärlichen Fenster sind eigentlich nur schmale und geschlossene Schießscharten. Aehnliches Mauerwerk findet sich am Rhein nur an den ältesten, über das 12. Jahrhundert hinausgehenden Bauten. Ich erinnere an die Burg Altwied, die schon im 12. Jahrhundert von den Grafen von Wied nach Erbauung der untern Burg verlassen wurde, die Burgen Hammerstein, Kalsmunt bei Wetzlar, namentlich aber an die alten und berühmten Burgen des Trifels bei Annweiler in der Rheinpfalz.

„Es ist leicht möglich, namentlich bei dem Mangel irgend einer Spur größerer Wohngebäude, daß die Burg Sponheim älter ist, als das historische Erscheinen der nach ihr benannten Grafen, und somit sicher in die fränkisch-salische, möglicherweise sogar in die sächsische und karolingische Periode hinaussteigt. Kein Burgbau macht so den Eindruck eines primitiven Ursprungs."

Nach dieser Ausführung des Herrn Eltester möchte ich annehmen, daß die Burg von dem mit Agnes, der Tochter des hier begüterten schwäbischen Herzogs Hermann I, verheiratheten Grafen Eberhard I von Nellenburg, der die Sponheimer Kirche und das Kloster Schwabenheim erbaute, und der von 957 bis 971 vorkommt, gebaut worden sei, wenn man sich nicht entschließen will, sie sogar den Voreltern der Agnes aus dem salisch-wormsischen Hause zuzuschreiben.

Die Grafen von Nellenburg.

Ueber das berühmte Grafengeschlecht, das nach der Burg Sponheim sich nannte, hat zwar schon Herr von Stramberg im 1. Bande der III Abth. gehandelt; da es ihm an jener Stelle jedoch zunächst nur um den Beweis der Abstammung aus dem Nellenburgischen und Viandenschen Hause, sowie um einen allgemeinen Ueberblick der Sponheimischen Geschichte zu thun gewesen sein wird, und er deshalb nur wenig Specielles gab: so hält sich der Fortsetzer in der Bearbeitung dieses Theiles des Antiquarius der Pflicht nicht entbunden, hier, wo der Stammsitz des

Hauses zur Besprechung kommt, auch die Geschichte desselben ausführlich abzuhandeln.

Herr von Stramberg hat gegenüber den ältern Bearbeitern der Sponheimischen Geschichte, Kremer und Zillesius (letzterer wurde von Kremer im Manuscript benutzt), sowie denen, welche ihnen gefolgt sind, nachgewiesen, daß die Grafen von Sponheim mütterlicher Seits von den alemannischen Grafen von Nellenburg und väterlicher Seits wahrscheinlich aus dem Hause Vianden im Luxemburgischen abstammen, die ursprünglichen Güter an der Nahe aber von den Nellenburgern herrühren, diese also zunächst als die Stammeltern des Sponheimischen Hauses zu betrachten sind. Ihre Genealogie, wie sie Herr von Stramberg gegeben hat, stimmt vollkommen überein mit der von Stälin in seiner „Würtembergischen Geschichte“ I, 553 mitgetheilten; letztere reicht jedoch weiter hinauf und soll deshalb, zugleich aber auch zur leichtern Orientirung hier Platz finden; ich füge nur die Abstammung der Gemahlin Eberhards I hinzu und bezeichne übereinstimmend mit Herrn von Stramberg, dagegen abweichend von Stälin, erst diesen Eberhard als „den ersten“, weil er factisch der erste war, welcher sich von Nellenburg nannte.

Eberhard, Graf im Zürichgau.			Konrad, König von Burgund.	
Mangold I.	Gottfried, Graf im Schwerzgau.	Regilinda. Gem. 1. Herzog Burkhard I. 2. Herzog Hermann I von Alemannien.	Gerberga. Gemahl Hermann II, Herzog von Schwaben.	Gisela. Gem. Heinrich, Herzog von Bayern.
Mangold II, Graf im Zürichgau. † 990.	Eberhard (Ebbo) I, Graf von Nellenburg. 957—971.	vermählt mit Hedwig.		Kaiser Heinrich II.

Eberhard II, der Selige, Graf von Nellenburg. Gem. Ida.

Udo, Erzbischof von Trier. 1066-1078.	Eckehard, Abt von Reichenau. † 1088.	Adelbert, starb jung.	Eberhard III, Graf von Nellenburg. † 1075.	Heinrich, † 1075.	Burkhard, Graf von Nellenburg. † nach 1104.

Das oberschwäbische Geschlecht der Grafen von Nellenburg, welche ihren Namen in der zweiten Hälfte des 11. Jahrhunderts von ihrer Burg entlehnten, war im Hegau, Kleggau, Zürichgau

und in den benachbarten Gegenden reich begütert. Der Beweis für die Abstammung Eberhards I vom Zürichgaugrafen Eberhard durch dessen Sohn Gottfried ergibt sich aus dem Liber vitae monasterii Einsidlensis, citirt bei Naugart, Episcopatus Constantiensis, I, 184, in folgenden Stellen: »Manegoldus (II) comes de Nellenburg, qui et comitatum Zurichgowe ab Ottone II in feudum habebat, cuius avus Eberhardus, patruus vero Gotfridus de Nellenburg erant.« — »Mangoldus (I) comes dedit Hoengk. Frater eius Gotfridus, Eberhardus (I) nepos ex fratre.« Dann an einer andern Stelle: »Comes Gotfridus de Nellenburg, patruus comitis Manegoldi, Eberhardi vero comitis filius.« Die Quelle, sagt Stälin, mag echte Ueberlieferung enthalten, wenn sie schon wegen der Zunamen (von Nellenburg), welche sie gibt, nicht gleichzeitig sein kann. Es gilt dieses aber auch, wenn es weiter heißt: »Schwerzam rexit Gotfridus Nellenburgicus a. 966«, und: »Cal. Maii obiit Manegoldus comes de Nellenburg et Zurichgowe, qui advocatus noster fuit, et nobis Hoenka (bei Zürich) donavit a. 981.« Die Einsiedler Annalen geben als Mangolds Todesjahr 990 an.

Die Verheirathung Eberhards I mit Hedwig berichtet uns Herm. Contr. mit den Worten: »His temporibus (um 1009) Ebbo comes de Nellenburg consobrinam Henrici regis Hedwigam nomine de curia regis uxorem duxit.« Weshalb sie consobrina des Königs genannt wird, geht aus der obigen Geschlechtstafel hervor; wir ersehen aber auch aus der citirten Stelle, daß sie nach dem Tode der Eltern am königlichen Hofe erzogen worden war. Daß sie aus dem Nachlasse des Vaters, der auch rheinfränkische Güter besessen, die Besitzungen an der Nahe erhalten haben wird, hat schon Herr von Stramberg gesagt, ich will nur zu seiner Behauptung, Herzog Hermann sei ein Sohn Udo's gewesen, bemerken, daß es allerdings bei Annal. Saxo heißt: »Erat hic Herimannus (der Vater der Hedwig) filius Udonis, qui apud Calabriam cum multis occubuit, quando Imperator Otto secundus contra Saracenos pugnavit«, dagegen die Annales Einsidlenses ihn einen Sohn des Herzogs Konrad, des Bruders Udo's, nennen: »Herimannus filius eius i. e.

Chuonradi in ducatum successit.« Der Name ihres Gemahls Ebbo statt Eberhard darf uns nicht beirren, da diese öfters einer für den andern gebraucht werden.

Ihr Sohn Eberhard II ist derjenige Eberhardus comes de Nellenburc, von welchem König Heinrich IV am 30. Aug. 1065 ein Lehen bei Kreuznach gegen die Dörfer Schweighausen und Hochfelden im Niederelsaß für den Bischof von Speyer eintauschte, und dessen Namen Kremer in der von ihm mitgetheilten Urkunde falsch Eberhardus comes de Newenburg gelesen hatte. Die Vielen, welche Kremer diesen Fehler nachschrieben, wußten indeß nicht, daß er selbst, wie Crollius Act. Acad. Pal. 2. 267 sagt, denselben nach einer bessern Urkunde, als seine fehlerhafte Abschrift war, erkannt und sich von der Richtigkeit des Wortes Nellenburg überzeugt hatte. Eberhard II ist aber auch derselbe, welcher 1044 die Kirche auf dem Gauchsberge bei Sponheim erbaute, von Trithem, der uns dieses berichtet, illustris comes Euerhardus, comes de Spanheim genannt, welch letztern Titel er freilich nicht führte, und der mit seiner Mutter Hedwig das Kloster Schwabenheim (später Pfaffenschwabenheim genannt zum Unterschied von dem Maximinschen Sauerschwabenheim bei Ingelheim) gründete. Man hat ihn wegen dieser Stiftungen früher stets für einen Grafen von Sponheim gehalten und mit ihm dann eine ganz unrichtige Genealogie begonnen.

Den Kaiser Heinrich III begleitete er zur Kaiserkrönung nach Rom und war bei ihm, als dieser um Ostern 1047 auf der Rückreise nach Deutschland in Mantua erkrankte, wie wir das aus einer Urkunde des Kaisers vom 17. April ersehen, worin er als Zeuge aufgeführt wird.

Sein frommer Sinn, den er durch die Gründung des Klosters Schwabenheim und der Kirche zu Sponheim an den Tag gelegt hatte, ließ es aber bei seinen Stiftungen nicht bewenden; er fügte denselben noch eine weitere durch die Gründung des Salvatorklosters in Schaffhausen hinzu, in welchem er später selbst das Ordensgewand annahm. Den Bau begann er im J. 1050 auf eignem Grund und Boden. Es fehlten aber dazu die nöthigen Steine und der Sand, der nur auf einem nahe gelegenen,

der Bamberger Kirche zugehörigen Acker zu gewinnen war. Anfangs März tauschte er deshalb jenen Acker von dem Bamberger Kirchenvogt, dem Herzog Berthold von Kärnthen, gegen andere Liegenschaften ein und ließ die darüber ausgestellte Urkunde außer vielen Andern auch durch seine Söhne Burkhard, Eberhard und Adelbert bezeugen. In einem Alter von 52 Jahren trat er, wie gesagt, selbst als Mönch daselbst ein und starb, nachdem er sechs Jahre darin zugebracht hatte, am 26. März. Seine Gemahlin Ida, die eine Gräfin von Kirchberg gewesen sein soll, nahm nach den Satzungen der Kirche ebenfalls das geistliche Gewand als Recluse in der neben dem Allerheiligenkloster zu Schaffhausen von ihr gebauten Celle.

Eberhard II hinterließ fünf Söhne, Udo Erzbischof von Trier, Eckehard Abt zu Reichenau, Heinrich, Eberhard III und Burkhard. Der in der Urkunde von 1050 genannte Adelbert starb, wie Rüger berichtet, vor dem Vater in Jünglingsjahren. Wir werden indeß weiter unten sehen, daß Eberhard II auch noch eine Tochter gehabt haben muß, die an den ersten von Sponheim genannten Grafen Stephan vermählt war.

Nach einer Urkunde des Grafen Burkhard vom Jahr 1180 war er 1179 schon gestorben. Da er noch in einem Diplom von 1175 mit seinem Sohn Eckehard als Zeuge aufgeführt wird (abbas eggehardus et pater eius eberhardus comes), so haben wir also seinen Tod in diese Zeit, zwischen 1175 und 1179 zu setzen. Seine Gattin Ida lebte noch, was durch eine Urkunde ihres Sohnes Burkhard feststeht, im Jahr 1187.

Eberhards II Sohn Udo (ex Alamannorum prosapia oriundus, patre Eberhardo comite, matre Ida, eisdemque coenobii, quod dicitur Scafhusen, constructoribus) war Domherr in Trier gewesen und wurde 1066 von Clerus und Volk daselbst unter Umständen zum Erzbischof gewählt, daß er nach Rom reisen und sich dort durch einen Eid von dem Verdachte der Theilnahme an einem Verbrechen reinigen mußte, das ihn auf den erzbischöflichen Stuhl gebracht hatte. „Etwa zwei Monate nach dem Reichstage von Tribur, den 15. April 1066,“ so beginnt Gfrörer in seinem Papst Gregor VII die Erzählung dieses Vorganges, „am

Samstag vor Ostern, starb während des Gottesdienstes in der Sacristei des Domes Erzbischof Eberhard von Trier, ein Greis, der vor 19 Jahren im Sommer 1047 die Mitra erlangt hatte. Eine der großen rheinischen Metropolen war zu vergeben. Bei der politischen Nothwendigkeit, in der sich Erzbischof Hanno von Cöln fortwährend befand, seinen Anhang zu verstärken, ließ sich erwarten, daß er es eben so machen werde, wie früher bei Erledigung der Stifter von Magdeburg und Halberstadt. Wirklich bot Hanno Alles auf, daß ein Vertrauter, ein Verwandter, Trier erhalte, und er drang wenigstens Anfangs durch. Zu Cöln lebte seit einigen Jahren der Dompropst Kuno, von Geburt ein Schwabe, Sprosse einer niedern Adelsfamilie zu Pfullingen unweit Reutlingen am nördlichen Saume der schwäbischen Alb. Der Mönch, welcher noch im Laufe des 11. Jahrhunderts das Leben Kuno's beschrieb, gibt zu verstehen, derselbe sei ein Verwandter Hanno's gewesen. Gewiß ist, daß er ein Günstling und Vertrauter des Cölner Metropoliten war und ihm die Dompropstei sowie nunmehr die Erhebung auf den Stuhl von Trier verdankte.

„Die Ernennung Kuno's ging vom Hofe oder vielmehr allem Anschein nach von der ständischen Behörde aus. Wie in vielen andern Fällen der Art ist weder der Clerus noch die Gemeinde von Trier befragt worden, ob sie Kuno zum Bischof wolle oder nicht; der König aber belehnte, dem Herkommen gemäß, den Neuernannten mit Ring und Stab. Die Nachricht von diesem Ereignisse erregte zu Trier einen Ausbruch der Wuth. Volk und Clerus schrie über Verletzung des Wahlrechts, über Gewaltthätigkeit und Herrschsucht des Cölners, der das ganze Rheinland unterjochen wolle. Diejenigen, welche die Menge an der Leine führten, rüsteten sich zu einem Verbrechen.

„Hanno und Konrad sahen Widerstand voraus, denn sie trafen Gegenmaßregeln. Zu der Cölnischen Partei hielt, außer mehren andern Prälaten, auch der Bischof Einhard von Speyer. Im Triumphe des heil. Remaclus findet sich folgende Nachricht: „„Als Mönche und Abt von Stablo um die Fastenzeit des Jahres 1066 die Leiche ihres Patrons, des heil. Remaclus, nach Aachen brachten, um durch öffentliche Ausstellung der Reliquien

die Menge wider den Cölner Erzbischof aufzuhetzen und denselben dadurch zur Abtretung des Stifts Malmedy zu nöthigen, habe Einhard von Speyer den Abt hart angefahren und die ruchlosen Worte zu ihm gesprochen: fort mit Euch und mit Eurem Moder.''" Dieses kühne Auftreten gegen die Mönche beweist nicht mindere Hingebung für Hanno, als das, was Einhard jetzt unternahm: er entschloß sich nämlich, Kuno nach Trier zu begleiten; Beide zogen nicht allein, sondern mit großem Gefolge.

„Auf der Straße, die von Cöln nach Trier führt, erreichten sie am 17. Mai 1066 den Ort Bittburg, der nur wenige Meilen von letztgenannter Stadt entfernt ist, und übernachteten daselbst. Nichts Böses ahnend, rüsteten sie sich am andern Morgen mit Sonnenaufgang zur Weiterreise. Die Diener sattelten und führten den Herren die Rosse vor, als plötzlich eine große Schaar bewaffneter Trierer hereinbrach, mehrere Dienstleute der zwei Bischöfe, die sich zur Wehr setzen wollten, niederstreckte, die Herberge, wo Einhard und Kuno noch weilte, stürmte und Beide festnahm. Einhard wurde mit Fäusten geschlagen, seines Eigenthums beraubt und dann entlassen. Schlimmer erging es Kuno. Die Uebelthäter legten ihm Fesseln an und schleppten ihn nach dem festen Schlosse Urzich, wo er 14 Tage in Haft gehalten wurde. Nach Verfluß dieser Frist übergab Burggraf Theoderich von Trier, Anführer jener Raubschaar und nächster Urheber der That, den Unglücklichen etlichen seiner Dienstmannen, welche ihn den 1. Jun. 1066 von einem Felsen herabstürzten und den Halbtodten vollends ermordeten. Die Leiche ward nach dem Kloster Tholey unweit Trier gebracht und dort beigesetzt. Man berichtet von Wundern, die sie gewirkt haben soll. Kuno galt seitdem für einen Märtyrer und Heiligen. Kurz darauf schritt Clerus und Gemeinde zu einer Wahl, um den ermordeten Kuno, oder vielmehr, nach der Ansicht des Trierer Volks, um den an Ostern verstorbenen Eberhard zu ersetzen. Der König aber bestätigte die Wahl, welche auf Udo, gebornen Grafen von Nellenburg und Bruder Eberhards, fiel, der um jene Zeit einer der vertrautesten Günstlinge Heinrichs IV war.

„Ein vollendetes Verbrechen und zwar der schwersten Art lag vor. Wie erging es den Thätern? hat man ihnen, wie sie es verdienten, den Kopf vor die Füße gelegt? O nein! nichts geschah, kein Gericht erhob sich wider sie. Dieser Umstand für sich allein begründet einen bündigen Schluß auf den eigentlichen Urheber: ein Herrscher, welcher einen Mord, wie den oben erzählten, nicht bestraft, hat ihn gewollt, angeordnet, das ist sonnenklar. Heinrich IV ist es gewesen, der die Rachsucht der Trierer benützte, um Kuno aus dem Wege zu räumen, und was ihn hiezu bewog, war die Absicht, zu verhindern, daß die Macht des Erzbischofs von Cöln durch die angebahnte enge Verbindung mit dem Trierer Stuhl nicht noch mehr anschwelle. Vor der Welt suchte er begreiflicher Weise den Schein zu wahren: er heuchelte Grimm über die Trierer, drohte ihre Stadt vom Erdboden zu vertilgen und sprengte dann aus, daß er nur durch die Vorstellungen seiner weisesten Räthe zur Schonung bewogen worden sei. Andere Anzeigen stimmen trefflich mit diesem Ergebniß zusammen.

„Zunächst kommt die Persönlichkeit jenes Theoderich in Betracht, der den Ueberfall von Bittburg befehligte und die Ermordung Kuno's durch einen seiner Diener vollzog. Ueber die Abstammung desselben finde ich nirgends Nachrichten. Bezüglich des Amtes, dem er vorstand, sind die Quellen nicht recht einig. Lambert nennt ihn Majordom, d. h. Stiftsvogt der Kirche von Trier, und bezeichnet ihn als einen Brausekopf, welchen Charakter und rasches Blut der Jugend zur Ungebühr verleitet habe. Von Andern empfängt er den Titel Graf, oder auch Graf aus der Trierer Stiftsmannschaft. Die Chronik von Trier braucht den lateinischen Ausdruck praeses, der gewöhnlich mit „„Graf““ zusammenfällt. Endlich der Biograph Kuno's sagt: Theoderich sei Stadthauptmann, d. h. Burgvogt von Trier gewesen. Haben alle zusammen Recht, so folgt, daß Theoderich zwei verschiedene Aemter bekleidete, mit andern Worten, daß er zugleich königlicher Burggraf und erzbischöflicher Kirchenvogt war. Und diese Deutung wird durch eine Urkunde bestätigt, die hier allein entscheiden kann. In einem Tauschbriefe, den Erzbischof Eberhard, Kuno's Vorgänger, 1065 ausstellte, bezeichnete er Theoderich als „„Grafen

und unsern Verwalter.““ Nun muß man wissen, daß der salische Hof häufig die Burggrafen zu geheimen Diensten, namentlich dazu verwendete, die Kirchenhäupter zu überwachen. Dieses Amt war eine Frucht königlichen Mißtrauens gegen das Bisthum.

„Verzweifelnd, beim Throne Recht zu finden, riefen Hanno und seine Freunde den Schutz des Stuhles Petri an. Den ersten Schritt that, wie es scheint, in dieser Richtung Erzbischof Sigfried von Mainz. In einem noch vorhandenen Schreiben forderte er den Papst Alexander II auf, eine Untersuchung einzuleiten und die Schuldigen, mögen sie auch ihre Theilnahme am Verbrechen noch so künstlich durch Heuchelei verhüllen, zur wohlverdienten Strafe zu ziehen. Sind letztere Worte nicht ein Wink, daß Hochstehende, ja daß der deutsche Hof in die Sache verwickelt waren?

„Allein weder Sigfried, noch Hanno, noch auch andere deutsche Bischöfe fanden in Rom gebührendes Gehör. Aufschluß hierüber gewährt der glückliche, neulich von Floß gemachte Fund päpstlicher und anderer Schreiben. Eine Klagschrift ist darunter, welche Hanno, wie es scheint, gegen Ausgang des Jahres 1066 an Alexander II richtete: „„Obgleich ich fürchten muß, Dir, o heiliger Vater! mit meinem fortwährenden Hülfegeschrei überlästig zu werden, kann ich doch nicht schweigen; denn die Wunde, die mir geschlagen worden, vernarbt nicht, sondern wird täglich brennender. Ich hätte vielleicht mir selber helfen können, wenn ich zum Aeußersten griff und den Bann verhängte, aber ich wollte erst deinen Richterspruch, als ein Gottesurtheil, abwarten. Und nun vernehme ich, daß jener Mensch, der sich einen Bischof nennen läßt (Udo von Nellenburg), und seine Mitschuldige, mit reichen Geschenken beladen, zu Rom erschienen sind, um Dich zu verleiten, daß Du zu ihren Gunsten entscheidest, ehe die deutschen und lothringischen Bischöfe ein Urtheil abgegeben haben werden. O heiliger Vater! gedenke meiner, den die ganze Last jenes Verbrechens getroffen hat; ahme dem Apostelfürsten nach, der zu jenem Verführer sprach: verflucht seiest du und dein Geld. Wenn ich je irgend ein Verdienst um den heil. Stuhl erwarb, oder in Zukunft noch erwerben mag, so beschwör' ich Dich, unter=

lasse es, jenem Menschen Freisprechung von seiner Schuld oder das Pallium zu gewähren.‟‟

„Erzbischof Hanno von Cöln hatte bei der wichtigen Sendung von 1064 und 1065 nichts gethan, als was die Pflicht ihm vorschrieb; aber in der menschlichen Natur liegt es, daß die Rolle, welche er damals spielte, bittere Empfindungen im Lateran zurückließ. Solche gehässige Gefühle wachten jetzt auf und bewirkten, daß Alexander den Klagen Hanno's nur zögernd und nicht in vollem Maße gerecht ward. Die Chronisten Bernold und Berthold melden, Bischof Einhard von Speyer habe 1067 eine Reise nach Rom angetreten, sei aber unterwegs zu Siena gestorben. Ohne Zweifel betraf diese Reise Kuno's Sache und ist im Einvernehmen mit Hanno unternommen worden. Aber erst im Frühjahr 1068 finden wir den Nellenburger Udo vor eine römische Synode gestellt, die ihn jedoch nicht mit dem Schwerte der Gerechtigkeit traf: Udo ward nämlich nach germanischem Gebrauche zu einem Eide der Reinigung zugelassen, mittelst dessen er sich frei schwur. Etwas schlimmer kam Derjenige weg, welcher beim Morde die Hand führte. Bernold erzählt zum Jahre 1073: „„Von Reue ergriffen und voll des Glaubens an göttliche Vergebung, machte Graf Theoderich, Kuno's Mörder, im Winter von 1073 eine Wallfahrt nach Jerusalem; das Schiff, das er mit 113 Gefährten bestiegen, ging im Februar unter, und die Salzfluth sühnte die Schuld der Büßer.‟‟ Deutlich gibt der Chronist zu verstehen, daß die Reise Theoderichs eine von der Kirche auferlegte Bußfahrt war.

„Wie heiß die Wunde brannte, die dem Herzen Hanno's durch jenes Verbrechen geschlagen worden, erhellt aus einer Maßregel, die er, verrathen vom Hofe, verlassen von der römischen Kirche, ergriff: er gewann es nämlich über sich, die Hülfe seines Todfeindes Adalbert von Bremen anzurufen, offenbar weil er voraussetzte, daß der Angerufene, mochte er auch sonst noch so schlecht sein, clericalen Gemeingeist genug besitze, um die Ermordung eines andern Erzbischofs nicht ungestraft zu dulden. Aber wie war der Cölner enttäuscht! Das betreffende Schreiben Hanno's ist nicht mehr vorhanden, wohl aber die Antwort Adalberts:

„„An meinen theuersten Herrn und Vater, den Erzbischof Hanno, den ich mit den Armen des Geistes umhalse. Wir haben Euer letztes Schreiben empfangen, in welchem Ihr so freundliche Gesinnung an den Tag legtet, daß ich Euch mit Worten des Mundes nicht danken kann: denn die Liebe ist ein innerliches Ding, das seinen Sitz im Herzen hat; die Zunge vermag sie nicht zu offenbaren, sondern nur die Wallungen der Brust. Seid versichert, Niemand ist auf Erden, der Euch zärtlicher in Jesu Christo liebt, als ich. Um so mehr wundere ich mich über die Vorwürfe, die Ihr in Eurem letzten Schreiben deshalb erhebet, weil ich Euch in Eurem großen Leide nicht getröstet habe. Allein bei Vorfällen, wie der fragliche, die so viel Aergerniß geben, und wo die Schuld auf beiden Seiten liegt, halte ich es fürs Beste, zu schweigen. Denn haben jene Menschen, welche Euren Neffen todtschlugen, Unrecht gethan, so lastet — nehmet mir meinen Freimuth nicht übel — auch auf Euch schwere Schuld, besagten Neffen wider Gebühr vorwärts geschoben zu haben. Möge der Schmerz, der Euch traf, Eure Sünde tilgen! Mein Rath ist: lasset die ganze Sache ruhen, und überdies erlaubet mir, daß ich Euch ermahne, das Kloster Malmedy herauszugeben. Auf Eure Einladung, an den Hof zu kommen, muß ich Euch erklären, daß Alter und Gebrechlichkeit mir nicht gestatten, auch nur die kleinste Reise zu machen.““

„Wie ein eingefleischter Teufel antwortet Adalbert: ewige Feindschaft zwischen mir und dir; deinem Neffen und dir ist Recht geschehen, und wenn du nicht durch Herausgabe des Klosters deine eigene Schande besiegelst, so steht dir in Kurzem ein noch härterer Schlag bevor. Selbst wenn du bewirken könntest, daß ich heute wieder die alte Stellung am Hofe erlangte — aus deiner Hand verschmähte ich die Gabe.

„König Heinrich IV, der eigentliche Urheber des Verbrechens, vermochte die Rolle des Schweigens durchzuführen, weil Andere ihm halfen. Offen trat der Neid gegen Hanno hervor. Der Mönch von Stablo, der den Triumph des heil. Remaclus schrieb, trägt ungescheut seine Schadenfreude darüber zur Schau, daß Bischof Einhard von Speyer bei der Scene von Bittburg Backen-

streiche empfing und mit Schimpf bedeckt heimgeschickt wurde. Das waren die natürlichen Früchte der Simonie, die seit 8 Jahren in Besetzung hoher geistlicher Würden eingerissen."

Udo war einer der ausgezeichnetsten Prälaten seiner Zeit, schön von Gestalt, hochgewachsen, voll Geist, großgesinnt und mit einer hinreißenden Beredtsamkeit ausgerüstet, vir valde venerabilis, facie venustus, ore facundus, statura procera, cuius merito humeris sustentari posset tanti moles regiminis, „während seines Kirchenregiments stets bemüht, gleich dem Cölner Hanno, den König und das Vaterland zu retten, aber auch zugleich, im Einklang mit dem Papste, Schranken gegen sultanische Willkür aufzubauen," ein Streben, was uns seine Anhänglichkeit an den König wie das gleichzeitige Vertrauen erklärt, das der päpstliche Stuhl in ihn setzte.

Als Papst Alexander II den Erzbischof Sifrid von Mainz aufforderte, eine Synode zur Untersuchung gegen den von dem König auf den Constanzer Bischofsstuhl ernannten Hofcleriker von Goslar, Domherrn zu Magdeburg und Propst an der neuerbauten Kirche auf der Harzburg, Karl, zu halten, bestellte er die Metropoliten Gebhard von Salzburg und Udo von Trier zu päpstlichen Bevollmächtigten. Die Synode fand statt am 15. August 1071; der, grober Simonie und des Kirchenraubs Angeklagte wartete doch, trotz der Mühe, welche der König sich gab, ihn zu retten, das Urtheil nicht ab, sondern gab freiwillig seinen Hirtenstab am 17. dem König zurück.

Als am 26. October 1075 die Sachsen sich zwischen Sondershausen und Erich, bei Ebra und Spier, am Flüßchen Helbe, dem König ergaben und dieser ihre Fürsten gefangen nahm, übergab er dem Erzbischof Udo den Erzbischof Wezilo von Magdeburg, Hanno's von Cöln Bruder, zur Bewahrung. Für dessen Befreiung wandte sich dann Volk und Clerus von Magdeburg an Udo. Domno Udoni ovium Christi sanctarum sanctissimo pastori, clerus et populus Magedaburgensis ecclesiae devotionem fidelissimam utriusque hominis, beginnt das Schreiben, welches sie an ihn richteten, als er sich wahrscheinlich auf der um Weihnachten 1075 zu Goslar abgehaltenen Synode be-

fand, wohin, wie Bruno meldet, der König die ihm ergebenen Bischöfe eingeladen hatte. Rex natalis domini festivitatem, convocatis ad se suarum partium episcopis, animo non festivo Goslariae celebravit. Die Magdeburger spendeten dem Erzbischof Udo in jenem Bittschreiben das Lob der humansten Behandlung seines Gefangenen, indem sie, nachdem von ihnen ausgesprochen, wie nothwendig seiner Kirche in jenen stürmischen Zeiten der Erzbischof sei, sagen: Sed quia, sicut ex ipsis (Wezilonis) legatione cognovimus, multa vestrae pietatis humanitate fruitur, ita ut se non dolore captivitatis affici, sed a labore, quo plurimo fatigatus erat, multa dulcedine vestra refici fateatur, omnium quas nos patimur afflictionum libenter obliti, dum caput nostrum gaudere cognoscimus, dolorem membrorum, vel si magnus sit, nullum putamus. Das war sicherlich keine leere, auf Effect berechnete Schmeichelei, sondern der Ausdruck dessen, was ihnen Wezilo hatte mittheilen lassen, aber auch zugleich ein schönes Zeugniß für Udo's edlen Charakter. Daß er auf dem berüchtigten Wormser Concil im Januar 1076 jenes schmachvolle Absageschreiben an Papst Gregor VII mit unterschrieben hatte, gereute ihn bald. War er auch keiner der am meisten Gravirten, so befand er sich doch durch jene Theilnahme unter den von dem Papste mit dem Banne Bedrohten, d. h. unter denen, die als der Gewalt Gewichene und von dem König Verführte angesehen wurden, und welchen der Papst als Frist den Peter- und Paulstag bewilligte, um dem h. Stuhl ihre Reue in eigener Person oder durch Bevollmächtigte anzuzeigen. Ueber diese Wormser Verhandlungen muß der Papst ganz genau unterrichtet gewesen sein, denn als noch während des Fastenconcils zu Rom von Seiten deutscher Bischöfe, darunter auch von Udo, Briefe nach Rom eingelaufen waren, welche Reue über die Theilnahme an den Wormser Beschlüssen an den Tag legten und dem Papste hinfort unverbrüchliche Treue angelobten, forderte Gregor etwa drei Wochen nach dem Schluß der Synode, am 23. März 1076, den Metropoliten Udo von Trier sowie die Bischöfe Theoderich von Verdun und Hermann von Metz in einem Schreiben, an dessen Eingang es heißt: „Wir haben vernommen, daß Ihr nicht frei-

willig (also gezwungen) den Wormser Beschlüssen beistimmtet," auf, sich gänzlich von den Schismatikern zurückzuziehen. Ohne angekündigte Reue und die genaue Kenntniß des Vorgangs würde der Papst den Erzbischof eines solchen Schreibens allerdings nicht gewürdigt haben, aber wie sehr es Udo auch mit solcher Reue Ernst war, geht daraus hervor, daß er sich nicht mit jener schriftlichen Erklärung begnügte, sondern persönlich nach Rom ging, solche mündlich zu wiederholen. Wir wissen das aus Lambert, der schreibt: „Neulich war Erzbischof Udo von Trier aus Rom in die Heimath zurückgekommen und nahm Theil an der Mainzer Versammlung." Auf diesem vom König auf den 29. Juni 1076 anberaumten Mainzer Reichstag war es nun namentlich Udo, der sich weigerte, mit den Erzbischöfen von Mainz, von Cöln und vielen Andern zu verkehren, die um jene Zeit das höchste Vertrauen des Königs genossen und ohne deren Rath er nichts that. Er erklärte nämlich, der König sowohl als jene Andern seien von dem römischen Papst (pontifex) mit dem Banne belegt; gleichwohl habe ihm derselbe auf seine dringendsten Bitten gestattet, mit dem König zusammenzukommen, doch nur in Geschäften, nicht bei Tafel, nicht beim Gottesdienst, nicht aus irgend einem sonstigen Anlasse. Dem Beispiele Udo's folgend, zogen sich dann auch viele Andere, welche Gott fürchteten und das öffentliche Wohl zur Richtschnur ihres Handelns machten, mehr und mehr vom Hofe zurück und wollten nicht, trotz häufiger Befehle dahin gerufen, zum König zurückkehren, „weil sie lieber den König als Gott beleidigen, lieber Schaden am Körper als an der Seele leiden wollten." Darüber gerieth nun die Gegenpartei in die äußerste Wuth, stieß Flüche und Drohungen gegen alle aus, behauptend: der Urtheilsspruch des römischen „Pontifex" sei ungültig, weil er sie gegen die zu Gunsten Unterdrückter eingeführten Formen des Kirchenrechts nicht mit Grund, sondern aus Wuth gebannt habe; der Trierer Erzbischof und die, welche mit ihm zum Verderben des allgemeinen Wohls schon früher conspirirt hätten, trieben schändliche Heuchelei, auf Anderes sinnend, als was sie im Munde führten; nicht Wiederherstellung der gekränkten Würde des römischen Stuhles liege ihm am Herzen, sondern

unter dem Vorwande der Religion wolle er die Krone und das Reich verderben; der König möge, auf seinem guten Rechte beharrend, Todesstrafe über die feigen, heimlich sich verschwörenden Verräther verhängen, die ihm den Gehorsam verweigerten, denn der Apostel sage ja, die Obrigkeit trage das Schwert nicht umsonst.

„Der Trierer Udo", schreibt Gfrörer, „übernahm dort zu Mainz eine sehr gefährliche Rolle. Sie zog ihm den wüthenden Haß der königlichen Parteigänger zu, welche Udo als Verräther verschrien. An sich ist nicht zu läugnen, daß Einer, der so verfährt wie der Trierer Metropolit, möglicherweise die schlimmsten Absichten haben kann. Dennoch erscheint die Beschuldigung im Angesicht der besondern Verhältnisse als grundlos. Erstlich billigt Lambert, obgleich verdeckt, das Benehmen Udo's, indem er sagt: „Solche, welche Gott fürchteten und im Sinne des öffentlichen Wohles wirkten, hätten sein Beispiel nachgeahmt."" Für's Zweite hat Udo sein Leben lang, nachher wie früher, sich als einen zuverlässigen Diener des Königs bewährt: er fiel 1078 im Kampfe wider Empörer als treuer Vasall der Krone, und selbst die Gregorianer machten ihm, sonst Udo's Verdienste anerkennend, nur den einen Vorwurf, daß er dem Salier allzu ergeben gewesen sei.

„Dieselbe Gesinnung hat den Trierer, glaube ich, auch damals beseelt. Der von ihm eingeschlagene Weg war vielleicht das einzige mögliche Mittel, den König und die Einheit des Reiches ohne gewaltsame Erschütterung zu retten. Sobald Udo muthig fortfuhr, die Umgebung Heinrichs als Gebannte zu behandeln und doch ihn selbst unablässig über die gefährliche Lage aufzuklären, in der er schwebte, sobald ferner immer Mehrere — wozu bereits ein schöner Anfang gemacht — dem Beispiele des Metropoliten nachahmten, konnte es kaum fehlen, daß die verderblichen Rathgeber, welche theils, wie Sigifried von Mainz, aus Schwäche, theils, wie Ulrich von Gosheim und Genossen, aus selbstsüchtiger Berechnung, den König auf verkehrter Bahn festhielten, zuletzt genöthigt wurden, sich vom Hofe zu entfernen. War aber diese Vorbedingung erfüllt, dann hatte man eine gute

Grundlage gewonnen, Heinrich IV zu vermögen, daß er sich unter genau formulirten Bedingungen mit der Kirche versöhne: ein Schritt, welcher anderer Seits den übelgesinnten Anhängern der entgegengesetzten Partei, jenen Herzogen, welche die Maske von Vertheidigern des heiligen Stuhles vornahmen, jede Möglichkeit abschnitt, auf Erwählung eines neuen Königs zu dringen.

„Im Uebrigen war Udo von Trier nicht der Einzige, der in der eben entwickelten feinen Weise das Chaos unserer öffentlichen Zustände zu entwirren suchte. Der Laie Otto von Nordheim verfolgte einen ähnlichen Plan. Auch er blieb im Dienste des Königs und benützte seine amtliche Stellung, um Heinrich halb im Guten, halb durch Ansetzung von Schrauben zu nöthigen, daß er einlenke.

„Die zu Mainz von den hitzigsten Parteigängern des Hofes angepriesenen Heilmittel liefen auf Unsinn hinaus. Sobald der König Gewalt wider die Herzoge brauchte, wurden Tausende von Schwertern wider ihn gezückt. So konnten nur Menschen reden, wie jene verruchten Lieblinge, Ulrich von Gosheim und Genossen, welche wußten, daß sie verloren seien, wenn sie den Salier nicht aufs Aeußerste trieben, und welche seinen Trotz ausbeuten wollten, sowie Schiffbrüchige nach Brettern oder leeren Tonnen greifen, um ans Land zu schwimmen.

„Dagegen waren um jene Zeit andere Dinge im Werke, welche den Papst beunruhigten und doch nicht von Feinden der Kirche ausgingen. Weit und breit ertönte das Kaiserreich von Streitigkeiten über die Frage, ob der Papst das Recht gehabt habe, den König zu bannen, und zwar zählte Heinrich IV vorzugsweise in den niedern Schichten der Gesellschaft, unter Bürgern, Bauern, auch unter vielen Soldaten, warme Vertheidiger. Gregorius VII täuschte sich nicht über die Gefahr, die von dieser Seite her entstehen mochte. Theils in Rundschreiben an Viele, theils in Bullen, die an Einzelne gerichtet waren, zeigte er, daß das Haupt der Kirche allerdings befugt sei, nicht etwa bloß untergeordnete Verbrecher, die in kleinem oder kleinstem Kreise Böses thun, sondern auch vornehme, ja die vornehmsten Sünder, die mitunter ganze Länder verderben, mit der apostolischen Ruthe

zu züchtigen. In gleichem Sinne wandte er noch einen andern Hebel an, um die Zahl der Unzufriedenen, so weit es ohne Nachtheil der Kirchenzucht geschehen konnte, zu verringern.

„In einem Rundschreiben vom 25. Jul. 1076 sagt er: „„Ich ermächtige Euch, meine Brüder und Mitbischöfe, diejenigen unter den ehemaligen Anhängern Heinrichs IV, welche ernstliche Reue bezeugen und Buße thun, wieder in die Gemeinschaft der Gläubigen aufzunehmen."" Das lautet so, als habe der Papst allen dem heiligen Stuhl ergebenen Bischöfen Vollmacht ertheilt, Reuigen Vergebung zu verkündigen. Allein bestimmter drückt sich Gregor VII in der an Hermann von Metz unter dem 25. August 1076 erlassenen Bulle aus: „„Deine Liebden möge wissen, daß Wir einigen Bischöfen gestattet haben, solche Gebannte, die dem Könige absagen, in Unserem Namen loszusprechen."" Die Vollmacht war also keine allgemeine, sondern eine besondere. Anderer Seits kann man im Angesicht der obenerwähnten Thatsachen kaum bezweifeln, daß dieselbe, außer Andern, Metropolit Udo von Trier empfangen hat.

„Wie nun? wenn einer oder gar einige der Bevollmächtigten den und jenen gebannten Bischof, der dem unbußfertigen König absagte, lösten, wenn weiter der Reuigen, unter dem Einflusse des von Vorgängern gegebenen Beispiels und erzielten Nutzens, gemäß dem alltäglichen Weltlauf immer mehrere wurden, wenn drittens der König selber Aussöhnung mit der Kirche begehrte und eine genügende Buße anbot, wenn endlich alle zusammen auf diese Grundlage hin ihm Ablaß im Namen des Nachfolgers Petri gewährten, dann war dem siebten Gregor das Heft der Strafgewalt, das er doch festhalten mußte, um etwas Dauerndes für Sicherung der Kirche und der deutschen Reichsverfassung zu thun, künstlich aus den Händen gewunden, und unlautere Absichten gewannen einen bedenklichen Spielraum!

„Wirklich gab es mächtige und der Kirche sonst treue Cleriker, die auf so etwas aus kurzsichtiger Anhänglichkeit an den Thron sannen; denn unmittelbar hinter dem eben angeführten Satze der Bulle vom 25. August heißt es: „„Was aber den König selber betrifft, erkühne sich keiner, ihn loszusprechen, son-

dern vorher muß volle und untrügliche Bürgschaft der Aufrichtigkeit seiner Reue in Unsere Hände gelangt sein; auch behalten Wir Uns das letzte Wort der Entscheidung vor.““ Noch eindringlicher wiederholt er dasselbe Verbot in einem Rundschreiben vom 29. August, das an alle Bischöfe, Aebte, Herzoge, Grafen der deutschen Provinzen gerichtet ist: „„Da Wir Ursache haben, zu fürchten, daß etliche Unserer Brüder einen unvorsichtigen Gebrauch von der Vollmacht machen, die Wir ihnen ertheilten: als befehlen Wir im Namen des Apostelfürsten, Niemand erkühne sich, den König von der Fessel des Banns zu entbinden, sondern vorher müssen Wir durch glaubwürdige Zeugen der Aufrichtigkeit seiner Reue vergewissert sein, damit Wir dann je nach Umständen das, was Uns gerecht scheint, durch den Mund Unserer Legaten anordnen.““ Mit gutem Fuge hat Gregor als allgemeines Haupt der Gläubigen so gesprochen, wie er sprach; auch wirkte das Wort noch zur rechten Stunde: die Sache unterblieb.

„Gewiß war Udo von Trier einer von denen, die für obigen Plan arbeiteten. Sowohl aus dem, was bereits erzählt worden, als aus gewissen Dingen, die er gegen Ende des Jahres versuchte, erhellt, daß er die Majestät der deutschen Krone nach Kräften bewahren und deshalb den Salier Heinrich IV unter so schonenden Formen als irgend möglich aus dem Irrsal herauswinden wollte. Und wahrlich vom Standpunkt eines deutschen Prälaten ließen sich sehr starke Gründe für ein solches Verfahren anführen. Wenn der Papst den König, sowie man seitdem beabsichtigte, vor einer allgemeinen Reichsversammlung in Folge eines förmlichen Processes lossprach, wenn, was in solchem Falle unvermeidlich, die ganze Reihe seiner Vergehen schonungslos aufgedeckt, wenn er ferner in die engsten Schranken eingezwängt ward, mußte das Ansehen des Thrones einen fürchterlichen Stoß erleiden. Freilich führte nur dieser eine Weg, Alles richtig erwogen, zu einem haltbaren Ziele. Aber man soll darum den Nellenburger Udo nicht tadeln, daß er als ein auch dem schuldbefleckten König treu ergebener Edelmann gehandelt hat.“

Kläglich verlief der Mainzer Reichstag, wo man die Wahl eines neuen Papstes auszuführen beabsichtigt hatte; ein Theil

der deutschen Fürsten und Bischöfe beschloß im Gegentheil in Ulm, einen Reichstag auf den 16. Oct. nach Tribur zusammenzurufen, um dort die Hebung der Reichswirren zu berathen, eigentlich aber die Absetzung Heinrichs zu beschließen. Der Reichstag, auf dem auch zwei päpstliche Legaten erschienen, wurde allerdings abgehalten; zu der Wahl eines neuen Königs kam es jedoch nicht, wie sehr auch der einfältige Schwabenherzog Rudolf vor Begierde brannte, den deutschen Thron zu besteigen, indem der gleichzeitig in Oppenheim weilende König versprach, dem Papste Gehorsam und Genugthuung zu leisten, und die Fürsten beschlossen, darauf hin den Papst zu bitten, selbst nach Deutschland zu kommen, um dort die Sache des Königs auf einer großen Reichsversammlung vorzunehmen. Letzteres war das Einzige, was der König von sich abwenden wollte und weshalb er heimlich Sendboten an den Papst sandte, dieses zu verhindern, während er als officiellen Ueberbringer der Oppenheimer Uebereinkunft den Erzbischof Udo wählte, was dann die Verdacht schöpfenden Reichsfürsten veranlaßte, ebenfalls eine Gesandtschaft an den Papst zu schicken. Trotz aller Bemühungen der Sendboten des Königs, die sogar eine Verschwörung der Römer gegen den Papst anzuzetteln suchten, blieb dieser indeß entschlossen, die Reise nach Deutschland zu unternehmen. „Ich ziehe hin zu Euch," schrieb er, „bereit zur Ehre Gottes und zum Wohle Eurer Seelen in den Tod zu gehen." Alles aber, was die Sendboten gethan hatten, war auf bestimmte Befehle des Königs geschehen, die nach dem Tage von Tribur ausgefertigt worden waren. „Um dieses zu beweisen, müssen wir Udo von Trier in's Auge fassen. Bonizo von Sutri schreibt: „„Der Trierer Erzbischof kam mit Briefschaften nach Italien, aber siehe da, er ward auf Betreiben des Bischofs Dionysius von Piacenza in dieser Stadt verhaftet, und Dionysius gab den Gefangenen nicht eher frei, bis ein Befehl des Königs von Speyer einlief, der ihm Udo zu entlassen gebot."" Ich behalte mir vor, die Plane des Bischofs von Piacenza und seiner lombardischen Spießgesellen unten zu entwickeln. Udo eilte sofort mit seinen Briefschaften nach Rom, aber indeß hatten ihm die Gesandten der Reichsfürsten den Vor-

sprung abgewonnen und den Papst vor dem Inhalte der Botschaft, die er überbrachte, gewarnt. Gregor VII mußte Ehrenhalber den vom hohen Adel Germaniens zu Oppenheim abgeschlossenen Vergleich buchstäblich beobachten und erklärte deshalb dem Trierer Erzbischof, daß er seine Anträge nur in Anwesenheit der reichsfürstlichen Gesandten entgegennehmen könne. So geschah es auch, und sogleich zeigte sich, daß das von dem Erzbischof im Namen des Königs überreichte Schreiben anders lautete, als es gemäß den Oppenheimer Verabredungen hätte lauten sollen. Die Abweichung bestand darin, daß der Salier vorschlug, Gregor möge nicht nach Deutschland herauskommen, sondern gestatten, daß der König zu Rom vor ihm erscheine und dort Lösung vom Banne nachsuche. Heinrich IV wollte demnach dasselbe, was die Sendboten zu erzwingen versucht hatten. Gregor VII antwortete so, wie er antworten mußte: es bleibe dabei, daß er auf künftigen Lichtmeßtag zu Augsburg sich einfinden werde.

„Berthold nennt das königliche Schreiben eine Fälschung und bezeichnet, obwohl nur verblümt, den Trierer Erzbischof als einen Gehülfen des Betrugs. Das ist fanatisches Gerede. Um der Nothwendigkeit kitzlichter Erörterungen zu entgehen, hat meines Erachtens Lambert den Ausweg gewählt, von der ganzen Briefgeschichte, die so viel als keine Folgen nach sich zog, zu schweigen. Wenn der Oppenheimer Vergleich buchstäblich vollzogen ward, mußte Heinrich gewärtigen, daß die abgeneigten Reichsfürsten, deren viele niedrigen Triebfedern folgten, in einer deutschen Hauptstadt, im Angesicht der ganzen Nation, eine Reihe von Beschuldigungen der scheußlichsten Art wider ihn nicht nur vorbrachten, sondern auch, wenigstens bezüglich mancher Punkte, in aller Form Rechtens bewiesen. Ein solches Verfahren würde unwiederbringlich den guten Ruf Heinrichs IV vernichtet, es würde weiter — was noch viel schlimmer — die Ehre der deutschen Krone in den Staub getreten haben. Ich will keinen Stein auf unsern König werfen, daß er das Aeußerste versucht hat, solche Schmach abzuwenden.

„Aehnlich wie der König dachten der Trierer Erzbischof und sicherlich noch viele andere Cleriker. Udo bestand darauf, daß

Heinrich IV die Lösung vom Banne nachsuche, aber er wünschte, daß solches nicht vor erbitterten Todfeinden, sondern irgendwo in Italien mit möglicher Schonung der Form geschehe. Auch der Papst selber erkannte thatsächlich das Gewicht der von Udo und seinen Freunden vorgebrachten Gründe an, denn nicht zu Augsburg, sondern auf der einsamen Burg Canossa, in Anwesenheit weniger Vertrauten, die lauter rechtschaffene Männer waren, hat er den Salier vom Banne gelöst. Er konnte rechtlich so handeln, denn der Oppenheimer Vertrag verfügte nur, daß der König entweder abdanken oder innerhalb eines Jahres, vom Tage der Verhängung an gerechnet, freigesprochen werden müsse, und begrenzte sonst weder die Frist noch den Ort der Aussöhnung. Auch gehörte die Frage der Lösung oder Nichtlösung ausschließlich vor das Forum des Papstes, dergestalt, daß die Reichsfürsten rechtlich nichts dazu thun oder davon nehmen konnten. Anderer Seits war der Act von Canossa ein großer dem König und der Krone geleisteter Dienst, weil er den Reichsfürsten die Hauptwaffe, mittelst welcher sie auf Absetzung des Saliers hindrängten, aus den Händen wand. Alle ihre gegen Heinrich IV gerichteten Plane fußten auf die Voraussetzung, daß er ein Gebannter sei und bleibe; dem Gesühnten vermochten sie nicht mehr mit voller Wucht beizukommen.

„Allerdings hatte die Sühnung des Königs zugleich eine politische Seite, welche nothwendig, theils ihrem innern Wesen nach, theils kraft des Vertrags von Oppenheim, vor einen deutschen Reichstag gebracht werden mußte. Nur mit Hülfe der Stände konnte der Papst eine Verfassung im deutschen Reiche aufrichten, welche es fürder königlichen Günstlingen unmöglich machte, Recht und Gesetz zu verhöhnen, sowie sie es seit zehn Jahren gethan. Ueberdies hatte er den Reichsfürsten gegenüber die förmliche Verpflichtung übernommen, zu solchem Behufe nach Deutschland herauszukommen und die Reichsversammlung in Augsburg zu leiten. Hier an diesem Punkte liefen die Bestrebungen des Papstes und des Königs weit auseinander. Heinrich IV wollte die ganze Streitfrage sowohl in politischer als in kirchlicher Hinsicht ohne Beiziehung der Stände allein mit dem Statt-

halter Petri abmachen; denn er hoffte, Letztern nach Lösung des Bannes zu betrügen. Gregor VII dagegen bestand darauf, seine den Reichsfürsten gegebenen Zusicherungen pünktlich zu halten. Wie thöricht wäre es auch gewesen, wenn er durch Treubruch für immer eine mächtige Partei von sich stieß, durch deren Mitwirkung es ihm gelungen war, alle Vortheile seiner jetzigen Stellung zu erringen.

„Noch gab es eine dritte Meinung, die der lombardischen Stiere, als deren Haupt Dionysius von Piacenza voranschritt. Wenn es nach ihrem Kopfe ging, sollte ewige Feindschaft zwischen der deutschen Krone und dem römischen Stuhle herrschen. Die Gründe, warum sie solches beabsichtigten, liegen offen da. Kam irgend ein leidlicher Friede zwischen Altar und Thron zu Stand, so fielen sie unfehlbar als Opfer der Vereinbarung, da der König im vorausgesetzten Falle die gerechte Forderung des Papstes, daß die lombardischen Ränkeschmiede zur Strafe gezogen werden, nicht zurückweisen konnte. Aber wer hätte erwartet, daß der Bischof von Piacenza frech genug sei, Hand an einen Gesandten des Reichsoberhaupts zu legen!! Immerhin beweist sein Verfahren gegen den Trierer Metropoliten, daß Dionysius die Ueberzeugung hegte, Udo arbeite in vollem Ernst auf eine Aussöhnung zwischen Papst und König hin. Wäre der Trierer ein Mann von gleichem Gelichter wie Dionysius und dessen Genossen gewesen, so würden sie ihm kein Haar gekrümmt haben."

Sobald nun aber König Heinrich glaubhaft erfuhr, daß der Papst darauf beharre, mitten im Winter nach Deutschland herüberzukommen, entschloß er sich, ihm nach Italien entgegenzueilen und in irgend welcher Weise auf wälschem Boden die Lösung des Bannes nachzusuchen. Es ist bekannt, wie er solche nach dreitägiger Buße (20. bis 24. Januar 1077) in Canossa erhielt. Bei dieser Lossprechung folgte indeß eine nicht in gleichem Maße bekannte Scene, welche tiefen Eindruck auf den Salier gemacht hat. „Das Hochamt begann. Papst Gregorius VII trat vor den Altar, las die Messe bis zum Opfer, winkte dann dem König, herbeizukommen, ergriff die Hostie, theilte sie in zwei Hälften und hub gegen Heinrich IV gewendet also an: „„Du und Dein An-

hang beschuldigten mich, das Papstthum durch Simonie erschlichen, mein Amt durch greuliche Missethaten befleckt zu haben. Es wäre mir ein Leichtes, mich durch das Zeugniß solcher, die mich von Kindesbeinen an kannten, zu reinigen, aber nein, ich rufe den Allmächtigen selber zum Zeugen auf, bin ich schuldig der Missethat, die Ihr mir vorwerfet, so möge mich augenblicklich der Tod treffen."" Sprachs und genoß die Hälfte der Hostie. Dann redete er den König mit den Worten an: „„Die deutschen Fürsten haben Dich bei mir entsetzlicher Verbrechen angeklagt. Weißt du Dich rein von solcher Schuld, so mache es so, wie Du mich eben thun sahest, genieße diese Hälfte als Gottesurtheil.""

„Heinrich IV hatte sonst die christliche Religion als einen Aberglauben behandelt, der nur den Pöbel binde, und gelegentlich verhöhnt, jetzt aber dem kleinen Manne mit dem Stechblick gegenüber, dem man anfühlte, daß er mit der obern Welt verkehre, daß der selige Geist des Apostelfürsten ihn umschwebe, hatte er eine Anwandlung von Glauben, und die Schrecken der Hölle ergriffen ihn. Er stotterte etwas von Entschuldigungen, daß er in Abwesenheit seiner Freunde und Feinde auf kein Gottesurtheil sich einlassen könne, weil man selbst im glücklichen Falle kaum dem Geschehenen Glauben schenken würde. Der Papst sah darin das, was es in Wahrheit war, das Zeichen eines erwachenden Gewissens, und drang nicht weiter in den Salier."

Inzwischen hatten Heinrichs Gegner in Deutschland auf den 15. März 1077 einen Reichstag nach Forchheim ausgeschrieben, wo sie ihn seiner königlichen Würde entsetzten und den Herzog Rudolf von Schwaben zum König ausriefen. „Ich wähle den Herzog Rudolf von Schwaben zum König der Deutschen!" erscholl die Stimme des ersten Wählers, Erzbischofs Siegfrieds, „des schwankenden Rohrs von Mainz," und in gleichem Sinn stimmten dann auch die übrigen Bischöfe und Weltlichen, zumeist sächsische und schwäbische Großen, endlich auch das Volk, repräsentirt durch einen Haufen Bauern aus der Pfalz, Forchheim und den umliegenden Ortschaften. Dieser Tag von Forchheim und die Erhebung Rudolfs, bei der man zum erstenmal von dem Gewohnheitsgesetze abging, die deutsche Krone einem andern als

dem Sohne des Königs oder bei dem Aussterben der Dynastie demjenigen zu übertragen, der dem ausgestorbenen Hause am nächsten verwandt war, haben, abgesehen von dem augenblicklichen Unrecht, für alle spätern Zeiten bittere Früchte getragen, denn es war damit ein böses, leider oft nachgeahmtes Beispiel gegeben; betrachtet den Tag von Forchheim und die Erhebung Rudolfs, sagt Gfrörer, von welcher Seite ihr wollt, beides erscheint als eine Schande für Deutschland.

Sobald Heinrich in Italien Rudolfs Wahl vernahm, eilte er augenblicklich nach Deutschland zurück, wo nunmehr der Krieg zwischen ihm und dem Neugewählten entbrannte, an welchem Erzbischof Udo, der ja stets mit Entschlossenheit für seinen rechtmäßigen König, aber, wie wir gesehen, auch für die Kirche und so für eine Ausgleichung zwischen Altar und Krone gewirkt hatte, persönlich Theil nahm. Bei der Belagerung der Burg Hohentübingen durch König Heinrich erhielt er eine tödtliche Wunde, an der er nach den Beweisen bei Stenzel „Fränkische Kaiser" am 11. Nov. 1078 (also nicht 1077, wie die Gesta Trevirorum haben und es Abth. III Bd. 3 S. 248 heißt) starb, für das deutsche Reich ein unersetzlicher Verlust.

Nicht also, wie Udo, um das Wohl des Reiches und das der Kirche zu fördern, war sein Bruder Eberhard III ein unbedingter Anhänger des Königs; seine Ergebenheit beruhte nicht auf so edlen Motiven. Die Chronisten nennen ihn als des Königs bevorzugten Rathgeber, weshalb er je nach dem Standpunkte derselben viel geschmäht oder viel gelobt wird. Plurimum eo tempore rex consiliis utebatur Eberhardi comitis, sapientis admodum viri, sagt Lambert von ihm. Als Heinrich IV Lüneburg, die Veste der Billungen in Sachsen, mit Gewalt an sich gebracht und eine Schaar auserlesener Söldner hineingelegt hatte, übertrug er den Oberbefehl über dieselben dem Grafen Eberhard von Nellenburg, ein Beweis des großen Vertrauens, das er ihm schenkte, da er hierzu nur den bewährtesten Anhänger gebrauchen konnte. Seinen Vorstellungen lieh deshalb auch der König leicht Gehör, wie sich das bei Herzog Otto (von Nordheim) zeigte, dem Heinrich auf die Vorstellung Eberhards Ver-

zeihung angedeihen und alle Liegenschaften wieder zurückgeben ließ, welche ihm in Folge seiner Entsetzung entrissen worden waren, wobei freilich bemerkt werden muß, daß Eberhard den zum Kampfe bereiten Herzog durch die Kraft seiner Beredtsamkeit zur völligen Unterwerfung bewogen hatte. Zweifelhaft ist es jedoch, ob er es war, oder ein anderer ebenso bevorzugter Rathgeber Eberhard aus unbekanntem Geschlechte, den König Heinrich 1073 nach Rom sandte, um über die Art und Weise der Erwählung Hildebrands zum Papste Bericht zu erstatten. Diese Sendung und ihre Folgen erzählt uns der Chronist Lambert: „Papst Alexander, der früher Anselm hieß, starb. Alsbald wählten die Römer, ohne den deutschen König zu fragen, einen Nachfolger in der Person Hildebrands, eines Mannes, der in den heiligen Schriften aufs Beste bewandert war und sich zur Zeit der früheren Päpste durch jegliche Tugend ausgezeichnet hatte. Die Nachricht hiervon erfüllte die deutschen Bischöfe mit Schrecken; denn da sie seine heftige Gemüthsart und seinen brennenden Eifer für die Sache Gottes kannten, fürchteten sie, daß er, wenn er Papst bliebe, sie alle wegen jeder Nachlässigkeit unerbittlich zur Rechenschaft ziehen werde: deshalb bestürmten sie den König mit Bitten, daß er die Wahl, welche ohne seine Genehmigung erfolgt sei, für null und nichtig erklären möchte; namentlich hoben sie hervor, daß der König, wenn er diesen Feuergeist auf dem Stuhle Petri dulde, bald empfinden werde, sich selber eine Ruthe gebunden zu haben.

„Unverweilt schickte Heinrich IV einen seiner Vertrauten, den Grafen Eberhard nach Rom, mit dem Auftrage, die römischen Großen vorzuladen und sie zur Verantwortung darüber aufzufordern, daß sie ohne vorgängige Erlaubniß des Königs einen Papst zu wählen sich unterstanden hätten, auch Gregor selbst, im Fall er nicht Genugthuung leiste, zur Abdankung zu nöthigen. Als Graf Eberhard zu Rom anlangte, ward er sehr gut von Gregor empfangen. Auf die Eröffnungen, welche ihm der Graf machte, erklärte letzterer: Gott sei sein Zeuge, daß er keineswegs ehrsüchtig nach der päpstlichen Würde gestrebt habe; wider seinen Willen sei er von den Römern gewählt und mit Gewalt auf den

Stuhl Petri gesetzt worden; doch habe er bis zum heutigen Tage nicht geduldet, daß man ihm die Weihe ertheile, sondern absichtlich zugewartet, bis sichere Nachricht anlange, ob der deutsche König und die Stände des Reichs die Wahl billigen, und auch jetzt noch solle die Weihe so lange verschoben werden, bis der König seine Willensmeinung klar und unzweifelhaft ausgesprochen haben würde. Als dem König diese Antwort hinterbracht ward, äußerte er, daß er die Entschuldigung Gregors genügend finde, und gab mit Freuden seine Einwilligung, daß die Weihe vorgenommen werde."

Den hier genannten Grafen Eberhard hält Neugart, Episcop. Constant. I 388, für den Nellenburger, während Gfrörer ausspricht, es sei der andere seiner Abstammung nach unbekannte Eberhard gewesen. Die Sache des Thrones vertheidigend, fiel Eberhard III mit seinem Bruder Heinrich in der Schlacht an der Unstrut, 9. Jul. 1075. Prima pugna Heinrici regis cum Saxonibus sub Rudolpho et Welfhardo ducibus adhuc sibi faventibus, ubi Ernist marchio et Heinrich et Eberhard de Nellenburch interierunt. Das Treffen hat uns Lambert aufgezeichnet: „Von Breitenbach aus hatte der König Kundschafter abgeschickt, um Nachrichten über die Stellung der Sachsen einzuziehen. Dieselben meldeten: der Feind stehe an Zahl und Waffen dem königlichen Heere nicht viel nach und übertreffe dasselbe in mancher andern Hinsicht; große Schätze seien aufgehäuft, ausgiebige Magazine angelegt, und zum Beweise, wie wenig der Sachse die königliche Macht fürchte, möge dienen, daß das Lager der Gegner nicht gar weit von Breitenbach entfernt stehe; im Uebrigen seien die Häupter der Gegenpartei entschlossen, noch einmal Gesandte wegen des Friedens an den König abzuordnen, um jede irgend billige Bedingung zu bieten; erst wenn diese abermal zurückgewiesen würden, gedächten sie eine Schlacht zu liefern. Heinrich IV und seine Lieblinge vernahmen diese Meldung mit unverhohlenem Hohn. Das königliche Heer, hieß es, zähle lauter auserlesene, im Kriegsdienst aufgewachsene Streiter, während die feindliche Macht aus zusammengerafften Bauernhaufen bestehe, die nicht aus eigenem Antrieb, sondern aus Furcht vor

ihren Grundherren zum Gewehr gegriffen hätten und beim ersten Anprallen des königlichen Heeres auseinanderlaufen würden.

„Der Salier wollte um jeden Preis schlagen, und da er besorgte, daß, wenn die Gesandtschaft einträfe, nicht wenige der Reichsfürsten die Anträge derselben unterstützen und ihm folglich die Gelegenheit naher Rache entwinden dürften, beschloß er, zuvorzukommen, eine Schlacht zu erzwingen, ehe die Sachsen Zeit fänden, Abgeordnete zu schicken. Eifrigen Vorschub leisteten ihm hierbei Herzog Rudolf von Schwaben, und zwar darum, weil er im vorigen Jahre beschuldigt worden war, nach der Krone zu streben, und den bösen Eindruck, den dies auf den König hervorgebracht, durch jetzige unbedingte Hingebung zu verwischen hoffte. Der einfältige Rudolf blieb sich unter allen Umständen gleich, weshalb auch Lambert passende Anlässe gerne benützt, um des Rheinfelders Thorheit zu geißeln.

„Den 8. Jun. 1075 brach Heinrich von Breitenbach auf und gelangte bis Großellen, unweit Eisenach. Am nächsten Morgen in der Frühe machte das Heer einen doppelten Tagmarsch und traf um Mittag zu Behringen bei Langensalza, unweit der Unstrut, ein. Ein Lager wurde aufgeschlagen: ermüdet von der Anstrengung des Marsches ruhte Jeder aus; der König selbst streckte sich auf ein Feldbett hin. Da trat Herzog Rudolf in sein Zelt ein mit der Meldung: ganz in der Nähe stünden die Sachsen und vergnügten sich, die Ankunft der Königlichen nicht ahnend, mit Essen, Trinken, Spiel; sogleich müsse man den Feind angreifen, denn wenn dies geschähe, sei er verloren. Der König sprang auf, umfaßte die Knie Rudolfs, dankte ihm in feurigen Worten, schwörend, nie, so lange er lebe, werde er diesen Dienst vergessen. Beide boten sofort das Heer auf, das unverweilt ausrückte. Da die Beschaffenheit der Gegend eine Entwicklung sämmtlicher Streitkräfte nicht gestattete, kam man überein, Herzog Rudolf solle mit den Schwaben, entsprechend dem alten Vorrechte des Stammes, den ersten Angriff machen. Die Uebrigen wurden beordert, ihre Mannschaft aufzustellen, und, je nach Umständen, den Vorstreitern Hülfe zu leisten. Die gesammte Macht war in fünf Banner eingetheilt; beim fünften hielt der König mit den auserlesensten Soldaten.

„Die Sachsen, welche beim Kloster Hohenburg um Langensalza und bei Nagelstädt auf beiden Ufern der Unstrut lagerten, glaubten den König noch weit entfernt, hielten es überdies für unmöglich, daß ein Heer mit Gepäck eine solche Strecke wie im Fluge zurücklegen könne. Bei der drückenden Hitze, welche herrschte, hatten Alle die Waffen, Viele auch die Oberkleider abgelegt und pflegten des Leibes. Da kamen Boten, welche meldeten, ein Heer, zahlreich wie Sand am Meer, rücke heran; schon sehe man den Staub in der Nähe aufwirbeln. Jetzt entstand Lärm durch das sächsische Lager: Alles rief zu den Waffen, unter gegenseitigen Vorwürfen der Nachlässigkeit; Viele nahmen sich nicht einmal Zeit, ihre Harnische, ja Einige nicht einmal die Oberkleider anzuziehen; Keiner wartete auf den Andern, sondern in Klumpen stürzte die Ritterschaft hinaus und brach in die Reihen der nahenden Schwaben ein. Letztere würden sogleich geworfen worden sein, wäre ihnen nicht Herzog Welf mit den Bayern zu Hülfe geeilt. Hart wurde gekämpft, zuerst mit Wurfspießen und Lanzen, dann mit dem Schwert, das die Sachsen trefflich zu handhaben verstanden. Eine gute Anzahl der vornehmsten Männer fiel auf des Königs Seite, wie Ernst Markgraf von Ostrich, berühmt durch glorreiche Kämpfe gegen die Ungarn, Graf Engilbert (unbekannten Geschlechts), zwei Söhne des Grafen Eberhard von Nellenburg und sehr viele Andere vom besten schwäbischen und bayerischen Adel. Kaum verließ ein Einziger unverwundet das Schlachtfeld, und nur dem trefflichen Stahl seines Panzers verdankte es Herzog Rudolf, daß er mit bloßen Quetschungen davon kam. Auf sächsischer Seite that an jenem Tage das Beste Otto von Nordheim, gewesener Herzog von Bayern: bald rannte er, umgeben von einer auserlesenen Schaar, in das wildeste Getümmel hinein; bald galoppirte er zurück, sammelte die Flüchtigen und trieb sie wieder in den Kampf.

„Es war Abend geworden, und schon wankten die Banner von Schwaben und Bayern, als endlich, vielfach durch Eilboten herbeigerufen, die Andern auf dem Wahlplatze erschienen: zuerst Graf Hermann aus dem Hause Gleiberg und die Stiftssoldaten von Bamberg, dann die Herzoge Wratislaw von Böhmen und

Gozelo von Lothringen. Jetzt hielten die Sachsen nicht mehr Stand: Anfangs zogen sie sich in Ordnung zurück; bald aber stürzten sie in jäher Flucht davon. Die Königlichen, Reiter, Fußvolk, selbst Troßknechte, stürmten hinter ihnen her und häuften auf einer Strecke von zwei Stunden Hügel von Leichen auf. Mit Ausnahme von Zweien entkamen die sächsischen Adeligen theils durch die Behendigkeit ihrer Rosse, theils weil sie die Gegend genau kannten. Aber das sächsische Fußvolk, das Anfangs keinen Theil am Gefechte genommen, erlitt fürchterliche Verluste. Zuletzt brachen die Sieger in das feindliche Lager ein, wo sie sehr große Massen von Gold, Silber, köstlichen Gewändern und andern Vorräthen erbeuteten.

„Bald nach Sonnenuntergang kehrte der König in sein Hauptquartier zurück, nach altem Herkommen von den Soldaten mit Jubelruf als Sieger begrüßt. Als man am andern Tage — den 10. Juni — das Schlachtfeld untersuchte, stellte sich heraus, daß dieser und jener seinen Herrn, dieser und jener einen Vater, einen Bruder, einen Sohn, einen nahen Anverwandten verloren hatte."

So entschieden, wie Eberhard III und Heinrich auf Seiten des Königs gestanden hatten, waren die beiden andern Brüder, Abt Eckehard von Reichenau und Graf Burkhard Anhänger des Papstes. Der Gegenkönig Rudolf hatte dem kaiserlich gesinnten Kloster St. Gallen in der Person eines gewissen Lutold einen neuen Abt gegeben; von den Mönchen verjagt, nahm ihn Eckehard, »cum pseudo-rege firmiter stans«, in seinen Schutz, und es entspann sich nunmehr ein heftiger Krieg zwischen Eckehard und dem von Heinrich IV dem Kloster St. Gallen gegebenen Abt Ulrich, dem Sohne Marquards, Herzogs von Kärnthen. Eckehard und Berthold von Zähringen verheerten die St. Gallener Güter im Zürichgau, Herzog Welf die rechts vom Bodensee gelegenen. Dann reiste Eckehard nach Rom, um gegen den Abt Ulrich bei dem Papste zu klagen. Auf der Reise wurde er jedoch von der kaiserlich gesinnten Partei in Italien in Borgo San Domino gefangen genommen und dem Bischof von Parma zur Bewahrung übergeben. Ziemlich lang soll diese Gefangen-

schaft gedauert haben und seine Entlassung nur durch die dringendsten Bitten des Papstes und der Markgräfin Mathilde und durch Zahlung schweren Lösegeldes bewirkt worden sein. In Rom wurde zwar seine Klage gut aufgenommen, und er bekam auch ein Empfehlungsschreiben des Papstes an die Legaten in Deutschland; es war aber in Folge der langen Abwesenheit, in der man die falsche Nachricht von seinem Tode verbreitet hatte, Abt Ulrich von St. Gallen von Heinrich IV sogar zu Eckehards Nachfolger in Reichenau bestellt worden. Bei seiner Rückkehr war dieser nun allerdings bei einem Aufstande seiner eigenen Vasallen, denen er ein Lösegeld gefangener Herren vorenthalten hatte, nach Aquitanien entflohen, aber seine Diener hielten noch Reichenau inne. Sie wurden jetzt verjagt, Gebäude, die Ulrich auf der Insel errichtet hatte, niedergerissen, und von Neuem begann Eckehard mit Hülfe seines Bruders Burkhard und Anderer den Krieg gegen St. Gallen, der erst mit dem Tode Eckehards im Jahr 1088 endete. Abbas Augensis Ekkehardus sibi (d. h. Heinrich IV) semper infestus et nimis loco sancti Galli odiosus malitiae suae moriendo finem dedit, schreibt der ihm feindselige St. Gallener Annalist.

Eberhards II sechster Sohn, Graf Burkhard von Nellenburg, soll nach einer verdächtigen Urkunde schon im Jahr 1063 von König Heinrich mit Herzog Rudolf und Graf Kuno von Achalm als Schiedsrichter in Streitigkeiten zwischen denen von Uri und Glarus bestellt worden sein. Da er erst viel später wieder erscheint, so sollte man vermuthen, daß, wenn überhaupt die Urkunde richtig ist, vielleicht sein Vater Eberhard für ihn zu substituiren wäre. Burkhard war Vogt des von seinem Vater gegründeten Salvator-Klosters zu Schaffhausen, das er im Jahr 1079 dem Abte Wilhelm von Hirschau unterstellte unter der Bedingung, dorthin einen Abt mit 12 Mönchen zu senden. Sigefrid wurde zum Abt ernannt und von Papst Gregor VII die ganze Verhandlung genehmigt, so jedoch, daß Burkhard auf alle weltliche Macht über das Kloster verzichte, und unter Nichtigkeitserklärung des Privilegiums seines getäuschten Vorgängers, des Papstes Alexander, nach welchem dem Grafen Eberhard und

seinen Nachkommen die Macht ertheilt worden war, die Vogtei zu besitzen und den Abt zu setzen. Dennoch kommen Graf Burkhard und andere Nellenburger auch noch in der Folge als Vögte vor. Zum letztenmal erscheint Graf Burkhard in einer Urkunde vom 27. Februar 1104.

Von besonderer Wichtigkeit für uns ist eine von Mone mitgetheilte Relatio Burchardi Comitis (de Nellenburg), quomodo a parentibus suis monasterium sancti Salvatoris in villa Scaphusensi constructum sit. Darin sagt er, daß er, verbi diuini non surdus auditor, das Salvatorkloster zu Schaffhausen, welches sein Vater Eberhard, später Mönch daselbst, und seine Mutter Ita, Nonne in der St. Agnescapelle, gegründet hätten, nach allen Kräften ehren und erheben wolle. Deshalb, und weil er keine Söhne als Erben besitze, habe er beschlossen, den Erlöser vor allen ihm durch welche Art der Blutsverwandtschaft Nahestehenden zum Erben alles dessen einzusetzen, was dieser ihm zu geben die Gnade gehabt habe. (Et quia filios heredes non habeo, redemptorem nostrum pre omnibus qualiuis consanguinitate adherentibus, eorum que mihi dignare dignatus est, heredem facere decreui.) Es folgen dann zehn Urkunden aus den Jahren 1078 bis 1104 (regnante rege nostro Heinrico anno XXXXVIIII), Schenkungen enthaltend, die er dem Kloster gemacht hatte. Wäre darunter eine des Prädiums Linouwa (was Neugart im cod. dipl. Alemanniae für Leimen bei Heidelberg hält) enthalten, so stände es fest, daß des Grafen Meginhard von Sponheim Hausfrau Mechtild seine Tochter gewesen sei, indem deren Sohn Gottfried zwischen 1142—1146 die Schenkung seines Vaters, seiner Mutter und seines Großvaters (donationem patris et matris et avi) mit dem genannten Prädium an das Kloster Schaffhausen in Gegenwart des Königs Konrad III bestätigte.

Diese Ansicht hat Herr von Stramberg aufgestellt, während in dem von Mone 1862 herausgegebenen Episcopatus Constantiensis Pars I Tom. II Mechtild und Adelheid, diese die Gemahlin des Grafen Arnold von Laufen (oberhalb Heilbronn am Neckar) und Mutter des Erzbischofs Bruno von Trier (1102—

1124), für Töchter Eberhards III von Nellenburg gehalten werden. Gegen solche Conjectur habe ich doch in Betreff der Mutter des Erzbischofs Bruno das gewichtige Bedenken, daß dieser, der 1102 auf den erzstiftlichen Stuhl kam und schon vorher Dompropst zu Speyer und Trier, sowie Propst des Florinsstiftes zu Koblenz war, mindestens gegen 1070 geboren sein müßte, oder noch viel früher, wenn wir der Ansicht Stälins beistimmen, daß ihm sein im Jahre 1078 gestorbener Verwandter, Erzbischof Udo von Trier, die geistliche Laufbahn in dieser Stadt eröffnet haben mochte. Eberhard II, der zwischen 1075 und 1079 starb, hätte demnach schon einen Urenkel gehabt, der den Kinderschuhen bereits entwachsen war, und das scheint mir bei dem Alter seiner Söhne sehr unwahrscheinlich. Dazu kommt, daß Eberhards III Söhne erst gegen 1100 vorkommen, und ihr Neffe deshalb älter oder doch ebenso alt als sie gewesen wäre, was ebenfalls nicht leicht anzunehmen ist. In einem handschriftlichen Codex zu Schaffhausen wird Erzbischof Bruno genannt: consanguineus Eberhardi comitis qui locum Schaffhusensem (d. h. das Salvatorkloster) construxerat. Um mit Eberhard II Geschwisterkind zu sein, ist Bruno zu jung; ich schließe daher aus der Zeit, daß seine mit dem Grafen Arnold von Laufen vermählte Mutter Adelheid eine jüngere Schwester Eberhards II, Bruno also dessen Neffe war. — Aber auch Mechtild, die Gemahlin Meginhards von Sponheim, als eine Tochter Eberhards III anzunehmen, ist, wie ich gleich zeigen werde, sehr bedenklich.

Daß indeß Eberhard III Kinder hatte, geht deutlich aus einer der Schenkungsurkunden Burkhards vom Jahre 1100 hervor, worin Theoderich von Nellenburg als Zeuge genannt wird, sowie aus einer andern undatirten des Abtes Adelbert von Schaffhausen, worin es zu Anfang heißt, daß Graf Burkhard mit dem Grafen Adelbert dem Vogte des Klosters und seinem Bruder Theoderich genannte Bestimmungen getroffen hätten, und am Schlusse: Tunc etiam confirmata est et Burchardo comiti (was wohl a Burchardo comite heißen soll) cum nepotibus suis traditio sancte memorie Eberhardi comitis. Dadurch steht also fest, daß Graf Burkhard zwei Neffen, Adelbert und Theo-

derich von Nellenburg hatte, die allerdings auch Söhne seines Bruders Heinrich sein könnten, mit mehr Wahrscheinlichkeit jedoch Eberhard III zugeschrieben werden, da Heinrich nur ein einzigesmal, und zwar bei der Mittheilung seines Todes, genannt wird.

Es fragt sich nur, wie ist die oben mitgetheilte Stelle zu verstehen, darin Graf Burkhard sagt, daß er keine Söhne als Erben habe und daß er den Erlöser, d. h. das Salvatorkloster, vor allen seinen Blutsverwandten, welcherlei Art sie seien, zu seinem Erben einsetze? Kann man daraus mit Bestimmtheit schließen, daß er auch keine Töchter hatte? Ich glaube nicht, wie sonderbar auch in diesem Falle der Ausdruck »omnibus qualivis consanguinitate« uns vorkommen muß. Seine Töchter mochte er bei ihrer Verheirathung durch die Aussteuer abgefunden haben, und so verfügte er jetzt, diesen, seinen Schwiegersöhnen und Neffen gegenüber, über seine Güter zum Vortheil des Klosters, was ihm, da er ohne Söhne war und die Töchter nichts mehr zu fordern hatten, zustand.

Was nun die Schenkung des Prädiums Linouwa betrifft, so könnte es auffallend erscheinen, daß diese nicht in den der Relatio beigefügten Urkunden enthalten sei, und solches vielleicht Veranlassung geben, einen andern Bruder für dessen Schenker und somit auch für den Großvater des Grafen Gottfried von Sponheim zu halten. Diese Folgerung wäre jedoch falsch, denn die Schenkungsurkunden über genannte Güter beginnen erst mit dem Jahre 1190, Graf Burkhard sagt aber in einer Urkunde von 1187 Folgendes: „Weil die Rechtsgelehrten sagen, daß meine Eltern sich einander ihre Güter unter der Bedingung übergeben hätten, solche in ihrem Leben zu besitzen und sie nach ihrem Tode auf ihre nicht geistlichen Söhne zu vererben, und mein Vater deshalb nach jener Uebergabe eine andere legale nicht mehr machen konnte, so habe ich, der ich nach dem Tode meines Vaters, und da meine Mutter Nonne geworden, legitimer Erbe geworden bin (sein Vater hatte die Söhne Eberhard III und Heinrich überlebt), Alles, was mein Vater oder ich selbst dem Salvatorkloster zu Schaffhausen gegeben habe, durch eine neue Schenkung

bestätigt." Unter diesen vor 1187 gemachten Schenkungen wird sich also auch die des genannten Prädiums befunden haben.

Es gibt aber auch noch andere Gründe, welche es bedenklich machen, Mechtild, die Gemahlin des Grafen Meginhard von Sponheim, für eine Tochter Eberhards III anzusehen. Dieser blieb in der Schlacht 1075: Mechtild müßte also spätestens in diesem Jahr geboren sein; nehmen wir an, daß ihr Gemahl Meginhard nicht jünger war, als sie, so hätte dieser, als er 1155 starb, ein Alter von wenigstens 80 Jahren erreicht gehabt, was Trithem bei der Mittheilung seines Todes, wie man glauben sollte, wohl erwähnt hätte. Sein Sohn, der Abt Kraffto starb 1175 in einem Alter von 56 Jahren; er war also 1116 geboren. Seine Mutter wäre also damals schon mindestens 41 Jahre alt gewesen. Unterstellt man, daß sie nach der damaligen Sitte früh, gewiß nicht später als in einem Alter von 18 bis 20 Jahren geheirathet habe (12—14 Jahre waren sogar bei dem Adel nicht ungewöhnlich), so wäre die späte Geburt Krafftos bei nur drei Kindern, die wir kennen, jedenfalls etwas nicht ganz Gewöhnliches. Alle diese Bedenken fallen aber weg, wenn man sie für eine Tochter des Grafen Burkhard annimmt, der erst nach 1104 starb, und es scheint mir deshalb die größere Wahrscheinlichkeit für diese Annahme zu sprechen.

Für eine andere Tochter Burkhards halte ich jene Reggat (Richenza oder Richardis), welche nebst ihrem Gemahl Rudolf sich 1124 an der Gründung des Klosters Sponheim betheiligte und selbst eine Wiese und einen Gemüsegarten demselben schenkte. Sie war also dort begütert. Trithem, welcher uns solches berichtet, nennt diesen Rudolf frater comitis Meginhardi; das kann aber nicht richtig sein. Erkennen wir indeß in Reggat wegen ihres Besitzes zu Sponheim eine Nellenburgerin und Schwester der Mechtild, so haben wir einfach frater als Schwager und in so fern auch als Bruder zu deuten. Da zu gleicher Zeit in schwäbischen Urkunden eine Richenza als Gemahlin des Grafen Rudolf von Lenzburg erscheint, so glaube ich nicht zu irren, wenn ich in diesen die Mitgründer des Sponheimer Klosters und in Richenza eine Schwester der Mechtild erkenne.

In dem Augenblicke, wo das Manuscript über die Grafen von Nellenburg in die Druckerei wandern soll, kommt mir Heft 3 Bandes 10 des Archivs für Geschichte und Alterthumskunde von Ostfranken (1868) zu, und ich finde darin einen kleinen Aufsatz von Freiherrn Karl Chlodwig von Reitzenstein über die Abstammung des Bischofs Eberhard I von Bamberg nebst einer Stammtafel der Nellenburger. Letztere stimmt zwar in der Hauptsache mit der von Stälin gegebenen überein, enthält indessen einiges Neue, bei dem nur zu bedauern ist, daß der Verfasser jeglichen Nachweis dafür zu geben unterlassen hat. Vielleicht ist derselbe in der Zeitschrift für das Würtembergische Franken (ohne nähere Angabe) enthalten, in welchem nach seiner Mittheilung „eine Untersuchung resp. Abhandlung über die Herren und Grafen von Nellenburg" sich befinden soll; diese ist mir aber im Augenblicke nicht zugänglich, und ich bin deshalb außer Stande, zu beurtheilen, in wie weit die neuen Aufstellungen in der Stammtafel selbst historisch begründet sind. Dieselben bestehen in Folgendem: Bischof Eberhard I von Bamberg (1007—1042) soll ein Bruder Eberhards I von Nellenburg gewesen sein und noch einen andern Bruder, Kuno, gest. 1020 im Flandr. Krieg, gehabt haben. Außer den uns bekannten Söhnen Eberhards I, unter denen Adalbert jedoch fehlt, führt Freiherr von Reitzenstein zwei Töchter ohne Vornamen auf, von denen eine den Grafen von Mörsburg bei Winterthur und die andere den Grafen Wolfrad V von Veringen geheirathet habe. Die Kinder dieser beiden Töchter nennt er die Erben von Nellenburg. (Dann hätten diese also den Namen Grafen von Nellenburg angenommen, denn solche erscheinen noch lange Zeit hindurch.) Von Töchtern Burkhards weiß er nichts; ebenso wenig erfahren wir etwas über den, der Nellenburgischen Familie angehörigen Erzbischof Bruno von Trier; dagegen soll Eberhard III zwei Söhne: Richard Vogt von St. Gumpert (1078) und Bruno Vogt von St. Gumpert (1104) Graf von Bergtheim (1102—1113), Ahnherr der Grafen von Bergtheim, gehabt haben. Ich bemerke nur dazu: wo bleiben die urkundlich feststehenden Neffen Burkhards, Adelbert und Theoderich? Das allein reicht mir hin, der Geschlechts-

tafel keinen vollen Werth rücksichtlich der nicht nachgewiesenen Personen beizulegen; aber auch wenn sie richtig wäre, so würde sie meiner Ansicht nicht im Wege stehen, sondern nur in Betreff der Töchter Burkhards und der Gemahlin Stephans von Sponheim unvollständig sein, wie solches factisch bei Burkhards Neffen der Fall ist.

Die Grafen von Sponheim.

Nicht so sehr, wie ich mit der Forschung des Herrn von Stramberg rücksichtlich der Nellenburger als Ahnen der Sponheimer einverstanden bin, kann ich jedoch mit der Ansicht übereinstimmen, die er über Stephan als den ersten bekannten Grafen von Sponheim ausgesprochen hat. Damit bin ich allerdings einverstanden, daß Graf Meginhard, also auch sein Vater Stephan dem Hause Vianden entsprossen zu sein scheinen, was ich noch dadurch unterstützt finde, daß zwei Erzbischöfe von Trier aus dem Hause Vianden, Gottfried (1124—1127) und Meginher (1127—1130), dieselben Namen führen wie der gleichzeitige Sponheimische Graf Meginhard und sein Sohn Gottfried; aber gegen die Conjectur, Burkhard von Nellenburg habe sehr jung seine Tochter Mechtild dem Grafen Meginhard verlobt und indessen Graf Stephan, die Vormundschaft führend, nicht allein auf der Schwiegertochter Gut eine Stiftung zu machen sich beigehen lassen, sondern auch den Namen von deren Erbtheil angenommen, bin ich nicht ohne gewichtige Bedenken. Solche und zugleich eine andere Ansicht zu begründen, gebe ich zuvor Regesten Stephans und seiner Kinder.

1075. Stephanus de Spanheim Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Udo von Trier.

1101. Stephan, den Trithem Graf von Sponheim nennt, gründet die Kirche auf dem Gauchsberge.

1118 Febr. 25. Tod Stephans, der seinem Sohne Meginhard, paternae substantiae heredi, die Fortsetzung des begonnenen Baues an das Herz legt.

1124 Juni 7. Erzbischof Adelbert beurkundet, daß dominus Megenhardus de Sponheim et uxor eius Machtild, comes Rudolphus et uxor eius Reggat dem h. Martin die Kirche zu Sponheim unter der Bedingung übergeben hätten, an derselben stets Mönche von der Regel des h. Benedict zu bestellen. Graf Meginhard schenkte dazu 2 Mansen in Hausen und Schlierschied, so wie 40 Mansen in Dalen, Frau Reggat eine Wiese und einen Gemüsegarten.

1125 Febr. 24. (in der Freher'schen Ausgabe des Trithem steht irrthümlich 1225). Kaiser Heinrich V bestätigt das von dem Grafen Meginhard von Sponheim, assentiente et cooperante Mechtilde uxore sua, gegründete Kloster Sponheim.

1125 Aug. 21. Meginhard Graf von Sponheim beurkundet, daß er, accedente ad hoc consensu Mecthildis uxoris meae et fratris mei comitis Rudolphi, das Kloster Sponheim gegründet habe, über welches der älteste seiner Söhne, der Herr in Kreuznach sein werde, und nach diesem jedesmal der älteste des Stammes, Graf in Sponheim und Herr in Kreuznach, Vogt sein solle.

1128. Erzbischof Adelbert von Mainz bestätigt die Besitzungen des Klosters Disibodenberg, darunter das Dorf Nunkirch bei Bockenau, welches Graf Meginhard von Sponheim, um dem Gelübde seiner Schwester Jutta zu genügen, in derselben Freiheit, wie solches seine Mutter Frau Sophia und er selbst nach ihrem Tode besessen hat, dem Kloster geschenkt hatte. Quorum mater domna Sophia mulier religiosa prefate · ecclesie (Nunkirch) libertatem quam uoluit · apud uenerabilem Ruthardum archiepiscopum (saß auf dem bischöflichen Stuhle von 1088—1109) pro sua deuotione cum gratia obtinuit.

1129. Meinhard Graf von Sponheim Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Meginher von Trier.

1129. Meinhard Graf von Sponheim Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Adelbert von Mainz.

1130. Erzbischof Adelbert von Mainz beurkundet, daß Graf Meginhard von Sponheim zum Heile seiner Seele, der seiner

Gemahlin Mechtild und seiner Eltern, das von Graf Eberhard und seiner Mutter, der Frau Hedwig, zuerst gegründete Kloster nebst dem, was seiner Gemahlin Mechtild nach Erbrecht von ihren Vorgängern anerfallen gewesen, mit der Kirche im Dorfe Schwabenheim, dem Zehnten u. s. w. dem h. Martinus unter der Bedingung übergeben habe, daß dort stets Brüder nach der Regel des h. Augustinus bestellt werden.

1130. Meinhardus de Spanheim Zeuge in einer Urkunde Erzbischofs Adelbert von Mainz.

1131 April 23. Comes Meinhardus de Spanheim Zeuge in einer Urkunde Königs Lothar.

1132. Meginhardus de Spanheim Zeuge in einer Urkunde Erzbischofs Adelbert von Mainz.

1135. Graf Meginhard verleiht dem Abte Bernhelm von Sponheim Fischereigerechtigkeit in dem an der Burg Sponheim vorbeifließenden Bache.

1136 Dec. 31. Tod der Jutta, Tochter des Grafen Stephan und Schwester Meginhards, in dem Kloster Disibodenberg, worin sie 24 Jahre lang dem Herrn gedient hatte, nachdem sie im Jahre 1112 mit drei andern Jungfrauen eingetreten war.

1147. Die h. Hildegard übersiedelt mit 18 Jungfrauen von Disibodenberg auf das von ihr erbaute Kloster Rupertsberg. Primum fundum, sagt das Rupertsberger Traditions- und Lagerbuch, a domino Bernhardo comite de Hildensheim XX marcis emimus. Nach Trithem soll ein Theil des Grund und Bodens auch von dem Grafen von Sponheim geschenkt worden sein.

1149. Krafft o, der Sohn des Grafen Meginhard, wird Mönch im Kloster Sponheim.

1151. Kraffto wird zum Abt gewählt.

1155 Febr. 28. Tod des Grafen Meginhard von Sponheim.

1175 Mai 28. Tod des Abtes Kraffto. Er starb in einem Alter von 59 Jahren, war also geboren 1116.

1177 Nov. 17. Tod der Hiltrudis, Nonne zu Rupertsberg und Tochter des Grafen Meginhard von Sponheim.

Aus diesen Urkunden ergibt sich nun Folgendes:

1. Meginhards Mutter Sophia hatte Nunkirch besessen und noch bei Lebzeiten ihres Mannes für dasselbe von Erzbischof Ruthard Freiheiten erwirkt; solcher Besitz mußte also von ihr selbst herrühren, denn auch von Meginhard heißt es in der Urkunde, er habe Nunkirch nach seiner Mutter, also durch Erbrecht von mütterlicher Seite besessen.
2. Meginhard gründete das Kloster Sponheim mit Zustimmung und unter Mitwirkung seiner Gemahlin Mechtild; letztere war also persönlich dort begütert, ebenso wie Reggat, die eine Wiese und einen Gemüsegarten schenkte und mit ihrem Gemahl Rudolf sich ebenfalls an der Gründung des Klosters betheiligte. Aber auch Meginhard übernimmt die Fortsetzung des von seinem Vater zu Sponheim begonnenen Baues als heres paternae substantiae, das heißt wohl, des von dem Vater oder den Eltern dort ererbten Vermögens.
3. Meginhards Gemahlin Mechtild besaß Erbgüter in Schwabenheim, die beide diesem von Eberhard und seiner Mutter Hedwig dort gegründeten Kloster schenkten.
4. Graf Bernhard von Hillesheim, dessen Vater Johann ein Bruder Meginhards war (vergl. Abth. III Band 1 S. 221), war begütert an der Nahe, da die h. Hildegard von ihm den ersten Grund und Boden zum Bau des Klosters Rupertsberg kaufte.

Es war also nicht allein die Nellenburgische Erbtochter, Meginhards Gemahlin Mechtild, zu Sponheim und in der Umgegend begütert, sondern auch Reggat, und was noch wichtiger ist, Meginhards Mutter Sophia, von der Nunkirch auf ihren Sohn kam und von welcher, wie man schließen muß, ihr Enkel, der weit entfernt wohnende Graf Bernhard von Hillesheim, sein Eigenthum am Einfluß der Nahe in den Rhein ererbt hatte. Wenn Meginhards, des Grafen von Sponheim, Besitz demnach von seiner Mutter und von seiner Gemahlin stammte, so ist nicht allein in Mechtild, sondern auch in Sophia eine Nellenburgerin zu erkennen, und daraus würde sich dann Stephans Titel »de Spanheim« mit mehr Grund ergeben, als aus einer Vormund-

schaft über die Braut seines Sohnes. Welche Nellenburgerin könnte aber Sophia, Stephans Gemahlin, gewesen sein? Der Zeit nach nur eine Tochter Eberhards II, der ihr Güter an der Nahe zur Mitgift gegeben hatte.

Aber auch die Zeit widerspricht der Annahme einer Vormundschaft Stephans über die mit seinem Sohne verlobte Nellenburgerin. Da Graf Stephan schon 1175 »de Spanheim« genannt wird, so hätte also zu dieser Zeit die Verlobung schon stattgehabt haben müssen. Nehmen wir das Alter der Braut auch nur zu 7 Jahren an, so wäre Mechtild wenigstens 1168 geboren gewesen, und es würden sich auf diese Weise noch weit größere Bedenken erheben, als ich sie oben bei der Prüfung der Meinung, Mechtild sei Eberhards III Tochter, ausgesprochen habe. Schon dieses allein läßt sich mit der von Herrn von Stramberg angenommenen Vormundschaft nicht wohl vereinigen, abgesehen davon, daß es schwer ist, für eine so frühe Verlobung den Grund in dem Schutze der Nellenburgischen Güter an der Nahe zu finden.

Danach glaube ich nun eine andere Geschlechtstafel aufstellen zu können, die, wenn sie auch nicht in allen Theilen urkundlich zu erweisen ist, doch den Zeiten und Thatsachen nicht widerspricht, vielmehr aus ihnen gefolgert werden muß.

Eberhard II, Graf von Nellenburg.

Eberhard III, Graf von Nellenburg. † 1075.	Burkhard, Graf von Nellenburg. † nach 1104.	Sophia, Gräfin von Nellenburg. Gem. Stephan, aus dem Hause Vianden, Graf von Sponheim. 1075—1118.

Kinder Eberhards III: Adalbert, Graf von Nellenburg. — Theoderich, Graf von Nellenburg.

Kind Burkhards: Richenza. Gem. Rudolf, Graf von Lenzburg.

Kinder Sophias: Mechtild verm. mit Meginhard, Graf von Sponheim. 1118—1155. — Johann. — Jutta. † 1136.

Kinder Mechtilds und Meginhards: Gottfried, Graf von Sponheim. — Kraffto, Abt. † 1175. — Hiltrudis, Nonne. † 1177.

Sohn Johanns: Bernhard, Graf von Hillesheim. 1147.

Kölnische Historiker, darunter Imhoff, Notitia Procerum, nennen den Erzbischof Hugo von Köln, den Kaiser Lothar in Italien nach dem dort erfolgten Tode Bruno's im Jahr 1137 ernannte, der aber daselbst schon nach drei Monaten ebenfalls starb, einen Grafen von Sponheim, und Kremer, Genealogische Geschichte

der Grafen von Sponheim, glaubt darauf hin, ihn für einen Sohn Stephans halten zu müssen. Von diesem Hugo, der Domdechant in Köln und Propst zu Aachen gewesen war, schreibt Professor Bock in einer Abhandlung über Albertus Aquensis (Niederrheinisches Jahrbuch 1843) also: „Hugo, Graf von Sponheim, der, bevor er zur erzbischöflichen Würde in Köln gelangte, Propst des Aachener Stiftes war, machte der Kirche ein bedeutendes Geschenk an kostbaren Geräthen und Gewanden, welche das Nekrologium (des Aachener Münsters) aufzählt.“ Auch Löhrer schreibt in seiner Geschichte der Stadt Neuß: „Um das Jahr 1130 wurde die Prämonstratenser-Abtei zu Knechtsteden durch Hugo, Graf von Sponheim, Domdechant zu Köln, gestiftet.“ Irre geleitet, namentlich durch die Stelle bei Prof. Bock, hatte ich nun in meiner vor fünf und zwanzig Jahren bearbeiteten Geschichte der Grafen von Are ein Gleiches geschrieben: aber Erzbischof Hugo konnte kein Graf von Sponheim gewesen sein, denn was Löhrer sagt, steht nicht in der Stiftungsurkunde der Abtei Knechtsteden; solche beweist vielmehr das Gegentheil. Es heißt nämlich in derselben, gegeben am 5. August 1134 von Erzbischof Bruno II von Cöln: Hugo decanus ecclesie s. Petri cum diligenter aduerteret illum recte frui rebus temporalibus, qui ex his merebitur premia regni celestis, cupiens et ipse consequi funiculum superne hereditatis, patrimonium suum uidelicet curtim Knechtstede cum siluis, pratis, pascuis et omnibus appendiciis in suam parentumque suorum memoriam diuinis usibus delegauit. Hugo besaß also ein Erbgut weit unten am Niederrhein. Wie sollte das von den Sponheimern stammen? Aber es wird auch in der Urkunde gar nicht ein Graf von Sponheim genannt; ebenso wenig wird er in dem Aachener Nekrologium so heißen, das wohl nur die Geschenke, aber nicht den Familiennamen verzeichnet hat. Bock wie Löhrer werden demnach einzig den ältern Schriftstellern gefolgt sein und nach ihnen den Dechanten Hugo für einen Grafen von Sponheim gehalten haben, was er nach der Knechtsteder Urkunde unmöglich sein kann. Ich muß dabei noch eines andern Irrthums erwähnen, dem ich rücksichtlich dieses Hugo in meiner Schrift

über die Grafen von Are verfallen. Ihn habe ich nämlich für denselben Domdechant Hugo gehalten, der später, 1149 und 1150, als ein Bruder des Propstes Gerhard von Bonn und des Bischofs Friedrich von Münster vorkommt, und zwar, weil Lacomblet im Register die Urkunde von 1150 jenem ersten Hugo zugeschrieben und ich solcher Angabe ohne nähere Prüfung Vertrauen geschenkt hatte. Jener Hugo, welcher Domdechant und Propst in Aachen gewesen, war aber schon 1137 am 1. Juli gestorben; der 1150 vorkommende Domdechant konnte also nicht derselbe sein. Da der Bonner Propst Gerhard ein Graf von Are und Sohn des Grafen Theoderich I war, Dechant Hugo und Bischof Friedrich aber nur Stiefbrüder Gerhards sein können, so mußte ich in Folge des oben erwähnten Irrthums auf eine Verheirathung des Grafen Theoderich mit einer verwittweten Gräfin von Sponheim schließen, was sich nun ebenfalls als einen Trugschluß erweist, da weder der erste Dechant Hugo ein Sponheimer, noch der zweite, der Bruder Gerhards, mit jenem identisch war.

Die Genealogie der nächsten Nachkommen des Grafen Gottfried I ist nicht ohne Schwierigkeiten und von Kremer ganz falsch dargestellt; um sie ins Klare zu bringen, gebe ich folgende Regesten.

1136. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde Erzbischofs Adelbero von Trier.

1140. Gottfried, Graf von Sponheim, geht mit dem Erzbischof Adelbert II von Mainz und dem Abt Bernhelm von Sponheim nach Rom.

Zwischen 1142 und 1144. Gottfried, Graf von Sponheim, bestätigt die Schenkung seines Vaters, seiner Mutter und seines Großvaters mit dem Prädium Linouwa an das Salvatorkloster zu Schaffhausen.

1144 Aug. 1. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde Königs Konrad III, gegeben zu Cochem.

1145. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde Erzbischofs Heinrich von Mainz.

1146 Dec. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde Königs Konrad III, gegeben zu Speyer.

1155. Gottfried, Graf von Sponheim (qui satis strenue gubernavit), übergibt auf Bitten seines Bruders, des Abtes Kraffto, dessen Kloster sein Erbtheil an der Burg Koppenstein mit allem Zugehör.

1155. Pfalzgraf Hermann von Staleck verwüstet im Bunde mit Gottfried, Grafen zu Sponheim, und Andern das Erzstift Mainz, weshalb sie von Kaiser Friedrich I zur Strafe des Hundetragens verurtheilt werden.

1157 Jan. 6. Graf Gottfried von Sponheim Zeuge in einer Urkunde des Kaisers Friedrich I, gegeben zu Trier.

1158 März 9. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge bei der Uebergabe der Burg Nassau Seitens des Domcapitels zu Worms an den Erzbischof Hillin zu Trier.

1158 April 26. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Kaisers Friedrich I, gegeben zu Sinzig.

1158 Mai 22. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Arnold von Mainz. (Er war also wieder mit dem Erzbischof ausgesöhnt.)

1173 Juli 2. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Kaisers Friedrich I, gegeben zu Speyer.

1183. Rheinpfalzgraf Konrad vergleicht den Grafen Gottfried von Sponheim mit dem Kloster Springiersbach, welches über Bedrückungen seines Hofes zu Traben geklagt hatte, von dem einige Güter in Gottfrieds Vogteibezirk lagen. Bei der Abfassung des Vergleichs zu Carden waren Gottfried und seine Söhne anwesend (presente comite Godefrido de Spanheim et filiis suis). Unter den Zeugen werden genannt: Heinrich, Simon und Ludwig von Sponheim.

Zwischen 1169 und 1183. Gottfried, Graf von Sponheim, und seine Söhne Zeugen in einer undatirten Urkunde des Erzbischofs Arnold von Trier, der von 1169 Oct. 22. bis 1183 Mai 25. regierte.

1189. Simon, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Konrad von Mainz.

1189 (so steht im Chron. Sponh., dagegen 1190 im Chron. Hirsaug.). Ida, Gräfin von Sponheim, wird nach dem

Tode ihres Gemahls, des Grafen Eberhard von Sponheim, Nonne zu Rupertsberg, wo ihre Schwester Margaretha von Hohenfels Priorin ist.

1190. Ludwig, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Johann I von Trier.

1191 April 15. Heinrich, Graf von Sponheim, bei der Kaiserkrönung Heinrichs VI in Rom.

1192 Aug. 9. Walram, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde der Gebrüder Gottfried und Friedrich, Grafen von Virneburg.

1192 Aug. 29. Heinrich, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Kaisers Heinrich VI, gegeben zu Worms.

1193 Juni 28. Heinrich, Graf von Sponheim, und seine Brüder Albert und Ludwig Zeugen in einer Urkunde des Kaisers Heinrich VI, gegeben zu Worms.

1193. Gerlach, Graf von Sponheim, schlichtet einen Streit zwischen den Bewohnern von Sponheim und dem dortigen Abte wegen Wald- und Weidenutzungen.

1194. Heinrich, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Konrad von Mainz.

1195. Abt Baldemar von Sponheim kauft von dem Grafen von Sponheim das Dorf Argenschwang.

1197 April 6. Heinrich, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Rheinpfalzgrafen Heinrich.

1197 Mai 27. Rheinpfalzgraf Heinrich verpfändet, um an einem Kreuzzuge mit Erzb. Konrad von Mainz, Friedrich von Oestreich, Heinrich von Brabant und Andern Theil nehmen zu können, den Grafen in Sponheim, Heinrich, Albert und Gottfried, um 650 Mark die Grafschaft auf dem Meinfeld, sowie die Dörfer Engelstadt, Heddesheim und Sickenbach.

1197. Kaiser Heinrich VI belehnt den Grafen Albert von Sponheim und seine Erben in Anbetracht der vielen ihm und dem Reiche geleisteten Dienste mit dem Prädium Monzingen, worauf Albert und seine Brüder schon früher ein Recht hatten.

1198. Gerlach, Graf von Sponheim, läßt den Schultheiß Drutwin zu Sponheim wegen eines begangenen Todtschlags hinrichten.

1199—1200. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Johann I von Trier.

1201. Graf Adelbert von Sponheim zieht mit vielen Andern nach dem h. Lande und kämpft dort zwei Jahre, während welcher Zeit Abt Ruprecht nebst einigen Andern rector comitatus Sponheimensis ist.

1202. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Grafen Johann I von Trier.

1203. Adelbert, Graf von Sponheim, kehrt aus dem h. Lande zurück und schenkt dem Abt Rupert in Anerkennung der guten Verwaltung, die dieser inzwischen für ihn geführt, das Dorf Auen zum ewigen Eigenthum des Klosters.

1204 Juli 10. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Johann I von Trier.

1208 Dec. 2. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Kaisers Otto IV, gegeben zu Speyer.

1209. Der Graf von Sponheim (also Gottfried) Zeuge in einer Urkunde des Rheinpfalzgrafen Heinrich, gegeben im Lager zu Augsburg (von wo aus Otto IV nach Italien zur Kaiserkrönung zog. Ob Graf Gottfried mitgezogen, geht aus den Regesten Otto's bei Böhmer nicht hervor).

1211. Nach Trithem soll ein Graf von Sponheim an dem Verwüstungszuge Theil genommen haben, den der Rheinpfalzgraf Heinrich gegen das Erzstift Mainz um Michaelis unternahm, weil der Erzbischof Sifrid den gegen Heinrichs Bruder, Kaiser Otto IV, ausgesprochenen Bann des Papstes verkündet hatte. Bei Godefridus Colon. heißt es aber bloß: Unde commotus palatinus comes Rheni Heinricus frater imperatoris cum duce Brabantie et ceteris nobilibus Lotharingie et superiorum partium totum episcopatum Moguntinensem circa festum sancti Michahelis incendio et rapina vastavit, nichil preter civitates et castra intactum relinquens. Und Trithem wiederholt das wörtlich im Chron. Sponh., schiebt nur nach duce Brabantie ein: »comite in Spanheim,« was er indeß im Chron. Hirsaug. wieder ausgelassen hat. Graf Gottfried stand allerdings, wie die

vorhergehenden zwei Urkunden zeigen, im Jahr 1208 und 1209 auf Seiten Otto's, und so mag es möglich sein, daß er an jenem Verwüstungszuge sich betheiligte; sein Name kommt indessen einzig auf Rechnung Trithems. Wie er später von Otto IV abfiel und zu Friedrich II überging, zeigen die beiden folgenden Urkunden von 1214 und 1215.

Zwischen 1190 und 1212. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Johann I von Trier.

Zwischen 1190 und 1212. In dem Verzeichniß der von dem Erzbischof Johann I von Trier seinem Stift erworbenen Güter heißt es: Hic idem archiepiscopus conquesiuit castrum Starkinburg supra Mosellam a comite Henrico de Spainheim.

1214 Sept. 5. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Kaisers Friedrich II, gegeben im Lager vor Jülich, das von diesem berannt wurde.

1215 Mai 3. Gottfried, Graf von Sponheim, Zeuge in einer Urkunde des Kaisers Friedrich II, gegeben apud Andernach, wo die Heerfahrt gegen Köln und Aachen beschlossen wurde.

Wenn nicht alles täuscht, so haben wir hier, indem sich drei Perioden durch größere Zwischenräume abzuschließen scheinen, drei verschiedene Gottfried zu unterscheiden, Gottfried I, der von 1136—1158 vorkommt, Gottfried II, genannt von 1173—1183, und Gottfried III, der, wie wir gleich unten sehen werden, einzig das Geschlecht fortpflanzte und welcher von 1197 bis 1215 vorkommt. Er scheint gegen 1220 gestorben zu sein, worüber weiter unten das Nähere bei seinem Sohn Johann.

Daß Gottfried II der Sohn Gottfrieds I sein muß, unterliegt keinem Zweifel, da letzterer nur die beiden Söhne Gottfried und den Abt Kraffto hatte. Zum Jahr 1183 heißt es, Gottfried (II) und seine Söhne seien bei dem Vergleiche mit der Abtei Springiersbach anwesend gewesen. Wer waren diese Söhne? Sicherlich die in der Urkunde als Zeugen genannten Heinrich, Simon und Ludwig. Denn daß Heinrich und Ludwig Brüder waren, erhellt aus der Urkunde von 1193 Jun. 28. Wäre Simon kein Bruder gewesen, so hätte man ihn sicherlich in jener

Urkunde von 1183 nicht zwischen Heinrich und Ludwig genannt. Daß der Rheinpfalzgraf Heinrich 1197 von den Grafen Heinrich, Albert und Gottfried gemeinsam eine Summe Geldes entlieh und ihnen dafür genannte Orte verpfändete, scheint mir, wie dieses auch Tolner glaubt, zu beweisen, daß jene Grafen Brüder waren, „weil sonst, wenn sie nur Verwandte und unter sich abgetheilt gewesen wären, ein jeder eine besondere Verschreibung, nach dem Verhältniß seines Zuschusses, sich würde haben ausfertigen lassen.“ Simon, der nur bis zum Jahr 1189, und Ludwig, der bis 1190 vorkommt, waren also damals schon verstorben, und die zwei jüngern Brüder, die 1183 noch nicht genannt wurden, inzwischen großjährig geworden, Albert, wie es scheint, schon 1193. Heinrich, der zum letztenmal in jener Urkunde von 1197 genannt wird, muß schon vor 1201 gestorben gewesen sein, da uns in diesem Jahre Albert als der Besitzer der Grafschaft erscheint, denn daß er derselbe ist, den Trithem zu den Jahren 1201 und 1203 Adelbert nennt, kann wohl nicht bezweifelt werden. Auch er verstarb, wie seine Brüder Heinrich, Simon und Ludwig, ohne männliche Nachkommen, und es ging damit die Grafschaft auf den jüngsten Bruder Gottfried III über, den wir bis zum Tode Alberts fast nur am Hofe des Erzbischofs Johann I von Trier finden. Wer waren aber der vor 1189 verstorbene Graf Eberhard, der im Jahr 1192 vorkommende Walram und der von Trithem genannte Gerlach? Da Eberhard nie unter den oben genannten Brüdern vorkommt, so kann er, was auch mit der Zeit übereinstimmt, nur ein Bruder Gottfrieds II gewesen sein. Walram war aus gleichem Grunde entweder sein Bruder oder sein Sohn. Schwieriger ist es mit Gerlach, der in den Jahren 1193 und 1198 Hoheitsrechte in der Grafschaft ausübte. Ihn unter die Söhne Gottfrieds II einzureihen, geht nicht, weil er nie bei den Brüdern genannt wird; einem jüngern Bruder kann er nicht entsprossen sein, weil nach der Bestimmung des Grafen Meginhard nur der älteste in den Rechten folgen sollte: unter solchen Umständen weiß ich keinen andern Ausweg, als den Namen Gerlach für einen Fehler Trithems oder des Herausgebers seines Chronicon zu halten, statt dessen Heinrich gelesen werden muß,

der ja der älteste der Brüder war und ohnehin bis 1197 urkundlich vorkommt.

Auf diese Entwickelung hin glaube ich dann folgende Geschlechtstafel (mit Auslassung des Grafen Walram) aufstellen zu dürfen.

Gottfried I.
1136 — 1158.

Gottfried II. 1173—1183. | Eberhard. † vor 1189. Gem. Ida von Hohenfels.

Heinrich. 1183—1197. | Simon. 1183—1189. | Ludwig. 1183—1190. | Albert. 1193—1203. | Gottfried III. 1197—1212.

Graf Gottfried III hatte mit seiner Gemahlin Adelheid, der Tochter des Grafen Heinrich des Aeltern von Sayn und Schwester Heinrichs des Jüngern von Sayn, der auch der Große heißt, 5 Söhne, Johann, Heinrich, Simon, Marquard und Walram. Einen Halbbruder und eine Halbschwester erhielten dieselben in Eberhard und Agnes von Eberstein, indem ihre Mutter nach Gottfrieds, bald nach 1219, erfolgtem Tode mit einem gleichnamigen Eberhard von Eberstein eine zweite Ehe eingegangen war.

Daß Johann, Heinrich und Simon Brüder waren, ergibt sich, außer vielen andern, aus einer Urkunde vom Jahr 1227, worin »Johannes dictus comes de Spanheim et fratres mei Henricus et Symon« den Brüdern Theoderich und Wilhelm von Schwarzenberg ihre Lehen erneuerten. Ihre Abkunft aber vom Grafen Gottfried III erhellt aus einer Urkunde des Grafen Johann vom Jahr 1226, worin er beurkundet, daß er mit Bewilligung seiner vollbürtigen Brüder (fratrum germanorum, damals war also Eberhard von Eberstein schon geboren) der Kirche zu Karden den dieser bei Lebzeiten seines Vaters Gottfried entzogenen vierten Theil des Zehntens der Kirche zu Rhod restituirt habe. Den als vierten Bruder oben genannten Marquard kennen wir nur aus Trithem, welcher zum Jahr 1214 berichtet, daß Marquard, Bruder des Grafen Johann von Sponheim (es nannte sich jedoch Johann damals noch nicht Graf), utroque pede clausus, ita quod difficulter ambulare poterat et ob id

non fuit multum utilis mundo, in dem Kloster Sponheim das Mönchsgewand genommen habe. Er starb daselbst 1227, vir bonus et singulari devotione praeditus, qui nobis plurima bona fecit.

Den jüngsten Bruder Walram, Domherr zu Köln, erkennen wir aus einer Urkunde Gottfrieds Grafen von Sayn, des Sohnes des Grafen Johann von Sponheim, vom 14. Febr. 1265, worin dieser ihn seinen Oheim nennt. (Sigilla nostrum et patris nostri et auunculi nostri Walrami de Sponheim canonici Coloniensis duximus apponenda.) Einen Streit, den dieser Graf Walram mit dem Deutschorden zu Trier wegen der Pfarrei Lüssenich hatte, entschied Papst Gregor X am 9. Mai 1273, worauf derselbe laut Urkunde des Erzbischofs Heinrich II von Trier vom 24. April 1274 auf seine Ansprüche an das Patronat verzichtete.

In einer Urkunde des Erzbischofs Sifrid von Mainz vom 16. Oct. 1219 (bei Günther Cod. dipl. 2, 541), die Stiftung des Katharinenklosters bei Mandel betreffend, werden unter den Zeugen Iwan Sohn des Grafen von Sponheim und seine Brüder genannt. Auch Abt Juan von Sponheim heißt darin Iwanus de Spanheim. Diese von Günther nur theilweise mitgetheilte Urkunde steht vollständig in Trithems Chron. Spon., und darin heißt es dann statt Iwan: Johannes filius comitis de Sponheim cum fratribus suis, ebenso bei dem Abte nicht Iwanus, sondern Juanus de Sponheim. Daß demnach Johann und Iwan von Sponheim identisch sind, bedarf nach allem oben Gesagten wohl keines weitern Beweises. Dagegen ist Trithem wohl unzweifelhaft im Irrthum, wenn er zum Jahre 1215 schreibt, daß bei der Krönung Friedrichs II zu Aachen auf Jakobstag (25. Jul.) 1215 auch Johann Graf von Sponheim zugegen gewesen sei und das Kreuz genommen habe. Wenn ein Graf von Sponheim wirklich anwesend war, was wohl richtig sein wird (Godefridus Colon. nennt nur die Grafen von Los, von Jülich, Sayn und Berg und fährt dann fort: et alii plurimi nobiles et magna equestris ordinis multitudo cruce signantur), so kann es nur Johanns Vater Gottfried gewesen sein, von dem wir wissen, daß er sich am 3. Mai bei Friedrich in Andernach

befand, wo die Heerfahrt gegen Köln und Aachen beschlossen wurde. Trithem ließ sich wahrscheinlich dadurch zu jener Annahme verleiten, weil er im J. 1217 den Johann von Sponheim wirklich den Kreuzzug mit dem Abt Juan unternehmen läßt. (Vergl. S. 486). Entweder ist aber auch dieses ein Irrthum im Namen, da sich Johann noch 1219 nicht Graf, sondern nur Sohn des Grafen von Sponheim nennt, woraus man wohl schließen muß, daß damals Graf Gottfried noch gelebt habe, oder Johann erfüllte nur für seinen Vater das von diesem geleistete Gelübde. Ich halte den Namensirrthum indeß für das Wahrscheinlichere.

Rücksichtlich der zweiten Verheirathung Adelheids scheinen sich durch eine Urkunde von 1232 Schwierigkeiten zu erheben. In derselben befreite nämlich ihr Bruder Graf Heinrich von Sayn die Güter der Abtei Laach von der Vogteiabgabe zu Winningen und gab ihr zwei Mühlen am Saynbach gegen 30 Malter Korn jährlich in Erbbestand, ita tamen ut in preiudicium dicte ecclesie nullum de cetero molendinum de parte mea vel sororis mee comitisse de Spanheim a curte dicte sororis mee usque ad flumen Rheni super eandem ripam fiat. Danach sollte man also schließen, daß Gräfin Adelheid im J. 1232 noch nicht wieder vermählt gewesen sei, und doch spricht schon ihr Sohn Johann im J. 1226 von seinen vollbürtigen Brüdern, wozu nur Veranlassung vorhanden war, wenn sie auch einen Halbbruder hatten.

Entweder ist nun 1232 ein Druckfehler für 1222, was möglich wäre, indem ich in andern Urkunden die hier genannten Zeugen: Bruno Propst an St. Kunibert in Köln vom J. 1218—1227, Theoderich Propst zu Rees schon im J. 1205, Konrad Propst an St. Florin in Koblenz im J. 1216 finde, oder Graf Heinrich gab seiner Schwester den Titel „Gräfin von Sponheim", weil sie solchen erweislich auch dann noch fortführte, als sie längst zur zweiten Ehe geschritten war. Nos Adelheid dei gratia comitissa de Spanhem et Euerstein nannte sie sich in einer Urkunde von 1256, in der sie für ihren Gemahl Gottfried von Sponheim und ihren Sohn Eberhard von Eberstein ein Jahrgedächtniß in der Abtei Sayn stiftete.

Im J. 1230 war Graf Johann, den wir I zu nennen haben und nicht, wie Kremer es gethan hat, II, Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Heinrich von Köln, dessen Bündniß mit dem Pfalzgrafen und dem Markgrafen gegen den Herzog von Limburg betreffend, und 1232 im Januar mit seinem Bruder Simon Zeuge in einer Urkunde Kaisers Friedrich II, gegeben zu Ravenna. Er muß jedoch noch in demselben Jahre zurückgekehrt sein, denn Trithem schreibt, er habe 1232 einen großen Streit zwischen dem Abt Juan und den Bewohnern des Dorfes Sponheim wegen Wald, Weide und Almende neben dem von der Gräfin Reggat geschenkten Gemüsegarten durch Theilung des Waldes und Anerkennung der gemeinsamen Benutzung der Weide und Almende geschlichtet.

Da durch den Tod des Theoderich von Schwarzenberg dessen Sponheimische Lehen heimfällig geworden waren, so verliehen im J. 1234 Graf Johann von Sponheim, Heinrich der Bruder des Grafen Johann von Sponheim und Simon Graf von Sponheim, jeder durch besondere Urkunde, dem Bruder Theoderichs, Wilhelm von Schwarzenberg, die ledig gewordenen Lehenstücke. Am 27. Oct. 1239 bestätigte Graf Johann dem Kloster Ravengiersburg dessen Freiheiten zu Enkirchen und Reil.

Erzbischof Konrad von Köln verglich durch Urkunde vom 27. März 1242 die ausgebrochenen Streitigkeiten zwischen dem Erzbischof Sifrid von Mainz einerseits und dem Wildgrafen Konrad, den Raugrafen Heinrich und Konrad, wie dem Grafen Simon von Sponheim andererseits dahin, daß der Erzbischof die Burg und Befestigung des Disibodenberges niederzureißen habe, wogegen ihm der Wildgraf die Burg Kyrburg, Johann, Heinrich und Simon Gebrüder von Sponheim die Burg Sponheim, sowie die beiden Raugrafen Nuwenberg aufzutragen und als Lehen zurückzuempfangen hätten, eine Aussöhnung, die als eine Vorbereitung zu dem Krieg angesehen werden kann, welcher noch in diesem Jahr durch die an die Spitze der Opposition gegen die Hohenstaufen getretenen Erzbischöfe Konrad von Köln und Sifrid von Mainz ausbrach.

Von der größten Wichtigkeit für die Sponheimischen Brüder war der im Jahr 1246 erfolgte Tod ihres Oheims, des Grafen

Heinrich von Sayn. Da er ohne Kinder war, so hatte er die Söhne seiner Schwester Adelheid zu Erben seiner Nachlassenschaft eingesetzt, seiner Gattin Mechtild von Wied-Neuerburg aber die lebenslängliche Nutzung gegeben. Dieser mochte jedoch solch große Verwaltung eine allzu schwere Last sein, und sie trat deshalb schon kurz nach dem Tode ihres Mannes einen Theil von dessen Nachlassenschaft an ihre Neffen ab. Durch Urkunde vom 29. Aug. 1247 erklärten die Brüder Johann Graf, Heinrich Herr von Heinsberg, Simon und Eberhard, von Frau Mechtild Gräfin von Sayn, Wittwe ihres verstorbenen Oheims Heinrich, Grafen von Sayn, folgende Gnade empfangen zu haben. Obgleich ihr Oheim kraft letzter Willensbestimmung seiner Frau alle Lehen, Burglehen wie andere, für die Tage ihres Lebens vermacht habe, so seien sie doch von ihr schon jetzt in den Besitz folgender, von dem Oheim ihnen als Erbe bestimmten Stücke eingesetzt worden: Burg und Stadt Blankenberg, Burg und Stadt Hachenburg, Burg Freusburg, Burg Sayn, Burg Saffenburg, Burg Hülchrath, alles mit den Zugehörungen, die Grafschaft Hadamar, die Vogtei zu Bonn und alle Vogteien und Grafschaften, welche ihr Oheim besessen. Die Gräfin habe sich nur vorbehalten die Allodien und Erbgüter, welche Heinrich bei seiner Heirath gehabt, sowie die Allodien und Lehen, welche sie in der Ehe erworben hätten, endlich das Schloß Löwenburg und das Haus, welches Heinrich bei Blankenberg erbauet habe. Dann versprachen die Brüder an demselben Tage, daß sie innerhalb dreier Jahre einen Tausch ihrer eigenen Güter gegen andere bei dem Schlosse Sayn gelegenen, welche ihr Oheim als eine Stiftung dem Deutschorden gegeben habe, vornehmen wollten.

Was die andere Schwester des Grafen Heinrich, Agnes, vermählt an den Grafen von Bließkastel, aus der Saynischen Erbschaft erhalten hat, ist nicht zu ersehen, obschon sie als Miterbin öfter genannt wird.

Die sämmtlichen Saynischen Erben, also die ganze Verwandtschaft der Sponheimer mütterlicher Seits, sind uns in neun Urkunden aufbewahrt, darin dieselben, jeder für sich, das Patronatrecht der Kirche zu Lössenich und der dazu gehörigen Filial-

kirchen zu Rachtig, Zeltingen und Erden dem Deutschorden (fratribus domus hospitalis sancte Marie Theutonicorum) schenkten, und zwar: Mechtild, ehemals Gräfin von Sayn, in der Pfingstoctav 1252; Simon, Graf von Sponheim, und seine Gemahlin Margaretha am 12. Aug. 1255; Eberhard, Graf von Eberstein, und seine Gemahlin Aleydis am 9. Aug. 1255; Agnes, Gräfin von Kastel, im Jul. 1255; Heinrich, Graf von Salm, und Loretta, seine Gemahlin, Erben der Gräfin Agnes von Kastel, am 15. Jul. 1255; Gerlach von Limburg und seine Gemahlin Imagina, als Erben der Gräfin Agnes von Kastel, im Aug. 1256; Johann, Graf von Sponheim, am 29. Jul. 1256; Gottfried, Graf von Arnsberg, und seine Gemahlin Adelheid, Engelbert, Graf von der Mark, und seine Gemahlin Kunigunde im Jun. 1258; Friedrich, Herr von Blankenheim, und seine Gemahlin Mechtild, Erben der Gräfin Agnes von Kastel, im Jun. 1258.

Die Theilung, welche die Sponheimischen Brüder mit dem väterlichen und mütterlichen Erbe vornahmen, ist zwar in einem darüber ausgestellten Vertrage nicht aufbewahrt; sie ergibt sich jedoch aus spätern Verhandlungen. Nach diesen hatte erhalten:

1. Graf Johann die Sponheimischen Besitzungen zu Birkenfeld und an der Mosel, nach welchen seine Nachkommen sich Herren zu Starkenburg nannten und aus welchen die spätere hintere Grafschaft Sponheim erwuchs, nebst der Gemeinschaft an den Burgen Sponheim und Dill, aus der Saynischen Erbschaft aber Sayn, Hachenburg, Winningen, die Höfe zu Unkel, Bendorf, Urmitz und Irlich, sowie mit seinem Halbbruder Eberhard von Eberstein gemeinschaftlich die Güter zu Zeltingen, Rachtig und Vallendar, wie die Burgen Freusburg und Weltersburg, was alles indessen nach Eberhards kinderlosem Hingang der Starkenburgischen Linie ganz zufiel;
2. Graf Heinrich, der durch seine Heirath mit der Heinsbergischen Erbtochter Agnes sich Herr zu Heinsberg nannte, aus der Sponheimischen Erbschaft Kastellaun, Kirchberg und Reef, aus der Saynischen die Vogteien Bonn und Rodenkirchen;

3. Graf Simon aus der Sponheimischen Erbschaft Kreuznach, Böckelheim, die Klostervogteien Sponheim und Schwabenheim, nebst der Gemeinschaft an den Burgen Sponheim und Dill. Seinen Antheil aus der Saynischen Erbschaft: Löwenburg, Blankenberg, Saffenburg und Hülchrath, trat er am 13. Oct. 1248 seinem Bruder Heinrich gegen dessen Sponheimischen Antheil Kastellaun, Kirchberg und Neef (Kreis Zell) ab. In der darüber zu Blankenberg ausgestellten Urkunde sagt Graf Heinrich: „Außer den genannten Burgen habe ich meinem Bruder Simon und seiner Hausfrau Margaretha gegeben die Lehensleute und Ministerialen, welche ich von meinem Vater habe, sowie diejenigen, welche mein Oheim sel. Gedächtnisses Heinrich Graf von Sayn erworben hat und die auf derjenigen Seite der Mosel wohnen, wo Kastellaun liegt; überdies die zur Burg Saffenburg gehörigen Mannen Kunzo von Ehrenberg, Johann von Stremge, Winand Mönch von Senheim und dessen Bruder. Weiterhin gebe ich ihnen meine Güter zu Marsayn und Selters (aus der Saynischen Erbschaft, Amt Selters in Nassau) mit den dazu gehörigen Lehensleuten. Da diese Güter jedoch verpfändet sind, so will ich die Hälfte einlösen und meinem Bruder frei übergeben, während er die andere Hälfte frei zu machen hat. Dagegen gibt mir mein Bruder Simon mit Bewilligung seiner Hausfrau Blankenberg, Löwenburg (beide im Siegkreis), Saffenburg (Kreis Ahrweiler) und Hülchrath (Kr. Grevenbroich, Reg.-Bez. Düsseldorf).“ Diese Besitzungen Simons: Kreuznach, Kastellaun und Kirchberg, nach welchen sich seine Nachkommen Herren zu Kreuznach nannten, erhielten den Namen „vordere Grafschaft Sponheim“; Böckelheim kam später an Mainz, Neef an einen zu einem Rittergeschlecht herabgesunkenen Enkel Simons, Selters und Marsayn an seines Bruders Johann Enkel, den Grafen Johann von Sayn.

Die Grafen von Sponheim, Starkenburger Linie.

Graf Johann I, der Gründer der Sponheimischen Linie zu Starkenburg, dessen Lande die hintere Grafschaft bildeten, kommt noch vor bis zum Jahr 1266 und nahm, weil er aus der Erbschaft seines Oheims das Schloß Sayn nebst den oben genannten andern Stücken erhalten hatte, neben dem Titel eines Grafen von Sponheim auch manchmal den eines Grafen von Sayn an.

Im Oct. 1252 versprachen Abt und Prior zu Corvey dem Grafen Johann von Sponheim, ihren Hof zu Lützig (bei Mayen) ohne seine Einwilligung nicht zu verkaufen. Bei der Krönung Königs Richard zu Aachen, 22. Mai 1257, waren Graf Johann und sein Bruder Simon anwesend; ebenso Graf Johann am 15. Jul. desselben Jahres bei dem König in Boppard, als dieser dort der Stadt Oberwesel ihre Privilegien bestätigte. Das Kloster Himmerod wurde im März 1252 von dem Grafen Johann von allen Abgaben zu Traben und Wolf befreit. Am 1. April 1264 verkaufte Graf Johann mit Bewilligung seiner Söhne Gottfried Graf von Sayn und Heinrich dem Erzbischof Engelbert zu Köln und seiner Kirche die ererbten Güter zu Unkel und Breitbach, sowie den Heinrich von Breitbach (den Ahnherrn der noch existirenden Familie von Breidbach-Büresheim genannt Riedt), Gottfried den Schenk von Engers und die Erben des Ritters Heinrich von Nettersdorf. Außer den genannten Söhnen leisteten auf die Güter weiter Verzicht Graf Gerhard von Neuenare mit seiner Gemahlin Elisabeth, Johanns von Sponheim Tochter, und Marquard von Solms mit seiner Gemahlin Agnes, ebenfalls Johanns Tochter. Rücksichtlich der beiden, von Heinrich von Sayn der Abtei Laach im Jahr 1232 gegen einen Erbpacht von 30 Malter Korn gegebenen zwei Mühlen am Saynbach (siehe oben S. 662) beurkundeten Graf Johann von Sponheim und sein Sohn Gottfried am 15. Sept. 1264, daß sie der Abtei jenen Erbpacht gegen Erlegung von 30 Mark erlassen hätten. Mit Bewilligung des Grafen Johann von Sponheim, der in demselben Jahr 1264 als Vogt des Albansklosters

zu Bendorf Graf von Sayn genannt wird, schenkte Ludwig Ritter von Dunso (Densen?) der Abtei Chumbd Auflagenfreiheit ihrer Güter zu Enkirch.

Die Nachkommen des Grafen Johann in der hintern Grafschaft, deren Wappen in blauen und goldenen Würfeln bestand, während die Sponheimer der vordern Grafschaft die Würfel in Roth und Silber hatten, ergeben sich übersichtlich aus nachstehender Geschlechtstafel, die ich mit Gottfried III beginne, mit welchem ich die letzte Geschlechtstafel (S. 660) abgebrochen hatte.

Gottfried III, † nach 1215.
Gem. Adelheid von Sayn, in 2. Ehe vermählt mit Eberhard von Eberstein.

Johann I, Graf von Sponheim und Sayn, Stifter der Linie zu Starkenburg. 1219—1266.	Marquard, Mönch zu Sponheim. † 1227.	Heinrich, Stifter der Herren von Heinsberg 2. Stammes.	Simon, Stifter der Linie zu Kreuznach.	Walram, Domherr zu Köln.

Kinder Johanns I:

Gottfried, Stifter der Grafen von Sayn 2. Stammes.	Heinrich I. 1256. † vor 1292.	Elisabeth. Gem. Gerhard Graf von Neuenare.	Agnes. Gem. Marquard Graf von Solms.

Kinder Heinrichs I:

Johann II. 1292. † nach 1324.	Heinrich, Propst zu Mastricht und Aachen. 1299—1344.	Gottfried, Domherr in Köln, Pfarrer zu Kirchberg. 1318.

Kinder Johanns II:

Heinrich II, † vor 1324. Gem. Loretta von Salm. † vor 1347.	Pantaleon, Domherr zu Straßburg, Pfarrer in Nördlingen.	Blancheflor. Gem. Friedrich Graf von Veldenz.

Kinder Heinrichs II:

Johann III. 1336. † 1399. Gem. Pfalzgräfin Mechtild Herzogin von Bayern. † 1357.	Heinrich, Dompropst zu Straßburg.	Gottfried, Propst zu Münstermaifeld, Chorbischof zu Trier.

Kinder Johanns III:

Johann IV. 1359—1414. Gem. Elisabeth Gräfin von Sponheim zu Kreuznach.	Mechtild. Gem. Rudolf, Markgraf von Baden.	Loretta. Gem. Heinrich, Graf von Veldenz.

Johann V.
1415—1437.
Gem. Walburgis von Leiningen.

Die Söhne des Grafen Johann I von Sponheim, der, wie wir weiter unten sehen werden, noch 1266 lebte, theilten schon bei Lebzeiten des Vaters die Sponheimischen und Saynischen Besitzungen desselben, laut jener Theilungsurkunde, welche der ältere Bruder Gottfried auf Valentinstag (14. Febr.) 1265 in

Sayn unter Bezeugung seines Oheims, Walrams von Sponheim, Domherrn zu Köln, Gerhards Grafen von Neuenare, Johanns Herrn von Wildenburg und Hermanns von Mülenark ausstellte. Darin heißt es nämlich: Heinrich soll erhalten die Grafschaft Sponheim mit Burgen, Vesten und Gütern, die dazu gehören, den Burgmannen, Lehensleuten, Ministerialen und Hörigen, in demselben Rechte, wie der Vater Johann Graf von Sponheim solche besitzt und inne hat. Derselbe soll weiter für sich allein haben die, beiden Brüdern aus der Erbschaft der Frau Adelheid, ehemals Gräfin von Sponheim, anerfallenen Allodien, auf welcher Seite des Rheines solche liegen mögen, außerdem Mendig, Winningen und die Vogtei über „Truxze" (Treis?). Nach dem Tode des Vaters, oder wenn derselbe auf seine Erbschaft Verzicht geleistet hat, wird Gottfried binnen Jahresfrist seinem Bruder Heinrich auf Güter, die demselben am besten gelegen sind, 50 Mark Einkünfte anweisen, die mit 500 Mark abzulösen sind. Gottfried behält für sich die Grafschaft Sayn mit den dazu gehörigen Burgen, Vesten, Lehensleuten, Ministerialen und allem, was auf dem rechten Rheinufer liegt, außerdem die Güter, welche beiden Brüdern aus der Erbschaft der Frau Mechtild, ehemals Gräfin von Sayn, zugefallen sind. Nach dem Tode des Vaters wird er bekommen die Lehensleute, Ministerialen und Hörigen jeder Art, die zu den Schlössern Sayn, Hachenburg, Freusburg, Weltersburg (im Amt Walmerod, Nassau) und Holstein (Hohenstein in Nassau?) gehören, wo immer dieselben sich befinden mögen. Endlich werden alle Lehensleute, Ministerialen und Hörigen der Burgen Sponheim, Dill (Kreis Simmern), Starkenburg und Allenbach (Kreis Berncastel), so weit solche dem Vater als Erbe zugefallen sind, dem Grafen Heinrich zum Antheil werden.

In welchem Jahre der Vater Graf Johann I gestorben ist, läßt sich nicht ersehen. Kremer theilt einen Auszug aus dem Catalogus Sepulchralis des Klosters Himmerode mit, darin es heißt: Hic inferius humati jacent Illustrissimi Comites de Spanheim. III. Dominus Johannes Comes de Spanheim et Sein cum uxoribus. Der Titel „Graf von Sponheim und Sayn"

beweist, daß die Stelle sich nur auf Johann I beziehen kann, und wir ersehen also daraus, daß er in Himmerode begraben liegt und mehremal verheirathet war. Nach einem Auszug, den die Acta Acad. Pal. aus einem seltenen Werke: Manipulus rerum memorabilium claustri Hemmerodensis, Coloniae 1641, mittheilen, hieß eine seiner Gemahlinen Katharina, denn mit dieser sowie seinem Bruder Heinrich und seinem Sohn Heinrich setzte er fest, daß die Kapelle seiner Burg Starkenburg stets von einem Himmeroder Mönch bedient werde. Das angegebene Jahr 1347 soll jedoch heißen 1247.

Graf Gottfried, der sich in Folge dieser Theilung Graf von Sayn nannte und der Gründer der Neu-Saynischen Linie wurde, wird uns hier nicht weiter berühren; über ihn und seine Nachkommen hat Herr von Stramberg auch bereits abgehandelt Abth. III Bd. 1 S. 261 u. f.

Dem Grafen Heinrich I von Sponheim versprach am 25. Jul. 1276 Friedrich der Alte, Herr zu Ehrenberg, jene 40 Mark, für welche er ihm 2 Fuder Wein, die er in Winningen als Lehen besessen, abgekauft habe, wieder anzulegen und als Lehen zu empfangen. Zwei Jahre vorher, am 25. Nov. 1274, hatte ihn König Rudolf zu seinem Vasallen angenommen und ihm ein Lehengut versprochen, wie der Graf Gottfried von Sayn näher bestimmen werde, indeß aber bis zu der Zeit, daß solche Lehensertheilung bewirkt sein werde, ihm seine Güter in Cröv verpfändet, den Einwohnern der dortigen Reichsherrschaft (noch heute das Cröver Reich genannt) aber gleichzeitig befohlen, gegen den ihnen zum Schirmer bestellten Grafen Heinrich von Sponheim gehorsam zu sein.

Es war wohl unser Graf Heinrich, und nicht sein gleichnamiger Vetter Graf Heinrich von der Kreuznacher Linie, der sich oft an des Königs Hoflager befand, am 26. Sept. 1276 in Passau auf dem Zuge gegen Ottokar von Böhmen, welcher vom 18. Oct. bis 21. Nov. in Wien belagert wurde, am 5. Aug. 1281 zu Nürnberg, am 18. Nov. 1287 zu Heilbronn, am 17. Dec. 1281 zu Mainz, wo Rudolf die Streitigkeiten entschied, die zwischen Heinrich und seinem Vetter Johann von Kreuznach einer-

seits und dem Erzbischof Werner von Mainz mit Johanns Bruder Heinrich andererseits im Jahr 1279 (oder 1280) wegen des Verkaufs von Böckelheim ausgebrochen waren und in denen seine Partei in dem Treffen bei Sprendlingen unterlegen hatte.

Am 20. April 1282 übertrug ihm König Rudolf den Befehl in der Veste Kaiserswerth, welche unter König Richard Burggraf Gernand inne gehabt und 1276 der Graf Heinrich von Solms erhalten hatte. Kremer bezieht diese Uebertragung auf den Grafen Heinrich von der Kreuznacher Linie, was sich jedoch durch zwei Urkunden Königs Adolf als falsch erweist. In der einen vom 28. Mai 1293 verleiht er nämlich dem Erzbischof Sifrid von Köln zum Ersatz der bei seiner Krönung und Wahl gehabten Kosten Kaiserswerth unter der Bedingung, dem Grafen Johann von Sponheim zur Ablösung der Veste 6000 Mark zu zahlen, und in der andern vom 30. Mai desselben Jahres beurkundet er den hierüber mit dem Grafen Johann eingegangenen Vertrag, Veste und Zoll zu Kaiserswerth dem Erzbischof zu überliefern. Dieser Johann ist nun aber kein Anderer als des Grafen Heinrich Sohn und Erbe, letzterer also auch derjenige, dem König Rudolf die Veste übertragen hatte.

Sein Vater Johann und er schlossen am 22. Nov. 1266 rücksichtlich der, in der Theilungsurkunde von 1265 erwähnten Sponheimischen Lehensleute einen Vergleich mit ihren Kreuznacher Vettern ab und setzten darin fest, daß zwischen jenem Tage und künftigen Ostern solche zu zwei Dritteln den Kreuznachern und zu einem Drittel den Starkenburgern zugetheilt werden sollten. Einen andern Vergleich traf Heinrich mit seinem Vetter Johann von Kreuznach im April 1277 wegen der Vergebung der Pfarrei Kirchberg. In demselben wurde bestimmt, daß bei der nächsten Vacatur der Graf Johann von Kreuznach das Patronatrecht ausüben sollte, bei der darauf folgenden der Graf Heinrich von Starkenburg, und so immer alternirend beide Linien. Mehr Schwierigkeiten machte die in dem Vergleich vom 22. Nov. 1266 besprochene Theilung der Sponheimischen Vasallen und Lehensleute, deren endliche Entscheidung erst durch Schiedsspruch des Grafen Gottfried von Sayn auf Sabbato proximo ante festum

Cathedrae Petri (20. Febr.) 1283 erfolgte. Es wurden darüber drei Urkunden in Kirchberg ausgefertigt. In der ersten wurde Folgendes bestimmt: Das Weib Werners in Külz (Alterkülz) und ihre Söhne, wie deren Nachkommen, das Weib Volmars daselbst und ihre Söhne nebst deren Nachkommen, das Weib Buzos, deren Söhne und Nachkommen, die Söhne Roschis und deren Nachkommen, die Söhne Konrads genannt Hezalis und deren Nachkommen, Sophia von Belch (im Kreis Zell) nebst ihren Söhnen und deren Nachkommen, sollen in zwei gleiche Theile getheilt werden. Die Leute in Sohren, welche freie genannt werden, gehören dem Grafen Johann und bleiben ihm, auch wenn sie sich in das Gebiet des Grafen Heinrich begeben werden. Diejenigen Eigenleute des Grafen Heinrich, welche dessen Allodien zu Dill und Sohren bewohnen, sollen wegen der, vinum bannale und Nachtselde genannten Dienste nicht angehalten werden. Begeben sie sich jedoch auf andere Güter, so sind sie zu solchen Leistungen verbunden. Die übrigen Leute des Grafen Heinrich, welche im Gebiete des Grafen Johann wohnen, bezahlen statt des vinum bannale und der Nachtselde jährlich 3 Mark, welche ein Beamter des Grafen Johann in Kirchberg in Empfang zu nehmen hat. Erwerben solche andere Güter, so sind sie jedoch zur Leistung der genannten Dienste verbunden. Die Beamten beider Grafen werden rücksichtlich der ihnen zugetheilten Leute sich gegenseitig unterstützen und keiner den andern auf dolose Art, was man „vor Gedinge" nennt, beschweren. Wenn jedoch, mit Ausnahme der oben genannten Leute, die Leute dicti beate Marie in Aquis in curiam in Travenne attinentes (d. h. die Leute des Marienstiftes zu Aachen, welche zum Hofe in Traben gehören) in das Gebiet des Grafen Johann ziehen und dieser sie nicht dem Grafen Heinrich restituiren will, so erhält dieser dafür einen Kopfzins. Jeder der Grafen übt auf seinem Gebiete das Recht aus, welches man „Underzüch" nennt, sowie solches von ihren Voreltern auf sie überkommen ist.

Die zweite Urkunde enthält die Bestätigung dieses Entscheids von Seiten des Grafen Johann und sagt, daß dem Grafen Heinrich zu Theil gefallen seien: Volmar genannt Bose, seine

Mutter Jutta und Mechtild, das Weib Hermanns von Bolle (Bell, Kreis Simmern) und ihre ältere Schwester, das Weib Hezels von Buren (Beuren, Kreis Zell) und ihre Söhne, die Söhne Roschis, Bergere und ihre älteste Tochter, während Graf Johann nachstehende Leute erhalten habe: Ingebrand, den Sohn Bozos, Bigela ihre Tochter in Briedal (Briedel, Kreis Zell) und eine andere jüngere Schwester, Hermann den Sohn Werners in Külze (Alterkülz, Kreis Simmern) und ihre jüngere Schwester, sowie Werners Weib, das Weib Volmars von Alterkülz und ihre Söhne, das Weib Bergers und ihre zwei jüngsten Töchter.

Die dritte Urkunde endlich enthält die Theilung der Sponheimischen Vasallen und bestimmt, daß beide Grafen solche mit gleichem Rechte gemeinsam haben sollen, so jedoch, daß sie in zwei gleiche Theile getheilt werden, wenn einer der Grafen deren Theilung verlangen sollte. Weiter heißt es dann: Graf Heinrich wird die von Wilhelm von Schwarzenberg erworbenen, von der Grafschaft Sponheim herrührigen Güter (die nach Kremer in den Dörfern Reichenbach, Answeiler, Langenau, Hammersweiler, Remisberg, Schaffelle, Erbeshof und Birkenfeld bestanden) allein besitzen; ebenso die Güter, welche er von Winand, dem Knechte (famulus) von Cröve, gelegen bei Hochscheid (Kreis Bernkastel) gekauft hat und die von der Grafschaft Sponheim herrühren. Wenn Graf Heinrich die Güter, welche der ohne männliche Nachkommenschaft verstorbene Wilhelm von Urpenroch (Kremer glaubt, es solle das vielleicht „Ungereche" heißen, von denen 1274 ein Gottfried und Werner vorkommen; einen Bezelin von Unreche finde ich zum Jahr 1067) von der Grafschaft Sponheim zu Lehen getragen, auf rechtliche oder freundschaftliche Weise erlange, so solle er einen mit gleichen Gütern belehnten Mann dem Grafen Johann auftragen. Hätten jedoch die Erben Wilhelms die Güter bereits inne, so sollten beide Grafen sie gemeinsam damit belehnen. Graf Johann soll eben so viele Lehengüter, als Graf Heinrich von Wilhelm von Schwarzenberg und Winand famulus von Cröve erworben, bis zu einem Werthe von 500 Pfund Heller für sich als Aequivalent zu erwerben Macht haben.

Die Theilung der Vasallen erfolgte wirklich nach drei Jahren, und Graf Heinrich erhielt darin laut Urkunde vom 18. Jul. (feria quinta post Margarete Virg.) 1286 folgende Mannen: Wirich von Daun, Johann von Waldeck, Heinrich von Ehrenberg, Wilhelm von Schwarzenberg, Hugo und Crispin seine Erben, Wilhelm von Schmidburg, Friedrich von Heppenheft, Vochert von Wilz, Heinrich genannt Sulze, ... Schelm von Bommersheim Vogt zu Bonemeise (wird wohl Bonames bei Frankfurt sein), ... von Libisberg, Rukelin von Starkenberg, die Söhne des Fuchs von Merxheim, Hugo und Heinrich genannt Craß, Brüder, Ruther von Herrstein, Emich und Wolfram den Jüngern von Löwenstein, die Erben Bertholds von Grunenbach (Grumbach?), Johannes Struppenhaber, die Söhne Friedrichs von Starkenberg, ... genannt Porreiz, Arnold genannt Böhmer, Richard den Sohn Emichos von Kastellaun, Hermann den Sohn Wirichs von Kastellaun, die Söhne Willichos von Sohren, drei Brüder genannt vom Thurm, Jacob genannt Virnezal, Johann und seinen Bruder von Kostenz, Nikolaus Vogt von Hunolstein, Wilhelm den Sohn Werners von Stein und Emercho genannt Virnezal.

Heinrichs I von der Starkenburger Linie Vetter, Graf Heinrich der Jüngere von Kreuznach, verkaufte ihm am 22. August 1287 alle seine Güter bei Niederwörsbach (Fürstenthum Birkenfeld), welche genannt werden auf der Abtei, mit allen Gerechtsamen und Zubehörungen, dafür nach gewohnter Weise Jahr und Tag „Werschaft" leistend, und ließ die darüber ausgestellte Urkunde durch seine Gemahlin Kunegunde von Boland mitbesiegeln.

Im Frühjahr desselben Jahrs hatte er eine Fehde mit der Stadt Trier gehabt, in welcher er die gefangen genommenen Bürger in Fesseln legen ließ, während die Trierer seinen Helfer Nikolaus von Hunolstein zum Gefangenen machten, der bei seiner Loslassung am 6. April 1287 versprechen mußte, die erlittenen Unbilden der Stadt nicht nachzutragen.

Graf Heinrich I hinterließ drei Söhne: Johann II, Heinrich, Propst zu Mastricht und am Marienstift zu Aachen, und Gottfried, Domherr zu Köln und Pastor zu Kirchberg. Den

zweiten, Heinrich, nennt zwar nur Zillesius als Sohn Heinrichs I, indessen steht urkundlich fest, daß König Heinrich VII dem Heinrich von Sponheim, Propst zu Mastricht, am 16. Febr. 1312 wegen der Dienste, die er ihm und dem Reiche in Italien leiste, die Burg Wolfstein (bei Zweibrücken) und das Dorf Revelberg um 4000 Florene verschrieb (Böhmers Acta Imperii), und daß am 13. April 1344 Heinrich von Spaynheim Propst zu Aachen war. Hält man daneben, daß schon 1299 ein Heinrich von Sponheim als Canonicus zu Köln vorkommt, derselbe wohl, welcher 1334 als Domthesaurar erscheint, und daß im Jahr 1334 Heinrich von Sponheim, Propst zu Aachen, den Waffenstillstand zwischen der Gräfin Loretta von Sponheim und dem Erzbischof Balduin von Trier vor dessen Gefangennehmung vermitteln half, so erscheint mit Rücksicht darauf, daß er hier als nächster Verwandter, als Oheim der Loretta gehandelt hat, die Behauptung des Zillesius gerechtfertigt.

Ich glaube nicht zu irren, wenn ich Heinrichs I Tod schon in die Zeit vor 1292 setze, indem am 8. April dieses Jahrs (nicht am 9., wie bei Kremer steht) sein Sohn „Johan, Greve van Spanheim" bereits Streitigkeiten zwischen der Wittwe seines verstorbenen Vetters Johann von Kreuznach, Adelheid von Leiningen und deren Schwager Eberhard von Sponheim entscheiden half; sowie, weil derselbe am 24. Jun. gleichen Jahres bei der Krönung Königs Adolf in Aachen gegenwärtig war, der ihm am 14. Dec. 1294 wegen seiner Verdienste 1000 Pfund Heller zu zahlen versprach (1). Um Verdienste gegen den König zu haben, war Johann II von der Kreuznacher Linie damals noch zu jung; es kann deshalb nur unser Johann von der Starkenburger Linie gemeint sein.

---

(1) Zu diesem Regest bemerkt Böhmer: „Wo mögen sich jetzt die den Grafen von Sponheim gegebenen Kaiserurkunden befinden, welche zu Ende des vorigen Jahrhunderts der Geschichtsforschung noch zugänglich waren? Ich glaube, in München." Sponheimer Urkunden befinden sich aber außer in Karlsruhe auch noch in Straßburg, wie ich aus den eben erschienenen deutschen Reichstagsacten ersehe, worin das Repertorium des Straßburger Departements-Archivs comté de Sponheim serie E citirt wird.

Als sich zwischen Johann II, dem Sohne Heinrichs sel., dann Simon und Johann, Gebrüder und Söhne weiland Johanns von der Kreuznacher Linie, alle Grafen von Sponheim, Streitigkeiten wegen Besitzungen und Gerechtsame zu Dill, sowie wegen der Vogteirechte über die Klöster Sponheim und Pfaffenschwabenheim erhoben hatten, entschied am 16. Oct. 1299 Heinrich von Solms dahin, daß die sechs Burgmannen zu Dill in den Rechten, Freiheiten und Ehren bleiben sollten, wie solche von den Voreltern des Grafen auf sie überkommen seien, daß dagegen Graf Johann, der Sohn Heinrichs, kein Vogteirecht auf die Klöster Sponheim und Pfaffenschwabenheim habe. An die Urkunde hingen außer den Grafen ihre Siegel: Emicho (von Sponheim), Archidiacon zu Lüttich, Heinrich von Sponheim, Canonicus zu Köln, und Eberhard von Sponheim. (Eberhard war der Bruder und Emicho der Sohn Johanns I von Kreuznach. Heinrich ist der eben genannte Bruder Johanns II von Starkenburg.)

Auf Grund der zwischen den verstorbenen Grafen Johann von Kreuznach und Heinrich I von Starkenburg am 20. Febr. 1283 und am 18. Jul. 1286 getroffenen Abkommen, die Theilung der Sponheimischen Lehensleute betreffend, wiesen am 18. Januar 1302 die Brüder Simon und Johann von Kreuznach den Friedrich von Heppenheft, Walter Herrn von Wilz, Heinrich genannt Suze, Richwin von Wilne, Schelm von Bommersheim Vogt genannt Bonameise (soll wohl heißen: genannt Vogt von B.), den Herrn von Libesberg, Rukelin von Starkenberg, ... von Merxheim, Emicho von Löwenstein, Hermann den Sohn Wilkins (heißt in der Urkunde von 1286 Wirich) von Kastellaun an, fortan dem Grafen Johann, dem sie zu Theil gefallen, gewärtig zu sein und ihm den Lehenseid zu leisten, indem sie solche aller Pflichten gegen die Kreuznacher Grafen entbanden.

Am 20. März 1308 war „Grave Johan von Spanheym, der da heizit von Starckenberg," Zeuge bei Graf Heinrich von Waldeck bei dessen Sühne mit Erzbischof Peter von Mainz.

Jahrs darauf, am 29. Jul. 1309, verordnete König Heinrich VII, daß der Erzbischof Balduin von Trier, obgleich er den-

selben ermächtigt habe, die von dem Reich verpfändete Burg Kochem sammt Zugehör einzulösen, dennoch die Güter, welche Graf Johann von Sponheim zu Lehen trage, nämlich Cröve und Reil (S. 670), nicht einlöse, sondern sie dem gedachten Grafen lebenslänglich im Genusse lassen solle. Auf diese Reichslehen hatte König Albrecht am 6. Febr. 1301 dem Grafen Johann 1200 Pfund Heller geschlagen, wahrscheinlich zur Bezahlung jener 1500 Pfund, welche er ihm im Jahr 1300 für geleistete Dienste gegeben hatte. Auch unter Kaiser Ludwig versuchte der Erzbischof nochmals die Lösung jener Reichspfandschaften für sich zu erreichen, jedoch auch diesmal wieder vergebens. Ludwig hatte solche am 11. Sept. 1316 dem Grafen Johann von Neuem verschrieben, und dessen eingedenk schrieb er dann am 27. Dec. 1332 der Gemahlin Johanns III, Mechtild, einer geborenen Pfalzgräfin, daß er keinen Willen habe, den Erzbischof Cröve, und was dazu gehöre, lösen zu lassen; wenn ihre Brüder (die Pfalzgrafen), seine Vettern, zu ihm kämen, so wolle er trachten, viel mehr Geld darauf zu schlagen, damit die Pfandgüter ihm verblieben. Balduins Ansinnen an Ludwig war auch unbillig, indem er Johanns II Schwiegertochter Loretta bei der Loslassung aus der Gefangenschaft, darin diese ihn genommen, 1328 urkundlich versprochen hatte, keine Reichspfandschaft, welche sie inne habe, zu lösen.

In einer Urkunde des Grafen Johann von Sayn vom 24. Febr. 1310 wird er genannt „Herr Johan der Greue von Spainheim der Landfoet". Er mag wohl Landvogt über die Moselgegenden gewesen sein, wie es zu derselben Zeit Gottfried von Leiningen über den Elsaß, Georg von Veldenz über die Reichsstädte Kaiserslautern, Weißenburg, Landau, Sels, Hagenbach, Germersheim und Annweiler war.

Es kann kein Irrthum sein, wenn ich annehme, daß der Johannes de Spaynheim, welcher in der Urkunde des Erzbischofs Balduin von Trier vom 3. Dec. 1314 vorkommt, worin er die Kölner gegen jeden zu beschützen verspricht, der sie wegen der Aufnahme Königs Ludwig in ihre Mauern und der ihm geleisteten Huldigung anfeinden sollte, unser Graf Johann II von

Starkenburg, und nicht sein gleichnamiger Vetter von der Kreuznacher Linie ist, indem dieser auf Seiten Friedrichs des Schönen stand und demnach nicht für die Stadt Köln und Friedrichs Gegner, Ludwig, sein konnte. Auch muß er jener Jehan conte de Spanchem sein, der 1317 als Zeuge bei Graf Wilhelm von Hennegau, dem spätern Schwiegervater Königs Ludwig, erscheint. Unentschieden muß ich es jedoch rücksichtlich jenes edlen Mannes Grafen Johann von Sponheim lassen, dem Pfalzgraf Rudolf am 29. Nov. 1313 die Lehen verlieh, welche durch den Tod Emichs von Daun ledig geworden waren. Günther hält ihn allerdings für unsern Starkenburger Grafen.

Obschon wegen des Kirchensatzes zu Kirchberg schon im April 1277 (S. 671) zwischen den Grafen Heinrich von Starkenburg und Johann von Kreuznach ein Abkommen getroffen worden war, so entstanden dennoch neue Irrungen, als die Pfarrei durch den Tod Emichs, Chorbischofs zu Lüttich und Bruders des Grafen Simon, erledigt wurde. Am 2. Jun. 1318 vertrug man sich deshalb von Neuem in Kraft des erstern Abkommens, daß Graf Simon die Besetzung der Pfarrei durch den Grafen Johann II mit dessen Bruder Gottfried genehmigte.

An demselben Tage wies auch Graf Johann den Friedrich von Ehrenberg an, seine Sponheimischen Lehen fortan von dem Grafen Simon zu empfangen.

Von unserm Grafen Johann sagt Zillesius, er habe für einen der reichsten Lehenträger seiner Zeit gegolten und den König Albrecht, den Kaiser Ludwig, Heinrichs VII Gemahlin Elisabeth und den Herzog Leopold von Oestreich unter seine Schuldner gezählt. Dazu muß jedoch bemerkt werden, daß ihm, wie wir oben gesehen haben, König Albrecht nur wegen geleisteter Dienste Geld schuldig geworden war, und daß die Schuld Kaisers Ludwig nur jene 3000 Pfund Heller gewesen sein werden, welche ihm für seine Dienste bei der Königswahl 1314 versprochen worden waren. Solche Dienste waren zwar Anfangs für Johann von Böhmen zugesagt, wurden aber nach dessen Rücktritt dem neuen Candidaten Ludwig von Bayern zugesichert, wobei dann Graf Johann versprechen mußte, sich nicht ohne Vorwissen des

Erzbischofs von Trier mit Simon und Johann von der Kreuznacher Linie einzulassen, die auf der entgegengesetzten Seite standen und Anhänger Friedrichs von Oestreich waren.

Graf Johann II soll mit Katharina von Ochsenstein, verwittweten Gräfin von Leiningen, vermählt gewesen sein. Er hatte drei Kinder: Heinrich, Pantaleon und Blancheflor.

Pantaleon war Domherr zu Straßburg und Pfarrer an der Kirche zu Nördlingen, deren Collation dem König zustand. Er kommt vor 1321 als canonicus Argentinensis in einer Urkunde seines Bruders Heinrich, miles natus nobilis viri Domini Johannis comitis in Spanheim, qui est in Starkenberg, worin dieser ihm eine Jahrrente von 200 Pfund Heller aus den Gütern der Burg Birkenfeld nach dem Tode ihres Vaters zu geben versprach, weil er auf seine künftige väterliche und mütterliche Erbschaft an Lehen und Allodien verzichtet habe. Zur Pfarrei Nördlingen hatte ihn König Albrecht im J. 1307 dem Bischof von Augsburg mit der Bitte präsentirt, ihn zu investiren.

Seine Tochter „Blanseflor" verlobte er 1314 „an dem sundage vor halfuasten" (März 10., nicht 14., wie es in den Act. Acad. Pal. heißt) mit Friedrich, dem Sohne des Grafen Georg zu Veldenz, und versprach, ihr als Aussteuer 2000 Pfund Treiser Heller zu geben. Laut einer Urkunde vom 11. Jul. 1329 wurde diese Summe doch erst durch Johanns II Schwiegertochter Laurette, die Wittwe seines Sohnes Heinrich, bezahlt, denn Heinrich von Sponheim, Propst zu Aachen, Gottfried (Godewart) von Sponheim, Canonich zum Dome von Köln, Gebrüder, und Pantaleon, Graf Johanns sel. von Sponheim Sohn, der ihr Bruder war, beurkundeten an diesem Tage, daß Frau Loretta, Gräfin von Sponheim, von ihrer Nichte „Frau Blanzeflor", welche eheliche Hausfrau gewesen von Fritzmann dem jungen Grafen von Veldenz, das dieser von ihrem Vater Johann sel. als „Hiliches gelt" versetzte Land und Gut mit 30,000 Pfund Heller von ihrem eigenen Gelde gelöst habe.

Von Heinrich II wissen wir sehr wenig, denn er starb früh und, wie man aus einer gleich zu besprechenden Urkunde schließen muß, noch vor seinem Vater, mit Hinterlassung einer

Wittwe und dreier Söhne. Zillesius sagt, und so heißt es auch Rh. Antiq. III, 1, S. 249, er sei 1314 Hofrichter des Kaisers Heinrich VII gewesen, was rücksichtlich der Jahreszahl jedenfalls falsch ist, da der Kaiser bereits am 24. Aug. 1313 in Bonconventi gestorben war. Aber auch das Hofrichteramt steht für den Grafen Heinrich nicht fest. Allerdings heißt es in einer Urkunde vom 14. Jan. 1310: »Ich grave Heinrich von Spanheim, der hoverichter mins herren des Römischen Kunges Heinriches;« daraus folgt jedoch noch nicht absolut, daß dieser Hofrichter unser Graf Heinrich II war, ich bin vielmehr der Ansicht, es sei dieses sein Oheim, der Propst Graf Heinrich von Sponheim gewesen, weil ich diesen auch sonst in naher Verbindung mit dem König finde und mir Heinrich II im Jahr 1310 noch zu jung für das Hofrichteramt gewesen zu sein scheint. So bin ich auch der Meinung, es sei der Propst Heinrich und nicht Heinrich II gewesen, welcher nach den Gest. Trev. an dem fröhlichen Mahle Theil nahm, das der Erzbischof Balduin von Trier nach dem Einzug in Mailand daselbst am 29. Nov. 1310 dem Bischof von Lüttich, dem Herzog von Oestreich, dem Heinrich von Sponheim und Andern gab, und der am 11. Jun. 1313 zu Pisa eine Urkunde des Kaisers bezeugte: denn wir wissen, daß dem Propst Heinrich von Sponheim der König durch Urkunde, gegeben am 16. Febr. zu Pisa, „wegen der ihm in Italien geleisteten und der ihm daselbst noch zu leisten versprochenen Dienste" (pro recompensatione serviciorum suorum fidelium, que in partibus Italie nobis et imperio exhibuit et exhibere promisit in antea fideliter et constanter ibidem) die Burg Wolfstein und das Dorf Kevelberg verpfändete, somit dessen Theilnahme am Römerzug also feststeht.

Nach Dominicus „Baldewin von Lützelburg" starb Heinrich II im Jahr 1322, wozu eine Urkunde seiner Wittwe Loretta von Salm vom 29. März 1324 stimmt, die darin bekannte, daß ihr verstorbener lieber Ehegenosse und Gemahl, Herr Heinrich der junge Graf von Sponheim, für sein Anniversarium der Kirche zu Himmerode 100 Pfund legirt habe, die in gleicher Weise von Heinrichs Vater Johann, Grafen zu Sponheim, für ein Anniversarium ausgesetzt worden seien, sowie daß

sie außer jenen 200 Pfund noch weitere 40 Pfund für zwei Reitpferde (palafredos) zahlen werde, welche die Leiche des verstorbenen Grafen Johann nach Himmerode gezogen hätten, dem Kloster geschenkt, von ihr aber um jenen Preis von 40 Pfund wieder an sich gezogen worden wären. Es besiegelten diese Urkunde Heinrich von Sponheim, Propst zu Aachen, und Graf Simon von Sponheim. Aus derselben geht wohl deutlich hervor, daß Graf Heinrich vor seinem Vater gestorben war; denn Henricus *comes junior* de Spanheim konnte er nur genannt werden, weil er noch nicht zur Regierung gelangt war, und weiter, daß Gräfin Loretta sagt, sie habe die Pferde wieder zurückgezogen, beweist, wie sie bei dem Tode ihres Schwiegervaters schon Wittwe war.

An einer Urkunde von 1331 hängt des ältesten Sohnes der Loretta, Johanns III, Siegel, die Würfel mit einem Turnierkragen, was ich nicht anders zu deuten weiß, als daß er damals noch minderjährig war und unter der Vormundschaft seiner regierenden Mutter stand, da auch auf dem Grabstein seines nicht zur Regierung gekommenen Vaters der Turnierkragen sich befindet; es folgt aber daraus, daß sein Vater, Graf Heinrich, im Jahr 1310 noch nicht verheirathet, somit auch das Hofrichteramt ihm damals schwerlich übertragen gewesen war.

Wie die junge Wittwe Loretta die Vormundschaft über ihre drei minderjährigen Kinder, Johann III, Heinrich und Gottfried, führte und den mächtigen Erzbischof Baldewin auf ihrer Veste Starkenburg gefangen hielt, ist zwar von Herrn von Stramberg schon III, 1, S. 249 u. f. mitgetheilt worden; hier, wo die Geschichte der Sponheimer ausführlich abgehandelt werden soll, kann ich diese wichtige Begebenheit doch nicht durch eine bloße Hinweisung nur einfach berühren, und sie mag deshalb nach einer andern Darstellung von Herrn Director Dominicus Platz finden. Derselbe schreibt: „Der Papst gab dem Erzbischof Matthias von Mainz Vollmacht, die Wahl eines neuen Königs auch an einem andern, als dem gewöhnlichen Orte, Frankfurt, vorzunehmen und den Termin, der Anfangs auf den letzten Mai 1328 festgestellt gewesen, wenn es ihm gut scheine, hinauszu-

schieben. Fand nun wirklich eine Zusammenkunft der Kurfürsten statt, so hat sich Baldewin dabei sicher nicht betheiligt, denn er saß zu dieser Zeit gefangen auf der Starkenburg bei Trarbach. Dieses Mißgeschick hatte dem so klugen Erzbischof eine edle Frau bereitet, Loretta, die Tochter des Grafen von Salm. Sie war mit dem Grafen Heinrich von Sponheim und Herrn zu Starkenburg vermählt gewesen, führte nach dessen Tode die Vormundschaft über ihre minderjährigen Kinder Johann, Heinrich und Gottfried und vertrat deren Rechte mit Muth und List gegen ihren mächtigsten Nachbarn, den Erzbischof Baldewin. Sie glaubte dieselben durch einen burglichen Bau beeinträchtigt, den Baldewin in seiner Diözese, aber auf dem der Sponheim-Starkenburgischen Linie gehörigen Gebiete von Birkenfeld errichtet hatte, und weitere Veranlassung zu Zwistigkeiten gab der streitige Besitz von Gütern, Gülden und Leuten. Besonders aber reizte die Gräfin Baldewins Zorn dadurch, daß sie einen seiner vornehmsten Mannen, den Wildgrafen Friedrich von Kirburg, gefangen auf der Starkenburg hielt. Da sammelte der Erzbischof seine Mannen zu offenem Kampfe und zog auf Birkenfeld zu. Schon war er bis zur Burg Grimburg gerückt, als der Propst von Aachen, Heinrich von Sponheim, und der Ritter Emich von Stein in der Gräfin Namen eine Vermittlung übernahmen und einen Waffenstillstand zu Grimburg besprachen. Diesen ging Loretta aber nur ein, weil sie einsah, daß sie der Heeresmacht Baldewins nicht gewachsen sei, und harrte auf eine günstige Gelegenheit, ihre Interessen in einer andern Art wahrzunehmen. Diese fand sich bald. Als nämlich Baldewin im Vertrauen auf den Waffenstillstand, seine gewöhnliche Vorsicht nicht übend, die Mosel von Trier nach Koblenz herabfuhr, wurde von der Gräfin ein listiger Anschlag gegen seine Freiheit vollführt. Sie hatte von der Reise des Bischofs gehört und mit ihren Getreuen, den Rittern Nikolaus von Neuerburg und Volker von Starkenburg, den Edelknechten Richwin von Muehl und Nikolaus von Schmidtburg und ihrem Schreiber Bertram von Vakelor (Vaucouleur) alsbald den Plan entworfen, den sorglosen Fürsten mit sammt seiner geistlichen Begleitung in ihre Gewalt zu bringen. Da, wo der Berg, auf dem

die Starkenburg unterhalb Trarbach thront, in den Fluß steil abfällt, hatte sie von dem rechten zum linken Ufer eine Kette spannen lassen, die von dem Wasser bedeckt, den Heranschiffenden unbemerkt blieb. Reisige waren in dem Buschwerk versteckt, um zu rechter Zeit vorzubrechen und die bereitliegenden Nachen zu besteigen. Als das Fahrzeug des Erzbischofs nahe genug herangekommen, wurde die Kette angezogen, der Strom war gesperrt, das Schiff aufgehalten; den Reisigen Loretta's mußte sich Baldewin mit sammt seinem Gefolge ergeben; sie wurden ihrer Sachen beraubt und gefangen auf die Burg geführt. Mild zwar wurde der Erzbischof dort gehalten, aber streng bewacht. Es geschah dies wahrscheinlich Ende Mai oder Anfang Juni 1328 (1). Die auffallende That, daß der hohe Kirchen- und Landesfürst mitten im Frieden verrätherisch überfallen und gefangen wurde, erregte ungemeines Aufsehen; die Grafen und Städte des Trierer Stifts, vor Allem König Johann von Böhmen, der eben aus Rheims, wo er der Krönung Philipps VI beigewohnt hatte, zu-

„(1) Des Trithem (Chron. Hirs. II p. 161) Angabe im Monat September ist eben so irrig, wie die des Petr. Zill. in dem Monat August, und wird durch die im Folgenden angeführten Urkunden vom 9. Juni und 7. Juli widerlegt. Vgl. ferner gest. Trev. c. 205 p. 247; Honth. prodr. II p. 1199; Rhein. Antiquar. III, 1, 249—57 (oder Moselthal II, 32—41) u. I, 4, 697; Back, Ravengirsburg II p. 44 ff. Die Herausgeber der gesta, Müller und Wyttenbach, führen eine Notiz aus einem Echternacher Codex an, aus der sie folgern, daß Baldewin etwa vier Monate in dieser Gefangenschaft geblieben sei. Da Sühne und Freilassung nach der ersten Woche des Juli erfolgte, müßte Baldewin im März gefangen worden sein. Es scheint dies aber auch nicht wahrscheinlich, da Baldewin in Lehensangelegenheiten und geistlichen Geschäften wie in den vorhergehenden Monaten, so im März, April und noch im Mai thätig erscheint. Am 10. Mai 1328 verkauft z. B. der Wepeling Rudolf von Nailbach für 150 Pfunde dem Erzbischof Güter bei der Burg Grimburg und verheißt demselben für 50 Pfunde, die Baldewin ihm gab, 5 Pfunde jährliche Rente für seine Grimburger Burglehen in seinen Allodien anzuweisen. Urk. ohne Ort im Bald.; aber sollte man nicht einen Zusammenhang mit dem Waffenstillstand in Grimburg annehmen dürfen? — Und am 21. Mai 1328 (siehe Görtz Reg.) versichert Baldewin tausend Pfund Heller, die er an Schöffenmeister, Schöffen und Bürger von Trier ex causa mutui schuldet, auf das dortige Sestergeld. Wenn diese Urkunde auch keinen Ausstellungsort hat, so ist doch wohl anzunehmen, daß dieselbe nicht zu Starkenburg in der Gefangenschaft, sondern zu Trier ausgestellt wurde."

rückkehrte, und das Domcapitel bemühten sich kräftigst für seine Freilassung. Das letztere bevollmächtigte am 9. Juni den Dompropst Joffried von Rodemachern, den Domdechanten Johann von Daun, den Archidiacon Boemund von Saarbrücken, so wie drei andere Domherren, um in seinem Namen mit der Gräfin über die Befreiung des Oberhirten zu verhandeln. Doch kam der Sühnevertrag erst einen Monat später zu Stande, denn Loretta, mit ihrem Gefangenen hinter den festen Mauern, ließ sich so leicht nicht zur Nachgiebigkeit stimmen. Festen Willens, die Gelegenheit zu großem Vortheil zu benutzen, und was sie im Kampfe nicht hatte erreichen können, jetzt nach listiger Gewaltthat zu erpressen, gab sie allen Vermittlungen kein Gehör, bis Baldewin sich zur Annahme von sehr harten Bedingungen verstand, und die zu seinen Gunsten aufgetretenen Unterhändler dieselben gutließen und verbürgten. Baldewin gab alle den Bau, den er zu Birkenfeld gebaut hatte, gänzlich in der Gräfin Gewalt, verhieß, weder sie noch ihre Erben binnen ihrer Herrschaft mit einer Befestigung zu überbauen, und besserte mit seinen Guterträgnissen zu Birkenfeld das Trierische Lehen der Gräfin und ihrer Kinder. Ihre Leute wollten sie gegenseitig nicht unter sich nehmen und kommen lassen, dagegen sich verbundene Helfer sein gegen Jedermann, mit Ausnahme des Stuhls zu Rom, des Reichs und einiger benannten Fürsten; auch soll Baldewin dem Grafen von Salm, Loretta's Vater, zu seinem Recht wider den Vogt von Hunolstein beholfen sein, als so fern das Haus zu Hunolstein Trierisches Lehen ist. Der Erzbischof wird über die Gräfin, ihre Kinder und ihr Land weder Bann noch Interdict verhängen, vielmehr sie und ihre Helfer, die von der Gefangennahme her befleckt sein mögen, binnen jetzt und nächsten Ostern bei dem Papste von allem Hinderniß, Bann und Beschlage, den man Interdict oder „Cessatie" heißt, los und ledig machen (¹).

„(1) Merkwürdig ist die Vorsicht, mit der Loretta, in Besorgniß vor den geistlichen Strafen, alle möglichen Fälle vorsieht. Stirbt der Papst, so soll Baldewin ein halbes Jahr nach der neuen Papstwahl seine Versprechen bei dem künftigen Papst lösen; kann er das Versprochene bei dem päpstlichen Hofe nicht durchsetzen, so soll er bewirken, daß der Papst volle Macht, der Gräfin, ihren

Alle Zweiungen, die sich etwa erlaufen mögen, sollen drei Rathleute, Paul von Eich von Seiten des Erzbischofs, Volker von Starkenburg von Seiten der Gräfin und Werner von Randeck, von beiden Seiten dazu erkoren, oder Stellvertreter derselben innerhalb bestimmter Zeit und an bestimmten Orten richten und entscheiden. König Johann, elf Grafen und edle Mannen, sowie Capitel und Städte des Erzbischofs gaben nicht allein Sicherheit dafür, sondern der Erzbischof setzte der Gräfin und ihren Erben auch die Schlösser Kochem, Bernkastel und Mayderscheid um 30,000 Pfund Heller zu Pfand, so daß diese mit bestimmten Speisevorräthen, Armbrüsten und andern wehrlichen Dingen wohl versehenen Schlösser, sofern der Erzbischof die Sühne bricht, der Gräfin von den dazu verpflichteten Befehlshabern auf so lange überantwortet werden, bis ihr der Bruch mit 30,000 Pfund Heller vergütet wird. Dieser vom Capitel, von König Johann, den sieben Grafen Johann zu Sayn, Johann zu Saarbrücken, Georg zu Veldenz, Wilhelm von Katzenellenbogen, Ruprecht von Virneburg, Georg und Konrad Raugrafen, Gebrüdern, den vier edlen Mannen Arnold und Eberhard, Herren von Blankenheim, Brüdern, Wilhelm, Herrn zu Manderscheid, und Gylis, Herrn zu Daun, endlich von den Städten Trier, Koblenz, Boppard, Wesel und Montabaur bestätigten und besiegelten Sühne wurde am folgenden Tage eine andere Urkunde beigegeben, in welcher Gräfin Loretta kund that, daß Herr Baldewin, Erzbischof von Trier, und Herr Johann, König von Böhmen, ihr und ihren Erben die Schlösser Stalberg, Staleck und Braunshorn für 11,000 Pfund Heller zu Pfand gesetzt haben, die ihr der Erzbischof von der zwischen ihnen gemachten Sühne her schuldig sei. Werde die Summe nicht an dem nächsten Andreastage bezahlt,

---

Kindern und Helfern Absolution zu gewähren, dem Erzbischof von Köln oder Bischof von Lüttich oder zwei Aebten des Kölner Stifts übertrage, ohne eine sonderliche Weise der Bestrafung zu nennen, daß er diese vielmehr der Willkür und Bescheidenheit dessen, dem er den Auftrag gebe, überlasse, und dem soll dann der Erzbischof kund thun und ihn mit seinen Briefen witzigen, daß ihm und seinen Pfaffen von dem Gefängnisse genug geschehen sei, und ihn bitten, daß er die Absolution gütlich thue."

so solle Wilhelm, Graf von Katzenellenbogen, dem die Schlösser übergeben seien, diese der Gräfin überantworten, doch so, daß sie dieselben wieder herausgebe, sobald sie die 11,000 Pfund empfangen habe (1). Baldewin, freigelassen, hielt treulich den Vertrag, ja soll scherzend darüber gespottet haben, daß die Gräfin von dem damals reichsten Fürsten des Reichs nicht mehr Geld erpreßt habe. Er bezahlte nicht allein die bedungene Lösesumme, von der Loretta sich ihren nachmaligen Wittwensitz, die Frauenburg bei Oberstein an der Nahe erbaute, sondern verwendete sich auch bei dem päpstlichen Stuhl dafür, daß der Gräfin und ihren Helfern von der Excommunication und andern Strafen, in die sie durch ihre Frevelthat verfallen wäre, Absolution ertheilt würde. Das erzbischöfliche Schreiben vom 17. März 1329, zugleich die freie Zustimmung der mitgefangenen Cleriker versichernd, wurde zu Avignon von den Abgesandten Loretta's überreicht; König Johann von Böhmen vereinigte hiermit seine Bitten, und so ließ sich denn der Papst bestimmen, Lossprechung von dem Banne zu bewilligen, aber er bezeichnete doch zugleich die strengen Bußstrafen, denen sich die Gräfin und ihre Sippen zu unterwerfen hätten; mit der Auferlegung derselben beauftragte er den Bischof von Lüttich am 4. Mai 1329. Es sollten die Gräfin und ihre Mitschuldigen, die Ritter Nikolaus von Neuerburg und Volker von Starkenburg, die Edelknechte Richwin von Mühlen und Nikolaus von Schmidtburg, endlich der Laie Bertram von Vaucouleur, welcher letzte zu Avignon in dieser Angelegenheit thätig gewesen war, sich persönlich und baldigst nach einer Trier benachbarten Stadt begeben, — denn nach Trier selbst zu gehen, konnten sie wegen der ihnen drohenden Gefahr, wie sie auf ihr Gewissen versicherten, nicht wagen — und an irgend einem hohen Festtage, wie an den nächsten Pfingsten oder an St. Johannistag, vom Thore aus mit nackten Füßen, in Röcken ohne Gürtel, ohne Capuzen und Infuln, ganz baarhäuptig, jeder eine brennende Wachskerze von mindestens vier Pfund in

„(1) Die eigentliche Lösesumme sind also die 11,000 Pfund Heller, während die im vorigen Vertrage festgesetzte Strafe für einen Sühnebruch von Seiten des Erzbischofs 30,000 Pfund betrug."

den Händen, zur Kirche schreiten, dort am Hochaltar die Kerzen demüthig opfern und ihre Schuld öffentlich vor großer Menge bekennen. Doch solle der Gräfin, wenn eine solche Kerze ihr zu schwer sei, erlaubt sein, dieselbe durch einen Andern vor sich hertragen zu lassen, während sie selbst eine von minderm Gewicht, wie ihr Gewissen ihr das sagen werde, nehmen dürfe. Außerdem wurde der Gräfin auferlegt, an einem der genannten Festtage fünfzig Leute, die in Sicherheit dorthin gehen könnten, in die Stadt Trier selbst zu senden, die ebenso barfuß und mit brennenden Wachskerzen vom Thore aus in die Kathedralkirche gehen, die Kerzen opfern und die Schuld im Namen der Gräfin öffentlich zur Zeit, da eine große Zahl Volkes anwesend sei, bekennen sollten. Durch diese Leute sollte sie zugleich vier silberne Ampeln von zwölf Mark Gewicht übersenden, die vor dem Hochaltar ihre Stelle haben sollten, zugleich auch von ihrem Eigenthum Einkünfte für den Unterhalt des Lichtes anweisen. Ueber das Alles wollte der Papst amtliche Protokolle angefertigt und sich vorgelegt wissen. Endlich wurde der Gräfin und den genannten Genossen derselben auferlegt, daß sie zwei Jahre lang an jedem Samstag der Quadragesimalfasten aller Nahrung sich enthalten und Arme, die Gräfin fünf, die Andern je einen speisen sollten. — Diesen Strafen unterzog sich Loretta und ihre Helfer. Eine Ohm Oel jährlich zur immerwährenden Speisung der Ampeln im Dom wies sie jedoch erst fünfzehn Jahre später an."

Gräfin Loretta ging zur Ruhe ein vor 1347 und wurde begraben zu Himmerode neben ihrem Gemahl, auf dessen Leichenstein zuletzt nur noch zu lesen war: Henricus iunior comes de Spanheym. In seinem Wappen befand sich, wie bereits bemerkt, über den Würfeln ein Turnierkragen.

Johann III, der Edle, auch der Blinde genannt, und Metza, seine Hausfrau, verkauften am 2. Febr. 1337 den Eheleuten Ritter Paul von Eich und Lysen um 1200 Pfund Heller die Dörfer Obermendig, Volksfeld, Rembach und Trimbs. Diese Gemahlin Johanns, Metza oder Mechtild, war, wie wir aus andern Urkunden sehen werden, die einzige Tochter Rudolfs I, Rheinpfalzgrafen und Herzogs von Bayern und so Nichte des

Kaisers Ludwig. Ein Jahr später, am 19. Sept. 1338, trugen Johannes comes de Spanheim domnus in Starkenburg et Metza de Bawaria conjuges dem Erzbischof Balduin von Trier folgende Stücke zu Lehen auf: Die Hälfte der Burg Dill und was sie hatten oder haben konnten an jener Burg, sowie an folgenden Dörfern und Höfen: Dill, Laynsheim (Lonsheim bei Alzei, das damals zu vier Fünftel den Wildgrafen und zu einem Fünftel den Grafen von Sponheim gehörte), Dreyse (Traisen bei Kreuznach, wo, wie wir gleich sehen werden, Blancheflor von ihrem Bruder Johann 1344 ein Gut an sich brachte), Kreuznach, Pfaffenschwabenheim das Kloster (merkwürdig, also immer noch der Anspruch der Sponheimer auf dessen Vogtei), Allenfeld, Pferdsfeld (beide im Kreise Kreuznach), Kapellen bei Kirchberg, Kyrne (Hof bei Kappel), Imtzenrodern (ausgegangenes Dorf), Gemünden (Kreis Simmern), die Mühle zu den Hecken, Kerwilre, Dilledorf (Kreis Simmern), der Hof vor der Burg Dill, die Mühle daselbst, Seelbach, Belthe (Beltheim), Keltrod, Ruchenborn, Buchenburen (Büchenbeuern), Sohren, Walenowe (Wahlenau), die Mühle in Hunweiler, Lutzenhusen (Lauzenhausen), Nydernwilre (Niederweiler), nebst fünf Wäldern, nämlich Belgerstruth, Steinberfrod, Dille, Eichholz und Scheid; ferner das Dorf Trarbach mit allen hohen und niedern Gerichten und Zugehörungen, auf der Seite der Mosel gelegen, wo Trarbach liegt. Zugleich bekannten sie, die Lehen von dem Erzbischof wieder zurückempfangen zu haben, in denen nicht allein die männlichen, sondern auch die weiblichen Nachkommen folgen sollten, Mangels beider aber Johanns Brüder, Heinrich und Gottfried, oder wenn auch diese ohne Nachkommen wären, Blancheflor, die Gräfin von Veldenz, Johanns Tante. Ferner erkannten sie als von Trier herrührige Lehen von alter Zeit her: den großen Thurm und die Kapelle auf der Burg Starkenburg nebst demjenigen Theil ihrer Zubehörung, welcher in der Pfarrei Enkirch liege; die Burg Birkenfeld mit der Herrschaft und dem Bann von Birkenfeld, Brombach und dem Thal, genannt Idarthal, welche Kuno von Daun, Herr zu Oberstein, von der Grafschaft zu Lehen trage.

Merkwürdige Klagepunkte, die um das Jahr 1336 Johann III von Sponheim-Starkenburg gegen den Wildgrafen Friedrich von Kyrburg aufstellte, sind von Mone veröffentlicht worden. Ich theile einen Theil derselben mit:

„Alle solche Leute, die ich im Gericht zu Kirn und anderswo in einem Gerichte habe und die diesseit der Simmer sitzen, sind Sanct Peters Leute (in Folge des eben mitgetheilten Lehensauftrags an den Erzbischof Balduin); diese gehören mir an und werden von meinem Amtmann zu Herstein gerichtet, wenn sie etwas gegen mich begehen: dessen hat er mich entwältiget. Er hat meine Leute gezwungen, in seiner Stadt Häuser zu bauen und einen Graben zu machen, was sie nicht schuldig sind zu thun. Des Wildgrafen Knecht „Olbreiht" von Schmidburg nahm bei Nacht und Nebel einem meiner armen Leute, Sygele von Hohinbach, all sein Vieh, raubte ihm alles, was er in seinem Hause hatte, und verkaufte es. Der Wildgraf zündete mit eigener Hand einem meiner armen Leute, Peter von Bersweiler, sein Haus an und verbrannte dasselbe mit allen Früchten, die in dem Jahr gewachsen waren. Ich klage weiter, daß der Wildgraf des Rothfärbers Kind von Kirn, das mir mit allem Recht angehört, so wie andere meiner Leute zwinget, „„daz si wiben und mannen vndir eme"" (d. h. sich unter ihm verheirathen); die das nicht thun, die verdirbt er, daß sie mir nichts mehr nutzen. Er dräuet meinen armen Leuten, sie zu ertränken, die nichts mit ihm zu schaffen haben; thut er das, das ist mir leid."

Als 1338 Agnes, die Wittwe des Zacharias von Enkirch, hier ein Hospital gestiftet hatte, befreite Graf Johann als Dominus temporalis die von der Agnes dazu bestimmte Hofstätte von Steuern, Abgaben und Diensten.

Am 14. März 1344 beurkundeten „Blantzflor die junge Frau von Veldenz" und ihr Sohn Georg, daß ihnen Blancheflors Neffe, Graf Johann von Sponheim, und seine Hausfrau Mechtild von Bayern ein in den zwei Dörfern Lonsheim bei Alzei und Traisen bei Kreuznach gelegenes Gut verkauft hätten, welches dieselben binnen Jahresfrist um 700 Pfund Heller wieder einlösen dürften.

Am 10. Febr. 1346 stiftete Graf Johann eine ewige Lampe in dem Kloster Himmerode, die Tag und Nacht brennen sollte über den Gräbern seines Vaters, seiner Mutter, seines Ahnherrn und seiner Ahnfrau. Er wies dem Kloster zum Unterhalt dieser Lampe verschiedene Oelrenten (Oleyguldin) in Litzig und Traben an.

Eine Fehde, die er mit dem Erzbischof Balduin hatte, wurde gesühnt am 13. April 1347. Beide Theile verzichteten auf ihre gegenseitigen Ansprüche und Forderungen, Johann darunter auch auf solche, „die er haben möchte an Balduin wegen einer Absolution und allem damit in Verbindung Stehenden, die der Erzbischof seiner Mutter, ihren Kindern und Helfern erworben haben sollte von dem Papste wegen der Gefangenschaft, darin seine Mutter ihn gehalten, wie das in den Sühnebriefen, die in Kraft bleiben sollten, enthalten sei." Drei Jahre später ernannte ihn Balduin zu seinem obersten Amtmann in den erzstiftlichen Landen zwischen Mosel und Rhein, namentlich in den Aemtern Saarburg, Grimburg, St. Wendel, Oberstein, Zum Loche, Schmidtburg, Bernkastel, Zell im Hamm und Baldeneck. Den darüber von dem Grafen am 5. Jan. 1350 ausgestellten Amtsrevers besiegelten außer ihm und mehreren seiner Vasallen seine Brüder **Heinrich**, Dompropst zu Straßburg, und **Gottfried**, Chorbischof zu Trier.

Zillesius sagt, Johann III habe die Erbansprüche seiner Brüder Heinrich und Gottfried mit Renten und Lehenstücken abgelöst, Heinrich die Hälfte von Birkenfeld, Gottfried eine Jahrrente von 40 Malter Korn, 40 Malter Hafer, 4 Fuder Wein und 47 Pfund Heller erhalten. Gottfried, sagt er weiter, sei, ehe er Geistlicher geworden, vermählt gewesen und habe zwei Söhne, Gottfried und Gerlach, gehabt. Daß Gottfried verheirathet war, wird durch die eben erwähnte Urkunde bestätigt, indem Johann III darin sagt, daß für den Fall er ohne männliche oder weibliche Nachkommenschaft sterbe, die Trierischen Lehen an seine Brüder Heinrich und Gottfried und **dessen Kinder** beiderlei Geschlechts übergehen sollten.

Mit Balduins Nachfolger, dem Erzbischof Boemund II, gerieth Graf Johann im Jahr 1355 (nicht 1360, wie Trithem berichtet) in eine heftige Fehde. Sein Bruder Gottfried war Propst zu Münstermaifeld, hatte diese Würde jedoch sine gratia Pontificis eingenommen, und wurde deshalb von dem Erzbischof von solcher Stelle entfernt. Das veranlaßte unsern Grafen, dem Erzbischof den Krieg anzukündigen und die Trierischen Orte durch Raub und Brand zu verheeren, totam provinciam devastando, spoliando ac flammis consumendo depopulavit. Das Recht und die Freiheit des Erzstifts zu vertheidigen, sagt Brower, rief der greise Prälat seine Mannen auf und zog gegen den Grafen. Nachdem er eine von diesem unter der Starkenburg zur Sicherung des in Enkirch angelegten Zolles erbaute Veste genommen, zerstört und dem Boden gleich gemacht hatte, zog er auf den Hunsrücken, wo es mit dem Grafen und seinen Helfern bei Kirchberg zu einem Treffen kam, in welchem Johann geschlagen und Graf Heinrich von Sponheim, Heinrich und Diether von Hohenfels nebst vierzig andern Rittern gefangen genommen wurden. Graf Johann mußte sich nun den Friedensbedingungen unterwerfen, die der Erzbischof ihm vorschrieb, und aus denen ich nur folgende, von Johann durch Urkunde vom 29. Jul. 1356 eingegangenen heraushebe: Das neue Haus, das Johann bei Starkenburg an der Mosel gebauet hat, soll in Herrn Philipps von Bolanden und Herrn Reimbolds von Saarbrücken Händen stehen, und was diese darüber bestimmen, ist er zu thun schuldig. Der Erzbischof und der Graf sollen fortan Jeden, wie vor Alters, die Mosel auf und ab ungehindert fahren lassen. Der Erzbischof soll ungehindert sitzen in der Vogtei zu Cröve, die er erworben hat von Heinrich von Dune.

Wir haben oben gehört, daß die eine Hälfte der Starkenburg, welche in die Pfarrei Enkirch gehörte, Lehen vom Erzstift Trier war; die andere Hälfte, so weit sie in die Pfarrei Traben gehörte, war Lehen der Abtei Corvey. Wenig Vortheil konnte dieser ein Lehen in so weiter Ferne bringen. Deswegen erlaubte der Abt Friedrich und sein Convent dem Grafen Jo-

hann am 19. Febr. 1359 „um der besondern Freundschaft und Gunst willen, die sie zu dem Grafen haben", seine von ihnen lehenrührige halbe Burg nebst den Gütern in der Pfarrei Traben einem Andern zu Lehen aufzutragen, indem sie ihn der Eide, Huldigung und Mannschaft entbanden.

In demselben Jahr am 17. Oct. stiftete er den Antiq. III, 1, 257 erwähnten Altar in seiner Veste „Grevenburg" (also nicht Gräfinburg, wie man fälschlich zumeist schreibt, und was schon Herr von Stramberg gebührend zurückgewiesen hat), dessen Fundation dann Erzbischof Boemund II durch Urkunde vom 23. Aug. 1360 unter Erhebung des Altars zu einem beneficium ecclesiasticum bestätigte. Es war diese Stiftung ein Act der Pietät gegen seine Eltern und seine Gemahlin, Mechtild Herzogin von Bayern, Tochter des Rheinpfalzgrafen Rudolf I, welche ihm am 25. Nov. 1357 nach 26jähriger Ehe im Tode vorangegangen war. Auf ihrem Grabstein in der Kirche zu Himmerode las man die Inschrift eingegraben: Obiit illustris domna Mechtildis nata ducis Bavarie comitissa de Spainkeym sub anno domini millesimo CCCLVII ipso die beate Katherine virginis. Cuius anima requiescat in pace. Amen.

Als am 13. Nov. desselben Jahres Erzbischof Boemund und des Grafen Johann Schwager, Pfalzgraf Ruprecht der Aeltere, an der Putzbach, Caub gegenüber, zur Sicherung ihrer Lande zwischen der Nahe und der Mosel und zu gegenseitiger Hülfeleistung ein Bündniß auf drei Jahre schlossen, wurden Graf Johann III und sein Sohn Johann von dem Pfalzgrafen zu denjenigen gezählt, gegen welche das Bündniß keine Geltung habe.

Den Ritter Diether Kämmerer von Worms nahm Graf Johann am 1. Jun. 1360 zu seinem Manne und wies ihm 20 Pfund Heller jährlich auf seinem Zoll zu Nannenstein an. Ueber den Empfang solcher 20 Pfund quittirte unter Andern der Edelknecht Diether Kämmerer von Worms dem „Graue Johann, Graue zu Spanheim dem Altest" am 19. Nov. 1384.

Die Weinrenten, welche er und seine Dienstmannen Herr Johann Boos von Waldeck und Johann „der Marschalg von

Deynsburen", Ritter, in Zeltingen zu beziehen hatten, erklärte er am 29. Sept. 1361 als ein Lehen des Erzbischofs Wilhelm und des Stiftes zu Köln, womit er jetzt, da der Erzbischof ihm 1000 Gulden in Gold gezahlt habe, seinen eignen Hof zu Riel zu Lehen verbunden habe.

Das in 5 Fuder Wein bestehende Sponheimische Lehen, welches Gerlach von Braunshorn zu Winningen besessen hatte, übertrug er am 8. März 1362 (1361 secundum stilum Trevir. fer. 3. post Invoc.) dessen Enkeln Kuno und Gerlach von Wunnenberg, welche ihm zugleich 35 weitere Fuder Wein auftrugen und bekannten, daß jene fünf Fuder ledig werden sollten, wenn der Graf 300 kleine Goldgulden ihnen bezahle. Es geschah dieses bald nachher, weshalb Kuno am 16. Jul. versprach, ihm 30 Gulden auf sein eigen Gut anzuweisen und solche als Mannlehen von ihm zu empfangen. In demselben Jahr, am 29. Sept., verpfändete ihm Ritter Fritsch von Schmidburg sein Gericht und seine Leute zu Lindenscheid (Kreis Bernkastel).

Durch den Tod Simons Herrn zu Waldeck war das Marschallamt der Grafschaft ledig geworden, womit als Lehen das Dorf Sevenich verbunden war. Solches übertrug er jetzt dem Friedrich Herrn zu Ehrenberg, der am 12. März 1368 gelobte, das Marschallamt getreulich zu tragen und des Grafen Banner zu führen, wann und zu welcher Zeit er oder seine Erben es bedürfen würden.

In einem Compromiß vom 15. Jun. 1371, der nach einer Fehde mit seinem Vetter Graf Walram von Sponheim auf dem Pfalzgrafenstein, der Rheininsel zu Caub, abgeschlossen wurde, wird er als Graf Johann der Aelteste von Sponheim mit seinem Bruder Gottfried von Sponheim, Heinrich von Sponheim (das kann nur Heinrich II von Sponheim genannt von Bolanden gewesen sein) und seinem Sohn Johann genannt.

Wegen Reil und Cröve, die König Rudolf dem Grafen Heinrich I verpfändet hatte (S. 670), waren inzwischen mancherlei bereits angeführte Irrungen zwischen Heinrichs Nachkommen und dem Erzstift Trier entstanden. König Wenzels durch seinen Vater betriebene Wahl gab dem Erzbischof Kuno, als

die Reichsstände durch Bewilligungen aller Art gewonnen werden mußten, endlich Aussicht, auch hierin das Gewünschte zu erreichen, indem Karl IV ihm in einer weitläufigen Urkunde vom 11. Nov. 1374 unter den vielen Versprechungen auch folgende machte: „Weiter haben wir dem Erzbischof Kuno und seinem Stifte gegönnt, daß sie die Dörfer Reil, Cröve, Kinheim, Kinheymerburen (Kinderbeuren), Bengel und Erden, und was dazu gehörig und des Reiches Recht genannt ist, wie die dem Grafen Johann von Sponheim dem Aeltesten von uns und unsern Vorfahren, Römischen Kaisern und Königen verpfändet sind, von demselben Grafen für die Pfandsumme ablösen und an sich gewinnen mögen, so lange bis solche ihnen vom Reich erstattet wird." Die Ablösung hat indeß nie stattgefunden. Daß Graf Johann bei Wenzels Krönung (24. Jun. 1376) in Aachen gegenwärtig war, ersehen wir aus der Privilegienbestätigung für diese Stadt vom 21. Jul., worin er unter den Zeugen aufgeführt wird, wobei auch übrigens die Möglichkeit vorläge, daß es sein Sohn Johann IV gewesen wäre, da es unter den comites bloß heißt: Johannes de Spanheim, ohne den um diese Zeit bei der Nennung seines Namens häufig vorkommenden Zusatz „der Aelteste".

Am 20. April 1383 benachrichtigte Pfalzgraf Ruprecht der Aeltere den König Wenzel und die übrigen Mitglieder des am 11. März auf dem Reichstag zu Nürnberg geschlossenen Landfriedens, daß sein Schwager Johann Graf von Sponheim und dessen Sohn Graf Johann von Sponheim an dem genannten Tage ihm erklärt hätten, wie sie, nachdem der König allen Fürsten, Grafen und Herren in besonderen Briefen geboten habe, der Einung beizutreten, sich solchem Gebote gehorsam erzeigen wollten, worauf er beide Grafen dann in den Landfrieden aufgenommen und ihnen den desfallsigen Eid abgenommen habe. In Folge dieser Aufnahme schrieb deshalb auch der Pfalzgraf am 25. Mai desselben Jahres dem Erzbischof Adolf von Mainz, daß Nikolaus von Hunolstein, seine Helfer und Mitrather dem Johann von Sponheim dem Aeltern „zu Unrecht widersagt hätten in dem gemeinen Frieden, der von den Kurfürsten mit dem König zu Wesel abgeschlossen und in der Einung zu Nürnberg einbe-

griffen worden wäre. Er fordere deshalb, da der von Hunolstein seinen Schwager Johann mit Gewalt angegriffen habe, dieser aber der Nürnberger Einung beigetreten sei, den Erzbischof auf, laut des Friedens von Wesel und jener Einung dem Grafen von Sponheim gegen den von Hunolstein beholfen zu sein."

Graf Johann III starb in hohem Alter am 20. Dec. 1399 und wurde, wie seine Voreltern, beigesetzt in der Klosterkirche zu Himmerode. Auf seinem Grabstein stand die Inschrift: Obiit illustrissimus dominus Johannes comes de Spaynheym sub anno Domini millesimo trecentesimo nonagesimo nono in vigilia sancti Thome apostoli. Cuius anima requiescat in sancta pace. Amen. Außer seinem Sohn Johann IV hatte er noch zwei Töchter, von denen die ältere, Mechtild, an den Markgrafen Rudolf von Baden, die jüngere, Loretta, an den Grafen Heinrich von Veldenz vermählt war.

Johann IV wird mit seinem Vater zum erstenmal in der bereits erwähnten Einigung genannt, die Erzbischof Boemund 1359 mit dem Pfalzgraf Ruprecht abschloß, welcher letztere ihn (den edlen Johann Grafen zu Sponheim den Jüngern, seiner Schwester Sohn) am 29. Sept 1360 mit den vom Reich herrührenden Freigerichten (Fryhe Hemgerede) in den Dörfern Uerzig (Kr. Wittlich) und Lötzbeuren (Kr. Zell) belehnte.

Als die Dynasten von Bitsch: Hanneman, Wecker und Friedrich, von ihrer Burg aus das Land unsicher machten, vereinigte sich Johann Graf zu Sponheim der Junge am 1. Oct. 1381 mit dem Pfalzgrafen Ruprecht dem Aeltern (der zugleich für Ruprecht den Jüngern und Ruprecht den Jüngsten handelte), den Erzbischöfen Adolf von Mainz und Friedrich von Köln, den Bischöfen Friedrich von Straßburg und Dieterich von Metz, Johann Graf zu Saarwerden und Heinrich seinem Sohne, Johann Graf zu Salm, Heinrich und Friedrich Grafen zu Veldenz, Werner Herrn zu Vinstingen, Heinrich Herrn zu Lichtenberg, Heinrich Graf zu Lützelstein, Volmar Herrn zu Geroldseck, Johann Herrn zu Kriechingen, dann mit den Städten: Straßburg, Mainz, Worms, Speyer, Hagenau,

Weißenburg, Schlettstadt, Kolmar, Ehenheim (westlich von Straßburg), Rosheim (bei Ehenheim), Selz (im Elsaß unweit Rastatt), Kaisersberg (bei Kolmar), Münster (im Elsaß westlich von Kolmar) und Mülhausen (im Elsaß), diesem Räuberwesen, durch welches Kaufleute, Fürsten, Herren, Städte und allermänniglich geistlich und weltlich auf freier Straße geschädigt würden, durch einen Zug gegen die Burg Bitsch (zwischen Zweibrücken und Elsaß-Zabern) ein Ende zu machen, dieselbe zu schleifen und ihren fernern Aufbau nicht zu gestatten.

Dieser Bund war eine unmittelbare Folge der Einigung, welche man zur Begründung eines Landfriedens auf dem Reichstage zu Frankfurt (im Sept. 1381) geschlossen hatte, dessen Entwurf, mitgetheilt in dem eben erschienenen ersten Bande der deutschen Reichstagsacte, einem vortrefflichen Werke, uns die Namen derjenigen nennt, die dem Landfrieden beizutreten sich bereit erklärt hatten. Unter ihnen sind dann auch Graf Johann der Alte und der Junge von Sponheim aufgeführt. Zum Abschlusse kam es aber erst, nachdem zuvor eine neue Vereinigung in Oberwesel stattgefunden hatte, auf dem Reichstag im Juni 1382 zu Frankfurt, hier mit den drei geistlichen Kurfürsten, den Pfalzgrafen, einigen Wetterauischen und Elsässischen Städten, und dann für die ganze Ausdehnung des Reiches im März 1383 auf dem Reichstag in Nürnberg. Wie Graf Johann IV mit seinem Vater diesem Landfrieden beitrat, ist oben schon (S. 694) mitgetheilt worden. Das Reich wurde darin in vier „Parteien" getheilt: 1. Das Königreich Böhmen mit der Mark Brandenburg, dem Herzogthum Sachsen und Lüneburg (Lewnemburg). 2. Die drei geistlichen Kurfürsten, die Pfalzgrafen, der Landgraf von Hessen und der Markgraf von Baden. 3. Die Herzoge von Oestreich, Bayern und Lothringen, die Bischöfe von Straßburg, Augsburg und Regensburg, und die Grafen von Würtemberg. 4. Die Bischöfe von Bamberg, Würzburg und Eichstädt, die Markgrafen zu Meißen und Landgrafen zu Thüringen, Herzog Ruprecht der Jüngste und Friedrich Burggraf zu Nürnberg. Aus der von dem König am 11. März 1383 gegebenen Urkunde über diesen Landfrieden, der auf die Dauer von 12 Jahren bis zum

23. April 1393 dauern sollte, glaube ich die wichtigsten Punkte hier mittheilen zu sollen.

(1) Wir wollen und setzen als ein Römischer König, daß aller Mord, Brand bei Tag und bei Nacht, und alles unrechte Widersagen (Erklärung der Fehde) gänzlich abgestellt sein soll, dagegen daß alle Leute, Geistliche, Laien, Kaufleute, jeder Fürst, Graf, Herr, jede Stadt, jeder Ritter und Knecht gegen Unrecht und Gewalt sollen geschirmt werden.

(2) In den Schlössern und Ländern der Fürsten, Grafen, Herren, Städte, Ritter oder Knechte dieser Einung soll kein schädlicher Mann, oder wer mit Gewalt ohne Recht Angriffe thut, Frieden oder Geleit haben.

(3) Die Vereinigten und diejenigen, welche weiter der Einigung beitreten, sollen einander treulich rathen und beholfen sein wider jeden, der sie schädigt, drängt oder beschwert.

(4) Die Fürsten, Herren und Städte sollen, wenn sie mit Heereskraft besetzt oder überzogen werden, dem Besetzten oder Ueberzogenen, wenn sie dazu ermahnt werden, Hülfe leisten.

(5) Ein Gleiches soll geschehen, wenn einer der Verbündeten sonst angegriffen oder beschädigt würde freventlich wider Recht.

(6) Welchem Fürsten, Grafen, Herrn oder welcher Stadt es Noth thun sollte, seine Partei zu mahnen zu täglichem Krieg, oder ob er mit Macht überzogen sei, der mag diejenigen seiner Partei um Hülfe mahnen, und diese soll ihm dann treulich beholfen sein.

(7) Keiner der Fürsten, Grafen, Herren, Ritter, Knechte oder Städte soll den andern oder seine Unterthanen angreifen, schädigen oder schädigen lassen aus ihren Schlössern, Ländern oder Gebieten; ausgenommen sind nur die Burgfrieden, welche in Kraft bleiben.

(8) Zwistigkeiten unter den Verbündeten sollen durch einen Obmann, den der Kläger wählt, geschlichtet werden, dem jede der zwistigen Parteien noch zwei Männer nach ihrer Wahl

zugesellt. Diese sollen in der Sache erkennen, und was sie aussprechen, ist für jeden bindend.

(9) In gleicher Weise soll es geschehen, wenn Mannen, Burgmannen, Diener, Unterthanen oder Bürger in Zwist kommen; ihr Streit soll ebenfalls durch einen Obmann und vier Rathmannen ihres Standes geschlichtet werden.

(10) Entständen Zwistigkeiten zwischen den Fürsten, Grafen, Herren u. s. w. und einer Stadt, so gibt der König den Obmann und jede der streitenden Parteien zwei Rathmannen.

(11) Alle Verbündeten sollen in den gegenseitigen Landen und Gebieten Friede und Geleit haben.

(12) Jeglicher Verbündete ist befugt, einen Fürsten, Herrn, Grafen u. s. w., der in der Partei gesessen ist, in die Einung aufzunehmen. Der Aufgenommene soll dann geloben, schwören und verbriefen, die Einung fest zu halten.

(13) Wäre es nöthig, daß ein Verbündeter einen Feldzug mache oder eine Belagerung unternähme, und der König hat dazu seine Zustimmung gegeben, so gibt er ihm einen Hauptmann von des Reiches wegen, der des Königs Banner befiehlt.

(14) In allen Kriegen, auf allen Heerfahrten und Zügen sollen die Gotteshäuser, die geistlichen Personen und ihre Güter Frieden haben.

Das Vertrauen zu den Landfriedensverhältnissen muß indeß nicht außerordentlich groß gewesen sein, denn im Nov. und Dec. 1384 fand schon wieder zu Koblenz eine Versammlung der Kurfürsten von Mainz und Köln, der beiden Ruprecht von der Pfalz und den Abgesandten einiger Städte Statt, zu welcher der König den Grafen Johann von Sponheim entsandte, um ihnen zu melden, daß er von Luxemburg aus, wo er sich eben befinde, um sein Erbe anzutreten, dahin kommen werde, und wo man dann für nöthig erachtete, wieder auf den westfälischen Landfrieden von 1371 zurückzukommen und solchen zu bestätigen.

Graf Johann scheint schon damals, als ihn der König zu dieser Sendung gebrauchte, das Amt eines königlichen Rathes bekleidet zu haben, als welchen wir ihn in einer Urkunde Wenzels vom 7. Aug. 1385 ausdrücklich genannt finden, „unsere rete

den edlen Hansen grafen von Spanheim, den ersamen Selfrid von Veningen, Deutschordensmeister, und Volmar von Wikersheim, Landvogt im Elsaß". Später wurde er sogar „des allerdurchlauchtigsten Fürsten und Herrn, Herrn Wenzeslaus Römischen Königs, zu allen Zeiten Mehrers des Reichs und Königs zu Böhmen" Hofrichter und saß als solcher zu Gericht am 10. Dec. 1390 „zo deme Beder in der Festen", wo er dem Friedrich von Tomberg, der Stadt Sinzig und aller Landschaft darum gelegen, gebot, den Wilhelm Herrn zu Hammerstein in die Güter des Burggrafen Ludwig von Hammerstein zu Sinzig, Königsfeld (Kr. Ahrweiler) und anderswo einzusetzen.

Um 2000 schwere Mentsche (Mainzer) Gulden verpfändete er am 7. Dec. 1387 dem Philipp Herrn zu Ulmen und seiner Hausfrau Meckele sein von Kurpfalz zu Lehen rühriges Dorf Winningen, in welche Verpfändung sein Vater Johann III und sein Sohn Johann V einwilligten.

Als Gemeiner der Burg Nanstul, dessen sowie der Stadt Hälfte ihm zustand, willigte er am 3. Mai 1389 ein, daß Graf Eberhard von Zweibrücken und seine Hausfrau Else von Veldenz ihren Schwager und Bruder Friedrich Grafen zu Veldenz sowie ihren Neffen Heinrich Grafen von Veldenz die von ihrem Schwiegervater Heinrich Grafen von Veldenz bezahlten 3000 Pfund Heller „Hinlichsgeld" auf ihre Hälfte der Burg und Stadt Nanstul bewiesen, um darin fortan mit dem Grafen Johann in Gemeinschaft und Burgfrieden zu sitzen.

Aus einem Lehenrevers, den er am 29. April 1398 dem Pfalzgrafen Ruprecht (dem spätern König) bei dessen Regierungsantritt in der Pfalz ausstellte, ersehen wir, daß die pfälzischen Mannlehen des Grafen von Sponheim in den Dörfern Enkirch, Winningen, Obermendig (Kr. Mayen) und dem Wildfang auf dem Idar bestanden.

Von Lehen, die er selbst verlieh, sind noch verzeichnet: zehn Gulden Manngeld aus der Herbstbeede zu Enkirchen und vier Ohm Weinzins im Gerichte zu Zell im Hamm, wegen derer Dieterich von Kellenbach 1395 einen Revers ausstellte; 330 Mainzer Gulden, über die Johann Herr von Wunnenberg und

Beilstein im Jahr 1403 Urkunde gab; das Dorf Sevenich, der Hof zu „Fruschpule“, das Gericht zu Schnellbach und die Lehen zu Hennweiler, womit er am 24. Jun. 1407 den Gerhard von Gulpen genannt von Heddesheim, diesmal doch ohne Erwähnung des Marschallamtes, belehnte; zwei Fuder Mannwein aus der Beede zu Winningen, wegen derer Hertwin von Winningen am 20. April 1414 den Lehenrevers ausstellte. Die an Otto Knebel Ritter von Katzenelnbogen verpfändete Hälfte des Schlosses Dill gab Ottos Sohn Wilhelm dem Grafen am 27. Jul. 1412 zurück, wogegen er demselben 120 Gulden jährlicher Rente auf seiner Pflege zu Dill verschrieb.

Graf Johann starb zwischen dem 20. April 1414, wo er zuletzt genannt wird, und dem 14. März 1415, denn an diesem Tage wurde Johann V Graf zu Sponheim von dem Pfalzgrafen Ludwig, der schon 1410 zur Regierung gekommen war, mit den oben genannten pfälzischen Mannlehen belehnt, was sich nur auf Johanns IV Sohn, der nach des Vaters Tode die Lehen erneuern lassen mußte, beziehen kann.

Johann IV hatte Elisabeth, die Tochter des Grafen Walram zu Sponheim von der Kreuznacher Linie, heimgeführt und ihr als Wittum 300 Pfund Geldes jährlicher Rente sowie die Hälfte der Burg Birkenfeld angewiesen, wozu Erzbischof Boemund am 31. Dec. 1358 seine Einwilligung ertheilte. In ihrer Ehe hatte sie jedoch nur einen Sohn erzielt, Johann V, welcher dem Vater in der Grafschaft folgte.

Graf Simon von der Kreuznacher Linie, der Bruder seiner Mutter, hatte nur eine Tochter Elisabeth hinterlassen, welche zuerst an den Grafen Engelbert von der Mark und dann an Ruprecht Pipan, den ältesten Sohn Königs Ruprecht von der Pfalz, verheirathet gewesen war. Auch diesen hatte sie überlebt, und die vordere Grafschaft mußte nun, da beide Ehen kinderlos geblieben waren, nach ihrem Tode an den Grafen Johann V von der Starkenburger Linie fallen. Sie schenkte indeß „um der sonderlichen Liebe und Freundschaft willen, welche ihr König Ruprecht und nach dessen Tode sein Sohn, ihr Schwager, Kurfürst Ludwig III erwiesen,“ letzterm am 23. Jan. 1416 (Freitag

nach Pauli Conversio; da die Urkunde in Kreuznach, Mainzer Diöcese, ausgestellt wurde, so ist nicht nach Trierischem Stil zu rechnen und 1417 anzunehmen) ein Fünftel der vordern Grafschaft, wozu Graf Johann seine Einwilligung gab.

Am 10. Jan. 1418 bestätigte ihm König Sigismund alle Gnaden, Freiheiten, Rechte, Privilegien und Handveste, die seinen Vorfahren und ihm von Römischen Kaisern und Königen verliehen worden seien.

Mit dem Erzbischof Johann von Mainz besaß er pfandweise die Burg Neu-Baumburg (Nuwenbeymburg), deren Inneres beide am Montag nach Invocavit (6. März) 1419 durch dorthin gesandte Freunde theilen ließen. Dabei erhielt dann Graf Johann „an dem langen Hause, das gegen das Thal hin steht, die hinterste Kammer und die kleine Stube davor mit dem Kämmerchen daran und das Gleiche in dem darüber liegenden Stockwerke", der Erzbischof aber „den Keller unter dem Gewölbe, wo man zur Pforte eingeht, linker Hand, so wie die anderen Theil der Innenburg". Pforten, Mantel, Thurm, Wege, Stege und Cisterne blieben gemeinschaftlich.

Daß Graf Johann mit dem Kurfürsten Ludwig eine Wallfahrt in das gelobte Land machte und an dem Zuge gegen die Hussiten 1422 Theil nahm, ist bereits Antiq. III, 1, 258 gesagt worden, wo auch angeführt worden ist, was Trithem von seinem mystischen Hang erzählt hat, der ihn Astrologen und Alchymisten in die Arme warf. Ich habe jedoch dabei zu bemerken, daß die Wallfahrt nicht 1407, sondern, wie Trithemius berichtet, 1426 stattfand, welch letztere Jahreszahl auch nach Häussers Mittheilung durch eine Notiz in der Heidelberger Handschrift Acta Universit. bestätigt wird. König Ruprecht, der 1410 starb, kann ihm deshalb auch kein „Patent und Mandat" zu dieser Reise ertheilt haben.

Mißhelligkeiten, die er mit dem Erzbischof Wernher von Trier hatte, wurden am 15. März 1417 gesühnt, indem letzterer sich an diesem Tage wegen des von dem Grafen einigen Bürgern zu Butzbach zugefügten Schadens, wegen Wildschadens zu Briedel, der Weide zwischen Briedel und Enkirch, der Schatzung zu Riel und wegen der Beede zu Winningen mit ihm verglich.

Im Jahr 1417 war auch Elisabeth „Gräfin zu Sponheim und Vianden, Pfalzgräfin bei Rhein und Herzogin in Bayern“, die letzte von der Kreuznacher Linie, gestorben und Graf Johann ihr Erbe und Nachfolger in vier Fünfteln der vordern Grafschaft geworden, so daß nun mit Ausnahme des einen Fünftels, welches Kurfürst Ludwig von der Pfalz durch die oben erwähnte Schenkung erhalten hatte, die ganze Grafschaft Sponheim wieder in seinen Händen vereinigt war. Aber Walburgis von Leiningen, seine Hausfrau, hatte auch ihm keine Kinder geboren; mit seinem Tode erlosch das Geschlecht der Sponheimer im Mannsstamm, und es war deshalb die Nachfolge in der Grafschaft eine seiner wesentlichsten Sorgen. Wir wissen, daß von den zwei Schwestern seines Vaters Mechtild an den Markgraf Rudolf von Baden und Loretta an den Grafen Heinrich von Veldenz vermählt war. Deren Söhnen seine Hinterlassenschaft zuzuwenden, war sein Wille, „den zu erreichen er jedoch langwierige Unterhandlungen führen, viele Verträge, namentlich Scheinverträge abschließen mußte, dergleichen die Verpfändung der Herrschaft Gräfenstein um 9000, die der ganzen Grafschaft Sponheim um 200,000 Goldgulden, beide zu Händen des Markgrafen von Baden, die Verschreibung über Kreuznach wegen angeblich von dem Markgrafen und dem Grafen von Veldenz erborgter 30,000 Goldgulden.“

Kein Scheinvertrag war es indeß, als er 1422 ein weiteres Fünftel der vordern Grafschaft an den Kurfürsten Ludwig von der Pfalz um 20,000 guter rheinischer Gulden Mezer (soll wohl heißen Mainzer) Währung auf Wiederlöse verkaufte, denn dieser und seine Nachfolger fanden sich noch lange im Besitz dieses und des von Elisabeth zum Geschenk erhaltenen Fünftels, so daß also dem Grafen Johann nur noch drei Fünftel an der vordern Grafschaft blieben.

Auf Lucientag (13. Dec.) desselben Jahres schrieb er dem Erzbischof Otto von Trier, daß er Willens sei, seinen Vetter den Markgrafen Bernhard von Baden (den Sohn seiner Tante Mechtild und des Markgrafen Rudolf) für den Fall, daß er ohne Leibeserben sterben sollte, zum Erben seiner halben Graf-

schaft, Lehen wie Allodien, einzusetzen, und daß er deshalb den Erzbischof bitte, jenen nach seinem Tode mit den von Trier herrührenden Lehen zu belehnen, was der Erzbischof durch Urkunde von demselben Tage, und wie diese gegeben zu Trarbach, bewilligte. Inwieweit Johann bei den andern Lehensherren für den Markgrafen und den Grafen von Veldenz die Lehensübertragungen erwirkte, liegt uns zwar nicht vor; jener Brief an den Erzbischof Otto läßt uns aber schließen, daß es gleichwohl geschehen und Graf Johann endlich in Stand gesetzt worden sei, über die Theilung der Grafschaft unter diese seine Vettern bestimmte Anordnung zu treffen. Diese erfolgte dann auch wirklich auf „Montag nach Laetare 1425" (es ist zweifelhaft, ob hier die Zeitangabe more Trev. anzunehmen sein wird, obschon dieses Johanns Wallfahrt von 1426 nicht widerspräche), und es wurde zu Beinheim darüber eine Urkunde aufgenommen, deren Inhalt ich trotz ihrer Weitläufigkeit mitzutheilen nicht unterlassen darf. Der Graf sagt darin:

(1) Um Zweiungen und Unfrieden zu verhüten, und damit unser Land, wie die Leute, die zur Grafschaft gehören, nach unserm Tode in Frieden bleiben mögen, so haben wir mit Rath unserer Räthe, Mannen und Freunde den hochgebornen Fürsten Herrn Bernhard Markgrafen von Baden und den wohlgebornen Friedrich Grafen zu Veldenz (den Sohn seiner Tante Loretta und des Grafen Heinrich von Veldenz), unsere lieben Vettern, für den Fall, daß wir ohne Leibeserben sterben sollten, zu Erben unserer Grafschaft eingesetzt, sowie wir solche von unserm lieben Vater und von unserer Base, Frau Elisabeth, Grafen Simons sel. Tochter, geerbt haben, Burgen, Schlösser, Städte, Marken, Thäler, Weiler, Höfe, Land und Leute nebst Gülten, Zinsen, Renten, Gefällen und Nutzungen, mit Ausnahme von Kreuznach und den andern Schlössern, die Herzog Ludwig mit uns gemeinschaftlich besitzt.

(2) Jeder von ihnen soll davon die Hälfte erben, aber auch für sich die Hälfte von dem bezahlen, was in den gemeinen Schlössern den Thurmknechten, Pförtnern und Wächtern zum Lohne gebührt.

(3) Solche Schlösser, die Herzog Ludwig mit uns in Gemeinschaft besitzt, mögen wir versetzen oder verkaufen ganz oder zum Theil, wem wir wollen, nach Inhalt der darüber gegebenen Burgfrieden, und das Geld, das daraus erfallen möchte, verwenden für unsere Grafschaft oder wozu wir sonst wollen.

(4) Was wir von solchen gemeinschaftlichen Schlössern nach unserm Tode hinterlassen, sollen beide zu gleichen Theilen erhalten, ebenso aber auch zu gleichen Theilen die Gelder bezahlen, die etwa darauf aufgenommen worden sind.

(5) Sollte einer unserer beiden Vettern oder sollten beide vor uns sterben, so soll Seitens des Markgrafen von Baden dessen ältester Sohn und Seitens des Grafen von Veldenz der älteste Sohn des Herzogs Stephan (1), immer nur einer, in der vorgeschriebenen Weise die Grafschaft erben.

(6) Unser Vetter der Markgraf von Baden und seine Erben sollen ihrem Wappen dasjenige unseres Vaters (blaue Würfel im goldnen Feld), unser Vetter von Veldenz und seine Erben dem ihrigen das Wappen des Grafen Simon (rothe Würfel im silbernen Feld) beifügen.

(7) Sollte der Mannsstamm eines meiner beiden Vettern aussterben, so geht dessen Theil der Grafschaft nebst dem Wappen auf den andern Stamm über.

(8) Beide unsere Vettern und ihre Erben sollen die Grafschaft, Schlösser, Land und Leute, alles was wir bei unserm Tode hinterlassen, in Gemeinschaft und auf immer ungetheilt besitzen; in den Schlössern aber mag jeder seine Wohnung für sich haben.

(9) Sie sollen nichts verkaufen oder versetzen, es sei dann, daß einer gefangen würde und seinen Leib lösen wollte, der mag verpfänden, darf jedoch nichts verkaufen. Dem Andern steht es dann aber zu, den verpfändeten Theil einzulösen.

(10) Für die Schlösser, Burgen u. s. w. sollen sie Burgfrieden errichten und dieselben für sich und ihre Diener beschwören.

---

(1) Herzog Stephan von Zweibrücken und Simmern, der Sohn Königs Ruprecht von der Pfalz, war der Schwiegersohn des Grafen Friedrich, des letzten seines Stammes von Veldenz.

(11) Niemand darf in die Burgen, Schlösser, Städte und Thäler oder in den Burgfrieden aufgenommen werden, der nicht zuvor die Gemeinschaft und den Burgfrieden beschworen hat.

(12) Um etwaige Mißhelligkeiten in Güte beizulegen, hat der Markgraf den Philipp von Daun Herrn zu Eberstein und der Graf von Veldenz den Heinrich von Lewenstein zu Rathleuten erkoren, denen Johann von Schonenburg von Ehrenberg als Gemeiner (Obmann) beigegeben werden soll; deren Ausspruch hat sich Jeder zu unterwerfen. Wer etwa demselben nicht nachkommen sollte, entbehrt so lange seines Antheils, wegen dessen geklagt worden ist, bis er Genüge gethan hat. Stirbt einer der Rathleute oder der Gemeiner, so soll binnen Monatsfrist ein anderer an dessen Stelle gewählt werden.

(13) Die Mann- und Lehenschaften, welche wir von unsern Herren gehabt und getragen, soll unser Vetter Friedrich Graf von Veldenz oder seine Erben nach unserm Tod empfangen, vermannen und tragen von jedem Herrn, von dem sie herrühren, unbeschadet der Gemeinschaft.

(14) Alle Mannen, die zu unserer Grafschaft gehören, sollen ihre Lehen empfangen von unserm Vetter dem Markgrafen von Baden, wenn er das erleben sollte, sonst von unserm Vetter dem Grafen von Veldenz, und nach ihrer beider Tode je von dem ältesten Sohne.

(15) Mann- oder Burglehen, die ledig werden, sollen gesammter Hand vergeben werden.

(16) Unsere Vettern und ihre Erben sollen unsere Städte, Thäler, Bürger und armen Leute bei ihren Freiheiten und Rechten lassen. Bestrafungen derselben bei überwiesenen Uebertretungen sollen unsere Vettern oder ihre Erben gesammter Hand strafen. Wenn einer von ihnen solches aber nicht thun wollte, so mag sein Mitgemeiner die Strafe verhängen, die Buße soll er jedoch mit dem andern theilen.

(17) Dieselben sollen alle Jahr an den gemeinen Schlössern 300 Gulden verbauen, wo es ihnen nützlich und nothwendig erscheint.

(18) Unsere liebe Hausfrau, die wohlgeborne Frau Walburgis von Leiningen, Gräfin zu Sponheim, sollen sie bei ihrem Wittum lassen und es schirmen gegen Jedermann.

(19) Was wir bei unserm Tode an Schulden hinterlassen, sollen unsere Vettern bezahlen, jeder zur Hälfte.

(20) Sollten wir Leibeserben gewinnen und hinterlassen, so sind alle vorgeschriebenen Punkte kraft- und machtlos.

Noch bei Lebzeiten Johanns, am 5. Oct. 1428, schlossen seine zu Erben eingesetzten Vettern Friedrich von Veldenz und des inzwischen verstorbenen Markgrafen Bernhard Sohn Jakob mit dem Kurfürsten und Herzog Ludwig von der Pfalz wegen dessen Gemeinschaft an der vordern Grafschaft zu Heidelberg einen Burgfrieden ab, dessen Bestimmungen auch den spätern Zeiten als Grundlage dienten. Derselbe erstreckte sich auf: Kreuznach Burg und Stadt, Ebernburg Burg und Thal, Gutenberg Burg und Thal, Arienschwang die Veste, Naumburg die Burg, Koppenstein Burg und Thal, Gemünden Burg und Stadt, sowie Kirchberg die Stadt, und enthielt folgende Punkte:

(1) Der Kurfürst gelobt, die beiden andern Mitgemeiner gegen Jeden bei ihren Theilen zu schützen und zu schirmen, gleich seinem eignen Fünftel; in gleicher Weise sagen der Markgraf von Baden und der Graf von Veldenz dem Kurfürsten Schutz und Schirm für seinen Antheil gleich ihren Fünfteln zu.

(2) Den Kurfürsten sollen die Mitgemeiner auch schützen in dem Viertheil, das demselben von dem Grafen Johann von Sponheim um 20,000 Gulden auf Wiederlöse verpfändet worden ist. (Das ist die oben erwähnte Verpfändung eines weitern Fünftels vom Jahr 1422; „Viertheil" heißt hier der vierte Theil von vier Fünftel.)

(3) Der Markgraf von Baden und der Graf von Veldenz und ihre Erben sollen die vier Theile an Kirchberg der Stadt, den Wildbann auf dem Soon und andere von der Pfalz herrührige Lehen von dem Herrn Ludwig und seinen Erben, Pfalzgrafen bei Rhein, zu rechtem Mannlehen empfangen, tragen und vermannen.

(4) Beide sollen alle zur Grafschaft Sponheim gehörigen Lehen nach dem Tode des Grafen Johann allein vergeben und Herzog Ludwig damit nichts zu schaffen haben. Die zu den genannten Schlössern, Städten, Marken und Dörfern gehörigen Burgmannen bleiben jeder Partei nach ihrem verhältnißmäßigen Rechte gleich und ununterschiedlich verbunden.

(5) Alle drei Gemeiner geloben, Mannen und Burgmannen der genannten Burgen, Schlösser, Städte und Thäler, wie Bürger, Einwohner und arme Leute bei ihren Rechten, Gnaden und Freiheiten zu lassen.

(6) Was für Bauten an den Burgen und Schlössern, sowie an Lohn für Thurmknechte, Wächter und Pförtner zu zahlen ist, soll jeder Gemeiner nach Verhältniß seines Antheils entrichten.

(7) Herzog Ludwig und seine Nachkommen dürfen das Fünftel an den Burgen u. s. w., das ihnen erblich und ewig zu besitzen und einzunehmen verschrieben ist (d. i. das von Elisabeth geschenkte Fünftel) nie von der Pfalz trennen oder veräußern.

(8) Keiner der drei Gemeiner darf für sich allein jemanden in die Gemeinschaft setzen; dazu ist ihrer Aller Uebereinstimmung erforderlich.

(9) Wollten der Markgraf von Baden oder der Graf von Veldenz einen Theil versetzen oder verkaufen, so müssen sie solchen zuvor dem Herzog Ludwig anbieten. Im Fall ein Anderer einen höhern Preis als dieser bieten, und sie mit solchem die Verpfändung oder den Verkauf eingehen sollten, so soll doch Herzog Ludwig das Recht haben, das Verpfändete oder Verkaufte binnen Jahresfrist um jenen Preis einzulösen.

(10) Was der Herzog oder seine Erben auf solche Weise an sich bringen sollten, darf von den Mitgemeinern wieder eingelöst werden, gleich als ob die erste Lösung durch sie geschehen wäre; andern Falles darf das von der Pfalz Erworbene nie von derselben getrennt werden.

(11) Frühere Verpfändungen von Renten und Zinsen werden gesammter Hand nach Verhältniß der Antheile eingelöst; sollte aber einer in solcher Zahlung säumig sein, so bleiben der oder diejenigen, welche das Lösegeld gezahlt haben, so lange im Besitz der Renten, bis jener seinen Antheil entrichtet hat.

(12) Schlägt der Diener oder Knecht einer Partei den Diener oder Knecht der andern innerhalb des Burgfriedens, so soll er acht Tage in den Thurm gelegt werden; bringt er ihm eine Wunde bei, so dauert die Strafzeit einen Monat, und er hat dazu den Arzt zu bezahlen; schlüge er ihn aber todt, so soll er gerichtet werden nach Landes Recht und Gewohnheit.

(13) Keiner soll den offenen Feind des Andern in den Burgfrieden führen, ihm Geleit oder Tröstung darin geben. Hätte aber jemand einen Feind des Andern in den Burgfrieden geführt, ohne von solcher Feindschaft Kenntniß gehabt zu haben, und er würde solches mit einem Eide erhärten, so soll er auf Mahnung der andern Partei demselben heißen, unverzüglich aus der Burg zu reiten, und von ihm verlangen, daß er den Tag und die Nacht nach seinem Austritt aus der Burg dem, dessen Feind er ist, keinen Schaden thue. Er selbst ist aber auch denselben Tag und die Nacht sicher.

(14) Sollte zwischen den Gemeinern Zweiung, Krieg oder Feindschaft ausbrechen, was die gemeinschaftlichen Schlösser u. s. w. nicht betreffe, so bleibt der Burgfrieden in Kraft und darf innerhalb desselben Niemand beschädigt werden.

(15) Entstände aber Zweiung wegen der Gemeinschaft oder Bruches des Burgfriedens, so soll es deswegen nicht zu Krieg oder Feindschaft kommen, sondern die Sache gebracht werden vor den Grafen Friedrich von Leiningen als gemeinen Obmann, der den Parteien einen Tag innerhalb der nächsten vierzehn Tage bestimmen soll, auf welchem jede mit zwei Rathmannen in Person, oder durch Freunde vertreten, zu erscheinen hat; dem Ausspruche dieses Obmannes und der Rathleute hat Jeder Gehorsam zu leisten.

(16) Sollte eine der Parteien an dem vom Obmann gesetzten Tage nicht erscheinen, so soll auf Anhören der klagenden entschieden und der Ausspruch wie ein in Gegenwart beider Parteien geschehener angesehen und beachtet werden.

(17) Wäre eine Partei so böse und verdrängte die andere mit Gewalt und ohne Recht aus dem Burgfrieden, so hat die ausgestoßene das Recht, sich auf jegliche Weise wieder in Besitz zu setzen.

(18) Geht der Obmann Graf Friedrich von Leiningen mit Tod ab, so sollen die Gemeiner in den nächsten zwei Monaten in Kreuznach zusammenkommen und zur Wahl eines andern Obmanns schreiten, der sich dann verbrieft, das zu thun, was Graf Friedrich zu thun verschrieben und verbrieft hat.

(19) Kein Erbe eines Gemeiners soll zu seinem Theil oder Recht kommen, ehe er den Burgfrieden zu halten geschworen hat. Sobald dieses aber geschehen, so soll er von Stund an ohne Verzug in seinen Antheil eintreten.

Indem so Alles noch bei Lebzeiten Johanns V geordnet worden war, starb er, der letzte männliche Sprosse des großen Geschlechtes, das vier und ein halbes Jahrhundert geblüht hatte, auf seiner Starkenburg Donnerstag nach Lukas (24. Oct.) 1437. Wie seine Wittwe ihm zehn Jahre später ein Jahrgedächtniß in der Klosterkirche zu Merl stiftete, und was aus seinem Grabstein, der in der Kirche zu Trarbach, wo er seine Ruhestätte gefunden, in der Neuzeit geworden ist, hat Herr von Stramberg Antiq. III, 1, 260 mitgetheilt. Im liber animarum des Klosters St. Jakob auf dem Donnersberg ist Johanns und seiner Gemahlin mit folgenden Worten gedacht: »XV Kal. Sept. (18. August). Anniversarium Graffen Johann Graffen zu Spanheym vnd Fraw Walpurgen von Liningen siner Husfrawen vnd ire beider Eltern Seelen seligen Gedechtniß. Hant besatzt XX Gulden und soll man daz Jargezit begen (begehen) allwegen uff Sontag (?) vor Lampert mit Vigilien vnd Seelen-Messen zu ewigen Tagen, vnd sind die XX Gulden kommen ad fabricam.«

Seine Vettern Graf Friedrich von Veldenz und Markgraf Jakob von Baden traten nun in den Besitz des Erbtheils und schlossen

darauf hin, Mittwoch nach Katharina (27. Nov.) 1437 als „Grafen zu Sponheim" den Burgfrieden der hintern Grafschaft, wegen Sponheim der Burg, Grevenburg der Burg zu Trarbach, Starkenburg der Burg, Allenbach der Burg, Birkenfeld der Burg, Frauenburg der Burg und des darunter gelegenen Thales, Dill der Burg und des Thales, sowie der andern Schlösser, Städte, Dörfer und Zubehörungen, wie solches alles Graf Johann von Sponheim hinterlassen, und zwar auf Grund der Urkunde Johanns vom 11. März 1426, darin ihnen zur Pflicht gemacht sei, einen Burgfrieden zu machen und zu beschwören. Sie setzten darin fast dieselben Punkte fest, wie sie in dem eben mitgetheilten Burgfrieden enthalten und in der Urkunde vom Jahr 1426 vorgeschrieben sind, fügten nur hinzu, welcher Mundvorrath und welche Vertheidigungsmittel in jeder Burg stets bereit gehalten werden sollten, nämlich:

1. Zu Grevenburg: 40 Malter Korn, 10 Malter Mehl, 5 Fuder Wein, 10 Seiten Speck, 1 Malter Salz, 2 Malter Erbsen, 20 Schienen Eisen, 1 Schmiedezeug, 2 Wagen mit Kollen, 20 Handbüchsen, 2 Kammerbüchsen, 2 Schirmbüchsen, 2 Tonnen Pulver, 10 Armbruste, jegliche im Werth von 4 Gulden, 3000 Pyle (Pfeile), 2 Centner Blei, 3 Armbrustwinden, eine Reisbank, 3 Armbrustböcke, 6 Hauben, 6 Brustbleche, 6 Paar Armgezeuge und 20 Handbüchsen.
2. Zu Trarbach und Starkenburg: 40 Malter Korn, 10 Malter Mehl u. s. w. wie bei der Grevenburg, nur abweichend: 12 Armbruste, 4000 Pfeile, 10 Hauben, 10 Brustbleche und 10 Paar Armgezeuge.
3. Zu Birkenfeld: 40 Malter Korn, 20 Malter Mehl, 5 Fuder Wein, 2 Malter Salz, 12 Seiten Speck, 4 Malter Erbsen, 40 Schienen Eisen, 1 Schmiedezeug, 3 Wagen mit Kollen, 40 Scheiben „Semengarns" sollen in jeglichem Schlosse sein, 20 Handbüchsen, 2 Kammerbüchsen, 2 Schirmbüchsen, 6 Büchsen auf Böcken, 2 Tonnen Pulver, 12 Armbruste, 3000 Pfeile, 2 Centner Blei, 3 Armbrustwinden, eine Reisbank, 2 Armbrustböcke, 12 Hauben, 12 Brustbleche, 12 Paar Armgezeuge und eine Mühle in dem Schlosse.

4. Zu Frauenburg: 20 Malter Korn, 10 Malter Mehl, 2 Fuder Wein, 6 Seiten Speck, 1 Malter Salz, 2 Malter Erbsen, 10 Handbüchsen, 1 Kammerbüchse, 1 Schirmbüchse, 1 Tonne Pulver, 5 Armbruste, 1000 Pfeile, 1 Centner Blei, 1 Armbrustwinde, 1 Reisbank, 4 Hauben, 4 Brustbleche, 4 Paar Armgezeuge, 10 Schienen Eisen, 1 Schmiedezeug und 2 Wagen mit Kollen.
5. Zu Allenbach: 4 Handbüchsen, 3 Armbruste, 20 Pfund Pulver, 2 Hauben, 2 Brustbleche und 2 Paar Armgezeuge.
6. Zu Dill: 40 Malter Korn, 10 Malter Mehl, 4 Fuder Wein, 10 Seiten Speck, 1 Malter Salz, 1 Malter Erbsen, 20 Schienen Eisen, 1 Schmiedezeug, 2 Wagen mit Kollen, 20 Handbüchsen, 2 Kammerbüchsen, 2 Schirmbüchsen, 6 Büchsen auf Böcken, 2 Tonnen Pulver, 10 Armbruste, 3000 Pfeile, 3 Armbrustwinden, 1 Reisbank, 2 Armbrustböcke, 2 Centner Blei, 6 Hauben, 6 Brustbleche, 6 Paar Armgezeuge.
7. Zu Kastellaun: 40 Malter Korn, 10 Malter Mehl, 5 Fuder Wein, 12 Seiten Speck, 1 Malter Salz, 1 Malter Erbsen, 20 Schienen Eisen, 1 Schmiedezeug, 2 Wagen mit Kollen, 1 Mühle auf der Burg, 20 Handbüchsen auf dem Schloß, 20 in der Stadt, 4 Kammerbüchsen, 2 Schirmbüchsen, 2 Tonnen Pulver, 6 Büchsen auf Böcken, 12 Armbruste, 4000 Pfeile, 2 Centner Blei, 4 Armbrustwinden, 1 Reisbank, 4 Armbrustböcke, 6 Hauben, 6 Brustbleche, 6 Paar Armgezeuge.
8. Zu Winterburg wie zu Dill.

Ferner sollen in jedem Schlosse stets vorhanden sein 4 „Kriege gefasset und gezuget", um die Armbruste damit zu spannen, und die Vorräthe, wie die „Gezeuge" jedes Jahr zwischen Michaelis und Martini erneuert werden. Rücksichtlich des der Wittwe des Grafen Johann zu Wittum ausgesetzten Schlosses Herrstein bestimmten sie, daß solches nach dem Tode in die Gemeinschaft kommen und dem Burgfrieden einverleibt werden sollte.

Am 30. Jul. 1442 wurden beide von König Friedrich III mit den Reichslehen der Grafschaft Sponheim belehnt, nament-

lich mit dem Geleit zu Kreuznach bis gegen Gensingen an den Baum, der Messe, welche man alle Jahr zu Kreuznach hält, der Münze daselbst »daz sie muntzen mogen ob sie wellen,« den dortigen Juden, mit Sohren (Kreis Zell) und den dazu gehörigen Dörfern: Ober- und Unterbärenbach, Volkenrode (ausgegangen), Büchenbeuren, Niederweiler, Walnau, Niedersohren, Niederhofen und Wuntenthal (beide ausgegangen), und diese Belehnung 1455 für den Markgrafen Karl von Baden und Pfalzgraf Friedrich von Simmern, Friedrichs von Veldenz Enkel, erneuert.

Von Trier aus erfolgte die Belehnung für den Markgrafen Jakob und den Grafen Friedrich von Veldenz am 28. Mai 1443 mit Winterburg, einem Theil an der Burg und Vorburg zu Starkenburg, der Burg, der Herrschaft und dem Bann von Birkenfeld, Brombach mit dem Idarthal, den Petersleuten, der Hälfte der Burg und Veste Dill mit der Vorburg und dem Thal darunter, der Kapelle zu Dill, den Höfen zu Dill, Lonsheim, Traisen, Kreuznach, Schwabenheim, Allenfeld, Pferdsfeld, Kappel bei Kirchberg, Kirn (Hof bei Kappel), Vinzenrode (ausgegangen), Gemünden, an der Mühle zu den Hecken, Kirweiler (bei dem Hofe Kirn, ausgegangen), Dillendorf, Seelbach (ausgegangen), Beltse (Beltheim), Kelzrode (ausgegangen), Ruckenhausen (ausgegangen), Büchenbeuren, Sohren, Walnau, Lautzenhausen, Niederweiler, den Wäldern Belgerstruth, Steinbersrode, Dill, Eichholz und Scheit, Trarbach an der Mosel, einer Burgstätte zu Kirchberg in der Stadt, sowie mit den vier Höfen zu Bruchweiler bei dem Dorfe Hottenbach, vorbehaltlich des an letzteren dem Kurfürsten von der Pfalz zustehenden Antheiles.

Die Grafen von Sponheim, Kreuznacher Linie.

Des Grafen Gottfried III jüngster Sohn Simon gründete, wie oben gesagt worden ist, die Kreuznacher Linie, deren Besitzungen „die vordere Grafschaft" hießen. Die Geschlechtstafel seines Hauses ist folgende:

Simon I Graf von Sponheim zu Kreuznach. † vor 1265.
Gem. Margaretha von Hengebach.

- 1) Johann I. † vor 1291. Gem. Adelheid von Leiningen.
  - Simon II zu Kastellaun. † 1337. Gem. Elisabeth von Falkenburg.
  - Johann II zu Kreuznach. † vor 1341.
  - Emich, Archidiakon zu Lüttich und Domcustos zu Köln. 1299—1320.
  - Gottfried, Pfarrer zu Sobernheim. 1314.
  - Anna. Gem. Ludwig von Rieneck.

  - 1) Walram. † 1380.
    - 1) Simon III Graf zu Sponheim und Vianden. † 1414. Gem. Maria von Vianden.
      - Walram. † vor dem Vater.
      - Elisabeth. † 1417. Gem. a. Engelbert Graf v. d. Mark. b. Pfalzgraf Ruprecht Pipan.
    - 2) Heinrich. 1378.
    - 3) Johann. † 1411.
    - 4) Elisabeth. Gem. Johann IV von Starkenburg.
    - 5) Margaretha. Gem. Philipp v. Falkenstein.
    - 5) Agnes. Gem. Graf Friedrich v. Veldenz.
    - 6) Elisabeth. Gem. a. Rudolf von Hohenberg. b. Ludwig Landgraf von Hessen.
  - 2) Reinhold. Domherr zu Köln und Mainz. † 1352.
  - 3) Johann, Domsänger zu Mainz.
  - 4) Margaretha. Gem. Wildgraf Johann von Daun.

- 2) Heinrich I gen. von Bolanden. † nach 1301. Gem. Kunegunde von Bolanden.
  - Philipp. † 1338. Gem. Elisabeth von Katzenelnbogen.
    - Heinrich II. † 1393. Gem. Adelheid v. Katzenelnbogen.
    - Johann. † 1383.
    - Kunegunde. Gem. a. Raugraf Friedrich von Altenbaumburg. b. Graf Ludwig von Rieneck.
  - Elisabeth, Klosterfrau.
  - Imagina. Gem. Eberhard Schenk von Erbach.

- 3) Eberhard. Gem. Lisa von Alzei.
  - Gerhard von Neef.
  - Eberhard.

- 4) Lothar.
- 5) Margaretha. Gem. Emich IV von Leiningen.
- 6) Imagina. Gem. Walther von Hohengeroldseck.
- 7) Johanna. Gem. Friedrich von Leiningen.
- 8) Katharina. Gem. Wildgraf Konrad.

Wie Graf Simon I mit seinem Bruder Johann I Zeuge bei Friedrich II in Ravenna war, ist bereits oben gesagt worden, wo auch der von ihm und seinen Brüdern dem Wilhelm von Schwarzenberg im J. 1234 verliehenen Lehen erwähnt wurde. Er beurkundete 1237 dem Bischof zu Speyer das Münzrecht zu Kreuznach und wird 1239 als Simon frater comitis de Spanheim unter denen genannt, die der Wildgraf Konrad dem Erzbischof Sifrid von Mainz stellte, um den Schaden abzuschätzen, den jener diesem an den Gütern des Dorfes Medersheim zugefügt habe. Zillesius schreibt, im J. 1239 habe Graf Simon von König Konrad IV das Privilegium erwirkt, daß seine Unterthanen, welche sich in Oppenheim als Ausbürger niederließen, nichtsdestoweniger ihm Gehorsam zu leisten schuldig seien, d. h. daß seine Leute ihm eigen bleiben sollten; ich finde die Urkunde jedoch nicht in Böhmers Regesten Konrads, und sie wäre demnach noch ungedruckt.

Oben habe ich auch bereits mitgetheilt, wie die Brüder Johann, Heinrich und Simon dem Erzbischof Sifrid von Mainz im J. 1242 ihre Burg Sponheim auftragen mußten und die von ihrer Mutter herrührende Saynsche Erbschaft 1247 durch Verzichtleistung ihrer Tante, der Gräfin Mechtild von Sayn antraten. Zu letzterer will ich hier nur noch hinzufügen, daß Erzbischof Konrad von Köln durch Urkunde vom 27. Aug. 1247 ihnen, nämlich Heinrich Herrn von Heinsberg, Simon Herrn von Sponheim und Gottfried dem Sohn Johanns von Sponheim, ihres Bruders, die Kölnischen Lehen des verstorbenen Grafen Heinrich von Sayn, auf deren Leibzucht dessen Wittwe verzichtet, verlieh, wogegen die Belehnten auf ihre Vogteigefälle innerhalb der neuen Thore und des neuen Walles von Bonn, auf das Schloß Neu-Sayn und die Vogtei Essen verzichteten.

Im J. 1248, März 25., war Graf Simon Zeuge in einer Urkunde des Erzbischofs Engelbert von Osnabrück, die aufgenommen wurde in Smerleke (Schmerlecke, Kreis Lippstadt, bei Soest), er also unzweifelhaft im Gefolge des Erzbischofs von Köln, mit dem Bischof Engelbert an jenem Tage ein Bündniß zwischen Rhein und Weser abschloß.

Am 6. Jul. 1251 vertauschte er seine Güter und das Patronat zu Riel gegen die Besitzungen des Domkapitels zu Trier in Sprendlingen, was der Cardinal-Legat Hugo am 25. Jul. 1253 zu Metz bestätigte, und trat im J. 1255 die ihm vom Kloster Sponheim verkauften Güter zu Dadenbeuren (in der Gemarkung Wallhausen) an das Kloster Eberbach ab.

Der Krönung Königs Richard in Aachen, 1257, 17. Mai, wohnte er mit seinem Bruder Johann bei.

Der Theilnahme Simons an einem Zuge gegen Alzei gedenken die Annales Wormatienses. „Im J. 1260 am 1. Jul. zogen die Bürger von Worms mit vielen Herren aus, um die Räuberhöhle Alzei zu zerstören. Dieser Zug kostete die Bürger mehr als 1000 Mark, wozu die Juden im Juli 400 Pfund Heller beigesteuert hatten. Es nahmen Theil an dem Zuge die Bischöfe Wernher von Mainz, Heinrich von Speyer und Eberhard von Worms, die Grafen Emicho und Friedrich von Leiningen, Simon von Sponheim, Wildgraf Konrad mit seinen Söhnen Emicho und Gottfried, die Raugrafen Heinrich, Rupert und Konrad, Graf Diether von Katzenelnbogen und sein Bruder Eberhard, die Grafen von Nassau, von Diez und von Weilnau, Werner und Philipp von Bolanden und viele Andere. Die Wormser Bürger waren dabei mit ihrer Fahne und ihrem Heerwagen und hatten viele Maschinen und Bogenschützen; Mundvorrath wurde im Ueberfluß von Worms herbeigeschafft. Bei dieser Belagerung wurde Wernher der Alte, der Truchseß (von Alzei), mit zweien seiner Ritter gefangen und verwundet dem Grafen Emicho von Leiningen übergeben, der ihn nach Leiningen brachte und 400 Mark von ihm erhielt. Philipp von Hohenfels war allein in Alzei, dieser Stadt gegen alle Herren der Provinz Hülfe leistend. Man beschloß auf Anrathen des Erzbischofs Wernher, Mauern und Wälle von Alzei niederzureißen und zu zerstören; überdies mußten die Bürger daselbst auf jeglichen Schadenersatz vollständig verzichten. Und so geschah es am 13. Juli. Wegen des eiligen Abzuges der Herren kam es zu einer raschen Zerstörung; bevor sie aber abzogen, kamen sie überein, daß, wenn einer von ihnen, der bei der Belagerung gewesen, je deswegen

beschwert oder angegriffen werden sollte, jeder der Uebrigen dieses als an sich geschehen betrachten und rächen solle. Darüber wurden gegenseitig Briefe ausgestellt.

Seine Mutter hatte in zweiter Ehe mit dem Grafen Eberhard von Eberstein nicht allein den Sohn Eberhard, den wir aus der Sayn'schen Theilung kennen, sondern auch eine Tochter Agnes geboren. Wegen der Vormundschaft deren Enkelin Agnes, nicht minder wegen Ansprüche auf einen Theil deren Vermögens, entspannen sich zur Zeit Simons Verwickelungen, denen er auch um der nahen Verwandtschaft willen nicht fern blieb. Um dieselben leichter zu übersehen und zugleich wegen der Heirath von Simons Tochter Imena mit einem Sohn Heinrichs von Hohengeroldseck, gebe ich vor ihrer Darstellung nebenstehende Geschlechtstafel.

Ende 1259 oder Anfangs 1260 war Graf Gerlach V von Veldenz gestorben, einer derjenigen, welche der Erz-

Adelheid Gräfin von Sayn.
1. Gem. Gottfried III Graf von Sponheim. 2. Gem. Eberhard Graf von Eberstein.

1) Johann Graf von Sponheim. | 1) Simon Graf von Sponheim. | 2) Agnes Gräfin von Eberstein. vermählt mit Heinrich II Graf von Zweibrücken. † 1282.

Konrad, Wildgraf.
Beatrix Wildgräfin. | Emich Wildgraf zu Kyrburg. | Gottfried Wildgraf zu Daun.

Gerlach IV Graf von Veldenz. vermählt mit Beatrix Wildgräfin.

Elisabeth Gräfin von Zweibrücken vermählt mit Gerlach V Graf von Veldenz.

Agnes
Gräfin und Erbin von Veldenz,
geb. um 1257,
vermählt um 1270 mit
Heinrich von Hohengeroldseck,
Graf von Veldenz, Wittwer und aus erster Ehe Vater Walters von Hohengeroldseck, der sich mit Imena von Sponheim vermählte.

bischof Arnold von Trier 1257 nach Spanien gesandt hatte, um dem Alphons von Kastilien die Nachricht von der, Seitens des Erzbischofs im Namen einiger Fürsten auf ihn gefallenen Wahl zum deutschen König zu überbringen. Er hinterließ nur eine einzige, dreijährige Tochter Agnes, über welche, da auch deren Mutter und väterlicher Großvater, Graf Gerlach IV von Veldenz, bereits gestorben waren, die Vormundschaft dem mütterlichen Großvater, Grafen Heinrich von Zweibrücken zustand. Nun wollte aber ihr Großoheim Wildgraf Emich an solcher Vormundschaft Antheil haben, indem er gleichzeitig Ansprüche auf die Veldenzische Burg und Herrschaft Lichtenberg erhob. Ein Recht darauf hatte der Wildgraf um so weniger, als selbst dann, wenn Gerlach V ohne Erben gestorben wäre, dessen Schwester Agnes, vermählt an Krafft Herrn von Boxberg, nähere Ansprüche auf die Veldenzische Erbschaft gehabt hätte; aber er scheint es mit den Waffen haben geltend machen zu wollen, indem wir wissen, daß Heinrich von Zweibrücken in der ersten Hälfte des Jahres 1260 den Remigiusberg befestigte und damit dem Remigiuskloster zu Rheims versprach, solches auf dem ihrer Abtei angehörigen Remigsberge, Mainzer Diöcese, angelegte Schloß wieder abzubrechen, wenn zwischen ihm und dem Wildgrafen Frieden erfolgt sein würde. Eine Vereinigung trat wirklich bald ein, und man kam am 23. Sept. 1260 dahin überein, Agnes solle die Herrschaft ganz besitzen, die Herrschaft Lichtenberg aber unter Graf Heinrich von Zweibrücken, den Wildgrafen Emich und Graf Simon von Sponheim zu gleichen Theilen getheilt werden, im Falle Agnes ohne Leibeserben mit Tod abginge. Zu solcher eventuellen Erbschaft entschwand jedoch die Aussicht, als Agnes, kaum dreizehnjährig, sich mit Heinrich von Geroldseck vermählte und diesem so die Grafschaft Veldenz zubrachte. Heinrich von Geroldseck war Wittwer gewesen und hatte aus erster Ehe einen Sohn Walter, den er mit Imena oder Imagina, der Tochter des Grafen Simon von Sponheim, vermählte, worüber am 3. Aug. 1270 (Graf Simon war damals schon todt) der Eheverlöbnißvertrag abgeschlossen wurde, dem gemäß Imena's Bruder Johann sich verpflichtete, als Heirathsgabe 600 Mark Köln. Denare oder 60 Mark Renten zu

zahlen, die er auch am 1. Febr. 1271 nach vollzogener Ehe auf den Hof Göttschied (zwischen Kirn und Oberstein), Güter, die gewöhnlich „die Eppedie" genannt werden (d. i. die Abteigüter im Kirchspiel Weiersbach), die Leute in Neckershausen und Völkenroth (Kr. Simmern) sowie auf 30 Mark in Kirchberg anwies.

Ein Allod, das Simon in Sprendlingen hatte, gab er 1258 dem Bischof zu Worms unter der Bedingung der Wiederlöse auf und empfing es am 6. Nov. desselben Jahres von ihm als Lehen zurück. 1260 willigte er in die von Wolfram und Embricho von Löwenstein dem Kloster Sion gemachte Schenkung des Patronats zu Spiesheim.

Simons I Gemahlin wird in einer gleich zu besprechenden Urkunde vom 19. Jan. 1282 Margaretha von Böckelheim genannt, und Zillesius hielt sie gewiß nur deshalb für die Tochter eines „Freiherrn" (worunter er wohl einen nobilis vir verstand) von Böckelheim, der mit Elise von Hengebach verheirathet gewesen sei. Der Margaretha Verheirathung mit dem Grafen Simon setzt er in das J. 1240. Dann bemerkt er weiter, Erzbischof Konrad von Köln habe auf Bitten seiner Schwester, Frau Elisen von Hengebach, deren Tochter Margaretha im J. 1250 die Lehengüter, die von ihm herrührten, übergeben und derselben gleichzeitig 1300 Kölnische Mark geschenkt. Dieser Abstammung der Margaretha von einem Herrn von Böckelheim hat jedoch Herr von Stramberg (Antiq. III, 1, 239) mit Macht widersprochen, indem er hinzufügte, daß er anderwärts zu großer Wahrscheinlichkeit die Abstammung derselben als eine Gräfin von Jülich aus der Linie Bergheim erbracht habe. Ich bedauere, daß ich nicht finden kann, wo mein scharfsinniger Vorgänger diese Vermuthung näher begründet hat, indessen scheint sie mir theilweise eben so wenig zutreffend wie die Angabe des Zillesius.

Um dieses zu beweisen, haben wir zuerst zu untersuchen, ob Erzbischof Konrad, ein geborener Graf von Are-Hochstaden, eine Schwester Elise von Hengebach gehabt habe. Ausgesprochen finde ich das außer in dieser Stelle bei Zillesius nirgendwo, und ich selbst habe in meiner Schrift über die Grafen von Are und Hochstaden als Schwestern Konrads nur: Mathilde die Gemahlin

Heinrichs von Isenburg, Margaretha die Gemahlin Adolfs von Berg und die ungenannte Gemahlin Konrads von Mülenark aufgeführt. So ergab es sich aus den damals (1845) bekannten Quellen, denn der 2. Band von Lacomblets Niederrheinischem Urkundenbuch, welcher das 13. Jahrhundert umfaßt, erschien erst 1846. Hier finden wir nun eine Urkunde, welche des Zillesius Angabe sehr wahrscheinlich macht, wenn nicht gar bestätigt. Am 25. April 1234 wies nämlich Elisa nobilis matrona de Hengebach mit Zustimmung ihres Gemahls, des Edelherrn Eberhard von Hengebach, die Gefälle einer Mühle zur Deckung der Schulden an, die sie nach ihrem Tode ungetilgt lassen möchte, und ließ diese Urkunde von ihrem Gemahl besiegeln und unter Andern von dem Kölnischen Propste Konrad, dem spätern Erzbischof, bezeugen. „Dieses Siegel Eberhards von Hengebach," sagt Lacomblet in einer Anmerkung, „enthält den Are-Hochstadenschen Adler dreifach, zwei oben neben einander und unter denselben in der Mitte den dritten; von der Umschrift ist noch zu lesen Euerardi Nob. Vir." Eine Abstammung aus dem Are-Hochstadenschen Hause steht durch dieses Siegel fest, und es fragt sich also nur, ob Eberhard von väterlicher oder mütterlicher Seite demselben angehörte. Solches ist allerdings zu verneinen, denn er war ein Sohn jenes Eberhard von Hengebach, der von 1190 bis 1218 vorkommt und mit Jutta, der Erbin von Jülich, Tochter Wilhelms I und Schwester Wilhelms II († 1207), vermählt war, allein es wäre doch möglich, daß die von Hengebach einen Adler im Wappen geführt hätten, da sie nach einer Untersuchung Ledeburs (Dynastische Forschungen 1, 6) gleichen Ursprungs mit dem ältern Grafen von Hochstaden waren, Adelger von Hengebach (1102) ein Bruder Gerhards I von Hochstaden (1074—1096), wenn überhaupt, was ich nicht weiß, die ältern Grafen von Hochstaden einen Adler im Wappen führten. Der spätere Are-Hochstadensche Adler scheint mir von Are zu stammen, und Eberhard könnte dann die drei Adler, die Lacomblet als Are-Hochstadensche bezeichnet, nur durch seine Gemahlin Elisa im Wappen geführt haben. Ich bin deshalb auch der Meinung, daß man dieselbe für eine Tochter Lothars I von Are-Hochstaden

(1195—1212) und folglich für die Schwester des Erzbischofs Konrad halten dürfe. Bei der Uebernahme der Grafschaft Hochstaden durch die Schenkung seines Bruders Friedrich wird der Erzbischof mit dieser seiner Schwester in gleicher Weise sich geeinigt haben wie mit den beiden andern, Mathilde und Margaretha, die bekanntlich sich zufrieden gaben, während einzig der Schwiegersohn der Frau von Mülenark Ansprüche auf die Grafschaft erhob, wenn wir auch die betreffende Urkunde über die Abfindung der Elisa nicht kennen. Entschieden falsch ist nun aber die Angabe des Zillesius, Elisa von Hengebach, die Schwester des Erzbischofs Konrad, sei einem Herrn von Böckelheim vermählt gewesen, denn nicht allein, daß wir urkundlich als deren Gemahl Eberhard von Hengebach kennen, so ist auch eine allenfallsige zweite Ehe mit einem Herrn von Böckelheim und die Abstammung der Margaretha aus einer solchen Verbindung nicht möglich. Wenn nämlich Simons Verheirathung mit Margaretha im J. 1240 stattfand, und es stimmt das ganz wohl zu dem Alter ihrer Kinder, so konnte sie schon deshalb nur eine Tochter Eberhards sein. Letzterer scheint 1237 zwar nicht mehr gelebt zu haben, indem im Jul. dieses Jahrs Elisa (Lye de Hengebach) in einer Urkunde der Gebrüder Grafen Wilhelm und Walram von Jülich unter denen genannt wird, in deren Gegenwart die Aufnahme der Urkunde stattgefunden habe, welche einen Wechsel Jülich'scher Güter betraf, zu dem der Consens der Agnaten erforderlich gewesen zu sein scheint, indem auch der Oheim der Gebrüder, Graf Walram, der Beurkundung der Verhandlung beiwohnte. Wollte man nun aber eine zweite Ehe nach diesem J. 1237 annehmen, so dürfte des Zillesius eigene Angabe, wonach Erzbischof Konrad seine Schwester noch im J. 1250 Elise von Hengebach nennt, dagegen sprechen. Die ganze Verwirrung bei Zillesius rührte wohl nur daher, daß Margaretha in der bereits angeführten Urkunde von 1282 Margaretha von Böckelnheim genannt wird und daß er den Namen ihrer Mutter Elisa von Hengebach als deren Familiennamen ansah.

Wenn nun aber Elisa, die Gemahlin Eberhards von Hengebach, eine Schwester des Erzbischofs Konrad von Hochstaden war,

und demnach die Angabe des Zillesius auf einer wirklichen Urkunde vom J. 1250 beruhen dürfte, folglich Margaretha, die Gemahlin Simons, eine Tochter Eberhards und der Elisa gewesen sein muß, so würde damit auch die Conjektur des Herrn von Stramberg über ihre Abstammung von den Grafen von Jülich, Bergheimer Linie, zerfallen, welcher auch deshalb nicht zugestimmt werden kann, weil Walram von Jülich, der Gründer der Linie von Bergheim, erst 1248 sich mit Mechtild, der Tochter Konrads von Mülenark und Nichte des Erzbischofs Konrad, verlobte, eine Tochter aus dieser Ehe also mit dem Grafen Simon nicht vermählt sein konnte. Indessen hat Herr von Stramberg insofern ganz richtig combinirt, als Margaretha wirklich Seitens ihrer Großmutter dem Jülich'schen Grafengeschlechte angehörte, was ich durch eine kleine Geschlechtstafel anschaulich machen will.

Wilhelm I Graf von Jülich.
1143—1176.

Wilhelm II, der Große,
Graf von Jülich.
† 1207 ohne Nachkommen.

Jutta
Erbin von Jülich.
Gem. Eberhard von Hengebach.

Wilhelm von Hengebach,
seit 1208 als Wilhelm III
Graf von Jülich.
† 1219.

Eberhard von Hengebach.
Gem. Elisa (von Hochstaden).

Wilhelm IV
Graf von Jülich.

Walram
Graf von Jülich, Herr
zu Bergheim.
Gem. Mechtild von
Mülenark.

Margaretha.
Gem. Simon I
Graf von Sponheim.

Wie kommt nun aber diese Margaretha zu dem Namen von Böckelheim, als welche sie ausdrücklich genannt wird in einer Urkunde vom 19. Jan. 1282? Dieselbe ist abgedruckt in Böhmers Acta Imperii, herausgegeben von Prof. Ficker (1867), 1, 337, und entnommen dem Sponheimer Copialbuche zu Karlsruhe. Darin sagt König Rudolf, daß die edle Frau Margaretha von Beclenheim, Mutter des Grafen Johann von Sponheim, gegen diesen wegen ihrer Mitgift bei ihm Klage geführt habe, diese Sache aber durch Vermittlung gemeinsamer Freunde geschlichtet worden sei. Graf Johann habe seiner Mutter jährlich 50 Mark Mainzer Denare von Gütern zu entrichten, welche er

am Soon, als zur Herrschaft Kreuznach gehörig, besitze; davon sei die eine Hälfte in der Mitte Mais und die andere auf Michaelis ohne irgend welchen Abzug durch ihn oder seine Erben in Bingen oder auf dem Rupertsberge zu entrichten. Die Wittwe dürfe dagegen ihren Sohn wegen der gedachten Aussteuer nicht weiter beschweren, ebenso wenig über die Rente zu Gunsten eines Andern nach ihrem Tode verfügen. Die zu Oppenheim gegebene, von Margaretha, ihrem Sohn Johann, den Grafen Gottfried von Sayn, Heinrich von Sponheim, Friedrich von Leiningen und Eberhard von Katzenelnbogen mitbesiegelte Urkunde trägt weder mit Rücksicht auf Abfassung, noch auf den Ausstellungsort (wo der König auch am 15. Jan. eine Urkunde ausstellte) oder auf die Datirung irgend eine Spur der Unächtheit, und wir müssen daher annehmen, daß Margaretha in ihrem Wittwenstande den Namen „von Böckelheim" geführt habe. Woher aber dieses und warum nicht Gräfin von Sponheim? Zu jenen Lehengütern, die ihr Erzbischof Konrad 1250 übergeben hatte, konnte Böckelheim nicht gehören, da dieses schon um 1220 in den Händen der Grafen von Sponheim war; es wäre also nur denkbar, daß Graf Simon seiner Hausfrau dasselbe als Wittum verschrieben hätte. Unerklärlich bliebe dabei jedoch, wie Graf Johann 1277 in der Theilung mit seinem Bruder Heinrich diesem Böckelheim hätte abtreten und letzterer es wieder seiner Hausfrau Kunegunde als Wittum verschreiben können; auch dürfte man wohl annehmen, daß in allen spätern Streitigkeiten zwischen dem Grafen Johann und dem Erzbischof Wernher von Mainz, dem Graf Heinrich Böckelheim verkauft hatte, dieses Wittums der Mutter oder aber ihrer Verzichtleistung darauf einmal Erwähnung geschehen wäre, was aber keineswegs der Fall ist. Dieser Punkt bleibt demnach unaufgehellt und als Ergebniß der ganzen Untersuchung nur bestehen, daß wir Margaretha als eine Tochter Eberhards und der Elisa von Hengebach anzusehen haben.

Graf Simon I starb schon vor dem 5. April 1265, denn an diesem Tage schenkte seine Wittwe der Kirche St. Maria in Schwabenheim zum Seelenheile ihres Mannes 12 Malter Kornrente, fallend von ihrem Backhaus zu Sprendlingen, genannt

Bannbackhaus, um dafür ein Anniversar zu halten. In derselben Klosterkirche, welcher er im Jahr 1240 den Pfarrsatz zu Hackenheim ob reverentiam beate gloriose virginis geschenkt hatte, soll er auch seine Ruhestätte gefunden haben. Das Nekrologium des Klosters Rosenthal gedenkt Simons und seiner Gemahlin zum 8. April, an welchem dort ihre Gedächtnißfeier stattfand: „Obiit Graff Symon von Spanheim unn Frawe Margaretha syn eliche Husfrauwe haben uns zugestallt die Zehenden zu Affelnheim mit aller syner Zugehorde.“ Dieser Zehnten war mit dem Patronate jener Kirche verbunden, welches Simon zum Seelenheil seiner selbst, seiner Hausfrau Margaretha und seiner Kinder dem Kloster im Jahr 1259 geschenkt hatte.

Er hinterließ vier Söhne, Johann I, Heinrich, Lothar, Eberhard, und vier Töchter, Margaretha, vermählt mit Emich von Leiningen, dessen Tochter aus erster Ehe, Adelheid, Graf Johann heirathete, so daß also Emicho dessen Schwiegervater und Schwager war; Imena, vermählt nach seinem Tode mit Walter von Hohengeroldseck, Johanna, vermählt mit dem Grafen Friedrich von Leiningen, und Katharina, vermählt an den Wildgrafen Konrad. Ueber Imena als Tochter Simons ist eben gesprochen worden; daß Friedrich von Leiningen eine andere Tochter heimgeführt hatte, erhellt schon aus einer Urkunde vom Jahr 1270, worin Graf Johann I, Simons Sohn, denselben seinen Schwager (sororius) nennt. Den Namen dieser Tochter finden wir in einer Urkunde vom 18. Oct. 1306, worin Hermann von Hohenfels dem Grafen Friedrich von Leiningen und „Johannen finer elichen wirtinnen“ die Hälfte an der Burg Gundheim verpfändete. Als Heirathssteuer hatten Margaretha und Johanna jährlich Einkünfte zu Kreuznach erhalten; der Imena Mitgift ist oben mitgetheilt worden; die der Katharina kenne ich nicht.

Das erste, was die Brüder (Johannes et eius fratres filii Simonis) nach dem Tode des Vaters thaten, war der Vergleich mit ihrem Vetter Johann I von der Starkenburger Linie wegen der Lehensmannen der Grafschaft, der oben mitgetheilt worden ist, wo auch alle weiteren Verhandlungen in dieser Sache, sowie

wegen des Patronats zu Kirchberg ihre Besprechung erhalten haben.

Im Mai des Jahres 1270 beurkundete Graf Johann I mit seiner Gemahlin Adelheid, daß sie mit Ingebrand von Monzingen, Bürger in Kreuznach, und Guda, seiner Hausfrau, einen Gütertausch eingegangen hätten, demzufolge er die Güter des Ingebrand zu Kirchberg, dieser aber folgende Stücke in Kreuznach erhalten habe: Aecker, genannt „Brehte", unterhalb der Stadt zwischen dem Berge und der Nahe in der Au gelegen; Aecker, genannt „Brehte", oberhalb der Stadt am Ellerbach auf Lintfelden, einen Acker daselbst, genannt „Espr", einen Weinberg, der früher dem Ebricho von Volksheim gehörte, und das Backhaus auf dem Markt zu Kreuznach. Dabei erklärte er, für den Fall, daß Burg und Stadt Kreuznach durch Theilung mit seinen Brüdern und Schwestern oder auf sonstige Weise ihm nicht bleiben sollten, er nicht eher darauf verzichten würde, bis dieser Vertrag von dem, welcher Burg und Stadt erhalte, bestätigt sei. Ihre Siegel hingen an diese Urkunde Graf Emicho von Leiningen, Johanns Schwiegervater, und Graf Friedrich von Leiningen, sein Schwager. Hieraus folgerte nun Gudenus, der die Urkunde mitgetheilt hat, daß Graf Friedrich von Leiningen Emichos Sohn und Johanns Gemahlin Adelheid Friedrichs Schwester gewesen sei. Diese Folgerung ist jedoch irrig. Graf Friedrich war Emichos Neffe, denn in einer Urkunde vom 1. Jul. 1291 nennt dieser die Gräfin Adelheid eine Tochter Emichos, seines Oheims (Aleyda, filia quondam Emichonis comitis de Liningen, *patrui* nostri, comitissa de Spanheim). Er war Schwager des Grafen Johann, weil er dessen Schwester Johanna zur Frau hatte.

Bei Königs Rudolf Krönung zu Aachen am 24. Oct. 1273 war er dort gegenwärtig und auch später noch öfter an dessen Hoflager, so am 5. Aug. 1281 zu Nürnberg, am 17. Dec. desselben Jahres zu Mainz, am 9. April 1282 zu Oppenheim, am 10. Nov. desselben Jahres zu Worms, am 2. April 1283 zu Nürnberg.

Die von Löwenstein trugen von den Grafen von Sponheim den Kirchensatz zu Spiesheim (Kreis Alzei) zu Lehen. Denselben

schenkten am 26. Aug. 1248 Embricho und Wolfram von Löwenstein dem Cistercienser-Nonnenkloster zu Spon, nachdem der Klostervogt, Werner Truchseß von Alzei, dazu die Erlaubniß bei dem Papst Innocenz IV erwirkt hatte. Die Schenkung schien unantastbar, da der Papst dem Propst Konrad von Schwabenheim befohlen hatte, bei der nächsten Erledigung den Nonnen den Pfarrsatz zu bestätigen, und auch von Seiten der Erzbischöfe Sifrid III und Werner von Mainz, des Propstes des Domstiftes als Archidiakon und des Grafen Simon I von Sponheim als Lehensherr die Genehmigung ertheilt worden war. Als nun aber im Jahr 1275 die erste Vacatur eintrat und zu der Pfarrei ein gewisser Hugo von den Nonnen ernannt wurde, widersetzte sich ein Priester, Heinrich von Alsenz, dieser Ernennung, indem er von dem Ritter Wolfram von Löwenstein, genannt der Große, präsentirt sei. Die Klage wurde vor den Archidiakon gebracht, und dieser entschied gegen ihn am 10. Sept. 1276, worauf Heinrich noch am nämlichen Tage das Rechtsmittel der Appellation ergriff. Dieser Appellation adhärirte gedachter Wolfram von Löwenstein. Von beiden Theilen wurden als Schiedsrichter ernannt der Abt von Winsweiler, der Propst von Hagenau und ein Embricho von Löwenstein. Auch diese bestätigten am 7. Nov. 1279 den Spruch des ersten Richters. In den darüber gepflogenen Verhandlungen behauptete Wolfram von Löwenstein, ein Sohn des Schenkgebers Emicho, die Schenkung sei nicht gültig gewesen, weil nur der Graf Simon von Sponheim seine Einwilligung zur Schenkung gegeben habe, und nicht der eigentliche Lehensherr, dessen älterer Bruder Graf Johann von der Starkenburger Linie, und weiterhin, daß er von Johanns von Starkenburg Sohn, dem Grafen Heinrich, am 29. Nov. 1275 mit jenem Patronat belehnt worden sei. Wenn nun nichtsdestoweniger die Sache gegen ihn ausfiel, so scheint es, daß man das Recht der Lehensertheilung dem Kreuznacher Antheil annex erachtet haben wird. Indessen gab nicht allein Johann I im Jahr 1276 seine Einwilligung, sondern nachträglich, wohl zu größerer Sicherheit, auch Graf Heinrich im Jahr 1280. Widder und Schaab (Geschichte von Mainz) haben diese Verhältnisse rücksichtlich der

Sponheimischen Grafen ganz falsch dargestellt, weil sie sich namentlich wegen des Grafen Heinrich nicht zurechtfinden konnten.

Am 1. Sept. 1277 theilte Johann I mit seinem Bruder Heinrich ab, was zwar mit seinen Folgen schon Antiq. III, 1, 239 kurz dargestellt worden ist, hier aber doch, um die Sache vollständiger zu behandeln, nicht übergangen werden kann. In der darüber aufgenommenen Urkunde sagt Heinrich, „der Sohn des Herrn Simon, weiland Grafen von Sponheim," daß er durch Vermittelung der Gebrüder Grafen Gottfried von Sayn und Heinrich von Sponheim, der Raugrafen Konrad und Heinrich, des Philipp Herrn von Hohenfels und aller seiner Lehensleute und Burgmannen mit seinem Bruder Johann Grafen von Sponheim folgende Theilung der väterlichen Erbgüter vorgenommen habe. Ihm und seiner Gemahlin Kunegunde, sowie seinen Erben seien zu Theil gefallen: Böckelheim die Burg mit den dazu gehörigen Burgmannen, die darunter gelegene Mühle, die Weinberge, der Hof vor der Burg, mit den Aeckern, Wäldern, Wiesen u. s. w. in der Weise, wie das alles sein Bruder Johann nach ihres Vaters Tode in Besitz gehabt habe, so zwar, daß er und sein Bruder die genannte Burg Böckelheim und die Einkünfte als gemeinschaftliches Lehen haben sollten (das heißt wohl, daß der Lehensempfang solle ein gemeinschaftlicher sein), von ihm aber aus den Einkünften die Burgmannen zu befriedigen seien. Weiter habe er erhalten den Hof zu Nußbaum, die Güter im Dorfe Hausen, unter der Burg gelegen (d. i. Thal-Böckelheim), Weinsheim, Böckelheim (Wald-Böckelheim), Monzingen, Seesbach, Theil an dem Abteigut (partem Abbacie, was wir später Appetie genannt finden), sowie Marsain und Selters auf dem Westerwalde (beide letzte Namen in dem Abdrucke der Urkunde bei Kremer sehr verstümmelt: Machseim et Selcherse), alles dieses mit den dazu gehörigen Leuten, Mühlen, Aeckern, Weinbergen und Wiesen, mit Ausnahme der Leute, welche auf den Hof nach Kreuznach gehörten. Thürme und Thore der Burg Böckelheim sollten nur von den Nachkommen der in der Theilung vorgefundenen Burgmannen gehütet werden, die Burg aber mit den Einkünften an Johann zurück-

fallen, wenn Heinrich ohne Lehenserben sterben sollte, mit der Ausnahme jedoch, daß seine Gemahlin Kunegunde aus den übrigen Dörfern auf Lebenszeit eine Jahrrente von 80 Mark zu beziehen habe. Sollte Heinrich Burg und Dörfer mit ihren Einkommen verkaufen, so dürften Johann oder seine Erben solche einlösen. Auf Grund dieser Theilung verzichte Heinrich auf alle Burgen, Höfe, Dörfer, Lehensleute und Ministerialen der Grafschaft Sponheim, nicht minder auf alle Allodien und jegliche Erbschaft, die von den Eltern, Brüdern oder Schwestern der Grafschaft anerfallen könnte. — Nach diesem Theilungsvertrag kann also Böckelheim unmöglich Wittum der Wittwe Simons I gewesen sein, denn dessen hätte Erwähnung geschehen müssen, wenn es auch nur aus einem Theil der Burg bestanden hätte.

Graf Heinrich hielt sich indeß nachträglich durch diese Theilung für übervortheilt, wie wir das aus einem Vergleichsentwurf zwischen dem Erzbischof Werner und dem Grafen Johann vom Jahr 1281 ersehen, worin es heißt: Johann solle mit seinem Bruder Heinrich eine billige Theilung der Erbschaft abschließen (faciet equam diuisionem hereditatis sue) und zwar unter Vernichtung aller früheren Verträge. Da letzterem aber ein Verkauf der Burg Böckelheim mit ihrem Zugehör gestattet war, so machte er von diesem Recht Gebrauch und verkaufte sie an den Erzbischof Wernher von Mainz, unterließ aber dabei, die Clausel einzuschieben, daß seinem Bruder die Wiederlösung vorbehalten bleibe. Wir werden gleich sehen, wie sich deswegen zwischen dem Erzbischof, dem Grafen Johann und seinen Verwandten ein Krieg entspann, denn nur hierin, aber nicht in dem Verkaufe an und für sich konnte Johann eine Benachtheiligung erkennen. Wie Heinrich aber sich in seinem Rechte gekränkt glaubte, sehen wir aus der Verkaufsurkunde, darin er die Bedingung stellte, daß der Erzbischof in der Verfolgung seiner Rechte ihm beistehen werde, wenn es seinetwegen mit Johann zu einem Kriege komme.

Diese Urkunde, ausgestellt zu Mainz am 25. Jul. 1278 (oder vielmehr 1279, wie ich gleich unten nachweisen werde), lautet: Ich Heinrich, edler Mann, Sohn Simons weiland Grafen

von Sponheim, bekenne, daß ich meine Burg Böckelheim mit Dörfern, Burgmannen und 80 Mark Einkünften mit Bewilligung meiner Hausfrau Kunegund, der jene Burg als Wittum verschrieben ist, meinem Herrn dem Erzbischofe Wernher und der Kirche zu Mainz um 1400 Mark Aachener Denare verkauft habe, und verspreche, ihm ein Jahr und einen Tag, wie es Gewohnheit ist, dafür Gewähr zu leisten. Weil der genannte Erzbischof mich für 200 Mark zu seinem und der Mainzer Kirche Burgmann zu Olm oder Bingen angenommen hat, so bekenne ich, ihm für diese Geldsumme Güter bei Olm oder Bingen mit einer Jahrrente von 20 Mark aufzutragen, die ich dann als Mainzer Burglehen wieder zurückempfangen will. Sollte der Erzbischof wegen meiner mit meinem Bruder Johann in Krieg gerathen, so wird er mir in der Verfolgung meines Rechtes zur Seite stehen, und ich werde ohne sein Vorwissen und seine Zustimmung mit meinem Bruder kein Abkommen treffen. Heinrichs Gemahlin Kunegund hing an die Urkunde das Siegel ihrer Mutter Lukardis.

Ich glaube, daß Trithem das Richtige getroffen hat, indem er sagt, Graf Johann sei wegen dieser Veräußerung seines väterlichen Erbtheils schwer gekränkt gewesen, habe aber weder durch Bitten, noch durch Drohungen dasselbe zurückerhalten können, weil sich in diesen letztern Worten es deutlich ausspricht, daß er die ihm vertragsmäßig zustehende Wiederlösung verlangt habe. Daß der Erzbischof hierauf nicht einging, lag in dem gerügten Mangel der solches bedingenden Clausel und hierin das Unrecht Heinrichs, der die Theilungsurkunde von 1277 mit den Worten bekräftigt hatte: wenn ich in irgend einem Punkte brüchig werde, so soll mir keiner meiner Verwandten, Freunde, Lehensleute und Burgmannen zu Rath und That beistehen und will ich ein Rechtsbrüchiger sein.

Johann griff gegen den Erzbischof zu den Waffen, unterstützt von dem Rheingrafen, seinem Vetter von Starkenburg, dem Grafen von Leiningen und vielen Andern. Bei Sprendlingen kam es zur Schlacht: Graf Johann wurde geschlagen und entging der Gefangenschaft nur durch den Heldenmuth des Metzgers Michel Mort aus Kreuznach, der, nachdem er bereits mehr als

20 Gegner mit seinem Schwerte getödtet hatte und seinen Herrn von Feinden umringt sah, sich mit seinen Zunftgenossen in die Schaar stürzte, noch weitere fünf Feinde niedermachte und mit seinem eigenen Blut die Befreiung bewirkte. (Sollte der kühne Mann, der so entsetzlich um sich gehauen und gemordet hatte, nicht vielleicht davon den Namen „Mort" erst nach seinem Tode bekommen haben?)

Trithem setzt die Schlacht von Sprendlingen in das Jahr 1279, zu dessen Anfang übrigens Graf Johann mit dem Erzbischof noch nicht in offener Mißhelligkeit lebte. Es ergibt sich dieses aus folgendem Umstand. Am 17. Sept. 1277 war Johann des Erzbischofs Burgmann auf Klopp geworden (in castro opidi pingwensis, quod Clopp vocatur) unter der Verpflichtung, dem Erzbischof 35 Mark Einkünfte auf eigene, der Stadt Bingen nahe gelegene Güter anzuweisen, die er als Burglehen zurückempfange. Solches that er zugleich für eine weitere Summe bis zu 40 Mark am 1. Febr. 1279, indem er und seine Gemahlin Adelheid unter Zustimmung seiner Brüder Eberhard und Lothar zwei Aecker, genannt Bunden, und zwei andere, genannt Geren oder Frochten (so bei Baur, Hess. Urkundenbuch, 2, 294, während es bei Guden „Frechten" heißt), gelegen bei dem St. Petersklошter zu Kreuznach, endlich 80 Malter Weizen Jahrrente von seinem Acker, genannt Wentzenfeld (bei Guden Wenzelfeld), dem Erzbischof zu Lehen auftrugen, um für 15 Mark Burgmann auf Klopp zu sein (¹). Entweder ist nun die Datirung dieser Urkunde, die Baur einem Mainzer Copialbuch entnommen hat, oder die der Verkaufsurkunde des Grafen Heinrich (25. Jul. 1278) unrichtig, da es durchaus unwahrscheinlich ist, daß in der Zeit zwischen jenem Verkauf und der Schlacht bei Sprendlingen Lehensaufträge zwischen dem Grafen Johann und dem Erzbischof

(1) Dieselbe Urkunde steht auch bei Würdtwein Diplomataria Maguntina 1, 86, aber mit dem Datum „1. Februar 1300". Solches kann jedoch, abgesehen von dem Abdruck bei Baur, nicht richtig sein, da Graf Johann bereits am 1. Jul. 1291 als verstorben erscheint. Scriba, Regesten des Großherzogthums Hessen, hat das falsche Datum ohne alle Bemerkung aufgenommen; freilich nur einer der vielen Mängel an diesem mit großer Vorsicht zu gebrauchenden ganz unkritischen Buche.

Wernher stattgefunden haben. Nehmen wir aber an, daß das Jahr 1278 ein Irrthum statt 1279 ist, so klären sich alle Verhältnisse. Trithem setzt nämlich, wie ich bereits bemerkt habe, die Sponheimer Fehde in das Jahr 1279, also ein Jahr nach dem stattgehabten Verkauf, während die Friedensverhandlungen erst Anfangs 1281 begannen und im December definitiv abgeschlossen wurden. Was geschah dann im Jahr 1280? Eine Fortsetzung der Fehde mehr als ein Jahr lang nach der völligen Niederlage Johanns ist doch undenkbar, aber nirgendwo auch nur angedeutet, es muß also auch das Jahr 1279 als das der Fehde ein Irrthum sein. Setzen wir nun dafür 1280, so ist alles geordnet. Am 1. Febr. 1279 lebt Graf Johann mit dem Erzbischof Wernher noch im vollständigsten Frieden; am 28. Jul. 1279 verkauft Graf Heinrich dem Erzbischof Böckelheim, darauf Unterhandlungen zwischen letzterm und dem Grafen Johann, bis es, ganz wie Trithem annimmt, ein Jahr nach dem Verkauf, 1280 zur Fehde und Schlacht kommt, endlich 1281 Friedensverhandlungen und dann Abschluß. Allerdings setzt auch Bodmann die Zerstörung der Burg Rheinberg im Wisperthal, welche dem mit seinem Sohn Werner in der Schlacht bei Sprendlingen gefangengenommenen Rheingrafen Sifrid gehörte, in das Jahr 1279, indem er bemerkt, daß solche nach der Sponheimer Fehde und in Folge derselben geschehen sei, allein er beruft sich dabei auf Trithem, und seine Angabe steht deshalb meiner Conjectur nicht entgegen, wir hätten vielmehr danach auch die Zerstörung von Rheinberg in das Jahr 1280 zu setzen.

Die ersten Friedensverhandlungen zwischen dem Erzbischof und dem Grafen Johann wurden 1281 zu Aschaffenburg gepflogen, und daselbst am 18. März ein Vertrag entworfen, dessen Hauptpunkte folgende waren: Graf Johann und seine Hausfrau Adelheid verzichten vollständig auf Böckelheim. Für die Dauer des Krieges, den der Erzbischof gegen den Landgrafen von Hessen führt, dienen ihm Graf Heinrich, der Vetter (fratruelis) des Grafen Johann, also der von Starkenburg, und Graf Johann von Sponheim mit 20 Bewaffneten und Handpferden (dextrariis phaleratis). Beide Grafen nehmen keine Feinde des Erzbischofs

in ihren Burgen auf, sind demselben vielmehr stets zur Hülfe gegen jeglichen Gegner, mit Ausnahme ihrer Lehensherren, so gegen Sifrid den Truchseß von Rheinberg, Johann seinen Sohn, Rupert den Sohn Wilhelms und die Söhne des Friedrich von Rüdesheim sel. Graf Johann bleibt für erhaltene 200 Mark Burgmann zu Bingen. Derselbe wird mit seinem Bruder Heinrich eine billige Theilung seiner Erbschaft treffen, nach dem schiedsrichterlichen Urtheil Friedrichs des Grafen von Leiningen, ohne Rücksicht auf früheres Uebereinkommen, das nichtig sein soll. Der Rheingraf Sifrid und sein Sohn Werner machen ihre Burg Stein (den Rheingrafenstein) zu einem offenen Hause des Erzbischofs und dürfen darin die obengenannten Gegner aus dem Rheingau nicht aufnehmen. Dieselben verzichten auf ihr Burglehen zu Bingen und verbinden sich, nicht in den Rheingau zu gehen.

Zu einem definitiven Abschluß kam es aber erst im December 1281, als König Rudolf in Mainz Hoflager hielt. Es liegen darüber zwei Urkunden des Königs vor. In der ersten vom 11. Dec. beurkundete er, daß der Krieg und die Mißhellung zwischen Erzbischof Wernher von Mainz, dessen Stift und Graf Heinrich von Sponheim auf der einen, und den Grafen Johann und Heinrich von Sponheim (letzterer der Starkenburger) auf der andern Seite beigelegt seien, dergestalt, daß 1. Graf Johann und seine Hausfrau und sein Bruder Eberhard verzichten auf Böckelheim, 2. an dem Gut, welches die Appetie (Abtei) heißt, soll Graf Heinrich von Sponheim ein Drittel und die Mainzer Kirche zwei Drittel haben, 3. Graf Friedrich von Leiningen soll die Mißhellungen zwischen den Brüdern Johann und Heinrich Grafen von Sponheim scheiden, 4. Graf Johann soll für seine Gefangenschaft dem Erzbischof 2000 Mark zahlen u. s. w. Weiter hat Böhmer das Regest aus einer Handschrift zu Würzburg Registr. litt. eccl. Mog. nicht mitgetheilt. Aber wie stimmt der Artikel 14, worin von der Gefangenschaft des Grafen Johann die Rede ist, mit der Nachricht bei Trithem überein, daß Michel Mort den Grafen in der Schlacht gerettet habe und dieser kaum durch die Schnelligkeit seines Pferdes entronnen sei? Wurde er vielleicht später noch gefangen genommen?

In der zweiten Urkunde vom 12. Dec. (mitgetheilt von Trithem und Guden), welche jedoch Böhmer weder für vollständig, noch für korrekt hält, sagt der König, der Streit sei dahin entschieden, daß Graf Johann mit seiner Hausfrau und seinem Bruder Eberhard auf Böckelheim verzichte, Graf Heinrich sich mit einem Drittel an der Burg begnüge und die Mainzer Kirche im ruhigen Besitze der beiden andern Drittel, die sie von Heinrich dem Bruder des Grafen Johann erkaufte, belasse, sowie daß alle Gefangenen freigegeben werden sollen, mit dem Zusatz, daß, wenn die Grafen diesen Frieden mit der Mainzer Kirche verletzen würden, der König mit den Städten Frankfurt, Friedberg, Wetzlar, Gelnhausen, Oppenheim, Wesel und Boppard dem Erzbischof und der Kirche Beistand leisten werde.

Desgleichen verordnete der König am 17. Dec., daß der Erzbischof Wernher wegen der in der Fehde mit den Grafen Johann und Heinrich von Sponheim erlittenen Verluste 1100 und wegen des Aufstandes bei Belagerung und Zerstörung der Burg Rheinberg 1000 Mark erhalten und dem Grafen Eberhard von Katzenelnbogen, dem Burggrafen Friedrich von Lahnstein und dem Vicedom Ludwig von Idstein, welche diese Summen vorgeschossen, ihre desfallsige Forderung aus einem neuen zu Boppard zu errichtenden Zoll vergütet werden sollten.

Wie Graf Johann erzstiftlich Mainzischer Burgmann auf Klopp geworden war, so nahm er auch ein Burglehen zu Stromberg an und bekannte deshalb am 28. April 1287, von dem Rheinpfalzgrafen Ludwig II 200 Mark erhalten zu haben, um dafür dessen Burgmann zu Stromberg geworden zu sein.

Nach einer Erzählung Trithems wäre es im Jahr 1290 um einer Geringfügigkeit willen beinahe zu einer Fehde zwischen dem Grafen Johann und dem Grafen Heinrich von Veldenz gekommen. Der Graf von Sponheim hatte einen Menschen aus der Grafschaft Veldenz aufhängen lassen, der eine nicht geringe Geldsumme in Kreuznach gestohlen und, wie er bei der Tortur bekannte, in einem Veldenzischen Dörfchen verborgen hatte. Darauf hin verlangte der Graf von Sponheim von dem von Veldenz die Zurückgabe des Geldes an den Bestohlenen. Der von

Veldenz aber behauptete, da solches in seiner Herrschaft gefunden worden, so sei er zur Herausgabe nicht verpflichtet. Darüber entstanden dann zwischen beiden Herren Mißhellungen, die zum Krieg geführt hätten, wenn Erzbischof Gerhard von Mainz nicht ins Mittel getreten wäre. Auf seinen Ausspruch hin erhielt der Bestohlene sein Geld zurück, und die Sache war abgethan.

Zillesius bemerkt noch vom Grafen Johann, daß er 1272 einen Frieden mit der Stadt Oppenheim geschlossen, 1279 sich mit dem Wildgrafen Emich von Kyrburg wegen der Sponheimischen Hintersassen zu Bruchweiler verglichen, 1286 mit seinem Bruder Heinrich eine Einigung wegen des strittigen Kirchensatzes zu Sohren getroffen und 1290 mit dem Raugrafen Georg ein Bündniß auf vier Jahre geschlossen habe.

Urkundlich kommt er zuletzt vor 1290 Jan. 9., an welchem Tage König Rudolf seiner Veste Kreuznach die Freiheiten verlieh, welche die Römischen Kaiser und Könige neuen Befestigungen zu geben gewohnt gewesen seien, hier speziell die Freiheiten, wie sie die Reichsstadt Oppenheim genieße. Die für Kreuznach wichtige Urkunde ist abgedruckt bei Böhmer, Acta Imperii, 1, 362, herausgegeben von Prof. Ficker.

Am 1. Jul. 1291 war Graf Johann bereits verstorben, denn an diesem Tage schloß Graf Friedrich von Leiningen mit der Gräfin Adelheid von Sponheim Namens ihrer und ihrer Kinder ein Bündniß ab, worin jener sich verpflichtete, die Gräfin stets, wenn es Noth sei, mit 15 wohlbewaffneten Reitern zu unterstützen. Er hinterließ 5 Kinder, Simon, Johann, Emich, Gottfried und Anna.

Wenn Trithem als zuverlässig betrachtet werden könnte, so wäre Graf Johann zweimal verheirathet gewesen, und zwar vor der Ehe mit Adelheid von Leiningen mit einer Gräfin von Katzenelnbogen. Er berichtet nämlich zum Jahr 1282: „In diesem Jahr ging Graf Johann ein Bündniß ein mit dem Erzbischof Wernher von Mainz und verpflichtete sich, demselben gegen alle Gegner beizustehen, ausgenommen gegen den Grafen Gottfried von Sayn, den Grafen Heinrich von Starkenburg, den Grafen Eberhard von Katzenelnbogen (der ein Bruder seiner Frau

war), die Grafen Emicho und Friedrich den Jüngern von Leiningen, den Grafen von Zweibrücken und den Landgrafen von Hessen. Diese am 5. Mai 1282 gegebene Urkunde, welche allzu weitläufig ist, übergehe ich jedoch, weil ihre Mittheilung hier keinen Zweck hat." Nun steht eine Urkunde von diesem Tage und Inhalt abgedruckt bei Guden, solche ist aber nicht allein nicht weitläufig, sondern erwähnt auch bloß des Landgrafen von Hessen, gegen welchen der Erzbischof in dem gegenwärtigen Krieg keine Hülfe von dem Grafen Johann verlangen wolle, wenn er sich nicht freiwillig dazu verstehe. Es mag allerdings neben dieser Urkunde auch noch eine andere von demselben Tage bestanden haben, worin die von Trithem genannten Grafen aufgeführt wurden, die eingeklammerte Stelle „der ein Bruder seiner Frau war" ist aber offenbar seine eigene Zuthat und erregt durch ihre Fassung Mißtrauen. Nach derselben muß es nämlich scheinen, als ob Eberhards Schwester noch im Jahr 1282 als des Grafen Johann Hausfrau am Leben gewesen wäre, während doch die Heirath Johanns mit Kunegunden von Leiningen schon 1265 stattfand, da in diesem Jahr Graf Emich dieser seiner Tochter ein Heirathsgut von 1200 Mark versprach.

Des Grafen Simon zweiter Sohn, Heinrich, den wir bereits vielfach kennen gelernt haben, heirathete die Kunegunde von Bolanden, die Tochter Philipps von Bolanden und der Luitgarde oder Lukardis von Hohenfels und erhielt durch sie, nachdem ihr Bruder Johann 1288 gestorben war, die Herrschaft Tannenfels am Donnersberg, ferner Antheile an Kirchheim und Boland sowie an denjenigen Lehensgütern, Vasallen und Kirchenkollaturen, welche in der Theilung Werners V von Bolanden mit Heinrichs Schwiegervater Philipp letzterm zugefallen waren. Man hatte nämlich eine Theilungslinie bestimmt, die Straße von Morsheim entlang zwischen Kettenheim und Alzei, über die steinerne Brücke bei Schafhausen, von da zwischen Odernheim und Köngernheim über die steinerne Brücke, und dann gerade aus zwischen Waldülversheim und Dolgesheim über Dienheim nach Oppenheim bis zum Rhein. Was links, rheinabwärts, von dieser Linie lag, hatte Philipp erhalten und war jetzt auf Heinrich übergegangen.

Graf Heinrich und seine Nachkommen, die sich „Grafen von Sponheim genannt Bolanden" nannten, sollten eigentlich bei der Geschichte von Boland auf dem rechten Naheufer abgehandelt werden; da sie aber bei den Sponheimischen Genealogen vielfache Verwirrung hervorgerufen haben, so hat es mir doch zweckmäßig geschienen, ihnen hier ihre Stelle anzuweisen.

Heinrich I, wie er wegen der Gründung einer neuen Linie genannt wird, nahm seinen Wohnsitz auf der Burg Tannenfels, nachdem er mit seinem Schwager Albert von Löwenstein, einem natürlichen Sohn Königs Rudolf von Habsburg und Gemahl der Lukardis von Bolanden, die ererbten Besitzungen abgetheilt hatte.

Zillesius verwechselt ihn vielfältig mit seinem Vetter, dem Grafen Heinrich I von Sponheim-Starkenburg und hält ihn so namentlich für denjenigen, der öfters als Zeuge in Urkunden Königs Rudolf genannt wird und welchem das Burggrafenamt zu Kaiserswerth übertragen wurde, was bereits bei Heinrich von Starkenburg widerlegt worden ist. Zweifelhaft könnte es nur scheinen, wer jener Heinrich von Sponheim war, der mit Philipp von Sponheim als Zeuge in einer von dem König am 15. März 1282 zu Oppenheim gegebenen Urkunde erscheint, indem unser Heinrich einen Sohn Namens Philipp hatte. Dieser hätte aber damals höchstens 5 bis 6 Jahre alt sein können, obschon das nicht einmal anzunehmen ist, vielmehr aus seinem ersten Erscheinen im Jahr 1314 geschlossen werden muß, daß er viel später geboren ist, und Würdtwein, der die Urkunde im Extract mitgetheilt hat, muß also wohl in diesem Namen geirrt haben, indem wir außer einem Ritter Philipp von Sponheim einen andern Philipp nicht kennen, dieser aber nicht Zeuge sein und jener nicht unter den Grafen genannt werden konnte. Am 2. Jan. 1284 besiegelte Graf Heinrich eine Urkunde Johanns, des Sohnes Philipps von Hohenfels, war am 1. Nov. 1284 Bürge für seine Schwiegermutter Lukardis und belehnte mit seiner Hausfrau Kunegund am 26. Jan. 1289 den Emercho Ritter von Schornsheim, wie den Johann genannt Schlüssel mit der Vogtei zu Esenheim, die aus der Erbschaft seines Schwiegervaters weiland Philipp von Bolanden und seiner Schwiegermutter Lukardis ihm

anerfallen sei. Sein Schwager Albert Graf von Löwenstein gab dazu seine Einwilligung. Merkwürdig ist eine Belehnung der Ritter, Edlen, Hubner wie der ganzen Gemeinde zu Schornsheim mit ihrem eigenen Dorfe vom 30. März 1288. Dieses Dorf hatte Graf Heinrich als Aussteuer seiner Gemahlin erhalten, und indem Beide an dem genannten Tage jene Belehnung beurkundeten, erklärten sie zugleich, daß die Gemeinde ihnen 6 Personen ihres Ortes, worunter vom Adel Konrad von Bechtelnheim und Heinrich von Sobernheim, vorgestellt hätten, das Lehen für sie zu empfangen und zu vermannen.

In Caub besaßen die von Bolanden Lehensgüter, die von den Grafen von Berg herrührten und also in jener Theilung zwischen Werner und Philipp letzterm zugefallen waren. Dessen Wittwe Lukardis und ihren Söhnen Johann und Philipp hatte der Rheinpfalzgraf Ludwig 200 Pfund Heller gegeben, um dafür Burgmannen zu Alzei zu sein, und indem solche darüber am 1. Nov. 1284 Urkunde ausstellten, versprachen Johann und Philipp zugleich, alles Gut, was sie zu Caub hätten, dem Pfalzgrafen zu eigen zu stellen und als Erbburglehen zu empfangen, sobald sie zu ihren Tagen kämen, wofür sie als Bürgen stellten Albrecht Graf von Löwenstein und Heinrich Graf von Sponheim. Wir haben eben gehört, daß nach Johanns Tode die Bolandisch-Philippinische Erbschaft auf Heinrich von Sponheim fiel und damit auch das Gut zu Caub. Von Johanns Bruder Philipp, den Köllner, Geschichte von Bolanden, nicht gekannt hat, erfahren wir durch die ebenberührte Urkunde über Esenheim, daß derselbe vor König Rudolf auf alle seine Lehen Verzicht geleistet habe (cum Philippus, sororius noster, renunciationem predicti feudi in Isenheim coram domino Rudolfo Romanorum rege fecit et aliorum suorum quorumlibet feudorum); es war also jetzt an Heinrich, das Versprechen seiner Schwiegermutter und seiner Schwäger zu halten. Er verkaufte deshalb unter Zustimmung seiner Gemahlin dem Pfalzgrafen am 16. Oct. 1291 um 140 Mark alle seine Güter und Rechte im Thal Caub und in den Dörfern Weisel, Dörscheid und Sauerthal (Surebrun) unter der Verpflichtung, daß der Graf von Berg auf sein Lehensrecht

verzichte und die Einwilligung seines Schwagers, des Grafen Albert von Löwenstein, beizubringen. Den Empfang der Verkaufssumme von 140 Mark bescheinigte er am 2. Dec. 1291. Aber auch bereits am 9. Oct. hatte er bescheinigt, von dem Ritter Heinrich von Sachsenhausen, Vicedom des Pfalzgrafen Ludwig, für die diesem verkauften Güter zu Caub und Weisel 100 Pfund Heller erhalten zu haben. Diese Quittung, welche in Worms ausgestellt wurde, betrifft also einen ganz andern Verkauf, als den oben angegebenen, welcher erst am 16. Oct. abgeschlossen wurde, und wobei es sich um 140 Mark handelte, deren vollständigen Empfang Heinrich in der am 2. Dec. in Boland ausgestellten Quittung bescheinigte. Es ist dabei auch nicht zu übersehen, daß er in der letztern sagt, es sei dieses die Summe für die von ihm und seiner Hausfrau Kunegunde verkauften Güter, während er in der Quittung vom 9. Oct. seine Hausfrau nicht erwähnt. Wahrscheinlich bezieht sich die Summe von 100 Pfund Heller auf diejenigen Güter, die Graf Heinrich dem Pfalzgrafen am 9. Sept. im Werth von 200 Pfund Heller angewiesen hatte, um gegen deren Empfang Erbburgmann des Pfalzgrafen zu sein, und auf welche ihm jetzt 100 Pfund bezahlt worden waren. Irrig ist jedenfalls, was bei Widder über die Quittungen gesagt wird, der beide auf den Verkauf der Güter vom 16. Oct. bezieht, da dieses nach den Daten wie nach den Summen unmöglich ist.

Ein anderes Bolandisches Erbe war die Burg Liebenstein am Rhein mit den dazu gehörigen Gütern und die Vogtei Hirzenach, worüber ich aus Urkunden, die in einem Lehenverzeichnisse von Heinrich II von Sponheim, Heinrichs I Enkel, weiter unten mitgetheilt werden, und aus solchen, die in den Act.-Acad. Pal. gedruckt sind, folgende Regesten gebe.

1288 April 29. belehnt Graf Heinrich von Sponheim den Edelknecht Kuno (Konrad), weiland Heinrichs inter Judeos Sohn, mit einer halben Karrate Wein zu Spey (Osterspai).

1290 Aug. 9. belehnt derselbe mit seiner Hausfrau Kunegunde den Konrad genannt de Judeis, Schultheiß zu Boppard, Gertrud, dessen Hausfrau, und Kinder und Erben mit ihren

Weinbergen zu Osterspai, die sie von Heinrich von Isenburg eingetauscht haben.

1290 belehnt derselbe den Konrad genannt de Judeis, Schultheiß zu Boppard, mit einer halben Mark Einkünften von den Leuten, die ihm Albert Graf von Löwenstein aufgetragen hat.

1291 Jul. 22. (dominica qua cantatur Dominus fortitudo) belehnt derselbe mit seiner Hausfrau Kunegunde den Konrad, Sohn weiland Heinrichs, Ritter, genannt de platea Judeorum, mit dem Dorf und dem Gericht zu Hirzenach.

1294 Febr. 3. bewilligen Adolf, Abt, und der Convent zu Siegburg dem Domsänger Eynolf von Worms, die Vogtei von Hirzenach, welche Graf Heinrich von Sponheim besessen und von dem sie Eynolf titulo emptionis erworben hat, zu verwalten.

— April 7. verspricht Einolf von Sternberg, Domsänger zu Worms und Verwalter des Marienklosters zu Hirzenach, der Abtei Siegburg, die Vogtei Hirzenach, welche Heinrich Graf von Sponheim von der Abtei zu Lehen trug und die er von diesem gekauft habe, innerhalb dreier Jahre frei zu übergeben oder, im Fall er das nicht könne, ihr 200 Mark Denare auf gewisse Güter anzuweisen.

— Dec. 13. verkaufen Graf Heinrich von Sponheim und seine Hausfrau Kunegundis dem Domsänger Enolf von Worms, Ludwig, seinem Bruder, und Sifrid, dem Sohne Sifrids, weiland Schenks von Sternberg (in der Kremerschen Sammlung steht irrthümlich „Stromburg"), die Hälfte der Burg Liebenstein mit ihren Zubehörungen, die Vogtei in Hirzenach, das Dorf Osterspai mit den Weinbergen und dem vierten Theil des Ortes unter der Burg um 636 Mark. (Der Verkauf der Vogtei zu Hirzenach, wovon oben in der Urkunde vom 3. Febr. die Rede ist, scheint also nur die Klostervogtei betroffen zu haben.)

— — belehnen dieselben den Ritter Ludwig, Sohn Eberolds von Sternberg, sowie den Sifrid, des Schenks Sohn, und seine Brüder, Kastellane von Sternberg, mit der Hälfte der Burg Liebenstein, dem vierten Theil des darunter gelegenen

Ortes mit den dortigen Weinbergen, dem Dorf Osterspai und der Vogtei Hirzenach.

1295 Jan. 3. beurkunden die Richter von Worms, daß Graf Heinrich von Sponheim und seine Hausfrau Kunegundis dem Ludwig, Sohn des Ritters Eberold von Sternberg, wie dem Sifrid und seinen Brüdern die Hälfte der Burg Liebenstein, den dazu gehörigen Wald Hagen, den vierten Theil des unter der Burg gelegenen Ortes, die Weinberge zwischen diesem Ort und der Kirche zu Bornhofen, am Rhein gegen die Burg Sternberg hin gelegen, die Vogtei des Dorfes Hirzenach und das Dorf Osterspai für 636 Mark verkauft haben.

— Febr. 3. bitten Graf Heinrich und seine Hausfrau Kunegundis den Erzbischof Boemund von Trier, diejenigen Personen, welche der Domsänger Einolf von Worms ihm nennen werde, mit dem von ihm lehenrührigen Dorfe Osterspai zu belehnen.

1296 übergibt Einolf, Domsänger zu Worms und Verwalter der Celle zu Hirzenach, der Abtei Siegburg die dasige Vogtei, die er von dem Grafen Heinrich von Sponheim und seiner Hausfrau Kunegundis gekauft hat, durch eine Schenkung unter Lebenden.

1300 schreibt Graf Heinrich von Sponheim seinem Vasallen Konrad Ritter von den Juden, daß er seine Erwerbung des dritten Theiles der Burg Liebenstein, des dritten Theiles am Dorfe Osterspai und des dritten Theiles der unter der Burg Sternberg gelegenen Weinberge von Ritter Ludwig, Sohn weiland Ritters Eberold von Sternberg, genehmige.

Graf Heinrich I kommt meines Wissens zum letztenmal in einer Urkunde von 1301 als Zeuge bei Johann von Geroldseck vor. Kremer ist der Meinung, er habe zwei Frauen gehabt, und sei die zweite eine Gräfin von Westerburg gewesen. Diese Meinung gründet er auf zwei Stellen bei Trithem, der zum J. 1300 Folgendes berichtet: „In diesem Jahr trat in das Kloster (Sponheim) Willicho, der Bruder der Gemahlin des Grafen Heinrich von Sponheim"; dann zum Jahr 1309: „Zum Abt wurde gewählt Willicho,

der Sohn des edlen Grafen von Westerburg und Bruder der Gräfin von Sponheim." Nach der erstern Stelle muß der genannte Graf Heinrich im J. 1300 noch gelebt haben, während er nach der letztern im J. 1309 todt gewesen zu sein scheint. Das würde nun alles zu unserm Heinrich und nicht zu Heinrich I von der Starkenburger Linie passen, der schon 1292 verstorben gewesen sein wird; es fragt sich nur, ob die Angabe richtig ist, Heinrichs Hausfrau sei 1300 eine Gräfin von Westerburg gewesen. Der Erste, der sich von Westerburg nannte, war Heinrich Herr von Westerburg, Sohn Sifrids von Runkel und Bruder des Erzbischofs Sifrid von Köln; die Bezeichnung „Graf" ist also unter allen Umständen unrichtig. Heinrichs Gemahlin könnte nur dieses Heinrich von Westerburg Tochter gewesen sein. Von dessen Kindern kenne ich urkundlich folgende: Reinhard und Johann, welche mit ihrer Mutter Agnes von Limburg, relicta quondam domini Henrici domini de Westerburg, ihrer Schwägerin Adelheid und der Wittwe ihres verstorbenen Bruders in einer Urkunde genannt werden, dann eine nicht genannte Tochter, die 1290 nach des Vaters Tod mit dem Grafen Walram von Jülich verlobt wurde. Diesen Zeitverhältnissen widerspricht nun die Angabe Trithems nicht, daß noch ein anderer Sohn Mönch geworden und eine weitere Tochter den Grafen von Sponheim in zweiter Ehe geheirathet habe. Die Heirath müßte demnach in Heinrichs letzten Lebensjahren, zwischen 1295—1300 stattgefunden haben. Lehmann, Geschichte der Dynasten von Westerburg (1866), nennt auch wirklich außer den genannten Kindern Heinrichs Herrn von Westerburg noch den Abt Willicho und jene Hausfrau Heinrichs von Sponheim, welcher er den Namen Agnes beilegt. Leider bringt er aber keinerlei Beweise für diese Abstammung und sagt auch nicht, woher er den Namen Agnes genommen habe. Wie es mir scheint, beruht seine Angabe auf Kremer und Trithem, welcher letzterer seine Mittheilung aus der Klosterchronik geschöpft zu haben scheint; nur der Name Agnes ist bei Lehmann neu. Einen Beweis finden wir also auch durch dieses Buch nicht.

Von seinen Kindern folgte ihm sein Sohn Philipp zu Bolanden und Tannenfels; Elisabeth war Meisterin im Kloster

„zu dem Han" (Hagen bei Boland) und Imagina mit Eberhard Schenk von Erbach vermählt.

Philipp von Sponheim, der gewöhnlich auch noch den Zusatz: genannt von Bolanden, seinem Namen hinzufügte, kommt zuerst in einer Urkunde seiner Tante Lukardis, der Gräfin von Löwenstein genannt von Bolanden, vom J. 1311 vor, ließ sich 1314 von den Söhnen des Ritters Monxhorn: Sibodo, Gudelmann, Emmercho genannt Burger, Engebrand und Hermann, einen Lehenrevers ausstellen, verglich sich 1318 durch Vermittelung seiner Vettern, der Grafen Simon und Johann von Sponheim, mit dem Grafen Johann von Sayn wegen Marsain und Selters, die ihm von seinem Vater aus dessen Theilung mit seinem Bruder anerfallen waren, und in demselben Jahr mit Werner Willicho, Ritter von Alzei, wegen Geispitzheim und Spiesheim, einer gemeinschaftlichen Besitzung.

König Friedrich der Schöne belehnte ihn und seine Erben am 18. Febr. 1321 in Anerkennung der ihm geleisteten und noch zu leistenden Dienste mit der Burg Wildenstein, woraus also hervorgeht, daß er wie seine Vettern Johann und Simon auf östreichischer Seite stand, bis Ludwig der Bayer zur Alleinherrschaft gelangte.

Er war verheirathet mit Elisabeth, der Tochter des 1315 verstorbenen Grafen Diether von Katzenelnbogen und der Katharina von Cleve, welche in zweiter Ehe mit dem Raugrafen Heinrich dem Aeltern von Altbaumburg lebte. Aus Kremers Manuscript über die Herren von Bolanden im Archiv zu Idstein theilt Köllner die meisten der folgenden, auf diese Familienverbindung bezüglichen Regesten mit. Philipps Stiefschwiegervater verpfändete ihm 1322 hundert Malter Korngülte zu Mauchenheim um 500 Pfund und übergab ihm 1325 mit seiner Hausfrau Katharina seine sämmtlichen Güter, Allodien wie Lehen, diesseits des Rheines unter der Bedingung zur Verwaltung, daß Graf Philipp ihre Schulden tilge. Dieser erhielt demnach zur Verwaltung: das Schloß Altbaumburg, das Dorf gleichen Namens, Ebernburg, zu Münsterappel Höfe, Güter und Gerichtsbarkeit, Ober- und Niederhausen, Tiefenthal, Wonsheim, Mauchenheim,

Süffersheim, Becherheim, Siebichenberg, Kriegsfeld, Rorbach, Solzheim, Jugenheim (ohne Gericht und Kirchensatz), Naumburg, Merxheim, Lembach, Solzbach und Keibelbach.

Das Gericht und den Kirchensatz zu Jugenheim hatten Raugraf Heinrich, seine Hausfrau Katharina und Philipp von Sponheim am 21. April 1325 dem Johann von Bechtoldsheim zu Lehen gegeben unter der Bedingung, solches wieder von ihm einlösen zu können.

Durch Urkunde seines Schwiegervaters vom 12. Aug. 1325 bestimmte dieser auch, daß Graf Philipp nach dem Ableben beider Schwiegereltern noch die Hälfte von des Raugrafen Heinrich Gütern und Besitzungen zum Eigenthum erhalte, obgleich Philipps Hausfrau als eine geborene Gräfin von Katzenelnbogen keine Erbansprüche auf die Raugräflichen Besitzungen zu machen hatte, oder der Raugraf müßte dann bei seiner Verheirathung eine Einkindschaft gemacht haben, wie dieses wirklich der Fall gewesen zu sein scheint. Ausgenommen war davon nur der Katharina von Cleve Wittum: Ebernburg und Altenbaumburg.

Jahres darauf, am 18. Sept. 1326 überwies Raugraf Heinrich ferner an Philipp 70 Mark, aus dem Dorfe Wöllstein zu beziehen, als Wittum für dessen Hausfrau, Heinrichs Stieftochter; diese Rente sollte ablösbar sein mit 700 Mark. Er hatte dazu vorher die Einwilligung des Abtes Theoderich von St. Maximin, als Lehensherrn, eingeholt, und war solche unterm 24. Jun. 1326 erfolgt. Der Abt nennt in der Urkunde den Grafen Philipp „Schwiegersohn" und dessen Hausfrau Lysa „Tochter" des Raugrafen.

Das von dem Abt zu Weißenburg lehenrührige Dorf Westhofen verpfändete Raugraf Heinrich seinem Schwiegersohn um 500 Pfund Heller und suchte dazu durch Schreiben vom 1. Oct. 1329 die Einwilligung des Lehensherrn nach.

Raugraf Heinrich hatte am 1. Mai 1319 dem Otto Ulner von Sponheim ein Gut zu Tiefenthal verpfändet; dieses löste Philipp von Sponheim im J. 1330 ein und beurkundete dabei, daß seine „suster" die Raugräfin Katharina oder Ruprecht ihr Sohn, sein Schwager, es gegen Erstattung des Geldes zurück-

erhalten könnten. „Suster“ mit der Bedeutung Schwiegermutter ist mir sonst noch nie vorgekommen.

Am 2. Oct. 1325 hatte Raugräfin Katharina mit Bewilligung ihres Gemahls dem Philipp von Sponheim, Herrn zu Bolanden, und seiner Hausfrau Lyse, ihrer Tochter, sowie ihrem Sohn Ruprecht (aus zweiter Ehe) den Erbanfall, der ihr von ihren verstorbenen Kindern erster Ehe zustand, übergeben und zwar Allodien und Lehen zu St. Goar, Lichtenberg, Reinheim und Forinburg. Daß Ruprecht an diesen Katzenelnbogenschen Stücken miterbte, wie Elisabeth an den Raugräflichen, beweist, daß eine Einkindschaft muß festgesetzt gewesen sein.

Die Grafen Wilhelm, Eberhard und Johann von Katzenelnbogen erhoben zwar Widerspruch; in einem Vergleich vom 1. Sept. 1326 wurde jedoch festgesetzt, daß Katharina und ihre Kinder erhalten sollten: „Katzenelnbogen Burg und Stadt, den Hof Dorndorf, die Dörfer Aldendorf, Hilkenrode, Erschrode, Bergerode, Kloster Gronau, den Zehnten zu Miellen und Laufenselden, das Kloster Brunburg (?) und den Hof zu Brüstirbach und Gerbinrode. Dann soll sie sitzen in ihrem Wittum zu Lichtenberg und Bibra.“

Köllner sagt, die Raugräfin Katharina erscheine zum letztenmal in einem Vergleich mit ihrem Schwiegersohn Philipp vom 20. März 1331; das ist irrig: sie lebte noch 1355, denn am 25. Jan. dieses Jahres erklärte sie: „Wir Katharina die alte Raugräfin thun kund, daß wir angesehen haben unser Seelenheil, auf daß unser lieber „Bule“ (Vetter) Graf Wilhelm von Katzenelnbogen seines rechten angeborenen Lehens nicht verlustig werde, so haben wir abgegeben unser Wittum, das Haus Lichtenberg und das Dorf Bibra, wie uns unser lieber Hauswirth Graf Diether sel. von Katzenelnbogen darauf bewittumt hat, und lassen solches wieder fallen an den Grafen Wilhelm von Katzenelnbogen. Dann haben wir ihm oder seinen Erben gelobt, wenn es ihnen bequem dünkt, so sollen sie uns holen zu Altenbaumburg und wir sollen ihnen folgen und sie uns führen vor einen Römischen König, oder wenn ein solcher nicht sein sollte, vor des Römischen Reiches Hofrichter nach Frankfurt, Speyer, Mainz

oder Köln, um da zu klagen gegen unsern Enkel Graf Heinrich von Sponheim und dessen Vater Graf Philipp von Sponheim weiland unser Eidam, daß sie uns aus dem genannten Wittum mit Gewalt geworfen und die Briefe genommen haben, die wir darüber hatten. Solches wollen wir beschwören vor dem Römischen Reiche und haben zum Bürgen gesetzt den Raugrafen Wilhelm von Alt-Baumburg."

Graf Philipp bewittumte 1328 seine Hausfrau auf jene 20 Mark, die er als Burglehen von Klopp bezog, im folgenden J. 1329 mit 500 Pfund Heller auf das Dorf Russingen und 1330 mit 700 Pfund Heller auf seinen Antheil am Schlosse Boland, wie mit 200 Mark Silber auf Kirchheim und Bischheim. Da beide letztere Orte Reichslehen waren, so gab Kaiser Ludwig zu dieser Bewittumung seine Einwilligung und verlieh in demselben Jahr dem Grafen Philipp die Anwartschaft auf sämmtliche Reichslehen des Raugrafen Ruprecht von Altbaumburg, für den Fall dieser unbeerbt sterben sollte.

Am 20. Aug. 1330 befahl ihm und dem Werner von Hohenfels der Kaiser Ludwig, das Kloster Rupertsberg wegen Irrungen zu schirmen, die entstanden waren, weil Ludwig in einer ersten Bitte der Mechtild, Tochter des Wippel von dem Rosengarten, eine Pfründe in jenem Kloster verliehen, die Oberin aber geantwortet hatte, daß Mechtild zu alt und zu ungefügig sei, um noch etwas zu lernen, weshalb der Kaiser dem Wippel geschrieben, daß nur eine seiner Töchter, die nicht über acht Jahre sei, die Pfründe empfangen könne, und zwar erst dann, wenn nach einer dem Erzbischof von Mainz Seitens des Klosters gegebenen Zusage zwei Pfründen zu vergeben seien. Wolle sich nun Wippel dem nicht fügen, so sollten Philipp und Werner das Kloster gegen Alle schützen, die es bedrängen möchten.

Von Kaiser Ludwig erhielt Philipp außerdem noch folgende Begnadigungen, enthalten in Kremers mehrgenanntem Manuscript.

Im J. 1331 gestattete er Philipps „Stetlin Dannenfels" einen Donnerstags-Wochenmarkt und verlieh ihm Freiheit wie des Reiches Stadt Oppenheim.

In demselben Jahr am 23. April gab er ihm durch folgende Urkunde Freiheit, Ehre und Recht wieder, die durch seine Mutter, als aus niedererem Geschlecht entsprossen, sich gemindert hatten: „Wir Ludwig u. s. w. verjehen (bekennen), daz wir dem edlen Man Philippen Graven von Spanheim, Grave Heinrichs Son von Spanheim, die besunder Gnad getan haben, . . . von unsern chaiserlichen Gewalt, wann er von syner Muter Chunigunden von Bonlant einem Dinst Weybe geboren ist und daz ihn etwin vil genidert hat an der Vreyheit und Wirde, die er von seinen vordern Graven von Spanheim gehabt hat, und geben ihm wider alle die Vreyheit, Ere und Recht, die all sin Vordern gehabt habent."

Mit seinen Bolandischen Verwandten entspann sich um diese Zeit ein großer Streit rücksichtlich des Erbes seiner Mutter, das jene, Otto II von Bolanden und seine Brüder, beanspruchten. Die Sache wurde zuerst vor ein Schiedsgericht gebracht, wozu von Seiten Philipps seine Vettern, die Grafen Simon und Johann von Sponheim gewählt worden waren. Dieses sprach sich am 13. Jan. 1332 dahin aus, daß, weil die Bolandische Theilung von dem vor König Rudolf gehaltenen Gericht bestätigt worden sei und Heinrich von Sponheim wie sein Sohn Philipp ruhig besessen und verliehen hätten, Gerichte, Kirchensätze, Mannen und Zehnten bei denselben bleiben müßten. Nichtsdestoweniger beharrte Otto II auf seiner Forderung und belehnte die Vasallen, die ihre Lehen nicht von Philipp empfangen wollten. Dieser brachte deshalb die Sache vor den Hofrichter des Kaisers, Ludwig Herzog von Teck, der am 11. Jan. 1333 die Bolandische Theilung von 1268 bestätigte und in der darüber aufgenommenen Urkunde das Urtheil Königs Rudolf wie den Theilungsbrief einrückte. Kaiser Ludwig selbst befahl durch Urkunde, gegeben 1333 (13., 14. oder 15. Mai) zu Rotenburg (1), allen Bolan-

---

(1) Bei Böhmer Regest. Ludwigs findet sich Nr. 3019 folgendes Regest: „1335 Mai 15. Rotenburg, Ludwig der Bayer gestattet dem Philipp von Sponheim, daß er die Güter, die er klagt, wieder verleihen möge. Abschrift in Idstein." Es scheint fast, als wenn hier ein Irrthum in der Jahreszahl obwalte; denn nur 1333 befand sich Ludwig am 15. Mai in Rotenburg.

dischen, zum Antheil Philipps von Sponheim, „den man nennt von Bonlanden," gehörigen Lehensmannen, ihre Lehen von diesem zu empfangen und gegen denselben zu thun, „was ein Mann durch Recht gegen seinen Herrn von seinem Lehen thun soll," während er dem Philipp gleichzeitig die Gewalt ertheilte, solche, die es nicht thun wollten, „anzugreifen an Leib und Gut". Aber auch dieser Kaiserliche Befehl zog nicht, und Philipp ließ deshalb seine Lehensmannen vor den Hofrichter Konrad von Gundelfingen laden. Vor dessen Richterstuhl erschienen dann: Philipp Vallysen von Leyen, Heinrich und Konrad Fust (von Stromberg), Philipp Spetzerich, Philipp von Ingelheim, Philipp von der Porten, Henchin sein Bruder, Emmerich Einolf, Schilles (Aegidius) und sein Bruder von Leyen, und vernahmen als Urtheil, daß sie des dem Otto II von Bolanden geleisteten Eides entbunden seien und ihre Lehen von Philipp von Bolanden zu empfangen hätten. Zugleich ertheilte der Hofrichter dem Albrecht von Erlickheim den Auftrag, den Grafen Philipp in seine Güter einzusetzen. Es geschah dieses am 13. Nov. 1334, und letzterer wurde eingewiesen in Kirchheim das Dorf, Bolanden das Thal, Mauchenheim das Dorf und Unsbach das Dorf. Der Streit hatte damit sein Ende erreicht.

Donnerstag vor Pfingsten (16. Mai) 1336 belieh Kaiser Ludwig durch Urkunde, gegeben zu Frankfurt, den Grafen Philipp mit 12 Juden zu den zwölf, welche er schon hatte, dergestalt, daß sie, ihre Frauen, Kinder und das Gesinde sich ungehindert in Graf Philipps Landen frei von allen Reichs- und andern Steuern niederlassen können, wofür Philipp des Kaisers Burgmann zu Gau-Obernheim sein solle.

1331 verglich er sich mit seiner Schwiegermutter wegen der von dem Raugrafen und ihr gegen ihn eingegangenen Schulden und ertheilte 1334 dem Edelknecht Wenzel Kriechler die Erlaubniß, seine Hausfrau Liebmuth mit 200 Pfund Heller auf zwei Backhäuser zu Schornsheim und Geispitzheim zu bewittumen.

Sein Schwager Raugraf Ruprecht versprach ihm 1334, die leibeignen Leute Philipps nicht in seinen Vesten, Burgen, Städten, Märkten oder Dörfern als Bürger aufzunehmen, sie wollten

dann „seßhaft, bulich und heblich" unter ihm wohnen, und verpfändete 1336 ihm und dem Ritter Druscheln von Wachenheim fünf Sechstel seines Gutes zu Jugenheim (Kreis Bingen).

Mit Loretta, der Wittwe Otto's I von Bolanden, übergab er 1335 die Eremitenkapelle St. Jakob auf dem Donnersberg dem Priester Heinrich zu Speyer, um daselbst ein Augustiner-Eremitenkloster zu errichten. Jahrs darauf schloß er auf Montag nach Pfingsten (20. Mai) mit seinen Vettern, den Grafen Simon und Johann, wie mit Simons Sohn Walram einen Vertrag, gegenseitig sich nicht zu befehden, sondern allenfallige Irrungen durch Rathleute, Ritter Eberhard gen. Kindelmann von Dirmstein und Ritter Sifrid gen. Barfuß, und einen Obmann, Ritter Johann von Bleinchen (Planig), schlichten zu lassen.

Zu Anfang des J. 1338 bestellte er, sein nahes Ende fühlend, die Grafen Johann und Walram von Sponheim zu Vormündern seiner Kinder und entschlief dann am 28. Mai desselben Jahres.

Schon am 31. Mai reversirten sich beide als „Montpar" der Wittwe und Kinder des verstorbenen Grafen Philipp von Sponheim, daß sie gegen Erlegung des Pfandschillings die um 1250 Pfund Heller versetzten Güter und Gerichte zu Jugenheim an Raugraf Ruprecht wieder geben wollten.

Philipps Kinder waren: Heinrich II sein Nachfolger, Johann, den Köllner mit Johann V von Sponheim-Starkenburg verwechselt, indem er als seine Hausfrau die Walburg von Leiningen nennt, und Kunegunde, vermählt in erster Ehe mit Raugraf Wilhelm von Altbaumburg und in zweiter mit Graf Ludwig von Rieneck.

Die Brüder Heinrich und Johann, welche bis gegen 1344 unter der genannten Vormundschaft standen, erscheinen in diesem Jahr zuerst als selbstständig, indem ihnen Jutta von Hohenfels, Frau zu Reipoldskirchen, ihre Güter zu Westhofen auf 10 Jahre lang verkaufte. Es muß deshalb auf einem Irrthum beruhen, wenn es bei Köllner heißt, im J. 1335 (wo noch ihr Vater Philipp lebte) habe ihnen Loretta von Boland 12 Malter Korngülte auf dem Gericht zu Kirchheim um 500 Pfund Heller ver-

kauft; dafür wird zu lesen sein 1345. Beide regierten in Gemeinschaft bis 1354, wo Johann seinem Bruder Heinrich sämmtliches väterliche und mütterliche Erbe, mit alleiniger Ausnahme des Antheils am Dorfe Kirchheim, abtrat und sich bloß 100 Malter Korn, 100 Pfund Heller und 3 Fuder Wein von den Gülten in Wöllstein und Jugenheim vorbehielt.

Johann starb ohne Nachkommen 1383, worüber Näheres bei Graf Johann II von Kreuznach. Seiner Schwester Kunegunde mußte dagegen Graf Heinrich II einen beträchtlichen Theil jener Güter abtreten, welche seiner Mutter von ihrem Stiefvater Raugraf Heinrich übergeben worden waren. Sie kamen nie mehr an die Sponheim-Tannenfelsischen Erben zurück, sondern gingen später durch Kauf an Kurpfalz über.

Seinem Oheim, dem Raugrafen Ruprecht und dessen Sohn Heinrich gestattete Graf Heinrich II am 1. April 1356, das ihm verpfändete Dorf Jugenheim mit 2100 Pfund Heller lösen zu dürfen; es scheint dieses doch nicht geschehen zu sein, indem Ruprecht und seine Hausfrau Katharina ihm dasselbe am 27. Jun. 1363 verkaufte, was Kaiser Karl IV durch Urkunde, gegeben zu Straßburg am 25. Jul. 1365, mit dem Hinzufügen bestätigte, daß Graf Heinrich darauf seine Hausfrau Adelheid bewittumen dürfe.

Im J. 1356 bewilligte er dem Ritter Wilhelm Nal und dessen Bruder Werner den Verkauf des von ihm lehenrührigen Dorfes Lauschied, theilte mit seinem Oheim Ruprecht das Haus Ueben und nahm von diesem, wohl zum Ersatz, Burg und Thal Altbaumburg. Das Patronat zu Bennhausen bewilligten ihm in demselben Jahr Dechant und Kapitel zu Zell.

Eines Streites, den er mit Wilhelm Grafen von Katzenelnbogen wegen des seiner Großmutter als Wittum ausgesetzten Schlosses Lichtenberg hatte, ist schon oben gedacht worden. Im J. 1360 entschieden solchen Pfalzgraf Ruprecht der Aeltere, Johann von Nassau Herr zu Merenberg, Emicho von Leiningen, Engelbert von Hirschhorn, Heinrich von Erlickheim Vicedom zu Heidelberg, Werner Knebel (bei Köllner ist dieser Name verunstaltet in „Kerbils") von Katzenelnbogen Burggraf zu Stalberg und Konrad Landschad Vicedom zu Neustadt, und setzten fest, daß 1. alle Gefangenen

freigegeben werden sollten und alle Brandschatzung gegenseitig aufgehoben sei, und 2. das Schloß Lichtenberg bei Graf Heinrichs Hingang ohne Erben an Graf Wilhelm von Katzenelnbogen fallen solle, unter der Bedingung jedoch, daß Heinrichs Großmutter die Hälfte desselben als Wittum behalte.

Das seinem Vater 1336 von dem Raugrafen Ruprecht verpfändete Dorf Jugenheim erlangte Graf Heinrich 1363 durch Kauf, den Karl IV am 25. Jul. 1365 im Felde vor Straßburg genehmigte.

Im J. 1364 befreite er dem Ritter Bertolf von Beckingen den Hof Hau, zwischen Mauwenheim und Albisheim, worüber er die Vogtei besaß, wogegen dieser versprach, lebenslänglich Burgseß auf Tannenfels zu thun, wurde selbst aber 1365 von Erzbischof Kuno von Trier mit 600 kleinen Goldgulden beliehen, um dafür des Erzstifts Mann zu sein. Ueber 100 Malter Kornrente um 600 Gulden, die er demselben Erzbischof, bevor er zu solcher Würde gelangt war, aufgetragen hatte, stellte dieser 1376 eine Urkunde aus, wodurch alle darauf bezüglichen, verloren gegangenen Papiere mortificirt wurden.

Seine Residenz war in Kirchheim, das er, nachdem Philipp von Bolanden, Herr zu der alten Beymburg, ihm seinen Theil daselbst verpfändet hatte, zum größten Theil besaß. Karl IV erhob das Dorf durch Urkunde, gegeben zu Frankfurt am 1. Febr. 1368, zur Stadt, indem er ihm darin erlaubte, „daß er sein Dorf Kirchheim, im Mainzer Bistumb gelegen, mit Buwen, Muren, Graben, Turnen, Pforten, Erckern und Anderm vesten möge und eine Stat daraus machen ewiglich.“

1370 am 6. Oct. schenkte er dem Bruder Paul, Prior und Provinzial der Brüder St. Pauls (des Eremiten) in deutschen Landen die Kapelle St. Jakob mit Haus, Hofstatt, Wald und Feld, „gelegen unter uns by Dannenfels uf dem Dunersperg, als weit und breit der alte Graben darum es einbeschlossen hat“, belehnte 1371 die Wittwe Eberolds von Braubach mit einem Gute zu Oberwesel, solches zu empfangen und zu vermannen mit einem zum Schilde geborenen Manne, und ließ sich 1372 von dem Wildgrafen Friedrich von Kyrburg ein Viertheil an der Veste

Wöllstein verpfänden, weshalb er 1373 am 27. März mit dem Wildgrafen Otto den Burgfrieden daselbst abschloß. Andere Verpfändungen, die ihm in dieser Zeit gemacht wurden, waren von Seiten des Raugrafen Heinrich von Altenbaumburg der Brunnenhof zu Mauchenheim, ein Theil des Gerichtes daselbst, sowie der raugräfliche Theil an Wöllstein, Gondrumsheim (Gundersheim) und Densheim (Enzheim), sowie Seitens des Wild- und Rheingrafen Münsterappel und Oberhausen. Dabei kaufte er auch von seiner Schwester Kunegunde und deren Gemahl Graf Ludwig von Rieneck den diesen angehörigen Theil am Dorfe Wöllstein, worauf jene von ihrem ersten Gemahl, dem Raugrafen Wilhelm, bewittumt worden war. Abt Rorich von Maximin als Lehensherr gab dazu seine Einwilligung auf Sonntag Reminiscere in der Fasten nach Trierischer Gewohnheit 1375, d. i. 9. März 1376.

Pfalzgraf Ruprecht der Aeltere belehnte ihn und seine Lehenserben, in deren Ermangelung seine Tochter Lyse und deren Lehenserben, im J. 1376 zu rechtem Mannlehen mit der Hälfte der Veste und Burg Boland, welcher Theil im J. 1359 von Philipp von Bolanden dem Pfalzgrafen als Lehen aufgetragen und nun durch Philipps Tod heimgefallen war.

Ein bedeutendes Acquisit machte Graf Heinrich durch den Ankauf der Herrschaft Stauf (südöstlich vom Donnersberg). Dieselbe gehörte den Grafen von Zweibrücken und war von diesen durch die Heirath Heinrichs II (+ 1282) mit Agnes Gräfin von Eberstein, Tochter Eberhards Grafen von Eberstein und der uns bekannten Adelheid von Sayn, erworben worden. Graf Eberhard II, letzter Graf von Zweibrücken, verkaufte an den Grafen Heinrich II von Sponheim am 2. Sept. 1378 zuerst um 8500 Gulden die Hälfte der Burg und Herrschaft Stauf, nämlich: „die Feste und Borg Stauff mit allem Buwe an Tornen, Husern, Kasten (?) und Kellern, Vorburge, ußen und innen, unden und oben, wie das gelegen ist, gleich halb. Und dazu all die Herrschaft zu der vorgenanten Burge und Festen gehorent, es sy an Mannen, Burgmannen, Mannlehen, Burglehen, Kirchensätzen oder ander Lehen, an Lande, Lude, Closteren, Dorferen, Fautien,

Gerichten, Frevel, Atzungen, Herbergen, Diensten u. s. w., auch gleich halb." Beide Besitzer, Graf Eberhard und Graf Heinrich, schlossen darauf 1370 den Burgfrieden von Stauf, und Bischof Eberhard von Worms gab zu dem Verkauf rücksichtlich der von ihm lehenrührigen Gerichte zu Roxheim, Babenheim, Horchheim, der Wein- und Hafergülten zu Pfiffligheim und Hochheim, wie der Weis- und Pfenniggülte zu Worms 1382 seine Einwilligung. Die andere Hälfte verpfändeten die Zweibrückischen Eheleute am 19. Febr. 1383 dem Grafen Heinrich und befahlen allen ihren armen Leuten, Thurmknechten, Pförtnern, Wächtern und andern Knechten zu Stauf, wie in den Gerichten aller ihrer dazu gehörigen Dörfer, dem Grafen Heinrich zu schwören und zu huldigen, änderten aber auch diese Verpfändung fünf Jahre später, 1387 am nächsten Donnerstag nach Sonntag Oculi Metzer Styls, d. i. 5. März 1388, in einen förmlichen Verkauf um, so daß nun Graf Heinrich Burg und Herrschaft als vollständiges alleiniges Eigenthum besaß.

Er wurde 1380 von dem Pfalzgrafen Ruprecht dem Aeltern mit zwei großen Turnosen am Zoll zu Caub belehnt, war 1376 den 10. Jun. Zeuge in einer zu Frankfurt gegebenen Urkunde Karls IV, 1381 bei denjenigen Herren, welche im Landfriedensversuch von Frankfurt genannt werden, und am 2. Oct. desselben Jahrs mit Pfalzgraf Ruprecht I, dem Grafen Simon von Sponheim und Grafen Johann von Nassau ein Angriffsbündniß gegen Ruprecht von Nassau schlossen, wurde 1383 am 5. Oct. vom Pfalzgrafen Ruprecht I und dem Burggrafen Friedrich V von Nürnberg zum Rathmann in der strittigen Angelegenheit des Erzbischofs Adolf von Mainz mit dem Landgrafen von Hessen und dem Grafen Heinrich VI von Waldeck erkoren und half 1386 am 1. Aug. zu Mergentheim verschiedene an ein Schiedsgericht gewiesene Streitpunkte schlichten.

Im J. 1383 gewann er den Reinfried von Reipoltskirchen durch Belehnung mit 10 Gulden auf seiner Beede in Kirchheim zum Manne, erwarb 1385 von dem Raugrafen Heinrich den Hof zu Mauchenheim und von dem Wildgrafen Gerhard von Kyrburg Weingüter zu Altbaumburg, 1387 von der Raugräfin

Agnes zu Neubaumburg pfandweise die Dörfer Böhel, Rechtenbach und Schwanden, belehnte 1391 den Ritter Beymund von Dalsheim mit einem Viertel an Dorf und Gericht zu Westhofen und schloß am 15. Aug. desselben Jahres einen Vertrag zu gegenseitiger Hülfe mit den Grafen Friedrich und Emich von Leiningen.

Graf Heinrich II war vermählt mit Adelheid, Tochter des Grafen Johann von Katzenelnbogen, und hatte aus dieser Ehe nur eine einzige Tochter, Elisabeth, welche sich mit dem Grafen Krafft von Hohenlohe vermählte. Da auch dieser Ehe nur eine Tochter, Anna, entsproßte, welche mit dem Grafen Philipp I von Nassau-Saarbrücken vermählt wurde, so gingen auf dieses Haus die sämmtlichen Besitzungen Heinrichs über und blieben bei demselben bis zur Besitznahme des linken Rheinufers durch die Franzosen.

Er starb im J. 1393 zwischen dem 25. März, an welchem Tage (auf unser Frauen Klebeltag) er noch eine Urkunde des Grafen Philipp zu Nassau und Saarbrücken besiegelte, und dem 17. Mai, wo König Wenzel das durch seinen Tod erledigte Lehen Kirchheim dem Grafen Emich von Leiningen verlieh, und fand seine Ruhestätte in der Kirche zu Kirchheim, wo sein Grabstein die Inschrift hat: Anno Dni. millesimo tricentesimo nonagesimo tertio .. obiit Dns. Heynricus comes de Spanheim. Zu seinem Gedächtniß sowie zu ihrem und der Ihrigen Heil stiftete die Wittwe Adelheid im J. 1397 die Altäre St. Johannes des Evangelisten und der Maria Magdalena in der dortigen Kirche, die auch ihre Asche bewahrt. Ihr Todesjahr ist nicht bekannt, denn auf dem Grabstein ist nur noch zu lesen: Anno M . . . . XIII Kal. Septembris obiit Adeleidis de Katzenelnbogen.

Das Archiv zu Idstein bewahrt aus dem handschriftlichen Nachlasse Kremers ein Verzeichniß der Lehensleute des Grafen Heinrich, welches zwischen 1370 und 1389 angefertigt wurde und außer dem factischen Lehensbestande auch noch darauf bezügliche ungedruckte Urkunden seines Großvaters Heinrichs I enthält. Köllner hat einen Theil dieses Verzeichnisses auszugsweise, wie es ihm passend schien, in seiner Geschichte der Herrschaft Kirchheim-Boland und Stauf veröffentlicht; es enthält dieser Abdruck

jedoch so viele Fehler in den Namen, daß ich, neben der Unvollständigkeit, schon deshalb und bei der Wichtigkeit für Orts- und Personennamen eine genaue, von mir genommene Abschrift nebst den Urkunden hier mitzutheilen im Interesse der historischen Wissenschaft für gerechtfertigt halte. Das Verzeichniß führt den Titel: Descriptio Vassallorum Heinrici comitis Spanheimensis. 1370. Ex Orig. perg. archiv. Nassov. communis. Die vorgesetzten Ziffern und die heutigen Ortsnamen, so weit ich solche ermitteln konnte, sind von mir hinzugefügt worden.

„Wann eyn Geslichithe zu get, daz ander zu kumt, darumb werdent alle Ding virgeßin, die da nit werdent beschriben, darumb han wir Graue Heinrich von Spanheim daz besorget vnsern Nachkommenden vnn Erben zu kunden vnn zu beschriben die Gude vnn Lehin die von vns zu Lehin rurrent, vnn die Mannen, die vnser Mannen sint, vnn wart diz Buch anegehoben in dem jare da man zalte nach Cristes gebort drizehin hundert iar vnn sibenzig jar des ersten Mitwochin nach sante Georgen dag.

1. Zum ersten ist von vns Graue Heinrich von Spanheim zu Lehen Leyen (1) die borg, vnn alle die Gemeiner da sint, die sint dauon vnser Mannen.

2. Item rurt von vns zu Lehen Liebenstein (2) die Borg, vnn alle, die da Gemeiner sint, die sint dauon vnser Mannen.

3. Item Iwan von Waldecke vnn Johan Ring von Beckelnheim sin Eidem hant von vns zu Lehen Stebenshusen (3) daz gerichte halben, zwanzig Malter Korns Binger Maße, die horent darin. Item III Lorcher Malter Haber darzu. Item VIII Pfunt Geldes darzu. Item LVIII Cappen vnn Hunre. Item eyne Wesen nyden an dem Dorfe, die genant ist der Bruel.

4. Item hat Henchin Bomeßer vnn sin Bruder von vns zu Lehen den Zehinden, den sie hant zu Rodensheim (4).

5. Item Bechtolf von Ingelnheim vnn sin Bruder Hern Philips selgin Sone hat von vns zu Lehin den walt zu Ingelnheim (5) vnn den Hoff halben zu Ingelnheim.

(1) Leyen, Kr. Kreuznach. (2) Liebenstein bei Bornhofen, Amt Braubach, Nassau. (3) Stephanshausen, Amt Rüdesheim, Nassau. (4) Rüdesheim. (5) Ober-Ingelheim, Rheinhessen.

6. Item Richart Lymelzum Ritter von Lewensteyn ist vnser Man vnn hat von vns zu Lehen daz seste Deil des Zehenden zu Spiesheim (1) vnn zehin phunt Geldes von eym Vorglehen zu Dannenfels (2), gelegen uff eym wingarten zu Randeck (3) vnn uff eym acker auch gelegen zu Randeck by sim Hofe.
7. Item Dam von Prumheim hat von vns zu Lehen Marhofen (4) Faudie vnn anders waz er da hat, vnn ist sin Nefe Grimeßer von Prumheim sin Gemeyner.
8. Item Hartmann Huser der hatte von vns zu Lehen waz er zu Marhofen hatte, daz hat er mit vnserm willen verkauft Damen von Prumheim, daz sal Dam vorgenannt von vns zu Lehen han, als die Briefe sagent, die er von vns daruber hat. Vm daz wir diz Hartman Huser verhingit han zu verkauffen, so hat er vns bewiset zu Kirchdorf uff sin eygin vnn hat sin elich Husfrau uffgegeben mit namen anderthalb Huben, da weder sine Besten noch sine Besten (? soll wohl Schlechtesten heißen), vnn VII Morgen Wingarten aldaselbes vnn han daz Schultheiz vnn Scheffen vnn das Gericht gewiset alda mit dem eide, daz daz vorgenant Gut also gut ist als firdehalp hundert phunde Heller oder beßer. Wanne auch daz Gut zu Marnhofen also virkaufft wart, hie by ist gewest mit Namen Hartman von Veldersheim Ritter vnn Dam von Prumheim edelknecht als wir in auch befolin hatten, vnn hant diz gesehn vnn gehort, als vor geschriben ist, vnn hant dise Uffgabe vnn Bewisunge also von vnser Geheiß wegen inpfangen vnn sprechent daz uff ir eide, die sie vns gesworen hant, daz sie also hieby sint gewest.
9. Item Hern Heinrich Surre, Bruder von Hern Heinrich Surre, Kynder hant von vns zu Lehen den Wingarten zu Rocher (5) halber, der da heißt der Eldich.
10. Item Simon von Ulfersheim hat von vns zu Lehen funf

---

(1) Spiesheim, Kreis Oppenheim, Rheinhessen. (2) Tannenfels am Donnersberg. (3) Randeck bei Kaiserslautern, Rheinpfalz. (4) Marnheim bei Kirchheimbolanden? (5) Rochern, Amt St. Goarshausen, Nassau.

Morgen Ackers in Winoltsheimer (1) Marke, stoßet mit eym orte uff die Mule neben dem wege, der da get in die Mule, nedewendig des weges naher Friesinheim (2).

11. Item Wernher Nal vnn Wilhelm Nal sin Bruders sel. son hant von vns zu Manlehen ir Gut vnn Hof, gelegen in dem Dorf zu Albesheim (3) vnn darzu alle die Ecker vnn Wingarten, die sie itzunt da hant im Dorfe oder im Felde, vnn darzu alle die Gute, die sie hant, die gelegen sint in dem Hof zu Albesheim, hersucht vnn vnhersucht, vnd wer iz, daz die vorgenanten abe gingen ane Lehen Libes erben, so verfallent Hus u. s. w. vnsern Erben oder dahin von Rechtswegen sie sollent fallen.

12. Item Eberhard von Udenheim hat von vns zu Lehen eynre Wingarten, der lit oben an dem Dorfe zu Spie (4), der da heißet der Kesel.

13. Item Werner von Heppenheim hat von vns zu Lehen zu Erwiz Bodenheim (5) uff dem Holzkorn XII Malter Habern Binger Maße vnn etwas minner, vnn also manege zwe Gerbe Habern vnn also manig Hun von ie anderthalbe Malder Habern.

14. Item Heinrich von Wißen Herrn Diether Son von Wißen hat von vns zu Lehen das Gericht zu Wisen (6) vnn darnach die gemeynre Zehenden die ir von sine Gemeinre hant auch von vns vnn sin Gut daz nieman Zehnden gibit den zu red sinre Aldern.

15. Item Heinrich von Lorche ist vnßer Man von dem Dorfe Schornsheim vnn hat dazu von vns zu Lehen ein Bachus (Backhaus) zu Schornsheim (7).

16. Item Peter Hubreriz hat von vns zu Lehen VIII Malder Korn Geldes falnde zu Lubescheit (8).

17. Item Thomas von der Ar hat von vns zu Lehen zu Odernheim mit Namen II Morgen Wingarts an sande

---

(1) Weinoldsheim, Kreis Oppenheim. (2) Friesenheim, Kreis Oppenheim. (3) Albisheim bei Kirchheimbolanden. (4) Osterspai, Amt Braubach, Nassau. (5) Erbesbüdesheim, Kreis Alzei. (6) Oberwiesen bei Kirchheimbolanden. (7) Schornsheim, Kreis Oppenheim. (8) Lauschied bei Meisenheim?

Petersberg bei Odernheim vnn XI Vnze Heller Geldes vnn IX firnzel (Virnsel) Korn uff des Kuniges Zinsen zu Odernheim (1).

18. Item Peter von Suffersheim hat von vns zu Lehen IX firnzel Kornes vnn IX Vnze Heller Geldes uff den Kuniges Zinsen zu Odernheim.

19. Item Henchin von Giespesheim hat von vns zu Lehen LXXII Morgen gelegen in der Marcke zu Giespesheim (2).

20. Item Rudolf von Ausenbruch hat von vns zu Lehen den Zehenden, der ym fallende ist in dem Dorfe zu Welgiesheim (3) von Win, von Korn vnn — nit vzgesondert.

21. Item Wernher von Russingen vnn Jeckeln sin Bruder hant von vns zu Lehen das Bachus zu Russingen (4), vnn XIII Morgen Ackers an dem Heseler zu Russingen, vnn IIII Morgen wieß nieder an dem Dorffe zu Russingen.

22. Item Peter Borcgraue Hern selge Peters Borcgraue zu Bechtelsheim (5) hat von vns zu Lehen XV Morgen Ackers an eyner forche gelegen in Alsheimer (6) Marck gefor Hern Truschele eym Ritter.

23. Item Henchin Beckelnheymer hat von vns zu Lehen Morgen die zu Niederolm (7) gelegen sint, zum erstre eyn zweiteil zu Bretzinsteyn (8) uff Hern Ebirhard von Scharpinstein, vnn II Morgen an dem breiden Zornheimer wege geforn Hern Herbort Riegen, vnn IX firteil an den Steyngruben gefor Henchin Bubenheymer, vnn II Morgen an Druseborner flotz gefor Junefrau Lisre, vnn II Morgen vnn I firteil an dem Sauwelnheimer (9) wege gefor Henchin Gauwer edelknecht. Item in daz ander velt zum ersten II Morgen an des Obersheimer wege gefor der Rorheimern, vnn eyn zweideil zu Eselborn (10) gefor Henchin Gauwer, vnn eyn firteil zu Holdert gefor dem

---

(1) Gauodernheim, Kreis Alzei. (2) Gabsheim, Kreis Oppenheim. (3) Welgesheim, Kreis Alzei. (4) Russingen bei Göllheim, Rheinpfalz. (5) Bechtoldsheim, Kreis Oppenheim. (6) Alsheim, Kreis Worms. (7) Nieder-Olm, Kreis Mainz. (8) Bretzenheim bei Mainz. (9) Niedersaulheim, Kreis Oppenheim. (10) Esselborn, Kreis Alzei.

Perrer, vnn III Morgen hinder die Lo uff Peter Swap, vnn eyn zweiteil an dem krummen gewande zu Holdre.

24. Item Rudolf Blafeder hat von vns zu Lehen IIII Malder Korns von dem obersten Hof zu Meruldes (1), vnn V Malder Korns von dem nidersten Hofe zu Meroldes, vnn VII Gense VIIII Hunre vff demselben Gude, vnn zu Mittelahre I Malder Korns vnn II Gense IIII Hunre, vnn XVIII Malder Korns uff zwein Hofen Sifrits by eynander gelegen sint, vnn V Gense vnn X Hunre auch gelegen uff denselben Hofen vnn X phunt Geldes auch von denselben Guden.

25. Item Giselbrecht Lewe von Steynfort Ritter hat von vns zu Lehen den Zehenden zu Großen Linden (2) eyn firteil vnn waz darzu hort.

26. Item Jacob von Udenheim hat von vns zu Lehen in der Marck zu Udenheim (3) XV Malder Korns, die vallent vz dem zehienden Huiffen, der Hern Heinrichs von Rudesheim ist, die er im git, vnn das fierteil an dem Zehenden zu Malbern (4).

27. Item Wernher von Russingen hat von vns zu Lehen ein Bachus zu Russingen vnn sibendzehin Morgen Ackers vnn anderthalp Morgen Wisen zu Russingen, als er wonet.

28. Item Gilbricht Lewe Ritter der jongeste von Steynfort hat von vns zu Lehen den Zehenden zu Großen Linden halben.

29. Item diz sint die Lehen die Her Lamprecht von Schonenborg von vns hatte vnn die sin Bruder nu von vns hat, zum ersten ir deil zu Leubersheim (5) mit allem Rechte, daz darzu hort, vnn soliche Lehen als Merbodo von Schonenborg, den man nent von Schornsheim, von vnsern Aldern zu Lehen hatte, vnn sie in Gemeinschafft mit Merbodo da inne geseßin hant, vnn auch nemelich den Kirchensatz in dem Dorffe Leubersheim mit allem Rechte

---

(1) Mörlen bei Friedberg? (2) Großenlinden bei Gießen. (3) Udenheim, Kreis Oppenheim. (4) Malborn, Kreis Bernkastel? (5) Waldlaubersheim, Kreis Kreuznach.

daz darzu horet, vnn VIII Morgen an den Bunden Ecker, an Vrone Wingarten II Morgen vnn eyn halpe firteil, vnn vnder dem Nuwen (Wege fehlt) eynre Morgen, der heißit der kortze Morgen, vnn oben an dem Nuwen wege eyn Zweiteil, in der Bruel die Zweiteil, in der Kudreholde II Morgen an zweyen Stücken, ein Zweiteil in der alden Borg, an dem Leiden Acker I Morgen. Diz sint Wingarten. Die vorgeschrieben Gude hat Zorn von Schonenborg itzunt von vns inpfangen.

30. Item Gotfried von Nacheim hat von vns zu Lehen eynre Hof von firzig Morgen Ackers gelegen in dem Dorf vnn Marck zu Niderolm.

31. Item Fait Gipshorns Son hat von vns zu Lehen daz Vierteil an dem Vihezolle zu Bingen vnn von iedem Brotdische 1 Heller zu ierlichen firzehn Dagen.

32. Item Antilman von Grasewege hat von vns zu Lehen zweihundert phunt Heller, die Frauwe Lippmut, sin eliche Husfrauwe, von vns hatte, der vnser fater selge Graue Philipp von Spanheim die Gnade hatte gedan, daz sie Her Wintze Kriecheler selge ir forderste Man daruff bewidmit hatte, nu wir ym auch die fruntschafft gedan vnn han si ym geluhen sin Lebtage, vnn wan er nimer ist, so soln wir oder vnser Erben vnser recht darzu han, als ferre wir billiche solln.

33. Item Her Salentin von Sauwelnheim hat von vns zu Lehen sin deil des Zehenden zu Morsheim ([1]).

34. Item Johan genant Schraz hat von vns zu Lehen das dritedeil von fire firzig Morgen Ackers in der Marck zu Winoldesheim ([2]) vnn das dritte deil von dem halben deile der wisen, die da heiset der Bruwel, vnn funf Morgen Ackers auch in der Marck zu Winoldesheim.

35. Item Wigand von Dienheim mit dem eynre Auge hat von vns zu Lehen das Dorf vnn Gerichte zu Frisenheim ([3]) vnn die Zehenden vnn die Pastorie.

(1) Morschheim bei Kirchheimbolanden. (2) Weinolsheim, Kreis Oppenheim. (3) Friesenheim, Kreis Oppenheim.

36. Item Hermann Hirte von Sauwelnheim hat von vns zu Lehen firzig phund Heller vnn sol vns di bewisen uff sin eygen gut.

37. Item Rolle von Bingen hat von vns zu Lehen eyn firteil von dem Zehenden zu Britzenheim (1).

38. Item Johan von Deckelnheim Ritter hat von vns zu Lehen in dem Dorfe zu Keldebach (2) falnde an Zinsin vnn an andern Gefellen daz sich drischt zu hauff gerechnet an zehin achteil Korns franckeforter Maßes vnn dru Hunre oder fire vnn etwanne eyn Bestehaubt.

39. Item Cuntzchin Steynhenner ist vnser Man vnn hat von vns zu Lehen II Morgen wingartes one eyn firteil, IIII Morgen Ackers vnn I Morgen wingarts vnn eyn halb firteil.

40. Item Heinrich von Rodinsheim hat von vns zu Lehen der Hauffen eynre der fier fallent von dem Zehinden zu Udenheim (3), vnn gibet vz dem firden Hauffen funfzehin Malter Hern Peter vnn II Malter dem Perrer.

41. Item Wolff von Blafelden hat von vns zu Lehen, waz er hat zu Rifrides (4) im Dorffe vnn im Felde.

42. Item Diederich von Hademar vnn Jutte sin eliche Hausfrauwe hant von vns zu Lehen soliche gut, als zu Bodendorf (5) in dem Gericht ligent, als von Zehinde wegen beide von Korn vnn win groz vnn kleine, die Wernher, Bartholomeus seligen Sone von Irmenach von vns zu Lehen hatte, on den Kirchensatz den beheldet Wernher vorgenant.

43. Item Arnolt Keßel von Sarmßheim hat von vns zu Lehin sin Deil an dem Zehinde zu Ippenßheim (6) an wine vnn an Korn, vnn ist sins Deiles zwo zal.

44. Item Philips Meisewin hat von vns zu Lehen sin Deil an dem Korn vnn win Zehinden zu Mandel (7), vnn ist gefallen vf Hern Spessart, vnn ist daz halb Deil des

---

(1) Bretzenheim bei Kreuznach. (2) Kellenbach, Kreis Simmern? (3) Udenheim, Kreis Oppenheim. (4) Soll es vielleicht heißen Sifrides, und wäre Sifersheim, Kreis Alzei? (5) Bodendorf, Kreis Ahrweiler, Reg.-Bezirk Koblenz. (6) Ippesheim, Kr. Alzei. (7) Mandel bei Kreuznach.

Zehenden an win vnn frucht, das ander halb teil horet zu der Pastorie, die auch von vns rurt vnn Ziemer Spanheim hait.

45. Item Frauwe Katherin von Brubach Hern Eberolds selge Widewe von Loritze vnn ir Erben hant von vns zu rechtem Erblehin, des si auch Briefe von vns hant, eyn Huß vnn eynre Hof vnn eynre Garten, die gelegin sint in der Stat zu Wesele (1), die nach Prufe als gut oder beßir sint dan dru hundert Gulden.

46. Item Winant Schenck Ritter von Liebensteyn hat von vns zu Lehen soliche win gulde vnn gut, die da vallende sint zu Hasemanshusen (2) in Dorf oder in velde, wie die Gude oder Gulden geheißen sint in allre Maße, als sie sin selge Swegerfrauwe Luckart Slagwinne von Lorch von vns zu Lehin hatte.

47. Item Jacob von Kaldenfelß hat von vns zu Lehin sin Deil an dem Zehinden zu Lonsheim (3).

48. Item Her Heinrich Surre Swager hat von vns zu Lehin Weynbach (4) eyn Dorff vor der Höhe.

49. Item Sifrit von Dienheim vnn sine Gemeyner hant von vns zu Lehin das Gerichte vnn Faudie vnn den Kirchensatz zu Friesinheim vnn den Zehinden daselbis zwei Deil, vnn ein Pastor daz dritte Deil.

50. Item Schornheim daz Dorf mit sinre Zugehorde get von vns zu Lehen vnn soln wir davon han ses Manne, die zu Schilde geboren sint. (Vergl. S. 736.)

51. Item Ebirhart Herbest von Winoldesheim hat von vns zu Lehin IX Morgin vnn aber IX Morgen im erze felt. Item in daz ander felt die Bunde. Item daby II Morgen. Item die Bruel niden an dem Dorffe. Item eyn zweiteil wisin in dem Dorfe. Item XVIII Snider (Schnitter). Item eynleftige Lude in dem Dorfe. Item V Morgin, vnn daz hat er daz dritte deil von vns zu Lehin.

(1) Oberwesel am Rhein. (2) Aßmannshausen bei Rüdesheim. (3) Langenlonsheim bei Kreuznach? (4) Es gibt ein Weinbach im Amt Runkel, ein anderes im Amt Weilburg in Nassau. Ob letzteres gemeint ist?

52. Item Wernher von Liebensteyn Ritter der eldest, Johann von Liebenstein vnn Heinrich Beyger genant Gebruder, Winant vnn Simon von Senheim Gebruder hant von vns zu Lehin die Burg Liebensteyn vnn das Dorf Spie (Spei) vnn hant die auch Virbuntnisse vnn Briefe vnder eyn, die wir in bestediget han mit vnserem Briefe, doch sal vns noch vnsern Erben daz Verbuntnisse nummer geschadet vnn vnuerlustig vns oder vnsere Manne.

53. Item Emerich Schraz von Ulfersheim hat von vns zu Lehin X Morgen vor dem ende geforch Horbest. Item eyn zweiteil hinder der Hocker gefor der Vitzethume. Item II Morgen an dem Nikolpade gefor Horbest. Item III Morgen vf Hoinberge. Item III Morgen an dem Bechtelsheimer wege gefor Schruße. Item in dem andern velde X Morgen vorder gefor Horbest. Item III Morgen an dem Hondes Gedoncke. Item III by Wilre. Item den Bruwel halben. Item eynre Hoff bit dem Garten. Item die eynleftigen Lude die sollent sniden eynre dag uff der Bunden. Item XVIII snider halbe die stent uff Gnade. Dise hat er von vns inphangen daz dritte deil, vnn sint dise gude gelegin in der Marcke zu Winoldesheim.

54. Item Philips von Wonreberg Ritter hat von vns zu Lehin XX Morgen wise gelegin an dem Berge zu Wonenberg die man nent die wag von Zorne, vnn sebenzig Cappen Geldes, vnn V Malder Haber Geldes Wormeßer Maße, vnn zwo Gense Geldes, vnn hat mit vnserm willin vnn virhengnisse sin eliche Hußfrauwe Liepmuden uff diese Gude halbe ir Lebtage vnn nit lenger bewidemet.

55. Item Peter Log von Walheim vnn Cunrad Slitzewecke von Eppelsheim hant von vns zu Meyer Lehin, die gelegen sint zu Esinheim (1), zum erstinmale virdehalbe Morgen Wingarten an dem Mannewercke, geforch die Herren von Erbach. Item II Morgen Ackers by dem Wage gefor frauen Petzin von Husen. Item V firtil vff dem

(1) Essenheim, Kr. Mainz.

Westerberge gefor Ebirhart Isenmengir Burger zu Mentze. Item III Morgen uff Westerberge gefor dem vorgenanten Ebirharts. Item II Morgen uff Westerberge gefor den frauwen zu sante Agnes von Mentze. Item II Morgen uff der Monich hecken gefor des Aptes Bunden. Item VII virteil uff den Ruben eckern geforch Ebirhart wirt. Item VII firteil an den Ruben eckern geforch den vorgenannten frauwen von sante Agnes zu Mentz. Item II Morgen die anewender daby. Item I Morgen daby gefor den vorgenanten Frauwen von sant Agnes. Item V firteil uff Krienborne. Item I Morgen uff dem Russelnpusch geforch den wißen Frauwen von Mentze. Item den Selezehinden halben. Item XXX Schilling heller uff dem Bachuse zu Esinheim. Item II Malter Korns uff eyner Gemeinde. Item die Losunge von dem Bachuse zu Geispesheim, vnn die Losungen von dem Bachuse zu Schornisheim, die Her Antelman von Grasewege vor zwei hundert phunt hat. Item IX Vutze Mentscher pennige zu Schornßheim ußer des Aptes Zinsen zu sante Jacobe zu Mentze.

56. Item Emerich Rost Marschalck von Waldecke hat von vns zu Lehin zweihundert phund werth gudes mit namen eyn Stuck Baumgarten zu Lorche vor funf vnn firzig phunt, vnn sin Gut zu Romlsheim (1) vor funf vnn funfzig phunt, vnn die wisen zu Bruneswilr (2), vnn uff die wise zu Sutersin auch hundert phunt.

57. Item Johan Rost von Schonenborg hat von vns zu Lehin sin deil an dem Dorffe zu Leubersheim, vnn zwene wingarten daselbes, vnn alle Notze vnn Felle, die er daselbes hat, in Dorf vnn in Felde, vnn IIII Morgen Ackers.

58. Item Antelman von Grasewege hat von vns zu Lehen zwei Backehuser, eyns zu Schornßheim, vnn eyns zu Geispesheim, vnn die obgenanten Bach Huser mogin wir oder vnser erben von dem vorgenanten Antelman oder seinen

(1) Rümmelsheim, Kr. Kreuznach. (2) Brauweiler, Kr. Kreuznach.

Erben losin, wann wir wolln, vor zwei hundert phund Heller, vnn nach der Losunge sint er oder sin erben der Manschafft von der Gude wegin ledig vnn los.

59. Item Henchin von Angsloch (Angsbach?) vnn Petze sin eliche Husfrauwe vnn ir erben hant von vns zu erbelehin die wingarten zu Leymheim (¹) gelegin an dem Rubelande, vnn die wingarten daselbes gelegin am Stockerwege, anderwerbe die wingarten zu Roseloch an dem Berge gelegin hinder dem Hus von Lichtenauwe, vnn sollen allewege eynre lehnbare Man han von den vorgenanten Guden.

60. Item Fritze Hilgin (Hilchen von Lorch) vnn sin Bruder hant von vns zu Lehin die Borg, die da heisit Hausborg in Lorcher (²) Marck.

Item die Zehinden von Obirkestern (³) halber hat von vns zu Lehen . . . . . (leere Stelle).

61. Item Her Emerich von Ingelnheim hat von vns zu Lehin eynre Flecken waldes gelegin ubir Ingelnheim dem Dorf, daz man heisit den Westenberg (⁴), vnn zwo zal an eynre Mulen gelegin nedewendig an dem Dorffe zu Ingelnheim uff der Selsin (⁵).

62. Item Johan von Dannefels hat von vns zu Lehin eyn dritte deil an dem Zehenden zu Rodersheim (⁶) by Crutznach, vnn eyn phund Geldes zu Harkesheim (⁷), vnn hat von vns zu Borglehin zu Bolande sezehin Morgin Ackers, vnn eyne wese am Osterberge by Rodersheim (⁸) by Bischeim (⁸), davon han ich alle iar funf Malder Korn Geldes vnn drittehalp phunt Heller. Anderwerb hat er von vns zu Borglehin zu Lychtenberg daz Hus vnn den Garten, die Blickesauwe, vnn die Grinwiese in Muda (⁹) vnn eyne wese zu Husen (⁹) neder Lychtenberg.

(1) Leimen bei Heidelberg, wo die von Bolanden begütert waren. (2) Lorch am Rhein. (3) Oberkestert, Amt St. Goarshausen. (4) Der Westerbergerhof bei Oberingelheim. (5) Das Flüßchen Selz. (6) Rüdesheim bei Kreuznach. (7) Hargesheim, Kr. Kreuznach. (8) Rüdersheim und Bischheim bei Kirchheimbolanden. (9) Niedermodau und Niedershausen, Kreis Dieburg, Provinz Starkenburg.

63. Item Diederich Karle hat von vns zu Lehin one fier heller funf schillinge heller Geldes, die sint alle iar fallende zu Spiesheim vnn heisint Schrimpeszinse, vnn hat auch von vns die halbe Vorcberg zu Winoldesheim.

64. Item Diele von Vbenheim hat von vns zu Lehin selp seße vnser Manne, das Dorf zu Schornsheim vnn daz Gerichte vnn Marcke vnn Waßir vnn Weide, vnn waz darzu horet hersucht vnn vnhersucht.

65. Item Henchin von Geispesheim hat von vns zu Lehin sebenzig Morgen, die da gelegin sint in der Marcke zu Geispesheim.

66. Item Peters Son von Vlfenheim hat von vns zu Lehin VI Malder Korn Geldes, vnn eyn phunt Geldes zu Heimersheim (1) uff dem Gerichte.

67. Item Her Emerich von Ingelnheim hat von vns inphangen den wald, der da heiset der Westerberg, gelegin ober Ingelnheim, wan er von vns rurt.

68. Item Frederich Rudolfes selgin Sohn zu Schonenborg hat von vns zu Lehin den Zehinden zu Leubersheim (2) ho vnn nider, hersucht vnn vnhersucht, vnn in denselben Zehinden hort der Zehinde zu Strumberg (3) uff dem Haus, der auch von vns rurt, vnn waz Ecker vnser Her der Herzoge in demselben Zehinden hat ligen, die zehint nit, daran vns von vnsen Mannen nit gliches geschieht. Uff dieselben Zehinden hat Frederich vorgenant sin wip Bitzela Hern Ebirharts dochter von Scharpinsteyn bewidemt mit vnserm willen vnn verhingnisse, vnn wann sie numer ist, so sollen die Zehinden widerfallen an die stat, da sie von rechtswegin hin sollen fallen.

69. Item Lodewig von Tholey hat von vns zu Lehin eynen Zehinden vnn ander gut gelegen zu Wiler bey sante Katherinen, daruff hat er Demut Jacobs Tochter von Kempte sin eliche Husfrauwe bewidmit mit vnserm willen,

---

(1) Heimersheim, Kreis Alzei. (2) Waldlaubersheim, Kreis Kreuznach. (3) Stromberg, Kreis Kreuznach.

vnn wan sie numer ist, so sollen die Gude wieder fallen an die Stat, da sie von rechtes wegin hin sollen fallen.

70. Item Her Fredrich von Montfort Ritter hat von vns zu Lehin sin deil an dem Gerichte zu Littewilr (1) mit siner Zugehorde.

71. Item Wilhelm von Altzei hat von vns zu Lehin eynen Garten vnn eynen Hoff gelegin in der alden Stat zu Altzei, stoßint an Hern Gerhard Stoßel, dragent alle Jar funf phunt oder ses phunt Geldes.

72. Item Her Heinrich von Stege Ritter vnn Johan Brubach hat von vns zu Lehin zu Berstat (2) uff der Hofe an dem Zehinden daz seste deil mit zugehorde XI Dorfer, vnn den Kirchensatz daselbes daz seste deil.

73. Item Diether Knebel Ritter hat von vns zu Lehin eynre wingarten uff dem Rine gelegin zuschen Heimbach (3) vnn Dyppach (3) by den Hern von sante Peters acker (3), der da heißit daz gut ende.

74. Item Franck von Hohensteyn vnn sine Ganerbin hant von vns zu Lehin den Zehinden groß vnn klein glich halben zu Zorn (4) uff dem Eynriche vnn sint davon vnser Manne.

75. Item Conrad, Henne vnn Rudeger Goßer von Rodensheim Gebruder hat von vns zu Lehin eyn halp fuder wines Binger Maße in der Probestien zu Rodensheim (5). Item zu Gisenheim (6) in dem Zehendenhofe VI Fuder wines Binger Maße. Item zu dem nuwen Hoffe zu Bingen by Erbach eyne Bunde halbe (d. h. wohl bei dem Erbacher Hof zu Bingen).

76. Item Henne von Zoppenheim vnn Gerhard vnn Heinrich von Heppenheim, sine Gemeyner, hant von vns zu Lehin ire deil an dem Zehinden zu Morßheim (7).

77. Item Arnold von Engers Ritter hat von vns zu Lehin

---

(1) Lörzweiler, Kreis Oppenheim. (2) Bärstadt, Amt Langenschwalbach, Nassau. (3) Niederheimbach, Rheindiebach, Petersackershof bei Niederheimbach, sämmtlich im Kreise St. Goar. (4) Zorn, Amt Langenschwalbach, Nassau. (5) Rüdesheim am Rhein. (6) Geisenheim am Rhein. (7) Morsheim bei Kirchheimbolanden.

daz dorff vnn daz Gerichte halben zu Norbach (1) vnn alle Herschafft vnn Baudie an Waßer vnn Weide vnn Wiltbennen glich halp daselbes, vnn ist dauon vnser Man.

78. Item Diederich von Liebenstein Wepeling hat von vns zu Lehin sinen deil zu Liebenstein vnn zu Osterspeie vnn hat auch von vns das dorf Stebishusen (2), als iz sin Vater selger inne hatte.

79. Item Peter Kemmerer hat von vns zu Lehen siben Marg Geldes zu Gugenheim (3). Item zwei fuder wingeldes zu Aspiesheim (3) oder zu Dromersheim (3), die hat er virpant an Brechtele Barfuße, die auch von vns zu Lehen rurent.

80. Item Riprecht vnn Henne Riprecht von Budingen vnn Rudolf von Blofelden die hant von vns zu Lehen ir Guder zu Myroldes (4) vnn zu Mittela, vnn waz in daz gehofete ding gehort in dorfe vnn in felde hersucht vnn vnhersucht, vnn han wir Rudolf von Blofelden herleubt, daz er sine eliche husfrauwe Gelie Diethers Tochter von Selbolt uf die vorgenanten Guter bewidemit hat, vnn ist daz auch geschehin mit virhingnisse siner Ganerben Riprechtes vnn Herren Riprechtis von Bodingen, vnn wan die vorgenante Gele numer ist, so sol daz gut wider falle, da iz von rechtis wegen hin fallen sol.

81. Item Wolf von Partinheim hat von vns zu Lehin eynen Hoff zu Partenheim (5) gelegin in der hinder Gaßin, der eins was Peter Piffers vnn zwiene gartin eynen hinden, vnn eynen vorn daran gelegen. Item zwene Morgen in der korße waldstaffeln. Item drittehalben Morgen in der lange waldstaffeln. Item eynen Morgen an Wolfsheimer wege pade eyn aniwender. Item zwei zweiteil zu halben acker geuor Holen. Item eyn Morge an Laußinborner wege an den seben Morgen, die Juncfrauen Dreut sint. Item eyn Morgen wingarts zu Sulßin, die Magwin arbeidet.

(1) Rohrbach, Kreis Simmern? (2) Stephanshausen, Amt Rüdisheim.
(3) Jugenheim, Aspisheim und Dromersheim im Kreis Bingen, Rheinhessen.
(4) Mörlen bei Friedberg? (5) Partenheim, Kreis Oppenheim.

Item anderhalp Morgen wingarts uff Gußerberge zu Gerbile. Item anderhalp Maldir ewiges Korngeldes, die Leiminschroder git, vnn daz vorginant Gut hat vns Wolf vorgenant virlacht vor zwintzig vnn hundert Gulden, daz mag auch ir oder sin erben von vns losen mit zwintzig vnn hundert Gulden. Item darnach hat Wolf von Partenheim von vns zu Lehen fier ame wingeldes Kulscher Maße, die fallent jerlich in des Herzogen Keltern zu Cube (1). Item hat er von vns zu Lehen daz obere Backhus zu Schornsheim, vnn han ym erleubt, daz er sin Hussfrauwe Margreten von Danstat daruff hat bewidimet.

82. Item Albrecht vnn Henne Goßer von Spanheim hat von vns zu Lehen daz firtil an dem frochte zehinden zu Britzenheim (2), vnn die Zehinde Bundin daselbes gelegin an der Hern Bunden von Falckensteyn vnn XVIII Schillinge Heller Geldes.

83. Item Cuno von Sterrenberg hat von vns zu Lehin eynen wingarten gelegin vndin an Sterrenberg (3).

84. Item Albrecht Goßer hat von vns zu Lehin (hier scheint etwas, vielleicht das Wort „Bunden" zu fehlen) gelegin zu Britzenheim die man nent die Zehinder Bundin.

85. Item Johann Tronbaum von Wiltberg hat von vns zu Lehin eynen halben Hoff zu Dorstorff (4) gelegen by Catzinelinbogen.

86. Item Heinrich von Mannedal hat von vns zu Lehin daz ander deil desselbin Hofes zu Dorstorff.

87. Item Herbites Sohn von Wendelnsheim hat von vns zu Lehin zwe Bunden zu Wendelsheim (5) gelegin, vnn andere rechte, die darin horent.

88. Item Diedrich von Liebenstein hat von vns zu Lehin Liebenstein vnn ander Gut, die er vns nit benant hat, vnn hat vns die geret beschriben zu geben.

---

(1) Caub am Rhein. (2) Bretzenheim bei Kreuznach. (3) Burg Sternberg bei Bornhofen am Rhein. (4) Dörsdorf, Amt Nastätten, Nassau. (5) Wendelsheim, Kreis Alzei.

89. Item Wernher von Liebenstein Schenck hat von vns zu Lehin eynen halben Hoff zu Buchelborn (1) gelegen uff Spier walde, vnn waz darin hort, ez sie wisen, ecker, welder oder anders.

90. Item Wernher Schencke von Liebenstein hat von vns zu Lehin sin deil an dem Huse zu Liebenstein, vnn sin deil an dem Dorfe zu Spie an Gericht vnn faudie, an wisen, an wingarten, daz inphing Her Wernher von Liebenstein in Montbarschaft biz daz Wernher zu sinen dagin quam.

91. Item Henchin Iwan von Heimbach, den man nent Wolfesteyn, hat von vns zu Lehin, waz er zu Stebiefhusen (2) hat an Dorfe vnn Gerichte. Vnn dieselben Lehin zwiret Wolfesteyn vorgenant von Emmerich Iwan.

92. Item Her Sifrit von Wartenberg Ritter hat von vns inphangen daz dritte deil an dem Zehinden zu Udenheim, vnn uß derselben dritten deile muß man geben Jacobe von Udenheim seßehin Malder Korns.

93. Item als vorgeschriben stet, daz Wolff von Partenheim daz ober Baghuß zu Schornsheim von vns zu Lehen hat, das han wir ime die fruntschaft getan, daz Er dazselbe Baghus versezet hat mit vnserm Willen Dielen von Vdenheim Ritter für X Gulden und C Gulden, vnn mag Wolff oder sine Erben oder wir oder vnser Erben es auch wider losen vm die vorgeschribene Summe Gulden. Auch sol Diele vorgenant daz Baghus von vns vnn vnsern Erben zu Lehen haben vnn dragen alle die wile es von ime vngelosit ist. Actum anno domini MCCCLXXX primo.

94. Item Anthys von Geispisheim hat von vns zu Lehen seßehin Morgen Ackers an eyme Stucke gelegen in der Marcken zu Geispisheim naher dem felde zu Bechtolßheim an dem Bubenheymer wege geforch Locke von Walheim. Item funfzehen Morgen Ackers zu Winckel geforch Slitz-

---

(1) Buchelborner Hof bei Osterspai. (2) Stephanshausen bei Rüdesheim.

wecke. Item vier Morgen geforch der Wyden Halre. Item vier Morgen geforch Buben von Geispesheim. Item siebben Morgen vff dem andern felde geforch Hern Peter Kemmerer. Item eynen Morgen zu Putze geforch die Frauwen von Diefentail. Item anderhalben Morgen in Wersteder Marcken geforch den Heren zu sant Peter. Item vierzehn Morgen zu Gyrmesburne geforch die Heren zu sant Peter. Item zwier Morgen zu Bockrezun geforch Buben von Geyspisheim. Item sehs Morgen an dem Borne.

95. Item Syfrit von Breidenbach hat von vns zu Lehen den Zehenden halb an wyne an dem nuwen Berg zu Geylnhusen (1). Item den Korn Zehenden ganz auch an dem Nuwenberge an dem vndersten Gewende.

96. Item so hat Wygand Hawer vnn sin Swager Reissel an demselben Zehenden daz ander Teil von vns zu Lehen.

97. Item Peter Fuschen von Geylnhusen hat von vns zu Lehen dry Huben Landes Acker vnn Wiesen gelegen zu Liebeloz (2). Item eynre Schaffhoth daselbes vnn die Ecker vnn Garthen, die daran gelegen sint.

98. Item Conrad Herre von Engersche (Kremer klammert ein „Brücke") hat von vns zu Lehen den Zehenden der in beider Dorffer Gerichte gelegen ist.

99. Item Wernher Buser von Yngelnheim hat von vns zu Lehen den Westerwalt vnn den Kolerwalt zu Oberyngelenheim vnn waz Karle Buser sin Vater vormals von vns zu Lehen hat gehabt, vzgenomen siner Muder Wiedem, dazu wir vnser verhingnisse geben han mit vnserm brieffe.

100. Item Saletyn von Sauwelnheim hat von vns zu Lehen sinen Teil an dem Zehenden zu Morsheim (3), also viel des danne ist.

101. Item Bechtolff von Orseln hat von vns zu Lehen sehs

(1) Gelnhausen im Kinzigthal in der Wetterau, Kurhessen. (2) Lieblos, Amt Gelnhausen. (3) Morsheim bei Kirchheimbolanden.

Huben Landes zu Nyd ([1]) by Orsele ([2]) gelegen in dem Gerichte. Item eynen Dinghoff in demselben Dorffe.

102. Gedencke zu erfaren nach den Lehen die Hartman Huser von vns hatte.

103. Item Marckquart Kesselhud hat von vns zu Lehen zu Wambach ([3]) halbes, vnn die Gulte die dazu gehort. Item Hettenhane ([3]) halbes in demselben Kirchspil gelegen, vnn die Gulte die darzu gehort. Item den Hoff zu Dursdorff ([4]), wie der gelegen ist mit Acker vnn wisen.

104. Item Wilhelm Hessen seligen Son von Randeck hat von vns zu Lehen zehn pund Gelts, die da fallende sind zu Albesheim ([5]) vf dem Gerichte.

105. Item Johan Frischesteyn von Waldeck hat von vns zu Lehen den Zehenden zu Hasemanshusen ([6]) an der Helden geyn Vlenhusen ([6]) an dem trichte Berge, vnn sizet darinne mit yme in Gemeynschafft Rost Marschalck vnn Johan Saneck Gebruder von Waldeck.

106. Item Herman von Geispesheim hat von vns zu Lehen den wynzehenden halbes zu Vdenheim ([7]) in der Marcke. Item sehs Malder Korn Gelts.

107. Item Volgman von Sehe hat von vns zu Lehen funf Malder Korn Gelts Mentzer Mases vff eyner Molenstat vnn vff anderthalben Morgen Acker vnn Wisen obewendig der steynern Brucken zu Olme ([8]).

108. Item Rudolff zum Humbrechte Burger zu Mentze hat von vns zu Lehen vier Morgen Ackers gelegen zu Hexheim ([9]) hinder Frauwen Nesen aldem Hoff.

109. Item Sifrid Stumpe von Wintherheim hat von vns zu Lehen sybendzehen Morgen Ackers in Esenheymer ([10]) Marck vnn stoßent vf die Wag vnn ist genant des God-

(1) Nied, Amt Höchst, Nassau. (2) Oberursel, Amt Königstein, Nassau, oder Niederursel. (3) Wambach und Hettenhain, Amt Langenschwalbach. (4) Dörsdorf, Amt Nastätten, Nassau. (5) Albisheim bei Kirchheimbolanden. (6) Aßmannshausen und Aulhausen bei Rüdesheim. (7) Udenheim, Kreis Oppenheim. (8) Olm, Kreis Mainz. (9) Hechtsheim, Kreis Mainz. (10) Essenheim, Kreis Mainz.

mans Bunde. Item eynen Morgen Wiesen daran gelegen. Item vier vnn zwenzig schillinge Gelts von Cappusgarthen gelegen an demselben Stucke. Item funftehalben Morgen gelegen in Stadecker (1) Marcke in der Pertele. Item drittehalben Morgen Wiesen gelegen an denselben funftehalben Morgen.

110. Item Gorfrit von Nackheim hat von vns zu Lehen vnn sine Lehen Libeserben siebenzehen Viernzal Korngelts vnn siebenzehen Vntze Heller Gelts, gelegen vf den Cuniges Cinsen zu Odernheim by Altzey.

111. Item Johan Gosser von Rudensheim hat von vns zu Lehen sestehalb fuder wingeldes zu Gysenheim vnn zu Rudensheim vff dem Zehenden. Item sehs Malder Korn Gelts eyn drittel. Auch hat er sin Wip daruf bewidemet mit vnserm verhingnisse. Auch sitzent zwier siner Bruder mit ime daryne in Gemeynschaft fur al.

112. Item Gerlach Beltz, Henne Beltz vnn Simon Beltz hant von vns zu Lehen die Korn Zehenden zu Obern Kester (2) gelegen geyn Hirtzewilre (3) vber Ryn.

113. Item Arnold von Wunnenberg hat von vns zu Lehen zwentzig Morgen Wiesen gelegen vnder dem Berge zu Wunnenberg. Item zwie vnn sybentzyg Cappen vnn zwo Gense. Item funf Malder Hafere Wormser Maßes gelegen zu Wyhenheim (4).

114. Item Henne Jone von Lorch hat von vns zu Lehen den Gauchezberg gelegen in Lorcher Marcke.

115. Item Smutzele hat von vns zu Lehen die Gude, die vormals von vns zu Lehen hatte her Johan von Littewilre gelegen in Vlmer (5) Marcke. Zum ersten II Morgen an dem Stadecker wege geforch Emerich. Item II Morgen uf Emerich an dem Stadecker wege. Item I Morgen an dem Sauwelnheimer wege geforch Clausmorgen. Item IX firteile Ackers in dem Hirtesdale geforch Wilckin. Item uff

---

(1) Stadecken, Kreis Mainz. (2) Oberkestert bei St. Goarshausen. (3) Hirzenach, Kr. St. Goar. (4) Weinheim, Kr. Alzei. (5) Olm, Kr. Mainz.

den Loßen II Morgen geforch hern Ortliep. Item I Morgen am Lower wege, geforch hern Eberhart. Item I Morgen geforch des Scherers Kinder. Item II Morgen in dem Lor geforch die Dum Herrn. Item III Morgen by Volmars Bannen geforch hern Johans frauwen. Item I Morgen obenwendig des Lowes geforch Clas Smit. Item II Morgen an der Ebirsheimer (1) Marg geforch Smicken Kinder. Item II Morgen vnn I firteil an dem Crutzewege geforch hern Clas frauwen von Hattenheim. Item IIII Morgen an dem Crutze wege geforch Wilkin. Item III Morgen am Litwilre (2) wege geforch hern Clas Frauwe von Hattenheim. Item II Morgen am Rodelheimer wege geforch die Dumherrn. Item II Morgen an dem Ebirnsheimer wege geforch Henne Rugrauen. Item I zweiteil an dem Ebirsheimer wege geforch die Dumherrn, daz ist vnser felt. Item IX Morgen zu Bietzinsteyn geforch Hern Ebirharte von Scharpinsteyn. Item II Morgen obin am forßborn geforch Hern Ebirhart. Item II Morgen zu Dieffenachte geforch Birckern. Item II Morgen an den Mommenheimer (3) pade geforch hern Johans frauwe. Item V Morgen an Zornheimer (4) Marck geforch hern Dielen von Vdenheim. Item III Morgen an Zornheimer Marck geforch die Dumherrn. Item III Morgen an der ... (Lücke) Straße. Item III Morgen zu Aspenhelden geforch hern Claß frauwen von Hattenheim. Item V Morgen zu Hohinberg geforch frauwen Erlin. Item II Morgen uff dem Hohen Berge geforch die Dumherrn. Item II Morgen zu Komeswisin geforch hern Johans frauwe. Item II Morgen an der Birgen geforch Hern Ebirhart. Item II Morgen an dem Sulocher (5) wege geforch Hern Ebirhart. Item II Morgen vnder der Bilde geforch dem Perrer. Daz ist daz ander felt. Item II Morgen Wisen da das Duphus inne stet vnn eyn Zinshus daz daranne stet.

---

(1) Ebersheim, Kr. Mainz. (2) Lörzweiler, Kr. Oppenheim. (3) Mommenheim, Kr. Oppenheim. (4) Zornheim, Kr. Mainz. (5) Sörgenloch, Kr. Mainz.

116. Item Sibel Monxhorn hat von vns zu Lehen X Malder Korn Geldes vnn X Malder Haber Geldes, eyn fuder Wingeldes vnn VI schilling Heller Geldes gelegen zu Spiesheim.

117. Item Philips von Morsheim hat von vns zu Lehen eyn firteil an dem Holtz Habern zu Erweiß Bodensheim. Item eyne wise zu Russingen.

118. Gerhart Schenck von Liebensteyn hat von vns zu Lehen sinen deil zu Liebenstein vnn sinen deil an dem Dorffe vnn Gerichte zu Spie, vnn waz darzu gehort, vnn sinen deil an dem hof zu Buchelborne waz dazu hort. Item sinen deil an den wingarten vnder Liebenstein, vnn hat die auch von vns inpfangen.

119. Heinrich von Lyndauwe hat von vns zu Lehen daz Gerichte halben zu Husen vor der Hohe. Item eynen deil an dem winzehinden zu Hasmeshusen (1) vnn eynen Zehinden zu Scharpinstein, daz ist ein Berg heiset der Modindal.

120. Herman Mulinsteyn hat von vns zu Lehen zwo zal an dem Zehenden zu Dessichat (Desloch. Vgl. 159) vnn hat daz von vns inpfangen uff allir heilgin dag anno domini MCCCLXXX secundo.

121. Wolff vnn George von Hetzsteyn hant von vns zu Lehen daz dorff vnn Gerichte zum Noringes (2) halbez vnn den Berg genant der Noringes, vnn die welde, die dazu horent, der mit Namen eynr heißet der Kochenfels, vnn hant daz die vorgenant zwene von vns inpfangen, vnn die andern von Hetzsteyn gebruchent vnn genießent der selben guter vnn Lehen mit in.

122. Wir Graue Heinrich von Spanheim bekennen offinbar mit diesem Briefe von solicher Syben Morgen Ackers wegen zu Odernheim in der Marcke gelegen, also von vns zu Lehen hatte vnser lieber getruwer Heinrich Wolff von Spanheim Ritter, die er mit vnserm Willen vnn

---

(1) Aßmannshausen. (2) Nüring, Amt Königstein.

verhingnisse eygentlich verkaufft hat Peter Zymmerman von Odernheim, daz wir fur vns vnn vnser Erben dem obgenanten Peter vnd sinen erben die egenant Syben Morgen Ackers geeygint han vnn eygin mit Crafft diez Briefes, daz sie damidde tun vnd lassen mogen glicher wise also mit irre eygin gute vnn insollen noch wollen wir noch vnser erben sie daran nummer gehindern in deheyner wys ane alle Geuerde, want vns der obgenante vnser lieber getruwer Heinrich Wolff dargegen belacht hat achte Morgen vnn eyn vierteyl Ackers gelegen zu Bubelnheim (1) in der Marck. Vnn zu Vrkunde dieser vorgeschriben Dinge han wir Graue Heinrich von Spanheim vorgenant vnser Ingesigel fur vns vnd vnser Erben an diesen Brief gehangen. Datum anno Dni millesimo ducentesimo (sic) octuagesimo tertio feria secunda post Bonifacii. (Statt ducentesimo muß gelesen werden trecentesimo, da vor 1342 kein Wolf von Sponheim, dagegen Heinrich Wolf 1382 erscheint.)

123. Item Her Johann von Liebenstein hat von vns zu Lehen eynen wyngarten gelegen zu sante Petersberge (hier muß etwas fehlen) an Meister Diederiche Steinmetze daselbes, vnn damit han wir ym sin Lehen gebessert. Actum anno Dni MCCCLXXXII quarta feria post Katharine virg.

124. Item Fritsche Hilchin von Lorche hat von vns zu Lehen den Gauchesberg in Lorcher Marck gelegen, vnn sitzet in Gemeynschaft mit Hennen June von Lorche, der das auch von vns inpfangen hat. Datum anno Dni MCCCLXXX secundo quarta feria post Katharine.

125. Item Otte von Scharpenstein hat von vns zu Lehen eynen wynzehenden zu Scharpenstein an dem Wingartberge, daran sint sine Ganerben sine Magen vnn Vettern Sone. Auch hat vns derselbe Otte gesagt, er habe horen sagen, daz der Wingartsberg, den frauwe Sara Hern Heinrichs wip von Scharpenstein vnn ier Sone habent, auch zu Lehen von vns ge, das hant sie nit inpfangen.

---

(1) Bubenheim, Kreis Bingen.

126. Item Philips von Geroltstein hat von vns zu Lehen eyne Zehinden zu Rotrot, das ist nit vil me dan eyn Malder Korn Geldes.

127. Item Richwin von Geroltstein hat von vns zu Lehen eynen Zehinden von Rotrot. Item IX Malder Haber Gulte zu Milingen vnn etwie viel Gense vnn Hunre vnn dartzu etwas me, daz man in fragen sol.

128. Item Henne von Morßheim hat von vns zu Lehen sin deil an dem Gericht zu Wisen (1) vnn anderhalben Hauffen an dem Zehinden zu Morsheim (1).

129. Item Karle von Ingelnheim hat von vns zu Lehen soliche welde gelegen zuschen Algiesheim (2) vnn Ingelnheim vnn II Hoff zu Ingelnheim in dem Dorffe. Item V Marck Geldes zu Blenichen in dem Dorffe, vnn daz seste deil an dem Huse zu Leien.

130. Item Johan von Katzenelinbogen vnn Heinrich Sure von Katzenelinbogen hant von vns zu Lehen die wingarten gelegen zu Nochern (3) in der Marck genant der Eldich. Item darzu VIII Phund Heller Geldes zu Kircheim (4) vff der Bede. Datum anno Domini MCCCLXXX secundo quarta feria post Katharine.

131. Item Bechtolf von Wißen vnn sin Libes Lehenserwen han von vns alle die guter, die er in dem Gerichte zu Bischeim (5) hat, ez sy eygin oder erbe, nußnit vsgenommen. Auch han wir siner Muter die Gnade gedan, daz sie die Guder nach sime Dode, ob sie daz erlebete, ir Lebetage mag genießen, also daz sine Lehen Libeserben die doch vm vns vermannen.

132. Item Anthis von Monfort hat von vns zu Lehen daz dorf halben zu Littewiler (6).

133. Item Vlrich von Leyen hat von vns zu Lehen den Zehinden halben zu Welgesheim an wine vnn an Korne.

134. Item Claß Rumeschüssel hat von vns zu Lehen IIII

(1) Niederwiesen und Morsheim bei Kirchheimbolanden. (2) Gaualgesheim, Kreis Bingen. (3) Nochern, Amt St. Goarshausen. (4) Kirchheimbolanden. (5) Bischheim bei Kirchheimbolanden. (6) Lettweiler bei Obermoschel.

Malder Korngeld, fallent ierlichen vff den achtzehendin dag zu Odernheim vff des Kuniges Zinsen vnn XVI Unze Heller Geldes, fallent zu Odernheim vff dieselbe vorgenant Zinsen.

135. Item Henrich von Stege Ritter vnn Johan Brubach hant von vns zu Lehen zu Birstatt (1) vff der Hohe an den Zehendin daz seste deyl mit Zugehorde XI Dorffer, vnn den Kirchensatz daselb auch daz seste deil.

136. Item Dieberich Knebel Ritter hat von vns zu Lehen eynen Wingarthen gelegen vff dem Ryne zuschen Heynbach (2) vnn Dieppach (2) by den Herren von sante Peters Acker genant die gude Ende. (Vgl. 73.)

137. Item Vlrich von Bucheseche hat von vns zu Lehen sin teyl des Zehenden zu großen Linden (3) mit allen sinen rechten vnn Nutzen vnn sint sine Ganerben Gylebrecht Lowe von Steynfurt der eldeste vnn Gylebrecht sines vodern (? Vettern ?) Son, Erwyn sines Bruder Son, Eberhart auch seines Bruder Son Ritter, Gilbrecht vnn Sybold Gebruder Lowen von Steynfurt, vnn ist ferner Gerdrut von Calsmunt heruff bewedemet mit X vnn IIII ß Heller Wetzflarer werunge abzulosen.

138. Item Brunchin von Spanheim hat von vns zu Lehen zehen Malter Korn Gelts vnn vier Ome Wingelts gelegen zu Keberich (4). Item den Zehenden uff der von Erbach Wisen vnn den Zehenden an dem Vorberge gelegen zu Hattenheim (4). Item funff Ome Wingelts zu Rudensheim vff des Probestes Kelter von sante Victor.

139. Item Johann Reyse der alde von Mentze hat zu Lehen von myme Herrn Graue Heinrich von Spanheim ein Drytteil an eyme Zehenden, vnn sus zwinzig Morgen Ackers mynner oder me zu Appenheim (5) gelegen.

140. Item Werner Gauwer hat von vns zu Lehen zehn

(1) Bärstadt, Amt Langenschwalbach. (2) Niederheimbach und Rheindiebach, Kreis St. Goar. (3) Großenlinden bei Gießen. (4) Kiederich und Hattenheim, Amt Eltville. (5) Appenheim, Kreis Bingen.

lib. Gelts vnn acht Malter Korngelts zu Beberauwe. Item das Dorf Schaubach vnn waz darzu gehort.

141. Item Johan Kemmerer Ritter den man nennt von Dalberg hat von vns zu Lehen das Gericht zu Geispesheim mit siner Zubehorungen, die Nutzen vnn fellen, ez sy an Korn an Habern an Hunern, an Freueln oder woran ez ist.

142. Item Johan Fryschenstein von Waldeck hat von vns zu Lehen sin teil des Zehenden, der da gelegen ist zu Hasemanshusen an dem .... Berge.

143. Item Fritsche Fritsche Hilchins selgin Son von Lorche hat von vns zu Lehen daz Lehendeil Gudes, daz da ist gelegen vff dem Gauchsberge in Lorche, vnn dryffet sich daz deil jares an ein Fuder wins, zwei, dru, vier, funff oder sehes, darnach daz daz Gejere ist.

144. Item Heinrich Schraß hat von vns zu Lehen daz dritte teil an eime Hof und Garten gelegen zu Wynoltsheim. Item ein Zweiteil an XXXII Morgen Ackers in derselben Marcken zu Wynoltsheim auch das dritte teil. Item XVII Snyder gebiet (?) etliche Lüde zu Wynoltsheim, die snydent einen dag vff den vorgenanten Eckern. Item die einleftigen Lude halbe snydent auch einen dag. Item daz drytel an einre wisen heiset der Bruwel gelegen nyden an dem obgenanten Dorffe.

145. Item Cuno, Gerhard und Friedrich Schencken von Libenstein Gebruder hant von vns zu Lehen den wingard vnder Sterrinberg genant der Hupenkelre.

146. Item Gerhard Schenck hat von vns zu Lehen sin deil an Liebenstein vnn sin teil an Spey vnn IIII wingarten vnder Liebensteyn vnn Sterrinberg, eynre heißet die Achte, der andere daz Eschenbacher Stuck, daz dritte angeseße vnn daz firde der Huppen Kelre vnn darzu sinen teil Landes vff dem spitzen Steyne. Item sin deil an dem Hofe zu Buchelborn. Item den Hof zu Ackerbach (1).

(1) Hof Ackerbach bei Bernbroth im Amt Naſtätten.

147. Item Her Johan, Her Gerlach vnn Her Heinrich von Schwalbach Gebruder hant von vns zu Lehen die Zehend Kirchmis by Boschbach (1) gelegin.

148. Item Her Philipps von Wonnenberg vnn sines Bruders Son her Wernhard hant von vns zu Lehen Wunneberg vnd waz sie hant von der Herschafft von Bolanden.

149. Item Philippus de Wunenberg et Wickenandus de Lewenstein milites habent in feodum dimidium partem decime in terminis ville Friesenheim, iurisdictionem cum pastoria eiusdem ville in toto. Item ego Philippus predictus habeo in feodum tertiam partem decime in terminis ville Winoltsheim et XXX iugera agrorum in quolibet campo eiusdem ville et tres partes in castro, in auo edificatum est propugnaculum.

150. Item Nicklas Kesseler von Bingen oder von Sarmsheim ist vnser Man vnn hait von vns Zweitel (zwei Theile?) des Zehendes zu Yppensheim (2).

151. Wir Graue Heinrich von Spanheim bekennen offenbar mit dissem Brieue von solich nun Morgen Ackers wegen an eyme Stucke gelegen an Bolander wege in Kircheimer Gerichte vnn Marck, die Gisebrecht von vns zu Lehen hatte, daz wir yme verhinget han, dieselbe Lehen ygentlich zu verkeuffen Anzen vnserm faute zu Kircheim vnn sinen Erben; derselbe vnser faud vnd sine erben vns vnd vnsern erben die obgenante ygenschafft an den obgenanten nun Morgen Ackers vffgelassen vnn vffgeben hait, vnd haben wir fur vns vnd vnser Erben dieselbe Guter ime vnd sinen erben widerum geluhen zu rechtem erbelehen von vns vnd vnsern erben zu entpaen, zu haben vnd zu dragen, zu vermannen, vnd gehorsam zu sin als Man irm Herrn von solicher Lehen wegen bilche vnd von Rechtes wegen sin sollen. Vnd zu Vrkunde aller diser vorgeschriben Dinge han wir Graue Heinrich vorgenant vnser Ingesegel an

(1) Butzbach in Oberhessen. (2) Yppesheim, Kreis Alzei.

diesen Brieff dun hencken. Datum anno Dni. MCCCLXXX octauo, feria quinta ante Walpurgis.

152. Item Lamprecht Fust von Strumberg hat von vns zu Lehen sin deyl an Leyen vnd eyn drittel an eyme Zehenden an eyme Durffe by Crucenach vnd waz dazu gehort, als man wol erfarn sol.

153. Item Burkard Huser von Hohinberg hat von vns zu Lehen eyn Ding Hoff zu Nederhofe, vnd waz darin gehort das ist von (eine?) Hube Landes, die darin horet.

154. Item Heinrich Schraß von Bluersheim hat von vns zu Lehen daz halpteil an den Guden zu Winolzheim gelegen, als er iß beuor geschriben geben hat an dem dritten deile.

155. Item Henne von Morßheim hat von vns zu Lehen zu dem ersten daz ußer Porte Hus vnd den großen Stal neben der niddersten porten, item zwene Morgen neben dem Rodenkircher Hof geforch die von Rodenkirchen. Item zwene Morgen an dem Himbele steyne gefurg Emerich von Randeg. (Am Rande steht Stauff, so daß sich also auf diese Burg das Pfortenhaus und der Stall an der niederſten Pforte bezieht.)

156. Item Johan Speckbrade hat von vns zu Lehen eyn drittel an dem Zehende zu Dinderesheim (1), item VIII Libr. Gelts zu Obern-Ingelnheim.

157. Wir Eberhard Graue zu Zweinbrucken dun kunt menlich fur vns vnd vnser Erben soliche Lehen als Her Peter von Spanheim vnd Her Bechtolff von Flersheim Ritter von vns entphangen hattent vnd dragent als von ir vnd irre Gemeyner wegen vnd die rorent von Stauff, derselben Eyde vnd Glübde sagent wir vor vns vnd vnser Erben die obgenante Ritter vnd ihr Erben ledig vnd los, wan sie mit dem Lose gefallen sin dem edeln Graue Heinrich von Spanheim vnserm lieben Neffen vnd sinen Erben, als von des Kaufes wegen, vnd von den sie iß nu entphaen haben vnd dragen sullent. Mit Vrkunde

(1) Dietersheim, Kreis Bingen.

vnsers vffgedruckten Ingesiegel vns vnd vnser Erben des zu vbersagen. Datum quarta feria ante Kalixti anno domini MCCCLXXXVII.

Nota. Wilhelm Naill hat mym Herrn verlacht sin Burglehen zu Stauff vff sin Hus zu Bischersheim, item III Morgen an dem Loßen gefurch Heintzen Wolffe. Item II Morgen in dem Grunde dem Rodenberge, item eyn Zweiteil vff der Halden, item I Morgen in der Bitten geforch Elesechin. Item I Morgen in Ostern Gewenden dem prioll gefurch, item eyn Zweytel an dem Karlebacher wege gefurch (leere Stelle). Item VII Virtel Wines gibbet Heintz Wolff. Nota. Gilebrecht Lowe Ritter von Steynfurte hait sin Lehen entphangen.

158. Item Herman von Hohenwißel vnd die Lewen von Steynfurte hat von vns zu Lehen den großen Zehenden halb an Fruchte vnd andern Dingin, vnd waz dazu gehort zu großen Lynden in der Weterawe vnd hant diß versetzet on mines Herrn Willen vnd Verhengnisse.

Item hait Vlrich von Buchseche daz ander halbteil an demselben Zehenden auch von vns zu Lehen vnd hatte iß von Her Heinrich von Calsmond sin Schwager.

159. Item Philips vnd Wyrich Gebruder von Schinheim hant von vns zu Lehen zweytel an dem Zehenden zu Teslacht by Meysenheim vnd daz Gerichte daselbes zu male. Philipps hat iß entphangen.

Item Herman Mulesteyn den drittel an demselben Zehenden zu Teschlacht (1).

160. Item hat Henne Hofer vnd sin Bruder Son von vns zu Lehen funf Fuder Wins zu Gisenheim, item I Fuder in der Propstien zu Rudensheim, item XX Morgen wingarten in dem nuwen Hofe, die die Zehenden giet, item C Morgen Ackers, die vns die Zehenden gebint.

161. Item Gorge von Leien hat von vns zu Lehen sinen teil an Leyen.

---

(1) Deslocḥ bei Meisenheim.

162. Item Wiprecht von Stentenbach hat von vns zu Lehen solich Gut als die von Reuvennach ([1]) von der Herrschaft Bolanden hant gehabt mit Namen einen Deil des Zehenden zu Enghers vnd die drytte Gabe der Kirchen do selbes.

163. Item Peter Kemerer hat von vns zu Lehen V Morgen Ackers in der Marcke zu Nordolesheim, die da liget vff dem Langenrein geforg den Herrn zu vnser frauwen zu Mentze. Item XI Morgen Ackers vff dem Holtzwege geforch den Herren von Wiefwilre. Item I Morgen Wissen von den anderhalben Morgen an der Rinder weyden by sant Albans Born. Item daz Lehen an der Wissen lyt an der obern far. Auch hat er von vns zu Lehen solich weingulte vnd Gut zu Dromersheim vnd zu Aspisheim, als sin Vatter die von vns hatte.

164. Item Johan, Heinrich vnd Gernant von Swalbach Gevettere hant von vns zu Lehen die Zehnden zu Kirchgunse bei Botsbach ([2]) gelegen, die Hendeln von Gunse vor von vns gehabt hat.

165. Item Henne Reude von Schonenburg hat von vns zu Lehen ein Drytteil an dem Zehnden zu Geenheim ([3]) am großen vnd cleynen Zehnden.

166. Item Baldemar von Bechtoldsheim vnd Philips sin Bruder hatten von vns zu Lehen XII Morgen Ackers gelegen zu Odernheim vnd etzliche ander Guter.

167. Item Storr hat von vns zu Lehen die Zehenden zu Winterheim.

168. Item Johan Hern Daniels Son von Langenauwe hat von vns zu Lehen eine Mule vff der Nette.

169. Item Philipps von Ingelnheim hat von vns zu Lehen anderhalben Hoff zu Obern Ingelnheim gelegen. Item sinen Teil an dem Westerwalde. Item sinen Teil an dem Walde genant in der Kelen. Item V Marg Gelts belacht zu Blenchen. Item ein Drytteil an der Großmulen. Item sinen Teil an dem Huse zu Leyen.

---

(1) Rübenach. (2) Kirchgöns bei Butzbach. (3) Genheim bei Stromberg.

170. Item Lamprecht von Stromberg Ritter hat von vns zu Lehen mit Namen Leihen vnd die Zehenden zu Genheim cleyn vnd groß ein Drytteil.

171. Item Philipps vnd Franck von Cronenberg Ritter hant von vns zu Lehen den Noringes halben, den man nent die Nuwe Falckstein.

172. Item Heinrich, Gorge vnd Cone Gebruder von Hatzstein hat von vns zu Lehen daz ander halbe Teil an demselben Noringes vnd darzu Welde vnd anders. (Vgl. 121.)

173. Item Herman Hebel von Hasemanshusen vndir Vitztum in dem Ringauwe hat von vns zu Lehen zum ersten die Schuldhißen zu Osterich VII ß. Heller vnd II Hunge Heller vff eine halbe Morgen Wingarten gelegen an Moleborn. Item Diele Snyder auch als viele von eime halben Morgen do by. Item Heyerman Kesselhut auch VII ß. Heller one II Heller doselbes. Item Cuntze Ruse VIII ß. Heller von sime Huse vnd Garten. Item Gyse XXI ß. Heller vnn II Heller von syme Huse by der Bach. Item Welstein V ß. von dem Garten off der Bach gein Cristen vber. Item Henne Fleisch V ß. von sime Huse. Item Getze Hirten XXI hunge Heller von yrme Huse. Item Clas Schelhabers Erben X ß. Heller vnd VII Kappen von Huse vnd Garten, die Schelhabers Erben ynne hant. Item Henne Kesselhut einen Kappen von sime Huse. Item Cuntzechin Wener II Kappen von sime Huse, item VII ß. Heller zu Erbach off der Bede. Item VII ß. zu Hattenheim die gibet der Scholthiße. Item V ß. Heller zu Kederich off Hern Ruprechts Hofe. Item von der Dumherrn hofe zu Kederich V ß. Item zu Gisenheim XVIII hunge Heller, die giebet Else off der Waltzen. Item Henne Gauwer IX hunge Heller von sime (hier scheint ein Wort zu fehlen) zu Gisenheim. Item Heintze Wernhers widwe X ß. one II hunge Heller von eime Huse, daz was Gudela Hurichin. Item Peter Zenchin XII ß. von II virtel wingarten hinder den Husen. Item Hedenrück VII ß. von einem virtel

doselbes. Item Peter Smyt V ß. auch doselbes. Item Henne Pympur VII von eime viertel wingarten doselbes.

174. Item her Cunrad von Rodinsheim hait von vns zu Lehen XVIII Morgen Ackers zu Oppenheim vnd etwie manig Malder Korns vnd Habern vff eyme Zehenden daselbes off eyn Besehen vnd Begen, als iß Monxhorn auch herfaren sol.

175. Item Friedrich von Schonberg Rudolfs Honptes Son (so steht es genau in dem Kremer'schen Manuscript, es scheint jedoch „Hombrechtes" heißen zu müssen, da Rudolf wohl von seinem Großvater Humbert diesen Beinamen führen konnte) hat von vns zu Lehen X fuder Wins vnd LXXX Malder Korns. Item von Langenauwe auch ein Stam. Item der lange Knebel auch ein Stam.

176. Item Henne Hennen Son von Schonberg hait sin Teil entphangen, daz er hat zu Hasemanshusen.

177. Item Diederich von Rinberg Ritter hat von vns zu Lehen I Wingarten gelegen in Speyer Marcken gen Brubach vber Rin.

178. Item Heinrich Zymar von Mannendal hat von vns zu Lehen die Kirchensatze vnd die Binde (Bunden) zu Mandel. Item her Peter von Spanheim vnd die von Flersheim hant von vns zu Lehen Elsebacher Auwe hinder Rulsheim by Oppenheim gelegen.

179. Item Heinrich Bezir ist myns Hern Man als von Schornsheim wegen.

180. Item Hans von Lichtenberg Burgraue zu Schauwenburg ist myns Herrn Man von fruntschaffte.

181. Item Johan von Wartenberg hat von vns zu Lehen zum ersten eine Hoffstad zu Dakkenheim in dem Dorffe neben Hennen Moußheimer. Item II Morgen Baumbgarten vßin dem Dorffe gefurch Juncher Eberhard von Zweibrücken. Item V Virtel Ackers vff der Heyern geforch die von Honey. Item II Morgen vnden an dem Kirsgarten gefurch der Herschafft von Stauff. Item I Morgen an dem Vischgrunde gefurch Katherin Brunyngen.

Item I Morgen gefurch der frumessen zu Dackenheim. Item II Morgen Ackers gefurch Ketherchin Scheben. Item I Morgen Ackers gefurch die von Honey an die XIII Morgen, item II Virtel an dem Haselocher wege geforch die von Honey. Item I Morgen gefurch der fruhmessen zu Dackenheim, item I Morgen (gefurch) off Bißesheimer velde gefurch Heintze Wolffe. Item III Morgen off Bißesheimer velde gefurch Graue Friderich von Linyngen. Item V Morgen off Bißesheimer velde gefurch derselbe Graue Friedrich. Item I Morgen in derselben Gewande gefurch Jungfrau Anna von Bißersheim. Item I Morgen im Wißertal gefurch die Herschafft zu Stauff. Item einen Morgen Wingartes am Heselocher wege gefurch die von Honey. Item III Morgen Wingarten an Herlesheimer gefurch der Herrschafft zu Stauff. Item an dem Oberfelde off der Heyen ein Zweitel am Zweiestücken gefurch die von Honey. Item I Morgen an dem Rodelinge gefurch der Herrschafft zu Stauff. Item II Morgen Binden (Bunden) an den obgenanten Morgen auch gefurch der Herrschafft zu Stauff. Item II Morgen Ackers an dem Bebeliesborn geforch die von Honey. Item III Morgen in der Zyl Beubmen (Beunden?) gefurch der Herrschafft zu Stauff. Item II Morgen in Dorney gefurch die von Honey. Item I Morgen off Dorney gefurch Richelmann. Item I Morgen off Dorney geforch der Herrschafft zu Stauff. Item ein Zweytel off Wißenheimer Velde gefurch die von Honey. Item V virtel Ackers im Babenheimer Tale gefurch die von Honey. Item anderhalb Ackers an dem Leininger wege gefurch der Herrschafft zu Stauff. Item V Virtel am Ronnemerke gefurch die von Honey. Item I Morgen am Geißberge gefurch die Herrn von Honey. Item I Zweitel an der Mundwissen gefurch der Herrschafft zu Stauff. Item III Morgen am Kirchemer velde gefurch Hensele von Blumenauwe.

182. Item Heinrich Zorn von Schonberg hat von vns zu Lehen

sin Teil zu Leubersheim vnd sin Teil an drie Wingarten zu Cube. Item II Stuck Wingarten auch zu Leubersheim.

183. Item Gernot von Swalbach hat von vns zu Lehen den Zehenden zu Gunse by Butesbach gelegen.

184. Item Johan Furstenmeister von Geilnhusen hat von vns zu Lehen, er vnd sin Libes Lehenserben ein Hoff, der da lyt zu Hiltste by Geylnhusen mit Eckern, Wißen vnd aller siner Zugehorde. Item XI Lantsydel Gute auch daselbes zu Hiltste gelegen. Item Richenbach Dorff vnd Gerichte mit siner Zugehorde. Item einen Hoff mit Eckern vnd Wissen, dye darzu gehoret in demselbe Dorffe gelegen, der da von der Herrschafft von Bolanden vff in erstorben ist.

185. Omnibus presentem litteram inspecturis Henricus comes de Spanheim salutem in domino. Nouerint vniuersi ad quos presentes littere peruenerint, quod nos vna cum consensu coniugis nostre Kunigundis ob imminentem nobis necessitatem et onera plurima debitorum vendidimus et tradidimus iusto venditionis titulo Enolpho cantori ecclesie Martini Worm., Ludwico fratri suo et Sifrido filio Sifridi quondam pincerne de Strumberg (1) militis medietatem castri nostri Liebenstein Treuerensis dioecesis cum suis attinenciis, Aduocaciam in Hirtzenauwe et villam in Oberspeye cum vineis et quartam partem opidi sub eodem castro siti cum iure et possessione, qua hactenus possedimus et habuimus, omnia suprascripta pro precio secentarum et triginta sex marcarum, quam pecuniam nobis solutam in vtilitatem nostram conuersam et coniugis nostre prefate dicimus et fatemur, renunciantes in solutione prefata exceptioni non numerate pecunie atque doli et prefata bona sic a nobis memoratis personis perpetue et semper vendita tradidimus et tradimus per presentes mittentes eos in corporalem possessionem presentibus eorundem. Et vt predicta venditio per-

(1) So steht genau im Kremer'schen Manuscript; es muß jedoch, wie auch aus Nr. 189 hervorgeht, Sterrenberg heißen.

petuum robur obtineat presentem litteram prefatis Enolpho, Ludwico et Sifrido dedimus Sigilli nostri munimine roboratam vna cum Sigillo conjugis nostre Kunigundis prenotata. Actum anno Dni MCC nonagesimo quarto in die beate Lucie virginis.

186. Nos Heinricus nobilis vir comes de Spanheim et Kunigundis vxor nostra notum esse volumus presentium inspectoribus et auditoribus vniuersis, quod nos pari consensu, vnanimi voluntate et manu juncta, quod vulgares appellant mit gesampter hant infeodauimus et infeodamus Conradum dictum de Judeis Scultetum Bopard. et Gertrudim eius vxorem ipsorum liberos et heredes vtriusque sexus hereditario iure pro nobis et nostris heredibus cum omni sollempnitate, jure et consuetudine ad hoc debita et consueta omnibus et singulis vineis nostris sitis in pertinenciis ville de Osterspeye, quas a nobili viro domino Henrico de Isenburch in concambio recepisse dinoscimur et possedisse, ita quod ipsi dictas vineas habeant et possideant libere, pacifice et quiete, et nemini de eisdem vineis aliqua iura retribuant vel persoluant. Hec autem sunt vinee quibus infeodavimus et infeodamus Conradum et Gertrudim ipsorumque liberos et heredes antedictos, vna vinea que sita est in loco, qui dicitur an der Biccin, quam Elizabeth de Rense videtur possidere. Item alia vinea sita in der Biccin, quam Henricus Rump noscitur possidere. Item vinea vna sita in der Biccin, quam Conradus carpentarius videtur possidere. Item vinea vna sita retro domum Richin, quam possidet Conradus quondam Scultetus. Item vna vinea sita in loco, qui dicitur an dem Valdore, quam possidet Sifridus dictus Stail. Item ortus, de quo datur annis singulis dimidia ama vini, quam possidet Elisabeth de Speye. In cuius rei testimonium et certitudinem pleniorem tradidimus et tradimus presentem literam Conrado et Gertrudi ipsorumque liberis et heredibus ante dictis Sigillis nostris, que pre-

sentibus sunt appensa firmiter communitam. Actum et datum Bopardie anno domini MCC nonagesimo in vigilia beati Laurencii martyris presentibus Sifrido pincerna, Engelberto de Arca militibus, Hartrado notario Bopard., Reinboldo de Camp et Philippo de Milume et quam pluribus aliis fide dignis ad hoc vocatis pro testimonio specialiter et rogatis.

187. Nos Heinricus comes de Spanheim omnibus ad quos presens scriptum peruenerit cupimus esse manifestum, quod nos Cunoni armigero nato quondam Henrici inter Judeos dimidiam carradam vini, vt noster esset feodalis, quam recipiet sine qualibet contradictione incremento et in redditibus nostris in Speye annuatim et in perpetuum feodaliter sibi contulimus et providimus de eodem. Et vt presens cedula rata sit et perpetua nec contradictionem recipiat sigillo nostro eandem duximus roborandam. Actum et datum anno Dni MCCLXXXVIII quinta feria post dominicam qua cantatur Cantate.

188. Vniuersis presentes litteras visuris et audituris nos Heinricus nobilis vir comes de Spanheim notum esse volumus, quod nos damus et assignamus Conrado dicto de Judeis Sculteto Bopardiensi redditus vnius marce in hominibus, quos dominus Albertus comes de Lewenstein nobis obligauit annis singulis percipiendos, ita videlicet, vt si ipsum dominum Albertum dictos homines redimere contigerit, quod predicto Conrado pro dictis redditibus decem marcas assignemus monete in Bopardia usualis, duodecim solidis pro marca qualibet computandis. In cuius rei testimonium presentem litteram conscribi fecimus et sigillo nostro, quod presentibus est appensum, firmiter communiri. Actum et datum Bopardie anno Dni. MCC nonagesimo in vigiliā beati Laurentii Martyris, presentibus Sifrido Pincerna, Engelberto de Arca militibus, Hartrado notario Bopard., Reinboldo de Campe et Philippo

de Milume et quam pluribus aliis fide dignis ad hoc vocatis pro testimonio specialiter et rogatis.

189. Omnibus presentem litteram inspecturis Heinricus comes de Spanheim salutem in domino. Noverint vniuersi, quod nos vna cum consensu Kunigundis vxoris nostre inspectis gratis seruiciis nobis per Lodewicum filium Eberoldi de Sterrenberg militem et Sifridum filium pincerne militis et eiusdem castri Sterrenberg castellani impensis et in posterum impendendis spontanea libertate concedimus personis predictis in feodum atque damus eo modo, quo melius valere potest, medietatem castri in Liebenstein cum suis attinenciis eo iure, quo nos illud hactenus possedimus, cum quarta parte suburbii sine ciuitatis cum vineis nostris ibidem sitis, aduocatiam in Hirtzenauwe cum attinenciis, et villam Osterspeye cum attinenciis, iure feodali perpetuo possidenda, ita quod si aliquem de ipsis decedere contingerit absque liberis vtriusque sexus, ad alios feodum vel eorum liberos utriusque sexus proximiores libere deuoluatur. Volumus eciam, ut si aliqui redditus dictis bonis attinentes per nos obligati fuerint personis quibuscunque prefatus Ludewicus et Sifridus et eorum heredes potestatem habeant, ipsos redimendi et eodem iure feodali a nobis perpetuo possidendi. In cuius rei testimonium presentem litteram sigillo nostro et conjugis nostre Kunigundis prefate dedimus fideliter roboratam. Actum et datum anno Dni. M ducentesimo nonagesimo quarto in die beate Lucie virginis.

190. H. Comes de Spanheim dilecto sua Fasallo C. militi de Judeis salutem cum affectu. Tue dilectioni significamus per presentes, vt ea que comparasti erga Ludewicum militem, nostrum fasallum dilectum, natum quondam Eberoldi militis de Sterrenberg, videlicet terciam partem castri in Liebenstein, terciam partem ville in Osterspeye et terciam partem vinearum sub

castro Sterrenberg ratum et gratum habeamus, ita tamen, quod predictus Lu. duas partes possideat a nobis tytulo feodali sibi contingentes, et dum copiam nostri habere poteris feodali tytulo tibi porrigimus perpetuo possidendas. Datum anno Dni. MCCC.

191. Reuerendo in Christo patri ac domino, domino B. Dei Gracia Treuerensi archiepiscopo H. comes de Spanheim et Kunigundis eius vxor quicquid possunt reuerentie et honoris. Vestram paternitatem presentibus exoramus cum instantia diligenti, vt villam Osterspay, quam a vobis hactenus tenuimus in feodo, ad voluntatem Eynolfi cantoris ecclesie sancti Martini Worm. personis, quas idem cantor vobis nominauerit, in feodare velitis seu feodationi nostre per hoc facte consensum liberum adhibere, vt ex hoc vestre dominationi vna cum dictis infeodatis simus seruiciis propensius obligati. Datum anno Dni. M.CC. nonagesimo quinto in crastino purificationis virginis gloriose.

192. In nomine domini Amen. Judices Worm. ad vniuersorum noticiam presens scriptum intuencium volumus peruenire, quod in nostra presencia constituti dominus Heinricus comes de Spanheim et Kunigundis eius vxor recognouerunt, quod ob vrgentem necessitatem grauium debitorum eius imminentium vendiderunt communicata manu Ludewico filio Erberoldi militis de Sterrenberg Sifrido et fratribus suis et eorum heredibus medietatem castri Lyebenstein Treuerensis dyoecesis, nemus dicto castro attinens quod dicitur Hagen, quartam partem oppidi sub eodem castro, vineas eciam inter oppidum et ecclesiam in Burenhoben sitas a Reni alueo contra castrum Sterrenberg ascendentes, aduocatiam quoque ac ipsum ius dicte aduocatie in villa Hertzenauwia tam in villa, quam in claustro ipsius ville Hertzenauwe cum ipsius attinentiis, et villam Osterspey cum omnibus iuribus, que ipsis in locis predictis competebant vel possint competere in futurum

pro secentis triginta et sex marcis Colon., pro quolibet denario tribus Halleribus computatis, pecunie eis numerate, tradite et solute. Et dicta domina Kunigunda sponte sine vi et dolo coram nobis prestitit iuramentum, quod per se vel per alium nullo unquam tempore repetet bona predicta nomine dotis vel propter nuptias donationis sibi data. Renunciauerunt eciam dicti coniuges pure simpliciter et expresse omnibus exceptionibus iuris canonici et ciuilis, que eis possent competere in hac parte vel successoribus eorundem et que dictis emptoribus possent preiudicium quaeri. Acta sunt hec Worm. in Cappella sancti Andree, Reinboldo custode sancti Martini, magistro Sifrido de Kaselbach, Jacobo de Ruprecberg et Heinrico dicto Amptman ecclesiarum Worm. canonicis, Eckardo tabellione curie Worm., Helfrico dicto Walt militi, Siboden de Richenstein armigero presentibus et aliis pluribus fide dignis. In cuius rei testimonium ad petitionem domini Heinrici comitis et sue coniugis predictorum nostra sigilla duximus presentibus appendenda in euidens testimonium et memoriam premissorum. Nos quoque Heinricus et coniux sua supra dicti ratificantes omnia et singula prenotata sub sigillis nostris vna cum sigillis judicum Worm. recognoscimus esse vera. Anno Domini MCCLXXXX quinto, sabbato proximo post octauam Epiphanie domini.

193. Nos Heinricus comes de Spanheim et vxor nostra Cunegundis legitima vniuersis ad quos presens scriptum peruenerit dinoscere et credere serio volentibus. Nouerint vniuersi quod nos feoda dilecti et specialis nostri Conradi filii quondam Heinrici militis dicti de platea judeorum a nobis hactenus habita et possessa propter diuersa seruicia nobis et nostris exhibita emendare et augmentare volentes sibi villam nostram Hertzenagiam cum iudicio nostro ibidem et cum omni iure, redditibus, prouentibus ibidem emergentibus

vnanimi consensu et coniuncta manu cum omni iure et onere, prout ad nos a nostris antecessoribus hactenus est deductum, donamus et attribuimus nomine feodi possidendam. In cuius rei testimonium prenotato Conrado presentem literam sigillo nostro et vxoris nostre dicte Kunigundis sigillatam donauimus et munitam damus. Datum anno Dni MCCLXXXX primo, dominica qua cantatur dominus fortitudo.

194. Item Conrad von Swalbach hat von vns zu Lehen den Dinghoff vnd waz daryn gehort zu Swalbach vnder Cronenberg (1) gelegen.

195. Item Johan von Breidenbach vnd sine Geswisterde hant einen Zehenden von vns von den Winen zu Geilnhusen vor der Stad von den Wingarten.

196. Item Henne Wilcher (Winter?) von Alzey hat von vns zu Lehen die hofestad bei Henchin Georgen zu Alzei vßen an Spießes Porten vnd den Garten vnden daran mit dem Wiher.

197. Item Johan Spechte von Bubenheim hat von vns zu Lehen Gude ligent zu Spye (2) nedewendig Buparten.

198. Item Ripracht vnd Henne Ripracht Gebruder von Budingen hant von vns zu Lehen den Hoff zu Entengesesse (3), den Conrad von Entengesesse ynne saß, vnd ander Gutere, die zu dem Rifricks gelegen sind vnd zu Mottela vnd Inselfelder Gericht vnd in Haselocher Gericht gelegen sind.

199. Item Henne Richart der alte vnd Henne Richart der junge von Budensheim hat von vns zu Lehen den Zehenden von disen nageschriben Wingarten in Binger Mark gelegen; primo hat Brißgen III Morgen hinder der Borg im Morspad hinder der Brucke. Item Heintz Berber II Morgen in dem Morßfelde gefor Heintz Sibodo.

200. Item Frauwe Margrede Hern Symon Brendelars sel. widwe hat von myme Hern zu Borglehn primo III lib.

(1) Kleinschwalbach, Amt Königstein. (2) Spei, Kreis St. Goar. (3) Eidengesäß, Amt Gelnhausen.

Heller Gelt zu Dittelnheim. Item III Untze off dem Holtz Hafere. Item II lib. Gelts off eyme Backhuse in dem tale zu Bolanden. Item off eime andern Bachuse X ß., vnd wan ein Backhus zu Bolanden off der Burge were, daz gebet auch X ß. Heller.

201. Item Wernher von Albiche Lantschriber ist vnser Man von sinem Huse zu Leien, daz er von Eginolff verpand hatt.

202. Item Johann Rost von Schonburg vnd Heinrich von Schonburg der junge hat von vns zu Lehen Leiberßheim Dorff vnd Gerichte, Wingart, Acker vnd die Beeden doselbes vnd alles daz zu dem Dorffe gehorig ist, vnd hant ez entphangen von ire vnd irr Bruder vnd Mage wegen, die zu dem Dorffe gehorent.

Item Johann Rost vorgenant hat von vns zu Lehen den Kirchensatz zu Leiberßheim mit sinen Zugehorungen.

Item hat er von vns zu Lehen das teilgut gelegen zu Cube.

Item hat Heinrich vorgenant von vns zu Lehen einen teil an dem Zehenden zu Hasemanshusen.

203. Wir Graue Heinrich von Spanheim bekennen offenbar mit diesem Brieue, daz wir vnserm lieben getruwen Bechtolff von Vrseln verhenget han durch sin vnd siner frunde flißiger Bede willen, daß er sin eliche Husfrawe Elsen von Drohn bewedemt hat, als Wedemsrecht ist ir Lebtage off soliche Lehen, mit Namen off sehs Huben Landes vnd off eime Dinghofe, vnd was herzu hort gelegen in dem Gerichte vnd Marcke des Durffes zu nedern Urseln, als er von vns zu Lehen hat. Vnd zu Orkunde disser vorgeschriben Dinge han wir vnser Ingesigel an dissen Brieff dun hencken. Datum anno domini Millesimo tricentesimo octuagesimo tercio, Sabbato post nativitatem sancti Johannis Baptiste.

204. Item Henne Cronbaume von Wilperg hat von vns zu Lehen einen Hoff zu Dorßdorff mit siner Zugehorungen, der Dietrich sel. was.

205. Item ruert von vns zu Lehen Wambach mit alle siner Zugehorunge.
206. Item Heckenheime mit aller siner Zugehorunge.
207. Item Friedrich von Liebenstein hat von vns zu Lehen sinen Teil an Liebenstein, vnd zu Spey sinen Teil Gerichte, Waßer vnd Weide was darzu gehort, als ander sine Gemeyner.
208. Item Sifrid Slump von Winterheim hat von vns zu Lehen zehen Malter Korn Gelts off der Beeden zu Esenheim. Item dreye Morgen Wiesen zu Sauwelnheim in der Pertel. Item ein Acker lid darby, daroff hat er anderhalb Malter Korngelts.
209. Ich Conrad Goßer von Rudensheim erkennen mich offinlich an dissem, daz ich von (mit?) myne Brudern Henne vnd Rudiger Goßer von Rudensheim zu rechtem Mannlehen han zu Lehen von dem edeln myme lieben gnedigen Herrn Graue Heinrich von Spanheim vnd sinen Erben zu Gysinheim in der Dum Herren Keller von Mentze funf Fuder frensches Wingelds jerlicher Gulte Binger Maße, vnd darvor liget zu Vnderpande daz dritte deil an dem Zehenden zu Gysinheim. Item zu Rudensheim in des Bolenders Hofe ein halp Fuder frentsches Wingelds jerlicher Gulte Binger Maße. Item zu dem nuwen Hofe by dem Closter Erbach die Bundde halbe by dem Grutgarten doselbs. Zu Orkunde dieser vorgeschriben dinge han ich Conrad Goßer vorgenant min Ingesiegel an diesen Brieff gehangen, der geben ist des nehsten Fridags nach dem heiligen Ostirdage nach Cristus geburte XIII^{C} jare vnd LXXVI jare.
210. Item Heinrich Wolff von Spanheim hat von vns zu Lehen das Gerichte zu Luscheid halber mit sinen Zugehorungen. Item hat er von Herman Mulenstein ein Dritteil an dem Gerichte zu Doschslacht vnd ein Dritteil an dem Zehenden daselbes. Item hat er zu Sur Swabsheim ein Siebendeil an dem Zehenden. Item zu Appenheim X Malder Korn Gelts. Item zu Odern-

heim III Malder Korn Gelts. Item VIII Morgen Ackers vnd ein Virtel zu Bubelnheim.

211. Item ein Burglehen zu Stauff, drifft sich off sehs Malder Korns. Item II Wießen zu Rodenberg. Item ein phund Geltes zu Kertzinheim off dem Schatzampte.

212. Item Herman Bose von Rypolskirchen den man nennt Senne hat von vns Philips Graue zu Nassauwe zu Lehen eynen Wald, den man nent die Aspe, vnd zwene Morgen Wingarten, gelegen vnden an Truwenfels, vnd zwene Flecken Wysen, gelegen in der Ylenbach by der alten Beimborg."

Berichtigungen.

S. 457 Z. 14 v. o. lies Baldemar statt Adelger.
„ 461 „ 1 v. u. „ 1340 statt 1350.
„ 462 „ 1 v. o. „ 1341 „ 1351.
„ „ „ 12 v. o. „ 1344 „ 1354.
„ 469 „ 17 v. o. „ Juli „ Juni.
„ 613 „ 17 und 22 v. o. lies Hedwig statt Agnes.
„ 617 „ 13 v. o. lies hatte statt hinterließ.
„ 667 „ 10 v. o. „ Litzig (bei Traben) statt Lützig (bei Mayen).
„ 688 „ 12 v. o. „ Starkenburger statt Sponheimer.
„ 697 „ 1 v. o. „ 1395 statt 1393.
„ 713 ist in der Stammtafel unter den Kindern Walrams zu streichen: „5. Margaretha. Gem. Philipp von Falkenstein."
„ 731 Z. 5 v. u. lies 4 statt 14.

Uebersicht des Inhalts.